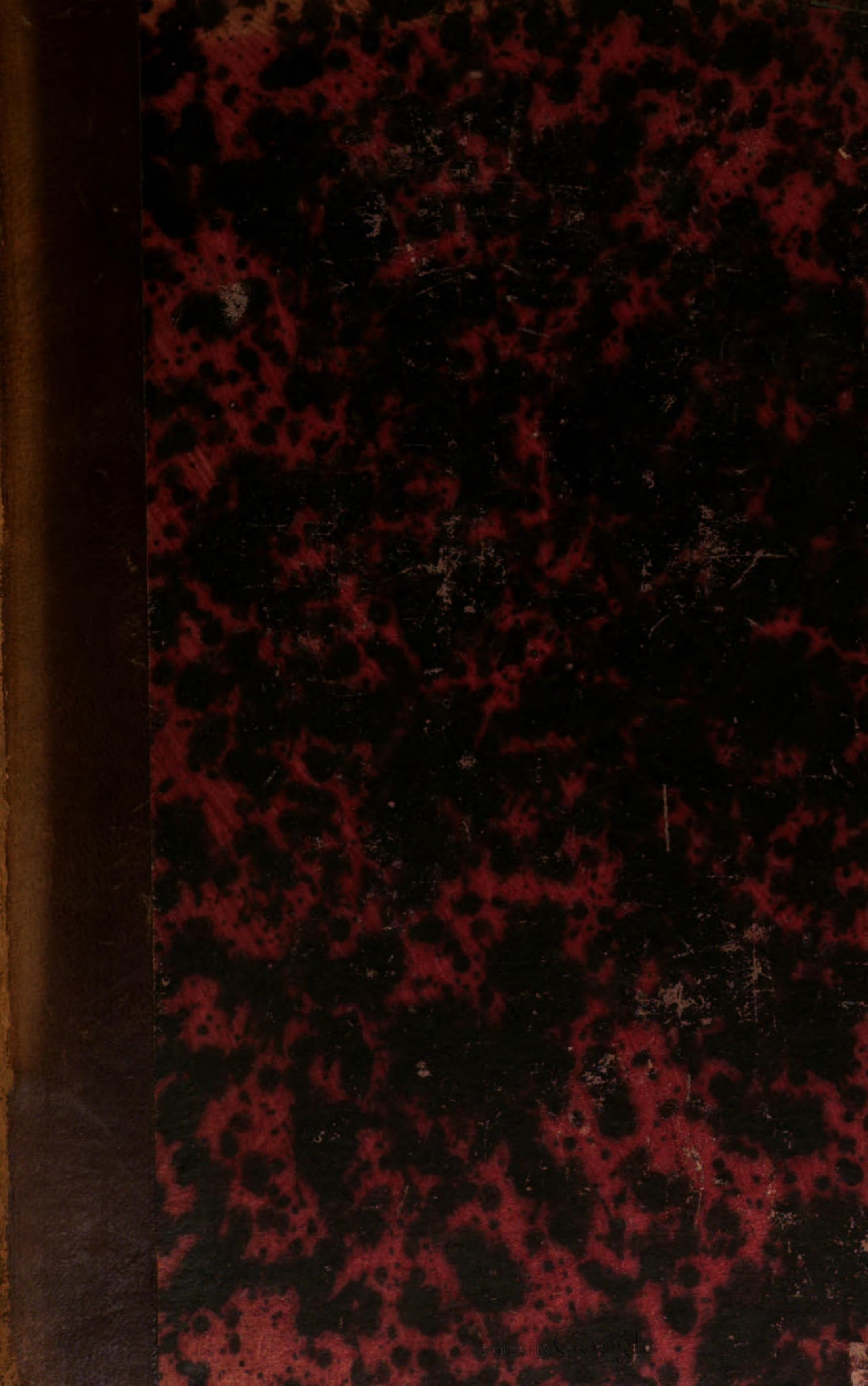
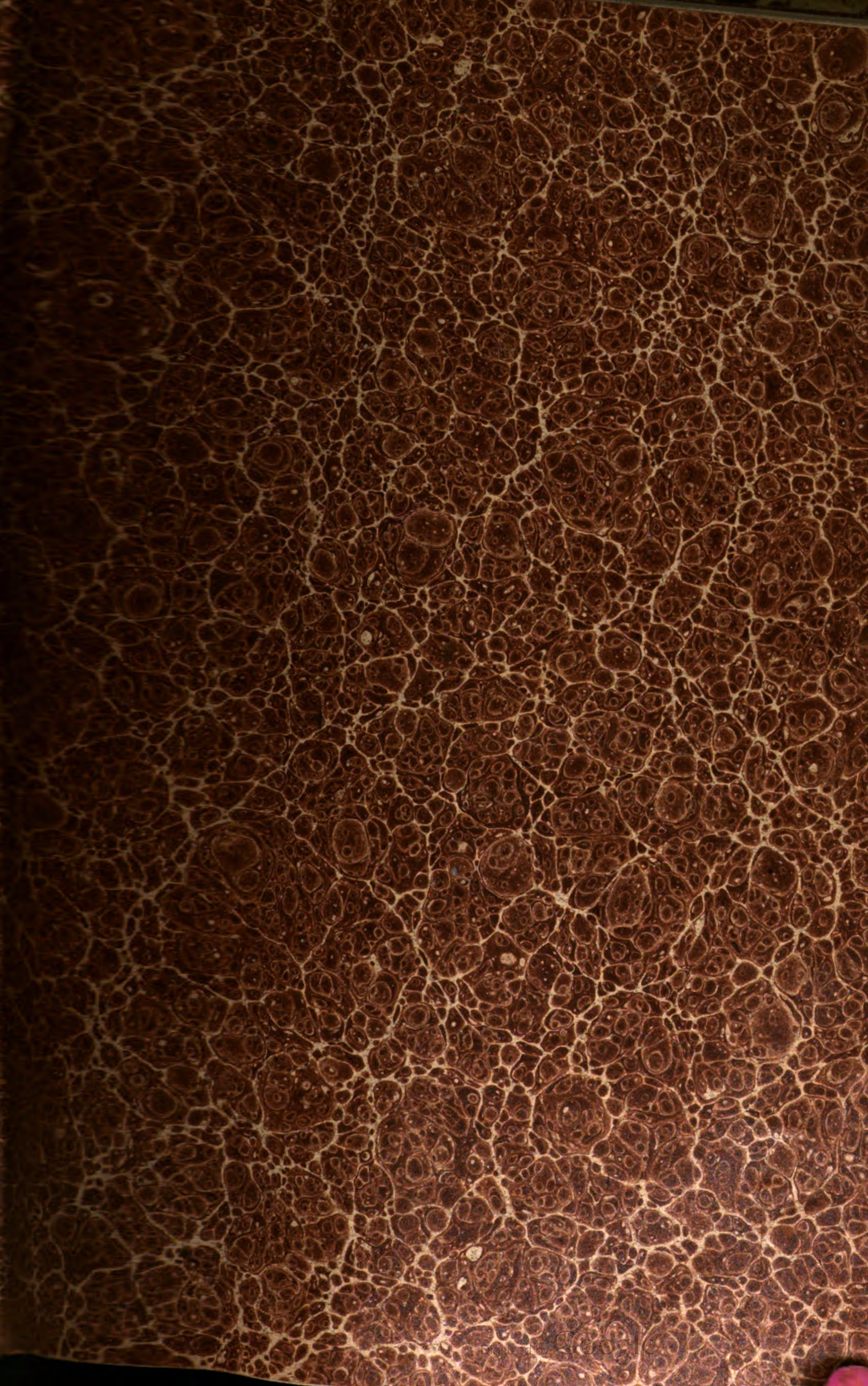
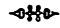




REVUE

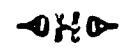
GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME VINGT-SEPTIÈME



SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET C[e]

80, RUE DE PARIS



REVUE
GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1863

DE LA LIBERTÉ ET DU PROGRÈS

A PROPOS DES ANCIENS ET DES MODERNES

Du Progrès intellectuel dans l'humanité : Supériorité des arts modernes sur les arts anciens, par E. VÉRON. Paris, Guillaumin et Cie, 1862. 1 fort vol. in-8° de XXXIV, 605 p.

Aucune découverte ne peut nous inspirer plus de confiance dans la justesse de nos jugements et dans la légitimité de nos espérances, relativement au temps où nous vivons, que celle d'une analogie essentielle entre les grands mouvements de l'humanité en marche vers le progrès et la direction contemporaine qu'on croit la meilleure, celle où l'on aime à marcher soi-même et où l'on voudrait voir marcher les autres. Ce qui n'était que vraisemblable devient en quelque sorte absolument certain et l'on échappe au doute, si facilement engendré par les études historiques, qui consiste à se demander à chaque instant si l'on n'est pas la dupe d'une illusion particulière à une époque et à un pays.

Dans le moment actuel, la grande question, en France, est celle de la liberté. Les dernières élections l'ont posée avec un éclat et un sérieux incontestables. Ce qui les caractérise au plus haut degré, ce n'est ni la grande majorité obtenue par le gouvernement, ni les échecs très-sensibles que lui ont infligés plusieurs grands centres et en tout premier lieu Paris, bien que tout esprit impartial doive tenir grand compte de ces deux signes de la situation : c'est le fait que les candidats de l'opposition n'ont triomphé, que la plupart des candidats officiels n'ont passé

qu'après avoir hautement déclaré leurs sympathies pour la liberté. Les cléricaux eux-mêmes ont fait chorus. Il paraît donc que, sur tous les points du territoire, les hommes intelligents, les plus intéressés à prêter l'oreille au ton vrai de l'opinion et à se mettre, autant que possible, à son diapason, il paraît, dis-je, qu'ils ont un peu partout entendu résonner cette fibre libérale que l'on croyait naguère engourdie pour longtemps, si ce n'est pour toujours.

Donc, la liberté nous redevient chère. Mais la question libérale se présente-t-elle tout à fait de la même manière qu'elle s'offrit à nos pères? N'y aurait-il pas lieu de préciser la notion, les conditions, les conséquences de la liberté avec un peu plus de rigueur qu'ils ne l'ont fait? Y a-t-il, oui ou non, solidarité entre la liberté et le progrès? Tels sont les points que nous désirons soumettre à nos lecteurs à l'occasion de l'ouvrage dont nous annonçons le titre en tête de cet article.

I

Nous sommes revenus au temps des Perrault et des La Motte et nous verrons encore rompre des lances pour et contre les anciens et les modernes : voilà ce qu'on serait tenté de croire à la vue du titre que M. E. Véron a donné à son livre. Il suffit toutefois d'en lire quelques pages pour savoir que le passé ne revient jamais, et, en particulier, pour avoir une idée du chemin que nous avons fait en critique littéraire depuis les jours de naïveté pédante où Mme Dacier expliquait si doctement pourquoi le premier chant de l'*Iliade* ne compte pas une seule comparaison [1]. Ce n'est ni plus ni moins qu'une histoire philosophique de l'esprit humain que M. Véron a entreprise, et le titre n'est que la conclusion de la première partie contenue dans le volume que nous indiquons. L'auteur a donc eu le courage de tenter la réalisation d'un programme qui s'impose depuis quelques années à la philosophie sérieuse, celui d'une refonte de la psychologie, refonte opérée, non pas en réexaminant pour la millième fois l'âme de Platon, d'un ou deux éclectiques et la sienne, mais en prenant pour objet de l'exa-

[1] Il vaut la peine de rappeler cette explication qui peint à elle seule le temps et ses idées en matière d'antiquité. « Cela prouve, » observe courageusement la savante dame, « qu'Homère a cru que les commencements d'un poëme épique ne sauraient être trop simples, et » que les grandes figures ne sont de saison qu'après que le fait est bien exposé et le *lecteur* » bien instruit. » Ce souci du vieux rhapsode à l'endroit des qualités qui font le bon poëme épique était déjà de toute force; mais que dire de ce lecteur qui arrive en serre-file?

men le développement spirituel concret de l'humanité. Car désormais l'humanité peut et doit être étudiée dans les manifestations positives de son esprit, dans ses religions, dans ses arts, dans ses civilisations ébauchées ou raffinées, en un mot, dans son histoire universelle.

Nous sommes parfaitement d'accord avec M. Véron sur la légitimité et même sur la nécessité de cette méthode. Le serons-nous aussi sur les résultats auxquels il est arrivé? En thèse générale, oui; c'est-à-dire qu'avec lui nous pensons que nos connaissances et émotions esthétiques sont beaucoup plus riches, plus nuancées, plus variées, qu'elles ne pouvaient l'être chez les hommes de l'antiquité. Avec lui aussi nous dirons volontiers que notre admiration pour les œuvres antiques tient fort souvent à ce que nous y mettons du nôtre, au point d'y voir toute sorte de choses dont leurs auteurs n'avaient pas la moindre idée. Il faut voir, dans le livre lui-même, les démonstrations apportées par M. Véron à l'appui de sa thèse. Dans le nombre, il en est qui me paraissent extrêmement frappantes. Sur quelques points, j'hésite, faute d'érudition suffisante, à me prononcer; mais je crois pouvoir affirmer que l'impression d'ensemble est des plus favorables à la conclusion générale qui proclame la supériorité de l'état intellectuel moderne sur l'ancien. J'ajoute seulement que, par progrès intellectuel, il faut entendre ici progrès spirituel. Peut-être aurait-on le droit de reprocher à l'auteur d'avoir jeté son lecteur dans une certaine hésitation quant à sa vraie pensée en rangeant ainsi, contrairement à l'habitude, le développement esthétique, et même religieux et moral, sous la catégorie du développement intellectuel.

Peut-être aussi ou plutôt certainement, M. Véron me répondrait qu'il n'y a pas à ses yeux de raison valable pour maintenir cette distinction et que l'âme humaine n'est qu'une intelligence en action, qui doit à son activité purement intellectuelle ses sentiments, ses croyances, ses émotions de toute sorte. Tout dépend ici du sens qu'on attache aux mots. Mais comme, en fait, on voit des hommes très-développés moralement ou religieusement ou même esthétiquement, et qui le sont fort peu intellectuellement, c'est-à-dire sous le rapport de la rectitude logique et des connaissances positives, et *vice versa*, il serait bon de s'entendre, et en particulier d'adopter un mot qui désignât ce côté spécial du développement de l'esprit, quand il s'opère à peu près exclusivement.

Mais nous ne le chicanerons pas sur ce point. Aussi bien, nous croyons rendre fidèlement la pensée-mère de son livre, en disant que pour lui, le progrès doit être cherché dans l'homme lui-même, dans

son développement intérieur, dans le déploiement toujours plus complet de ses énergies personnelles; que ce développement doit être harmonique, s'étendant à l'âme entière, et que la comparaison de l'esprit moderne avec l'esprit ancien démontre victorieusement qu'un tel progrès s'est accompli. Il y avait une véritable audace à poursuivre une telle démonstration sur le terrain de l'art. Tandis qu'en matière de science ou d'industrie, le procès eût été gagné d'avance, en matière d'art, non-seulement une tradition bien puissante, mais encore des faits permanents et fort imposants semblaient d'avance lui donner tort. Comment admettre qu'en fait de poésie, nous serions supérieurs à Homère, en fait de drame à Eschyle ou à Sophocle, en fait de statuaire à Phidias? Cependant, c'est en s'attaquant à ces astres de première grandeur, que M. Véron a le mieux plaidé sa thèse. Sans songer à nier les beautés réelles dont ces noms fameux rappellent, dès qu'on les prononce, le charme tout-puissant, il a montré avec une impitoyable rigueur tout ce qu'il y a en réalité de défectueux dans ces types classiques et comment c'est presque uniquement la perfection avec laquelle ils ont rendu une conception très-étroite des choses, — Phidias, par exemple, la puissance ou la beauté physiques, — comment c'est cette perfection, isolée d'une foule d'autres que notre goût plus développé réclamerait de toute œuvre moderne similaire, qui est cause de notre enthousiasme et de notre propension à les compléter spontanément nous-mêmes. Que les adorateurs de l'antiquité ne s'emportent pas en anathèmes contre le profane dont la main téméraire soulève ainsi les voiles sacrés de leurs divinités! Qu'avant de condamner, ils lisent et jugent!

L'élargissement indéfini des études historiques et la riche mine qu'elles ouvrent désormais aux sciences de comparaison, ont fourni à M. Véron la preuve générale du grand fait que l'humanité progresse en allant de l'extérieur à l'intérieur, de l'objectif au subjectif, de la nature générale, qui d'abord commande absolument, à l'esprit personnel, intelligent, qui déploie avec conscience et liberté ses forces et ses trésors. Les hymnes védiques, avec leur incroyable pauvreté en fait de sentiments humains et leurs éternelles descriptions des phénomènes personnifiés de la nature; les psaumes hébraïques, où l'homme converse, raisonne, discute déjà avec la divinité qu'il adore sans s'ouvrir toutefois à une variété beaucoup plus marquée de sentiments et d'émotions dénotant l'individualité; l'épopée grecque, où l'on s'intéresse désormais aux hommes autant qu'aux dieux, mais dont, pour nous servir d'une heureuse expression, il faut reconnaître que « les héros

sont agités, mais ne s'agitent pas ; » le drame grec, où décidément la destinée et les passions humaines occupent le premier plan, mais encore soumises à cette fatalité impersonnelle dont Euripide seul commence à secouer le joug, — voilà l'une des principales gradations étudiées dans l'ouvrage. Parallèlement se déroule un mouvement tout semblable en fait de sculpture, et, autant qu'on en peut juger, en fait de peinture et de musique. L'analogie profonde, mystérieuse, qui existe entre le développement de l'enfant et celui de l'humanité, cette féconde idée suggérée par les progrès de la science historique, sert à son tour de boussole et de flambeau à cette science, et le fait est que de très-curieux et toujours plus nombreux rapprochements lui donnent une réalité toujours plus concrète. Est-ce que les affreux bonshommes que nos gamins charbonnent sur les murailles ne sont pas le pendant des premiers essais de dessin, des raides et informes bas-reliefs de la haute antiquité, où des personnages de profil vous regardent avec un œil de face ? Ne reconnaît-on pas, dans la manière instinctive dont nos marmots décomposent la langue maternelle, les procédés et les lois qui, selon la philologie comparée, ont dû présider à la formation des langues ? Les cantilènes aimées des nourrissons, ces chants monotones, dont le seul caractère marqué est le rhythme, diffèrent-elles beaucoup des chants populaires qui se sont conservés dans les localités où le développement de l'esprit est en retard, et par conséquent de ceux qui charmèrent le crépuscule de la vie spirituelle chez les générations où il se mit à poindre ? Avant de s'intéresser aux petites comédies faites exprès pour lui, l'enfant n'aime-t-il pas passionnément les longues histoires dont la vraisemblance et la moralité l'inquiètent fort peu, pourvu qu'elles lui parlent d'événements merveilleux, de héros invincibles et de monstres vaincus ? Comme nous comprenons bien désormais pourquoi l'épopée appartient nécessairement à l'âge de la première adolescence, quand la réflexion, l'examen subjectif n'ont pas encore réagi sur l'impression produite par les faits extérieurs, et pourquoi le drame à caractères, ou cette poésie lyrique qui chante, non pas des émotions ou des passions générales, mais les douleurs et les joies, les haines et les amours personnelles du poète, peuvent seuls saisir fortement des générations parvenues à un certain degré de développement spirituel ! Aujourd'hui, avouons-le, avec la meilleure volonté du monde, il nous est bien pénible de lire de suite une longue épopée. Le seul grand poëme qui, dans notre siècle, ait su se faire lire, *Faust*, participe du drame encore plus que de l'épopée, de la philosophie au moins autant que de la poésie. C'est une psychologie en vers, souvent très-

obscure, mais précisément assez claire et assez sublime par places pour qu'on s'acharne à la relire là où elle est hiéroglyphique, dans l'espoir de la déchiffrer tout entière. Peut-être sans cela serait-elle bien moins lue.

En résumé, la preuve est fournie que le progrès de l'humanité, comme celui de l'individu, se dessine dans le sens de la subjectivité toujours plus grande et s'affirmant avec une puissance croissante contre l'objectivité impersonnelle.

II

Il en résulterait donc que nous avons pris plus d'une fois pour des marques d'infériorité vis-à-vis des anciens ce que nous devrions plutôt considérer comme des preuves du degré supérieur auquel nous sommes parvenus. Je crois que cette conclusion est fort juste. Cependant, je ne suis pas tout à fait tranquille dans la prévision d'une objection dont, sans être classique à outrance, un adversaire pourrait bien s'aviser. — Soit, dirait-il ; notre pensée est plus vaste, la variété de nos comparaisons et de nos émotions plus grande, notre vie intérieure plus riche et plus complète; mais, avec tout cela, nous sommes à chaque instant réduits à admirer chez les anciens des perfections que nous désespérons de jamais reproduire. Vous nous dites qu'à la lecture d'un drame de Sophocle, à la vue de la Vénus de Milo, nos ravissements proviennent de ce que nous remplissons l'œuvre antique de sentiments tout modernes inconnus à l'antiquité. Admettons-le pour un moment. Pourquoi donc ne jouissons-nous pas du pouvoir d'insuffler ainsi de notre esprit moderne dans mille autres œuvres moins achevées? D'où vient que ce soit précisément ce drame, précisément cette statue qui ait le don d'évoquer en nous l'apparition de l'idéal? Ou bien encore pourquoi ne savons-nous pas les imiter de façon à multiplier indéfiniment nos jouissances esthétiques? Les procédés sont simples, les règles du drame antique sont connues, les proportions de la statuaire grecque ont été calculées à un centième de millimètre près. Qui donc vous empêche de faire pulluler ce que nous appelions jusqu'à présent les chefs-d'œuvre de l'esprit humain? Pourquoi ne savez-vous plus construire des Parthénons et des Colysées, et pourquoi vos monuments modernes font-ils si triste figure quand ils sont à côté d'un débris un peu complet de l'architecture grecque ou romaine? D'où vient, enfin, que la grâce, cet indéfi-

nissable attrait des belles choses, manque à vos imitations de l'antiquité et ne se retrouve que dans les inspirations d'une pensée plus moderne, telles qu'une église ogivale, une vierge de Raphaël, un drame de Shakespeare, qui ne sont pas des imitations, mais des créations, inimitables à leur tour?

M. Véron possède des ressources infinies de savoir et d'esprit, et sans nul doute il répondrait vigoureusement à l'objection. Y répondrait-il victorieusement? Je ne sais. Peut-être que, sans méconnaître la grande vérité générale dont son livre est la démonstration, il y aurait lieu de proposer un amendement qui la compléterait en faisant droit à ce qu'il y a de juste dans les réclamations qui précèdent. Oui, le progrès de l'humanité doit se mesurer à celui des âmes, et le progrès des âmes est leur dévoloppement en connaissances, en moralité, en émotions, en plénitude de vie spirituelle, en irradiation personnelle; mais ce développement résulte à chaque période des gains antérieurement acquis, exploités par des intelligences nouvelles, qui y ajoutent encore du leur et transmettent le tout à la postérité qui continuera ce travail éternel. Parmi ces gains antérieurs, il en est qui brillent au premier rang des éléments éducateurs des âmes, qui ont été faits une fois et ne se referont plus : pour en profiter, il faudra toujours y revenir. Ainsi, subjectivement, spirituellement, nous sommes supérieurs aux anciens; mais s'ensuit-il que nos œuvres visibles, sur un terrain déterminé de l'art, soient nécessairement supérieures? Je n'en vois nullement la raison, et je pourrais peut-être même indiquer la raison du contraire. Par exemple, me rattachant à cette analogie féconde qu'on a constatée entre la naissance individuelle et celle de l'humanité, j'observe qu'il existe

Chez les trois quarts des hommes
Un poëte mort jeune à qui l'homme survit.

Chez les poëtes eux-mêmes, la poésie est chose de la jeunesse et de l'âge mûr, jamais, ou du moins bien rarement, de la vieillesse. Qui d'entre nous n'a pas griffonné quelques vers à vingt ans? Ils étaient détestables, cela ne souffre aucun doute, mais que les sentiments qui débordaient en nous et que nous voulions exprimer dans la langue des dieux étaient puissants, exaltés, poétiques! La réflexion sévère, l'expérience des réalités ont tari, chez ceux d'entre nous qui n'avaient *pas le don,* cette source plus bouillonnante que profonde. Est-ce à dire que nous soyons inférieurs à ce que nous étions alors? Non. Nous

avons gagné, beaucoup gagné en connaissances, en possession de nous-mêmes, nous voyons mieux les choses et de plus haut. Nous pouvons, mais nous ne devons pas regretter cet état d'inexpérience juvénile qui nous a si souvent induits en erreur et en tentation. D'autre part, il est bon, il est salutaire que nous ayons passé par là. Ceux d'entre nous, du moins, qui ont su conserver vif et ardent le foyer de la vie spirituelle, ont gardé de la poésie de leur adolescence des souvenirs, des goûts, des impressions, qui colorent de leurs doux reflets la vie sérieuse et trop souvent prosaïque à laquelle il a fallu nous résigner depuis. Ils sont à plaindre, ceux chez qui la source, en se fermant, n'a pas laissé dans l'âme un frais ombrage, poussé au murmure de ses eaux, et dont les racines, du moins, trempent encore dans l'humidité du sol. C'est là qu'il fait bon se réfugier de temps à autre, et se dire que peut-être bien l'eau vive sourd encore sous terre, qu'elle attend son heure pour jaillir de nouveau, et qu'en nous, le poëte mort en apparence, pourrait bien n'être

Qu'un poëte endormi toujours jeune et vivant.

Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'elle ne jaillira plus dans cette vie, que nous sommes heureux qu'elle ait jailli, que sans elle nous manquerions d'une grande partie, de la meilleure partie peut-être des éléments qui constituent notre capital spirituel, et en même temps que nous nous mettrions en quatre pour redevenir poëtes comme à vingt ans, que nous n'y réussirions pas. Pourquoi dans l'humanité chaque chose n'aurait-elle pas aussi son âge? Dans cette manière de comprendre le progrès universel, rien absolument ne m'empêche de reconnaître la supériorité de l'antiquité sur certains domaines qui ne se retrouveront plus sur notre route, mais que l'humanité devait traverser dans son voyage éternel. J'admets, sans aucune difficulté, que, non pas l'art dans sa généralité, ni même certains arts, mais certaines directions, certains types, certaines branches dans certains arts, ont trouvé une expression qui ne sera pas dépassée. C'est ce qui fait la valeur classique, dans le sens large de ce mot, de plusieurs productions de l'antiquité, et autant il serait absurde d'en forger des chaînes pour l'esprit humain, autant il serait injuste de leur contester un rôle permanent, nécessaire, dans l'éducation ultérieure de l'humanité.

Notre supériorité sur les anciens provient donc, non de ce que nous faisons mieux qu'ils n'ont fait dans les mêmes genres et sous le charme du même idéal, mais de ce que notre idéal est plus complet.

Ce qui n'empêche pas toutefois que le leur ait servi et serve toujours à former le nôtre. C'est de l'idéal grec surtout qu'il faut parler ainsi. Nous devons à la Grèce le sentiment du beau pur, serein, harmonieux, de la perfection achevée dans des proportions régulières, le sentiment du beau fini, si j'ose ainsi dire. A ceux qui voudraient borner là le développement esthétique de l'homme, je dirais avec M. Véron : Vous avez tort! Il est tout un ordre de beautés, de sentiments, de vérités, auxquels l'art grec est resté fermé, et qu'il n'aurait pu exprimer sans cesser d'être lui-même. Sa perfection est donc incomplète, il n'épuise plus notre idéal. — Mais à ceux qui voudraient n'en plus tenir compte et ne consulter désormais que leurs goûts et penchants personnels, je dirais de même : Prenez garde! Il y a là un idéal qu'on peut dépasser, mais non ignorer, sous peine de recommencer inutilement, au risque d'échouer, le travail des siècles; il y a là une intuition du beau, sans rivale autrefois, encore aujourd'hui sans rivale dans son genre, et qu'il faut s'approprier, si l'on veut aller plus loin.

C'est ainsi que je comprends le rôle du génie dans l'histoire universelle. C'est par les génies individuels, élevant à leur plus haut degré d'énergie, exprimant sous leurs formes les plus communicatives, les sentiments et les idées des générations et des peuples, que peuples et générations travaillent pour l'avenir et pour l'humanité.

C'est ainsi que je comprends ce qu'il y a d'inimitable et de ravissant dans les grandes productions des siècles passés. Elles sont venues à leur heure. Elles ont jailli d'un seul jet. Elles ont l'aisance, la sécurité, cette naïveté sublime qui fait les délices des âges de réflexion et d'analyse, et leur désespoir quand ils veulent les imiter. Elles ont l'attrait de la jeunesse, ce je ne sais quoi de gracieux et de fort, apanage exclusif de la spontanéité, et qui ne se laisse pas réduire à des règles ni même à des principes. Cela ne les soustrait pas à notre critique, mais leur assure le droit à l'admiration perpétuelle. Les psaumes hébreux[1] ne parcourent qu'une gamme fort restreinte de sentiments,

[1] A propos des psaumes hébreux, il faut, dans son intérêt, conjurer M. Véron de laisser là l'idée trop originale qu'il a adoptée, après avoir lu plusieurs fois, dit-il, l'Ancien Testament, et qu'il rejettera certainement s'il veut bien le relire encore, non pas en s'en rapportant seulement à son esprit ingénieux et trop habile dans l'art périlleux des rapprochements, mais en s'aidant des travaux de la critique indépendante. A l'en croire, le monothéisme hébreux daterait uniquement de Josias. Avant la révolution opérée par ce prince et racontée *II Rois*, XXII-XXIII, la religion du peuple d'Israël n'aurait été qu'un culte du soleil, fort semblable à celui des adorateurs d'Indra, et la plupart des psaumes, ramenés contrairement

et de ces sentiments eux-mêmes, un bon nombre a perdu toute valeur religieuse pour quiconque a dépassé le point de vue égoïste de l'Ancien Testament. Mais là où les psalmistes ont rencontré le sol religieux permanent de l'âme humaine, quand, avec leur simplicité robuste, ils ont chanté la toute-puissance divine, le bonheur de l'homme religieux, les brûlants désirs de l'âme ayant soif du Dieu vivant, le trouble du péché et la joie du pardon, ils ont été, ils sont restés incomparables. Le sentiment de la nature, chez Homère, est pauvre en nuances si nous le comparons au nôtre, à ce sentiment celtique et germanique de races rêveuses qui aiment l'infini et tout ce qui lui ressemble. Mais il est sain, vigoureux, sans arrière-pensée, tout éclairé d'un riant soleil. C'est bien ainsi que, nous aussi, nous aimions la nature à l'âge où nous ne rêvions pas encore. Je le répète, il est bon, puisque nous devons traverser personnellement tous les états spirituels qu'a franchis l'humanité antérieure à nous, de suivre ces sentiers classiques, sans nous y arrêter sans doute, mais en cueillant tout le long du chemin ces inestimables fruits qui pendent aux arbres bordant la route. Puisque, de manière ou d'autre, il nous faut faire notre éducation, ayons autant

à toute vraisemblance à une époque antérieure à Josias, ne seraient que des hymnes au soleil. Là-dessus, on ne se figure pas les efforts auxquels l'auteur se livre pour donner quelque poids à une hypothèse à laquelle il tient uniquement parce qu'un monothéisme trop ancien chez les Hébreux dérangerait quelque peu sa théorie trop absolue de l'infériorité de l'esprit antique. Notons qu'après tout Josias aurait fait la plus grande découverte concevable sept siècles environ avant notre ère, lorsque Athènes et Rome étaient encore dans une tendre enfance. C'est sans doute en rapport avec son interprétation des psaumes que M. Véron présente quelque part Moloch comme un dieu des ténèbres. Il fallait bien qu'il fût le contraire de Jehovah. Et Baal? Quant au nom lui-même de Jehovah, les Juifs, à l'en croire, l'ont emprunté aux Phéniciens. Que faut-il donc penser du vieux cantique patriotique de Deborah, l'un des fragments les plus visiblement authentiques de tout le recueil? Il n'est pas jusqu'à ce pauvre psaume XLIV, qui est si évidemment un épithalame composé dans la langue du nord en l'honneur de quelque roi d'Israël épousant une princesse tyrienne, que l'imagination complaisante de M. Véron n'ait transformé en un hymne au soleil et à l'aurore. Ce n'est pas le moment de rendre M. Véron attentif à la masse de faits qu'il paraît avoir oubliés ou négligés et qui font de son explication tout ce qu'il y a de plus insoutenable. Qu'il veuille bien réfléchir seulement à ceci, que rien de ce qui nous est rapporté de la réforme accomplie par Josias, ne nous autorise à lui attribuer des innovations plus considérables que celles, par exemple, qu'on peut remarquer dans la législation du Deutéronome, comparée à celle des autres livres dits de Moïse, et qu'il existe des documents authentiques, remontant plus haut que Josias (on le voit par leur contenu même), tels que les prophéties de Joël, d'Amos, d'Osée, de Michée, du premier Ésaïe, les fragments les plus anciens du Pentateuque, fragments dont les auteurs ne connaissent pas encore le schisme des dix tribus, et qui sont parfaitement inconciliables avec la prétention qu'il avance. Son erreur, je me hâte de le dire, n'est pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air au premier coup d'œil. Il est très-vrai, du moins selon moi, que la religion sémitique primitive est une religion solaire. Le culte du Veau d'or, bien que déjà monothéiste, en est un indice frappant, et les cultes voisins polythéistes de Baal et d'Astarté, de Moloch et de Melecheth, cultes solaires et lunaires,

que possible les premiers maîtres en tout genre. Puisque le progrès est au fond celui de notre subjectivité, soyons nous-mêmes, renonçons à toute idolâtrie, mais n'appauvrissons pas gratuitement notre âme en ne la nourrissant que de sa propre substance.

III

Mais j'y songe. Au gré du savant et ingénieux écrivain, nous bataillons dans le vide. Le progrès de l'intelligence et de l'âme n'est autre chose qu'un travail absolument subjectif, et il est absurde de penser que les choses extérieures à nous contribuent en quoi que ce soit à notre développement. M. Véron, comme philosophe, est partisan du subjectivisme le plus radical. Il ne croit même pas à des lois nécessaires ni à des formes innées dans l'intelligence. C'est elle qui toute seule produit, en vertu de son mouvement propre, les impressions élémentaires qui sont les sensations, et sur lesquelles elle travaille sans relâche, de manière à les idéaliser par l'abstraction et la généra-

se maintinrent fort longtemps, parfois même avec une prépondérance manifeste, à côté de celui de Jehovah. Bien des coutumes, des symboles, la phraséologie religieuse elle-même, doivent avoir conservé dans le monothéisme hébreu l'empreinte du naturalisme antérieur. Il en est ainsi d'habitude dans l'histoire religieuse, et par exemple, nos fêtes chrétiennes sont pour la plupart en rapport, par leur origine historique, avec les solennités consacrées par les religions de la nature. Mais ce phénomène actuel est la preuve de l'erreur dans laquelle on tombe quand on néglige des faits analogues dans la critique des religions progressives de l'antiquité. Je serais, du reste, curieux de savoir ce que fait M. Véron des psaumes où Dieu est loué comme créateur du soleil et des autres astres, par exemple, les psaumes XIX, LXXIV, CIV, CXXXVI, etc. Les croit-il interpolés? Qu'il en fournisse la preuve, mais on peut l'en défier. En général, s'il m'est permis de l'ajouter, M. Véron est moins heureux qu'ailleurs quand il aborde le terrain religieux. Je ne sais trop ce qu'est au fond pour lui le sentiment religieux et quelle valeur permanente il lui reconnaît; mais sa critique lui fait certainement défaut, quand il affirme, page 146, que les impressions religieuses, étant fondées sur la crainte et l'espoir, n'établissent par elles-mêmes aucun rapport entre les hommes. Cela pourrait se soutenir si elles n'étaient fondées que sur la crainte et l'espoir, et encore devrait-on observer que l'homme qui espère ou qui craint aime singulièrement à sentir que sa crainte ou son espoir sont partagés par d'autres. Mais c'est une erreur d'analyse de ramener le sentiment religieux primitif au pur utilitarisme. La preuve en est qu'il subsiste quand l'utilitarisme a disparu. Même dans ses manifestations les plus naïves, le sentiment religieux suppose dans l'âme un bonheur particulier qui fait que l'adorateur prie déjà pour prier. De là, la puissance sociale des religions et des cultes : car il n'est pas de sentiment qui s'exalte plus par l'association que le sentiment religieux. Ailleurs M. Véron a prétendu que Jésus n'a rien du caractère hébraïque. C'est un jugement, à mon avis, très-faux. Sans doute Jésus est supérieur à ce caractère, sans quoi il n'eût pas été le fondateur de la religion universelle, mais il est *juif* par le plus beau côté de l'ancien sémitisme, le côté prophétique, la religiosité à la fois ardente et sobre, avant tout intérieure, morale, par sa foi inébranlable dans le triomphe assuré de la justice.

lisation. L'objectivité n'existe pas pour lui, et, s'il ne nie pas le monde extérieur à lui, c'est uniquement parce que ce serait affirmer quelque chose de ce qui nous est parfaitement inconnu. Que viennent donc faire dans le développement progressif de notre intelligence, ces influences objectives du passé, ces perfections prétendues auxquelles on veut toujours nous ramener?

J'avoue que je me suis donné quelque peine pour saisir le lien qui unit ce subjectivisme absolu à la critique philosophique des arts de l'antiquité, et que je n'y suis pas parvenu. De ce que les réalités objectives sont l'aliment de ma croissance spirituelle, suit-il la moindre conséquence contraire à notre thèse commune : le progrès est dans l'âme, éminemment subjectif? Il m'est impossible d'en découvrir une seule, et le subjectivisme absolu donne lieu à des suppositions si étranges que tout finit par tourner autour de vous, et qu'on tourne bientôt soi-même, sans faire un pas, comme une souris blanche dans sa cage. Voyons un peu. Je suppose donc, en dépit de ma nature, qu'en fait, je ne sais rien, absolument rien de ce qui est ou n'est pas hors de moi. Tout ce que je sais, tout ce que je connais dans l'espace et dans l'histoire, c'est ma création, je l'ai dessiné sans crayon sur le fond noir de mon cerveau. Ainsi, c'est moi qui ai composé le livre de M. Véron (ce qui, à beaucoup d'égards, ne laisse pas de me flatter beaucoup). En ce moment j'écris... dans l'idée que d'autres me liront? Allons donc! Sais-je seulement qu'il y a des autres? Et comment le saurais-je, en effet, si les impressions élémentaires elles-mêmes qui me semblent provenir du contact de mon moi avec les êtres extérieurs à moi, sont un produit pur et simple de mon intelligence? C'est donc moi aussi qui ai créé l'antiquité, ses chefs-d'œuvre, ses grands poëmes : cela me gonflerait d'orgueil, n'était l'idée adjacente que c'est moi qui ai donné l'être en même temps, par cette génération mystérieuse, à ses folies, à ses tyrannies, à ses dépravations, à ses crimes. Je ne me serais jamais cru tant d'imagination. Mais alors je le demande en grâce, à quoi donc a servi toute la discussion précédente? S'il n'y a pas, s'il ne peut pas y avoir d'influence extérieure réelle sur mon esprit, pourquoi s'être fatigué à me démontrer que je ne devais pas en rester l'esclave? De plus, comment peut-il être question de création libre de mon intelligence dans tout cela? Est-ce que je suis libre de changer les choses qui peuplent ma mémoire, et de transformer, par exemple, Néron en Socrate, ou Rome en Pékin?

Je ne me lancerai pas dans la difficile question des rapports pos-

sibles entre le monde extérieur et notre perception intérieure. Tous ceux qui connaissent l'histoire de la philosophie, savent que c'est là une de ces impasses dans lesquelles la pensée peut s'engager, mais dont elle ne sort qu'en revenant sur ses pas. Hé ! sans doute, ce que nous connaissons du monde extérieur, c'est uniquement la sensation que nous croyons en avoir, fait subjectif que notre esprit rapporte invariablement à une cause extérieure, mais sans que rien, en dehors de notre foi innée et de sa nécessité, nous autorise à affirmer que la sensation est la traduction exacte de cette cause, ni même qu'elle en provienne réellement. Je le déclare franchement, c'est là une question sur laquelle, pour ma part, je saute à pieds joints. Pourquoi ? C'est qu'insoluble en théorie, elle n'a aucune valeur pratique. Qu'on la résolve dans un sens ou dans l'autre, je n'en suis pas moins forcé de vivre, de penser, d'agir, comme si la réalité objective du monde extérieur était indubitable. Je n'en persisterai pas moins à distinguer le rêve de la veille, l'hallucination de la perception normale des objets. Notez que, dans la théorie du subjectivisme absolu, il n'y a pas moyen d'établir logiquement la moindre différence. Telle sera ma confiance, toujours confirmée par l'événement, qu'à telle sensation répond tel objet et telle qualité de cet objet, et que, dussé-je n'avoir par ma sensation aucune connaissance directe de ce que l'objet est en lui-même, du moins il n'y a rien d'arbitraire dans le lien mystérieux qui unit la substance aux attributs, et ceux-ci à mes sensations ; telle sera, dis-je, cette confiance, que par exemple, — et je ne conçois pas comment un subjectiviste absolu conséquent s'accorderait cette satisfaction — lorsque l'un de mes sens me laissera indécis, soit la vue dans le demi-jour, sur la nature d'un objet, je n'hésiterai pas à le palper ou à prêter l'oreille au bruit qu'il rend, afin d'éclairer mon jugement en comparant les sensations de genres divers qui en proviennent. En particulier, je trouve qu'il serait contraire à la loi la plus impérieuse de mon être, de m'imaginer que mes semblables n'existent qu'en vertu de l'activité de mon intelligence, et que, par conséquent, je n'ai aucun devoir à remplir envers eux. Je ne sais, en vérité, où M. Véron peut voir qu'avec son système, la morale, la charité, la tolérance, ont cause gagnée. Comment donc ! est-ce que je suis tenu de tolérer et d'aimer les créations de mon cerveau quand elles me déplaisent ?

D'ailleurs, est-il bien sûr que nous puissions, même en idée, nous émanciper complétement de l'objectivité ? J'estime que ce qui n'est ni voulu, ni créé par moi, que ce qui m'est donné par mon être antérieurement à toute réflexion et même à toute connaissance, est et demeure

objet, quand même je serais seul à exister, comme le moi absolu de Fichte. Maintenant, c'est un fait d'observation qu'en chacun de nous, le développement spirituel débute par un état inconscient, est soumis à des lois immanentes, et M. Véron, en formulant avec beaucoup de pénétration la loi du progrès dans l'humanité, n'a fait que constater un élément objectif dans ce qu'il y a de plus subjectif au monde.

D'où lui vient donc cette passion de subjectivité à outrance?

Je crains qu'il ne soit la dupe ici d'une idée fausse de la liberté, et que ce ne soit par amour de la liberté sur ce point qu'il se croie tenu de nier toute loi, toute objectivité s'imposant à l'âme. Il en veut beaucoup aux éclectiques, à cause de leur raison impersonnelle, autant qu'à l'Église, à cause de sa prétendue infaillibilité, et qu'à Voltaire, à cause de ce bon sens à courte vue dont il veut imposer les dictées à tout le monde. Il est certain que si les éclectiques regardent leur raison impersonnelle comme un soleil qui luit également dans toutes les intelligences, de telle sorte que ceux-là seulement ne voient pas clair qui ferment volontairement les yeux, les éclectiques ont tort, et que l'intolérance trouverait facilement à se légitimer à l'abri d'une pareille théorie. Cependant, je n'ai jamais vu d'éclectique refuser de reconnaître que chaque intelligence, bien que participant à la raison commune, est soumise à un développement qui diffère avec chacun de nous : ce qui ouvre la porte à toutes les variétés et à tous les droits de l'individualité. Je ne défends pas leur théorie, je me borne à constater qu'elle n'est pas aussi inconciliable qu'on le prétend avec la tolérance et la liberté. Mais ce qui me frappe et m'étonne, c'est que M. Véron se fasse de la liberté la même idée vide que l'école éclectique a vulgarisée parmi nous, et qui règne encore incontestée dans nos écoles et dans notre littérature. Pour lui, la liberté, c'est l'arbitraire, car c'est l'absence de toute loi. « Que l'homme conçoive des idées par la » contagion nécessaire des objets ou des êtres qui sont hors de lui, ou » en vertu de la forme également nécessaire de son intelligence, du » moment qu'il y a nécessité, la liberté disparaît (p. 588). » Ainsi, c'est bel et bien la création *de nihilo*, tant reprochée à la théologie, que M. Véron attribue à l'intelligence. Celle-ci n'a pas de constitution qui lui soit propre, qui détermine son travail, et par conséquent affecte les produits de ce travail. Voilà bien cette notion creuse de la liberté qui a donné si souvent une valeur imméritée à l'argumentation en sens contraire du fatalisme, et qui nous explique la popularité qu'à différentes époques, et de nos jours encore, en des pays où l'examen sévère de soi-même est un devoir religieux, a rencontré le dogme du *serf*

arbitre. Il faut absolument rectifier cette idée erronée. Ce n'est pas seulement un intérêt philosophique qui est en jeu. Cette notion de la liberté, transportée dans la politique, équivaut à celle de l'anarchie, du désordre, parce qu'elle ne reconnaît pas la réalité des lois immanentes de la société humaine, et par conséquent, fait les affaires de toutes les dictatures.

IV

Commençons par distinguer l'idée de nécessité de celle de fatalité.

L'honnête homme qui refuse de tremper dans une action déloyale, parce qu'il en est *incapable*, parce qu'il aimerait mieux mourir que d'y prêter les mains, obéit à une nécessité intérieure, à celle de son être moral, qui n'est pas moins impérieuse que les autres quand elle se fait sentir. On ne dira pourtant pas qu'il est, en agissant ainsi, le jouet de la fatalité : au contraire, il a, par cela même, affirmé sa liberté. — Cette avalanche a englouti ces voyageurs : voilà un événement fatal, en ce sens que l'avalanche, force inconsciente, matière brute, a fait périr des hommes qui eussent bien voulu et n'ont pu s'y soustraire. Mais il n'en suit pas encore que cet événement fatal ait été nécessaire. Il se peut que ces voyageurs aient été imprudents, qu'ils aient méprisé tous les avis qu'on leur avait prodigués, et qu'ils aient couru follement au-devant d'une mort quasi-certaine ; il se peut aussi que cette avalanche fût tout à fait improbable dans cette saison et dans ce passage. Dans le premier cas, la catastrophe se rapproche de la nécessité ; dans le second, elle s'en éloigne.

En d'autres termes, la nécessité, quand il s'agit de l'homme, s'accorde parfaitement avec l'adhésion, la connivence, la réflexion du sujet. Pour la fatalité, il n'y a pas de sujet, il n'y a qu'une série impersonnelle de causes et d'effets. La nécessité, qui fait que le sujet défend ou déploie sa vie propre, n'est autre chose que la condition de sa liberté et le contraire de la fatalité.

Les partisans, si nombreux chez nous, du libre arbitre indifférent, aiment surtout à faire appel au sens intime. Ils n'observent donc pas que le sens intime atteste au contraire le caractère déterminé de tous nos actes. Je me suis laissé emporter par une passion favorite, malgré le sentiment que j'ai du tort que par là je me fais à moi-même ; ou bien, j'ai résisté à la tentation, malgré ce qu'il y avait de séductions dans

l'objet que j'ai repoussé. Qu'est-ce à dire? Que j'ai fait preuve de libre arbitre pur, c'est-à-dire que je me suis décidé sans cause, sans autre motif que mon *sic volo?* Mais, nullement. Je me suis décidé dans le premier cas, parce que l'attrait de la chose défendue était plus puissant sur ma volonté que les avertissements de la raison et les répugnances du sens moral; dans le second, par la raison inverse. Dans les deux cas, j'ai été déterminé par le degré de développement qu'a atteint ma nature humaine, laquelle, à la fois charnelle et spirituelle, partant de l'animalité pour arriver à la spiritualité pure, fait que, dans le cas supposé, je suis resté près du point du départ, ou me suis rapproché du point d'arrivée. Rien n'a lieu en vertu de rien, et il n'est pas un acte humain qui ne soit déterminé par l'état antérieur de l'agent. Voilà ce qu'atteste l'observation psychologique. Ceux qui prétendent le contraire ne se rendent pas compte, sans doute, du sophisme mortel qu'ils commettent, ou bien ils observent fort mal.

La seule définition rationnelle de la liberté est celle qui y voit l'état d'un être qu'aucune force étrangère, intérieure ou extérieure, opposée à sa vie vraie, n'empêche de réaliser ses aptitudes ou sa destination réelle, telles qu'elles sont données, non choisies, par sa nature. On peut appliquer cette idée de la liberté à toute la série des êtres, en ayant soin d'observer qu'elle se complique à mesure qu'on monte. Ainsi les rouages d'un mécanisme jouent *librement* quand rien ne s'oppose à ce qu'ils tournent dans le sens et avec la vitesse que réclame le but en vue duquel ce mécanisme a été organisé. Une plante croît *librement* quand aucune manœuvre artificielle ne la force à prendre une direction qu'elle n'eût pas prise d'elle-même, et quand elle trouve dans l'air, le sol et la température ambiante, les conditions favorables à sa croissance. L'oiseau dont on a coupé les ailes, n'est plus *libre* de voler; le prisonnier a perdu sa *liberté physique*, celle dont jouit tout homme bien portant qui peut aller et venir sans en être empêché par des portes verrouillées. Comme être raisonnable, l'homme est *libre* à la condition que ni préjugés, ni autorité extérieure, ni maladie n'obstruent le mouvement naturel (pas du tout arbitraire) de sa pensée réfléchie. Enfin l'homme, comme être moral, est *libre*, lorsque l'esprit, devenu supérieur aux instincts égoïstes de l'animalité, domine sans entraves, conformément à sa nature morale développée, ses goûts, ses actes, sa vie entière.

La liberté n'est donc pas du tout, comme on le dit vulgairement, la faculté de faire arbitrairement le bien et le mal. Jamais on ne fait *arbitrairement* l'un ou l'autre, et, quand on se décide pour l'un ou pour

l'autre, c'est qu'on *aime* mieux l'un ou l'autre. Dans les êtres sans conscience et sans réflexion, elle est ou elle n'est pas. Dans les êtres qui se développent avec conscience et réflexion, elle est relative. J'entends par là que la liberté complète, réelle, de l'homme, est la perfection humaine, le but à atteindre. Nulle *in actu* au point de départ, notre liberté grandit avec la réflexion, qui, éclairée par l'expérience, nous rend attentifs aux maux et malaises qu'entraînent les choses contraires à notre nature et à notre destinée spirituelles. Mais c'est aussi une chose d'expérience, 1° que nous sommes loin de mesurer du premier coup d'œil toute l'étendue de la tâche morale et toute la délicatesse de la vraie moralité ; 2° que nous avons toute notre vie, quelque avancé que soit notre développement, à nous raidir contre les penchants immoraux, toujours puissants, de notre être terrestre. Ici s'ouvre un nouveau chapitre de notre destinée humaine, où nous n'entrerons pas aujourd'hui. Pour nous renfermer dans celui où nous sommes, voilà pourquoi je dis que notre liberté actuelle n'est que relative, elle *devient* plus encore qu'elle n'est. C'est à peu près comme le petit enfant qui n'est pas encore *libre* de marcher, bien qu'il soit fait pour cela, et même que l'envie lui en vienne avant la faculté : mais qui marchera, si son développement physique s'opère librement, sans entraves et sans infirmités. C'est la conscience réfléchie qui fait la différence. Supposons que l'enfant apprît à marcher avec réflexion, comme nous pouvons apprendre un tour de gymnastique, la ressemblance serait complète. Notre liberté actuelle ne peut être que celle de notre développement en vue de la liberté parfaite.

Le tort en cette question est, non pas de distinguer, mais de séparer l'être moral en nous de l'être physique et rationnel, et de ne pas voir qu'une même loi s'applique d'une manière spéciale, sans doute, puisqu'il s'agit d'un objet spécial d'application, mais au fond analogue à tout ce qui peut s'appeler développement. Si je connaissais parfaitement le caractère de quelqu'un, et que ma logique fût parfaite, je prédirais infailliblement comment il agirait dans toute circonstance. Dans la mesure où nous approchons de cette science parfaite, nous faisons de pareilles prédictions, ce qui ne signifie nullement que ceux dont nous avons prévu les actes, ont été forcés par nous de les accomplir. En présence de tout enfant nouveau-né, l'expérience nous autorise à affirmer que, s'il vit, il péchera, et nous ne nous trompons jamais.

La liberté de l'individu ne suppose donc nullement le vide de l'âme. Au contraire, elle suppose un état, une constitution, et de même que

l'homme n'est pas libre de voler comme un oiseau, il ne l'est pas non plus de penser, de sentir ou de vouloir contrairement aux possibilités déterminées par la nature de l'être humain. Notre liberté s'affirme lorsque, dans le désir inné, à tout être vivant, de réaliser la vie qui est en puissance chez lui, nous détachant par la réflexion du monde objectif et de notre état intérieur actuel, nous cherchons les moyens de surmonter les obstacles ou de combler les lacunes qui, dans l'un ou dans l'autre, s'imposent au déploiement de nos aptitudes. Elle s'affirme encore, et de la manière la plus noble, lorsque, déterminés par notre être moral déjà constitué, nous refusons courageusement d'obéir aux suggestions de l'égoïsme et de la sensualité. Plus nous sommes développés humainement, plus nous sommes forts contre la tentation de mal faire, mieux nous sentons la nécessité d'en triompher, mieux nous savons les moyens d'y parvenir. Il est pour tout homme un certain degré de mal moral ou d'égoïsme dont il serait *incapable*, et pour tout homme aussi un certain degré de dévouement qu'il n'oserait se flatter d'atteindre encore. Ce degré varie avec chacun de nous.

La liberté bien comprise n'est donc intéressée en rien à la proclamation d'un subjectivisme absolu qui nous condamnerait au scepticisme absolu s'il était possible de s'y arrêter. Elle ne souffre pas davantage de ce fait que, pour dépasser les anciens, nous avons besoin d'eux. Ce qui nuirait à la liberté, ce serait un fatalisme d'après lequel l'homme serait emporté par le cours des événements extérieurs et des choses non-humaines, comme une pierre par un torrent, sans aucune faculté de réaction subjective et consciente. Ce serait aussi une idolâtrie de l'antiquité, comme on en voit parfois des exemples, qui ferme la porte à tout progrès en la fermant à toute innovation, et finirait par nous dégoûter des choses les plus charmantes, à force de refuser tout autre aliment à notre âme qui a soif de l'infini. L'esprit humain ne connaît qu'un lien d'une légitimité et d'une nécessité permanentes, savoir les formes essentielles de son être, qui le constituent ce qu'il est, et dont il ne peut pas plus sortir que notre corps ne peut se passer de ses conditions vitales. Au fait, ce ne serait pas sa liberté, ce serait sa mort qu'il trouverait dans cette prétendue émancipation.

Pour en revenir à l'ouvrage de M. Véron, je ferai une grande distinction entre tout ce qu'il y a d'ingénieux et de vrai dans son plaidoyer en faveur de l'âme plus encore que de l'art moderne, et une théorie psychologique plus inacceptable encore qu'indémontrable, à laquelle se rattache une notion de la liberté que je crois fausse. Et, comme il y aurait de ma part quelque ingratitude à prendre congé sur

ce ton de censure d'un livre qui m'a instruit et intéressé, je rappellerai le point sur lequel je suis pleinement d'accord avec l'auteur, et, je l'ajouterai, avec les vues sur la liberté que je viens d'esquisser; c'est-à-dire que le progrès est et doit être avant tout subjectif, qu'il s'accomplit dans les âmes avant de passer dans les œuvres, et qu'il a à la fois pour condition et pour conséquence la liberté.

C'est ici que nous arrivons à l'application des principes énoncés au domaine politique et social.

V

Que doit être, en conformité de ces principes, la définition vraie de la liberté sociale? Évidemment, il faut entendre par là l'état d'un peuple que ses institutions encouragent à se développer dans les diverses directions ouvertes à l'activité humaine, agriculture, commerce, industrie, art, science, morale, religion.

La liberté politique est la condition de la réalisation, du maintien, du progrès de la liberté sociale, et a pour essence la libre discussion des institutions et des mesures qui peuvent la compromettre ou la favoriser. Une dictature sous laquelle un peuple, privé de liberté politique, jouirait de la liberté sociale, n'est concevable qu'à la condition d'un dictateur infaillible, tout-puissant et tout bon : ce qui ne s'est jamais vu. Donc la liberté politique tire sa nécessité de la faillibilité humaine, sa légitimité de la plus grande somme de lumières que répand sur toute question l'examen, la publicité, le contrôle, et de la garantie que peut seule procurer l'obligation imposée aux dépositaires du pouvoir de rendre compte aux intéressés de la manière dont leurs intérêts sont gérés. De plus, — et cela ressort clairement de notre définition de la liberté, — il vient un moment où la liberté politique répond à un besoin tout aussi impérieux que celui de la sécurité matérielle ou de la gloire. Le patriotisme dès lors ne supporte pas plus l'autocratie, malgré les avantages qu'elle peut avoir, que, parvenus à l'âge d'homme, nous ne souffrons de nous savoir mis sous curatelle, dût notre fortune s'en trouver fort bien.

Telle est la véritable idée, tels sont les rapports de la liberté sociale et de la liberté politique, deux libertés distinctes en théorie, mais qu'il ne faut jamais séparer dans la pratique. Le vrai libéral, à ce point de vue, croit au progrès et travaille à le réaliser ; mais il n'ignore pas que la société humaine, fille de la nature humaine, a comme sa mère ses

conditions d'existence et qu'on ne la construit pas *à priori* dans son cabinet au gré de ses rêves ni même au gré de son génie.

C'est pourquoi, sachant bien que rien ne vient de rien, que les abus ne se sont jamais introduits et maintenus sans cause, il préférera toujours la réforme à la révolution.

Cette idée de la liberté est précisément l'opposé de la licence ou de l'anarchie qui aboutit toujours à la domination arbitraire du plus fort. Elle n'est pas moins opposée à ce prétendu libéralisme, qui ne reconnaît aucun droit aux minorités et ne craint pas de les opprimer au nom de la liberté. Sans doute il faut bien qu'à la suite d'une libre discussion et d'un libre vote, la minorité cède à la volonté légale de la majorité. Cela est, non pas une perfection, mais une nécessité de la société humaine fondée sur une nature humaine faillible et pourtant forcée de prendre à chaque instant des décisions comme si elle ne l'était pas. Mais au droit naturel de la majorité, de compter sur la soumission de la minorité, correspond son devoir de la respecter dans sa conviction et de ne lui imposer aucun baillon d'aucune sorte ; et il faut que les institutions fondamentales, supérieures aux lois et aux mesures particulières, protégent la minorité contre les emportements et les colères possibles de la majorité. C'est ce droit des minorités, fondé, comme la liberté elle-même, sur la faillibilité de l'être humain, qui distingue si avantageusement le libéralisme moderne qui le reconnaît, de l'ancien qui le niait à chaque instant.

Du reste, il résulte de l'idée même de liberté *sociale* que la liberté individuelle trouve sa limite dans celle d'autrui, et la meilleure constitution est celle qui concilie le mieux les deux intérêts, souvent difficiles à satisfaire dans les détails, mais qui en définitive n'en font qu'un : la liberté illimitée de chaque individu aboutirait en effet à l'absence de liberté chez tous. C'est ce que la raison démontre à tout homme qui réfléchit, et aussi tout homme qui réfléchit se soumet librement à la limitation nécessaire de sa liberté individuelle par la liberté des autres.

Il serait inutile de démontrer comment les libertés particulières du commerce et de l'industrie découlent, tout aussi bien que les libertés d'un ordre plus précieux encore, de l'idée que nous nous faisons de la liberté en général. La nature humaine, qui a un impérieux besoin de confort et par conséquent de gain indéfini, ne requiert pas d'autre aiguillon pour multiplier ses productions et ses gains autant que faire se peut. La liberté pleine et entière, avec son corrélatif nécessaire, la sécurité, voilà la grande condition de la richesse.

Enfin, il résulte du penchant naturel de notre être qui ne peut se nourrir seulement de pain, de l'intérêt bien entendu de l'industrie et du commerce, de la nécessité, comme base et garantie de la liberté sociale, de cette liberté politique dont l'essence est la libre discussion, donc la science, donc la moralité, donc la largeur des sentiments et la hauteur des vues; il en résulte, dis-je, que la condition de la liberté sociale, c'est le progrès personnel, le progrès des individus en connaissances, en sentiments, en énergie. Plus un peuple sera instruit, moral, énergique, plus il sera vraiment libre.

Je sais fort bien que je ne dis rien de nouveau en disant tout cela, mais j'aime à montrer comment les principes généraux d'un libéralisme politique conséquent se rattachent logiquement et aisément à cette idée positive de la liberté que j'ai tâché d'opposer à l'idée creuse et vide qu'on s'en fait si souvent, qu'il s'agisse de l'homme ou de la société. Quelles conséquences avons-nous le droit de tirer de notre point de vue en regard de la situation présente de la France? Et d'abord rendons-nous compte de ce qui caractérise le libéralisme réveillé qui sera celui de la fin de notre siècle.

VI

Le refroidissement à peu près général pour la liberté dont la France des douze dernières années s'est trouvée saisie, sera, pour la postérité qui fera notre histoire, un curieux sujet d'études. N'hésitons pas à l'avouer : pendant la période indiquée, les amis fidèles de la liberté ont été bien rares. S'il en eût été autrement, ce qui a eu lieu n'aurait pas eu lieu. Il n'est pas d'habileté ni de terrorisme qui puissent venir à bout d'une population pénétrée d'un ardent amour de la liberté, et je crois que tout libéral impartial devra reconnaître, quoi qu'il en puisse coûter à sa fierté patriotique, la réalité de fait de cette majorité numérique du pays, dont le système qui nous régit, depuis qu'il s'est constitué, s'est vanté si souvent comme du fondement de sa légitimité. Peut-être même ses partisans auraient-ils lieu de regretter que, pour arriver à faire de cette majorité réelle une quasi-unanimité, le gouvernement ait manœuvré souvent de façon à lui donner une apparence factice qui lui ôtait une grande partie de son prestige.

Il nous est d'autant plus facile de le reconnaître que, non-seulement nous pouvons nous rendre compte des causes de cette éclipse du libéralisme, mais encore que nous avons tout lieu de croire qu'elle touche

à son terme. Les signes annonciateurs d'un retour graduel et sérieux aux idées et par conséquent aux institutions libérales se manifestent trop évidemment pour qu'on en puisse douter. Aux yeux de la postérité, l'une des plus grandes preuves de sagesse qu'aura données l'auteur de la constitution actuelle, sera d'avoir mieux compris son pays et son temps que les enthousiastes à courte vue qui eussent volontiers décrété l'éternité de ses dispositions originelles, et de l'avoir constamment déclarée perfectible; de sorte que si, pendant un temps et récemment encore, il a pu être peu habile et même peu prudent, du moins il a toujours été constitutionnel d'aimer la liberté et de le dire.

Mais, avouons-le, la défaillance de l'esprit libéral a été bien profonde! Lequel de nos pères de 1830 aurait jamais pu s'imaginer que tout ce qui le passionnait alors, tout ce qui le remplissait d'orgueil et d'espérance, paraîtrait un jour à ses enfants, et peut-être à lui-même, un amas de songes creux et d'oripeaux inutiles! Ceux d'entre nous qui sont nés au sein de la bourgeoisie libérale d'il y a trente à quarante ans, et dont les souvenirs d'enfance peuvent remonter aux jours qui suivirent la révolution de Juillet, auraient-ils oublié les noms, les symboles, les maximes qui retentissaient alors dans les cœurs et les faisaient bondir d'allégresse? Je ne sais, il me semble que tout cela commence à redevenir poétique.

Les trois couleurs étaient revenues. La Fayette, le héros à cheveux blancs de l'indépendance des deux mondes, les avait déployées devant un peuple électrisé par la vue de l'étendard épique. La garde nationale s'était organisée partout avec sa belle devise, qui réunissait l'ordre public et la liberté. La presse, qu'on avait voulu tuer, toute radieuse de sa récente délivrance, allait de ses mille voix aider le pays à développer ses franchises, à les féconder dans l'intérêt général, et envoyait déjà dans toute l'Europe, sur l'aile de notre langue universelle, les semences vivaces de notre jeune révolution. La tribune nationale prenait rang à côté du parlement d'Angleterre, et, d'une voix bien autrement contagieuse et sympathique, devait faire trembler les oppresseurs rien qu'en les dénonçant à l'indignation du monde. Les usurpations du clergé sur la liberté laïque étaient réprimées; il n'y avait plus de religion d'État; partant, plus de capucinades; du reste, la liberté religieuse la plus entière était reconnue comme un de ces droits élémentaires qu'on ne discute même plus. Une jeune philosophie, une jeune littérature, une nouvelle histoire, toute sorte de choses jeunes et nouvelles qui, toutes, signifiaient émancipation, progrès, liberté, donnaient à la rénovation nationale comme la consécration de la science et des arts. Enfin, les garanties

constitutionnelles, sans lesquelles une constitution, quelque libérales que soient ses dispositions, ne peut être qu'une lettre morte, couronnaient l'édifice de manière à laisser croire que les penchants républicains du pays et la nécessité reconnue d'une monarchie avaient trouvé leur conciliation, et que rien n'empêcherait la démocratie française d'entourer avec déférence et sympathie le trône d'un roi-citoyen.

Vingt ans se passent. Le même peuple, qui avait fait profession avec tant d'ivresse d'un libéralisme si fervent, est fatigué, dégoûté de la liberté. Les garanties constitutionnelles, la garde nationale, la prépondérance du parlement, la presse libre, l'indépendance de l'État vis-à-vis de l'Église, tout ce que 1830 croyait avoir pour jamais conquis est tombé au plus bas dans l'estime de la majorité, et même aux yeux d'une foule de gens qui, vingt ans auparavant, se seraient peut-être bien fait tuer pour en doter leur pays. Je ne sais quel air bourgeois, prosaïque, épicier, ont revêtu les maximes fondamentales d'un gouvernement parlementaire. Les boutiquiers surtout n'en veulent plus entendre parler.

Pourquoi donc ?

Oh ! nombreuses sont les causes immédiates et longue serait leur énumération. Nous savons tous ce que l'on peut reprocher à la classe qui avait été le plus favorisée par la révolution libérale ; aux dépositaires du pouvoir qui devaient tout à cette révolution, et ne songeaient qu'à la restreindre le plus possible ; au prince qu'elle avait mis sur le trône, et chez qui le bon sens et le bon cœur ne pouvaient tenir lieu d'une sympathie, qu'il aurait dû éprouver et qu'il n'éprouvait pas chaleureuse pour les principes libéraux dont il était, quoi qu'il fît, le premier représentant ; à l'opposition constitutionnelle qui ne sut pas se rendre réellement populaire ; aux ultra, enfin, de la démocratie et du socialisme qui, ou bien ne voulaient de la liberté que comme d'un moyen d'arriver à une dictature selon leur cœur, ou bien faisaient l'office d'épouvantail devant la bourgeoisie et y prenaient, je crois, un secret plaisir sans trop se soucier du mal qu'ils faisaient par là à la liberté.

Je ne nie rien, je ne retranche rien. Seulement je maintiens que ce sont là ce que, dans un corps malade, la médecine appelle des symptômes secondaires. C'est plus profondément, c'est dans l'intérieur du corps social, c'est dans l'âme elle-même de la France qu'il faut chercher les vraies causes de cette anémie à laquelle succomba lentement le libéralisme français d'il y a trente ans. Je définirais volontiers la cause essentielle de la maladie en disant que les esprits d'alors étaient assez

développés *intellectuellement* pour saisir l'idéal que les institutions et les maximes libérales faisaient luire à leur horizon, mais ne l'étaient pas assez *moralement* pour se soumettre aux conditions de leur mise en pratique. On crut que la profession de la liberté suffirait pour en réaliser les bienfaits, sans réfléchir qu'une nouvelle profession qui ne correspond pas à un changement intérieur n'est qu'un badigeonnage. La réalité se montra beaucoup moins belle qu'on ne s'y était attendu, beaucoup plus pénible surtout. De là vint qu'on perdit le goût de la liberté, et, comme on ne croit au fond qu'à ce qu'on aime, la conviction disparut avec l'attrait. La défaillance du cœur prépara et finit par amener l'abjuration des intelligences.

Qu'arriva-t-il en effet? Les vieux errements reparurent sous les formes nouvelles qui se discréditèrent vite par cette apparence de perpétuel mensonge. Il est clair que ces formes nouvelles ne pouvaient que rendre plus sensibles encore les abus qu'on avait voulu faire disparaître et qu'en revanche la persistance des abus devait singulièrement refroidir la foi qu'on avait eue d'abord dans l'efficacité des remèdes. Le gouvernement personnel perça en dépit des garanties constitutionnelles: on s'en plaignit, mais pas bien haut, et le fait est qu'on en prit assez facilement son parti. La garde nationale — cette institution d'un si grand avenir, qui, développée comme il faut, nous délivrera un jour du fardeau des grandes armées permanentes, — la garde nationale fit l'effet d'un théâtre monté tout exprès pour satisfaire les plus sottes vanités et servit de plastron continuel aux quolibets de ceux qui se piquaient de n'être pas bourgeois: ce que personne ne voulait plus être. Ni le gouvernement, ni le pays, ne semblèrent attacher une grande importance à cette décadence, ou plutôt il y a lieu de croire qu'ils en furent tous deux bien aises. La presse devint une spéculation tout en s'érigeant elle-même en sacerdoce, s'enrôla au service des intérêts égoïstes, des ambitions individuelles, tout en se prétendant l'organe de l'opinion publique et des intérêts généraux. Et le public, qui jetait les hauts cris, s'empressa, dans son indignation, non pas d'encourager les journaux qui se refusaient tant bien que mal à ce nouveau servilisme, mais de souscrire en masse à ceux qui publiaient les romans-feuilletons les plus émouvants. Voilà ce qu'on n'eût pas vu en Angleterre ni partout où le public veut une presse politique, consacrée avant tout à sa grande mission. Le parlement, timide, opposant une défiance sénile à tout ce qui était foncièrement libéral, nommé par des censitaires assez riches pour être peu nombreux, pas assez pour être tout à fait indépendants, mal instruit des résultats de la science éco-

nomique qui, compris et appliqués, eussent amené de larges et populaires réformes en matière d'impôt, de commerce et d'administration, se crut obligé uniquement envers ce qu'on appelait le pays légal et ne se montra jamais pressé de faire à l'intelligence et au travail une part parallèle à celle de l'argent dans la direction des affaires : de sorte qu'isolé d'une grande partie du pays vrai, il commit la faute énorme d'avoir l'air de défendre, avec les apparences d'un régime fondé sur la souveraineté populaire, un système de priviléges arbitraires et qui, malheur immense dans un pays comme la France, tombait à chaque instant dans le mesquin et le ridicule. Mais, en fin de compte, si le pays avait été sérieusement libéral, il est clair que le corps électoral l'eût été aussi. Bien qu'assez maladroitement formé, il pénétrait par trop de racines dans l'ensemble de la population pour n'en pas exprimer à peu près les tendances politiques (la suite l'a bien prouvé), et quand même nous devrions accorder aux détracteurs systématiques du régime de 1830, que les élections furent alors faussées par la corruption exercée au nom du pouvoir, nous maintiendrions encore que des électeurs vraiment libéraux ne se laissent pas corrompre. Cela ne change donc absolument rien à ce que nous avançons, savoir que la volonté, l'énergie libérale ne fut pas depuis 1830 à la hauteur de la profession.

Ainsi se forma dans une grande partie du pays le sentiment que tout l'organisme libéral n'était qu'une grande comédie destinée à parer de noms sonores et « disant bien » ce qui s'appelait de son vrai nom sous d'autres régimes. Ce furent surtout les hommes placés de manière à savoir ce qui se passait dans les coulisses qui se montrèrent atteints de ce découragement. L'explosion de 1848 dut son succès, d'une part, à ce que les masses populaires avaient moins perdu que les classes supérieures la confiance dans une liberté dont en fait elles ignoraient les conditions et les exigences et dont elles n'avaient guère joui elles-mêmes ; d'autre part, à ce que, parmi les hommes éclairés, bon nombre attribuèrent exclusivement au mauvais vouloir des gouvernants la quasi-banqueroute de la généreuse entreprise de 1830, au lieu d'en chercher plus profondément la cause dans l'état réel des esprits. Comme ce nouvel essai de liberté à forte dose échoua plus complétement et plus vite que l'essai modéré qui l'avait précédé, l'abjuration du libéralisme fut plus générale et plus complète encore. Pour la première fois depuis longtemps en France, les théories absolutistes se trouvèrent du dernier goût. On traita de perruques ceux qui regrettaient le temps où les bavards et les écrivassiers dirigeaient les destinées de la France, et de toutes les qualités désirables dans un gouver-

nement, *la vigueur* fut prônée avec autant d'enthousiasme que si l'art de gouverner se fût confondu avec celui de commander une charge de cavalerie.

Heureusement, même aux époques les plus désespérées, il se trouve toujours sept mille hommes qui ne fléchissent pas les genoux devant Baal. L'amour de la liberté, purifié par le désintéressement, se réfugia dans quelques âmes trop fières pour consentir à faire passer la tranquillité avant la dignité, trop patriotes pour admettre que la France fût inférieure à ses voisines, au point d'être condamnée à la tutelle à perpétuité. En particulier, ce sera l'honneur des lettres contemporaines d'avoir fourni très-peu d'avocats d'un talent réel à l'absolutisme qui était dans l'air. Elles ont su entretenir sous la cendre le feu sacré qui commence à la réchauffer. En fait, la noble tradition de la liberté n'a pas été un seul moment brisée, et quand le couronnement promis de l'édifice viendra transporter d'aise ceux qui l'ont continuée, plus d'un parmi eux aura le droit de penser qu'en politique, de même qu'en religion, la foi justifie et fait vivre, même dans la mort.

J'aimerais maintenant à poser une question délicate et au sujet de laquelle je tiens à être bien compris.

Faut-il regretter que ce temps de défaillance libérale soit venu?

A ne considérer les choses que superficiellement, se laissant aller à son premier mouvement, tout libéral répondra certainement : Oui. Cependant je crois que, sans se rendre coupable d'un optimisme exagéré, on pourrait bien envisager tout autrement la balance des gains et des pertes réels à porter au compte du libéralisme français. Devrions-nous donc regretter si fortement que les événements aient rendu aux maximes de la politique libérale le prestige qu'elles avaient perdu quand elles étaient devenues des lieux communs incontestés, mais tout aussi peu appliqués? N'est-il pas bon, éminemment salutaire, que nous ayons été forcés de réfléchir froidement sur les vraies conditions de la liberté, sur ce qui a manqué aux essais antérieurs, sur ce qu'il faudra faire ou éviter quand elle nous sera rendue? J'estime que ce qui humilie l'homme dont l'orgueil était déplacé, que ce qui lui ôte les illusions où se complaisait sa vanité, en un mot que ce qui le force à rentrer en soi-même, est un incomparable moyen de relèvement et de progrès ; et il faut appliquer cette règle aux peuples comme aux individus. Se connaître soi-même, surtout connaître ses défauts, tel est, pour les uns et les autres, l'abrégé de la sagesse. Et qu'on ne se rabatte pas sur les théories modernes qui déclarent les peuples incorrigibles, sous prétexte que leur caractère national est une chose de race, de territoire,

de sang transmis, sur laquelle il n'y a plus à revenir. Le propre d'un peuple comme d'un homme parvenu à l'âge de la réflexion, c'est de ne plus se laisser emporter par ses instincts aveugles et de chercher un contre-poids à ce que la nature lui a refusé ou faiblement départi. La France doit être libre comme toutes les nations de sang noble, comme tous les peuples qu'anime cette légitime fierté qui n'est autre que le respect de soi-même. Le temps vient et il est déjà venu où les régiments les mieux habillés, où les victoires les plus brillantes ne parviennent pas à consoler de la liberté perdue. Le problème pour nous revient à ceci : étant donné notre constitution morale, notre caractère national, quel genre de garantie faut-il que la liberté ait chez nous, pour qu'elle ne puisse plus faire naufrage? Je ne dis pas que le problème soit résolu ni facile. J'incline même plutôt à croire qu'il ne se résoudra que par la pratique elle-même de la liberté ; mais je maintiens que nous nous trouverons désormais dans de bien meilleures conditions que par le passé pour en chercher la solution. Rien n'est tel que de s'être brûlé pour toucher au feu avec précaution. On a beau dire, l'expérience éclaire les peuples aussi bien, souvent même mieux, que les individus, et à ceux qui en doutent, il suffirait, ce me semble, de poser deux questions tirées de faits contemporains, qui ne souffrent pas deux réponses : Pourquoi le peuple de 1848, si subitement transféré en pleine république, a-t-il si fortement répugné à tout ce qui eût pu rappeler les égorgements de 93 ? Pourquoi le second empire a-t-il montré dans les guerres qu'il a dû entreprendre en Europe, une modération qui contraste si fortement avec les belliqueuses folies du premier?

La liberté mieux appréciée, ses exigences morales mieux reconnues, ses conditions de durée mieux comprises, voilà notre gain. Trouve-t-on qu'il soit mince? Pour employer le langage de la philosophie, notre libéralisme est devenu plus *subjectif*. Il se peut que bien des gens soient médiocrement touchés de savoir qu'il mérite cette épithète. Mais cela n'empêche pas que ce ne soit le signe auquel — nous l'avons vu — on reconnaît le progrès dans l'humanité. Plus subjectif, notre libéralisme est devenu par cela même plus intérieur à nos âmes, plus ami des réalités, moins prompt à se contenter des apparences. Il est désormais beaucoup plus désintéressé dans les questions de dynastie. Nous chercherons beaucoup moins, à l'avenir, la satisfaction de nos tendances libérales dans des proclamations retentissantes, dans des formes sans substance. Voulant la réalité et non plus seulement la profession de la liberté, nous ne nous croirons libres qu'à la condition de pouvoir

user en fait des libertés proclamées en droit. L'un de nos défauts nationaux, accusant le caractère plus abstrait que positif de notre libéralisme antérieur, est l'indulgence que nous avons si souvent accordée à ceux qui rognaient, par voie administrative ou sous prétexte de les réglementer, les franchises les plus formellement garanties par le pacte fondamental. Pour les étrangers, ignorant l'esprit et les traditions de notre magistrature, rien n'est plus curieux que la parfaite tranquillité d'esprit avec laquelle nos magistrats appliquent si souvent des lois évidemment opposées à la lettre et à l'esprit des principes de nos constitutions: je ne sais si, excepté en Espagne, il se trouve un seul autre pays en Europe où pareille chose soit possible. Nous comprenons aujourd'hui beaucoup mieux qu'autrefois les liens secrets qui rattachent toutes les libertés les unes aux autres, et comment il se fait, par exemple, que le libre-échange est un droit primitif avant d'être une vérité économique. Le vieux libéralisme protectionniste de la Restauration et du règne de Louis-Philippe est désormais percé à jour et ne fera plus vibrer la moindre corde patriotique lorsqu'il viendra nous sommer, de peur de la perfide Albion, d'acheter plus cher que les autres peuples nos vêtements, nos aliments, nos outils, et de les avoir moins bons. Nous ne nous contenterons plus de cette liberté de la surface, dont une tribune et une presse libres (dont Dieu me garde, du reste, de rabaisser la valeur de premier ordre) faisaient à peu près tous les frais, et nous ne ferons plus aussi bon marché de certaines libertés, comme celles d'association et de réunion, que nous avons à plusieurs reprises si facilement abandonnées, à la seule condition que nos journalistes pussent toujours écrire et nos députés parler librement. Un régime de liberté vraie n'est autre que celui où le citoyen peut, sans autres limites que celles de la morale publique et des droits réciproques de ses concitoyens, énoncer les idées qu'il croit justes et entreprendre, seul ou de concert avec d'autres, les choses qu'il croit utiles ou belles; en d'autres termes, la liberté, c'est la possibilité du développement des individualités sur la base commune de la nature humaine vers la perfection idéale de l'esprit humain. Voilà pourquoi liberté et progrès sont nécessaires l'un à l'autre, solidaires, tour à tour condition et conséquence l'un de l'autre.

VII

Nous sommes retombés à plusieurs reprises, dans le cours de cette étude, sur la solidarité qui existe entre le progrès et la liberté. Il n'est pas étonnant, si les deux choses se touchent de si près, que le mot et l'idée de progrès aient partagé l'impopularité passagère de celle-ci. Cependant on n'avait pas renoncé à l'idée de s'enrichir, ce qui est aussi un désir de progrès dans son genre, et comme les vérités peuvent être méconnues, mais non détruites, le désir et l'amour du progrès dans d'autres branches que la finance et l'industrie reviennent peu à peu avec le besoin de liberté. Que cette solidarité de fait nous serve à dresser la contre-épreuve de la théorie précédente. Si l'idée que nous nous faisons en principe de la liberté est juste, elle doit pouvoir s'appliquer également au progrès. Envisageons-le donc en lui-même.

Le progrès ne peut signifier autre chose que le déploiement de l'être vivant, l'entrée en activité de ses énergies virtuelles. C'est improprement qu'il peut être question de progrès dans le mal. Le progrès, c'est la vie en croissance. On ne peut pas en parler à propos d'êtres non vivants, si ce n'est dans le sens où de tels êtres passent par des changements d'état qui les rendent propres à l'usage des êtres vivants. C'est ainsi qu'on peut parler des progrès du globe antérieurement à l'apparition de la vie, du progrès que peut faire la cristallisation d'un sel destiné à certains effets, etc. En elles-mêmes, la terre incandescente, la solution cristallisable, n'ont rien d'inférieur ni de supérieur à la terre refroidie ou au cristal formé.

Dès qu'il s'agit d'une plante, la vie est déjà là et il peut être question de progrès. Cette vie de la plante ne se manifeste d'abord que d'une manière indistincte et confuse : toutes ses énergies sont latentes dans la germination primordiale. Le progrès consiste en ce que la plante devient ce qu'elle doit être, conformément à sa nature ; elle grandit, forcit, s'enrichit d'organes qui n'existaient pas, arrive à son épanouissement complet et produit enfin des germes capables de vivre et de progresser à leur tour.

Il faut dire la même chose de l'animal, en se rappelant que la vie de l'animal étant plus compliquée que celle de la plante, son progrès sera aussi d'un ordre supérieur. — Il faut dire la même chose de l'homme, en se rappelant la même importante distinction. Hé quoi ! dira-t-on, le progrès de l'homme comparé à celui de la plante ! Hé oui !

si l'on veut seulement se représenter une plante marchant, sentant, pensant, aimant, voulant, douée du pouvoir de réfléchir sur ce qui convient le mieux à sa croissance, à son bien-être, et de se le procurer très-souvent.

En d'autres termes, le progrès de l'homme ressemble à celui de la plante et de l'animal, parce qu'il est un progrès; mais il en diffère, parce qu'il est le progrès de l'homme, et non celui de la plante et de l'animal. Il est humain, c'est-à-dire conscient, réfléchi, volontaire, infiniment plus complexe, spirituel surtout, c'est-à-dire atteignant des sphères absolument fermées à la plante et à l'animal, sans terme assignable, car ce sont des sphères infinies. Mais encore une fois je défie l'homme de tirer de sa nature par le progrès autre chose que ce qu'elle peut donner, et de lui fournir autre chose que ce qu'elle peut s'assimiler.

Par conséquent aussi, le progrès est d'autant plus grand et réel qu'il est plus exclusivement humain. On m'apprendrait qu'il existe en Europe une population qui a fait tant de progrès en gymnastique, que tous ceux qui la composent, petits et grands, savent grimper aux arbres avec une agilité merveilleuse, que je ne pourrais admirer beaucoup un art dans lequel excellent chats, écureuils et singes. Le rêve de certains mandarins occidentaux, dont l'idéal politique est l'unité, la symétrie, la régularité automatique sous une direction indiscutée, ne peut passer à mes yeux pour un progrès, dès que je me rappelle combien les Chinois eux-mêmes restent loin des fourmis et des abeilles. C'est dans ce qui distingue l'homme de toute la création vivante que je dois chercher et désirer le progrès, c'est dans l'esprit, c'est-à-dire dans la science, dans l'art, dans la moralité, dans la religion. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'autres progrès désirables, je prétends même qu'il faut désirer le progrès dit matériel, qui seul permet à l'homme d'échapper à la tyrannie de la nature, et de vivre plus aisément et complétement de la vie de l'esprit; mais je dis que ce sont des progrès subordonnés, dont la valeur et le rang dépendent entièrement de leur rapport plus ou moins direct avec le progrès spirituel, qui est le progrès proprement dit, puisqu'il est le progrès humain par excellence.

Par conséquent encore, il est visible qu'un certain progrès involontaire, c'est-à-dire un certain développement irréfléchi de vie spirituelle, doit précéder le désir et la prise de possession de la liberté. Et c'est ainsi que dans l'humanité il ne peut être question de progrès impersonnel, comme celui qui peut se constater d'une race animale à l'autre, ou dans la même race, sur plusieurs sujets soumis aux procédés

de la sélection artificielle ou naturelle. Le progrès humain, chose de l'esprit, va du dedans au dehors, c'est-à-dire de l'individu à la société. C'est donc une condition de progrès que la société soit organisée de manière à favoriser l'émancipation des individualités. C'est d'ailleurs ce que démontre la philosophie de l'histoire. Sur tous les domaines où sa nature a poussé l'esprit humain, elle constate régulièrement que le progrès général marche de pair avec celui de la subjectivité. Les langues, la musique, la poésie, la peinture, l'état social, la philosophie elle-même nous montrent partout et toujours l'homme se détachant de ce qui n'est pas lui, non pour détruire un monde objectif dont l'existence s'impose à lui, mais pour le comprendre (le renfermer en lui-même), le dominer, le plier à son service. Enfin, la même raison qui fait que rien d'artificiel, quand il s'agit de déploiement de vie, ne peut remplacer l'impulsion naturelle immanente à l'être vivant, que les fruits de serre-chaude ne valent jamais les autres, que par conséquent l'absence de liberté, même dans les circonstances les plus favorables, est fatale à tout développement vigoureux et sain, fait aussi que le progrès, condition de liberté, rencontre à un certain moment dans la liberté sa condition à lui-même.

VIII

Si ce côté de la destinée humaine était une fois bien et généralement compris, on verrait se dérouler des conséquences qui sont encore *in votis* ou même à peine entrevues, et pour lesquelles on n'éprouve pas encore ces chaudes sympathies qui ne viendront que lorsqu'on aura clairement conscience de leur connexion avec le principe même du libéralisme.

Ainsi, pour commencer par la réforme dont on peut dire que les actions montent le plus depuis quelque temps dans l'opinion, la conviction se formera toujours plus que, dans un État vraiment libéral, l'instruction populaire doit être le premier souci et absorber les plus grosses dépenses. On retrouverait plus tard le capital engagé, et avec de gros intérêts : car, avant tout, il faut que l'homme intérieur progresse si l'on veut que la société avance elle-même, et quand on verra nettement se dessiner ce grand principe, on sera stupéfait d'être resté si longtemps sans s'en apercevoir. Il n'y a peut-être pas eu d'illusion plus funeste au libéralisme français que celle qui l'a induit à juger du peuple français en masse d'après la population ouvrière de Paris et de deux ou trois grandes villes. Cette population elle-même doit au

milieu excitant où elle vit un vernis intellectuel très-souvent trompeur : elle a énormément d'esprit, dans le sens français de ce mot, une étonnante vivacité de conception dès qu'elle veut se donner la peine de réfléchir ; mais après ? et par-dessous ? Nous sommes à la fois, ne craignons pas de le dire bien haut, l'un des peuples les plus éclairés et les plus ignorants du monde. Dans certains parages, on redoute fort, si l'instruction populaire se propage, de voir pulluler les demi-savants, les « affreux petits rhéteurs. » Mais, braves gens, ce qui fait le demi-savant et sa dangereuse importance, c'est précisément l'ignorance générale. Au surplus, on est toujours le demi-savant de quelqu'un et l'on n'est pas toujours un grand rhéteur pour tout le monde.

La décentralisation sera également l'une des conséquences du libéralisme nouveau : non que ce soit une panacée parant à tous les maux, mais parce qu'elle respecte et encourage le développement des individualités. Il se peut qu'une grande somme de liberté politique existe dans un État centralisé ; mais on ne peut faire que, sous un tel régime, le développement individuel ne soit saisi, avant qu'il soit en état de réagir contre elle, par des influences résultant de la prépondérance disproportionnée du centre et d'avance écrasant toute originalité.

Il viendra un jour où notre université unique, concentrée presque uniquement dans la capitale, de telle sorte que la grande vie et les grandes luttes intellectuelles sont presqu'inconnues et, de fait, impossibles ailleurs, paraîtra l'une des idées les plus saugrenues dont une nation, prise de la manie de tout enrégimenter, se soit jamais affolée. Mais ce jour est encore loin.

Ce qui est à apprendre encore par la nation, ce dont l'élite seulement de la génération nouvelle commence à s'apercevoir, c'est qu'avec la prétention du libéralisme à pénétrer l'âme entière, il faudra bien que le problème religieux à son tour se résolve dans le sens de la liberté, et qu'on en finisse avec l'utopie de l'ancien libéralisme, qui s'imaginait qu'on pouvait sans inconvénient émanciper politiquement un peuple, et laisser sa conscience religieuse dans la servitude. Je me garderai bien de prédire sous quelle forme s'opérera cette émancipation, la plus profonde et la plus radicale de toutes ; mais ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que, si l'avenir appartient au libéralisme politique et social, il faut bien qu'il appartienne aussi au libéralisme religieux, et que tout ce qui entrave sur ce point le libre développement des âmes et leur autonomie, infaillibilité doctrinale, traditions immuables, orthodoxies exclusives, absolutions sacerdotales, appartiendra de plus en plus au passé.

Il viendra un jour où la tyrannie sera tellement impossible, faute d'instruments ; où l'anarchie sera tellement absurde aux yeux de tous, grâce aux lumières distribuées à tous ; où la conquête pour la conquête sera si ridicule ; où la guerre paraîtra si horrible ; où la vie humaine, appelée par le progrès à si de grandes choses, sera si sacrée ; où la grande pensée, promulguée il y a dix-huit siècles, de l'universelle fraternité, où la foi au Dieu vivant, au Père infini, cette donnée suprême du sentiment religieux parvenu à son plus haut degré de délicatesse et de pureté.....

Mais dans quel lointain brumeux, à peine coloré de quelques teintes crépusculaires, allons-nous nous perdre ? Ne nous laissons pas absorber par la contemplation d'une aurore encore à venir et dont nous ne verrons pas se lever le soleil. Il fait bon regarder de temps à autre de ce côté, ne fût-ce que pour se consoler du présent et savoir quelle direction il faut prendre, quand on aime à marcher à l'avant-garde. Mais le mysticisme, en politique comme en religion, ne vaut quelque chose que comme rafraîchissement de l'âme et préparation au travail quotidien. De l'extérieur à l'intérieur, du libéralisme des proclamations au libéralisme des institutions, de l'objectif au subjectif, voilà notre principe actuel, d'autant plus fécond et plus fort qu'il est, nous l'avons vu, celui de l'humanité progressant dans l'histoire. Notre renaissance libérale donc est à ce progrès de l'humanité ce qu'un de nos aimants suspendus est au grand courant qui traverse les pôles. N'allons pas commettre la même erreur que celle des libéraux qui nous ont précédés, ne nous imaginons pas qu'il suffira de quelques sénatus-consultes ou, s'ils ne venaient pas, d'une révolution nouvelle, pour changer l'état réel des choses. Avant tout, c'est le pays qui doit devenir libéral de cœur et d'âme, ce sont les esprits qu'il faut convaincre de la nécessité matérielle et morale de la liberté, et, quand cette conviction sera devenue puissante et générale, alors, mais alors seulement, la liberté sera vraiment conquise. Devant la marée montante du libéralisme, ou bien le gouvernement résisterait, et ce serait d'autant plus maladroit de sa part que, jusqu'à un certain point, on peut dire qu'il a promis le contraire ; ou bien, ce qui est infiniment plus probable, instruit, lui aussi, par ce qui l'a précédé, il ferait à temps les concessions réclamées par l'opinion. Quoi qu'il arrive, notre route est tracée, nos devoirs clairs, et la France attend que chacun de nous fasse le sien. Il y va de sa gloire, de notre dignité à tous.

ALBERT RÉVILLE.

LE THÉATRE ET L'ÉGLISE[1]

I

Il est un avantage que les modernes envieront toujours aux anciens, et particulièrement aux Grecs : c'est l'absence des préjugés inhérents à un état de civilisation dominé par l'histoire. On aime à se reporter vers cette première jeunesse de l'humanité où le développement intellectuel n'avait pas à supporter le poids du passé, et obéissait sans défiance, d'une manière inconsciente pour ainsi dire, aux lois naturelles de l'esprit humain. Certes, la logique est de tous les temps, et les lois qui ont présidé au développement de la littérature grecque se retrouveront chez les modernes; mais chez les Grecs, ces privilégiés des Muses, tout s'opère dans une harmonie que l'on cherchera en vain chez d'autres peuples, aussi bien doués peut-être, mais placés dans des conditions historiques moins favorables.

A chaque âge de la Grèce répond une forme poétique particulière.

Avant de disparaître, les royautés antiques des Pélasges, et celles des tribus qui leur ont succédé, laissent à la Grèce un ensemble de traditions nationales qui, se perpétuant dans l'épopée, alimentent pendant plusieurs siècles l'esprit de la nation. Au sortir des théogonies orientales, qui laissent l'homme écrasé sous leurs sombres mystères, se

[1] Voir : *les Anciennes Liturgies*, Grand-Colas, Paris, 1697. — MURATORI, *Liturgia romana vetus*, Venise, 1748. — MABILLON, *Liturgie gallicane*, Paris, 1729. — *Traité des anciennes cérémonies*, Quevalli, 1673. — VERT, *Explications des cérémonies de l'Église*, Paris, 1706-1713; et parmi les auteurs nouveaux : MM. Magorin, Lucas, Jubinal, Viollet-le-Duc, Paulin Paris, Genin, Onésyme Leroy, Carl Hase, Édouard Devrient, Heinrich Alt, etc.

présentent souriantes les divinités humanisées d'Homère. Les dieux, les héros et les rois se meuvent dans le même cadre. Leurs attributs, leur gloire et leurs souvenirs sont consacrés dans les mêmes chants, et suffisent à l'imagination de plusieurs générations d'hommes.

Puis, après la naissance des républiques grecques, lorsque la vie intellectuelle se diversifie, que l'individualité se fait jour, que l'idée particulière s'émancipe et se détache du fond commun; lorsque l'homme commence à se rendre compte des impressions que produit sur lui la nature, qu'il apprend à analyser ses sentiments et à descendre pour les trouver dans les profondeurs de son âme, alors éclatent les mille voix de la poésie lyrique; l'enthousiasme et le désespoir, l'amour et la haine, apprennent à parler chacun son langage. Ce n'est plus, comme dans l'épopée, dans un horizon lointain que la poésie lyrique trouve ses inspirations : c'est l'homme même qui est devenu le centre duquel partent les rayons qui illuminent à ses propres yeux les objets qui l'entourent. De la poésie lyrique se dégagera bientôt le drame.

Aux fêtes de Dionysos, du dieu qui personnifie les luttes, la mort et la résurrection dans la nature, un culte enthousiaste célébrait dans des dithyrambes ses souffrances et son triomphe. Autour de l'ode dithyrambique se groupa bientôt la représentation de l'histoire de Bacchus, de sa persécution, de sa fuite et de son triomphe. D'abord centre autour duquel cette représentation se meut, l'ode abandonne peu à peu le premier plan à l'action; d'accessoire celle-ci devient le principal, et la partie lyrique se borne au rôle contemplatif du chœur. Cette filiation qui fait sortir le drame de la poésie lyrique est non-seulement historiquement vraie, elle l'est aussi philosophiquement. A première vue, le drame semblerait plutôt dériver de l'épopée, car l'action est le principe commun aux deux genres, l'une raconte ce que l'autre représente; mais si l'action paraît être le ressort principal de tous les deux, il y a entre la poésie dramatique et la narrative cette première différence, que celle-ci nous laisse étranger aux événements qu'elle raconte, et nous en tient séparés par l'espace et le temps, tandis que le drame, bien que représentant une action fictive, enlève le spectateur à lui-même pour le placer dans la position du personnage en scène. En un mot, le drame ne prend pas sa source dans le monde extérieur; comme la poésie lyrique, il exprime les émotions de l'âme, mais autrement qu'elle, mais en les généralisant et en se faisant l'écho des sentiments de tous. Qu'importe que le fait qui est le sujet de l'action soit emprunté à la tradition ou soit le produit de l'imagination pure, si cette action, si les personnages répondent à une idée qui les identifie avec

les spectateurs ? La vie humaine tout entière, avec ses joies et ses douleurs, dans sa simplicité et dans ses complications, est là devant nous ; ce n'est donc pas le fait, mais bien l'idée qui en ressort, qui forme l'essence du poëme dramatique : c'est une idée générale revêtue d'une forme individuelle. C'est là ce qui le distingue de la poésie lyrique. Comme expression des mouvements de l'âme, celle-ci sera toujours celle d'une voix particulière ; elle aura des cris, des élans sublimes, qui réveilleront des échos dans les cœurs ; néanmoins cette voix reste celle de l'homme qui l'a fait entendre ; elle fait connaître un homme, elle ne le crée pas. La poésie dramatique, au contraire, crée des êtres doués d'une vie propre, animés d'une vérité morale. Elle transforme en êtres réels des créations imaginaires et les fixe ainsi dans la mémoire des hommes. Types à la fois généraux et individuels, ils satisfont la faculté la plus élevée de l'homme, la faculté créatrice.

Il est bon de déterminer, dès l'entrée, ce caractère essentiel de la poésie dramatique, afin de mettre de côté ces explications vulgaires qui voudraient ramener à un simple instinct d'imitation la partie de l'art où la perfection est le plus difficile à atteindre, et si rare que les peuples auxquels il a été donné de l'obtenir ne l'ont possédée qu'un moment.

Tant de circonstances influent sur l'épanouissement de cette fleur délicate, que l'on rencontre plusieurs civilisations, très-développées d'ailleurs, qui ne l'ont pas connue. Les Juifs ne sont point arrivés jusqu'à l'art dramatique, les Indiens très-tard et à une époque où l'influence grecque avait déjà pénétré l'Asie. Dans la Grèce même nous le trouvons dans la seule ville d'Athènes.

Cependant il ne faudrait pas attribuer à Athènes exclusivement les commencements de l'art qu'elle développa plus tard. L'élément hiératique se trouve dans les fêtes de la plupart des villes et des dieux. Le culte grec renfermait des germes dramatiques en grand nombre. L'imagination populaire, qui voyait dans les temples les habitations réelles des dieux et qui se les figurait prenant part aux fêtes qui leur étaient consacrées, rendait l'illusion facile. Le dieu restait invisible, mais on ne jugeait point irrévérencieux, pour rendre sa participation ostensible, de permettre à un homme de le représenter. Ainsi, à Delphes, un adolescent, orné des attributs d'Apollon, combattait le dragon ; Samos, qui honorait Héré, la mère des dieux, célébrait splendidement son union avec Zeus. S'il faut en croire Clément d'Alexandrie, les mystères d'Éleusis consistaient surtout dans la représentation d'un drame mystique, faisant passer sous les yeux des spectateurs l'histoire de

Demeter et de Cora. Le culte de Bacchus, le plus riche de tous en éléments dramatiques, avait ses grandes fêtes ailleurs qu'à Athènes. Il se distingua de bonne heure par la variété des représentations mimiques. A Thèbes, on montrait le jeune dieu poursuivi par le farouche Lycurgue, entouré de divinités inférieures et échappant à son persécuteur. Sycione, Corinthe, bien d'autres villes encore, célébraient des fêtes analogues en son honneur. La position d'Athènes était donc celle des autres villes importantes de la Grèce. Toutes possédaient comme elle le germe de l'art dramatique; son glorieux privilége fut de le développer, de détacher peu à peu l'action du chant, de lui donner insensiblement la prééminence sur ce dernier, et d'arriver du drame religieux, de degré en degré, et sans en dénaturer l'origine, à la tragédie d'Eschyle et de Sophocle.

Aujourd'hui que le théâtre ne réveille que des idées qui nous sont familières, nous avons peine à nous figurer quel progrès ce développement fut pour l'humanité. Que l'on se reporte à ces temps reculés où le rhapsode ne prenait comme sujet de ses chants que les dieux et les héros qui se confondaient avec eux, où il n'osait ni sortir du type convenu, ni changer la signification d'un symbole, et l'on se rendra facilement compte de la hardiesse d'esprit que prouve l'abandon de ces types religieux pour les remplacer par l'homme seul, pour mettre celui-ci au premier rang dans les préoccupations du poëte et du spectateur, pour tirer l'intérêt non pas de l'aventure représentée, mais de l'idée qui en ressort; et pour graver dans la mémoire des générations ces créations immortelles qui s'appellent Prométhée, Oreste, Œdipe, Antigone, Phèdre et Médée. Ce qui frappe et charme l'esprit dans l'histoire du théâtre d'Athènes, c'est que, tout en s'éloignant de son origine, il y resta cependant fidèle; tant que la Grèce fut animée d'un esprit public et national, la scène tragique y garda le rang d'une institution presque religieuse par le respect dont elle était entourée. De là son caractère idéal, élevé au-dessus de la vie commune. Le drame arrachait le spectateur à sa vie de tous les jours. Loin de la lui remettre devant les yeux, il la lui faisait oublier. Cette action même, qui avait remis l'ode au second plan, est essentiellement interne; ce qui s'exprime sur la scène, ce sont les sentiments de crainte, d'espérance causés par un événement passé ou futur; ce qui s'y débat, ce sont les résolutions à prendre; ce qui s'y accomplit, ce sont les actes auxquels la parole suffit. Quant à ceux qui exigent l'emploi de la force, tels que les combats, les rencontres, les meurtres, les sacrifices, les obsèques, ils ont lieu derrière la scène; le spectateur n'en a connaissance que par le

récit qu'en vient faire un personnage. Les deux exceptions que rencontre cet usage, l'enchaînement de Prométhée et le suicide d'Ajax sur la scène ne sont qu'apparentes; car elles sont motivées par la situation d'esprit de ces deux victimes tragiques, et, par conséquent, exigées par l'évolution intérieure du drame.

Cet éloignement du fait purement extérieur, cette aversion pour la mise en scène, sans autre but que la satisfaction des yeux, tenait à l'origine lyrique de la tragédie. Pour éviter que l'attention du public ne s'égarât en se laissant entraîner par le côté matériel de l'événement tragique, le chœur maintenait et ramenait au besoin le spectateur à l'idée du drame. Ses réflexions servaient ainsi à élaguer la partie contingente, accidentelle de la pièce. Le chœur était à la fois l'interprète de la pensée du poëte et l'organe éloquent du spectateur. Pendant plus d'un siècle, car Sophocle et Euripide eurent des successeurs, la Grèce donna le spectacle d'une civilisation homogène, une dans sa diversité politique, artiste et religieuse, qu'il ne nous sera plus donné de retrouver plus tard. Dans le monde moderne, nous rencontrerons bien des analogies avec ce développement, mais les divergences nous frapperont plus que les ressemblances; et là où existait l'harmonie, nous verrons s'établir la lutte et la contradiction permanentes.

Déjà si nous passons de la Grèce à Rome, nous entrons dans une société tout autre. Rome, en fait de théâtre national, ne connut que la farce. Elle s'éleva jusqu'à la comédie de caractère dans Plaute et Térence; mais ces derniers sont déjà remplis d'emprunts faits au génie grec. Quant aux tragédies de Sénèque, on sait que ce ne sont que des exercices de rhétorique. On reconnaît du reste la place faite au théâtre à Rome dans celle que les lois font aux comédiens. A Athènes, l'acteur est un homme honoré; il remplit un office quasi-public ou religieux. Les lois romaines, au contraire, le mettent hors du monde des honnêtes gens. Plus tard même, lorsque les acteurs, recherchés par les grands, seront les idoles du public, les lois ne reviendront pas en arrière avec les mœurs. Sauf de rares exceptions, les acteurs furent à la fois populaires et méprisés. Un tel état de choses témoignait du peu d'élévation de l'art. Le développement gradué des caractères et des passions, la manifestation dans une action simple d'une haute pensée morale, la faculté de nuancer les sentiments manquaient à Rome. Républicaine, elle n'avait pas goûté ces qualités; impériale, elle dut s'en soucier moins encore. L'art dramatique, moins que tout autre, ne peut se passer de liberté et d'esprit public. Jaloux de toute manifestation indépen-

dante, les empereurs favorisèrent, non pas le drame, mais, ce qui est bien différent, ces représentations publiques où le réalisme le plus grossier pouvait seul assouvir, nous ne dirons pas le public, mais la foule. Ce sont les mimes qui font fureur et, qu'on le remarque bien, la pantomime, aimée et recherchée pour elle-même et mise au premier rang, repose sur un principe tout différent de celui de l'art dramatique. Celui-ci crée, celle-là imite. Le mime reproduisait des types connus ; son attitude, ses gestes invitaient le spectateur à se rappeler, à deviner, mais non pas à penser. C'est l'exactitude dans l'imitation qui faisait son principal mérite. Et quelle imitation ! Que dire de représentations qui ne reculaient pas devant la mise en action de la fable de Léda, et qui, lorsqu'elles n'étaient pas obscènes, ne savaient être que cruelles, au point que l'acteur chargé de représenter la mort d'Hercule était parfois consumé dans sa robe de Nessus. Rien à Rome et dans les grandes villes façonnées aux mœurs romaines ne rappelle l'élévation du théâtre attique. Partout on retrouve le gladiateur, le bouffon et l'impure pantomime.

Le christianisme naissant ne trouva donc que des jongleurs et des histrions. Pouvait-il faire autrement que de les repousser, que de déclarer infâmes, à l'instar des lois romaines, ces vils instruments de spectacles honteux? Le traité de Tertullien sur les spectacles exprime d'une manière véhémente l'opinion de l'Église. Elle repoussait les acteurs de son sein, et ne les recevait qu'après une renonciation expresse à cette profession maudite. Il n'est pas indifférent de rappeler en face de quel théâtre l'Église a pris cette attitude. Il ne s'agissait plus de l'art, mais des mœurs. Les idées qu'on se faisait du théâtre étaient descendues au niveau de ce qu'il offrait. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur l'écrit de Tertullien ; le théâtre n'est pour lui que le sanctuaire de Vénus et de Bacchus : « Tous deux, ajoute-t-il, ne règnent pas moins sur les arts auxiliaires de la scène. Par les gestes et les mouvements dissolus du corps, infamie particulière à la scène comique, de misérables histrions sacrifient leur honneur à Vénus et à Bacchus, ceux-ci en dégradant leur sexe, ceux-là par d'impudiques pantomimes. Quant au reste, musique, vers, instruments et lyre, tout cela est sous la garde des Apollon, des Muses, des Minerve, des Mercure. Disciple de Jésus-Christ, ne riras-tu point de frivolités dont tu ne peux t'empêcher de haïr les inventeurs? Les démons, prévoyant dès l'origine que le plaisir des spectacles serait un des moyens les plus actifs pour introduire l'idolâtrie, arracher l'homme à son Créateur et l'enchaîner à leur propre culte, révélèrent à l'homme ces inventions criminelles. » Et plus loin : « Je vous le demande, le masque théâtral plaira-t-il à

Dieu? s'il défend toute espèce de simulacres, à plus forte raison défendra-t-il qu'on défigure son image? Non l'auteur de la vérité, n'aime pas ce qui est faux. »

L'imprécation de Tertullien devint le jugement de l'Église. Mais, encore une fois, gardons-nous de séparer cet arrêt rigoureux de l'état du théâtre à l'époque où il fut rendu. Ce que l'Église poursuivait et condamnait, c'était le théâtre souillé et païen. L'instinct dramatique est trop inhérent à la nature humaine pour que l'Église pût le méconnaître entièrement. De là deux courants contraires : ce que l'Église condamne d'une main, elle cherche à s'en emparer de l'autre. Ainsi, après Tertullien nous voyons au IIIe siècle Jean Chrysostome déplorer la passion du peuple d'Antioche pour les représentations publiques. Et cependant c'est de son époque que date le premier essai du théâtre chrétien, *le Christ souffrant* (χριστος πασχωη).

Cette pièce, attribuée à Grégoire de Nazianze, toutefois sans certitude, démontre la tendance de l'Église à s'approprier le théâtre, en le purifiant, au lieu de l'anéantir. Un grand nombre de vers sont tirés des tragédies d'Euripide et arrangés selon les exigences du sujet. Le chœur occupe la même place que dans le théâtre d'Athènes. Mais cette tentative ne le rappelle pas plus que les basiliques construites avec les matériaux tirés des temples grecs ne ressemblent au Parthénon. Elle prouve mieux que tout raisonnement combien la création d'un nouveau théâtre était impossible à cette époque. C'est Marie et non pas le Christ qui est le centre de l'action. Première faute dans un pareil sujet. Mais l'auteur n'a pas même su tirer parti de la donnée qu'il s'était choisie. Le symbole de Nicée et sa stricte orthodoxie dominent toute la pièce. Marie ne doute pas un instant de la résurrection de son fils, car elle sait à quel être incomparable elle a donné le jour; elle est donc certaine de le revoir dans sa gloire. Néanmoins elle s'abandonne au désespoir comme si son fils était à jamais perdu pour elle. Cette certitude du triomphe définitif et ce désespoir inconsolable offrent une contradiction que le poëte ne pouvait concilier. Il aurait fallu choisir entre le dogme et le drame, et ne pas étouffer l'un par l'autre. Au lieu de piller les poëtes d'Athènes, que l'auteur n'avait-il quelque chose du souffle puissant d'Eschyle chantant les souffrances de Prométhée enchaîné et bravant les dieux dont il prédit la chute!

Mais une inspiration aussi large était incompatible avec l'état social et le degré de développement du christianisme. Le monde ancien, après avoir réalisé son idéal dans les chefs-d'œuvre d'Athènes, l'avait perdu pour toujours; et la religion nouvelle, dans sa période de formation, ennemie

de tout ce qui lui était étranger, n'avait pas encore trouvé le sien, ou plutôt elle n'en avait qu'un dans la personne de son fondateur. L'homme des temps nouveaux n'existait pas. Pour qu'il pût naître, il fallait un travail plusieurs fois séculaire de décomposition et de recomposition, la mort d'un monde et la formation d'un autre.

L'entrée des Germains dans l'Europe fut à la fois le signal de la décomposition complète et le point de départ de la rénovation sociale. Celle-ci se serait-elle accomplie sans eux? Bien qu'il soit puéril de chercher à refaire l'histoire, on peut, en effet, se demander ce qu'il serait advenu sans l'avénement d'une nouvelle race de cette société mourante qui s'efforçait de renaître et qui n'y pouvait parvenir. Se serait-elle transformée par le pouvoir seul de l'idée chrétienne sans aide extérieure?

Une des conséquences de l'invasion fut de consolider la victoire de l'Église sur la société civile. Elle fit plus pour la suppression des spectacles que tous les anathèmes. Les cirques et les amphithéâtres, délaissés par une foule dont la seule préoccupation désormais était de vivre, tombèrent en ruines, et leurs débris servirent aux constructions des enceintes fortifiées des villes, des donjons des conquérants, des abbayes du monachisme naissant. La culture antique disparut et ne trouva d'asile que dans quelques cloîtres.

Cependant avec quelque violence qu'un changement s'opère, une époque ne meurt jamais subitement et tout entière. Le dualisme qui avait existé entre l'Église et l'ancienne Rome ne disparut pas complétement. Les mimes eurent des successeurs qui, tout dégénérés qu'ils fussent, étaient recherchés aux fêtes à la fois grossières et raffinées des vainqueurs.

La coutume germanique comme la loi romaine les déclarait infâmes, et l'Église continua à les exclure de son sein. Nous rencontrons sous Louis le Débonnaire une décision synodale qui interdit aux clercs les spectacles profanes et leur enjoint, lorsqu'ils étaient conviés à des noces, de quitter la salle du festin avant l'apparition des comédiens et des jongleurs. Malgré cette réprobation civile et religieuse, les jongleurs n'en continuèrent pas moins à exister. Mais ces restes d'une époque évanouie ne furent nullement les continuateurs des traditions dramatiques. Nous ne devons point les considérer, ainsi que l'ont fait quelques auteurs, comme les chaînons qui relient les anciens âges aux nouveaux. Nous trouverions au besoin dans les siècles qui suivirent la chute de l'empire romain, des traces plus nobles de l'influence de l'antiquité classique.

Le xe siècle, le plus sombre de cet âge de fer, nous a laissé un monument dramatique des plus curieux. Au milieu de la profonde nuit qui s'étendait alors sur l'Europe, les rapports d'alliance des empereurs de la maison de Saxe avec la cour de Bysance avaient ranimé sur quelques points une lueur de la renaissance manquée de Charlemagne. Quelques maisons religieuses, dont les abbés ou les supérieurs tenaient de près à la maison impériale, fidèles à l'esprit de la règle de saint Benoît, aimaient et cultivaient les lettres. Ainsi l'abbaye saxonne de Gandersheim faisait ses délices des comédies de Térence. Une des religieuses du couvent, Hrothswitha, la voix forte de Gandersheim, composa, afin de contrebalancer la séduction exercée par des sujets mondains, des pièces dramatiques dont l'édification était le but principal. Les sujets sont légendaires, et célèbrent ordinairement la victoire de la chasteté virginale sur les persécutions de la passion brutale, ou la puissance du repentir qui ramène à Dieu les cœurs égarés par des plaisirs criminels. Cette donnée élevée est souvent entourée de circonstances scabreuses, mais toujours traitées avec une pureté d'intention qui rendaient possible la représentation de ces pièces, non-seulement devant des hommes mais devant des nonnes dont la pudeur était plus facilement alarmée. Il est vrai que la grossièreté des mœurs du temps rendait quelques-uns des sujets assez vraisemblables, et d'ailleurs la lecture de Térence, qui peignait des mœurs licencieuses sans se proposer la morale pour but, était une préparation suffisante à celle de légendes périlleuses. Nous rencontrons pour la seconde fois ici cette tendance de l'Église de repousser dans l'oubli ce qui ne lui appartient pas, pour le remplacer par ses seuls souvenirs. Le théâtre de Hrothswitha, qui, dans la forme, est une maladroite imitation de Térence, est profondément chrétien par le fond. Toutefois, sa ressemblance avec les Mystères est plus apparente que réelle, et tient plus au sujet qu'à la manière dont il est traité. Ces légendes dialoguées ont conservé quelque chose de libre, elles n'ont rien de hiératique, elles sont le fruit d'un effort individuel bien caractérisé et appartiennent ainsi à un tout autre ordre de développement que les théâtres du moyen âge. Dans plus d'une scène on retrouve exprimés des sentiments nouveaux, inconnus à l'antiquité. On voit qu'une vie nouvelle a commencé à circuler. L'amour et le repentir n'avaient pas encore été dépeints de cette manière; il y a là comme un pressentiment des temps modernes. En lisant cette analyse subtile des sentiments, qui annonce l'approche du règne de la scolastique et qui donne quelque chose d'affecté aux personnages, on ne se trouve pas trop éloigné de

Shakspeare quand il est mauvais et qu'il prête à ses personnages le jargon affecté de la cour d'Élisabeth. Tout imparfait qu'il est, le théâtre de Hrosthwitha reste un témoignage historique des plus précieux. Il donne à une époque muette, à ces âmes engourdies sous l'armure de fer ou dans les murs du cloître, le langage de l'amour et de la passion. Écrit en latin, renfermé dans l'enceinte de l'abbaye de Gandersheim, il resta sans influence sur le théâtre du moyen âge. Il vécut un jour pour une société restreinte, puis, oublié dans les manuscrits de quelques bibliothèques, il n'a reparu, six siècles plus tard, qu'à titre de curiosité historique.

Ce n'est donc pas là que nous devons chercher les origines du théâtre moderne.

II

Pour retrouver ces origines, remontons aux temps qui les premiers virent le culte chrétien en plein développement. Dans le IVe siècle, l'Église, qui venait d'avoir raison de ses derniers adversaires et de consolider sa victoire par l'intervention de la force, avait un second triomphe à remporter sur les religions vaincues. Les peuples du Midi, qui composaient alors le monde chrétien, étaient habitués à un culte pompeux. Quelles que fussent les différences entre les diverses religions de l'antiquité, chez toutes le culte était essentiellement figuratif et symbolique. Le sens des symboles avait disparu, mais les symboles étaient restés, rehaussés par la magnificence qu'apporte avec elle une civilisation avancée. Le clergé de la religion nouvelle, jusqu'alors refoulée dans le silence et le mystère, devait, dès l'enlèvement des entraves qui avaient gêné ses manifestations, tenir compte de ce besoin des peuples de symboliser leurs croyances, et donner à son culte un caractère propre à frapper les imaginations et à démontrer que, même sous le rapport extérieur, il ne craignait aucune comparaison. Cela lui était d'autant plus facile qu'il était l'organe d'une religion vivante, qui parlait encore aux âmes. Il pouvait sans peine inspirer au culte cette animation, cette puissance d'impressionner qui depuis longtemps manquaient aux rites des religions mortes. Le perfectionnement de la liturgie fut donc une des premières occupations du clergé émancipé, et ce perfectionnement eut lieu d'une manière conforme aux principes de la religion chrétienne. Dans celle-ci, ce n'est pas le

prêtre, c'est le troupeau qui est la partie principale. De là, comme premier principe liturgique : la participation du fidèle à la célébration du culte. De bonne heure, le fond du culte chrétien consista dans une espèce de récitatif dialogué entre l'officiant et l'assemblée, où celle-ci fournissait les réponses. C'est sur cette base que se forma peu à peu l'ancienne liturgie, qui, dans sa durée de douze heures, n'est autre chose qu'un grand drame symbolique.

Pour comprendre ses rapports étroits avec les mystères, transportons-nous dans un temple et assistons à la célébration du culte.

L'assemblée, réunie dès la veille du dimanche, attend en prières l'heure de minuit. A cette heure, les portes qui séparent l'espace où s'élève l'autel du reste de la nef, s'ouvrent. Le prêtre paraît ; il sort de l'abside et parcourt la basilique jusqu'au parvis en répandant l'encens. Bientôt, image de l'esprit de Dieu qui plane sur les cieux, des nuages d'encens flottent au-dessus des fidèles. Le diacre paraît ensuite avec un cierge allumé pour rappeler la parole du Dieu créateur : « Que la lumière soit. »

Pendant ce temps l'assemblée chante le psaume cent quatrième. Puis les prêtres rentrent dans le sanctuaire, et les portes se referment derrière eux. C'est le symbole de la chute et de l'expulsion du paradis.

Les fidèles expriment alors par des chants composés de divers passages tirés des psaumes le sentiment de la culpabilité de l'homme et son besoin d'un secours divin. Les portes du sanctuaire s'ouvrent de nouveau. Le prêtre console le troupeau par la communication des prophéties annonçant la venue d'un sauveur. La prière et la bénédiction terminent cette première partie du culte.

La seconde reprend par le chant des psaumes de la Pénitence et celui du *Kyrie eleison*. Ils durent jusqu'à l'aube, moment où le *Gloria in excelsis* retentit dans le sanctuaire. L'évêque paraît alors, entouré des membres de son clergé, comme Jésus l'était de ses disciples. Il se présente sans ornements pontificaux pour rappeler la pauvreté du Sauveur. Son apparition est saluée par des chants d'actions de grâce. Il lit l'évangile du jour, et la prédication, destinée à rappeler le ministère d'enseignement de Notre Seigneur, termine la seconde partie.

La troisième s'ouvre par des prières qui alternent entre le clergé et l'assemblée. L'évêque reçoit les dons des fidèles qui consistent en pain et en vin. Une des offrandes est consacrée, et sert, symbole du sacrifice, à la distribution de la cène. Ce dernier acte est le point culminant du culte, signe de l'union parfaite entre le Christ et son Église. Il a lieu invariablement à midi, au moment où le soleil est le plus haut à l'horizon.

On le voit, tout est symbolique dans ce culte; chaque moment de la vie chrétienne y trouve sa représentation.

Mais c'est surtout dans les grandes fêtes que se manifestait l'élément dramatique. — A Noël la crèche était placée dans l'église, et la Nativité célébrée par les chœurs alternants des anges et des bergers. La journée du massacre des Innocents, les temples retentissaient des plaintes des mères et de leurs malédictions contre Hérode. Le jour des Rois, Marie s'entretenait avec les mages.

Pâques offrait déjà alors un développement dramatique avancé : deux jeunes prêtres représentant les deux Marie, arrivaient la figure voilée selon la coutume des femmes de l'Orient (*ad similitudinem mulierum*, disent les rituels), et s'approchaient de l'ouverture qui figurait le saint sépulcre. Un jeune prêtre, revêtu de vêtements blancs, entouré d'une resplendissante auréole, les arrêtait et leur demandait :

« Qui cherchez-vous, adorateurs du Christ? »

Les femmes. Habitant des cieux, nous cherchons Jésus de Nazareth, le crucifié.

L'ange. Il n'est plus ici : il est ressuscité ainsi qu'il l'avait prédit. Allez, et annoncez qu'il a quitté son tombeau.

Les femmes. Que les Juifs expliquent maintenant comment les soldats préposés à la garde du sépulcre ont laissé le Roi soulever la pierre qui le pressait; qu'ils expliquent comment il se fait que le rocher de la justice n'ait pas été mieux surveillé. Qu'ils nous rendent le corps ou qu'ils se résignent à adorer le ressuscité, et à entonner avec nous l'*Halleluia*.

En récitant ces paroles, les femmes arrivaient près du maître-autel où se tenaient les membres du clergé, figurant les disciples, et leur apprenaient la nouvelle : « Voici, nous arrivions en gémissant au sépulcre, et nous y avons vu l'ange du Seigneur qui nous a appris que Jésus était ressuscité. »

A l'ouï de ces paroles éclatait un cantique d'actions de grâces, chanté en chœur par le clergé et les fidèles.

Cette liturgie, qui rendait sensibles aux yeux les grandes scènes de l'œuvre de Jésus-Christ, disparut peu à peu de l'Église pour être remplacée par des rites plus en rapport avec les nécessités des temps. Nous ne retrouvons cette ancienne liturgie aujourd'hui qu'en Syrie et en Palestine; partout ailleurs elle a été singulièrement abrégée et resserrée dans les limites de la messe actuelle. En général, on élagua du culte la représentation matérielle des scènes de la Bible. Mais d'un autre côté, au milieu de l'ignorance universelle, et en présence des souvenirs enra

cinés du paganisme, l'Église ne pouvait se passer de ces représentations qui avaient pour effet de populariser ess dogmes et ses traditions. Au lieu de les supprimer, elle leur donna sous son patronage une existence séparée du culte proprement dit. Ainsi naquirent les mystères, qui ne sont, par conséquent, qu'un rameau détaché de la liturgie des premiers siècles.

Arrêtons-nous un instant à cette question d'origine. Elle a son importance, car elle donne la raison des destinées du théâtre moderne, de sa marche et de la nature de son développement.

Nous avons déjà vu plus haut que l'Église ne repoussait l'instinct dramatique que lorsqu'il était en contradiction avec elle. Elle n'hésita pas à s'en servir pour propager ses doctrines, pour porter à la connaissance de tous les grands faits du christianisme. A ce point de vue les mystères ne sont qu'un fait isolé dans un vaste ensemble, le plus frappant, le plus fécond en résultats sans doute, mais renfermé dans d'autres. L'habitude de séparer l'histoire en périodes très-tranchées, séparées les unes des autres par un fait principal autour duquel tout se groupe, nous fait oublier souvent que la scène du monde n'est point, comme celle du théâtre, sujette à des changements à vue. Les choses ne se passent point ainsi : le monde était chrétien, que les traditions païennes étaient encore debout. Or, l'Église avait l'ambition de régner dans le passé comme dans le présent, et d'effacer de la mémoire des peuples les souvenirs d'une religion éteinte, rappelés à chaque instant par les usages, les fêtes, et ces détails de chaque jour qui s'imposent comme des témoins d'un autre âge. Cette tâche était immense, et pour l'accomplir il fallait savoir s'emparer de l'homme tout entier, l'entourer de façon à le mettre en face de l'Église à toutes les avenues de la vie. De là ces processions infinies, ces fêtes patronales des villes et des corporations, ces mises en scène des grandes fêtes, comme la Fête-Dieu. Ainsi se formèrent des traditions nouvelles, qui rejetèrent dans l'ombre les derniers souvenirs des anciens dieux. Habile à prendre place partout, l'Église se gardait bien de heurter de front les usages qu'elle ne pouvait supprimer. Elle se contentait de leur imprimer sa marque. Encore aujourd'hui combien de fêtes païennes qui sont simplement recouvertes d'un vernis chrétien ! On en a souvent fait la remarque dans les pays habités par la race latine. Dans les provinces roumaines, par exemple, les noms des anciens dieux reparaissent sous leur dénomination de saints. Mais ce n'est pas seulement le Midi qui fournit ces exemples, on en trouve aussi chez les peuples germaniques, et pour n'en citer qu'un, la fête du retour du

printemps, qui était célébrée par de grandes réjouissances, s'est conservée en Silésie et dans la Lusace jusqu'à la fin du dernier siècle, et elle a lieu de nos jours à Zurich, sous le nom de la *Sonnerie de six Heures*. Bientôt les personnages de la Bible, les prophètes, les apôtres, les saints et Marie surtout, occupèrent dans l'imagination populaire la même place que les héros et les dieux du paganisme. Aussi universellement répandues et aussi profondément ancrées que les fables de l'antiquité, les légendes ouvrirent, aux âmes possédées du besoin de croire, de nouveaux horizons, moins circonscrits que les anciens, laissant les yeux éblouis plonger dans cet infini dont le christianisme soulevait le voile. En établissant les mystères, il ne s'agissait donc aucunement d'intérêt dramatique, mais uniquement de propagande religieuse.

De là vient que le changement qui résultait de leur détachement du rituel, bien que capital en principe, fut d'abord peu apparent; les sujets restèrent strictement religieux, et il ne pouvait en être autrement du moment que les représentations n'étaient qu'un accessoire du culte. Pour nous faire une juste idée de l'état des choses, représentons-nous simplement le clergé ornant de spectacles les fêtes qui se succèdent de Noël à l'Ascension, et qui comprennent dans un cycle complet les faits marquants consignés dans les Évangiles. Ils se succèdent dans l'ordre fixé par l'Église, la Nativité, l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, le Baptême, quelques miracles, les scènes de la Passion, la Résurrection et enfin l'Ascension.

La forme fut très-simple dans les commencements. On se bornait à faire réciter les récits évangéliques à plusieurs prêtres, de façon que chacun était chargé de la partie d'un personnage : l'un prononçait les paroles du Sauveur, l'autre de Pilate, d'Hérode, de Marie,. etc.; un troisième faisait le rôle de l'évangéliste, et remplissait par la lecture du récit l'intervalle entre les discours des personnages. Il n'y avait de théâtral que la présence des personnages, mais aucun dialogue. Le seul lien entre eux était l'évangéliste. Il existe une grande analogie entre ces rudiments dramatiques et la messe chantée à Rome durant la Semaine sainte, où le Christ chante le ténor, Pilate la basse, et où les Juifs et les soldats forment le chœur. Il y avait là les éléments d'un oratorium, et Sébastien Bach, malgré le souffle protestant qui anime son chef-d'œuvre, s'est trouvé à son insu l'interprète de génie du vieux catholicisme. La manière de prononcer les discours était le récitatif encore en usage dans l'Église.

On ne pouvait s'en tenir à ce germe. Le fait seul que ces représen-

tations n'étaient plus l'observation pure et simple du rituel leur conférait une faculté de développement dont elles profitèrent par la force des choses. Le cycle que nous venons d'indiquer se subdivisa de bonne heure en deux parties, se rattachant, l'une à la Nativité, la seconde à la mort de Jésus-Christ. Noël et Pâques sont ainsi deux centres, dont chacun groupe autour de lui des anniversaires pleins de contraste : Noël, c'est la pastorale, Pâques la tragédie.

Celle-ci, déjà allongée dans la liturgie, reçut peu à peu une extension illimitée. Le mystère de la Passion finit par embrasser l'histoire religieuse de l'humanité, et par contenir à lui seul presque toutes les richesses dramatiques du moyen âge. La Passion devint une mine inépuisable où les auteurs des mystères puisèrent à pleines mains, tantôt pour trouver dans des parties isolées la matière de drames complets, tantôt pour ajouter des scènes nouvelles au mystère toujours plus richement développé.

Le mystère de la Passion, renfermé d'abord dans son sujet proprement dit, en sortit pour y joindre les actes de la vie de Jésus, qui nous le révèlent comme revêtu d'une puissance et d'une mission divines, tels que la résurrection de Lazare, la guérison de l'aveugle, la multiplication des pains. Bientôt le Nouveau Testament ne suffisant plus, on fit rentrer dans la représentation divers personnages de l'ancienne alliance, de préférence les prophètes qui avaient annoncé le Messie. Et, sous ce rapport, on n'y regardait pas de très-près, car on faisait figurer l'âne de Balaam. L'âne occupe une place distinguée dans les mystères ; on le voit à Noël dans l'étable, à la fuite d'Égypte, et le dimanche des palmes il fait son entrée triomphale dans Jérusalem. Certains païens mêmes n'étaient pas exclus de ces solennités chrétiennes. Ainsi la popularité de Virgile, que Dante devait consacrer, parut de bonne heure. Il était au rang des prophètes à cause de ces vers :

Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

Le cadre s'agrandissant sans cesse, on y fit rentrer les récits de la Genèse, la chute, l'expulsion du paradis, sans compter les embellissements légendaires. Enfin, sortant du monde visible, l'action commençait parfois par la révolte de Satan, auteur de celle d'Adam.

Le drame sans limites dans le passé n'en avait pas davantage dans l'avenir. Il suivait le Christ dans sa descente aux enfers, qui n'est pas le lieu des supplices des damnés, mais qui tient plutôt du Hadès

d'Homère. C'est dans ce sombre séjour que le premier Adam et les justes d'Israël attendent leur délivrance. Satan, vaincu pour la seconde fois, livre au Roi des cieux ses captifs désormais admis aux joies du paradis. L'Ascension ne terminait pas toujours le spectacle, et l'on poussait jusqu'au Jugement dernier. — Hâtons-nous d'ajouter qu'une partie de ces agrandissements appartient aux temps où le théâtre n'était plus exclusivement dans les mains du clergé.

Le mystère de la Nativité eut un développement analogue, quoique moins étendu.

La crèche entourée des bergers et des Mages, la Fuite en Égypte, le Massacre des Innocents, le Baptême en faisaient le fond. On y fit rentrer aussi diverses scènes de l'Ancien Testament, qui pouvaient figurer indifféremment dans le mystère de Pâques ou dans celui de Noël. Par exemple, Ève, qui introduisit le péché dans le monde, y était fréquemment opposée à Marie, l'instrument du salut. Toutefois le mystère de la Nativité resta dans des limites raisonnables.

On le regardait comme une espèce de prologue du mystère de la Passion, qui, exposant la conclusion de l'œuvre du Christ, reste le grand drame religieux par excellence.

En compensation, si le spectacle est moins grand dans l'église, il n'en est que plus populaire en dehors, et il entre bien plus intimement dans la vie de chacun que le jeu si sérieux de la Passion. Quand nous lisons dans la vie de saint François d'Assise, qu'il faisait placer la crèche en pleine forêt, et que, non content de l'entourer de bergers et des animaux mentionnés dans l'Évangile, il imitait lui-même le bêlement de l'agneau, nous trouvons le fait étrange. Il l'était en effet, mais bien moins que nous ne le supposons, car dans cette époque de foi naïve, où tout revêtait une forme religieuse, cette extravasation de l'enthousiasme religieux dans la vie réelle n'avait rien d'extraordinaire. Le plus humble comme le plus grand, le serf comme le baron étaient soumis au même ascendant, et dans les mêmes objets trouvaient les mêmes plaisirs. En dehors de l'Église, il n'était point, pour l'immense majorité, de vie spirituelle. L'Église distribuait donc à tous la même nourriture, et tous y trouvaient la même saveur.

Noël, ce jour si heureux, que son nom devint le cri de joie de nos pères, avait son charme en lui-même, et il était besoin de peu de chose pour l'embellir. Quelle merveilleuse apparition que celle des Mages d'Orient, de ces rois dont l'innocente royauté n'a jamais fait verser de larmes! On les rencontrait partout. Ici, n'ayant pour tous ornements que des couronnes de papier, ils allaient de porte en porte,

admirés des enfants, comblés par les bonnes mères et ne refusant que la fallacieuse hospitalité d'Hérode qui veut toujours les arrêter dans leur voyage vers le divin Enfant.

Ailleurs, dans les palais des grands, le moyen âge étalait sa grosse magnificence. Un tableau de l'école de Van Dyck, donc de la dernière heure avant la première des temps modernes, nous montre Philippe de Bourgogne, son fils le Téméraire et un troisième seigneur, dans les splendides costumes orientaux des Mages, apportant leur offrande. Et au concile de Constance un des spectacles les plus remarqués, après le supplice de Jean Hus, toutefois, fut la représentation de l'adoration des Mages donnée à l'empereur Sigismond par les évêques anglais.

La Nativité et la Passion sont ainsi le point de départ et la conclusion du drame ecclésiastique. De ces deux centres rayonnent les développements particuliers; directement ou indirectement, tous les sujets des mystères s'y rattachent. Un de ceux qui des premiers arriva à une existence importante et indépendante, c'est le mystère de Marie. Le culte de la Vierge est un des traits caractéristiques du moyen âge. Quelle est la cause de ce fait? pourquoi la légende recouvre-t-elle de bonne heure si complétement la simplicité du fait historique? Les uns en attribuent la raison à la grande querelle sur l'Immaculée Conception, qui divisa si profondément les Dominicains et les Franciscains, d'autres la voient dans la glorification de la femme, particulière à l'âge de la chevalerie. Mais ce sont là des effets et non pas des causes. Si cette époque si dure et souvent si grossière aimait à voir dans la Vierge le symbole de la pureté et de la bonté, et à révérer en elle, à la fois, la faiblesse et la toute-puissance, cela tenait avant tout à l'idée que l'on se faisait de Jésus-Christ. A mesure que l'Église s'était organisée, qu'elle était devenue une puissance spirituelle absolue, ayant le pouvoir de lier et de délier, la position de Jésus-Christ s'était modifiée involontairement dans les esprits. Il était le fondateur et le chef de l'Église avant d'être médiateur entre l'homme et Dieu. Il avait perdu ainsi, au profit du rôle de conducteur des âmes, celui de consolateur. Le trouvant élevé dans la sphère inaccessible de l'autorité, les âmes chrétiennes prêtèrent à Marie le rôle d'intercesseur. Elles gardèrent ce qui constitue la base du christianisme orthodoxe, la médiation entre l'homme et Dieu, mais elles la transportèrent du Fils à la Mère. Toute une littérature sortit de cette croyance à l'intercession de la Vierge. D'abord c'est un simple chant de douleur, la complainte de la Mère au pied de la croix; puis, peu à peu, la croix disparaît, la Mère agit, et agit seule. Son action s'étend et finit par tout envahir.

Les miracles de Notre-Dame deviennent un prétexte aux récits les plus divers, et nous verrons la Vierge intervenir dans des aventures qui, par leur caractère profane, auraient semblé lui être tout à fait étrangères.

Nous rencontrons ensuite les miracles, c'est-à-dire les vies dramatisées des saints. Ici, à travers l'auréole qui entoure ces figures universellement vénérées, nous voyons poindre déjà les diversités nationales. En France, saint Denis et saint Martin seront des sujets nationaux; l'Angleterre se fera raconter les hauts faits de saint Georges; l'Allemagne, pleine de son idéal d'un empire embrassant la chrétienté, représentera dans l'empereur le vainqueur de l'Antechrist.

Mais ces développements n'appartiennent pas tous à la même période. Le drame du moyen âge en compte deux, auxquelles correspondent deux conditions d'être, bien différentes l'une de l'autre.

Dans la première, les mystères sont sous la direction exclusive du clergé; dans la seconde, ils sont sous l'influence des laïcs.

La période ecclésiastique par excellence présente trois caractères principaux : les acteurs ou plutôt les officiants sont uniquement des clercs. Promoteur des représentations théâtrales, le clergé exécute seul ce qu'il a conçu.

De là deux conséquences :

La langue est celle de l'Église, le latin; le lieu de la représentation, c'est la cathédrale.

Toute dérogation à l'un de ces trois points marque un pas vers la sécularisation du drame.

Cette émancipation s'accomplit insensiblement par la force des choses. Dans les représentations du clergé, le peuple était spectateur plus qu'auditeur, et, selon une expression heureuse, *il entendait par les yeux* les merveilles de la religion qu'on se proposait de lui enseigner. Pressé dans la grande nef de la cathédrale, en face de l'échafaud qui s'élevait dans le chœur et sur lequel étaient groupés les personnages du mystère, il voyait se dérouler devant lui des tableaux parlants; chaque personnage se détachait de son groupe pour venir réciter en latin la partie qui le concernait. Les discours étaient plutôt des récits que des dialogues, et la partie récitée avait un caractère plus épique que dramatique. Le spectateur, qui ignorait la langue savante de l'Église, ne prenait donc au spectacle qu'une part incomplète. Mais il n'en faudrait pas conclure à un manque de compréhension du sens interne de la représentation. Les tableaux évoquaient des souvenirs qui vivaient réellement dans les âmes; leur popularité les faisait recon-

naitre, et les cœurs simples de cet âge de foi les vivifiaient par leurs propres sentiments. Ce que demandait ce public, ce n'était pas que le spectacle devînt plus animé, il l'était toujours assez pour lui, mais de pouvoir témoigner de son zèle pieux en y entrant d'une manière active. Les traces liturgiques qui abondaient dans le drame hiératique fournirent aisément le moyen de satisfaire ce désir. Les récits et les discours étaient entrecoupés par des hymnes de l'Église chantées à la fin de chaque partie principale de la représentation ou dans les moments solennels. C'est là que s'opéra la première transformation. Il s'introduisit l'usage de chants alternatifs entre le clergé et le peuple, les *épîtres farcies*, comme on les appelle. Au chant latin des clercs répondait celui du peuple en langue vulgaire. Bientôt on fit un pas de plus : la pièce elle-même fut farcie de paroles en langue vulgaire, d'abord timidement comme pour indiquer le sujet du discours, puis le latin devint pour ainsi dire le texte, et la langue populaire, la paraphrase, jusqu'à ce qu'enfin le premier disparût, ne laissant comme trace de sa domination que les mots sacramentels qui indiquent la situation [1].

Il est difficile, dans ces questions d'origine, de fixer les dates, car elles diffèrent suivant le degré de civilisation et celui du développement du langage. Les pays latins, la France, l'Italie, l'Espagne devancent les pays germaniques, et même, dans les premiers, tout ne s'accomplit pas en même temps. Ainsi nous découvrons déjà au XI[e] siècle dans le mystère des *Vierges folles et des Vierges sages*, représenté dans le midi de la France, en pays de langue d'oc, le premier bégayement de la langue vulgaire, tandis qu'à cette époque le nord de la France était encore strictement soumis au drame hiératique, et que nous trouvons, un siècle plus

[1] On trouve des exemples de cette entrée timide du français, dans les ouvrages d'Hilaire, disciple d'Abeilard. Dans la résurrection de Lazare, Marthe s'adresse à Jésus :

Si venisses primitus
  Dol en ai
Non esset hic gemitus
Bais frère perdu vos ai
Anod in vivum poteras
  Dol en ai
Hoc defuncto conferas
Bais frère perdu vos ai.

Dans les mystères allemands on trouve fréquemment la traduction littérale en langue vulgaire, suivant immédiatement le latin. — Dans un mystère du XIV[e] siècle, sur la Passion, Jésus paraphrase longuement chacune des phases de sa souffrance. Ainsi, dans les lamentations, il s'écrie en latin : *Sitio*, puis il continue : J'ai soif du salut de l'humanité, j'ai soif de lui rendre sa pureté première, etc. — Voilà des exemples des trois degrés de transformation.

tard, l'Allemagne en pleine latinité ecclésiastique. Il faut se borner à signaler une marche générale, des phases identiques traversées tour à tour dans des temps plus ou moins rapprochés. L'envahissement du langage vulgaire précède de peu et coïncide même naturellement avec l'entrée du peuple sur la scène. Il en est à la fois l'effet et la cause; cependant il faut les distinguer; car ce genre de participation n'a pas sa source uniquement dans un besoin d'épanchement religieux, il tient au principe qui présida au développement des mystères, et il vaut la peine de définir ce dernier d'une manière plus précise.

L'usage d'une langue ignorée du peuple entraînait avec lui un grand déploiement de moyens extérieurs. Pour un public qui voyait mais n'entendait pas, on était obligé d'agir autrement que si la communion eût été complète; en un mot, il fallait mettre devant les yeux ce qui était perdu pour l'oreille. De là cette tendance, encouragée d'ailleurs par l'origine symbolique du drame, de chercher avant tout à rendre le fait matériel aussi exactement que possible. Quelle différence frappante avec le théâtre d'Athènes qui, au moyen de trois acteurs, suffisait à l'action la plus émouvante, et produisait un effet moral sur l'auditeur par la puissance seule de l'idée! Il spiritualisait l'impression dramatique, tandis qu'ici on la matérialisait.

Le nombre des officiants, considérable dès les commencements, tendait sans cesse à augmenter. Nous avons vu l'extension illimitée du mystère de la Passion; chaque scène, chaque événement nouveau dont on l'ornait, amenait de nouveaux personnages, et, partant, de nouveaux acteurs. C'est ainsi qu'on en vint à représenter des mystères où figuraient de deux cents à six cents personnes, et que l'on a pu dire à juste titre que dans ces solennités théâtrales une moitié de la ville amusait l'autre. Ces exigences du développement matériel auraient à elles seules motivé l'entrée des laïques sur la scène. Les clercs étaient un personnel numériquement insuffisant. Ils commencèrent sans doute par s'adjoindre quelques paroissiens pieux dont l'influence fut d'abord nulle ou fort restreinte. Nous voyons un exemple de la manière dont la chose se fit dans le *Jeu de sainte Catherine*, donné en Angleterre en 1147. Les laïques empruntèrent pour la représentation aux clercs les ornements de l'abbaye. Il en fut de cette seconde modification comme de la première : l'exception devint la règle. Dès le XIIIe siècle, le théâtre est presque entièrement dans les mains des laïques. Les hommes d'Église dirigent encore, mais ils ne remplissent plus que les rôles de saints personnages que le respect interdisait d'abandonner aux profanes.

De cette prise de possession de la scène par le peuple date l'origine vivante du théâtre moderne. Il fut dès lors l'œuvre de tous, et non plus d'une société close et exclusive. Cette transformation a lieu principalement dans le XIIe siècle. Elle est complète dès le suivant.

L'influence laïque se fit promptement sentir dans la composition des pièces. Le mystère cesse d'être un simple embellissement et une explication du culte. Les metteurs en œuvre ne restent plus collés au texte, et s'ils n'ont pas assez de hardiesse pour quitter le chemin tracé, ils osent du moins l'élargir. Les scènes sont plus développées; elles changent la majesté du latin contre la naïveté des langues vulgaires, et deviennent souvent une peinture involontaire des mœurs du temps. Le dialogue parlé remplace la récitation chantée, et, bien qu'informe encore, n'est pas toujours dépourvu de finesse; enfin la partie narrative remplie par l'évangéliste s'abrége et disparaît.

Cette naïveté, qui s'accordait avec la simplicité enfantine du langage et de l'époque, se ressentait aussi de leur grossièreté. Il y eut dans cette irruption populaire dans le drame ecclésiastique un mélange de respect et de sans-façon, de grave et de burlesque, qui contrastait avec la majesté du lieu de la représentation. Les cathédrales dont le culte imposant frappait les imaginations, virent dans les XIIe et XIIIe siècles des scènes non pas impies, mais irrévérencieuses. Les fêtes des ânes et des fous, célébrées par le peuple et le bas clergé, n'étaient autre chose qu'un carnaval chrétien. A la folie se joignait souvent cette ironie singulière dont le moyen âge a gardé le secret, et les portails des églises l'irrécusable témoignage, qui se déverse sinon sur les objets de la foi, du moins sur ce qui s'en rapproche et ce qui les entoure. Cette ironie n'est pas de l'incrédulité, tant s'en faut, et sa verve audacieuse ne se serait pas produite aussi publiquement dans un âge de scepticisme. Solidement assise dans son triomphe, l'Église accueillait en souriant ces élucubrations d'une malice inoffensive. Toutefois, les orgies, les scènes de pugilat, tous ces effets d'une joie grossière, dont les églises furent souvent le théâtre, engagèrent le clergé supérieur à rendre celles-ci exclusivement au culte.

Sans doute les mystères furent exempts de ces excès, mais n'étant plus sous la direction exclusive du clergé, le ton général en fut par là même altéré. L'élément comique ne tarda pas à se faire jour, et ce ne pouvait toujours être d'une façon agréable à l'Église. Le diable, par exemple, le plus souvent chargé de la partie bouffonne, jouait un rôle qui n'était pas conforme à la gravité convenue de ses fonctions. Le

moyen âge n'a jamais connu la séparation systématique des genres; comme l'enfance, il aimait à rire au milieu des larmes, et à mêler le grotesque au tragique.

L'Église pouvait-elle continuer à prendre sous sa responsabilité et à abriter un théâtre, sujet désormais aux échappées capricieuses des laïques, et par conséquent d'une influence pernicieuse sur le clergé? Plusieurs évêques provoquèrent des décisions synodales pour interdire toutes représentations dans les églises. En 1210 une décrétale de Innocent III exclut des églises les jeux du théâtre (*ludi theatrales*), « dans lesquels les prêtres, diacres et sous-diacres, se laissent aller à des folies condamnables. » Il ordonne d'extirper des temples ces coutumes corrompues. — Le concile de Trèves, en 1227, renouvelle cette défense pour l'Allemagne.

Ainsi, c'est par l'ordre d'un des restaurateurs du catholicisme que les mystères quittent ces voûtes hospitalières où ils avaient pris naissance. Mais, autant que possible, ils ne s'éloignent pas de leur berceau. L'échafaud est encore adossé à l'église, la représentation a lieu dans le cimetière. On finit par l'abandonner aussi, pas toujours de plein gré, cependant, car nous trouvons une décision synodale rendue à Utrecht, en 1293, qui interdit les jeux dans les cimetières, comme ils l'étaient déjà dans les temples.

Définitivement écarté du sanctuaire, le théâtre ne se trouva pas pour cela dans une position hostile à l'Église; car, remarquons-le, s'il était devenu laïc, il n'était point devenu profane. Il n'en vivait pas moins de la vie catholique, et pour trouver dans cet ordre de développement les premiers essais mondains et les premiers détachements du théâtre ecclésiastique, il faut aller jusqu'au XIVe siècle. Parlé dans la langue du peuple, représenté par lui, et exclu des églises, le drame du moyen âge prit sa forme définitive, celle qu'il a conservée pendant les trois siècles de sa durée. Les XIIIe, XIVe et XVe siècles sont l'époque féconde par excellence de cette littérature, celle qui nous a laissé la plus grande partie des monuments littéraires qui nous permettent de la juger.

III

La littérature des mystères a été, depuis trente ans surtout, le sujet de trop d'études et de recherches pour qu'il soit utile de s'y arrêter. Un examen plus ou moins détaillé ne serait qu'un résumé des savants

travaux de MM. Magnin, Jubinal, Viollet-Le-Duc, Paulin Paris, Génin, Onésyme Leroy, Heinrich Alt, Édouard Devrient, Carl Hase et d'autres encore. Une fois hors de l'église, la transformation du drame religieux fut continue. Le théâtre ne renonça point tout d'abord à doubler l'église, ce fut même là, durant les XIVe et XVe siècles, son caractère essentiel, bien qu'il ne pût tomber entre les mains des laïques sans devenir un reflet de leurs idées et de leurs conceptions; ce qui le distingue avant tout, c'est son uniformité et son intime union avec le public. Le théâtre est uniforme, car l'Église étant la même partout, les mystères devaient l'être aussi. Il est populaire par excellence, car le peuple entier est acteur, et ce n'est guère que dans le XVe siècle que se forment les confréries spécialement chargées des représentations, telles que la confrérie de Saint-Luc, à Anvers, celle de la Passion, à Paris, autorisée par Charles VI, en 1402; celle *del Gonfalone,* à Rome, etc. La formation des confréries coïncide avec le déclin du théâtre du moyen âge dans le temps réellement populaire des mystères; nous avons déjà dit qu'auparavant une moitié de la ville regardait jouer l'autre. La mise en œuvre d'une grande masse d'acteurs était nécessitée par la nature même du spectacle; car le mystère ne se proposait pas d'individualiser une destinée particulière, mais bien de présenter un vaste ensemble en entassant les événements. Les faits représentés étaient identiques, l'arrangement scénique était le même aussi, d'une extrémité de la chrétienté à l'autre; partout nous rencontrons l'échafaud à trois étages, dont le plus élevé représente le ciel avec le personnel divin; celui du milieu, le monde terrestre; l'inférieur, le purgatoire et l'enfer. Le luxe et les détails des décors distinguent seuls l'échafaud rustique des bourgades de France et d'Allemagne, des élégantes tribunes d'Italie, auxquelles Brunelescho, l'architecte du dôme de Florence, ne dédaignait pas de mettre la main. Dès la veille, le *cri du jeu* annonçait le spectacle qui devait remplir la journée et même les journées suivantes. Aussi le drame n'était-il point divisé en actes, mais en journées, et cette division pouvait passer pour modeste à propos de pièces visant à l'infini, et prenant l'homme à sa création pour ne l'abondonner qu'au Jugement dernier. Les acteurs se réunissaient devant l'échafaud avant le spectacle. Dès que celui-ci devait commencer, les différents groupes montaient sur l'échafaud, et chacun d'eux prenait la place qu'il devait conserver pendant toute la durée de la représentation. *L'expositor ludi*, en costume de héraut ou d'un saint, de saint Augustin le plus souvent, commençait par donner l'explication des différents groupes, et par nommer les divers personnages au public.

La présentation faite, les groupes restaient en place, mais ils n'étaient censés présents que lorsqu'arrivait leur tour de parler ; alors ils s'avançaient sur la scène, pour retourner, leur rôle terminé, à leur place primitive. C'était comme au jeu d'échecs, où chaque pièce a sa marche tracée. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans les tableaux de l'école de Giotto qui, dans la vie d'un saint, place les différents moments les uns à côté des autres, ou dans des compartiments juxtaposés. Le spectateur a ainsi constamment toute la pièce devant les yeux, et il voit se dérouler successivement la paraphrase des récits évangéliques ou de la vie d'un saint. C'est en vain que dans cette littérature anonyme on voudrait chercher des caractères, on n'y trouve que des types. Le mystère est essentiellement une littérature impersonnelle; de là la nécessité de chercher à produire de l'effet sur les yeux, à défaut de remuer l'âme du spectateur. Cet effet était cherché et produit par la pompe des costumes. L'art de la décoration acquit promptement une grande importance, et se développa surtout en France et en Italie. Il se faisait remarquer par un mélange singulier d'inexpérience et de complication dans les arrangements ; tout reposait sur l'art de faire changer les groupes de place au moment opportun, et le comble de l'artifice scénique consistait à faire descendre la colombe qui apporte l'Esprit-Saint à Jésus, ou à faire mouvoir l'étoile qui guide les Mages vers le berceau de Bethléem.

Le moyen âge a pratiqué l'unité en toutes choses, dans l'art comme dans la foi, et le mystère ne connaissait pas plus que d'autres genres de littérature la distinction des genres. C'est un mélange de cérémonies ecclésiastiques et d'*oratorium*, de récitatifs chantés et de dialogues parlés, de sérieux et de bouffon, et c'est par le développement prédominant d'un de ces divers éléments du mystère que commence à se manifester le génie national de chaque peuple. En France, le côté comique prend une importance qui finit par donner à la farce, ce germe de notre comédie nationale, une existence indépendante. Courte, modeste, tirant toute sa valeur de la malice et de la vérité de ses peintures, élaguée du mystère comme devenant par trop irrespectueuse pour les prétentions sérieuses de celui-ci, la farce se sépare de bonne heure nettement du drame religieux, et laisse ce dernier se cristalliser dans ses pompes stériles, ou se dessécher comme un arbre qui a donné tout son fruit. Quoi qu'en dise Génin, la farce est bien sortie du mystère, mais elle s'y rattache comme le bâtard, répudié dès sa naissance, appartient à une noble souche. Ce n'est que peu à peu qu'elle reconquiert sa place légitime en produisant des pièces comme celle

de l'Avocat Pathelin, cet aïeul du théâtre de Molière. Le Français, né malin, ne manquait pas une occasion de bafouer le clergé en plein théâtre; mais l'Église, dans sa puissance, était assez forte pour supporter la raillerie gauloise; elle ne la réprima que lorsqu'elle se sentit attaquée sérieusement par la Réforme, et il est digne de remarque que ce fut en France, en 1548, que la représentation des mystères fut interdite en premier lieu, par décision du Parlement, car ce fut seulement en 1549 que Paul III prit la même mesure, en défendant les représentations des mystères dans le Colysée.

En Angleterre, le drame religieux, tendit de bonne heure à se rapprocher de la réalité humaine, et à se détacher de la partie symbolique et musicale du mystère. Le miracle qui expose la vie des saints prit le pas sur le mystère proprement dit. La vie d'un saint, par le fait seul qu'elle était celle d'un homme, offrait plus d'éléments dramatiques, plus de prise à la peinture des passions, plus de réalité que la simple paraphrase évangélique des mystères de Pâques et de Noël. C'est dans les miracles que nous trouvons le germe du théâtre de Shakspeare; les prédécesseurs de celui-ci n'eurent, à l'époque de la Réforme, qu'à passer de l'histoire des saints à l'histoire nationale, et pour former la transition des sèches chroniques dramatiques de Marlowe et de Green aux drames vivants de Shakspeare, il n'a fallu que le souffle du génie. Shakspeare n'a pas eu à créer son cadre.

En Espagne comme en Angleterre, le drame, dans son développement organique, ne brise point avec le moyen âge, mais à la différence de l'Angleterre, il en conserve l'esprit bien plus que la forme. Seulement à l'élément religieux il ajoute de bonne heure la chevalerie, et il suffit aux poëtes espagnols, pour créer un théâtre original, de rendre pour ainsi dire inséparables le drame national et le drame religieux. Il n'existe aucune transition brusque entre les grands poëtes espagnols et leurs prédécesseurs. On arrive insensiblement et naturellement de Lope de Nueda, d'Alonso de la Vega, de Pedro Navarro, etc., à Lope de Vega et à Calderon; la fleur romantique s'est épanouie naturellement sur sa tige.

En Italie, où la renaissance refoule de bonne heure les traditions du moyen âge, le côté musical du mystère passe dans les spectacles mondains et y devient l'origine de l'opéra. En 1550, un an après l'interdiction des mystères par Paul III, Augustin Beccario introduit en Italie la pastorale avec des chœurs et confère à la poésie lyrique son entrée dans le drame. En 1574, un premier essai d'opéra a lieu à Venise en l'honneur d'Henri III, à son retour de Pologne; enfin, en 1596, Péri monte

à Florence son opéra de Daphné. Le récitatif que Péri prétend avoir inventé n'est autre que celui des mystères; c'est la manière de réciter le texte latin des drames religieux, et celle-ci était prise elle-même du rituel. En Italie, la partie du mystère récitée et chantée absorba toutes les forces vives du drame, et l'opéra entraîna tout après lui : le côté symbolique, la moralité, la pastorale lyrique, la pompe des processions, la pratique du machiniste et du décorateur. Si le théâtre espagnol du XVI[e] et du XVII[e] siècles se rapproche le plus par l'esprit du drame religieux du moyen âge, l'opéra, qui prit de si bonne heure un développement contraire au but que se proposait l'Église, est pourtant ce qui s'en rapproche le plus dans la forme, et il est pour ainsi dire le dernier mot des efforts dramatiques du moyen âge.

En Allemagne, l'esprit métaphysique et théologien de la nation se fait jour déjà en plein moyen âge. Pendant qu'ailleurs on se borne à exposer les enseignements de l'Église, nous trouvons soulevées, dans plusieurs mystères, les querelles théologiques du temps, celle de l'intercession de Marie qui divisait les Franciscains et les Dominicains, et le dogme de l'éternité des peines. Un de ces mystères nous raconte l'histoire de la papesse Jeanne. Le respect pour l'Église ne permettait pas de présenter ce récit avec les véritables noms des acteurs. La papesse Jeanne a reçu le nom de Jutta. On la représente comme une jeune et belle vierge qui, séduite par l'orgueil de son grand savoir et obéissant aux suggestions du diable, se laisse aller à accepter tous les honneurs de l'Église en cachant son sexe. Couronnée de la tiare, la lutte s'établit en elle entre le bon et le mauvais principe. Le diable auquel elle s'est donnée veut son âme; mais, dans son repentir, la papesse implore la miséricorde divine. Marie intercède auprès de son Fils en faveur de Jutta, et Jésus-Christ, cédant à ses prières, envoie l'ange Gabriel auprès de la papesse pour lui offrir de choisir entre les peines éternelles pour les grands péchés qu'elle a commis, ou entre le châtiment de subir sur la terre une honte passagère en passant du comble des honneurs à une mort ignominieuse. Jutta accepte le châtiment terrestre et celui-ci consiste à faire accoucher la papesse en pleine rue à Rome; elle meurt, et son âme, grâce à l'intercession de Marie, est arrachée aux diables qui viennent pour l'enlever. Ici c'est la miséricorde divine qui a le dessus, mais dans d'autres mystères, par exemple dans celui des *Vierges sages et des Vierges folles*, représenté à Eisenach en 1322, c'est en vain que les vierges folles s'adressent à Marie pour obtenir grâce; Jésus-Christ, animé du courroux du jugement dernier, les repousse sans pitié pour les livrer à Satan, qui les conduit aux

peines éternelles. Rien ne donne mieux une idée de l'étroite communion qui régnait entre le public et le drame que l'effet produit par cette doctrine désespérante de l'éternité des peines sur le landgrave Frédéric, seigneur d'Eisenach, tel que nous le raconte un chroniqueur contemporain :

« Or, le landgrave Frédéric qui assistait au jeu, voyant que les cinq vierges folles étaient privées de la vie éternelle, et que, malgré les prières de Marie et de tous les saints, Dieu ne voulait point revenir de son jugement, tomba dans une grande perplexité. La colère le prit et il s'écria : — Qu'est donc la foi du chrétien, si, pour l'amour de Marie et des saints, Dieu n'a point pitié de nous ? — Sur ce, il partit et se rendit en son château de la Wartbourg, et il y passa cinq grands jours en grande irritation. Et ses savants hommes vinrent pour lui parler, mais c'est à peine s'ils purent le tranquilliser et arriver à lui faire comprendre la loi de l'Évangile. De la grande colère qu'il avait eue, le landgrave tomba en apoplexie et resta durant trois années couché dans son lit, au bout desquelles il mourut âgé de cinquante-cinq ans. »

On voit par ce qui précède combien l'Église avait eu raison de s'assujettir l'influence du théâtre et d'interdire à ses adversaires d'en user comme elle. Ce n'est pas que ceux-ci n'aient eu l'idée de combattre l'Église aussi sur ce terrain. Nous voyons par un mystère du XIII[e] siècle, intitulé : *Heregia de lo Peyres*, d'Anselme Faidit, d'Avignon, que les Albigeois auraient voulu se servir des mêmes moyens de propagande. Le mystère d'Anselme Faidit voulait prouver que les hérétiques étaient les vrais croyants, et que les catholiques, à commencer par les Pères de l'Église, étaient des mécréants. Innocent III sut faire disparaître cet essai d'insurrection dramatique, en même temps les Albigeois et les troubadours, et la pièce d'Anselme Faidit ne fut représentée, au commencement du XIII[e] siècle, que dans un château du marquis de Montferrat, et sous sa protection. Malgré la date et la forme extérieure de la représentation, peut-on la ranger au nombre des mystères? Non, car la naïveté en est absente, et au lieu d'un exposé des faits sans but préconçu, l'intention polémique y est sensible d'un bout à l'autre. Pour nous retrouver en présence de tentatives analogues à celles de Faidit, nous devons sauter à pieds joints jusqu'au XVI[e] siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la renaissance et la réforme réunies mirent fin au drame du moyen âge. La renaissance témoigna pour les mystères et pour ce qui s'y rattachait plus de mépris que d'antipathie. Elle se contenta d'ignorer, autant que possible, ce qui n'était à ses yeux que de grotesques essais, et, dédaignant de voir un rival dans le drame religieux, elle s'efforça

d'enter sur l'antiquité une tradition dramatique nouvelle dont toutes les grandes littératures, la France en tête, ont gardé l'empreinte plus ou moins profonde. La renaissance a remplacé le théâtre ecclésiastique et populaire par un théâtre aristocratique, pour ainsi dire créé par les lettrés à l'usage des gens de goût, et inaccessible au vulgaire. Jodelle, qui possédait bien plus le fanatisme de la renaissance que son génie, reproche, en 1552, dans la préface de sa tragédie de *Cléopâtre*, si servilement calquée sur les modèles grecs, aux confrères de la Passion, atteints depuis quatre ans par l'arrêt du Parlement, de ne jouer que pour la populace en sabots. C'est assez là le sentiment général des hommes de la renaissance à l'endroit du théâtre du moyen âge. Mais, à elle seule, la renaissance ne serait pas venue à bout de faire oublier les mystères pour le masque antique, et la preuve en est que l'Espagne et l'Angleterre lui ont en grande partie échappé. Il fallut que la réformation lui vînt en aide. Celle-ci ne dédaigna pas le drame religieux, mais elle le tua en lui enlevant son caractère naïf et en le transformant en une arme de guerre. Entre les mains des premiers protestants, l'inoffensif mystère devient une satire; l'attaque contre l'Église se glisse partout, et les défenseurs attitrés de l'ancienne foi finissent par interdire la représentation de sujets religieux, afin de n'être plus contraints à la difficile tâche de séparer l'ivraie du bon grain et la malice sans portée du venin de l'hérésie. Le drame catholique ne fleurit plus qu'en Espagne, si peu atteinte par le protestantisme que dans cet âpre XVIe siècle, si rempli de guerre sans merci de plume et d'épée, Calderon et Lope de Vega ne songent point à faire de la muse un instrument de polémique. Les *Autos sacramentales* perfectionnent les mystères au lieu de les remplacer. La glorification de la Vierge, des saints et des héros chrétiens de la croisade de 800 ans contre les Maures, inspire l'Espagne comme si la rouille ne s'était pas mise à tous ces objets de l'enthousiasme des vieux siècles. Que Charles-Quint et Philippe II travaillent à l'extirpation de la réforme en Allemagne et dans les Pays-Bas, la poésie espagnole ignore ces combats; son aile n'en est point effleurée, et on la voit monter d'un vol toujours plus élevé vers le ciel étoilé peuplé par l'imagination chrétienne. La seule pièce de Calderon qui ait trait aux événements contemporains, le *Schisme de l'Angleterre*, ne dément pas ce jugement, elle le confirme au contraire, car elle est religieuse autant que nationale. Le théâtre espagnol fait sans doute une concession à la complication inhérente aux temps modernes en sacrifiant à l'intrigue, mais il ne s'élève pas à la vérité dramatique par excellence basée sur la forte conception des caractères et sur le développement d'un fait interne.

Il se contente de la vérité de situation. Il lui a manqué de joindre à la continuité qui le relie à ses origines ce profond ébranlement moral qui élargit les horizons humains, brise le cercle religieux qui tenait enfermée l'imagination du poëte, ouvre au génie la nature entière dans son infinie variété et donne un Shakspeare à l'Angleterre et à l'humanité.

En France, en Allemagne surtout, le mystère tourne à la satire dès le premier jour. Dans les pièces de Nicolas Manuel, de Berne, qui ont fortement contribué à détacher cette ville de l'ancien culte, nous retrouvons tous les vieux personnages des mystères, avec leurs pompeux costumes traditionnels, mais combien leur langage est changé! Saint Pierre arrive à Rome au milieu d'une fête pontificale. Étonné de la splendeur qui entoure le chef des fidèles, il s'informe bonnement quel peut être le grand prince dont on célèbre la puissance. « Quoi, lui répond le prêtre auquel il s'adresse, tu t'appelles Pierre et tu ne reconnais pas ton successeur? C'est le plus grand prince de la chrétienté, il est pape à Rome, roi en Sicile et en l'île de Sardaigne, duc à Spolete et à Bénévent, de plus il est un dieu sur la terre; personne ne devrait mieux savoir ces choses-là que toi. » A tout cela Pierre répond : « Je ne possédais rien sur la terre, comment donc mon successeur en est-il venu à être maître de tant de pays et de tant de gens? Je ne me souviens même pas d'être venu à Rome, et si jamais j'ai vécu dans une pareille magnificence, je l'ai, par ma foi, bien oublié! » Sur quoi l'on prouve en effet à saint Pierre qu'il a perdu la mémoire.

Suivant Mascenius, historien du XVIIe siècle, les novateurs eurent l'audace de représenter en présence de Charles-Quint, en 1530, à l'issue d'une diète, le spectacle suivant : Un personnage masqué, portant le nom de Reuchlin inscrit sur son dos, entre dans la salle en costume de docteur et jette sur les dalles un faisceau de bâtons dont les uns sont courbes et les autres droits. Survient un second docteur qui représente Érasme. Celui-ci s'efforce de redresser les bâtons courbes; voyant qu'il n'y réussit pas, il s'éloigne en secouant tristement la tête. Un troisième personnage, qui n'est autre que Martin Luther, trouve un autre moyen d'en finir avec les bâtons courbes, c'est d'y mettre le feu. Il s'en va dès que le bois commence à pétiller. Survient alors un quatrième acteur, revêtu des insignes impériaux, qui donne des coups d'épée dans le feu afin de l'éteindre, mais il n'aboutit qu'à l'exciter davantage. Enfin arrive le pape, qui, à la vue des flammes, lève les mains au ciel, et se met en quête d'eau pour la jeter sur le brasier. Malheureusement, il se trompe de seau et jette de l'huile au lieu d'eau. Les flammes s'élèvent, les acteurs échappent grâce à la confusion, et

ce fut en vain que Charles-Quint les fit rechercher. Si cette représentation, que l'on prétend aussi avoir eu lieu en 1524 en présence de François Ier, est réelle, on dut y voir un travestissement hardi des moralités du moyen âge, et il n'en fallut pas davantage pour dégoûter les puissances de l'époque des représentations à l'ancienne mode. Mieux valait le théâtre païen de la renaissance qu'un drame religieux atteint dans son essence et détourné de son but. Aussi voyons-nous ce dernier se réfugier dans les écoles où, remanié à fond dans sa forme par les Jésuites et par les théologiens protestants, il est réduit à n'être plus qu'une légende morale ou de dogme dialoguée. Le vieux mystère ne se maintient plus que dans quelques vallées reculées, soustraites à l'influence du siècle, où la simplicité rustique des populations lui ménage un dernier asile. Il subsiste encore dans un village de la Bavière, dans l'Oberammergau, où la rareté de ce spectacle attire un grand nombre de curieux. On le retrouve aussi dans toute sa naïveté dans quelques parties de l'Amérique espagnole, où les Jésuites, éducateurs patentés des Indiens, s'en sont servis de tout temps, comme l'Église du moyen âge, pour fixer dans la mémoire des populations les actes évangéliques. L'abbé Domenech, dans son livre publié en 1857, sous le titre de *Journal d'un missionnaire au Texas, de* 1846 *à* 1852, dit à ce sujet :

« Nous représentions au Rancho la naissance de Jésus-Christ, comme cela se pratique dans bien des villages du Mexique. Trois *rancheros* jouent le rôle de rois Mages, d'autres sont les bergers et entonnent des hymnes en s'accompagnant de la mandoline. Les plus jeunes et les plus jolis rancheros font les anges et chantent des cantiques. » Le mystère a été transporté dans le Nouveau-Monde à l'époque de la conquête, et il s'y est popularisé au moment même où il disparaissait de l'ancien continent. Nos soldats pourront l'y retrouver tel que nos pères l'ont vu représenter, il y a quatre ou cinq siècles, dans les villages de France, auxquels la pauvreté de leur petite église ne permettait pas les somptueux décors en usage dans les villes.

Maintenant que j'ai accompagné le drame religieux de sa naissance à sa fin, il resterait à raconter la scission de l'Église avec le théâtre, les rigueurs catholiques et calvinistes dont le goût pour le théâtre a été l'objet, et à citer les anathèmes des moralistes religieux de tous les camps et de tous les temps à ce sujet. Mais, outre que cette histoire est suffisamment connue, il résulte suffisamment de cette étude que l'Église ne réprouve point la représentation dramatique en elle-même, elle ne la blâme que lorsqu'elle ne sert pas à ses fins, et l'on peut lui reprocher à cet égard de puiser aveuglément ses traits dans l'arsenal

de Tertullien et de saint Augustin, sans s'inquiéter de savoir si ce qu'elle condamne répond ou non aux exigences d'une esthétique élevée. L'Église, en tant qu'Église, s'arroge sur le théâtre à peu près les mêmes droits que sur l'école. L'un et l'autre ne sont à ses yeux que des instruments, et de même que la science a conquis vis-à-vis d'elle son indépendance, sans qu'elle ait encore pu le lui pardonner, de même elle n'admet pas que l'art ne relève que de lui-même et qu'il ne se rattache à la morale éternelle que par son point de départ, par cette source unique de laquelle surgissent également le sentiment religieux, le besoin de l'infini et l'aspiration à l'idéal. L'âme humaine recèle dans sa profondeur tout ce qui dans le monde extérieur se manifeste, dans des sphères d'action distinctes et, en apparence, opposées les unes aux autres. A ce point de vue, la scission qui s'est établie entre le théâtre et l'Église n'a pas plus sa raison d'être que celle que l'on a prétendu fonder entre la religion et la morale. Art, religion, science, droit, se ramènent aux mêmes origines. Du reste, la querelle entre l'Église et le théâtre, épuisée en théorie, l'est à peu près aussi en réalité. Plût au ciel que l'étroitesse et l'intolérance poursuivissent le drame mondain de malédictions aussi ardentes qu'autrefois, si celles-ci pouvaient nous rendre une partie des facultés créatrices qui semblent à jamais perdues, et qui condamnent notre admiration inquiète à errer toujours parmi les monuments du passé.

JULES GRENIER.

FRANÇOIS D'ASSISE[1]

Franz von Assisi, ein Heiligenbild von Dr Karl Hase. Leipzig.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE

VII

La transformation de la vie monacale, au XIIIe siècle, ne fut pas le résultat d'une initiative isolée, mais d'un mouvement universel et profond dans la chrétienté; en même temps que naissait comme d'elle-même l'institution franciscaine, nous voyons apparaître l'ordre des Dominicains.

Dominique Guzman ne ressemblait guère à François d'Assise. François fut, comme à son insu, le fondateur d'un ordre religieux; il obéissait à l'impulsion sourde et puissante de sa grande âme. Dominique, au contraire, a la conscience distincte de sa mission; il s'agit pour lui de combattre l'hérésie en lui arrachant son arme la plus puissante contre l'Église mondanisée, c'est-à-dire la pauvreté apostolique; il force ses moines prêcheurs au renoncement. Les hérétiques réclamaient, pour tous les fidèles, le droit de prêcher l'Évangile que l'Église n'accordait qu'au clergé; Dominique provoque un vaste mouvement popu-

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er juillet 1863.

laire au profit de l'Église orthodoxe, et fonde parmi les laïques une milice du Christ. Doué de génie, mais illettré, François ne veut chez ses disciples autre chose que la simplicité et l'amour ; Dominique, qui était théologien, estime que la science est nécessaire au but que poursuivra son ordre. Il suffisait à François que ses disciples fussent épris comme lui de l'idéal apostolique ; Dominique veut que les siens combattent comme lui, au péril même de la vie, les hérétiques de France et de Lombardie ; il n'a pas été le premier Grand-Inquisiteur, mais le soin jaloux de l'orthodoxie le dévorait. — Jusque dans leur individualité extérieure, ces deux hommes différaient profondément. Les contemporains de François nous le montrent, dans sa petite taille, maigre, avec sa figure douce, presque enjouée, ses traits réguliers et fins, sa voix claire et vibrante, sa vivacité et sa mobilité italiennes, couvert d'un misérable froc, toute sa personne de peu d'apparence ; Dominique, sérieux dès sa jeunesse, figure et tenue dignes, cachant le feu concentré de son âme ardente sous la gravité sévère et froide du Castillan.

Dante a rencontré dans le paradis ces deux archanges du monachisme :

La providenza che governa il mondo
Con quel consiglio nel qual ogni aspetto
Creato è vinto pria che vada al fondo,
Perocchè andasse ver lò suo diletto
La sposa di colui ch' ad alte grida
Disposò lei col sangue benedetto,
In se scura e anche a lui più fida,
Duo principi ordinò in suo favore,
Che quinci e quindi le fosser per guida.
L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.
Dell' un dirò, perocchè d'amendue
Si dice l'un pregiando, qual ch' uom prende,
Perchè ad un fine fur l'opere sue[1].

[1] *Parad.*, XI 28 et suiv. « La Providence qui gouverne le monde avec cette sagesse où tout regard mortel se perd avant d'avoir atteint ses profondeurs.

Afin que l'épouse (l'Église) de Celui qui, jetant un grand cri, l'épousa avec son sang béni (le Christ), vers son bien-aimé s'en alla.

Assurée en soi et à lui plus fidèle, suscita pour elle deux princes qui d'ici et de là (dans la science et dans la charité) fussent ses guides.

Dans son ardeur l'un fut tout séraphique, l'autre, dans sa sagesse, fut la splendeur sur terre de la lumière des chérubins.

Je parlerai d'un seul, car de tous deux on parle lorsqu'on vante l'un d'eux, n'importe lequel, puisque leur œuvre a eu une même fin. »

Il était naturel de croire que ces deux contemporains, voués à une œuvre presque semblable, se sont rencontrés sur la terre : François, d'ailleurs, est allé en Espagne, Dominique est venu souvent à Rome, et il est mort à Bologne. Mais les relations personnelles qu'on leur attribue ne reposent sur aucun témoignage historique. Lorsque, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, de jalouses rivalités commencèrent à diviser les deux ordres mendiants, leurs chefs en appelèrent à l'exemple d'affection et de paix que les fondateurs leur avaient laissé. A cette mention tout à fait générale, nous voyons bientôt succéder la légende avec sa précision calculée qui en trahit l'intention. En 1215, à Rome, au grand concile de Latran, Dominique, passant la nuit en prières dans une église, comme il en avait l'habitude, aperçut en vision la Vierge mère, qui le présentait lui-même, ainsi que François, au Christ, comme ceux qui devaient lui ramener le monde égaré. Dominique regarda attentivement ce compagnon d'œuvre qu'il n'avait jamais vu encore, et, le lendemain, le rencontrant dans l'église, il le reconnut, et se jeta dans ses bras, en disant : « Tu es mon frère, nous serons désormais ensemble, et personne ne pourra rien contre nous. » — Au XIV[e] siècle, la légende se complète d'un nouveau détail ; Dominique demande à François la corde de son froc pour s'en ceindre lui-même, et lui dit : « Je voudrais, mon frère, que ton ordre et le mien fussent un, et que nous vécussions dans l'Église selon la même règle ; » et François, de son côté, reconnaît dans ce vœu l'expression de la volonté divine. Voilà sur quelle base repose le fait prétendu historique de la rencontre et de l'intimité personnelle des deux saints. La légende est quelquefois sortie de l'histoire comme la fleur du germe : ici, c'est de la légende elle-même que l'on a fait sortir l'histoire. Les critiques sagaces et mesurées auxquelles les Jésuites d'autrefois ont soumis ces poétiques récits sont oubliées par les plus récents biographes. Pour établir la réalité historique des faits, en Allemagne, M. Éd. Vogt affirme, sans en appeler à aucun témoignage ; en France, M. Chavin de Malan en appelle simplement à l'abbé Lacordaire.

VIII

Dès le début de l'ordre, les Dominicains s'étaient donné la tâche de gardiens des fidèles contre l'hérésie : une fresque bien connue, dans la chapelle espagnole de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, les repré-

sente sous la forme de chiens noirs et blancs (les couleurs de l'ordre), gardant les brebis du Christ, et mettant en fuite les loups ravisseurs : ce sont les « chiens du Seigneur, » comme ils s'appellent volontiers eux-mêmes, les *Domini canes*. — Chez les Franciscains, ce fut, au contraire, la mission païenne qui l'emporta, et François lui-même leur traça la voie qui devait leur ouvrir ce domaine sanglant et glorieux de leur ordre. Pourtant, ce fut surtout le désir du martyre qui le conduisit chez les Sarrasins. Deux fois, il tente vainement de pénétrer parmi eux; d'abord, la mer le rejette au rivage sur les côtes de Dalmatie; l'année suivante, sur la route de terre, par l'Espagne, ce fut la maladie qui le ramena. Enfin, dans l'été de 1219, il rejoint en Égypte l'armée des croisés. On avait reconnu que la cité sainte devait être d'abord reconquise en Égypte; et, depuis un an, les croisés avaient mis le siége devant Damiette, la clef du pays.

Ce n'était pas la croix transformée en glaive que prêchait François : c'était avec la parole de la paix qu'il voulait vaincre. Le baptême assez fréquent de transfuges ennemis dans le camp chrétien justifiait les plus hautes espérances. François part pour le camp des infidèles afin de convertir le sultan Malek-al-Kamel, qui se trouvait sur l'autre rive du Nil, et qui avait promis une pièce d'or pour chaque tête de chrétien qui lui serait apportée; il avait avec lui un de ses compagnons. Entre les deux camps, ils rencontrèrent quelques agneaux : « Bon courage, frère, s'écrie François; la parole de l'Évangile : je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, se vérifie en nous ! » Pris et maltraités par les avant-postes sarrasins, ils obtiennent pourtant d'être conduits près du sultan; on les crut, sans doute, chargés d'une autre mission que de celle de l'Évangile.

« Qui vous envoie? que venez-vous faire? » leur demande le sultan. « Je viens, dit François, non de la part des hommes, mais du Dieu suprême, pour te montrer, à toi et à ton peuple, le chemin du salut. » — Il est évident que le saint ne pouvait se faire entendre qu'au moyen d'un interprète : aussi sa prédication ne devait guère produire ici l'effet puissant qu'elle eut souvent sur ses contemporains. Mais l'offre qu'il fit de passer au travers d'un grand feu, avec un des prêtres du sultan, afin que celui-ci reconnût où était la vérité, et pût choisir entre Christ et Mahomet, cette offre était d'une éloquence fort intelligible. En l'entendant, le grand-prêtre de Malek-al-Kamel s'éloigna silencieusement, et le sultan dit avec un sourire : « Je ne pense pas qu'un de mes imans veuille ainsi s'exposer au feu. » — « Eh bien, j'y entrerai seul, reprit François, pourvu que tu me promettes, si le feu ne

m'atteint pas, de passer avec ton peuple au culte du Christ. Si je péris dans l'épreuve, ce sera seulement à cause de mes péchés; mais si la toute-puissance de Dieu me garde, alors vous devrez reconnaître le Christ comme le vrai Dieu et rédempteur de tous. » — Le sultan n'accepta pas, mais il avait l'âme assez haute pour estimer à son prix une foi si courageuse; il offrit vainement de riches présents à François, et protégea son retour à l'armée des croisés. François dut reconnaître qu'il ne pouvait obtenir ni la conversion des ennemis du Christ, ni le martyre espéré[1].

Ce récit, que nous empruntons à Celano et à Bonaventure, est confirmé, dans ses traits essentiels, par l'évêque de Ptolémaïs, Jacques de Vitry, qui était alors dans le camp des croisés. « Nous vîmes, dit-il, le fondateur de cet ordre, homme ignorant et simple, aimé de Dieu et des hommes, entraîné par une telle ivresse de l'esprit, qu'il s'en alla dans le camp du sultan qui l'écouta attentivement pendant plusieurs jours; puis, craignant de voir quelques-uns des siens se convertir au Seigneur par la puissance de ses paroles, et passer dans le camp chrétien, il le renvoya honorablement; et, à son départ, lui dit en secret : « Prie pour moi, afin que Dieu me révèle la loi et la foi qui » sont selon son cœur[2]. »

Lorsque les croisés reconnurent que Damiette ne pouvait être prise qu'après une bataille victorieuse, et qu'ils se préparèrent au combat, ils en furent vivement détournés par François qui leur annonça une défaite. La bataille du 29 août fut effectivement perdue, à la suite d'une retraite simulée du sultan. Plus tard, au mois de novembre, Damiette se rendit enfin; mais il est probable que François était alors revenu déjà en Italie. Il n'avait pas été heureux dans sa mission; mais il laissait en Orient le germe de cette congrégation des Pères de la

[1] Les légendes postérieures montrent François, muni d'un laisser-passer du sultan, prêchant l'Évangile dans son empire. Une femme fort belle, au lieu de se convertir, s'offre elle-même à lui, et il promet de la conduire au lit nuptial : c'est un grand feu où il se jette tout nu, l'invitant à le suivre. Il est là, au milieu des flammes, comme sur un lit de fleurs, et la pécheresse se convertit au Christ. Quant au sultan lui-même, que la crainte d'être massacré par les siens a seule empêché de devenir chrétien, François lui promet de lui envoyer, lorsqu'il aura été admis dans le paradis, deux de ses disciples pour le baptiser. A son lit de mort, le sultan, plein d'anxiété, se rappelle la promesse du saint, et s'informe si deux hommes en habit de franciscain ne sont pas arrivés dans le port. Vers le même temps, François apparaît à deux de ses frères, et les exhorte à se rendre auprès du sultan de Babylone. Quand le Sultan les vit, il fut rempli de joie, et, baptisé par eux, il entra dans la paix éternelle. — Ainsi racontent les Franciscains, habilement réfutés par les Jésuites. (*Acta SS., oct.*, t. II, p. 614.)

[2] *Jacobi de Vitriaco : Hist. occid.*, c. XXXII. (*Gesta Dei per Francos*, p. 1149.)

Terre-Sainte, gardienne fidèle jusqu'à nos jours du Saint-Sépulcre, définitivement perdu pour la chrétienté.

Comme pour se dédommager de n'avoir pu reconquérir le berceau du Seigneur, il voulut plus tard, dans sa vallée natale, le reproduire en quelque sorte aux fêtes de la Nativité. Une étable fut dressée au fond d'une forêt, près de Greccia; à la crèche pleine de foin étaient liés un bœuf et un âne : ce fut, sans doute, le premier modèle de ces *presèpi* dont l'appareil moins rustique et presque théâtral accompagne encore aujourd'hui, en Italie, les fêtes de Noël. Dans la sainte nuit du Christ, les bergers de la contrée et toute la population avoisinante se dirigèrent vers la nouvelle Bethléem; la forêt était éclairée de torches, et François, debout près de la crèche, qui était son seul autel, lut le récit de l'Évangile, et annonça avec une émotion profonde la naissance du pauvre roi, du doux enfant de Bethléem. Les narrations contemporaines attachent à cette solennité pieuse une grande importance; il ne faut pas s'étonner que la légende s'en soit emparée; elle rapporte que François, s'approchant de la crèche, y réveilla, comme d'un sommeil de mort, un enfant merveilleusement beau qui y était couché : cet enfant, n'était-ce pas le Christ, toujours présent, mais endormi dans le cœur de plusieurs, et qui se réveillait à la parole du prédicateur d'Assise?

IX

De cette parole, il ne nous est venu qu'un écho affaibli. Nous ne possédons aucun discours de cet orateur populaire, qui ne prêchait guère sous d'autres voûtes que celle du ciel, la grande église de tous. Quelques paraboles que la tradition nous a conservées sous la forme de visions et de songes; quelques courtes prières; quelques passages de ses lettres (ainsi le billet si cordial et si simple adressé à son disciple Léon, celui qu'il appelait « sa petite brebis, » billet conservé dans le cloître des Franciscains de Spolète, et qu'on assure être écrit de sa propre main [1]); une amplification latine du *Pater Noster*, qui lui

[1] « Frère Léon, ton frère François te dit : salut et paix. Je t'appelle mon fils, comme une mère, et tout ce que nous avons dit en cheminant ensemble, je le rassemble brièvement dans cette parole et conseil : puisque tu ne penses qu'à plaire au Seigneur, et à le suivre dans ses traces et sa pauvreté, fais-le avec la bénédiction du Seigneur et dans mon obéissance. Et s'il te semble nécessaire, à cause de ton âme, ou de quelque autre consolation, et que tu aies envie, mon Léon, de venir auprès de moi, viens. Adieu en Christ. »

est attribuée, et qui appartient peut-être à Bonaventure, car il est douteux que François ait jamais prié en latin : voilà à peu près ce qui nous reste de lui. Ces textes si courts, et tout ce que nous savons d'ailleurs des puissantes impressions produites par sa parole, nous permettent cependant de nous faire quelque idée de son éloquence familière et vive, absolument étrangère à tous les moyens de l'invention humaine, ignorante des ménagements du goût, apostrophant çà et là hommes, anges, et démons, mais jaillissant d'un cœur plein d'amour et qui n'avait qu'une seule pensée. Les contemporains y sentaient un souffle de révélation divine, ou, comme dirait la langue moderne, le souffle du génie religieux.

Le passage suivant, tableau étrange de la mort du mondain, a été peut-être emprunté par lui à l'une de ses prédications ; c'est la fin d'une lettre que, faible et malade, il adresse à tous les chrétiens, lui, le « serviteur de tous » :

« Le corps devient faible, la mort approche, parents, amis viennent et disent : Mets ordre à tes affaires! Et voici, sa femme et ses enfants, ses amis et proches commencent à pleurer. Il les voit pleurer et dit : Je remets en vos mains mon âme et mon corps, et tout ce que j'ai! Cet homme est maudit, qui met corps et âme, et tout ce qui est sien, dans de telles mains, car le Seigneur l'a déclaré par le prophète : Maudit est l'homme qui met dans l'homme son espérance! Et ils font venir un prêtre qui lui dit : Veux-tu faire pénitence pour tous tes péchés? Il répond : Oui. — Veux-tu faire satisfaction pour tes manquements, et restituer de ton avoir à ceux que tu as trompés? Il répond : Non. — Pourquoi non? demande le prêtre. Parce que j'ai tout remis dans les mains des miens. Et alors il commence à perdre la parole, et ainsi meurt le misérable. Mais sachez tous, où que ce soit qu'un homme meurt ainsi en péché mortel, sans faire satisfaction lorsqu'il pouvait le faire, sachez que le diable reçoit un tel homme, et arrache son âme de son corps dans une angoisse et détresse si grandes que personne ne le peut comprendre, hors celui qui en souffre. Et tout talent, toute puissance, toute science qu'il croyait avoir, lui sont ôtés. Ses parents et amis auxquels il a passé ses biens, les prennent, les partagent, et disent après : Maudite soit son âme, parce qu'il pouvait nous donner plus qu'il n'a fait, parce qu'il pouvait amasser davantage qu'il n'a amassé! Les vers rongent son corps, les diables rongent son âme, et c'est ainsi qu'il perdra corps et âme pour cette courte vie temporelle. »

Il prêchait de l'abondance de son cœur : la parole venait-elle à lui manquer, il s'en faisait peu de souci, bénissait le peuple et le congédiait. Un jour cependant qu'il devait prêcher devant le pape Honorius et ses cardinaux, il étudia soigneusement son discours et l'apprit par

cœur. A peine a-t-il commencé, la mémoire lui échappe. Il en convient humblement, mais bientôt il trouve de nouvelles paroles plus entraînantes, dont l'assemblée est profondément saisie, de sorte qu'il fut évident, remarque Bonaventure, que ce n'était pas lui-même qui parlait, mais l'esprit du Seigneur par lui. Il se démenait des mains et des pieds comme s'il eût voulu prendre son vol, et cependant il ne vint à personne l'idée de le trouver ridicule, bien que son ami, le cardinal d'Ostie, plein d'inquiétude, priât silencieusement pour que la simplicité d'un tel homme ne fût pas méprisée. — Après ce détail sur l'action oratoire de François, nous ne sommes pas trop surpris d'apprendre que, dans la sainte nuit de Noël, à Greccia, il prolongeât avec un si doux abandon le mot de Bethléem, qu'il semblait bêler comme une brebis.

Il eut de grands scrupules sur sa vocation de prédicateur; il se croyait fait seulement pour s'entretenir secrètement avec Dieu par la prière : la prière purifie, pensait-il, mais le discours abaisse en maintes distractions. Il laissa à l'un de ses disciples éprouvés, et à sainte Claire le soin d'interroger là-dessus la volonté divine : l'un et l'autre déclarèrent que la prédication était le devoir du héraut du Christ. Cependant, même pour les savants qui entrent dans son ordre, il veut que l'étude soit subordonnée à la prière; il n'autorise Antoine à enseigner la théologie à Verceil qu'à cette condition, c'est que l'esprit de la sainte prière ne soit affaibli ni en lui, ni en d'autres, par la science théologique.

Bien qu'il sût assez de latin pour lire quelquefois dans la Bible, il la connaissait surtout par les passages qu'ont empruntés aux saints livres le culte et la liturgie. Mais plus que dans la Bible il trouvait le rafraîchissement quotidien de son âme dans la contemplation de la vie et de la mort du Christ. Aussi la légende rapporte qu'il répondit à ceux qui voulaient lui faire une lecture pour le raffermir, dans un moment d'affaiblissement extrême de son corps : « Cela n'est pas nécessaire; je ne veux rien savoir que Jésus le Crucifié. » L'*Alcoran des Cordeliers* n'a pas d'injures assez grossières pour cette foi impie « qui se passe des consolations de l'Écriture. » Les esclaves de la lettre auraient aujourd'hui des censures moins vives, mais non moins sévères. — Et pourtant François avait un respect particulier pour tout ce qui était écrit; il conservait avec soin tout document de ce genre qui lui tombait sous la main, sans même exclure les livres païens dont il a dit cette belle parole : « Ce sont des lettres avec lesquelles le nom du Seigneur peut être composé, et le bien qui s'y trouve n'appartient pas

aux païens mais à Dieu. » — Ce zèle de collectionneur ne fut sans doute chez lui qu'un goût passager, et était possible encore avant le déluge de la lettre moulée.

La voix harmonieuse de François qui enchantait autrefois les banquets de fête, ne se tut pas dans l'existence plus haute où il était entré. Il devint le chantre du Christ, et le premier des nombreux troubadours chrétiens qui sortirent de l'ordre des Minorites [1]. En même temps que les chants d'amour résonnaient dans les châteaux du Languedoc et de la Provence, et à la cour sicilienne des Hohenstaufen, les Franciscains firent bientôt entendre, d'un bout à l'autre de l'Italie, les chants d'un autre amour plus tendre, plus profond, plus passionné, s'exprimant tantôt dans la langue populaire qui allait devenir la langue des trois cantiques de la *Divine Comédie*, tantôt dans le latin ecclésiastique des hymmes qui, comme le *Dies iræ*, de Celano, et le *Stabat Mater*, de Jacopone de Todi [2], n'ont pas cessé de retentir jusqu'à nous. Beaucoup de ces chants italiens ont été attribués à François d'Assise : la plupart de ceux qui portent son nom ne sont point authentiques, mais il en est autrement du « *Chant des Créatures* » qu'on ne peut guère lui contester :

« Altissimo, omnipotente, bon Signore!
Tue son le laude, la gloria, lo honore et ogni benedictione,
A te solo se confano,
Et nullo homo è degno di nominarte.

Laudato sia Dio mio Signore con tute le tue creature,
Specialmente messer lo frate sole,
Il quale giorna et illumina nui per lui,
Et ello è bello et radiante cum grande splendore,
De te Signore porta significatione.

Laudato sia mio Signore per suor luna e per le stelle,
Il quale in cielo le hai formate chiare e belle.

[1] J. Görres, *d. h. Fr. v. Assisi ein Troubadour*, Strasb., 1828. — A. F. Ozanam, *les Poëtes franciscains en Italie au* XIII[e] *siècle*, Paris, 1852.

[2] Ce chant de la passion, effusion pleine de langueur et de tendresse d'une âme profondément poétique, a un pendant moins connu, le chant de la mère heureuse :

Stabat Mater speciosa
Juxta fœnum gaudiosa
Dum jacebat parvulus.

Laudato sia mio Signore per frate vento,
Et per l'aire et nuvolo
Et sereno et ogni tempo,
Per le quale dai a tute creature sostentamento.

Laudato sia mio Signore per suor aqua,
La quale è molto utile et humile et preciosa et casta.

Laudato sia mio Signore per frate fuocho,
Per lo quale tu alumini la nocte,
Et ello è bello et jocundo e robustissimo et forte.

Laudato sia mio Signore per nostra madre terra,
La quale no sostenta et gouerna,
Et produce diuersi fructi
Et coloriti fiori et herba.

Laudato sia mio Signore per queli che perdonano
Per lo tuo amore, et sosteneno infirmitade et tribulatione,
Beati queli che sostegnarano in pace,
Che da te Altissimo serano incoronati.

Laudato sia mio Signore per suor nostra morte corporale,
Da la quale nullo homo vivente può scampare.
Guai a quello che more in peccato mortale!
Beati quilli che se trouano nele toe sanctissime voluntade,
Che la morte secunda non li pora far male.

Laudate et benedicete mio Signore et regratiate,
Et servite a lui con grande humilitade [1].

[1] Très-haut, tout-puissant et bon Seigneur, à toi appartiennent les louanges, la gloire, l'honneur et toute bénédiction ; on ne les doit qu'à Toi, et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué soit Dieu, mon Seigneur, avec toutes les créatures, et singulièrement notre frère, messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière : il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et de toi, ô Seigneur, il nous apporte l'emblème.

Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la lune et pour les étoiles que tu as formées dans les cieux, claires et belles.

Loué soit mon Seigneur pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité et tous les temps quels qu'ils soient, car c'est par eux que tu soutiens toutes les créatures.

Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est très-utile, humble, précieuse et chaste.

Loué soit mon Seigneur pour mon frère le feu, par lequel tu illumines la nuit ; il est beau et agréable, indomptable et fort.

Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre qui nous soutient et nous nourrit, et qui produit toute sorte de fruits, les fleurs diaprées et les herbes.

Loué soit mon Seigneur à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de Toi, et qui sou-

C'est bien ainsi que François d'Assise sentait la nature, et l'on retrouve dans ce cantique la profonde empreinte de son âme. Les premiers biographes n'en font, il est vrai, aucune mention, mais leur silence s'explique par le peu d'estime que faisaient de la langue vulgaire ceux qui écrivaient dans la langue de l'Église. Quant aux autres chansons pieuses qu'on a trop facilement attribuées à François, elles ne ressemblent pas plus à celle-ci que les nuages d'encens sous la voûte étroite d'une église ne rappellent le souffle pur et frais de la montagne. On raconte que François improvisa cet hymne dans un moment où Dieu venait de lui accorder la certitude de son salut éternel, et qu'il laissa le soin de le mettre en vers réguliers, à un troubadour couronné par l'empereur Frédéric, et qui échangea son nom de « roi des chanteurs » pour celui de frère Pacifique, lorsqu'il eût trouvé la paix du Christ dans les rangs des Franciscains. Si le travail rhythmique du troubadour est à peine visible dans ces strophes vagabondes, c'est que nous ne les possédons point dans leur forme première, et qu'on ne saurait y voir, comme pour notre français wallon dans le fragment d'*Eulalie*, l'un des monuments primitifs de la langue italienne. Ceux qui envisagent ainsi le *Cantique des Créatures*, oublient que cet hymne n'est autre chose que la version assez tardive d'une traduction portugaise de l'espagnol [1].

S'il en faut croire la tradition, les deux stances finales sont des chants de circonstance ajoutés plus tard au cantique. La stance des *Pacifiques* aurait été composée à l'occasion d'une querelle entre l'évêque et les magistrats d'Assise. L'évêque avait fulminé l'interdit, les magistrats avaient mis le prélat hors la loi ; François envoya ses religieux chanter ses vers devant ces ennemis qui semblaient irréconciliables, et qui bientôt se tendirent la main. Le dernier passage du cantique

tiennent patiemment l'infirmité et la tribulation. Heureux ceux qui persévèrent dans la paix, car par toi, Dieu suprême, ils seront couronnés.

Loué soit mon Seigneur à cause de notre sœur, la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à qui meurt en péché mortel! Heureux ceux qui seront trouvés conformes à tes très-saintes volontés, car la seconde mort ne leur pourra nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur, et rendez-lui grâce, et servez-le en grande humilité. »

On a traduit quelquefois le *per* qui revient dans chaque strophe du texte italien, comme s'il avait le sens de *da*; ainsi : « loué soit mon Seigneur *par* notre sœur la lune, etc. » Cette interprétation, conforme peut-être à la manière de sentir de François d'Assise qui voyait dans tous les êtres créés ses égaux et ses pairs, et leur attribuait à tous le sentiment religieux, ne se justifie pas grammaticalement.

[1] Le texte que nous avons reproduit est celui qui se trouve dans le *Lib. Conf.*, édition de Milan, 1513.

aurait été dicté par le saint en présence de la mort. Rien ne nous autorise à rejeter cette tradition. On assure encore que François fit apprendre son cantique à quelques-uns de ses disciples, et les envoya, comme des *jongleurs du Christ* (joculatores Domini), chanter ses louanges à travers le monde. Ce trait est tout à fait dans la manière de François d'Assise.

Dans toutes les paroles qui nous sont venues de lui, nous retrouvons ce double caractère d'une sérénité enfantine, et d'une compatissance douloureuse et profonde aux souffrances de son maître. « Les démons peuvent être tristes, a-t-il dit, mais la joie dans le Seigneur nous sied; » et il veut que ses disciples abordent chacun avec un gai visage. Mais quand il sort de ses longues prières où il s'est abîmé dans une contemplation sentimentale des douleurs de la Passion, ses yeux sont rouges de larmes et comme pleins de sang. « Je pleure, » répond-il alors à un homme pieux qui lui demande la cause de ses larmes, « je pleure la passion de mon Seigneur Jésus-Christ, pour laquelle je ne devrais pas avoir honte, d'aller pleurant par tout le monde. » Alors, celui qui l'avait interrogé se met à pleurer avec lui, et c'est ainsi que l'ordre tout entier a pleuré avec son fondateur dans le sentiment d'une joie céleste et d'une tristesse mortelle, les yeux fixés sur l'invisible et l'infini, sous la forme sensible du Fils de Marie. Aussi c'est à la Vierge éternellement pure, avec son cœur débordant des délices de l'amour maternel et pourtant percé d'un glaive, c'est à ses anges qui descendent volontiers à la Porziuncula, à l'église « de Marie-des-Anges, » que François est dévoué. Chez lui le besoin d'une médiation des saints n'apparaît nulle part : sans se l'avouer, il se sent leur égal. Le nom de Jésus qui passe sur ses lèvres avec une ineffable douceur, résume pour lui tout amour, et lui fait oublier toutes les choses de l'existence extérieure, jusqu'à sa nourriture et à son chemin. De longues heures de prière n'étaient pas pour lui un devoir, mais, qu'on nous passe cette expression, un besoin de causerie amoureuse. Il ne s'agit pas même, pour cette âme altérée d'amour, de la félicité à venir : il s'agit d'aimer le Christ et de se sentir aimé de lui. Voilà toute sa religion, dont l'objet idéal devenait présent et sensible pour lui dans le mystère du sacrifice de la messe.

X

Avec cette nature si riche et si tendre, et sur les débris de la vie des sens supprimée en quelque sorte, ou plutôt foulée aux pieds, on ne s'étonnera pas trop de rencontrer dans la vie de François d'Assise, maint phénomène bizarre, bien des traits qui nous semblent pour le moins d'une naïveté singulière.

Par une froide nuit d'hiver, un de ses disciples veillant encore en prière, le vit, presque sans vêtement, entrer dans le jardin et faire des hommes de neige, en disant à part lui : « Voici, cette grande est ta femme, ces deux ici sont tes fils, ces deux-là sont tes filles, et ces deux autres le valet et la servante : dépêche-toi de les vêtir, car ils meurent de froid. Mais si c'est trop pour toi de tant de soucis, sers seulement le Seigneur ! » C'est ainsi qu'il a soupiré après les douceurs de la vie de famille, et qu'il a vaincu ce désir où Bonaventure n'a vu autre chose qu'une tentation de la chair, et une ardeur de concupiscence allumée par le diable.

Et pourtant, dans la nature tout entière, François n'apercevait rien qui lui fût ennemi ; il se souvient de l'origine commune de toutes les créatures, et son âme poétique, pleine d'un amour d'enfant pour le Créateur, étend bien au delà de l'homme son universelle fraternité. Tandis qu'Élisabeth de Hongrie disait : « Je n'aime aucune créature, mais le Créateur seul, » — elle qui sut pourtant l'aimer activement dans la personne de tous ceux qui sont travaillés et chargés, — François d'Assise voyait partout des frères et des sœurs. Il prend son plaisir aux fleurs des champs qui lui rappellent la fleur de la racine de Jessé [1] dont le parfum a réveillé des milliers de la mort. Il ramasse les vers du chemin et les met à l'abri des passants, car il se souvient de cette parole du psaume : « Je suis un ver et non pas un homme [2], » que l'Église a placée dans la bouche du Rédempteur. Chaque agneau est pour lui le symbole de l'Agneau de Dieu qui s'est laissé doucement conduire à la boucherie; et, pour en sauver un de la mort, ou de la mauvaise compagnie des chèvres et des boucs parmi lesquels il le voit paître, il donne le froc dont on vient de lui faire présent pour les jours

[1] *E.*, XI, 1.
[2] *Ps.*, XXII, 7.

froids. Dans un cloître où il passait la nuit, un agneau nouveau-né fut dévoré par un porc; François pleure l'innocent agneau qui nous représente Christ, et maudit le meurtrier : que maudit soit l'impie, que ni homme ni bête ne mange de sa chair ! Nous ne savons pas si cette menace est allée particulièrement au cœur de l'animal; mais Bonaventure remarque qu'aussitôt il tomba malade, qu'il mourut après trois jours, et que personne n'y toucha.

Les animaux, de leur côté, s'attachent à lui : on raconte que tout un troupeau de moutons le suivait. Sur le lac de Rieti, un pêcheur lui offrit une grande tanche; François l'accepte et la remet à l'eau, mais le poisson suit le bateau jusqu'à ce que le saint lui donne la permission de s'éloigner, en l'exhortant à ne plus se laisser prendre. « Frère levraut, pourquoi t'es-tu laissé attraper? » dit-il à un jeune lièvre pris au piége, qu'on venait de lui apporter, et qui saute familièrement sur ses genoux. Il le caresse, puis lui rend la liberté; mais l'animal s'obstine à le suivre jusqu'à ce qu'il le fasse porter au loin dans la forêt. A la Porziuncula, sur un figuier, tout près de sa cellule, une cigale l'encourageait à louer le Seigneur; à son appel, elle venait sur sa main : « Chante, ma sœur cigale, lui disait-il, et loue le Seigneur avec ta joyeuse chanson, » et la cigale chantait bruyamment jusqu'à ce qu'il lui permît de retourner sur son figuier. Elle vint ainsi, pendant huit jours, à son appel; alors il dit à ses frères : « Congédions maintenant notre sœur cigale; elle nous a joyeusement exhortés, tout une semaine, à la louange du Seigneur. » On ne la revit plus. Dans sa solitude du mont Alverne, un faucon nichait au-dessus de sa hutte, et l'appelait chaque nuit à l'heure où François avait coutume de se lever pour la prière. Mais quand le saint était plus accablé par la maladie, cette cloche vivante respectait son sommeil, et ne l'éveillait que plus tard, aux premières blancheurs de l'aube.

Un jour, dans la campagne, près de Bevagna, il rencontre une volée d'oiseaux qui, à son approche, demeurent immobiles; il les salue et les exhorte à écouter humblement la parole de Dieu : « Mes frères oiseaux, leur dit-il, vous devez singulièrement louer le Créateur et l'aimer toujours, car il vous a donné des plumes pour vous couvrir, des ailes pour voler, et tout ce qui vous est nécessaire. Il vous a faits nobles entre toutes ses créatures, et vous a assigné votre demeure dans la pure région de l'air. Vous ne semez ni n'amassez dans des granges, et, sans vous laisser aucun souci, il vous nourrit et vous gouverne. » Les oiseaux, raconte Celano, en l'écoutant allongeaient le cou, étendaient les ailes, et, bien qu'il fût au milieu d'eux, ils ne s'envolèrent

que lorsqu'il les eut bénis, en faisant sur eux le signe de la croix [1]. Un jour, à Alviano, comme le peuple était réuni silencieux, sur la place, pour entendre sa prédication, les hirondelles continuaient à gazouiller à grand bruit; il les écouta un moment avec patience, puis il dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que moi aussi je parle; écoutez donc la parole du Seigneur, et taisez-vous jusqu'à ce que j'aie fini. » A l'étonnement de tous, dit Célano, les hirondelles se turent, et ne s'envolèrent qu'après l'*amen* final.

Les mystiques modernes n'ont vu autre chose dans tous ces faits que le rétablissement de l'harmonie primitive et de la communion paradisiaque. D'après Görres, le saint d'Assise ayant absolument tué le péché dans son être, les conséquences de la chute n'existaient plus pour lui, et la nature venait à lui réconciliée et confiante, comme dans le paradis. Mais, pour que cette explication fût d'accord avec le dogme catholique, il faudrait accorder à François « l'immaculée conception, » et il est douteux qu'un futur pape veuille aller jusque-là. On peut recourir à une explication plus simple. Nous aimons à transporter dans la nature elle-même, les sentiments que la contemplation de la nature nous fait éprouver; cette secrète magie de notre âme par laquelle nous arrachons à la

[1] Ce sermon rappelle celui qu'Antoine de Padoue adressa aux poissons. Les hérétiques de Rimini ne voulant pas écouter, Antoine s'en va sur le rivage, là où la Marecchia se jette dans la mer, il étend la main et dit : « Poissons de la mer et du fleuve, venez des profondeurs de l'abîme pour écouter la parole de Dieu, et que votre dévotion fasse honte aux impies de leur méchanceté. » Alors ils s'avancèrent, innombrables et en bel ordre, les petits en avant, les grands derrière eux, et il leur dit : « Poissons, mes frères, réfléchissez bien à ce qu'a fait pour vous le Seigneur, qui vous a donné pour demeure la mer transparente que les rayons du soleil illuminent comme un palais de cristal, qui vous a munis de nageoires d'argent et sauvés dans le grand déluge où le courroux de sa justice a englouti les autres créatures. Que de fois vous avez manifesté sa puissance! Vous avez sauvé le prophète Jonas, et le troisième jour vous l'avez rendu à la lumière. Vous avez présenté la pièce de quatre drachmes à Notre-Seigneur qui était trop pauvre pour payer l'impôt. Avant et après sa résurrection, vous avez servi de nourriture au roi éternel. Poissons, mes frères, qui vous souvenez de ses bienfaits, louez le Seigneur selon la parole du prophète : vous, baleines et autres poissons, louez le Seigneur! » — Et là-dessus, ils montrèrent leur joie par toute espèce de mouvements, et ne quittèrent la place que lorsque le saint leur eût donné la bénédiction » Il n'est point trop difficile d'admettre que ce prédicateur populaire, qui reste grand jusque dans ses excentricités, irrité contre les hommes se soit mis à prêcher sur la plage; si son discours ne fit pas un effet durable parmi les poissons, il produisit peut-être, par son étrangeté même, une impression particulière sur les curieux rassemblés derrière lui : la poésie légendaire aurait ainsi seulement attribué aux poissons ce qui arriva parmi les auditeurs d'Antoine de Padoue. Mais il ne faut pas oublier que ce récit, qui a si souvent servi de thème à la peinture italienne, est emprunté à un livre dont l'origine est inconnue (*Liber Mirac. S. Ant.*, reprod. dans les *Acta SS.*, t. II). La foi locale à la légende est de date fort ancienne; car, il y a deux siècles, en 1663, la mer s'était déjà retirée de plus d'un mille de la petite chapelle commémorative, bâtie à l'endroit où Antoin aurait harangué les poissons.

réalité la poésie qui y est enfermée, nous voudrions l'employer pour transformer à son tour la poésie en réalité; la foi voudrait le monde meilleur que le Créateur lui-même ne l'a voulu ; c'est la poésie de la foi qui « canonise » ainsi la fable en légende, et, pour exprimer la puissance de la sainteté, fait baptiser une lionne par sainte Thécla, creuser le tombeau de saint Paul par deux lions, et convertir une hyène par saint Macaire qui avait guéri son petit aveugle.

Parmi ces récits légendaires, l'un des plus charmants est celui qui montre François d'Assise apostrophant ainsi un loup qui désolait les environs de Gubbio : « Frère loup, tu égorges les créatures de Dieu, tu es un meurtrier, tout le monde a horreur de toi. Mais je veux que tu fasses la paix avec le pays, et comme la faim t'a conduit à tes mauvaises actions, tu dois promettre, si l'on te nourrit, de ne plus tomber en faute. » Le loup incline profondément la tête en signe d'assentiment. « Je veux que tu me fasses foi de cette promesse, » poursuivit François; et le loup mit franchement sa patte dans la main du saint. Le contrat ainsi conclu fut gardé fidèlement; le loup, honorablement nourri de maison en maison, vécut dès lors comme un animal domestique, et mourut deux ans après au grand chagrin des habitants de Gubbio, pour lesquels il était un monument vivant de François d'Assise. — On a voulu voir dans ce loup le symbole d'un brigand qui, des montagnes voisines, portait l'épouvante dans la contrée, et grâce au saint populaire, fit sa paix avec les hommes, moyennant une indemnité équitable. Nos contemporains savent, en effet, que le gouvernement pontifical a converti des brigands en leur servant des pensions. On pourrait ajouter avec un prosaïsme tout rationaliste, que celui de Gubbio s'appelait probablement Loup[1], ou bien, comme les historiens d'une école moderne, qui voient toujours le symbole à travers l'histoire, et trop souvent l'histoire à travers le symbole, reconnaître dans le loup de François d'Assise, la race violente du moyen âge dont l'Église n'a pas désespéré, et n'a pas craint de prendre, dans ses mains divines, la main sanglante et meurtrière. Mais ces explications ingénieuses ou triviales arrivent trop tard : le loup de Gubbio, dompté par la merveilleuse puissance de saint François, transformé en Orphée chrétien, a pris place auprès de la hyène de saint Macaire qui promit solennellement de ne plus ravir de brebis.

Lorsque François revenait un jour dans son ermitage de l'Alverne,

[1] Chapplie, si avide de miracles, assure précisément, dans sa *Vie de S. Franç.*, qu'il s'agit d'un brigand du mont Alverne, converti par François, et qui fut admis dans l'ordre où, en échange de son nom de Loup, il reçut celui d'Agnello (l'agneau).

les oiseaux gazouillants, comme pour fêter son retour, se rassemblèrent en foule près de sa cellule : « Je vois, mon frère, dit-il alors à son compagnon, que Dieu nous invite à séjourner quelque temps ici, tant nos sœurs semblent se réjouir de notre arrivée. » Qu'est-ce là autre chose que ce sentiment universel et profond de l'âme humaine qui se réfléchit dans la nature comme dans un miroir, et s'y salue lui-même en quelque sorte ? — Et quand, plus tard, à l'heure de la mort du saint, les alouettes, ces amies de la lumière, comme les nomme Bonaventure, volaient joyeusement sur le toit de la maison, déjà enveloppée des ombres du crépuscule, nous songeons sans effort au dernier adieu que semblaient lui apporter ses sœurs du ciel, qu'il avait si souvent exhortées à la louange du Créateur, et qu'il aurait voulu préserver de tous leurs ennemis [1].

XI

Entouré, dans les dernières années de sa vie, d'une vénération sans bornes, la puissante autorité que François d'Assise exerçait sur les siens n'était pourtant que celle de l'amour, et d'une charité qui se manifestait surtout par la douceur. Il écrit à son vicaire, Élie de Cortone : « Si l'un des frères t'a offensé, remets l'offense à Dieu : à cela je reconnaîtrai que tu es son serviteur, si tu ne cesses pas d'aimer celui qui s'est le plus égaré ; et si quelqu'un, par crainte des hommes, se retire de lui, demande à celui-là s'il n'a pas, lui aussi, le désir du pardon. » — Comme saint Augustin, dont il paraît d'ailleurs avoir su bien peu de chose, ainsi que de tout le passé de l'Église, il voyait dans les ennemis du Christ les futurs citoyens de son royaume. Mais sa mansuétude n'était pas de la langueur, sa charité blessée trouvait des paroles pleines de vivacité et presque d'amertume ; il expulse de l'ordre les calomniateurs, « car, disait-il, autant qu'il est en eux, ils tuent avec le poignard de leur langue, l'âme de leurs frères ; » il prononce de dures malédictions sur ceux dont les mauvais exemples ébranlaient sourdement l'institution naissante. Car, bien que les plus anciens témoignages nous montrent les disciples de François, sans soucis terrestres,

[1] Il disait souvent : « Si je puis parler avec l'Empereur, je lui demanderai, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, de publier un édit qui défende de prendre mes sœurs les alouettes, et de leur faire aucun mal, et qui ordonne que, dans la sainte nuit de Noël, celui qui a un bœuf ou un âne, le soigne tout particulièrement bien, et que, dans cette fête, tous les pauvres soient nourris abondamment de la table des riches. »

heureux de servir dans les léproseries, et vivant ensemble dans une charité cordiale où les prédilections individuelles s'absorbaient dans l'amour infini, il ne faudrait pas croire que l'ordre, dans cette période de son enthousiaste jeunesse, ait ignoré les scandales et les chutes. Un jour que François exhalait devant Dieu ses tristesses et ses inquiétudes, il lui fut répondu : « Pourquoi te troubles-tu, pauvre petit homme? Moi qui t'ai mis pour être le berger de mon ordre, ne sais-tu pas que j'en suis le protecteur suprême? Si ceux que j'ai appelés succombent, j'en mettrai d'autres à leur place, et, ne fussent-ils pas nés, je les ferai naître. »

On conçoit l'ascendant de cette charité sévère et tendre. Les pensées de ses disciples sont avec lui ; absent, il hante en quelque sorte leur imagination ; à plusieurs, il est apparu dans leur sommeil, les fortifiant, les avertissant : comment son souvenir, sa vivante image ne se seraient-ils pas retrouvés dans leurs songes ? Il est vraiment leur génie. Aussi sont-ils persuadés qu'il pénètre le fond de leurs cœurs ; ils voient parfois un miracle dans ce qui n'est autre chose que le résultat de sa pénétration et de sa bonté. Un jour, pendant son voyage d'Égypte, épuisé de fatigue, il était monté sur un âne ; Léonard, son compagnon, fils d'une noble famille d'Assise, très-fatigué aussi, songeait à part lui : Nos pères n'auraient pas mangé à la même table, et maintenant il chevauche, et moi je conduis sa monture. François met pied à terre, et dit : « Non, mon frère, il ne convient pas que je chevauche, et que tu sois à pied, car tu es dans le monde plus noble et plus considéré que moi. » Léonard s'étonne, et, tout ému, tombe aux pieds de François en confessant sa secrète pensée.

Son activité personnelle s'étendit dans toute l'Italie centrale, de Bologne à Rome et au delà ; mais la vallée de l'Ombrie, avec ses petites villes au flanc des montagnes, était sa Galilée. Souvent, lorsqu'une bourgade apprenait son approche, les confréries, les corps de métiers, les enfants, bannières déployées, avec des rameaux verts, au son des cloches et au chant des cantiques, allaient au-devant de lui ; le jour de sa venue était une fête ; heureux qui peut toucher son vêtement ! plus heureux qui peut en tailler un lambeau ! Un jour, il ne lui resta guère que les manches de son froc.

Absorbé dans la contemplation, la foule l'incommode si peu qu'il traversa une fois, sans s'en apercevoir, le bourg de S. Sepolcro, monté sur un âne à cause de sa faiblesse, et au milieu des flots du peuple qui touchait respectueusement son vêtement. Longtemps après avoir dépassé le bourg, comme revenant à lui ou plutôt sortant de lui-même,

il demanda si l'on en était encore loin. Le changement des temps, des lieux, des personnes, lui échappe: il est plongé dans l'immuable et l'infini.

Comme il ne voulait rien être par lui-même, mais tout par Dieu, il n'y avait pour lui aucun danger dans cet éclat d'une popularité incomparable, dans cet honneur sans mesure rendu à sa personne. Il se compare lui-même aux statues de la Vierge et des saints, qui ne sont pourtant que du bois et de la pierre; dans le serviteur de Dieu, c'est Dieu qui agit en lui, qui seul est honoré; et une voix d'en haut lui a dit: Je t'ai mis là, homme simple que tu es, afin que ce que je fais par toi ne soit pas attribué à l'habileté humaine, mais à la grâce céleste. — Au besoin d'ailleurs, il a recours, contre le poison de la gloire humaine, à de singuliers antidotes: il ordonne à l'un de ses disciples de le préserver par de dures invectives, des mensonges de la gloire. Celui-ci, fort à contre-cœur, l'appelle un mercenaire grossier, un homme inutile; et François, souriant avec complaisance: « Que le Seigneur te bénisse! Tu dis vrai; il convient au fils de Bernadone d'entendre tout cela. » — Cette humiliation voulue, ressemble un peu, il faut en convenir, à celle du triomphateur romain se faisant crier par un esclave: songe que tu es un homme! Et la vie réelle en inflige à l'occasion de plus dures à ceux mêmes qui sont le plus haut placés dans la considération du monde.

Mais l'insulteur involontaire de François d'Assise, quelle que fût sa bonne volonté, redevenait bientôt, par un respect invincible, son panégyriste; c'est ce que nous voyons dans un récit piquant des *Petites Fleurs de saint François*.

« Saint François était une fois, au commencement de son ordre, avec frère Léon, dans un couvent où ils n'avaient pas de livres pour dire l'office divin. Quand vint l'heure de matines, saint François dit à frère Léon: « Mon bien-aimé, nous n'avons pas de bréviaire avec lequel nous puissions dire la prière du matin, mais afin d'employer le temps à louer Dieu, je parlerai et tu me répondras comme je t'enseignerai; et garde-toi de dire les paroles autrement que je ne te les aurai apprises. Or, voici ce que je dirai: O frère François, tu as fait tant de mal et tant de péchés, que tu es digne de l'enfer. — Et toi, frère Léon, tu répondras: « C'est une chose vraie que tu mérites le plus profond de l'enfer. » Et frère Léon répondit: « Volontiers, père; commence donc au nom de Dieu. » Alors saint François se prit à dire: « O frère François, tu as fait tant de mal et tant de péchés que tu es digne de l'enfer! » Et frère Léon de répondre: « Dieu fera par toi tant de bien que tu t'en iras en paradis. » Saint François dit: « Ne parle pas ainsi, mais quand je dirai: Frère François, tu as commis contre Dieu tant d'iniquités, que tu es

digne d'être maudit de Dieu, — tu répondras de la sorte : « Oui vraiment, tu es digne d'être mis au nombre des maudits. » — Et frère Léon répondit : « Volontiers, mon père. » — Alors saint François, avec beaucoup de larmes, dit à haute voix : « O mon Seigneur, maître du ciel et de la terre, j'ai commis tant d'iniquités, que je suis tout à fait digne d'être maudit de toi. » Et frère Léon répondit : « O frère François, Dieu te rendra tel qu'entre les bénis tu seras singulièrement béni. » — Et frère François le reprit en disant : « Pourquoi ne réponds-tu pas comme je t'enseigne? Je te commande par la sainte obéissance de répondre comme je t'enseignerai. Je dirai ainsi : méchant frère François, penses-tu que Dieu ait merci de toi, lorsque tu as tant péché contre le Père de la miséricorde, que tu n'es pas digne de trouver miséricorde? Et toi, frère Léon, ma petite brebis, tu répondras : « En aucune manière, tu n'es digne de trouver miséricorde. » Mais frère Léon répondit : « Dieu le Père, dont la miséricorde est infiniment plus grande que tes péchés, te fera grande miséricorde, et de plus, il t'accordera beaucoup de grâces. » A cette réponse, frère François, doucement irrité, dit à frère Léon : « Pourquoi as-tu la présomption de parler contre l'obéissance? Pourquoi, déjà tant de fois, as-tu répondu le contraire de ce que je t'avais prescrit? » — Frère Léon répondit avec beaucoup d'humilité et de respect : « Dieu sait, mon père, que chaque fois j'avais résolu dans mon cœur de répondre comme tu m'as commandé, mais Dieu me fait parler comme il lui plaît, et non selon qu'il me plaît. » De quoi saint François s'étonna, et dit à frère Léon : « Je te prie très-tendrement cette fois de me répondre comme je t'ai dit. » Frère Léon répondit : « Parle au nom de Dieu, car, pour certain, je te répondrai cette fois comme tu veux. » Et saint François, pleurant, dit : « O méchant frère François, penses-tu que Dieu ait merci de toi? » Et frère Léon de répondre : « Bien plus, tu recevras de grandes grâces de Dieu, et il t'exaltera et te glorifiera dans l'éternité, parce que celui qui s'humilie, sera exalté ; et je ne puis dire autrement, car Dieu parle par ma bouche [1]. »

L'humilité était devenue, pour François d'Assise, la plus vive, la plus intense de toutes les jouissances de l'âme, mais elle était aussi la vérité sérieuse et simple de toute sa nature morale. Un de ses disciples vit un jour, en vision, les princes célestes assis sur leurs trônes ; un trône plus haut que tous les autres était vide, et une voix disait : Ce trône appartint une fois à l'un des archanges précipités du ciel ; maintenant, il est réservé à l'humble François. Ce disciple, s'étonnant de ce que son maître s'envisageât lui-même comme le plus grand des pécheurs, reçut de lui cette réponse : « Si Christ avait fait pour le dernier des criminels ce qu'il a fait pour moi, je crois fermement que ce malheureux serait bien plus reconnaissant que je ne le suis moi-

[1] *Les Poëtes franciscains en Italie, au* XIII*e siècle,* par A.-F. Ozanam, p. 315 *sq.*

même. » Tout près de sa fin, il dit un jour avec la plus grande simplicité : « Commençons, mes frères, à servir le Seigneur ; jusqu'ici nous avons fait bien peu de chose. » — Et alors, avec son pauvre corps épuisé, déjà mourant, il songe à aller, comme autrefois, soigner les lépreux, ou bien à se retirer dans une solitude profonde, afin qu'il n'y ait plus, entre Dieu et lui, d'autre barrière que celle de son corps mortel.

XII

Les vertus de François d'Assise devaient, semble-t-il, suffire pour que le monde vît en lui un saint ; mais, précisément à cause de ces vertus, la foi de son temps devait attendre de lui des prodiges, les exiger même, et c'est le thaumaturge, plus encore que le saint, que l'Église a canonisé. Les Trois Compagnons, nous l'avons vu, avaient été expressément invités à écrire sa biographie pour raconter ses miracles et ses signes.

Ce sont surtout des guérisons miraculeuses que ses premiers biographes attribuent à François. Au commencement il se dérobe aux prières, aux exigences dont il est assiégé ; il s'estimait indigne d'une puissance aussi grande, et l'exercice de cette puissance ne fut jamais son affaire essentielle. Ces guérisons avaient lieu par la prière, le signe de la croix, et l'imposition des mains ; il a guéri des perclus et des paralytiques, rendu même la vue à des aveugles, et chassé des démons. Un jour, un démon, exorcisé par lui, s'enfuit si rapidement que François crut avoir été dupe de la personne qui avait réclamé son assistance, et s'éloigna en rougissant. Lui-même, dans la nuit et la solitude, il croit combattre quelquefois avec les démons qui viennent troubler sa prière et son sommeil : « Faites, faites, s'écrie-t-il, esprits de mensonge ; vous ne pouvez rien que ce que vous permet la main divine, et je suis prêt à accepter tout ce qu'elle m'inflige. » Alors, ces démons ne sont plus que des figures fantastiques qui se jouent autour du rocher de son âme pieuse. Une fois, il annonce à l'un de ses hôtes qu'il mourrait ce jour même ; celui-ci ne songe point qu'un saint qui pourrait le sauver est assis à sa table, et le miracle consiste seulement dans le fait que la prédiction se vérifie. Dans ses propres maladies, François ne recourt jamais à sa vertu thérapeutique ; il appelle un médecin.

Parmi les cas innombrables où l'aide du saint fut sans doute invoquée, on ne cite que ceux où la guérison intervint. Dans ceux-ci, tout

en faisant la part de l'élément légendaire, nous ne saurions voir autre chose que dans les guérisons innombrables attribuées aux saints du moyen âge, c'est-à-dire, d'une part, l'effet puissant produit par la présence d'un homme que ses contemporains avaient déjà canonisé sur des êtres qui s'abandonnaient à cette impression avec une foi absolue, et, de l'autre, la puissance, mystérieuse encore pour nous, qu'exerce dans la maladie, par le moyen du système nerveux, une spiritualité prononcée et la prédominance de l'élément religieux. L'une de ces deux puissances peut même, à elle seule, produire ces effets soi-disant miraculeux. Les guérisons subites opérées sur la tombe d'un janséniste, rejeté par l'Église, le diacre Pâris, sont aussi évidentes et nous ont été transmises d'une manière aussi sûre que quelque prodige que ce soit des saints du moyen âge. Et, de nos jours, nous avons été témoins de faits semblables. Après la guérison, même imparfaite, de la nièce de l'archevêque de Cologne, par le moyen de la sainte robe de Trèves, des milliers d'êtres souffrants accoururent de toutes parts; l'autorité ecclésiastique, dans son rapport officiel, a constaté « dix-huit guérisons réelles. » S'il en est ainsi, pourquoi faire rentrer dans leur obscurité ces reliques merveilleuses? Serait-il possible que leurs vertus fussent si promptement épuisées? Les dérober aux croyants, n'est-ce pas pécher contre l'humanité souffrante et l'Église elle-même?

Quant aux contemporains de François d'Assise, ils ont certainement pensé que toute créature lui obéissait, et qu'il pouvait même transformer les éléments. On lui apportait des pains pour les bénir, et ces pains, précieusement gardés, guérissaient de toute maladie; il en était de même, pour le bétail, du foin de la crèche de Greccia. Un homme craignant Dieu, a le bonheur d'obtenir une corde avec laquelle le saint liait son froc; il la plonge dans l'eau qu'il donne à boire aux malades: tous, au nom du Christ, recouvrent la santé.

Mais c'est après sa mort que François a accompli la plupart des miracles qu'on lui attribue; l'invocation de son nom suffit même à ressusciter les morts, et Celano le célèbre comme un sauveur universel: les anciens n'en ont pas dit davantage d'Esculape[1]. Tous les

[1] Celano termine sa légende par ce cantique :

Sanctus pater atque rectus
Est Franciscus, cœlo vectus
Transmigrans a sæculo.

Fit obliquus per hunc rectus,
Et qui ligno fuit vectus
Redit absque baculo.

Digitized by Google

malades qui ont trouvé la guérison en l'appelant à leur aide, tous les naufragés qui l'ont invoqué et ont revu leur patrie, sont les témoins de ses merveilles. Quand un saint était en train de devenir en grand renom (car la mode y est aussi pour quelque chose), et qu'on disait qu'il en avait soulagé plusieurs, alors tout le monde l'invoquait, et il n'est sorte de grâces qu'on ne réclamât de lui. Toute maladie n'est pas mortelle ; souvent celui que l'on croit mort revient à la vie. C'est toujours quelque chose d'heureux que de guérir d'une grave maladie, mais la piété même et la vanité trouvent leur compte à ce que la guérison ait été l'œuvre merveilleuse d'un saint. Il suffisait qu'un franciscain fût dans le voisinage, ou que l'évêque du diocèse fût ami de l'ordre, pour que la nouvelle du miracle parvînt à Rome et de là au monde entier : « On nous mande d'Allemagne, écrit Grégoire IX, que saint François a, dernièrement, ressuscité un mort [1]. » La tradition n'a pas enregistré tous les cris de détresse, tous les soupirs inexaucés qui sont montés à saint François du lit des malades ou du milieu des tempêtes, et que la tombe et la mer ont ensevelis.

Quant à ceux de ses miracles qui sont en contradiction évidente avec les lois divines de la nature, tous manquent d'une base historique suffisante : il en est ainsi de tous ces prodiges qui dépassent les signes mêmes de Jésus-Christ, et qui tiennent tant de place dans le *Livre des Conformités*. Bonaventure lui-même raconte, il est vrai, qu'un aveugle d'Assise auquel on avait arraché les yeux, en punition d'un vol, recouvra la vue après avoir passé trois jours devant l'autel de saint François ; ces yeux nouveaux étaient seulement un peu plus petits, et le miracle avait été attesté, sous la foi du serment, par un moine et un chevalier. Mais ce récit n'est autre chose qu'une interpolation, et c'est seulement après la mort de Bonaventure qu'il a été intercalé dans son livre.

Rien n'est plus inconsistant et obscur que les traits magiques qui lui

Per hunc dæmon est ejectus
Sanitatumque profectus
Confertur in populo.

Qui repebat super pectus
Firmus vadit et erectus
Ejus adminiculo.

Per hunc cæcus intuetur,
Mutus loqui prohibetur
Nec linguæ vincticulo.

[1] *Gregor. IX*, a. 1230. (*Wadding*, Ann., t. II, p. 231.)

sont attribués. Celano raconte que le saint, malade, vit un jour l'eau de son breuvage se transformer en vin. François, qui se croyait à peine permis de boire assez d'eau pour étancher sa soif, aurait plus volontiers changé le vin en eau.

Bonaventure rapporte que « le serviteur de Dieu, prêchant à Gaëte sur le rivage et étant pressé par la foule du peuple, sauta seul dans un bateau qui, de lui-même, sans rames, à la surprise de tous, se dirigea vers la haute mer, où il demeura immobile sur les vagues aussi longtemps que François parla à la multitude qui était sur le rivage; puis, lorsque la foule eut reçu sa bénédiction et se fut écoulée, le bateau revint au bord comme il s'en était éloigné. » Bonaventure oublie seulement qu'un second miracle était ici nécessaire, puisqu'il s'agissait de faire entendre au peuple de Gaëte un sermon prononcé sur la haute mer, et de renvoyer chez elle une multitude attentive sans doute aux mouvements ultérieurs du bateau automate: c'est là une de ces mauvaises légendes où se retrouve déjà la tentation de faire dépasser par François les miracles du Christ qui, dans une occasion semblable, pria seulement Pierre d'éloigner un peu sa barque du rivage.

Il y a plus de poésie et en même temps de vérité dans le récit qui nous montre François, au milieu d'une nuit d'insomnie et de grande faiblesse, désirant entendre de la musique, mais ne trouvant pas séant de faire jouer quelque chose devant lui. Bientôt, comme il songeait au Seigneur, il entend les accords d'un luth merveilleusement doux, qui semblaient s'éloigner et se rapprocher tour à tour. Bonaventure remarque, à cette occasion, que ce n'était pas seulement les créatures qui lui obéissaient, mais que la Providence condescendait à ses désirs, et que les anges le servaient. Il ressort pourtant de son récit que François seul entendait la mélodie divine, tandis qu'elle échappait à ses disciples réunis autour de lui.

XIII

Près des sources de l'Arno et du Tibre, une montagne des Apennins, boisée jusque près de son sommet, avec des grottes profondes et d'abruptes parois de rochers qui, d'après une antique légende, se sont dressées vers le ciel au moment de la mort du Christ, était devenue l'une des retraites préférées de François d'Assise. Cette montagne, nommée l'Alverne, lui appartenait, autant qu'il peut être question de propriété quand il s'agit d'un homme qui ne voulut rien posséder sur

la terre; le comte Roland, le seigneur du pays, lui en avait fait don. Les disciples de François y avaient construit une chapelle, avec quelques huttes. C'est dans ces hautes solitudes, dans l'été de l'an 1224, et pendant le jeûne de quarante jours qu'il avait l'habitude d'observer en l'honneur de l'archange Michel, que se passa le plus grand miracle du moyen âge, le plus grand miracle même de tous les âges croyants, celui des *saints stigmates*.

L'événement est raconté, dans les trois récits essentiels, non pas d'une façon contradictoire, mais différente, et dans une forme qui, de plus en plus, s'amplifie et s'enrichit.

Celano rapporte que, dans les deux dernières années de sa vie, le saint portait, en cinq endroits de son corps, le signe de la croix, comme s'il avait été pendu au bois avec le Fils de Dieu. Retiré dans une solitude, il avait longtemps demandé à Dieu de lui manifester sa volonté, et, selon son habitude, il avait cru la reconnaître en ouvrant l'Évangile devant l'autel : trois fois son regard était tombé sur le récit de la Passion. Alors il aperçut, en vision, un séraphin avec six ailes, les mains étendues, attaché à la croix; deux ailes sont élevées au dessus de sa tête, deux se déploient pour prendre leur vol, les deux autres enveloppent le corps tout entier. Cet aspect, tout ensemble, le navre et le pénètre de joie; et, comme il se demandait ce que signifiait cette vision, à ses mains et à ses pieds commencèrent à se montrer les marques des clous comme dans l'apparition, avec leurs têtes saillantes dans la paume des mains et sur les pieds, et, au-dessus des mains, un appendice de chair, en forme de pointe recourbée; au côté droit une cicatrice, qui souvent saignait et mouillait ses vêtements.

D'après les Trois Compagnons, François, priant un matin, sur l'Alverne, au temps de l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre), et abîmé qu'il était dans un sentiment de compatissance pleine de douceur pour le Crucifié, vit lui apparaître un séraphin avec six ailes, entre les ailes, la figure du plus beau des hommes, un crucifié, l'image du Christ; de deux ailes, le séraphin cachait la tête, de deux autres, le reste du corps jusqu'aux pieds, il en étendait deux pour voler; quand la vision s'évanouit, les stigmates apparurent, c'est-à-dire, les clous sous forme d'excroissances de chair, et ayant même la couleur du fer.

Selon Bonaventure, après avoir consulté trois fois l'oracle de la Bible, François reconnut qu'avant de quitter ce monde il devait devenir semblable au Christ dans sa Passion, comme il l'avait suivi dans les actes de sa vie. Un matin, comme il était en prière sur la pente

de la montagne, il vit un séraphin descendre d'un vol rapide des hauteurs du ciel, ayant entre ses ailes de feu l'image d'un homme crucifié : heureux d'être regardé par le Rédempteur, sous la forme d'un séraphin, la douleur compatissante du crucifiement traversa pourtant son âme comme un glaive, et l'ami du Christ apprit, par révélation divine, qu'il devait être transformé à sa ressemblance, non pas par le martyre de la chair, mais par l'ardeur de l'esprit (*incendium mentis*) : aussitôt l'apparition évanouie, les marques des clous et la blessure du côté commencèrent à apparaître.

Deux points restent obscurs dans les trois récits. Comment les stigmates du séraphin purent-ils être vus, puisque, de deux de ses ailes, il couvrait tout son corps? Et comment les stigmates se communiquèrent-ils à François d'Assise, puisqu'il n'est pas ici question, comme dans les légendes postérieures d'empreintes analogues, ni de l'impression d'un embrassement, ni des rayons sanglants et lumineux partant des blessures de l'apparition? En outre, dans le premier récit, on voit seulement un séraphin crucifié; dans le second, c'est plutôt un homme crucifié entre les ailes du séraphin; enfin, dans le troisième, sous la forme du séraphin, c'est le Christ lui-même. Cette dernière version se trouve confirmée, en 1282, par la déclaration d'un frère lai, auquel saint François apparut de nuit, sur l'Alverne, et lui dit que, lors de la fête de l'Exaltation de la Croix, ce n'était pas un ange qui lui était apparu, mais Christ lui-même, sous la forme d'un séraphin, et que, pendant que la montagne resplendissait d'une lumière d'or, le Christ avait imprimé sur son corps, avec une grande douleur, les blessures de ses membres saignants. Le général de l'ordre fit enregistrer, dans les archives d'Assise, ce tardif témoignage qui complétait les récits primitifs.

L'humble François chercha à cacher « le divin mystère », mais ne put dérober cependant les stigmates à quelques-uns de ses disciples les plus intimes; sur son cadavre, beaucoup de ses religieux, et la multitude accourue, les virent et les baisèrent : ici, les trois biographies sont unanimes.

On a soutenu que François s'était fait à lui-même, volontairement, les saints stigmates, et les avait ensuite tenus cachés par humilité, ou bien qu'il se les était faits, sans s'en apercevoir, dans l'exaltation prodigieuse de son imagination, excitée encore par le jeûne et sa profonde solitude de l'Alverne. Il ne suffit pas, pour condamner cette hypothèse, de dire que la propre mutilation est un crime contre notre corps, et que l'humilité si vraie de François d'Assise ne lui aurait

jamais permis de se faire ainsi, en quelque sorte, l'égal du Crucifié. Mutiler son corps pour le prétendu service du Christ, n'a rien de criminel, au point de la vue de la manière de penser et de sentir avec laquelle nous avons affaire ici; et, lorsqu'on se propose d'imiter ainsi les côtés extérieurs de la vie de Christ, on pouvait arriver très-facilement au désir de devenir semblable, jusque dans ses souffrances, au Maître bien-aimé. Nous savons qu'un contemporain de François d'Assise, vivant dans ces mêmes contrées de l'Alverne, le marquis de Monte-Ferrando, homme de grande science ecclésiastique et fort dévoué à l'Église, porta pendant plusieurs années, en souvenir des souffrances du Christ, les stigmates de ses plaies qu'il se faisait lui-même chaque vendredi. Mais la forme particulière des stigmates de François d'Assise, excroissances charnues, ressortant en forme de clous, exclut absolument toute explication semblable.

Des mystiques modernes ont voulu expliquer cet étrange phénomène par la seule puissance de l'imagination. D'après eux, François d'Assise, avec son amour pour Jésus, tout ensemble idéal et sensitif, s'était si profondément abîmé dans la contemplation des blessures du Seigneur, que cette contemplation était devenue pour lui une souffrance réelle, et que, dans le délabrement complet de son être physique qui n'était plus animé que par le souffle de l'esprit, l'imagination avait pu acquérir une force *plastique* assez puissante pour que les stigmates se reproduisissent sur son propre corps [1]. Cette explication n'est pas nouvelle, elle remonte au XIII[e] siècle. Jacques de Voragine, l'auteur souvent crédule de la *Légende dorée*, voit dans « l'imagination véhémente » de François d'Assise, la cause essentielle du phénomène auquel il semble ainsi, peut-être parce qu'il était dominicain, refuser une origine absolument miraculeuse; il explique l'apparition de l'Alverne comme une vision intérieure, à peu près comme l'a fait Görres de notre temps, mais sans les paradoxes philosophiques du mystique allemand [2]. Bonaventure, sans qu'il s'en doutât lui-même, se rangeait aussi à cette interprétation lorsqu'il écrivait que François devait être transfiguré à l'image du Crucifié, « non point par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'esprit. »

Depuis que l'Église a institué une fête des Saints-Stigmates, comme

[1] On a rappelé, pour appuyer cette hypothèse, les cas si nombreux où la femme, dans l'état de grossesse, ébranlée par un phénomène subit, en communique l'empreinte à l'être qui fait encore un avec elle. Mais ici, nous sommes transportés dans un domaine physiologique tout à fait différent.

[2] *Jacobus de Voragine, Sermo* III *de S. Franc.* (*Serm. Lugd.* 1494, 4.) — GÖRRES, *Christl. Mystik.*, B. II.

pour un second Crucifié, ce phénomène des cinq plaies, saignantes le vendredi et surtout le Vendredi-Saint, s'est souvent reproduit, particulièrement chez des femmes, mais toujours dans un clair-obscur de fanatisme, de faiblesse nerveuse, de désordre moral, ou de mensonge. C'est un trait caractéristique que, chez plusieurs de ces femmes stigmatisées, les cinq blessures restent à l'état latent et ne se trahissent que par des douleurs locales, fait que l'on attribue à d'humbles prières pour qu'une grâce aussi éclatante demeure cachée aux hommes. De nos jours (c'était avant le plus récent épisode de la crédulité moderne), les stigmates, sous la forme d'une simple sueur de sang, ont persisté chez la nonne de Dulmen, la bienheureuse Catherine Emmerich, même en présence de commissaires de police et de membres de la faculté; il est regrettable seulement que ce soit un poëte, Clément Brentano, le pieux songeur, qui ait seul assisté, avec quelques vieilles femmes, aux longues souffrances de cette fleur de la Passion : la limite qui sépare la fiction de la vérité n'existait plus pour le frère de Bettina d'Arnim, et le fait dont il s'agit n'a pu être placé au-dessus de toute espèce de doute.

D'ailleurs, s'il est permis de penser que chez des femmes malades des nerfs, et tombées dans une sorte de pieux éréthisme, la contemplation constante des blessures du Christ ait pu produire, dans les portions correspondantes d'un corps délabré, un état morbide où le sang transsude sur la peau, et forme ainsi une cicatrice, cette hypothèse, à peine suffisante pour expliquer la blessure du côté, perd toute valeur quand il s'agit des stigmates de l'Alverne. Attribuer à l'imagination de François d'Assise la formation de têtes de clous noires, et d'excroissances charnues et recourbées, c'est trop attendre de la nôtre. Une façon naturelle de se représenter les choses, ne perd point ses droits, même dans le domaine où nous sommes : il nous répugne d'admettre que la reproduction des clous eux-mêmes qui, chez le Crucifié de Golgotha, n'étaient rien moins que formés de sa chair, soit un élément vrai de la ressemblance du Christ; les traces sanglantes laissées dans son corps sont tout ce que l'on peut admettre comme type de reproduction, quelle que soit l'explication que l'on donne de cette reproduction elle-même. Mais les plus anciens témoignages s'opposent à ce qu'on se représente les stigmates de François d'Assise comme des blessures ouvertes, ainsi que nous les montrent les tableaux d'église, et qu'on se les figure habituellement. Il faut donc, ou bien amender, sur ce point, le récit des premiers biographes, ou bien se résigner à y voir une énigme inexplicable jusqu'ici.

XIV

A l'époque où se place cet événement mystérieux, François n'était encore que dans sa quarante-troisième année, mais son corps était entièrement épuisé. Ses yeux, enflammés par les pleurs continuels qu'il versait sur le Crucifié, étaient menacés d'une complète cécité. Élie de Cortone l'amena à grand'peine, et seulement en lui citant un passage de la Bible [1], à ne pas se refuser plus longtemps aux soins d'un médecin. Mais il ne pouvait se résoudre à ne plus pleurer : « Frère médecin, disait-il, on ne doit pas, pour cette lumière du jour que nous avons en commun avec les mouches, se dérober à lumière du ciel. » Il consentit pourtant à une cautérisation douloureuse, et, pour encourager son corps frémissant devant l'instrument rougi par le feu : « Mon frère le feu, dit-il, le Seigneur t'a créé beau et utile, sois-moi doux à cette heure, et que le Dieu suprême modère ton ardeur, afin que je la puisse supporter. » Puis il fait le signe de la croix sur le fer brûlant, et se laisse tranquillement imprimer de profondes blessures. « Louez le Seigneur, cela ne m'a pas fait mal, » dit-il à ses disciples (*Paete non dolet*), et au médecin : « Si cela ne suffit pas, faites-le une fois encore. »

Ne pouvant plus marcher, il se fait conduire, une dernière fois, monté sur un âne, de bourgade en bourgade; on croyait voir un cadavre, et pourtant il prêchait infatigablement l'humilité et la patience. A Sienne, crachant le sang, ne supportant presque aucune nourriture, avec d'indicibles douleurs dans tous les membres, on crut sa fin venue : il avoua alors qu'il avait péché contre son frère l'âne (c'est-à-dire son corps), en lui refusant le nécessaire. Une nuit, veillant et priant, il entend ces paroles : « François, il n'y a dans le monde aucun pécheur à qui, s'il se convertit, Dieu ne pardonne; mais celui qui se tue lui-même par de dures pénitences, ne trouvera pas merci dans l'éternité. » Il croit reconnaître, dans cette plainte involontaire de sa propre nature impitoyablement foulée aux pieds, la voix menteuse de l'ennemi des hommes.

Il appelle les douleurs ses sœurs, et n'est pas visité un instant par le murmure et le doute. « Un dur martyre ne serait pas si dur à supporter que trois jours de cette maladie, dit-il à l'un de ses disciples,

[1] Sirach, 38, 4.

mais il me suffit qu'il m'arrive ce qui a plu à mon Seigneur. » Sa communion avec son Maître est telle qu'au milieu de ses longues tortures, il n'a pas même le désir du départ.

Il vécut ainsi six mois encore. Élie, qui ne le quitta plus, l'avait amené à Cortone, mais le saint voulait mourir à Assise. Lorsqu'il y arriva, l'espérance de posséder prochainement son corps, provoqua dans le peuple une joie immense; un peuple vraiment catholique fait plus de cas encore des saints morts que des saints vivants. — C'est à la Portiuncula, où il avait reçu l'esprit de grâce, qu'il voulut rendre l'esprit de vie : « C'est ici la maison de Dieu, dit-il; mes fils, ne l'abandonnez jamais : si l'on vous en chasse par une porte, rentrez-y par l'autre. » — Privé de la vue, il étend les mains pour bénir. « Sur qui repose ma main ? » demande-t-il. — « Sur la tête d'Élie. » — « Hé bien ! je te bénis, toi par qui le Seigneur a augmenté mes frères et mes fils; je te bénis autant que je puis et plus que je ne puis, et en toi tous les autres; le Seigneur se souvienne de ton labeur et de tes peines, et, à l'heure de l'angoisse, que l'héritage des justes te reste ! »

Il gisait nu sur la terre. Son gardien lui ordonna, au nom de l'obéissance, de se laisser revêtir d'un froc donné en aumône au pauvre du Christ; mais le mourant exigea qu'après sa mort on le plaçât un moment nu sur le sol, et couvert de cendres.

Il se fit lire le passage de l'Évangile où Jean rapporte que Jésus, avant la fête de Pâque, sachant que son heure était venue, comme il avait aimé les siens dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Il répéta ces paroles d'un psaume : « Je crie au Seigneur de ma voix suppliante; » puis, s'adressant aux siens qui pleuraient : « J'ai fait ce qui était en moi : le Christ veuille vous apprendre aussi ce qui est en vous. Maintenant, je suis appelé par Dieu; adieu, mes fils, demeurez dans la crainte du Seigneur. Le trouble et la tentation viendront; le salut est à ceux qui persévéreront dans ce qu'ils ont commencé; mais moi je vais à Dieu, à la grâce de qui je vous recommande tous. » — C'est au milieu de ces paroles d'amour qu'il expira.

C'était le 4 octobre 1226, à l'heure du crépuscule[1]. Les larmes des disciples et de la multitude accourue se changèrent en allégresse et en chants de louange qui retentirent durant toute la nuit, comme aux temps où l'Église primitive voyait, dans la mort du martyr, son enfantement à la véritable vie. — Le lendemain, dimanche, un peuple tout

[1] C'est-à-dire, selon la supputation italienne, l'heure où le dimanche commençait; pour nous, c'était le samedi, 3 octobre.

entier, des rameaux d'olivier et des torches dans les mains, au chant des cantiques, accompagna le corps du saint à Assise, en traversant l'église de Saint-Damien, afin que Claire et ses vierges, comme il le leur avait promis, le vissent encore une fois : le cadavre fut déposé dans la cathédrale de la ville, l'église de Saint-George.

Deux ans plus tard, le cardinal Ugolin, devenu pape sous le nom de Grégoire IX (et dont l'exaltation au trône pontifical, si elle n'avait pas été prévue par François [1], avait été favorisée sans doute par l'autorité grandissante de l'Ordre, et par l'intimité du cardinal avec son fondateur), célébra la canonisation solennelle du saint d'Assise. Le peuple qui disait de lui : « Il exauce ceux que Dieu lui-même n'écoute pas, » — exprimant ainsi, sous une forme profane en apparence, mais au fond très-exacte, la pensée même de toute intercession des saints, — le peuple l'avait dès longtemps canonisé. Grégoire IX, déjà blanchi par l'âge, vint lui-même à Assise ; la vie du mendiant sublime fut racontée devant la multitude ; on lut les témoignages de ses miracles ; et le pape, s'inclinant profondément sur son cercueil, annonça à voix haute à l'Église le nouveau saint, *saint François, Pater seraphicus!* Puis, le *Te Deum laudamus*, chanté par tout un peuple, retentit dans la cathédrale et la ville d'Assise. — Celui que les litanies nomment le pauvre du Christ, l'humble gonfalonier du Crucifié, fut dès lors le génie tutélaire du pays, et l'une des puissances historiques de l'Église.

Le pape posa la première pierre de l'église de Saint-François sur la colline du Paradis, nommée antérieurement, s'il en faut croire une tradition franciscaine, *la colline de l'enfer*, parce que les malfaiteurs y étaient exécutés. François lui-même aurait demandé à y être inhumé. Les dons affluèrent de toutes parts, et, en 1230, l'église inférieure, bâtie par un architecte germain, Jacques l'Allemand, était déjà assez avancée pour que le corps du saint pût y être transporté, au milieu d'un immense concours. Élie de Cortone, devenu le chef des Franciscains, appela, au service de l'Ordre, la peinture et la sculpture renaissantes : c'est ainsi que le tombeau du mendiant est devenu le berceau de l'art italien qui, dans sa période ombrienne, tempérant la roideur hiératique des temps anciens par la tendresse et la passion, garda l'intimité et la naïveté sentimentale de François d'Assise, jusqu'au moment où le génie de Raphaël franchit les limites trop étroites de l'atelier de Pérouse, et atteignit à la suprême beauté.

[1] François lui adressait ainsi ses lettres : *Episcopo totius mundi*. On a vu là une prédiction. Ce n'était peut-être autre chose qu'un témoignage d'obséquiosité.

Les deux Ordres mendiants, grâce à leur droit de prêcher et de confesser en tous lieux, ainsi qu'aux immunités de toute sorte que leur accorda le saint siége, formèrent une milice papale souvent en lutte avec l'épiscopat et le clergé séculier. Les disciples de François s'emparèrent bientôt, comme ceux de Dominique, de la science ecclésiastique; mais les intérêts terrestres allumèrent entre eux des jalousies contre lesquelles le souvenir du pacte généreux, conclu entre les fondateurs des deux Ordres, fut trop souvent impuissant. Cependant, tandis que les Frères Prêcheurs s'emparaient peu à peu de la confiance des classes supérieures et de l'influence politique, s'accommodaient de la richesse (oubliant que Dominique, mourant, avait maudit ceux qui introduiraient dans son ordre la peste des biens terrestres), et ne reculaient devant aucun moyen pour accomplir leur saint office de gardiens de l'orthodoxie, les Franciscains demeurèrent, surtout dans les pays latins, les religieux du peuple, pauvres comme lui, se recrutant dans ses rangs, prenant part à ses détresses et à ses joies, l'aidant de leurs conseils pour la vie présente, autant que pour l'autre vie. Mais s'ils eurent pour eux le cœur du peuple, les disciples de François participèrent aussi à son abaissement. Tandis que l'enthousiasme des premiers temps se refroidissait, un alanguissement moral trop précoce se glissa dans l'Ordre; l'oisiveté et la vie errante de ces religieux qui trouvaient partout la nappe mise, devaient produire leurs fruits corrompus, et nous voyons déjà Bonaventure se plaindre que la milice franciscaine soit devenue une association de vagabonds. Pourtant, l'esprit de François d'Assise reparut toujours, de génération en génération, dans cet Ordre populaire. Aujourd'hui encore, on dit proverbialement, en Italie, qu'il n'arrive rien de bon ni de mauvais sans qu'un *fra* n'y soit; et c'est à la réalité que Shakespeare et Manzoni[1] ont emprunté ces figures de pauvres Franciscains, intervenant comme de bons génies dans les tragédies domestiques et les épreuves des peuples.

Élie de Cortone, après bien des crises, fit prévaloir dans l'Ordre les tempéraments que rendait indispensables la dureté de la règle primitive, « faite pour des anges plutôt que pour des hommes. » On se résigna à la propriété commune comme à une nécessité. Mais ces innovations rencontrèrent çà et là les plus énergiques résistances; quelques-uns des disciples de François voulurent dépasser même la limite devant laquelle le maître s'était arrêté à regret; ils tentèrent de réaliser l'absolu. La papauté, persuadée que si l'enthousiasme est capable de fonder un

[1] *Roméo et Juliette*; — les *Promessi Sposi*.

Ordre religieux, il faut, à la longue, autre chose pour assurer son existence, condamna ces Zélotes qui, de leur côté, déclarèrent que l'Église de Rome, avec ses ambitions de puissance séculière et de richesses terrestres, était déchue du Christ. Beaucoup d'entre eux, pleins de foi dans le prochain retour de saint François et l'avénement de l'*Évangile éternel*, destiné à remplacer, dans l'âge du Saint-Esprit, l'Évangile temporaire et symbolique du Christ, moururent sur l'échafaud pour le crime de n'avoir absolument rien voulu posséder sur la terre. Mais l'Église a su dompter aussi cette insurrection spiritualiste. Plus puissants que ces hérétiques qui appliquaient à la nouvelle Babylone les menaçantes prédictions de l'Apocalypse, interprétées par leur prophète Joachim de Flora, de nombreux saints sont sortis des rangs des Franciscains; et non-seulement des saints, mais des évêques et des papes, bien que l'Ordre eût primitivement renoncé à toutes les dignités de l'Église. Sixte-Quint, l'inflexible pape-roi, était Franciscain, comme le doux Ganganelli, le disciple involontaire de l'époque encyclopédiste, qui signa la ruine des Jésuites. L'Église a envoyé parmi les peuples, dans les palais et les cabanes, tantôt pour les affaires du Christ, tantôt pour celles de son Vicaire, les fils de François d'Assise, armée immense qui comptait encore cent mille têtes au dernier siècle, armée irrésistible jusqu'à ce que son temps fût passé.

CH. BERTHOUD.

DE LA PHYSIOLOGIE APPLIQUÉE A LA CRITIQUE

OU

ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE

CINQUIÈME ARTICLE[1]

LE RÉGIME, LES HABITUDES

La santé, qui dépend foncièrement de la complexion héréditaire, peut toutefois se modifier selon le régime que l'on suit. Comment donc *le régime* n'aurait-il pas aussi son influence sur les œuvres de l'écrivain ou de l'artiste?

Ce point confine à celui du climat, et en est presque un corollaire. En effet, n'est-ce pas le climat qui détermine la nature et l'usage des aliments et des boissons, dont les influences répétées deviennent peu à peu considérables?

Une alimentation plus fine fait un chyle plus riche, de meilleure qualité, une chair plus heureuse, un sang plus beau, plus vif, un fluide nerveux plus exquis. Tout cela, c'est l'huile de la lampe. L'esprit s'en ressent nécessairement. A la longue, tout l'organisme se modifie d'une manière analogue.

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet et 1er août 1863.

Je vous renvoie, sur ce chapitre, au livre aimable de Brillat-Savarin, où se trouve développée si plaisamment, par axiomes et aphorismes, l'influence considérable des aliments sur les idées et sur les travaux de l'esprit.

A la suite de *la Physiologie du Goût*, on devrait imprimer en appendice un joli opuscule beaucoup moins connu ; c'est une amusante leçon d'un certain professeur Babrius, intitulée : *De l'Influence du Vin sur la Civilisation*, et prononcée par lui à Bordeaux, en 1840, dans son cours d'Œnologie.

Selon le spirituel docteur, il y a dans l'espèce humaine deux races bien distinctes : celle qui boit du vin et celle qui en est privée ; et, selon un autre, qu'il cite et qu'il pourrait bien avoir inventé, la matière colorante qui donne à la peau de chaque peuple sa teinte particulière, est la même qui colore les boissons dont il s'abreuve. Ainsi, la coloration rosée des Bourguignons tient à la couleur de leur vin ; c'est le thé qui jaunit l'épiderme du Chinois ; la matière colorante de la bière est aussi celle des teints du Nord, à la Rubens et à la Jordaens ; celle du maïs allume la peau rouge de l'Américain. Et il en est de même pour l'esprit et les idées de chacun de ces peuples...

« Partout où le raisin mûrit, dit Babrius, les arts, la poésie, l'éloquence, le sentiment exquis du beau, éclatent et grandissent, comme au souffle d'une divinité bienfaisante. »

Là sont les peuples vraiment doués et vraiment initiateurs. Les autres, même les plus grands, ne sont qu'initiés, ne développent qu'une civilisation de reflet, et une civilisation inégale, à laquelle participent seulement les classes aristocratiques, tandis que toutes les autres restent plongées dans une sorte de barbarie misérable. Pourquoi, chez ces peuples si divers de races, de mœurs, de religions, les classes élevées imitent-elles dans leurs vêtements, dans leurs usages, dans leur théâtre, dans leur langage, les modèles qui viennent de Paris ? Quel est le lien, invisible mais réel, qui rapproche tous ces peuples par le haut et tend à les ramener tous à la civilisation française ? C'est que, chez ces peuples, toutes les classes privilégiées consomment les vins de France. Aussi, celles-là tendent-elles, non-seulement à nous ressembler, mais à se rapprocher entre elles dans des sentiments de paix, de fraternité et d'harmonie universelle. Si, au contraire, les masses populaires, dans ces mêmes pays, continuent à se jalouser et à se haïr sans raison comme aux temps barbares, « c'est, dit Babrius, parce que leur caractère est âpre, acide et divers, comme les boissons vulgaires dont leur corps est imprégné. »

Le miracle de Bacchus civilisant les peuples barbares et apprivoisant les tigres se reproduit donc encore de nos jours... Le degré de civilisation d'un peuple est toujours proportionnel à la qualité et à la quantité des vins qu'il consomme... Un gastronome émérite, Brillat-Savarin, a écrit ces paroles mémorables : « Dis-moi ce que tu *manges*, je te dirai ce que tu es. » Ce spirituel magistrat s'est approché de la vérité ; il l'aurait montrée dans sa beauté nue, s'il eût écrit : « Dis-moi ce que tu *bois*, je te dirai ce que tu es. » En effet, qu'importe que l'homme emprunte les grossiers matériaux de sa nutrition au règne végétal ou animal ; qu'il renouvelle ses os, sa graisse, ses muscles, ses cheveux, etc., avec des éléments puisés dans les chairs d'un autre animal, dans le gluten et l'amidon des céréales, dans les légumes des jardins? Cela pourra avoir tout au plus quelque influence sur sa force matérielle, sur sa forme, sur sa taille. Mais le Patagon gigantesque, le Samoïède nain, l'habitant de la Nouvelle-Hollande, le Cafre noir comme l'ébène, sont, aussi bien les uns que les autres, morts à la civilisation, malgré la différence de leur régime alimentaire : on ne saurait trouver dans les aliments proprement dits autre chose que la cause de la force animale. Or, ce n'est pas le degré de la force musculaire qui fait connaître la grandeur réelle d'un peuple : sa valeur se mesure au degré de sa puissance intellectuelle et morale, degré toujours corrélatif à certaines conditions du système nerveux, sur lequel on ne peut nier que la qualité des choses qu'on boit ait une grande influence.

Et de là, l'histoire à la main, ce plaisant docteur Babrius (c'était le très-spirituel et très-regretté Jules Arthaud) pousse gaiement sa pointe...

Le meilleur argument, sans doute, pour prouver comme quoi le vin donne de l'esprit, serait cette jolie leçon inspirée à l'aimable professeur... faut-il dire Babrius, ou Ebrius?... par les vins exquis du pays dans lequel il prêchait si gentiment. Ne sentez-vous pas, dans cette gaieté, un bouquet de Château-Margaux?

Eh bien! faites la part de la plaisanterie, ôtez du paradoxe tout ce que vous voudrez, il restera toujours quelque chose de vrai : c'est qu'on peut considérer le système sanguin comme un vaste réservoir auquel viennent aboutir les substances absorbées par les voies digestives, les poumons et les téguments. Boissons, matière nutritive extraite des aliments, médicaments, tout passe par le sang, pour être ncorporé à l'organisme ou agir sur lui d'une façon ou d'une autre.

« Croit-on, dit Babrius, qu'un sang mêlé à une bouteille de vin généreux agira sur les nerfs de la même manière qu'un sang affadi par

une bouteille d'eau de guimauve? Là est le point fondamental de notre question physiologique. Chaque boisson imprime au sang une modification particulière. C'est même sur ce seul fait d'expérience qu'est fondée toute la doctrine des médications prises à l'intérieur. Lorsqu'un médecin prescrit une tisane ou une potion quelconque, c'est comme s'il disait au malade : Vous mélangerez telle substance à votre sang, afin que celui-ci en fasse sentir l'influence à l'ensemble du système nerveux ou seulement à une portion particulière de ce système, — selon que le médicament a une action générale ou locale. — Est-il donc surprenant que des boissons diverses mêlées au sang agissent sur les nerfs d'une manière différente? »

Déjà, la Bourguignonne Mme de Sévigné, et le Bordelais Montesquieu, nous ont donné occasion de vérifier, par leur exemple, la justesse de cette observation.

M. Michelet, de son côté, dès le commencement de son *Histoire de France*, signale très-sérieusement ce point : « Derrière cette rude et héroïque zone de Dauphiné, de Franche-Comté, Lorraine, Ardennes, dit-il, s'en développe une autre, douce et féconde en fruits de la pensée; je parle des provinces du Lyonnais, de la Bourgogne et de la Champagne : zone vineuse, de poésie inspirée, d'éloquence, d'élégante et ingénieuse littérature. Ceux-ci n'avaient pas, comme les autres, à recevoir et renvoyer sans cesse le choc de l'invasion étrangère : ils ont pu, mieux abrités, cultiver à loisir la fleur délicate de la civilisation. »

Et dans son *Tableau de la France* le brillant historien nous fait suivre des yeux les trois degrés de cette zone en même temps vineuse et littéraire : « La fougue et l'ivresse spirituelle du midi, l'éloquence et la rhétorique bourguignonne, la grâce et l'ironie champenoise.... Sur la montagne de Langres, naquit Diderot. C'est la transition entre la Bourgogne et la Champagne. Il réunit les deux caractères... »

On se rappelle aussi le mot de d'Alembert que nous avons cité à propos du climat.

Au reste, par *régime* il faut entendre, non-seulement les aliments et les boissons, mais l'usage journalier de l'air, de la veille et du sommeil, l'ordre des travaux et des exercices, l'hygiène physique et morale, les habitudes, qui peu à peu nous changent, nous font « une seconde nature, » en substituant quelquefois au tempérament naturel une sorte de tempérament acquis.

Le régime des gens de lettres et des artistes est souvent très-bizarre. Il ne serait pas impossible toutefois de retrouver dans leurs ouvrages la trace, soit de leurs principales habitudes, soit même quelquefois de leurs excentricités.

Vous savez quel était le régime de notre grand romancier Balzac dans ses crises de composition. Après un frugal dîner, il se couchait à six ou sept heures, se faisait réveiller à minuit, prenait du café noir, ou plutôt verdâtre, extrêmement fort, et travaillait jusqu'à midi.

Or, dans ses œuvres, pleines d'effort, quel que soit le génie, — ne sentez-vous pas cet homme surmené, ce tempérament nervoso-sanguin, encore *entraîné* artificiellement par les excès d'un tel régime?

M. Michelet travaille le matin, mais emploie aussi le café. Dès qu'il se lève, à six heures, il l'avale: cela *le porte,* dit-il, jusqu'à midi. Le porte? Non, l'enlève. On le sent à son style, plein d'éclairs, mais aussi de saccades fébriles, — outre le tempérament ultra-nerveux, avec le sang picard dont nous avons parlé.

« Turgot ne travaillait bien que quand il avait largement dîné. Pitt ne mangeait jamais que chez lui, et sa table était frugale; seulement, lorsqu'il avait une affaire importante à discuter, il prenait un peu de vin de Porto avec une cuillerée de quinquina. Addison parle d'un avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans la main un bout de ficelle dont il serrait fortement un de ses pouces pendant tout le temps que durait son plaidoyer: les plaisants disaient que c'était le fil de son discours. Le docteur Shapman rapporte qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras chaque fois qu'il avait une affaire importante à plaider[1]. »

Girodet n'aimait pas à travailler pendant le jour. Pour moi, je l'eusse bien deviné à la couleur blafarde de sa peinture. La nuit, quand l'inspiration lui venait, il se levait, faisait allumer des lustres, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et, ainsi affublé, ce mamamouchi peignait ses grands cabas diluviens. — Michel-Ange quelquefois avait fait à peu près de même, mais avec une seule chandelle; et pour la statuaire, l'effet est bien différent. — L'historien Mézeray ne travaillait qu'à la chandelle, même en plein jour et en plein été; il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la rue, le flambeau à la main, les personnes qui lui rendaient visite. Grétry, pour s'animer dans la composition, jeûnait et prenait du café, s'échauffait jour et nuit à son piano, jusqu'à cracher le sang avec une abondance

[1] RÉVEILLÉ-PARISE, *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.*

effrayante : l'œuvre faite, il se reposait et tâchait d'arrêter l'hémorrhagie. Bossuet se tenait dans une chambre froide, et la tête chaudement enveloppée. Schiller, avant de composer, se mettait, dit-on, les pieds dans de la glace. Guido Reni peignait avec une sorte de pompe : il était alors vêtu magnifiquement, et ses élèves le servaient en silence, autour de lui rangés. Le musicien Sarti ne composait que dans l'obscurité. Cimarosa, pour s'exciter, cherchait la lumière et le bruit. Païsiello ne s'inspirait qu'enseveli dans ses couvertures[1]...

Sans analyser l'influence possible de toutes ces bizarreries, contentons-nous de reconnaître qu'en général, le régime, les habitudes, le milieu, marquent plus ou moins leur empreinte dans les œuvres de l'artiste ou de l'écrivain.

On disait que les discours de Démosthène sentaient l'huile de la lampe. Les vers de La Fontaine fleurent les bois, les champs, le thym et la rosée.

Lélia, de George Sand, respire la fièvre de la vie parisienne à une époque troublée. *La Mare au Diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette*, exhalent la sérénité pacifiante de la vie champêtre et les grâces tranquilles du Berry. *Spiridion* a été écrit dans la chartreuse de Valdemona, aux gémissements de la bise dans le cloître en ruines. Une cellule de moine, dans un site sublime, c'est bien là le cadre qui convenait à cette belle œuvre, le milieu dans lequel elle devait naître.

« Nos travaux, dit M. Michelet, se ressentent de la contrée où ils furent accomplis. La nature travaille avec nous. C'est un devoir de rendre grâce à ce mystérieux compagnon, de remercier le *genius loci*. »

M. Renan, dans l'Introduction à la *Vie de Jésus*, s'exprime ainsi : « L'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre, furent pour moi comme une révélation. »

Eugène Pelletan, dans sa *Nouvelle Babylone*, peint un homme de lettres qui, en perdant son logement, son lieu habituel et chéri, a perdu son inspiration :

« Je meurs, dit-il, le préfet m'a tué ! » — Je le regardai avec inquiétude; je craignais que, dans le changement de domicile, sa tête n'eût déménagé la première. — « Oui, tué, ajouta-t-il en portant le poing à sa tête. Il y avait là quelqu'un, et maintenant, j'ai beau frapper : personne, pas une idée ! — Comment le préfet a-t-il pu vous ôter l'esprit ? — Mais, en m'ôtant mon logement ! Vous ne savez donc pas que l'es-

[1] RÉVEILLÉ-PARISE, *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.*

prit est une bête d'habitude. « Bourdaloue ne joue bien que dans son tripot, » écrivait Mme de Sévigné, pour dire que Bourdaloue ne prêchait bien qu'à certaine église. Le mur de la chapelle l'inspirait comme le Saint-Esprit. En voulez-vous une autre preuve, tirée cette fois de la philosophie? Le philosophe Kant avait un peuplier devant la fenêtre de son cabinet de travail ; une main profane abattit un jour l'arbre rêveur, et du coup le philosophe perdit le fil de sa pensée. L'âme, comme la plante, a son atmosphère; l'extérieur agit toujours sur l'intérieur ; j'attache une grande importance à l'habitation, car la forme, car l'orientation de notre appartement, car la couleur et la ligne de notre entourage, tout cela déteint sur notre pensée, tout cela nous parle, nous inspire bien ou mal, et travaille avec nous à notre insu. Voulez-vous avoir le secret de la littérature du premier empire? Allez voir le mobilier du temps chez quelque marchand de bric-à-brac. Que pouvait rêver, que pouvait dire, en conscience, le génie le plus robuste sur ces chaises raides, devant ces meubles stupides, devant ces pendules idiotes chargées de troubadours, devant ces vases, à quatre mille ans près, étrusques, les deux couleurs les plus tristes de la terre, suie et brique, devant ces sofas de satin jaune, peints en jaune, comme pour donner la jaunisse à l'amour?

» C'est parce que je connais de longue date le danger du milieu sur notre esprit, que j'avais cherché, que j'avais trouvé l'idéal de l'appartement pour un homme d'étude. C'était au fond d'une cour, au troisième étage : je planais sur le jardin du Luxembourg; je voyais, à la vérité, le palais, mais je voyais aussi le parterre. Sitôt que le printemps ramenait le soleil, j'en avais la primeur; sitôt que le jardin fleurissait, j'en respirais l'odeur, de ma croisée. Le soir, après ma journée de travail, je regardais les étoiles dormir sur les marronniers. Le matin, au petit jour, les merles me réveillaient en sonnant une aubade. Je vivais dans mon grenier, à moitié route du ciel, comme un dieu de l'Inde, au milieu des chants et des parfums.

» Mais un jour le préfet eut l'inspiration poétique de jeter une rue à travers le jardin du Luxembourg. Il fallait, pour réaliser cette œuvre d'imagination, abattre l'arbre de la liberté, le dernier survivant de la première Révolution, raser l'orangerie à peine bâtie de la veille, démolir la charmante fontaine de Marie de Médicis, couper la magnifique allée de platanes qui verse une ombre druidique sur le gazon, et la double guirlande de vignes vierges qui circule d'un arbre à l'autre, de chaque côté de ce sanctuaire de verdure. N'importe : place au moellon!

» Le Sénat murmura bien, à voix basse, contre cette usurpation

sur son territoire. La nouvelle rue mettait en quelque sorte le palais en dehors du jardin. Mais le destin avait parlé par la bouche du préfet; la ligne funèbre marquée à l'encre rouge passait sur ma tête, et, par sommation d'huissier, j'ai dû quitter mon appartement, l'Éden de ma pensée, tout palpitant encore du bruit d'ailes des sylphes et de mes rêves, et tout parfumé du souffle des lilas et des orangers. Je demeurais là dans mon centre, dans le centre de mes études et des études de mes enfants, à côté des bibliothèques et des colléges. Et maintenant, voyez: le sort m'a relégué dans ce faubourg, au milieu des rouliers et des fumiers : quand je mets la tête à la fenêtre, ma vue flotte délicieusement sur un échiquier de choux et de poireaux; quand j'envoie mes fils au collége, les malheureux font le matin une lieue pour le trajet, une lieue pour le retour, et le soir ils recommencent la même cérémonie : quatre heures en tout, quatre heures perdues. Pour peu que j'aie besoin d'un livre, je dois consentir pour mon compte au même sacrifice. Ah ! maudit soit le jour... »

En un mot, qui osera dire que le milieu et toutes les circonstances diverses du régime et des habitudes, la vie sédentaire ou la locomotion fréquente, la vie méditative dans les grands bois silencieux ou au bord de la mer retentissante, la vie enterrée dans un trou de province ou bouillonnante au creuset de Paris, qui osera dire que toutes ces choses, et mille autres analogues, soient sans influence sur l'homme, et par conséquent sur son œuvre?

Les variations atmosphériques nous changent et nous retournent à l'instant. Non-seulement chaque homme est un monde, et il n'y a pas deux individus absolument identiques; mais encore chaque individu varie sans cesse par mille et mille causes.

« Je ne suis fou, dit Hamlet, que par le vent du nord-est ; quand le vent est au sud, je distingue très-bien un faucon d'un héron. »

Voltaire a toute une jolie fantaisie sur les variations du caractère anglais et de la vie à Londres, selon que souffle ou ne souffle pas cet affreux vent.

Il n'y a pas besoin d'aller en Angleterre pour en sentir les fâcheux effets. En France même, sitôt qu'il règne, comme on a mal aux nerfs ! Comme on est courbatu, brisé dans tous ses membres ! On sent dans ses os le froid de la mort. Le feu, même en été, ne vous réchauffe point. On s'enfuit dans son lit, le froid vous y poursuit... Qu'ils sont

rares les maîtres d'études qui, ce jour-là, ne donnent pas de *pensum* à leurs écoliers ! Et les maris qui, ce jour-là, ne sont pas aigres avec leurs femmes ! Et les ministres qui, ce jour-là, n'envoient pas aux journaux des *avertissements*, tout au moins des *communiqués !*

Ainsi, nous sommes tous des baromètres, des thermomètres, des hygromètres; tous, — excepté, bien entendu, les spiritualistes dogmatiques, qui sont exempts des humaines faiblesses, comme chacun sait, et qui savent subir toutes les variations de l'atmosphère ou des gouvernements, sans jamais se sentir rompus ni corrompus.

Bossuet avait pris un parti héroïque pour sauver les affaires de l'âme envahies par celles du corps et compromises, à ce qu'il semblait, par la physiologie naissante: c'était de lui attribuer résolûment, à elle, à l'âme, même la faim, même la soif, et tout ce qui s'ensuit. « Ainsi, dit-il dans son traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, quand le corps a besoin de nourriture et de rafraîchissement, il se fait *en l'âme* une douleur qu'on appelle *faim et soif*, et cette douleur nous sollicite à manger et à boire, etc. »

Quoi ! c'est en l'âme que tout cela se passe ? Quoi ! c'est de l'âme que tout cela dépend ? Mais c'est confondre l'âme avec la vie, et, par excès de spiritualisme, revenir à la doctrine contraire.

En effet, où donc Bossuet était-il allé prendre cette explication singulière ? C'était dans saint Thomas. Mais saint Thomas lui même, où donc l'avait-il prise ? C'était, selon toute apparence, chez Aristote et chez Galien. Or, Galien était médecin, par conséquent peu spiritualiste ; et, quant à Aristote, s'il s'était précipité dans cette doctrine, c'était justement par réaction contre les hypothèses et les légendes platoniciennes.

« Platon avait dit que l'âme est d'origine céleste, que son essence est de vivre d'une vie toute spirituelle, qu'elle est venue dans le corps par une chute mystérieuse (voyez le *Phèdre*), que sa destinée en ce monde est de s'affranchir des organes, et, à travers une série de voyages et d'épreuves corporelles, de reconquérir sa vie primitive en Dieu (voyez surtout le *Phédon*). Contre cette haute doctrine, chère aux âmes mystiques, — dit M. Saisset, — s'éleva le génie critique d'Aristote. Il ne voyait dans la préexistence des âmes, dans la chute et la métempsycose, que des mythes ingénieux, des métaphores poétiques. Il se moquait de ces âmes qui voyagent à la recherche d'un corps et changent d'organes comme on change d'hôtellerie. Pour lui, l'âme en général est naturellement dans le corps, et telle âme est appropriée à

tel corps et non à un autre. *L'âme*, disait-il, *c'est la forme du corps*, entendez l'acte, l'énergie, la force qui anime le corps et se sert des organes pour sentir, penser et agir. Lors donc qu'Aristote énumère les facultés de l'âme, il compte parmi elles la faculté nutritive. C'est la plus humble, il est vrai ; mais cette faculté pourtant est la base solide sur laquelle s'élèvent progressivement la faculté de se mouvoir, la faculté de penser. Telle est la doctrine qu'Aristote enseigna à Théophraste, et qui, à travers mille vicissitudes, prit possession des écoles du moyen âge, fut acceptée par la théologie, formulée par saint Thomas, et élevée, peu s'en faut, à la hauteur d'un dogme reconnu par l'Église et soutenu, au besoin, par le bras de l'État [1]. »

Ainsi, chose singulière ! cette théorie de l'âme, opposée par l'empirisme de Galien et d'Aristote à l'idéalisme de Platon, il arrive que Bossuet, dans son spiritualisme à outrance, la reprend pour s'en faire une arme contre l'invasion de la physiologie. Vicissitude bizarre ! qui ne s'explique que par l'obscurité de ce mot *âme*, — dénomination vague d'une hypothèse mal définie et indéfinissable, — voile flottant qui recouvre un problème insoluble : celui de la nature de l'homme, — double en apparence, et une pourtant.

Il faut se rappeler que Bossuet distingue dans l'âme deux sortes d'opérations : les opérations sensitives et les opérations intellectuelles. Dans les premières, l'âme est passive ; dans les secondes, elle est active. Mais, en fin de compte, Bossuet en vient jusqu'à mettre la volonté dans toutes, même dans celles qu'il avoue qu'on fait sans le savoir !

Cette doctrine fut encore exagérée par Claude Perrault, l'architecte de la colonnade du Louvre, et par Stahl, le médecin de Berlin ; si bien qu'ils la rendirent ridicule, sous le nom d'*animisme*.

Selon Claude Perrault, dès la naissance d'un enfant, et même au sein de sa mère, *son âme a résolu* de faire circuler le sang, dans l'intérêt du corps, et elle a pratiqué cette sage résolution avec une assiduité si louable et si constante, qu'elle s'en est fait une habitude, une de ces habitudes auxquelles on obéit sans s'en rendre compte.

Selon Stahl également, si le sang circule dans les veines, c'est que l'âme veut qu'il circule. Et l'âme veut cette circulation parce qu'elle sait que le mouvement est nécessaire pour empêcher la corruption des humeurs et pour réparer les pertes de l'organisme. Si cette circulation s'opère par un mécanisme admirable, s'il y a un double système de vaisseaux sanguins et dans ces vaisseaux des valvules, si le sang sort du

[1] Émile Saisset, *Revue des deux Mondes*, du 15 août 1862.

cœur pour aller aux poumons et rentrer dans le cœur ranimé et purifié, c'est l'âme qui a disposé toutes les pièces de cette merveilleuse machine hydraulique. Elle s'y est proposé une fin générale et mille fins partielles, et elle y a approprié mille moyens : car c'est elle qui a construit les organes, et elle les a construits pour un but précis. Quand une cause étrangère vient troubler la vie, l'âme attentive s'inquiète de ce désordre. Elle active la circulation, et n'hésite pas à donner à son corps une agitation salutaire. On appelle cela la fièvre, et les bonnes gens s'imaginent que la fièvre est une maladie. Point du tout ! la fièvre est un effort de l'âme pour guérir le corps : car l'âme est le premier des médecins, et tout l'art de la médecine consiste à épier les démarches de l'âme et à la seconder dans son ministère réparateur [1].

Voilà quelles furent les exagérations de Stahl et de Claude Perrault. Bordeu s'en moqua, et fit bien. « Stahl a prétendu, dit-il, que l'âme dirige tous les mouvements du corps, et qu'elle pourrait bien l'avoir arrangé lui-même : certains symptômes des maladies ne sont que la colère de l'âme, qui se prépare à livrer bataille à la matière morbifique, et si, comme il n'arrive que trop, l'âme vient à faire quelque faute par mégarde ou même de propos délibéré, ce sont les funestes suites du péché originel, qui font que l'âme n'a pas toutes les qualités qu'il faut avoir pour diriger le corps et le bien conduire... Si on demande d'où vient le mouvement du cœur, c'est l'âme qui en est la cause, comme elle est celle de la nutrition, et comme elle fait elle-même le choix des humeurs qu'elle sait envoyer à propos à leur destination, par exemple lorsqu'elle envoie la salive à la bouche, car M. Stahl s'est expliqué même sur cette question, et il a dit que *l'âme a le soin d'humecter la bouche lorsqu'il le faut.* »

Avec le spirituel Bordeu, tout le XVIII[e] siècle éclate de rire à ces propositions de Stahl et se jette à cœur-joie dans l'excès opposé. Pour réagir contre cet *animisme*, on affecte le matérialisme. Voltaire, Diderot, *e tutti quanti*, s'amusent à prêcher : Tenez-vous le ventre libre ! C'est là le grand principe de nos actions ! Toute l'âme pend à cela !

« Ne nous étonnons pas, dit l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, que l'homme, avec tout son orgueil, naisse entre la matière fécale et l'urine, puisque ces parties de lui-même, plus ou moins élaborées, plus souvent ou plus rarement expulsées, plus ou moins putrides, décident de son caractère et de la plupart des actions de sa vie. »

[1] *Stahl et l'Animisme*, par ALBERT LEMOINE.

Suit le détail, dont je vous fais grâce. — Dans un autre endroit du même ouvrage, l'auteur, revenant sur ce sujet, à propos d'un passage de saint Paul sur *les ventres paresseux*, nous donne le conseil que voici : « Quand vous aurez, le matin, une grâce à demander à un ministre ou à un premier commis de ministre, informez-vous adroitement s'il a le ventre libre. Il faut toujours prendre *mollia fandi tempora.* » — Là-dessus, Voltaire cite l'exemple du cardinal de Richelieu. — Il revient encore, avec plaisir, à ce même sujet dans son esquisse intitulée : *les Oreilles du comte de Chesterfield et le Chapelain Goudman...*

Voilà comment l'abus des explications prétendues spiritualistes pousse les esprits malins et justes à se jeter, par réaction et pour rétablir la balance, dans un matérialisme de fantaisie.

Les esprits même sérieux et tristes sont quelquefois tentés de réagir aussi, et c'est apparemment quelque chose comme cela que Pascal voulait exprimer lorsqu'il écrivait cette pensée : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur est que, qui veut faire l'ange, fait la bête. » Et cette autre proposition : « S'il s'abaisse, je l'élève ; s'il s'élève, je l'abaisse. »

Ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'il y a tour à tour, dans une seule et même personne, cent personnages différents. L'homme est-il à vingt ans ce qu'il était à dix ? A trente ce qu'il était à vingt ? etc. Ce n'est pas seulement chaque âge, c'est chaque saison et chaque journée, et chaque matin et chaque soir, qui a ses goûts et son humeur. En votre propre *moi*, ne distinguez-vous pas l'homme du matin et l'homme du soir, l'homme de la raison et l'homme de la sensation, l'homme des affaires et l'homme des plaisirs, l'homme d'étude et l'homme du monde, l'homme de sang-froid et l'homme d'enthousiasme (après qu'il a pris un peu de café et entendu un peu de bonne musique), l'homme des livres et l'homme des théâtres, l'homme de la solitude et l'homme de la foule, l'homme en robe de chambre et l'homme en habit ? — Rien que sur ces deux derniers mots, il y aurait tout un chapitre.

Nous venons de voir Guido Reni peindre avec pompe, en habits magnifiques. On sent bien cela dans son style, de même qu'on sent bien au style de Buffon qu'il écrivait en grandes manchettes de dentelle, et à celui d'Alexandre Dumas qu'il écrit toujours en manches de chemise. Diderot, de même, à l'éloquence libre et lâchée, se plaisait dans sa

robe de chambre, et dans sa vieille, entendez-vous ? Comme il la regrette, lorsqu'il l'a quittée ! ou plutôt lorsqu'elle l'a quitté !

« Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle ! Elle moulait tous les plis de mon corps, sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau ! L'autre, raide, empesée, me *mannequine*... Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière ? Un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume ? Elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus ! Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis. Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne ; ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui surveillait la Toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe... »

Le vêtement a donc son influence, comme le temps et comme l'air. Il se moule à nous, nous à lui. « Le vêtement, dit Shakspeare, révèle souvent l'homme. » C'est un passe-temps, en voyage, de deviner les gens à leur mise, autant qu'à leur physionomie. Cela fait suite à Lavater. M. Léon Plée, si ma mémoire ne me trompe pas, a écrit là-dessus de jolies choses.

Quelquefois un détail suffit. — Quand notre Balzac, encore inconnu, s'essayait sous vingt pseudonymes et écrivait, pour se faire la main, une trentaine de volumes, que depuis il ne reconnut jamais, il avait, s'il faut en croire son ami Dutacq, collaboré à un petit livre intitulé : « *l'Art de mettre sa Cravate de toutes les manières connues et usitées*, enseigné et démontré en seize leçons ; précédé de l'Histoire complète de la Cravate depuis son origine jusqu'à ce jour ; de Considérations sur l'usage des cols, de la cravate noire et de l'emploi des foulards, etc. » On faisait voir, dans ce traité, comme quoi chaque profession, chaque classe sociale a une façon particulière de se cravater, et comment d'un coup d'œil, à la cravate seule, vous pouvez deviner le caractère d'un homme, son passé, son présent, son avenir. Je n'ai pas rencontré ce savant livre, mais j'en imagine volontiers les deux principales divisions : — d'une part, les hommes soi-disant sérieux, portant des cols droits et se plaisant à être guillotinés par leur cravate ; de l'autre, les gens naturels, tolérant à grand'peine le col brisé, et encore pour se conformer à l'usage, qui ne nous laisse que le choix des carcans ! —

là les diplomates, ici les artistes; dans ces deux genres rentreraient aisément toutes les espèces sociales...

Louis XIV ne paraissait jamais qu'en perruque : il en avait une petite, courte, pour le matin, pendant qu'on lui faisait la barbe ou qu'il était sur sa chaise d'affaires (voir, pour ce dernier mot et pour tout ce qui s'y rattache, le Dictionnaire de l'Académie), et une grande, majestueuse, pour l'apparat, lequel commençait dès le petit lever, tout de suite après la chaise d'affaires.

« Pourquoi, dit Buffon, la tête d'un docteur est-elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés, et pourquoi celle d'un homme du bel air en est-elle si légèrement garnie? L'un veut que l'on juge de l'étendue de sa science par la capacité physique de cette tête, dont il grossit le volume apparent, et l'autre ne cherche qu'à le diminuer, pour nous donner l'idée de la légèreté de son esprit. »

Je lis dans des Mémoires que M. de Sartines, lieutenant-général de police et homme du monde, avait toutes sortes de perruques, de tous les caractères et de toutes les dimensions : perruque pour le négligé, perruque pour le conseil; perruque à bonnes fortunes; perruque à interrogatoires. La perruque des rendez-vous galants était à cinq petites boucles flottantes. Celle dont le magistrat s'affublait pour interroger les criminels était terrible, elle faisait des serpents; on l'appelait *l'inexorable*.

Les orateurs athéniens portaient des couronnes de feuilles d'olivier, et tenaient un bâton, comme dans Homère. Nos avocats ont la robe, le rabat et le bonnet : le bonnet joue le rôle que jouait le bâton, et leur sert à faire mille singeries — de vivacité ou de majesté. — Les prédicateurs ont des surplis blancs, dont les ailes voulaient simuler des anges. Ainsi tout signe a son effet dans la grande mascarade humaine. Le costume exprime le caractère, et tour à tour le modifie : témoin les prêtres, les moines, les béguines, les soldats. L'uniforme, quel qu'il soit, comprime l'individualité et la façonne à son image. Il ne faut donc point s'étonner si le costume lui-même se marque dans le style. *Habits* et *habitudes*, — *costumes* et *coutumes*, — la ressemblance des mots exprime le voisinage des idées.

Comme je m'étendrais, si je voulais, sur les rapports de l'habit et du style, et sur toutes leurs analogies, volontaires ou involontaires! Il y a, dans la littérature courante comme dans les modes, des articles d'été et des articles d'hiver. Les articles d'été sont plus légers, plus lâches, les articles d'hiver sont plus serrés, plus solides... Mais c'est assez pousser la plaisanterie.

Sérieusement, chaque chose, grande ou petite, a son influence, bonne ou mauvaise, qui se marque souvent dans le style. Aucune circonstance n'est indifférente; tout a son importance relative, qu'il est possible de constater.

« Un cheveu même a son ombre, » dit Mahomet. — Comment donc le corps tout entier, avec tout ce qui s'y rapporte, n'aurait-il pas la sienne aussi ? Et comment donc, par conséquent, la physiologie pourrait-elle être séparée de la critique?

RÉCAPITULATION ET SUITE

Pour récapituler ce que nous avons dit jusqu'à présent, je crois, par cette série de détails et d'exemples, avoir suffisamment fait voir ce que j'avais avancé: comme quoi, dans une page et quelquefois moins, mais en général dans le style et dans la manière d'un écrivain véritable, on peut très-souvent reconnaître son tempérament et son caractère ; ses habitudes, sa profession; son sexe, son âge, sa santé ; sa famille, sa race; son pays, son siècle ; son climat physique et moral.

C'est tout ce que j'ai voulu indiquer, me contentant de donner un aperçu sommaire et rapide de l'application de la physiologie à la critique et à l'analyse des œuvres littéraires.

Bien entendu, ce procédé n'exclut nullement tous les autres : il ne rejette ni la critique des mots et du langage, qui va de la grammaire à la rhétorique, et de la rhétorique à la philologie; ni la critique philosophique, qui, sous le nom particulier d'esthétique, remonte aux principes de l'art et se flatte de pénétrer l'essence même de la beauté; ni la critique historique et morale, qui éclaire l'œuvre par la vie de l'auteur et la vie de l'auteur par l'œuvre, les replace dans leur siècle comme dans leur cadre et dans leur vrai jour, ou plutôt les reconstitue vivants, et ressuscite ensemble et l'œuvre et l'homme, et les contemporains, non d'un seul pays, mais de tous, par les littératures comparées et par l'histoire universelle.

A vrai dire, la critique physiologiste n'est qu'un département de celle-ci. Il est à noter, toutefois, que ce département menace de devenir à lui seul un empire, comme l'Ile-de-France est devenue la France.

Au reste, si autrefois la physiologie tenait moins de place dans la

critique, c'est que, même en dehors de la critique, la physiologie en elle-même existait à peine.

A présent, elle existe et s'accroît chaque jour, et pénètre partout. Pourquoi s'en plaindre? C'est un instrument de recherche et de précision ajouté aux autres. Tous, loin de s'exclure, se contrôlent entre eux. Est-ce que l'on a jamais un trop grand nombre de pierres de touche, de contre-épreuves et de vérifications? En chimie, quand on veut connaître un corps, est-ce qu'on le traite par un seul réactif? Non, mais par deux, par trois, par quatre, et par tous ceux dont on dispose. Pourquoi ne pas faire de même en critique, afin de bien connaître une œuvre et un artiste, et l'homme à fond?

J'entends! Ce procédé mènerait aisément au matérialisme. — Oui, si on l'employait à l'exclusion des autres, et si on le poussait à outrance. Mais, employé avec réserve, et de concert avec les autres, il ne présente aucun danger, et il fournit de nouveaux moyens d'analyse; il ouvre des aspects inattendus : il enrichit donc la critique. Pourquoi, alors, ne pas l'admettre? Est-ce que la critique et la philosophie auraient aussi leurs superstitions et leurs mystères? Est-ce que la critique et la philosophie ne sont pas l'examen libre, la recherche du vrai par tous les moyens?

La critique naturelle n'exclut ni la psychologie, ni la morale, — à moins qu'on ne prétende que l'âme et la raison sont hors de la nature, comme si la nature n'était que matière! — Ainsi donc, la critique physiologiste n'est pas du tout incompatible avec la critique spiritualiste. Au contraire, elle la complète, elle la sauve du vague et de l'à-peu-près : elle lui sert de lest; elle l'empêche d'aller se perdre dans les nues et dans les phrases. Elle abat les têtes de pavot de la vieille rhétorique soporifère... Ah! physiologie, sois bénie!

Répétons-le à satiété, pas une des interprétations psychologiques, morales, spiritualistes, n'est supprimée par ces observations physiologiques, qui contrôlent seulement les autres et qui les vérifient, ou qui sont vérifiées par elles. L'œuvre de l'écrivain ou de l'artiste étant l'œuvre de l'homme tout entier dans sa complexité vivante, on ne peut espérer de bien connaître et de bien expliquer cette œuvre que par l'analyse de cette complexité, de ce « tout naturel. » L'âme n'est qu'un des deux modes du moi. Elle est une force qui se sent, je dirai même une force simple, mais impliquée dans beaucoup d'autres. On doit débrouiller tout cela, autant que possible. Ceux qui ne font pas marcher de front la physiologie, la psychologie, la morale, l'histoire et le reste

sont des rhétoriciens incurables, qui n'ont pas le goût de la réalité.

Qu'on ne dise pas que ces observations, dont j'essaye de donner un spécimen, sont minutieuses, microscopiques. Pourvu qu'on les mette à leur place, à leur plan, et qu'on les subordonne aux autres, rien n'est minutieux, rien n'est insignifiant, de ce qui peut conduire, par la précision, à une plus grande somme de vérité.

Quant à moi, je l'avoue, ce qui m'attache, depuis *les Vies des Hommes illustres* de Plutarque, jusqu'aux monographies à la manière anglaise, c'est l'étude intime de l'individu, c'est le détail vivant et caractéristique. — La philosophie de l'histoire est une sphère supérieure d'où l'on plane sur l'ensemble de l'humanité; mais la vie des hommes — illustres, ou non, — leur biographie détaillée, voilà ce qui nous saisit, nous captive, nous intéresse intimement. L'étude du moral et celle du physique y sont étroitement unies, mêlées et confondues.

M. Sainte-Beuve a bien montré, dans un très-bel article sur sa méthode, comment, dans une famille, les esprits, les caractères et les tempéraments s'expliquent souvent les uns par les autres, avec des variantes pleines d'intérêt et de curieuses modifications d'un naturel analogue en ses divers exemplaires plus ou moins réussis.

Critique naturaliste de premier ordre, et peintre en même temps, il fait voir aussi et toucher du doigt qu'en dehors même de la famille proprement dite, il y a des familles et des groupes d'esprits et de talents, soit analogues, soit divers, « mais de la même *volée* et du même printemps, éclos sous le même astre, et qui se sentent nés, avec des variétés de goût et de vocation, pour une œuvre commune. » Et de cela également ils donne de nombreux exemples.

« Pour bien connaître un talent, ajoute-t-il, il convient de déterminer le premier centre poétique ou critique au sein duquel il s'est formé, le groupe naturel littéraire auquel il appartient, et de l'y rapporter exactement. C'est sa vraie date originelle. »

Il définit ainsi « la méthode naturelle en littérature » :

« Être en histoire littéraire et en critique un disciple de Bacon, me paraît le besoin du temps et une excellente condition première pour juger et goûter ensuite avec plus de sûreté. »

Il va jusqu'à dire : « On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand

même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? — Sur l'article de l'argent? — Était-il riche, était-il pauvre? — Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre? etc. — Enfin, quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. »

Il faudrait transcrire presque entièrement cet article, un des chefs-d'œuvre de la seconde manière de l'auteur, si courante et si pleine, un de ceux où se révèle, avec le plus d'éclat, de finesse et de vie, la faculté supérieure du critique. On y verrait, d'un bout à l'autre, ce que nous essayons de démontrer, que la production littéraire n'est pas séparable du reste de l'homme et de l'organisation, ni de la parenté[1].

Ce qu'on cherche dans une lecture, c'est l'homme, la femme, la vie, la passion, — le tempérament ou la fantaisie, — le corps ou l'âme, — non la rhétorique et les paperasses. Les livres où il n'y a que ces deux choses, ne sont bons que pour les pédants, les collectionneurs ou les bouquinistes.

Parmi toute la *farcissure* de Montaigne, comme lui-même l'appelle, je sens une personne, et des plus vives, — que nous avons tâché de définir; — mais les vieux rhétoriciens, qui n'ont que des phrases à la place du cœur, des phrases à la place de l'esprit, des phrases à la place du tempérament, semblables aux momies pleines de bandelettes écrites, — sont fastidieux à mourir.

J'avoue que ne suis pas fou de ce qu'on nomme « la saine littérature, » et de ce que j'appelle, moi, le style pâte-ferme; mais je n'aime pas davantage cette pâtisserie feuilletée qui se décore du nom d'élégance. Il ne faut ni trop lourd, ni trop léger.

Surtout il faut laisser la nature libre. Mettez à votre esprit la bride

[1] Si mon étude physiologico-littéraire eût été encore à venir lorsque je lus cet article si remarquable de M. Sainte-Beuve, je ne l'eusse pas commencée. Mais, ébauchée déjà sous forme de notes pour ma leçon d'ouverture à nos *Conférences de la rue de la Paix* au mois de décembre 1860, accrue ensuite peu à peu presque involontairement, elle était toute dans son cadre, sinon achevée, lorsque ce bel article vint, à la fois, me charmer en me confirmant dans mes idées, et me gêner en me donnant peut-être l'air de dérober celles du maître et d'aller témérairement sur ses brisées.

sur le cou, et, s'il est heureusement doué, il aura grâce, presque toujours, à courir et à discourir.

Ses défauts même seront aimables, parce qu'ils seront sincères comme ses qualités. On n'aura jamais à lui reprocher ni le pédantisme, ni le dogmatisme, deux épouvantails à faire fuir les gens !

Plus on met de soi, de son naturel, de son expérience personnelle, de ses passions et de sa raison, de ses tristesses et de ses joies, de ses nerfs et de sa substance, et de sa vie et de son âme, dans un écrit, dans une œuvre quelconque ; plus on lui donne d'intérêt, de valeur.

Il est vrai que par ce franc jeu et par cette sincérité, en se mettant tout entier dans son œuvre, en se livrant tel que l'on est, on donne prise aux adversaires.

Qu'importe ? Ne donne pas prise qui veut ! Plus l'arbre est fort, plus il fait d'ombre. On ne peut être aimé des uns, qu'en étant détesté des autres.

Le procédé dont nous venons de faire l'essai sur la littérature et sur les écrivains pourrait être essayé de même sur les musiciens et sur la musique, sur les peintres et sur la peinture, sur les statuaires et sur la sculpture, sur les architectes et sur l'architecture, en un mot sur tous les artistes et sur tous les arts ; — d'autant plus que dans les arts proprement dits, à la différence des lettres, *la sensation* est l'interprète nécessaire du sentiment et de l'idée. C'est même de là que vient le nom de la critique d'art, appelée *esthétique* (αἴσθησις, sensation) : nom qui semble présenter un sens moins large, moins élevé, que la chose qu'il désigne ; mais c'est que dans les arts le moral et le physique se mêlent plus que jamais.

Sans repasser par toutes les divisions que nous venons de parcourir pour montrer comment les observations physiologiques peuvent être de mise dans la critique littéraire, nous allons, par quelques indications de plus en plus rapides, faire voir que la physiologie trouverait aussi sa place dans la critique d'art.

ÉMILE DESCHANEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE ROMAN DE CÉLESTIN[1]

XII

Sa conduite avec Célestin fut, du reste, admirable de simplicité et de retenue. Emportée par une vive curiosité, elle voulut, avant tout, connaître l'homme singulier en face duquel elle se trouvait. Aussi dirigeat-elle toute ses batteries vers un seul point : la timidité de Célestin. Elle ne fut ni trop humble, ce qui eût augmenté l'embarras du pauvre professeur, ni trop hardie, ce qui eût amené un résultat identique. Antonine se contenta de paraître naturelle ; elle se mit sans hâte, mais sans lenteur, sur le pied d'une vieille intimité, se gardant avec soin de toute coquetterie apparente. La coquetterie pouvait effrayer le patient en lui rappelant qu'il avait affaire à une femme.

Qu'on ne nous accuse pas ici de prêter à Mme Warner des calculs délicats, incompatibles avec sa nature. A dire vrai, elle calculait moins sa conduite que nous ne sommes obligé de l'indiquer en la retraçant. Elle était habile, presque sans habileté, d'inspiration ; elle n'eût certainement pas raconté le plan qu'elle suivait.

Célestin opposait une résistance d'inertie dont elle n'avait pas prévu d'abord la ténacité. Loin de se décourager, elle se passionna pour son œuvre, et se jura mentalement qu'elle n'en aurait pas le démenti. Elle triompha ; elle accomplit un miracle véritable : elle endormit la susceptibilité maladive de Célestin. Il en vint lentement, peu à peu, à se croire seul, lorsqu'il était avec elle ; à oublier sa présence, à penser

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet et 1er août 1863.

haut, à ne plus étudier ses gestes, ses paroles, comme un acteur en scène et qui sent des lorgnettes braquées sur sa personne fardée.

Dès qu'il fut à l'aise et qu'il ne songea plus autant à jouer un rôle, il s'occupa davantage d'Antonine; il osa la regarder, il put l'écouter; il entendit sa voix de sirène, il connut ses yeux noirs et son sourire, il admira ses dents blanches qui rendaient ses lèvres plus rouges, il s'aperçut qu'elle était grande, qu'elle avait la main longue, que le bout du doigt, dont elle lui montrait certains passages dans ses livres, se nuançait d'une teinte rose.

Célestin en était là de ses découvertes, quand Antonine tomba subitement malade et fut obligée de garder la chambre pendant une quinzaine de jours.

En ne voyant plus Antonine, Célestin comprit plus nettement tout ce qu'il voyait quand il la voyait elle-même, et sentit combien elle occupait de place déjà dans son existence monotone; car, nous devons le dire, Célestin avait ressenti tout d'abord pour Mme Warner une sorte d'attrait vague dont il ne s'expliquait ni l'origine, ni les motifs. Elle l'attirait avant qu'il eût compris le charme de cette femme séduisante. Il ressentait en face d'Antonine une sensation agréable, il aimait à se trouver auprès d'elle, mais pendant longtemps il avait ignoré la couleur de ses cheveux: il était dominé par une force qu'il ne connaissait pas encore.

Tant que dura l'absence de Mme Warner, il resta silencieux et morose; à peine adressa-t-il une ou deux fois la parole à Marie, et, chaque fois, ce fut avec une irritation contenue, quoique bien visible. Marie remarqua ce changement d'humeur de Célestin, et en devina rapidement la cause. Elle se demanda alors si elle devait réellement se féliciter de la présence d'Antonine dans son intérieur ordinairement si triste. Malgré son humilité, malgré son peu de défiance, elle fut blessée, quoiqu'elle en profitât, de l'influence qu'exerçait cette étrangère introduite par elle. Jusqu'alors cette influence avait été favorable, mais l'épouse souffrait de ce mieux apparent dû à une autre femme. Sans être jalouse, sans accuser Antonine, ni soupçonner Célestin, Marie pressentait que certains médicaments pris à forte dose peuvent devenir d'horribles poisons.

Elle était inquiète et troublée. Elle regardait Célestin, et se disait en voyant son front chargé de nuages: Il attend Mme Warner!

Toutefois, pendant quinze jours, Célestin ne prononça pas une seule fois le nom d'Antonine, ne demanda pas une seule fois des nouvelles de sa santé.

Marie alla voir la malade; elle la trouva en petit bonnet de linge, auprès du feu, buvant une tasse de tisane. Antonine reçut son amie avec joie, lui parla de ses enfants, de M. Warner, se plaignit du temps qu'elle perdait grâce à sa malencontreuse indisposition, et parut entièrement absorbée par les préoccupations matérielles de son ménage. Elle n'évita pas d'amener la conversation sur Célestin; elle donna même à Marie quelques conseils sensés et qui semblaient dictés par l'intérêt le plus sincère.

Au bout de quinze jours, Antonine fit une visite de convalescente, montra sa pâleur, laissa entendre sa voix éteinte, et se retira.

Les leçons recommencèrent. Célestin les reprit avec plaisir, croyant trouver encore auprès de son élève cette douce intimité dont il avait déjà l'habitude et le besoin.

Quel ne fut pas son étonnement? Antonine se montra contrainte, embarrassée. Elle rougissait quand il lui parlait; elle baissait les yeux devant son regard, se taisait, ou causait de son mari. Cette conduite inattendue excita l'attention de Célestin. Il en fut ému, chercha la cause d'un pareil changement, regretta le passé, comprit enfin qu'il avait possédé, sans en jouir assez, un bonheur qu'on lui retirait brusquement. Ce qu'on n'était plus lui rappela mieux ce qu'on avait été. Mille détails inaperçus se détachèrent en relief et vinrent se retracer à l'esprit du misanthrope, parés de tout l'éclat des choses qui furent et qu'on pleure en vain.

En regardant Antonine, froide, réservée, souriant avec peine, paraissant en proie à une préoccupation douloureuse, il la revoyait doucement penchée sur son livre avec un sourire affectueux, ou causant d'un air de confiance et sans retenir sa voix harmonieuse et caressante. Quoi de plus innocent que ces marques de tendre sympathie? Mais en cessant de les donner, cette femme s'entourait d'un attrait irritant. Célestin s'appesantissait sur ses souvenirs; il ne pouvait plus voir Mme Warner sans songer à certains gestes, à certaines sensations confusément éprouvées jadis, qu'il attendait, *qu'il finit par désirer.*

Antonine avait réussi, Célestin pensait à elle; elle remplissait son cerveau, elle éveillait sa curiosité; elle répondait à un rêve de son esprit; on attendait, on désirait quelque chose qui vînt d'elle.

Un jour, elle sortit de sa réserve, ou plutôt de son mutisme, et ce fut M. Warner qui fit les frais de son éloquence.

« Qu'il était bon pour elle! De quels soins il l'entourait! Avec quelle sollicitude il s'intéressait à sa santé, à ses moindres caprices! Elle se savait essentielle à son bonheur; elle se savait l'âme de son âme et la

vie de son cœur. Il avait été jaloux d'elle, dans les premières années de leur mariage. Une fois, il la crut infidèle et songea au suicide.

» — Antonine, lui disait-il, si tu ne dois plus m'aimer, l'existence est finie pour moi ; que je me tue ou que je respecte mes jours, qu'importe ? la mort ne tardera pas.

» Elle ne méritait pas cet amour. Que faisait-elle, que remplir scrupuleusement ses devoirs et adorer son mari ? N'était-ce pas naturel ? Du reste, il fallait qu'elle fût douée d'un charme inconnu, car ses frères se seraient jetés au milieu du feu, si elle en avait manifesté le désir, et, chez ses parents, elle était la préférée, l'enfant gâté à qui on pardonne tout.

» — Vraiment, quand j'y réfléchis, je ne puis m'expliquer raisonnablement ces affections passionnées et dont je suis si peu digne. Qu'ai-je en moi, monsieur Célestin, pour mériter qu'on m'aime avec tant d'ardeur ? »

Lorsqu'elle prononça cette dernière phrase, Antonine avait repris ses manières d'autrefois, surtout ce laisser-aller séduisant qui la rendait si dangereuse. Célestin fut presque ébloui du regard rapide dont elle l'enveloppa, de la flamme qui étincela dans ses yeux bruns pour disparaître comme un éclair. En revenant de son trouble, il trouva Antonine retombée déjà dans la froideur et la contrainte.

Cette conversation lui laissa une impression profonde, mais étrange et confuse. Il lui sembla qu'un sang nouveau parcourait ses veines ; heureux et triste à la fois, il éprouvait une sensation singulière et douce.

— Cette femme est bien étonnante ! murmurait-il.

Aussi, ce fut avec une véritable angoisse qu'il attendit le retour d'Antonine. Il commençait à éprouver une vague inquiétude précurseur des grandes crises ; il pressentait chez Mme Warner un je ne sais quoi qu'il ne s'expliquait pas. Quand il essayait de fixer sa pensée sur elle, il voyait pour ainsi dire cette femme se dédoubler sous ses yeux : elle était *plusieurs*, et il ne pouvait la définir.

Les leçons se ressentirent de ce trouble nouveau ; Célestin devint brusque, incohérent ; il avait parfois des mouvements d'impatience, car toute émotion développait en lui une excessive irritabilité. Antonine l'excitait alors et l'amenait inévitablement à se rendre coupable de torts dont il rougissait aussitôt, qu'il aurait voulu racheter, et qu'elle lui pardonnait avec un tact infini. Il restait son obligé et ne se sentait pas humilié, tant elle s'entendait déjà à manier cette rude nature.

Cependant lorsqu'elle vit clairement l'effet produit par elle sur ce

sauvage, Antonine, se sentit satisfaite : sans le décourager entièrement, elle voulut arrêter la progression rapide de cet amour qui semblait pointer dans le lointain et s'annonçait d'une façon redoutable. Après avoir chassé cette première timidité de Célestin qui l'empêchait d'être lui-même, après l'avoir ainsi conduit à se révéler en partie, elle se trouva tout à coup en face d'une nature ardente et passionnée, dont l'étrangeté dérangeait tous les calculs de la coquetterie habituelle. Elle voyait luire dans ses regards les éclairs qui précèdent les orages. Ces orages l'attiraient et l'effrayaient à la fois. Elle se surprenait à en rêver la sublime horreur, et se jurait à elle-même de les fuir. Pourtant elle n'abordait plus Célestin sans ressentir un certain trouble où se mêlait un charme assez vif. Le misanthrope lui causait des émotions inconnues ; il différait tant de M. Warner, de M. Cressonneau, de tous les autres hommes rencontrés par elle au milieu de la vie, qu'elle en vint à ne plus voir sa laideur, à ne plus sourire de la gaucherie de ses manières, à ne plus blâmer la brusquerie de ses paroles et de son ton. Elle ne songea plus à le comparer à personne; elle oublia elle-même ses habitudes, ses préjugés, et considéra Célestin avec un étonnement profond, une curiosité avide, qui n'étaient pas l'amour sans doute, mais qui pouvaient en tenir lieu à cette femme jusqu'alors indifférente et glacée. Son cœur se connaissait si peu en sentiments tendres et enthousiastes! une erreur de sa part n'avait rien que de naturel.

Elle eut un bon mouvement : elle voulut ramener chez Célestin le souvenir de la réalité, et arrêter cette passion naissante avant qu'elle prît des proportions plus grandes. Seulement, pour la première fois depuis qu'Antonine était auprès de Célestin, Antonine fut maladroite avec Célestin. Si nous étions un moraliste, au lieu d'être un historien exact, nous ajouterions peut-être que Mme Warner fut maladoite parce que sa raison seule s'essayait à combattre l'amour *prochain* de Célestin, tandis que l'imagination d'Antonine se complaisait déjà dans cet amour nouveau.

Contre le danger croissant, elle inventa un remède, un seul, plus pernicieux que le mal lui-même : elle parla de son mari avec une rare insistance; elle le mit éternellement en tiers entre elle et Célestin. Elle avait d'abord dépeint l'amour de M. Warner pour sa femme, maintenant elle dépeignait l'amour de cette femme pour M. Warner.

« De quelle affection elle entourait cet heureux époux, et quels trésors de sentiments recélait le cœur d'Antonine! »

D'abord ces discours d'Antonine augmentèrent l'estime que lui

portait Célestin. Il se prit à la considérer comme une personne exceptionnelle, et se dit que M. Warner était un être bien heureux.

— Il a trouvé sans peine, sans le désirer même, ce que je cherchais avec tant d'ardeur, pensa Célestin. Cet homme assez vulgaire, d'après tout ce que je sais de lui, a rencontré une femme intelligente et dévouée, la compagne attentive et sympathique que, jusqu'à présent, j'ai vainement rêvée. Elle a des idées, du sentiment, une culture morale; il peut causer avec elle, en faire sa confidente, lui ouvrir son âme, l'initier aux combats qui l'agitent, — si toutefois ce modèle des maris possède une âme et connaît les douloureux enfantements de la pensée, ajouta-t-il avec un air de doute et un sourire amer.

Bientôt cependant cette description minutieuse, persévérante, du bonheur d'un autre, fit naître une sourde envie dans ce cœur ulcéré. Après avoir déploré son isolement, après avoir versé des larmes sur sa grandeur incomprise, il s'irrita de voir un étranger comblé des joies dont il était privé. Il y avait, à la vérité, quelque chose de cruel et d'enivrant à la fois dans le spectacle qu'Antonine présentait à ses yeux. Il ressentait le supplice du pauvre assistant tout à coup au banquet du riche; il compte les plats, leur fumet arrive jusqu'à lui, éveillant sa faim inassouvie, il entend les rires et les chants des convives; mais au-dessus du bruit, des rires et des chants, il entend les cris de son estomac, et de farouches convoitises remplissent son imagination.

A force de se dire : Antonine répand le bonheur autour d'elle, un jour vint où il s'écria :

— *Le bonheur, c'est elle!*

Alors, Antonine ne prononça plus le nom de M. Warner, sans causer à Célestin une douleur cuisante : la plaie creusée, chaque parole y tomba comme une goutte de plomb fondu. L'injustice du sort se retraça plus vivement à son esprit exalté; tout le fiel accumulé depuis des années au fond de son âme déborda : il sentit s'allumer en lui une animosité violente contre M. Warner.

Plus que cet homme, n'avait-il pas droit à tant de trésors qu'on ne savait sans doute pas apprécier?

Cependant il s'efforça de dissimuler sa souffrance, il voulut endurer avec calme un martyre qu'il n'osait ni avouer ni laisser voir. Il y réussit d'abord, mais cette résignation était au-dessus de ses forces. Il essaya de détourner les conversations de ce sujet brûlant, d'amener Antonine sur un autre terrain. Antonine s'y prêtait docilement, et Célestin, le

premier, se remettait à l'interroger sur M. Warner, avide d'apprendre encore ce qui le désespérait.

Cette lutte dura plusieurs semaines, semaines d'angoisses et de colères contenues auxquelles Célestin devait succomber. Enfin il perdit patience, la colère domina sur tous les autres sentiments.

— Eh! madame, s'écria-t-il durement, qu'ai-je besoin de savoir si vous aimez votre mari, et que m'importe le bonheur dont vous l'accablez?

— Vous m'interrogiez sur ses occupations et son caractère, je vous ai répondu.

— Je vous interrogeais... il le fallait bien. Depuis quelque temps vous parlez de lui, ou vous gardez le silence.

— Je ne viens pas ici pour causer, répliqua Antonine avec dignité, mais pour recevoir les conseils que vous avez eu la bonté de m'offrir. Si parfois le temps de nos leçons s'est écoulé en vaines conversations, c'est que vous paraissiez fatigué et peu disposé à vous occuper d'histoire ou de grammaire.

En disant ces mots, Antonine se leva lentement, prit son chapeau déposé sur un meuble, et s'approcha de la glace devant laquelle elle noua ses rubans.

Quand elle se retourna vers Célestin pour le saluer, il était accoudé sur une table, le visage caché dans ses mains : des larmes filtraient à travers ses doigts crispés. Elle fit deux pas vers la porte, puis s'arrêta et le regarda un instant. Célestin conservait son immobilité. Devant cette douleur simple et vraie, Antonine éprouva comme un remords; son cœur s'attendrit.

— C'est pour moi, c'est par moi qu'il souffre, murmura-t-elle.

Cette idée la toucha en flattant sa vanité. Elle vit cet homme, cité parmi les plus sauvages et les plus fiers, dompté et sans force sous son regard. Emportée par un mouvement plus énergique que sa volonté, plus rapide que la pensée, elle revint jusqu'auprès de la chaise où Célestin était retombé après son mouvement de colère.

De ses deux mains blanches et douces elle écarta les deux grosses mains rouges qui s'efforçaient en vain de cacher des pleurs abondants. A cette caresse, car c'en était une, Célestin tressaillit visiblement; ses larmes s'arrêtèrent, et, fixant des yeux ardents sur Antonine, il s'écria d'une voix sourde :

— Je vous croyais partie!

Antonine s'éloigna brusquement de lui.

— Non, je ne suis point partie, répondit-elle avec embarras. Pourquoi pleurez-vous? Vous êtes malade, je vais appeler Marie.

— Ne l'appelez pas, c'est inutile. Vous venez d'assister à une faiblesse méprisable chez un homme. Je n'ai pas besoin de nouveaux témoins.

— Je n'ai vu aucune faiblesse méprisable et dont un homme puisse rougir.

— Que devez-vous penser de moi! répéta Célestin, chez qui l'orgueil protestait encore au milieu même des plus violentes émotions.

— J'ai pensé que vous éprouviez une forte douleur.

— Oh! oui, s'écria Célestin, je souffre, je souffre horriblement! Je suis un malheureux! La vie que je mène est affreuse. Seul! je suis seul! pas un être qui me comprenne, qui soit digne de moi, que je puisse entraîner à ma suite dans le monde pour lequel je suis né. Oh! qui me donnera, qui me donnera... ce que tout le monde possède, excepté moi peut-être.

— Que vous manque-t-il? N'avez-vous pas une fortune qui assure votre indépendance, une femme qui vous aime!

— Une femme qui m'aime! ricana Célestin, en parcourant la pièce avec agitation. Une femme qui m'aime! qui me prend pour un fou, à la bonne heure! qui, chaque jour, brûle ce que j'adore; qui me regarde comme une espèce de phénomène rare dont elle a peur! — Qui vous a dit qu'elle m'aimait?

— Personne. Seulement, je suppose que votre femme ne peut que vous aimer.

Célestin s'arrêta brusquement.

— Si vous étiez ma femme, vous m'aimeriez?

— Sans doute.

— En effet, pourquoi pas? Vous aimez bien M. Warner! et, en disant ces mots, il éclata d'un rire nerveux et saccadé.

— Célestin, reprit doucement Antonine, et elle se rapprocha de lui, Célestin, vous blâmez l'amour que je porte à mon mari?

— Moi, allons donc! De quel droit le blâmerais-je, cet amour? Est-ce qu'il me regarde?

— Vous me rassurez. J'avais craint, j'avais cru presque...

— Qu'avez-vous craint, qu'avez-vous cru?

— Je vous croyais... jaloux?

— Jaloux! répéta Célestin, pour qui ce mot fut comme une brusque révélation de l'état intérieur de son âme. — Jaloux! mais, si j'étais jaloux, je vous aimerais!

— Et vous ne m'aimez pas, ajouta rapidement Antonine. Oh! ce serait un trop grand malheur, et je ne l'ai jamais craint, jamais cru. Je ne suis pas de celles pour qui l'on éprouve ces violentes passions; je n'ai ni la jeunesse ni la beauté qui les inspire, ni la coquetterie qui les développe, ni la corruption qui les encourage et les accepte. Je suis une femme simple, honnête. Si je ne m'étais pas connue moi-même, si, au premier abord, je ne vous avais pas jugé comme un homme grave et sérieux, absorbé par les plus hautes spéculations de l'intelligence, protégé par sa froide raison et la tendresse tranquille d'une jeune épouse contre toutes les surprises du cœur et de l'imagination, je ne serais pas venue dans cette maison au risque de troubler un ménage fait pour être heureux.

— Ainsi, répliqua Célestin lentement, vous me croyez incapable d'aimer?

Antonine se tut.

— Il est vrai, reprit-il avec un accent d'ironie; l'amour existe-t-il pour un personnage comme moi? Ne suis-je pas assez laid pour l'effrayer?

— Que dites-vous?

— N'est-il pas convenu que je ne sens rien, que mon cœur est de glace, que mon âme est de bronze?

— Vous ne le pensez pas!

— Demandez à Marie. Vous l'étonneriez bien en lui apprenant que je puis aimer, être aimé. Pour m'aimer il faudrait me comprendre, il faudrait deviner, sous la rude écorce du misanthrope, l'homme sensible que les déceptions ont brisé, qui se retire du monde par dédain de ses plaisirs faux, de ses joies superficielles; dont l'esprit contient tout un univers où nulle femme n'a posé son pied. Mais quelle femme ne reculerait devant certains abîmes? Quelle femme n'aurait le vertige en les sondant du regard? Ce que veut la femme, ce sont des chiffons, des compliments et de la gaieté.

— Vous vous trompez peut-être. Il y a quelquefois un cœur sous notre corsage de soie, et bien des sourires cachent des larmes.

En prononçant ces dernières paroles, Antonine sortit. On eût dit qu'une émotion trop vive la dominait et qu'elle craignait de laisser échapper un secret.

XIII

Cette conversation fut toute une révélation pour Célestin. Longtemps encore il aurait pu rester dans le chaos, se débattre dans le vague, mais en parlant il lui était arrivé (ce phénomène n'est pas sans exemple) que les mots prononcés par sa bouche avaient donné un corps à ses sensations. La parole, en effet, a cela de merveilleux que non-seulement elle exprime la pensée, mais encore qu'elle la force à sortir des nuages discrets où elle s'élabore, pour se définir et prendre la forme matérielle et palpable dont la revêt le son. Du reste, Antonine, cédant, elle aussi, à un vif entraînement et répondant tout haut à ses propres sentiments, lui avait plusieurs fois soufflé les mots, au moment où la pensée indécise de Célestin allait s'égarer dans de vains détours.

Ne lui avait-elle pas appris qu'il était jaloux? Ne l'avait-elle pas amené à déclarer que sa femme ne l'aimait pas, et qu'il n'aimait pas sa femme? N'avait-elle pas arraché des profondeurs de sa conscience cette confession grave qu'il rêvait l'amour, qu'il l'espérait même, le jour où il rencontrerait une femme digne de le comprendre?

Ne lui avait-elle pas dit qu'on pouvait l'aimer, qu'elle l'aimerait si elle portait son nom? Ne l'avait-elle pas laissé, par sa brusque sortie et ses dernières paroles, en face d'un problème dont il connaissait au moins trois des quatre termes. Qu'il réfléchît maintenant sur ce qui venait de se passer; qu'il analysât chaque geste, qu'il pesât chaque phrase, il trouverait inévitablement la solution du problème : le terme inconnu n'était-ce pas l'amour d'Antonine et de Célestin?

Célestin avait beaucoup de candeur; comme tous ceux qui ont étudié dans les livres des bibliothèques au lieu de feuilleter le livre ouvert de la vie, il ne savait rien du cœur humain, ni de la nature des femmes. Ce qui eût été pour un autre autant d'aveux directs et provoquants, suffisait à peine à déchirer le brouillard épais dont son âme était enveloppée.

Bien des obstacles, du reste, se dressaient entre Antonine et Célestin. Il y avait en premier lieu sa nature chagrine, orgueilleuse et défiante. Il redoutait, était-ce pressentiment de sa faiblesse véritable? toute passion violente et tendant à introduire en lui-même une puissance du dehors, une force étrangère.

Il rêvait l'amour, mais il en avait peur.

Cependant Célestin, à force de travail, de veilles, de lectures, de raisonnements, de réflexions, d'hypothèses et de théories creuses, était parvenu à superposer une deuxième nature sur sa nature primitive. A cette deuxième nature, exagération et caricature de la première, il tenait avec une rare énergie : ne lui avait-il pas sacrifié bon sens, bonheur, santé?

Cette nature d'emprunt reposait sur une sorte de puritanisme faux et violent, sur la conviction intime, que lui, Célestin, devait offrir sa vie en exemple au troupeau vulgaire des hommes. Pour réaliser cet idéal, il résolut de s'interdire les passions. Il s'éloigna d'abord des femmes et du plaisir, par simple timidité; mais l'orgueil ne pouvait admettre une semblable raison, et bientôt ce qui n'avait été qu'une abstention involontaire au début, se transforma peu à peu aux yeux du misanthrope en un triomphe sublime de la volonté.

Aussi, avant de succomber à cet amour qui le dominait déjà, mais qu'il n'avait pas encore avoué directement, devait-il soutenir avec lui-même une lutte cruelle sinon bien sérieuse.

D'un autre côté, Antonine sentait en elle un trouble violent et nouveau qui lui causait une sorte d'ivresse. Sans le vouloir, elle s'était blessée elle-même en maniant l'arme dangereuse dont Célestin était mortellement atteint. Dans cet homme farouche et laid, pleurant comme un enfant, il y avait un contraste dramatique bien fait pour parler à une imagination féminine.

Peut-être n'éprouvait-elle pas de l'amour pour Célestin, mais elle savait gré à l'époux de Marie des angoisses où elle lisait la preuve de sa puissance. — Une sorte de sensibilité romanesque la poussait vers lui : elle se crut un instant relevée, agrandie, par cette passion sincère d'un homme distingué.

Devant le monde inconnu où elle venait de pénétrer, elle hésita tout-à-coup et se crut perdue. Son éducation, sa nature ne l'avaient point préparée à de semblables luttes, à de semblables impressions. Tout cela sortait du cercle habituel de ses idées : l'amour vrai la trouva non moins faible, et presque aussi ignorante qu'une jeune fille. Seulement, chez Antonine, l'amour ne devait être qu'une ivresse passagère du cerveau, ivresse qui se dissipe après quelques heures de malaise succédant à une joie désordonnée.

Lorsqu'elle revint chez Célestin elle était pâle. Pendant les premières minutes de leur tête à tête, tous deux furent silencieux et contraints; en revoyant Antonine *qu'il se savait aimer*, Célestin sentit son cœur se resserrer dans sa poitrine; sa langue s'embarrassait, le sang par-

courait ses artères avec violence et se précipitait vers le cou, occasionnant une singulière sécheresse de la gorge. Un regard de la jeune femme anéantit chez l'homme ses plus belles résolutions d'énergique domination de soi-même. Il était faible et tremblant, mais dévoré d'une ardente fièvre, étonnant mélange de terreur et de désirs. Quant à Antonine, elle n'avait qu'une idée : se relever aux yeux de Célestin, lui prouver qu'elle n'appartenait pas à cette catégorie de femmes dont il parlait avec tant de mépris.

— Monsieur, lui dit-elle, d'une voix basse et en laissant tomber lentement des paroles dont son émotion l'empêchait, sans doute, de prévoir la véritable portée, vous avez été avec moi, il y a trois jours, d'une injustice cruelle.

Célestin fit un brusque mouvement et lui lança un regard interrogateur.

— Peut-être suis-je seule coupable de ce malentendu, continua-t-elle, car il y a certainement malentendu entre nous. Vous paraissez, pour une cause que j'ignore, que je veux ignorer, avoir une bien faible estime du caractère des femmes. Je ne viens pas ici défendre mon sexe; d'ailleurs nous jugeons toujours du général par le particulier, et nous faisons de l'exception rencontrée par nous une règle absolue. Je ne connais pas votre vie, je ne sais pas quelles ont été vos déceptions et vos douleurs, je ne discuterai donc pas votre opinion sur toute une moitié de l'espèce humaine à laquelle j'appartiens. Cependant, monsieur, laissez-moi vous l'avouer, j'avais conçu pour vous une sorte d'affection vive, de respect, qui me rend extrêmement sensible aux sentiments que vous me portez: il m'est pénible de me voir méconnue d'un homme de votre valeur.

— En quoi vous ai-je méconnue? balbutia Célestin fort intrigué de la tournure inattendue que prenait l'entretien. — Je puis avoir été brusque, violent, mais je souffrais, ne l'avez-vous pas compris?

— Oui vous deviez souffrir, répéta Antonine avec plus d'animation ; je le comprenais, car je vous ai compris vous-même. Hélas! je vous ai irrité bien innocemment en vous parlant de M. Warner. Mais pouvais-je agir autrement ?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire.... ce que je ne dirais certainement à nul homme qu'à vous, en qui j'ai toute confiance, qu'à vous dont j'admire la vie calme et sérieuse. — Parce que je parlais de bonheur, vous m'avez cru heureuse, parce que je parlais de l'amour d'un mari, vous m'avez cru aimée.

— Sans doute. Me suis-je trompé ?

— En me croyant heureuse, oui. Heureuse, moi ! moi que mon mari aime d'un amour égoïste et sans délicatesse ; heureuse, quand j'étais née pour une vie si différente de celle que je mène ! M. Warner, comme tant d'hommes, ne daigne voir chez sa femme, selon les circonstances, qu'un jouet agréable, ou qu'un utile associé. Il m'accorde quelques avantages physiques : a-t-il jamais songé à regarder là ? et elle frappa son cœur. A-t-il jamais fait un appel sérieux à mon intelligence, à mon âme ? Ai-je jamais été son amie, cet être choisi entre tous à qui l'on ouvre son esprit, à qui l'on donne sa vie entière ? Ce que certains maris cherchent en vain dans leur femme, moi, femme, je l'ai cherché vainement aussi dans mon mari.

Antonine ne disait pas la vérité, mais elle était à peu près sincère. Emportée par un sentiment inconnu d'elle jusqu'à ce jour, elle confondait le présent avec le passé et racontait sa pensée actuelle, comme si cette pensée eût été celle de sa vie entière.

— Cela est-il vrai ? demanda Célestin violemment ému.

— Quand je vous décrivais mon bonheur, quand je vous décrivais les joies de mon intérieur, je faisais le roman de mon existence, j'en animais le rêve sous vos yeux, j'en taisais l'histoire véritable. Et vous m'avez prise au mot, et lorsque je souriais vous avez cru à ma gaieté.

— Pourquoi me trompiez-vous ?

— Pourquoi ?

Antonine sembla hésiter, et reprit en baissant les yeux :

— Une femme ose-t-elle dire à un homme jeune et doué de mille facultés remarquables : je ne suis pas heureuse ?

— Qui l'arrêterait ?

Mme Warner cacha son visage dans ses mains et se tut, effrayée de la conclusion qu'amenaient ses paroles imprudentes.

Célestin l'attira brusquement contre lui, et s'écria d'une voix sourde et entrecoupée :

— Cette femme craint que cet homme jeune, en qui la vie déborde, qui depuis des années traîne une existence solitaire, incomprise, lui dise : « Vous souffrez et je souffre ! vos douleurs sont mes douleurs, vos rêves sont mes rêves ; elle craint qu'il n'ajoute enfin : Nos âmes sont sœurs, Antonine, je vous aime ! »

XIV

Le grand mot, le mot décisif était dit ! Célestin, une seconde avant le moment où il s'échappa de ses lèvres, se croyait encore incapable de le prononcer. Il fallait un de ces entraînements irréfléchis et brusques, familiers aux tempéraments sanguins, pour l'arracher ainsi des profondeurs de sa conscience. L'expression de la pensée avait, dans une certaine mesure, précédé la pensée elle-même, ou, si l'on préfère, au premier choc donné par Antonine, le sentiment d'amour longtemps contenu avait jailli du cœur de Célestin sans attendre le concours de sa volonté.

Il éprouva d'abord un vif soulagement, une joie étrange. Pendant quelques heures, il oublia Marie, ses devoirs, lui-même ! Il aimait, il était aimé ! Sa jeunesse étouffée sembla renaître, dix années de sa vie disparurent comme par enchantement ; il se retrouva à vingt ans, croyant à l'avenir.

La conduite d'Antonine inspirait à Célestin une sincère reconnaissance, une profonde admiration. Les avances de Mme Warner, au lieu de choquer sa délicatesse, flattaient sa vanité : il était heureux et fier qu'une femme fût venue à lui la première. Les blessures de son orgueil satisfait se cicatrisaient, et cette conquête le réconciliait avec lui-même, en le confirmant dans une déplorable erreur à laquelle il n'était que trop sujet : l'amour d'Antonine proclamait la supériorité de Célestin.

Il savait gré à Mme Warner de n'avoir point usé de coquetterie avec un homme de sa trempe. Dominée, éblouie par la splendeur morale de Célestin, elle avait avoué, sans détour, l'état de son âme. Un invincible attrait, résultat inévitable de la communauté des aspirations et des douleurs, la jetait dans ses bras !

Comment eût-il repoussé cette femme dont les mains blanches déposaient sur le front du solitaire la couronne qu'il tressait, depuis tant d'années, de ses propres mains !

Il en était sûr, aujourd'hui, sa laideur, apparente à des yeux vulgaires, disparaissait sous le regard limpide d'un être supérieur lui-même. Compris enfin, il allait pouvoir partager avec quelqu'un, répandre sur une créature digne de les apprécier, tant de trésors accumulés et qui demeuraient sans emploi. Un amour le relevait de son

ostracisme; comme à Robinson dans son île déserte, le ciel lui envoyait un compagnon.

Il aimait, et il pensait être aimé: n'est-ce pas l'histoire universelle?

Mais nous tenons à le constater, parce que cette nuance définit plus nettement la nature de Célestin que ne le feraient des pages de commentaires, le premier cri du misanthrope devant l'amour, fut un cri de triomphe.

— Je suis grand, je suis beau, pour un autre! Tel est le sentiment unique qui, d'abord, illumina d'un éclair rapide son visage morose.

Cependant sa seconde nature, cette nature d'emprunt, composée de vertus héroïques, d'abnégation sublime, de chasteté sainte, ne tarda pas à troubler le bonheur qui remplissait son imagination.

Antonine, en excitant sa jalousie, en se couvrant de son mari comme d'une égide, puis en la rejetant brusquement et en se montrant enfin seule et libre du plus cruel obstacle, l'avait entraîné plus loin qu'il ne croyait, sans lui laisser le temps de la réflexion.

La réflexion vint à son tour. Le premier enivrement passé, il se demanda, plein d'angoisses, si l'honneur et l'honnêteté lui permettaient de partager la passion qu'il inspirait, de nourrir en lui-même un sentiment aussi coupable que l'amour d'un homme marié pour une femme mariée. A cette question la conscience ne pouvait faire qu'une réponse : elle condamna l'amour doublement adultère, et Célestin voulut s'incliner devant cette décision inattaquable.

Mais il aimait!

Il s'imposa, d'abord, le sacrifice complet de l'amour charnel, il voulut se réfugier dans le doux commerce des intelligences, dans l'union profonde des cœurs, l'échange continuel des sensations et des idées. De la sorte, il respecterait la loi morale, remplirait ses devoirs, et satisferait le besoin de son cœur. De la sorte, il tiendrait la parole donnée à Marie, l'engagement d'honneur pris par lui et dont le souvenir le poursuivait comme un remords aigu. Au plus fort de la passion, l'idée de mentir au serment fait à sa femme, soulevait dans son âme des flots d'indignation.

En trompant sa compagne, en cédant aux faiblesses qu'il avait flagellées, ne donnait-il pas raison à Marie? Cette chute, car c'en était une, effrayait l'orgueilleux et le jetait dans des crises de folle vanité.

Antonine se prêta merveilleusement à la réalisation de ce rêve platonique qui rassurait sa propre conscience.

Mais Célestin, en rêvant l'amour de Pétrarque pour Laure, faisait un rêve, rien de plus : le réveil fut terrible.

On raconte qu'une pauvre paysanne espérant sauver son fils de la conscription, acheta une tire-lire, et, pendant vingt ans, sou par sou, franc par franc, mit de côté une somme dont elle ignorait la valeur. Son fils, à sa majorité, amena un numéro qui le condamnait au service militaire. Alors la malheureuse mère, brisant la tire-lire avec angoisse, versa et compta l'argent qu'elle contenait. Elle compta longtemps; quand elle croyait son trésor épuisé, il en sortait, comme par miracle, de nouvelles pièces de cuivre ou d'argent : elle possédait presque une fortune.

Cette histoire est l'histoire de Célestin. Depuis de longues années, il refoulait ses passions les plus légitimes, il les mettait, pour ainsi dire, en réserve : le jour où elles débordèrent, leur nombre et leur violence dépassèrent toutes ses prévisions. Ces prisonniers révoltés enchaînèrent leur geôlier, la volonté. Dans la lutte qui s'établit, elle fut vaincue! Chaque jour une ardeur plus grande, des besoins plus impétueux se soulevaient chez Célestin, lui rendaient plus impossible l'accomplissement du devoir imposé par sa conscience. Il eut beau combattre, il eut beau appeler à son aide les principes austères dont il avait fait son ferme appui et le soutien de sa vie entière, les flots succédaient aux flots. Le frêle esquif de sa vertu, battu des vents contraires, après avoir brisé l'une après l'autre ses ancres, suivit le courant déchaîné d'insatiables désirs.

Quoiqu'il se sentît à la merci de la tempête, Célestin ne put consentir à s'avouer sa défaite et son impuissance. Le naufrage était complet, tout était perdu, fors l'orgueil : il voulait bien être heureux, il ne voulait pas cesser d'être grand. Un crime allait se commettre, or tout crime suppose un criminel; qui serait-il? Célestin? jamais! Marie? à la bonne heure.

Pour que Célestin demeurât innocent, il fallait que Marie fût coupable, et Célestin devait, à ses propres yeux, rester innocent. Dès lors il consacra les forces de son esprit à trouver des torts à Marie. Plus il devenait indulgent pour lui-même, plus il devint sévère pour sa femme. Décidé à se tout pardonner, il ne lui pardonna plus rien; il transforma sa soumission en hypocrisie, l'affection qu'elle lui montrait en comédie, sa résignation en abrutissement.

— Qu'a-t-elle de commun avec moi? se disait-il; ni l'âme, ni l'esprit à coup sûr, puisqu'elle est également privée d'intelligence et de sensibilité. Elle n'a pas même la beauté! Puis-je seulement causer avec elle? Je suis marié et je vis dans le veuvage. Jamais nous n'échangeons une idée, jamais un sentiment sérieux ne fait battre nos deux cœurs

à la fois ! On n'a de devoirs qu'envers ses semblables : quiconque nous est trop supérieur ou trop inférieur échappe aux lois de notre justice. On ne doit qu'à ceux qui nous ont prêté ; que m'a-t-elle donné, en échange de ce que je lui ai offert, de ce qu'elle a refusé obstinément? Rien, et je ne lui dois rien !

Cependant, après ces moments d'exaltation, le sens moral se réveillait en lui ; le doute, l'hésitation s'emparaient de nouveau de sa conscience bouleversée par des chocs si rudes et si inattendus.

Antonine ne tarda guère à ressentir le contre-coup des angoisses de son adorateur. Elle suivit d'un œil anxieux ces orages de la passion : ne lui prouvaient-ils pas combien était profonde l'impression produite par ses charmes? Elle savait gré à Célestin de la violence de ses sentiments, de la souffrance interne qui défigurait ses traits et l'eût encore enlaidi, si elle n'avait lu dans sa pâleur, dans les rides de son visage dévasté, les éclatants témoignages d'un amour bien fait pour la flatter et la toucher.

Elle ne comprenait pas, toutefois, la nature de ces orages dont elle écoutait l'horrible harmonie, et les causes vraies lui en échappaient entièrement. Deviner de pareilles luttes, elle, Antonine? Seulement leur spectacle la troublait, la fascinait. Elle se demandait ce qu'elle devait dire et faire, admirant et redoutant son œuvre, heureuse et stupéfaite de ce qu'elle ressentait elle-même.

XV

Tant que Marie ignora le malheur qui la frappait, Célestin conserva vis-à-vis d'elle ses allures habituelles. Quelques hommes, lorsqu'ils trompent leur femme, ont des remords de conscience. Forcés de choisir entre la passion et le devoir, sans doute ils choisissent la passion, mais ils se rendent compte de leur faute, et s'efforcent de la racheter ou de l'excuser par un système de compensation commode. Ils deviennent d'autant plus aimables, d'autant plus galants avec celle qu'ils trahissent, qu'ils sont plus coupables envers elle. Ils s'efforcent de lui procurer des distractions : en revenant d'un rendez-vous, ils lui offrent une parure ou des fleurs ; ils affectent un grand respect pour son intelligence, une grande déférence pour ses conseils, une grande estime pour son cœur. S'ils lui ôtent son rôle d'amante, du moins ils agrandissent son rôle d'amie. Célestin ne devait pas se conduire ainsi : il n'avait pas de

torts, il ne pouvait pas en avoir; du jour où Marie le surprendrait en flagrant délit, au lieu de rougir de sa faiblesse, il vouerait une haine profonde à ce témoin importun de son abaissement. Il appartenait à cette race d'hommes qui ne se défendent qu'en accusant les autres.

Jamais Marie n'avait été aussi rassurée, aussi confiante que pendant les quelques jours qui amenèrent sa perte et qui la suivirent. A ses premiers soupçons tout instinctifs et très-vagues, avait succédé une période de calme et de quiétude.

Cependant une fois, en entrant à l'improviste dans le cabinet de Célestin, elle surprit le maître et son élève, plus rapprochés l'un de l'autre, que ne l'exigeaient les nécessités d'une leçon d'histoire sainte. Elle ne fit aucune observation et parut ne rien voir, mais elle remarqua le regard embarrassé de son mari, le sourire un peu contraint qu'Antonine adressa à son amie.

Les soupçons qu'elle croyait morts, et qui n'étaient qu'endormis, se réveillèrent tout à coup avec une violence dont elle fut elle-même effrayée. Elle eut une révélation brusque et terrible. Elle passa, sans s'arrêter au doute, de l'extrême confiance à la certitude absolue.

— Ils s'aiment! s'écria-t-elle.

Cependant cette conviction ne reposait sur rien : il fallait des preuves. Dès lors, elle surveilla Célestin et Antonine; elle commenta leurs gestes, leurs regards, leurs paroles, leur silence : elle compta minute par minute le temps que duraient les visites de Mme Warner. De la sorte, elle ne tarda pas à réunir un certain nombre d'indices dont l'ensemble donnait trop raison à ses sinistres pressentiments. Ainsi, un jour, elle entendit fort distinctement Célestin dire à demi-voix :
— Chère Antonine!

Quelques jours plus tard, elle les surprenait s'embrassant.

A cette vue, elle poussa un cri étouffé, et s'élança vers eux : devant le regard de Célestin, elle s'arrêta sans force et sans courage.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il d'une voix entrecoupée par la colère, tandis qu'une pâleur maladive se répandait sur son visage, et que ses prunelles noires se chargeaient de flammes.

— Je vous gêne, je le vois, répondit la jeune femme complétement anéantie, et elle s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma pour pleurer à son aise.

— Mon Dieu! s'écria Antonine lorsque Marie eut disparu, je suis perdue. Que va-t-elle croire? Je n'oserai plus jamais me représenter chez vous, ni la regarder en face!

— Pourquoi cela? demanda Célestin qui parcourait son cabinet avec agitation.

— Elle m'arrachera les yeux, elle me mettra à la porte! C'est un scandale affreux! Je suis déshonorée!

Quelques larmes accompagnèrent ces paroles.

— C'est ce que nous verrons, murmura Célestin entre ses dents.

— Regardez, reprit Antonine, dans quelle position horrible vous me précipitez. Ah! si je ne vous avais pas aimé...

— Regrettez-vous déjà cet amour, Antonine? Tient-il à si peu de chose que le premier obstacle le renverse?

— Non, mon ami, mais j'ai peur pour moi, pour vous.

— Que craignez-vous donc, quand je vous protége?

— Je crains les violences de la jalousie. Je crains pour vous des querelles difficiles à supporter. Votre ménage deviendra un enfer; vous ne pourrez pas résister à des luttes quotidiennes. Votre femme, d'ailleurs, est dans son droit : nous commettons un crime inexcusable. Vous me sacrifierez pour obtenir la paix de l'intérieur. Je suis bien malheureuse!

— Je le vois avec peine, répliqua Célestin que toutes ces craintes surexcitaient au suprême degré, vous méconnaissez entièrement mon caractère. Je suis le maître chez moi, entendez-vous, Antonine. Je n'ai pas l'habitude de trembler devant qui que soit, et Marie gardera le silence. Je saurai vous faire respecter; je ne permettrai jamais que la responsabilité d'une faute commise pour moi, et qui vous grandit à mes yeux, retombe trop lourde sur vos épaules. J'ai manqué de prudence, et je réparerai tout. — J'exige que vous veniez ici, comme vous y veniez avant cette malencontreuse scène.

— Je n'oserai pas, je ne le dois pas.

— Vous le devez, et vous l'oserez : mon honneur y est engagé. Vous, Antonine, vous ne me ferez pas l'affront de trembler quand je vous dis : Soyez sans crainte.

Ce n'était pas l'honneur de Célestin qui voulait le retour de Mme Warner dans cette maison dont elle avait si singulièrement reconnu l'hospitalité, c'était l'orgueil féroce du faux grand homme.

Surpris par sa femme, surpris en faute, il tenait à sauver avant tout ce qu'il appelait sa dignité. La veille, il n'aimait pas Marie; aujourd'hui qu'elle avait conquis une supériorité sur lui, il la haïssait.

Malgré les paradoxes qui remplissaient son esprit, il comprenait qu'il ne pouvait plus décemment imposer la présence de Mme Warner à l'épouse outragée. Décidé à suspendre dans sa maison des entre-

vues devenues scandaleuses, il voulait seulement qu'elles cessassent par sa volonté, et non devant les menaces de sa femme. L'idée seule de lui accorder cette concession, le remuait jusqu'au fond de l'âme. Céder, céder à Marie! Reconnaître un tort chez lui, un droit chez elle! Il eût, je crois, préféré la mort. D'ailleurs, il saisissait avec empressement l'occasion de donner à Antonine une preuve de son énergie, de sa puissance.

Il se rendit auprès de sa femme, bien résolu à briser toute révolte de sa part, et d'autant plus irrité contre elle, qu'elle était l'offensée. Les offenses reçues sont encore celles qu'on pardonne le plus facilement.

De son côté, Marie, après le premier moment de stupeur, commençait à regretter la faiblesse de sa conduite.

— Je devais la chasser! murmurait-elle au milieu de ses sanglots. J'ai eu peur de lui; je me suis enfuie, comme si j'étais la coupable. J'avais pour moi la morale et la loi, Dieu et les hommes, et je suis partie en pleurant, tandis qu'elle restait, elle que je croyais mon amie, elle, mon obligée!

Aussi, lorsqu'elle se retrouva en face de Célestin, Marie, exaltée par la douleur et la fièvre, lui dit d'une voix ferme :

— J'espère que cette femme ne remettra plus les pieds chez moi.

— Depuis quand me donnez-vous des ordres? s'écria Célestin, enchanté de la tournure agressive que prenait dès le premier mot cette explication inévitable.

— Depuis que vous méconnaissez tous vos devoirs, répondit Marie.

— Il vous sied bien de parler de devoirs, et ce mot dans votre bouche est tout à fait à sa place!

— A quels devoirs ai-je manqué?

— Oh! continua Célestin avec une ironie profonde, vous avez, je le sais, respecté tous les devoirs inscrits dans le Code! Mais avez-vous jamais été pour moi une épouse véritable, avez-vous jamais compris les besoins de ma nature, y avez-vous jamais répondu? Ai-je jamais en vous trouvé une compagne, une amie, auprès de qui je puisse soulager mon âme, ouvrir mon cœur? Quelle vie m'avez-vous fait mener, depuis notre mariage?

— Il me semble que la vie était plus triste pour moi que pour vous. J'ai enduré, sans me plaindre, votre humeur chagrine, vos violences perpétuelles, vos reproches injustes, le mépris peu dissimulé dont vous m'accablez chaque jour. Je ne sais si beaucoup de femmes auraient eu ma patience, ma résignation.

— Vraiment, il vous a fallu de la patience, de la résignation pour

vivre avec moi? Cela n'est pas étonnant, du reste, il est plus commode de haïr les gens que de les comprendre et de les estimer à leur juste valeur.

— Ah! Célestin, vous savez bien que je vous aime! Sans mon amour pour vous, aurais-je, confiante en votre parole, été chercher cette femme? Vous aurais-je laissé seule avec elle pendant de longues heures? — Vous m'avez trompée doublement, de la façon la plus déloyale. Vous avez manqué à vos devoirs d'époux, vous avez manqué à votre serment d'honnête homme.

— Il s'agit bien d'amour entre nous, s'écria brusquement Célestin qui ne voulait pas suivre son adversaire sur la pente dangereuse où glissait la discussion.

— En effet, répliqua-t-elle avec colère, l'amour est ailleurs.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cette femme est un monstre.

— Ce doit être, puisqu'elle a le malheur de vous déplaire.

— Pourquoi est-elle venue chez moi? n'étais-je pas déjà assez malheureuse?

— C'est vous-même qui l'avez introduite ici, c'est vous-même qui me l'avez présentée. Ai-je été la chercher chez elle? De quoi vous plaignez-vous!

— Je me plains de la plus noire, de la plus indigne des trahisons. Je l'avais prévue pourtant. Que n'ai-je suivi mes pressentiments, au lieu de vous écouter!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, et je n'ai pas à m'occuper des soupçons que vous concevez, interrompit Célestin plus embarrassé qu'il ne s'y attendait.

— Et chez moi encore; elle n'y reviendra plus!

— Voici la seconde fois que vous me faites cette menace; je tiens à ne pas la prendre au sérieux. Parce que telle ou telle personne a cessé d'être dans vos bonnes grâces, je ne me crois pas obligé de rompre des relations où je trouve un peu de joie. Pour éviter vos soupçons, je ne puis m'imposer de vivre seul, loin de tout et de tous; je l'espère, vous me reconnaîtrez le droit de recevoir qui bon me semble.

— Célestin, vous ne parlez pas sérieusement! Vous ne pensez pas ce que vous dites.

— C'est ce qui vous trompe.

Il y eut un moment de silence. Marie retenait avec peine les larmes qui gonflaient ses paupières; enfin les sanglots l'étouffèrent, et elle se jeta aux pieds de Célestin.

— Célestin, je vous en conjure, chassez cette femme, que mes soupçons soient ou non fondés. Je ne vous ai jamais rien demandé. Ne me refusez pas cette grâce.

Célestin fut ému. Il la releva, la fit asseoir dans un fauteuil, et lui dit plus doucement :

— Vraiment, Marie, vous devenez folle. Chasser cette femme, comme vous le dites, ce serait la déshonorer, perdre sa réputation, mettre le trouble dans son ménage en faisant supposer à M. Warner... enfin, c'est impossible !

— Et pour ménager l'honneur de Mme Warner, pour sauver la tranquillité de son intérieur, il faut que j'endure, moi, le plus cruel affront, il faut que mon intérieur devienne un enfer. Ah ! si vous ne pensez guère à moi, vous pensez beaucoup à elle !

— Tous ces grands mots sont inutiles, s'écria Célestin avec colère. Écoutez-moi bien, et pesez mes paroles : Si, par votre faute, il survenait un scandale dont toute la honte retomberait sur ma tête, je vous maudirais, Marie, et vous ne me reverriez jamais. Réfléchissez-y.

Les larmes de Marie se séchèrent subitement, et elle devint d'une grande pâleur.

— Comme il l'aime ! murmura-t-elle, puis elle reprit tout haut d'une voix presque calme, et dont l'apparente froideur trompa Célestin :

— Puisqu'il en est ainsi, cessez de vous-même, en employant les formes les plus propres à vous rassurer, des leçons qui ne peuvent se continuer sous ce toit. Ce n'est pas un ordre que je vous donne, ce n'est pas une menace que je vous fais : je vous indique seulement un moyen, sans danger pour vous, de mettre un terme à cette situation.

— Ceci est différent, répondit Célestin, après une légère hésitation. Si votre conduite avec Mme Warner reste convenable, je vous accorderai volontiers cette demande. Devant la violence de votre antipathie pour cette personne, je consens à céder ce qui est raisonnable. Je pense que vous ne m'accuserez plus d'être impitoyable et cruel, que vous me saurez gré de mes concessions.

Marie courba la tête en silence.

XVI

La résignation est en grande partie une question de tempérament. Jusqu'à ce jour, elle avait été facile et comme naturelle à Marie, mais

cette discussion, loin de calmer la jeune femme, lui rendit plus insupportable une situation que Célestin aggravait encore en essayant de la défendre.

Lorsque l'heure où devait venir Mme Warner s'approchait, la fièvre s'emparait de Marie ; tout le temps que durait la visite d'Antonine, la vie restait pour ainsi dire suspendue chez la jeune femme. Cette épreuve dépassait ses forces, et nous ne savons ce qui fût résulté de cette situation impossible, si, au bout de huit jours, Célestin n'avait annoncé qu'il cessait de donner des leçons devenues désormais inutiles, puisque son élève savait tout ce qui était nécessaire pour subir l'examen auquel elle se préparait.

Cette concession insuffisante et si cruellement achetée n'amena aucune expression de reconnaissance sur les lèvres de Marie. Célestin fut blessé d'une aussi noire ingratitude.

Un peu de calme apparent revint dans l'intérieur, sans toutefois que les cœurs s'adoucissent, que l'oubli cicatrisât des plaies trop cuisantes.

Les distractions du monde, les joies de la fortune, les enivrements de la coquetterie, ne l'arrachaient pas continuellement à elle-même : seule, toujours seule, où donc la jeune femme eût-elle puisé des consolations, des forces? On le devine, ses angoisses furent terribles, et elle vida la coupe amère jusqu'à la lie. Elle s'usait lentement dans cette lutte dévorante, sans issue, quand, un jour, plus lasse, plus abattue que de coutume, elle se décida à aller confier sa douleur à sa mère adoptive, Mme de Roncoux.

Nous avons fort délaissé la vieille dame depuis le mariage qui avait affranchi Marie de sa dure tutelle. C'est qu'en effet, Mme de Roncoux ne rend qu'une note, l'égoïsme brutal et mesquin de la vieillesse ; cette note n'est ni assez agréable, ni assez instructive, pour que nous ayons voulu en rebattre les oreilles de nos lecteurs. Du reste, Marie fréquentait peu sa mère adoptive, et Célestin ne la voyait jamais. Il fallait que la jeune femme fût bien désespérée, bien peu maîtresse d'elle-même, pour aller chercher une consolation, un conseil auprès de qui ne lui avait jamais prodigué qu'amertume et dédain.

Elle trouva Mme de Roncoux dans son salon, assise suivant son habitude dans son vieux fauteuil de forme antique, recouvert d'une housse de calicot blanc jauni par un trop long contact avec l'air.

La dame du logis n'avait pas moins changé que son entourage. Comme lui, elle s'était de plus en plus fanée; les rides avaient plus profondément labouré son visage, le temps avait encore plus desséché sa peau, véritable parchemin surchargé des hiéroglyphes du grand

âge, de même que les mites avaient ajouté de nouveaux dessins aux dessins dont leur travail patient brodait l'étoffe des meubles vermoulus. Lorsque Marie entra, une quinte de toux, indice trop certain du catarrhe pulmonaire, déchirait la poitrine de la vieille dame.

Quand la crise fut passée et que la parole revint sur les lèvres de la malade, elle s'écria, en regardant Marie :

— Ah! vous voilà, mademoiselle! (Mme de Roncoux n'avait jamais pu se décider à appeler l'orpheline : madame.) Vous venez sans doute vous repaître du spectacle de mes souffrances?

— Que ne puis-je, madame, les soulager! Pourquoi refusez-vous toujours mes soins?

— Vos soins, vos soins... ils me sont dus, et je les refuse parce que vous me les offrez. Je n'ai point à recevoir comme une charité ce que je pourrais exiger comme un droit.

— Ne m'accablez pas, madame, si vous saviez combien je suis malheureuse!

— Malheureuse, vous! Est-ce ma faute? Allez-vous m'accuser de vos malheurs? Pourquoi viendriez-vous me les reprocher? J'ai rempli tous mes devoirs envers vous. Je vous ai mariée, vous êtes plus riche que moi. Plaignez-vous de ma conduite, on ne vous croira pas : le monde sait ce que j'ai fait pour vous.

— Je ne vous accuse de rien...

— C'est bien le moins! Je ne pouvais pas vous aimer autant que ma fille! Pauvre Estelle!

Une larme mouilla les paupières de la mère.

— Non, reprit-elle avec force, et comme si elle répondait à une voix intérieure qu'elle eût voulu étouffer, — non, je ne le pouvais pas : Dieu ne l'aurait pas permis.

— Je le sais, madame, murmura Marie avec une amertume contenue, je le sais et je ne m'en plains pas. Mais si je ne pouvais être votre fille, laissez-moi, du moins, aujourd'hui, vous considérer comme ma mère, vous parler comme je lui parlerais.

En disant ces mots, Marie s'agenouilla aux pieds de celle qui l'avait élevée et prit dans ses mains une main osseuse qui se débattait pour leur échapper.

— Que me voulez-vous? demandait Mme de Roncoux en proie à l'inquiétude et au soupçon.

Le soupçon est une des maladies qu'apportent les années aux natures égoïstes.

— Célestin, mon mari, ne m'aime plus! sanglota la jeune femme.

— Ah! il ne vous aime plus! répondit son interlocutrice devenue tout à coup attentive.

— Il me trahit, il m'abandonne pour une autre femme. J'ai la tête perdue, je souffre horriblement! Je ne sais que faire, que résoudre. Je ne puis vivre ainsi. Ah! donnez-moi un conseil, un encouragement.

— Ah! votre mari ne vous aime plus! Ah! il vous trompe! répéta Mme de Roncoux, dont les yeux gris s'animèrent.

— J'en deviendrai folle, j'en mourrai!

— Est-ce que je suis devenue folle, moi? s'écria la malade en se redressant sur ses jambes débiles. — Est-ce que je ne vis pas?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mademoiselle, que j'aimais mon mari, plus que vous n'aimez le vôtre, et que mon mari m'a trompée aussi! J'étais pourtant plus jeune et plus jolie que vous: j'étais riche, il était ruiné, et il m'a trompée. Pourquoi auriez-vous plus de bonheur que je n'en ai eu, moi qui vous parle? Vous étiez mon obligée, et j'avais besoin de votre présence pour adoucir mes derniers jours; pourquoi m'avez-vous abandonnée pour vous jeter dans les bras du premier venu? Avez-vous, comme moi, perdu votre fille, la joie, la consolation de votre existence entière? Je suis contente de ce que vous m'apprenez là. Il y a donc une justice au ciel, et l'ingratitude est punie! Célestin vous frappe, il a raison. L'abandon que vous avez fait de votre protectrice, lui aura prouvé la sécheresse de votre âme, la dureté de votre cœur. — Trompée, abandonnée, trahie! Et elle se plaint à moi. — Ne valais-je pas cent fois mieux que vous, et n'ai-je pas subi cent fois plus de tourments et de douleurs que vous n'en subirez? Croyiez-vous que la trahison et l'abandon ne dussent exister que pour moi? Espériez-vous m'insulter par votre bonheur, et ne trouver que des fleurs dans la vie où je n'ai trouvé que des épines? L'orgueil vous égare, mademoiselle.

Au moment où elle prononçait ces paroles, Mme de Roncoux retomba sur son fauteuil, et un nouvel accès de toux l'empêcha de continuer son discours vengeur.

Marie s'était relevée pâle et froide; elle écoutait presque sans le comprendre le langage cruel de sa mère adoptive.

Enfin, elle reprit possession d'elle-même, et, cachant son visage dans ses mains, elle murmura d'une voix sourde :

— Que Dieu vous pardonne, madame! et elle s'enfuit avec terreur.

ARTHUR ARNOULD.

(La suite à un prochain numéro.)

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

SA MÉTHODE ET SES PRINCIPES

I

La science a pour objet la découverte des idées générales et pour instrument l'analyse des faits. Le naturaliste observe les faits, et, quand il a compté les phénomènes et constaté leurs rapports, il les ordonne en classes, familles, genres et espèces. De même, à l'observation et à l'expérience, le physicien fait succéder l'induction. La découverte des lois est le terme de son analyse, comme la classification est le terme de l'analyse du naturaliste.

Ainsi les phénomènes historiques sont la matière de la philosophie de l'histoire; l'analyse est sa méthode; son but, la découverte des lois en vertu desquelles agit l'humanité.

Le dernier mot de la science est toujours un fait. L'esprit vraiment scientifique s'interdit la recherche des causes; car nous ne connaissons véritablement qu'une seule cause, la cause que nous sommes. La loi est un fait général autour duquel nous groupons un certain nombre de faits particuliers. Les lois historiques sont les faits les plus généraux de la vie du genre humain.

La méthode des mathématiques, qui s'appuie sur les définitions, qui en sont les principes, et sur les axiomes, qui en sont les éléments, pour arriver à l'évidence par la démonstration, n'est pas applicable à la philosophie de l'histoire. En effet, ce qui fait la légitimité de l'application de la méthode déductive aux sciences exactes, c'est que l'objet de ces sciences est un produit abstrait de la pensée sans réalité objective, de sorte que la pensée met précisément dans les définitions qui sont la matière de ces sciences, ce qu'elle y veut mettre, et sait tout ce qu'elle y met, à peu près comme l'horloger connaît la montre dont il a fabriqué

et agencé lui-même tous les ressorts. Au contraire, la définition ne peut être pour l'historien philosophe que l'expression analytique des faits; car il considère un objet qui est hors de lui; il ne le fait point; la matière de la science lui est donnée par la réalité concrète, et il ne peut arriver à des formules dont la valeur objective soit incontestable, qu'en prenant son point de départ en dehors des concepts *à priori*, dans les phénomènes de la réalité vivante.

L'esprit humain est naturellement synthétique, parce qu'il est ambitieux et impatient. Il veut savoir beaucoup et savoir vite. L'orgueil et la paresse s'accommodent fort bien de la méthode *à priori*. Cependant cette méthode n'est pas scientifique. Les conclusions d'une déduction n'ont ni plus ni moins de valeur objective que les prémisses. Ou bien ces prémisses sont de pures chimères; dans ce cas, quelle confiance pouvons-nous avoir dans les résultats? Ou bien elles sont des lois, c'est-à-dire des généralisations de phénomènes; et alors nous en revenons à l'analyse, source unique de toute la connaissance humaine.

Bacon l'a dit : « Ce qu'il faut, pour ainsi dire, attacher à l'entendement, ce ne sont point des ailes, mais du plomb. » Et c'est du jour où il a substitué la recherche patiente et modeste des lois à la recherche capricieuse et téméraire des causes, que l'analyse a commencé à soulever peu à peu les voiles de la nature. Que notre siècle, qui semble appelé à fonder la philosophie de l'humanité, sache donc que, tant que la science nouvelle ne sera pas un catalogue de lois ayant pour préface une analyse des faits, elle sera aussi hypothétique que les systèmes de Thalès ou d'Héraclite sur la nature des choses.

Est-ce à dire qu'il faille considérer les théories de Vico, de Herder, de Hegel, comme entièrement chimériques? Et donnerons-nous aux esprits sévères, résolus d'arriver à la vérité par la voie de l'analyse, le conseil de ne pas les lire? Nous croyons, au contraire, que nul ne peut aborder le problème des destinées de l'humanité, sans connaître d'abord les systèmes que tant de génies immortels ont édifiés pour les résoudre. Ils ont pu employer une méthode vicieuse sans que tous leurs résultats soient pour cela convaincus de fausseté. C'est ainsi qu'avant les grands réformateurs qui fondèrent à la fin du XVI[e] siècle la véritable méthode des sciences physiques et naturelles, on était déjà arrivé par l'hypothèse et la déduction à quelques vérités mêlées de beaucoup d'erreurs.

Connaissons donc l'état actuel de la science avant de prétendre marcher plus avant; et, toutes les fois que nous trouverons chez nos devanciers une idée générale qui soit un résultat de l'analyse des faits et non une conception *à priori*, faisons-en notre profit. Enfin, quand nous aurons compté et ordonné les lois déjà connues, revenons à l'étude des phénomènes historiques pour y ajouter, s'il se peut, la découverte d'une loi nouvelle.

II

Dès à présent, nous pouvons affirmer deux lois qui président au développement de l'humanité. L'analyse psychologique a conduit à les découvrir ; l'analyse historique les a confirmées

La première est la loi du progrès.

M. de Lamartine a formulé dans ces vers l'antinomie philosophique d'où devait sortir la loi du progrès.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux,
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur,
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère

C'est de la même façon que Pascal pose le douloureux problème des contradictions de la nature humaine. Il raisonne ainsi : Personne ne se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme d'en avoir plusieurs ; tous les borgnes se trouvent malheureux de n'avoir qu'un œil, parce qu'il est dans la nature d'en avoir deux. Or, l'homme se trouve misérable dans sa condition présente. Donc il est nécessaire qu'il existe dans la durée et dans l'espace un temps et un lieu où l'homme jouisse d'une condition meilleure.

Dans son entretien avec M. de Saci, il réfute victorieusement les deux grandes sectes de philosophie (épicuréisme, stoïcisme), qui ont toutes deux supprimé le problème en supprimant l'un des termes. Épicure a imaginé de nier l'idée d'infini qui est en nous ; Zénon a vu l'autre côté de la nature humaine, sa grandeur et ce par quoi elle tient à l'infini ; il s'est tiré d'embarras quant aux maux qui viennent du dehors, en soutenant que la maladie, la pauvreté, l'esclavage, la mort, n'étaient pas des maux, et, quant à notre imperfection, il l'a niée en prétendant que nous pouvons, par les seules forces de notre raison et de notre liberté, réaliser en nous l'idéal que nous concevons.

C'est ici le cas de répéter le mot si connu de Leibnitz : « Toute doctrine philosophique est vraie par ce qu'elle affirme, et fausse par ce qu'elle nie. »

Le redoutable problème subsiste donc tout entier. « Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère. » — Pascal croit qu'il est déchu :

« Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. » Et encore : « Ce qui est naturel aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme ; par où nous reconnaissons que, sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. » L'homme a passé par un état primitif où il contemplait Dieu face à face, c'est-à-dire où il possédait pleinement la vérité et où il était parfaitement heureux. Aujourd'hui, il est déchu de ses antiques splendeurs ; sa nature est corrompue et le porte au mal. Mais il a gardé, comme une réminiscence de l'âge d'or ou du paradis, l'idée d'une vérité dont il n'a plus qu'une vue confuse, et d'un bonheur qu'il poursuit sans cesse sans pouvoir l'atteindre ici-bas.

Cette doctrine de la chute n'est pas particulière au judaïsme ; on la retrouve dans toutes les religions orientales. Il existe, toutefois, entre les traditions bibliques et le panthéisme indien une opposition radicale : c'est que les premières attribuent l'origine du mal à une faute de l'homme, librement conçue et librement accomplie, tandis que dans les Védas le mal est immédiatement contemporain de la création : il est le fruit fatal de la déchéance que subit Brahma en s'enfermant lui-même dans les limites du fini. Hésiode est sur cette question beaucoup plus près de Moïse que des sages de l'extrême Orient ; bien qu'on puisse remarquer plus d'une analogie entre Uranus, Saturne et Jupiter, et les trois personnes de la trinité indienne, Brahma, Siva et Vichnou. On connaît la doctrine des Ages et la fable de Pandore. Jamais peut-être l'idée de la déchéance irrémédiable du genre humain n'a été exprimée d'une manière plus désolante que dans ces vers des *Travaux et des Jours* : « Oh ! pourquoi ai-je vécu parmi les hommes de la cinquième génération ?... Les hommes d'aujourd'hui, race de fer, ne cesseront ni le jour, ni la nuit, de travailler, de souffrir, de se corrompre. Les dieux leur réservent les peines les plus cruelles, et pourtant le mélange de quelques biens viendra encore tempérer les maux de cette génération. Mais Jupiter fera disparaître cette race d'hommes, comme toutes les autres, quand leurs cheveux commenceront à blanchir autour de leurs tempes... Alors on n'estimera plus l'homme d'honneur, l'homme juste, l'homme de bien. On n'aura de considération que pour l'homme criminel et violent. Il n'y aura plus sur la terre ni équité ni pudeur. Le méchant perdra l'homme vertueux, en le trompant par un langage artificieux, et il sera prodigue de faux serments. La Jalousie à la langue venimeuse ; la Jalousie, qui fait sa joie du malheur d'autrui, sera la hideuse compagne des malheureux mortels. Alors, loin des plaines de la terre, s'enfuiront vers l'Olympe, en voilant leurs beaux corps de leurs blanches tuniques, la Pudeur et Némésis. Elles iront habiter parmi les Dieux, loin des hommes. Elles ne laisseront aux mortels que des douleurs cruelles et des maux désormais sans remède. »

L'Espérance, qui a bien grandi dans le cœur de l'homme depuis le jour où il la reçut des mains de Pandore, ne pouvait s'accommoder toujours de cette croyance désolante. A côté du dogme de la chute, le christianisme a placé le dogme de la rédemption, déjà entrevu dans le Prométhée d'Eschyle et dans les prophéties des voyants hébraïques. La Rédemption a fait entrer la grâce dans le monde; par la grâce, nous pouvons vaincre notre nature corrompue et rentrer en possession du Dieu que nous avons perdu.

C'est ainsi que dans Platon les âmes qui ont perdu leurs ailes et sont tombées sur la terre reprennent leur essor vers le ciel après trois mille ans, pourvu qu'elles se soient appliquées sincèrement à la recherche de la sagesse (Τοῦ φιλοσοφήσαντος ἀδόλως).

Cette analogie entre le dogme chrétien et les mythes platoniciens sur la chute et la rédemption, frappera vivement quiconque prendra la peine de rapprocher, par exemple, le Phèdre de Platon et le sermon de Bossuet pour la profession de Mlle de la Vallière.

L'âme, nous dit Bossuet, est faite pour Dieu, pour le connaître et pour l'aimer. Par sa naturelle constitution, elle était unie à Dieu et elle le possédait; et en cela consistait sa parfaite félicité. — L'âme, nous dit Platon, planait au plus haut des cieux, emportée par un mouvement circulaire à la suite de Jupiter et des autres dieux, s'élevant parfois au-dessus de la voûte céleste, dans le séjour de la science parfaite, où elle contemplait l'essence sans couleur, sans forme, impalpable. Et cette contemplation la plongeait dans le ravissement.

Bossuet: Mais l'âme n'est pas demeurée longtemps dans cet état; heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer Dieu, elle a voulu faire elle-même sa félicité; elle est tombée de Dieu sur elle-même. — Platon: L'âme, à qui la force a manqué pour suivre les dieux dans le séjour de la pure essence, qui s'est nourrie de l'aliment impur du vice et de l'oubli, s'appesantit et perd ses ailes; elle tombe alors sur la terre.

Bossuet: L'âme, réduite à elle-même, se fuit elle-même; elle emprunte de tous côtés de quoi se remplir: plaisirs des sens, richesses, honneurs du monde, vaine gloire, fausse sagesse, qui est elle-même une vanité. — Platon: L'âme, qui a perdu ses ailes, s'unit étroitement à un corps; elle se nourrit dans sa chute des conjectures de l'opinion, de la fausse science. (Platon distingue la sagesse en soi, la science qui a pour objet l'être des êtres, de la fausse science qui est sujette au changement et qui se montre différente suivant les différents objets que nous autres mortels nous voulons bien appeler des êtres. Même distinction dans Bossuet entre la sagesse solide qui nous apprend la vanité de l'homme par ce qu'il donne au monde, et sa grandeur par ce qu'il doit à Dieu, et la fausse sagesse qui, s'enfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant.)

Bossuet : L'âme, dégoûtée du monde, est touchée par la grâce. Elle se dépouille de son corps et d'elle-même pour retourner à Dieu. — Platon : L'âme, qui n'a trouvé dans les êtres contingents qu'une pâture insuffisante et qui a faim de bonté, de beauté, de vérité, se ressouvient tout à coup de ce qu'elle a vu quand elle suivait l'âme divine dans ses évolutions, et, laissant tomber un regard de dédain sur ce que nous appelons des êtres, elle s'élève à la contemplation de l'être véritable. — La grâce chrétienne et la réminiscence platonicienne ont la même origine ; la réminiscence est dans l'homme comme une image des essences qu'il a jadis contemplées dans les régions supérieures, et ces essences ne sont autre chose que Dieu même. La grâce, c'est Dieu en nous, nous remettant en possession de lui-même, comme nous l'étions jadis dans le paradis, avant la chute. L'une et l'autre ont le même résultat que Platon appelle recouvrance des ailes, retour au séjour dont l'âme est partie, que le christianisme appelle rédemption.

Enfin, qui ne connaît les termes magnifiques dans lesquels Bossuet nous décrit l'état de cette âme qui est revenue à Dieu. Il nous la montre resserrée de toutes parts, et ne pouvant plus respirer que du côté du ciel ; Platon nous parle aussi de cette âme qui, s'étant ressouvenue de la beauté véritable, prend des ailes et désire s'envoler ; « mais, sentant son impuissance, elle lève comme l'oiseau ses regards vers le ciel. »

En résumé, la philosophie de l'histoire du christianisme est tout entière dans ces deux mots : Chute et Rédemption. L'homme, créé avec toutes les perfections que peut posséder un être fini, a failli dans Adam ; il a été remis par Jésus en possession de sa nature primitive. Il faut reconnaître d'ailleurs que les théologiens catholiques et même quelques théologiens protestants se sont laissé égarer par une interprétation pharisaïque du mot de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » et n'ont vu dans la rédemption par la croix que le salut de l'individu une interprétation plus large et plus exacte en même temps de la révélation chrétienne les eût amenés à comprendre que la rédemption était en même temps un fait social et le premier essor de l'humanité vers la liberté, l'égalité et la fraternité. Mais pouvait-on attendre une pareille interprétation de la part de ce sacerdoce qui n'a toujours fait profession de dédaigner la terre que pour l'abandonner en proie à l'ignorance, à la tyrannie et à la misère ?

III

La doctrine de la déchéance a été professée par toute l'antiquité. Tous les sages de la Grèce et de Rome ont répété avec Horace :

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosi orem.

Cependant, dès le temps de la philosophie ionienne, un nouveau système s'était fait jour ; et ce système n'est autre que celui auquel est attaché aujourd'hui le nom de Vico. Héraclite croyait que la nature passait par une suite de révolutions, qui, après des phases toujours les mêmes, aboutissaient à un embrasement général (ἐκπύρωσις) ; et, après ce cataclysme, l'univers ne sortait du chaos que pour y retourner après une nouvelle période de refroidissement et d'échauffement. Si l'on applique cette théorie cosmologique à la philosophie de l'histoire, on trouve qu'un peuple tout entier l'a adoptée; c'est le peuple étrusque, qui résista si ongtemps à toutes les forces de Rome, et qui fut bien moins vaincu par la fortune de Sylla que par son propre désespoir. Les Étrusques assignaient au développement de chaque nation un temps déterminé ; après quoi elle devait disparaître de la scène du monde pour faire place à un autre peuple qui recommençait l'histoire. Leur fatalisme osait même assigner aux dynasties divines le terme où elles devaient disparaître pour faire place aux divinités nouvelles; et leurs prêtres mêlaient à leur prière la mélancolique prophétie de Prométhée aux Olympiens. Le génie italien, volontiers sombre et ironique malgré sa frivolité apparente, s'est toujours représenté le développement de l'humanité sous la figure d'un cercle où l'éternel voyageur marcherait sans cesse en imprimant ses pas sur les traces des générations éteintes. On retrouve cette conception dans la *Divine Comédie*. Elle est le principe de la *science nouvelle*. Vico affirme que chaque peuple traverse successivement trois âges, l'âge divin ou de la théocratie, l'âge héroïque ou de l'aristocratie, l'âge humain ou de la démocratie, pour atteindre sous la monarchie absolue une période de décrépitude dans laquelle il s'affaisse et disparaît, mais son système, admirable pour interpréter l'époque gréco-romaine, le contraint à dénaturer les faits quand il veut l'appliquer aux siècles postérieurs à l'invasion, et il n'a même pas essayé d'y enfermer la civilisation orientale : pour lui, comme pour Bossuet, l'histoire universelle n'est

que celle des peuples qui ont habité le bassin de la Méditerranée. Voltaire est le premier qui, dans l'*Essai sur les mœurs*, ait élargi le cadre de l'histoire pour y faire entrer l'Orient avec ses religions séculaires et ses empires gigantesques. Ainsi se trouve confirmé ce que nous disions en commençant. Vico, en croyant poser un principe *à priori*, en se proposant de tracer une histoire idéale à laquelle l'histoire réelle était pour ainsi dire tenue de se conformer, n'a fait que déterminer la loi qui présida au développement des sociétés de la Grèce et de Rome, que seules il connaissait; et ses inductions, très-légitimement tirées des seuls faits qu'il eût observés, ne sont plus que des hypothèses chimériques si on prétend en appliquer les résultats aux phénomènes historiques qu'il a ignorés.

IV

Nous n'essayerons pas de retracer ici l'histoire de l'idée du progrès. Rappelons seulement que cette idée, qui se trouve en germe dans les Questions naturelles et la Médée de Sénèque, a été au moyen âge une intuition mystique des apôtres de l'Évangile éternel, Joachim de Flore et Jean de Parme; que le XVII[e] siècle l'a proclamée par la voix de Bacon et de Descartes, de Pascal et de Leibnitz; enfin que Turgot, Lessing et Condorcet l'ont popularisée à la fin du XVIII[e] siècle en Allemagne et en France. Saint-Simon en a donné la formule quand il s'est écrié . « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. »

Pour l'esprit moderne, l'homme n'est pas déchu, il est imparfait. La raison n'est plus une réminiscence, mais une aspiration. Elle est l'œil prophétique de l'âme qui voit d'avance ses futures destinées. Vérité, beauté, bonté, justice, bonheur, mots différents pour rendre une seule et même idée, l'idée de Dieu conçue par l'intelligence humaine, comme sa fin dernière. Le point de départ de l'homme, c'est l'imperfection, et voilà ce qui explique nos misères. Son but, c'est le parfait, et voilà ce qui explique nos grandeurs. Il est d'ailleurs évident que nous nous rapprocherons sans cesse de ce but sans l'atteindre jamais. Car entre le fini et l'infini, il y a une contradiction que le progrès ne saurait faire disparaître.

Cette aspiration vers Dieu est pour la conscience moderne la plus forte preuve de l'immortalité de l'âme. « J'éprouve, disait Gœthe, la joie de sentir qu'il me vient, dans ma haute vieillesse, des idées qui ne peuvent être achevées que dans une autre vie. »

Mais le progrès apparaît moins encore à la philosophie révolutionnaire comme la loi du développement de l'âme individuelle que comme

la loi du développement du genre humain. Tandis que l'esprit poursuit à travers les mondes sa course vers l'infini, l'âme de notre race accomplit ici-bas le même pèlerinage. Elle passe par une série de vies progressives, qu'on appelle les âges de l'humanité. Des plateaux de la haute Asie aux extrémités de l'Orient et de l'Occident, se déploie l'immense et solennelle caravane. Les empires s'écroulent, les sociétés disparaissent, les langues sont oubliées, les dieux eux-mêmes meurent au pied de leurs autels renversés, et le voyageur dresse sur toutes ces ruines une tente qui doit l'abriter un jour, et demain il la brisera pour se remettre en marche les yeux fixés sur le parfait. Quelquefois de lâches générations se couchent pour dormir à l'abri des édifices vermoulus. Un coup de tonnerre éclate, les débris des temples et des palais viennent frapper le front des dormeurs, et encore une fois les nations sont debout et en marche vers le paradis terrestre. En avant! en avant! pèlerin de l'éternité! derrière toi est l'empire du mal, de l'ignorance, de la haine, de la misère et du servage. Là-bas, à l'horizon qui blanchit, est la cité de la justice; là-bas est la science, la paix, l'égalité, la liberté! Et quand tu l'auras atteinte, cette terre promise de la république des nations, encore une fois en avant! plus loin, toujours plus loin! s'arrêter, c'est reculer. Dieu seul est l'immuable, parce qu'il est le parfait.

L'analyse historique est venue confirmer la loi du progrès dont l'analyse psychologique avait suggéré la découverte; et aujourd'hui cette loi est si bien établie que le spectacle même des défaillances contemporaines et des récentes abdications du droit devant la force n'a pu l'ébranler. Qu'antérieurement aux faits historiques qui peuvent servir de matière à nos inductions, l'humanité ait traversé une période de bonheur et de perfection, et qu'une chute originelle ait été la première source du mal social comme du mal moral, c'est là une opinion théologique que la science doit se refuser à discuter; car les faits sur lesquels repose cette opinion échappent à notre observation. Cette théorie n'est pas absurde en elle-même, comme on l'a prétendu quelquefois; et il est à remarquer que celui des réformateurs socialistes qui s'est le plus éloigné du christianisme, Fourier, a admis à l'origine de l'humanité une période de séries ébauchées, qui aurait été comme l'ombre du bonheur dont nous devons jouir en Harmonie, mais elle ne peut être qu'un article de foi pour le chrétien, et non une notion scientifique. La seule proposition que nous puissions affirmer, c'est que le progrès est la loi des faits historiques actuellement observables.

Aujourd'hui même, il faut l'avouer, le danger pour l'humanité n'est plus dans le désespoir, mais dans un abandon trop confiant aux promesses de l'avenir. Il s'agit bien moins de défendre l'idée du progrès que d'empêcher qu'on ne la confonde avec l'optimisme historique, doctrine immorale et coupable, qui fut si souvent la complice des lâchetés, justi-

fication complaisante des décadences volontaires. On a trop répété aux hommes de notre génération que l'humanité était impeccable, que la marche de son développement était irréprochable, que les souillures de l'individu ne sauraient atteindre l'espèce et son histoire[1]. Les doctrinaires ont si bien appris à la jeunesse à glorifier Waterloo comme une victoire de la liberté, les socialistes nous ont si complaisamment invités à voir dans tous les événements de l'histoire contemporaine la démonstration de la révolution sociale, que nous sommes prêts à accepter toutes les défaites du présent, comme les germes des triomphes de l'avenir. Défions-nous de ces doctrines qui, sous prétexte de tout comprendre, ont pour tous les faits accomplis et pour tous les hommes heureux une absolution toute prête. Ne faisons pas du progrès une idole, à laquelle nous offrirons en holocauste, un jour la patrie, et, demain, la liberté. Les peuples ne sont pas impeccables. Il y a pour eux, comme pour l'individu, des heures mauvaises où ils s'enfoncent résolûment dans les ténèbres. Le progrès se fait, mais à condition que chacun de nous en soit l'ouvrier. Il n'est pas une loi fatale, mais la résultante des énergies individuelles; nous ne le subissons pas, nous le produisons. Il n'est qu'une manière de le démontrer : c'est d'imiter cet ancien philosophe, qui marchait pour prouver le mouvement. Que chacun de nous soit un flambeau et le monde s'illuminera; que chacun de nous soit un guide, et le monde marchera.

La seconde loi de la philosophie de l'histoire peut se formuler ainsi :

Tout progrès est un accroissement de liberté.

Dans l'échelle des êtres quels sont ceux qui occupent les degrés inférieurs? — ceux chez lesquels les phénomènes de l'activité sont les moins apparents. Quels sont ceux qui occupent les degrés supérieurs? — ceux chez lesquels les phénomènes de l'activité sont les plus intenses.

Ainsi les végétaux chez lesquels la vie apparaît sont plus parfaits que les minéraux qui ont l'être sans avoir la vie. Les animaux, chez lesquels les phénomènes de sensibilité et de mouvement s'ajoutent à la vie végétative, sont plus parfaits que les végétaux.

Quel est le caractère qui place l'homme au sommet de la série animale? c'est la liberté. La liberté est la manifestation la plus haute de la vie.

Ce n'est pas que les animaux soient purement passifs. Il y a en eux une certaine activité, mais une activité aveugle et fatale. L'homme seul est capable d'activité volontaire et libre.

Il en résulte que plus un homme se sentira libre, plus il sera homme. C'est donc à ce signe que nous reconnaîtrons le progrès. Quand une société affirmera qu'elle est en progrès, et que l'énergie morale des individus s'y sera amoindrie, nous dirons que cette société se ment à elle-même.

[1] Strauss, *Vie de Jésus.*

L'histoire n'est pas autre chose que le récit de la lutte de l'homme contre la fatalité, de ses défaites partielles et de ses victoires définitives.

L'histoire serait achevée le jour où l'homme, maître de la nature, en paix avec lui-même et avec ses semblables, devenu dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique, son pape et son empereur, ne trouverait plus ni en lui ni hors de lui aucun obstacle insurmontable au libre accomplissement de la loi qui lui ordonne de devenir chaque jour plus parfait.

Oui, l'anarchie, comme l'a dit un célèbre révolutionnaire, est le terme où doit aboutir l'évolution de l'humanité. Et, nous ne nous lasserons pas de le répéter, pour hâter ce jour il n'est qu'un moyen. David mourant disait à ses fils : Soyez des hommes. Et les druides disaient : Cultivez la force. Que notre génération, énervée par le développement excessif d'une civilisation matérialiste, entende ces leçons du passé ; et qu'abjurant tous les sophismes éclectiques ou saint-simoniens, elle comprenne enfin que progrès et liberté sont deux mots pour signifier une seule et même chose, et que la société, qui a été trop longtemps un agencement de rouages inintelligents, doit enfin devenir l'association volontaire des forces libres.

J. Labbé.

COURRIER D'ALLEMAGNE

LE CONGRÈS DES SOUVERAINS ALLEMANDS A FRANCFORT

Francfort, le 24 août.

De même que l'Angleterre est la patrie des meetings, l'Allemagne est celle des congrès. Tous deux sont des manifestations différentes du droit de réunion : le meeting est l'institution d'un peuple en pleine jouissance de la liberté ; le congrès l'expédient d'une nation encore privée d'unité. La naissance des congrès remonte aux premières années de la Restauration, au lendemain du jour où l'Allemagne était arrivée à la conscience de sa nationalité sur les champs de bataille de Leipzig et de la campagne de France. Ce furent les adeptes des sciences naturelles qui eurent d'abord l'ingénieuse idée de corriger par des réunions annuelles les inconvénients du morcellement de leur patrie. Depuis lors, l'exemple donné par les naturalistes a trouvé de nombreux imitateurs. A partir du mois d'août jusqu'à la fin de septembre, les journaux ne sont pleins que du récit des débats des différents congrès et des fêtes qui les accompagnent.

Ce sont les princes qui, cette année-ci, ont ouvert la marche. Depuis huit jours, la presse européenne est mise en émoi par le congrès des souverains allemands réunis à Francfort. A l'appel de l'empereur d'Autriche, ils se sont rendus dans l'ancienne capitale du Saint-Empire romain pour délibérer en commun sur un projet de réforme fédérale.

Ces congrès de princes ne sont pas une nouveauté en Allemagne, quoi qu'ait bien voulu dire l'empereur François-Joseph dans son discours d'ouverture. L'histoire en mentionne cinq à six depuis le congrès de Vienne jusqu'à celui de Francfort. Mais ce qui ne s'était encore jamais vu, ce qui est un des signes les plus significatifs du temps où nous vivons, c'est que des princes allemands se soient réunis pour autre chose que pour conspirer l'oppression de leurs sujets. Bien mieux, ils ont déclaré hautement que c'était dans le but patriotique de

doter l'Allemagne d'institutions fédérales qui fussent plus conformes que le pacte de 1815 aux idées et aux aspirations de l'époque. Il s'agirait donc, d'après eux, de constitutionnaliser le pouvoir central, et, d'absolu qu'il était, le rendre représentatif.

De toutes les victoires remportées par le *National-Verein*, la plus éclatante est sans contredit le fait d'avoir arraché un pareil aveu aux gouvernements allemands. Ce qui, il y a dix ans, était jugé un crime de haute trahison, ce qui, il y a quelques années, passait pour un acte d'insigne folie, est maintenant reconnu, proclamé une réforme urgente par ceux-là qui avaient été ses plus ardents adversaires, ses contempteurs les plus dédaigneux. Voilà quatre années à peine que quelques hommes de bonne volonté, qui n'avaient point encore joué les premiers rôles sur la scène politique, MM. de Bennigsen, Schulze, Delitsch, de Rochau, Fries, etc., formèrent le plan d'une vaste agitation unitaire, d'une concentration plus vigoureuse du pouvoir central. L'association nationale dont ils ont jeté les bases a grandi malgré les obstacles de toute nature qu'on lui a opposés, malgré les persécutions de la police, l'indifférence de l'opinion publique amollie par dix ans de réaction, malgré les résistances de ses propres amis qui professaient la doctrine commode de l'abstention. Il y a quatre ans, le sénat de la ville libre de Francfort refusait au *National-Verein* l'autorisation de tenir ses premières séances au siége de la Diète ; aujourd'hui, ce même sénat dépense trois cent mille francs pour célébrer l'heureuse conversion des souverains à une opinion qu'il proscrivait naguère. Ainsi va le monde, quand on sait le faire marcher.

Des motifs divers ont dû décider les princes allemands à répondre immédiatement au premier appel de l'Autriche, mais il en est un pourtant qui a agi également sur tous : la peur du lendemain, la crainte d'une explosion de mécontentement de la part de leurs sujets, qui commençaient à leur paraître sujets à caution. Ils ont voulu conjurer l'orage qui se formait à l'horizon, et en cela ils ont été sages. D'ailleurs, il me paraît probable que la lecture des journaux réactionnaires qui criaient chaque matin à la révolution, n'a pas peu contribué à faire naître en eux ce bon sentiment. Il n'y a pas de si mauvais vent qui ne souffle quelque chose de bon, dit un proverbe écossais.

Quant à l'empereur d'Autriche, ce qui a provoqué de sa part la détermination imprévue de convoquer un congrès, ç'a été avant tout le désir de porter un rude coup à l'influence prussienne, de constater l'isolement complet d'un gouvernement qui vit abandonné de tout le monde, de ses sujets, des puissances étrangères, et même de ses confrères, qu'hier encore, il considérait comme ses feudataires. Je ne dis pas que d'autres mobiles n'aient pu pousser l'empereur François-Joseph dans cette voie ; par exemple, le désir d'assurer à sa politique extérieure, au milieu des graves complications de l'Europe, un solide appui dans les populations germaniques, voire même un amour sincère du bien-être national, ce qui, en toute sincérité, me paraît moins probable ; mais la raison dominante de la conduite de l'Autriche n'a été nulle autre que celle que j'ai énumérée en premier lieu.

Le roi de Prusse ne s'y est pas trompé : il a refusé net de se rendre à l'invitation. Dans sa lettre de refus, il a reconnu, il est vrai, l'urgence d'une réforme, mais il a déclaré que la question ne lui semblait pas suffisamment élucidée, et il a demandé qu'on la remît à l'étude dans une conférence ministérielle. C'était là,

passez-moi le mot, la plus pitoyable excuse qu'il pût invoquer. Que ne disait-il qu'il avait mal aux dents; car enfin, voilà tantôt trois ans, depuis les fameuses conférences de Wurtzbourg, que l'affaire est entre les mains de la diplomatie, et chacun sait que les hommes d'État allemands ne sont pas parvenus à amener un résultat quelconque.

L'opinion publique s'est émue du refus du roi Guillaume, et bien à tort, car rien n'est plus désirable pour le développement de la liberté au delà du Rhin que l'antagonisme des deux grandes puissances allemandes. Ouvrez l'histoire et vous vous assurerez que, chaque fois qu'elles ont été d'accord, leurs sujets ont eu à en pâtir. Ainsi donc, loin de déplorer l'abstention de la Prusse, je crois qu'il y a lieu plutôt de s'en féliciter.

L'acte spontané de l'empereur d'Autriche a rencontré partout un accueil sympathique, non-seulement dans les populations méridionales, en Bavière et dans le Wurtemberg, où sous le nom de Grand-Germanique il existe un parti autrichien, mais même parmi les Prussiens qui se félicitaient surtout de l'échec infligé à M. de Bismarck. Et, en vérité, pouvait-il en être autrement? Voilà près de quatre ans que l'Allemagne est échauffée par l'idée d'unité, que par une agitation continue on la maintient dans un état de surexcitation patriotique, et, tout à coup, lorsque son impatience de voir aboutir enfin ces longues discussions est au comble, il lui arrive de Vienne, du dernier endroit auquel elle eût pensé, la nouvelle que le jeune empereur d'Autriche, s'emparant du rôle rêvé par le *National-Verein*, pour le vieux roi de Prusse, se mettait en devoir de satisfaire ses ardents désirs. L'Allemagne est lasse de la vie contemplative, ai-je déjà dit à un autre endroit; elle sollicite l'action. Elle est fatiguée de ne rien voir venir; elle s'impatiente, et salue d'un cri de joie le moindre petit nuage qui paraît à l'horizon, espérant toujours qu'il en sortira un unificateur. Et peu lui importe qu'il vienne du Nord ou du Midi, car elle n'est ni prussienne, ni autrichienne : l'Allemagne est avant tout allemande.

La nation s'impatiente : il lui semble qu'il serait grand temps de faire passer la question unitaire, du domaine des idées dans celui des faits. La démarche de l'empereur François-Joseph étant un premier pas dans cette voie, tout le monde y a applaudi, quoique ce pas parût timide aux yeux des uns, gauche au dire des autres, mais enfin parce que c'était de la vie, du mouvement, de l'action. Et, à la sympathie générale que cet acte, malgré ses défauts et ses défaillances, a provoquée dans tous les partis, on peut deviner l'immense enthousiasme qu'eût soulevé une action véritablement virile et patriotique.

L'ouverture des conférences avait été fixée au dimanche 18 août. Dès la veille, l'empereur s'était rendu à Francfort, ainsi que la plupart de ses confédérés.

Samedi, vers six heures du soir, on signala l'arrivée du convoi qui portait François-Joseph et la fortune future de l'Allemagne. Les cloches sonnèrent à toute volée, le canon tonna et le sénat de la ville libre de Francfort, en habit à la française, le bicorne sous le bras et l'épée au côté, se rangea *in corpore* sur le quai de la gare. On eût dit une compagnie de conseillers de préfecture en grande tenue. La foule, toujours et partout avide de spectacle, couvrait les abords de la gare et remplissait les rues avoisinantes. On se bousculait, on criait, on riait : à l'empressement des femmes on eût dit qu'il s'agissait d'une exécution capitale. A un moment, le silence se fit. Une voiture à deux chevaux qui contenait l'em-

pereur et M. de Rechberg passa rapidement : des chapeaux et des mouchoirs s'agitèrent, des cris de *Hoch! hoch!* se firent entendre, et tout fut dit.

Le sénat de Francfort avait eu la courtisanerie de préparer une réception solennelle : l'empereur d'Autriche eut le tact et le bon goût de ne pas se prêter à des manifestations qui eussent pu blesser la susceptibilité de quelques-uns de ses confédérés.

François-Joseph et sa suite descendirent au palais de Thurn et Taxis, au siége de la Diète, « dans la maison mortuaire » comme me disait un mauvais plaisant de Sachsenhausen, le fameux faubourg de Francfort. Les principaux hôtels, ceux d'Angleterre, de Russie, de l'Empereur-Romain et de Westenhall, se partagèrent fraternellement le reste de la clientèle princière. Tous les souverains, membres de la confédération germanique, avaient répondu à l'appel de l'empereur François-Joseph, à l'exception du roi de Prusse, pour les motifs que nous avons énumérés plus haut, du roi de Danemark, à cause de la situation tendue qui existe entre le cabinet de Copenhague et les autres cabinets allemands, et à l'exception du prince de Lippe-Detmold, qui seul était resté fidèle à la mauvaise fortune de la Prusse. Honneur au courage malheureux!

La journée du dimanche fut consacrée par les hauts personnages à l'accomplissement des devoirs religieux et des devoirs non moins sacrés de l'étiquette, le rituel des cours. On a été à l'église et on s'est rendu visite. Du matin au soir, la Zeil, la rue principale de Francfort, a été sillonnée d'équipages aux livrées éclatantes, sous une pluie de soleil et sous les yeux de trente mille philistins francfortois, qui sont bien les gens les plus endimanchés qu'il m'ait été donné de voir. Ce tableau animé de l'*Almanach de Gotha* eût été assez divertissant s'il n'eût été si triste pour tous ceux qui portent un attachement sincère à l'Allemagne.

Pauvre et chère Germanie, elle ne se rend pas compte combien est humiliante pour elle la vue de ses trente-deux souverains!

Je me plais à reconnaître que la tenue des habitants a été convenable, ce jour-là. L'empressement un peu trop marqué de la veille avait fait place à une réserve de meilleur goût. On ne se bousculait plus, on se promenait. Les sentiments qui paraissaient dominer la foule, c'étaient la curiosité d'une part, et je vous laisse à deviner laquelle; et de l'autre, la bonne humeur, une jovialité goguenarde, qui ne déparaient pas ces citoyens d'une ville libre. On n'a poussé de cris, et encore étaient-ils rares, que sur le passage de l'empereur François-Joseph, du duc de Saxe-Cobourg et du grand-duc de Bade, qui représentent le libéralisme au sein du Congrès. Un dîner chez l'empereur, où la plupart des souverains allemands ont paru en uniforme autrichien, a clos la journée.

Le lendemain, lundi 19 août, les membres du Congrès se sont réunis au palais de la Diète. L'empereur d'Autriche a ouvert la séance par le discours suivant :

« Très-augustes, très-chers frères et cousins,

» Très-honorables confédérés,

» Une assemblée des souverains de la nation allemande délibérant sur le bien-être de la patrie, est un événement qui ne s'est point produit dans un passé qui se calcule d'après des siècles. Puisse, grâce aux bénédictions de la Providence, notre entrevue être la source d'un avenir fécond en bienfaits!

» Confiant dans le caractère élevé des princes, mes confédérés, confiant dans l'esprit du peuple allemand, pénétré du sentiment du droit et instruit par l'expérience, j'ai eu le désir d'amener cette heure, où tous les princes de l'Allemagne réunis en assemblée, afin de consolider leur alliance, se tendent fraternellement la main.

» J'ai considéré comme un devoir d'exprimer ouvertement ma conviction, que l'Allemagne attend avec raison un développement de sa Constitution, lequel réponde aux besoins de l'époque.

» Je suis venu pour exposer à mes confédérés, dans un échange personnel d'idées, ce que je crois possible pour que le but soit atteint, et ce que je suis disposé à faire moi-même à cette fin.

» Recevez, monarques, et vous tous, très-augustes et très-chers confédérés, mes remercîments pour votre prévenance digne de fidèles confédérés.

» J'ai fait soumettre à mes augustes confédérés le projet d'une réforme de la Constitution fédérale de l'Allemagne, projet élaboré sous ma direction personnelle.

» Basées sur une intelligence plus profonde du but des institutions fédérales, les dispositions de ce projet ont placé le pouvoir exécutif entre les mains d'un directoire, auquel sera adjoint un conseil fédéral.

» Ces dispositions convoquent périodiquement une assemblée de députés appelés à coopérer avec pleins pouvoirs à la législation et à la fixation du budget de la Confédération; elles établissent des assemblées périodiques de princes en Allemagne. En fondant un tribunal fédéral indépendant, elles sauvegardent inviolablement le droit public allemand.

» Sous tous ces rapports, les dispositions dont il s'agit tiennent compte avec soin et aussi rigoureusement que possible du principe de l'égalité des droits d'États indépendants et unis entre eux par les liens de la confraternité, mais en même temps elles prennent en considération la puissance respective et le nombre d'habitants de chaque État, qui sont inséparables de la nature des institutions proposées, notamment d'un vigoureux pouvoir exécutif et d'une représentation générale près la Diète germanique.

» Chacune des considérations qui ont dirigé ma conduite émane au fond d'une seule et même pensée : j'ai cru que le moment était venu de renouveler, dans un esprit conforme à celui de notre époque, l'alliance que nos pères ont conclue; de la consolider en y faisant participer nos peuples, et par là de donner à cette alliance la force de conserver à l'Allemagne, jusqu'à la fin des siècles, une grandeur, une puissance, une sécurité et une prospérité constantes.

» Mes propositions sont sans doute susceptibles de perfectionnement. Je suis le premier à le reconnaître. Toutefois, je laisse à mes augustes confédérés le soin de voir s'il serait de notre intérêt commun de retarder, même pour un peu de temps, et en vue de certaines améliorations, l'acceptation du projet qui, dans tous les cas, vu les circonstances actuelles, est d'un grand profit pour l'Allemagne.

» Dans l'acte de réforme projeté sont indiqués les moyens constitutionnels propres à combler sûrement, au moyen d'un tout légalement organisé, les lacunes de l'œuvre primitive, et à mettre davantage la Constitution en harmonie avec les exigences légitimes de l'époque. Ce n'est point dans l'ouverture de négociations embrassant de vastes projets, mais seulement dans une détermination prompte et unanime des princes allemands, devant le dévouement desquels à la

grande cause commune disparaissent toutes considérations secondaires, que je vois une base solide pour la question de l'avenir de l'Allemagne.

» Très-augustes frères et cousins, très-chers confédérés,

» De même que vous partagez avec moi les impressions édifiantes de ce moment, vous regretterez profondément avec moi que la Prusse ne soit pas représentée parmi nous. Il manque à l'accomplissement de nos vœux les plus sacrés une grande satisfaction.

» Il ne m'a pas été donné de déterminer le roi de Prusse à coopérer personnellement à notre œuvre d'unification. Mais je n'en conserve pas moins le ferme espoir que ce jour aura un heureux résultat. Le roi de Prusse a parfaitement apprécié les raisons que j'ai invoquées relativement à la nécessité et à l'opportunité d'une réforme de la Constitution fédérale. Guillaume Ier n'a opposé qu'une seule objection à mon invitation à un congrès de princes, à savoir : que cette importante et grave question n'avait pas été suffisamment préparée pour être discutée directement par un congrès de princes allemands.

» En principe, le roi ne s'est pas prononcé contre une assemblée de princes, mais a cru seulement qu'une semblable assemblée devait être précédée d'une conférence des ministres allemands.

» J'ai rendu Sa Majesté attentive au peu de succès qu'ont obtenu jusqu'ici les négociations entreprises par des personnes intermédiaires; c'est donc à nous, qui sommes ici rassemblés, qu'il appartient désormais de prouver par nos actes que, pour nous, la question de la régénération de la Confédération est plus que mûre et préparée, et que nous sommes fermement décidés à faire en sorte que la nation allemande ne soit pas privée plus longtemps des moyens propres à assurer son développement politique.

» Tâchons de nous mettre rapidement d'accord sur les détails, en raison de l'importance incalculable du tout. Sauvegardons fidèlement en toutes choses la place qui appartient à la puissante Prusse ! Espérons qu'avec l'aide de Dieu, l'exemple de notre union exercera une victorieuse influence sur tous les cœurs allemands !

» En tout cas, très augustes confédérés et amis, j'aurai toujours la satisfaction personnelle d'avoir eu constamment devant les yeux, à une époque aussi sérieuse, le raffermissement des liens nationaux qui unissent les Allemands et d'avoir cherché à élever la Confédération, par laquelle nous sommes une puissance compacte, à la hauteur de sa mission, si importante à la fois pour le salut de l'Allemagne et de l'Europe. »

Ce discours n'a pas répondu à l'attente générale : il a été jugé assez incolore, mais il est juste d'observer que si mes informations ne me trompent, la postérité serait privée à jamais du bonheur de contempler ce document dans son ineffable virginité. Il paraîtrait que le manifeste impérial a été trouvé d'un libéralisme trop accentué. On aurait craint d'effaroucher la pruderie ombrageuse du roi de Prusse; on aurait voulu faciliter un rapprochement par un adoucissement général des termes et il aurait été décidé qu'il serait confié aux soins délicats d'un comité de censure.

Le retard qu'on a mis à publier ce discours qui n'a paru que trente-six heures après avoir été prononcé, semble confirmer ce bruit. Le roi de Bavière répondit

par quelques paroles insignifiantes au discours de l'empereur d'Autriche, puis il fut donné lecture du projet de réforme fédéral.

Ce document est trop étendu pour être reproduit ici; je me contenterai de donner un résumé succinct de ses principales dispositions.

1° Le pouvoir exécutif doit se composer de cinq membres, dont trois, la Prusse, l'Autriche et la Bavière, y siégeront de droit, tandis que les deux autres seront élus par les différents États de la Confédération.

Il se nommera le Directoire. Les princes-directeurs pourront remplir leurs fonctions en personne ou par délégation. Les décisions seront prises à la majorité des voix. Le Directoire accréditera des agents diplomatiques auprès des puissances, dont il recevra près de lui des ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires.

2° Il sera institué une Chambre des princes, où les souverains pourront siéger en personne ou par délégués et qui remplira les fonctions d'une Chambre haute.

3° Il sera créé une Chambre basse, sous le nom de Chambre des délégués, qui se réunira pour le moins tous les trois ans. Elle se composera de trois cents délégués des Chambres allemandes, qui seront nommés dans la proportion suivante: soixante-quinze par le Reichsrath autrichien, soixante-quinze par la Prusse, et cent cinquante par les différentes représentations des autres États de la Confédération. Un tiers de ces membres sera nommé par les Chambres hautes et deux tiers par les Chambres basses. Les attributions ne s'étendront pas au delà des étroites limites de la compétence actuelle du droit fédéral. Cependant il est équitable d'observer qu'elle ne serait pas seulement appelée à voter le budget fédéral, ce qui est toujours l'attribution principale, mais qu'elle serait maîtresse de son règlement, qu'elle nommerait elle-même son bureau et qu'elle aurait en même temps un droit d'initiative, attributions qui, toutes, manquent au Corps législatif français.

Qu'il n'y ait pas de congrès de souverains sans fêtes, cela s'entend. Quand ce ne serait que par tradition! Les fameux congrès de la Restauration, depuis celui de Vienne jusqu'à celui de Laibach, ont laissé des souvenirs tout parfumés de galanterie et de despotisme. C'était le bon temps où, au son des violons, se réglait l'équilibre européen, et où, à la pointe d'une fourchette, on réparait les désastres d'une campagne malheureuse. Et le dogme mystique de la légitimité, dont les représentants sont en ce moment réunis à Francfort, n'est-il pas né lui-même au sein des fêtes les plus profanes qu'ait jamais enregistrées l'histoire diplomatique.

Je doute que les mémoires scandaleux de l'avenir fassent une ample moisson dans les épisodes secrets du congrès de Francfort. Sous ce rapport, il y a évidemment un notable progrès : la tenue a été froide, rigide, compassée; on sentait que ces gens n'étaient pas là pour leur plaisir. Ah! s'il s'était agi de déchirer un peuple en trois lambeaux ou de forger des entraves à la liberté, je ne dis pas; mais la besogne d'aujourd'hui n'est pas divertissante, elle ne prête pas au rire. Le quart d'heure de Rabelais a sonné, il faudra faire un petit sacrifice de pouvoir souverain et céder aux pressantes instances de l'opinion publique, sinon le créancier pourrait perdre patience à la longue et exercer des poursuites contre des débiteurs trop récalcitrants.

On comprend que dans une telle disposition d'esprit il n'est aucun d'eux qui se soit senti disposé à se livrer à la joie et aux plaisirs. Les fêtes s'en sont ressen-

ties : elles ont été sans entrain et sans grandeur. La curiosité seule, et non le patriotisme, en a fait les frais. Quand on les compare aux réjouissances populaires du tir fédéral de l'an dernier, on dirait qu'elles ne se sont passées ni dans la même ville, ni dans le même pays.

Jamais ordonnance, d'ailleurs, ne fut plus malheureuse que celle confiée aux soins du sénateur Bernus. Le programme des fêtes était le suivant : un dîner au Roemer, dans la salle des Empereurs, un feu d'artifice sur les bords du Mein et une représentation dramatique. Pour cette dernière, on a choisi le *Barbier de Séville*, qui a été chanté par la Patti, et dans tout le menu du dîner, il ne s'est pas trouvé un seul des mets nationaux de l'Allemagne. Au lieu de canapés de caviar, de dindes truffées de Périgueux, de baldons de gelinottes à l'irlandaise, de fonds d'artichauts à la lyonnaise, de haricots verts à l'anglaise, de petits pois à la française, de chapons du Mans à la broche, de faisans de Bohême à la Saint-Rémi, de canons royaux et de cascades de diplomates (textuel), il eût fallu leur servir de la choucroute, des klœsse, des nouilles et des oies farcies de châtaignes et cuites au four. Quoi ! pas même des saucisses de Francfort, ô ingratitude humaine! Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es, a dit un grand philosophe de la table : à ce compte, on serait tenté d'accuser les souverains allemands de cosmopolitisme, mais ils ne sont pour rien dans l'affaire ; quand ils sont chez eux, en famille, non-seulement ils mangent la cuisine nationale, mais ce qui mieux est, ils l'aiment. Non, que la faute retombe sur l'ordonnateur de la fête, sur le sénateur Bernus, qui n'a rien su imaginer de mieux pour divertir des princes allemands, que de leur servir un dîner français et une chanteuse italienne. Il a traité le congrès des souverains comme M. le baron de Rothschild eût reçu à sa table une société de banquiers et d'agents de change.

A six heures, avec une politesse toute royale, le cortége des souverains traversa la ville et vint s'arrêter devant le perron du Roemer. Il n'y eût que le duc de Saxe-Cobourg, le grand-duc de Bade et l'empereur d'Autriche qui recueillirent quelques acclamations. Le défilé se fit lentement : les curieux eurent le loisir de comparer les augustes têtes des souverains avec les effigies qu'ils font frapper sur leurs monnaies. La plupart sont solidement bâtis ; il en est très-peu qui aient l'air délicat. La plus intéressante des physionomies est celle du roi de Saxe : même si elle ne portait une couronne, sa tête fine, distinguée, à l'œil sympathique et intelligent, attirerait les regards.

La voiture de l'électeur de Hesse était traînée par deux chevaux isabelle, par deux andalous de toute beauté ; le peuple faisant acte de justice distributive, applaudit les chevaux et chuta le maître. Le plus somptueux des équipages était celui du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin : la voiture, de forme rococo, semblait, comme le gouvernement, dater du siècle dernier. Entre le véhicule et le duc, il n'y avait pas le moindre anachronisme. L'équipage du grand-duc de Bade était constitutionnel ; on eût dit la voiture d'un banquier qui se rend au bois. On n'est pas roi de Hanovre sans avoir de beaux chevaux : son attelage était superbe. Enfin, le prince de Lichtenstein, le plus riche des souverains allemands, s'est fait remarquer par l'élégance de son attelage, et la livrée coquette de ses gens qui avaient l'air de comparses de l'Opéra-Comique.

A table, l'empereur d'Autriche, assis sous le portrait de l'empereur Joseph II, avait à sa droite le roi de Bavière, le roi de Hanovre et l'électeur de Hesse ; à sa gauche, le roi de Saxe, le prince héréditaire de Wurtemberg, et les grands-ducs de

Bade et de Saxe-Weimar. Après le premier service, le bourgmestre de Francfort prit la parole et porta un toast insignifiant aux hôtes de la ville. Par politesse sans doute, François-Joseph lui répondit sur le même ton. Après sa réponse, l'assemblée se leva, et, par trois fois, répéta le cri : Vive Francfort! La foule qui, malgré la pluie, stationnait sous les fenêtres, l'entendit et mêla ses acclamations à celles qui partaient de la salle des Empereurs. Pour moi, j'eusse préféré qu'à ce moment, les cinq mille spectateurs, répondant aux paroles de François-Joseph, eussent entonné le chant d'Arndt : *Où est la patrie de l'Allemand?*

Depuis lors, le congrès suit son cours ordinaire : les souverains alternent leurs conférences avec des revues, des promenades en voitures, des dîners d'apparat, des représentations théâtrales, enfin, avec les distractions des têtes couronnées. Depuis qu'a paru le texte officiel du projet de réforme fédérale, il n'est plus personne qui élève le moindre doute sur son acceptation. Il fait aux princes la part trop belle, et à la nation la part trop réduite, pour qu'il puisse courir le moindre danger de refus. Les ducs de Mecklembourg, eux-mêmes, pourront y acquiescer de bon cœur. D'après tout ce qui transpire du sein du congrès, il aurait néanmoins rencontré quelque opposition. Les grands-ducs de Bade et de Weimar, qui forment la gauche, demanderaient qu'on substituât, pour la nomination des députés, le vote direct par la nation au vote par délégation des Chambres. Tandis que ces deux princes libéraux se préoccuperaient surtout de la question représentative, quelques souverains, le roi de Hanovre en tête, protesteraient contre l'organisation projetée du Directoire. On disait même que, obéissant à un superbe mouvement d'abnégation, le roi de Bavière aurait renoncé à la permanence de la place qu'on lui avait assurée dans le Directoire, et qu'il aurait consenti à alterner successivement avec les rois de Hanovre et de Wurtemberg. Il paraît que les bases du projet une fois admises par le congrès, il abandonnera à une conférence ministérielle, qui se réunirait à Dresde, le soin d'arrêter l'œuvre jusque dans ses moindres détails. En adoptant cette marche, on aiderait la Prusse à sortir de son abstention, et on ne prolongerait pas outre mesure les séances du congrès.

Quoi qu'il arrive, que le congrès réussisse ou non à doter l'Allemagne d'une organisation fédérale moins défectueuse, l'aveu des princes qu'une réforme est devenue indispensable subsiste, il est acquis au procès. Si maintenant les souverains succombaient à la tâche, si la montagne en travail n'accouchait même pas d'une souris, nous n'aurions plus, après le premier aveu, qu'à en enregistrer un second : celui de leur impuissance à réaliser une réforme dont ils ont eux-mêmes proclamé l'urgence.

E. Seinguerlet.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

25 août 1863.

Mon cher Directeur,

Quand je vous écrivais ma dernière lettre, l'attitude de l'Angleterre en face de la question polonaise, offrait encore tous les symptômes de l'hésitation et de l'incertitude. Aujourd'hui le doute n'est plus permis; depuis que le rideau parlementaire est baissé, et comme d'un accord tacite, tous les journaux repoussent l'idée d'une intervention armée contre la Russie et d'une alliance nouvelle avec la France; sur tous les tons, on fait des variations sur ce thème connu : *Finis Poloniæ*. Avant la note fameuse du prince Gortchakoff, Mourawieff n'était qu'un ignoble boucher, les Polonais méritaient les sympathies actives de l'Europe, la Russie était un empire barbare qu'il fallait rejeter en Asie; depuis la lettre du diplomate russe, il se découvre que les Polonais n'ont jamais su bien user de leur indépendance, que leur royaume était un foyer d'anarchie et de désordres, que le mouvement insurrectionnel n'est que la tentative désespérée d'une noblesse inquiète et arrogante, qui veut reconquérir ses priviléges et lutter contre la politique émancipatrice de l'empereur Alexandre II. On apprend tous les jours quelque chose, disait Solon. Mais il est incroyable qu'on apprenne tant de choses en vingt-quatre heures! Détournons donc nos regards de la Vistule, oublions qu'il y a dans ce pays éloigné une poignée de héros, qui sont voués d'avance à la mort : oublions surtout que nous les avons encouragés, que nous avons fait luire à leurs yeux l'espérance d'un secours que nous ne pouvions leur accorder. Le drame politique a tant d'actes aujourd'hui, il se joue en tant d'endroits à la fois, qu'il est toujours facile de détourner ses yeux d'un spectacle déplaisant, de trouver quelque nouvel élément pour la curiosité, quand elle commence à se lasser. Ne reste-t-il pas la question mexicaine? et la réunion des souverains allemands à Francfort? et cette guerre civile des États-Unis qui, depuis deux ans, fournit de si beaux thèmes à notre sensibilité ?

Voulez-vous savoir ce que pense de cette guerre, de cette révolution, car c'est plutôt une révolution qu'une guerre ordinaire, un des hommes qu'on s'est habitué à considérer comme un des grands esprits de l'Angleterre moderne, un esprit

fier, indépendant, dégagé des préjugés, un de ces aigles qui montent assez haut pour regarder le soleil en face, je veux parler de Thomas Carlyle, de l'auteur de *Chartism*, de *Sartor resartus*, de *Cromwell*, de l'*Histoire de la Révolution française*, de l'*Histoire du grand Frédéric?* Quel beau sujet pour tenter un tel esprit, si capable de s'élever au-dessus des murmures vains d'une ignorante opinion! Une grande démocratie luttant contre une oligarchie ambitieuse et hardie pour briser les chaînes d'une race opprimée! Un vaste continent, sillonné de fleuves immenses, où la civilisation a élevé en peu d'années un puissant empire, fondé sur l'application la plus large et la plus complète des idées de liberté et d'égalité; une constitution, tracée par les plus beaux et les plus nobles génies, mise tout d'un coup à l'épreuve; un injuste privilége, consacrant la servitude d'une autre race, altérant par degrés les caractères du gouvernement démocratique, corrompant le pouvoir exécutif, le législatif et le judiciaire, l'armée, la chaire, la tribune et précipitant enfin la nation du haut de la plus étonnante prospérité dans les abîmes sanglants de la guerre; toute une société prise au dépourvu, sans armes contre la trahison et la violence, se sauvant cependant par l'effort spontané du patriotisme et du courage; une série de campagnes, tantôt heureuses, tantôt malheureuses, rendant en moins de trois années à l'Union des territoires aussi vastes que l'Europe, les armées sortant du sol, une prodigieuse fécondité de ressources, des sacrifices inouïs faits pour assurer un triomphe longtemps douteux, « quel tableau, quels événements! quel spectacle digne d'émouvoir celui qui a fondé toute une nouvelle poétique historique sur le culte des héros et sur l'admiration de la force, qui, sans prétendre juger les événements au point de vue d'une morale abstraite et idéale, en mesure l'importance par la grandeur de leurs proportions. » Voici donc comment M. Carlyle juge la guerre civile des États-Unis. Je traduis textuellement cette sentence qui a paru dans le dernier numéro d'un des *magazines* à la mode :

Ilias americana in nuce.

Pierre du nord à *Paul* du sud. — Paul, abominable coquin, je vois que vous louez vos domestiques à vie, et non comme moi au mois et à l'année. Vous allez droit en enfer, coquin!

Paul. — Calmez-vous, Pierre. Le risque est de mon côté: je suis prêt à le prendre. Louez vos domestiques au mois ou au jour, et allez droit au ciel. Laissez-moi ma méthode.

Pierre. — Non, je ne veux pas. Je vous casserai d'abord la cervelle (et il essaie depuis de le faire, mais n'a pas encore réussi).

Laubardemont disait qu'avec trois lignes de l'écriture d'un homme, on pouvait le faire pendre. Cela pourrait bien être vrai quelquefois. Est-il possible d'enfermer en si peu de lignes autant de perfidie, autant d'ignorance, autant de mépris pour l'humanité, pour une grande cause, pour la justice, pour la vérité? La boutade de M. Carlyle serait odieuse, si elle n'était ridicule. Il peut lui sembler plaisant d'enfermer la question américaine dans une coquille de noix, mais c'est lui-même, et non sa mauvaise plaisanterie, qui donne à rire. Eh quoi! comment ne pas s'amuser de la fureur d'un malheureux auteur, *genus irritabile vatum*, qui s'indigne de voir ses contemporains préférer à la lecture de son *Frédéric*, celle des journaux de New-York? Le monde est perdu! peut-on préférer le récit de la

bataille de Gettysbury à ses dissertations sur l'éternel oui, et l'éternel non, les rapports sur la situation des noirs affranchis à son chapitre sur le supernaturalisme naturel? Vite, remettons les choses à leur place; enterrons l'Amérique dans la coquille de noix; rappelons-nous qu'il n'y a qu'un monde sur la planète, c'est l'ancien monde; dans cet ancien monde, qu'un pays, l'Angleterre, et dans cette Angleterre, qu'un homme, Thomas Carlyle.

Sérieusement, il est triste de voir tant d'aveuglement chez ceux qui prétendent être les conducteurs de l'intelligence nationale. On comprend, jusqu'à un certain point, la passion bornée et étroite du *squire*, qui regarde encore les États-Unis comme des colonies révoltées et les juge aujourd'hui comme faisait jadis George III: mais qu'un Carlyle devienne, à la fin de sa laborieuse carrière, le courtisan de ces naïves rancunes, c'est ce qui peut sembler plus étonnant.

Le *Times*, qui a montré un acharnement inouï contre la cause fédérale depuis le commencement de la guerre, se sent, cependant, ébranlé dans les convictions qu'il s'était formées sur l'issue de la guerre civile. Ce qui le prouve le mieux, c'est qu'il a senti le besoin d'envoyer de l'autre côté de l'Atlantique un nouveau correspondant spécial. En théorie, c'est le correspondant qui, en fournissant au journal des éléments d'information, l'aide à se guider parmi les écueils de sa politique: c'est l'autorité consultée par les publicistes mystérieux qui, dans les nuages où l'admiration publique ne peut découvrir leurs traits, écrivent ces fameux leaders qui vont porter à tous les bouts de l'univers l'opinion de l'Angleterre. En pratique, il n'en est pas tout à fait de même; le correspondant, en faisant ses malles, y cache des instructious secrètes. Il doit voir, et bien dire ce qu'il voit, mais on ne l'empêche pas, on le prie même de regarder avec des verres d'une certaine couleur. Après le départ de M. Russell, le premier des correspondants américains du *Times*, qui doit revenir en Angleterre parce qu'il avait reçu défense de suivre le quartier général de l'armée du Potomac, on dépêche à New-York un autre ambassadeur, M. Mackay, qui, pendant plus d'un an, a envoyé tous les huit jours des lettres où il annonçait imperturbablement la défaite imminente de l'armée du Potomac, la reprise de la Nouvelle-Orléans par les confédérés, la banqueroute du Nord, etc., etc. — Sans bouger de l'hôtel de New-York où il s'était installé, sans voir aucun des hommes d'État de Washington, sans parcourir le théâtre de la guerre sur aucun point, le malheureux correspondant, trop fidèle à sa consigne, accumulait les erreurs, les bévues, les contradictions. Personne, même en Angleterre, ne lisait plus ces plates diatribes; le *Times* prit un parti héroïque; il envoya un nouvel agent, M. Gallenga, qui, pendant longtemps, avait été son correspondant à Turin et dont l'histoire est, sans doute, assez connue à Paris. Les instructions données à M. Gallenga durent être notablement différentes de celles qu'avait reçues M. Mackay. Ce dernier peignait une société tombée au dernier degré de l'anarchie, de l'abaissement, livrée à un odieux despotisme, ruinée, affaiblie, sans patriotisme, sans courage militaire ni civil; lisez les premières lettres de M. Gallenga : quel changement! Les amis les plus ardents de la cause fédérale ne pourraient faire ressortir en termes plus énergiques le patriotisme, l'entrain, le courage du Nord, montrer plus vivement que la République est prête à faire les plus grands sacrifices pour l'Union, qui lui est devenue aussi chère que l'est la nationalité aux nations les plus vieilles de l'ancien continent. M. Mackay n'avait vu que des mercenaires dans les armées de l'Union, de pauvres Irlandais, des Allemands grossiers : M. Gallenga déclare qu'il ne peut visiter

une famille américaine, sans qu'elle porte le deuil d'un frère, d'un fils, d'un parent tombé sur les champs de bataille de l'Union.

Que s'est-il donc passé dans l'Olympe de *Printing-Square?* A l'heure où sous les gigantesques presses volent les feuilles d'abord blanches, puis noircies, qui, le lendemain, partent pour tous les coins du monde, quand la ville entière est plongée dans le silence et la nuit, et que le peuple des typographes, seul, veille et travaille aux tremblantes lueurs du gaz, que s'est-il dit dans ce cabinet où nul profane n'est admis, et où trône Jupiter anonyme? Quelle vision a passé devant son esprit? A-t-il vu l'Océan couvert de rapides vaisseaux, armés de lourds canons et tout peints de noir? d'autres vaisseaux, portant dans leurs vastes flancs les richesses de l'Inde, de la Chine, de l'Australie, livrés aux flammes et jetant leur immense lueur sur la solitude des mers? A-t-il vu le roi *Mob*, se promenant, non dans les rues de New-Yorck, mais dans les sombres carrefours de Londres, ivre de fureur et de sang? Peut-être quelque nouveau Montézuma, avec sa couronne de plumes, lui est apparu et lui a soufflé quelques mots à l'oreille. Mais pourquoi chercher si loin? Peut-être notre Jupiter à favoris rouge, en allant à la Cité après avoir dîné dans le West-End et tout plein encore des suaves fumées du vin, a-t-il, en regardant par les carreaux de sa rapide voiture, suivi d'un œil plus attentif que d'ordinaire les frêles fantômes qui glissent au coin des rues noires, les enfants en haillons, accroupis auprès des portes, les femmes déjà ivres, pressées aux angles les plus illuminés des carrefours, et peut-être a-t-il pensé dans ce moment-là que la paix valait après tout mieux que la guerre pour son pays. Une pensée philantrhopique peut surgir quelquefois dans l'âme de ceux qui se moquent le plus volontiers de la philanthropie. M. Carlyle, qui appelle si ingénieusement les esclaves, des domestiques à vie, n'aimerait peut-être pas à voir de ses propres yeux un marché à esclaves. Le Mourawieff, qui n'est pas de ceux qui sont pendus, mais de ceux qui pendent, a aussi été dans son temps un libéral. Il croit peut-être même qu'il l'est toujours resté. Notre temps est très-ingénieux pour colorer ses défauts, ses incertitudes, ses palinodies. Nous avons tant de grands principes, qu'il s'en trouve toujours un tout prêt pour expliquer notre conduite du moment. Qui sait si l'Angleterre, dans deux ou trois ans, ne croira pas sincèrement qu'elle est toujours restée fidèle à la cause de l'Union américaine?

PHILLIPS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Lorsqu'on voudra écrire les Vies des Saints de la philosophie, il y aura une belle place à donner à la vie de Spinoza. Laissons de côté les doctrines de ce célèbre philosophe et leur influence sur l'esprit de l'Allemagne. Nous y reviendrons quand M. Prat, qui nous donne aujourd'hui le premier volume d'une traduction des écrits de Spinoza, aura complété son travail [1]. Outre les vies de Spinoza, par Lucas et par Colérus, ce premier volume contient les *Principes de la philosophie de Descartes* et les *Méditations métaphysiques*, traduites en français pour la première fois. Colérus dit au sujet de ces deux ouvrages, les premiers qu'ait produits Spinoza : « S'il en fut demeuré là, ce malheureux homme aurait encore à présent la réputation qu'il eût méritée de philosophe sage et éclairé. » C'est-à-dire qu'il n'eût pas été Spinoza. En effet, ce n'est que dans le *Traité théologico-politique* que le véritable Spinoza commença à se révéler, et on ne le trouve tout entier que dans ses *Œuvres posthumes*.

Colérus était un ministre de l'église luthérienne de La Haye et il habitait une maison où Spinoza avait vécu plusieurs années. De là, sans doute, l'idée qu'il eut de recueillir les détails, encore vivants chez les anciens hôtes de Spinoza, et si touchants dans leur simplicité, des habitudes familières de cet homme dont les doctrines lui étaient odieuses, mais dont il admirait le génie, et dont la personne lui inspirait, comme à d'autres contemporains, une vive curiosité. Quant à l'autre biographe, Lucas, qui s'intitule disciple de Spinoza, c'était un médecin de La Haye. Les deux biographies s'accordent mieux qu'on ne pourrait s'y attendre, à ne considérer que les dissentiments qui existaient entre les deux écrivains sur la philosophie de Spinoza. Sur le fait des vertus privées de Spinoza, le témoignage du ministre luthérien vient appuyer de son autorité celui du médecin philosophe.

Rien de plus modeste, rien de plus pur que cette vie philosophique entièrement

[1] *Œuvres complètes de Spinoza*, traduites et annotées par J.-G. Prat. Première série. Hachette.

consacrée à la spéculation. Dès sa jeunesse, Spinoza semble se considérer lui-même comme voué à une sorte de sacerdoce. Son premier maître, le rabbin Mortéra, qui l'avait soumis à plusieurs épreuves, afin de le connaître à fond, déclarait n'avoir « rien trouvé à redire tant en ses mœurs qu'en la beauté de son esprit. » La recherche de la vérité était à tel point sa seule passion qu'il ne trouvait aucun plaisir aux entretiens ordinaires, et il passa sa vie à fuir de retraite en retraite les visites que lui attirait sa renommée. La solitude ne lui semblait jamais assez grande, le silence assez profond autour de sa pensée sans cesse occupée à remuer les plus difficiles problèmes. Cependant, lorsqu'on l'interrompait, il se montrait d'une humeur agréable et même enjouée. Il aimait à railler et il le faisait avec une grâce et une finesse qui lui attiraient les suffrages des plus délicats et des plus sévères. Si l'on en croit Colérus, il fut amoureux une fois, en sa jeunesse. L'objet de cet amour était la fille unique de Van den Ende, célèbre médecin d'Amsterdam, de qui Spinoza reçut des leçons de latin. Cette fille de Van den Ende n'était ni des plus belles ni des mieux faites, mais elle avait beaucoup d'esprit et d'enjouement; elle savait le latin et la musique, et remplaçait quelquefois son père auprès de ses écoliers. Spinoza a depuis raconté qu'il avait eu le dessein de l'épouser; mais un de ses condisciples le devança, et, depuis cette époque, il ne songea plus au mariage, « soit, dit Lucas, qu'il craignit la mauvaise humeur d'une femme, soit qu'il se fût donné tout entier à la philosophie et à l'amour de la vérité. »

Il se délassait de ses laborieuses méditations par le travail manuel. Suivant un précepte de la loi juive, il avait appris un métier : c'était, comme on sait, celui de polisseur de verres de lunettes, et il y avait acquis une habileté remarquable. Il dessinait aussi, et Colérus possédait un album de portraits faits par lui à l'encre ou au charbon. Sa sobriété était incroyable. Il vécut un jour d'une soupe au lait et d'un pot de bière. Plus encore que sa pauvreté, son esprit d'indépendance, le soin qu'il avait de sa dignité, lui commandaient l'économie, tandis que la sublimité de son esprit l'élevait sans peine au-dessus des besoins matériels. Il avait coutume de dire : « La nature est contente de peu, et quand elle est satisfaite, je le suis aussi. » Avec cela, il était propre et soigné sur sa personne et dans ses vêtements et blâmait la négligence de certains savants. « Cette négligence affectée, disait-il, est la marque d'une âme basse où la sagesse ne se trouve point, et où les sciences ne peuvent engendrer qu'impureté et corruption. » On a cité de lui plusieurs beaux traits de désintéressement. Il ne refusait pas seulement la richesse qui venait à lui, il savait être, à l'occasion, libéral de son propre bien, si petit que fût son avoir. Son indifférence à l'endroit de la fortune était vraiment stoïque.

Son courage, sa fermeté ne sont pas moins dignes d'éloges. Dans une occasion où sa vie semblait menacée par une émeute populaire, il rassura lui-même son hôte et voulait s'avancer seul au devant du peuple irrité pour s'expliquer avec lui [1].

[1] C'était à l'occasion d'une visite qu'il avait faite au prince de Condé à Utrech, sur l'invitation qu'il en avait reçue, et qui avait donné lieu à quelques malintentionnés de semer de faux bruits contre lui.

On l'entendit regretter un jour de ne pas avoir partagé le sort de ses amis les de Witt, égorgés en 1662, par une populace furieuse. Une autre fois, comme il apprit qu'un homme, qu'il avait cru de ses amis, s'efforçait de soulever contre lui le peuple et les magistrats : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que la vérité coûte cher, ce ne sera pas la médisance qui me la fera abandonner. »

La persécution avait commencé de bonne heure pour Spinoza. Les juifs, ses coréligionnaires, avaient donné l'exemple par son expulsion de la synagogue pour quelques opinions hardies qu'il avait laissé paraître. Leur haine acharnée contre l'excommunié l'avait même forcé à quitter Amsterdam, sa ville natale, « la plus belle ville de l'Europe, » suivant le médecin Lucas, et à se retirer à Rhynsburg, d'où il passa à Voorburg et enfin à La Haye. On vient de voir que ce refuge ne fut pas toujours sans danger pour lui. Aux anathèmes des juifs contre lui, succédèrent ceux des chrétiens quand ses idées philosophiques furent connues. Après la publication du *Traité théologico-politique,* où il professait que chacun a le droit d'entendre et d'expliquer l'Écriture à sa façon et suivant ses lumières, plus d'un croyant dut s'écrier, comme plus tard Colérus : « Le Seigneur te confonde, Satan, et te ferme la bouche! C'est alors qu'on pourrait bien dire que la sainte Bible n'est qu'un nez de cire qu'on tourne et forme comme on veut. » Plus d'un crut voir un maudit dans ce petit juif dont le teint sombre annonçait l'origine portugaise de sa famille. « Ce qui est certain, écrivait en 1695 l'auteur du *Menagiana,* est que bien des personnes qui l'ont vu m'ont assuré qu'il était petit, jaunâtre, qu'il avait quelque chose de noir dans la physionomie et qu'il portait sur son visage un caractère de réprobation. »

C'est ainsi de tout temps et dans tous pays ; c'est ainsi en France aujourd'hui encore. Les croyants des religions positives ne peuvent s'accoutumer à rendre à ceux qui ne pensent pas comme eux sur leurs dogmes le respect qu'ils réclament avec raison pour eux-mêmes. Dès qu'un homme paraît, qui ose professer une opinion nouvelle sur quelqu'une des grandes questions fondamentales que l'humanité ne se lasse pas d'agiter, aussitôt tous ceux qui croient posséder la vérité dans quelque doctrine traditionnelle se lèvent, non pour lui répondre, mais pour lui jeter l'injure. Cependant, celui qui, volontairement et de propos délibéré, n'a pas craint d'appeler sur lui ces orages, peut sans doute n'être qu'un homme orgueilleux, doué de peu de sagesse; mais ce peut être aussi un homme de foi et de courage qui témoigne, le front, le cœur et la main levés, pour ce qu'il croit, à tort ou à raison, la vérité. Tel fut, sans aucun doute, Spinoza. Homme d'une pureté complète et qui, suivant l'expression d'un de ses biographes, est mort avant d'avoir souillé sa gloire d'aucune tache, sa vie fut véritablement sainte, et par la sublimité des problèmes à la solution desquels il la consacrait, et par le soin qu'il prit de la préserver de toute atteinte honteuse, ou même seulement profane. On l'a accusé d'orgueil. C'est le reproche banal jeté à tous ceux qu'un instinct secret pousse à sortir des voies communes, et auquel peu de grands hommes pourraient échapper, même parmi les héros de la foi et les martyrs, s'il faut appeler de ce nom la confiance exaltée en soi-même, qui fait les grandes idées et les grands sacrifices. Spinoza était si peu soucieux de

gloire qu'il recommanda en mourant de ne pas mettre son nom à son *Éthique*, « disant, écrit son biographe, que ces affectations étaient indignes d'un philosophe. » Toujours calme et serein au milieu des colères qu'il excitait, des trahisons dont l'entouraient parfois de fausses et perfides amitiés, il poursuivait en paix ses méditations, abîmé dans la contemplation de la Divinité telle qu'il la concevait, la respirait et s'en enivrait, pour ainsi dire. Il aimait à répéter ce verset d'un psaume : « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité. »

Ce premier volume est orné d'un portrait de Spinoza et d'un fac-simile de son écriture.

J'annonçais dans ma dernière chronique le premier volume du *Génie de la Révolution*, de M. Ch.-L. Chassin. Je ne dirai rien de ce livre dont un collaborateur, très-versé dans la connaissance de notre histoire révolutionnaire, et autant que personne capable d'en bien parler, s'est chargé de rendre compte. Pour d'autres raisons, je passerai très-légèrement sur le troisième volume de l'*Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer Ternaux [1]. Quoi qu'en dise l'auteur, on n'admettra pas aisément que son livre ne soit pas écrit dans un esprit hostile à la Révolution. Sans doute, et d'autres l'ont fait avant M. Ternaux, on peut, on doit distinguer entre les principes de la Révolution et les excès qui ne semblent pas avoir été nécessaires à leur triomphe ; mais, de quelque façon qu'on envisage cette époque, qu'on a appelée d'un nom funeste et mystérieux, *la Terreur*, il importe, pour la bien juger, de ne pas la séparer de celles qui l'ont précédée et suivie. Si on la considère isolément, c'est tout simplement une monstruosité inexplicable. Considérée à sa place, au milieu des circonstances qui l'ont fait naître, cette excessive tension de l'esprit révolutionnaire qui a produit la Terreur a sa raison d'être ; si cette raison ne justifie pas certaines choses, elle aide du moins à les comprendre, elle permet à l'historien de faire sa part à la fatalité des événements aussi bien qu'à la responsabilité des hommes, et de n'offenser, dans ses jugements, ni l'humanité ni la justice.

A mon avis, M. Mortimer Ternaux s'est trompé en écrivant l'*Histoire de la Terreur*, comme M. de Barante en écrivant l'*Histoire de la Convention*. Ils ont cru pouvoir détacher, afin de la maudire à leur aise, une époque de la Révolution, sans pour cela répudier la Révolution. C'était méconnaître la solidarité qui, pour le mal comme pour le bien, existe entre les époques de la Révolution. Comment, lorsqu'il s'agit des violences contre les personnes, faire abstraction des colères qui ont commencé par se déployer contre les choses ? Comment, pour juger une époque de la Révolution à laquelle s'attache un renom néfaste, s'abstenir de remonter à la manière dont le problème a été posé devant le pays, aux idées abstraites, aux espérances infinies qui se produisirent alors, et qui devaient sitôt rencontrer dans la pratique tant d'obstacles imprévus et de déceptions inévitables ? N'y avait-t-il pas, dans ces illusions généreuses de la première heure, la raison et comme le présage des attentats qui voilèrent plus tard la Révolution d'un

[1] Chez Michel Lévy.

nuage de sang. D'autre part, la dissolution qui s'est produite à l'époque du Directoire ne fait-elle pas comprendre, jusqu'à un certain point, la vigueur excessive que le Comité révolutionnaire avait cru nécessaire de déployer? Qu'on veuille bien examiner de près toutes choses, et l'on reconnaîtra, j'en suis convaincu, que, pour séparer le bien du mal dans la Révolution, le premier point est d'en étudier à fond l'origine et le but, ainsi que son développement tout entier, quitte à rendre ensuite à chaque élément ce qui lui appartient: aux individus leur contingent de passions et d'erreurs; au temps ce qui vient des circonstances, de leur enchaînement et de leur pression; à la nation tout entière ce qui est de son génie, de son caractère et de son histoire.

M. Corbon nous a promis de nous révéler *Le secret du peuple de Paris*[1]. L'ancien rédacteur de l'*Atelier* était sans doute mieux placé que personne pour le connaître, ce secret, et cependant il nous apprend qu'il a été longtemps avant de le pénétrer. L'énigme n'était sans doute pas facile à deviner. Le *Dèmos* athénien figuré par Parrhasius n'avait pas une physionomie plus multiple que celle de ce peuple parisien, dont M. Corbon a entrepris de nous retracer fidèlement le caractère intellectuel et moral.

Par le *Peuple de Paris*, M. Corbon entend cette élite de la population ouvrière qui en forme à peu près la moitié, et chez laquelle s'est développée par la circulation une certaine communauté d'idées et de sentiments: sorte d'aristocratie populaire, intelligente, mobile, et très-préoccupée de politique. Dans les temps d'agitation, cette élite s'accroît d'une portion plus ou moins considérable de ce que M. Corbon appelle la classe moyenne du peuple. Ce peuple de Paris, tel que le définit l'écrivain sorti de ses rangs, avec son activité d'imagination et son impressionnabilité de nerfs, avec son besoin d'épanchement et sa facilité aux entraînements, forme dans l'État un élément à part dont tout gouvernement doit tenir grand compte. Il faut subir son impulsion ou travailler à le corrompre. Son rôle est d'être une force motrice qui pousse le gouvernement et entraîne le pays dans les voies du progrès; son besoin est de se sentir vivre dans un grand mouvement général, social et politique; faute de quoi son activité se trouble, ses instincts se faussent, ses mœurs se dépravent, et, comme le dit M. Corbon, « il gaspille sa sève généreuse. » Nulle part on ne trouve l'instinct de la sociabilité aussi prononcé que chez ce peuple, et cela, joint à la mobilité nerveuse dont je viens de parler, a pour effet naturel le goût de la dépense, de la dissipation, la soif des plaisirs. Jamais, d'ailleurs, un sentiment généreux ne trouve l'âme de ce peuple fermée; son avidité d'émotions préfère toujours les plus nobles. De même, toutes les grandes questions sont toujours envisagées par lui du côté le plus général; une sorte d'élan instinctif, passionné, le porte sans cesse vers la grandeur, vers l'idéal. Le sentiment national est comme un feu sacré qui fait, en France, des foyers populaires autant d'autels de la patrie; le peuple de Paris a de plus un vif sentiment de la fraternité universelle et la conviction que le premier rôle appartient à la France dans la civilisation du monde. C'est ce qui fait

[1] Un vol. Pagnerre.

de lui le champion des nationalités, toujours prêt à s'armer pour l'affranchissement des peuples. Dans sa manière de concevoir la question du travail, le peuple de Paris se distingue par une ardeur particulière d'imagination, qui l'a toujours porté à agrandir les problèmes, au risque d'en rendre la solution impossible et la poursuite périlleuse. La passion profonde du peuple est la justice; à cette passion, vieille comme l'injustice et l'oppression partout où elles ont pesé sur les masses, le peuple de Paris, cet ouvrier des révolutions qui ont changé la face de la France, joint un idéal plus ou moins vague, dont il rêve l'accomplissement et dont la poursuite, toujours trompée, est la raison de ses élans, la cause de ses défaillances suivies de soudains réveils, le secret de la fièvre intermittente qui saisit et agite par accès sa fine et noble organisation.

En relisant sur mes pages ce portrait que je viens d'extraire du livre de M. Corbon et des citations qu'il y fait de M. Audiganne, un rapport me frappe entre cet instinct du peuple parisien et le génie même de la France. Cette soif de progrès, cette tendance à prendre les questions par leur côté philosophique et général, cette ardeur de réalisation et de propagande, ce sont là autant de traits qui caractérisent la France révolutionnaire. Le défaut de ces qualités est une tendance à tout faire par l'État, tendance que la Révolution a héritée chez nous de l'ancien régime, et qui, par son exagération, devient aussi nuisible au progrès qu'elle a pu lui être utile. Or, cette tendance est, suivant M. Corbon, un des traits saillants du caractère du peuple de Paris. Ce peuple « en est encore là de croire que l'État est le résumé de l'intelligence et de la puissance générales; qu'il sait tout, qu'il peut tout; qu'il est l'expression la plus haute du droit, le chargé suprême du devoir; en un mot, la providence visible de la société. » Ajoutons qu'aux yeux du peuple de Paris l'État est la main qui tient l'épée et qui peut faire rayonner jusqu'aux extrémités de l'Europe l'influence décisive de la France. Il résulte de tout cela que le peuple de Paris est l'expression vivante, active, de ce qu'il y a de plus généreux, de plus ardent, mais aussi de plus mobile et de plus téméraire dans l'esprit français. Ce qui semble encore en résulter, c'est que la carrière des expériences n'est pas fermée et que l'instinct du peuple de Paris, d'accord avec le génie et les destinées de la nation, nous mène, par la voie des révolutions et des guerres, vers un but que M. Corbon désigne comme celui même de la Révolution. Ce but ne serait autre que la fédération des peuples, et, par suite de cette fédération qui doit supprimer tout antagonisme, la restitution au travail de forces et de ressources innombrables que l'état de choses actuel rend vaines et stériles.

M. Corbon a-t-il réussi à pénétrer le secret du peuple de Paris? Ce secret est-il, en effet, d'être « la force instinctive qui pousse au développement du nouveau principe rédempteur? » Pour ma part, je crois, avec M. Corbon, au rôle tout nouveau que le travail, racheté de la malédiction qui pesait sur lui dans les anciennes idées religieuses, doit jouer dans le monde. Je crois aussi, avec MM. Corbon et Michelet, à l'alliance de la raison et de l'instinct comme source d'une politique nouvelle et au devoir qu'auront désormais les hommes d'État de s'inspirer du sentiment populaire. Ce que je demande, et M. Corbon ne me contredira

pas sur ce point, c'est que tout se fasse par la liberté. M. Corbon a, d'ailleurs, obéi à une pensée généreuse en cherchant à expliquer ce qui semble à quelques-uns les défaillances et les contradictions du peuple. Disons, pour faire à chacun sa part, qu'il n'a pas été le premier à comprendre la nature du rôle réservé au peuple pour l'achèvement de la Révolution. D'autres l'avaient mis sur la voie de ce secret qu'il nous livre. Je lis, par exemple, dans l'*Histoire de la Révolution de* 1848, par Daniel Stern, cette œuvre éloquente et généreuse, toute pleine de l'esprit nouveau : « On peut le considérer (l'état républicain de février) comme la manifestation la plus complète jusqu'ici, de ce mouvement instinctif qui, agitant confusément les masses populaires, s'efforce, depuis 1789, de les faire entrer dans l'état démocratique, de procurer par l'association libre des citoyens un ordre égalitaire capable de suppléer l'ancienne hiérarchie féodale, de reconstituer, au moyen du suffrage universel, l'autorité sur la raison commune, de *substituer au droit divin le droit humain*, en un mot, d'organiser la démocratie [1]. » Cette substitution du droit humain au droit divin, est devenue, dans le livre de M. Corbon, la définition de la Révolution. Ailleurs, Daniel Stern identifie l'instinct du peuple avec le génie national et l'appelle, en des pages magnifiques [2], « la voix de Dieu au XIXe siècle. »

On vient de voir que le progrès révolutionnaire aboutit, dans la pensée de M. Corbon, à une vaste réforme économique. D'après l'auteur des *Questions contemporaines* [3], M. Émile de Laveleye, c'est aux questions économiques que le travail de notre temps doit être surtout consacré. « Depuis que la Renaissance et la Réforme, dit-il, ont donné le branle aux esprits, il semble que chaque siècle ait sa tâche à remplir et sa science de prédilection pour y parvenir. La science de prédilection du XVIe siècle est la théologie, et sa tâche, la réforme religieuse. La science de prédilection du XVIIe siècle est la philosophie et la morale, et sa tâche, la rénovation cartésienne. La science de prédilection du XVIIIe siècle est la politique, et sa tâche, la proclamation en Europe des droits naturels déjà inaugurés par les puritains de la nouvelle Angleterre. La science de prédilection du XIXe siècle est l'économie politique, et sa tâche, l'amélioration du sort du plus grand nombre. » En effet, ce n'est pas assez d'être libre, il faut encore ne pas mourir de faim; c'est peu que d'être souverain, si ceux de qui émane tout pouvoir dans l'État ne peuvent toujours gagner leur vie par leur travail. Voilà le problème à résoudre et pour la solution duquel, comme le dit très-bien M. de Laveleye, « les sentiments ne suffisent pas. »

Ce problème n'est pas le seul à résoudre. « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole. » Aussi la question religieuse tient-elle, et avec raison, une large place dans les *Questions contemporaines*. C'est elle aussi qui a inspiré à M. de Pompéry la brochure qu'il publie sur la *Décadence et le renouvellement de la foi* [4]. Le bruit qui se fait en ce moment autour du livre de M. Renan, l'émotion

[1] *Histoire de la Révolution de* 1848, t. I, p. 6 de la seconde édition en deux volumes. Bibliothèque Charpentier.

[2] Tome II, p. 222-28.

[3] Un vol., Lacroix et Verboeckoven, Bruxelles et Leipzig. — [4] Chez Dentu.

qu'avait produite, quelque temps avant l'apparition de ce livre, l'*Avertissement aux pères de famille*, de M. l'évêque d'Orléans, sont des preuves de l'intérêt qui s'attache à cette question dans l'esprit des contemporains. Quelle sera la religion de l'avenir ? Sera-ce la religion de M. Dupanloup, qui a pour elle l'autorité des siècles et un long empire des âmes, mais qui semble de plus en plus vouloir se mettre en contradiction avec l'esprit du temps, lequel, de son côté, n'a pas l'air de vouloir céder devant elle? Sera-ce l'*unitarisme* de Channing? Le protestantisme critique et philosophique de M. Émile de Laveleye? Le christianisme sans dogme et sans culte de M. Renan? La *foi nouvelle* (qui, par parenthèse, n'a rien de nouveau) de M. de Pompéry? Une religion nouvelle, fondée sur la connaissance des lois de l'univers et sur une science nouvelle de la vie et de l'histoire, naîtra-t-elle du sein des études qui se poursuivent avec une infatigable ardeur? Ou bien l'empire des âmes appartiendra-t-il à la vieille philosophie spiritualiste? Voilà ce que se demandent de toutes parts les esprits inquiets, fatigués de doute, avides de croyance, et ce qui, pour le moment du moins, semble les préoccuper plus encore que la question économique. En dépit des systèmes nouveaux ou renouvelés, la question reste jusqu'à présent posée entre le christianisme plus ou moins orthodoxe et le rationalisme libre penseur. Je vois bien s'allumer et courir çà et là dans l'obscurité quelques lanternes, mais je ne vois pas se lever à l'horizon l'étoile des Mages...

Pendant que ces problèmes sont agités devant le siècle, des âmes solitaires continuent de brûler devant Dieu, comme des lampes pieuses, dans l'ombre du vieux sanctuaire. Telle fut Mlle de Guérin, sœur de ce Maurice de Guérin, mort à la fleur de l'âge, après avoir donné de grandes espérances d'un talent original. Pendant que le frère, qui avait bu, lui, des eaux du siècle, cherchait, loin du manoir paternel, dans la nature et dans la science, une poésie nouvelle, toute pénétrée de panthéisme et de l'esprit du symbolisme antique, la sœur, fidèle au foyer et à la religion des ancêtres, trouvait place, entre les soins du ménage et de champêtres promenades, pour de poétiques rêveries et d'intimes épanchements qui, consignés par elle dans son journal, ont été à leur tour, depuis sa mort (car elle n'a que peu survécu à son frère), recueillis et publiés. M. de Lamartine a consacré à Mlle Eugénie de Guérin les deux derniers entretiens de son *Cours familier de littérature*, de cette publication mensuelle où sa puissante improvisation sème tant d'idées, d'images, de remarques profondes et de pittoresques détails. Je citerai ici les dernières pages de cette étude. Elles auront le double avantage de révéler à ceux de mes lecteurs qui ne la connaîtraient pas encore une femme douée par la nature d'une âme exquise et de grands dons d'écrivain, et de leur mettre sous les yeux le dernier témoignage d'un génie toujours jeune, d'un cœur de plus en plus sympathique, à mesure que grandit en lui, par sa propre expérience et par celle des autres, le sentiment des tristesses humaines.

« Voulez-vous connaître, à travers les murs, la vie recueillie de ces pauvres manoirs qui ont gardé loin du monde les oubliés du nouveau siècle, comme les coquillages des mers de l'ouest gardent entre leurs écailles, concassées par le flux et reflux de l'élément des tempêtes, les animalcules rejetés par les flots et

endormis sur quelques grèves isolées de vos rivages? Lisez d'un bout à l'autre Mlle de Guérin : c'est un Walter Scott sédentaire qui fait partie du monument et qui vous le décrit sans y penser. Elle n'en a pas seulement la vue, elle en a l'intelligence et le goût, elle en fait partie, elle en est le centre. Nulle part, pas même dans Châteaubriand, ce prophète du passé, la noblesse indigente de ces manoirs nobles n'est si clairement décrite. On y voit le paysage extérieur, les collines lointaines, le ruisseau en bas, le moulin au bruit monotone, les champs verts ou jaunes de la moisson, remontant vers la maison, les vergers plus haut, le jardin avec ses arbres grêles et ses carrés de légumes entourés de bordures de buis ou d'œillets, le perron enfin, où quelques figuiers empaillés l'hiver et quelques grenadiers en caisse étalent contre les murs leurs larges feuilles lapidaires ou fleurissent pour embaumer le seuil.

» Lisez encore Mlle de Guérin, si vous voulez connaître les habitants de ces antiques demeures. Voilà le père, revenant de ses champs pour l'heure des repas, et embrassant ses enfants qui l'attendent pour prendre avec lui le dîner frugal sur la table de cuisine, au milieu de cinq ou six serviteurs respectueux quoique familiers. On bénit le pain à haute voix, pour que la reconnaissance précède le bienfait. Le cidre ou le vin du pays coule modérément dans le verre des hommes, les femmes ou les filles ne boivent que l'eau puisée dans une tasse de cuivre au seau de la porte. Après le repas, on cause un moment, puis le père rentre dans sa chambre, les filles au salon, les fils courent à leurs jeux dans les prairies ou dans le ruisseau du moulin avec les petits paysans de leur âge, et reviennent le soir chargés du poisson de l'étang ou de la tonte des peupliers. La plus âgée des jeunes personnes s'enferme seule dans sa petite chambre pour lire, étudier, écrire, prier solitaire. Mais à qui écrira-t-elle? à elle-même; elle note simplement ses impressions de la journée, sans penser qu'un autre œil que le sien sondera jamais ces doux mystères. Les notes se multiplient, les morts surviennent, les douleurs enseignent les résignations, la religion console, les tendresses de famille s'exaltent et se concentrent dans l'excellent et malheureux père, puis, tout se décolore, excepté la piété, et tout meurt... »

Il y a quelques jours, je venais d'entrer chez une femme illustre, dont le cœur est accessible à toutes les nobles émotions, comme son esprit à toutes les grandes idées, qui connaît tous les secrets de l'âme et toutes les ressources du style, et qui, en écrivant l'histoire, a su souvent exprimer par des traits profonds la mélancolie de la vie et la dureté du sort. Je la trouvai qui se lisait à elle-même à haute voix les pages que je viens de transcrire. Émue et charmée, elle voulut m'en faire admirer elle-même les beautés. « Par exemple, me disait-elle, quelle harmonie parfaite dans cette phrase finale! (Et elle reprenait à ces mots : *les notes se multiplient...*) Comme elle va, comme elle monte d'un pas libre, bien cadencé, en pleine lumière! Comme elle s'arrête au point culminant : *l'excellent et malheureux père*! Et comme aussitôt elle semble s'affaisser sur elle-même! Comme on la voit, en quelque sorte, pâlir : *puis tout se décolore, excepté la piété*! Et quel art pathétique dans ces deux mots brefs et sourds : *tout meurt!...* Bossuet, et, de nos jours, Lamennais ont seuls connu ce grand art. Mais quoi! chez Lamartine, est-ce

un art? Non, c'est le souffle du génie qui passe; c'est son instinct qui, par un mot, par un tour de phrase, par le balancement et la chute d'une période, sait nous donner le sentiment et comme le frisson du néant de toutes choses!... »

Je reprends maintenant la citation du Cours de littérature, interrompue par ce commentaire digne du texte. Il s'agit du style de Mlle de Guérin :

« Mais d'où vient, dit M. de Lamartine, ce style simple, pur et expressif comme l'émotion elle-même? Il vient comme il est venu à Mme de Sévigné, à Gerson; il vient, sans art, du cœur écouté seul par une jeune fille qui s'écrit elle-même devant le miroir de ses pensées. Nous avons vu souvent de grands peintres faire leur propre portrait en se contemplant devant une glace : mais la peinture ne peut rendre l'image du peintre que dans une seule expression, une seule attitude, tandis que la plume peint la nature morale dans toute sa mobilité, dans les mille émotions secrètes que la vie donne à ceux qui pensent, qui sentent, qui jouissent, qui pleurent ou qui prient. Quelle différence! Le portrait par la peinture, c'est un seul jour; le portrait par la plume, c'est la vie entière! Mlle de Guérin, c'est l'enfance et la maturité, la solitude et le monde, la vitalité et la mort, et, après la mort, l'espérance immortelle qui ressuscite tout! Son livre est le voile pudique de l'âme levé en présence de son Créateur par la sainte impudeur de la confession. Cela devait être brûlé : un heureux oubli de la mourante a tout laissé, l'amitié édifiée a tout trahi. Prêtez l'oreille à ces mystères de l'âme. Rien ne vous scandalisera; c'était une femme, mais c'était une sainte! Vous vous sanctifierez en la lisant.

» Ce n'est pas une forme de l'art, c'est une émanation de la vie qui monte à l'âme et qui l'enivre de charme et de sainteté, d'un charme et d'une sainteté tellement fondus ensemble, qu'on ne peut pas discerner ce qui est amour divin de ce qui serait amour terrestre, ce qui serait délire de ce qui est édification, et qu'en fermant un moment le livre pour le rouvrir bientôt après une autre note, on ne peut en détacher ni son cœur ni son imagination : oui, voilà ce style! Mille fois au-dessus de l'admiration, ce qu'il provoque, c'est l'étonnement d'abord, puis c'est l'amitié. Il est impossible de lire Mlle de Guérin sans se dire en soi-même : « C'est mon amie! » Son âme est de même famille que la mienne, et, puisque Dieu m'a permis de la connaître dans cette confidence, cette âme ne me quittera plus jusqu'à mon dernier jour. »

Quand Mlle de Guérin, lectrice assidue et enthousiaste des vers de M. de Lamartine, mêlait autrefois ses pensées et ses sentiments avec ceux de son poète favori, elle ne se doutait guère qu'il lui rendrait un jour ce témoignage public de la parenté de leurs âmes.

Mlle de Guérin n'était point une femme auteur, puisqu'elle n'a jamais rien écrit en vue de la publicité. Il n'en est pas de même de Mme Dora d'Istria, dont M. Armand Pommier a publié la biographie dans la première livraison de ses *Profils contemporains*[1]. Mais si Mme la princesse Massalski, née Hélène Ghika, qui a pris ce pseudonyme de Dora d'Istria, s'est consacrée aux lettres, ce n'est pas,

[1] Chez Lecrivain et Toubon.

on peut le croire, par un sentiment de vanité, c'est par un juste sentiment de ses forces et de sa vocation. Ses ouvrages sur la Suisse allemande, sur la vie monastique dans l'église orientale, sur les femmes en Orient, lui ont fait une réputation aussi légitime que sérieuse. A en croire le portrait placé en tête de sa biographie, les charmes de la femme ne le cèdent point, chez Mme Dora d'Istria, aux qualités de l'écrivain. L'occasion viendra sans doute de nous occuper d'elle avec l'attention qu'elle mérite et la sympathie qu'elle attire. En attendant, remercions M. Armand Pommier des détails très-intéressants qu'il nous donne sur la vie et les œuvres de cette femme remarquable. La seconde livraison des *Profils contemporains* doit, dit-on, être consacrée à Mme de Gasparin.

L. DE RONCHAUD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

La Vie de Jésus, par M. Ernest Renan, 1 vol. in-8. 1863. Michel Lévy, éditeur.

Nous osons croire que, de tous les lecteurs français, ceux de cette *Revue* auront été les mieux préparés au livre de M. Renan, les moins préparés par contre à la sensation de surprise et de scandale qu'il paraît avoir produite dans une partie du public. L'investigation historique des origines du christianisme n'était pas une nouveauté pour eux. De nombreux travaux les ont initiés aux résultats de la critique historique allemande, laquelle, nous n'avons pas besoin de le leur rappeler, repose sur les mêmes prémisses et présente les choses au même point de vue que le savant français. Il est même piquant d'observer que, tandis que l'ouvrage de celui-ci suscite tant de mandements et subit même des auto-da-fé, un enseignement de tous points semblable, — si ce n'est par la forme, où M. Renan est Français et lui-même, — au moins par le fond, est donné dans plus d'une faculté de théologie en Allemagne, et que beaucoup de ministres de l'Évangile n'en ont pas reçu d'autre, et l'ont à leur tour transporté dans la chaire chrétienne, pour le répandre en prédications populaires dans les masses. Les sermons du docteur Schwarz, prédicateur du duc de Cobourg, dont nous avons traduit quelques-uns, ne reposent pas sur une autre notion du christianisme que celle qui a fait fermer le cours de M. Renan au Collége de France. Ils ont un notable succès, édifient beaucoup de gens et ne scandalisent personne. Devant le soulèvement qui se produit, il nous a paru bon de rappeler ce contraste, dont on pensera ce qu'on voudra. Du reste, en cherchant bien, nous trouverions, même en France, des prédicateurs qui n'ont pas horreur de cette théologie, si toutefois il est permis d'employer ce mot à propos d'un livre dont un des grands attraits est d'avoir dépouillé tout appareil théologique. C'est là précisément la différence de forme que nous signalions tout à l'heure. La critique allemande des origines religieuses, très-peu théologique dans sa manière de voir les choses, l'est restée dans une assez forte mesure par sa manière de les présenter; elle l'est restée surtout par l'âpreté et la minutie de ses controverses. Cela tient à ses origines et à ses traditions. Elle est œuvre de théologiens; elle est née de la théologie, d'une théologie que la force et la sincérité du libre examen ont peu à peu élevée du culte servile à la libre intelligence de texte, mais qui, sauf quelques rares exceptions, n'en a pas moins gardé ses allures d'école et un goût de terroir assez prononcé. M. Renan, au contraire, n'était engagé dans les liens d'aucun précédent. Ses allures ont été aussi libres que sa pensée, et son ouvrage,

comme on l'a très-bien dit, a un caractère exclusivement laïque, ce qui est un grand avantage, le rend plus accessible, et marque d'une façon plus nette la prise de possession, par l'esprit humain, de ce domaine central trop longtemps considéré comme réservé. Il n'y a là rien d'irréligieux; bien au contraire, et si quelque chose est fait pour surprendre, c'est que les partisans du surnaturel ne comprennent pas qu'en s'obstinant à identifier la religion avec le miracle, ils font pâtir celle-là de tout le discrédit où est tombé celui-ci. Ce qu'on peut observer d'apparences irréligieuses dans le libre mouvement de l'esprit moderne, ne provient pas d'autre chose que de cette confusion regrettable. Quand il sera bien clair, pour tout le monde, que les origines du christianisme sont historiques et naturelles, et que tout dans sa naissance, dans ses développements et dans la génération de ses dogmes, s'est produit et s'enchaîne naturellement, bien des esprits, qui avaient rejeté le christianisme en bloc comme surnaturel, en reviendront à le considérer de plus près, à comprendre sa nécessité, et partant sa légitimité, et à distinguer en lui le permanent du variable. La figure de Jésus délivrée des attributs métaphysiques dont la théologie l'avait surchargée, paraîtra plus rapprochée de nous, et nous désespérerons moins de pouvoir nous en pénétrer, parce qu'elle sera plus humaine.

Si même il y avait un point faible à noter dans la position prise par M. Renan, ce serait, à notre sens, qu'il n'eût pas assez nettement accentué la négation du miracle. M. Renan, en effet, ne nie pas *à priori* la possibilité du miracle; il se borne à constater, *à posteriori*, qu'aucun miracle n'a jamais été authentiquement observé. Cette prémisse lui suffit pour son explication des origines du christianisme, mais elle est loin de le protéger suffisamment contre les attaques de ses contradicteurs. Ceux-ci lui répondront toujours qu'à leurs yeux, les miracles évangéliques sont très-amplement constatés. Et il ne faut pas s'y tromper : aucun examen, aucune critique de détail ne parviendront jamais à éliminer, avec une évidence égale pour tous, le surnaturel de l'Évangile. Qu'on assigne à la rédaction des Évangiles la date la plus éloignée possible des origines, et c'est ce que M. Renan ne fait pas, qu'on fasse la part de la légende aussi large qu'on voudra : on rendra les commencements du christianisme explicables pour ceux qui d'avance ont rejeté la notion du miracle; mais on ne convaincra pas un seul des esprits asservis à cette notion. Vous affirmerez que le fait primitif a été exagéré et dénaturé par la légende; ils répondront qu'il ne l'a pas été, et tout sera dit. Ce qu'il faut, c'est nier le miracle en soi, c'est-à-dire analyser la notion, la détruire par les contradictions qu'elle renferme, montrer ensuite que toute vue historique des choses implique nécessairement cette négation première, et qu'au contraire, la simple possibilité du miracle renverse toute histoire et toute philosophie; ce qu'il faut encore, c'est distinguer avec soin les apparences miraculeuses, qui peuvent être, et le miracle qui ne peut pas être. Ce dernier point est essentiel, car l'observation révèle, même de nos jours, des faits étranges qui se dérobent provisoirement à toute explication plausible, qui par là fortifient les esprits faibles dans leur croyance au miracle, et dont de prétendus esprits forts dédaignent de tenir compte, sous prétexte qu'ils sont contraires aux notions reçues. L'esprit

vraiment fort est celui qui, sans repousser les faits contraires à son expérience et même à sa science d'aujourd'hui, affirme d'avance qu'en dépit des apparences, ils ne sauraient être contraires aux lois immuables qui régissent l'ordre éternel. La négation du miracle n'est pas subordonnée à l'expérience; elle est une nécessité logique et un fait de certitude interne; elle doit être le premier acticle du *credo* de tout historien et de tout penseur.

Nous inclinerions donc à reprocher un défaut de rigueur aux prémisses de M. Renan, et c'est une question que nous ne nous contenterions pas d'effleurer, si nous avions à faire ici la critique de la *Vie de Jésus*. Il est un autre point sur lequel peut-être nous aurions insisté volontiers. La haute personnalité de Jésus et l'effervescence de la foi messianique des juifs suffisent pour rendre compte de la naissance du christianisme et de sa force native d'impulsion; mais elles n'expliquent en aucune manière son contenu dogmatique, dont ni Jésus ni les juifs n'ont jamais eu le moindre soupçon. Nous eussions donc voulu que, dans ce premier volume d'une histoire des origines du christianisme, M. Renan fît la part beaucoup plus large au milieu moral dans lequel le christianisme est venu faire explosion, et dont il a résorbé tous les éléments pour les reproduire en les transformant. Nous ne voulons pas parler ici du milieu juif seulement; nous voulons parler du milieu antique en général; nous voulons parler de cette foule d'idées que les spéculations grecque et orientale avaient dégagées, dont quelques-unes seulement s'étaient déjà incorporées à la théologie juive du temps de Jésus-Christ, dont les autres flottaient en l'air, éléments libres de combinaisons futures, et qui toutes, poussées par une attraction invincible, se sont précipitées dans la fournaise de la religion nouvelle, pour y constituer les principes des dogmes nouveaux. « La religion nouvelle, dit Baur, ne contient aucun principe » qui n'eût été préparé de longue main, dans des milieux divers, et amené par » des voies différentes au degré d'épanouissement où il nous apparaît en elle; » elle ne contient rien qui, sous une forme ou une autre, ne se fût déjà » affirmé antérieurement, soit comme produit de l'activité de la raison, soit comme » besoin du cœur, soit comme exigence de la conscience morale. » Pour cette raison, nous regrettons que M. Renan n'ait pas fait une plus large place aux spéculations philosophiques du temps, qu'on peut considérer comme la matière organique du christianisme naissant. A sa création, il manque la description du chaos d'où elle est sortie. Comme vie de Jésus, l'ouvrage est complet, et plus que complet, car les conjectures de l'auteur suppléent plus d'une fois à l'insuffisance des sources; comme premier volume d'une histoire des origines du christianisme, il nous semblerait volontiers qu'il laisse quelque chose à désirer.

Mais nous nous laissons entraîner à la discussion, et nous oublions que nous n'avons pas à rendre compte de la *Vie de Jésus*. Notre tâche est plus courte et plus facile, et peut-être l'avons-nous déjà dépassée. Nous n'avons voulu que saluer au passage une œuvre qui est un événement, et un succès qui est une victoire notable pour l'esprit moderne. Quant au compte-rendu et à la discussion de l'ouvrage, les lecteurs de la *Revue germanique* ne perdront rien pour les attendre un peu. C'est notre savant ami et collaborateur, M. Albert Réville, qui a

bien voulu s'en charger. A lui le soin de discuter les hautes et délicates questions soulevées par un tel livre, et nous craignons vraiment déjà d'avoir empiété sur un domaine réservé à sa compétence reconnue. Nous aurions dû nous borner à annoncer son prochain compte rendu, et à remercier, sans phrases, et avec tous les esprits libres, M. Renan du service éminent qu'il a rendu aux sciences historiques et à la liberté de l'esprit. A. NEFFTZER.

Grammaire élémentaire liégeoise (française-wallonne), par LAURENT MICHEELS; Liége, Renard, 1863. 1 vol. in-8.

Les années 1862 et 1863 feront époque dans l'histoire des études lexicologiques et grammaticales sur la langue française. A peine les dernières livraisons du *Dictionnaire d'Étymologie française*, par M. Auguste Scheler, venaient-elles de paraître chez Firmin Didot, que la maison Hachette annonçait la publication du *Dictionnaire* de M. Émile Littré. Presque au même moment, M. Gaston Paris nous donnait en français, chez Hérold, l'*Introduction à la Grammaire des Langues romanes*, de M. Frédéric Diez. Voici venir maintenant un secours des plus précieux pour la science positive de notre langue nationale : c'est une grammaire de la langue wallonne, le plus énergique et le plus riche de tous les dialectes de la langue d'oïl.

Comme le patois de l'Ile-de-France, devenu le français littéraire, comme le picard, le bourguignon et le normand, le wallon, dont les deux principales variétés appartiennent aux provinces de Liége et de Namur, est un mode de devenir du latin rustique (*lingua romana rustica*), c'est du latin gâté, mais enfin, c'est encore du latin ; et les quatre ou cinq cents mots germaniques répandus sur ce vigoureux parler populaire n'altèrent en rien son caractère essentiellement romain.

Il y a quelque trente ans, on se fût fort étonné de me voir attacher une telle importance à l'apparition d'une grammaire de cette sorte. En effet, quand on avait dit d'un dialecte peu connu comme langue littéraire : « *C'est un patois*, » on se figurait de très-bonne foi avoir prononcé l'équivalent de ceci : L'idiome populaire dont il s'agit n'est qu'une corruption, un produit bâtard et dégénéré de tel autre dialecte de même souche, honoré depuis longtemps du titre de langue nationale, ayant son dictionnaire, sa grammaire et sa littérature. C'est là, si je ne me trompe, l'expression la plus simple de l'absurde préjugé qui flétrit les patois. Aujourd'hui, grâce à la vulgarisation des belles découvertes de la linguistique et de la philologie comparée, tout le monde sait que, chez telle nation indo-européenne, parmi les transformations contemporaines d'une ancienne langue commune, ce ne fut pas toujours la plus organique et, par conséquent, la plus belle qui eut l'honneur d'être reçue comme langue nationale. Comparé aux dialectes bas-allemands, le haut-allemand que parlait Luther est d'une infériorité linguistique incontestable ; seulement, le grand réformateur traduisit la Bible dans le patois allemand qui lui était familier, et ce patois devint bientôt la langue littéraire de plus de soixante millions d'hommes.

Au demeurant, pour bien comprendre le haut intérêt qui s'attache à l'étude

des patois, il importe de distinguer profondément ici ce qui appartient à l'histoire naturelle (physiologie et pathologie) de la langue d'avec ce qui est du domaine de l'histoire proprement dite, l'emploi de cette langue dans une littérature quelle qu'elle soit. Tout ce qui se réfère à la constitution de l'organisme des langues, voilà l'objet de la linguistique. Et tandis que la philologie comparée étudie l'expression des sentiments et des idées dans les littératures toutes faites qu'elle rapproche et éclaire l'une par l'autre, la linguistique, cette branche la plus élevée de l'anthropologie, cherche à reconnaître dans chaque race, et dans chaque famille au sein de chaque race, les lois positives de la formation et des transformations des mots et des syntaxes. Pour être complète, elle embrasse nécessairement tous les systèmes spontanés d'expressions orales. Toutefois, sans sortir du vaste cercle formé parmi les six familles de langues indo-européennes (système ariaque), il n'est pas de dialecte, si humble qu'il soit, dont le linguiste ne puisse tirer les plus utiles enseignements, non-seulement pour l'intelligence des dialectes frères, mais encore pour l'explication du système entier. Qu'est-ce qui donne à la *Grammaire des Langues romanes* de M. Frédéric Diez et sa haute valeur scientifique et le vif intérêt qu'elle inspire à la lecture? C'est le parallèle si riche et si méthodiquement soutenu de tous les parlers qui sont frères en romanisme. Tous les modes de devenir du latin, tous ses états morbides, soit successifs dans un même pays, soit contemporains dans des régions diverses, y sont étudiés comparativement dans leurs lois pathologiques. Ce qui semblait un problème grammatical difficile ou insoluble, à ne considérer que tel dialecte isolé, s'explique aisément dans l'ensemble du parallèle, et c'est ainsi que le wallon, ce roman du Nord, sert très souvent au professeur de Bonn pour l'interprétation étymologique du français, de l'espagnol, du portugais, de l'italien, du provençal et du valaque.

Oui, considéré dans sa constitution syllabique, le wallon est souvent indispensable à une physiologie savante des mots français. C'est dans cette conviction que je publiai en 1857, *Français et Wallon, parallèle linguistique,* dont la base est une grammaire comparée du dialecte namurois. C'est dans cette conviction que M. Charles Grandgagnage, celui de tous les romanistes qui a fait le plus pour les études wallonnes, institua au sein de la société liégeoise de littérature wallonne dont il est président, un prix spécial destiné à l'auteur d'une grammaire du dialecte liégeois. Cette grammaire liégeoise, si impatiemment attendue, M. Laurent Micheels, lieutenant-colonel d'artillerie, vient de l'écrire avec une grande érudition et un sens critique des plus remarquables.

Dans un travail de cette nature, le côté le plus important et le plus difficile à la fois était la fixation de l'orthographe. Il fallait, pour y réussir, s'appuyer sans cesse sur l'histoire des mots (étymologie), et ne jamais oublier les habitudes de lecture que l'usage incessant de l'orthographe française a si profondément enracinées dans les esprits cultivés de la Belgique wallonne. M. Micheels l'a bien compris, et c'est en tenant compte des données fournies par cette double source qu'il est parvenu à orthographier savamment la langue liégeoise. Il y a bien çà et là dans la phonologie des lacunes que je ne m'explique guère et qui, d'ailleurs, pourront facilement être comblées. L'histoire comparée des voyelles et des consonnes liégeoises manque tout à fait dans un livre où elle a constamment guidé

son auteur. Il est même une voyelle, un son qui fait défaut à la langue française, la voyelle *ó* fermé, dont M. Micheels a oublié de constater l'existence. Ce n'est pas tout : notre auteur, si attentif à indiquer partout les fonctions de la consonne liquide des lèvres *w* (*w* hollandais, flamand, anglais et wallon), oublie entièrement les fonctions analogues de la consonne liquide du palais *y*, tant et si bien que, mettant dans ï couronné d'un tréma une consonne qui n'y est pas, il écrit contre l'étymologie et la prononciation locale, *èvoï*, envoyer (p. 135) au lieu de *èvoyi* (*voy* pour *voye*, voie, chemin, est le radical, et ne saurait être représenté par *vo*, car *i*, même avec le tréma, n'est que la terminaison de l'infinitif); comme il écrit *loï*, lier (p. 138), au lieu de *loyi*: *paï*, payer (p. 140), au lieu de *payi*; *ploï*, plier (*ibidem*), au lieu de *ployi*, etc., etc. Une dernière réserve : en surmontant d'un tildé (nasalisant) à la manière des Espagnols, les lettres *o*, *ai*, etc., M. Micheels aurait donné à l'orthographe liégeoise des signes graphiques indispensables pour écrire certaines voyelles nasales devant *n* ou *m* articulé. Le remplacement du tildé par un accent circonflexe (signe de contraction) a surtout contre lui l'inconvénient grave d'induire les savants étrangers en des erreurs étymologiques difficilement évitables, dans certains cas du moins.

La conjugaison des verbes wallons est très-magistralement exposée par M. Micheels. Ses paradigmes sont traités avec un grand soin. C'est, sans contredit, la plus intéressante et la meilleure partie de l'ouvrage. Cette étude des flexions reçoit d'ailleurs à la fin du volume un magnifique complément, car notre savant soldat-bénédictin nous y présente un tableau général des 2,300 verbes wallons suivis des formes qu'ils revêtent au participe présent et au participe passé, au présent de l'indicatif et au passé défini. Les Liégeois, je le sais, trouveront la chose toute simple ; mais je vois d'ici la joie que ces tableaux *conjugatifs* vont apporter aux romanistes sérieux de la docte Allemagne.

Enfin, il est encore dans cette curieuse Grammaire un chapitre qui fera les délices des Diez et des Falot contemporains, c'est celui des *idiotismes*. Il y a de la rapidité dans cette phrase elliptique : *Vos magnerez l'hâgne et mi l'oû,* vous mangerez la coque et moi l'œuf, au lieu de : et moi je mangerai l'œuf. La Fontaine, dans l'*Huître et les Plaideurs*, a dit autrement la même chose. J'aime cette forme si familière au vieux français : *J'a le coûr crevé, si fonds-je ès lâmes,* j'ai le cœur crevé, aussi je fonds en larmes. Voyez cette image : *ji sos so vos dettes*, je suis sur vos dettes, pour *je suis votre débiteur*. Et comment trouvez-vous cette expression si chastement voilée : *j'el veïève volti,* je le voyais volontiers, pour *je l'aimais ?*

Il me serait facile de me servir de ce chapitre comme d'une transition naturelle à l'éloge (forcément un peu partial) de notre très-énergique et très-pittoresque langue wallonne. Je vanterais ses *spots* (proverbes) à la libre et spirituelle allure. Je célébrerais son théâtre si gai, si malin, et dans lequel les mœurs populaires sont mieux que photographiées. Mais j'aime mieux vous renvoyer aux *Bulletins de la Société liégeoise de littérature wallonne* où vous pourrez vous convaincre que la langue liégeoise n'offre pas seulement un grand intérêt linguistique, mais qu'elle est encore la clef d'une foule de trésors littéraires d'une incontestable originalité.

H. CHAVÉE.

CHRONIQUE POLITIQUE

28 août 1863.

Nous savions bien qu'un mois ne pouvait s'écouler, sans que, grâce à l'admirable prévoyance des diplomates présents et passés, une nouvelle question ne vînt mêler ses complications à l'écheveau déjà si embrouillé des questions européennes. La question allemande, surgissant au lendemain de l'entrevue de l'empereur François-Joseph et du roi Guillaume à Gastein, nous a donc trouvé résigné et disposé à suivre avec intérêt, dans toutes ses phases, le mouvement unitaire de ce peuple qui a su prendre une place si honorable dans la démocratie européenne. La France, cette fois du moins, est désintéressée dans la partie qui se joue, au delà du Rhin, entre la Prusse et l'Autriche, et s'il est des journaux assez mal avisés pour crier à la violation des traités de 1815, parce que plusieurs projets de réforme de la constitution sont mis à l'ordre du jour, nous déclarons, pour notre part, ne partager en rien les scrupules de ces délicats et ne voir qu'un exemple bon à suivre à l'occasion, là où certains de nos confrères ne découvrent qu'une menace.

L'Autriche, par un coup de partie, a tenté de conquérir dans la Confédération germanique la place pour laquelle la Prusse avait été si longtemps désignée. La bataille de Solférino avait déjà démontré au cabinet de Vienne, que sa participation à la Confédération germanique le rendait surtout redoutable, et il n'avait eu garde de ne point profiter d'une leçon donnée si rudement. Aussi, dépouillant le vieil homme, l'empereur d'Autriche se faisait-il souverain constitutionnel et marchait-il dans la voie des réformes libérales avec la rigidité et l'inflexibilité particulière à la maison des Hapsbourg. Avec une admirable patience, il donnait une plus grande cohésion aux peuples divers qui lui obéissaient, et leur apprenait à aimer et à respecter la Constitution en l'observant lui-même avec une fidélité scrupuleuse. Puis, en même temps qu'il méritait ainsi les sympathies des peuples allemands, il se ménageait sur le terrain des intérêts matériels l'adhésion des petits princes, ses confédérés, en faisant une vive opposition au traité de commerce conclu entre la France et la Prusse.

Le terrain était donc bien préparé et toute tentative de la part de l'Autriche, pour conquérir l'hégémonie à laquelle elle prétend, devait être couronnée de succès. Il ne fallait qu'une occasion et il était permis de compter que la politique inouïe du cabinet de Berlin, ne manquerait pas de la faire naître. Ces prévisions n'ont pas été trompées. Choisissant le moment où M. de Bismarck avait rendu la

désaffection générale, l'empereur d'Autriche, reprenant une idée émise en 1860, par le duc de Saxe-Meiningen, a convié, à Francfort, tous les souverains et chefs de la Confédération germanique à une entrevue personnelle, dans laquelle il devait être lu et délibéré un projet de Constitution fédérale. Bien que le roi de Prusse eût tout d'abord refusé de prendre part à ce congrès de souverains et que son abstention entraînât la nullité des résolutions prises à Francfort, puisqu'aux termes du droit fédéral, aucune réforme ne peut s'effectuer qu'avec le consentement de tous les États fédéraux, l'Autriche n'en a pas moins persisté et l'empereur François-Joseph, comme un simple rapporteur d'une assemblée parlementaire, entouré de ses collègues, a lu un projet qui, s'il était accepté, serait un pas fait vers l'unité, sous la conduite de l'Autriche.

Il faut savoir gré à l'Autriche de l'hommage qu'elle vient de rendre à l'opinion publique, et partager à son égard les sentiments exprimés par M. de Beningsen, présidant l'assemblée des délégués libéraux, qui tient aussi ses séances à Francfort; mais nous pensons qu'il serait au moins prématuré de voir autre chose qu'un signal dans la tentative de l'empereur François-Joseph. En disant les réformes qu'il souhaitait, le président du congrès des souverains a trop fait voir qu'il en était d'autres auxquelles il était hostile, entre autres l'élection d'une assemblée germanique élue par le suffrage direct.

Or, c'est précisément sur ce point que le pays insiste, encouragé qu'il est par le *National Verein*, et la Prusse peut d'un coup reléguer l'Autriche au second rang, si profitant de la porte que lui ouvrent les répugnances anti-démocratiques du cabinet de Vienne et de ses adhérents, elle sait motiver son abstention en proposant à son tour un projet de réforme fédérale, faisant au droit nouveau une plus large place. Puissance plus véritablement germanique que l'Autriche, la Prusse, sera suivie par les princes libéraux et soutenue certainement par le *National Verein*, dont on a pu mesurer la puissance à Francfort, en comparant l'accueil fait à ses membres par le public, à celui que recevaient les souverains Allemands. Il est juste d'ajouter que cette tactiqne de la Prusse n'aurait pas un résultat plus décisif que la tentative de l'Autriche, car les diplomates bornes de 1815, en mettant la Confédération dans l'impossibilité de modifier sa constitution, lui ont imposé la nécessité de pencher tantôt du côté de Berlin, tantôt du côté de Vienne, sans jamais pouvoir se reposer dans un équilibre bienfaisant. Si la Prusse a les intentions qu'on lui prête, ce sera alors le tour de l'Autriche d'opposer son *veto* et les choses resteront en l'état, aggravées par des tiraillements intérieurs, que des espérances déçues rendront encore plus sensibles. Il appartient du reste à notre ami et collaborateur, E. Seinguerlet, de dégager la vérité d'une situation aussi compliquée. Quant à nous, nous avons dû nous borner à indiquer sommairement un événement, qui, s'il ne touche pas directement aux intérêts français, ne peut manquer de préoccuper ceux qui suivent le développement des idées libérales et qui, franchissant bravement les frontières de la patrie, croient avoir droit de cité là où l'on parle de liberté.

Le parti de l'ordre a dû se réjouir au début du mois présent. Une république a été mise à bas, et les deux cent vingt-six personnages qui ont bien voulu prendre sur eux de représenter le peuple mexicain, ont prouvé, par leurs résolutions, qu'en matière de discipline, ils ne le cédaient en rien aux peuples les plus civilisés de l'ancien monde. A l'unanimité, ils ont déclaré que la forme de gouvernement la plus propre à assurer le bonheur de leurs com-

patriotes était l'Empire, et que l'archiduc Maximilien d'Autriche était l'empereur qu'il leur fallait. A vrai dire, ce dénouemeni était prévu, ou du moins pressenti, depuis le jour où M. Almonte, tout d'abord chassé par le général Forey, avait su regagner la confiance du commandant en chef de l'armée française, et prendre rang parmi ceux dont l'opinion a quelque poids. Mais ce que nous ne pouvions prévoir, c'est la façon dont se devait accomplir cette révolution de la nation mexicaine. Tandis que nous nous demandions, comment, dans un pays tel que le Mexique, le suffrage universel fonctionnerait en toute liberté, nous apprenions la proclamation de l'Empire par les notables, et du même coup nous recevions les décrets du maréchal Forey, supprimant la liberté de la presse, et séquestrant la propriété mobilière et immobilière des Mexicains restés fidèles à la fortune de Juarez. Le 17 de ce mois, le *Moniteur* a bien voulu annoncer que le gouvernement français, dès qu'il a eu connaissance des mesures prises par son représentant, a ordonné qu'elles fussent rapportées; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, qu'édictés à la veille du vote des notables, ces malencontreux décrets ont dû exercer une influence décisive sur les résolutions de ces monarchistes spontanés. Peut-être ont-ils pensé qu'en donnant prompte satisfaction aux vœux qui s'étaient fait jour dans la partie influente de l'émigration mexicaine, ils rendraient inutiles certaines mesures de rigueur, qu'on ne prend ordinairement que contre des vaincus qui tombent sans se soumettre. Les notables, en ce cas, auraient été de bons, sinon peut-être de clairvoyants citoyens, car ne peut-on pas appréhender que la proclamation de l'empire au Mexique, loin de pacifier ce merveilleux pays, ne creuse encore l'abîme qui sépare les partis? Ce ne seront plus seulement les libéraux qui lutteront contre les cléricaux, ce seront les républicains encouragés par les pays voisins qui protesteront contre l'établissement de la monarchie. Aux haines religieuses s'ajouteront des haines politiques, et à moins que la France, ne refaisant à Mexico ce qu'elle fait à Rome depuis 1849, ne consente à placer constamment « ses sabres et ses baïonnettes » entre les prétentions armées et rivales, les révolutions qui n'étaient encore que grotesques, deviendront terribles.

Juarez, il ne faut pas l'oublier, dispose encore aujourd'hui d'un parti dévoué, assez nombreux pour arrêter un instant notre armée sous les murs de Puebla, assez devoué pour suivre l'ex-président à San-Luis de Potosi, et rester fidèle à la république, alors que l'empire a été proclamé. Les exemples d'une fidélité pareille sont rares, même en Europe, et ils prennent au Mexique une importance toute particulière. Sans doute, si d'une part, on avait placé l'empire décrété par le suffrage universel et soutenu par notre présence, de l'autre, Juarez et les débris de son armée, ce n'est pas du côté de la république que la balance eût penché; mais, jusqu'à ce jour, Maximilien ne peut opposer à l'ex-président que les sympathies des curés, l'approbation du pape et le vote des deux cent vingt-six notables; et, en vérité, c'est bâtir sur le sable que d'asseoir un trône sur des assises aussi fragiles. Juarez conserve l'appui d'une partie de la population, et peut compter sur le sentiment du continent américain, hostile à la fois et à la forme monarchique et à l'immixtion de l'Europe dans les affaires du nouveau monde. Le *Times* a exhumé de ses archives diplomatiques une circulare de M. Seward, en date du 3 mars 1862, posant très-nettement la question de rupture entre les États-Unis et l'Europe, si le Mexique est transformé en empire, et il n'est pas douteux que la doctrine

de Monroë, avec toutes ses conséquences, ne soit la base de la politique que compte suivre le cabinet de Washington. En si grave matière, il ne faut négliger aucun élément, et il convient de ne pas oublier que, la sécession réduite, l'Union disposera d'une armée de près d'un million d'hommes, aguerris, disciplinés et jaloux sans doute de se mesurer avec l'étranger.

Plus nous y réfléchissons, plus il nous semble que les cléricaux mexicains ont manqué d'adresse dans toute cette affaire. Ils eussent certainement gagné à apprendre de la bouche de M. de Montalembert, à l'assemblée générale des catholiques de Malines, l'art du salut facile et des accommodements avec la démocratie *qui monte comme un déluge*. Ils auraient compris alors que l'école catholique, dont M. Veuillot s'est fait le procureur général, poursuit un but impossible à atteindre, en voulant s'imposer tout d'une pièce aux sociétés modernes, et que si, comme ils le soutiennent, catholicisme et monarchie sont deux mots qui se complètent et deux termes inséparables, il faut dans la pratique et, *ad majorem Dei gloriam*, embrasser la liberté, quitte ensuite à l'étouffer si la pauvrette n'y prend garde. Malheureusement ou heureusement, M. Almonte est plutôt dominicain que jésuite, et, en qualité d'honnête chrétien, il n'aime point les compromis. Les libéraux mexicains, nous le craignons, s'en souviendron à l'occasiont.

La question religieuse, du reste, n'est point seulement à l'ordre du jour au Mexique. L'Europe n'échappe pas à ces convulsions que chacun appréciera à sa façon. Une sentence d'abus rendue par le Conseil d'État sur la proposition de M. Suin, contre une lettre électorale signée de deux archevêques et de trois évêques, a démontré une fois de plus combien était nécessaire une réforme des lois qui régissent les rapports de l'État et de l'Église. A un délit qui, selon nous, ne devrait pas être spécifié dans nos codes, l'autorité temporelle a répondu par la suppression de la lettre incriminée, lettre qui avait reçu, en son temps, la publicité de tous les journaux. A délit imaginaire, pénalité illusoire. Le rapport de M. Suin n'a pas plus convaincu les catholiques que la lettre des prélats n'avait converti les libéraux, et l'Église et l'État comptent, celui-ci un grief, celle-là une rancune de plus. On regrette de voir de pareils errements se perpétuer éternellement, et en vertu de l'article 6 de la loi organique du 18 germinal an X, deux éléments qui se repoussent, condamnés, à leur plus grand dommage, à vivre unis par une même chaîne. Des vérités, reconnues par tout le monde, ne sont-elles point assez mûres pour prendre place dans nos institutions, et n'appliquera-t-on jamais la formule commune à M. de Cavour et à M. le comte de Montalembert, l'*Église libre dans l'État libre*? Et si ce dernier membre de phrase, ou du moins l'épithète qui en fait partie, paraît prématuré, vu le retard apporté au couronnement de l'édifice, que ne consent-on à mettre simplement l'Église hors l'État, c'est-à-dire hors du budget? Tartuffe, après tout, dit des choses excellentes, et il avait raison de prétendre que pour être dévot, on n'en était pas moins homme, c'est-à-dire citoyen, c'est-à-dire intéressé à la bonne administration du pays où l'on vit, où l'on travaille, où l'on possède. Pourquoi refuser à des évêques un droit que des sacristains peuvent impunément exercer? La liberté, il importe qu'on le sache, n'est dangereuse que pour ceux qui la restreignent. A ce point de vue, il n'est pas sans intérêt de nous arrêter quelques instants aux séances du congrès catholique belge et de constater, dans la personne de ceux que nous n'hésitons pas à considérer comme des adversaires, la puissance du prosélytisme libéral. Réunis pour aviser aux moyens de prêter

main-forte à la religion qu'ils considèrent comme menacée, les catholiques de Malines n'ont rien trouvé de plus efficace que la création d'un organe international, « divertissant » et répandant la bonne doctrine accommodée au goût du jour. Cette résolution est le sacre de la liberté de la presse, comme les paroles de M. de Gerlache, président, acceptant la liberté dans le mal, pour avoir la liberté dans le bien, sont un hommage décisif rendu aux idées d'émancipation qui nous sont chères. Dans ce même congrès, M. le comte de Montalembert a dit :

« Il faut que les catholiques acceptent franchement la liberté, mais la liberté » tout entière ; non pas la liberté politique sans la liberté religieuse ; non pas la » liberté civile sans la liberté politique, détestable hypocrisie qui consacre l'égalité sous n'importe quel maître ; mais la liberté en tout, la liberté dans toutes » les manifestations de la vie sociale. »

Nous eussions aimé, nous en convenons, à voir la foi démocratique et libérale trouver un autre confesseur que M. de Montalembert, et ce n'est pas de notre faute si l'orateur catholique parle comme aurait dû le faire M. Suin, et si M. Suin pense comme, en bonne logique, devrait penser M. de Montalembert ? Mais il faut bien accepter les choses comme elles sont, et reconnaître que nous comptons plus d'auxiliaires dans le congrès de Malines que dans le conseil d'État. Cette constatation ne laisse pas que de nous fort attrister, en nous confirmant dans cette pensée, que nos gouvernants ne sont point aussi convaincus que nous le sommes de la nécessité de donner la liberté.

Il n'est que trop vrai, pourtant, et M. le ministre n'a point, ce mois-ci, laissé échapper une seule occasion de nous rappeler à cette dure réalité. S'il n'a pas prononcé de discours, ni rédigé de circulaire contre les vieux partis, ainsi que son prédécesseur lui en avait tant de fois donné l'exemple, M. Boudet, par l'intermédiaire de l'avertissement, a rappelé aux journaux que les lois sur la presse n'étaient pas moins sévèrement appliquées que par le passé. C'est ainsi que le *Sémaphore de Marseille* a pu être averti et poursuivi correctionnellement pour un délit que n'a pas reconnu la magistrature, puisqu'elle a renvoyé le journal des fins de la plainte. Ce jugement, par ses considérants, n'est pas un des moindres événements du mois et l'histoire s'en est déjà emparée comme d'un document précieux sur la situation faite aux journalistes par le décret du 17 février 1852. Quatre juges ont déclaré que si la jurisprudence introduite par le ministère pouvait prévaloir, la rédaction des journaux deviendrait impossible. On les croira sur parole et l'avenir s'étonnera qu'un pays, si grand exportateur de libertés, en ait gardé si peu pour lui-même, que des poursuites comme celles dont le *Sémaphore* a failli être victime, aient pu avoir lieu.

« J'ai l'ordre, disait M. Duruy dans le discours fort remarqué qu'il a prononcé » à la distribution des prix du concours général, de vous annoncer qu'afin de » mettre le cours d'histoire des élèves de philosophie au niveau du grand ensei- » gnement qui sera donné dans leur classe, le professeur fera l'histoire générale » de l'Europe depuis 1789 jusqu'à nos jours. » Nous avons, des premiers, applaudi au langage et aux promesses de M. le Ministre de l'Instruction publique ; mais nous l'avouons, les actes de son collègue de l'Intérieur nous enlèvent une partie notable de nos confiantes espérances. Un cours d'histoire contemporaine qui s'adresse à de jeunes hommes, ne peut pas se renfermer dans les limites étroites d'une sèche chronologie. La critique, ou plus justement l'appréciation des faits, y doit trouver sa place, et les institutions ne peuvent pas échapper à l'examen impartial de

l'historien. Où trouvera-t-on un maître assez expert dans l'art de la parole, pour concilier l'éloge dû au grand principe de la liberté de la presse, avec les exigences du décret organique de 1852, amendé par le décret du 24 novembre? Et si, par une figure de rhétorique assez hardie, on explique nos victoires d'Italie, en 1859, en disant que nos canons étaient bourrés avec des idées, comment justifiera-t-on notre inaction en 1863, en ce qui concerne la Pologne? Ce sont là des questions auxquelles, nous en convenons, il n'est point aisé de répondre, mais qu'il faut poser sans cesse, avec plus d'insistance aujourd'hui qu'hier, avec plus de persévérance demain qu'aujourd'hui, car de l'éducation que recevra la génération assise à présent sur les bancs des colléges, dépendent les destinées de la France. Or, que deviendrons-nous et que deviendront nos neveux, si des sévérités légales, considérées par ceux qui les appliquent comme des nécessités que le temps doit faire disparaître, sont présentées aux élèves sous un jour assez favorable pour que ces jeunes intelligences ne s'en trouvent pas froissées? Nous en avons dit assez pour expliquer comment M. Boudet a pu diminuer la bonne impression qu'avait produite sur nous l'arrivée au ministère de M. Duruy, et pour justifier un sentiment qu'éprouvent les chats échaudés en présence de l'eau froide.

HECTOR PESSARD.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LA QUESTION ADMINISTRATIVE

EN ALLEMAGNE

PREMIER ARTICLE

I

On peut, depuis longtemps, observer en Allemagne deux courants opposés : l'un porte vers l'unité politique, l'autre vers la décentralisation administrative. Le premier tient en éveil toutes les passions du pays et fait retentir l'Europe du bruit de ses efforts; le second marche à son but plus obscurément. C'est à peine si nous nous doutons en France que dans un pays si morcelé, cette question de la décentralisation ait occasion de se produire. Cependant elle a donné lieu à un travail remarquable, publié en 1857 par la *Revue trimestrielle allemande*, travail que la *Gazette d'Augsbourg* s'est empressée de s'approprier [1] et sur lequel il est opportun de revenir.

En voyant le peu d'éclat que ces idées jettent en Allemagne, on serait tenté de supposer qu'elles sont oiseuses ou qu'elles ne sont pas viables. Je crois fermement qu'elles feront leur chemin, et serviront à créer d'utiles contre-poids au besoin d'unification qui, sans elles, risquerait de sacrifier un jour la liberté des Allemands à la constitution de la patrie

[1] *La Question des traitements, son caractère et sa solution.*

allemande. Trouver la patrie sans perdre la liberté, voilà le problème qui se pose chez nos voisins.

On peut dire que la société moderne oscille entre deux pôles : la souveraineté de l'individu et la souveraineté de l'État. A ce point de vue il est assez probable que les races qui abondent dans un sens pèchent par l'autre. Si les Allemands sont nés pour la liberté individuelle, ils seront moins bien armés pour l'administration, et l'on peut ajouter que si l'homme, en vertu même de sa perfectibilité, est susceptible d'acquérir les vertus qui le rendront libre, il ne paraît pas qu'il puisse gagner aussi aisément l'aptitude gouvernementale.

Tout gouvernement, en effet, suppose quelque chose d'artificiel et de convenu, et il faut que celui qui exerce le pouvoir, comme celui qui le subit, sache s'y accommoder. Gouvernant ou gouverné, l'Allemand, enchaîné par la sûreté de son intelligence et par la rectitude de sa conscience, paraît également inhabile à faire marcher les rouages de cet artifice et à s'y soumettre. Si ses qualités propres en font le plus puissant, le plus audacieux chercheur dans le domaine des choses de l'esprit, elles le rendent aussi extrêmement sensible aux fluctuations que les aspects nouveaux impriment à la vérité. En serait-il de même si, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, il se trouvait retenu par des formules et des symboles généraux qui ne sont que l'expression du convenu, et qui ne s'imposent universellement qu'aux dépens de la libre recherche? Et je le demande pourtant : est-il sur ce double point un seul avantage commun, si glorieux qu'il soit, qui vaille le sacrifice de la moindre parcelle de l'indépendance morale individuelle ?

L'Allemagne, obligée de pourvoir à sa sécurité, associée forcément à l'ambition de ses princes, fascinée par la puissance que quelques peuples latins ont due à leur constitution politique, entraînée par un instinct d'imitation avec lequel elle a rompu cependant quand il s'est agi de créer sa littérature ; l'Allemagne, dis-je, a entrepris déjà plusieurs fois l'œuvre de son unité sous des gouvernements qui se croyaient de force à la réaliser. Les Habsbourg y ont échoué alors qu'ils tenaient dans leurs mains le sceptre du monde. Les Hohenzollern à leur tour ont voulu tenter l'aventure : on sait avec quel succès. Depuis qu'au XIIIe siècle les derniers des Hohenstaufen, Frédéric II et son fils Henri VI ont essayé de refouler et d'écraser le mouvement des communes en Allemagne, le pouvoir central y a toujours manqué du point d'appui nécessaire pour reconstituer l'unité de sa souveraineté. Les divers États de l'Allemagne ne sont que les membres épars du saint Empire féodal, et il est douteux que l'initiative des princes par la grâce de Dieu, puisse jamais les réunir en un corps politique fortement concentré. Les conseillers de la couronne, en Autriche comme en Prusse, devraient ne pas oublier que l'unité d'un pays est le résultat de son développement historique, et que quand une évolution sociale a manqué de l'engager à son heure dans

la voie tracée par les événements, il est difficile de lui créer de toutes pièces une nouvelle transition.

Sans doute l'Allemagne simplement confédérée pour la défense commune, ne pourra point prétendre à la gloire militaire des États fortement centralisés. Mais, dans les loisirs et les douceurs de la paix, un prince ne peut-il acquérir une gloire plus belle, plus noble et plus durable, plus sûre que par les succès chanceux de la guerre? J'en atteste Weimar et Munich, le grand-duc Charles-Auguste et le roi Louis. Il incombe d'ailleurs aux grands États des devoirs multiples, dont les États secondaires peuvent se dispenser sans honte et sans regret. Les pays les plus puissants, surtout ceux où les citoyens ont une part réelle aux affaires publiques, ne commencent-ils pas à juger, à admettre comme un axiome pratique, que l'accomplissement de ces devoirs ne leur procure que des avantages bien inférieurs aux sacrifices qu'il exige?

Il n'est pas certain, du reste, que le sentiment populaire soit favorable à l'initiative des princes allemands. Une lamentable expérience n'a-t-elle pas appris à la démocratie que le pouvoir ne peut se concentrer et se fortifier qu'aux dépens de la liberté? On commence à comprendre que l'unité du gouvernement n'est peut-être pas la forme définitive propre à réaliser l'idéal de justice auequel les peuples modernes aspirent, et qui sait si l'Allemagne, telle qu'elle est restée après la chute de la féodalité, n'est pas mieux préparée que tout autre pays à s'engager dans les voies de l'ère nouvelle qui s'annonce?

L'auteur du mémoire que je me propose d'analyser, à propos des appointements des fonctionnaires, touche aux problèmes les plus ardus qui préoccupent de nos jours les hommes sérieux, même de ce côté-ci du Rhin, et il n'est pas sans intérêt de voir comment nos voisins les envisagent. Des écrits divers, justement remarqués, j'ose le dire, attirent de plus en plus l'attention du public en France sur ces graves matières. L'amélioration du sort des agents de l'État a préoccupé d'autres hommes de cœur et de bonne volonté, mais personne, que je sache, n'a étudié chez nous la question du traitement des fonctionnaires en la ramenant aux éléments de sa véritable solution. A propos d'un intérêt qui paraît ne se rattacher qu'au budget gouvernemental, le publiciste allemand trouve moyen de remuer le champ tout entier de la politique ; ce qui caractérise éminemment, ce me semble, la méthode de ses compatriotes, qui ne procède guère que d'une manière complexe, parce qu'elle fait mieux entrevoir ainsi la connexité des faits et des idées, le rapport du détail avec l'ensemble.

Je m'efforcerai de le laisser parler. Ce ne sera pas toujours possible : il prend trop ses aises avec le lecteur, et je me suis appliqué à être plus respectueux et plus net. D'un autre côté, tout en reproduisant ce que

son travail a de plus essentiellement germanique, ce qui s'entend surtout de son pays, j'ai cru bien faire en accommodant quelques points de cette esquisse aux mœurs administratives de la France.

Voici son entrée en matière.

II

« La question des traitements est à nos yeux un très-grave problème, qui intéresse de très-près le bien public présent et à venir.

» L'existence de l'une des classes les plus influentes de notre société, et les intérêts généraux qui sont et seront toujours entre ses mains, se trouvent menacés tous à la fois. La crise est de telle nature qu'il y a danger à temporiser, et le seul remède possible en apparence, c'est un plus large appel fait à la bourse des contribuables.

» Cependant nous surprenons presque tous les jours chez les hommes de pensée cet involontaire aveu, que la vie publique est arrivée dans son cours à l'un de ses tropiques, et qu'elle se prépare à une nouvelle et puissante évolution.

» Il s'agit d'affranchir la société civile qui aspire à l'indépendance organique, de la domination absolue, de la tutelle sans contrôle du pouvoir politique, de réconcilier la société rentrée en possession de cette indépendance, avec le pouvoir politique ramené à ses limites naturelles et raisonnables, ou, en d'autres termes, d'établir la plus parfaite harmonie entre les fonctions périphériques et centrales de la vie commune.

» Le problème apparaît partout à l'heure qu'il est, dans l'ardeur de liberté qui anime la vie économique de la nation, comme dans les vigoureux efforts des grands intérêts ; c'est toujours, sous des formes plus ou moins sensibles, le même entraînement vers l'autonomie ou vers l'initiative personnelle. Utiliser le génie administratif qui se manifeste dans ce phénomène du temps, restituer au gouvernement direct des citoyens cette foule de fonctions sociales dont la machine politique s'est surchargée au temps de l'absolutisme de l'État, voilà l'unique et définitif moyen de sortir de l'embarras des traitements, de résoudre cette question d'une manière durable et satisfaisante, sans accabler les finances.

» Que de pamphlets, de discours, de pétitions, le siècle n'a-t-il point vu diriger contre l'abus des écritures? Et qu'a produit toute cette agitation ? En général, les rouages politiques se sont encore compliqués, et, en tout cas, la pression bureaucratique sur le bon sens public qu'elle traite en mineur, n'a subi aucune restriction sensible. Il est vrai qu'au fond beaucoup de ces plaintes contre l'abus des écritures partaient de gens mieux intentionnés que bien avisés. Un très-grand nombre de ceux qui les avaient le plus fréquemment à la bouche n'avaient point qualité pour les faire entendre. La plupart avaient les yeux fixés sur je ne sais quel

idéal nuageux d'antique simplicité patriarcale, de *self-government* à la façon des vieilles tribus germaniques. Ils oubliaient dans leur libéralisme romantique combien se sont développés tous les rapports de la vie, au point de ne pouvoir plus être saisis dans le *mallum*, dans un recoin du marché ou de la maison commune. Ils se faisaient souvent illusion parce qu'ils ne voyaient que le côté extérieur du mécanisme de nos écritures. Inutile de discuter avec celui qui n'admet point leur nécessité dans une certaine mesure, et n'y reconnaît point un levier indispensable de l'État moderne, car c'est la preuve qu'il n'a jamais jeté un coup d'œil pratique sur l'artifice des ressorts qui nous font marcher. Le mal était, il est bien plutôt dans l'excès d'administration. Or, sous ce rapport, les anciens libéraux, amants nés et naïfs de la bureaucratie, avaient moins que personne le droit de se plaindre. Pour extirper l'abomination du privilége, ils ne s'étaient fait aucun scrupule de livrer la société moderne à la tutelle des fonctionnaires; c'est l'école libérale en politique qui a montré le plus de zèle à favoriser l'extension de l'autorité. Et quand les bureaucrates de l'opposition et les libéraux fonctionnaires se prirent de querelle à propos d'empiétements administratifs, c'était comme deux corps de troupes de la même armée qui se fusillent dans les ténèbres. Nous ne prétendons blâmer personne en tout cela, cette ressemblance, cet air de famille entre bureaucrates et libéraux étant tout à fait dans l'esprit du temps, mais il n'en est pas moins vrai que l'ancienne école de l'indépendance politique n'était nullement autorisée à s'insurger contre les expéditionnaires. Et ces derniers avaient d'autant plus le droit de ne point se laisser arracher leurs paperasses des mains, que la société ne paraissait pas assez mûre pour reprendre dans les siennes son *self-government*, et nullement organisée pour exercer une initiative autonome.

» Mais, comme on l'a déjà fait observer plus haut, les choses ont bien changé dans ces dernières années: tous les membres du corps social semblent secouer à l'envi les lisières de la bureaucratie; néanmoins, messieurs les commis aux écritures ne sauraient renoncer à empiéter sur le domaine de la société civile où ils n'ont que faire. Nous les avons vus récemment qui voulaient à toute force, à propos de questions purement économiques, régenter par de pauvres moyens usés et vieillis les manifestations les plus grandioses de l'esprit d'indépendance, d'association et de production. Et pourquoi non? A qui vous aviseriez-vous de donner le conseil de renoncer volontairement à cette douce habitude de la domination, de signer de gaieté de cœur son abdication, voire celle d'une autorité usurpée? La bureaucratie ne se soucie point de lâcher la bride à la société, et elle se fonde sur les services pédagogiques qu'elle peut se vanter de lui avoir rendus. Osons en effet l'avouer : il fallait que la vieille société, comme un minerai impur et sans cohésion, passât par le

creuset des gouvernements de police avant de couler en un jet pur et homogène, celui de la civilisation moderne.

» Si la bureaucratie ne veut point abandonner de plein gré le sceptre qui doit tomber de ses mains, il est assurément fort à souhaiter qu'on voie naître quelque force capable de surmonter sa résistance.

» Soyons-en convaincus : les pétitions, les discours aux chambres, les articles de journaux n'auront guère prise sur la ténacité bureaucratique. Mais l'irrésistible moyen, c'est la famine qui se déclare dans cette citadelle dont la garnison est infiniment trop nombreuse. *Res angusta domi*, voilà ce qui chassera à coup sûr la bureaucratie des lignes beaucoup trop étendues qu'elle occupe aujourd'hui, de ses établissements sur le territoire des fonctions purement sociales. Tant que les traitements seront répartis entre une pareille multitude d'emplois, il n'y aura point de fin à la gêne pécuniaire des fonctionnaires publics.

» Il est peut-être fâcheux que le palladium du progrès soit si souvent réduit à se réfugier dans l'imprenable forteresse des finances ; mais ce point admis, il faut aussi savoir considérer chaque nouvelle application d'un ressort financier à un progrès nécessaire, comme une des belles et bonnes choses de notre temps. C'est ici, dans la question des traitements, que se touchent les extrêmes, nous voulons dire les vues des optimistes et celles des pessimistes. Déplorable calamité, quand elle est envisagée exclusivement dans la condition actuelle des fonctionnaires et de leurs familles, cette question, d'autre part, semble appelée à devenir l'agent le plus efficace d'un progrès aussi favorable à la vraie consolidation du pouvoir politique qu'à la future indépendance de la société civile, propre à régulariser et à fortifier l'administration centrale pour le bien de tous, comme la liberté pratique ou la libre initiative des citoyens. »

On reconnaît, à ce début, le pays où s'est produit jadis le méchant conte que chacun sait : un village qui émigre en masse pour échapper aux mesures soi-disant administratives dont il est l'objet, et qui, se persuadant qu'écrivasserie et administration, c'est tout un, se donne en Amérique une constitution communale — non écrite, je suppose — dont le premier article défendait à tous les habitants présents et futurs de savoir lire et écrire.

Après cet exposé, l'auteur esquisse à grands traits l'histoire du traitement en Allemagne :

III

« Comme tout le droit public moderne, dit-il, les fonctions ont emprunté leur caractère aux simples rapports du droit privé. Jusque

dans le milieu du dernier siècle, elles passaient pour un service domanial. Marquée au sceau de l'esprit du temps, l'administration du prince portait sur les biens de la terre. Les employés (nous prenons le terme au sens le plus restreint) recevaient surtout leur traitement en nature, allaient le prendre aux greniers et aux celliers du prince, répandus par tout le pays ; les serviteurs des corporations tiraient immédiatement leur salaire des magasins de denrées de chaque communauté ou de ses membres. Grâce au traitement en nature, la situation économique des serviteurs publics était assurée, et elle a échappé dans les trois derniers siècles aux calamités qu'auraient attirées à des gens payés en argent la dépréciation très-sensible des métaux précieux et l'augmentation de la consommation générale. Ajoutez que les classes aisées s'empressaient au service du prince, de l'État et de l'Église, et qu'il ne pouvait guère en être autrement à cause de l'omnipotence et de l'influence de la fonction dans un territoire soumis à une tutelle absolue.

» Plus tard et comme conséquence de la mauvaise administration dans une partie des cours du dernier siècle, une nouvelle source de revenus s'offrit à la classe qui correspond à nos employés civils. La vénalité des charges introduisit le système des taxes et des vacations. C'est ainsi que les derniers siècles furent l'âge d'or des services publics.

» Le siècle actuel était mûr dès son début pour une transformation complète, qui devait changer de fond en comble, non-seulement la position légale, mais encore la situation économique des serviteurs de l'État.

» Les causes actives de cette transformation sont multiples. Elles tenaient en partie au changement radical survenu dans la manière de concevoir tous les rapports de droit public, dans l'avénement de l'idée pure de l'État débarrassée de tout mélange de notions de droit privé, en partie au profond renversement des rapports de l'économie sociale, à la victoire décisive de la fortune mobilière sur la fortune foncière.

» Personne n'ignore les vives discussions scientifiques qui ont préparé ou accompagné la transformation. La première et plus grave conséquence fut la chute du système corrupteur des taxes et des épices ; les fonctions perdirent là le plus riche filon de leur mine. La fonction ne pouvait plus dès lors être exercée comme un droit privé délégué par le prince, elle cessait d'être une vache à lait entre les mains de l'employé. Elle devenait l'instrument, le canal par lequel l'État moderne faisait sentir sa bienfaisante action aux sujets, c'est-à-dire un vrai service public. C'est pourquoi les finances publiques, se développant en même temps que se formait la conception nouvelle de l'État, durent prendre presque entièrement à leur charge l'entretien de la fonction, et le système des émoluments céda la place à un système à peu près exclusif de traitements fixes. Plusieurs souverains de l'Allemagne se sont dévoués

à la réalisation de cette réforme économique. Elle s'est opérée rapidement et pour ainsi dire par un coup de baguette, en ce qui concerne les fonctionnaires proprement dits. Pour les autres services publics, pour les corporations et nommément pour le clergé, la chute du système des taxes a suivi une marche plus lente, mais non moins irrésistible. Autrefois, tant que le rapport du prêtre avec la communauté était encore debout sur sa vieille base patriarcale, les présents affluaient chez les serviteurs de l'Église; ils ont presque tari au grand regret de plus d'un saint personnage qui avait vu régner l'abondance et la plénitude dans la maison de son père. Même décadence dans le casuel. Si lent qu'il fût, le changement des mœurs réalisait l'effet économique des idées et des vues nouvelles en matière de service public; le ministère sacré cessa d'être un service privé pour devenir une véritable fonction. La suppression des présents et des dîmes a pu déplaire aux bénéficiaires : elle n'a rien en soi, quoi qu'en disent tant de hauts dignitaires, qui éloigne le peuple du christianisme ou de l'Église.

» Ce changement, préparé par la séparation du domaine et de l'État, facilité par la substitution des impôts en argent aux anciennes contributions en nature, vers le commencement de ce siècle, atteignit d'abord les traitements des employés civils et militaires proprement dits, qui dès les premières décades furent presque partout réduits à des sommes fixes; puis, par une impulsion irrésistible, la réforme s'étendit à tout le reste des traitements, y compris ceux des corporations. L'année 1848 accomplit avec fracas ce qui restait à faire, et fit prévaloir, à peu près sans exception et dans toute sa pureté, le système des traitements en argent.

» L'adoption de ce système est le point de départ d'une vraie calamité, de la gêne presque universelle des fonctionnaires; non pas qu'on eût bien fait d'y renoncer et de maintenir le système des traitements en nature, la moindre notion d'économie politique suffit à montrer l'impossibilité d'un pareil recul; mais il n'en est pas moins vrai que l'introduction des appointements fixes en argent a renversé toutes les barrières qui pouvaient empêcher les causes spéciales de la gêne des fonctionnaires de produire tout leur effet. »

IV

L'auteur attribue d'abord l'état de gêne où vivent les fonctionnaires à trois causes principales :

1° Les diminutions plus ou moins directes sur les appointements;

2° Le renchérissement chronique d'une foule d'objets nécessaires à la vie ;

3° L'augmentation de la capacité moyenne de consommation.

Nous trouvons ici plus d'une remarque excellente à noter, en dépit de la crise actuelle qui n'en diminue pas la justesse générale :

« L'accélération et le bon marché des transports ont amené pour l'Allemagne en général, et spécialement pour les contrées riches en bonnes terres à blé, la cherté relative des denrées les plus indispensables et, par suite, le renchérissement des autres marchandises. En vertu de cette réforme du commerce et du roulage, les prix tendent partout vers un niveau moyen qui oscille entre des limites fort peu variables. Et on conçoit que cette solidarité moderne du prix des choses a été d'autant plus sensible aux salariés, que l'évaluation de leur traitement date encore de l'heureux temps du bon marché provincial. Les prix moyens et constants d'aujourd'hui ne concordent plus avec les prix courants des anciens marchés provinciaux et locaux, isolés les uns des autres. Ils ont haussé d'une manière durable, parce que les nouveaux moyens de transport ont ouvert la voie à des exportations plus ou moins régulières, en rapport avec les demandes des pays étrangers.

» Or, il n'y a rien à changer ni à la nouvelle organisation du commerce des subsistances, ni à ses graves conséquences. Toute tentative pour fermer la voie à la libre circulation retomberait de tout son poids sur le consommateur. L'ignorance d'un grand nombre de personnes, d'ailleurs fort instruites, en matière d'économie nationale, et l'opiniâtreté des consommateurs intéressés expliquent seules la faveur dont les mesures prohibitives continuent à jouir, surtout dans les salons des fonctionnaires. Sans doute nous aurions eu le pain à assez bon marché si, dans ces quatre ou cinq dernières années, l'union douanière avait fermé ses barrières à l'exportation des denrées. Et si les douanes de tous les anciens petits États fonctionnaient toujours, nous aurions pu tenir table ouverte, surtout dans le sud de l'Allemagne, au lieu de voir enlever nos bœufs et vider nos sacs de blé par les Français et par les Suisses. Mais c'eût été assurément faire le plus grand tort aux producteurs, et ce retour aux foires et aux barrières du moyen âge aurait fini par devenir funeste aux consommateurs eux-mêmes. Quels cris ne pousseraient pas mon cousin le cordonnier et mon compère le tailleur, si on s'avisait de vouloir régulariser le prix des souliers et des habits en restreignant leur débit? Il est clair d'ailleurs que l'aiguillon de la liberté commerciale et le prix élevé des denrées naturelles peuvent seuls pousser l'agriculture dans la voie du progrès et la rendre capable de suffire constamment aux exigences croissantes de la consommation du pays. La grande culture, *high farming*, ne s'est pas développée autrement en Angleterre. Il ne saurait donc plus être question de limiter le marché pour diminuer la cherté.

» Ce n'est pas seulement l'avénement d'un niveau moyen des prix, c'est encore la forte et très-rapide augmentation de la capacité de consommation de la classe laborieuse, c'est-à-dire de la masse de la population, qu'il faut accuser du renchérissement général dans les anciens pays de bon marché comme dans les autres.

» C'est une vieille maxime que l'élévation du revenu foncier, autrement dit le renchérissement des denrées, est le thermomètre du progrès du bien-être. Le bien-être du peuple se traduit par un accroissement de la capacité de consommation, et celle-ci s'ajoute aux causes de cherté déjà signalées.

» Ce renchérissement devient naturellement très-sensible quand il y a augmentation de la capacité de consommation de la masse, c'est-à-dire augmentation sensible et générale du salaire; c'est le signe d'un progrès rapide dans l'économie populaire.

» Or, il est impossible de le méconnaître, malgré des défaillances périodiques, réelles ou apparentes, le bien-être des masses a beaucoup gagné dans le cours des quarante dernières années. Quelque bruyantes qu'aient été en tout ce temps-là les plaintes sur la pauvreté des masses et sur la décadence des classes moyennes et inférieures, cela n'infirme guère notre proposition. Nous ne prétendons pas nier que les métiers et la petite culture n'aient réellement souffert par moments; mais, outre qu'il y a là aujourd'hui une amélioration visible, au fond cet état de souffrance n'était qu'apparent : de même que les perfectionnements de l'optique ont augmenté le nombre des étoiles, et ceux de la police judiciaire et de la statistique criminelle le nombre des délits, de même le sentiment de la solidarité, la compassion croissante des classes mieux partagées faisaient paraître plus grande la misère des classes pauvres. En tout cas, dans les quatre dernières années, il y a eu une augmentation sensible dans le bien-être des masses. Le fait est incontestable, et nous ne craignons pas davantage la contradiction quand nous affirmons qu'en somme les dernières élévations des salaires et par suite la capacité de consommation des masses se soutiendront définitivement.

» L'augmentation de prix des principales denrées étant due aux causes énoncées ci-dessus, nous ne devons attendre de ce côté-là aucune diminution du renchérissement général. Eussions-nous sept années d'abondance, elles ne ramèneraient point les prix à leur ancien niveau.

» On a dit que l'argent avait diminué de valeur. Cela n'est point démontré et cette explication a même tout l'air d'être inexacte. Une étude approfondie a démontré, à propos d'une série d'articles de commerce, ceux même qui servent de régulateurs au prix, que l'augmentation qu'ils ont subie jusqu'en 1854 s'explique parfaitement par des

écarts accidentels entre l'offre et la demande. Que la valeur vénale de l'argent ait baissé depuis, cela n'est point prouvé [1]. »

V

On voit que le publiciste allemand est sur ce point d'un tout autre avis que M. Paul Dupont, auteur d'un travail intéressant sur l'insuffisance des traitements en France, publié en 1859. Ce dernier voit dans l'avilisse-

[1] D'après les mercuriales de Hambourg, le mouvement des prix depuis 1831 jusqu'en 1855, aboutit au tableau suivant, le prix courant de 1831 à 1840 étant représenté par 100.

	1831 à 40	1841 à 50	1854	1855
MATIÈRES ALIMENTAIRES				
Froment	100	120.7	192.6	212.7
Viande de bœuf	100	119.5	161.4	183
PRODUITS VITICOLES				
Vin	100	77.5	121.2	140.8
Raisins de Corinthe	100	72.9	173.5	181.7
Raisins de caisse	100	99.5	165.7	126.6
MÉTAUX				
Plomb	100	107.7	138.6	161
Fer anglais en barres	100	94.2	122.6	113.3
PRODUITS D'OUTRE-MER ET D'EUROPE				
Peaux	100	81	100.6	109
Laines du Mecklenbourg	100	81.8	92.5	100
Riz de Java	100	85	91.3	101.7
Soie grége	100	100	93.5	91.4
Sucre brut	100	83.3	87.6	90.7
Sucre raffiné	100	82.4	79.2	82.4
Tabac	100	99	84.5	84.9
Coton	100	72.4	83.4	63.6
Café	100	68.5	89.6	83
Thé	100	110.7	90.3	85.7
Indigo	100	83.9	85.9	90.7
Bois de campêche	100	85.2	98	92.2
PRODUITS D'EUROPE				
Lin et autres	100	65.4	60	59.3

Nous nous sommes efforcé de suivre le mouvement que nous signalons ici jusque dans le détail de ses causes particulières et générales, et jamais nous n'avons été réduit à recourir à l'hypothèse de la dépréciation de l'argent. Nous regrettons de ne pouvoir intercaler nos preuves dans le corps de cette étude. (*Note de l'auteur.*)

ment des métaux précieux, suite des importations de la Californie et de l'Australie, la cause principale du renchérissement dont chacun se plaint. L'autre appuie son opinion de raisonnements fort justes, mais trop diffus pour être reproduits ici. Il cherche à prouver que le besoin de nouveaux métaux précieux n'a plus de limites aujourd'hui et qu'ils ne sauraient s'avilir d'une manière absolue. Je me permets de remplacer sa démonstration par ces simples et courtes considérations.

Pour nous rendre compte de l'effet économique des trésors fournis depuis quinze ans par les nouvelles mines, il suffit de se rappeler qu'ils ne nous viennent pas à titre de contribution, de revenu domanial comme les galions que l'Espagne tirait autrefois de ses colonies d'Amérique.

Ils sont le fruit d'un travail libre et représentent pour les chercheurs d'or une somme de jouissances personnelles immédiates ou à venir.

Leur découverte a pour effet d'ajouter plus ou moins à la faculté de consommation de toutes les classes qui participent directement ou indirectement aux profits des mines, et c'est ainsi que l'or est arrivé sur les marchés d'Europe en quête de denrées, de produits manufacturés à leur convenance.

L'action de l'or des placers ne peut pas être assimilée à celle d'une denrée étrangère qui serait venue faire concurrence à une denrée nationale.

Ce qui a provoqué la hausse, c'est qu'à la demande des consommateurs indigènes s'est ajoutée celle de nombreux consommateurs d'outre-mer.

C'est là le premier terme d'une progression qui devait à chaque pas devenir plus rapide et plus intense.

En effet, la production et le crédit surexcités, ont répandu dans le pays, sous forme de salaires ou de rentes, une part considérable de leurs bénéfices et augmenté d'autant la faculté de consommation générale.

Les entrepreneurs de travail, ennoblissant leurs profits personnels par l'emploi qu'ils leur donnaient, ont fait attacher une plus haute valeur aux travaux immatériels de la pensée, aux œuvres des artistes et des hommes de lettres.

En un mot, l'or de la Californie et de l'Australie a puissamment contribué au mouvement économique qui entraîne la société moderne et qui tend à agrandir de plus en plus la somme des jouissances à partager, et à augmenter par le travail le nombre des participants.

Ce sont ces trésors dont le flux régulier a permis à l'industrie et au commerce de ne pas trop se préoccuper ni des années de disette, ni des complications de la politique, ni des guerres lointaines, de même que leur reflux cause en ce moment l'universel malaise dont nous souffrons.

Je puis dès lors conclure, comme l'auteur allemand, que l'encombrement des métaux précieux est peu à craindre dans nos industrieux pays,

et qu'en parlant de leur avilissement, on emploie une de ces locutions inexactes comme en ont toutes les langues. L'or circule ou se cache, et ne se déprécie que lorsque l'esprit d'entreprise cesse de le vivifier. A en croire notre auteur, il se cache par la force des habitudes dans certains pays purement agricoles de l'Allemagne.

« Quoi qu'en dise son pasteur, le paysan range l'argent monnayé au nombre des trésors que ne rongent ni les mites, ni la rouille, et il amasse; craint-il des voleurs qui pourraient découvrir son magot, il a une cachette toute prête sous les planches de son poêle ou de son grenier. Ce sont les mœurs de l'Orient en plein Occident. La population des campagnes a été dans les huit dernières années comme une éponge qui s'est gorgée d'argent. Des statisticiens ont calculé que dans un seul canton à blé de l'Allemagne du Sud, lequel ne compte que quelques milles carrés, on a thésaurisé dans le cours des dix dernières années au moins un million de florins d'argent comptant qui n'est pas rentré dans le commerce. »

Je ne pense pas qu'il en soit de même dans nos campagnes, où les emprunts publics ont exercé leur force d'aspiration presque autant que dans les villes.

VI

Après cette digression, que je prie le lecteur de me pardonner, je laisse l'auteur allemand reprendre la parole. Voici, à peu de chose près, comment il continue et termine ses longs prolégomènes :

« Le renchérissement des denrées résultant de l'augmentation de la capacité de consommation pourrait fort bien n'être point la cause principale de l'insuffisance des appointements. Une dernière cause, la plus grave à nos yeux, c'est précisément celle dont les fonctionnaires n'osent point parler, qu'ils taisent même à dessein, parce que l'usage leur permet bien d'alléguer leurs maux patents, mais non point leurs nouveaux besoins. Et ils n'auraient point tort cependant de présenter sans détour et sans feinte, comme raison à l'insuffisance de leur revenu, l'extension universelle des besoins de la vie.

» Quand presque toutes les classes sont devenues capables d'améliorer leur position, de multiplier leurs jouissances, quand le paysan et le propriétaire s'engraissent de l'accroissement du revenu foncier, que le marchand, le fabricant et le banquier nagent dans le luxe, que les employés privés ont de quoi fournir à leurs dépenses, que l'augmentation universelle du salaire permet plus de jouissances à la masse même de la population, faut-il que les serviteurs de l'État soient seuls condamnés à un stoïcisme forcé? que le curé et son vicaire soient la synthèse vivante de la

pauvreté et du renoncement évangélique, tandis que leur église resplendit de richesses? Que le maître d'école ait faim et noie son chagrin dans l'eau, tandis que ses élèves tirent de gros intérêts du capital d'intelligence qu'ils lui doivent?

» On prétend que l'honneur les dédommage de tout. C'est se conduire comme des gens qui donneraient à un mendiant une pierre au lieu d'un morceau de pain. Tant que l'éclat de l'emploi ne sera point soutenu par un revenu convenable, nous en resterons toujours au raisonnement de Falstaff dans le dialogue classique sur l'honneur : « C'est un écusson brodé sur une nappe de grosse toile, » si nous pouvons nous permettre de travestir ainsi le passage.

» Quand nous nous sentions attirés vers la carrière militaire, nos mères nous en détournaient par ce propos si connu: « Misère dorée! » Eh bien, cette gêne brillante menace de devenir incessamment la condition normale de tous les services publics. La représentation vient absorber encore une bonne partie d'un revenu trop court; et il est si vrai que la fonction devrait être assise sur une base économique convenable, que, pour sauver les apparences, les malheureux sacrifient leur dernière obole à la représentation, l'honneur devenant ainsi l'amer assaisonnement de la misère.

» Il faut que la grandeur morale de la fonction entre en ligne de compte dans la fixation du traitement, que les appointements du fonctionnaire lui permettent de se donner un relief visible, que l'honneur de l'emploi prenne un corps. L'honneur viendra dès lors s'ajouter de lui-même au revenu matériel comme un idéal où le fonctionnaire puisera pour lui-même la force morale qui fait la vocation et, quant aux autres, l'influence extérieure.

» Les trente ou quarante dernières années, grâce aux machines, grâce au perfectionnement et à la multiplication des moyens techniques, ont singulièrement accru la production. Quant à résoudre le problème du temps, quant à élever les classes inférieures à une existence plus digne de l'homme, l'industrie a rempli avec bonheur et succès sa part de la tâche. Le siècle est entré résolûment dans l'unique voie qui conduise au but et qui est l'accroissement de la production: il y a fait merveille. Le peuple, en somme, nous l'avons déjà fait remarquer, se vêt, se loge, s'amuse, vit en un mot plus et mieux qu'il y a trente ou quarante ans.

» Qu'on n'hésite donc point à demander au peuple dont le bien-être a grandi, dont il s'agit d'administrer les plus hauts intérêts, une meilleure dotation pour les services publics, une dotation proportionnée au progrès de l'aisance générale et de la capacité de consommation.

» Nous qui vivons en dehors des fonctions publiques, pour peu que nous ayons quelque chose du savoir et de la capacité qu'on exige d'un serviteur de l'État, nous ne manquons pas d'élever aussitôt nos préten-

tions fort au delà de ce qu'on lui accorde. Pouvons-nous donc faire souffrir au seul fonctionnaire des privations relatives, n'interdire qu'à lui seul d'aspirer à plus de confort, tandis qu'on a considéré de tout temps un revenu proportionné comme la base économique indispensable de l'honneur et de l'efficacité de la fonction ?

» Les temps sont passés où le fonctionnaire pouvait économiser sur ses revenus pour ses vieux jours, pour sa femme et ses enfants. Il place maintenant son fils dans les arts et l'industrie, sa fille reste célibataire, sa veuve végète avec une maigre pension. Arrachez le voile trop transparent qui vous dérobe l'intérieur de cent familles de fonctionnaires, et vous découvrirez ces plaies, et, à moins d'un parti pris d'optimisme, vous ne trouverez point notre tableau chargé.

» Où cela mène, il est aisé de le voir. Si on n'y remédiait promptement, la décadence économique aboutirait bien vite et forcément à la décadence intellectuelle et morale du fonctionnaire.

» Ne sont-ce point des symptômes significatifs que ces cas trop nombreux de détournements, de faux et autres crimes que nous voyons figurer sur les rôles trimestriels des assises ; que ces voyages suspects qui ont pour point de départ un bureau et pour point d'arrivée la rive opposée de l'Océan ! Je sais bien qu'on les expliquera souvent en détail par une série de motifs individuels qui ne tiennent pas à l'exiguïté du traitement; mais, en somme et en gros, il est difficile de ne point reconnaître un rapport de causalité entre cette impasse des traitements trop faibles et les cas multipliés d'infidélités commises dans l'exercice des fonctions publiques. Moins on paye l'employé et plus la tentation est grande. Puisse-t-on la détourner de lui dans l'intérêt du bien général !

» Aux tentations et à la décadence morale, s'associera bientôt, à moins qu'on n'améliore économiquement la position des fonctionnaires, l'affaiblissement intellectuel.

» Déjà parmi les fils de famille élevés et instruits avec soin, une foule de ceux qui n'auraient aspiré autrefois qu'aux carrières publiques, hésitent comme Hercule au carrefour, partagés entre leur vocation et les séductions de l'industrie. La route des emplois a perdu son prestige, et celle qui conduit à devenir marchand, mécanicien, chimiste, fabricant, est signalée à la jeunesse par des lettres d'or sur un écriteau d'or. Dans les familles mêmes qui n'entrevoyaient pas, il y a trente ans, d'autre carrière convenable pour leurs fils que les fonctions de l'ordre spirituel ou temporel, ce sont de tout autres idées qui prévalent aujourd'hui. Pour le fils en qui l'on met son espérance, qui semble le mieux doué, on le lance dans l'industrie, où l'homme vaut par lui-même, ne peut compter que sur lui, court de grands risques, mais a aussi de grandes chances; quant au fils épais et borné, on le destine au service de l'État, pour qu'il arrive par la voie lente de l'ancienneté à une position modeste, mais

assurée. C'est à cet égard le contraire d'autrefois. Le danger est proche. Au lieu de voir les fonctions absorber la crème et la fleur des intelligences, ce sera tout à l'heure une vraie course au clocher des meilleures forces de la société vers l'industrie, vers le domaine des intérêts matériels. Belle avance quand le service de l'État sera devenu un asile et un pis-aller pour le rebut de la jeunesse !

» Résumons-nous. Si l'administration des intérêts généraux de la société, qui exige à la fois la plus haute intelligence et la force morale la plus épurée, venait à tomber entre les mains d'une classe de fonctionnaires économiquement, moralement et intellectuellement déchus, entre les mains de gens que la passion de gagner le très-petit nombre de bons numéros dans la loterie des places, convertirait en complaisants de leurs supérieurs, en instruments corrompus des intérêts privés, ou pis encore entre les mains d'une aristocratie de naissance ou d'argent, qui servirait l'État par manière de passe-temps, cela ferait-il l'affaire des peuples ? Il ne s'agit point seulement d'être équitable et de tenir compte de la cherté constamment croissante de la vie et du juste progrès des besoins, il s'agit encore de veiller aux plus chers intérêts du public, et il faut à tout prix améliorer la position des fonctionnaires. »

VII

« En règle générale, quand des besoins sont clairement définis, les moyens de les satisfaire sont tout aussi clairement tracés.

» Où sont-ils dans la question qui nous occupe ?

» Ce qu'on voit du premier coup d'œil, c'est à quelle porte il ne faut point frapper. On ne saurait puiser indéfiniment dans la bourse des contribuables pour en tirer sans cesse de plus forts appointements, soit en faveur de la vieille armée des fonctionnaires, soit en faveur des légions nouvelles dont elle menace de se renforcer.

» Non pas que nous soyons disposés à croire qu'on tend au delà du possible les ressorts de l'impôt toutes les fois que retentissent des plaintes sur le poids des charges publiques. La moindre augmentation dans les impôts, même la mieux justifiée, fait jeter les hauts cris à l'individualisme moderne, et tant que le vieil esprit civique ne nous aura point régénérés, il n'y aura jamais de trêve à la plainte classique du bourgeois : « Et quoi ! toujours payer et toujours plus? » Nous ne sommes pas de ceux qui nient que la matière imposable ne puisse et ne doive supporter davantage, à mesure que se développent, sous l'impulsion du souffle moderne, l'agriculture, l'industrie et le commerce.

» A lui seul néanmoins, ce recours à des surtaxes ne saurait suffire à

élever et les traitements actuels et ceux qu'il faudrait bientôt créer, si l'on voulait suivre les anciens errements en matière d'administration publique.

» Ne fût-il même question que d'augmenter les fonctionnaires existants, il en résulterait une lourde charge, parce qu'il ne s'agit pas seulement de les empêcher pour quelques jours de mourir de faim. Et comment oublier que dans un avenir très-rapproché nous demanderons probablement plus d'activité à l'État ou, pour mieux dire, que nous multiplierons les branches de l'administration? Si le pouvoir politique s'avisait d'appliquer le mode d'administration actuel aux terres nouvelles de la vie générale, il faudrait d'ici à bien peu de temps quadrupler ou tout au moins doubler le budget des traitements si l'on voulait pourvoir convenablement tout le monde. Les finances en seraient écrasées.

« Nous découvrons dès lors la véritable voie qui mène à l'amélioration inévitable des traitements sans surcharger les finances : c'est de changer les limites du domaine actuel de l'administration. »

VIII

« Quand nous disons qu'à continuer d'agrandir sur l'ancien patron la machine de l'État, on aboutirait bien vite à doubler ou même à quadrupler le budget des traitements, qu'il convient donc de simplifier le mécanisme administratif, nous ne songeons ni à ralentir, ni à suspendre l'influence de l'État dans aucune de ses fonctions légitimes.

» Au contraire, l'esprit qui pousse aujourd'hui au développement de la vie générale réclame bien plutôt un pouvoir politique vigoureux et énergique. A l'action individuelle plus libre et plus puissante correspond, comme un frein indispensable, un fort lien central. L'esprit d'entreprise privé conquiert sans cesse de nouveaux domaines, dans l'étendue desquels il appartient à l'État et de protéger les intérêts particuliers et de veiller aux intérêts généraux. Un esprit individuel actif et mobile chez le peuple, et dans l'État un pouvoir central, fort, énergique et efficace, sont comme deux ressorts qui se tiennent mutuellement tendus, comme deux pivots dont l'un suppose l'autre.

» C'est pourquoi l'un ne doit pas faire défaut à l'autre. Aucun esprit raisonnable n'ira jusqu'à vouloir se débarrasser de la surcharge des traitements par une suppression de l'administration de l'État sur les points légitimes. La vraie économie n'est point celle qui ne dépense absolument rien, mais celle qui atteint réellement, avec le moins de frais, le but qu'on se propose. Nous ne saurions donc avoir la présomption d'exclure le pouvoir politique du champ propre de l'administration.

» C'est la solution inverse qui est la bonne. Il faut que le pouvoir politique renonce à se mêler de tout ce qui n'est point d'intérêt général, qui peut et doit bien plutôt être administré par l'intervention directe des citoyens. Il faut que l'État répudie une vieille usurpation; la société civile n'a point envie d'en commettre de nouvelles.

» Les trônes seraient-ils affaiblis ou mis en danger par cet abandon? Bien au contraire.

» Le système bureaucratique de l'administration universelle est gros de conséquences périlleuses pour l'avenir, pour la sécurité des rois et celle des peuples. Il paralyse tout nerf et toute activité chez les membres du corps social, il émousse l'ardeur et l'initiative de l'individu, et, en même temps, le pouvoir central perd le meilleur de ses forces par les frottements d'une machine trop vaste qui se substitue à l'action organique de tous. Ses ressorts se détendent, il devient incapable de suffire à sa véritable tâche, il étouffe dans la poussière des paperasses. Il irrite et blesse les citoyens dans leurs intérêts à force de vouloir réglementer des minuties, et accablé comme il l'est sous le fardeau de ses propres affaires, il est mécontent lui-même de n'obtenir aucun résultat, car il est clair que pour arriver à des effets satisfaisants, une administration doit conserver une initiative vigoureuse en matière de progrès général, ne jamais perdre de vue l'intérêt de tous, agir toujours par les moyens les plus simples qui sont aussi les plus énergiques. Veut-on savoir les suites d'une administration qui, du berceau à la tombe, fait peser sur chacun de ses sujets ses conseils et son contrôle comme une nourrice ou un tuteur? Ce sont, d'une part des hommes sans valeur personnelle qui réclament, à propos de la moindre affaire privée, l'intervention du gouvernement, incapables qu'ils sont d'une liberté réglée, peu disposés à se servir eux-mêmes, et qu'un gouvernement ne contente jamais, quoi qu'il fasse; d'autre part, c'est le sacrifice complet des meilleures ressources financières et intellectuelles à la paperasserie, et, conséquemment, la ruine de la grande politique.

» Quiconque veut bien observer sans parti pris la situation du continent, verra là, comme nous, la pierre d'achoppement, le *hic hæret* de notre question. Extirper le polype bureaucratique, rompre franchement avec la théorie qui prétend asservir à une perpétuelle minorité l'intelligence des sujets, voilà le premier pas vers la solution, et il faut se résoudre à le faire. A moins de mettre l'administration sur un nouveau pied, le pouvoir central ne suffira jamais à sa vraie tâche, qui va toujours croissant; à moins de répartir sur moins de têtes les traitements disponibles, on ne tirera jamais les fonctionnaires de leur misère chronique. Ce sont donc et le pouvoir politique et ses serviteurs qui ont l'intérêt le plus direct à la suppression des abus que résume le mot de paperasserie. Espérons donc que les nécessités financières de cette question des traitements auront le pouvoir de délivrer la société civile des embarras parasites de la bureau-

cratie et qu'elles aboutiront à une réforme pratique et générale.

» Des hommes d'État, des princes éclairés ont depuis longtemps reconnu qu'il n'y a pas en théorie d'autre bonne voie. Ils se sont jusqu'ici heurtés, dans l'application, soit à la paresse et à l'inertie des citoyens, soit à la ténacité bureaucratique des administrations existantes. Les bureaucrates mêmes ont fièrement et orgueilleusement répondu jusqu'ici à toutes les réclamations du dehors, que cette prétention de simplifier la marche des affaires part d'une ignorance complète ou d'une connaissance superficielle des nécessités d'une administration régulière. Hommes d'État et fonctionnaires nous crient à l'envi : « Eh ! messieurs les critiques, au lieu de vous borner à des reproches ridicules et purement négatifs, entrez une bonne fois dans une voie positive, montrez-nous en quels points et comment on peut simplifier l'administration, rejeter sur la société civile cette administration de ses intérêts dont l'État a eu tort de se charger; ne sont-ce pas les sujets mêmes qui demandent que l'État soit leur teneur de livres et leur économe ?

» Aussi nous croyons-nous obligés de répondre. Et, sans entrer dans un examen détaillé, auquel ne suffiraient point des volumes entiers, des divers mécanismes de l'administration, nous prouverons qu'il est possible et que le temps est venu de réduire aux justes bornes dont nous parlons la tâche de l'administration. Nous signalerons et nous établirons les points de repère. »

IX

« Comparez les rapports actuels de la société avec ceux d'il y a vingt ans, ou mieux encore, avec ceux d'il y a soixante ou cent ans. Est-il possible de nier que les sujets n'aient fait des progrès extraordinaires vers la maturité civile, qu'ils ne soient devenus plus capables de gérer leurs propres affaires, soit individuellement, soit en s'associant, et sans en appeler sans cesse au concours de l'État ? qu'ils ne soient devenus plus aptes à poursuivre par eux-mêmes tel but qu'ils se proposent ? Vous en conviendrez sans difficulté pour peu que vous cessiez de confondre ce *self-government* si célèbre et si mal connu avec une prétendue souveraineté politique du peuple. Ce gouvernement des citoyens par eux-mêmes, seul capable de soulager l'administration du fardeau de la paperasserie, n'a rien de commun avec une usurpation politique des droits de l'État par une populace qui se croit appelée à tout sans distinction. C'est une simple habitude à donner aux citoyens de s'aider d'abord eux-mêmes et de ne s'adresser à l'État que dans les occasions qui exigent absolument le concours de la volonté et des forces générales.

» C'est par l'esprit d'association qui, dans notre Allemagne du moins, cherche résolûment sa voie en dehors du patronage et de la tutelle de l'État, qu'éclate surtout aujourd'hui ce réveil de l'activité personnelle et organique. Entre la machine de l'État et la masse populaire qu'elle pétrit et façonne, se sont intercalées une foule de sociétés, soit libres, soit surveillées, unions, associations, corporations, et les anciennes se sont ranimées. Infiniment variés et diversement gradués, ces nouveaux organismes de la vie générale reposent sur deux bases, à savoir l'intérêt personnel et l'esprit public, la poursuite d'un but individuel et celle d'un but commun, en sorte que l'individu conçoit, projette et exécute avec toute la force d'une communauté. Ces manifestations de la force sociale ne diffèrent pas moins par le but qui leur sert d'aimant à chacune, que par la forme qu'elles revêtent : tantôt éphémères lorsqu'il s'agit d'atteindre rapidement un résultat cherché en commun, tantôt tout à fait spontanées ; à peine perceptibles ici et sans autre lien que la vertu communicative de la presse, nées là du sentiment plutôt que de la science ; ailleurs associant dans un but commun toute sorte de membres et de pays, ou devenant universellement obligatoires par de véritables mesures législatives. Embrassons d'un coup d'œil toutes les forces vives qui sont ainsi sorties des entrailles de la société moderne, et nous assisterons à l'avénement d'un nouvel ordre de la vie générale.

» Ces organismes que le siècle voit naître en si grand nombre, il ne tient qu'à l'État de les utiliser en cent façons pour renvoyer à la société civile cette masse d'affaires hétérogènes qui, sans concerner exclusivement tel ou tel individu, n'ont cependant point un caractère général qui appelle l'intervention du pouvoir central. L'État ne renonce point pour cela à toute influence, mais il réduit sa part d'influence à la mesure que réclame le bien général. Les moyens les plus simples lui suffiront ici. Que la loi définisse les limites dans lesquelles elle permet à ces associations de se développer, qu'elle en abandonne le contrôle à l'intérêt privé des associés, et ces mécanismes indépendants vont se transformer d'eux-mêmes en facteurs de l'influence et de la surveillance de l'État. »

X

En traçant ses vues d'ensemble, l'auteur fixait les yeux sur son pays, mais peut-être encore plus sur l'Angleterre. La suite le prouve. Il ne méconnaît point qu'en abandonnant à des associations libres une partie des attributions usurpées de l'État, on arrive droit à un système de fonctions libres et honorifiques, c'est-à-dire que l'on restaure, à certains égards, l'élément aristocratique dans la société.

Ce résultat prévu ne l'effraye point : « Nous savons bien, dit-il, que l'esprit du temps se révolte à la seule idée de fortifier l'élément aristocratique; mais il a tort, à envisager les choses sous leur vrai jour.

» J'avoue qu'il y aura toujours dans le *self-government* d'une société tournée à l'aristocratie un fond indestructible d'égoïsme. Les hommes qui se mettent ou se laissent mettre à la tête d'une association, d'une communauté, travaillent plus ou moins dans leur intérêt ou dans celui de leur classe.

» Sans aucun doute, si on ne leur oppose point une puissance supérieure qui les empêche de favoriser les leurs, qui tienne constamment leur égoïsme en bride, l'administration personnelle dégénérera aisément en abus; l'aristocratie se corrompra et gouvernera mal aux dépens de la classe forcément exclue des fonctions sociales. Mais il y a à ce danger, dans l'état de notre société, des correctifs si sûrs et si énergiques que de pareilles craintes seraient déplacées. Pour être à la tête du gouvernement personnel, l'aristocratie n'en serait pas moins impuissante à dépouiller le peuple. L'État qui équilibre au profit du bien public le conflit des intérêts particuliers, exercerait un pouvoir fort et durable. La publicité soutenue par la presse opposerait une invincible barrière à la corruption aristocratique. Pour nous délivrer de la paperasserie et pour introduire chez nous un vrai gouvernement des citoyens par eux-mêmes, osons voir renaître sans peur les éléments aristocratiques indispensables. Ayons seulement la précaution d'assurer sincèrement un libre cours à la vie publique et d'accorder à l'État l'influence nécessaire pour mettre les droits et les intérêts du faible à l'abri des usurpations des classes gouvernantes.

» Il faut à l'État, pour y parvenir, un corps de fonctionnaires détournés des intérêts particuliers de leur classe, et uniquement dévoués aux intérêts publics. En d'autres termes, il faut que le service de l'État ne tombe jamais aux mains de la classe sociale dominante, des privilégiés de la richesse ou de la naissance. Il faut que l'État, loin de recruter exclusivement ses serviteurs parmi ces privilégiés, les choisisse dans toute la population parmi les plus capables et assure par un traitement convenable leur position économique.

» D'une part, un système de fonctions sociales libres et gratuites, qui utilise les diverses forces de l'aristocratie, et d'autre part un corps de fonctionnaires publics exclusivement attachés à l'intérêt général, distingués par leur valeur morale et intellectuelle, sûrs parce qu'ils seraient bien payés, et bien payés parce qu'ils seraient capables, ceux-là héritiers des bureaux qu'il faut supprimer, ceux-ci dépositaires et gérants des plus hautes charges et des plus importantes obligations du pouvoir central, voilà les deux principes opposés qui se sollicitent et se neutralisent,

se fortifient et s'annulent, qui représentent à la fois le dualisme et l'unité de la vie moderne. »

XI

L'auteur prévoit une objection : en soumettant les hommes et les choses à son niveau, en éludant les plus nobles aspirations par la facile satisfaction des appétits vulgaires, la société ne s'est-elle pas privée volontairement des éléments nécessaires pour fonder et soutenir son *self-government?*

« On entend tous les jours, dit-il, de nouvelles plaintes (et elles ne partent pas seulement de la chaire) sur le luxe et la corruption qui dévorent les grandes fortunes. La richesse ne connaîtrait plus aucun goût élevé, aucun devoir social, aucun esprit public. Les millions gagnés dans l'industrie s'engloutissent dans des plaisirs grossiers. La propriété, gangrenée par l'égoïsme, se refuse à toutes les obligations qui lui incombent. Que si on parvient à lui arracher une obole sous forme d'impôt, encore faut-il que l'impôt ait l'air d'être destiné à protéger les intérêts du propriétaire. Plus une ombre de dévouement chez les élus de la fortune, plus un vestige d'esprit de sacrifice et de charité chez les classes aisées et éclairées.

» A n'envisager que les faits matériels, que l'absence de preuves vivantes de l'existence d'un esprit public, ces plaintes ne sont que trop fondées; mais est-ce la faute des hommes, cela tient-il à une décadence morale de la génération présente? Ne seraient-ce point les rapports de l'organisation sociale qui entravent l'esprit public et l'empêchent de se montrer au jour? C'est assurément ce dernier cas qui prévaut à peu près partout.

» Et d'abord la bureaucratie, jalouse de reculer encore les limites de sa tutelle universelle, a employé ses vieux moyens à tuer le goût et l'amour de toute action commune chez tous ceux que leur position y appelle. Que de violences faites jusqu'au dernier moment à l'esprit d'association, c'est-à-dire aux manifestations les plus directes de la société civile, cherchant à recouvrer quelque activité organique! Lorsqu'une association d'ouvriers avait fondé une caisse de secours ou de maladie, lorsque ensuite l'aristocratie des classes ouvrières, entrepreneurs, chefs d'atelier, contre-maîtres, se consacrant avec zèle et dévouement à l'administration des intérêts de l'association, prétendaient en revanche faire leurs affaires eux-mêmes et s'affranchir des lisières de la police, il n'est sorte d'ennuis et de vexations qu'ils n'eussent à essuyer. C'était une inquisition, des formalités, des tracasseries qui émoussaient le plaisir et

étouffaient l'entrain. On défendait, on défend ou on contrarie les tendances les plus inoffensives, quand par exemple des associations analogues fondées en des lieux différents, cherchent à s'aboucher, à se réunir pour délibérer en commun, à poursuivre de concert un seul et même but ou seulement à se complaire dans de simples relations amicales. Il faut avoir vu les choses de près et à plusieurs reprises pour comprendre combien les défiances et les précautions exagérées de la bureaucratie sont mortelles à l'initiative des citoyens. Tous ces éléments aristocratiques, agents nés du *self-government*, contre-maître en blouse, bourgeois en habit noir, savant, noble, sont imbus du sentiment de leur valeur personnelle et très-convaincus qu'ils entendent mieux que personne les intérêts qui les touchent de près, et ils se croisent dédaigneusement les bras, dès que l'autorité se mêle de les régenter et prétend les réduire au rôle de comparses au profit d'un seul acteur principal qui est la bureaucratie.

» Non, pour peu qu'on leur laisse leurs coudées franches, qu'on les délivre de la pression bureaucratique, on ne manquera point d'hommes qui, élevés par la fortune au-dessus des soucis vulgaires, se consacreront gratuitement au service des intérêts généraux. C'est un des traits fondamentaux de notre nature intellectuelle et morale, que nous nous empressons de poursuivre quelque but relevé aussitôt que nous en avons fini avec les luttes de la vie matérielle, aussitôt que l'aisance nous permet de porter plus haut nos regards. Et cela est si vrai, que la fortune perd son charme et son attrait, si nous ne trouvons point à consacrer notre personnalité au service de nobles intérêts. La génération présente n'a point perdu cette tendance libérale, et ce qui le prouve, c'est la somme extraordinaire de zèle qu'elle dépense au profit de l'esprit d'association.

» Il est donc sûr qu'on trouvera, tout au moins dans les grandes villes où il y a tant de lumières, un personnel plus que suffisant pour toutes les exigences du *self-government*.

» En est-il de même dans les campagnes? La réponse varie sur ce point suivant l'économie agraire des États et des pays. Si l'influence des lois ou celle des mœurs ont maintenu à ses divers degrés la grande propriété foncière, on ne manquera point de matériaux pour construire un solide *self-government,* et à mesure que la civilisation, dans son cours irrésistible, pénètre plus avant dans la campagne, les campagnards eux-mêmes deviennent plus capables de soigner leurs intérêts avec intelligence. Dans les cercles où la constitution agraire autorise la division et le morcellement de la propriété, l'État aurait peut-être tort de laisser échapper le gouvernement de ses mains. La commune étant la forme à peu près exclusive que le *self-government* revêt à la campagne, il faut que la commune rurale qui prétend à devenir indépendante de l'État offre une

division de la propriété propre à garantir la régularité du *self-government*. L'État, de son côté, s'il veut favoriser la transformation et l'asseoir partout et avant tout sur une base convenable, est tenu de résoudre plusieurs importants problèmes agraires et politiques, ceux par exemple qui se rapportent au droit d'héritage chez les paysans et les seigneurs. C'est ainsi que notre question se rattache à celles qui en paraissent le plus éloignées. »

L'auteur touche ici à un point que l'on regarde généralement en France comme résolu en théorie, parce qu'il l'est dans la pratique. Il n'en est pas de même en Allemagne, où cette question fait depuis plusieurs années des progrès sensibles dans la voie indiquée ici. A imputer cette doctrine au peu de libéralisme de l'Allemagne, on se tromperait gravement. Cela prouve une fois de plus qu'on y entend la liberté comme en Angleterre, c'est-à-dire sans l'idéal absolu d'une décevante égalité. On y sent la nécessité de fortes digues contre les empiétements possibles de l'État, et nulle barrière ne paraît plus forte que la constitution d'une aristocratie héréditaire de naissance et de fortune, capable de faire contre-poids dans un moment donné jusque dans les moindres centres de population.

Cependant notre auteur, tout en visant à maintenir des classes jusqu'à un certain point privilégiées, ne veut point que leurs priviléges coupent le chemin au mérite : il ne prétend point lui défendre de percer et de parvenir, mais lui offrir un stimulant et une récompense. N'est-ce pas là du reste l'unique justification du privilége, sa meilleure raison d'être ? Dans son propre intérêt, loin de se montrer exclusif, ne doit-il pas appeler le mérite à lui ?

Aux yeux de l'Allemagne, il ne s'agit pas seulement de sauvegarder un principe politique en maintenant une sorte d'aristocratie aux champs ; il s'agit surtout de préserver la propriété foncière du morcellement illimité, la grande culture, la culture à la charrue de l'envahissement de la culture à la bêche.

Pour les hommes spéciaux, la grande culture seule est susceptible d'être économique, rationnelle, progressive. Seule elle permet l'emploi de machines perfectionnées, l'élève du bétail. C'est le maintien de la grande propriété qui fait produire des chevaux à l'Allemagne et rend la remonte française tributaire du Mecklembourg. Aussi ne faut-il point s'étonner si, malgré le principe du partage égal des successions, les mœurs ont encore quelques tendances favorables à la grande propriété.

C'est ce que nous observons même en Alsace, où généralement le paysan est propriétaire du sol : il n'est point rare d'y voir un ou plusieurs membres de la même famille vivre en célibataires dans la maison paternelle, auprès de celui d'entre eux qui s'est marié et qui en reste le chef. L'étendue des terres d'un village ne comporte qu'un certain nombre de

grandes exploitations, et dès que la ferme se fractionne, le cultivateur tombe forcément au rang de journalier, à moins qu'il ne déserte le village et n'aille exercer à la ville une petite industrie ou, s'il a suffisamment d'instruction, qu'il ne cherche dans les carrières administratives une position presque aussi sûre et moins pénible.

A suivre ce point de vue, il est aisé de s'assurer que le partage égal de l'héritage rural est une des causes qui contribuent le plus à dépeupler les champs et à encombrer les grandes villes.

Il y a peut-être une solution plus libérale à la fois que celle que l'Allemagne poursuit et que celle que la France pratique : c'est l'association des familles rurales en vue de l'exploitation unitaire de leurs héritages morcelés. Mais ce n'est pas ici le lieu d'étudier cette importante question d'économie rurale, et nous nous bornons à indiquer les opinions de notre auteur, sans en accepter la solidarité.

XII

Après s'être demandé si la société actuelle possède les éléments nécessaires au *self-government*, après avoir fait toucher au doigt les causes qui les empêchent encore de germer, l'auteur du mémoire examine successivement les rapports qui doivent s'établir entre l'État d'une part, le commerce, l'Église, le corps enseignant, la commune et la justice, d'autre part, dans un pays où les citoyens sont appelés à se régir eux-mêmes. Il est intéressant de rapprocher ces développements, véritable programme politique, des vues du parti libéral français sur le même sujet.

« Conformément au caractère du siècle, et par le cours naturel des choses, le *self-government* s'est d'abord et surtout adressé aux intérêts matériels.

» C'est en présence des prodigieuses dimensions qu'a prises la vie économique du siècle que la bureaucratie a dû pour la première fois sentir le peu qu'elle est, et comprendre que la tâche de l'administration centrale n'est point de réglementer toutes choses en détail, mais de favoriser la marche spontanée de l'économie nationale et d'y introduire une certaine unité. Jetez un coup d'œil sur le système de politique et de police appliqué aux métiers il y a cent ans, et vous aurez peine à comprendre qu'un siècle ait pu suffire à un bouleversement si complet, à une pareille transformation. La tutelle de l'État, sa surveillance du moins prenait l'artisan au premier jour de son apprentissage et le suivait dans ses voyages, dont le terme extrême et la durée étaient réglés spécialement pour chaque métier; à plus forte raison elle éprouvait, régentait, protégeait et privilégiait le maître, en sorte que, par une dernière con-

séquence, sa famille même et plus tard sa veuve et ses orphelins, étaient soumis à une discipline et à une surveillance publiques.

» En revanche, on ne faisait rien là même où il y avait le plus à faire ; perdue dans ses minuties patriarcales, la politique appliquée aux métiers ne s'élevait jamais à aucun point de vue central et national. La banlieue était enchaînée au marché de la ville voisine, et ces entraves mises à la production du sol arrêtant aussi le progrès des métiers, on aboutissait à la plus déplorable stagnation. De marché extérieur, il n'en était pas question, et le marché intérieur était morcelé. On ne faisait rien ou moins que rien pour supprimer les barrières douanières, pour faciliter les communications.

» Que les choses ont changé aujourd'hui ! Nous touchons à l'avénement de la liberté illimitée de l'industrie. On songe de moins en moins à diriger l'individu dans l'exercice de son métier. Par contre, le pouvoir de l'État se montre d'autant plus zélé à renverser les obstacles qui gênent le développement général. On vise à établir l'unité des poids et monnaies, à améliorer les moyens de transport et à en abaisser le prix, à favoriser tout le monde à la fois au lieu de protéger des priviléges individuels. Voilà à quoi servent les écoles, les voyages, les expositions, les collections de modèles et de dessins fondées et entretenues en tout ou en partie par l'État. Et cette protection est générale, elle ne porte point exclusivement sur telle ou telle branche de production, elle s'étend à l'économie rurale, à la campagne. On a vu, dans un espace de temps relativement très-court, sortir d'un système politique de priviléges et d'une surveillance pédantesque des intérêts privés, un vaste système de production fondé sur l'intérêt général et uniquement réservé à l'économie nationale.

» Nous avouons donc très-volontiers que, sur le terrain économique, l'État s'est fort rapproché de la véritable délimitation organique de son action. Il n'en a pas moins à faire encore quelques pas décisifs pour que tout soit à sa place.

» Le premier est une mesure négative : il faut couper court, dans toute l'Allemagne, aux exagérations du système des industries patentées.

» Cette méchante habitude administrative a presque tué sur le continent le principe de la liberté du travail. Nous savons fort bien qu'en certains cas et pour certains établissements, des raisons de police générale justifient l'intervention, la surveillance et le contrôle du gouvernement. Mais ce sont là de rares exceptions dans la masse des cas infiniment plus nombreux où il convient de laisser toute liberté à l'initiative des particuliers. Or, en Allemagne, même quand la liberté de l'industrie est reconnue en principe, la catégorie des métiers assujettis à l'autorisation s'étend fort au delà de toutes les limites raisonnables, en sorte que

l'obligation administrative devient une source d'incertitude et de trouble dans le développement de l'économie nationale. Pour tous ceux qui savent voir et qui sont à même d'observer les choses de près, jamais cette vérité n'a été plus évidente que depuis les derniers progrès de la grande industrie.

» On a porté, entre autres, une main brutale et inintelligente sur les rouages du crédit. Les commissions chargées d'examiner et d'accorder les demandes de concessions étaient souvent fort en peine et n'auraient pas mieux demandé que de suivre le modeste et sage conseil inculqué par le prétendu père de la bureaucratie commerciale, par Colbert, à ses subordonnés, « d'être plutôt un peu dupe des marchands que de gêner le commerce. »

» Quant à la position essentiellement fausse des commissaires du gouvernement auprès des grandes compagnies, le mieux est de n'en rien dire.

» La tâche de l'État ne consiste nullement à prendre une connaissance matérielle de l'économie des entreprises privées, mais à déterminer légalement les formes à suivre, et à s'assurer, toutes les fois que l'intérêt général l'exige, si les conditions réglementaires de la concession ont été remplies. Veut-on un modèle de la manière dont les intérêts économiques qu'il s'agit de gouverner peuvent devenir les propres agents du contrôle de l'État sur eux, les organes de la police industrielle ? Il n'y a qu'à voir la loi anglaise, rendue en 1856, sur les sociétés par actions. Elle a été conçue dans un esprit excessif de défiance, et néanmoins, en vertu de cette seule loi, moyennant la simple dépense d'un régistrateur, *registrar of Joint Stock Comp.*, l'État dirige tout ce monde réputé si dangereux des sociétés par actions, le resserre dans des voies strictement limitées, et, pour emprunter une expression aux adversaires de la loi, guide des bêtes féroces avec un fil.

» Si l'on veut assurer le développement de l'économie nationale et sauvegarder l'égalité des droits civils, il faut que toute concession véritablement nécessaire d'une entreprise particulière impose uniquement aux concessionnaires des prescriptions légales rigoureusement définies. De faire entrer en ligne de compte dans une concession administrative le degré probable d'utilité, de solidité, etc., de telle ou telle entreprise particulière, c'est un point qui est au-dessus des forces et en dehors de la tâche des bureaux; cela conduit tout droit à troubler, à blesser des intérêts, cela peut aboutir à la corruption. Et il n'y aurait que trop d'exemples éclatants de ce dernier cas, si on pouvait soulever le voile qui couvre l'origine récente de plus d'une grande institution économique.

» On voit quelle économie de fonctionnaires produiraient le retranchement des autorisations inutiles et la simplification des autorisations

nécessaires. Avec les ressources qu'on épargnerait ainsi, il y aurait de quoi payer et surpayer le personnel indispensable à l'État pour remplir sa véritable tâche en matière de police industrielle.

» A côté de ce progrès négatif, doit prendre place une importante mesure positive.

» Il faut que le gouvernement s'applique de toutes ses forces à créer, à susciter au profit du *self-government* universel de l'économie nationale de solides et durables organes.

» La liberté de l'industrie, qui assure à chacun le droit de tirer parti de ses capacités, est une conquête inattaquable de notre temps. Mais on peut démontrer qu'elle n'est en aucune façon incompatible avec une organisation commune de la vie industrielle, qu'elle en a même besoin pour produire tous ses fruits au profit de chaque participant par l'association des efforts. Les intérêts économiques sont si vastes et si importants, qu'il y a obligation pour l'État de créer des liens légaux qui enserrent sinon toutes les manifestations de la vie économique, du moins celles de la vie professionnelle. Nous avons la plus grande foi du monde dans l'efficacité du principe d'association; mais nous sommes persuadés qu'il ne saurait se développer dans toute sa force et en tous les sens que sous l'influence d'un lien légal commun. D'ailleurs un pareil lien est absolument indispensable pour un autre motif encore. Sans une organisation collective qui embrasse tous les associés et leur fasse sentir à chaque degré de l'association la force de certaines obligations légales, il y a pour les chambres consultatives, pour les tribunaux spéciaux et autres institutions d'utilité commune dont il s'agit ici, il y a impossibilité absolue d'arriver à une action générale et réelle. Le maintien ou l'établissement de liens communs entre les diverses industries, afin d'aboutir au développement pratique du principe de la liberté du travail et de l'esprit d'association, se rattachent donc à l'avénement du *self-government* dans le vaste domaine des intérêts économiques, et se lient plus intimement encore à la solution de notre problème.

» L'administration de l'État s'aperçoit déjà qu'elle ne peut avoir en ces matières une influence considérable qu'en s'appuyant sur un *self-government* actif, énergique, solidement constitué. Si les chambres de commerce, les comités industriels et autres institutions centrales se sentent si souvent dépaysés, c'est faute d'un lien organique qui les mette en rapport avec les divers intérêts confiés à leur tutelle, et il ne faut point attribuer à une autre cause la difficulté de recruter librement et sûrement ces conseils supérieurs. »

XIII

« Sous le rapport du soin des intérêts spirituels et moraux, il y a moyen de délivrer l'État d'une partie des charges qu'il supporte à présent et de les rendre aux divers intéressés. Cela peut se faire au moins en partie, surtout si l'on ne brusque rien.

» Prenons d'abord l'Église.

» C'est à première vue un point considérable dans notre question que le puissant effort de cette vaste association pour s'affranchir du joug politique que faisaient peser sur elle les césars et les papes. Durant toute la période de l'absolutisme, l'Église protestante encore plus que l'Église catholique, était, comme tout autre corporation, soumise à la volonté du pouvoir politique. Par une conséquence naturelle, l'État dut pourvoir à la dotation des serviteurs publics de l'Église, surtout quand il eut sécularisé les biens ecclésiastiques, comme au début de ce siècle.

» Aujourd'hui, l'État commence à rendre aux diverses Églises leur autonomie, il les laisse libres de poursuivre avec indépendance leurs fins spirituelles. On peut dire que la masse des citoyens a vu sans déplaisir l'émancipation d'une si influente corporation, toutes les fois qu'on n'est point allé jusqu'à humilier le sceptre devant la crosse et qu'on n'a point sacrifié les droits civils au pouvoir ecclésiastique.

» Mais, tandis que l'économie spirituelle se détache de plus en plus de l'État, que dans cette branche spéciale et si importante, le *self-government* approche de sa maturité, l'économie temporelle de l'Église continue à dépendre complétement du fisc; et ce fardeau de la dotation de l'Église qui incombe à l'État n'est point l'article le moins embarrassant de la question des traitements.

» Pour être conséquent, il faut de toute évidence que les diverses Églises spirituellement indépendantes prennent aussi sur elles la responsabilité financière de leur existence. Avoir à doter en tout ou en partie les emplois ecclésiastiques, ce n'est le fait de l'État que dans le système de la politique des césars et des papes, et on a rompu avec ce système.

» A prendre les choses de haut, la réalisation de cette réforme financière n'a rien de bien inquiétant. L'État peut d'autant plus aisément concéder à l'Église le droit à l'impôt, que les laïques prennent plus de part à l'administration ou du moins à l'économie temporelle de l'Église. Les laïques se montrent d'autant plus disposés à payer qu'on ravive en eux le sentiment religieux. Ce dernier point à son tour dépend principalement de l'activité et de la capacité des membres du clergé. Il s'établit

ainsi un juste équilibre entre la capacité et la situation économique d'une classe fort gênée de fonctionnaires soldés, celle des ecclésiastiques. Et sans faire tort au principe qui veut que les services spirituels aient avant tout une valeur spirituelle, par l'effet d'une loi propre à notre temps, il s'établira un rapport mutuel et immédiat entre les efforts et les profits personnels.

» Si nous avions besoin de preuves à l'appui de ces allégations, l'histoire de l'Église nous en fournirait une foule. L'Église actuelle d'Angleterre et d'Écosse en offre de frappantes.

» Tandis que dans l'Église officielle la subvention de l'État a pour effet d'affaiblir le zèle du clergé, de rendre les laïques indifférents et hostiles aux taxes ecclésiastiques, d'étouffer en général l'esprit religieux, au contraire dans les Églises dissidentes dont l'autonomie est parfaite, l'économie temporelle et l'économie spirituelle des associations prospèrent l'une par l'autre. Les conséquences morales de cette complète indépendance ne sont pas moins brillantes que les conséquences financières.

» C'est ainsi que sur le terrain même de l'Église, la question des traitements nous ramène à ce grave problème, si agité de notre temps : la corporation émancipée de la domination du pouvoir politique.

» Non pas que nous soyons d'avis, pas plus ici qu'ailleurs, que l'État témoigne à la corporation une indifférence absolue. Nous ne prétendons pas le moins du monde qu'il faille débarrasser le budget de l'État des dotations des anciennes Églises officielles. Quand l'Église est à l'apogée de sa grandeur, l'État réserve son droit souverain en face de la corporation ecclésiastique, si puissante qu'elle soit ; il coupe court à tous les excès de nature à troubler la société et à entraver le développement général ; mais aussi quand l'Église ne dispose pas de ressources suffisantes, c'est pour l'État une obligation positive de lui venir en aide dans la culture du sentiment religieux[1]. Ajoutons que s'il entend sa tâche comme il faut, il ne favorisera point exclusivement telle ou telle confession privilégiée, mais se montrera également secourable à toute association vraiment morale.

» Il ne saurait être question de décharger, du jour au lendemain, les finances de l'État de l'entretien des Églises officielles, à moins de leur rendre les biens qu'on leur a enlevés.

» Malheureusement, l'état présent des finances publiques ne permet point d'accorder à ces associations religieuses la dotation qui compléterait leur indépendance. Le plus grand des inconvénients qui en résultent, c'est que les gouvernements, fort embarrassés des prétentions de telle

[1] Affirmation très-douteuse à nos yeux, et qui, par un détour, nous ramènerait à l'État payant les cultes, ou, ce qui est pire, au régime des concordats. (*Note de la Rédaction.*)

ou telle confession au titre, aux droits, aux priviléges administratifs d'Église officielle, doivent renoncer, contre l'esprit et les vœux de notre siècle de tolérance, à traiter sur le même pied toutes les associations religieuses qui n'ont rien d'immoral. C'est pourquoi quelle que soit l'impossibilité de réaliser en un jour l'émancipation financière de l'Église officielle, quoiqu'il faille au contraire subvenir par des augmentations passagères à l'insuffisance des traitements alloués aux serviteurs publics de l'Église, il ne faut point néanmoins renoncer à accomplir peu à peu la séparation. Ayons constamment les yeux fixés sur le but, qui est de faire dépendre le bien-être des associations religieuses de leurs revenus propres et de leur influence sur les associés. Permis à l'État de les aider jusque-là de ses ressources, mais sans favoriser une confession aux dépens des autres. »

XIV

« C'est au contraire une utopie inconciliable avec la vraie tâche de l'État, comprise comme il faut, de vouloir renvoyer également à la société civile le soin des intérêts intellectuels et les charges qui s'ensuivent.

» L'école a une tendance naturelle à se placer sous la direction de l'État, à prendre le caractère d'une institution nationale, et cette tendance trouve sa pleine justification dans une raison toute simple.

» Nous prenons ici ce terme d'école dans l'acception la plus générale; il résume pour nous tous les moyens et tous les établissements appliqués à l'instruction ou à l'éducation universelle. Or, l'instruction est la source la plus pure et la plus féconde d'où puisse sortir le progrès social et l'affranchissement de l'individu. Chacun porte en soi le germe d'une puissance intellectuelle qui n'a besoin que d'être développée par l'instruction pour rompre les barrières de la propriété, de l'hérédité, en un mot, de l'esclavage des conditions sociales. Après des efforts violents pour fonder ce qu'on appelle la régénération des classes inférieures, après les tentatives les plus hardies et les théories les plus bizarres pour ouvrir aux masses de la classe pauvre une plus large carrière économique, l'âge moderne en est arrivé à reconnaître et à poser en principe que le moyen le plus efficace de triompher définitivement du paupérisme et de supprimer tous les maux qui en sont la suite, c'est l'instruction universellement et soigneusement distribuée. Or, pour en venir là, il faut absolument que l'État ait la haute direction de l'instruction et des écoles. Abandonnée aux intérêts particuliers, aux ressources individuelles, soumise dans la pratique à l'influence du partage illimité des biens, l'école, en instruisant certaines classes seulement, n'est plus bonne qu'à entretenir les autres dans l'ignorance, qu'à éterniser, sans

espoir de retour, la pauvreté et l'inégalité. L'État, personnification abstraite mais vivante du peuple entier, est seul capable de s'intéresser, comme à un objet d'utilité générale, au développement moral et intellectuel du moindre individu, capable de maintenir l'école au rang qu'elle mérite comme l'agent le plus sûr de l'affranchissement de l'intelligence et du travail, comme le plus puissant des leviers pour arriver à renverser par la liberté l'inégalité sociale au profit et par le concours de tous. L'école, pépinière de l'instruction universelle, est donc nécessairement une institution de l'État; c'est sous cette forme seulement qu'elle peut être accessible à tout le monde et contribuer au progrès général.

» Réduire le personnel des maîtres, diminuer les garanties de capacité qu'on exige d'eux, abaisser le niveau de l'école, c'est chose aussi impossible que d'abandonner à des mains étrangères la tutelle de l'instruction, aujourd'hui surtout que le siècle s'évertue à la généraliser, à la répandre dans tous les sens et par tous les moyens. S'accommoder ici d'un personnel moins instruit ou moins nombreux, pour réaliser des économies ou éviter de nouvelles dépenses, ce serait renoncer à une mine profonde, mais riche, pour avoir peur des frais d'exploitation, ce serait la ruine du trésor de la science et conséquemment du bien-être des générations futures.

» Que l'on diminue les appointements des maîtres ou qu'on ne les élève pas, l'effet sera exactement le même. De toutes les parties de la patrie allemande, nous arrivent journellement dans les papiers publics des plaintes sur la diminution inquiétante du nombre des candidats aux fonctions de l'enseignement supérieur ou inférieur, et ces plaintes ne manquent guère de conclure par le dilemme suivant : il faut absolument ou abaisser le niveau des épreuves auxquelles on soumet les candidats, ou élever les traitements. Il est vrai que depuis vingt ou trente ans on exige des instituteurs du peuple des connaissances excessives et peu pratiques. On n'en doit pas moins se montrer très-réservé, lorsqu'il s'agit de réduire à un trop mince bagage la science des maîtres. Cela n'est dans tous les cas jamais permis, ni dans la seule vue d'éviter une augmentation de dépense, ni dans le but de replacer l'instruction populaire sous le joug d'une tendance religieuse intolérante; car à surcharger la jeunesse d'un amas indigeste de notions cléricales, on risque de se préparer de fâcheux résultats, nuisibles même à la cause du véritable sentiment religieux : la tête et le cœur doivent se développer parallèlement. Et ce qui est évidemment impossible, c'est de demander des garanties moins sévères aux maîtres de l'enseignement supérieur. Si on veut donc se ménager les ressources nécessaires aux besoins de la haute science, il faut améliorer les positions supérieures de l'enseignement. La situation économique du professeur ou du précepteur à la ville n'est guère plus brillante que celle du maître d'école à la campagne. Huit cents

ou mille florins ne suffissent plus nulle part. Eh quoi! des hommes qui tiennent un rang dans le monde, des hommes de haute science, qui ne sont arrivés, qui ne se soutiennent là que par des études coûteuses et permanentes, qui sont astreints en même temps aux pénibles fonctions de l'enseignement, restent aux prises avec des soucis vulgaires, et on s'étonne que le goût et la vocation disparaissent, quand les privations et les précoces fatigues sont la seule récompense de leur dévouement à la culture de l'esprit?

» Les demi-mesures ne serviraient à rien. Elles seraient plutôt funestes. Qu'importe qu'on attire par la gratuité de l'éducation les fils des familles pauvres vers les fonctions de l'enseignement, si c'est pour leur donner à peine dans la suite de quoi ne pas mourir de faim? Nous voyons de l'œil le plus favorable tous les établissements destinés à former de bons maîtres; mais il convient que ces maîtres, une fois formés, soient aussi convenablement dotés, si on ne veut point mériter le reproche de précipiter constamment une foule de familles dans les misères et les douleurs d'une sorte de prolétariat honorifique.

» Nous ne toucherons que deux mots de la nécessité politique de mettre promptement un terme à la gêne criante des maîtres appointés. On est mal disposé à venir en aide à cette classe, parce qu'elle s'est montrée révolutionnaire. N'est-ce point le cas de demander au contraire si elle ne l'est pas devenue, parce qu'on ne faisait rien pour elle? C'est la révolte latente de trop de besoins en souffrance qui a fini par éclater dans les rangs de l'instruction publique et qui a gagné toutes les têtes, jeunes et vieilles. Que le danger soit réel ou imaginaire, il n'y a qu'un moyen d'empêcher le poison de se distiller dans la tête et dans le cœur de la jeunesse. C'est d'arracher au plus tôt la classe dont nous parlons au prolétariat qui la dévore. Et quant à démontrer ici, *ex professo*, la réalité de la misère chez les fonctionnaires de l'enseignement, ce serait, comme parle le proverbe grec, porter des hiboux à Athènes :

» *Infandum, regina, jubes renovare dolorem!*

» Évidemment, il n'est pas loisible à l'État d'éluder les prétentions de l'école à être mieux traitée, ni en abandonnant la tutelle de l'instruction aux efforts décousus des particuliers, des castes ou des corporations, ni en abaissant le niveau des études. Quelles que soient les dépenses que puissent coûter l'instruction du peuple et la formation d'un bon personnel de maîtres, l'État est tenu de les prendre à sa charge. Il n'y a pas à reculer[1].

[1] L'État enseignant, et cela à tous les degrés, c'est la centralisation intellectuelle, qui ramènerait bientôt toutes les autres à sa suite. L'auteur nous paraît ici en contradiction avec lui-même. Tout au plus pourrait-on concéder à l'État l'enseignement primaire, bien que nous préférerions le lui voir abandonner à la commune, quitte à rendre celle-ci responsable sur ce chef et à lui appliquer, en cas de négligence notoire ou de mauvaise volonté, les sanctions d'une loi commune sur l'enseignement primaire. Les communes trop pauvres recevraient une subvention. (*Note de la Rédaction.*)

» Laissons-lui, d'ailleurs, l'influence nécessaire pour forcer les communes à y contribuer dans une juste proportion, en sorte qu'à la surélévation de dépenses pour le budget public corresponde une augmentation de l'impôt local. D'apprécier sainement et largement les nécessités actuelles de l'instruction, cela dépasse souvent les lumières d'un conseil municipal, et il convient de faire sentir ici l'impulsion du pouvoir central, qui voit les choses de plus haut et dont l'horizon est plus étendu. Encore une de ces branches où l'État, en renonçant aux détails d'une surveillance méticuleuse, en laissant plus librement jouer les ressorts du corps enseignant, est appelé à exercer une action vigoureuse, profonde, créatrice. »

X. Mossmann.

(La fin à un prochain numéro.)

VINGT-CINQ ANS

DE

L'HISTOIRE DES PAYS-BAS UNIS

1584-1609

TROISIÈME ARTICLE [1]

XIII

Pendant que les Provinces-Unies s'affermissaient dans la résolution de périr plutôt que de rien céder à la hauteur espagnole, le roi Philippe II, tombé malade, et qui sentait sa fin s'approcher, souhaitant de pouvoir assister encore à la célébration du mariage de sa fille, hâtait la venue de l'archiduc Albert. Celui-ci, relevé par le pape de ses vœux ecclésiastiques, avait solennellement déposé la pourpre et le chapeau de cardinal sur l'autel de Notre-Dame de Halle ; il avait résigné en faveur de don Garcia de Loaïsa, précepteur de l'infant fils de Philippe II, l'archevêché de Tolède ; puis, ayant remis le gouvernement provisoire de ses États à son cousin le cardinal André d'Autriche, évêque de Constance, la conduite des armées à François de Mendoza, amiral d'Aragon, il avait pris la route de Madrid ; mais à peine était-il arrivé à Ferrare, qu'il y

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er juillet et 1er août 1863.

avait appris la mort du roi d'Espagne. Après un règne de quarante-trois ans, pendant lequel il n'avait pas connu le repos, Philippe II dormait enfin sous les voûtes de l'Escurial, auprès de l'empereur Charles-Quint, son père et son maître. Il était mort, comme il avait vécu, dans des sentiments profonds de piété filiale et de piété chrétienne, avec une inaltérable constance d'âme, avec une présence d'esprit, avec une solennité vraiment royales. Peu touché des souffrances de sa chair qu'il voyait tomber en pourriture, sans regret pour les grandeurs terrestres qu'il lui fallait quitter, le roi catholique n'avait exprimé en mourant que des pensées dignes du monde supérieur dont il touchait le seuil. Par un dernier respect pour la mémoire de son père, à laquelle il était resté toujours si fidèle, il s'était fait apporter, aux approches de l'agonie, le crucifix que Charles-Quint avait tenu entre ses mains mourantes et la discipline du pénitent de Yuste, teinte encore du sang impérial. Il avait remis à l'infant les instructions royales de saint Louis à son fils Philippe, qu'il avait copiées longtemps auparavant, à cette intention, de sa propre main; il avait passé lui-même au doigt de l'infante un diamant de grand prix qu'il tenait pour elle de sa mère, Élisabeth de France; il avait ordonné ses funérailles, reçu les sacrements selon le rite particulier en usage pour les princes d'Espagne, et rendu enfin le dernier soupir avec le calme que donnent une conscience pure et une foi véritable. Philippe II, en effet, mourait plus assuré de son salut que ne l'avait été Charles-Quint. Bien qu'il eût plus d'une fois, comme l'empereur, assisté aux revers de ses armes et de sa politique, il n'avait pas comme lui transigé avec les ennemis de la foi, ni souffert dans ses États la moindre altération du règne de Dieu. S'il n'avait pas réussi dans le dessein gigantesque de rétablir par toute l'Europe l'unité des croyances, du moins n'avait-il jamais pactisé avec l'hérésie, et laissait-il à son fils un royaume où l'intégrité de la foi n'avait plus rien à craindre. On a reproché à Philippe II le zèle aveugle et cruel de sa politique. Il n'a pas été difficile de montrer quel préjudice il s'était porté à lui-même et à l'Espagne en s'acharnant, comme il l'avait fait, à détruire dans ses États, et s'il se pouvait dans l'humanité, la liberté de conscience; en persécutant partout à la fois, d'une extrémité du monde à l'autre, avec une rigueur implacable, les musulmans, les juifs, les hérétiques et les idolâtres. Mais on n'a pas peut-être assez considéré, en condamnant par ses effets la politique de Philippe II, que cette politique, semblable à celle de Charles-Quint, n'était pas l'expression d'une volonté personnelle, variable selon l'événement, mais le génie même de toute une nation, le produit d'une longue

suite de siècles, l'idée essentielle, invariable de la monarchie catholique, telle que l'Espagne l'avait conçue et devait la défendre, jusqu'à la dernière goutte de son sang, comme un peuple défend sa nationalité et son honneur. Avant que de porter un jugement trop sévère sur le roi Philippe, il faudrait se remettre devant l'esprit le tableau de ce grand champ de bataille, de cette immense action où fut engagé tout le XVIe siècle, qui devait finir, il est vrai, comme tous les combats, par un affaiblissement des passions et des forces en lutte dont profitent les esprits tempérés pour chercher la conciliation et la paix, mais qui, à ses commencements, devait avoir ses champions obstinés et ses inébranlables martyrs. Philippe II combattit dans cette vaste arène pour le dogme ébranlé de l'unité catholique et monarchique avec une sincérité et une ardeur de foi égales au dévouement du prince d'Orange pour la liberté protestante et républicaine, et qui, s'ils ne peuvent plus exciter nos sympathies, ont droit du moins à nos respects. Si ce prince, fidèle représentant d'un dogme trop absolu pour triompher, ne nous paraît pas aujourd'hui un grand politique, c'est qu'il fut un croyant zélé; s'il manque de prudence humaine, c'est parce qu'il se tenait trop assuré en l'assistance divine; s'il nous inspire d'insurmontables répulsions, ce n'est pas qu'il ait manqué de grandeur morale, c'est parce que le principe même où il puisait cette grandeur est aujourd'hui effacé, retranché du monde, par les lois mieux connues de la conscience humaine.

XIV

Philippe III, âgé de vingt ans à peine lorsqu'il monta sur le trône, n'héritait ni de la hauteur d'âme ni de la forte personnalité de son père; mais les favoris qui gouvernèrent en son nom exagérèrent encore, s'il était possible, le zèle catholique et le ressentiment royal qui avaient inspiré toujours la politique de Philippe II dans les affaires des Pays-Bas. Croyant porter un coup mortel à la prospérité de la République qui provenait tout entière du commerce, et particulièrement du commerce avec l'Espagne, d'où elle tirait l'or et l'argent en échange des grains de la Pologne et des autres denrées septentrionales qu'elle y portait, le nouveau roi se hâta d'interdire à ses sujets espagnols et flamands le trafic avec les Provinces-Unies que Philippe II avait toléré, et, faisant faire une rigoureuse recherche de tous les marchands, patrons et matelots hollandais qui se trouvaient dans ses

ports, il les fit condamner les uns à mort, les autres à la prison perpétuelle; un grand nombre, après avoir subi la torture, fut envoyé sur les galères pour y ramer avec les esclaves. Dans le même temps, on apprenait, aux Pays-Bas, qu'une flotte nombreuse s'équipait en Espagne, et l'on ignorait si elle était simplement destinée à escorter la flotte des Indes, ou si l'on ne projetait pas, comme au temps de l'Armada, quelque invasion. Ces nouvelles et ces incertitudes causaient de vives appréhensions aux États-Généraux. Ils avaient toutes raisons de craindre que le peuple, parmi lequel se recrutaient en si grand nombre les mariniers, n'eût beaucoup à souffrir de la cessation du commerce avec l'Espagne et que les marchands aussi, privés de leur plus fructueux négoce, ne quittassent la Hollande pour aller s'établir dans un pays en paix avec Philippe. Mais dans ce gouvernement si profondément national, dans cette assemblée d'hommes simples et confiants dans leur droit, plus les craintes étaient grandes, plus aussitôt les résolutions devenaient intrépides; plus les âmes étaient émues du commun danger, plus elles se livraient hardiment à la fortune de la République. Les États-Généraux répondirent à l'interdiction lancée par Philippe III sur leur commerce par l'armement d'une flotte considérable, à laquelle ils commandèrent d'aller ravager les côtes d'Espagne et d'Afrique, et d'assaillir partout où elles les rencontreraient les navires des Indes. L'entreprise était sans précédent, on s'y prépara avec diligence; la flotte espagnole mouillait encore dans le port de la Corogne, quand l'amiral Van der Does y parut (11 juin) avec soixante-treize beaux navires qui portaient huit mille hommes de guerre. La frayeur fut grande parmi les habitants qui prirent aussitôt la fuite, mais les vaisseaux espagnols ne sortant point du port où ils étaient sous le couvert de la forteresse et protégés par une nombreuse artillerie, il fallut renoncer à les attaquer. Alors la flotte hollandaise fit voile vers le cap Vert, et, le 26 juin, elle mettait à l'ancre devant la grande île Canarie. Après avoir inutilement tiré sur les châteaux-forts occupés par une garnison espagnole, l'amiral résolut de tenter le débarquement, et, comme ses chaloupes ne pouvaient approcher assez près du rivage, Van der Does, donnant l'exemple de l'audace, se jeta le premier à la mer; malgré son excessive corpulence, il nagea vivement sous une pluie de balles et de flèches dont il reçut trois atteintes, et, suivi des plus intrépides entre les siens, il gagna le rivage, dispersa la multitude des indigènes qui cherchaient à lui en disputer l'abord et marcha contre le château. Sans attendre l'assaut, la garnison, surprise de la soudaineté de ces ennemis inattendus dont elle ne connaissait ni le

nombre, ni la force, ni les desseins, se rendit à eux, et les Hollandais, avec une joie égale à la témérité et à la nouveauté de leur entreprise, plantèrent au cri de vive Maurice, à la place même où la bannière de Castille flottait sans être inquiétée depuis un siècle, le drapeau orangé de la République. Le dimanche suivant, tout l'équipage descendu à terre, entendit, dans l'église catholique, le prêche calviniste d'un ministre frison ; puis, après avoir rendu grâces à Dieu, les Hollandais firent sauter en l'air les quatre châteaux-forts qui défendaient la place ; ils mirent le feu à la maison de l'Inquisition, d'où l'embrasement se communiqua à toute la ville, et, remontés à bord, ils se dirigèrent vers l'île de Gomera, où ils firent une descente qui eut également pour effet le ravage et l'incendie. Van der Does, cependant, qui n'estimait pas bien utile de conduire avec lui à grands frais une flotte immense pour dévaster quelques villages où l'on ne pouvait pas songer à s'établir, ayant délibéré d'aller attaquer les Portugais dans leurs possessions du Brésil, renvoya aux Pays-Bas la moitié de ses navires (21 juillet 1599) ; puis, naviguant vers le Sud avec trente-six vaisseaux choisis entre les mieux armés, il longea les côtes de la Guinée jusqu'à la hauteur de Saint-Thomas. Là, tenté par les plages agréables de cette île qu'il découvrait pour la première fois, il fit prendre terre à son équipage, afin de le reposer et de le rafraîchir ; mais ce repos lui devint fatal. Les Hollandais trouvèrent à la vérité sur ces rives des eaux douces, de beaux ombrages, des arbres chargés de fruits délicieux, des poissons, des oiseaux de mille espèces variées qui s'approchaient sans crainte de l'homme, toutes les séductions d'une nature primitive sous un printemps éternel. Mais ces hommes du Nord, ravis, hors d'eux-mêmes à la vue des splendeurs tropicales, ne surent pas en jouir avec tempérance. Ils savourèrent par tous les sens ces délices inconnues. L'ivresse des sucs et les brûlantes épices qui les excitaient à des voluptés auxquelles les mœurs innocentes des indigènes ne les conviaient que trop, les ardeurs du Midi et jusqu'au sommeil auquel ils s'abandonnaient durant la fraîcheur des nuits étoilées, sur un sol dont les exhalaisons subtiles les pénétraient d'une langueur mortelle, tout se tourna bientôt pour ces enfants des brumes septentrionales en poison funeste. La citadelle portugaise de Pavoasa s'était rendue sur la sommation de Van der Does après que son gouverneur, don Francisco de Menesès eût été fait prisonnier. Les indigènes, qui avaient voulu reprendre la ville, avaient été repoussés dans leurs montagnes ; mais la maladie et l'épuisement diminuaient les forces hollandaises avec une si effrayante rapidité qu'il fallut renoncer à profiter de ces avantages.

La mort de Van der Does, enlevé en deux jours, acheva d'abattre les esprits. L'équipage demanda à grands cris qu'on lui fît quitter ces rives fatales. Ce ne fut pas pourtant sans avoir rendu, avec toute la pompe que permirent les circonstances, à la dépouille de son amiral les devoirs suprêmes. Craignant qu'après le départ de la flotte le corps de Van der Does ne fût livré aux outrages des indigènes, on descendit son cercueil dans la terre à des profondeurs presque inaccessibles, et, afin de conserver tout ensemble et de protéger contre la profanation cette dernière demeure d'un chef illustre, on amoncela sur le sol, comme un mausolée informe et vengeur, les débris de la ville incendiée. Puis les Hollandais se rembarquèrent. Mais ils n'échappèrent pas au mal qu'ils croyaient fuir. Les miasmes pestilentiels, portés sur les navires, s'y développèrent avec une intensité croissante et y causèrent les plus affreux ravages. Bientôt la flotte sans capitaines, sans matelots pour la conduire, devint le jouet des tempêtes. Les vaisseaux désemparés, dispersés, voguèrent au hasard; ils abordèrent à de longues distances, les uns sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande, les autres sur celles de France; bien peu furent portés jusqu'en Hollande. Une escadre de sept vaisseaux, détachée de la flotte au départ de l'île de Saint-Thomas, et qui avait fait voile vers le Brésil n'eut pas un sort beaucoup meilleur. Elle ne rencontra pas la flotte des Indes dont la capture avait été le but principal de l'expédition de Van der Does, et revint en l'an 1600, très-affaiblie par les maladies contractées dans les pays chauds, ayant porté assez de dommage à l'ennemi, il est vrai, mais sans presque aucun profit pour elle-même.

Toutefois, malgré la malheureuse issue de cette expédition, malgré la ruine et le deuil qu'elle causa dans un grand nombre de familles des Provinces-Unies, elle ne laissa pas de produire un effet moral qui devint une force pour la République. Pour la première fois, l'Espagne s'était vue, non pas menacée encore, mais sérieusement troublée par une apparition ennemie sur ce lointain Océan dont elle avait traversé jusque-là dans une sécurité parfaite, de l'Orient à l'Occident, les vastes solitudes. Elle sentait qu'elle allait avoir à défendre, contre les hommes, des trésors que la tempête lui avait seule disputés jusque-là. L'Espagne ébranlée n'entrevoyait pas sans effroi ces Hollandais, si méprisés naguère, qui lui avaient arraché pied à pied, lambeau par lambeau, un coin de terre stérile, s'avancer maintenant avec audace, sur de superbes esquifs, vers les contrées mystérieuses d'où elle tirait depuis un siècle cet or qui faisait aujourd'hui toute sa puissance et avec lequel elle se flattait encore d'acheter la domination du monde.

XV

Cependant les archiducs (c'est le nom que l'on donna dans les Pays-Bas à l'infante Isabelle et à son mari) avaient fait leur entrée à Bruxelles (6 septembre 1599). Ils trouvaient leurs États tout en détresse et en discordes. Le peuple des campagnes était horriblement foulé par une armée dans laquelle, faute de paye, il n'était plus possible de maintenir la moindre discipline; la noblesse, plus irritée que jamais contre les insolences étrangères, ne cachait plus l'envie qu'elle portait à l'indépendance des Provinces-Unies; les chefs de l'armée se renvoyaient l'un à l'autre le blâme des échecs de la dernière campagne; les garnisons wallonnes et allemandes se mutinaient, réclamaient les armes à la main de longs arrérages, et leur exemple paraissait si contagieux que l'on n'osait employer à les réduire les troupes espagnoles restées fidèles, dans la crainte de voir ces désordres partiels s'accroître et tourner en un soulèvement général. Déjà le prince Maurice, profitant de ces circonstances, s'était rendu maître des forts de Wachtendonk, de Crèvecœur et de Saint-André; moyennant la somme de 125,000 florins, il avait engagé les garnisons de ces forts au service des Provinces-Unies [1]. Tout à coup, comme on le croyait en marche vers le Rhin, on apprenait que le Stadhouder entrait en Flandre et qu'il s'avançait vers Ostende à la tête d'une belle armée.

Les États-Généraux de la République venaient de résoudre cette invasion. Lassée des frais en pure perte et des lenteurs interminables de la guerre défensive; poussée par la Zéelande surtout qui souffrait beaucoup plus que les autres provinces à cause du voisinage de Nieuport, de Dunkerque et de l'Écluse, d'où les galères royales et les embarcations des pirates sortaient à l'improviste pour ravager ses côtes et poursuivre sa marine marchande, et qui demandait à grands cris que l'on éloignât le théâtre de la guerre, l'assemblée de La Haye avait envoyé des députés au camp de Maurice, afin de lui exprimer le vœu public et de l'engager à s'y conformer en frappant un coup inattendu, en livrant quelque grande bataille. Rien ne semblait plus simple aux députés des États. Les brillants faits d'armes de Maurice les avaient

[1] Il forma de ces troupes un régiment qu'il plaça sous les ordres de son frère Frédéric-Henri. L'aspect sauvage et misérable de ces hommes, lorsqu'ils sortirent de la place pour se rendre, frappa les soldats hollandais qui leur donnèrent le nom de *Nouveaux Gueux*.

éblouis; ils croyaient aveuglément au génie et à la fortune de leur jeune général; et c'était avec une assurance parfaite, sans trop s'inquiéter des moyens, qu'ils venaient lui commander de combattre et de vaincre. Maurice ne partageait guère cette assurance et ne s'abusait pas sur les risques de l'entreprise à laquelle on venait le pousser. Mieux que personne il avait le secret de sa force et de sa gloire; il savait de quelle rencontre capricieuse de calculs et d'accidents se compose la fortune guerrière. Dans la circonstance présente, il jugeait téméraire à l'excès d'aller provoquer chez elle l'armée royale et de lui offrir une bataille qu'elle pouvait perdre presque impunément, tandis que l'armée républicaine vaincue laisserait les Provinces-Unies sans défense, en proie à l'invasion étrangère. Mais le judicieux Stadhouder, qui reconnaissait dans les États-Généraux ses maîtres et qui retenait encore sous le respect et l'obéissance ses volontés impatientes, ne résista qu'avec modération à la voix des députés. Fidèle en cela à la politique de son père, qui toujours s'appliquait à éviter la dispute, il laissa le comte Guillaume de Nassau soutenir une discussion très-vive pendant laquelle il sut paraître indifférent, se bornant à présenter aux députés une longue énumération des forces en hommes, en chevaux, en artillerie, en munitions et en argent, sans lesquelles il ne pouvait, disait-il, tenter comme on le lui demandait d'envahir la Flandre. Mais, ni les raisons du comte Guillaume, auquel ses grands talents militaires donnaient une autorité incontestée, ni les exigences du prince Maurice, ni la pensée des sacrifices publics qu'elles allaient imposer, n'arrêtèrent les États. Ils entendirent sans s'étonner le comte Guillaume vanter la valeur indomptable et l'ordonnance supérieure des troupes espagnoles; énumérer, sans en oublier aucune, toutes les chances contraires d'une bataille livrée hors de propos; démontrer l'avantage qu'aurait la République à laisser les forces de Mendoza se consumer dans des siéges et à ne les attaquer qu'en des rencontres à peu près certaines. Ils ne s'émurent aucunement en l'entendant conclure que les chefs qui auraient fait courir à la République et à l'armée un tel hasard, eussent-ils même un plein succès, seraient encore grandement répréhensibles. Le silence obstiné du prince Maurice ne dissuada pas mieux les députés que l'éloquence de Guillaume. Les États s'empressèrent de fournir tout ce qu'on leur demandait en argent et en troupes, et l'on vit en cette occasion l'étrange spectacle d'une assemblée politique toute frémissante d'ardeur belliqueuse qui poussait en quelque sorte malgré eux au combat de jeunes et hardis capitaines.

Le 2 juin de l'année 1600, Maurice réunissait à Rammekens une

armée de douze mille hommes qu'il embarquait sur l'Escaut, dans le dessein d'aller par mer attaquer Nieuport. Les députés des États l'accompagnaient. Ils voulaient être témoins des opérations militaires dont ils avaient pris l'initiative; ils se flattaient d'assister à la prise de Nieuport, de Dunkerque et de l'Écluse, but principal des opérations, qui, une fois atteint, eût rendu la République maîtresse de la mer, et, par la mer, maîtresse de la Flandre. Le vent contraria ce premier dessein. Redoutant pour son armée une traversée trop longue et trop pénible, Maurice remonte l'Escaut et vient débarquer avec ses troupes vers le *Sas* ou havre de Gand (22 juin), prend le fort Philippine; puis, ayant donné ordre d'aller l'attendre devant Nieuport, il s'avance à marches forcées vers Bruges, passe sous le canon de la ville, pousse plus avant, dégage Ostende par la prise du fort Albert, y entre pour conférer avec les députés des États qui s'y étaient transportés par mer et de là vient planter ses tentes devant Nieuport (1er juillet.) Dans le même temps, la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Warmont, paraissait en mer; elle venait de combattre les galères royales devant l'Écluse et entrait victorieuse dans le port d'Ostende, pour appuyer au besoin les mouvements de l'armée de terre.

Assise à une demi-lieue de la terre, entre Ostende et Dunkerque, dans un lieu bas et marécageux, coupé du levant au couchant par la rivière d'Yperlé qui formait un havre à son embouchure, Nieuport était une ville de médiocre grandeur, bien fortifiée, et défendue alors par une garnison nombreuse. Maurice espérait, en l'attaquant vivement, pouvoir la réduire avant que l'ennemi eût appris qu'elle était assiégée. On n'entendait pas dire que l'archiduc eût rassemblé des troupes; et, comme Maurice avait fait occuper par les siens tous les forts qui commandaient les passages entre Bruges et Nieuport, il se croyait certain de conduire les opérations du siége sans être inquiété. Il n'en fut pas ainsi. L'archiduc, averti de la marche de Maurice, avait aussitôt quitté Bruxelles; il était venu à Gand, où, sans perdre une minute, il avait réuni un nombreux corps d'armée. Rien n'avait été épargné pour hâter l'arrivée des troupes et pour les exciter au combat. On avait persuadé les mutinés retirés à Diest, par des prières, des promesses et des gages de toute sorte, de se rendre encore une fois sous le drapeau royal, en tolérant que ce fût sous la conduite des chefs qu'ils s'étaient donnés eux-mêmes; l'archiduc déclarait qu'il irait en personne à la rencontre de l'ennemi; l'infante à cheval avait passé dans les rangs; elle avait harangué la troupe d'une voix virile; elle avait évoqué la mémoire de l'empereur Charles-Quint, son aïeul, exhorté les soldats

qu'elle appelait « les siens » à marcher sous la bannière de la sainte église romaine contre les hérétiques [1]; et, montrant du geste ses joyaux précieux, elle s'était écriée qu'elle engagerait tout, qu'elle vendrait jusqu'à ses pendants d'oreille pour payer royalement la victoire. Ces paroles avaient enflammé les passions des soldats catholiques; ils avaient juré de vaincre, d'exterminer l'armée rebelle sans faire aucun quartier, sinon aux deux Nassau réservés à l'avance pour le triomphe de l'archiduc et que l'infante se réjouissait déjà de voir entrer captifs dans Bruxelles [2]. Puis l'archiduc s'était rendu à Bruges, où l'amiral d'Aragon, Don Luis de Velasco, le comte Frédéric de Berghes avaient de leur côté réuni des troupes; et l'armée royale, forte de 15,000 hommes, s'avançait rapidement vers Ostende. L'archiduc annonçait tout haut qu'il allait chercher Maurice pour lui livrer bataille en rase campagne s'il osait l'accepter; sinon, qu'il le forcerait dans son camp, le jetterait avec les siens à la mer, le poursuivrait jusqu'au fond de ses bateaux, pour l'en retirer couvert de honte; et ces rodomontades espagnoles avaient été suivies bientôt de tels effets que l'armée royale ne mettait pas en doute leur entier accomplissement. Tous les forts sur lesquels Maurice comptait pour arrêter l'ennemi, surpris en moins de rien, ouvraient à l'armée royale un libre chemin vers Nieuport, et Maurice apprenait qu'elle n'était plus qu'à quatre lieues de son camp avant même d'avoir connu qu'elle était rassemblée.

Ces nouvelles surprenantes, apportées au milieu de la nuit par un courrier d'Ostende, jetèrent l'alarme dans le camp. Maurice lui-même fut un moment en proie à de vives perplexités. Rien n'était prêt pour faire face à un ennemi que l'on s'attendait à voir paraître au plus tôt dans quelques semaines; les retranchements étaient à peine commencés; les deux tiers de l'armée étaient sur la rive gauche de l'Yperlé, entre Nieuport et Dunkerque, séparés du reste par le havre que l'on ne pouvait franchir qu'à la marée basse; et si l'on prenait le parti, pour éviter un combat trop inégal, de faire rembarquer les troupes, il était indubitable qu'à la faveur du désordre de l'embarquement, elles seraient attaquées par l'ennemi et taillées en pièces. Jamais Maurice ne s'était encore trouvé dans une position aussi critique; il s'en rendit compte avec sang-froid, délibéra seul, se décida vite, et, résolu d'accepter le combat, il prit toutes les mesures capables de sauver du

[1] « Souvenez-vous, s'écriait-elle, que les hommes valeureux sont *plus obligés à la vertu qu'à la vie.* » (La Pize, p. 682.)

[2] « Il lui tardait beaucoup, écrivait l'infante à son mari, de voir avec quel visage l'aborderait le prince Maurice. » (La Pize, p. 684.)

moins l'honneur s'il n'était plus temps de sauver le reste. Une chance restait, une seule, d'arrêter l'ennemi assez de temps du moins pour se préparer à le recevoir en ordre de bataille. Bien avant le jour (2 juillet), Maurice fait partir le comte Ernest de Nassau avec deux régiments d'infanterie écossais et irlandais, quatre escadrons de cavalerie formant ensemble environ dix-neuf cents hommes et deux pièces de canon pour tâcher de gagner l'archiduc en vitesse, de rompre le pont de Leffinghe, dernière position qui se pût encore défendre, et de retarder ainsi, ne fut-ce que de quelques heures, le passage de l'armée royale. Dans le même temps, Maurice prenait ses dispositions pour que les troupes restées par delà la rivière profitassent de la marée basse pour traverser le havre. Aux premières lueurs du jour, le comte Ludovic de Nassau était passé avec l'avant-garde ; et comme le prince Maurice commandait que l'on essayât de jeter un pont de bateaux de l'une à l'autre rive, afin de faciliter le passage de l'arrière-garde pour laquelle le temps allait manquer, on lui signale à l'horizon, vers Ostende, une masse noire qui ne peut être que l'armée royale. Presque aussitôt des fuyards échappés à la nage, qui viennent se jeter dans son camp, lui apprennent la déroute du comte de Nassau. Malgré sa diligence extrême, Ernest est arrivé trop tard ; il a trouvé le pont de Leffinghe au pouvoir de l'ennemi. Un moment il a hésité sur ce qu'il y avait à faire. La retraite vers le fort Albert, occupé par les troupes confédérées, serait sûre et facile ; il aurait tout le temps de l'exécuter, car l'archiduc, qui se croit aux prises avec toutes les forces de Maurice, ne se presse pas d'engager l'action. Mais par cette retraite qui sauverait ses bataillons, Ernest livrerait au hasard d'une surprise l'armée qu'il doit couvrir et pour laquelle quelques heures de répit sont tout. Il comprend que son devoir est d'engager une lutte même désespérée. Il attend de pied ferme l'attaque des Espagnols. Par quatre fois, il soutient la charge vigoureuse de leur cavalerie ; par quatre fois, il force leurs bataillons serrés ; il se jette en personne aux points les plus périlleux. Pressé, enveloppé par l'armée royale tout entière qu'étonne une si grande audace, il se défend à outrance ; il ne recule que pied à pied ; mais enfin le nombre l'écrase ; ses cavaliers, assaillis de tous les côtés à la fois, n'entendent plus sa voix ; ils se débandent et fuient vers les dunes ; l'infanterie est entraînée dans leur déroute. Poursuivie par les Espagnols, acculée à la mer, elle est impitoyablement massacrée. Un très-petit nombre seulement de ceux qui ont obéi à leur chef, ralliés par lui, se retirent en bon ordre et rentrent dans le fort Albert.

L'archiduc est transporté de joie ; il expédie en toute hâte des cour-

riers pour annoncer aux villes qu'il a mis en déroute l'avant-garde de Maurice. Et, tandis que les cloches de Bruges et de Gand s'ébranlent pour répandre au loin dans les airs le bruit de ses succès, il se remet en marche vers Nieuport. L'armée royale, exaltée par la victoire, n'a pas demandé de repos. Sans prendre haleine, elle s'avance à grands pas, tête levée, le cœur haut, à la rencontre du prince Maurice. Il se fait tard déjà, le comte Ernest a mis du temps à se laisser battre; on ne peut plus compter que sur cinq heures de jour; mais n'importe, toute retraite étant coupée à l'armée républicaine, c'en est assez pour la surprendre et la tailler en pièces.

Nous avons laissé Maurice sous le coup de la nouvelle apportée par les fuyards. Il n'est plus temps pour lui de délibérer. C'est à peine si la plus extrême hâte va suffire pour ranger ses troupes en bataille; il faut avant tout qu'il cache à l'armée la déroute de son avant-garde et qu'il exalte l'esprit du soldat, car, dans cette journée si malheureusement commencée, il y va du salut de la République.

Maurice défend sous peine de la vie aux fuyards de parler et les fait jeter sur une chaloupe qui s'éloigne en mer ; il annonce avec beaucoup de sang-froid que le comte Ernest vient d'opérer sur Ostende un mouvement favorable qui va permettre d'attaquer l'ennemi tout à la fois en tête et en queue; et, comme il attend le succès moins encore de la savante préparation que de la ténacité de la lutte, il résout à part lui d'ôter à ses soldats tout moyen de retraite, fait rompre le pont de bateaux sur lequel les dernières compagnies de son arrière-garde viennent de franchir le havre; il envoie enfin aux navires mouillés dans le port l'ordre de lever l'ancre et de gagner la haute mer. Tout est dit désormais, il n'est plus de chemin qu'à travers les masses ennemies; nul choix ne reste entre vaincre ou mourir; Maurice a fait entrer dans ses combinaisons le désespoir. A ce moment critique, que sa volonté vient de rendre suprême, Maurice, dont le visage n'a rien trahi jusque-là, se sent troublé. Il fait appeler son jeune frère, il s'enferme avec lui dans sa tente. Il lui dit toute sa pensée : la déroute du comte Ernest, la perte probable de la bataille qu'on va livrer, sa propre mort à peu près certaine; il le conjure au nom de ses jeunes années de se conserver pour la République qui va rester sans chef; il le supplie de sauver, avec le sang de Nassau, le dernier espoir de la patrie; il lui ordonne de monter sur la flotte. Mais Frédéric-Henri a dix-sept ans. Le sang des Nassau et des Coligny afflue dans sa première chaleur à son cœur intrépide. Il ne veut comprendre d'autre devoir que celui de suivre son frère; il repousse toute autre fortune que la sienne. A l'en-

contre d'une résolution si ferme, Maurice ne peut pas insister. Il presse dans ses bras, sur sa poitrine émue d'une dernière faiblesse, cet enfant héroïque; puis les deux fils de Guillaume, fortifiés de leur amitié mutuelle, s'avancent ensemble à la tête de l'armée, et le Stadhouder dispose avec calme l'ordre de la bataille.

Il s'y rencontrait de graves difficultés. La plage, rétrécie à mesure que la mer avançait, ne permettait pas un grand déploiement. Le sable mouvant des dunes amoncelées entre la plage et la plaine allait opposer à la promptitude des mouvements un genre d'obstacle presque impossible à calculer avec précision; et Maurice n'avait d'autre appui sur ses flancs que la mer à sa gauche, à sa droite la rivière d'Yperlé et des forts occupés par l'ennemi, tandis que, sur ses derrières, la garnison de Nieuport, une fois l'action engagée, pouvait, par des sorties inopinées, porter le trouble dans toutes ses opérations. Cependant, vers midi, les dispositions du Stadhouder étaient achevées. Il avait concentré son armée dans les dunes. L'avant-garde, composée principalement d'infanterie frisonne et anglaise, était commandée par sir Francis Vere et par Ludovic de Nassau; le corps de bataille, formé en majeure partie de troupes françaises et suisses et de ces Wallons enrôlés au fort de Saint-André auxquels les Hollandais avaient donné le nom de *Nouveaux Gueux*, était sous les ordres du comte de Solms; le chevalier Olivier Temple avait le commandement de la réserve, composée presque entièrement de troupes allemandes. La cavalerie hollandaise, sous les ordres de Ludovic de Nassau, était distribuée, partie sur les flancs, partie en tête, partie en queue de l'armée. Quant à l'artillerie, composée de six pièces de canon, Maurice l'avait fait hisser à force de bras sur des claies jusqu'à un point élevé des dunes d'où elle devait protéger efficacement son avant-garde. Ses dispositions prises de la sorte, le Stadhouder veut connaître celles de l'ennemi. Monté seul sur une éminence, il considère longtemps le déploiement des troupes royales sur le rivage; puis il redescend parmi les siens, parcourt les rangs, et pour toute harangue: « Camarades, s'écrie-t-il, avec cette familiarité de geste et d'image qui plaît au soldat, regardez l'armée qui s'avance; regardez la marée qui monte; ou bien nous allons passer tout à l'heure sur le ventre de l'ennemi, ou bien nous aurons bu ce soir toute l'eau de la mer. »

Déjà quelques décharges, quelques escarmouches de cavalerie, annonçaient la bataille. Un moment cependant l'archiduc avait hésité. Il ne s'était pas attendu à trouver les forces ennemies en aussi bon ordre. Pendant le rapide trajet qu'il venait de faire pour les surprendre,

on avait aperçu en pleine mer la flotte hollandaise qui cinglait vers Ostende, et comme on ne doutait pas qu'elle emportât à son bord une partie au moins de l'armée de Maurice, l'archiduc comptait qu'il lui suffirait de paraître pour déconcerter le reste.

En voyant combien l'on s'était abusé, la plupart des chefs avaient ouvert l'avis de différer la bataille. Mais les soldats, exaltés par la victoire du matin, enivrés déjà par le sang répandu, s'étaient opposés au moindre délai. Les mutinés Wallons voulaient regagner la faveur du souverain par de prompts exploits; quant aux fidèles Castillans, ils frémissaient à la vue des hérétiques et s'écriaient d'une voix farouche comme leurs frères à la conquête de Grenade : « Quanto mas Moros, tanto mas ganances. » Il n'était plus possible de les retenir : il avait fallu donner le signal de l'attaque; il était environ trois heures.

Un premier choc a lieu sur la plage entre les deux avant-gardes. La cavalerie de Mendoza et les fantassins de Vere s'y combattent rudement. Mais bientôt la marée haute amenant quelques navires de la flotte hollandaise jusqu'à la portée du canon, ils secondent si bien de leur feu les batteries dressées par Maurice sur les dunes qu'elles forcent les Espagnols à s'éloigner de la mer. L'archiduc change son ordre de bataille; il élargit son front, jette sa cavalerie au delà des dunes vers la plaine, fait avancer son corps de bataille et le masse dans les dunes. Bientôt l'action devient générale. Tandis qu'à la droite de Maurice les mousquetaires français repoussent l'effort des troupes catholiques, le colonel Francis Vere, avec ses bataillons anglais, est vivement pressé par les Espagnols. Il a promis au Stadhouder qu'avant la fin de la journée, vivant ou mort, il aura mérité ses louanges ou ses regrets; il tient parole. Blessé de deux balles à la fois, renversé à terre avec son cheval tué sous lui, il se relève, il retourne à la charge et ne se laisse emporter par ses gens qu'en voyant arriver son frère Horace qui lui amène du renfort et prend à sa place le commandement. Tant de valeur appelait une meilleure fortune. Mais les soldats anglais, démoralisés par la disparition de leur chef, pressés en flanc par la cavalerie espagnole, se laissent entourer; ils rompent leurs rangs, reculent; quelques-uns fuient vers la mer, dont le flot montant les saisit et les emporte. Ce désordre funeste va se communiquer et s'étendre peut-être au reste de l'armée, quand Maurice qui veille à tout, qui est présent partout, détache le comte de Solms avec les cuirassiers français pour rétablir le combat. Lui-même y court; il rallie les fuyards; la lutte recommence avec une ardeur redoublée de part et d'autre. Aux décharges des mousquets et des carabines succède la mêlée confuse des piques, des

lances et des épées. Pendant trois longues heures on se dispute avec acharnement, sans aucun avantage de part ni d'autre, un terrain qui fuit sous les pieds, des pentes raides et mobiles qui entraînent avec elles les plus fermes combattants, une arène brûlée qui boit le sang.

Mais tout à coup on s'aperçoit dans les deux armées que l'artillerie de Maurice continue seule à jouer. La précaution qu'ont prise les marins hollandais, excellents artilleurs, de fixer leurs canons sur des assises en planches, leur a permis de les manœuvrer avec promptitude et de pointer avec précision, tandis que les canons de l'archiduc, enfoncés à chaque décharge dans le sable par l'effet de leur propre poids, sont bientôt absolument hors d'usage. Un autre avantage que le Stadhouder a pris dès le commencement de la journée et qu'il ne s'est plus laissé enlever, inaperçu d'abord, finit par se faire sentir d'une manière très-marquée. Les rayons obliques du soleil couchant, que l'armée hollandaise a dans le dos, aveuglent les soldats catholiques qui viennent du nord-est ; le vent d'ouest leur jette à la face des tourbillons de fumée et de sable embrasé qui les étouffent.

Mais l'archiduc, par sa présence et par son exemple, ranime à tout coup ses troupes lassées. Il a ôté son casque afin de se faire mieux connaître, et toujours en avant, au plus chaud de l'affaire, s'il commande en capitaine, il s'expose en soldat. Aussi rien ne cède, nul ne faiblit ; les heures s'écoulent ; le sort ne se prononce pas. Des deux côtés les pertes, à peu près égales, paraissent immenses ; mais on n'en tient pas compte, non plus que de la faim, de la soif, de l'épuisement des forces. La passion double la valeur, la religion, la patrie, l'honneur et la haine exaltent jusqu'à la rage les deux armées.

Cependant, voyant le jour qui baisse et la nuit qui peu à peu enveloppe les combattants, Maurice fait un suprême effort pour arracher la victoire ; une dernière fois les trompettes sonnent la charge générale. Depuis le commencement de la bataille, sa cavalerie s'est brillamment montrée ; elle a battu sur tous les points la cavalerie espagnole. Le Stadhouder, toutefois, s'est ménagé une réserve de trois cents cavaliers hollandais, qui n'a pas donné encore. C'est sur elle qu'il compte pour décider le sort de la journée.

Il ne s'est pas trompé ; à la vue de ces troupes fraîches, l'armée catholique s'étonne ; les cavaliers hollandais, apercevant quelque hésitation dans ses rangs, s'élancent au cri de *Victoire* ! A ce cri prodigieux, qui vibre au loin dans l'obscurité, les cavaliers de l'archiduc se croient vaincus en effet et ne songent qu'à fuir. Leur fuite jette le désordre

dans un grand carré d'infanterie qui a tenu ferme jusque-là. Maurice saisit l'instant. Il fait prendre en flanc ce carré par l'infanterie hollandaise; le chevalier Vere avec ses Anglais, Dommerville avec les Français, l'attaquent furieusement. Maurice lui-même, le pistolet au poing, entouré d'un groupe de jeunes seigneurs et de princes étrangers, qui se disputent l'honneur de le suivre et la gloire de se signaler sous ses yeux, livre au hasard sa vie. Frédéric-Henri combat comme un tigre à ses côtés. Rien ne résiste à leurs coups. Tout ce qui reste encore de l'armée catholique est terrassé, culbuté. L'archiduc, blessé au visage d'un coup de hallebarde et sur le point d'être fait prisonnier, sent qu'il faut céder à la fortune; il s'éloigne de toute la vitesse de ses chevaux, il prend la route de Bruges. Poursuivi par deux cents cavaliers hollandais, atteint à ce même pont de Leffinghe où le matin il a remporté une victoire trompeuse, il s'en faut de peu qu'il ne soit ramené prisonnier à Maurice; mais le conseil d'un officier espagnol qui le décide à faire tête à l'ennemi, et la défense expresse qu'avaient les Hollandais de réengager une action, le sauvent. Il gagne Bruges dans la nuit, puis Gand où l'infante le reçoit avec une contenance assurée, en vraie fille de Philippe II, et relève, par sa fierté royale, les esprits abattus de l'armée catholique.

Cependant Maurice, maître du champ de bataille, entouré, pressé, félicité par les siens, reste silencieux; il est descendu de cheval; il sent couler des larmes sur ses joues. Alors, ployant les genoux : « Seigneur, » mon Dieu, s'écrie-t-il d'une voix émue qui monte vers le ciel dans le » silence de la nuit, que sommes-nous devant toi pour que tu aies béni » nos efforts et donné la victoire à nos armes ! Gloire à toi ! à toi seul ! » aujourd'hui et dans toute la suite des siècles ! »

Elle était grande, en effet, et digne d'être offerte au dieu des armées, cette victoire de Nieuport, qui sauvait la liberté d'un peuple. L'ennemi n'y laissait pas moins de cinq mille hommes [1]. Il avait perdu toute son artillerie, ses bagages, ses munitions, ses drapeaux, et jusqu'au coursier blanc que montait l'archiduc et sur lequel il avait fait naguère à Bruxelles sa *joyeuse entrée*. Parmi les prisonniers, on comptait un grand nombre d'officiers de marque : Velasco, Davila, Montréal, Zapena, et enfin l'amiral d'Aragon, Mendoza lui-même. Maurice fit traiter ce

1 Nous avons quelque peine aujourd'hui à nous figurer une *grande bataille* dans laquelle trente mille hommes tout au plus en viennent aux mains; où *six* canons d'un côté, *huit* de l'autre *foudroient*. Il faut lire, pour entrer dans les idées que l'on avait alors de la guerre, les récits contemporains, celui de Grotius par exemple.

captif illustre, dont la maison était alliée à la sienne, avec de particuliers égards. Rentré dans sa tente, il l'envoya prier à souper et s'efforça, par la simplicité de son accueil et la vivacité de son entretien, d'égayer le repas, d'en bannir la gêne ; il réussit à dérider le front de Mendoza. Comme un siècle plus tard Vauban voulut connaître l'opinion de Cohorn, vaincu, sur les opérations du siége de Namur, Maurice interrogea l'amiral d'Aragon sur les mouvements stratégiques de l'armée républicaine : « Que vous semble, monsieur, lui dit-il de ce ton un peu railleur qui lui était familier, et faisant allusion à quelques paroles dédaigneuses de l'amiral lors du siége de Bommel, que vous semble de ces apprentis soldats, qui n'étaient bons tout au plus qu'à gagner des villes et ne devaient jamais risquer de paraître en rase campagne ? » Mendoza donna de sincères louanges à la valeur des soldats formés par le Stadhouder ; il vanta surtout l'ordre qu'ils avaient gardé durant la bataille, l'excellence des artilleurs hollandais, la valeur des cuirassiers français, l'intrépidité des *Nouveaux Gueux*, et les sages dispositions par lesquelles Maurice avait partagé son armée en petits bataillons, de telle sorte que, s'il se trouvait que l'un d'eux fût mis en désordre et forcé de reculer, un autre arrivait aussitôt pour soutenir l'effort de l'ennemi et donner aux troupes dispersées le temps de se rallier. Enfin, dans cet entretien longtemps prolongé, le prince Maurice put savourer à loisir cette satisfaction insigne, rarement accordée à l'orgueil, d'entendre son propre adversaire vaincu reconnaître qu'il l'était, non par le hasard, mais par le génie, et lui exposer à lui-même, en des discours d'une généreuse sagacité, tous les titres nouveaux qu'il venait d'acquérir à la gloire.

Le lendemain, le Stadhouder, s'étant fait rendre compte des pertes de son armée qui ne montaient pas à moins de mille hommes tués, sans compter les huit cents qu'avait perdus le comte Ernest à Leffinghe, décida de la ramener dans Ostende pour lui faire prendre un repos qu'elle avait si bien gagné. Les députés des États vinrent à sa rencontre et se jetèrent dans ses bras en fondant en larmes.

Pendant toute la journée de la veille, ils étaient restés réunis dans la salle du conseil, maudissant leur folle témérité, et priant Dieu pour les armes de ce vaillant Maurice dont ils avaient méprisé la sagesse. Ils le conjuraient maintenant d'oublier une faute qui avait failli perdre lui et la République. Ils juraient « de ne jamais plus le pousser là où il ne serait pas porté de sa volonté. » Ils s'opposaient enfin à ce qu'il poursuivît sa victoire et le ramenaient avec eux à La Haye, où Maurice allait goûter, pendant le reste de la saison, des plaisirs auxquels

il n'était guère moins sensible qu'à la gloire, et s'abandonner aux amours « qui ne font guère languir un jeune et beau capitaine se prévalant à loisir, dit l'historien de la maison d'Orange, du privilége accordé par Platon au victorieux [1]. »

Les suites matérielles de la bataille de Nieuport ou des Dunes furent à peu près nulles, car la Flandre ne fut pas entraînée, et l'archiduc put bientôt mettre le siége devant Ostende bloquée; mais l'effet moral de cette victoire inespérée fut immense. Non-seulement elle porta au comble le renom de Maurice et l'enthousiasme érudit de ce temps qui lui marquait sa place entre les héros de Plutarque, mais encore elle donna aux royautés de l'Europe une première et vive impression de la puissance des provinces républicaines. Le séjour que fit à La Haye Mendoza prisonnier ne contribua pas peu à l'idée nouvelle que l'on se forma des États-Généraux. Mendoza ne se lassait pas de décrire dans ses lettres et de célébrer cette réunion d'hommes simples et tranquilles, modestes en leur vêtement, modestes en leur demeure, modestes en leurs paroles, mais libres, indépendants et fiers dans leurs actes. Quand l'échange de prisonniers l'eût ramené à Bruxelles, l'amiral exprima hautement dans le conseil de l'archiduc l'opinion qu'on ne réduirait jamais de tels hommes, et, le premier, il osa parler au roi d'Espagne de concessions et de paix.

Mais les conseils, les vœux pour la paix étaient prématurés. Les États-Généraux des provinces soumises envoyèrent à la vérité une députation à l'assemblée des États-Généraux de la République ; par l'entremise de l'empereur d'Allemagne, il se tint à Berg-op-Zoom quelques conférences où l'on parla de concorde et d'union ; le prince Philippe-Guillaume, à qui la bataille de Nieuport avait causé des terreurs extrêmes, renouvela bien quelques démarches auprès de ses frères ; mais les propositions faites de part et d'autre étaient de nature si différente qu'on se sépara plus éloigné que jamais de s'entendre, les provinces républicaines ayant déclaré par l'organe de Barneveld que jamais, à aucun prix, elles ne prêteraient l'oreille à aucune parole de l'archiduc et que, si les Provinces soumises voulaient se rapprocher d'elles, il fallait commencer par chasser en commun les Espagnols, quitte à s'entendre ensuite sur une constitution à l'abri de laquelle tous les hommes libres pourraient vivre à l'aise. Tout se prépare donc de part et d'autre pour le renouvellement des hostilités. A la sollicitation des députés de la province de Flandre, et aussi pour venger l'affront de ses armées à

[1] La Pize.

Nieuport, l'archiduc décide de prendre Ostende, et, le 5 juillet 1601, de nouveaux régiments lui étant venus d'Italie, il fait commencer les opérations du siége.

XVI

La ville d'Ostende, rendue fameuse par ce siége mémorable qui occupa pendant trois années l'attention du monde, et dont l'issue, après une lutte sanglante et ruineuse aux deux partis, ne fut pour les vainqueurs que la conquête d'un monceau de cendres ; Ostende, cette Troie nouvelle des historiens contemporains, que se disputèrent les rois et les dieux, et que chanta la Muse [1], n'était dans l'origine qu'un petit havre, formé par une des branches de la rivière d'Yperlé, à son embouchure dans l'Océan, autour duquel quelques pêcheurs s'étaient *habitués*, comme on disait alors, en y construisant des cabanes de roseaux. Insensiblement, le nombre de ces pêcheurs s'était accru ; ils avaient acquis quelques richesses. Pendant la guerre de l'Indépendance, pour se mettre à l'abri des continuels passages de gens de guerre qui les incommodaient fort, ils s'étaient clos d'une palissade en bois ; bientôt ils avaient ajouté à cette palissade un rempart, et Ostende avait pris rang parmi les villes, à la pacification de Gand. Ostende s'étant rangée du côté des Provinces confédérées, sa bonne situation maritime attira l'attention des États et leur donna l'idée de la défendre par un système de fortifications régulières. En 1578, Guillaume d'Orange hâta les ouvrages commencés ; on entoura la ville de fossés et de contrescarpes. En 1583, elle s'acquit un grand renom, en se défendant contre le prince de Parme. Surprise en 1585 par les royalistes, elle parvint à les chasser hors de ses murs. Au moment où commence le siége que je vais raconter, elle passait pour la place la plus forte des Pays-Bas, et plusieurs, selon les idées du temps, la réputaient imprenable.

Aussitôt après la bataille de Nieuport, les États-Généraux, prévoyant qu'Ostende allait être attaquée vigoureusement, et voulant conserver à tout prix un port, le seul qui leur restât en Flandre depuis la perte de l'Écluse, si important pour la guerre et le commerce, avaient pourvu à sa défense avec une diligence extrême. Au moyen d'une capitation générale, qui atteignait jusqu'aux existences les plus hum-

[1] Malherbe : *Prosopopée d'Ostende*. Cette prosopopée fut traduite en vers latins par Grotius.

bles [1], ils avaient pu faire des défenses extraordinaires. On avait construit rapidement autour de la place des ouvrages avancés considérables ; la ville était amplement approvisionnée d'artillerie, de vivres et de munitions ; enfin la garnison, qui montait à près de 6,000 hommes, sans compter la milice bourgeoise, allait être remise au commandement d'un homme de grand savoir et de grande autorité : le brave et renommé Francis Vere.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car, de son côté, l'archiduc s'apprêtait à un siége en règle. Depuis longtemps déjà, il avait fait élever aux approches d'Ostende et à la portée du canon, tant sur les dunes que dans les prairies, des forts, au nombre de dix-sept, qui tenaient en respect la garnison. Entre ces forts, le plus important par sa situation qui dominait les dunes occidentales, la plage et les prairies, était le fort Albert, abandonné par les troupes de Maurice, après la bataille de Nieuport. L'archiduc vint l'occuper en personne, avec le comte de Montréal ; tandis que, sur son ordre, le comte Frédéric de Berghes, docte en l'art de camper, occupait sur les dunes orientales le fort de Bredène. Ce fut de ces deux points principaux que l'archiduc fit ouvrir les tranchées et commença les approches.

L'armée catholique, forte de 12,000 hommes d'excellente infanterie, sans compter la cavalerie, était très-animée par la présence de son souverain ; elle ne se formait pas d'ailleurs une idée exacte des difficultés qui l'attendaient. Le bruit courait au camp que la garnison d'Ostende, terrifiée à la vue seule de l'ennemi, souhaitait de capituler ; et comme elle tardait quelque peu à répondre au feu des assiégeants, on assurait déjà que le gouverneur Van der Noot s'était mis en chemin, et qu'il apportait à l'archiduc les clefs de la ville.

Le canon des assiégés, en foudroyant les dunes, répondit bientôt à ces espérances vaines ; une vigoureuse sortie, qui coûta la vie à plus de cinq cents catholiques, parmi lesquels était Montréal, leur fit comprendre qu'ils n'auraient pas affaire à des hommes découragés. A peu de jours de là, l'entrée au port de sept vaisseaux de guerre, que l'artillerie des forts ne put pas même atteindre, et qui portaient dans la place le commandant de Vere avec des régiments anglais qui allaient égaler les forces de la garnison à celles du camp royal, montra avec évidence qu'Ostende pourrait toujours être secourue et ne se rendrait jamais par défaut d'hommes, de munitions ou de vivres. Alors il fut décidé dans le conseil de l'archiduc que le principal effort du siége tendrait désormais à fermer l'entrée du havre aux convois maritimes ;

[1] Cet impôt se prélevait jusque sur les gages des servantes qui gagnaient sept florins par an.

et dans ces vues l'on commença de construire aux deux côtés de la ville deux levées, du haut desquelles le canon dominerait les deux principaux canaux d'Ostende, dont on essayait en même temps de boucher l'issue en y coulant à fond des bateaux chargés de pierres et des sacs remplis de sable; mais ces travaux, constamment battus des vagues et renversés par la violence des marées à mesure qu'ils s'élevaient, prenaient un temps considérable, pendant lequel les assiégés ne demeuraient pas oisifs. La présence de Vere se faisait sentir. Les assurances de secours qu'il apportait de la part de la reine Élisabeth, et les instructions secrètes dont il était muni, ajoutaient encore à l'autorité que lui donnait sa renommée. Voyant que l'entrée du vieux port était sérieusement menacée par la levée des assiégeants, il fit percer le rivage auprès de l'embouchure de l'Yperlé et creusa un canal qui, se mêlant aux fossés de la ville, forma un port nouveau, plus commode que le premier. Dans le même temps, pour fortifier le côté occidental de la place, qui souffrait beaucoup du feu des assiégeants, il fit construire sur une dune appelée le Zandhill, trois redoutes bien munies d'artillerie. Ce fut là que se portèrent pendant longtemps les principales attaques et que l'on essuya de part et d'autre les plus grandes pertes; les balles et les boulets couvraient la dune; le feu continu de l'artillerie s'entendait jusqu'à Londres. Le jeune Châtillon, petit-fils de Coligny, y fut tué dans une sortie hasardeuse qu'il avait voulu faire à la tête des volontaires français; Vere, lui-même, en visitant le rempart, reçut à la tête une blessure si grave, qu'il se vit forcé de quitter Ostende pour quelque temps et d'aller se faire traiter à Flessingue. C'est alors que les assiégés, voyant les redoutes qu'ils occupaient entre le Zandhill et la mer minées par les troupes royales et sur le point de tomber en leur pouvoir, tentèrent un de ces coups hardis, familiers aux Hollandais, et sans trop prévoir ce qui allait advenir, saisissant l'heure de la haute marée, percèrent la digue qui retenait de ce côté les flots et leur ouvrirent soudain un large passage.

La témérité était grande, car une si brusque irruption des vagues n'était guère moins périlleuse pour les assiégés que pour les assiégeants. Mais le génie batave se fiait toujours à son vieil ami l'Océan. Cette fois encore, il ne devait pas être trompé. Experts en cet art national de l'inondation stratégique, qu'ils avaient pratiqué dès le temps des Romains, les marins hollandais détournèrent rapidement de la ville le cours des eaux et le poussèrent contre l'ennemi [1], tandis

[1] « On eût estimé, dit Bouhours, (liv. IV), que l'Océan faisait rouler ses ondes à la solde de l'Hollandais. »

que l'Espagnol, surpris par la fougue de cette mer débordée, eut à peine le temps de fuir, abandonnant tous les travaux qu'il élevait à grands frais depuis trois mois. Tous les hommes qui ne savaient pas nager périrent. On vit tous les canons, les instruments, les machines de siége, emportés, ballottés çà et là au gré des flots. Les redoutes et les tranchées furent englouties. Ostende respira. Dégagée, isolée par les eaux, elle se vit pour quelque temps hors des atteintes de l'ennemi, qui ne fit plus rien de considérable jusqu'à l'hiver.

XVIII

Cependant l'intérêt qui s'attachait au siége d'Ostende allait croissant. Ces deux belles armées en présence, les brillants faits d'armes qui s'y produisaient chaque jour, l'émulation causée par la diversité des peuples et des personnes venues de tous les points du monde pour servir sous des chefs illustres, excitaient l'admiration universelle. Dans le camp royal, mais plus encore dans la ville assiégée, on voyait arriver journellement une foule d'*aventuriers*[1] et de grands seigneurs anglais, écossais, suédois, allemands, polonais, curieux de voir de près la beauté des travaux du siége. Des paris considérables s'ouvraient pour ou contre le succès de l'entreprise. Jusque dans Bruges, en la présence même de l'archiduc, on applaudissait à la défense savante des Hollandais. Des multitudes de feuilles volantes se répandaient, qui trahissaient la sympathie secrète des Provinces soumises pour les Provinces confédérées, et la haine toujours prête à éclater contre l'Espagnol. Élisabeth était venue à Douvres afin d'ouïr plus promptement les nouvelles; enfin, l'arrivée à Calais du roi Henri, diversement commentée, excitait au plus haut point des deux parts l'espérance et l'inquiétude.

La conversion de ce prince et son traité avec l'Espagne lui interdisaient toute marque trop publique de sympathie pour ses anciens amis les Hollandais, à la fois rebelles et hérétiques, mais on ne se faisait pas faute d'interpréter en leur faveur ses vœux secrets, et l'on allait jusqu'à dire que le roi de France venait s'entendre contre l'Espagnol avec la reine d'Angleterre.

[1] On sait que ce mot *aventurier* était pris alors dans l'acception la plus honorable. On disait « un gentilhomme aventurier, » pour désigner un homme d'une bravoure entreprenante et amoureux de gloire.

Une brillante sortie que les volontaires français, dans Ostende, voulurent faire pour célébrer la naissance du dauphin, sembla donner quelque consistance à ces rumeurs; si bien que l'archiduc crut devoir envoyer à Calais le comte de Solre, sous prétexte de saluer le roi, mais en effet pour s'assurer des motifs de sa venue. Le roi Henri, selon sa coutume, dissipa les méfiances par son humeur joviale et ses propos aimables. Il assura le comte de Solre qu'il venait à Calais pour mettre ordre aux affaires de ses sujets et non pour troubler celles de ses voisins, « ne ressemblant pas volontiers, ajouta-t-il, à ces oiseaux de mer qu'on nomme *mouettes*, lezquels n'apparoissent que pour annoncer l'orage. » Puis il vanta la valeur de l'infante, qui ne se contentait pas d'invoquer Notre-Dame-de-Halle, et de faire, avec les dames de sa cour, de la charpie pour les blessés, mais qu'on venait de voir passer, comme par bravade, en voiture découverte, sous le feu de l'ennemi, et qui, aux grands applaudissements des soldats, avait elle-même, de sa main délicate, mis au canon la mèche allumée[1].

Des présents échangés entre l'archiduc et le roi achevèrent de dissiper le nuage, et l'on ne dit pas qu'en effet les assiégés d'Ostende aient, en cette occasion, reçu de Henri IV aucune marque efficace de sympathie.

Cependant l'on touchait à la fin de décembre. Près de six mois s'étaient écoulés; l'hiver avançait à grands pas; nul progrès ne se pouvait marquer dans les opérations des assiégeants. L'on s'en étonnait à bon droit, car toute la science alors connue, les dispositions si compliquées à cette époque d'un parfait système d'attaque, avaient été mises en œuvre. Les plus fameux ingénieurs de la France et de l'Italie, ces deux nations sans égales pour leurs institutions militaires[2], étaient accourus au camp de l'archiduc, ils y avaient déployé toutes les ressources de la tradition féodale et s'étaient signalés en une multitude de ces artifices nouveaux que l'usage de l'artillerie avait rendus nécessaires. Tranchées, plates-formes ou cavaliers, redoutes, étoiles, demi-lunes ou ravelins, bonnets carrés, galeries, bastilles et gabionnades, formaient autour d'Ostende un véritable labyrinthe où les assiégeants allaient et venaient à couvert, faisant jouer au pied des remparts la mine et la sape. Mais

[1] « Il dit que l'infante s'acquerroit aux histoires les louanges d'une autre Zénobie, d'aider comme elle faisoit son mari à guerroyer : mais que pour être de tout point vaillante et preude femme, il falloit qu'elle décidât en bref les guerres des Pays-Bas, par un combat de seule à seul, ainsi qu'il avait fait avec sa femme les divisions de la France et l'attente des séditieux. » (BOUHOURS, liv. IV.)

[2] MACHIAVEL, *Traité de l'Art de la guerre*, liv. VII. — VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, t. I, p. 439.

rien ne cédait à leurs efforts, et le ciel se chargeait d'épais brouillards; de longues et froides pluies tombaient sans interruption; le vent âpre du nord soufflait dans les tranchées fangeuses.

Mal abrité, mal vêtu, mal chauffé, réduit à une solde misérable, à des aliments insuffisants et insalubres, atteint de maladies par lesquelles il se voyait rapidement décimé, le soldat du camp royal, si ardent au début du siége, se laissait aller à l'abattement; « tout commençait à le rendre sérieux, triste et insupportable. » L'homme du midi surtout, l'Espagnol et l'Italien, ne se pouvaient accoutumer à ces intempéries du nord; tous murmuraient. Les Espagnols qui, dès le premier jour, avaient annoncé la reddition de la place, imputaient ces lenteurs à la trahison des Flamands. Les Wallons, de leur côté, se plaignaient amèrement de la superbe espagnole, et enviaient ceux d'Ostende de ne plus connaître un tel joug.

Cependant la garnison d'Ostende n'était pas en beaucoup meilleur état : une épidémie terrible y sévissait. Les Anglais et les Français ne pouvaient plus s'accorder. La pénurie des vivres se faisait sentir. En vain le brave de Vere envoyait-il message sur message aux États pour demander du secours. Le peuple de Hollande, si patient d'ordinaire, commençait à murmurer, à se lasser du poids des impôts. Les imaginations étaient frappées d'horreur à la vue des navires qui rentraient incessamment en Zéelande tout chargés de morts et de mutilés. On ne rencontrait dans les villes et dans les campagnes que des femmes et des enfants en deuil. Les États s'efforçaient, à la vérité, de distraire les esprits en publiant les succès des flottes par delà les tropiques; mais ces conquêtes lointaines, que plusieurs supposaient imaginaires, ne semblaient qu'un faible dédommagement aux souffrances présentes. Le moment vint où l'on fut obligé de cacher aux troupes que l'on embarquait leur destination, dans la crainte qu'elles refusassent le service.

Ce fut dans ces circonstances désastreuses que Vere apprit, d'un prisonnier italien, le projet arrêté dans le conseil de l'archiduc de faire un effort suprême pour prendre la place. Bientôt il connut avec certitude que tout était disposé, l'archiduc présent, les ordres donnés, les soldats résolus, et que la nuit prochaine, avant-veille de Noël, à la marée basse, deux volées de canon tirées du fort de Monthullin donneraient le signal de l'assaut. C'était aux yeux de Vere, qui depuis longtemps ne recevait aucun secours, le signal d'une ruine certaine. Gagner un peu de temps, à quelque prix que ce soit, lui paraît sa seule chance; et ne se faisant nul scrupule de recourir à la ruse, après avoir épuisé toutes les autres ressources, il se souvint, lui aussi, du précepte florentin :

« Couds à la peau du lion une pièce de celle du renard. » Ayant attendu jusqu'à la dernière extrémité et jusqu'au dernier quart-d'heure de la marée, il envoie vers l'archiduc des parlementaires. On leur accorde une suspension d'armes de vingt-quatre heures pour traiter de la reddition d'Ostende, et l'on échange des otages. Vere usa de mille stratagèmes pour faire écouler sans résultats les vingt-quatre heures accordées. Il fit promener d'un lieu à un autre sous divers prétextes les parlementaires, leur fit passer à table le temps des affaires. Sur ces entrefaites, un vent favorable s'était levé; on signalait en mer plusieurs navires; et bientôt la marée montante amenait dans le port des chaloupes qui portaient cinq compagnies zéelandaises. Alors l'astucieux Anglais lève le masque; il dit aux otages n'avoir agi que de son propre chef sous le coup d'une nécessité absolue, sans nulle autorisation des États; il déclare gravement que son serment à la République ne lui permet pas de rendre la place.

En apprenant cette supercherie, l'archiduc entre en grande colère, mais il ne veut pas, bien que les circonstances soient changées, renoncer à l'assaut. Le 7 janvier suivant, à la tombée de la nuit, à la marée basse, seul moment où la place était accessible, il paraît en personne dans la tranchée.

Après une journée où le canon n'avait cessé de tonner, il y régnait un complet silence. Pas la moindre rumeur non plus ne s'entendait du côté de la ville. Ce silence dans cette obscurité, au moment même où deux armées allaient se ruer l'une contre l'autre, avait quelque chose de sinistre. Tout à coup, au signal convenu, les troupes catholiques s'ébranlent. Elles vont attaquer sur tous les points à la fois. Les Italiens, sous les ordres de Buguay, tenteront le passage du canal oriental et l'assaut de la vieille ville; l'infanterie espagnole, commandée par Duranjo, franchira le canal occidental et escaladera le Zandhill que l'on espère surprendre à la faveur des ténèbres. Mais soudain, comme les Espagnols traversaient péniblement le canal dont les eaux étaient plus hautes qu'ils ne se l'étaient imaginé, une immense clarté se projette sur les remparts. La nuit qui enveloppait de son mystère les apprêts des assiégés se dissipe. Des phares, des torches, des fallots, des feux innombrables, se sont allumés comme par magie, et montrent à l'armée royale l'assiégé muet et immobile, qui l'attend de pied ferme, en bon ordre, derrière les palissades, toutes les brèches réparées, tous les canons chargés, dans la plus formidable attitude.

Un feu terrible renverse les premiers assaillants; mais aucun ne recule. Ils essayent de se faire jour à travers le fer des piques et se poussent

à l'escalade du Zandhill. Une mêlée sanglante s'engage. De Vere, qui a voulu commander lui-même aux Frisons, aux Anglais et aux Français, auxquels il a confié la défense de ce point important d'où peut dépendre le salut de la place, parvient à repousser ce vigoureux assaut; mais presque aussitôt Duranjo y revient, et cette fois avec une ardeur telle qu'il enlève la victoire; déjà les soldats espagnols appliquaient leurs échelles contre la courtine, lorsqu'ils se trouvent inopinément en présence de troupes fraîches dont la vue les étonne. Le comte de Buguay et les siens ne sont pas parvenus à franchir le canal oriental, et le commandant Laroque, commis de ce côté à la défense de la place, ne se voyant pas d'ennemi en tête, est accouru avec ses Français, au bruit de la mousqueterie, vers le point menacé. Sans prendre haleine, il se jette sur les assaillants, les culbute du haut de leurs échelles; un combat corps à corps s'engage, se prolonge et reste douteux pendant plus d'une heure; enfin la canonnade des boulevards reprend avec une telle vigueur, elle devient si meurtrière, que l'archiduc renonce à tout espoir et fait sonner la retraite. Elle se fait d'abord en assez bon ordre, mais tout à coup les Hollandais lâchent leurs écluses; alors les eaux des canaux, subitement gonflées, entraînent et submergent la plupart des Espagnols. Ceux qui échappent aux flots et au feu et qui parviennent à gagner l'autre rive y tombent épuisés sur un sol boueux, où le froid glacé de la nuit les saisit et les tue[1].

Aux premières lueurs du jour, Ostende, sauvée une fois encore, se voit, avec une joie mêlée d'horreur, entourée d'un large flot teint de sang, où flottent des cadavres.

DANIEL STERN.

(*La suite à un prochain numéro.*)

[1] Bouhours énumère parmi ce qu'il appelle les *gentilshommes entretenus*, morts ou blessés dans ce formidable assaut, bien des noms illustres de l'Espagne, de l'Italie, de la Flandre, etc. : un Mérode, un Salviati, un Pepoli, un Salacar, un Gabriel de Néri, « l'un des beaux et subtils esprits et des vaillants houmes de sa nation et de son temps. »

DE LA PHYSIOLOGIE APPLIQUÉE A LA CRITIQUE

OU

ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE

SIXIÈME ARTICLE [1]

LA MUSIQUE

Kant appelait la musique « un beau jeu de sensations. » Cette définition de l'illustre métaphysicien se rapprocherait assez de celle des matérialistes, qui ne considèrent la musique que comme « un excitant pour les nerfs. » C'est faire peu d'honneur à la musique et en concevoir une pauvre idée que de la mettre purement et simplement au rang des alcools, ou du café, ou de l'opium, ou du haschich, ou bien de ne la regarder que comme un jeu de sensations. Mais, à la vérité, il est difficile d'assigner quelle est, dans l'émotion musicale, la part de l'âme, la part des sens. C'est là qu'on reconnaît plus que jamais la complexité de notre nature.

La musique a ce double caractère : étant, d'un côté, comme la peinture, un art qui s'adresse d'abord à la sensation et qui pourrait par là sembler matérialiste, d'autre part elle entraîne l'imagination plus loin, plus haut dans l'idéal, que ne saurait faire la poésie, même

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1863.

la plus sublime, ni aucun autre art, quel qu'il soit. Par là, elle semble être, au contraire, le plus idéaliste de tous les arts.

La musique, l'amour, et la nécessité d'une réparation quelque part à toutes les injustices de cette vie, sont les trois choses qui nous sollicitent le plus dans ce monde à en espérer un autre, en dépit de tout ce qu'il y a, dans une telle conception, d'incompréhensible pour un esprit réfléchi et non prévenu.

Si le mot *infini* pouvait avoir un sens pour l'homme, créature finie, c'est la musique qui lui révélerait l'infini. Elle lui en donne, du moins, l'illusion; et qui peut savoir si l'illusion n'est pas ce qu'il y a, pour nous, de plus réel? Dans les arts, en tout cas, l'illusion est la réalité elle-même.

Quand, par hasard, la grande musique descend dans les masses populaires, — on peut le voir depuis deux ans [1], — elle fait dans ces âmes simples d'immenses trouées d'idéal, comme le boulet dans les bataillons. Elles s'en reviennent blessées d'amour et d'héroïsme, sans rien comprendre à leur blessure. Une ouverture s'est faite en elles, par où elles se sentent s'écouler. C'est avec joie, avec délices, qu'elles sont bouleversées, révolutionnées. Elles se sentent soulevées à des hauteurs nouvelles. Le fardeau de la vie présente est allégé, peut-être par le rêve indistinct d'une autre vie réparatrice. On croit que l'on vaut davantage, et on a raison : on est meilleur, on est plus grand, on est plus fort; on transporterait des montagnes... Mais il n'y en a plus, tout s'aplanit! On a le cœur plein d'allégresse, de reconnaissance et d'amour!

Je me rappelle qu'une fois, à ces Concerts, je vis une pauvre fille du peuple, une ouvrière, — avec un bonnet très-blanc, sans rubans, et un petit châle très-propre, mais très-râpé, — elle prenait, à la porte, un billet de quinze sous. Elle donna ses quinze sous en monnaie de cuivre : on voyait qu'elle les avait économisés un à un, péniblement, sur son chétif salaire de chaque jour, et amassés pour son dimanche, récréation unique de la semaine, fête longuement attendue!... Mais, pour ses quinze sous, la brave fille, elle reçoit et elle emporte dans son cœur des trésors de délices, de force et de vertu, que lui donnent ces génies divins, la veille encore inconnus d'elle, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn! Quel monde nouveau pour elle! quelle révélation!... Quel rayonnement de foi et d'espoir! quelle consolation de tant de jours sombres! quelle joie pour cette pauvre âme!

[1] Aux concerts Pasdeloup.

La légende d'un monastère au bord du Rhin conte qu'une noble religieuse passa trois cents ans à écouter l'oiseau de la forêt. « A côté de cette belle légende, où l'extase produite par l'harmonie prolonge la vie pendant des siècles, on se rappelle l'histoire de cette femme qui, sous Louis le Débonnaire, entendit l'orgue pour la première fois et mourut de ravissement. Ainsi, dans les légendes allemandes, la musique donne la vie et la mort [1]. »

La musique dit plus que la parole, parce qu'elle dit avec moins de précision : c'est là sa supériorité, et, si l'on veut, son infériorité tout à la fois.

Mais, en supposant qu'on puisse hésiter entre la musique et la littérature, il faut convenir du moins que la musique est supérieure à tous les autres arts.

Si quelque chose de l'âme du peintre demeure fixé dans son ouvrage, y respire encore longtemps après lui et se communique à notre esprit, que dire de l'œuvre du musicien ? Celle-ci non-seulement se communique à nous ; mais nous mêlons notre âme avec l'âme du maître, actuellement, activement. Le peintre, nous restons en dehors de son œuvre ; mais celle du musicien se mêle à nous, et, en l'écoutant, nous y prenons part, nous y faisons intérieurement notre partie, et chaque auditeur, sur la même musique, brode un poëme différent.

En même temps que la musique est le plus idéaliste des arts, elle est aussi un des plus réalistes, traduisant les sentiments des hommes et des races, les mœurs et les civilisations diverses, les caractères et les tempéraments des individus et des peuples, avec leur santé physique et morale.

« Aucun autre art, dit George Sand, ne réveillera d'une manière aussi sublime le sentiment humain dans les entrailles de l'homme; aucun autre art ne peindra aux yeux de l'âme, et les splendeurs de la nature, et les délices de la contemplation, et le caractère des peuples, et le tumulte de leurs passions, et les langueurs de leurs souffrances. Le regret, l'espoir, la terreur, le recueillement, la consternation, l'enthousiasme, la foi, le doute, la gloire, le calme, tout cela et plus encore, la musique nous le donne et nous le reprend, au gré de son génie et selon toute la portée du nôtre. Elle crée même l'aspect des choses, et, sans tomber dans les puérilités des effets de sonorité, ni dans l'étroite imitation des bruits réels, elle nous fait voir, à travers un voile vaporeux qui les agrandit et les divinise, les objets extérieurs où elle transporte

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II.

notre imagination. Certains cantiques feront apparaître devant nous les fantômes gigantesques des antiques cathédrales, en même temps qu'ils nous feront pénétrer dans la pensée des peuples qui les ont bâties et qui s'y sont prosternés pour chanter leurs hymnes religieux. Pour qui saurait exprimer puissamment et naïvement la musique des peuples divers, et pour qui saurait l'écouter comme il convient, il ne serait pas nécessaire de faire le tour du monde, de voir les différentes nations, d'entrer dans leurs monuments, de lire leurs livres et de parcourir leurs steppes, leurs montagnes, leurs jardins ou leurs déserts. Un chant juif, bien rendu, nous fait pénétrer dans la synagogue; toute l'Écosse est dans un véritable air écossais, comme toute l'Espagne est dans un véritable air espagnol. J'ai été souvent ainsi en Pologne, en Allemagne, à Naples, en Irlande, dans l'Inde, et je connais mieux ces hommes et ces contrées que si je les avais examinés durant des années. Il ne fallait qu'un instant pour m'y transporter et m'y faire vivre de toute la vie qui les anime. C'était l'essence de cette vie que je m'assimilais sous le prestige de la musique. »

Chaque race a son caractère, en musique comme en tout le reste. « Je croyais, dit M. de Custine dans son livre sur *la Russie*, je croyais la musique russe apportée de Byzance en Moscovie; on m'assure au contraire qu'elle est indigène : ceci expliquerait la profonde mélancolie de ces airs, surtout de ceux qui affectent la gaieté par la vivacité du mouvement. Si les Russes ne savent pas se révolter contre l'oppression, ils savent soupirer et gémir. A la place de l'empereur, je ne me contenterais pas d'interdire à mes sujets la plainte, je leur défendrais aussi le chant, qui est une plainte déguisée; ces accents si douloureux sont un aveu et peuvent devenir une accusation; tant il est vrai que, sous le despotisme, les arts eux-mêmes, lorsqu'ils sont nationaux, ne sauraient passer pour innocents : ce sont des protestations déguisées. »

La race germanique est naturellement musicienne; la race italienne aussi, mais autrement : différence de climats et de peuples.

Ce qu'on appelle la musique de chambre a révélé aux gens du midi le secret et en même temps l'idéal des gens du nord. M. Alfred Dumesnil, dans un tout petit livre, grand par le sentiment, a écrit là-dessus des pages exquises.

Les Français, par nature, sont peu musiciens; mais, à force d'esprit et de goût, et par leur prodigieuse faculté d'assimilation et de sympathie, voilà qu'ils le deviennent. L'esprit français, en général, est un esprit de prose et de précision plus que de poésie et de musique :

cependant il faut reconnaître que nulle part, à l'heure qu'il est, la musique n'est plus vivante qu'en France. Ce n'est pas seulement comme dilettanti, c'est aussi comme compositeurs, que les Français se révèlent enfin. « Les Français viennent tard à tout, disait le plus Français de tous, mais ils y viennent. » Méhul, Auber, Halévy, Félicien David, Gounod, Berlioz, Reber, Ambroise Thomas, Ernest Reyer, Victor Massé, et d'autres, sont là pour attester que nous aurons enfin une nationalité musicale.

Mais, même du temps où les Français n'étaient pas musiciens encore, il est arrivé quelquefois qu'ils ont fait produire aux grands musiciens des autres pays leurs plus beaux chefs-d'œuvre. Par exemple, dans *Guillaume Tell*, à la grâce facile et féconde du génie italien, à ce rhythme si clair et si accentué, à une richesse d'instrumentation et à une entente de l'harmonie dignes de l'Allemagne, Rossini a su allier toute la puissance d'action dramatique que désire l'esprit français.

A ce propos, il est permis de se demander si Mozart, qui a composé pour d'autres publics ces merveilles que l'on appelle *les Noces de Figaro* et *Don Juan*, n'aurait pas créé, s'il eût écrit une fois ou deux en vue du public français, quelque œuvre, je ne dis pas plus parfaite, mais autrement parfaite, et d'un genre de beauté différent. Car l'esprit français, demandant aux génies étrangers des qualités analogues aux siennes, qui sont la précision et l'action, tire peut-être de ces génies plus qu'ils ne croyaient eux-mêmes contenir, et leur communique ses qualités propres, qui, combinées avec leurs qualités à eux, nationales, instinctives et physiologiques, produisent des effets nouveaux. De même qu'il se fait, en peinture, une combinaison du caractère et du tempérament du peintre avec la physionomie de la personne dont il veut faire le portrait, de même la muse du maestro se marie au génie de son public.

La race anglo-saxonne, essentiellement industrielle, a toutes sortes de grandes qualités; mais, en fait de musique, on peut dire qu'elle n'a que de bonnes intentions. Les Anglais, surtout les Anglaises, en musique comme en morale, chantent faux naturellement. Je n'oserais ajouter que même, pour la plupart, ils parlent faux : car ils pourraient nous répondre que c'est nous, et que chaque peuple a sa cantilène, et qu'ainsi le veut la Physiologie, ma déesse. Soit ! il y a en effet aussi, en France, nombre de gens qui parlent faux. Ils gâtent les meilleures choses par le ton qu'ils y mettent. Cela vient parfois de l'affectation et parfois de l'hypocrisie. L'une et l'autre faussent tout : la voix, et le regard, et le geste, et toute la personne. De là, pour les gens naturels,

résultent de continuels petits supplices, et, si l'on veut, de grandes occasions d'exercer leur patience, à défaut de leur charité.

Il y aurait peut-être, si nous avions le temps, à examiner jusqu'à quel degré le protestantisme, qui d'ailleurs a été la cause de tant de choses excellentes, admet la franchise, la sincérité et la vérité dans les arts. Nous pourrons toucher ce point, en passant, lorsqu'il sera question de la peinture et des influences réciproques de la religion sur l'art et de l'art sur la religion.

Quoi qu'il en soit, dites-moi, je vous prie, quels sont les grands musiciens de l'Angleterre?...

Pour l'Amérique, c'est encore pis. Lisez Alfred Assollant et Oscar Commettant. Vous verrez ce que peut être l'art musical aux États-Unis. Un de mes amis, musicien et artiste distingué, qui habite New-York depuis une quinzaine d'années, m'écrivait dernièrement ceci :

« Songez à ce que doit être l'art chez un peuple qu'un mot d'esprit émeut juste comme un tour de clown, chez un peuple où il se trouve des femmes qui consentent à porter le costume des *quakeresses*, enfin chez un peuple dont l'idéal musical s'est fondé sur un air comique accepté sérieusement. Leur fameux *Yankee doodle* est honteux, musicalement parlant. Il est vrai que le compositeur anglais a voulu faire une charge, et qu'il y a réussi. Les Yankees ont montré de l'esprit en acceptant la charge des Anglais pour la faire jouer sur les champs de bataille contre ceux qui l'avaient faite. Mais cet air absurde, avec lequel on berce les marmots américains, n'en pervertit pas moins le sens musical d'un peuple qui ne serait peut-être pas incapable d'une éducation meilleure.

» Il y aurait tout un chapitre à faire sur *l'Esthétique des Yankees*. Les ventes de tableaux, c'est-à-dire de cadres, seraient une mine inépuisable. Les toiles qui servent de prétextes à ces cadres sont tantôt des plats d'épinards, intitulés *landscapes*, tantôt des omelettes fantastiques, sous le nom de marine, ou de coucher de soleil, ou d'automne américain sur les bords de l'Hudson, du Magagadawek, de l'Androscoggin, du Kooskooskie, de l'Atchafalaya, de l'Appalachicola, ou du Mattawamkeag..... Ouf!

» Les expositions annuelles de peinture à New-York suivent une marche progressive, mais en arrière. A part un petit nombre d'assez bons paysagistes et quelques peintres de portraits, le reste est au-dessous du médiocre, et pourrait faire beaucoup mieux sans faire bien.

» Quant à leur critique musicale, elle est d'une extrême faiblesse.

Rien d'étonnant à cela. La musique est le dernier venu des beaux-arts, et elle en est encore à l'âge héroïque. Les poétiques sont venues après Homère, et ce n'est pas du temps de Raphaël qu'on a le mieux parlé peinture. Vous vous imaginez ce que c'est que la critique musicale à New-York : pas plus bête qu'une autre lorsqu'il s'agit de l'exécution, elle est nulle sur la composition, sur l'idée. »

Il suffit de ces quelques indications pour faire voir qu'en musique les races et les nationalités ont chacune leur caractère propre.

Au reste, la musique est, de tous les arts, le plus sujet à se développer, à se transformer, à se renouveler, soit par la diversité des complexions et les caprices des passions individuelles, soit par les variations du goût public, ou, pour employer une formule plus élevée, des aspirations morales de chaque génération.

Car, dans l'œuvre d'un homme de génie, — soit musicale, soit littéraire, soit d'un art quelconque, — outre l'homme lui-même, outre l'*idiosyncrasie* naturelle et héréditaire qui constitue sa personnalité, et outre les connaissances et l'expérience accumulées de toute sa vie antérieure jusqu'à la minute où il crée cette œuvre nouvelle, où il sent l'*étincelle morale*, il y a encore, ne l'oublions pas, toute la collectivité des idées, des sentiments et des instincts de son époque, dans laquelle encore toutes les précédentes se condensent incessamment ; il y a l'énorme pression à la fois de toute l'expérience morale antérieure et de toute la sensibilité actuelle de sa nation et de l'humanité entière, aboutissant, à un moment donné, dans une crise individuelle : tout cela ensemble forme en quelque sorte un immense courant magnétique qui emporte cet homme de génie, ajoutant à ses forces personnelles toutes ces autres forces, multipliées les unes par les autres à l'infini.

Les masses qui composent l'humanité ne se conduisent pas par des raisonnements ; elles vont par instincts profonds, par flux et reflux, comme la mer. L'artiste, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, a sur lui tour à tour et sous lui tout cet océan, qui alternativement l'accable et l'exalte.

Mais, parmi tout ce qui concourt ainsi à soulever ou à opprimer la pensée de l'artiste, reconnaissons que son genre de talent ou de génie tient principalement à la prédominance de certaines conditions physiologiques, fatales, héréditaires, antérieures à tout libre arbitre, à la naissance même et à la vie, et à certaines habitudes morales qui résul-

tent de ces conditions organiques, — habitudes instinctives, obstinées, exclusives, presque irrésistibles.

S'il est vrai que l'effet esthétique d'une œuvre dépend moins de la valeur particulière de chacune des qualités de l'artiste que de leur unité et de leur harmonie, est-ce que cette unité et cette harmonie ne jaillissent pas surtout de sa complexion et de son tempérament? Mais, réciproquement, est-ce que ceux-ci ne résultent pas de l'hérédité physique et morale, et des influences de la race, du sol, du climat et du siècle?

Il serait facile de suivre, dans ce qu'on sait de la vie de chaque compositeur, la psycho-physiologie de la musique; mais le détail en serait long, je m'en fie à vos souvenirs. Je poserai quelques traits seulement : votre mémoire achèvera. Analysez le caractère et l'organisation de chaque maître, ses passions et son humeur, son état de santé et son régime, et écoutez ensuite son œuvre,—ou réciproquement: — et vous trouverez entre l'œuvre et l'homme une ressemblance nécessaire. La pensée se reflète dans chaque passage, tantôt sombre et mélancolique, tantôt riante et gracieuse, tantôt héroïque et sublime. Les changements d'humeur et de disposition physiologique ou morale, tout se peint comme dans un miroir qui retiendrait l'image des objets. C'est ce qui a fait dire que la musique est la photographie des passions. On y retrouve la complexion, le caractère, les habitudes de l'artiste.

Dans Haydn, quelles grâces naïves et touchantes, passionnées et tranquilles! Quel charme pénétrant! Quelle honnêteté, quelle sincérité, quelle humanité! Avant tout, quelle simplicité suave et ingénue! Quelle candeur! « Haydn resta toujours *l'enfant de chœur* enrégimenté dans ce vaste empire, qu'il ne pensa jamais à regarder avec sa conscience d'homme libre. Sa candeur l'empêcha de s'apercevoir et de souffrir de la société où il vivait... Ame innocente, l'inspiration fut le plus grand bonheur, la plus grande récompense que Dieu pût lui accorder : jamais il ne se mettait à son piano sans faire sa prière. Tout, chez lui, se passe en dehors du monde, dans une admirable sérénité[1]. »

Haydn est, à ce qu'il me semble, une sorte de Pérugin musical, mais plus haut de toute la hauteur de la musique par-dessus la peinture. Pérugin est à Raphaël ce que Haydn est à Mozart.

« La musique allemande, disait Humboldt, est fille des chants po-

[1] ALFRED DUMESNIL, *la Foi nouvelle cherchée dans l'Art.*

pulaires. » Cela est vrai surtout pour l'Allemagne orientale. Haydn et Mozart en sont des exemples : nés tous deux à la frontière de Hongrie et de Bohême, dans ce pays si riche en légendes, ils en ont recueilli les souffles.

Mozart, prodige de précocité, de quatre à six ans composait déjà, et devait mourir à trente-cinq ! Que d'œuvres dans cette courte vie ! Vers vingt-huit à trente ans, il commença à sentir les premiers symptômes d'une maladie de poitrine, compliquée d'une affection nerveuse qui le jetait souvent dans une sombre mélancolie. Le travail, sa seule ressource contre la tristesse, augmentait son mal[1]. On dit aussi qu'il aimait trop les femmes, — comme Pergolèse (qui était mort de même, d'une maladie de poitrine, à trente-deux ans), comme Raphaël, comme Weber, comme Beethoven, comme Bellini. Organisations supra-nerveuses, tous ces grands artistes, excepté Beethoven, meurent prématurément, mais riches d'œuvres.

Mozart et Beethoven sont musiciens de naissance, fils de musiciens : les germes du génie musical sont dans leur sang et dans leurs nerfs, avec ce feu dont ils brillent et brûlent.

Par-dessus cette organisation première, quelle vie dévorante que celle de Mozart ! Dès l'enfance, il voyage avec son père, court tous les pays, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Flandre, la Hollande, la Suisse, l'Italie; excite partout l'étonnement et l'admiration par son exécution et par ses œuvres. La population milanaise, transportée d'enthousiasme à la représentation de son *Mithridate*, s'écrie : *Evviva il maestrino !*... De retour en Allemagne, il erre plusieurs années, sans qu'on veuille lui accorder une place de maître de chapelle. Sa vie se passe dans une lutte acharnée du travail contre la pauvreté. Il entasse chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre pour payer son pain de chaque jour. De là tant d'accents pathétiques et ce trésor d'émotions humaines ! Ce qui étonne davantage, c'est d'y trouver aussi la joie. Mais telle est la puissance de la musique : elle tire les âmes des enfers, comme Eurydice, aux sons de la lyre d'Orphée ; elle les ressuscite du puits de l'abîme ; elle les fait monter du fond des douleurs jusque dans les cieux... Il revient à Paris : là, sans ressources, il voit mourir sa mère dans le dénuement. De ces épreuves, son cœur fut brisé, mais ouvert...

Ces malheurs, sa naissance populaire et artiste, cette organisation exceptionnelle et cette culture agitée à tous les vents de l'infortune et du succès, nous expliquent les riches floraisons de son génie

[1] F.-J. Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

si sympathique. Ardeur des sens et fièvre du travail, il se prodigue de toutes parts. L'amertume des retards et des humiliations, mêlée à l'ivresse des triomphes et au vin brûlant de la gloire, alimente et torture son génie. L'amour surtout l'embrase...

« Quelle âme aimante !... Mais si comprimée, si éprouvée, que tout ce qu'elle contenait d'amour s'épancha dans sa musique ! De là ce génie dramatique, ces notes du *Don Juan*, si passionnées que les chanteuses italiennes ne pouvaient les chanter. Souvent, dans ses dernières œuvres, au milieu des chants les plus gracieux, le ton change, des accents profonds, d'un timbre grave, lui échappent, comme si, même dans la ferveur de l'inspiration, lui revenait la pensée de la mort. Sa voix n'en est que plus secourable : plus il a souffert, plus elle devient tendre, pénétrante. Il tire de sa précocité, du malheur, de la maladie, une huile, une essence, qui alimente la flamme de son génie, jusqu'à ce qu'elle ait tout dévoré [1]. »

Le travail excessif de la composition le faisait tomber d'épuisement, au point qu'on devait le porter de son piano à un lit de repos. Quand la fortune enfin lui devient moins contraire, l'affection nerveuse héréditaire s'aggrave et lui livre de nouveaux assauts ; puis la maladie de poitrine se déclare. « Alors la pensée de la mort, et d'une mort qu'il voyait s'avancer, donna à ses dernières compositions, ce caractère de gravité passionnée qui n'est point dans ses premières œuvres, et qu'il n'aurait peut-être jamais atteinte, après l'éducation meurtrière d'enfant prodige. Le génie dramatique lui vint. Il le dut au drame intérieur qui se passa en lui. Il faudrait tout citer dans cette production intense, de *Don Juan* à *la Flûte enchantée*, écrite au milieu des angoisses de la mort, et enfin, au *Requiem* [2]. »

Beethoven eut une organisation analogue ; mais sa vie, moins éprouvée, moins agitée, se prolongea plus longtemps. Au reste, supranerveux comme Mozart, hypocondriaque, mélancolique et très-porté à l'amour.

Les premières notions de musique lui furent données par son père, qui était ténor de chapelle, chez l'électeur Maximilien-Frédéric, à Bonn, sur les bords du Rhin, fleuve de la poésie et des légendes. Le grand-père, à la fois maître de chapelle et basse chantante, avait jadis exécuté des opéras sur le théâtre national érigé par l'électeur : il

[1] ALFRED DUMESNIL, *la Foi nouvelle*, etc.
[2] *Ibid.*

avait eu ses plus grands succès dans l'*Amor artigiano* et dans le *Déserteur,* de Monsigny. Le petit Louis s'attacha avec tendresse à cet aïeul, qui était aussi son parrain. Ce grand-père était un petit homme robuste, avec des yeux très-vifs, fort estimé comme artiste. Beethoven lui-même était d'abord d'une carrure trapue, de moyenne taille, osseux, une vraie image de la force; mais, avec cela, d'une santé assez chétive et surtout extrêmement inégale. Dès l'âge de vingt-six ans, il ressent les premières atteintes de plusieurs infirmités. On en suit les détails dans sa correspondance avec ses amis d'enfance et de jeunesse, Wegeler, Étienne Breuning et Ferdinand Ries.

Le 25 février 1800, âgé alors de vingt-neuf ans, il écrit au premier, et lui donne d'abord quelques détails sur sa position de fortune, qui va s'améliorant, quoique toujours incertaine, et sur ses compositions qui commencent à le faire vivre : « On ne marchande plus avec moi ; je demande et on paye ; tu vois que c'est une belle chose. » Puis il ajoute, confiant ce secret à son ami, médecin : « Malheureusement un démon envieux, ma mauvaise santé, a jeté une méchante pierre dans mon jardin ; c'est-à-dire que le sens de l'ouïe s'affaiblit chez moi chaque jour depuis trois ans. A cette infirmité, s'ajoutent les douleurs de mes entrailles, qui jadis, comme tu sais, étaient déjà dévastées, et sont maintenant dans un état encore plus pitoyable... Mes oreilles bourdonnent jour et nuit. Je peux dire que je passe ma vie bien misérablement. Depuis deux ans, j'évite presque toutes les sociétés, parce qu'il est impossible de dire aux gens : *Je suis sourd.* Si mon art n'était pas la musique, cela irait encore ; mais, dans mon art, c'est un supplice atroce !... Et ensuite mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit, que diraient-ils, s'ils savaient cela? Pour te donner une idée de cette surdité incroyable, je te dirai qu'au théâtre je suis obligé de me placer tout près de l'orchestre pour entendre ce que dit le chanteur ; les sons bas ou moyens des instruments, des voix, je ne les entends pas quand je suis un peu éloigné ; et, chose étrange, il y a des gens qui, dans la conversation, ne s'aperçoivent pas de mon infirmité. Comme je suis distrait, on met tout sur le compte de la distraction. Et cependant j'entends à peine celui qui parle doucement : j'entends les sons, mais pas les mots. Et, d'autre part, aussitôt que quelqu'un crie, cela m'est insupportable. Ce que tout cela deviendra, Dieu le sait !... Je te prie de ne parler de cet état à personne, pas même à Éléonore... »

Éléonore de Breuning, devenue Mme Wegeler, était une amie de jeunesse de Beethoven. Était-ce en souvenir d'elle, qu'il avait donné d'abord le nom de *Léonore* à l'Opéra qui s'appela ensuite *Fidelio*?

Le 13 novembre 1804, le frère de celle-ci, Étienne de Breuning, autre ami de Beethoven, comme toute sa famille, au sein de laquelle Beethoven avait passé les années heureuses de l'adolescence, écrit à Wegeler : « Vous ne sauriez croire, mon cher Wegeler, quelle influence indescriptible, je pourrais dire quelle horrible influence, la perte de l'ouïe a eue sur lui ! Pensez à ce que doit être le sentiment d'un tel mal, avec son caractère bouillant : de là viennent la concentration, les méfiances, souvent même envers ses meilleurs amis... Depuis le mois de mai, jusqu'au commencement de celui-ci, il a habité chez moi, et même, pendant les premiers jours, je l'ai pris dans ma chambre : car à peine fut-il chez moi, qu'il se sentit atteint d'une maladie violente, qui faillit mettre sa vie en danger, et qui se changea enfin en une fièvre intermittente extrêmement tenace... »

Si Beethoven était ombrageux, irritable, et sujet à des emportements allant parfois jusqu'aux injures, il savait faire amende honorable de la meilleure grâce du monde, et bien plus largement encore qu'il n'avait péché. On l'entrevoit dans une lettre à Mlle Éléonore de Breuning, datée de Vienne, 2 novembre 93 :

« Respectable Éléonore !

» Ma très-chère amie !

» Depuis près d'une année entière que je vis dans la capitale, vous recevez de moi pour la première fois une lettre, et cependant soyez sûre que vous avez été toujours présente à mon souvenir. Souvent je me suis entretenu en pensée avec vous et avec votre chère famille, non sans remords ! Quand cette fatale discussion s'est représentée à mon esprit, ma conduite m'a paru digne d'exécration. Mais le mal était fait ! Combien je donnerais pour pouvoir, si j'étais en état de le faire, effacer de ma vie ma manière d'agir de ce moment-là ! elle me déshonore, et est d'ailleurs tout à fait contraire à mon caractère. Il est bien vrai que beaucoup de circonstances nous éloignaient toujours les uns des autres, et la répétition indiscrète des discours tenus réciproquement par les uns sur les autres a été, je le suppose, la principale cause qui a empêché toute réconciliation. Chacun de nous croyait parler avec une véritable conviction ; ce n'était que la colère, une fois allumée, qui le faisait parler, et nous nous abusâmes tous deux. Votre bon et généreux caractère, ma chère amie, m'est un garant que vous m'avez pardonné depuis longtemps. Mais on dit que le repentir le plus sincère est celui qui fait avouer la faute, et c'est ce que j'ai voulu faire.

Et maintenant tirons le rideau sur toute cette histoire, et n'en gardons que cette leçon, c'est que, quand des amis ont une querelle, il vaut toujours mieux qu'ils n'emploient pas d'intermédiaires, mais que l'ami s'adresse directement à son ami.

» Recevez avec cette lettre une dédicace que je vous fais ; je voudrais seulement que l'ouvrage fût plus considérable et plus digne de vous. On m'a tourmenté ici pour publier ce petit ouvrage, et je saisis cette occasion, chère et respectable Éléonore, de vous donner une preuve de mon estime et de mon affection pour vous et de mon souvenir constant pour votre famille. Accueillez ces bagatelles en pensant qu'elles viennent d'un ami bien respectueusement dévoué. Si elles vous font plaisir, mes vœux seront remplis. Que ce soit un petit ressouvenir de ce temps où j'ai passé tant et de si douces heures dans votre maison [1]. Peut-être serviront-elles à conserver mon souvenir chez vous jusqu'à ce que je revienne...

» Pour terminer ma lettre, je hasarde une dernière demande: je serais bien heureux d'avoir encore un gilet de poil de lapin [2] tricoté par vos mains, ma chère amie. Pardonnez à votre ami cette demande indiscrète. Elle vient du grand prix que j'attache à ce qui est l'ouvrage de vos mains ; et je puis bien vous dire en confidence qu'il y a au fond de cela une petite vanité, c'est de pouvoir dire que je possède quelque chose de la meilleure et de la plus estimable fille de Bonn. J'ai bien encore le premier gilet que vous avez eu la bonté de me donner à Bonn ; mais la mode l'a rendu si hors de mode [3], que je ne puis plus en rien faire, que de le conserver dans une armoire à habits, comme un objet qui m'est très-cher parce qu'il vient de vous... »

Par une autre lettre adressée à la même, nous voyons qu'au lieu de lui envoyer un second gilet de poil de lapin (comment trouvez-vous ces petits cadeaux germaniques, à la Charlotte ? cela vaut bien le jupon de flanelle anglaise de Mme d'Épinay à Jean-Jacques), Éléonore envoya à Beethoven une belle cravate. Il l'en remercie en ces termes :

« La belle cravate, ouvrage de vos mains, m'a causé la plus vive surprise. Elle a éveillé en moi un sentiment bien douloureux, si agréable que fût la chose par elle-même : elle a fait naître le souvenir du temps passé et la honte de ma part en voyant votre conduite généreuse envers moi !.. »

[1] Il avait, en ce temps-là, donné quelques leçons de piano à la jeune fille. L'ouvrage dont il lui offre ici la dédicace, ce sont les Variations sur l'air de Figaro de Mozart : *Sei vuol ballare*... Plus tard, il lui dédia encore une petite Sonate.

[2] D'Angora.

[3] Cette répétition existe dans la phrase allemande.

Eh bien! est-ce que le mal physique et organique, qui, dès longtemps, peut-être avant qu'il en fit confidence à personne, tourmentait ce pauvre grand homme, n'était pas la cause de ses inégalités de caractère, de ses violences, de son humeur bizarre, farouche, insociable, de ses mélancolies profondes, qui se traduisaient dans ses œuvres en tristesses pathétiques? Songez à ce que doit éprouver un musicien passionné pour son art, un compositeur, homme de génie, qui devient sourd! De là tant de souffrances et tant d'orages! Et ces bizarreries parfois passaient jusque dans son génie.

Mais, à travers toutes ses colères, il était bon, loyal, dévoué, charitable. Il éleva le fils orphelin de son frère Caspar. Il écrit, en 1816, à Wegeler : « Tu es homme, père; je le suis aussi, bien que je n'aie pas de femme. »

Il y a çà et là quelques éclaircies dans ce ciel si sombre. Un jour, il écrit à son cher confident : « Je commence un genre de vie plus agréable, je me mêle un peu plus à la société. Tu aurais peine à croire quelle vie solitaire et triste j'ai menée depuis deux ans! ma surdité m'apparaissait constamment comme un spectre, et je fuyais les hommes : j'ai dû passer pour misanthrope, et je ne le suis guère pourtant!... Ce changement a été opéré par une douce et ravissante jeune fille, qui m'aime et que j'aime... C'est la première fois que je sens que le mariage peut rendre heureux; malheureusement, elle n'est pas dans la même position sociale que moi... Ma jeunesse, je le sens, commence maintenant; si je n'étais pas toujours un pauvre infirme!... »

Dans l'été de 1806 (il avait trente-cinq ans) il se rendit à des eaux minérales en Hongrie, espérant y trouver quelque soulagement à cette infirmité, qui augmentait. C'est de là qu'il écrivit à sa Juliette les trois lettres que M. Schindler a publiées. Quelle était cette Juliette? Beethoven ne l'a confié à personne. Mais ses lettres révèlent qu'un obstacle infranchissable s'élevait entre elle et lui, et leur ôtait tout espoir d'être unis. « Elle lui avait inspiré la *Sonate en ut dièze mineur*, et les effusions de cet amour remplissent la *Symphonie en si bémol*, composée en 1806. Il écrivait en même temps la *Symphonie en ut mineur* et la *Symphonie pastorale*, qui datent des deux années suivantes. La *Symphonie en la* ne vient que plus tard, approfondissement suprême d'une âme que tant de souffrances n'avaient pu rendre que plus aimante! Les lettres à Juliette sont les cris de la passion la plus concentrée, mais les mots lui sont rebelles : « Ma poitrine est pleine de tout ce que j'ai à te dire; il y a des moments où je trouve que la parole n'est rien. » Dans la musique seule il put épancher la tendresse infinie dont son cœur

débordait... Ne pouvant avoir aucun des bonheurs de ce monde, il prit son art comme la langue sacrée qui pouvait élever jusqu'à Dieu les passions humaines. Il s'en fit les ailes qui le portèrent à une vie plus libre, plus heureuse ! — Que celui qui aime écoute cette musique, il y suivra tous les mouvements de son cœur : car il n'est pas un seul de ces accents qui ne soit l'expression la plus vraie des sentiments humains. Mais celui-là seul qui sera digne par son amour de pénétrer les mystères que je soupçonne à peine [1], comprendra dans cette musique comment la passion y devient l'héroïsme, comment elle s'y transfigure dans l'éternel amour. « Ah ! mon Dieu ! écrit-il à son amante, contemple la belle nature, et calme ton âme, qui se révolte contre la nécessité... Notre amour est un édifice divin et éternel comme les citadelles célestes. »

Au reste, s'il en faut croire un autre de ses biographes et amis, les passions amoureuses de Beethoven ne duraient pas longtemps. C'est Ferdinand Ries qui nous dit : « Beethoven aimait beaucoup la société des femmes, surtout les jeunes et jolis visages. Habituellement, quand nous passions près d'une jeune fille un peu agréable, il se retournait, la regardait de nouveau fixement avec son lorgnon, et, quand il s'apercevait que je l'avais remarqué, se mettait à rire ou à ricaner. Il était très-fréquemment amoureux, mais le plus souvent pour peu de temps. Comme je le plaisantais une fois sur la conquête d'une belle dame, il avoua que c'était celle qui l'avait captivé le plus fortement et le plus longtemps ; à savoir, pendant sept mois. »

Nature capricieuse et maladive, « quand par hasard il était gai, nous dit le même biographe, c'était presque toujours jusqu'à la joie la plus folle ; mais cela arrivait rarement..... Avec Beethoven, il n'y avait jamais de milieu. »

Il aimait passionnément la campagne, comme Rousseau, avec lequel il a plus d'une ressemblance. Il y faisait de longues promenades ; il y travaillait en marchant, cueillant de çà de là, du moins avec les yeux, puisque les oreilles étaient fermées, les harmonies suaves, les fraîches modulations de la *symphonie pastorale* et de tant d'autres œuvres adorables !

« De quel chagrin j'étais saisi, écrit-il, quand à côté de moi un de mes amis entendait de loin une flûte, et que, moi, je n'entendais rien ! quand il entendait chanter un pâtre, et que, moi, je n'entendais rien ! j'en ressentais un désespoir si violent, que peu s'en fallait que je ne

[1] A. Dumesnil.

misse fin à ma vie!.... L'art seul m'a retenu : il me semblait que je ne pouvais quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je sentais en moi. Voilà pourquoi j'ai continué cette vie misérable, oh! bien misérable, avec une organisation si nerveuse qu'un rien peut me faire passer de l'état le plus heureux à l'état le plus pénible. »

Et ailleurs : « Ah! si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas quitter volontairement la vie tant qu'il peut faire encore quelque chose de bon, il y a longtemps que ma main m'aurait délivré!... Oh! la vie est belle, mais pour moi elle est empoisonnée à jamais! »

Il n'entendit donc sa divine musique que dans son cœur, et encore lorsque les intermittences de la douleur le permettaient.

Pendant le siége de Vienne par les Français, en 1809, le bruit du canon agissait douloureusement sur son organe malade. Pour ne pas l'ouïr, il se couvrait la tête de coussins et se réfugiait dans une cave.

Cette même année, sa fortune incertaine et son existence précaire allaient le déterminer à accepter la place de maître de chapelle du roi de Westphalie, Jérôme Napoléon; mais, comme il était sur le point de partir, on le retint dans son pays.

Sa cruelle infirmité résista à tous les genres de traitement; elle ne fit qu'augmenter. Enfin sa santé tout entière s'altéra si gravement que les promenades devinrent impossibles. Alors, quand ses souffrances lui laissaient du répit, il relisait Homère, et surtout l'*Odyssée*, son livre favori, retrouvant dans cette poésie d'une naïveté et d'une fraîcheur incomparables les grâces et la simplicité de la nature.

Cette frêle et puissante machine commença à se désorganiser : il ne fut plus possible de ne pas apercevoir des symptômes d'hydropisie. Vers la fin de 1826, le mal augmenta. Beethoven mourut à Vienne, le 26 mars 1827.

Son frère Charles était mort de phthisie.

Est-ce que ces détails physiologiques sur Beethoven et sur ses parents ne mettent pas bien en lumière cette nature à la fois puissante et maladive? Est-ce que tout cela ne nous explique pas ce génie compliqué et mystérieux, qui aux mélancolies d'Hamlet entremêle les suavités odysséennes et les gaietés champêtres? Est-ce que cela ne nous fait pas bien comprendre comment ce pauvre sourd, que son infirmité rendait souvent misanthrope malgré lui, se réfugia dans sa musique,— musique intérieure, inentendue, — et mit toute son expansion dans son art? La musique, c'est là une de ses grandeurs, est de tous les arts celui où

l'homme peut le plus efficacement s'isoler, se dégager du monde extérieur, et se construire un idéal, — de quelques heures, mais infini, — loin des pauvretés du réel.

La musique de Beethoven est tout un monde. Elle est si vaste et si immense qu'elle exprime tous les sentiments, et cela avec une nouveauté pleine d'imprévu et de surprises, avec une fécondité, une abondance d'idées et une grâce qui étonnent toujours et ne lassent jamais, et qui toujours vous rajeunissent et vous consolent.

Beethoven est le Gœthe de la musique, mais un Gœthe chez lequel la sensibilité s'est concentrée par la souffrance solitaire, au lieu de s'affaiblir peut-être par le bonheur. Sa musique est profondément humaine : elle donne une expression et un soulagement à toutes les douleurs ; elle redouble toutes les joies ; elle exalte l'amour et donne l'héroïsme. Elle ajoute, s'il est possible, aux enchantements même de la nature, et vous fait trouver aux bois et aux champs, aux montagnes et et aux lacs, encore plus de beauté.

C'est « qu'il s'était sauvé, comme il le dit lui-même, dans le temple de la nature. » Quand la disposition lui manquait, il sortait, quelque temps qu'il fît, marchait à grands pas à travers les champs, et rentrait riche d'inspiration. Aussi son visage était-il brûlé du soleil comme celui d'un moissonneur. Près d'un village, aux environs de Schœnbrunn, on montre deux chênes entre lesquels il s'asseyait parfois, pour composer, rêver. Là, ce sourd entendait chanter dans son imagination et dans son cœur tous ces accords puissants ou gracieux, joyeux ou pathétiques, qui devaient consoler tant d'autres après lui !

L'amante de Werther, se mettant à la fenêtre pendant la nuit, s'écriait, dans un transport d'enthousiasme : « O Klopstock ! » Mais moi, que de fois dans les sombres jours de mes premières années d'exil, alors que la musique seule adoucissait par moments le regret de la patrie et de la liberté, je me suis écrié dans mon cœur, avec des larmes de tendresse et de reconnaissance : « O Beethoven ! »

Une autre organisation maladive, Weber, était aussi, comme diraient les physiologistes, un sujet suprà-nerveux. Il mourut phthisique.

Quelle exquise sensibilité ! Lui aussi, il eut pour nourrice la nature. Ce fut toute sa société dans son enfance et sa jeunesse solitaires. Il en recueillit avidement les bruits et prêta ces voix aux vagues tristesses d'une âme inquiète, agitée de pressentiments funèbres. Quelle angoisse pénétrante dans cette mélodie qu'on nomme sa dernière pensée, son dernier soupir !

Mais je dois me hâter. J'indique seulement.

La musique de Bellini qui respire une grâce délicate et triste, et qui, avec des motifs peu nombreux, souvent répétés, nous pénètre d'un charme si doux, auquel une certaine monotonie ne gâte rien, n'exprime-t-elle pas cette nature tendre et ce tempérament à la Millevoye, avec un peu plus de puissance, mais destiné aussi à mourir jeune, pour avoir été trop aimé des femmes et pour les avoir trop aimées? « Femmes, par qui je meurs! »

On se rappelle ce que nous avons dit des phthisiques. Voilà Bellini et Weber, et après Pergolèse et Mozart. Je pourrais nommer aussi Mendelssohn, et tant d'autres! Et Virgile, le tendre poète, qui mourut jeune, d'une maladie de langueur, comme il se détache en mélancolie sur toute cette antiquité si contente de vivre! C'est par ordre des médecins qu'il s'en allait en Grèce, quand Horace, son ami, lui adressait cet adieu si tendre!... Virgile mourut au retour.

Dans la musique de Chopin, vous trouvez, comme dans celle de Weber, une nature maladive et exquise, avec une nationalité très-accusée.

Rossini! c'est la joie, l'esprit et la santé : nature méridionale, italienne, et tempérament nervoso-sanguin. C'est la vie, la puissance et l'allégresse! C'est la sensualité, la jouissance, — et le pathétique en même temps! — Par-dessus tout, la grâce heureuse, « la grâce, fleur de la vie! » comme dit Pindare : *charis phytalmios*.

Jusque dans l'ouverture du sujet le plus sombre, la *Semiramide!* — quoi de plus tragique? — ne voilà-t-il pas que cette nature joyeuse brode un *allegretto* délicieux? — Et, dans *Guillaume Tell*, son chef-d'œuvre, comme il entremêle, aux accents sublimes de la liberté helvétique les gaietés pastorales et les chants d'hyménée!

Sa première éducation, même musicale, fut à la diable. Quoique fils de musicien, comme Beethoven et comme Mozart, il ne se soucia pas d'abord du contre-point ni de la fugue : il commença tout bonnement par mettre en partitions, sans trop savoir comment, des quatuors et des symphonies de Mozart et de Haydn : régime facile et doux, surtout pratique, meilleur que toutes les théories pour une organisation bien douée. Ainsi, deux grands génies en formèrent un troisième. Ils en ont formé bien d'autres encore, — tous de tempéraments divers.

Meyer-Beer, non moins grand que Rossini, mais d'une nature tout autre, génie germanique, génie du nord, et d'un tempérament nervoso-bilieux, triomphe dans le sombre et dans le terrible. Quoiqu'il ait aussi, quand il veut, bien de l'esprit et de la grâce, témoin les deux premiers actes des *Huguenots*, il excelle ordinairement, soit dans le grandiose fantastique et dans l'épouvante, soit dans les déchirements pathétiques, soit dans le fanatisme ardent.

Ici, soyez-en sûr, vous n'avez plus affaire à un homme gros et gras, sanguin et pléthorique; mais à un petit homme frêle et jaune, chez qui le travail des créations profondes s'opère lentement par une concentration extrême. On sent une grandeur née d'un effort puissant, une harmonie savante et compliquée.

Mais, chez Rossini, tout coule de source : il n'a qu'à se laisser aller. Si quelquefois cette facilité admet quelques formules un peu banales, prenez-vous en à sa nature heureuse, épicurienne, contente de vivre, et à son pays de soleil.

Réciproquement, si chez Meyer-Beer vous sentez l'effort de la lutte, prenez-vous en à son tempérament, à sa complexion orageuse, volcan de bile et de nerfs,— complexion analogue à celle d'Eugène Delacroix, également petit, également jaune, également noir, également avec des yeux de flamme, — hélas! ils viennent de s'éteindre! — également terrible, pathétique et sublime. — Regardez Meyer-Beer, à Spa, se promenant assis de côté sur son ânesse, dans une selle de femme, ses genoux maigres serrés et repliés, son corps frêle concentré sous un petit parasol de couleur écrue, son visage nervoso-bilieux absorbé dans la méditation; un souffle le renverserait : aussi l'ânesse, qui le connaît, marche-t-elle toujours au pas. Ce grand génie, il a le corps d'un enfant maigre; il n'a de corps que juste ce qu'il en faut pour porter une tête admirable. — Rossini, au contraire, a un corps, je vous jure! et un corps qui s'épanouit de plus en plus! et des yeux qui sont des torrents d'esprit!

Je dirais bien aussi, si je voulais, quel est le tempérament d'un autre musicien, aujourd'hui célèbre : grande fécondité, mais un peu grossière. Elle me rappelle qu'au temps des guerres du premier Empire français, il y avait des primes pour les fortes femmes qui mettaient au monde beaucoup de garçons : il me semble que le public italien, dans son enthousiasme excessif, décerne une prime de ce genre à cette Muse peu spiritualiste, d'une fécondité incontestable, mais parfois brutale. Je ne conteste point qu'il y ait des beautés réelles au milieu de ces

bruyantes vulgarités; mais peut-être que les vulgarités enterreront les beautés. En tout cas, elles les compromettent.

La musique tapageuse ressemble à la grosse éloquence et au vin bleu. En musique comme en littérature, l'emphase, la plupart du temps, n'est que l'effort de la vulgarité pour atteindre à la grandeur. Les natures moralement médiocres qui essayent d'arriver à la sublimité n'arrivent qu'à l'emphase, — à peu près comme les esprits malsains, qui n'ont pas le charme et la grâce, n'arrivent qu'à la manière. La manière est, à dire vrai, la caricature de la grâce; l'emphase est la contrefaçon de la grandeur.

A mon avis, en musique comme en littérature, l'idée vaut mieux que la sonorité, et le sentiment vaut mieux que l'idée.

La musique à laquelle nous faisons allusion a été qualifiée de démocratique. C'était apparemment par des personnes qui n'aiment pas la démocratie.

Il y en a une autre, pour le dire en passant, qu'un spirituel et malin critique, M. Gustave Bertrand, qualifie plaisamment de musique diplomatique : c'est celle de M. de Flotow.

« M. de Flotow, dit-il, est un Allemand de la haute Allemagne, authentiquement né à Tentendorff, — cela est dur à dire; — destiné dès l'enfance à la carrière des chancelleries, M. de Flotow a transporté dans la musique cet heureux don de sociabilité et d'entregent qui distingue les diplomates, et qui efface légèrement la physionomie, l'allure, l'accent du pays natal, pour y substituer une politesse tout éclectique, une amabilité tout internationale. La musique de M. de Flotow n'accuse sensiblement aucune nationalité, et le fait également bien venir à Paris, à Londres, en Allemagne, en Italie. C'est un Philinte musical, à qui le succès doit toujours sourire. »

Qu'y a-t-il, dites-moi, de plus français que la musique de Méhul et d'Auber? de plus parisien que celle d'Adam et d'Offenbach?

Comme chaque essence d'arbre porte ses fruits, chaque complexion produit ses talents. Un jour on demandait au chanteur Geraldi ce qu'il pensait de Jenny Lind. — « C'est un talent blond, » répondit-il.

Ce mot ouvrirait tout un aperçu, qui aurait l'air d'un paradoxe, mais qui ne serait pas sans vérité : c'est qu'il y a dans les arts et la littérature deux races distinctes : les talents blonds et les génies bruns. Par

exemple, dans la littérature française, est-ce que Joinville, François de Sales, Racine, Mme de la Fayette, Massillon, Bernardin de Saint-Pierre, Lamartine, ne sont pas des talents blonds? Est-ce qu'au contraire Rabelais, Regnier, Molière, Corneille, la Fontaine, Bossuet, Jean-Jacques Rousseau, Balzac, Victor Hugo, — quoique celui-ci ait été blond jusqu'à vingt-trois ans, — ne sont pas des génies bruns? — En peinture, Raphaël d'un côté, Michel-Ange de l'autre, nous représenteraient cette double race, — qui se retrouverait de même dans tous les arts.

Le docteur Huffland, qui connut Mozart, raconte une curieuse conversation de ce grand musicien, au sujet des diverses espèces de voix humaines :

« Je n'ai, lui disait Mozart, qu'à jeter un coup d'œil sur un homme ou sur une femme pour savoir quelle espèce de voix ils ont.

» Le ténor de poitrine est trapu et de taille moyenne. Ses cheveux sont ordinairement châtains. La voix de ténor, qui est la plus étendue et la plus complète, exige une constitution robuste, une large poitrine bombée. Ces constitutions sont petites de taille avec des cheveux châtains, cette couleur annonçant une plus grande somme de force que le blond ou le brun. Ils ont, en outre, le cou long et épais, la tête dégagée, les pieds et les mains relativement petits, mais ils sont plutôt laids que beaux. Quand un homme de grande taille a une voix de ténor, c'est *une voix de gorge*, qu'il perd d'ordinaire entre trente et quarante ans. Le vrai ténor, au contraire, est dans toute sa force à trente-cinq ans, et sa voix parfois se conserve jusqu'à l'âge de soixante ans.

» Il en est de même de la voix de femme appelée *soprano*. Les grandes belles femmes ont d'ordinaire une voix de *contralto*, jamais un *soprano* pur. Les grandes cantatrices, — et on n'est jamais une grande cantatrice sans une voix de *soprano*, le ténor des femmes, — sont toutes de taille moyenne ou petite. Elles ont la poitrine large et de la gorge. Elles sont rarement très-belles, mais ordinairement très-intelligentes. Quand, par hasard, elles sont jolies, elles réunissent tout ce que Dieu a rêvé de beau, de grand et d'enivrant.

» Les plus beaux hommes ont d'ordinaire une voix de *baryton*. De même, les *mezzo-soprani* sont les plus belles femmes.

» C'est pourquoi j'ai fait de mon Don Juan un baryton : on m'a parfois reproché de n'en avoir pas fait un ténor ; mais un ténor est rarement un homme à bonnes fortunes : le baryton est l'homme aimable de la société. Il arrive souvent que les barytons perdent leur voix de bonne heure.

» Dès que l'homme dépasse la taille plus que moyenne, il a une voix de basse. Plus la taille monte, plus la voix descend! Le baryton-basse et le baryton-ténor peuvent se reconnaître à la taille : le premier est plus grand que l'autre. Je n'ai connu *qu'un seul basse* petit et gros. C'était un monstre. Sa voix était aussi extraordinaire que lui.

» Il en est de même des *contralti* du sexe féminin.

» En général, les ténors et les soprani sont d'une constitution plus robuste que les autres voix. Naturellement. Il leur faut plus de force et plus de souffle! Eux seuls tiennent tout! Ils réunissent en effet les trois voix humaines.

» Et ces grands colosses de basses, que l'on croit si forts, j'en ai vu que de petits ténors renversaient d'un seul bras. Il sont d'ailleurs plus souvent malades. En général, les petits sont plus robustes que les grands. »

Tels sont les principaux traits de cet amusant aperçu physiologico-musical.

En résumé, on voit que la physiologie est de mise aussi bien en musique qu'en littérature. Elle l'est également en peinture, en statuaire et en architecture, — ce que je ferai voir rapidement.

ÉMILE DESCHANEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE ROMAN DE CÉLESTIN[1]

XVII

Après avoir quitté Mme de Roncoux, Marie marcha longtemps sans savoir où ses pas la conduisaient. Tout à coup, elle se trouva devant une église; à cette vue, un vif sentiment religieux remplit son cœur; elle éprouva le besoin de prier, de confier ses douleurs à Dieu, ce dernier ami des malheureux.

En entrant dans l'église, à une heure où les fidèles y sont peu nombreux, elle aperçut, agenouillée sur une chaise, immobile et le visage caché par ses mains, une femme entièrement vêtue de noir, dont l'aspect la fit tressaillir, comme la vue d'un serpent sur lequel on va mettre le pied.

Une pâleur mortelle envahit son front, ses yeux doux s'allumèrent et devinrent presque méchants; elle se retira dans l'ombre d'un pilier, et couva du regard cette femme qu'elle reconnaissait trop. Elle ne songea pas un seul instant à se retirer, elle oublia de prier, son âme entière passa dans ses deux prunelles.

Un quart d'heure s'écoula. Les quelques personnes éparses dans le sanctuaire se retirèrent l'une après l'autre, et les deux femmes restèrent seules, immobiles toutes deux.

On entendit un bruit de pas : celle qui semblait prier ne fit aucun mouvement : Marie se retourna et aperçut Célestin. Il lança autour de lui un coup d'œil interrogateur, sans distinguer sa femme, dissimulée

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1863.

dans l'ombre d'un pilier. Alors il s'avança vers la personne agenouillée et lui toucha légèrement l'épaule. Antonine se leva lentement, referma lentement le livre de prières qu'elle tenait à la main, se signa de l'air le plus naturel du monde, et suivit, de son pas nonchalant et cadencé, Célestin qui sortit avec elle par une porte basse ouverte derrière le chœur.

Dès qu'ils eurent disparu, Marie se précipita comme une folle vers la porte; elle s'était refermée derrière eux, mais au moment de la pousser, la jeune femme s'arrêta et s'appuya en chancelant contre la muraille humide et glacée. L'impression de froid qu'elle ressentit à la main ranima son esprit.

— Qu'allais-je faire? murmura-t-elle. — Les suivre, à quoi bon? Je n'en ai vu que trop! Me dresser entre cette femme et Célestin, leur reprocher leur trahison? Ce serait me perdre à jamais. Je le connais bien à présent : son orgueil est impitoyable. J'aurais dû, pour me faire aimer de lui, flatter ses passions, l'admirer sans cesse. Je ne l'ai pas voulu, ce rôle me semblait avilissant pour nous deux. Mais aujourd'hui, si je l'humilie devant cette femme, si je lui prouve ses torts, son parjure, il me haïra, tout sera fini entre nous.

Marie pressa son front dans ses mains, et resta un moment silencieuse.

— Cette existence ne peut durer, reprit-elle avec force. Je n'ose pas m'adresser à lui! eh bien, je m'adresserai à *elle*. — Je ne crains ni sa haine, ni son désespoir.

Alors, serrant son châle contre sa poitrine, la jeune femme sortit de l'église d'un pas résolu. En quelques instants, elle atteignit la maison où demeurait Mme Warner, et agita fortement la sonnette. Une vieille femme de ménage au type campagnard vint lui ouvrir.

— Madame Warner? demanda Marie.

— Elle est sortie.

— Je le sais, mais je l'attendrai.

— Quand madame sort, elle rentre tard, et vous attendrez longtemps sans doute.

— Peu m'importe. Je ne suis pas pressée.

En disant ces mots d'un son de voix qui n'admettait pas de réplique, la jeune femme repoussa la domestique, et pénétra dans l'appartement.

Le premier objet qui frappa ses yeux, fut une pendule sur la cheminée.

— Deux heures et demie, murmura Mme Célestin. — M. Warner

rentre tous les jours à quatre heures. Antonine sera ici dans une heure au plus tard.

Alors elle parcourut le petit salon avec agitation, couvant chaque meuble, chaque objet d'un regard fébrile, comme si elle eût dû y lire sa destinée.

A trois heures et demie, en effet, Antonine rentra.

Marie l'entendit demander à la servante si personne n'était venu dans le cours de la journée.

— Si fait, répondit la vieille Marianne. Une dame vous attend au salon.

— Ah! vraiment, s'écria Mme Warner, et, sans s'informer du nom de la visiteuse, elle ouvrit la porte du salon et se trouva en face de Marie debout.

A cette vue, Antonine stupéfaite s'arrêta sur le seuil, tandis que son visage changeait rapidement de couleur.

Un instant les deux femmes se regardèrent en silence, puis Antonine ferma soigneusement la porte derrière elle, et s'avança vers Mme Célestin, en ébauchant un sourire incertain.

— Vous semblez étonnée de ma présence, dit tout à coup Marie dont la nature loyale répugnait aux positions fausses.

— J'avoue... balbutia Antonine d'un air fort troublé.

— Voilà une heure que je vous attends, reprit son interlocutrice.

— Ne prévoyant pas votre visite, j'étais sortie.

— Avec Célestin, je le sais.

— Avec Célestin! répéta Antonine, et elle jeta un regard d'angoisse autour d'elle.

— Rassurez-vous, on ne peut nous entendre; nous sommes seules, bien seules. M. Warner ne rentre qu'à quatre heures.

— Je ne vous comprends pas, répondit Antonine en essayant de se renfermer dans son calme habituel.

— Oh! ne niez pas! Je vous ai vue dans l'église. Un livre de prières à la main, vous comptiez les minutes qui vous séparaient de l'instant du rendez-vous.

— Vous m'avez vue?...

— Aujourd'hui.

Sous le regard de Marie, Antonine eut peur!

— Je suis perdue! pensa-t-elle. Elle sait tout, et bientôt M. Warner va revenir de son bureau. Que dire à mon mari s'il la rencontre, si elle parle?

— Madame, murmura-t-elle, ne soyez pas sans pitié pour moi.

— Cette pitié que vous osez implorer de moi, l'avez-vous eue pour moi ?

— Avant de me condamner, laissez-moi vous expliquer....

— Comment une femme mariée, reçue par charité chez une autre femme, lui vole son mari, détruit son bonheur, s'introduit dans un ménage où elle a trouvé l'accueil le plus généreux? Non, madame, gardez vos explications, je n'en veux pas.

— Ah! vous êtes impitoyable!

— Vous vous trompez. Si j'étais impitoyable, c'est à M. Warner que je parlerais dans ce moment.

— Vous vous croiriez dans votre droit, sans doute, mais si coupable que je vous paraisse, je ne mérite ni votre haine, ni votre mépris. Les apparences sont contre moi, je le sais. Est-ce pourtant ma faute? J'ai lutté jusqu'à ce jour avec énergie et succès. Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur, si je pouvais vous raconter....

— Je vous en dispense, interrompit Marie. Je ne veux, je ne dois pas entendre votre confession. Dieu seul peut lire dans les cœurs, et, si vous avez des excuses, je souhaite qu'elles suffisent à rassurer votre conscience. Notre situation à toutes deux est très-simple : Célestin vous aime, et vous aimez Célestin....

— Il m'aime, il est vrai, mais moi....

— Ah! ne me dites pas que vous ne l'aimez pas, je vous mépriserais trop.

— La jalousie vous égare, s'écria Antonine avec force. Un simple hasard....

— Madame, interrompit Marie, écoutez bien mes paroles : elles sont solennelles et méritent qu'on les pèse. Depuis des années, je suis la femme légitime de l'homme avec qui vous étiez, il y a peu d'instants. Depuis des années, je souffre par cet homme et pour cet homme. Il ne m'aime pas, je le sais; mais je l'aime, moi, et il m'appartient, comme vos enfants vous appartiennent, comme vous appartenez à M. Warner. Je suis sans famille, Dieu m'a refusé la joie d'être mère, je n'ai donc au monde que Célestin; il est ma vie entière. Cette vie est cruelle, douloureuse, soit; mais c'est ma vie après tout. J'ai le droit d'être malheureuse avec lui et par lui, mais avec lui seul et par lui seul.

En ce moment la pendule sonna quatre heures.

— Madame... s'écria Antonine.

— Votre mari va rentrer, et le mien doit être rentré, répondit la jeune femme avec cette ironie profonde dont les femmes parfois savent

remplir un simple mot. — Aussi, je me retire ajouta-t-elle après une seconde de silence. Je vous accorde un mois, s'il le faut, mais dans un mois que Célestin soit libre et ne vous connaisse plus. Vous m'avez comprise?

Antonine se tut.

— Je ne veux pas vous menacer. Cependant, retenez bien ceci : pour rompre cette liaison, je suis capable de tout.

En prononçant ces paroles, Marie sortit, laissant Antonine anéantie.

Dès que la présence de sa rivale ne la soutint plus, Marie se trouva privée de toute énergie. Une violente réaction s'opéra dans son âme plus faite pour l'amour que pour la haine, pour le dévouement héroïque et quotidien que pour la lutte active et brutale. Elle ne voyait plus clair, ses jambes tremblaient sous elle, un bourdonnement intolérable remplissait ses oreilles, elle avait la tête perdue, et sa raison ébranlée succombait sous tant de secousses rapides, de douleurs aiguës.

En ce moment une voix doucereuse éveilla son attention.

— Grand Dieu ! dans quel état je vous rencontre ! s'écriait cette voix. Vous êtes pâle comme une morte ! Pauvre femme ! je le comprends.

La personne qui prononçait ces paroles n'était autre que Palmyre.

— Vous ne songez pas à rentrer chez vous, faite comme vous voilà ?

— Célestin doit m'attendre, balbutia Marie.

— Justement, ma chère amie ! Vous n'avez pas le sang-froid nécessaire pour affronter sa présence. Je sais tout ! Pauvre victime ! Venez chez moi, vous reprendrez vos esprits.

Marie comprit, en effet, que, dans l'affaissement nerveux où elle se sentait, il était au-dessus de ses forces de voir Célestin, de lui parler.

— Vous avez raison, répondit-elle, emmenez-moi. D'une main tremblante, elle saisit le bras de Mme Cressonneau.

Dès que les deux femmes furent seules dans la chambre de Palmyre, cette dernière enleva lestement le châle et le chapeau de sa compagne, la fit asseoir, lui mit un tabouret sous les pieds, prit une chaise, se posa en face de Marie, dont elle saisit les deux mains, et la regarda fixement. Marie la laissait agir et ne sortait pas de son abattement profond.

— Voyons, chère amie, vous êtes réellement à faire peur ! Parlez-moi donc, vous pouvez avoir pleine confiance en moi ; vous connaissez mon dévouement sans borne, ma discrétion à toute épreuve. La tombe ne garde pas mieux que moi un secret quelque terrible qu'il soit : du reste, je sais le malheur qui vous accable. J'en ignore seulement les détails.

— De quel malheur parlez-vous ? demanda Marie, ramenée par ces paroles au sentiment de la réalité.

— Ne soyez pas mystérieuse avec moi. Je les ai rencontrés, pauvre bonne amie ! ajouta Palmyre d'une voix basse, accompagnée d'un regard expressif.

— Vous avez rencontré Célestin et Mme Warner ? s'écria la jeune femme en se redressant avec un mouvement convulsif.

— Eux-mêmes, il y a quelques heures, bras dessus, bras-dessous, se promenant au bord de la rivière, sous les grands peupliers.

— Vous les avez vus ! répéta Marie brisée par ce dernier coup.

Son malheur ne lui appartenait plus. Son martyre divulgué perdait sa sainteté. Palmyre les avait vus, d'autres aussi, peut-être, avaient rencontré le couple adultère. La ville en parlerait. On plaindrait Marie, ou l'on se moquerait de Mme Célestin, tandis que la réputation de Célestin deviendrait la proie des commentaires de tous les sots, de tous les oisifs. Cette idée la bouleversa. Elle consentait à mourir de la trahison de celui qu'elle aimait, mais elle ne voulait pas qu'il fût avili.

— Comme vous êtes défigurée, reprit Palmyre. Prenez de l'eau sucrée avec un peu de fleur d'oranger, cela vous remettra, c'est mon remède.

Ce disant, elle courut à sa commode où se dressait triomphalement un verre d'eau en cristal, gagné dans quelque loterie.

— Ils ne prenaient donc aucune précaution, ils ne se cachaient même pas ? s'écria Marie. — C'est horrible ! c'est insensé !

— Au moment où je les ai rencontrés, ils se croyaient seuls et ils ne se doutaient guère du hasard qui m'a mise sur leur chemin sans qu'ils me vissent. Célestin vous trompe... Il aime une autre femme ! continua Palmyre avec une extrême volubilité ; c'est prodigieux ! qui l'aurait cru ? Ah ! mon Dieu, je n'en reviendrai jamais ! Un homme si froid, si insensible, qui ne m'a pas regardée deux fois depuis que je le connais ! Je dois être toute pâle. A qui se fier ? J'aurais juré que M. Célestin était incapable d'une pareille faiblesse. Il n'a pas l'air du tout d'un de ces hommes ardents qui... Je n'oserai plus me présenter chez lui ! S'il allait... Agésilas est jaloux comme un tigre ; s'il savait à quel danger je m'exposais innocemment. Une fois, je m'en souviens, je suis restée seule une ou deux minutes avec M. Célestin : il ne m'a pas adressé la parole, mais j'étais devant la glace, debout, et je le voyais sans qu'il s'en doutât. Il me regardait avec des yeux... Quels yeux ! Et penser que je n'ai pas compris ! Je crois y être encore ; me voilà tremblante.

En disant ces mots, Palmyre vida d'un seul trait le verre d'eau sucrée

destiné à Marie. Ce breuvage rafraîchissant parut apporter un calme salutaire à Mme Cressonneau.

— Il ne songeait pourtant guère à vous, répondit Marie.

— Qui vous dit le contraire, ma chère? répliqua Palmyre. Je ne veux pas faire ce qu'il faut pour encourager ces passions monstrueuses; ce n'est pas à moi qu'on oserait s'adresser. Je sais, Dieu merci, comment on repousse les hommages, et ce pauvre Agésilas ignore encore, ignorera toujours les dangers dont ma vertu l'a sauvé. — Aimer Mme Warner! En effet, je ne ressemble pas le moins du monde à cette femme... géante, et j'en remercie le ciel. Eh bien, franchement, il n'a pas de goût votre mari. Cette femme-là, mais c'est un vrai carabinier! Oh! il est inexcusable! Qu'allez-vous faire?

— Je n'en sais rien. Je sors de chez ma mère adoptive, je lui ai ouvert mon cœur, j'ai imploré d'elle une parole de pitié, un conseil, elle m'a repoussée! Personne, personne ne m'aime!

— Quelle erreur! Je vous adore! Je crois même que je ne vous ai jamais tant aimée qu'aujourd'hui. Racontez-moi les faits dans leur plus grand détail. Comment cela s'est-il passé, comment avez-vous découvert cette épouvantable trahison? Depuis quand êtes-vous instruite de votre malheur?

Marie, comprenant qu'elle ne pouvait plus compter sur la discrétion de Mme Cressonneau qu'en paraissant lui montrer une grande confiance, lui raconta une partie des faits que nous savons déjà. Toutefois, elle garda le silence sur la scène de l'église et sur son entrevue avec Mme Warner. Elle ne dévoila à son amie que les faits impossibles ou inutiles à cacher. Plus d'une fois, Palmyre interrompit ce récit par des exclamations pleines d'horreur, par des phrases où respirait la plus exquise sensibilité.

— Cela ne m'étonne pas, répondit-elle lorsque Marie eut terminé sa confidence; il fallait vous y attendre. Pourquoi introduire une femme chez vous, la présenter à M. Célestin, la laisser seule avec lui pendant des heures entières? On n'est pas plus imprudente, et si vous n'étiez pas ma meilleure amie, je dirais presque que vous avez mérité votre sort.

— Vous êtes dure. Ne trouverai-je donc nulle part un peu de sympathie?

— Voyons, ne vous désolez pas. Je suis pour vous, ma chère Marie; vous ne pouvez en douter.

— D'ailleurs, si je fus imprudente, n'est-ce pas votre faute, autant que la mienne? N'est-ce pas vous qui m'avez fait connaître cette femme,

qui m'avez engagée à la recevoir, à la mettre en rapport avec mon mari ?

— Allez-vous donc me reprocher mes bonnes intentions, et tout le mal que je me suis donné pour vous être utile ? Vous ai-je jamais dit de ne pas exercer la surveillance que j'eusse bien certainement exercée à votre place ? Devais-je vous apprendre comment on défend son intérieur ? Je supposais que vous le saviez, et je n'eusse guère songé à vous donner des leçons sur ce point.

— Vous avez raison, murmura Marie complétement abattue, et craignant de s'aliéner la bienveillance de la seule personne qui parût disposée à lui en témoigner.

— Je ne me conduis pas ainsi avec Agésilas, moi, et pourtant, je suis sûre de son amour et de mon influence sur lui. On vous a dit qu'il était susceptible, querelleur, d'un abord difficile ; vous avez vu que nous vivions fort retirés, qu'excepté vous et M. Célestin, nous n'avions aucunes relations suivies d'amitié. Eh bien, tout cela est mon œuvre. J'ai irrité la susceptibilité d'Agésilas, j'ai développé les côtés ombrageux de son caractère, j'ai éloigné quiconque semblait prêt à prendre une place dans son cœur ; j'ai voulu qu'il m'aimât seule, et qu'il n'entendît que moi ; aussi mon mari m'adore et m'obéit.

— Vous êtes habile, et vous avez raisonné votre affection pour M. Cressonneau ; moi, j'aimais Célestin.

— J'aime Agésilas, mais je l'aime tel que je l'ai fait. S'il sortait de la voie que je lui ai tracée, je le détesterais, et je deviendrais sans pitié à son égard.

Marie regarda Palmyre avec un étonnement naïf. Cette profession de foi, cet exposé de principes lui révélaient un monde nouveau. Cette décision, ce calcul apporté dans des questions de sentiment, déroutaient son intelligence.

— Ainsi, pensait-elle, les sourires de cette femme, ses caresses, les intonations de sa voix, les complaisances qu'elle affecte pour les travers de son mari, l'indulgence dont elle couvre les faiblesses qui le rendent insupportable aux yeux des étrangers, rien de tout cela n'est de l'amour ou de l'illusion. Elle joue une comédie longuement préparée, elle récite un rôle étudié chaque jour, elle ne conserve son mari qu'à condition de rester toujours maîtresse d'elle-même, de penser toujours à son but, et d'user de diplomatie avec celui dont elle est adorée comme on en use avec ses plus redoutables ennemis !

Palmyre vit la stupéfaction de Marie, et la prit pour de l'admiration.

— Je me laisse aller à vous expliquer ma conduite, non par vanité, mais dans l'espoir que mon exemple vous servira de leçon, continua Mme Cressonneau d'un air de protection et de contentement de soi-même. — Vous êtes vraiment une singulière personne. Vous semblez apprendre pour la première fois, ce que toutes les femmes savent par cœur le lendemain de leur mariage. Depuis longtemps déjà, je blâmais vos manières avec M. Célestin. Il n'est pas aimable, j'en conviens, mais nous autres, pauvres femmes vertueuses, nous n'avons que notre mari : gardons-le à tout prix.

— Vous eussiez échoué auprès de Célestin...

— Mme Warner a réussi pourtant. Elle le mène à sa guise, soyez-en certaine. Suivant son caprice, il sera bon ou méchant avec vous, et rien ne s'accomplira chez vous désormais sans qu'elle l'ait voulu, permis ou préparé.

— Je sortirai de cette horrible position!

— Oui, si vous osez montrer de la résolution, si vous faites peur à Célestin.

— Lui faire peur, à lui!

— Il faudrait le menacer d'un scandale, ne pas lui laisser un instant de repos ni de tranquillité.

— Un scandale! jamais.

— A votre place, je crierais, j'appellerais les voisins, ou je lui arracherais les yeux. Croyez-vous qu'il ne reculera pas devant cet esclandre, s'il vous en croit capable? Il renoncera plutôt à Mme Warner qu'à sa réputation d'honnête homme.

En ce moment, la conversation des deux femmes fut interrompue par l'arrivée d'Agésilas.

— A demain, murmura aussitôt Palmyre à l'oreille de Marie. Je songerai à votre affaire, et je vous donnerai certainement un bon conseil.

XVIII

En effet, le malheur qui frappait Marie touchait vivement Mme Cressonneau. Cette dernière était exaspérée de la conduite de Célestin, elle regardait comme une insulte personnelle cet amour adultère qu'on ne lui avait pas offert. Comment, elle avait été pendant des mois entiers chez Marie; elle avait, pendant des mois entiers, prodigué sous les

yeux du misanthrope ses grâces et ses manières enchanteresses, sans attirer son attention même passagère, et Mme Warner, en quelques semaines, accomplissait cette conquête difficile ! Palmyre se sentit horriblement humiliée, et se reprocha bien amèrement d'avoir connu Antonine. Se faire aimer à côté de Palmyre, quelle indélicatesse ! Aussi Palmyre éprouva un vif besoin de vengeance. Elle épousa la querelle de Marie avec une incroyable ardeur, et chercha de toutes les forces de sa volonté une punition à des faiblesses impardonnables, du moment où la compagne d'Agésilas n'en était pas l'objet et la complice.

Il y a, en France, deux ou trois femmes qui ne sont vertueuses qu'à leur corps défendant; on ne les a jamais à ce sujet consultées sur leur goût; pour elles, l'honneur n'est point un devoir de choix, c'est un devoir imposé; personne ne leur fait la cour, ne les invite à commettre une faute, qu'elles s'interdiraient sans doute, mais dont elles aimeraient, du moins, à braver la tentation. Ces deux ou trois femmes sont d'une implacable sévérité quand il s'agit des faiblesses d'autrui; elles ont réservé leur indulgence pour le jour où elles auront à repousser des obsessions qu'on ne se permet guère à leur endroit. Palmyre faisait partie de ce bataillon féminin qui ne connaît pas le feu.

Elle oublia complétement Marie; elle ne songea pas à ses souffrances, aux angoisses de l'épouse trahie; elle pensa seulement que Célestin, ayant à choisir entre Antonine et Palmyre, avait aimé Antonine et dédaigné Palmyre. Pouvait-on lui dire plus clairement combien sa petite personne maniérée manquait de charme et de séduction? Sa vanité tout entière se révolta sous cet affront sanglant. Toutefois, elle ne put s'empêcher de constater avec quelle louable prévision elle avait détourné le danger dont une femme si redoutable l'eût menacée, en pointant contre Agésilas les batteries meurtrières qui avaient amené la défaite de Célestin. Elle se félicita d'avoir échappé à la foudre, en la dirigeant sur Marie, mais cette satisfaction ne calmait point son irritation. — Le danger était loin, l'humiliation était proche.

Pendant une longue nuit, elle chercha le moyen, non pas de sauver Marie, mais de punir vertement Antonine, et de lui prouver qu'il y a des inconvénients graves à cueillir le fruit défendu..... à ses amies.

Le lendemain donc, Palmyre se leva en même temps qu'Agésilas, et attendit avec impatience l'heure de son départ pour l'administration où il travaillait. Dès qu'elle le crut suffisamment éloigné, sa femme se précipita chez Marie : elle la trouva seule. Après l'avoir tendrement serrée dans ses bras :

— Je tiens la solution, lui dit-elle. Vous êtes sauvée, grâce à moi.

Marie, sans accorder beaucoup d'estime à Mme Cressonneau, et tout en regrettant de l'avoir en tiers dans le secret de ses souffrances, ne la croyait pas méchante. Elle fut touchée des preuves d'affection qu'on lui donnait, et ne devina pas la nature des sentiments qui poussaient la tendre moitié d'Agésilas à faire sienne une injure à laquelle elle semblait au premier abord si étrangère. Elle ne comprenait pas cette jalousie dont sont dévorées quelques femmes, à la vue des hommages qu'on ne leur adresse pas. Elle ne comprenait pas non plus combien la trahison de Célestin donnait à Palmyre de supériorité sur Marie. En effet, si la victoire d'Antonine humiliait Mme Cressonneau, cette dernière prenait sa revanche avec Marie. Hier, Palmyre était son égale; aujourd'hui, elle pouvait lui dire : — Votre époux vous délaisse, le mien m'adore !

— Quelle solution m'apportez-vous? demanda Marie.

— Écrire à M. Warner !

Cette idée répugna visiblement à la jeune femme. Elle avait menacé Antonine en la quittant, mais sans avoir résolu de quelle façon elle accomplirait sa menace. Elle avait songé à M. Warner, mais elle voulait lui parler, non lui écrire, suivant la pente naturelle de son caractère loyal, porté aux démarches nettes et franches. Cependant, parler au mari, comme lui écrire, n'était-ce pas dénoncer Antonine? Or, cette idée de dénonciation éveillait au fond de sa conscience une susceptibilité difficile à apaiser. Cette manière de lutter lui paraissait odieuse, quoiqu'elle n'en vît pas d'autre dans la situation déplorable où elle se débattait en vain.

Toutefois, répondant plutôt à sa pensée intime qu'aux paroles de Palmyre :

— J'ai songé un instant, lui dit-elle, à m'adresser à M. Warner...

— Vraiment ! ce moyen, croyez-moi, est le meilleur, le seul bon. De la sorte, vous punissez Antonine par où elle a péché, et M. Célestin ne pourra s'en prendre à vous.

— Sans doute, mais comment parler à M. Warner, sans désigner Célestin à sa colère? Si cette démarche amenait un duel, peut-être la mort d'un homme, à coup sûr le déshonneur de deux personnes, l'une que j'aime, l'autre qui n'est pas coupable? Ai-je même le droit, pour sauvegarder mon bonheur, de perdre celui d'un innocent? M. Warner aime sa femme : quelle honte, quelle douleur pour lui ! L'irai-je frapper de la même arme qui me tue? Oh ! cette femme est bien forte, sa position est inattaquable. Je n'avais pas encore pensé à ces difficultés invincibles. Je suis perdue, perdue sans ressource !

Après un instant de réflexion, Palmyre laissa couler une larme sur sa joue, et, saisissant Marie, elle la pressa contre sa poitrine avec enthousiasme.

— Vous avez raison, noble femme, murmura-t-elle, et j'admire votre résignation. Que vous êtes touchante, et que je vous sais gré de la grandeur d'âme déployée par vous, dans des circonstances aussi douloureuses ! J'accomplissais un devoir d'amie en vous conseillant les remèdes énergiques, mais il est plus beau de se sacrifier, et votre admirable bonté ramènera tôt ou tard votre mari. Il ne saurait longtemps vous méconnaître.

— Vous vous trompez, il me hait ! — En disant ces mots, Marie se laissa aller à sa douleur, et versa enfin les larmes qu'elle retenait depuis le commencement de cette conversation.

Palmyre reprit doucement :

— Du reste, mon intention n'était pas de vous engager à dire brutalement à M. Warner : Votre femme vous trompe avec M. Célestin. — Je pensais seulement à éveiller les soupçons de M. Warner, de façon à ce qu'il surveillât sa femme d'assez près pour lui inspirer la crainte d'être découverte. Cette crainte, en gênant ses démarches, en entravant sa liberté, vous causerait un soulagement immédiat. Antonine réfléchirait à sa conduite, M. Célestin se rebuterait devant les difficultés, personne ne serait compromis, et tout le monde serait sauvé.

Les larmes de Marie se séchèrent lentement, tandis qu'un rayon d'espoir pénétrait jusqu'à son cœur.

— Comment vous y prendriez-vous pour obtenir ce résultat ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Comprenez-moi bien, continua Palmyre : il s'agit d'interrompre les relations de M. Célestin et d'Antonine, sans compromettre votre mari, sans désespérer M. Warner, qui ne doit pas être victime des débordements de l'indigne créature dont il a fait sa compagne.

— Je le voudrais. Est-ce possible ?

— Je le crois.

— Que faudrait-il faire ?

— Une chose bien simple : M. Warner et Antonine connaissent-ils votre écriture ?

— Nullement.

— Eh bien, on pourrait écrire à M. Warner, en lui disant qu'il court de mauvais bruits sur le compte de sa femme. Qu'on l'engage à lui interdire les promenades fréquentes auxquelles elle se livre, à exiger

qu'elle reste chez elle, s'il veut détruire certains soupçons compromettants, etc., etc., et... on ne signe pas.

— Une lettre anonyme !

— M. Célestin n'est pas nommé, et rien ne peut le désigner à la colère de M. Warner. Il lit la lettre à sa femme, qu'il ne croit pas coupable sur une dénonciation de cette nature. Antonine se sent menacée, elle a peur que la vérité ne soit tôt ou tard connue, elle suppose que des personnes étrangères possèdent son secret. Chaque fois qu'elle sort, elle se voit suivie, épiée. Quiconque passe à ses côtés, lui paraît un espion attaché à ses pas, un délateur prêt à la perdre ; elle comprend que son mari n'a plus, quoi qu'il dise, la même confiance en elle. Or, son mari, qu'elle l'aime ou qu'elle ne l'aime pas, est tout son avenir, le seul possible à une femme de son âge. Antonine, soyez-en bien convaincue, aimera mieux renoncer à des relations inavouables et conserver un nom, une position honorable dans le monde.

Pendant quelques minutes, Marie se promena lentement dans la chambre, tandis que Palmyre la suivait d'un œil inquiet. Enfin, elle revint auprès de Mme Cressonneau, et, lui prenant la main :

— Merci, lui dit-elle, de vos bons conseils. Ils sont raisonnables, et je ne saurais vous blâmer d'agir de la sorte, si vous vous trouviez à ma place.

— Alors vous allez écrire : voici une table, de l'encre et du papier.

— Non, Palmyre, je n'écrirai pas. Ma cause est trop noble et trop juste pour qu'on la défende ainsi. Je vais attendre encore un mois. Dieu m'inspirera sans doute, peut-être même touchera-t-il le cœur de cette femme malheureuse, en éclairant sa conscience ! Si rien n'est changé, croyez-en ma parole, je saurai prendre un parti énergique, mais loyal. Je combattrai ouvertement pour mon foyer : j'irai me jeter aux pieds de M. Warner, s'il le faut ! Que lui dirai-je ? je l'ignore... Cependant, croyez-moi, je sauverai Célestin, et, quoi qu'il arrive, je n'aurai pas porté des coups sans danger, à l'abri derrière une dénonciation anonyme.

Palmyre se retira fort irritée.

— Cette petite femme n'osera jamais agir, pensait-elle. Elle en mourra, voilà tout ! Oh ! si j'étais à sa place, avant d'en mourir, j'en ferais mourir ma rivale. Nous ne devons pas permettre que tout réussisse à ces créatures éhontées, et qu'elles viennent jusque dans nos ménages débaucher nos époux. Il serait vraiment trop sot de consacrer sa vie à un seul homme, lequel n'est pas aimable tous les jours, pour se le laisser enlever par la première venue qui daigne lui faire les yeux doux.

— Puisque Marie se contente de pleurer, j'agirai, moi, et je la sauverai malgré elle !

XIX

Pendant les quelques jours qui suivirent l'entrevue d'Antonine et de Mme Célestin, Marie fut en proie à une fièvre ardente. Les secondes lui semblaient des siècles ; elle n'avait plus le sentiment de la réalité ; l'oreille tendue, le cœur palpitant, la gorge desséchée, elle écoutait tous les bruits et tressaillait au moindre son venu du dehors. Quand Célestin rentrait, elle lui jetait un regard furtif, assez semblable sans doute à celui dont le condamné à mort salue l'appareil sinistre de son exécution.

Qu'allait-il résulter de ses menaces ? Antonine renoncerait-elle à des relations devenues trop dangereuses ? Après avoir mis le feu à une poudrière, Marie attendait la détonation dans une inexprimable angoisse, et son œil égaré cherchait dejà sur qui allaient retomber les débris enflammés.

Mais, lorsqu'elle ne vit rien de changé autour d'elle, elle reprit un peu de calme et analysa mieux sa situation.

Elle se dit que Mme Warner, avec les meilleures intentions du monde, ne pouvait, sans imprudence, désespérer Célestin du jour au lendemain. Il fallait lui laisser le temps d'amener cette rupture avec ménagement. Marie le désira même. Elle espéra, tant l'amour influe sur tous nos sentiments et les pénètre, qu'Antonine aimerait assez Célestin pour ne lui verser le breuvage amer qu'avec précaution en évitant de faire trop souffrir le coupable. Elle se prit à observer attentivement le visage et les manières de son mari. Dans ce livre ouvert à ses regards, peut-être pourrait-elle déchiffrer quelques-uns des mots de l'avenir ? En effet, elle ne tarda pas à démêler sur la figure de Célestin l'ombre de nuages menaçants. Une agitation fébrile, quoique contenue, secouait intérieurement le misanthrope. Son humeur sombre s'assombrissait encore ; il avait des gestes d'impatience, des mouvements de colère, mais tout cela sans éclat. Il ne pouvait tenir en place ; il allait et venait sans but déterminé ; il sortait comme pour une longue absence, puis rentrait pâle et les sourcils contractés après une absence relativement courte. Bientôt son irritation devint plus caractérisée, et Marie ne tarda pas à en ressentir le contre-coup. Il

souffrait évidemment ; une contrariété violente, inattendue, surexcitait ses nerfs malades ; des sourires pleins d'amertume crispaient les coins de ses lèvres ; parfois, quand il se croyait seul, il murmurait des mots incohérents : sa femme ne saisissait que des syllabes qu'elle ne pouvait réunir, et dont elle ne savait tirer aucun sens qui jetât quelque lueur sur la situation des deux époux. La semaine ne s'était pas écoulée et déjà l'irritation de Célestin touchait presqu'à la fureur. Il poursuivait sa compagne de regards sinistres et chargés de haine. Pour un observateur désintéressé, il y eut même eu un côté comique dans le spectacle de cet homme dévoré par la passion et cherchant en vain sur qui rejeter une partie du poids sous lequel il succombait.

Marie entendait gronder l'orage, elle le voyait s'approcher, elle se faisait petite, se ramassait sur elle-même, espérant toujours que la foudre passerait au-dessus de sa tête et s'abattrait au loin.

Bientôt, il cessa de sortir de chez lui ; pâle, préoccupé, il se plongeait dans des méditations prolongées, et semblait éprouver un vif soulagement à voir sa femme dominée par la crainte, rongée par l'inquiétude : il n'était du moins pas seul à souffrir.

Ce régime durait depuis quinze jours ; depuis quinze jours, Marie vivait dans l'attente d'un événement extraordinaire. Cependant, quelles que fussent ses angoisses, elle éprouva un grand soulagement en constatant qu'Antonine éloignait ou du moins évitait Célestin. Quoi qu'il arrivât, Mme Célestin voyait dès lors disparaître la nécessité d'avoir recours à des moyens violents et dangereux, dont l'idée seule la faisait frémir.

Le quinzième jour, à l'heure du déjeuner, le facteur apporta une lettre pour Célestin. Marie jeta un coup d'œil rapide sur l'adresse, et n'en reconnut pas l'écriture. D'ailleurs, cette écriture était ferme et grosse ; elle n'avait aucun rapport avec l'écriture d'une femme. Célestin la reçut d'un air indifférent, et ne parut pas savoir d'où elle venait. Il la retourna un instant dans ses mains, puis, au lieu de briser le cachet, il la posa sur la table avec une sorte de dédain. Cette action rassura Marie dont le cœur battait violemment, sans qu'elle pût maîtriser son émotion, sans qu'elle pût en analyser la cause.

A la fin du repas seulement, Célestin reprit la lettre et l'ouvrit : en voyant la signature, il devint pourpre et tressaillit. Aussitôt il se mit à lire, mais avec une ardeur fébrile ; à mesure qu'il avançait dans sa lecture, les couleurs disparaissaient de son visage et faisaient place à une pâleur cadavérique, tandis que de grosses gouttes d'une sueur froide inondaient son front.

Enfin, il broya convulsivement le papier dans sa main droite, et se leva comme mû par un ressort.

— Quelle honte! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée. — Oh! l'infâme, ajouta-t-il plus bas, et il retomba privé de connaissance sur sa chaise.

Pour expliquer ce qui venait de se passer, il nous faut nécessairement revenir en arrière de quelques jours.

Le départ de Marie avait laissé Mme Warner complétement anéantie.

Cette femme, on doit le prévoir, manquait de force morale et de hardiesse en face du danger. Nature molle et corrompue par suite de la stagnation de toutes les facultés nobles et actives, elle avait failli sans beaucoup réfléchir aux conséquences de sa faute. L'ennui, une certaine curiosité de l'inconnu, puis la passion dévorante de Célestin, l'entraînèrent dans un abîme dont la profondeur même l'avait un instant fascinée. Un instant, un éclair de passion illumina son âme, mais cet éclair n'était que le reflet d'une flamme étrangère. Cette flamme brûlait Célestin et ne l'échauffa, elle, Antonine, qu'accidentellement. D'ailleurs, Célestin ne tarda pas à se montrer ce qu'il était au fond : tyrannique et brutal. Il avait compté sans la nature encore plus égoïste d'Antonine. Elle se lassa rapidement des exigences de son inculte amant.

Elle s'aperçut avec dépit qu'elle le dominait assez pour lui faire oublier tous ses devoirs, mais qu'elle ne le dominerait jamais assez pour qu'il en vînt à s'oublier lui-même. Tant que la faute n'avait été qu'une distraction, Antonine s'y était complu, mais Célestin devint bientôt gênant et dangereux. Son caractère, somme toute, lui sembla vite fort désagréable. Ses ironies furieuses l'obsédèrent. Passion, violence, aspirations idéales, orgueil faux mais immense, égoïsme sauvage, tout, chez cet homme, répugnait au tempérament de cette femme.

Aussi, le jour où Marie s'adressa à Mme Warner, la douleur de cette dernière ne venait guère de la nécessité de rompre des relations qui lui pesaient déjà, mais beaucoup du danger que ces relations coupables venaient de lui créer. Grâce à la lassitude qu'avait su lui inspirer le caractère de son amant, elle se trouva mieux disposée à comprendre l'horreur de sa faute, désormais dépourvue de charme. Sa terreur, du reste, fut d'autant plus grande : moins elle aimait Célestin, plus elle tenait à conserver M. Warner.

Devant les menaces de Marie, devant la résolution qu'indiquait sa démarche énergique, elle n'hésita pas. Elle se décida sans arrière-

pensée à rompre avec Célestin, à sacrifier le fruit défendu, friandise empoisonnée, au fruit permis, fruit plus rare, plus difficile à cueillir, et qu'on ne retrouve guère une fois qu'on l'a ouvertement dédaigné. Eût-elle encore aimé Célestin, elle eût agi de même : elle tenait par-dessus tout à rester Mme Warner. Ce n'était ni la fortune ni le plaisir, mais c'était un titre aux yeux du monde. Antonine possédait un esprit trop positif pour préférer l'incertain au certain, les orages, les dangers d'une vie en dehors de la société, au tranquille et commode abri du toit conjugal. Toutefois, elle envisagea la situation sous tous ses aspects, et ne s'en dissimula ni les côtés forts, ni les côtés faibles. Marie lui avait accordé un mois; elle pouvait donc préparer une séparation sans éclat, telle qu'elle était à désirer pour tout le monde.

Le lendemain même, elle devait voir Célestin. Elle alla au rendez-vous avec des joues pâlies et un sourire contraint. Célestin fit un mouvement pour l'embrasser; elle retira son visage, et lui pressa seulement la main d'une façon rapide et saccadée.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria le misanthrope.

— Rien, mon ami, que voulez-vous que j'aie?

— Je l'ignore. Vous paraissez triste ou malade.

— Malade? Non, je vous assure.

— Triste, alors.

— Parlons d'autre chose, je vous prie.

— Nullement... à moins cependant que vous n'ayez des secrets et que ma présence ne vous gêne.

Ces dernières paroles, où se peignait l'excessive susceptibilité de Célestin, furent prononcées d'une voix irritée.

— Des secrets pour vous, je n'en dois pas avoir. Je crains seulement de vous causer de la peine.

— Parlez, je suis fort, et je ne redoute aucune douleur.

— Je vous avouerai que notre affection me paraît bien coupable.

— Coupable! répéta Célestin, que ce mot, appliqué à lui, à ses actes ou à ses pensées, révoltait toujours.

— Certainement, et vous le savez aussi bien que moi.

— Il y a des passions coupables, certes : ce sont les passions où nous entraîne une honteuse bestialité; il en est d'autres que le sentiment épure. Je le crois fermement, dans certaines circonstances, les âmes supérieures peuvent s'éloigner des étroits sentiers de la morale sociale.

— Je ne sais pas quelles sont ces circonstances, mais je sais que

Dieu qui nous regarde, ajouta-t-elle d'un ton contrit, blâme à coup sûr notre conduite.

— Avez-vous été à confesse aujourd'hui ? demanda Célestin en ricanant avec amertume, car l'idée de blâme émise par Mme Warner le blessait au vif.

— Non; depuis que je vous connais je néglige tous mes devoirs, même mes devoirs religieux.

— Une femme qui aime n'a qu'un devoir, aimer! Son amour est son innocence.

— Il ne suffit pas à rassurer sa conscience.

— Que redoutez-vous donc? La justice des hommes ou celle de Dieu? Pour la première, je la brave et je la méprise; pour la seconde... Eh bien, si elle me frappe, tant mieux! Cela me prouvera du moins qu'elle existe, et j'en douterais volontiers à voir la façon dont le monde marche.

— Je ne brave et ne méprise rien, répondit un peu sèchement Antonine qui ne produisait pas du tout l'effet désiré par elle.

— Vous avez succombé pour moi, reprit-il. Et, en prononçant ces mots, sa prunelle noire s'animait d'une sorte de joie farouche et naïve. Si donc il y a eu un crime commis, j'en suis seul responsable, et j'assume hautement cette responsabilité.

Après un instant de silence, Antonine changea le terrain de la conversation; elle parla de son mari : il semblait inquiet, préoccupé, il avait des soupçons.

« Oh! si jamais il apprenait la vérité, elle en mourrait. Elle ne voulait pas que ses enfants pussent rougir de leur mère. Elle suppliait donc Célestin de prendre plus de précautions, de ralentir, de suspendre au besoin des relations tôt ou tard compromettantes, qui devenaient un véritable tourment pour elle, quand elle songeait à M. Warner, à cette pauvre Marie. »

Célestin quitta Antonine la rage au cœur, dévoré par l'inquiétude et la jalousie.

Cependant, chez cette nature violente et orgueilleuse, dont la timidité seule contenait le déchaînement, on ne pouvait jamais prévoir au juste quelles seraient les conséquences de la moindre secousse.

Les craintes d'Antonine humilièrent Célestin. Il ne voulait pas la compromettre, c'était se perdre lui-même; mais il eût voulu la voir disposée à se perdre avec bonheur pour lui. Elle l'aimait moins qu'elle n'aimait sa réputation; elle redoutait son mari, elle pensait à ses enfants, elle plaignait une malheureuse femme brutalement dédaignée

par Célestin ; elle paraissait reconnaître des droits à sa victime; en un mot, il n'était pas l'exclusive et incessante préoccupation de Mme Warner. Or, il avait beau faire, depuis qu'il avait succombé à son amour, il craignait sans cesse de se sentir diminué dans sa beauté morale ; sa conscience, moins tranquille, lui faisait un impérieux besoin de conserver intactes ses plus fragiles illusions ; la grandeur de leur passion, à elle et à lui, pouvait seule le maintenir encore à la hauteur où il s'était placé dans sa propre estime.

Sous l'empire des nouveaux sentiments qui agitaient son âme, Célestin se livra à des accès de violence insensée et de jalousie ridicule ; ils effrayèrent Antonine et arrachèrent de son cœur jusqu'aux derniers restes de ce sentiment banal d'intérêt qui succède généralement aux élans de la passion, quelquefois aux fantaisies d'un simple caprice.

En voyant combien peu cette nature était docile, même à la crainte de briser l'existence d'une femme mariée, elle regretta vivement d'avoir compromis sa réputation et son avenir en les confiant aux mains d'un pareil complice. Dès qu'elle se sentit menacée, elle désira dénouer une situation fausse et périlleuse, avec autant d'ardeur que Marie pouvait le souhaiter.

Au moment décisif où Mme Warner se livrait à ces regrets philosophiques, un grand événement vint à son secours ; il lui aurait ôté ses dernières hésitations, s'il lui en était resté : M. Warner fut nommé chef de bureau.

La situation se dessinait. Chef de bureau, M. Warner n'était plus seulement un mari ; il devenait encore *un bon parti*. Ses appointements, sa considération, son influence, augmentaient prodigieusement.

Cette nouvelle fit grincer des dents à M. Cressonneau, et Palmyre sentit dans toute leur acuïté les élancements de l'envie. Toutefois, elle réfléchit aussitôt que le chef de bureau dont on avait été le collègue, et jusqu'à un certain point l'ami, pourrait beaucoup, s'il y consentait, pour l'avancement plus rapide d'Agésilas. Mme Cressonneau se hâta donc de changer de camp ; sans rompre avec Marie, elle devint plus réservée avec la jeune femme. Elle se reprocha bien amèrement alors l'indignation vertueuse qui l'avait poussée, deux jours auparavant, à faire une démarche dont nous verrons tout à l'heure les horribles résultats. Au milieu de ses regrets, elle se félicita vivement de la prudence instinctive à laquelle elle devait d'avoir tu à son mari l'histoire de Célestin et des amours adultères d'Antonine. Quoi qu'on en dise, les hommes sont infiniment plus bavards que les femmes ; celles-ci quand

elles sont indiscrètes, ne le sont jamais que pour les choses dont elles ne comprennent pas l'importance.

— Pourquoi, se dit-elle en apprenant la nomination de M. Warner, pourquoi ai-je cédé au désir de punir l'inconduite de cette femme? Son inconduite, après tout, ne me regardait point. — C'est la faute de Marie, sa résignation me révoltait. Je ne puis voir une femme malheureuse. Mon cœur en saigne trop. Je saurai m'arranger de façon à ne pas être soupçonnée! — Je cesserai de voir Marie.

— Mon Dieu! s'écria Antonine de son côté, en apprenant l'importante nouvelle, j'ai trente-cinq ans, mon mari est chef de bureau. Dans huit jours, je concours pour mon brevet d'institutrice, je n'ai plus de ménagements à garder. J'ai vu Célestin pour la dernière fois. Si notre rupture est aussi complète, n'est-ce pas sa faute? Il me maudira, il aura tort. Ma position est plus grave que la sienne. Tous les risques ne sont-ils pas de mon côté?

Treize jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue de Marie et d'Antonine, au moment où Palmyre et Mme Warner se livraient à leurs réflexions, à leurs regrets.

Il était trop tard.

Le lendemain, à midi, M. Warner, pâle, défait, entrait chez sa femme, une lettre ouverte à la main, et la lui présentait sans dire un mot.

A la vue de son mari, à la vue de la lettre, Antonine sentit un frisson parcourir ses membres, elle devina la vérité. Cependant, puisant des forces dans son émotion même, elle lut le billet. Il était sans signature, et ne nommait pas Célestin, mais il donnait des détails circonstanciés et d'une accablante netteté.

Quand Antonine eut terminé cette lecture, son mari lui dit d'une voix tremblante:

— Voici ce qu'on m'écrit. Est-ce une odieuse calomnie, est-ce une vérité?

Antonine hésita pendant quelques secondes. Nier lui parut dangereux: il resterait toujours des soupçons dans l'esprit de M. Warner. Du reste, le trouble de son esprit ne laissait guère à la femme coupable le sang-froid nécessaire pour avancer et soutenir un mensonge. Elle comprit que l'instant décisif était arrivé, qu'il fallait vaincre ou mourir.

Poussée dans ses derniers retranchements, elle résolut de tenter un héroïque effort, et, avec cette rapidité effrayante que les femmes possèdent seules, se décida à tout avouer.

— C'est la vérité, s'écria-t-elle avec des sanglots, et en s'exprimant

avec une certaine volubilité. — Je suis une coupable, une criminelle indigne de vivre à tes côtés, de porter ton nom, de partager avec toi une fortune conquise à force de travail, de dévouement et de probité.

— Tu m'as trompé! s'écria-t-il, et, la saisissant par les poignets, il la jeta rudement à genoux sur le carreau.

— Pas de pitié, murmura Antonine, le front courbé : je n'en mérite aucune.

— Tu m'as trompé, répéta-t-il d'une voix sourde, la pâleur au front, les cheveux collés aux tempes par une sueur abondante, tandis que, du regard et du geste, il semblait chercher une arme, un objet quelconque de nature à briser la femme coupable.

— Quelle que soit la résolution que tu prendras, continua Mme Warner, je m'y soumettrai. J'ai tout mérité, et le plus cruel châtiment me paraîtra doux en comparaison des remords qui me déchirent. Mais je t'en conjure, garde toujours à nos pauvres enfants le secret de cette affreuse chute : que jamais ils ne maudissent, ils ne méprisent leur mère.

— Mais ces enfants ne sont pas les miens, sans doute! Depuis dix ans, j'élève, j'habille, je nourris et je caresse des étrangers! C'est à en devenir fou!

— Je le jure devant Dieu, ces enfants sont à toi.

— En serai-je jamais sûr maintenant?

— Jusqu'au moment où j'ai commis cette faiblesse fatale, je fus toujours pure, innocente. Pendant quinze ans, j'ai été le modèle des épouses, des mères.

— Pendant quinze ans! C'est donc tout nouvellement!

— Oui.

— Misérable! hurla M. Warner à qui l'injure parut d'autant plus intolérable qu'elle était plus récente. Et, saisissant une chaise, il l'éleva au-dessus de sa tête pour la laisser retomber sur Antonine.

Antonine se rejeta brusquement en arrière, et contempla son mari avec un regard sincèrement inquiet. Évidemment ce châtiment ne rentrait pas dans ceux qu'elle prétendait mérités et doux. Évidemment aussi, la singulière fureur de M. Warner déroutait ses prévisions; elle l'avait toujours connu faible et sans caractère. Elle ignorait que l'homme, souvent le plus timide en face d'un autre homme capable de manier une épée ou de tenir un pistolet, trouve en lui-même, devant une femme à genoux et qui demande grâce, des trésors merveilleux d'énergie dont personne ne se doutait.

Cependant, M. Warner, après avoir brandi la chaise durant une

seconde environ, la laissa échapper en poussant un cri étouffé. Il porta la main à son épaule droite, et s'assit sur le fauteuil dont il avait arraché sa femme.

— Mon Dieu! murmura-t-il, suis-je assez malheureux, assez à plaindre? Me tromper, me trahir, quand j'ai cinquante ans! Quand déjà des infirmités précoces, des douleurs anticipées (et il frottait son épaule avec vigueur) me rendaient un intérieur paisible si nécessaire! L'infâme, me contraindre à la chasser, à vivre seul avec deux enfants sur les bras, quand j'aurais besoin d'une épouse attentive et dévouée! Est-ce ainsi que je devais être récompensé d'une longue vie de travail? Je suis malade, chaque jour je le deviendrai davantage, et personne pour m'aimer, pour songer à moi, pour me préparer même une tasse de tisane.

M. Warner s'attendrissait visiblement.

Il y eut un moment de silence. Antonine avait repris son attitude humble et soumise; elle étouffait ses sanglots dans son mouchoir, et M. Warner se frottait l'épaule en murmurant: — Cinquante ans, et un rhumatisme articulaire!

Antonine avait gagné la partie.

Après trois heures d'explications, de violence succédant à plus de calme, de calme succédant à la fureur, après un long récit fort touchant et fort dramatique de l'entraînement inexcusable qui l'avait jetée dans les bras de Célestin, Mme Warner obtint son pardon.

Depuis ce jour son mari (il l'estimait et la respectait auparavant) l'adora.

Quant au perfide Célestin, il fut condamné à l'unanimité. M. Warner exhala les derniers restes de son ressentiment contre cet absent, jugé sans avoir été entendu.

— Le misérable, le lâche! s'écriait M. Warner avec une grande force et d'une voix tonnante, abuser ainsi d'un bienfait; le faire payer de l'honneur d'une famille sans reproche! Méconnaître les devoirs les plus sacrés, les droits les plus saints! Il savait bien que j'avais cinquante ans et des infirmités! Il y a trente ans, je lui aurais plongé mon épée dans le corps; il eût fallu son sang ou le mien pour laver cette injure. Mais aujourd'hui...

A vingt ans, M. Warner ne se fût pas battu davantage: aujourd'hui, il avait des infirmités; à vingt ans, il avait des principes. Il appartenait à ces nouvelles générations qui, prétendant s'incliner devant la force morale et respecter la puissance de l'idée, se dispensent en réalité de l'action courageuse et du sacrifice noblement offert de la vie.

Le lendemain, il écrivait à Célestin la lettre suivante :

« Monsieur,

» Ma femme m'a tout avoué d'elle-même. A la honte de sa faute, s'ajoute chez elle le mépris pour celui qui a si lâchement abusé d'un bienfait qu'on ne lui demandait pas, et qu'il offrit avec un empressement qu'on s'explique aujourd'hui.

» Je suis âgé, monsieur, je suis malade, père de famille et honnête homme. La partie ne serait pas égale entre nous deux. Cette vie que vous avez souillée du souffle de vos passions brutales, je la dois à mes deux enfants, je la dois même à la malheureuse qui s'estimait avant de vous avoir connu.

» Je vous abandonne à vos remords et à la justice divine, car, par respect pour moi-même, je ne veux pas vous livrer à la vindicte des lois.

» J.-H. Warner,
» Chef de bureau. »

Ce fut en lisant cette lettre que Célestin tomba sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il repoussa vivement Marie, qui lui faisait respirer un peu de vinaigre, et lui baignait les tempes avec de l'eau froide. Il se redressa, l'œil hagard, et parut chercher la lettre qu'il venait de recevoir ; elle était encore dans sa main droite crispée par l'émotion.

— As-tu lu cette lettre? s'écria-t-il en s'avançant vers sa femme d'un air égaré.

— Non, je te le jure, répondit-elle avec effroi et en reculant devant le regard de Célestin.

Célestin sembla un instant hésiter sur ce qu'il avait à faire : son visage était horriblement décomposé, une agitation nerveuse secouait son corps entier ; la folie, la folie furieuse semblait prête à fondre sur lui. Marie, appuyée contre un meuble, retenait sa respiration, et priait Dieu de leur épargner ce dernier malheur.

Tout à coup, il se dirigea vers la porte : Marie se jeta devant lui.

— Où vas-tu, Célestin? Tu ne peux sortir dans l'état où tu te trouves.

Célestin la saisit par la main, et collant presque contre son visage le visage de la jeune femme :

— Laisse-moi, murmura-t-il d'une voix étouffée, laisse-moi, ou je te croirai leur complice, et alors....

Il cessa de soutenir Marie; elle s'affaissa sur elle-même et il s'enfuit.

— Oh! cette femme! cette femme! sanglota Marie, elle le rendra fou! car c'est d'elle, d'lle seeule qu'il s'agit!

Une fois hors de chez lui, Célestin gagna la campagne. Il marchait devant lui, ou plutôt il courait tête nue, les poings crispés, les lèvres pâles, les yeux injectés de sang, ne semblant pas s'apercevoir de l'étonnement qu'il causait aux rares promeneurs, rencontrés par lui; tous s'arrêtaient pour le regarder. On était au mois de juillet; midi sonnait, l'horizon au loin se chargeait de nuages électriques, précurseurs de l'orage, tandis qu'un soleil lourd et brûlant courbait sous ses rayons enflammés les feuilles des arbres, les fleurs des prés. A ce soleil, le malheureux exposait son front sans abri; il ne sentait pas même la chaleur torride qui calcinait son cerveau. Il marchait toujours, et parfois ses lèvres se desserraient pour livrer passage à des mots inarticulés.

Si nous avons réussi à peindre cette nature exceptionnelle où l'orgueil avait pris des proportions d'autant plus gigantesques qu'il osait moins se manifester et qu'il était moins justifié, on doit comprendre la nature des sentiments qui bouleversaient Célestin.

Chacun des mots de M. Warner l'avait transpercé comme un coup de poignard. Perdre Antonine était certes, pour Célestin, une douleur vive. Jusqu'au moment où il connut cette femme, il n'avait jamais aimé : elle était son premier, son unique amour. Il l'aimait de toute la tendresse de son cœur longtemps sevré d'affections, il l'aimait de toute la puissance de son orgueil épanoui par cette victoire inattendue. Cet amour le rendait beau, grand, noble et puissant; cet amour le rattachait au monde, à la société, à la vie; cet amour l'arrachait à l'éternelle, à l'immense solitude de son âme. Il s'était cru compris, apprécié : il aimait et il triomphait.

A cet amour, il avait sacrifié sa vertu laborieuse; pour cet amour, il était descendu des hauteurs immaculées des pures conceptions de l'esprit; il était devenu coupable, mais il gardait encore ses illusions et sa propre estime.

Aussi, ne pouvait-il accepter la perte d'Antonine, comme la plupart des hommes acceptent la perte d'une maîtresse aimée. Eux, ils savent, au milieu de leurs regrets les plus aigus, qu'il existe d'autres femmes, et qu'à l'hiver succédera un nouveau printemps; lui, il savait que cette plante fleurie, éclose dans son cœur malade et fermé, n'aurait jamais de sœur et ne pousserait pas de bourgeons.

Qu'était-ce, après tout, que cette blessure faite au sentiment, à côté

de celle dont saignait l'orgueil? Non-seulement Antonine l'abandonnait, mais encore elle le trahissait; non-seulement elle renonçait à une passion sublime, mais, en y renonçant, elle sortait du sanctuaire où l'avait placée Célestin, pour tomber dans la boue, et la chute de l'idole éclaboussait de souillures ineffaçables le fidèle en adoration.

Elle le livrait enfin à la risée, au mépris d'un homme vulgaire, qui avait le droit désormais de se croire supérieur à Célestin.

Tout manquait à la fois au misanthrope: l'amour d'Antonine, c'est-à-dire le succès; l'estime de soi-même, c'est-à-dire la force de vivre.

Ces idées et mille autres de même nature s'entrechoquaient dans le cerveau de Célestin. Il se voyait amoindri, vaincu dans la seule lutte qu'il eût jamais entreprise, dans la seule tentative qu'il eût jamais essayée pour se relier à l'existence commune de ses semblables.

L'énergie un peu sauvage qui le dévorait, après avoir trouvé une action naturelle au dehors, rentrait en lui et menaçait de l'étouffer. La passion, longtemps écrasée sous des montagnes de paradoxes et de sentiments factices, sortie de sa longue torpeur, ne pouvait plus se calmer. Après s'être cru le meilleur, le plus grand des hommes, après avoir conduit sa vie pour la donner en modèle à l'univers étonné, après avoir maudit les lois sociales, après avoir répandu son ironie amère sur les faiblesses des sens, sur tous les entraînements vers le plaisir, il s'apercevait, la rougeur au front, que tant de rêves conçus par son imagination disparaissaient pour ne plus revenir, et l'abandonnaient aux sarcasmes, aux insultes méritées d'un M. Warner.

Pendant plusieurs heures, il parcourut les environs de la ville, sans savoir où il allait, ni ce qu'il faisait, ni même ce qu'il pensait.

— Déshonoré, trahi, méprisé, répétait-il.

Enfin, dompté par la fatigue physique, il revint machinalement vers sa maison.

En le voyant rentrer, Marie poussa un cri de terreur et resta clouée à sa place.

L'aspect de Célestin justifiait la stupeur de la jeune femme. La poussière des chemins couvrait ses habits en désordre et son visage enflammé. Le soleil avait brûlé la peau où la sueur traçait des sillons plus foncés. Les cheveux aplatis sur le cou, autour des joues, pendaient comme de longs serpents calcinés. Le blanc de l'œil était entièrement rouge, les lèvres étaient écailleuses et fendillées par la sécheresse jointe à la chaleur excessive qu'il avait endurée pendant trois ou quatre heures.

— J'ai soif, dit-il à Marie.

Marie se leva plus pâle qu'une morte, et lui prépara un verre de vin sucré : Célestin le repoussa.

— Non de l'eau, s'écria-t-il, je veux de l'eau froide, glacée. Et il porta une main convulsive à sa gorge en feu.

— De l'eau te fera du mal, répondit Marie, bois ce vin.

— Tout le monde est donc acharné après moi! Est-ce que je ne souffre pas assez? Est-ce que l'enfer que j'ai là, — et il montrait son front, — ne suffit pas? Vas-tu aussi me poursuivre de tes haines et de tes vengeances? Regarde-moi bien et sois heureuse. Puisque tu n'as su ni m'aimer, ni m'apprécier, repais tes regards du spectacle de ma dégradation, elle est complète. Je suis enfin vaincu. Moi seul avais tort, tout le monde avait raison; me voilà tombé au niveau où tu pourras me comprendre.

— Que tu es cruel! répondit Marie. Que t'ai-je fait? J'aurais voulu te rendre heureux....

Mais Célestin ne l'écoutait pas. Il saisit une carafe pleine d'eau et la vida d'un seul trait.

Une heure après, il était dans son lit, sans pouls, sans voix, le regard éteint, râlant péniblement pour retrouver sa respiration arrêtée par la pleurésie. Marie envoya chercher le médecin. Il accourut et voulut pratiquer une saignée : le sang ne vint pas d'abord; à force de patience, l'homme de l'art obtint une ou deux gouttes d'un liquide épais et incolore.

— Madame, dit alors le médecin à Marie éperdue, quelque douloureuse que soit pour moi la nécessité où je me vois, il est de mon devoir de vous préparer à une catastrophe malheureusement trop probable.

— Ne peut-on le sauver?

— La nature le peut à coup sûr : moi, je ne le peux pas.

En effet, l'oppression augmentait de minute en minute. Marie penchée au bord du lit, suivait avec angoisse les progrès du mal. Tout à coup, elle aperçut, sortant de la couverture, une des mains du moribond. Cette main crispée laissait voir entre les doigts un morceau de papier. La jeune femme écarta doucement les doigts, prit le papier, et reconnut la lettre apportée le matin : elle la lut avidement. Après cette lecture, elle resta un moment immobile.

— Oh! la misérable! dit-elle enfin. Elle n'a voulu me rendre qu'un cadavre.

Puis, tombant à genoux, elle ajouta :

— Seigneur Dieu, j'implore votre justice à laquelle elle ne doit pas échapper.

Et elle se mit à prier.

Quelques mouvements convulsifs et des cris inarticulés du malade la rappelèrent auprès de Célestin. Il s'était soulevé sur son coude; les yeux hors de la tête, la bouche ouverte, il semblait faire des efforts inouïs pour parler. Il attira violemment Marie contre sa poitrine, il se pencha vers sa femme, il approcha ses lèvres empourprées de son oreille, mais il ne put que pousser un râle plus aigu.

Cette dernière lutte de la pensée contre la matière avait quelque chose d'épouvantable : la pensée fut vaincue; les canaux où passe le son restèrent fermés, et Célestin retomba sur sa couche, sans pouvoir prononcer une parole.

Il s'était renfermé en lui-même, lorsque la vie circulait dans ses veines avec la santé et la jeunesse : quand, éclairé par les approches de la mort, il voulut s'épancher et dire son secret, il était trop tard.

Cet homme devait mourir comme il avait vécu, silencieux.

Son enterrement fut des plus simples. Célestin ne connaissait personne, n'avait su s'attacher aucun ami : son cercueil arriva au cimetière, suivi de Palmyre et d'Agésilas presque seuls.

Quant à Marie, à moitié folle de désespoir, on dut, pendant les lugubres préparatifs et la suprême cérémonie, la garder à vue dans sa chambre.

Quelques jours après, Antonine passait son examen, et obtenait son brevet d'institutrice avec une foule d'éloges.

En apprenant ce succès, Palmyre, qui avait compris qu'Antonine n'était plus à redouter, mais que M[me] Warner pouvait être fort utile, disait à M. Cressonneau :

— Si nous allions féliciter cette chère Antonine; elle doit être bien heureuse et bien émue.

— Tu as raison, mon ange, répondit Agésilas; allons féliciter cette chère Antonine.

FIN

ARTHUR ARNOULD.

PRÉVISION DU TEMPS

La *Revue germanique* a fait connaître dans un récent article[1] l'organisation du service télégraphique, qui permet de recueillir un grand nombre d'observations météorologiques simultanées et d'en tirer des prévisions du temps, étendues à un intervalle de deux jours, que leur caractère de probabilité rend très-utiles aux marins et aux agriculteurs auxquels elles sont communiquées. Cette utilité a été mise en relief par quelques exemples frappants pris en Angleterre. Nous lisons dans le rapport annuel de l'amiral Fitz Roy[2], des lettres de plusieurs officiers de marine français, qui montrent que les télégrammes reçus sur nos côtes du nord-ouest et de l'ouest se sont fréquemment vérifiés. Dans le procès-verbal de l'assemblée des actionnaires de l'un des docks de Plymouth, le directeur attribue un déficit notable dans le revenu à l'absence des navires qui, avant l'établissement du service météorologique, affluaient aux bassins de radoub pour y réparer les avaries éprouvées dans les tempêtes.

Ces remarquables résultats ne correspondent pas seulement à l'extension du champ des observations, mais encore à des progrès dans la science même qui a pour objet de déduire des phénomènes présents les phénomènes futurs de l'atmosphère, et que M. de Gasparin a désignée sous le nom de *météorognosie*. Nous nous proposons de les passer en revue d'après le livre[3] que l'amiral Fitz Roy vient de publier sur les vues théoriques qui le guident dans ses prédictions, et sur les nombreux signes du temps que la pratique a depuis longtemps recommandés.

[1] Livraison du 1er août 1863. *Télégraphie météorologique*, par M. Élie Margollé.

[2] *Report of the meteorological departement of the board of trade* 1863, presented to both Houses of Parliament by command of Her Majesty.

[3] *The weather book* (*le Livre du Temps*), Longman, Londres, 1863.

Suivant le principe de Halley, les masses d'air humide et échauffé qui s'élèvent à l'équateur, se dirigent en courant supérieur au-dessus de l'alizé de notre hémisphère pour venir former dans nos climats les vents du sud-ouest. Ce courant tropical s'y rencontre avec des courants polaires directement opposés, passe entre eux, au-dessus ou au-dessous, ou bien forme, par combinaison, un courant de direction intermédiaire. Il faut prendre cette lutte pour base de tous les jugements sur les variations du temps, et par conséquent étudier avec soin les propriétés, on peut même dire le caractère de chacun des vents. Rien de plus tranché en général : le froid et la sécheresse du vent de nord-est sont opposés à la chaleur et à l'abondante humidité du sud-ouest, leur état électrique est entièrement différent. On observe la variété la plus grande dans leur force relative, dans le temps qu'ils emploient pour se substituer l'un à l'autre. Tantôt les modifications de l'atmosphère sont lentes, on peut suivre pas à pas la loi de rotation, si bien généralisée par M. Dove, d'après laquelle le vent tourne constamment de gauche à droite, au nord de l'équateur; tantôt ce sont des irruptions subites qui se produisent, et des orages ou des tempêtes qui éclatent.

Quelquefois des cyclones, comparables à ceux des Antilles ou des mers orientales, traversent l'Angleterre, et ils sont considérés par l'amiral Fitz-Roy comme des tourbillons engendrés par le mouvement opposé des deux courants fondamentaux agissant dans toute leur violence. Leur rotation a lieu constamment en sens contraire de celui qui a été indiqué pour le temps normal. C'est de droite à gauche qu'ils tournent dans notre hémisphère, *contre le soleil*, comme l'exprime un vieux dicton des marins anglais :

When the wind veers against the sun,
Trust it not; for back it will run.

Depuis que le service météorologique est organisé, l'amiral Fitz-Roy a fait construire plus de cent cartes synoptiques sur lesquelles sont tracés jour par jour, et, dans quelques cas, de trois en trois heures, au moyen d'ingénieux procédés graphiques, l'état de l'atmosphère indiqué par le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre et les instruments qui mesurent la force du vent, la nature et la quantité de la précipitation aqueuse, la tension électrique et ses changements de signe. On peut suivre ainsi le développement des phénomènes dans le vaste espace soumis à l'observation, et les traits généraux de chaque classe de temps, ainsi que les modifications qui dépendent des circonstances locales, se gravent dans la mémoire. Lorsque les rapports journaliers des différentes stations arrivent au bureau central de Londres, ils sont aussitôt réunis par groupes ; on porte les résultats sur une grande carte au

moyen de fiches mobiles, et le souvenir de circonstances analogues rend alors les prédictions beaucoup plus précises.

Une loi, la tendance constante des couches inférieures de l'atmosphère vers l'est, résulte, d'après l'amiral Fitz-Roy, de la comparaison des cartes synoptiques. Il la considère comme générale dans les régions extra-tropicales, et, en la rapprochant de la tendance contraire reconnue dans la zone comprise entre les tropiques, il exprime son admiration pour un tel « ordre providentiel » au moyen duquel le mélange incessant de toutes les parties de l'atmosphère est assuré. Il est probable que d'autres découvertes importantes se feront encore au moyen de la même méthode. Les nombreuses cartes relatives au grand cyclone qui fit périr le bâtiment de l'État, le *Royal-Charter*, au mouillage des îles d'Anglesea, en octobre 1859, éclaircissent plusieurs parties de la théorie de ces terribles phénomènes.

L'auteur du *Livre du Temps* ne croit pas qu'il soit impossible d'arriver, dans un certain nombre de cas, à la détermination des variations des éléments météorologiques, au moyen de calculs mathématiques sur les données expérimentales. Il expose ses vues au sujet d'une dynamique atmosphérique, en indiquant la notation qu'il faudrait employer pour faire entrer ces données dans les formules. Mais on sera obligé de se contenter pendant longtemps encore de la prévision conjecturale bornée au calcul estimatif. Pour aider à former le jugement des personnes qui voudraient s'appliquer à ces recherches, plusieurs exemples sont soigneusement discutés, en se rapportant aux principes généraux que nous avons mentionnés.

L'amiral est disposé à admettre l'influence météorologique de la lune. Il faut, pour s'en rendre compte, considérer la marée soulevée dans la région équatoriale de l'atmosphère, principalement par notre satellite. Elle est naturellement plus grande aux syzygies, plus petite aux quadratures, produisant ainsi des « fluctuations » périodiques qui doivent se transmettre latéralement au courant tropical dont nous avons parlé précédemment, et, par suite, se faire sentir dans la zone tempérée où ce courant est en conflit avec le courant polaire. Si, maintenant, dans la force des vents, dans une série de courbes barométriques et dans d'autres éléments météorologiques, on parvient à reconnaître une périodicité correspondante au mois lunaire, n'est-on pas fondé à la rapporter à l'action de ces marées? Or, c'est ce qui paraît, en effet, résulter des documents recueillis par d'éminents observateurs, MM. Espy et Wester.

Les indications les plus usuelles du baromètre, publiées à part, sous forme de manuel[1], ont été abondamment répandues en Angleterre depuis que le Bureau central du commerce (*Board of Trade*), la Société de

[1] *Barometer manual*, compiled by rear-admiral Fitz-Roy, F. R. S., Londres, 1863.

sauvetage et plusieurs riches particuliers, ont doté de cet instrument tous les ports et tous les villages de pêcheurs de la côte. Un observateur isolé deviendra *weather wise*, selon l'expression anglaise, c'est-à-dire qu'il acquerra une connaissance déjà très-sûre des variations du temps, en s'appliquant à suivre avec soin les mouvements de la colonne de mercure, et en se conformant aux règles exposées dans cette instruction. Il devra s'aider du thermomètre et de l'hygromètre, mais il aura aussi un secours précieux dans les pronostics du temps, qu'on doit généralement aux remarques des marins et des agriculteurs. La plupart des indications de cette météorologie conjecturale, se sont transmises dans le peuple, par tradition, depuis l'antiquité. On se rend facilement compte aujourd'hui de la valeur scientifique d'un grand nombre d'entre elles.

Le ciel est-il rosé au coucher du soleil, gris le matin, on peut espérer du beau temps ; est-il jaune brillant le soir, c'est signe de vent, et signe de pluie, s'il est jaune pâle. Le matin, la couleur rouge annonce le mauvais temps et beaucoup de vent. La forme si variée des nuages et leurs mouvements fournissent d'excellents signes. Les premières qu'on remarque lorsque le temps va changer après une série de beaux jours, ce sont ordinairement des nuages blancs, élevés, en bandes ou en touffes légères, pommelés, qui augmentent et forment bientôt des masses épaisses et sombres. En général, plus ces nuages paraissent élevés, plus le changement de temps sera lent, mais plus il sera considérable. « Observez les nuages qui se forment sur les hauteurs ou s'y accrochent : s'ils s'y maintiennent, s'accroissent ou descendent, c'est signe de vent et de pluie. S'ils montent et se dispersent, c'est signe de beau temps. » — « Quand le ciel est remarquablement clair à l'horizon, que les objets ordinairement invisibles se distinguent ou s'élèvent par la réfraction, on aura de la pluie, peut-être du vent. Un éclat extraordinaire des étoiles, le peu de netteté ou la multiplication apparente des cornes de la lune, les halos, des fragments d'arc-en-ciel sur des nuages détachés, indiquent que le vent augmentera plus ou moins, peut-être que l'on aura de la pluie, avec ou sans vent. »

Certains animaux sont doués d'une sensibilité et d'un instinct extrêmement délicat par rapport aux variations atmosphériques. Dans la météorologie agricole de M. de Gasparin, on trouve les pronostics suivants donnés par eux à l'approche de la pluie. « Les hirondelles rasent la terre dans leur vol, les lézards se cachent, les chats se fardent, les oiseaux lustrent leur plumage, les mouches piquent plus fortement, les poules se grattent et se couvrent de poussière, les poissons sautent hors de l'eau, les oiseaux aquatiques battent de l'aile et se baignent. »

D'après le *Barometer manual*, quand les oiseaux de mer prennent leur vol le matin vers le large, on peut prévoir du beau temps et des brises modérées. S'ils se rendent près du rivage ou au-dessus de la terre, s'ils

se dirigent vers l'intérieur, c'est signe de coup de vent et de tempête.

« Être éminemment électrique, dit très-bien M. Michelet, l'oiseau est plus qu'aucun autre en rapport avec nombre de phénomènes de météorologie, de chaleur et de magnétisme, que nos sens ni notre appréciation n'atteignent pas. Il les perçoit dans leur naissance, dans leur premier commencement, bien avant qu'ils se prononcent. Il en a comme une espèce de prescience physique. Quoi de plus naturel que l'homme, d'une perception plus lente, et qui ne les sent qu'après coup, interroge ce précurseur instinctif qui les annonce? C'est le principe des augures. Rien de plus sage que cette prétendue folie de l'antiquité. »

Ce rapport entre la nature animée et les météores se retrouve dans plusieurs plantes : le trèfle, la pimprenelle, la laitue de Sibérie, le souci, etc., dont les tiges se redressent, dont les fleurs s'ouvrent ou se ferment quand l'air se charge d'humidité.

L'ouvrage de l'amiral Fitz-Roy renferme la description d'un instrument, nommé *verre à camphre* (*camphor-glas*), propre à l'indication des changements de temps, par suite des modifications éprouvées par une substance minérale. On le fabriquait en Angleterre, il y a plus d'un siècle; son inventeur est inconnu.

Depuis plusieurs années, l'amiral possédait un de ces instruments comme simple objet de curiosité, lorsqu'une observation plus attentive lui démontra que le mélange chimique contenu dans le verre variait d'aspect suivant la direction du vent, — non suivant sa force, — et aussi, mais d'une manière moins remarquable, selon la tension électrique. Pour que ces variations apparaissent avec netteté, il est nécessaire que la fiole qui contient le mélange soit fixée à demeure dans un lieu bien éclairé, bien ventilé, mais à l'abri de la radiation du feu et du soleil.

Si les vents suivent la direction du courant polaire, ou si seulement ils s'en approchent, le mélange observé avec soin et même à l'aide d'un microscope, montre des cristallisations analogues à celles du givre ou semblables à des feuilles d'if, de sapin ou de fougère. Si le vent vient du côté opposé, ces cristallisations s'effacent et finissent par disparaître. Elles sont surtout remarquables quand les vents de Nord persistent ; mais pendant une suite de vents de sud, le mélange, au lieu de s'étendre et de se cristalliser, descend dans le fond de la fiole, où il prend l'apparence du sucre en dissolution. Une série d'observations faites avec le plus grand soin, a permis de déterminer la nature de ces changements d'aspect en rapport avec la direction des principaux vents. On a aussi mesuré exactement la tension électrique de l'air pendant les observations, et on a pu constater l'influence exercée sur le mélange par les variations de cette tension, qui augmente ou diminue, comme nous l'avons dit plus haut, suivant que les vents dépendent du nord ou du sud.

Les matières contenues dans la fiole, qui doit rester hermétiquement

fermée, sont du camphre, du nitrate de potasse et du sel ammoniac, dissous en partie par de l'alcool, avec un peu d'eau et d'air. L'amiral recommande les instruments que préparent, à Londres, MM. Negretti et Zambra, opticiens de la marine royale.

Un système de prédiction météorologique déduit de l'influence de l'électricité atmosphérique sur l'aiguille aimantée, a été récemment indiqué par le P. Secchi, directeur de l'observatoire de Rome. Il a résumé dans plusieurs mémoires remarquables, présentés à l'Académie des Sciences, de nombreuses recherches relatives aux variations d'intensité magnétique qu'on observe aux approches d'un orage ou d'une tempête, — à l'influence des vents régnants sur l'aiguille aimantée, — aux rapports des aurores boréales avec les variations du temps, rapports qui ont déjà été observés plusieurs fois. L'électrité atmosphérique paraît être la cause de ces relations. Le P. Secchi en donne pour preuve la nature même de cette électricité qui, dans certains cas, se décharge dans le sol et doit y produire des courants ayant nécessairement une influence sur la circulation électrique des régions environnantes, — l'existence de ces courants, non-seulement durant les aurores boréales, mais encore pendant les tempêtes, — leurs rapports avec les courants magnétiques, — la nature de l'aurore polaire, provenant, comme on n'en peut plus douter, des courants d'électricité tellurique.

Nous citerons au sujet de ces vues nouvelles un passage du récit de la seconde expédition dans la mer polaire par le capitaine John Franklin : « Les longues nuits de décembre étaient embellies par la fréquente apparition de l'aurore boréale. Au moment où ce phénomène se montrait dans sa plus grande splendeur, le capitaine Franklin remarqua que l'aiguille aimantée éprouvait des variations considérables. Les observations qui furent faites convainquirent les officiers que les variations du compas suivaient la direction des rayons lumineux de l'aurore, et le capitaine s'assura lui-même, par des observations particulières, que les changements du temps exerçaient également une influence sur les mouvements de l'aiguille. »

On est conduit à une conception très-vaste de la corrélation des forces de la nature quand on rapproche les faits qui précèdent d'autres découvertes scientifiques, comme celle du rapport des variations de l'aiguille aimantée avec l'apparition des taches du soleil, et celle de l'influence des tremblements de terre sur les courants magnétiques. « Mon opinion, dit le P. Secchi, n'est nullement contraire à ces observations. Elle affirme qu'un grand nombre de variations magnétiques irrégulières, restées jusqu'à présent inexpliquées, ont probablement pour cause l'action des phénomènes météorologiques. Je suis même porté à croire que les variations régulières pourront se rapporter à cette même cause. J'espère que de nouvelles observations seront faites dans cette direction, puisque

théoriquement mes conclusions n'ont rien d'absurde, et puisque en pratique elles ont déjà conduit à d'utiles prévisions concernant l'approche des tempêtes. »

Les plus importants travaux sur la météorologie géographique générale ont été entrepris en Allemagne, où l'illustre Humboldt a donné aux diverses parties de la physique du globe un si vigoureux élan. C'est à ce pays qu'appartiennent la plupart des courageux voyageurs qui explorent tous les continents en y recueillant des observations scientifiques. On trouve leurs relations réunies dans les vastes bibliothèques de la plupart de ses académies. Le docteur A. Mühry a eu la patience d'extraire de plus de sept cents récits de voyage, que renferme la bibliothèque de Gœttingue, toutes les données relatives à la météorologie et de les coordonner avec méthode. Il est arrivé ainsi à une très-remarquable conception de l'ensemble des phénomènes et à une concordance des faits qu'on peut regarder comme la meilleure preuve de sa justesse. Après avoir commencé par un traité de climatologie, il a été conduit à la météorologie générale, selon la marche naturelle des sciences. C'est ainsi qu'on s'élève de la minéralogie à la géologie, des flores particulières à la botanique.

Dans son dernier ouvrage [1] il pose seulement par quelques traits généraux le problème de la prévision du temps. « Elle dépend surtout, dit-il, de la découverte de la loi suivant laquelle les deux courants aériens principaux des zones extratropicales se succèdent l'un à l'autre, et cette découverte est, sans contredit, subordonnée à la connaissance complète, pendant un grand nombre d'années, de la distribution géographique de leurs orbites. Il faut se demander quel est le nombre de ces orbites, et si ce nombre reste constant, — quelle est leur largeur et leur hauteur, — de quoi dépend la substitution de l'un à l'autre, — combien de fois cette substitution a lieu. » La construction de cartes synoptiques, semblables à celles de l'amiral Fitz-Roy, nous paraît éminemment propre à résoudre ces questions. Dès qu'on sera arrivé à la connaissance de la théorie générale, on aura dans celle-ci une aide puissante pour formuler les prévisions, et leur accord avec les variations effectives de l'atmosphère deviendra plus probable.

Lorsqu'on se rend compte des difficultés que présente la météorognosie étendue à des limites peu éloignées, on n'est pas étonné de ce que les prophéties à long terme, les pronostics du caractère des saisons et des années futures aient eu jusqu'à présent si peu de réussite, soit qu'elles aient été fondées sur des bases défectueuses ou qu'on ait généralisé des

[1] *Allgemeine geographische meteorologie,* oder Versuch einer übersichtlichen Darlegung des systems der Erd-Meteoration; in ihrer klimatischen Bedeutang. Leipzig und Heidelberg, 1860.

observations en nombre beaucoup trop restreint. Il importe de tenir la crédulité publique en garde contre des annonces semblables, qui se renouvellent de temps en temps et qui peuvent conduire les agriculteurs surtout à de graves erreurs. Nous ne voyons guère d'admissibles aujourd'hui que des pronostics analogues à celui de M. Hubert Burnaud d'Yverdon, annonçant dès 1829 un hiver rigoureux pour 1830. Voici le raisonnement sur lequel il avait été fondé : « Les vents de sud et sud-ouest ayant régné pendant six mois, je devais supposer que les vents du nord auraient leur tour. En second lieu, le soleil ayant été caché presque continuellement pendant les mois de juillet à octobre, il était naturel de penser que la terre serait refroidie à sa surface plus qu'elle ne l'est ordinairement. Cette circonstance, jointe à la présence des vents du nord, devait rendre l'hiver très-froid. Enfin l'automne ayant été extraordinairement pluvieux, l'hiver, selon toutes les apparences, devait être sec. Lorsque toutes ces circonstances ne sont que partielles, on n'en peut rien conclure, mais leur généralité dans toute l'Europe devait produire des effets simples, parce qu'à d'immenses distances il n'y avait aucune cause perturbatrice [1]. »

Nous avons encore à mentionner les recherches de M. Coulvier-Gravier sur les étoiles filantes et sur leurs rapports avec les variations du temps. Dans un observatoire spécial dont le gouvernement lui a confié la direction, on note avec soin les apparitions de ces météores dans le ciel, leurs dimensions et leurs couleurs variées, la forme et la direction de leurs trajectoires. Ces trajectoires présentent quelquefois des retours sur elles-mêmes, comme si le corps lumineux était repoussé par un courant contraire. M. Coulvier-Gravier croit pouvoir baser en partie sur ce fait ses prédictions du temps [2]. Quelques coïncidences ont été déjà signalées à l'Académie des Sciences; il en résulterait que les perturbations des étoiles filantes précèdent d'un jour au moins les signes des instruments indicateurs et notamment ceux du baromètre. Nous devons dire que l'observation de ces apparitions est recommandée par d'autres météorologistes, et principalement dans les remarquables instructions publiées récemment par M. Kæmtz, à Saint-Pétersbourg.

M. Coulvier-Gravier demande la création de nouveaux observatoires, analogues à celui qu'il dirige au Luxembourg, en différents points de la France. Mais nous croyons qu'au lieu de développer ainsi une recherche toute spéciale, il serait préférable de fonder à Paris, en s'appuyant sur la télégraphie météorologique, un établissement central sur le modèle de celui de Londres. L'observation du ciel pendant la nuit y trouverait d'ailleurs place ainsi que dans les établissements semblables que nous vou-

[1] *Bibliothèque universelle*, t. XLIII, p. 161.
[2] *Recherches sur les météores*. Paris, 1859, chez Mallet-Bachelier.

drions voir créer dans les diverses régions de la France et principalement dans le Midi. A partir du parallèle de Lyon, le régime météorologique se rapproche de celui de l'Angleterre et nos côtes de l'Océan, suivant ce que nous avons dit plus haut, peuvent se fier aux télégrammes de l'amiral Fitz-Roy. La France méridionale est, au contraire, dans des conditions atmosphériques très-différentes. Sur les bords de la Méditerranée, la direction des vents principaux, au lieu d'être nord-est et sud-ouest, devient, par suite des circonstances locales, nord-ouest (*mistral*) et sud-est. Il faudrait placer le centre où aboutiraient les observations sur un des points du littoral, entre les golfes de Lyon et de Gênes. Ce point, relié au nord de la France par les télégraphes de la vallée du Rhône, recevrait les bulletins des électro-sémaphores de nos côtes et de la Corse, ainsi que ceux des ports de l'Algérie. Le concours de l'Espagne et de l'Italie serait sans doute facilement obtenu quand on pourrait leur promettre d'utiles prévisions météorologiques. De trois stations très-importantes, Gibraltar, Malte et les Baléares, les deux premières ont déjà des observatoires très-bien organisés. A Malte surtout, le gouverneur actuel, le colonel sir W. Reid, auquel on doit l'importante découverte de la loi des tempêtes tournantes, a établi un remarquable système de recherches qui permet souvent de donner aux navigateurs des avertissements utiles sur les variations du temps. Selon lui, la Méditerranée est quelquefois traversée dans toute sa longueur par de véritables cyclones.

La création d'*observatoires de prévision* dans les principales régions du globe où se trouvent des réseaux télégraphiques, donnerait une puissante impulsion aux études météorologiques. Pendant longtemps on s'en est éloigné parce qu'on ne les voyait aboutir à aucun résultat pratique. Les grandes abréviations de traversées, obtenues au moyen des cartes de vents et de courants de Maury, ont porté l'attention sur la météorologie de la mer, qui est aujourd'hui explorée par une association d'observateurs appartenant à toutes les puissances maritimes. L'organisation de la météorologie terrestre sera due à l'initiative de l'amiral Fitz-Roy. Nous espérons qu'une association universelle comprendra bientôt les recherches faites dans toutes les parties du globe : sur les bâtiments, que Maury appelle si justement des observatoires flottants; sur les côtes, qui offrent déjà par la construction des phares et des postes sémaphoriques tant de points favorablement situés; et enfin, dans les observatoires météorologiques de plus en plus nombreux qui s'élèvent partout où pénètrent les lumières de la civilisation, où les données de l'expérience et du calcul, les enseignements de la science, se substituent aux erreurs de l'ignorance et aux vaines terreurs de la superstition.

F. ZURCHER.

LÉVANA[1]

OU

TRAITÉ D'ÉDUCATION

I

Lorsque Antipater demanda aux Spartiates quinze enfants en otages, ceux-ci offrirent à leur place cent des principaux personnages de la ville; bien différents des pédagogues ordinaires, qui font un échange de victimes précisément inverse. La pensée des Spartiates était juste et grande. Le monde des enfants renferme tout le monde à venir, monde sur lequel, comme Moïse à l'entrée de la terre promise, nous ne pouvons que jeter un regard, sans y pénétrer : en même temps il nous reproduit rajeuni le monde des ancêtres, à la suite duquel nous devions apparaître; car l'enfant de la capitale la plus élégante, n'est toujours qu'un Otahitien né; et les derniers enfants de la terre viennent au monde avec le paradis des premiers parents. C'est ainsi que, suivant Bruyn, les enfants des Samoyèdes sont beaux, et que les parents seuls sont laids.

S'il y avait une méthode d'éducation parfaite et toute-puissante ; s'il y avait, chez les précepteurs, accord complet avec eux-mêmes et avec les autres; chaque génération d'enfants recommençant l'histoire du monde, l'avenir le plus prochain et, grâce à celui-ci, l'avenir le plus éloigné, seraient bien plus en notre pouvoir.

[1] Les Romains attribuaient à l'action bienfaisante de la déesse Lévana, l'affection que le père éprouve pour son enfant nouveau-né. C'est pour cela que Jean-Paul a donné le nom de *Lévana* à son livre si original sur l'éducation. A. B.

Nos moyens d'action sur le monde (actes et livres) trouvent toujours un certain monde défini, précis, formé de nos semblables; mais, par l'éducation, nous semons sur un sol pur et tendre des calices de poison ou de miel; et comme les dieux descendaient chez les premiers hommes, nous descendons, géants au physique et au moral pour les enfants, chez ces petits hommes, et les faisons grands — ou les laissons petits. Le pédagogue (grand et touchant spectacle!) voit se traîner devant lui comme ses nourrissons les grands esprits, les guides de la postérité prochaine : il mène à la lisière, comme satellites, de futurs soleils; mais il ne peut savoir s'il a devant lui, pour seconder ou arrêter son développement, un futur dieu infernal de l'humanité, ou un ange tutélaire et lumineux : il ne peut prévoir d'un autre côté à quels dangereux passages de l'humanité se dressera comme un géant, le magicien qui joue devant lui, métamorphosé en enfant.

L'avenir qui va s'ouvrir est digne d'attention — la terre est pleine de poudre de guerre — semblable à la période des migrations des peuples, notre siècle se prépare à des migrations d'esprits et d'États, et, sous les édifices publics, les temples, les chaires qui la couvrent, la terre tremble. — Savez-vous si le petit enfant qui arrache des fleurs sous vos yeux, ne doit pas, comme un Dieu de la guerre, s'élancer de son île de Corse, sur un continent orageux, pour se jouer des orages, pour renverser et détruire, ou purifier et semer? Est-il donc indifférent que vous soyez son Fénelon, sa Cornélie ou son Dubois? Vous ne pouvez à la vérité ni briser, ni diriger la force du génie; — plus la mer est profonde, plus la côte est escarpée — mais dans ces dix premières années de la vie, les plus importantes de toutes, dans cette période d'initiation, d'éclosion de tous les sentiments, vous pouvez entourer, enlacer cette force léonine de toutes les délicates habitudes du cœur, de tous les liens de l'amour. — Est-ce un ange ou un démon qui développera ce génie?

C'est une question bien autrement importante que de savoir s'il recevra les leçons d'un savant professeur de faculté ou d'un Charles le Simple.

Un traité d'éducation doit s'occuper d'abord des hommes de génie : ce sont eux, bien que rares, qui gouvernent seuls l'histoire du monde.

Qu'un enfant vous soit plus sacré que le présent, qui se compose de choses et d'hommes faits.

Pour le jeune enfant, les parents jouent le rôle de Lycurgue et de Moïse, investis d'un pouvoir absolu, chargés d'isoler leur nourrisson plus complétement encore qu'un État spartiate ou juif, et de le développer en le préservant de tout contact.

On devrait donc attendre mieux de cette monarchie absolue des parents. L'enfant arrive dans un empire héréditaire, sans loi salique; il

y trouve une profusion de lois et de législateurs telle, que les souverains sont souvent plus nombreux que les sujets, et, la maison gouvernante plus considérable que la maison gouvernée : il a partout devant lui des ordres de cabinet, des majestés offensées, et, derrière le miroir, un sceptre redoutable, la verge ; — son prince est en même temps le maître qui le fait travailler, qui lui distribue les joies et les corrections — nulle puissance étrangère ne le protége contre ce maître ; car on punit bien les mauvais traitements à l'égard des esclaves (dans plusieurs pays) et même à l'égard des animaux (en Angleterre) ; mais nulle part on ne punit les mauvais traitements exercés contre les enfants. Il semble donc que les enfants soumis à un pouvoir absolu, n'ayant ni parti d'opposition, ni journaux antiministériels, ni représentants, devraient sortir de ce petit État dans l'État, bien mieux élevés que ne le sont les hommes faits, formés par le plus grand établissement d'éducation, par l'État lui-même.

Cependant ces deux établissements ou États paraissent donner des résultats si identiques, qu'il semble utile d'examiner, dans les deux discours suivants, l'efficacité et la possibilité de l'éducation.

II

DISCOURS D'ENTRÉE AU LYCÉE *Johanneum*, OU IL EST PROUVÉ QUE L'ÉDUCATION A PEU D'EFFICACITÉ

Très-honorés Inspecteurs, Recteurs, et sous-Recteurs ! Très-dignes professeurs des classes inférieures, et collaborateurs ! Je vous exprimerai, je l'espère, autant que mes faibles moyens me le permettent, le plaisir que me cause mon admission comme dernier professeur dans notre établissement d'éducation, si je vous prouve, en prenant possession de ce poste honorifique, que l'éducation publique ou particulière n'a aucun effet, mauvais ou bon. Si j'ai le bonheur de vous inspirer une douce conviction de cette inefficacité ; j'ajouterai, que nous exerçons tous, facilement et gaîment, notre pénible ministère, sans orgueil, mais avec une certaine assurance, qui ne s'effraye de rien : — nous allons et venons journellement au milieu de nos élèves, nous nous asseyons dans notre chaire comme dans un excellent fauteuil, et laissons les choses aller leur train.

Je dois d'abord vous montrer, il me semble, quel est celui qui élève et forme l'enfant — car, de manière ou d'autre, tout est élevé et formé à côté de nous, et en nous : — puis de nous-mêmes nous en viendrons à nous-mêmes, et je vous signalerai une petite méprise.

D'où vient que nul siècle plus que le nôtre, et dans ce siècle, nul pays plus que l'Allemagne, ne s'est occupé de l'éducation? C'est sur notre sol que les semences, lancées en France par la main de Rousseau, sont venues tomber et germer. — Sur cette question de l'éducation, les anciens écrivaient peu et faisaient peu : leurs écoles étaient destinées aux jeunes gens plutôt qu'aux enfants. Dans les écoles philosophiques d'Athènes, l'auditeur était souvent aussi âgé que le maître. Sparte était une école régimentaire pour les parents et les enfants à la fois. Les Romains prenaient des esclaves grecs pour précepteurs, sans que leurs enfants devinssent Grecs ou esclaves. Aux époques où les faits éclatants du christianisme, de la chevalerie, de la liberté, se levèrent comme des astres nouveaux sur l'horizon obscur de l'Europe, les écoles étaient dispersées comme des huttes de sauvages ou des cellules de moines, petites, mornes et sombres.

Les Anglais, dont l'île n'est qu'une vaste école, chez lesquels, tous les sept ans, le scrutin est comme une école du dimanche, ouverte pendant huit jours, n'ont guère que des établissements de mauvaise éducation.— N'est-ce pas précisément là où les précepteurs gardent le silence, chez les sauvages, les Groënlandais et les Quakers, que les enfants ressemblent le plus à leurs parents? Et le maître n'a-t-il pas simplement pour but de forger et de polir son élève? Plus on descend dans les temps anciens pour arriver aux peuples primitifs, moins on trouve de livres d'éducation, de Cyropédies. Plus l'homme était perdu dans l'État, moins la femme qui aurait pu s'occuper de l'éducation, était apte à le faire. Cependant chaque enfant était l'image de ses parents, et c'est plus que les meilleurs ne peuvent souhaiter : car Dieu lui-même voit la sienne, en caricature, chez l'homme.

Quels sont donc les vrais précepteurs, dans les peuples et les temps? Ce sont les peuples et les temps. — Le temps vivant qui ballotte l'homme, pendant vingt, trente ans, au milieu de milliers d'hommes, de faits et d'idées, doit effacer bientôt les impressions des années si courtes de l'éducation. Le siècle est le climat moral de l'homme : l'éducation est la serre-chaude d'où on le tire pour l'exposer au grand air du siècle. Il faut entendre ici le siècle réel qui peut se composer aussi bien de dizaines que de centaines d'années, et qui, comme les chronologies religieuses, ne date que des grands hommes. Que peuvent des mots contre des faits réels, vivants?

Le précepteur a dû lui aussi être élevé ; et, sans s'en rendre compte, il est souvent possédé de l'esprit du temps dont il cherche à préserver la jeunesse. Tout homme malheureusement croit être placé précisément au zénith de l'univers, et, d'après son calcul, c'est au-dessus de sa tête que les soleils et les races doivent culminer; tandis que

semblable à un habitant de l'équateur, il ne jette d'ombre que sous lui-même. S'il n'en était pas ainsi, comment tant d'hommes parleraient-ils — comme je me propose de le faire — de l'esprit du temps ; lorsque ce mot même suppose qu'on est détaché de ce temps, qu'on s'est élevé au-dessus de lui : de même que pour sentir le flux et le reflux, il faut être placé non pas sur la mer, mais sur les côtes qui la limitent et la dominent ? Ainsi un sauvage se représente moins clairement un sauvage, que ne peut le faire un homme civilisé. Mais, en réalité, les peintres de l'esprit du temps n'ont jamais peint que celui du temps passé, et rien de plus. Le grand homme, le poëte, le penseur, ne peuvent jamais avoir assez clairement conscience d'eux-mêmes, pour que le flambeau et la lumière arrivent à ne plus faire qu'un; les autres hommes le peuvent encore moins. Chaque plante humaine, quelque brillante et délicate qu'elle s'épanouisse à sa partie supérieure, a toujours une racine dans la terre.

Il n'y a pas de précepteur du peuple qui reste aussi semblable à lui-même, que le peuple remplissant le rôle de précepteur. Les esprits fondus en masse, perdent quelque chose de la liberté de leurs mouvements et s'avancent comme de pesants colosses sur les vieilles ornières battues.

Sur cette vie sans cesse agissante, l'homme, ce petit être, ne doit-il pas être emporté comme sur une terre volante, où les directions isolées que donne le professeur ne peuvent rien? Aussi, malgré les différents réformateurs et informateurs, les peuples se sèment d'eux-mêmes, comme les prairies, pour donner toujours le même émail; et, même dans les résidences où les traités d'éducation, les professeurs, les parents circulent sans cesse, l'esprit se conserve sans altération.

On pourrait dire que dans les familles, il y a, à côté de la multitude du peuple, une multitude de pédagogues, tantes, grands-pères, grand'-mères, pères, mères, parrains, mais, domestiques, et, à leur tête, le précepteur, l'index levé, de sorte que l'enfant, esclave au milieu de tous ces maîtres, doit finir par ressembler plus qu'on ne pense à un Indien, qui porte, empreintes au moyen d'un fer chaud, les marques de ses maîtres successifs.

La seconde force qui assure l'action et le triomphe de l'esprit du peuple et du temps, c'est le fait vivant. Ce n'est pas en criant, dit un auteur chinois, mais en s'envolant, qu'un canard sauvage entraîne à sa suite la troupe de ses compagnons. Une guerre contre un Xerxès enflamme bien autrement le cœur que la triple relation de cette guerre dans Cornélius, dans Plutarque et dans Hérodote. Et cependant, les simples images des faits dans le livre de Plutarque, cette abbaye de Westminster, enfouissent la semence de la parole divine plus profondément dans le

cœur que ne le feraient deux ou trois mille volumes de sermons, pleins d'une véritable éloquence. Ah! très-honorables confrères! si nos bibliothèques de colléges, qui peuvent prêcher dix, vingt ans de suite, ne parviennent pas à faire des saints pour un mois, ni même une semaine; que pouvons-nous espérer de quelques volumes de paroles que nous laissons tomber dans nos leçons? Que peuvent attendre les parents de celles qu'ils prononcent à la maison!

L'impuissance des mots se révèle malheureusement dans un cas qui se renouvelle journellement pour chacun de nous. Chaque moi se partage en maître et en écolier, l'un occupant la chaire, l'autre le banc de l'école. Pourrait-on croire que cet éternel pédagogue, installé dans les quatre ventricules du cerveau, qui donne journellement les leçons les plus privées à son pensionnaire et camarade de chambre, qui prêche le matin, le soir, la nuit, qui, muni d'instructions détaillées, accompagne partout l'élève qu'il aime comme lui-même, qui le suit en voyage, sur les divans, sur les bancs des cabarets, sur le trône et dans la chaire, qui couche toujours avec son écolier, comme un racoleur avec une recrue, et remet de temps en temps maintes choses en mémoire; pourrait-on croire, dis-je, que ce mentor, qui laisse éternellement tomber ses leçons du haut du cerveau, siége de suprême clarté, en est réduit, après cinquante années, à constater au sujet de son Télémaque, ce que la chaste Minerve (le célèbre et anonyme mentor de Télémaque) dut aussi constater dans la plus grosse tête de l'univers, celle de Jupiter, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait éviter à son écolier aucune de ses métamorphoses animales? Nous ne pourrions le croire, si nous n'en constations chaque jour les exemples les plus lamentables en nous-mêmes. Ainsi c'est un fait très-habituel dans l'histoire des savants, que les hommes les plus distingués ont passé des dizaines d'années à projeter de se lever de meilleure heure, sans y réussir.

Revenons sur nos pas; et après nous être demandé si l'homme a plus de chances d'être converti par des milliers de paroles des autres, que par des billions de ses propres paroles, ne nous étonnons pas si le torrent de mots auquel on confie la jeunesse, pour qu'il l'emporte et la guide dans l'océan de la vie, se perd aussitôt dans les tourbillons des flots et des vents. Remarquons seulement que l'on met sur le compte de l'école, c'est-à-dire des mots, bien des choses qui appartiennent au fond commun des faits. La croissance physique de l'enfant entraîne une croissance intellectuelle. Cependant on attribue toujours cette dernière aux soins du précepteur, comme si l'on ne devenait pas en même temps plus sage et plus grand! On pourrait avec tout autant de raison mettre sur le compte des lisières, les services des ligaments des muscles. — Les parents regardent le plus souvent chez leurs enfants, comme le résultat d'aptitudes et de culture intellectuelles, ce qu'ils prendraient chez les

enfants des autres pour une suite du développement naturel. — Il y a encore tant d'illusions ! Un grand homme passe-t-il par un établissement d'éducation, c'est toujours là qu'il s'est révélé : le milieu était-il hétérogène à sa nature, il lui servait de contre-stimulant ; ne l'était-il pas, c'était un stimulant. Si les parents ne cherchent par l'éducation qu'à faire de leur image matérielle une image spirituelle de plus en plus exacte, et à vernir cette copie de l'éclat déjà passé de l'original, ils doivent aisément commettre cette méprise de prendre la ressemblance innée pour une ressemblance acquise par l'éducation, et les pères matériels pour des pères spirituels, la nature pour la liberté. Il en est à cet égard des enfants comme des peuples : on a trouvé dans le nouveau monde dix usages du monde ancien — six Chinois au Pérou, quatre Hottentots dans l'Afrique du Sud — sans que l'on pût expliquer ces ressemblances, par un autre point de contact, que l'origine commune d'Adam.

L'éducation n'a que peu d'efficacité, ou n'en a même pas du tout. Si cette proposition est vraie, nous pouvons nous vanter, chers collaborateurs, de rendre un grand service à l'humanité. Dans le monde mécanique, tout mouvement, si la résistance du frottement venait à manquer, se continuerait indéfiniment, tout déplacement deviendrait éternel : il en est de même dans le monde moral. Si l'élève ne résistait pas aussi bravement au maître, nous verrions se répéter éternellement une vie réglée, ratissée bien autrement qu'elle ne l'est en réalité. Si tous les lieux et tous les temps de notre pauvre terre venaient à être remplis de pâles et raides images, de portraits d'étudiants, conformes au code pédagogique, de telle sorte que chaque génération fût l'édition conforme de la génération précédente : nous obtiendrions ce fastidieux et déplorable résultat, que l'éducation réussirait au delà de notre attente, et que chaque maître d'école verrait sa tête circuler, comme une tête couronnée, dans toutes les mains, dans tous les coins.

Pour ne pas tomber dans la même faute que ceux qui supposent le phénix et l'homme de la lune célibataires, je ne veux pas oublier les jeunes filles : leurs premières couleurs, comme celles des colombes et des canaris, que le premier mois pluvieux efface, peuvent leur être appliquées par des gouvernantes aussi bien que par des gouverneurs. Mais plus tard chaque femme devient un type original.

Après de longs efforts, auxquels ne correspondent pas les progrès de l'élève, les précepteurs intelligents doivent en arriver à se poser cette question : « Comment le pauvre écolier, une fois soustrait à notre direction, marchera-t-il droit, puisqu'il s'égare déjà, bien que guidé par nous ? » — et à formuler ce désir : « Dieu ! si nous pouvions le monter comme une horloge astronomique séculaire, de manière

à ce qu'il continuât longtemps après notre mort à marquer exactement ses heures, à suivre régulièrement son cours! » — et par suite à exprimer cette opinion: « N'étions-nous pas l'âme de son *homme intérieur?* Ne mettons-nous pas en mouvement tous ses membres? »

Le pédagogue accompagne bien son élève dans les universités, mais l'élève va sans lui dans maintes bonnes sociétés: voyagent-ils ensemble, le jeune homme va seul dans maintes sociétés suspectes, et met le comble à la crainte du maître. — Cette crainte ressemble à celle de la mère qui se demande comment son enfant, chauve et nu, arrivant dans notre froide atmosphère, continuera à vivre, lorsqu'il ne sera plus nourri de son sang. Votre oiseau chanteur continue à siffler dans la nuit, parce que vous simulez la lumière du jour au moyen d'une veilleuse; c'est-à-dire en le développant en dehors du temps; mais une fois libre, il se met au ton général.

Si l'on se place à un point de vue plus élevé, pour examiner les efforts, les craintes, les prétentions des pédagogues, on éprouve la tentation de les amener à rabattre de la trop haute opinion qu'ils ont de leur mérite. Loin de subordonner leur petit plan scolaire au plan de l'univers, et le petit maître d'école, l'homme, au précepteur suprême, ils cherchent timidement à substituer de leurs faibles moyens à ceux du chef infini des précepteurs, qui fait succéder le soleil au soleil, l'enfant au père, et est à la fois le père du fils et du père. Il semble que l'humanité délaissée depuis des siècles, ait été livrée à ces êtres microscopiques, comme un vernis chaud, sur lequel ils auraient à graver leur empreinte individuelle. Seconds créateurs, ils comptent étonner le Créateur, en lui montrant ce cabinet de figures en plâtre et en cire, reproduisant leurs âmes et leurs têtes.

Aucun de mes auditeurs ne peut avoir oublié que je me suis demandé au début de mon discours, pourquoi en Allemagne on écrivait tant aujourd'hui, et l'on comptait tant sur l'éducation. Je me propose de présenter au public quelques idées imprimées sur ce sujet; et je réponds: « C'est que l'homme entier s'est réduit à n'être plus qu'un organe phonateur, et que la chair est redevenue verbe. Plus il y a de civilisation, plus il y a d'idées; moins il y a de faits, plus il y a de mots. »

Comme il n'y a pas pour l'Allemand de temps plus précieux que le temps de la réflexion (pour le plus grand pas qu'il ait à faire, pour son entrée dans la vie, il prendrait une éternité de réflexion), il donne à la solide et lente écriture le pas sur la légère et rapide parole: au rebours des méridionaux, il a la manie d'écrire, bien plus que celle de parler, ainsi que le prouvent ses greffes et ses bibliothèques.

Mais si l'homme intérieur des sociétés civilisées ne se compose, comme cretains dessins, que de lettres et de mots, on ne peut jamais assez parler

d'éducation : la conscience d'avoir dissous la vie intérieure en mots, nous garantit la possibilité de la communiquer au moyen de ces éléments dissous, c'est-à-dire des mots ; bref, de faire de l'éducation en parlant, avec la plume et la langue. « Sachez dessiner, disait Donatello aux sculpteurs, et vous serez capables du reste. Parlez, dit-on de même aux pédagogues, et vous apprendrez à former des hommes. »

Comme chaque sorte de vie ne se perpétue que par elle-même, les faits par les faits, les mots par les mots, l'éducation par l'éducation, nous devons être ranimés et fortifiés, excellents collaborateurs, par l'espoir d'être récompensés moralement de nos leçons, en transformant nos élèves en maîtres. Ceux-ci parleront plus tard à d'autres : et ainsi notre Johanneum Paullinum grandira, deviendra une vaste maison d'éducation, mère de plusieurs autres ; de ses portes sortiront des précepteurs, maîtres d'école, cathéchistes, qui iront engendrer leurs semblables dans de bons colléges ; nous ne formerons pas seulement des Cyrus, mais des Cyropédies vivantes, et des Cyropédagogiarques.

J'adresse aux vénérables pères de la ville, nos *nutritores* et inspecteurs, non-seulement mes remercîments, mais mes prières. Il reste aux hommes et aux parleurs les moins réalistes à régler et assurer la part de quelque chose de très-réel et très-brutal — que l'on nomme assez grossièrement l'estomac — et qui par pur égoïsme apprécie surtout dans la bouche, non pas l'exportation, mais l'importation. Chacun de nous possède cet organe, et il nous fait désirer que notre école devienne pour ceux qui y sont salariés, une école financière et industrielle, afin que ceux qui payaient comme écoliers y rentrent pour être payés comme maîtres. Notre bibliothèque, notre caisse scolaire, et notre caisse des veuves pourraient aussi être renforcées : car la seule maladie dont les maîtres sont affligés, c'est la faim canine, maladie pour laquelle on prescrit des remèdes domestiques, ou une table bourgeoise.

Nous voulons tous, surtout en qualité de précepteurs de la jeunesse, vivre pour quelque chose de plus beau et de plus copieux — que notre assiettée de soupe noire à midi — ration légère, pour laquelle nous distribuons toute la journée de larges rations de coups. Aussi j'ai la hardiesse de demander que la chaire, du haut de laquelle le professeur de troisième, et celui de chant, ont comme moi à débiter leur boniment, soit peinte à neuf, comme un livre, ou comme une guérite prussienne — noir sur blanc ; — et que l'on donne au Lycée, sinon le nom de Gymnase, au moins le titre d'Illustre.

Fiat! — Dixi!

L'auteur avait à peine débité sa leçon d'ouverture, qu'on y trouva tant de choses convenant à une leçon de clôture, qu'on lui donna une belle

occasion de prononcer celle-ci, et de s'exprimer plus clairement, en le destituant et le remerciant deux jours après. Il fut ainsi mis en demeure de prendre congé de ses collègues, et de choisir pour sujet d'une courte leçon d'adieu, aussi chaleureuse que possible, l'importance de cette chaire qu'il occupait pour la deuxième et dernière fois.

III

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION

Honorables collègues! En me démettant de ma charge, je me sens consolé par l'assurance que j'ai, qu'aucun de mes élèves ne me reprochera de l'avoir égaré, ou de lui avoir fait perdre son temps. Je ne trouve pas, pour prendre congé de vous, de thème plus convenable, que cette question : « A quel point une bonne éducation pénètre le cœur même de la société? » — Question qui me fournit l'occasion de vous montrer sous un autre jour bien des choses, que mon prédécesseur dans cette chaire, l'auteur du discours d'ouverture — je n'ose plus, après ma destitution, me désigner plus clairement, — vous a présentées avant-hier.

Il vous sera démontré que cet auteur ne vous a exposé que de purs sophismes : — sophisme dans le principe, suivant Leibnitz, signifiait exercice de sagesse.

« Pourquoi, demande ce philosophe, écrit-on autant sur l'éducation, si ce n'est parce que toute notre activité s'est dépensée en paroles? » Mais est-ce donc autre chose, que ce que je demande moi-même?

Cependant il n'est pas d'époque, pas de peuple de l'antiquité, qui, depuis l'invention de l'imprimerie, puissent se comparer aux peuples et aux époques modernes. Depuis cette invention, il n'est plus d'État impénétrable, il n'est plus d'influence d'un État sur ses éléments, qui puisse rester secrète. Les étrangers, les voyageurs, que Lycurgue bannissait de sa république comme des épisodes, des *Dei ex machina*, parcourent aujourd'hui tous les États sous le titre de livres.

Il n'est plus d'homme solitaire, plus d'île déserte dans les mers même les plus lointaines. Aussi se préoccupe-t-on de l'équilibre politique des différents États, équilibre qui les réunit tous sous un même fléau de balance. L'Europe est un bois de lianes enlacées, autour desquelles les autres États viennent s'enrouler, en se développant, et s'attachent, attirés et absorbés. Les livres fondent une république universelle, une alliance des peuples, une société de Jésus, dans un sens plus noble, ou une

Human Society, de laquelle résulte une seconde ou double Europe, qui, comme Londres, se divise en plusieurs tribunaux et comtés.

D'un côté ce pollen de livres, qui flotte partout, a cet inconvénient, que nul peuple ne peut plus conserver ses fleurs pures de toute falsification de couleurs étrangères. Les États ne peuvent plus se développer librement, lentement, progressivement, comme autrefois : chacun d'eux ressemble à une image d'un dieu indien, formée de différents membres d'animaux : les membres des États voisins viennent s'enchevêtrer dans son organisation. Mais, d'un autre côté, grâce au concile œcuménique du monde littéraire, l'esprit de l'assemblée provinciale du peuple ne peut plus être enchaîné. Aussi l'on peut, en dépit du siècle, entreprendre l'éducation avec quelque espoir de succès, parce qu'on sait que le mot parlé du maître allemand est l'écho du mot écrit; et que le cosmopolite, sous la surveillance de la république universelle, ne disparaît pas avec un État qui se perd, d'autant plus que, si les livres viennent à périr, les hommes à expirer, leur élève s'attachera toujours à leurs collatéraux survivants.

L'ardeur avec laquelle on écrit de nos jours sur l'éducation, prouve à la fois qu'on l'a perdue, et qu'on sent son importance. On ne crie dans les rues que les objets perdus. L'État allemand ne s'occupe plus assez de l'éducation : il faut que le maître le supplée dans la chambre des enfants, en chaire, devant son bureau. L'État supposait l'éducation : et c'était l'État qui devait la créer. Ce vieux cercle vicieux est résolu aujourd'hui par l'imprimerie; puisqu'il y a des hommes, des morts, tels que Platon par exemple, qui contribuent, plus que tous les États, à l'éducation des États. C'est ainsi que dans les premières ténèbres de notre terre, les anges, suivant la tradition, descendirent lumineux ici-bas, guidèrent comme des enfants les hommes qui commençaient à germer, et, après les avoir instruits, remontèrent dans les cieux. La terre, d'après la belle idée de Zach, s'est formée de lunes tombées : une lune, en fondant sur l'hémisphère américain, a amené le déluge sur le vieux monde : la Suisse dentelée, hérissée, découpée, n'est qu'une lune visible, qui de son éther léger, s'est précipitée sur la terre. Ainsi, dans l'Europe intellectuelle, plus que dans tout autre continent, où l'on n'imprime pas, il se forme une réunion d'âmes, envoyées ou tombées du ciel. Le grand homme a aujourd'hui un trône plus élevé; sa couronne resplendit sur une plaine plus vaste : ce n'est pas seulement son bras qui agit, mais sa plume : ce n'est pas seulement sa parole: mais le roulement de cette parole, semblable à celui du tonnerre. C'est ainsi qu'un grand esprit transforme les esprits voisins, et par ceux-ci toute une multitude : de même qu'un grand nombre de petits bateaux font entrer un grand bateau dans le port; ainsi les esprits secondaires tirent un grand esprit vers le rivage pour le décharger.

Il est très-vrai que tout agit sur l'homme pour le former, le développer. — Il est certain qu'un homme ne peut faire une promenade sans en rapporter une impression pour l'éternité, — qu'un insecte, une étoile du ciel, ou l'étoile d'un ordre se gravent aussi bien en nous, qu'une légère rosée ou le passage d'un nuage sur un pic de granit. Mais, d'un autre côté, il faut remarquer que l'impression n'est pas la même la veille, le jour ou le lendemain.

Je conseille au précepteur d'agir surtout dans la première année; à ce moment avec des demi-forces il agit plus qu'il n'agira avec des forces doubles à huit ans, quand la liberté est conquise, et que tous les rapports se sont multipliés. Les cultivâteurs regardent le brouillard comme le temps le plus propice pour semer : c'est dans l'épais brouillard des premières années de la vie que tombent les premières semences.

Considérez d'abord la question de morale! L'homme intérieur, comme le nègre, naît blanc : c'est la vie qui le noircit. Dans la vieillesse, les plus grands exemples moraux passent sous nos yeux, sans plus écarter notre vie de son cours, qu'un astre chevelu, qui passe, ne dérange la terre de son orbite : mais dans l'enfance, le premier objet extérieur ou intérieur, le premier témoignage d'amour, la première injustice, etc., jettent leur ombre ou leur lumière sur le reste de nos jours. D'après les anciens théologiens, nous n'avons hérité que du premier péché d'Adam, et non des autres; puisqu'une seule chute a suffi pour entraîner toutes les chutes suivantes : de même la première chute et le premier élan décident du cours de notre vie. C'est dans ces premières heures que l'Être infini accomplit sa deuxième merveille : animer, était la première. C'est la nature humaine qui a conçu et enfanté l'Homme-Dieu : qu'on donne donc hardiment le nom de conscience, de Dieu, à ce sentiment intime par lequel le Moi se révèle d'abord. — Funeste est l'heure, où cette incarnation ne trouve pas sa Conception Immaculée; mais où dans la même minute d'enfantement le Sauveur et Judas se rencontrent. On a encore peu observé cette époque unique, on a peu examiné ses fruits, exploré ses abords. Il y a des hommes qui peuvent remonter par le souvenir à la limite du moment où le Moi leur apparut brusquement, comme un soleil perçant les nuages, et de ses rayons, révéla un monde nouveau à leurs yeux émerveillés.

La vie, et surtout la vie morale, commence par voler, puis elle saute, puis elle marche et s'arrête enfin : chaque année l'homme est de moins en moins facile à convertir; et le sexagénaire méchant a moins besoin d'un missionnaire, que d'un auto-da-fé.

Ce que nous avons dit du cœur de l'homme intérieur s'applique aussi à son œil. Si le premier, comme une vieille église chrétienne, doit être tourné vers l'Orient de la vie, vers l'enfance : c'est à l'entrée et par le haut que

le second, semblable à un temple grec, reçoit la plus grande quantité de lumière. A l'égard du développement intellectuel, l'enfant apporte une disposition naturelle, qui ne revient pas plus tard. Il est au début comme un printemps plein de semences; partout où tombe un rayon (car enseigner, c'est échauffer plus encore que semer) le grain germe, et le jour entier de l'enfance se compose d'heures brûlantes d'enfantement. Deux forces agissent à la fois : la première c'est la foi de l'enfant, cette faculté absorbante, sans laquelle il n'y aurait ni éducation, ni langage. Mais cette foi, comme toutes les autres, suppose la minorité ; elle s'affaiblit à mesure que s'augmente le nombre des hommes et des années. La seconde force, c'est la sensibilité. Elle existe au plus haut point à l'aurore matérielle et intellectuelle, dans l'enfant considéré au point de vue physique et au point de vue moral ; elle commence avec la vie, jusqu'à ce qu'enfin l'homme usé, dans ce monde vide, ne soit plus sensible à rien, qu'au monde futur. L'homme, qui d'abord, comme tout corps terrestre, est à l'état fluide, établit au début ses formes principales ; il ne fait plus ensuite que s'arrondir. Que la masse du monde essaye plus tard d'imprimer sa marque sur l'homme, la matière refroidie ne donne plus que de faibles empreintes. Les moraves, les quakers et les juifs surtout prouvent la supériorité de l'éducation sur les influences des temps et des peuples hétérogènes qui les entourent; et si l'esprit du temps et des foules, qui embrasse tout, influe aussi sur eux, il a pénétré moins profondément en eux, que dans les masses élevées différemment. Que l'esprit du temps remue et tourne comme il veut le cœur, cette petite sphère terrestre, elle garde toujours, comme toute sphère tournant sur elle-même, deux pôles immobiles, le bon et le mauvais.

Mais la multitude n'agit pas autant sur l'homme, que mon prédécesseur semble l'assurer. Dans le cours de notre vie, quelques individus seulement nous touchent et nous modifient; la multitude passe comme une troupe lointaine. Un ami, un maître, une amante, un club, une table d'auberge, une maison, voilà ce qui constitue aujourd'hui pour l'individu la nation et l'esprit national : le reste glisse sur lui sans laisser de traces. Mais à quelle époque ces personnes isolées agissent-elles plus fortement en nous, que dans notre enfance, et plus longtemps — en pédagogie comme en droit longtemps veut dire dix ans [1] — que dans les dix premières années? Les flots du monde viennent pour l'enfant se briser contre quatre murs, qui renferment son eau de cristallisation : le père, la mère, les frères et sœurs, et un couple d'hommes, voilà son monde et son moule. Déduction faite de tout cela, nous devrions encore tenir compte à l'éducation de ce que sa puissance ne doit pas se

[1] *Longum tempus est decem annorum*. Homm. promp. (*Note de l'auteur.*)

mesurer comme celle de l'esprit du temps sur les individus, mais sur la masse ou la majorité; et se calculer non d'après le présent, mais d'après l'avenir : un peuple élevé tout entier de la même manière pèse autrement dans la balance qu'un être passager. Mais, comme toujours, nous désirons que le destin ou l'esprit du temps réponde à notre demande par le retour du courrier.

De cette manière j'ai exposé, je l'espère, à mon adversaire et prédécesseur, avec des égards qui ne sont pas aussi communs dans le monde savant que pourrait le croire maint adversaire d'un adversaire, ses idées aussi bien que les miennes. Les quelques réflexions qu'il vous a présentées au sujet de l'absorption de l'individu dans le tout, ne méritent pas qu'on les répète, mais bien qu'on y adhère. L'égalité des masses permet bien des inégalités individuelles; et bien que les listes mortuaires aient raison, ce ne sont pas elles pourtant qui règlent les espérances et les craintes de chacun. Sur le globe terrestre, les montagnes disparaissent; le sentier pierreux s'efface de loin sur les montagnes, mais celui qui suit ce sentier, l'observe fort bien. Notre cher homme, après ses plaintes sur l'inefficacité de la bonne éducation, nous fait entendre ses plaintes sur l'efficacité de la mauvaise; mais admettre qu'on peut déformer, n'est-ce pas reconnaître qu'on peut former?

Et maintenant, je désirerais savoir ce que je pourrais avoir encore à dire, dans cette honorable chaire, vénérables inspecteurs!

IV

On doit connaître le but avant de connaître la carrière. Toutes les méthodes, tous les procédés d'éducation sont d'abord déterminés par l'idéal ou par son type. Mais les parents, au lieu d'un seul type, ont devant les yeux tout un musée de figures idéales, qu'ils appliquent en détail à l'enfant, pour les graver par le tatouage. Si on voulait produire au jour, et analyser la méthode complétement dépourvue d'unité, le plan d'études, le programme d'éducation que suit un père ordinaire, voici à peu près ce que l'on obtiendrait. A la première heure, le père ou le gouverneur doit lire à l'enfant de la morale pure; — à la seconde, de la morale moins pure ou de la morale adaptée à l'intérêt personnel; — à la troisième : « Tu vois que ton père agit ainsi. » — A la quatrième : « Tu es encore petit, cela ne convient qu'aux grandes personnes. » — A la cinquième : « L'important est que tu réussisses dans le monde et deviennes quelque chose dans l'État. » — A la sixième : « Ce n'est pas sur ce globe éphémère, mais au séjour de l'éternité, que le vrai rang de l'homme est déterminé. » — A la septième :

« Supporte l'injustice, et aime ton prochain. » — A la huitième : « Mais défends-toi bien, si l'on t'attaque. » — A la neuvième : « Ne remue pas ainsi. » — A la dixième : « Un enfant ne doit pas rester ainsi immobile. » — A la onzième : « Il faut imiter davantage tes parents. » — A la douzième : « Et te former toi-même. »

C'est ainsi que le père par ce changement perpétuel de maximes, se dissimule à lui-même ce qu'elles ont de faible et d'étroit. — Quant à la femme, elle ne ressemble ni au père, ni même à cet arlequin, qui s'avançait sur le théâtre de la cour avec une liasse d'actes sous chaque bras, et, comme on lui demandait ce qu'il portait sous le bras droit, répondait : « Des ordres, » — et sous le bras gauche : « Des contre-ordres. » Elle ressemblerait plutôt à un géant Briarée, qui aurait cent bras, et, sous chacun de ces bras, ses papiers.

Aussi la plupart des hommes cultivés sont-ils comme un feu d'artifice tiré par un temps de pluie, dont les pièces brillent sans liaison, ne présentant que des figures brisées, des chiffres tronqués.

Mais nous reviendrons dans d'autres chapitres à ces esprits mauvais et impurs de l'éducation. Beaucoup de parents élèvent leurs enfants pour eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils en font de jolis singes mécaniques, des réveille-matin intellectuels, que l'on ne fait ni marcher ni sonner, quand on désire se reposer. L'enfant doit être à chaque minute le meuble sur lequel le précepteur dort le plus mollement possible, ou l'instrument sur lequel il tambourine le plus bruyamment possible, et, par conséquent, par les fruits mêmes de l'éducation, il doit épargner à ce précepteur qui a plus à faire et à jouir, la fatigue de l éducation. C'est pour cela que ces paresseux s'irritent si souvent de ce que l'enfant n'est pas déjà plus sage, plus doux, plus logique qu'ils ne le sont eux-mêmes.

L'enfant doit du moins leur fournir, comme un secrétaire favori à un ministre, tantôt la main qui ne fait que copier, tantôt la tête qui prépare le travail.

Les précepteurs qui ne considèrent que l'extérieur et l'utilité au point de vue de l'État, sont parents des professeurs qui désireraient n'être que des machinistes. En appliquant leurs maximes, on n'aurait plus que des élèves ou plutôt des nourrissons parfaitement dociles, bien dressés, patients et dépourvus d'art. — Il n'y aurait plus de noyau dur et épais, dans cette frêle et tendre enveloppe humaine.

Il ne resterait plus qu'à enfumer, comme un champ productif, cette motte de terre, à laquelle la vie doit, par la croissance, communiquer un souffle divin. — L'édifice social ne serait plus rempli que de machines à filer, à calculer, de pompes aspirantes et foulantes.

Cependant l'homme est antérieur au citoyen, et au-dessus de l'un et de l'autre, il y a notre avenir dans ce monde et au delà. Où donc les parents qui s'empressent d'enfermer, d'emprisonner l'enfant dans des

habits de serviteur, d'en faire par exemple un commis des douanes, un chef de cuisine, ont-ils pris le droit de se reproduire autrement que matériellement, au lieu de créer des embryons intellectuels? Les préoccupations matérielles confèrent-elles un droit d'étranglement moral, et une âme peut-elle être vendue au bien-être comme au diable? — La vieille coutume allemande et spartiate, qui faisait mourir les enfants faibles de corps, n'est peut-être pas beaucoup plus rigoureuse que l'usage de continuer à procréer des enfants faibles d'âme.

L'utilité pour soi-même diffère de l'utilité pour les autres, mais seulement de même que la lâcheté diffère de la cruauté, l'une et l'autre se fondent dans l'égoïsme. Les limites, les colonnes d'Hercule, même de la meilleure espèce, sont blâmables dès qu'elles amoindrissent le monde libre d'un homme futur. — Si Mengs, en développant les qualités physiques et morales de son fils Raphaël, fit de ce fils un peintre, il remettait en pratique d'une manière plus noble, il est vrai, l'usage égyptien qui condamnait le fils à exercer le métier de son père — tandis que, suivant Winckelmann, les Grecs ne s'exerçaient à l'art que par la liberté et pour la liberté.

La plupart de ces réflexions ont trait aux directeurs des maisons d'orphelins, qui bouleversent toute la pédagogie, et font des âmes des enfants, nées libres et joyeuses, des novices de couvents, mornes et courbés. L'homme ne doit pas croître seulement par en haut, comme les plantes et les bois des cerfs, ni seulement par en bas comme les plumes et les dents; il doit, comme les muscles, grandir par les deux bouts à la fois — de sorte que le double précepte, adressé aux rois par Bacon : « Souviens-toi que tu es homme : souviens-toi que tu es un Dieu, ou un vice-Dieu ! » concerne aussi les enfants.

Une éducation purement négative, comme semble l'être celle de Rousseau, serait en contradiction avec elle-même, et avec la réalité à la fois, comme le serait une vie organique toute pleine de croissance et dépourvue de stimulants : les quelques enfants sauvages qu'on a trouvés avaient reçu une éducation positive des animaux qui les entouraient. Il n'y a qu'un cercueil d'enfant qui pourrait représenter une école négative pour les pauvres et les princes. L'homme de la nature — que Rousseau confond parfois avec l'homme idéal, parce qu'ils diffèrent également tous deux de l'homme du siècle — ne gagne rien à ce système sous le rapport des stimulants qu'en ce que, pour éveiller les enfants, Rousseau préfère les choses aux hommes, les impressions aux discours; puis, qu'il établit une gradation de stimulants plus saine et plus féconde que celle de ses devanciers, qui appliquaient à la nature si sensible des enfants,

des stimulants de l'ordre le plus élevé — tels que Dieu — l'Enfer — et le bâton. Affranchissez seulement l'âme des enfants du *Limbus* [1] *patrum* et *infantum* : la nature se développe elle-même.

Si un Grec moderne, sans connaître le grand passé de son peuple, décrivait son présent, il le croirait supérieur à tous les autres, sous le rapport de la culture, de la moralité et autres qualités, jusqu'à ce qu'un coup de baguette mît brusquement sous ses yeux la Grèce au temps de la guerre persique, la florissante Athènes, la fertile Sparte. Quelle différence du peuple ancien au peuple moderne! — Une différence comme celle des dieux aux hommes; cependant ces dieux ne sont pas des génies, ou même des êtres exceptionnels. Ils forment un peuple; ils représentent par conséquent la majorité, la moyenne des facultés. Si l'on regarde autour de soi dans l'histoire, les sommets et les hauteurs qu'habitent les peuples transfigurés, puis les bas-fonds où gisent les peuples asservis, on se dit: « Là où une foule a pu arriver, tu peux arriver aussi. » — L'homme intérieur, qu'un peuple, une majorité, a pu dégager de la matière et faire apparaître dans une transfiguration radieuse, doit habiter et respirer dans chacun des individus de cette majorité, qui autrement ne reconnaîtraient pas en lui un parent.

Et il en est réellement ainsi. Chacun de nous a son homme idéal en lui-même, dont il s'efforce en secret, à partir de son enfance, d'assurer la liberté et la tranquillité. C'est dans la jeunesse, alors que fleurissent toutes les forces, que chaque homme voit le plus clairement ce saint-esprit des âmes. Qu'il serait à désirer que chacun pût se rappeler clairement ce qu'il aurait voulu être autrefois, et comme les voies et les buts sur lesquels se levaient ses yeux en s'ouvrant, étaient plus élevés que ceux que regardent ses yeux prêts à se fermer! Car si nous croyons à une croissance simultanée et corrélative de l'homme physique et de l'homme moral, nous devons faire coïncider les époques de fleuraison de l'un et de l'autre. C'est donc dans la fleur de la jeunesse que l'homme aperçoit le plus nettement son homme idéal, bien qu'à travers des désirs et des rêves.

Plus tard, chez la plupart d'entre nous, cet homme idéal se flétrit de jour en jour, et l'homme tombé, vaincu, n'est plus qu'un germe de misère, et ne s'attache plus qu'au présent et à son voisinage. Mais la plainte de chacun: « Que n'aurais-je pas pu devenir? » accuse et démontre qu'il existe ou a existé à côté du vieil Adam, et, avant lui, un Adam du paradis plus vieux encore.

Cet homme normal qui, dans toute âme bonne, reste le précepteur et

[1] Le lieu où, suivant l'ancien catholicisme, se rendaient les innocents morts sans baptême. (*Note de l'auteur.*)

continue à instruire en silence, doit provisoirement fermer l'âme de l'enfant aux influences extérieures, afin de dégager et de fortifier son homme idéal propre; mais il faut d'abord deviner ce qu'il est. L'homme idéal de Fénelon, si plein d'amour et de force, et l'homme idéal de Caton, si plein de force et d'amour, ne pouvaient se substituer l'un à l'autre, sans un suicide moral. Par conséquent, nous aurons à rechercher et à déterminer dans le chapitre suivant :

V

L'INDIVIDUALITÉ DE L'HOMME IDÉAL

Qu'on me permette ici une anticipation nécessaire. La force physique exprime son excès dans la diversité des races : aussi la zone tempérée n'a que cent trente quadrupèdes différents; la zone torride en a deux cent vingt. La vie, en se raffinant, se démembre (suivant Zimmermann) en un plus grand nombre d'espèces : après les cinq cents espèces du règne minéral, arrive le règne animal avec ses sept millions d'espèces. Il en est de même des esprits. Tandis qu'il y a conformité chez les peuples sauvages, à des époques et dans des climats différents, par exemple, entre l'Américain et l'Allemand ancien, nous constatons qu'il y a diversité chez les peuples plus civilisés dans un même climat et une même période; c'est ainsi que l'horticulteur double en les bigarrant les espèces de fleurs, et que le temps, dans l'Océan, décompose en petites îles une vaste terre. On trouverait donc un sens à cette vieille expression des scholastiques, que chaque ange est sa propre espèce.

Tout pédagogue, même le plus faible, admet cela, et inspire à ses élèves le respect pour la personnalité, c'est-à-dire pour la sienne; seulement il travaille en même temps avec énergie à ce que chacun de ses élèves ne soit plus qu'une copie illégitime de son *moi*. Il admet pour lui-même autant d'individualité qu'il en faut pour effacer celle d'autrui, et le père du corps cherche à devenir aussi le père de l'esprit. Dieu fasse qu'ils y parviennent rarement! — Et par bonheur ils ne réussissent guère bien. Il n'y a que la médiocrité qui se substitue à la médiocrité d'autrui. D'une gravure sur bois on tire facilement quelques milliers d'épreuves; on n'en tire qu'une dizaine d'une gravure sur cuivre.

De même que bien qu'il n'y ait qu'un esprit poétique, il y a pourtant différentes formes dans lesquelles il peut s'incarner, la comédie, la tragédie, l'ode, l'épigramme à la taille de guêpe; de même le génie moral

peut, en devenant homme, être ici Socrate, là Luther, ici Phocion, là Jean. Le fini ne peut jamais reproduire l'idéalité infinie, il ne peut que réfléchir quelques parties de cette idéalité; mais les parties peuvent être infiniment différentes; ni la goutte de rosée, ni le miroir, ni la mer ne réfléchissent le soleil dans sa grandeur, mais elles le reproduisent toutes rond et lumineux.

Le moi est la chose la plus élevée et la plus incompréhensible qu'exprime la langue humaine, et que nous puissions contempler. C'est le royaume entier de la vérité et de la conscience. Cependant, un second moi est à certains égards plus insaisissable qu'un premier moi.

Chaque moi est une personnalité, par conséquent une individualité intellectuelle, — car l'individualité physique est si large, que la zone, le sol et la ville y concourent aussi bien que le corps. — Cette personnalité ne consiste pas dans l'objectivité fichtéenne du moi, c'est-à-dire l'alternative de l'image et de l'objet réfléchi. — Elle ne consiste pas davantage dans une distribution accidentelle de forces isolées.

Elle est un sens intime de tous les sens, de même que le toucher est le sens commun des quatre autres. Elle est ce sur quoi reposent notre confiance, notre antipathie, notre sympathie, l'incapacité éternelle ou la puissance pour les choses de poésie et d'imagination. Cette unité organique inexplicable, à laquelle se soumet la nature, règne et agit différemment dans la plante, dans l'animal, et dans toutes les variétés, et se quadruple dans la personnalité organique; il en est de même de cette unité intellectuelle plus élevée. Cette question scholastique : « Dieu n'aurait-il pas pu revêtir la forme de femme, d'animal, de courge? » est résolue symboliquement par la variété des individualités, par lesquelles le Divin s'exprime. — Cette personnalité est ce qui unit dans une âme toutes les forces morales, intellectuelles, esthétiques — semblable à la lumière, qui, invisible elle-même, détermine toutes les nuances visibles.

Nous estimerions et ménagerions davantage ce principe vital, cette individualité, si elle se présentait toujours aussi forte que chez un homme de génie. Car nous comprenons tous quelle défaite des esprits il y aurait eu, si Kant, Raphaël, Mozart, Caton, Frédéric II, Charles XII, Aristophane, Tasse, etc., avaient été jetés dans des moules, écrasés dans des presses semblables. Encore, un génie pourrait-il devenir pour un autre génie, par l'échange ou le nivellement des individualités, quelque chose comme un emboîtement solide et puissant de deux polypes. Mais qu'une nature moyenne ait sa force élémentaire brisée, qu'en peut-il résulter? Un être tournant, errant éternellement sur lui-même, subissant, au lieu de l'accomplir une demi-initiation; un ver parasite vivant sur un corps étranger; la petite pièce qui suit toute première pièce nouvelle;

l'esclave qui obéit à tout ce qui l'entoure. Une fois que l'homme est jeté de son individualité dans une individualité étrangère, le centre de gravité, pivot de son monde intérieur, devient mobile, se déplace, et les oscillations succèdent aux oscillations. — Cependant, le précepteur a à séparer de l'individualité qu'il laisse croître une autre individualité, qu'il doit dompter ou diriger : la première est celle de la tête, la seconde celle du cœur. Toute spécialité intellectuelle, mathématique, artistique, philosophique, est un cœur qui bat, et auquel toutes les leçons ne servent que de veines conductrices, destinées à le remplir de matière propre à entretenir la nutrition et le mouvement. Ici, précisément, lorsqu'il y a excès de poids des facultés, on peut ajouter encore un poids; et le précepteur ne doit pas dès le matin de la vie administrer une potion calmante à une individualité artistique.

Mais l'individualité morale doit se traiter tout autrement : elle est une harmonie, et l'autre une mélodie. Vous ne devez pas affaiblir un Euler, en lui inoculant un Pétrarque, ou réciproquement, car une force intellectuelle ne peut jamais être trop considérable ; un peintre ne peut jamais devenir un trop grand peintre; mais toute spécialité morale a besoin d'être délimitée, afin de développer le pôle dynamique opposé ; il faut que Frédéric II prenne sa flûte, et Napoléon son Ossian. L'éducation doit adresser des sermons sur la paix au caractère de héros, et charger de deux orages électriques le caractère du Siegwart. C'est ainsi que l'on pourrait,— car chez les jeunes filles, la tête et le cœur sont deux capsules réciproques, — mettre souvent entre les mains des filles de génie la cuiller à pot, et entre les mains des cuisinières de naissance deux ou trois plumes romantiques d'une aile de poëte. Du reste, toute force est sacrée ; et l'on doit se faire une loi de n'en affaiblir aucune en elle-même ; mais d'éveiller toujours une force opposée à la force prédominante, afin qu'elle se fonde harmonieusement dans l'ensemble. Qu'on n'endurcisse pas, par exemple, une âme trop tendre et trop aimante, mais qu'on fortifie en elle la puissance de l'homme et de l'éclat; qu'on ne rende pas craintif un caractère hardi, mais qu'on l'amène à être aimant et prudent. On pourrait à présent me demander la condition à laquelle on peut deviner le caractère de l'enfant, et découvrir l'homme de prix ou le grand homme qui doit en sortir; mais il y a là une variété si infinie, qu'il faudrait écrire non pas un livre, mais des livres.

Malheureusement, il y a trois choses difficiles à trouver et à donner : avoir, tracer et deviner un caractère; et, pour le pédagogue, un pauvre défaut d'enfant devient un vice contre nature, — une bosse, une montagne.

Celui qui transposerait en *si* un morceau écrit en *la*, altérerait beaucoup ce morceau, mais moins qu'un pédagogue qui traduirait dans le même ton tous les naturels des enfants si différemment composés.

Au but de la pédagogie, qui doit nous apparaître grand et net, avant que nous mesurions le chemin qui y conduit, il faut rattacher la nécessité de s'élever au-dessus de l'esprit du temps. Ce n'est pas pour le présent que l'enfant doit être élevé, — car le présent le forme lui-même sans cesse et d'une façon énergique, — mais pour l'avenir et souvent même contre l'avenir prochain. — Mais il faut connaître cet esprit que l'on veut éviter.

Traduit de JEAN-PAUL RICHTER,
PAR CH. GUILLEMOT.

(La suite à un prochain numéro.)

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE D'ALLEMAGNE

On se propose de fêter solennellement, au mois d'octobre prochain, le cinquantième anniversaire de la bataille de Leipsick. Le conseil municipal de la ville a déjà voté les sommes nécessaires et fixé le programme de la fête, et les ardents patriotes fourbissent leurs lames et leurs discours. C'est sans doute à l'occasion de ce grand événement que M. Wutke, professeur d'histoire à l'Université de Leipsick, vient de publier le récit détaillé et complet de ce drame sanglant en trois journées qu'on appelle ici la *Bataille des Nations* [1]. Nous ne nous croyons pas engagé, par nos sympathies pour l'Allemagne, à applaudir au motif patriotique qui a déterminé cette publication ; car, sans être chauvin, nous éprouvons peu de goût à nous joindre à la ronde bruyante qui va être dansée sur les débris de nos vaillants soldats. Mais nous louerons sans réserve le brillant talent dont l'auteur fait preuve dans l'exposition de son sujet. Il y a longtemps qu'on attendait de M. Wutke un semblable travail : depuis la publication de son *Histoire de la Silésie*, il s'était borné à faire son cours, toujours très-suivi, et à écrire des articles de journaux, rarement signés. Le public commençait donc à s'impatienter et ses ennemis insinuaient déjà tout bas qu'il pourrait bien n'avoir qu'un talent d'emprunt et un esprit remuant, et être incapable d'attacher son nom à une œuvre de quelque importance.

Son récit de la bataille de Leipsick va leur donner un éclatant démenti et le placer parmi les écrivains élégants et les historiens philosophes de son pays. Il raconte avec la clarté et la précision d'un témoin oculaire, rien n'échappe à ses regards ni à sa plume, et le plus léger détail vient s'enchâsser naturellement dans son récit. On trouvera peut-être en Allemagne que sa phrase est un peu ciselée

[1] *La Bataille de Leipsick*, racontée par M. Wutke, professeur d'histoire à Leipsick. Berlin, Brigl, 1863.

et manque de ces négligences qui semblent révéler la candeur de l'historien et qui, dans le fond, n'attestent que la nonchalance de son esprit. Mais, à l'étranger, en France surtout, où l'on envisage le style d'après d'autres principes, on saura gré à l'auteur d'avoir accordé un soin aussi scrupuleux à sa narration. On n'estimera pas moins la haute impartialité avec laquelle il traite un événement qui a décidé de l'affranchissement de son pays. Les heureux résultats qui en ont découlé ne lui cachent pas les fautes qui l'ont terni. Il en est une surtout qu'il relève avec une éloquente indignation : c'est celle du massacre inutile et barbare de nos infortunés soldats dans les rues de Leipsick.

« Le caporalisme, dit-il, que les gouvernements allemands s'étaient efforcés de conserver avait augmenté encore, et, bien que la présence des volontaires eût un peu comprimé cet esprit grossier, qui avait régné autrefois et qui régnait encore dans les troupes allemandes, et eût éveillé des dispositions plus nobles, il restait néanmoins tant d'ignorance et de brutalité chez les officiers, qu'il nous est impossible de fermer les yeux sur ce grave défaut. Cette fusillade (dans les rues de Leipsick) qui ne pouvait plus exercer d'influence sur la décision, déjà accomplie, de la bataille, n'appartient pas au combat loyal, mais rentre dans l'assassinat. Les Français pressés ne pouvaient ni se défendre, ni s'enfuir ; il ne leur restait qu'à se rendre, et, s'ils faisaient encore usage de leurs armes, c'est qu'ils y étaient poussés par le désespoir. On termina cette bataille en répandant un sang inutile.

» Les dernières scènes prouvèrent que la guerre même, bien qu'elle eût étée ntreprise pour une cause juste, rend les sentiments féroces. Les Français fuyaient à travers la rue de Rannstœdt, sans pouvoir échapper à la main de leurs ennemis. A peu près vingt Prussiens de la landwehr s'élancèrent après eux, tirèrent à plusieurs reprises dans cette foule épaisse, et, comme cette œuvre de carnage n'allait pas assez vite à leur gré, ils frappaient les fuyards à coups de baïonnette ou à coups de crosse. Puis, pour déblayer le passage, ils jetaient leurs victimes dans l'eau. D'autres soldats se joignirent à eux et leur aidèrent à égorger ces malheureux [1]. » Les officiers eux-mêmes les stimulaient à ces massacres, et l'un d'eux, Friccius, disait à ses soldats en les conduisant à l'attaque dans les rues de Leipsick. « Nous ne faisons pas la guerre aux paisibles habitants de Leipsick : les Français seuls sont nos ennemis ; ne leur faites point de quartier ; frappez à mort tous ceux qui tomberont sous vos sabres et sous vos baïonnettes. » En lisant de telles scènes, en entendant de telles paroles, il faudrait avoir l'insensibilité d'un roc pour ne pas éprouver un peu de pitié pour les vaincus. M. Wutke lui-même subit ce sentiment, et l'accent ému qu'il en reçoit communique à son récit le même charme qui s'attache à celui de M. Thiers.

[1] Page 218.

Ainsi, les deux historiens, partant de deux points opposés et poursuivant deux buts différents, se rencontrent cependant sur le terrain de l'humanité qui est à proprement parler le vrai domaine de l'histoire. Ils se rencontrent encore sur la plupart des épisodes de ce grand événement, et le récit de M. Wutke est une éclatante confirmation de l'exactitude et de la précision de celui de son illustre prédécesseur. Il le rectifie rarement et seulement sur des faits de peu d'importance; mais il le complète souvent en ajoutant à ses rapides indications des renseignements précis et détaillés. Sans parler de la carte du champ de bataille qui a été dressée avec un très-grand soin, le passage original de l'ouvrage qui nous a le plus frappé est celui qui expose la défection des troupes saxonnes. Ce sujet a toujours été traité très-sommairement par nos historiens, comme s'ils craignaient, en s'y arrêtant trop longtemps, de perdre leur calme et leur sang-froid. M. Wutke, qui n'a pas les mêmes motifs d'abstention et qui envisage cet acte avec une extrême indulgence, en indique assez bien les causes générales et les principales péripéties. Selon lui, la trahison partit, non des soldats, mais des officiers. Depuis l'ouverture de la campagne de 1813, ces derniers avaient des intelligences secrètes avec les alliés et en particulier avec les Prussiens, et ils s'efforçaient d'ébranler la fidélité de leurs troupes, en leur représentant qu'ils combattaient contre des frères dans les rangs d'un ennemi qui n'avait aucun égard pour eux. De tels discours, caressant l'amour-propre et prononcés par des supérieurs, ne pouvaient pas rester sans effet. Aussi, dès le 8 octobre, Napoléon pouvait s'apercevoir des nouvelles dispositions de l'armée saxonne, pendant la revue qu'il en fit à Wurzen. Aucun vivat, aucune manifestation ne répondit à l'allocution qu'il adressa aux troupes. Il est vrai que ce jour-là il ne parla pas suivant sa concision et son éloquence habituelles : il cherchait ses mots, il répétait ses idées, et son traducteur, M. de Caulincourt, exagérait encore ses défauts en parlant un allemand incorrect et trivial.

« L'Empereur est venu se mettre *sur* vos têtes, » leur disait-il, au lieu de « l'Empereur est venu se mettre à votre tête. » Le général Reynier, qui avait les Saxons sous ses ordres, pénétra bien vite leurs sentiments et demanda aussitôt à l'Empereur de les envoyer à Torgau. Napoléon refusa et les fit venir prendre part à la bataille de Leipsick. Ils comptaient alors cent quarante-trois officiers, quatre mille quatre cent quatre soldats et dix-neuf canons. Mais le 17, lorsqu'ils parurent sur le champ de bataille, ils n'étaient pas plus de quatre mille, car plusieurs escadrons étaient restés à Leipsick, auprès du roi. Le brave général Zeschau, qui les commandait, leur adressa une courte allocution : « C'est vraiment pour notre roi, leur dit-il, que nous allons combattre aujourd'hui; il est à Leipsick. Tout fidèle Saxon est donc doublement tenu de déployer toutes ses forces pour remplir son devoir. » Cependant, ce même jour, et le lendemain matin 18, les officiers conférèrent entre eux et résolurent de passer aux alliés enseignes déployées. Le 19,

la cavalerie était placée aux avant-postes. Un officier, M. de Fabrice, fit dire à l'infanterie que la cavalerie se trouvait dans un grand danger et qu'elle avait résolu de passer aux alliés. Mais le général Zeschau refusa péremptoirement de se séparer de nos troupes. Six cents cavaliers wurtembergeois, qui se trouvaient près des Saxons, abandonnèrent tout à coup leur poste et s'élancèrent au galop dans les rangs ennemis. Ils y furent assez mal accueillis, car, pendant le dernier armistice, ils avaient tiré sur les corps-francs de Lutzow, dans lesquels servait le jeune poëte Théodore Kœrner, qui succomba dans ces engagements et dont on vient de célébrer le cinquantième anniversaire à Dresde, avec une pompe inaccoutumée[1]. Le maréchal Marmont qui se croyait couvert de son côté, aperçut la plaine inondée de cavalerie. Il devina aussitôt la fuite des Wurtembergeois, et, pour la première fois de sa vie, il fit battre la générale pour appeler l'infanterie aux armes et fermer la brèche ouverte par les fuyards. La cavalerie russe se tourna alors contre les escadrons saxons. M. de Fabrice, qui venait d'apprendre le refus de M. Zeschau de se séparer des Français, n'hésita plus à accomplir l'acte de trahison qu'il méditait. Afin d'éviter le premier choc des Cosaques, il fit tourner bride à ses cavaliers, et, après les avoir reformés derrière les lignes françaises, il les conduisit au galop et en poussant des hurrahs, au milieu des Cosaques, qui baissèrent leurs lances et les accueillirent comme des frères. Les Saxons, non contents d'avoir violé leurs serments et trahi leur roi, demandèrent à Langeron de rester aux avant-postes et de faire le coup de sabre avec ceux dont ils serraient la main quelques minutes auparavant. Le général prussien, qui n'avait pas trop de monde, n'eut garde de leur refuser la faveur qu'ils réclamaient avec tant d'instances.

Leur exemple fut contagieux. Le colonel d'un régiment d'infanterie légère qui se trouvait plus avancé encore, instruit de la défection de la cavalerie, demanda à ses hommes s'ils étaient disposés à abandonner les drapeaux français. « Oui, oui, » répondirent-ils tous, encouragés par les officiers, et ils passèrent aussi aux Cosaques qui les conduisirent à Bernadotte. L'ancien général français leur demanda s'ils étaient disposés à combattre contre leurs anciens frères d'armes. Sa voix fut aussitôt couverte par des hurrahs retentissants et ils furent incorporés aux Prussiens. Restait encore le gros de l'infanterie saxonne. Les officiers, apprenant ce qui venait de se passer, chargèrent M. de Zeschau d'annoncer au roi que l'armée désirait séparer son sort de celui de la France. A deux heures, arrivait la réponse du roi qui rappelait noblement et simplement à ses troupes l'accomplissement de leurs devoirs. A la lecture du message royal, un officier, Ryssel, s'écria : « Le devoir envers la patrie limite le devoir envers le souverain. » M. de Zeschau le rappela à l'ordre et il se tut par prudence ; mais il fit savoir au commandant de l'artillerie, Raabe, que l'infanterie allait passer aux alliés. Raabe

[1] *Théodore Kœrner*. Dresde, Meinhold et fils, 1863.

lui répondit qu'aussitôt qu'il le verrait donner le signal du départ, il le suivrait avec ses pièces. En même temps, il fit part aux officiers de ce qui se préparait et leur laissa la liberté d'agir comme bon leur semblerait. Tous l'approuvèrent et se joignirent à lui. Rassuré de ce côté, il envoya un de ses aides de camp à Bernadotte pour le prévenir de la prochaine arrivée des Saxons. A trois heures, au moment où nos soldats étaient repoussés du village de Passendorf, l'infanterie saxonne s'ébranla. Ryssel la précédait à cheval, agitant un mouchoir blanc en guise de drapeau, et criant à tue-tête: « A moi, artilleurs, à moi! » Le général Reynier qui se trouvait là et qui venait de donner l'ordre de reculer les pièces, afin de les mieux couvrir, ne comprend pas le mouvement qui se prépare; ses soldats, dans la même ignorance, croient à une nouvelle attaque contre l'ennemi et accompagnent les Saxons des cris de *Vive l'Empereur!* Mais M. de Zeschau, mieux instruit des intentions de ses compatriotes, court à Ryssel et lui demande ce qu'il fait. Ryssel lui répond froidement qu'il est en train de passer aux alliés avec les troupes. Une vive discussion s'engage alors entre les deux généraux et M. de Zeschau finit par déclarer au transfuge qu'il cesse d'être général, et, séance tenante, il nomme à sa place le colonel Hollenfer. Puis, s'adressant aux troupes, il leur ordonne de faire halte et de mettre l'arme au pied. Mais il a la douleur de voir ses ordres méconnus et il ne lui reste qu'à courir avertir le général Reynier de ce qui se passe. Reynier s'élance à la tête des artilleurs; il leur demande où ils vont et ce qu'ils font. Il n'obtient pas de réponse et il laisse ses soldats exaspérés tirer sur les transfuges et les sabrer. Plusieurs expièrent sur le champ leur criminelle tentative; mais la masse atteignit les avant-postes de Bernadotte qui se servit quelque temps de ses pièces, jusqu'à ce que son artillerie fût en ligne. Quant à M. de Zeschau, il était resté fidèle à son roi en conservant auprès de lui six cents hommes à peu près, parmi lesquels se trouvaient les escadrons de grosse cavalerie.

Tel est un des épisodes les plus étranges et les plus diversement interprétés de ces sombres journées d'octobre. Les Saxons, fidèles à l'honneur et à la royauté, voudraient l'effacer de leur histoire; les patriotes ardents s'en glorifient au contraire comme d'un acte d'héroïsme qui élève la Saxe à la hauteur de la Prusse. Un Français, un philosophe même, se rangera du côté des premiers. M. Wutke se range du côté des autres. Lui aussi approuve non-seulement la défection, mais encore la part que les Saxons ont prise dans la lutte contre ceux qu'ils avaient si vaillamment soutenus sur le champ de bataille de la Moskowa. Il faut avouer que le patriotisme, entendu d'une certaine manière, fait commettre d'étranges actions et prononcer de singuliers jugements. L'honneur, la fidélité, l'humanité sont assurément des guides plus sûrs et moins trompeurs: ils peuvent vous faire agir contre vos intérêts, mais ils ne peuvent jamais vous couvrir de honte. Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, en est un auguste et touchant exemple. Lui aussi

aurait eu le droit de dire que si l'honneur disparaissait de la terre, il devrait se retrouver dans le cœur des rois.

On l'a vu, le 18, envoyer à ses soldats l'ordre de remplir fidèlement leurs devoirs envers son allié. Le 19, au matin, voulant sauver les restes de notre armée, il fit demander à l'empereur de Russie quatre heures de répit pour permettre aux Français d'évacuer la ville, qui serait alors remise aux alliés sans qu'il fût tiré un seul coup de fusil. Alexandre reçut froidement son envoyé; il commença par blâmer sévèrement la conduite de son souverain, et finit en disant qu'il n'accorderait pas même une minute. Cependant, dès que les alliés eurent pénétré dans la ville, Alexandre envoya deux officiers, un russe et un prussien, au roi de Saxe. Ils étaient chargés de lui dire qu'il ne pouvait plus être question de négociations avec lui, puisqu'il avait repoussé toutes les propositions précédentes; mais qu'on ne traiterait pas en ennemis les soldats saxons, si le roi les retirait à l'instant du combat, et qu'on épargnerait la ville, si l'ennemi l'évacuait sur le champ. Lorsque les deux officiers parurent à l'hôtel occupé par le roi, on leur fit savoir que Sa Majesté n'accordait pas d'audience. Ils insistèrent et ils obtinrent enfin d'être introduits. Le roi était très-pâle et paraissait très-abattu. Dès qu'il eut entendu les propositions qu'ils avaient à lui faire, il leur répondit avec beaucoup de dignité que, pour ce qui concernait la reddition de la ville, c'était l'affaire du duc de Padoue que Napoléon avait nommé gouverneur de Leipsick. « Quant à mes troupes, ajouta-t-il, je ne puis pas les retirer du combat, attendu que je les ai remises à l'Empereur. C'est des maréchaux et non de moi qu'elles ont à recevoir des ordres. » Fidèle à ses engagements jusqu'au dernier moment, il laissait ainsi échapper la dernière occasion de se réconcilier avec les alliés et de sauver ses États. Quelques heures après, les souverains passèrent devant son hôtel, sur le seuil duquel il se tenait la tête découverte, et répondirent à peine à son salut. Le soir, on lui adjoignit un conseiller de cour, et on le dirigea sur Berlin, comme un simple prisonnier de guerre. Et le spectacle de cette fidélité inébranlable et de cette grande infortune ne touche pas le cœur de M. Wutke! Il voit sans émotion ce noble vieillard, la tête nue, les yeux rouges de pleurs, recevoir silencieusement les marques de dédain et de fierté des souverains alliés! Encore une fois, le patriotisme entendu d'une certaine manière est une étrange chose!

A Leipsick, les infortunes du roi de Saxe ne font que commencer; elles atteignent toute leur intensité pendant sa captivité en Prusse, alors qu'on se dispute à Vienne les lambeaux de ses États. M. de Weber, dont la *Revue* a déjà publié plusieurs mémoires historiques, vient de retracer dans les *Archives de l'Histoire de Saxe*[1], la douloureuse énergie avec laquelle Frédéric-Auguste cherche à arra-

[1] *Archives de l'Histoire de Saxe,* publiées par MM. Wachsmuth et Weber. Nous recommandons aux lecteurs français un article de M. Habbig, sur les relations de la cour de Saxe

cher son pays à la sauvage rapacité de ses puissants voisins. La correspondance qu'il échange à ce sujet avec son frère Antoine, qui suit les négociations à Vienne, est du plus saisissant intérêt. On y retrouve, au milieu de ces dures épreuves, la même droiture, la même loyauté qui a mérité à ce prince le surnom de *Juste*. « L'appui de l'Autriche, de la France et de la Bavière, écrit-il un jour à son frère, ne doit pas laisser tomber nos espérances. Mais ce n'est pas par la finesse que l'on peut gagner sur l'obstination. C'est un jeu dans lequel on peut facilement perdre et se trouver pris quand on s'en doute le moins. Il n'y a, contre la finesse et même contre l'obstination, de meilleures armes qu'un langage clair et déterminé. » M. de Weber ne pouvait mieux honorer et justifier la mémoire du roi qu'en publiant cette correspondance.

C'est aussi un peu à titre de justification que M. de Montbé a écrit son histoire des troupes saxonnes pendant la campagne de 1806[1]. Le colonel prussien Hœpfner, avait déjà traité avec talent le même sujet sur une plus vaste échelle : mais il avait laissé plusieurs lacunes et commis quelques erreurs à l'endroit du concours des troupes saxonnes. Les officiers d'état-major de l'armée saxonne, justement émus de la légèreté avec laquelle l'historien prussien avait parlé de leurs soldats, chargèrent le plus capable d'entre eux de composer un récit exact et complet de la coopération de la Saxe dans cette malheureuse campagne. M. de Montbé s'est acquitté avec un consciencieux talent de la tâche difficile que ses camarades lui ont confiée. Il n'a négligé aucune source d'informations, et il a tiré le meilleur parti possible des immenses matériaux qui avaient été mis à sa disposition.

La Saxe possède à présent un tableau fidèle du rôle militaire qu'elle joua en 1806 et qui confondit pendant quelque temps sa destinée avec la destinée de la Prusse. Il est regrettable seulement que M. de Montbé ait eu la patience et la modestie de s'attacher aux pas du colonel prussien, pour le soutenir dans ses défaillances et le relever dans ses chutes. Avec le talent d'historien qu'il possède et dont il a fait preuve dans son ouvrage sur la révolution de 1848, il eût écrit une histoire supérieure à son modèle par l'élégance du style et par l'indépendance de la pensée. Il lui serait encore facile de prendre une glorieuse revanche, en nous donnant l'histoire de la Saxe, depuis 1806 jusqu'en 1813. Son livre renferme déjà des documents très-précieux sur les premières relations de l'électeur Frédéric-Auguste avec Napoléon. En consultant les ouvrages de MM. Weber, Wutke, Aster, etc., on arriverait aisément à se former une idée nette de cette période de l'histoire de Saxe. A défaut de M. de Montbé ou de tout autre Allemand, un Français osera peut-être tenter l'entreprise. *Audaces fortuna juvat.*

avec celle de France à l'époque de Louis XIV. Il se trouve dans le deuxième volume de cette intéressante publication.

[1] *Les troupes saxonnes dans la campagne de* 1806, par M. de Montbé, capitaine d'état-major. Dresde, chez Kautze, 1860.

Après ces grands événements de 1806 et de 1813, ce qui attire toujours le plus l'attention en Allemagne, c'est la grande figure de Gœthe. On vient de publier deux ouvrages en son honneur et sous son patronage. Le premier renferme sa correspondance avec le grand-duc de Weimar, Charles-Auguste [1]. Cette publication était impatiemment attendue; mais elle n'a pas répondu à la curiosité du public. Les lettres de Gœthe y sont rares et insignifiantes; les plus importantes et sans doute les plus intéressantes ont été brûlées par son ordre. Celles du grand-duc tiennent donc la plus grande place. Elles sont loin d'avoir toutes une égale valeur; plusieurs ne sont que de simples billets d'invitation. Mais celles qui renferment ses idées sur la littérature et ses sentiments pour Gœthe sont du plus haut intérêt. La *Revue* en donnera sans doute bientôt une traduction.

Le second ouvrage sur Gœthe est édité par M. Cœrus, [2] qui a joint, à des considérations sur la valeur littéraire et morale du grand poète, quinze fables bibliques complètement inédites, qui assureront le succès du petit livre. Qu'on en juge par la traduction d'une des plus jolies :

« Un cèdre croissait entre des sapins qui partageaient avec lui la pluie et les rayons du soleil. Et il grandit et s'éleva au-dessus de leur tête, et il plongeait ses regards dans la vallée. Alors les sapins lui crièrent : « C'est en étant ainsi orgueilleux que tu prétends prouver ta reconnaissance, toi qui as été si petit et que nous avons nourri! » — Et le cèdre leur dit : « Disputez avec celui qui m'a fait croître. »

» Alors les hommes vinrent de la mer et ils coupèrent le cèdre. Aussitôt un cri joyeux s'éleva dans la forêt : « Ah! le Seigneur punit l'orgueilleux, le Seigneur abat le fort! »

» Il tomba et il étouffa leurs cris. Il tomba et il s'écria : « J'ai été droit et ferme, et je resterai droit et ferme. » Et les hommes en firent un mât qu'ils placèrent sur le vaisseau du roi, et les voiles s'enflaient autour de lui et apportaient les richesses d'Ophir dans le trésor du roi. »

A. Maillard.

[1] *Correspondance du grand-duc Charles-Auguste de Weimar avec Gœthe.* Weimar, 1863.

[2] *De Gœthe et de son importance dans le présent et dans l'avenir.* Vienne, chez Braummuller, 1863.

COURRIER D'ALLEMAGNE

Tandis que les souverains allemands conféraient avec leurs ministres et délibéraient entre eux sur le sort du projet de réforme fédérale proposé par l'empereur d'Autriche, les députés libéraux de l'Allemagne étaient appelés à se réunir également à Francfort pour prendre part aux délibérations du congrès parlementaire. Faut-il attribuer cette rencontre à une simple coïncidence ou bien à un calcul du cabinet de Vienne? J'incline à admettre la seconde hypothèse, quoique l'événement ait donné tort à l'habileté proverbiale des hommes d'État autrichiens, qui, en cette circonstance, ont travaillé contre le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre. Le temps des illusions, des enthousiasmes irréfléchis, est passé au delà du Rhin : les tristes épreuves traversées par l'Allemagne, depuis cinquante ans, ont mûri l'esprit de ses hommes politiques. Elle a été trompée trop souvent dans ses plus ligitimes espérances pour ne pas accueillir tout don ducal, royal ou impérial, avec un sentiment naturel de défiance.

M. de Bennigsen, président du *National-Verein,* fut appelé, par acclamation, à diriger les débats. C'était d'un heureux augure, car il représentait au fauteuil l'union intime des deux grands organes du libéralisme allemand.

La première journée fut consacrée à la question allemande, autrement dit à la discussion du projet de réforme de l'empereur François-Joseph. La commission permanente, appelée à préparer les travaux du congrès, proposait à l'assemblée de prendre les résolutions suivantes :

I. — Le congrès parlementaire allemand reconnaît dans l'initiative spontanée de l'empereur d'Autriche, au sujet d'une réforme fédérale, et dans l'empressement de presque tous les souverains et des villes libres d'Allemagne à participer à l'œuvre, un heureux témoignage de la conviction, partout triomphante, de l'insuffisance de l'organisation fédérale actuelle, et de la nécessité impérieuse de sa rénovation. Il espère découvrir dans ce fait le gage que le bon droit du peuple allemand, après tant de promesses stériles, arrivera enfin à se réaliser; cela dépendra des avances ultérieures des princes et des gouvernements.

II. — Il est vrai que, dans l'état actuel des choses, le congrès ne peut espérer

une satisfaction complète des besoins nationaux que dans une idée fédérale, telle qu'elle a son expression légale dans la constitution du 28 mars 1849, qui garantit tout à la fois la liberté et l'unité, la sécurité et la puissance de la nation allemande; néanmoins dans les circonstances présentes, en considération des crises intérieures et des menaces continues du dehors, le congrès n'est pas en état de prendre une position simplement négative vis-à-vis du projet autrichien qui tend à réorganiser la confédération des États à l'aide d'un pouvoir exécutif plus concentré et d'une représentation nationale.

III. — Cependant, il considère comme très-dangereuse toute une série de dispositions du projet de réforme, et, entre autres, il ne reconnaît pas, dans la constitution d'une assemblée de délégués nommés par les Chambres particulières et dans ses attributions, les garanties nécessaires, tant de liberté que d'unité. Bien mieux, ce n'est que dans une représentation élue directement et librement par la nation, qu'il voit la condition préalable et indispensable de toute réussite.

IV. — Le congrès considère ensuite la reconnaissance d'une égalité parfaite entre les deux grandes puissances, dans la confédération, comme un devoir de stricte justice et de bonne politique; et il admet, en outre, que l'exclusion des provinces prussiennes qui, avant 1848, ne faisaient pas partie de la confédération, est incompatible avec les conditions d'une union plus solide et d'une augmentation de force du peuple allemand, ce qui est pourtant le but que se propose la réforme fédérale.

V. — Sous tous les rapports, le Congrès se voit dans la nécessité de déclarer qu'il n'espère aucune solution salutaire de la question nationale de l'action restreinte des gouvernements allemands. Bien mieux, il considère la convocation d'un parlement, nommé sur la base des normes posées par l'Assemblée nationale dans ses décrets du 30 mars et du 7 avril 1848, comme le complément indispensable de l'œuvre. Dans une assemblée ainsi convoquée, la volonté nationale trouvera sa véritable expression. C'est à elle que reviendra le soin d'examiner le projet, tant dans son ensemble que dans ses moindres parties, et d'indiquer les modifications sans lesquelles elle ne saurait leur donner son approbation, afin que l'œuvre entreprise, au lieu d'être une augmentation de force et de vie nationale, ne soit pas un dépérissement des libertés et des droits déjà acquis.

Les résolutions de la Commission n'ont pas triomphé sans rencontrer de l'opposition. MM. Welcker, Venedey, Becker, Alexandre de Sysbel et Charles Grün se refusèrent à accepter le compromis proposé. Ils eussent désiré que l'Assemblée, se retranchant derrière le droit strict comme derrière une barricade, maintînt énergiquement debout la Constitution de 1849 vis-à-vis du projet impérial. C'était beau, mais ce n'était pas la guerre. Un homme politique qui ne sait pas, tout en sauvegardant les principes, faire la part des circonstances, peut être un excellent patriote, mériter une superbe épitaphe après sa mort, mais il ferait sagement, de

son vivant, dans l'intérêt du triomphe de ses propres idées, d'abandonner à des hommes moins intraitables, moins exclusifs, le choix de la tactique à suivre en présence des difficultés et des obstacles qui se présentent à chaque pas dans la marche des partis politiques.

Comme de juste, la motion de l'opposition rencontra une vive résistance; elle fut combattue par toutes les notabilités du congrès. MM. Schulze, Delitsch, le chef du parti progressite en Prusse, Hœlder, le chef de la gauche dans la Chambre wurtembergeoise, Vœlk, l'orateur marquant de la Chambre bavaroise, d'Unruh, l'ex-président de la Constituante prussienne, Lave de Calbe, le dernier président du parlement de Francfort, Metz, l'orateur populaire du National-Verein, le Nord et le Sud, le présent et le passé s'associèrent pour la réfuter, et ces efforts réunis furent couronnés de succès. Au moment du vote, l'opposition mit bas les armes et se rendit à leurs arguments; l'Assemblée se leva tout entière en faveur des propositions de la Commission, aux applaudissements des tribunes.

Sous des apparences de rudesse, les résolutions étaient conciliantes au fond. Loin de rejeter l'œuvre impériale avec dédain, elles posaient les seules conditions qui pouvaient la rendre acceptable. Elles entr'ouvraient la porte à une entente entre le parti libéral et les souverains. Elles laissaient au congrès princier toute la responsabilité de l'entreprise.

Pendant ce temps, les discussions au sein du congrès des souverains n'aboutissaient guère; à chaque article du projet on se heurtait contre des difficultés imprévues. Quand, dans une assemblée parlementaire, on est parvenu à constituer une majorité, tout est dit, et il ne reste plus qu'à voter successivement les différents articles du projet de loi soumis à ses délibérations. Mais il n'en était pas de même au sein du congrès. Là, il ne s'agissait pas d'imposer silence à une minorité par un vote, mais de faire en sorte qu'il n'y eût pas de minorité. Or, il suffit de se rappeler les éléments hétérogènes qui composaient l'Assemblée pour se faire une idée des difficultés sans nombre qui s'opposaient à un rapide dénoûment.

Malgré le mystère dont on entoura les séances du congrès, il n'en transpira pas moins dans le public le bruit qu'un double courant oppositionnel s'y était fait jour, et que le projet était combattu d'une part par les libéraux, le grand-duc de Bade, celui de Weimar et le prince de Reuss, et, de l'autre, par les ultra-réactionnaires, le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, le duc d'Oltenbourg et un autre petit prince dont le nom m'échappe. Au dépouillement, ces six voix se prononcèrent, en effet, contre l'œuvre impériale.

Maintenant que le projet est connu jusque dans ses moindres détails, on s'explique difficilement les scrupules et les résistances des ultra-réactionnaires. La réforme fédérale, telle qu'elle est sortie tout armée de la tête du congrès, est un compromis entre l'Autriche et les États moyens, ainsi qu'on désigne en Alle-

magne le groupe des quatre royaumes : la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Hanovre. Mais, par le fait qu'elle renouvelle le bail fédéral, qu'elle garantit à chaque petit prince la possession incontestée de sa couronne, elle rendrait à tous les principicules, devant les progrès chaque jour croissants de la démocratie, un assez signalé service pour que l'Autriche crût pouvoir compter sur leur concours assuré.

Une opposition qui était mieux fondée était celle des princes libéraux. Dans une sorte de mémorandum qui a été publié par les journaux et que nous ne reproduirons pas à cause de son étendue, le grand-duc de Bade a énuméré les graves objections que le projet de réforme soulevait au point de vue libéral. Il lui reprochait, assez vertement, de ne pas accorder à la nation les garanties qu'elle est en droit de réclamer.

Il ne faut pas se le dissimuler, la tentative de l'Autriche, qui avait la prétention de faire accepter une réforme tout à la fois par les souverains et par les peuples d'Allemagne, présentait, en dehors de l'abstention de la Prusse, des difficultés presque insurmontables. Il eût fallu pouvoir décider les princes, sous la menace d'un danger par trop imminent, à faire à l'opinion publique des concessions assez sérieuses pour qu'elles la satisfassent quelque peu. L'événement a prouvé que ce sacrifice était au-dessus de leurs forces.

On ne s'explique guère un pareil aveuglement. Mais qu'ils y prennent garde : qui sème le vent pourrait bien recueillir la tempête.

A en juger d'après les remèdes prescrits par le congrès, on s'aperçoit que les souverains allemands ne se rendent pas compte de l'intensité du mal qu'ils ont la prétention de guérir. Ce qu'ils ont traité comme une simple crise nerveuse est, au contraire, une maladie grave qui menace de conduire le malade au tombeau.

Jamais occasion pourtant ne fut plus favorable de signer avec la nation un renouvellement de bail d'une trentaine d'années pour le moins. Au milieu de la résignation générale et sous l'action de l'heureuse impression produite par l'acte spontané de l'empereur d'Autriche, on eût accepté comme un bienfait la moindre concentration de l'action fédérale, le plus petit progrès. On était prêt à adopter le projet : son Directoire de six voix, qui n'est que la fameuse triade de M. Frœbel multipliée par deux, son collége des princes, le rajeunissement de la Diète, tout un attirail gouvernemental des moins rassurants, à une condition, à une seule, c'est qu'en échange de toutes ces concessions, il eût accordé à la nation des garanties, un contrôle des affaires publiques, une représentation sérieuse près du pouvoir central. Au lieu de cela, on semble s'être appliqué à résoudre le fameux problème des artistes en constitutions de nos jours : à savoir, organiser une représentation nationale avec le moins possible de chance d'opposition et sans aucunes attributions.

Maintenant il serait oiseux de nous arrêter davantage à discuter un projet de

réforme qui n'a que de minces perspectives de se voir réaliser, qui est appelé à succomber sous l'opposition combinée de la Prusse et du parti libéral. Sans se lancer trop avant dans la politique conjecturale, ont peut lui prédire le sort qui l'attend. Tout cela finira, comme en 1849, lors des tentatives d'union restreinte, par un retour à la Diète pure et simple, à la vieille forme de fédération telle qu'elle existe depuis 1815. Et c'est au fond ce qu'il y a de plus désirable pour le parti démocratique. Mais elle est mourante, m'objectera-t-on; les princes eux-mêmes ont prononcé son arrêt de mort en se rendant à Francfort. Qu'importe, pourvu qu'elle traîne sa chétive existence jusqu'au jour où son héritier présomptif, la révolution, sera en âge de recueillir sa succession?

Il ne reste au projet qu'un seul espoir de succès, c'est la prolongation du ministère Bismarck. La réforme fédérale sera enterrée le jour de l'avénement d'un cabinet libéral à Berlin. Jusque-là elle n'a que de faibles chances de réussite, mais enfin elle en a.

Il entrait évidemment dans les plans du cabinet de Vienne d'enlever le vote par un coup de surprise. Mais il avait compté sans ses hôtes princiers, sans les lenteurs traditionnelles de la politique d'outre-Rhin et les défiances de l'opinion publique. Au lieu de tendre à la blonde Germanie une main loyale, de lui offrir un cœur et une bonne constitution, l'empereur d'Autriche et son compère le duc de Cobourg s'étaient proposé de la surprendre dans le palais Taxis, comme un séducteur une jeune fille que berce un doux rêve d'amour. Tout, dans la conduite de l'Autriche, trahissait ce dessein : le mystère dont on avait enveloppé le projet, qui n'avait été communiqué d'avance qu'aux rois de Bavière et de Saxe, et les précautions qu'on avait prises pour tenir la Prusse jalouse, éloignée de Francfort.

Dans l'étonnement de la première heure, sous l'impression de la démarche aussi hardie qu'imprévue de l'empereur François-Joseph, l'opinion publique avait pu céder à un mouvement d'espoir, s'abandonner à la douce illusion qu'un progrès notable serait accompli par le congrès des souverains, qu'il sortirait de ses délibérations sinon un chef-d'œuvre, — on n'en demandait pas tant, — mais du moins une réforme acceptable et qu'on eût accueillie avec reconnaissance. La publication de l'œuvre impériale ne tarda pas à prouver que l'Allemagne s'était laissé charmer, fasciner, tromper par de fausses apparences de patriotisme. Chacun, en parlant du peuple, de son bien-être moral, n'avait pensé qu'à soi-même et à ses intérêts dynastiques.

On s'était attendu à une constitution sérieuse de l'unité germanique, et, en réalité, il ne s'était agi que d'assurer à l'Autriche la suprématie sur la Prusse; on s'était imaginé que le projet doterait la nation d'un contrôle efficace des affaires fédérales, et il ne tendait qu'à fortifier encore davantage les prérogatives des couronnes. Avant le lever du rideau, le parterre croyait assister à la

représentation d'une grande œuvre nationale; jugez de son mécompte, quand il reconnut, hélas! que ce n'était qu'une pauvre comédie d'intrigue, les roueries peu divertissantes d'un neveu qui tâche de duper un vieil oncle, à moitié tombé dans l'enfance. En vérité, était-il besoin de faire tant de bruit, tant de frais de réclame et de décorations pour un aussi mince objet?

D'ailleurs, ceux qui ont lu les journaux de 1849 connaissaient la pièce de longue date: ils assistaient à une reprise et non à une première représentation. A cette époque, la Prusse avait traité le même sujet, mais sous un autre titre. Cela s'appelait l'*Union restreinte*. C'était alors un Hohenzollern qui essayait de mettre un Habsbourg à la porte de la confédération; tandis qu'aujourd'hui c'est un Habsbourg qui se propose de pousser doucement par l'épaule un Hohenzollern hors l'Allemagne. Décidément, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, surtout sur la scène politique qui ne vit que de reprises, de traductions et de plagiats.

Le gouvernement prussien ne s'y est pas trompé; malgré son aveuglement habituel, il a surpris l'intention charitable de l'Autriche. M. de Bismarck a déclaré dans une dépêche que le but du projet de réforme était d'amoindrir la puissance de la Prusse, de compromettre son indépendance et sa dignité. Très-bien, cela était évident et n'avait échappé à personne. Mais après cet aveu, qu'a-t-il fait pour sauvegarder les intérêts et l'honneur du pays, d'après lui-même si gravement menacés? Quand, en 1849, comme je le rappelais plus haut, la Prusse, saisissant l'occasion de la guerre de Hongrie, organisa contre l'Autriche une union restreinte, le prince de Schwarzenberg, un vrai ministre, n'avait pas hésité un instant à joindre la parole à l'action, à présenter ses arguments à la pointe d'une baïonnette. Il ne s'était point contenté d'une protestation stérile et avait appuyé énergiquement ses réclamations par une démonstration belliqueuse qui ne laissa aucun doute au gouvernement prussien sur la portée de son entreprise, qui l'intimida à propos, et qui, en fin de compte, amena à Olmutz le triomphe de l'Autriche et l'humiliation de la Prusse.

Mais M. de Bismarck n'est pas de la trempe de cet homme d'État: lorsqu'il se remue il s'imagine volontiers qu'il a déployé de l'activité; lorsqu'il a lancé une suprême impertinence, il se flatte d'avoir accompli un haut fait. Cependant, si jamais ce fut le moment, ce serait maintenant l'heure de réaliser cette fameuse politique d'action, cette politique « de fer et de sang » dont il faisait naguère parade à la tribune de la Chambre des députés; de montrer que sa main est aussi sûre que sa parole est vive; de prouver qu'il n'est pas ce dont le soupçonnent ses adversaires, un fanfaron, insolent devant une représentation nationale désarmée, mais humble devant un ennemi sous les armes.

D'ailleurs, l'eût-il osé qu'il n'eût pas réussi à mener l'affaire à bonne fin. Il expie déjà sa conduite inconstitutionnelle, ses indignes bravades contre l'opinion publique, qui l'abandonne en présence des tentatives envahissantes de l'Autriche.

La Prusse a trop de confiance en elle-même pour beaucoup redouter de l'avenir : elle sait que dès l'instant où son gouvernement redeviendra libéral, l'Allemagne tournera le dos à la politique autrichienne. Afin de se tirer de l'impasse où on le tient acculé, M. de Bismarck a eu recours à l'expédient des élections. Il a dissous la Chambre, dans l'espoir de faire d'une pierre deux coups, de vaincre tout à la fois les résistances intérieures et les difficultés extérieures par un appel au chauvinisme prussien. Mais la Prusse est trop clairvoyante pour tomber dans le piége qu'il lui tend, et le seul résultat qu'il pourra recueillir sera une nouvelle humiliation.

Et maintenant, si l'on consultait le parti démocratique sur ce qu'il pense de tout cela, du congrès des souverains, de l'abstention du roi de Prusse, des roueries de M. de Bismarck, il répondrait à coup sûr comme ce journaliste à qui son médecin demandait peu d'heures avant sa mort : « Pouvez-vous encore siffler ? — Hélas ! reprit le moribond, pas même nos acteurs officiels. »

E. Seinguerlet.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Au nombre des conquêtes historiques de notre temps, il faut mettre la connaissance approfondie et l'intelligence des mythologies antiques. Le XVIII[e] siècle, ainsi que l'a fait remarquer M. Ménard, dans l'introduction de son livre *Du polythéisme hellénique*[1], n'a pas mieux compris les religions mortes que les religions vivantes. Pour lui, tous les cultes étaient des jongleries, des inventions des prêtres pour entretenir leur commerce aux dépens des dupes. Il n'en est plus de même aujourd'hui; l'esprit moderne a plus de respect pour les besoins et les croyances de l'humanité; même pour les anciens, on ne partage plus le genre humain en mystificateurs et en mystifiés; les mythes ne sont plus des fables plus ou moins grossières ou ingénieuses offertes à la crédulité des simples; on n'y voit plus de purs jeux de l'imagination sans signification sérieuse; mais, derrière ces nuages colorés que le vent promène et berce, on aperçoit la lumière éternelle qui sort de la conscience comme le soleil se lève du sein des mers, entouré des vapeurs du matin. La religion a le même berceau que la morale; elles naissent ensemble dans les profondeurs de la nature humaine au spectacle et sous l'influence des choses extérieures. Sur ce point, je suis de l'avis de l'écrivain que je nommais tout à l'heure. Toutefois, je ne pense pas comme M. Ménard, dans un autre ouvrage où il fait l'histoire de la morale avant la philosophie[2], que la morale d'un peuple soit une *conséquence* de sa religion. Chacune de ces choses est originairement indépendante de l'autre, et elles peuvent être opposées, aussi bien aux époques primitives que dans les siècles philosophiques. Des deux, c'est même la religion qui est la plus variable, comme tenant de moins près à la constitution de l'esprit humain, et subissant davantage l'influence des caprices et des passions de l'imagination et du cœur.

Quand l'esprit humain commençait à s'éveiller au milieu des scènes variées de la nature, le monde dut lui apparaître comme le théâtre de phénomènes, soit réguliers, soit extraordinaires. De là vinrent les premières notions des dieux,

[1] Un vol. Charpentier.

[2] *La Morale avant les Philosophes*, un vol. Charpentier.

Pour les hommes primitifs, ces dieux étaient tantôt des lois immuables, tantôt des forces désordonnées ; mais ni les forces ni les lois n'avaient alors conscience d'elles-mêmes, pas plus que l'homme encore enfant n'avait un sentiment distinct de sa nature et de sa destinée. En effet, si cet homme regardait en lui-même, il y retrouvait ce qui l'avait frappé dans le monde extérieur : des mouvements tumultueux au sein d'une existence gouvernée par la nécessité. Il tirait ainsi sa conception du monde de lui-même, comme il devait le faire de plus en plus à mesure que s'éveilleraient en lui de nouvelles idées et que se révéleraient des facultés nouvelles. Dès l'origine, un germe vivant d'anthropomorphisme, destiné à grandir, est au fond de toutes les idées que l'homme cherche à se faire à lui-même de la nature des phénomènes et des puissances inconnues qui les gouvernent. Quand sa raison s'est développée, quand son intelligence est sortie de ses langes, alors sa conception de la Divinité s'élève avec le perfectionnement de sa nature spirituelle et morale. Les cieux se civilisent en même temps que la terre et suivent la même progression. L'aveugle nécessité fait place à la raison divine, un ordre nouveau s'inaugure, soit que l'harmonie naisse d'elle-même entre des forces libres par la médiation de l'amour, soit que la sagesse éternelle gouverne le monde par des lois fixes et par des puissances soumises.

Les religions sont le résultat : d'une part, du besoin qu'ont les hommes de se rendre compte de la nature et du gouvernement des choses ; de l'autre, du génie particulier des races dont elles expriment la manière de concevoir la vie humaine dans l'ordre universel. De là ce qu'on trouve en elles d'analogies et de différences : les premières, tenant à l'identité des problèmes et à la constitution foncière de l'esprit humain ; les secondes, à la variété que la race, le climat et la foule des circonstances extérieures introduisent chez les peuples. Tous les peuples, d'ailleurs, ne s'élèvent point au même degré de civilisation, soit que leur génie ne les y pousse point, soit que les circonstances arrêtent leur développement à un échelon inférieur. Ainsi, aujourd'hui encore, on rencontre des peuplades abandonnées qui en sont restées à un naturalisme primitif et qui ne semblent pas capables d'aller au delà : comme des arbres qui ne peuvent porter que leurs fruits naturels, elles se dessèchent et meurent si l'on prétend greffer sur leurs troncs sauvages des civilisations et des religions étrangères.

Entre les anciens peuples païens, les Grecs sont celui dont la conception de la Divinité a été la plus élevée et la plus féconde en résultats sociaux. Ce qu'on a nommé l'*anthropomorphisme*, l'attribution aux dieux de la forme humaine, provient de la même cause qui leur faisait attribuer l'intelligence et la liberté. Les Grecs, à une certaine époque, ayant conçu leurs divinités comme des lois vivantes, conscientes d'elles-mêmes, comme des forces libres, raisonnables, ont dû leur donner la forme qui représentait le mieux à leurs yeux l'intelligence et la liberté, c'est-à-dire la leur propre. Un anthropomorphisme moral et physique est devenu par là le caractère original des religions de la Grèce, et, pour ainsi dire, le sceau de sa civilisation. Tandis que les peuples asiatiques créaient des idoles monstrueuses d'un mélange incohérent de formes humaines et animalesques, expression d'un panthéisme obscur et confus ou de quelque tyrannie invisible et inévi-

table, le Grec faisait partout présider aux lois immuables, comme aux phénomènes passagers de la nature, son image divinisée. A ce résultat, le sentiment inné de la beauté contribua sans doute autant, chez cette race privilégiée entre toutes, que l'énergique instinct de la liberté. Le même génie qui fit la Grèce républicaine et qui éleva sa gloire si haut dans la littérature et dans l'art, ce génie essentiellement libre, mesuré, harmonieux, a donné à la religion des Grecs, à l'*hellénisme*, comme dit M. Ménard, un caractère à part entre tous les cultes de l'antiquité et des temps modernes. Également éloigné du panthéisme qui absorbe Dieu dans la nature et du monothéisme qui l'élève en souverain sur l'univers, l'hellénisme conçoit le monde comme un ensemble de forces libres, et, pour employer une expression de M. Ménard, *comme une cité*. Il diffère du mazdéisme en ce qu'il ne livre pas le monde à la guerre éternelle de deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, mais établit l'harmonie par l'union de forces opposées, également nécessaires. On ne peut s'empêcher de remarquer, avec M. Ménard, le rapport de cette conception avec les idées de notre science moderne.

Pour qui le considère dans l'ensemble et à son apogée, l'hellénisme se présente donc avec un caractère tranché, aussi distant du panthéisme et du monothéisme que la monarchie absolue ou le système des castes le sont de la liberté et de l'égalité grecques. Il ne faudrait pas croire néanmoins que la Grèce n'a jamais connu le règne, dans ses religions, de ces puissances aveugles et de ces lois inconscientes qui ont troublé et opprimé l'esprit et l'imagination des peuples orientaux. On trouve, au contraire, dans sa mythologie, de nombreuses traces de cet ancien empire de la fatalité et des sombres dieux, de ces dieux qui, passés plus tard à l'état de démons, après l'avénement de divinités nouvelles d'un ordre supérieur, ont eu dans la légende divine une existence obscure, énigmatique, pour ainsi dire déclassée. Dans la mythologie officielle, ces puissances dégénérées continuent de présider aux phénomènes de la nature et aux événements de la vie, sous l'autorité intelligente des dieux olympiens ; mais, pour se faire une idée juste de leur ancienne importance, il faut les voir dans les traditions populaires et dans les cultes locaux, où ils règnent encore. Parmi eux se trouvent, avec les Parques ou Mœres, connues encore des Grecs modernes sous leur propre nom antique, cette Némésis à laquelle M. Tournier vient de consacrer une étude sur laquelle je reviendrai tout à l'heure [1].

Ceux de mes lecteurs qui ont lu ou liront les remarquables ouvrages dont j'ai cité les titres et qui en sont chacun à leur seconde édition, remarqueront sans peine en quoi les idées que j'expose ici peuvent différer de celles de M. Ménard. La tendance accusée de M. Ménard, résumée dans ce mot même d'*hellénisme*, qui revient si fréquemment sous sa plume, est de faire considérer la religion des Grecs comme entièrement autochthone et douée, en dépit de la diversité et de la mobilité des symboles et des mythes qui la composent, d'une certaine unité organique. Sans méconnaître en elle une communauté d'origine avec les religions

[1] *Némésis et la jalousie des dieux*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Ed. Tournier. Chez Durand.

des autres peuples de la grande famille aryenne, il pense qu'à partir d'une certaine époque, le polythéisme hellénique s'est développé suivant les seules lois particulières au génie grec et sous des influences purement grecques. Il est certain que le génie de la Grèce a imprimé à toutes ses manifestations, aussi bien à la religion qu'à la poésie et à l'art, sa marque incontestable, et qu'il y a une religion grecque en dépit des analogies avec les religions asiatiques, comme il y a un art grec malgré les ressemblances de certaines sculptures archaïques avec l'art égyptien ou assyrien. Je pense également, avec l'auteur du *Polythéisme hellénique*, qu'il ne faut pas trop se hâter de conclure des ressemblances à des transmissions, et qu'on ne gagne rien, pas plus ici qu'en histoire naturelle, à rejeter la génération spontanée pour admettre une création initiale des espèces. Mais le partisan de la génération spontanée peut-il l'être aussi de la fixité absolue des espèces? Quant à moi, je crois aux influences réciproques, aux transformations d'où naît sans cesse, à la surface des choses, cette variété infinie dont notre imagination est récréée, tandis que l'esprit est réjoui par l'identité foncière. Même dans la haute antiquité, les peuples n'ont pas crû aussi isolés qu'on le prétend quelquefois; ils ne se touchaient pas seulement par les racines, quand ils étaient de même origine; les fleurs elles-mêmes communiquaient souvent à travers l'espace, mêlant des poussières, comme on raconte, dans les livres de botanique, qu'un dattier mâle de Brindes féconda à Otrante un palmier femelle. L'esprit humain est un voyageur subtil, un colporteur agile de ses pensées et de ses rêves.

A mesure que la lumière, qui naît peu à peu des travaux modernes, se fera sur les origines des peuples, on arrivera à se rendre compte de l'action que la lutte et le mélange des races a exercée sur la formation des religions. Les mythes, ces dépositaires mystérieux des pensées des anciens hommes, ont plus d'un secret encore à nous révéler, et l'on peut penser qu'un élément historique y sera trouvé, mêlé aux phénomènes naturels par lesquels on les explique aujourd'hui. M. Ménard a déjà signalé avec raison la multiplicité des aspects qu'ils offrent à l'examen. Ses livres, destinés à nous initier aux mystères du polythéisme hellénique tel qu'il le comprend, ont d'autant plus d'intérêt que l'élégance souvent poétique de la forme y relève la valeur sérieuse du fond. Dans *la Morale avant les Philosophes*, on trouve un enthousiasme juvénile et une fraîcheur de pensée qui n'existe pas au même degré dans le livre *du Polythéisme*. En revanche, celui-ci nous montre chez l'historien des idées plus mûres et une connaissance plus profonde de son sujet. De tels ouvrages sont bien propres à faire naître et à propager le goût de ces belles études mythologiques, si florissantes chez nos voisins les Allemands, mais qui, négligées ou mal dirigées chez nous, commencent à peine à y suivre une voie nouvelle, sous l'impulsion donnée par les savants travaux des Guignaut et des Maury.

La thèse à laquelle M. Tournier a donné le titre de *Némésis et la jalousie des dieux* est une autre preuve de l'attrait que commencent à exercer sur les imaginations françaises ces questions d'histoire religieuse. Cette savante monographie a pour objet l'histoire d'une vieille idée à laquelle croyait Hérodote et qu'Aristote

a combattue, qui a servi aux anciens à expliquer l'origine du mal et les révolutions des empires, à savoir la jalousie attribuée aux dieux, de la puissance, de la richesse et de la prospérité humaines. Cette idée dut s'offrir assez naturellement à l'esprit des hommes à l'aspect des vicissitudes humaines, en voyant le fort frappé dans sa force, le puissant dans sa puissance, la vierge dans sa beauté. Toutefois, c'est une idée *civilisée*, qui dut venir à une époque où l'homme, gonflé de sa prospérité, crut pouvoir s'égaler dans sa pensée à ces dieux auxquels il avait commencé par prêter ses passions. De là, cette autre idée plus morale qui faisait de la vengeance des dieux un châtiment de l'orgueil des hommes. Mais, avant cette Némésis, il y en avait eu une autre plus ancienne, d'un caractère plus impassible, identifiée par le rôle comme par le nom, qui signifie *partage*, avec la Mœre antique, la Destinée, la loi fatale par excellence, celle qui fait à chaque homme son lot. M. Tournier a étudié dans les textes anciens les transformations de cette idée de Némésis, depuis le moment où elle se révéla pour la première fois à la conscience humaine jusqu'à celui où la philosophie s'en empara et jusqu'à celui où elle disparut. Il a divisé son étude en trois parties : la période mythologique, la période théologique et la période philosophique. Le juge le plus compétent en ces matières, M. Alfred Maury, a rendu justice au travail de M. Tournier dans la *Revue archéologique*. A la connaissance des textes anciens qui avaient rapport à son sujet, M. Tournier a joint celles de tous les travaux français ou allemands qui pouvaient se rapporter à ses recherches. S'il n'a pas également bien connu les monuments, son étude n'en est pas moins une œuvre très-remarquable autant par la pensée que par l'érudition.

J'ai parlé de M. Louis Ménard comme d'un philosophe et d'un érudit, dont l'esprit religieux et la vive imagination aimaient à rechercher et savaient retrouver souvent le sens des vieux mythes. J'aurais pu ajouter que cet helléniste et ce mythologue était en même temps un savant chimiste, un peintre distingué, et, de plus, un charmant poëte. C'est sans doute à cette faculté poétique, qu'il a reçue de la nature entre autres dons, que M. Ménard doit d'avoir pénétré comme il l'a fait dans les mystères des religions. Les poëtes sont des voyants, des devins, et, quoi qu'en disent ceux que la Muse n'a pas éclairés en naissant de sa lumière, la science elle-même a besoin de l'imagination pour vivre. On ne s'étonnera pas que plusieurs des pièces du recueil que vient de publier M. Ménard [1] aient pour sujet des fables antiques. Voici une pièce que nous détachons. Elle a pour titre : *le Songe d'Endymion* :

ENDYMION.

Dans la mer d'Hespérie, aux vagues empourprées,
Hélios éteint ses flammes sacrées.
Pan, le divin pasteur, de sa flûte aux sept voix
Apaise lentement l'harmonieuse plainte,
Et, sous les dômes verts des antres d'Aracinthe,
S'endorment en paix les grands cerfs des bois.

[1] *Poëmes*, par Louis Ménard. Un vol. Charpentier.

Nul n'ira plus troubler leur paisible retraite ;
La Dryade au sein de l'ombre discrète
Entraîne le chasseur sous les bosquets charmants ;
Car c'est l'heure amoureuse où de légers bruits d'ailes
Passent dans l'air autour des nids des tourterelles,
C'est l'heure du soir propice aux amants.

Mais ce n'est pas pour voir glisser parmi les branches
L'essaim fugitif des Dryades blanches
Que je suis venu seul au fond des bois sacrés :
C'est pour sentir, du soir à l'aube matinale,
O blonde Cynthia, ta lueur virginale
Tomber sur mon front des cieux azurés.

PHŒBÉ.

Je suis la vierge aux pieds d'argent, aux chastes voiles,
Qui guide au ciel le chœur cadencé des étoiles,
La blanche Artémis, reine des forêts.
Malheur à l'insensé qui de mon culte austère
A voulu sonder l'auguste mystère
Et d'un regard profane a surpris mes secrets!

Inquiet, haletant, il s'égare, semblable
Au cerf qu'Éros perça d'une flèche implacable ;
Vengeant par sa mort la sainte pudeur,
De ses désirs sans frein la meute rugissante
Par les prés, les champs, les bois d'Érimanthe,
Le poursuit, le déchire et lui ronge le cœur.

ENDYMION.

D'un terrestre désir souillant mon âme altière,
Jamais je n'ai d'Éros orné l'impur autel.
Pour un culte plus saint je garde ma prière,
Et mon cœur est pur comme ta lumière,
Mon amour profond comme ton beau ciel.

Respirant les rayons nacrés dont tu m'inondes,
Comme les astres d'or dans les cieux attiédis,
O pâle Séléné! reine des nuits profondes,
Je veux me baigner dans les chastes ondes
Des bleus océans où tu resplendis.

PHŒBÉ.

Dors sous le frais abri des forêts poétiques ;
Je ne puis du ciel descendre vers toi,
Mais j'ai le secret des philtres magiques ;
Je puis, par la vertu des paroles mystiques,
Dans un rêve divin t'élever jusqu'à moi.

Et demain, sur la terre où le réveil t'appelle,
  Quand se lèvera l'astre matinal,
  Plein du souvenir d'une nuit si belle,
Tu verras luire encor ton amante immortelle
Au ciel immaculé de l'amour idéal.

Je ne puis résister à la tentation de rapprocher de ces vers de M. Ménard des vers de Mme Ackermann sur le même sujet, empruntés à un volume de *Contes et Poésies*, dont il a été question dans cette chronique. Je laisse le lecteur juge de celle des deux poésies à laquelle il devra donner la palme. Voici cet autre *Endymion :*

Endymion s'endort sur le mont solitaire,
Lui que Phœbé la nuit visite avec mystère,
Qu'elle adore en secret, un enfant, un pasteur.
Il est timide et fier, il est discret comme elle;
Un charme grave, au choix d'une amante immortelle
  A désigné son front rêveur.

C'est lui qu'elle cherchait sur la vaste bruyère
Quand, sortant du nuage où tremblait sa lumière,
Elle jetait au loin un regard calme et pur,
Quand elle abandonnait jusqu'à son dernier voile,
Tandis qu'à ses côtés une pensive étoile
  Scintillait dans l'éther obscur.

O Phœbé! le vallon, les bois et la colline
Dorment enveloppés dans la lueur divine;
A peine au pied des monts flotte un léger brouillard.
Si l'air a des soupirs, ils ne sont point sensibles;
Le lac dans le lointain berce ses eaux paisibles
  Qui s'argentent sous ton regard.

Non, ton amour n'a pas cette ardeur qui consume.
Si quelquefois, le soir, quand ton flambeau s'allume,
Ton amant te contemple avant de s'endormir,
Nul éclat qui l'aveugle, aucun feu qui l'embrase;
Rien ne trouble sa paix ni son heureuse extase;
  Tu l'éclaires sans l'éblouir.

Tu n'as pour le baiser que ton rayon timide,
Qui vers lui mollement glisse dans l'air humide,
Et sur sa lèvre pâle expire sans témoin.
Jamais le beau pasteur, objet de ta tendresse,
Ne te rendra, Phœbé, ta furtive caresse,
  Qu'il reçoit, mais qu'il ne sent point.

Il va dormir ainsi sous la voûte étoilée
Jusqu'à l'heure où la nuit, frissonnante et voilée,
Disparaîtra des cieux t'entraînant sur ses pas.
Peut-être en s'éveillant te verra-t-il encore
Qui, t'effaçant devant les rougeurs de l'aurore,
Dans ta fuite lui souriras.

Puisque nous en sommes à la poésie, disons un mot d'une seconde édition de la *Comédie enfantine*[1], que vient de faire paraître M. Ratisbonne. Tout le monde sait que M. Ratisbonne est l'auteur d'une excellente traduction en vers de la *Divine Comédie*, de Dante, qui lui a valu, dès son début dans les lettres, une réputation sérieuse. Il y a loin sans doute de ces premiers travaux aux pièces légères que le jeune poëte consacre aujourd'hui à l'éducation et à l'instruction des enfants. Si je ne me trompe, cependant, l'auteur de la *Comédie enfantine* n'a pas fait un mauvais calcul en descendant ainsi des hauteurs où, dans son ardeur et sa fierté juvéniles, il avait suivi l'amant de Béatrix, à des œuvres d'un genre plus familier, plus accessible à la foule des esprits. Dans sa poursuite de la renommée, il a voulu avoir pour lui les enfants et les mères. Il s'est dit qu'en gravant son nom avec ses vers en des mémoires encore tendres, il verrait ce nom grandir d'année en année avec les jeunes disciples de sa muse et qu'un jour il lirait imprimé sur l'écorce de l'arbre ce qu'il avait écrit sur celle de l'arbuste. J'ignore ce qu'il en sera. Ce qui est certain, et ce que j'ai constaté en plus d'une occasion, c'est que M. Ratisbonne s'est fait un public nombreux dans nos foyers, où il entre et s'assied comme un hôte, et que son nom, prononcé le soir autour de la table de famille, amène de doux sourires aux lèvres des belles jeunes femmes et de joyeuses exclamations à celles des enfants. Pendant que les hommes graves emportent la *Divine Comédie* dans leur cabinet d'étude, les enfants emportent dans leurs jeux, au jardin, sa *Comédie enfantine*. M. Ratisbonne est un homme habile et un poëte heureux.

M. Ernest Lafond est déjà connu par une traduction en vers des sonnets de Shakspeare et par une étude sur Lope de Vega, où l'on trouve l'analyse de plusieurs pièces de ce grand et fécond poëte. Il nous donne aujourd'hui le premier volume d'une série de pièces dramatiques du temps de Shakespeare, dont il a entrepris la traduction; tentative très-méritoire et dont, si l'on en juge par la partie publiée, M. Lafond ne peut manquer de se tirer à son honneur [2]. Les lecteurs de la *Revue germanique* n'ont pas oublié les belles études de M. Taine sur le théâtre anglais, non plus que ses portraits, tracés d'une main si vigoureuse, des contemporains de Shakspeare. Grâce à M. Lafond, le public français pourra apprendre à connaître, dans leurs œuvres mêmes, ces hommes d'un génie étrange et violent, même dans la plus grande culture, au milieu desquels Shakspeare élève avec majesté sa tête souveraine. La gloire de ce génie incomparable

[1] Un vol. Hetzel.
[2] *Ben-Jonson*, traduit par ERNEST LAFOND, un vol. in-8, Hetzel.

a porté malheur devant la postérité aux talents qui florissaient autour de lui et qui lui disputaient de son vivant les applaudissements; ils ont tous disparu plus ou moins dans son ombre. Dans son *Essai sur la littérature anglaise*, Chateaubriand les dépêche en quatre lignes : « Les auteurs dramatiques contemporains de Shakspeare, dit-il, étaient Robert Green, Heywood, Decker, Rowley, Peal, Chapman, Ben-Johnson, Beaumont, Fletcher : *jacet oratio!* Pourtant la comédie du *Fox* et celle de l'*Alchimiste*, de Ben-Jonson, sont encore estimées. » Même aujourd'hui, leur renommée ne va guère qu'à faire d'eux le cortége triomphal de leur glorieux contemporain. Cependant, ils sont dignes d'être lus et étudiés, ne fût-ce que pour se rendre compte de ce qui les sépare de Shakspeare avec le style duquel le style de quelques-uns d'entre eux n'est pas sans ressemblance; ils servent, en quelque sorte, d'échelle pour mesurer le colosse. Aussi la critique contemporaine leur a-t-elle accordé l'intérêt qu'on leur refusait chez nous, et le livre qu'un professeur distingué, M. Mézières, leur a consacré n'a pas passé inaperçu du public.

Ben-Jonson occupe une place à part parmi eux comme représentant, à sa manière, la tradition classique au milieu d'une littérature révolutionnaire et en face même de l'homme prodigieux qui venait élever sur le théâtre un idéal nouveau contre l'art ancien. Aussi est-ce par lui que M. Lafond a commencé l'exécution de sa tâche. Ce sont trois comédies de Ben-Jonson qu'il a traduites les premières, et du nombre sont les deux comédies dont parle Chateaubriand comme dignes encore de quelque estime, le *Volpone* et l'*Alchimiste*. Or, de ces deux, l'une au moins est à coup sûr un chef-d'œuvre, c'est l'*Alchimiste*, et l'autre est assez remarquable pour que M. Lafond ne craigne pas de la préférer, non-seulement à tous les autres ouvrages du poëte, mais même à toutes les autres comédies du théâtre anglais. La troisième est cette comédie d'*Epicène* ou la *Femme silencieuse*, qui est certainement une œuvre originale. Une seule de ces trois comedies paraît avoir été déjà traduite en français, celle d'*Épicène*. Du moins un critique anglais assure qu'il en existe chez nous une traduction, à la vérité assez mauvaise; mais M. Lafond n'a pu la découvrir [1].

Je me garderai bien de refaire ici les analyses si bien faites par M. Taine, mais je dirai quelques mots de ce Ben-Jonson, qui ne fut pas pour Shakspeare un antagoniste méprisable ni un indigne rival. On chercherait en vain dans les productions de Ben-Jonson quelque chose de cette puissance créatrice qui fait des personnages de Shakspeare des êtres vivants, ayant chair et os, et reproduisant dans la fiction, avec une vérité saisissante, toutes les passions et toutes les inconséquences de la réalité. Les créations de l'auteur de *Volpone* sont l'œuvre de la réflexion et de la logique; au fond, ce sont des abstractions que le poëte fait tenir debout, marcher, parler, et auxquelles il communique, à force d'art, une apparence de vie. Tandis que les hommes de Shakspeare, une fois sortis de la main de leur tout-puissant créateur, semblent jouir d'une vie indépendante, se

[1] On la trouverait peut-être dans le *Théâtre anglais* de Laplace, publié vers le milieu du dernier siècle, en huit volumes.

mouvoir en liberté suivant les lois propres de leur nature, sans trahir jamais la présence du poëte qui se cache en silence derrière eux, ceux de Ben-Jonson sont des marionnettes admirablement construites, drapées avec le plus grand art, mais qui pourtant laissent voir à un œil attentif le fil qui les attache et la main qui les conduit. En revanche, le profond et puissant esprit de l'auteur se marque dans les combinaisons, à la fois savantes et ingénieuses, par lesquelles il s'efforce de traduire aux yeux des spectateurs son idée philosophique et morale; et sa verve érudite, plus satirique il est vrai que comique, mais pittoresque, incisive, ardente, sait si bien animer ses comédies qu'elle finit par faire illusion, en remplaçant par la vie de l'esprit et du dialogue celle qui manque aux caractères et aux mœurs. *Le Volpone* et, à mon avis, l'*Alchimiste* surtout, sont des merveilles en ce genre. Cette dernière comédie est quelque chose de vraiment extraordinaire par la puissance de réflexion et la profondeur de pensée qu'elle indique chez son auteur; et quand on songe que cet auteur s'attaquait à une superstition encore très-vivante de son temps, qu'il est, dit-on, parvenu à détruire; quand on le voit l'étreindre de sa main de fer et lutter corps à corps avec elle, on est saisi de respect et d'admiration devant ce prodigieux effort d'un vigoureux esprit et d'une généreuse volonté.

M. Lafond nous annonce, pour les prochains volumes, une seconde série des œuvres de Ben-Jonson et des traductions de Lily, de Marlôwe, le célèbre auteur d'un *Faust* que celui de Gœthe n'a pas fait oublier, de Massinger, « dont le génie a la grandeur espagnole, » de Beaumont et de Fletcher, ces frères siamois de l'art dramatique dont la poésie a presque l'éclat de celle de Shakspeare, mais qui ne sont pas comme lui de puissants créateurs et de profonds moralistes. En attendant la réalisation de ces promesses, remercions l'exact et consciencieux traducteur de Ben-Jonson pour ce qu'il nous a déjà donné, et n'oublions pas M. Hetzel, l'intelligent éditeur, plus ami de l'esprit que du gain, qui n'a pas craint de s'engager avec M. Lafond dans une entreprise toujours un peu hasardeuse, et qui s'est plu même à donner l'élégance typographique à cette publication littéraire.

Sous le titre de *Liberté du travail, vénalité des offices ministériels*[1], M. Couturier, de Vienne, ancien chef d'escadron d'état-major, parle de bien des choses diverses, du droit de pétition, des embellissements de Paris, du droit au travail, du divorce, des principes de 89, des historiens de l'Empire, de M. Thiers, de M. Damas-Hinard, de la question romaine, du droit romain de M. Teste, de tout enfin et de plusieurs autres choses; il parle même de son sujet, la liberté du travail, et, de digression en digression, après avoir longtemps battu les buissons et fait la maraude, il finit par arriver à la vénalité des offices, aux notaires, aux procureurs, aux avoués, etc.: tout cela sous la forme d'une pétition au Sénat, qui ne la lira pas, bien entendu. Mais le public la lira, et je soupçonne M. de Vienne d'avoir compté sur lui plus que sur MM. les Sénateurs. On comprend que je n'ai pas l'intention de le suivre dans les questions qu'il traite d'une façon si humoristique. Ce ne serait pas d'ailleurs facile, car son esprit est un protée qui se transforme

[1] Un vol. à la Librairie historique et littéraire, 52, rue Saint-André-des-Arts.

et se dérobe sans cesse. En vain on croit le saisir, il glisse, fuit, murmure, pétille, il est ici, il est là; il faut se contenter de le voir courir et se métamorphoser. Avec lui du moins on n'a pas à craindre la monotonie et l'on ne risque pas de rencontrer l'ennui. M. de Vienne est un homme d'esprit, *de trop d'esprit peut-être,* pour parler de lui comme il parle du feu roi de Prusse; mais, attendu que M. de Vienne n'est pas roi, cela n'a pas d'inconvénient et ne peut faire le malheur de personne. Au contraire, cela fera le plaisir de ses lecteurs. De plus, M. de Vienne aime la liberté, et cet amour-là n'est pas si commun par le temps qui court, qu'on ne soit tenu d'en savoir gré à ceux qui l'ont et veulent bien le proclamer. Deux applaudissements à M. de Vienne, un pour l'esprit, un pour la liberté!

J'ai gardé pour la bonne bouche les *Causeries parisiennes* de M. Horace de Lagardie [1]. Ces causeries ne sont autre chose que des revues du mois qui ont paru dans un recueil périodique où elles ont été fort remarquées dès le premier jour. Je ne connais pas M. de Lagardie, bien que j'aie eu quelquefois l'honneur d'être, pour me servir d'une de ses expressions, son *voisin de revue.* Peut-être même l'ai-je rencontré ailleurs encore; mais, comme il ne m'a pas permis de le reconnaître, j'ai dû me résigner à ignorer le rapport qui pouvait exister entre la main qu'il me tendait peut-être et la plume qui avait tracé les pages dont j'étais charmé. Aujourd'hui, j'ai donc pour la première fois l'occasion de lui dire ce que je pense de son esprit. Je serai d'autant plus à l'aise pour le louer, qu'il a gardé son masque et que j'ignore encore, avec le public, s'il est homme ou femme, Français ou étranger; il n'est pour moi qu'un écrivain dont j'ai lu régulièrement, à chaque apparition, et dont je viens de relire avec un plaisir nouveau les charmants et sérieux articles.

Il y a bien des qualités diverses dans ces *causeries:* on y trouve du sérieux, du léger, de la raison, de la grâce, du sentiment, de la fantaisie, de la gaieté, de la morale, du bon goût, du bon ton, de la littérature, du style, beaucoup d'esprit, et du meilleur, du plus rare, de l'esprit dans les choses plus que dans les mots, comme on en avait dans le bon temps et comme on n'en a plus guère de nos jours. Ce qui domine cependant, c'est le sérieux, c'est la raison, c'est le jugement sûr et droit, le coup d'œil ferme et net sur les choses et sur les hommes. On sent que l'auteur écrirait aussi bien un livre de philosophie politique ou morale qu'une chronique des mœurs et de la littérature. La gravité du moraliste est toujours là pour tempérer les saillies de l'esprit, régler les caprices de la fantaisie, et amener à propos la réflexion sage, utile. Les jugements littéraires de M. de Lagardie, car il s'occupe aussi des livres, sont de la meilleure critique. Enfin, dans ces articles, écrits au jour le jour sur tout ce qui se passe et qui ont la variété, le décousu d'une causerie de salon où il est permis de tout effleurer et défendu de rien approfondir, il n'y a pas seulement de l'esprit, mais un esprit; il n'y a pas seulement du hasard, de l'imprévu, du trouvé, comme dans beaucoup de conversations, mais un fond sérieux, profond, inépuisable d'idées et d'observations

[1] Un vol. Charpentier.

morales, et c'est ce qui donne à ces *revues du mois* un intérêt supérieur à celui du moment; ce qui fera des *causeries parisiennes* un livre au lieu d'un recueil d'articles.

Je voudrais donner un spécimen de ces causeries et de la manière de M. de Lagardie. Mais comment choisir, entre tant de pages, qui toutes ont leur mérite particulier et leur empreinte originale, celle qu'il convient d'offrir à mon lecteur? Après avoir parcouru deux ou trois fois le volume, je me décide pour une des premières pages où M. de Lagardie nous représente la chronique, si à la mode aujourd'hui, comme une garde-malade! « Si la chronique, dit-il, assise partout, aujourd'hui, au chevet de la France somnolente, venait à interrompre le petit récit à voix basse qu'elle lui fait chaque jour, la belle endormie s'en trouverait toute dérangée, et lui crierait bien vite: « Continuez! je ne dors pas, je vous entends à merveille, allez toujours! mais pas trop fort, je vous prie. » Et il faudrait recommencer sans trop savoir si c'est pour endormir ou bien pour réveiller. Tant de zèle ne demeurera pas sans récompense. La chronique, fidèle pendant les longues heures de torpeur et de défaillance, aura la joie d'être la première à signaler la convalescence. Il viendra un moment, après sa longue veille, où elle sentira courir sur elle le premier frisson du matin; la dormeuse se soulèvera et lui dira: « Pourquoi suis-je seule avec vous? Ai-je donc été bien malade? J'ai eu le délire, n'est-ce pas? Suis-je bien changée? — Hélas! oui, chère belle, vous êtes bien changée: vous avez dit bien des sottises, vous les avez même écrites. Si vous saviez ce que vous avez fait de brochures, surtout... et vous croyez que c'était de la littérature! Que de discours académiques que vous appeliez de l'éloquence! que de peintures d'un monde dont vous deviez à peine reconnaître l'existence, que vous nommiez tour à tour art dramatique, roman ou poésie! Mais vous n'avez pas beaucoup souffert, vous avez toujours continué à vous dire le peuple le plus spirituel de la terre, le flambeau des nations! — C'est vous qui disiez cela, ma pauvre chronique; moi, je n'en croyais pas un mot. Mais, encore une fois, pourquoi suis-je seule avec vous? Où sont mes enfants, dont j'étais si fière? Pourquoi les a-t-on éloignés? Pourquoi n'entends-je plus leur voix? Ai-je dit, ingrate, que leur bruit me fatiguait? Qu'ils viennent, qu'ils m'entourent; je veux me relever et marcher, soutenue par eux. Je veux qu'ils se battent encore à qui m'embrassera le plus fort, chacun à sa manière; qu'ils grimpent sur mes genoux et qu'ils s'y disputent la première place! Je veux vivre! » Alors le rôle de la chronique sera bien diminué; elle empaquettera ses petites histoires et ses petits scandales, ses allusions, ses réticences et ses initiales, et bien des chroniqueurs s'en iront... mais pas tous. Ceux qui, comme dit l'Évangile, « auront été fidèles en peu de chose, on les établira sur beaucoup d'autres, » et ils resteront pour être romanciers, moralistes, historiens, qui sait? orateurs peut-être. Amen. »

Nous disons avec M. Horace de Lagardie: Amen. Et, comme il est déjà moraliste, nous lui souhaitons d'être bientôt romancier ou historien, voire même orateur, s'il n'y connaît pas d'empêchement.

L. DE RONCHAUD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Le Génie de la Révolution, tome Ier. — *Les Élections de* 1789, par CH. L. CHASSIN.

L'histoire de la Révolution française a déjà plusieurs monuments que le temps ne détruira pas. Mais ces œuvres, remarquables à divers titres, ont toutes une tendance de parti. Favorables ou hostiles à la Révolution, elles n'embrassent pas la Révolution dans son ensemble; elles mettent en relief certains côtés particuliers, souvent accidentels, et rejettent dans l'ombre ce qui fut la pensée immuable de cette grande évolution. Elles se laissent séduire par l'éclat de la gloire militaire ou entraîner par l'intérêt tragique des luttes intestines. Le drame y a plus de place que la philosophie, la passion y étouffe l'idée.

Il restait une œuvre à faire, œuvre difficile, mais utile entre toutes : Retrouver et reproduire la pensée même de la Révolution, non-seulement dans sa formule générale, mais dans ses principales déductions pratiques, et pour cela insister moins sur les faits connus de tous que sur les écrits qui ont préparé les faits; laisser parler les acteurs eux-mêmes, et leur demander à eux seuls ce qu'ils ont réellement voulu; reproduire leurs paroles avec une incorruptible sincérité; dégager des accidents de la bataille ce qu'il y eut de persévérant et d'opiniâtre dans la volonté nationale; faire connaître, sur toutes les questions d'organisation politique, sociale, administrative, la solution que la Révolution a consacrée par ses lois; reconnaître l'unité d'inspiration, l'étroite parenté d'esprit et les mêmes tendances fondamentales au milieu des malheureuses divisions des sectes et des écoles; réconcilier par l'évidence d'une pensée commune les hommes, les classes qu'avaient misérablement divisés des questions d'actualité, et, dans cette réconciliation, montrer à la fois l'histoire vraie du passé et le légitime espoir de l'avenir; tel est le but que s'est proposé M. Chassin, et que son livre, bien certainement, aidera à atteindre. Il n'en est pas de plus élevé, pas de plus digne d'un travailleur consciencieux et dévoué. En poursuivant ce but, l'auteur se condamnait d'avance à élaguer tout ce que recherchent les autres historiens et ce qui lui eût valu, avec peu d'effort, un succès assuré. Ce qu'il veut, c'est exposer simplement, sincèrement la Révolution dans sa pensée, dans ses œuvres,

non dans ses passions. Il s'occupe des idées et non des hommes, ou du moins les hommes n'ont d'importance à ses yeux et dans son livre que par le poids que leur position personnelle donne à leurs idées. Il se reprocherait de distraire l'esprit par les grands faits de guerre ou par les tragédies de la place publique. L'intérêt, qui ne manque assurément pas à son livre, ressort uniquement de la fidèle exposition des idées.

Il est aisé de comprendre que cette méthode consciencieusement suivie comme elle est consciencieusement inaugurée, ne peut manquer de produire des résultats importants. Sous le combat sanglant des partis, elle fera surgir l'unité de la pensée révolutionnaire, et la France nouvelle se trouvera avoir non-seulement une foi, mais une tradition. Fait incontestable, trop longtemps méconnu. Combien de fois n'a-t-on pas énuméré tant de constitutions votées et violées, tant de serments prêtés et trahis, tant de gouvernements fondés et abattus; et combien de fois n'a-t-on pas étalé ces révolutions comme la preuve de l'inconstance naturelle à la France et de l'instabilité des démocraties! Mais un jugement plus juste tend à prévaloir et le livre de M. Chassin le confirme pleinement. En montrant que la France a voulu, énergiquement voulu et nettement formulé, dès le début de la Révolution, ce qu'elle veut encore maintenant, ce livre fera mieux comprendre que toutes les révolutions par lesquelles notre patrie a passé, et celles qui lui seront encore imposées avant qu'elle puisse s'asseoir dans un ordre définitif, ne sont que la Révolution se continuant à travers les actions et les réactions, et se rapprochant, malgré des revers momentanés, de la réalisation de sa formule. Chaque fois qu'une libre tribune s'est élevée dans notre pays, et qu'une parole indépendante a pu s'y faire entendre, n'est-ce pas la pensée de la Révolution qu'elle a proclamée? Pour la comprimer, il ne faut pas moins que bâillonner la France. Aussi, depuis 1815, toute la politique se réclame de 1789. Tous les partis ont inscrit sur leur drapeau cette grande date, comme un mot de passe par lequel ils espèrent s'ouvrir un chemin vers le cœur de la nation. Ceux-là même qui détestent la Révolution invoquent ses principes. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner avec quel droit ou quelle inconséquence les divers partis avouent la Révolution. Le livre de M. Chassin à la main, il sera facile de reconnaître de quel côté se trouvent les légitimes héritiers et les fidèles continuateurs de l'œuvre de 1789. Pour le moment, je me contente d'enregistrer cet aveu unanime, et, sincère ou non, j'y vois l'assentiment instinctif, nécessaire, de la nation tout entière à des idées qui sont le fond de la vie intellectuelle de la France moderne, disons mieux, du monde civilisé.

Comme tous les grands mouvements de l'humanité, la Révolution est la conclusion pratique d'un long travail théorique. Elle a jeté dans le monde et elle cherche à réaliser la nouvelle définition de la Loi, qui fut le fruit éminent de toute l'élaboration scientifique depuis Bacon, et qui doit renouveler la constitution sociale, comme elle a renouvelé toutes les sciences. Du moment, en effet, qu'il fut reconnu que la Loi, dans l'ordre social, comme dans l'ordre moral et dans celui des phénomènes naturels, n'est pas un décret capricieux et transitoire d'un pouvoir arbitraire, mais, selon le mot admirable de Montesquieu, « un rap-

port nécessaire dérivant de la nature des choses[1], » le monde ancien fut clos et une ère nouvelle commença. « Si veut le Roi, si veut la Loi, » telle était, au fond, la formule de la théologie, de la science, comme de la politique. Le miracle correspondait exactement au bon plaisir et le justifiait. La cité des hommes et la cité de Dieu étaient construites sur le même principe autocratique et, comme suivant la science orthodoxe, toute chose dans le monde moral et dans la nature était réglée par la volonté arbitraire et mobile de l'Être suprême, toute chose dans la société était réglée par la volonté arbitraire du souverain. Qu'on lise le *Discours sur l'histoire universelle,* et la *Politique tirée de l'Écriture sainte,* et l'on comprendra l'étroit enchaînement qui unit cette théorie politique à cette philosophie religieuse. C'est la gloire de la philosophie naturelle d'avoir renversé cet échafaudage et d'avoir inauguré le règne de la règle nécessaire, immuable, éternelle, de la Loi en un mot, à la place de la volonté arbitraire et changeante de Dieu ou du Roi. Elle a destitué définitivement le miracle et le bon plaisir, elle a intronisé la science, c'est-à-dire l'observation et, par l'observation, la découverte des rapports nécessaires, des Lois. Appliquée à la morale, cette méthode féconde a substitué à l'idée d'une justice révélée celle d'une justice démontrée et appliquée à la société, elle a remplacé la loi octroyée par la loi déclarée et consentie. Je ne crains pas d'affirmer que ces idées, définitivement conquises par la philosophie du XVIIIe siècle, hardiment pratiquées par la Révolution, sont maintenant dans toutes les consciences. Prenez l'orthodoxe le plus intraitable en apparence, vous y trouverez un rationaliste, et dans le légitimiste le plus imbu des théories du droit divin, il reste une place réservée pour le droit national.

Si l'on cherche la formule générale de la Révolution dans l'ordre politique, elle se trouvera, je n'en doute pas (et M. Chassin l'a bien montré), dans ces termes bien simples, mais d'une portée incalculable : « droit déclaré et non octroyé, loi délibérée et non imposée, autorité déléguée. » Le XVIIe siècle encore avait dit dans un texte que M. Chassin reproduit avec raison comme caractéristique : « Le roi représente la nation entière, et chaque particulier n'y représente qu'un seul individu envers le roi. Par conséquent, toute puissance, toute autorité résident dans les mains du roi ; il ne peut y en avoir d'autres que celles qu'il établit, » et le XVIIIe siècle répond par la bouche de Mirabeau : « Le droit de souveraineté réside uniquement dans le peuple, et nul n'a le droit de contraindre le peuple de suivre d'autres lois que celles qu'il s'est faites ou qu'il a volontairement consenties. »

Cette formule, qui implique la Révolution tout entière, règne sans contestation aucune au début de la Révolution. Elle sort de toutes les bouches, elle s'inscrit dans tous les cahiers. Tout ce qui a une voix la crie ; tout ce qui a une force la réalise. La philosophie par toutes ses écoles, lui ouvre une brèche ; la Révolution

[1] M. Chassin rappelle cet autre mot de Montesquieu qui reproduit la même idée, en la spécialisant : « *La justice est un rapport qui se trouve réellement entre deux choses :* ce rapport est toujours le même quelqu'être qui le considère, que ce soit Dieu, un ange ou un homme. La justice est éternelle, et ne dépend pas des conventions humaines. »

d'Amérique, la pratique constitutionnelle de l'Angleterre lui montrent sa voie. Les parlements abdiquent solennellement leur pouvoir usurpé ; les notables confessent non-seulement leur impuissance, mais leur incompétence, les assemblées provinciales, cette tentative de la dernière heure, se réunissent juste à temps pour constater, elles aussi, l'unanimité du vœu national ; les ministres, de gré ou de force, s'inclinent devant la majesté du peuple souverain ; le roi convoque les états généraux.

La Révolution était toute faite ; il ne s'agissait plus que de la formuler en décrets. La rapidité vertigineuse des créations de la grande Constituante pouvait déjà faire pressentir cette complète maturité de la pensée révolutionnaire ; le livre de M. Chassin en fournit la démonstration péremptoire. Personne, avant lui, n'avait songé à saisir la Révolution à ce moment sacré : le premier cri de l'enfant, recueilli pieusement, a montré ce que serait l'homme. M. Chassin a relevé avec soin tous les écrits publiés entre le jour de la convocation des états généraux et celui de leur réunion. Il a fouillé les archives et en a tiré en grand nombre, des documents nouveaux, pleins d'enseignements. Rien n'était moins connu, il faut l'avouer à notre honte, que le témoignage que la Révolution a porté sur elle-même. Il dormait enfoui et oublié dans les cartons des archives et sur les rayons des bibliothèques, attendant le patient investigateur qui remuerait cette poussière et qui en ferait sortir la vie. M. Chassin a eu cette patience, et il en sera largement récompensé. Son livre prendra une place jusqu'alors inoccupée à côté de l'histoire parlementaire, du *Moniteur* et de la collection des Mémoires ; il est indispensable à quiconque entend étudier par lui-même et savoir au juste ce que voulait la forte génération qui a ouvert pour l'humanité, suivant le mot de Gœthe, « une nouvelle ère historique. » Sa valeur est d'autant plus grande que l'auteur y paraît peu. Il a laissé à d'autres le facile honneur de tirer de son travail les conclusions générales ; lui, dans sa modestie de travailleur dévoué, il s'est contenté de réunir pierre à pierre tous les matériaux de l'édifice. Il s'efface presque constamment (et ce n'est pas un reproche que je lui fais) derrière son héros, et son héros, c'est le peuple lui-même représenté par ses écrivains, ses orateurs, et surtout le peuple réuni dans ses assemblées électorales et rédigeant ses cahiers.

M. Chassin ne s'est pas contenté des résumés qui se trouvent dans les grandes collections. Il va directement aux sources, et il en donne la moelle. De chaque brochure importante, il reproduit la pensée caractéristique et les termes qui, tout à l'heure, deviendront des décrets. Il ne se contente pas, comme la plupart de ses devanciers, d'analyser les cahiers de Paris et de quelques grandes villes ; il consulte, il reproduit, sur tous les points capitaux, les cahiers de toutes les assemblées électorales. Il va du nord au midi, de l'est à l'ouest, et constate partout une même pensée, souvent une même formule. Il fait l'histoire complète du mouvement électoral de 1789, histoire que personne avant lui n'avait faite, et qui sera désormais le prologue obligé de toute histoire de la Révolution. Il retrouve des pièces capitales, inattendues, comme par exemple le procès-verbal de la lutte qui, dès lors, éclate à Lyon entre les patrons et les ouvriers, premier acte d'une tragédie lamentable, que l'on ne s'attendait pas à rencontrer à cette

date. M. Chassin a grandement raison de relever, sans y insister d'ailleurs plus qu'il n'eût été juste de le faire, ce premier symptôme d'une des grandes difficultés de l'évolution qu'opère en ce moment la société. Mais le grand intérêt de la question sociale, en 1789, n'était pas là. La propriété foncière avait à cette époque une importance que la propriété mobilière, que l'industrie étaient loin d'égaler. C'était sur la propriété foncière que devait porter d'abord le débat. Mais là aussi, quoique ce côté de l'histoire de la Révolution soit beaucoup mieux éclairci, M. Chassin a eu une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'aux chercheurs infatigables et passionnés et qui sont leur meilleure récompense. Il a retrouvé plusieurs pièces importantes, complétement ignorées. Je citerai notamment « les doléances des habitants du Mont-Jura, » des serfs de Saint-Claude. Rien de plus touchant que de voir ces victimes des anciennes tyrannies, que Voltaire avait protégées en vain, montrer leurs servitudes aux yeux d'une génération tout altérée de liberté, toute pénétrée du sentiment de la dignité de l'homme, et réclamer justice, non pas pour eux seuls, mais « pour un million de Français retenus, comme eux, dans les chaînes de la servitude par des possesseurs de fiefs, la plupart ecclésiastiques[1]. » « O justice éternelle, répond l'écho des montagnes d'Auvergne, nous invoquons votre assistance! »

Ce mot que M. Chassin emprunte au plus inconnu de tous les cahiers, c'est le mot de 1789. Pourquoi l'appel à la Justice fut-il nécessairement une révolution? La réponse ne saurait être douteuse, et M. Chassin, après beaucoup d'autres, la donne péremptoire. C'est que l'ancien régime tout entier était construit sur l'idée du bon plaisir, sur le contraire même de la justice. La Révolution dans cette première phase s'exprime avec l'absolu de la foi, mais aussi avec le calme majestueux d'une foi non encore combattue. Ses premières formules, si j'ose le dire, ne sont nullement révolutionnaires, ou plutôt, très-radicales au fond, elles sont d'une modération extrême dans l'expression. La Révolution, à ce moment, n'attaque pas, elle ne combat pas; seulement elle s'affirme. Elle s'affirme comme portant en elle le droit nouveau, non-seulement pour la France, mais pour l'humanité tout entière. Telle est la grandeur de ce moment solennel qui laisse loin derrière lui, même la déclaration des droits de l'Angleterre, même la déclaration d'indépendance des États-Unis. Tandis que ces deux grands peuples ne stipulent que pour eux, la France, en 1789, déclare dans ses cahiers et bientôt elle va déclarer dans son Assemblée nationale « les droits *de l'homme* et du citoyen. »

« Les cahiers, dit M. Chassin en terminant son livre, contiennent de la Révolution *réalisée* et même sur plus d'un objet capital (faut-il rougir de l'avouer?) la Révolution *à réaliser*. Testament authentique de l'ancien régime, ils démontrent la nécessité des glorieuses audaces de nos pères, ils expliquent l'inévitable fatalité de leurs colères » C'est cette démonstration que M. Chassin a voulu fournir, qu'il fournit complétement et qui donne une grande valeur à son livre. Il a remis sous les yeux d'une génération trop oublieuse les fortes croyances d'un autre

[1] D'après des renseignements que M. Chassin a recueillis avec soin, ce chiffre serait au-dessous de la vérité, et il y aurait eu encore en France, en 1789, 1,500,000 serfs mainmortables.

âge. C'est à la fois un appel et un avertissement. Les grandes transformations sociales ne se tentent pas impunément. Poursuivies avec constance, elles régénèrent; abandonnées, désertées, elles accablent le peuple qui les entreprend. Le but que la France s'est posé dès le premier jour de son réveil, brille toujours à nos yeux comme le phare qui marque le port. Ceux qui l'ont dressé à nos yeux ont accompli leur tâche; c'est à nous de la continuer. Le livre de M. Chassin, en nous montrant nettement ce qu'ils ont voulu, peut venir en aide à nos faiblesses et nous relever de nos découragements. C'est là sa principale utilité. Viennent maintenant les autres volumes, et qu'ils nous montrent dans les créations législatives de nos grandes assemblées la réalisation souvent exacte de la pensée dont nous venons de voir l'intéressante élaboration !

V. Chauffour-Kestner.

Turgot, sa vie et sa doctrine, par A. Mastier. Paris, Guillaumin et A. Durand, 1862, in-8°.

Si Turgot eût vécu de notre temps, il aurait été à la tête de l'Académie des sciences morales, car il en possédait toutes les spécialités, étant à la fois philosophe, historien, économiste, législateur et grand administrateur. Malheureusement on n'eût pas fait de lui, avec autant d'à-propos, un membre de l'Académie française. Le style lui manquait, il n'avait qu'une faconde banale. Si quelquefois il a rencontré la formule juste et précise, le plus souvent son expression est prolixe et commune. Ces défauts font comprendre pourquoi ses écrits n'ont pas la notoriété qu'ils méritent et ne sont connus que de ceux qui étudient de près. Décidément les sciences morales ne sauraient se passer de style; et, si l'économie politique n'a pas chez nous la popularité qu'on lui souhaiterait, c'est peut-être qu'elle attend encore son grand écrivain.

M. Mastier a donc rendu service à Turgot, en réduisant à un seul volume, biographie comprise, les neuf tomes de ses œuvres. Nous essayerons d'en résumer rapidement le contenu.

Turgot naquit, en 1727, à Paris, où son père avait été prévôt des marchands. Il fit d'abord de fortes études théologiques à la Sorbonne; mais, se sentant gagné par la philosophie, il renonça à l'Église pour la magistrature. Pendant sa jeunesse et tout en se faisant recevoir maître des requêtes, titre qui lui donnait entrée au Parlement, il se livra avec ardeur à une variété d'études qui caractérise plus d'un homme de son temps, et qu'il poussa jusqu'à mener de front des expériences de chimie et une traduction de l'*Énéide* en vers métriques. En 1754, le Parlement ayant été exilé, Turgot se sépara hautement de ses collègues opposés à toute réforme, et se laissa agréger à la Chambre de justice que la cour créa pour les remplacer. Cette démarche, qu'on approuve aujourd'hui, lui valut alors une partie de l'impopularité sous laquelle il succomba plus tard. Vers cette époque, il se rattacha complétement au docteur Quesnay et à la secte des écono-

mistes physiocrates et soutint de brillantes thèses en faveur du libre commerce des grains et du prêt à intérêt. Nommé intendant de la généralité de Limoges en 1761, il y fit, pendant treize ans, tout le bien qu'il put, moins de bien cependant qu'on ne s'est plu à le croire, car ses efforts se brisèrent contre les priviléges et devant la pauvreté du Trésor gaspillé. En 1773, par exemple, il ne put obtenir un allégement de 700,000 livres sur les tailles que la province, épuisée, ne pouvait acquitter, et, cette même année, la cour dépensait 20 millions pour fêter le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette.

En 1774, il entra au ministère, non que ses mérites administratifs eussent été appréciés par le nouveau roi, mais parce qu'un abbé de ses anciens camarades avait engoué de lui Mme de Maurepas. Il fut cinq semaines ministre de la marine, puis vingt mois contrôleur général. Pendant ce temps si court, ce qu'il accomplit de réformes et ce qu'il en projeta est incalculable. Il mena à fin la suppression des entraves qui gênaient de province à province et souvent de ville à ville le commerce des grains et celui des vins; l'abolition des maîtrises et des jurandes, et la conversion des corvées qui pesaient exclusivement sur le petit peuple des paroisses avoisinant les routes, en un impôt en argent frappant sur tout le pays, et sur la noblesse comme sur la roture. Le clergé seul réussit à s'en exempter et à maintenir ses priviléges. Si Turgot eût vécu quinze ans de plus, lui, l'ennemi des fondations ecclésiastiques, il aurait vu comment furent vengées en un jour, par une confiscation violente, les injustices de ce genre accumulées pendant des siècles. Il voulait aussi racheter les droits féodaux, donner aux colonies la liberté commerciale, supprimer les gabelles, douanes, octrois, tous les priviléges en matière d'impôt, et établir un impôt unique et direct sur la terre, suivant les principes des physiocrates. Il proposa au roi une constitution en ce sens, fondée tout entière sur la propriété du sol. On eût dit la constitution de Servius Tullius renouvelée par le docteur Quesnay. Cette utopie ne fut pas acceptée, et Turgot tomba avant qu'on songeât à l'examiner, le jour où, dans son ardeur de réformes, il voulut proposer au roi l'économie dans les dépenses de cour. C'était là le centre des abus, et l'imprudent qui voulait y toucher fut bientôt écarté. Maurepas se débarrassa volontiers d'un collègue dont l'activité le gênait, et le roi qui avait dit quelques mois auparavant: « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple, » le congédia d'une façon désobligeante et presque brutale. On est convenu d'appeler cette conduite, la faiblesse de Louis XVI. Le gouvernement rétablit au plus vite les jurandes et la corvée, contre l'abolition de laquelle le Parlement avait fait entendre une de ses dernières remontrances, formulée en ces termes: « Le peuple de France est taillable et corvéable à volonté; c'est une partie de la constitution que le roi est dans l'impuissance de changer. »

Quittons ce spectacle lamentable et suivons Turgot dans sa chute. Tous les badauds y applaudirent; et il ne fut regretté que du petit cénacle économiste et du duc de la Rochefoucauld, de Voltaire et de Condorcet. Pour lui, il ne paraît pas avoir souffert beaucoup de l'ambition déçue. Il se remit à ses travaux théoriques et mourut, en 1781, d'une attaque de goutte. Dieu lui épargna de voir la Révolution, qui l'aurait justifié, mais débordé et conduit sans doute à l'exil ou à l'écha-

faud. On ignore si la conscience de Louis XVI éprouva jamais quelques remords de l'avoir disgracié.

M. Mastier a donné une excellente exposition des doctrines de Turgot, et nous regrettons de n'y pouvoir consacrer que peu de place. En métaphysique, Turgot a étudié quelques grosses questions, telles que les méthodes, la substance, l'origine des idées et celle du langage. Ce dernier point est traité en peu de mots, mais de telle façon que la question philosophique en est vidée; c'est la vérité même. Sur le reste, il a plus de tâtonnements et d'à-peu-près. En somme, on pourrait le définir un disciple de Locke qui s'achemine vers le spiritualisme du XIX[e] siècle, vers Royer-Collard et M. Cousin. Dans sa jeunesse, et avant l'*Essai sur les mœurs*, il avait abordé la philosophie de l'histoire et posé résolûment la doctrine de l'humanité progressive. Ses vues sont assurément plus larges que celles de Voltaire; nous ne parlons pas de celles de Bossuet, enfermé nécessairement dans une idée exclusive; mais Turgot s'en tint à des généralités vagues. Nous préférons ses travaux d'économie et de politique, où, sauf l'erreur des physiocrates, commune à toute son époque, il a émis, sur l'origine de la propriété, sur la liberté du travail, du commerce, du prêt à intérêt, de la pensée et de la religion, des idées que ne dépassent pas les esprits les plus éclairés de nos jours. Par malheur, son faible style ne fait souvent que bégayer ces grandes vérités. Il n'en serait pas moins injuste de méconnaître en lui un penseur hors ligne, plus avancé que son temps et précurseur du nôtre.

M. Mastier a séparé en chapitres distincts son exposition et son appréciation des doctrines de Turgot. Ce plan expose l'auteur à de nombreuses redites, et l'amène à donner trop d'étendue à des critiques que le lecteur ferait le plus souvent à lui tout seul; car on ne lira ce livre qu'à condition d'aimer la philosophie, et, dès lors, il faut supposer qu'on en connaît au moins les éléments. Ainsi, par exemple, on n'éprouve point, à propos de l'opinion de Turgot sur l'origine des idées, le besoin de voir défiler *in extenso* toute la philosophie jusqu'à M. Cousin et à sa réfutation de Locke. Il y a peut-être là soixante pages de trop. Mais, à cela près, je le répète, M. Mastier nous a rendu un véritable service en substituant, au Turgot diffus qu'on n'osait aborder, un résumé précis et clair qui remet, pour ainsi dire, en circulation ce grand et bon esprit.

F. BAUDRY.

Les grandes époques de la France, par MM. HUBAULT et MARGUERIN.

Qui donc nous délivrera des contes à l'usage des grands enfants? — Voici un volume que j'ai ouvert, animé des dispositions les plus laudatives. Prévenu en sa faveur par un compte rendu des plus bienveillants, je me préparais à jouir d'une lecture saine, de l'un de ces ouvrages qui vous consolent du malheur d'avoir oublié, par la joie qu'ils vous procurent en rappelant vos souvenirs... et voilà que toutes ces dispositions excellentes n'ont abouti qu'à une désillusion de plus!

Les grandes époques de la France, en effet, et malgré les intentions des auteurs, dont je suis loin de méconnaître les louables efforts et les qualités diverses, ne se distinguent en rien de l'histoire traditionnelle, de cette longue et fatigante *épopée royale* que les historiens bien pensants ne cessent de livrer à la naïve admiration des peuples. C'est toujours le même langage, toujours ce mélange écœurant de chauvinisme satisfait et de morale fantaisiste à l'usage des *princes* et des *grands*. Il n'est pas une expression stéréotypée que ne collectionnent nos deux auteurs avec empressement; pas un mot historique dont ils nous fassent grâce, pas une « allocution touchante, » pas de « nobles paroles » qu'ils nous épargnent. De toutes ces formules, il ne peut résulter qu'une impression, qu'un fait pour le lecteur ignorant et crédule, c'est qu'il est une race d'hommes spéciaux que la Providence a choisis de toute éternité pour la direction de l'humanité et la recherche constante et désintéressée de son bonheur. Vieux langage par trop fripé des partisans du droit divin.

Ce livre est essentiellement destiné au peuple, puisqu'il figure dans la *Bibliothèque des campagnes*. Eh bien, je le demande, qu'a-t-il besoin, ce pauvre peuple, affamé de saines vérités, qu'a-t-il besoin de savoir que ce ministre Richelieu) fut suscité par la Providence « pour qu'il n'y eût point d'interruption entre les grands rois » ? Est-il permis aujourd'hui d'écrire, sous prétexte d'histoire, une phrase comme celle-ci : « La chute de la Rochelle apprit à tous quel traitement le cardinal réservait aux ennemis de l'État » ? Le père Loriquet n'eût pas mieux trouvé à coup sûr. Est-il absolument nécessaire au bonheur des générations futures de savoir que Louis XIV « excellait dans tous les exercices du corps, montait à cheval avec grâce, comme il dansait avec noblesse ; et que partout où il eût été, on l'eût reconnu comme on reconnaît la reine parmi les abeilles » ? Est-ce bien sérieusement que MM. Hubault et Marguerin « s'arrêtent un moment à ce faîte de puissance et de prospérité, et admirent, sur ce grand théâtre de Versailles, l'incomparable cortége du grand roi? » Ils savent cependant qu'en dehors de ce « théâtre » (le mot est bien choisi), qu'à côté de ces planches de parade, la France se mourait de misère, au chant des *Te Deum* (p. 167) et que, suivant le témoignage de Vauban lui-même, la moitié du royaume vivait des aumônes de l'autre. Ils savent que la France, humiliée et amoindrie est un spectacle encore moins douloureux que celui de la France ruinée et affamée (p. 156). Ce sont eux-mêmes qui nous racontent ce que fut le *pain de disette*, qui nous apprennent que les valets du roi mendiaient dans la rue ! Et ce sont eux encore qui, après cela, nous disent qu'en ces douloureuses extrémités, le grand roi trouva dans la « conscience de ses devoirs » la force d'être supérieur à *son* malheur. Ironie et lamentation ! L'on croit rêver en lisant des pages semblables. Parler de la conscience d'un roi contre les vaniteuses prodigalités duquel Colbert lutta toute sa vie et qui, pendant que son peuple agonisait, semait les millions par centaines, bâtissait des châteaux fantastiques, réalisait dans ses fêtes le luxe des contes orientaux; puis avoir enfin le courage de terminer l'histoire de ce règne par ces mots : « La postérité a été plus juste ; Louis XIV est resté populaire dans notre société démocratique, » c'est atteindre, il faut bien l'avouer, à l'apogée des fan-

taisies les moins historiques. Nous pourrions multiplier les citations, analyser bien d'autres règnes; mais contentons-nous de ce spécimen.

En définitive, qui trompe-t-on ici? Est-ce soi-même, est-ce le peuple? Dans le premier cas, il y aurait naïveté grande; dans le second, il y aurait imprudence et danger.—Puissent MM. Hubault et Marguerin, — vœu sans doute superflu, — puissent-ils, dans leurs prochains volumes, nous prouver qu'ils ont reconnu avoir fait fausse route!

ED. GRIMARD.

Cornélie, par M. CH. GOURAUD.

Tamaris, *Mademoiselle de la Quintinie*, par G. SAND.

« Virgile raconte que lorsque la guerre se met dans un essaim d'abeilles, le » berger qui les soigne n'a, pour apaiser cette guerre, qu'à jeter un peu de sable » au fort de la mêlée :

» Hi motus animorum atque hæc certamina tanta,
» Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

» Cette bataille des abeilles et la facilité avec laquelle elle s'apaise peuvent » servir à figurer la bataille des passions humaines et le peu de chose qu'il faut » pour les mettre à néant : un peu de temps et un peu de sable,

» Et tout ce grand combat finit en un moment.

» C'est ce qui est arrivé dans notre histoire. Mais, Dieu aidant, et à l'honneur » de ceux qui y ont combattu, les passions, quoi qu'elles aient fait, n'ont pas été » glorifiées. On voit partout ailleurs des monuments de leurs victoires; il n'est » resté au Val d'Azun qu'un monument de leur défaite. Aussi, quand on tournera » la dernière page de ce récit, on pourra, nous l'espérons, songer, l'esprit sans » trouble et le cœur sans tristesse, aux amours demeurées vaincues et aux âmes » sorties victorieuses de Wilfrid et de Cornélie. »

Ces lignes, par lesquelles se ferme le roman de M. Charles Gouraud, résument la pensée qu'il a voulu développer dans son nouveau livre que, du nom de l'héroïne et, sans doute, par allusion à une des plus fermes âmes féminines dont l'histoire ait gardé le souvenir, il a appelée *Cornélie* [1]. M. Gouraud, en effet, est du petit nombre des écrivains qui ne composent pas un roman pour le seul plaisir de distraire le lecteur pendant quelques instants et pour la seule satisfaction de débrouiller aux dernières pages un imbroglio d'aventures plus ou moins habilement enchevêtrées. Il ne veut employer les émotions du roman qu'à faire vibrer dans l'âme humaine les cordes les plus nobles et à laisser dans l'esprit du lecteur une impression qui l'élève et le fortifie. C'est comprendre de la façon la plus

[1] Un vol. in-8. Paris, Hachette; 7 fr.

haute la portée des œuvres d'imagination, et la critique ne peut qu'applaudir à de telles entreprises, bien faites pour réhabiliter le roman.

Nous avons déjà vu M. Gouraud poursuivre ce but dans une œuvre publiée il y deux ans, *Lysis*, œuvre très-remarquée et réellement remarquable, qui, cependant, n'a pas obtenu tout le succès qui lui était dû. M. Gouraud se sera facilement consolé en pensant que la qualité de ses lecteurs a suppléé à la quantité. Pour moi, je regrette toujours que les bons livres soient trop peu lus, et j'aurais désiré qu'une seconde édition eût répandu davantage le roman de M. Gouraud.

Dans *Lysis*, la politique tenait une place considérable, et M. Gouraud avait pris parti pour la cause de la liberté.

La politique reste au second plan de *Cornélie*, et elle s'y montre sous un jour tellement indécis qu'il est difficile de savoir bien nettement la pensée de l'auteur. La manière occulte, ambiguë, dont le diplomate anglais, qui est un des principaux personnages du roman, travaille pour l'unité de l'Italie, fait douter que M. Gouraud soit favorable à cette grande cause, tandis qu'un long plaidoyer en faveur du pouvoir temporel de la papauté autorise à croire que l'auteur tient à la conservation de ce pouvoir. Ce sont là deux points sur lesquels je dois faire toute réserve, espérant que j'aurai mal interprété la pensée de M. Gouraud.

Je me borne à exposer sommairement le fond même du livre, sans entrer dans les détails qui ont parfois beaucoup de charme ou d'intérêt.

Un incident de voyage met en rapport, près de Naples, un jeune artiste français, Wilfrid, et un diplomate anglais, lord Salmere, qui fait, avec sa femme Cornélie, un voyage mêlé d'art et de politique. En voulant leur rendre service, Wilfrid s'est mis en danger de mort. Lord Salmere le fait transporter chez lui où lady Salmere entoure de soins affectueux le jeune malade. De cette intimité naît bientôt une passion mutuelle. Les progrès en sont étudiés et décrits avec une grande vérité d'observation et un grand charme de style. Tous deux, Wilfrid et Cornélie, taisent longtemps leur secret; lui, retenu par le respect, elle, se donnant à soi-même le change sur ses propres sentiments, jusqu'au moment où le jeune peintre, dominé par l'émotion, se trahit dans un cri dont le sens ne peut plus laisser de doute à Cornélie. Elle écrase d'un regard dédaigneux Wilfrid, qui s'évanouit. Cornélie reconnaît alors qu'elle aime l'artiste, et elle apprend par le délire de Wilfrid qu'il est fils de lord Salmere et de la comtesse de Lovere, séduite par le lord il y a une vingtaine d'années, et morte dans un village des Pyrénées, où elle a donné le jour à Wilfrid.

C'est ici évidemment que se noue le roman et que doit commencer la lutte décisive des passions. Emporté par l'impétueuse ardeur d'un jeune et premier amour, Wilfrid respectera-t-il longtemps celle qu'il aime, maintenant qu'il a laissé échapper le secret de son cœur? Entraînera-t-il à tous les oublis la femme de l'homme qui lui a ouvert la plus généreuse hospitalité? Ou bien saura-t-il, par un héroïque effort, imposer silence à son amour? Et Cornélie qui, elle, est maîtresse encore du secret de ses propres sentiments, saura-t-elle les retenir au fond de son âme, donner le change au jeune peintre et rester pour lui la maternelle amie qu'elle a été jusqu'alors? Le combat de cette double passion serait assuré-

ment un grand spectacle, fécond en nobles enseignements, et bien fait pour tenter la plume d'un écrivain habile à scruter les profonds replis du cœur humain, et à en décrire les orages. Je l'attendais de l'auteur de *Lysis*, et je dois avouer que mon attente a été déçue. M. Gouraud n'a pas voulu entreprendre ce récit de douloureuse grandeur, et, tournant brusquement la difficulté, il a précipité son drame vers un dénouement dont toutes les richesses de son style ne sauvent pas, je dois le dire, la banalité.

Wilfrid meurt d'une de ces fièvres que donne le climat de Rome. Lord et lady Salmere partent pour la France afin de déposer le corps du jeune homme dans le cimetière villageois où repose déjà sa mère. Cornélie, devenue veuve, se fait sœur de charité.

Est-ce donc avec raison que M. Gouraud peut parler des « amours demeurées » vaincues et des âmes sorties victorieuses de Wilfrid et de Cornélie? » Est-il vraiment vaincu cet amour qui n'abandonne Wilfrid que dans la tombe, et qui pousse Cornélie dans la vie monastique, tombe anticipée où ce n'est pas le corps qui périt, mais l'âme? Sont-ils victorieux, ces deux combattants qui succombent dans la lutte, héroïquement, je le veux bien, mais mortellement frappés tous deux par la passion? « Dans le combat des passions, dit quelque part M. Gouraud, » la retraite et la fuite sont les seules armes capables de donner la victoire; car, » entrer en lutte, est marcher à une défaite certaine. » Oui, il est possible que la fuite et le temps triomphent de la passion par l'absence et l'oubli; toutefois, quelque sagesse qu'il y ait à fuir, ce n'est pas vaincre; Wilfrid et Cornélie ont tenté cette fuite salutaire, mais en emportant l'incurable blessure qui a conduit l'un au mystérieux repos de la mort, l'autre à la sombre paix de l'anéantissement moral. Est-ce là une victoire? Quand la flamme de l'incendie a dévoré tout ce qu'elle pouvait atteindre, peut-on dire que le feu a été vaincu? « La lutte contre la pas- » sion, c'est la défaite certaine, » ajoute M. Gouraud. Je ne le crois pas, et bien des exemples prouveraient que l'âme humaine est parfois assez vigoureuse pour dompter le terrible ennemi; c'est cette grande lutte que j'aurais voulu voir décrite par la plume énergique et savante de *Lysis* et de *Cornélie*. Il ne lui a pas convenu de l'essayer, et c'est pourquoi je conteste la conclusion de son livre où, quoi qu'il ait voulu, c'est l'amour qui demeure victorieux et les âmes des deux héros qui sortent vaincues et brisées.

En face d'un écrivain qui, avec grande raison, tient essentiellement à la portée morale de son livre, j'ai dû montrer, autant qu'il m'est possible, que le but proposé n'a pas été atteint. Mais si j'ai trouvé à critiquer le fond même du livre, je n'ai que des éloges à donner à la forme. Presque toutes les scènes se passent en Italie, et M. Gouraud excelle à peindre cette nature splendide et lumineuse, non-seulement en observateur qui la connaît et l'a beaucoup étudiée, mais en homme qui l'admire et qui l'aime. Quelque chose de l'éclat du ciel italien, de la brillante sérénité des horizons de l'Italie, a passé dans son style harmonieux, abondant, poétique sans exagération et sans afféterie. Dans l'analyse psychologique, dans les scènes de sentiment, dont les unes sont charmantes de tendresse contenue, d'autres navrantes d'une douleur simple et profondément émouvante, on sent

que ce n'est pas la seule fantaisie de l'écrivain qui les trace, mais que le cœur de l'homme y met une part de lui-même, et l'on est plus d'une fois tenté de les attribuer au souvenir plutôt qu'à l'imagination. Les caractères sont bien tracés et soutenus avec habileté toujours, avec vérité souvent.

Toutefois, je comprendrais mieux Cornélie, après la mort de Wilfrid et celle de lord Salmere, venant vivre obscurément dans le village dont le cimetière garde l'être qu'elle a aimé, et s'y dévouant au soulagement de ceux qui portent péniblement la bataille de la vie. C'eût été, je crois, plus digne d'elle et plus digne de Wilfrid que cette prise de voile, bien moins déterminée par l'empire du sentiment religieux que par les séductions de la mise en scène du culte romain et par les éblouissements de certains ouvrages mystiques. Pourquoi, au moment où elle va s'abîmer dans la vie religieuse, M. Gouraud ne s'est-il pas souvenu des lettres éloquemment raisonnées par lesquelles Lysis a écarté du cloître Laure de Césy?

Quoi qu'il en soit de mes critiques, j'aime *Cornélie* et j'en recommande vivement la lecture à ceux que charment les beaux tableaux largement et fermement peints, les nobles pensées noblement exprimées, à ceux enfin qui, en posant le livre, sont heureux d'en garder un agréable et salutaire souvenir.

Ce n'est pas sans intention que je réunis dans un même article *Cornélie*, de M. Gouraud, et *Tamaris*, de George Sand [1]. Et si je parle de celui-ci après celle-là, ce n'est pas que je le juge inférieur, mais bien au contraire parce que j'y trouve la justification de quelques-uns de mes jugements sur *Cornélie* : c'est l'exemple qui suit le précepte. Dans *Tamaris*, George Sand a voulu aussi peindre la lutte de la passion contre le devoir et montrer la victoire du dévouement absolu sur les excitations du sentiment personnel. Son livre n'a pas les développements psychologiques que M. Gouraud a donnés au sien ; le récit est plus serré, les faits se pressent davantage, le drame est moins compliqué et passe par moins de péripéties ; le dénoûment, enfin, est plus heureux, sans que, pourtant, la sanction de la souffrance et de la douleur en soit absente. Le grand art de l'écrivain amène le lecteur à tirer lui-même la conséquence des faits et la logique des sentiments. Le fond du roman est très-simple : *sancta simplicitas* est, depuis assez longtemps déjà, la devise de George Sand. Un jeune médecin pauvre, revenant d'Italie où il a accompagné un ancien ami de sa famille, s'arrête à Toulon pour régler la vente d'une chétive bastide dont un récent héritage l'a fait co-propriétaire. Appelé pour soigner un léger mal dont est atteint le fils de la marquise d'Elmeval, jeune veuve réfugiée presque incognito aux environs de Toulon, afin d'y rétablir la santé délicate de cet enfant, le docteur ne tarde pas à aimer la marquise. Bientôt, croyant avoir découvert qu'un sien ami, le lieutenant de marine La Florade, aime aussi Mme d'Elmeval et en est aimé, il prend la résolution de combattre ses propres sentiments et de se sacrifier au bonheur de son ami et de la marquise. Le caractère un peu léger et aventureux du lieutenant a créé autour de lui des difficultés, des dangers que le docteur cherche à écarter ou à prévenir. Le docteur lui sauve la vie et le ramène auprès de la mar-

[1] Un vol. in-18, chez Michel Lévy ; 3 fr.

quise. Mais ce n'est pas le lieutenant qu'aime Mme d'Elmeval, c'est le docteur lui-même, qui, tout expert qu'il soit dans son art, n'a pas su deviner ce secret; il devient à la fois l'époux de la femme qu'il aime et le possesseur d'une fortune dont il saura faire un noble usage. « Si je ne regrette pas ma pauvreté méritante, » dit-il en terminant son récit, c'est parce que j'ai pu rester laborieux et actif en » soignant mes semblables sans autre récompense que leur affection. »

Il y a donc ici, comme dans *Cornélie*, la lutte de la passion et du devoir; mais le docteur ne fuit pas le combat, il l'affronte résolûment, l'engage, le soutient, non sans quelques défaillances qui relèvent d'autant l'héroïsme de sa volonté, et accomplit jusqu'au bout, moralement, le sacrifice qu'il s'est imposé. L'écrivain aurait pu ne laisser à son abnégation que la stoïque récompense du devoir bien rempli; mais il ne faut pas trop exiger de la vertu humaine : les Epictètes sont rares en tout temps, dans le nôtre plus peut-être que jamais; il est donc sage de permettre à la bonne volonté l'espoir d'un prix moins idéal et qui satisfasse mieux les aspirations du cœur.

C'est un devoir de lutter pour faire triompher la conscience sur les calculs de l'intérêt, les suggestions de la passion, les entraînements du cœur; c'en est un aussi de lutter pour élever son intelligence au-dessus des préjugés de caste ou de religion, pour chercher et trouver la vérité éternelle qui n'est pas le privilége exclusif, le don surnaturel de telle ou telle doctrine inflexible et infaillible. Arracher de son cœur les croyances qui y ont été semées dès les plus tendres jours de l'enfance, délivrer son esprit des fausses idées avec lesquelles on a longtemps vécu, que l'on entend tous les jours prôner autour de soi, y substituer des doctrines repoussées et condamnées par les voix les plus chères et les plus puissantes, c'est là un combat plein de périls et auquel il faut apporter une âme fortement trempée, un esprit aussi ferme que droit. George Sand en a tracé le tableau dans son dernier roman, *Mademoiselle de la Quintinie*[1], œuvre remarquable à plus d'un titre et que je regrette de ne pouvoir ici exposer avec tout le développement nécessaire. Un tel livre d'ailleurs se prête peu à l'analyse; il faut le lire tout entier. La souplesse du beau talent de George Sand, son grand style et ses brillantes couleurs s'y retrouvent au plus haut degré, mis au service d'une cause qu'elle a toujours fidèlement et courageusement servie, celle de la pleine indépendance de la pensée. Ce sera un grand honneur pour M. Octave Feuillet d'avoir, par son médiocre roman *Histoire de Sybille*, provoqué un livre comme *Mademoiselle de la Quintinie*. FRÉDÉRIC LOCK.

La Femme au XVIII*e siècle*, par MM. EDMOND et JULES DE GONCOURT, in-8°. — *Histoire de Marie-Antoinette*, par LES MÊMES, 2e édition, in-8. — *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, par M. CAMPARDON, in-18.

MM. Edmond et Jules de Goncourt, que j'appellerai volontiers et sans aucune intention de raillerie, les Siamois de la littérature, ont une tendre prédilection pour le XVIIIe siècle, et c'est justice. Ils lui doivent en effet, la meilleure part de

[1] Un vol. in-18, chez Michel Lévy; 3 fr.

leur heureuse fortune littéraire ; chercheurs habiles plutôt que hardis, ils en ont exploré les archives secrètes, moins pour y découvrir quelque grande et belle page inconnue des Montesquieu, des Rousseau, des Voltaire, que pour retrouver des feuillets égarés de Crébillon fils ou des mémoires secrets. Je ne fais pas à leur propre goût le reproche d'une pareille tendance ; ce reproche, il le faut adresser au public de notre temps qui recherche avec avidité les petits scandales, les anecdotes scabreuses, les tableaux licencieux ; c'est là le triste et particulier caractère des époques où la généralité des esprits se désintéresse des grandes questions de liberté. MM. de Goncourt servent à leurs contemporains le mets que ceux-ci préfèrent : on peut regretter tant de complaisance, car on croit reconnaître, en les lisant, que les deux écrivains seraient capables de présenter une nourriture plus saine et plus forte à des natures plus viriles, et il en est de telles encore.

Dans l'ordre d'idées auquel ils ont cru devoir s'assujétir, MM. de Goncourt ont trouvé le succès, et je ne veux pas contester qu'ils l'aient mérité par l'adresse de la mise en scène. Ils savent, en effet, bien choisir les détails, les historiettes, selon le gré des lecteurs qu'ils ont en vue, s'arrêtant avec à propos en deçà de la limite par de là laquelle on touche à l'immoralité ; leur plume n'est pasmoins discrète que leur main, et l'expression évite avec soin de se laisser aller aux paroles équivoques, même en racontant les choses qui le sont le moins.

Leur dernier livre n'échappe ni à ces critiques ni à ces louanges générales. Je leur reprocherai cependant l'inexactitude et du titre et du contenu ; au lieu de *la femme*, ils auraient dû dire *la Française du grand monde* au XVIIIe siècle, car, dans ce volume, il n'est question que des femmes de France et des femmes de ce qu'on appelait alors la haute société ; il ne serait pas juste de dire la *bonne* société. J'y trouve bien un chapitre sur la bourgeoise, un autre sur la femme du peuple ; mais ces deux sujets sont à peine effleurés en traits incomplets et d'une vérité contestable. La partie de beaucoup la plus considérable du livre appartient aux grandes dames, nobles ou filles perdues, que la naissance avait séparées et que rapproche une commune dépravation. Ce n'est pas l'histoire de la femme au XVIIIe siècle qu'ils ont écrite, c'en est la chronique scandaleuse, trop abondante hélas ! Au delà de ce honteux et splendide carnaval qui occupe tout le devant de la scène, ils ont à peine entrevu cette population de femmes modestes, mais laborieuses, honnêtes, héroïques, de la bourgeoisie et du peuple, qui devaient tout à l'heure, mères, épouses, fiancées, envoyer leurs fils, leurs maris, leurs promis à la défense des frontières ou aux luttes, non moins meurtrières, de la tribune. Manon Phlipon passe un moment dans ce livre, jeune fille aux confuses aspirations, mais madame Roland en est absente, et combien d'autres avec elle. On pourrait croire qu'aux yeux des fraternels collaborateurs la période sombre et glorieuse de la Révolution n'appartient pas au XVIIIe siècle.

Après avoir lu l'ouvrage de MM. de Goncourt, le lecteur sera au courant de toutes les intrigues galantes ou politiques auxquelles se livraient les belles dames du siècle dernier, de leurs extravagances de toilettes, de leur dépravations de mœurs et de cœur, mais il ne saura pas ce qui s'amassait de fière et digne énergie en tant d'autres âmes féminines dont il n'est pas question là ; il ne soup-

çonnera même pas ce que la proscription ou l'échafaud allait susciter de courage dans quelques-uns de ces cœurs corrompus ; il se dira certainement que cette société si brillamment pervertie méritait bien l'abîme où elle courait, sans l'apercevoir, se précipiter.

Parmi les absentes que je signalais tout à l'heure, MM. de Goncourt n'ont pas même nommé celle qui fut une des causes déterminantes en même temps qu'une des victimes de la catastrophe finale, je veux dire Marie-Antoinette. Peut-être n'ont-ils pas voulu mêler le nom de la reine à tant de noms souillés; peut-être se sont-ils tacitement référés à leur *Histoire de Marie-Antoinette* dont une seconde édition a paru naguère. Cependant, le nom de la reine est inséparable des temps qui ont immédiatement précédé la Révolution. C'est par les mœurs de la cour, aux dernières années de Louis XV, que s'expliquent les médisances, les calomnies, si l'on veut, qui ont perdu Marie-Antoinette dans l'opinion publique, qui ont rendu l'*Autrichienne* (c'est la cour qui a inventé cette désignation) exécrable au peuple et l'ont précipitée vers l'échafaud. L'histoire écrite par MM. de Goncourt met ces faits en pleine lumière. Les pamphlets qui ont diffamé les mœurs de la dauphine et de la reine, incriminé toutes ses relations masculines, *infamé* jusqu'à ses amitiés féminines, suspecté ses rapports avec sa famille d'Autriche, tout cela fut œuvre de gens de cour, et des plus élevés, des plus rapprochés du trône ; la Révolution n'a eu besoin de rien inventer ; les plus violents insulteurs populaires n'ont fait que répéter les propos du palais de Versailles.

MM. de Goncourt s'efforcent à prouver que la conduite privée de Marie-Antoinette a été irréprochable. Soit, nous ne tenons pas à la croire coupable envers son mari, bien qu'elle pût invoquer, comme circonstance atténuante, l'exemple de beaucoup d'autres reines. Mais, au point de vue politique, il n'est plus possible d'innocenter Marie-Antoinette. Les lettres écrites par elle à son frère et publiées par M. Taschereau dans sa première *Revue rétrospective* sont des preuves accablantes que MM. de Goncourt essayent vainement d'interpréter au moindre désavantage de la reine. Mises sous les yeux du tribunal révolutionnaire, ces lettres auraient singulièrement abrégé le procès ; il eût suffit de les lire pour entraîner tout d'une voix la déclaration de culpabilité.

Sur ce point et sur quelques autres encore, il faut qu'enfin la légende fasse place à l'histoire. Le livre de MM. de Goncourt y contribue pour une part, celui de M. Campardon y apporte aussi quelques éléments. Ce recueil de pièces authentiques, réunies par un homme qui ne dissimule pas son admiration enthousiaste pour Marie-Antoinette, constate qu'elle ne fut pas traitée à la Conciergerie avec tous les raffinements de cruauté qu'ont imaginés plus tard des récits plus ou moins intéressés. Sans doute, elle eut à y subir des privations et une étroite surveillance que sa vie passée devait lui rendre particulièrement douloureuses. Mais le régime des prisons d'alors était celui que la monarchie avait institué; de nos jours encore, la prison n'adoucit pas beaucoup ses formes rigoureuses, même pour ceux qui se laissent tomber des plus hautes positions. L'affaire Michonis, dont M. Campardon publie les pièces, jusqu'ici peu ou point connues, montre que Marie-Antoinette ne garda pas avec ses surveillants toute la réserve possible au sujet des fidèles qui essayèrent de la délivrer.

Je n'insiste pas sur les interrogatoires du jeune fils de Louis XVI, que M. Campardon a imprimés textuellement; mais ils pourront donner d'étranges embarras aux écrivains monarchiques, sinon à l'égard de Marie-Antoinette que nous ne croyons pas avoir ici besoin de justification, du moins à l'égard de l'enfant qui inventait ou qui répétait avec persistance de telles accusations. En tous cas, il faut renoncer à en attribuer la première pensée à un des témoins dans le procès de la reine. FRÉDÉRIC LOCK.

Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern, mit besonderer Rücksicht auf Logik (Histoire de la science linguistique chez les Grecs et chez les Romains, eu égard particulièrement à la Logique), von Dr H. STEINTHAL, Ire part. Berlin, 1862, 1 vol. in-8o.

Sans contredit, M. Steinthal est le plus philosophe parmi les philologues de notre temps. Quoique jeune encore, il s'est montré déjà, par ses travaux, l'un des continuateurs les plus dignes de l'œuvre commencée par W. Humboldt. Cette œuvre, comme M. Steinthal le dit lui-même dans la préface de la présente publication, ne tend pas à moins qu'à la transformation de la science linguistique tout entière. Dans la pensée de l'auteur, sa publication actuelle est destinée à y prendre une large part. « Tout l'échafaudage, dit-il, toute la charpente de notre grammaire, sa terminologie et sa méthode sont une création des Grecs, création qui a poussé un rejeton de même espèce à Rome, qui a végété dans une sécheresse glaciale à travers le moyen âge, qui avec la renaissance des lettres s'anima d'une vie nouvelle, sans parvenir cependant à une nouvelle croissance, à une nouvelle floraison, quoiqu'une séve généreuse n'y fît pas défaut. Ce ne fut que dans la linguistique allemande moderne qu'elle rencontra les conditions qui avaient manqué jusqu'alors d'une vie plus élevée, d'un développement plus riche. Après que la philosophie allemande, avec Kant, eut dépassé la philosophie grecque et toutes celles qui l'avaient précédée, la grammaire aussi à son tour prit un nouvel essor en dépassant la grammaire grecque. Pour diriger ce progrès, pour le contenir dans une voie sûre, il faut, sans perdre de vue le but qu'on se propose dans l'avenir, fixer un regard clair et net sur le passé. Il ne peut y avoir de transformation féconde d'une théorie quelconque sans la critique la plus approfondie, et cette critique se trouve contenue tout entière dans l'histoire de cette théorie même, d'où il faut la faire ressortir. Pour le dire en un mot, si nous voulons rompre définitivement avec l'ancienne grammaire, il faut pénétrer d'abord ses origines chez les Grecs. C'est ainsi que l'histoire du passé, en visant au but à atteindre dans l'avenir, peut prétendre à un intérêt plein d'actualité. »

Après avoir déterminé son sujet et indiqué son point de vue, l'auteur nous fait embrasser d'abord, d'un coup d'œil, les lois qui règlent les rapports entre la formation des premiers éléments de la science et l'histoire de la civilisation en général. Il n'y a que deux peuples, les Grecs et les Hindous, qui ont créé une grammaire à eux et indépendamment l'un de l'autre. Les Chinois et les Arabes, bien qu'ils possèdent des systèmes grammaticaux particuliers, ont reçu cepen-

dant la première impulsion, les uns de l'Inde, les autres de la Grèce. Le système grec lui-même est inférieur, sous plusieurs rapports, au système indien. Ceci, à la vérité, ne doit point étonner, quand on considère que les auteurs de la grammaire sanscrite, ayant vécu à une époque beaucoup plus reculée que ceux de la grammaire grecque, ont eu sur ces derniers le double avantage de posséder eux-mêmes un sentiment beaucoup plus vif de tous les procédés de formation du langage et d'avoir à analyser un corps de langage encore en pleine vigueur et dont les principales fonctions vitales se découvraient presqu'à l'œil nu.

Voici maintenant la marche suivie par l'esprit grec, pour arriver à la formation de la grammaire : « D'abord, dans les idées du peuple, ce fut le rapport que l'on supposait exister entre le nom et la chose, qui devint le premier objet de recherches linguistiques, tandis que la métrique en même temps produisit une théorie plus exacte, physiologique même, des sons. Cette période se termine avec Platon, qui transforme la question et l'approfondit dans le sens, qu'au lieu du rapport entre le nom et la chose c'est celui entre le nom et l'idée qui désormais constitue le fond des débats. Il en résulte que toutes les relations qui existent entre la proposition et le jugement, entre la parole et la pensée, sont prises en considération en même temps. Ainsi ce sont les philosophes, Platon d'abord, puis Aristote et les stoïciens, qui explorent premièrement toute la charpente intérieure des catégories du langage. Alors seulement viennent les grammairiens proprement dits, qui s'emparent de ce résultat et qui, tout en expliquant et en critiquant les auteurs classiques de leur nation, prennent soin de montrer qu'il n'y a pas jusqu'aux phénomènes toniques du langage, qui ne soient sujets à de certaines lois qui leur donnent de la régularité et une raison d être. »

Ce premier volume que nous avons devant nous est consacré presqu'en entier aux origines de la grammaire, au temps de gestation pour ainsi dire dans le sein des écoles philosophiques. Ainsi que cela a été dit, c'est la question sur les rapports qui existent entre les mots, les idées et les choses, qui a formé le point de départ de la science naissante, tandis que de nos jours, dans son plein développement, c'est cet autre problème de l'origine du langage, qu'elle aspire à résoudre en dernier lieu. Dans le fond, ces deux questions ne diffèrent guère ; ce n'est que la forme qui a changé. Mais cette différence de forme fait le tout : elle caractérise parfaitement les deux époques. L'une s'applique à connaître la langue telle qu'elle est, l'autre, telle qu'elle est devenue. Des deux côtés on procède par l'analyse, purement arbitraire et dogmatique d'une part, de l'autre pleinement historique et positive. Enfin, les deux méthodes et les deux questions coïncident dans leur but qui est de pénétrer et de saisir la nature même et l'essence du langage humain. Il n'est donc pas étonnant que parfois on les ait confondues ensemble. Ainsi tous les interprètes de Platon ont supposé que ce philosophe, dans le dialogue intitulé *Cratyle*, avait entendu traiter de l'origine du langage. M. Steinthal, le premier, nous apprend et nous prouve qu'il n'en est rien. Sans entrer ici dans plus de détails que ne comporte cette annonce, nous dirons simplement, d'après une étude spéciale que nous avons eu l'occasion de faire à ce sujet, que les preuves apportées par M. Steinthal nous paraissent irré-

futables. Voici le résultat de ses recherches. Au temps de Platon, on disputait sur le point à savoir, si les noms sont φύσει ou νόμῳ, c'est-à-dire, si tel nom et tel son, par une affinité physique, imitent et expriment telle chose, ou bien si ce sont des signes tout à fait conventionnels. Platon répond, que ni l'une ni l'autre de ces deux suppositions n'est juste, que beaucoup de dénominations en effet sont seulement dues à la convention, mais que la plupart des mots et surtout les racines expriment d'une manière imitative, non pas les choses, mais, ce qui est bien différent, les idées que l'auteur du langage s'en est faites. D'où il suit que par l'analyse des mots on peut arriver à connaître ces idées, mais non pas les choses qu'ils désignent. Aristote à son tour expose cette même opinion d'une manière plus exacte. Il dit (*De Interpr.*, c. 1) : « Le langage se compose de signes qui expriment des mouvements d'âme, et l'écriture de signes qui expriment le langage. Or, comme les lettres ne sont pas les mêmes partout ni pour toutes les langues, de même les langages aussi ou signes phonétiques des mouvements d'âme diffèrent entre eux. Au contraire, les mouvements d'âme et les choses qu'ils expriment sont les mêmes partout et parmi tous. »

Chez les Alexandrins, la question change de face, à la suite de changements survenus dans les idées philosophiques. Bien qu'on fût d'accord que les mots sont dus à une espèce de convention tacite, comme le sont encore les coutumes ou lois (νόμοι) traditionnelles, on croyait avoir remarqué cependant que cette convention elle-même se règle sur des lois qui suivent la nature des choses. L'expression νόμῳ n'étant donc plus propre à désigner la convention arbitraire, on choisit à sa place un autre terme et désormais la question se formulait ainsi : est-ce que le langage est φύσει ou θέσει, c'est-à-dire, est-ce qu'il exprime les idées d'une manière conventionnelle toujours, mais qui correspond à la nature même des choses, ou est-ce qu'il les exprime d'une manière purement arbitraire?

La question fut transformée une dernière fois par les stoïciens. Indépendamment de l'*analogie* qui pouvait exister entre les mots et les idées, ils se demandaient encore si les modifications des premiers correspondent à des variations analogues de ces dernières, ou bien si à la place de tout cela il y a *anomalie*. C'est sur ces deux termes et sur les catégories qu'ils désignent, que la grammaire traditionnelle tout entière se trouve basée encore de nos jours. Seulement on observera que les stoïciens les avaient acceptés dans un sens beaucoup plus profond que nous n'avons l'habitude, et que par conséquent la routine ici encore, comme ailleurs, si elle a eu des mérites de détail, a rétrogradé dans l'ensemble.

Nous laissons de côté cette partie de l'ouvrage qui traite de l'enfantement lent et laborieux des catégories grammaticales proprement dites, quoique, comme le remarque fort bien M. Steinthal, cette matière en apparence si aride offre un intérêt historique tout particulier. En effet, n'est-il pas curieux de voir au travail les plus grands esprits de l'antiquité, les héros de la pensée tels que Platon et Aristote, pour découvrir à force de sagacité ou même pour ne pas découvrir ce que nos enfants apprennent sans peine et savent déjà en sixième! Quel étonnant progrès de l'esprit humain ! J. H.

CHRONIQUE POLITIQUE

28 septembre 1863.

La diplomatie vient d'avoir sa retraite de Russie, et l'an 1863 prendra le même rang dans les chancelleries que l'année 1812 dans nos fastes militaires. Nous avions prévu ce désastre, mais si familiarisés que nous fussions avec l'idée de notre défaite, sur le terrain choisi par les Cabinets, nous ne nous attendions pas à éprouver une aussi profonde humiliation. Nous croyions trouver dans le prince Gortschakoff un adversaire généreux, conservant un certain respect pour les vaincus. Ses dernières réponses aux notes des trois puissances et le Mémorandum qui les accompagne ont dû, à cet égard, dissiper les illusions les plus tenaces. Cette fois, ce n'est plus à un *non possumus* plaintif que nous nous heurtons, c'est à une volonté ironique, provocante, défiant les plus rudes assauts et traçant elle-même la ligne que ne doivent pas dépasser nos efforts.

Maintenant quel compte l'Europe tiendra-t-elle des défenses de la Russie? Au début de la guerre du Mexique, les partisans de l'intervention trouvèrent de l'écho dans l'opinion publique, en invoquant, pour continuer les hostilités, l'honneur du drapeau français, engagé dans les rochers de la Guadaloupe. Nous nous souvenons même qu'un journal, pour ne s'être point cru suffisamment offensé en la personne de nos nationaux, reçut de l'administration une leçon de patriotisme. Nous avons peine à croire qu'il convienne d'établir des distinctions, selon que l'offense vient de Saint-Pétersbourg ou de Mexico, et nous pensons qu'il n'est pas moins funeste d'exagérer les susceptibilités du point d'honneur que d'en faire trop bon marché. Lorsque le *Moniteur*, au lendemain de l'arrivée des notes russes, a publié la dépêche adressée par le gouvernement national de Varsovie au prince Czartoryski, on a cru que le gouvernement français était de notre avis et que l'insertion de ce document devait être considérée comme le signe certain de la prochaine reconnaissance des Polonais en qualité de belligérants; mais jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes, rien d'officiel n'est encore venu donner raison à ceux qui, sur cet indice, prédisaient un changement radical dans la politique du gouvernement français. Aussi, dans l'ignorance où l'on est des résolutions que les Cabinets européens sont mis en demeure de prendre promptement, on craint ou l'on espère, sans motifs de craindre non plus que d'espérer. Il résulte de cette incertitude un trouble profond dans la Nation. Cette dernière, en effet, quelle que soit la confiance qu'elle ait dans le Souverain, ne peut oublier qu'en le faisant responsable, elle l'a fait tout-puissant, et,

comme les éléments d'information lui font défaut, comme elle ignore les exigences d'une politique dont le point de départ ne lui échappe pas moins que le but, elle s'inquiète, se passionne, et devient quelquefois injuste. Sous un gouvernement personnel, la presse, l'historien de chaque jour, est réduite à conjecturer, et des prévisions basées sur la volonté inconnue d'un seul ont peu de chances d'être utiles à ceux qui les font, aussi bien qu'à ceux qui les écoutent. C'est ainsi que, depuis 1859, l'Europe a pu vivre dans un état qui n'est ni la paix ni la guerre, mais qui arrête les affaires, paralyse l'industrie et enveloppe d'un cercle de Popilius l'activité des citoyens. Quatre printemps, il ne faut pas l'oublier, se sont succédé, qui devaient être le signal d'une guerre générale, et l'année qui vient ne se présente pas d'une façon plus rassurante que ses devancières. M. de Persigny, en prononçant au cercle des Arts, de Saint-Étienne, un discours qui est à la fois un éloge des institutions impériales et un réquisitoire contre les anciens régimes, n'a certainement pas entrevu l'avantage marqué qu'avait, dans les circonstances présentes, le régime constitutionnel sur le système de gouvernement personnel. Supposons, pour un instant, que toutes les puissances européennes adoptent le régime parlementaire, qui paraît être momentanément le *desideratum* des peuples. Peut-on croire que des ministres responsables, soumis au contrôle de Chambres armées du droit d'interpellation, placés entre l'ardente curiosité du public et les révélations quotidiennes d'une presse libre, temporiseraient pendant huit mois, sans qu'aucun des dangers de la situation ait disparu et sans qu'on pût au moins pressentir une issue honorable aux embarras qu'ils auraient, dans une certaine mesure, contribué à faire naître? Nous ne le pensons pas. Un tel ministère devrait ou modifier sa politique, ou bien abandonner la place à de plus habiles, et, si la nation jugeait qu'il est de sa dignité ou de ses intérêts de recourir aux armes, elle saurait pourquoi, comment, et quand elle s'engagerait dans une guerre dont il n'appartient à personne de prévoir les suites.

« En politique, disait M. Duruy, alors qu'il était professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, de toute situation fausse, il ne peut sortir que des désastres. » Nous craignons d'être à même d'apprécier l'excellence de cet aphorisme, car il nous semble que nous sommes dans la position d'un malheureux perdu dans des sables mouvants et s'enfonçant d'autant qu'il fait plus d'efforts pour se dégager. C'est au moins le sentiment que nous avons de notre état, et un coup d'œil rétrospectif jeté sur la marche des événements depuis le mois de février dernier, convaincra les lecteurs que notre appréciation n'a rien d'excessif. A cette époque, l'alliance de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre paraissait durable et sincère. L'insurrection commençait à peine et la Russie pouvait, sans humiliation, prêter l'oreille à ceux qui lui conseillaient la clémence. Aujourd'hui, au contraire, la Russie, engagée par les atrocités commises, est décidée à ne point céder un pouce de terrain. La Pologne, puisant dans ce qu'elle a pu faire, l'espoir de tenter plus encore, est résolue à conquérir son indépendance. L'Autriche s'arrête effrayée des conséquences que peut avoir un pas de plus fait en avant. L'Angleterre, fidèle à sa politique, regarde curieusement comment nous nous y prendrons pour sortir du défilé, sans passer sous les fourches caudines, alors que nous-mêmes, isolés, frémissants, indignés, nous cherchons en vain dans

nos cœurs cet héroïsme qui naît de la conscience de servir une grande idée, ou cette résignation que donne le sentiment d'une impuissance bien constatée.

Il nous paraît difficile que le gouvernement impérial s'en tienne à ce dernier parti. Trop souvent, il a durement qualifié, par la bouche de ses amis les plus autorisés, la politique pacifique des régimes tombés, pour s'exposer à entendre une seconde fois un maréchal Sébastiani annoncer que l'ordre règne à Varsovie, et il ne commettra certainement pas les mêmes fautes que le régime parlementaire, dont, en toutes choses, il s'est efforcé de prendre le contre-pied. Un rappel d'ambassadeurs, une rupture de relations diplomatiques ne signifieraient rien, s'ils n'étaient suivis de quelque énergique démonstration. La monarchie de 1830 a vécu dix-huit ans en froid avec la Russie, et ce n'est pas pour cette cause qu'elle est tombée en 1848.

Il faut en finir cependant, et choisir entre deux politiques qui ne comportent ni demi-mesures ni atermoiements. Si nous voulons secourir la Pologne et disputer à la Russie la prépondérance européenne que son attitude présente lui assure, nous devons nous résoudre à faire la guerre, sur-le-champ, tandis que la Pologne respire encore, sans nous inquiéter de l'Autriche, que l'Italie et la Hongrie peuvent au besoin maintenir dans les bornes d'une neutralité absolue; sans nous soucier de l'Angleterre, qui se soucie médiocrement de se risquer pour d'autres que pour elle-même ; nous devons nous attendre à rencontrer l'Allemagne sur notre route et ne nous mettre en marche qu'avec la résolution d'allumer un immense incendie qui consumera une fois pour toutes les traités de 1815. Si non, nous devons nous taire, renoncer à donner des leçons d'humanité au Czar. Ces deux politiques, franchement suivies, ont l'une et l'autre de sérieux avantages, mais nous le répétons, il faut savoir choisir, sous peine de ne se heurter qu'aux inconvénients des deux systèmes. Quoi de plus regrettable, en effet, que le silence gardé par les cabinets depuis l'arrivée des réponses russes, alors qu'en date du 8 août, ils écrivaient: « Si la Russie ne fait pas tout ce qui dépend » d'elle pour réaliser les intentions modérées et conciliantes des trois puissances, » si elle n'entre pas dans la voie qui lui a été indiquée par des conseils amicaux, » elle est responsable des graves conséquences que la prolongation des troubles » de la Pologne peut entraîner. » Mais, cette responsabilité, dont on ne définit pas l'étendue, la Russie ne la décline pas! On lui a parlé des traités! elle s'y tient. Que veut-on de plus? On est parti du droit divin pour affirmer timidement le droit des peuples. La Russie ne veut pas et ne peut pas comprendre. Il y a six mois que nous avions prévu ce résultat logique.

On parle, il est vrai, d'une revanche de la diplomatie, qui serait disposée à accorder aux Polonais la qualité de belligérants. Cette idée, favorablement accueillie tout d'abord par les partisans de l'action, aussi bien que par les amis de la paix, est loin d'avoir tous les mérites qu'on lui prête, surtout si la France et l'Angleterre ne peuvent décider l'Autriche à cette reconnaissance, et nous ne voyons pas quels avantages en peuvent tirer les insurgés, enfermés comme ils le sont entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Sans doute, ils pourront plus librement acheter des armes en France et en Belgique, recueillir des souscriptions, enrôler des volontaires, mais la difficulté de faire pénétrer ces secours au foyer

de la guerre subsistera tout entière. Dans sa circulaire, le comité national dit qu'il lui a été confisqué 40,000 fusils, achetés au poids de l'or et amenés avec des peines infinies jusqu'au lieu où ils ont été saisis. N'est-ce point l'Autriche et la Prusse, l'une dans le duché de Posen, l'autre à Cracovie, à Lemberg et dans la Gallicie, qui ont pratiqué ces confiscations? Et pourquoi ces deux puissances changeraient-elles d'attitude? La reconnaissance des Polonais comme belligérants leur sera, dit-on, un appui moral. Nous en convenons, mais la Russie n'y trouvera-t-elle pas une excitation à en finir plus vite avec sa sanglante besogne, et faudra-t-il que l'intervention de l'Europe ne serve qu'à augmenter la rage des bourreaux et à hâter la mort des victimes?

De quelque côté que nous nous retournions, quel que soit le point de vue sous lequel nous envisagions la situation, nous ne voyons que trouble, confusion, contradiction, impuissance, dangers sans nombre, périls sans mesure.

Faut-il augurer favorablement de ce chaos et penser que le bien sortira de l'excès même du mal? Est-ce un monde qui naît? Est-ce un monde qui meurt, et devons nous croire que les temps sont proches où à la politique des cabinets, politique sans grandeur dans les moyens et dans le but, succédera la grande et loyale politique, la politique des peuples? Il est bien entendu, et pas un de nos lecteurs ne s'y sera mépris, qu'en nous exprimant avec tant de liberté, il ne pourrait être question à nos yeux de telle ou telle politique, particulière à tel gouvernement, mais que nous n'entendions parler que de la politique en général et considérée au point de vue abstrait. Le *Moniteur,* en rappelant au journal *la Presse* que la pensée qui dirige les affaires émane du souverain, et que le ministre n'est responsable que de leur exécution, a rendu toute critique de la politique française extrêmement embarrassante; car si nous savons, au besoin, réclamer notre droit et courir certains risques en vue de certains avantages, nous nous sentons peu de goût à braver, sans profit pour nos idées, des périls d'autant plus redoutables que rien ne les signale à notre prudence. Or, comme le faisait très-bien remarquer M. de Girardin, comment distinguer la *pensée* de l'*exécution*? Où commence celle-ci, où finit celle-là?

Il est cependant une question qui nous paraît plus grosse en complication que la question polonaise, et au sujet de laquelle nous ne pouvons nous dispenser de présenter quelques observations. Nous voulons parler de la question mexicaine. Depuis un mois, les événements, sinon nos soldats, ont marché de ce côté, et il ne nous paraît pas que l'enthousiasme, dont les notables, choisis par le maréchal Forey, ont fait preuve pour la forme monarchique, ait gagné les provinces qui ne sont pas occupées par l'armée française. Il faut être juste et reconnaître que les considérations renfermées dans le rapport des notables, rapport qui a eu les honneurs de notre *Moniteur*, ont dû contribuer à calmer bien des ardeurs. Les Mexicains ont pu se demander avec inquiétude de quelle façon gouverneraient des hommes qui parlaient un tel langage, et les esprits libéraux de ce pays ont dû être stupéfaits des travestissements que subissait leur histoire, racontée par M. Avilcar.

« Auguste, dit Montesquieu, en ses *Considérations sur la grandeur des Romains*, » établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable : car dans un État libre, où

» l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder » l'autorité sans bornes d'un seul; et on nomme trouble, discussion, mauvais » gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets. »

Les notables ont essayé de faire comme Auguste, mais, pressés de plaire à leur nouveau chef, ces hommes d'État ont été trop loin dans les manifestations de leur zèle, et, non contents d'injurier Juarez, qui, à tort ou à raison, croit faire une œuvre patriotique en défendant sa patrie contre nous, ils ont, en mauvais style, insulté aux idées de liberté et mis contre eux tout le nouveau monde en rompant brutalement avec la forme républicaine. Cette hostilité des républiques espagnoles, du Brésil même, contre le gouvernement problématif, intronisé dans la patrie d'Iturbide, s'est déjà traduite par des faits. Il y a quelque temps, nous apprenions que les États de l'Amérique centrale formaient entre eux une ligue contre l'intervention européenne, aujourd'hui, on nous dit que le maréchal Forey a expulsé le ministre du Pérou, convaincu d'entretenir une correspondance avec Juarez. Il y a là un danger qui ne peut échapper à l'œil clairvoyant de l'archiduc Maximilien; car si, d'un côté, il ne peut raisonnablement espérer que nous entretiendrons à perpétuité trente ou quarante mille hommes autour de Mexico, pour protéger son gouvernement, il ne peut croire que lorsqu'il sera livré à ses propres forces, on le laissera jouir eu paix d'un pouvoir qu'on lui conteste dès à présent. On affirme cependant que l'archiduc Maximilien est résolu à tout braver pour s'asseoir sur un trône, et qu'il consentirait à renoncer à tous ses droits éventuels à la couronne de son frère François-Joseph, pour placer tout de suite sur sa tête une couronne impériale. En ce cas, hâtons-nous de profiter des bonnes dispositions de l'élu des notables, et laissons-lui les charges éventuelles de notre expédition lointaine, comme nous lui en avons laissé les profits. Défions-nous surtout de l'apparente tranquillité du cabinet de Washington, qui, sans bruit, sans discours et, qu'il nous soit permis de nous servir de ce mot, sans la moindre mise en scène, marche imperturbablement dans la voie qu'il s'est tracée. M. Abraham Lincoln est grand partisan de la doctrine de Monroë, et il n'est pas probable que les marques de sympathie prodiguées en Europe aux esclavagistes, modifient sa manière de voir. Depuis la circulaire de M. Seward, du 3 mars 1862, le gouvernement de l'Union n'a plus reparlé du Mexique, mais il a agi de manière à ne nous laisser aucun doute sur son sentiment en ce qui concerne le rétablissement de l'Empire à Mexico. Les agents consulaires des États-Unis, se sont refusés à reconnaître d'autre gouvernement que celui de Juarez, et M. de la Fuente, ministre de ce dernier, a été mandé en qualité d'envoyé extraordinaire à Washington. Tout le monde sait aujourd'hui qu'un corps de trente mille fédéraux en marche sur le Texas, a reçu mission d'observer les frontières mexicaines. Qu'il nous soit permis de craindre que ce corps d'observation ne soit qu'une avant-garde. Car nous ne pouvons sans frémir songer aux conséquences d'une guerre qui éclaterait entre les États-Unis et le Mexique, tandis que le drapeau français flotte encore dans ce pays.

Notre anxiété redouble quand nous remarquons le changement survenu dans l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis du cabinet de Washington. Le *Foreing-Office* si susceptible, si partial, il y a quelques mois, s'est fait bienveillant, juste, tolérant même depuis que notre situation au Mexique se complique du mauvais

vouloir des États américains. M. Mason, l'ambassadeur de M. Jefferson Davis, a dû piteusement quitter Londres, sans avoir obtenu du comte Russell une seconde entrevue, et tandis que la France accueillait courtoisement M. Slydell, et permettait au corsaire confédéré la *Florida* de réparer ses avaries dans le port militaire de Brest, les autorités anglaises séquestraient deux navires en armement, soupçonnés d'avoir été construits pour le compte des confédérés. Le langage officieux possède, nous le savons, un vocabulaire assez riche pour expliquer toutes ces contradictions, mais toute la rhétorique du monde ne parviendra pas à nous faire trouver dans l'attitude de l'Angleterre autre chose que ce qui s'y trouve, à savoir un symptôme de danger pour la France.

Efforçons-nous d'avoir la mémoire, et n'oublions pas qu'en Italie, alors que les os de nos soldats blanchissent dans les plaines lombardes, les Anglais ont su bénéficier de notre intervention et se faire des amis de ceux qui nous devaient peut-être de la reconnaissance. Nous avons sauvé, paraît-il, les Mexicains de l'anarchie, soyons convaincus qu'ils en rendront grâces à lord Palmerston. Il semblerait que ce soit notre destinée de faire des ingrats et d'avoir pour ennemis tous ceux dont nous recherchons l'amitié, et dont nous voulons faire à tout prix le bonheur. Ainsi le cabinet de Turin, dont la complaisance dépassait, il y a moins d'un an, les bornes d'une honnête amitié internationale, ne s'est pas plutôt senti fort, que, profitant du moment où nous sommes embarrassés, il a réveillé la question romaine, en expulsant les consuls pontificaux. Les journaux ont pu sans danger entretenir leurs lecteurs d'une Italie une et libre des Alpes à l'Adriatique. Des acclamations enthousiastes ont salué Victor-Emmanuel au passage, et comme un mot d'ordre universel, la phrase *Rome ou la mort!* est passée dans toutes les bouches. En méconnaissant le droit des Romains à se délivrer du pouvoir temporel du Saint-Père, on était exposé à entendre un jour les Italiens invoquer la force pour faire respecter le droit. Les meilleurs esclaves sont les plus mauvais maîtres, a-t-on dit. Il faut reconnaître que ceux qu'une excessive faiblesse a condamnés à une humilité momentanée, sont d'une extrême arrogance, le jour où ils acquièrent le sentiment de leur puissance. En voyant défiler devant eux les trois cent cinquante bouches à feu de l'Italie nouvelle, les ministres du roi Victor-Emmanuel ont pris la résolution de changer de politique, et le Souverain qui fut nommé à Palestro, le caporal des zouaves, rêve sans doute, à cette heure, quelque beau fait d'armes qui le conduirait se faire sacrer dans le Vatican.

Le malheur rend défiant, et nous voulons maintenant toucher le bien du doigt avant de croire à son existence. C'est ainsi que le mois dernier nous avons pu dire, tout en restant au-dessous de la vérité, que rien de satisfaisant ne sortirait du Congrès des souverains à Francfort et que l'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche deviendrait plus grand à la suite de la tentative de François-Joseph. En effet, non-seulement les choses se sont passées de façon à nous donner raison, mais encore nous avons appris d'une part que, sous prétexte d'intérêt général, l'Autriche avait négocié une alliance offensive et défensive avec les États catholiques du sud de l'Allemagne; de l'autre, que le cabinet de M. de Bismarck, feignant de considérer la conduite de l'Autriche comme intéressant la sécurité et la dignité de la Prusse, avait, par une sorte de mesure de salut public

prononcé pour la troisième fois la dissolution des Chambres toutes; nouvelles, comme on le voit, peu faites pour nous contenter.

Si encore nous étions comme ce père de famille qu'on se plaît à nous représenter dans les histoires édifiantes. Ses affaires vont mal au dehors, trompé par les uns, se trompant lui-même, le cœur gros, maudissant la méchanceté des hommes, irrité, il regagne à pas lents sa maison. Mais au seuil de son foyer, il laisse toutes les amertumes de son âme, il se sent chez lui, libre, au milieu de sa famille, honoré, respecté aimé. Il est heureux, et des tristesses de la journée, il ne se souvient plus. Mais tel n'est point notre cas. Chaque mois voit s'augmenter le martyrologe de la presse, chaque jour nous apporte la preuve que les fonctionnaires, loin de se pénétrer des pensées libérales qu'on prête au Souverain, s'ingénient à transformer en fouets et en liens les lisières que la Constitution, par une prévoyance peut-être excessive, a cru devoir placer sous les bras des citoyens. Ce ne sont que sacs à procès, protestations d'électeurs, réclamations de candidats provoquées par le zèle qu'ont déployé les préfets pendant les élections dernières. A ce propos, qu'il nous soit permis de constater un bon symptôme. M. de Morny, un jour, parlait des gens qui ne savent pas prendre parti entre une soumission regrettable ou une révolte insensée. Ce côté fâcheux de notre caractère paraît tendre à se modifier, et nous apprenons à nous tenir forts et fermes sur ce terrain mixte recommandé par M. le président du Corps législatif, c'est-à-dire sur le terrain légal et constitutionnel. A Lyon, M. Morin, à Béziers, notre ami M. Floquet, à Bordeaux, notre brillant et courageux confrère, M. Lavertujon, défendent pied à pied la liberté électorale menacée dans leur personne. Nous saurons bientôt ce qu'il adviendra de toutes ces marques de courage civil, dont il faut vivement féliciter les auteurs, car l'Assemblée, issue des élections du 1er juin, doit se réunir, dit-on, le 5 novembre prochain, pour procéder à la vérification des pouvoirs.

Le mot élection nous fait songer à M. de Persigny, qui, ce mois-ci, a été nommé duc en récompense de ses bons et loyaux services. Nous n'avons entendu personne regretter la faveur dont l'ancien ministre de l'Intérieur vient d'être l'objet. Tout au plus quelques esprits chagrins, ne voulant pas se souvenir que la constitution d'un Empire n'est point tenue au même respect envers le principe d'égalité que celle d'une démocratie, ont-ils remarqué que le titre de duc avait été conféré à M. de Persigny par lettres patentes, c'est-à-dire, suivant la tradition de l'ancien régime. Mais la grande majorité des citoyens, n'entendant plus cette fois parler de dotation et se sentant tout à fait désintéressée dans la question, a trouvé tout naturel que le Souverain honorât, à sa façon, le plus dévoué de tous ses serviteurs. On peut se montrer économe de la reconnaissance publique, sans pourtant faire une vertu de l'ingratitude privée.

HECTOR PESSARD.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

ESSAI SUR LE XIX[e] SIÈCLE

LA CRISE RELIGIEUSE [1]

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
. . . .
» Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère. »
LAMARTINE.

I

L'État moderne a proclamé la conscience libre; mais en lui donnant sa liberté, il n'a pu lui dire ce qu'elle en devait faire : il eût de la sorte supplanté l'Église et remplacé un joug par un autre. Ce n'est pas, toutefois, l'indépendance des consciences qui est la cause de la crise religieuse, elle n'en est que le prétexte. La crise religieuse vient du fond des choses. Il est encore des âmes ancrées dans le miracle, et qui n'éprouvent pas les doutes et les angoisses de l'époque. Ce n'est pas à leur adresse que va cet écrit. Qu'elles restent dans leur quiétude, comme au milieu d'un lac paisible dont un enchantement, au

[1] Ce travail devait en suivre un autre sur l'*Esprit moderne,* introduction naturelle à l'*Essai* que nous entreprenons. Nous nous sommes néanmoins décidé à publier en premier notre étude sur la *Crise religieuse*, à cause du surcroît d'opportunité que semblent lui apporter les circonstances.

sein de troubles profonds de l'atmosphère, enchaînerait les ondes immobiles.

Et cependant ces élus, qu'ils appartiennent à Rome, à Moïse, à Luther ou à Calvin, peuvent être entraînés demain, aujourd'hui même, hors de leur repos par de secrets courants. Ah! si l'on pouvait compter les cœurs vraiment tranquilles, vraiment assurés, qu'on les trouverait peu nombreux sans doute! La plupart, surtout au sein du catholicisme, ne doivent leur quiétude qu'aux immunités de l'ignorance, à celles de l'habitude convertie en routine, à un état intellectuel et moral peu conforme au siècle, et que, dès le berceau, des circonstances de naissance, de caractère, de position et de famille, ont servi à constituer. Recueillis, environnés en naissant, on les a gardés, autant qu'il se pouvait, à l'abri des influences perturbatrices. Est-ce là de la religion? L'Église catholique connaît ces cœurs et les appelle ses légions. Dans les sectes issues de la Réforme, il est plus malaisé de ménager à la foi un si profond asile. C'est ici, d'origine, un sol remué. Né du mouvement et de la controverse, c'est de la controverse et du mouvement que l'on vit. De plus, toutes les avenues sont des pentes qui conduisent vers la philosophie. L'orthodoxie de la grâce ne suffit pas à prévenir les écarts, car le mysticisme, par son élasticité, est sujet à l'imprévu. Le monde protestant, même quand il remonte jusqu'au péché originel et à la prédestination, est une demeure dont la porte reste ouverte pour sortir aussi bien que pour entrer. Attaché, quoi qu'il fasse, au principe de son avénement dans l'histoire, s'il n'est pas la liberté même, il ne saurait jamais non plus se fixer dans l'infaillibilité d'aucun sacerdoce. Cependant, il possède aussi ses privilégiés, qui, plongés dans les délices de leur rédemption en Jésus, ont su mourir définitivement à l'incertitude.

Qui n'a connu d'autre part de ces âmes inquiètes, dont la foi est un fruit du désir autant que de la lassitude? Longtemps ballottées entre le besoin et l'impossibilité de croire, tantôt portées vers la foi et tantôt rejetées dans le doute, défaillantes et brisées, voyant approcher les ombres du soir, elles ont quitté la lutte, et se sont jetées dans le port. Elles ont cru parce qu'elles ont voulu croire, en vertu d'une gradation qui fait que le besoin de croyance, exalté en nous jusqu'à la tyrannie, toujours plus insatiable au sortir de nouvelles défaites, impose enfin silence à la raison rebelle et franchit le passage qui sépare la volonté du désir, et la foi de la volonté. En ces âmes, la crise a sévi; leur obéissance est le sceau de leur détresse. Elles ont leur ancêtre dans Pascal, dans cette figure tourmentée qui,

devançant son époque, a mis dans un si puissant relief la lutte entre le cœur et la raison.

Il est en revanche des hommes que le problème religieux effleure à peine, soit par le bénéfice d'une indifférence de nature, soit par la grâce de leur médiocrité morale, ou par celle d'une existence frivole et mondaine, qui échappe jusqu'au bout aux perplexités de l'heure présente. Aux foules livrées à la routine de croyances traditionnelles, on ne peut opposer, pour le nombre, que cette masse inerte endormie dans l'apathie religieuse. Il est enfin des esprits, mais en minorité, qui, persuadés que la question religieuse échappe absolument à l'intelligence humaine, au lieu de recourir à la solution par le miracle, par la volonté ou la simple affirmation du sentiment individuel, par l'inertie ou la légèreté, érigent en dogme cette impuissance qu'ils proclament, la systématisent, et prétendent du sein de l'humanité proscrire la religion.

Au premier aspect, je l'avoue, c'est l'indifférence religieuse de notre siècle qui frappe l'observateur, et non le désarroi des consciences. Toutefois, celui qui s'en tiendrait à ce premier jugement s'abuserait; le sommeil ou la léthargie de la plupart ne prouve rien. Il faut voir la crise et l'étudier dans ceux qu'elle tient éveillés, non dans ceux qui lui échappent en dormant, et, pour se mieux garantir, ont recours aux narcotiques de l'esprit. Est-ce que l'indifférence politique de laquelle nous sortons à peine, en France, témoignerait qu'il n'y a pas urgence de problèmes à résoudre, et que, de ce côté, la société n'est pas également engagée dans un état de crise?

C'est entre la raison et le sentiment que s'est posé le problème; c'est l'accord du sentiment avec la raison qui pourrait seul le faire disparaître. Il faut donc observer le conflit dans les âmes qui n'ont sacrifié ni la raison au sentiment, ni le sentiment à la raison, car elles sont le vrai théâtre de la crise où nous sommes engagés. A toutes les époques, ce conflit religieux a plus ou moins existé entre la raison et le cœur. Je viens de nommer Pascal, parce qu'il est sur le seuil du siècle à cet égard; mais j'en pourrais trouver d'autres même au fort du moyen âge. L'histoire, qui nous a laissé des exemples illustres, ne nous a pas dit, d'ailleurs, les cœurs ravagés qu'elle a ensevelis dans ses profondeurs anonymes. Aussi ne fais-je pas de ce choc une nouveauté de notre temps; je vois la nouveauté en ceci que la lutte, alors qu'elle n'échut en partage qu'au très-petit nombre en des temps de foi, est devenue plus ou moins, aujourd'hui, le lot de tous.

Les signes ne tarderaient pas à devenir plus apparents, si le siècle

ne se dérobait au problème religieux dans les entraînements d'une vie qui se précipite à flots vers les conquêtes matérielles. La société, moins enfiévrée de ces vertiges, venant à se recueillir, aussitôt l'on verrait monter le souci de l'idéal, et le drame qui se joue au fond des consciences apparaîtrait dans sa profondeur. N'avons-nous pas vu naguères un livre soulever en quelques jours tout ce monde qui semblait absorbé dans la poursuite exclusive des intérêts immédiats? On n'aime guère à poser la question religieuse, que l'on redoute d'envisager en face; mais, quand elle se présente, on nous voit de toutes parts accourir des points les plus différents. Cet indice, à lui seul, suffirait.

J'en appelle d'ailleurs à tout homme qui s'est recueilli, ne fût-ce que durant un jour : il a entrevu le problème et ressenti le doute qui ronge notre société.

Dès qu'une âme se replie, il est impossible qu'elle ne rencontre pas le mystère de la destinée humaine. Autrefois elle trouvait la réponse prête. L'Église avait prudemment avisé; en prévenant le doute, elle s'épargnait d'avoir à le réprimer. Les convictions de l'homme étaient préparées dans l'enfant; une doctrine infaillible pétrissait les consciences. L'Église vous dispensait de la peine et des périls de l'investigation personnelle. Elle disait, comme nos positivistes du jour, que la raison est inhabile à connaître Dieu; mais elle en concluait, à l'opposé, que la révélation, dont elle gardait le dépôt, est indispensable à chacun. Les choses ont changé de face. Au lieu que l'Église juge l'individu, c'est aujourd'hui l'individu qui juge l'Église. Mais, dès lors, toute liberté se paie! l'individu est mis en demeure de se faire sa croyance ou de renoncer à croire. Ceux qui, sans autre refuge désormais que leur conscience, sentent palpiter en eux le besoin invariablement humain de la religion, placés seuls en face de la nature, de l'histoire, de leur propre être, et contraints, s'ils veulent une réponse à leurs angoisses, d'interroger ces uniques témoins, que feront-ils de ce fardeau du désir qui les obsède? Où iront-ils si la science trompe leur ardeur? Pour eux, la solution n'est pas faite; et ils ne se peuvent résoudre à ne la plus chercher. Ils aimeraient mieux douter toujours que d'acheter la foi au prix de leur liberté. Dites-leur que leur peine est perdue, dites-leur que « ce qui ne peut pas être connu ne doit pas être cherché, » ils seront en droit de vous répondre que le cœur ni l'esprit ne réussiront à se taire là-dessus, et que, participant de l'absolu ainsi que tout ce qui existe, il est impossible à l'homme de ne plus s'occuper de l'ab-

solu. Si nous ne devons sortir de la crise religieuse que par le sacrifice du besoin de l'infini, la crise sera éternelle. J'admettrai donc, s'il le faut, qu'elle ne cessera jamais d'exister; je n'admets pas qu'elle finira parce que le genre humain sortira d'embarras en se mutilant lui-même. L'instinct religieux n'est pas une superfétation des circonstances, il est inhérent à notre nature et ne se pourrait détruire qu'avec elle.

Ce fait est le premier que je doive établir.

Depuis des milliers d'années, le castor construit sa hutte de la même façon, l'abeille forme son même hexagone, la fourmi déploie sans la modifier la même infatigable industrie. Depuis des milliers d'années, le monde animal, aux lisières de l'instinct, retombe dans les mêmes orbites. Il fut achevé dès son avénement : dès le premier jour, il sut tout ce qu'il devait savoir; dès la première heure, il fit tout ce qu'il devait faire, et fut tout ce qu'il devait être.

L'homme est différent. Né pour ne se point contenter de ce qui vient de lui ni de ce qui l'environne, il est voué au progrès. Et cette loi du progrès est la sienne à tel point, que malgré tant d'erreurs et de misères, il lui appartient aussi fatalement que l'astre appartient à la gravitation. Il peut sans doute, — c'est son privilége en même temps que sa faiblesse, — s'élever contre elle; mais que l'ignorance ou les passions le fassent s'en écarter, elle-même jamais ne s'écarte de lui, et, toujours souveraine, quoique non obéie, se montre infaillible en l'amoindrissant. Lorsqu'on veut ramener l'homme à l'animalité, il faut du moins dire qu'il est « un animal perfectible. » Mais c'est alors l'adjectif qui l'emporte, qui résume le sujet et qui le caractérise. Mettez dans l'animal la perfectibilité, vous aurez l'homme ; ôtez à l'homme la perfectibilité, vous aurez l'animal. Pour élever la bête jusqu'à nous, il faudrait introduire en elle le besoin de l'infini.

L'homme se repose, mais il ne s'arrête pas dans la possession. Le désir inassouvi se réveille et l'aiguillonne de nouveau. Il quitte sa halte d'une heure; dédaigneux de son présent, il vise plus loin, il vise plus haut. C'est un fait étrange, et c'est un fait patent : en nous réside quelque chose qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, un jugement

qui descend des hauteurs inaccessibles. Nous ne pouvons autrement que de reconnaître notre imperfection, et quels que soient nos efforts, quelles que soient nos œuvres, de l'éprouver davantage à mesure que nous montons. Mais nous ne saurions avoir le sentiment de l'imperfection, si nous n'avions pas celui de la perfection. L'idéal est plus réel que ce que nous nommons réalité, parce que rien n'est plus réel, au regard d'un être, que la chose sans laquelle il ne serait plus. Et que serait l'homme s'il cessait de tendre vers l'absolu? si toute situation ne lui apparaissait bientôt comme inachevée? Toute fin est apparente, et l'histoire recommence toujours : il n'y a de persistant en elle que le désir du meilleur qui ne lui permet pas de s'arrêter. Mais l'homme est grand par ses déceptions, car la déception n'est que le sentiment de sa supériorité à l'encontre de ce qui existe. Il dépasse son propre ouvrage. Échappant au présent, sa flamme dévore l'avenir : témoignage irrécusable que l'infini l'habite, et que son rêve de perfection, toujours trahi, est cependant, au fond, ce qu'il y a de plus positif en lui, la *loi* qui le domine, le fait qui le constitue le plus essentiellement.

Or, l'infini, à l'état de tendance, c'est dans l'homme le sentiment religieux. Nous ne sommes perfectibles qu'à la condition de rechercher la perfection, et nous ne pouvons rechercher celle-ci que si l'idée s'en trouve enveloppée dans notre nature et ne cesse de l'aiguillonner, soit qu'elle agisse confusément dans les rudiments de l'instinct, soit que, dégagée de ses limbes, elle se présente enfin sans voiles dans le miroir d'une conscience achevée. Comment donc se pourrait-il que le progrès, issu lui-même du désir de la perfection, pût jamais aboutir à la destruction du sentiment religieux qui n'a pas d'autre origine que la sienne?

L'histoire enseigne le contraire de ce que certaine école voudrait établir à cet égard. Elle montre le développement de l'esprit religieux dans la civilisation, et non pas son épuisement. De chaque vérité reconnue, naît un problème qui porte notre intelligence au delà ; de chaque fragment de justice que nous réussissons à faire entrer dans nos institutions, surgit une notion supérieure et un plus vif appétit de la justice. Il en est ainsi de toute notre puissance ; elle ne s'étend sur la nature et dans la société que pour attiser du spectacle des choses accomplies l'ardeur de choses plus grandes à accomplir. A mesure que s'élèvent les satisfactions de l'humanité, s'élèvent ses vœux. L'accroissement des besoins répond à celui des jouissances. Pour fuir le progrès, pour échapper à l'idéal qui ne cesse de le solliciter et qui ne cesse de le fuir en grandissant à ses yeux, l'homme n'aurait que deux

issues : il faudrait qu'il devînt une brute ou bien qu'il devînt Dieu.

Ni l'un ni l'autre ne sont en son pouvoir, et c'est pourquoi l'homme engendre la religion. L'équation qu'il ne peut réussir à établir entre ses vœux qui sont infinis, et la réalité qui, même indéfiniment développée, ne peut embrasser l'infini, il s'efforce de la résoudre par la conception de la Divinité. Dans cette voie, la notion définitive que le sens religieux a fini par atteindre, est celle de la perfection suprême, conçue comme suprême réalité. L'âme s'est assouvie dans cette idée. Elle a créé par elle son complément; incapable de réaliser l'absolu, elle a appelé à son secours la foi dans l'absolu vivant, dont elle a fait le principe par excellence, au mépris de ce flux intarissable d'existences éphémères et limitées qui l'environne et qui l'entraîne. Au-dessus de l'espace et du temps, elle a fixé l'éternel. La vie maintenant a beau se répandre et changer, elle a beau nous disperser et nous menacer de tout dissoudre dans sa fuite incessante, notre être s'est enraciné dans l'immuable, et par toutes ses facultés, car il retrouve la part de chacune dans les attributs qu'il donne à la Divinité. L'intelligence contemple en elle l'infini du savoir; la conscience, l'infini de la justice; le cœur, l'infini de l'amour; la volonté, l'infini de la puissance.

N'importe les détours que les circonstances eussent imprimés à son développement, le genre humain, par la vertu de sa constitution, ne pouvait autrement, en ajoutant les siècles aux siècles, et les religions aux religions, que de parvenir à cette représentation. Il la devait produire à la longue, parce qu'elle se trouvait impliquée, dès l'origine, dans sa nature. Celle-ci renfermait la loi d'une évolution vers un idéal qui la réfléchirait elle-même dans l'absolu, quelle que fût d'ailleurs la part de l'accidentel, les digressions et la diversité dues à l'*alea* des lieux, des génies individuels et collectifs, des races ou des peuples. L'homme devait dans ce sens obéir à des impulsions mathématiques. Que l'on veuille bien, en effet, examiner ce qui entre dans la conception moderne de la Divinité, et l'on verra qu'elle renferme un alliage facile à décomposer. Étant données ces deux choses, une créature portée vers le savoir, vers l'amour, vers la justice et la puissance, et, dans cette créature, enveloppé au plus profond de son être, le besoin de l'absolu, le désir de la perfection même, la conséquence est fatale et devait apparaître un jour dans la chaîne du développement. L'humanité ne pouvait manquer de croître dans l'homme; à travers toutes les défaillances, toutes les fautes et tous les retards, il fallait qu'elle se fît jour ou bien qu'elle disparût. Mais

l'accroissement de l'humanité est celui de l'intelligence, de la justice, de l'amour, de la puissance. L'homme, dans son progrès, est porté à estimer toujours davantage, comme supérieure à sa nature physique, son existence intellectuelle et morale, et à concevoir celle-ci comme le fonds par excellence de son humanité; en même temps, l'idée de l'infini grandit et se moule sur la notion que l'homme, en se développant, se forme de lui-même. La représentation de l'infini monte tous les échelons de l'histoire, et le désir de la perfection, en s'unissant aux traits essentiels de notre être intérieur, finit par devenir ainsi la vision de l'infini dans l'humanité ou, ce qui revient au même, la vision de l'humanité dans l'infini.

L'idée de l'infini en soi, de la perfection abstraite, sans attributs ni qualification, n'eût pu satisfaire le sentiment religieux. Pour s'emparer de cette idée et se relier à elle, il fallait de toute nécessité que l'homme la conçût en contact avec lui. Affirmer simplement, au nom de la raison, l'existence de l'infini impossible à déterminer, de l'infini qui demeure dans la nudité philosophique, c'est, au regard de la conscience morale et religieuse de l'homme, proclamer quelque chose d'équivalent au néant. Cet infini, impalpable, impossible à voir, comme à éprouver, n'eût exercé aucun ascendant sur l'âme, parce que celle-ci n'eût jamais franchi l'abîme qui le séparait d'elle; parce que, ne le pouvant saisir, elle n'eût pu ni l'aimer, ni le rechercher, ni le suivre. L'absolu abstrait ne saurait nous émouvoir, et nous *édifier*. Or, l'âme religieuse veut être émue, elle veut être remuée, excitée, élevée au contact d'un absolu vivant. S'il ne lui parle en sa langue, comment pourront-ils se rapprocher, comment pourra-t-elle ouïr Dieu et répondre à ses lois? Si elle n'est un commerce de notre être avec l'infini, la religion n'est pas. Nous voulons posséder l'idéal, étreindre la perfection. L'absolu abstrait est un signe algébrique créé par la raison, mais le sentiment religieux ne vit pas d'algèbre. Les attributs placés en Dieu sont des ponts qu'il jette sur l'abîme de l'infini. Or, quels attributs l'homme pouvait-il donner à l'absolu, quelles propriétés pouvait-il mettre dans l'être parfait pour se le rendre accessible, sinon les attributs et les propriétés supérieures qui le constituent lui-même en le distinguant des autres créatures? Que l'on refasse l'histoire comme on voudra, qu'on en varie à son gré, je le répète, la partie contingente, cette histoire restant celle de l'homme, elle comprendra un développement du sentiment religieux qui est dans l'homme, et dont le terme inévitable sera la conception d'un être suprême, auquel nous prêterons l'infinité de nos propres attributs.

Le sentiment religieux, essentiellement créateur, a eu ses destinées comme ce qui est de nous; comme l'art et comme la poésie, comme la science, comme la politique et la liberté. Nos débuts en tout sont infimes. Ils sont prophétiques en tout, cependant. Le sauvage prosterné devant un caillou, devant un morceau de bois taillé de ses mains grossières, est le précurseur dans le temps, il est l'ancêtre de celui qui se prosternera quelque jour, en esprit, devant l'idéal de la justice et de l'intelligence. Ce que le sauvage supplie son fétiche de lui accorder, n'est-ce pas la félicité à la façon bornée dont il la conçoit? C'est la même chose qu'aujourd'hui l'homme religieux demande à son Dieu, avec cette différence qu'il met infiniment plus haut la source et les éléments de son bonheur. L'histoire du sacerdoce se confond derrière nous avec celle de la religion. Dans les lieux et dans les sociétés qui l'ont vu s'établir, toujours le même au fond, insatiable et rapace dans son ambition à confisquer les âmes, il faut remarquer pourtant qu'il n'a pu se constituer qu'aux dépens du sentiment dont l'homme est doué, et que, s'il a su le détourner à son profit, nulle part il n'aurait su le produire. Le flot jaillit des profondeurs humaines, et si les prêtres ont réussi à l'amener dans leurs canaux, il a toujours pris sa revanche en forçant les digues et en retrouvant sa pente naturelle.

Le sens religieux est susceptible d'éducation. Bien qu'il soit un patrimoine commun de l'humanité, on ne le voit pas s'exprimer d'emblée en ses formes les plus élevées, et l'on ne peut disconvenir qu'il existe à cet égard, entre les peuples comme entre les individus, des aptitudes différentes qui sont des degrés. Nous n'avons pas tous non plus, dans une même mesure, le sens du beau, ni celui du vrai, ou de la justice; personne ne prétend néanmoins que l'instinct du beau, du vrai, du juste ne soit inhérent à la nature humaine et propre à la qualifier. La plante appartient au règne végétal où qu'elle surgisse, mais, selon le sol et le climat, les flores se diversifient et s'écartent les unes des autres dans leurs figures et dans leurs couleurs, se distinguant également par leur beauté. Il en va de même de cette plante qui s'appelle l'homme. Notre âme, type de l'humanité, germe intangible né de l'esprit, se nourrit de l'esprit et croît dans son sein. La loi de son évolution religieuse est celle d'un mouvement du dehors au dedans. L'homme commence par l'adoration des forces extérieures, il finit par le culte des forces morales. Le naturalisme est l'alphabet des religions. L'Inde nous offre de ce naturalisme les figures les plus anciennes que l'his-

toire nous ait transmises. Indra, Varouna, Agni, les Marouts, Sourya et Savitri sont des personnifications de la lumière, de l'immensité, de l'air, du soleil. Brahma, l'être immatériel, foyer du monde, qui l'engendre et le conserve, est une conception postérieure et déjà beaucoup plus élevée : il représente un effort vers l'unité, que notre intelligence, dès qu'elle s'augmente, cherche invariablement. Dans une sorte de monothéisme du dehors, Brahma réunit en faisceau les forces et les phénomènes qu'une croyance élémentaire laissait dispersés au gré d'une imagination débordée confusément par le spectacle de l'univers environnant, et qui, dans la servitude de l'ignorance et de la crainte, déifie sans ordre ses premières impressions, ses premières terreurs ou ses premières joies. Des plateaux de la haute Asie, d'où elles se répandirent avec les dérivés de la race aryenne, les conceptions empruntées au monde extérieur se retrouvent, à des distances inégales de leur source, converties en des représentations moins étrangères à l'homme moral, dont les développements ont de plus en plus modifié ce fonds primitif de naturalisme. La Bible des Perses, le Zend-Avesta, auquel se rattache le nom de Zoroastre, nous révèle déjà une religion qui, du théâtre environnant, a pénétré jusqu'à celui de la conscience humaine. Le Parsisme ne divinise plus, en effet, des phénomènes exprimant surtout la nature physique; elle en adore qui expriment l'homme, et qui réduisent les premiers au rang de pures métaphores, images auxiliaires et subordonnées d'un plus haut langage. La lutte entre Ormuzd et Ahriman, entre les Dévs et les Amschaspands, en un mot, tout ce tableau du Zend-Avesta qui personnifie le combat du bien et du mal, et qui célèbre le triomphe définitif du premier, c'est presque la mythologie chrétienne : Dieu et Satan, les anges et les démons, la vertu placée au sommet de la hiérarchie religieuse, comme but des efforts de l'âme, comme juge des mortels et du monde à la consommation des temps. La secte des manichéens est née plus tard en témoignage de cette incontestable parenté. Mais dans le mazdéisme, on voit encore, comme à travers une traduction, les phénomènes physiques se refléter, en souvenir de l'origine, derrière les personnifications de l'ordre moral qui se substituèrent à eux. Ormuzd représente la lumière, Ahriman, les ténèbres; de leur conflit naît le crépuscule de la vie humaine, les alternatives d'un monde imparfait et mélangé. Il y a là déjà une large épopée de la conscience, un tableau poétique tiré de l'homme intérieur; mais il y a également la souvenance du

naturalisme primitif. C'est une transposition, autant qu'une évolution. Toutefois la religion a franchi ici, pour la première fois, la limite décisive; et, de l'obsession des forces extérieures, en se repliant sur elle-même, elle a passé au respect de l'homme et de son génie moral, reconnu supérieur à ses alentours. Dans l'Inde même et sur la scène où surgirent les ébauches originaires, le cycle religieux se dessine. Des Védas au code de Manou, quelle distance! Le naturalisme a cédé partout du terrain à des représentations et à des règles qui se réclament du dedans. La conscience humaine se laisse deviner à travers la surcharge de préceptes minutieux et d'observances puériles; elle luit à travers les mailles serrées de ce code étrange, comme l'azur d'une eau limpide à travers les filets du pêcheur. Dans le bouddhisme, qui s'élève contre le sacerdoce brahmanique et qui aspire à rafraîchir l'esprit des Védas, il y a de même une puissante tentative pour ramener la religion, des pratiques externes et formalistes, vers l'homme intime, pour détacher la conscience de la glèbe du phénomène, en la fixant dans la contemplation d'un idéal transcendant. Le bouddhisme est à sa manière, par sa tendance, une adoration en esprit. Son culte se fourvoie sans doute et va s'abîmer dans le quiétisme; mais on reconnaît, en l'étudiant sans parti pris, qu'il arrive à cette conclusion par un excès de spiritualisme, fruit d'une réaction outrée contre ce monde fugitif et transitoire, qui semble n'être qu'un décevant mirage au regard de l'absolu. Le bouddhisme se trompe sur nos devoirs, en nous vouant à l'immobilité en Dieu; qu'on se reporte cependant aux lieux, à la société, au temps où naquit sa doctrine, et l'on sera moins disposé à le traiter du haut de ses dédains. Le christianisme prêche l'action, mais ne prêche-t-il pas aussi l'ascétisme, et n'a-t-il pas créé de même des cénobites? Le bouddhisme noie l'esprit dans la contemplation et dans le repos, mais c'est par un désir effréné d'échapper à tout ce qui est fini.

La Grèce, bouture si féconde de la race aryenne, et qui a fleuri dans un sol nouveau avec un éclat d'originalité et une richesse incomparables, nous offre dans sa poétique religieuse la nature et l'homme amalgamés, avec prépondérance toutefois de ce dernier. La théogonie d'Hésiode et la mythologie d'Homère sont comme le fécond mariage des phénomènes extérieurs avec les attributs disséminés de l'humanité, et c'est l'art le plus délicieux qui préside à cette union d'où naquit tout un peuple de divinités. Dans ce Panthéon qui s'est rempli par degrés, à côté des dieux et des déesses les plus récents, il y a les ancêtres, vénérables personnifications des éléments, dans les-

quelles s'est introduit l'homme et son inspiration : c'est l'étincelle de Prométhée, c'est le souffle de ce grand poëte collectif qui s'appelle une nation. Jupiter est un écho d'Indra, le dieu de l'éther et du jour, assis dans son palais de feu, maître des nuages, du tonnerre et de la pluie. Il tient en ses mains la foudre, sceptre étincelant de l'orage. Neptune, le vieux Neptune, est l'Océan, mais il est plus encore le maître de l'Océan, comme Jupiter est le maître des cieux plus que le ciel même, le père des hommes et des dieux. Vénus est sortie, ruisselante de beauté, de la molle écume des flots, tandis que Vulcain sortait de l'imagination du peuple à la lueur des volcans. Apollon, fils de Jupiter, dieu du soleil pour les immortels, est le dieu de la poésie et des arts pour les hommes; Diane, sa sœur, née avec lui d'un même embrassement, est pour l'Olympe la déesse errante, la lune à la chaste et rêveuse lumière, mais elle préside en même temps sur terre à la chasse et à la pureté. Alors que le mythe chrétien porte la blancheur de Marie jusqu'à la conception immaculée, le mythe grec, qui jamais ne divorce avec la nature, en la laissant aimer, fait fléchir l'orgueil de sa céleste pudeur.

C'est avec une propension toujours plus marquée vers la personnification humaine que cet édifice, si charmant et si puissant à la fois, s'ordonne et s'achève. La base supporte le faîte, mais celui-ci s'élève bien au-dessus des représentations physiques dans les régions idéales. Son ensemble forme un admirable mélange de naturalisme et de psychologie fondus dans la plus belle poésie religieuse qui fut jamais : c'est le tableau des forces naturelles et des forces morales dans leur compensation et dans leur variété. Sur le tout plane le destin, la Némésis implacable et vengeresse. Mais ce balancement, cette diversité si harmonieuse, on ne la reverra plus. Cette adorable profusion, cette hiérarchie si bien ordonnée qui relie par une chaîne de poétiques fleurs la terre à l'Olympe; cet enlacement de dieux et de déesses, de demi-dieux et de héros, qui descendent insensiblement vers l'homme, toute cette œuvre exquise est destinée à s'engloutir dans une conception unique, taillée dans le pur roc de notre austérité. Hélas ! elles vont fuir, les déesses : Vénus, Diane, Minerve seront la proie du dieu célibataire qui règne seul dans les cieux dépeuplés. Le Jéhovah juif, agrandi et transformé par la compassion, ira se résoudre définitivement dans l'idée de la perfection morale, Père et juge des mortels.

Cette idée du Dieu un, elle perce sans doute à travers les voiles brillants de la mythologie grecque ; mais celle-ci, trop embarrassée de ses trésors, ne pouvait sortir d'elle-même : sa destinée était de périr, ainsi

qu'une végétation divine, sur le sol même qui la vit fleurir. La séve qui l'a nourrie n'est pas celle du monothéisme. Le monothéisme, en Grèce, marche dans les voies escarpées de la philosophie. Les croyances populaires commencent déjà à se flétrir au souffle de l'ironie, quand la notion de l'unité en Dieu s'élève et grandit dans la philosophie idéaliste de Platon, née de la métaphysique d'Anaxagore et de la morale de Socrate. Zoroastre et Platon, chacun à sa manière, inclinent vers l'idée chrétienne, et celle-ci, à son tour, à l'insu de ses fondateurs sans doute, a recueilli plus d'une inspiration venue du philosophe d'Athènes, par sa descendance bâtarde d'Alexandrie, plus d'une autre empruntée à Zoroastre, dans l'exil d'Israël aux bords de l'Euphrate. L'infini de Zoroastre et celui de Platon est un infini moral; Dieu, pour tous les deux, représente le Bien souverain et la Sainteté même, la source et le principe de toute élévation. Il est la limite au delà de laquelle ne se peut plus rien imaginer. Platon a vaincu la pluralité divine, ainsi que le naturalisme religieux. On le voit côtoyer l'Évangile dans ses plus sublimes élans. Dieu est à ses yeux l'Être par excellence, la suprême beauté, la suprême intelligence. Dans le *Timée*, il franchit en quelque sorte l'horizon qui sépare l'ancien monde religieux du nouveau. Il va puiser dans le cœur humain une parole qui est une lueur prophétique : « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers : il était bon. » Ce n'est là, à vrai dire, qu'un trait passager; faites-en le trait dominant, vous avez le Dieu-amour de l'Évangile, la paternité divine et, ce qui en dérive, l'universelle fraternité. Est-ce que Platon ne convie pas les âmes à chercher la ressemblance avec le Bien, avec la perfection d'où elles sont issues? « Soyez parfaits, dit Jésus, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. » Est-ce que Platon n'a pas aimé plus qu'aucun philosophe l'idéal de la conscience, la beauté, la justice, la raison confondues en leur principe? Toute sa doctrine se joue autour de cet idéal. Il est possédé de son désir à un si haut degré qu'il va, par contraste, jusqu'à concevoir les âmes détachées de Dieu, les âmes déchues, pensée très-voisine de celle du péché originel. Même la notion d'un rédempteur n'est pas loin, et quelques-uns veulent que le poëte philosophe l'ait exprimée. Cela est fort douteux, mais cela n'aurait pas lieu de nous étonner, et l'on ne devrait pas se hâter pour cela de crier au miracle; car cette pensée est dans l'ordre logique du sentiment religieux, qui après tout n'exprime ici comme ailleurs, en son langage emprunté au surnaturel, qu'une vérité conforme à la nature humaine, et qui, traduite en langue philosophique, revient à voir dans les plus

hautes personnalités des intermédiaires entre la créature imparfaite et la perfection que l'homme voudrait atteindre. On trouve cette notion, bien que confuse, avant le Messie du christianisme, dans le Mithra des Perses, l'ami et le médiateur, comme l'appelle Plutarque. Elle n'est pas étrangère dans l'Inde au culte de Vichnou. En Grèce, le culte des héros nous l'offre, en quelque sorte, sous la forme hellénique.

Platon est un moderne dans sa façon de se figurer l'idéal. Ce que nous appelons aujourd'hui le spiritualisme chrétien, c'est-à-dire le christianisme sans la légende du péché originel, des miracles, de l'enfer et de la résurrection, est quelque chose qui se balance entre la doctrine de Jésus et celle de Platon. L'Évangile attribué à l'apôtre Jean, n'a-t-il pas tenté une première transaction? Et pour que cette transaction pût être tentée, ne fallait-il pas qu'il existât des analogies? Gardons-nous cependant, par amour du parallèle, de méconnaître de profondes différences. Platon, en véritable aristocrate de la pensée, s'adresse à l'élite intellectuelle. Jésus s'adresse au cœur; il prêche son évangile, celui de l'amour, aux pauvres, aux infirmes, aux multitudes, que Platon dédaignait. Jésus, au contraire, dédaigne les superbes de la pensée, il raillerait plutôt la philosophie s'il la rencontrait. Quand Platon pousse jusqu'au raffinement un système subtilement enchaîné, Jésus ne se préoccupe guère de logique; sa parole jaillit d'abondance au contact de toute misère : pathétique, indignée, incohérente dans ses plus belles inspirations, elle est du peuple toujours et partout. C'est des entrailles de la douleur humaine qu'il la fait sortir comme un cri vers le Père et vers le Juge. Cette doctrine est l'antithèse véhémente de notre égoïsme, de nos haines et de nos iniquités. Elle n'a rien d'antique, surtout rien de grec dans son tempérament. Elle n'est pas sculptée, elle est pittoresque et dramatique. Elle est active et troublée, non pas contemplative. Ce n'est pas œuvre de raisonnement brodée d'art : je le répète, c'est un appel vibrant de la souffrance, une invocation presque sinistre à la puissance qui gouverne les mondes. Jésus a tenté de jeter un contre-poids céleste dans la balance des iniquités terrestres. C'est pour cela que sa parole est devenuè une sainte curée des malheureux. Mais Platon voit l'esclavage d'un œil tranquille. A peine s'il se souvient qu'Athènes éleva un autel à la Pitié. Il monte par l'échelle de la dialectique dans la sérénité éthérée de l'idéalisme, et, à cette hauteur, au-dessus de l'atmosphère où respire la foule, son esprit nous envoie plus de rayons que de chaleur.

Néanmoins, par des chemins si différents, Jésus et Platon se rencontrent dans cette même affirmation : Dieu est l'idéal vivant, Dieu est

la perfection. Toutes les fois que l'on voudra accoucher l'Évangile de son contenu philosophique, c'est le système de Platon que l'on rencontrera. La supériorité d'intelligence en Platon et la supériorité de cœur en Jésus s'appellent pour se compléter.

Le christianisme a ses antécédents les plus notoires chez le peuple juif, qui l'a couvé à son insu dans sa foi au Législateur du Sinaï. Jéhovah représentait surtout Israël; l'idéal religieux de Jésus emprunte davantage les traits de sa physionomie au genre humain. Il est le Créateur, le Père commun, et sa loi est la loi de tous; une loi d'amour : « Aimez-vous les uns les autres. » Une loi de perfectionnement intérieur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste qui est dans les cieux est parfait. » Une loi qui, sortie du cœur, fait au cœur un appel incessant : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Tel est, en abrégé, le christianisme : paternité divine, fraternité humaine, espérance et jugement. Il n'a pas été, il n'est pas le dernier mot de la morale et de la religion dans l'humanité, mais de Jésus date l'apparition, sous forme mystique et populaire, d'un idéal qui, agrandi à son tour et dépouillé de ses nuages, deviendra le culte même de l'absolu dans l'humanité. La parole inspirée du prophète de Galilée, — toute grande et fertile parole est inspiration, — a rafraîchi les âmes, elle les a fait reverdir dans la charité, alors qu'elles semblaient à jamais desséchées. Cette parole a été comme un bain fortifiant et régénérateur. Jésus ne fut pas un révélateur intellectuel; il fut un poëte, à la fois pathétique et doux, de la conscience humaine. C'est bien moins toutefois l'idylle que le drame de cette conscience qu'il a créé. Ivre du besoin de justice et d'amour, on sent déjà s'agiter en lui comme l'embryon d'un monde futur. A travers son enveloppe de miracles et de légendes, épaissie encore de toutes les additions grossières ou puériles des âges barbares qui suivirent; à travers toutes les altérations et les asservissements du sacerdoce, une chose ne cesse, en effet, malgré tout, d'attirer nos âmes et de se faire ressentir dans l'Évangile : c'est l'idée vivante de la perfection, principe et loi, espoir et salut du genre humain.

Notre Europe civilisée a beau se partager entre catholiques, protestants, israélites et libres penseurs; l'esprit de controverse ou de liberté a beau, dans ces divisions principales, introduire encore ses subdivisions, créer au sein de l'Église le schisme grec, enfanter d'autre part des gallicans et des ultramontains, sans oublier les néo-catholiques; tirer du protestantisme des calvinistes, des luthériens, des anglicans, des orthodoxes, des rationalistes, des unitaires, fractionner à son tour

la philosophie en théistes, en déistes, en panthéistes, en mystiques, en matérialistes et en positivistes : sur toute cette diversité règne et flotte l'idée de la perfection qui mène notre siècle et l'humanité. Nous sommes les fils et les serviteurs de cette idée, qui surnage et palpite dans l'atmosphère des âmes affranchies de la lettre. Que l'on se dise chrétien ou non, qu'importe? Il s'agit ici de bien plus que du christianisme, il s'agit de l'humanité, dont celui-ci ne fut qu'une phase dans l'ordre religieux.

Mais nous sommes arrivés sur le terrain du litige. La conscience morale de l'homme a créé son objet définitif dans le culte de la perfection. Elle a d'elle-même engendré ce qui constitue, à son égard, la vérité, sans souci de ce que l'intelligence humaine, s'armant de l'étude des faits et guidée par l'expérience, pourrait découvrir de son côté. Longtemps retenue dans le giron religieux, la science est relativement récente. La Grèce a jeté quelques lueurs avec Pythagore et surtout avec Aristote; mais l'observation méthodique ne s'est vraiment constituée, elle n'a inauguré une marche suivie que longtemps après la dernière création religieuse dont la conscience humaine ait ressenti les effets. La science est moderne et ne date comme effort collectif que de Galilée et de Bacon. Depuis lors, elle a définitivement consacré sa méthode ainsi que ses droits et n'a plus cessé de marcher dans son indépendance. Mais la raison, qu'elle se glorifie de servir sans partage, l'a mise définitivement en contact avec les œuvres du sentiment religieux. L'Église, abritée derrière le miracle, avait pressenti sa rivale, et l'avait prévenue en la mettant à ses gages. Au xv[e] siècle, les choses prennent une tournure différente, et si rapide a été depuis l'essor de l'intelligence affranchie, si rapides ses accroissements, que c'est la religion qui, aujourd'hui, se trouve appelée à rendre compte de ses affirmations à la science. Cette situation devait se produire, car l'être intelligent, une fois en possession de lui-même, ne peut sanctionner un schisme durable entre ce qu'il sait et ce qu'il croit.

L'idée de la perfection, tombée, ainsi qu'un fruit lentement mûri, de notre être moral, n'est-elle qu'une pure création, une œuvre d'art dont notre conscience serait l'artiste; ou bien est-elle une réalité vers laquelle notre âme se serait acheminée en développant en elle la force de l'absolu dont elle relève? En d'autres termes, l'idéal que nous appelons Dieu est-il quelque chose hors de nous, ou bien seulement un spectre divin, la projection de notre propre essence dans l'infini? Est-ce l'humanité idéale que nous adorons sous les traits de la divinité, ou faut-il en croire le philosophe Hemsterhuys, affirmant

qu'un seul soupir du cœur vers le meilleur, le futur, le parfait, est une démonstration plus que géométrique de la nature de Dieu ?

C'est dans cette alternative que se débat de nos jours la crise religieuse.

Les problèmes se circonscrivent et se précisent à mesure qu'ils approchent de leur solution. Ils finissent par s'établir sur un point unique, d'où dépend tout le reste. Pendant longtemps les esprits errent à l'entour de ce point sensible ; une fois entrevu, il n'y a plus moyen de l'éviter. On lutte alors pour cette position. Qui l'emportera ici? Est-ce que l'homme reniera son cœur pour suivre sa raison, est-ce qu'il renoncera à sa raison pour obéir à son cœur?

II

Le sentiment religieux, se concentrant toujours davantage dans le for intérieur de l'homme, s'est développé comme si la nature n'existait pas, et même, à beaucoup d'égards, en sens inverse de la nature. La raison a pris sa revanche en ignorant l'idéal : elle n'a pas cherché ce que l'homme désire que soient les choses, mais uniquement ce que les choses sont en réalité.

Ce qui est constitue le vrai. La science est donc chez elle partout où se produit quelque fait observable, partout où surgit un phénomène que nous puissions saisir, soit par les sens extérieurs, soit au dedans de nous par la faculté que nous avons de percevoir les mouvements de notre corps ou ceux de notre âme, nos sensations et nos sentiments, nos idées et notre vouloir. La science n'a pas d'autre limite que le phénomène. Aujourd'hui, elle est installée dans toutes les divisions que comporte l'ordre phénoménal, elle est entrée dans l'histoire de l'homme, aussi bien que dans celle du globe; elle ne se borne pas à étudier la constitution intime des éléments, des plantes, des animaux, à pénétrer les rapports et les différences, les métamorphoses particulières et leur connexité avec la métamorphose générale et planétaire : elle analyse notre être intellectuel et moral, comme notre être physique; elle a pris pour objet de ses investigations le développement de l'espèce sous toutes ses formes, ainsi que celui de l'individu. Soit qu'elle recherche avec Newton, Laplace, Arago le mouvement et la

formation des corps célestes dans l'immensité, qu'avec Œrsted ou Berthollet elle poursuive le jeu des affinités élémentaires entre les atomes de la matière pondérable; qu'elle constate avec Haüy la formation régulière et symétrique des cristaux, la transformation des plantes avec de Candolle ou Gœthe; qu'elle nous enseigne avec Bichat le concours des organes dans la vie, leur substance et leur plan dans la physiologie humaine; qu'elle classe et distingue les êtres avec Cuvier ou qu'elle les ramène avec Geoffroy Saint-Hilaire à l'unité de type et de composition; que, s'élevant plus haut, elle atteigne l'homme en des sphères supérieures, qu'avec le psychologiste elle observe ses facultés internes et les considère dans leurs fonctions spéciales et dans leur fonction commune; qu'elle relève enfin avec Kant le plan et le mécanisme de la raison au compas de la raison même, ou que, sortant de la contemplation de l'homme abstrait, elle s'embarque avec Montesquieu sur les flots de l'histoire, et qu'elle y plonge pour dérober, par d'autres moyens, à l'esprit des lois les lois de l'esprit : quoi que fasse la science et qu'elle entreprenne, dans tous les sens, son investigation aboutit à la notion de rapports qui se compliquent avec les combinaisons et les phénomènes, mais qui, connus ou inconnus, se proposent à notre esprit comme la révélation de l'enchaînement en tout ce qui est, de l'unité en tout ce qui devient ou se dissipe dans l'espace et dans le temps.

Au delà nous entrons dans la région des conjectures impossibles à vérifier; nous sortons de la science. Cependant, une vérité, un fait se trouvent acquis, c'est l'identité de l'être universel. La philosophie de l'identité est un aspect principal de la science au XIXe siècle; tout semble s'y précipiter, et le naturaliste la proclame aussi bien que le métaphysicien. Sur ce point, Geoffroy Saint-Hilaire se rencontre avec Hegel. L'unité existe dans l'univers, et les lois de l'univers sont les formes de l'unité. La science nous conduit vers cette proposition sans autre secours qu'elle-même. Mais l'unité présente partout, raison intrinsèque de tout ce qui est, de tout ce qui devient, de tout ce qui disparaît, l'unité qui, sous la forme de lois, se proclame en tout et en moi-même, je ne la saisis qu'à travers la diversité des êtres et des phénomènes où elle circule : partout apparente, en elle-même, elle se dérobe à mes formules. Condamné à ne voir l'un que dans le multiple, je ne puis connaître l'être universel à l'état de cause première. Il faudrait pour cela que je fusse l'être universel, et que la partie pût s'égaler au tout. L'unité seule est au point de vue de l'unité, elle seule pourrait considérer le fini dans l'infini, alors que l'homme ne peut apercevoir l'infini que dans le fini, et regarder les choses, non

de haut en bas, comme le ferait une conscience générale, mais de bas en haut, comme est contrainte de le faire une conscience limitée.

Toutefois, si nous ne pouvons connaître l'infini en soi, nous pouvons savoir ce qui n'est pas l'infini. La pensée que la création est l'œuvre d'un être, et non de l'être, l'œuvre fabriquée d'un personnage, fait sourire celui qui observe la genèse éternelle. On ne remettra pas la raison au maillot, et sa vieille nourrice, l'Église, n'a plus de mamelle qui la puisse alimenter : la raison repose désormais sur le sein même de la nature et boit la séve intarissable de la création. A voir naître la plante, germer l'homme moral et l'homme intellectuel dans l'homme physique, les choses sortir les unes des autres par la filiation lente des métamorphoses, la mort naître de la vie et la vie de la mort, les astres se mouvoir en des orbites fixes autour d'un axe invisible, la mer respirer dans le flux et le reflux; tout ce qui existe et se forme obéir au rhythme cadencé d'une harmonie interne qui, sans cesse, triomphe du chaos, il est impossible de ne pas concevoir le principe des choses, la raison universelle comme inhérente à la nature, reliant, portant et développant en elle la profusion vertigineuse des formes et des mondes, l'exubérante variété des existences qui peuplent les océans, le sol, les bois, les airs. Ce fourmillement de la vie qui déborde et se rit de l'immensité, atteste la présence et la vertu de l'infini créateur.

La raison étayée de l'observation nous conduit jusque-là. Le sens religieux peut-il s'en contenter? Ce qui pour la science est un point d'arrivée, semble être pour lui tout au plus un point de départ. Une distance immense resterait à franchir, si le savoir doit rejoindre le sentiment religieux. Arrivé à cette limite de la révélation positive, j'ai souvent tenté de franchir le passage, et je suis toujours revenu sur mes pas, las et découragé. Beaucoup d'autres ont fait de même sans doute. Serait-ce qu'il n'y a pas de transition possible, et qu'il existe vraiment entre le cœur et la raison, entre la science et le besoin religieux un gouffre sans rives? Aujourd'hui, je ne le crois plus, et je lis une même vérité, une même révélation dans la nature et dans la conscience.

En considérant les lois que découvre à la science la portion des choses accessible, je reconnais d'abord qu'elle se peuvent toutes réduire à la solidarité et au développement. Les lois qui nous montrent

comment les parties s'engrènent dans l'ensemble et se supposent, nous disent que l'univers est indivisible. Les lois qui nous montrent comment les existences distinctes augmentent, soit dans leur orbite particulière, soit dans l'orbite commune qui les implique, nous disent que le principe de l'indivisibilité universelle est en même temps un principe de mouvement universel, et que, s'il relie les parties dans l'espace, il les relie également dans la durée. La solidarité et le développement embrassent la création dans le temps et dans l'étendue; c'est par eux que tout devient et que tout s'ordonne. Les lois qui forment la charpente idéale ne sont que les variantes de ces deux traits distinctifs des phénomènes. Le naturaliste et l'historien ne peuvent rien découvrir qui ne soit une forme du développement ou bien un mode de la solidarité. Ils se peuvent convaincre aussi, à tout propos, que ces deux aspects de l'être rentrent l'un dans l'autre. L'ensemble qui s'offre aujourd'hui simultanément représente une lente gradation : il est, dans son indivisibilité, la durée concentrée sous la forme de l'étendue. Des milliards de siècles vivent et coexistent dans l'heure présente. L'espace n'est rien que l'expression de cette coexistence, comme le temps n'est rien que le mot sous lequel nous désignons la série.

Il y a toutefois dans le fait du développement quelque chose de plus que dans celui de la solidarité. Il y a en germe toute la théorie du progrès, qui résume la pensée contemporaine.

Personne ne conteste le mouvement dans l'univers. Mais cette évolution indéniable des phénomènes de la vie, obéit-elle à une loi de perfectionnement qui la conduise du moins au plus? Le ressort se fait-il sentir de telle sorte dans la nature, que celle-ci se montre soumise à la loi d'une impulsion ascendante? Y a-t-il dans les métamorphoses quelque chose qui les gouverne, et ce quelque chose est-il un principe d'accroissement?

Trois opinions capitales se sont formées sur cette question, que la science moderne a mise à l'ordre du jour, et qui, selon qu'elle est résolue dans un sens ou dans l'autre, rejette loin de la philosophie ou ramène vers elle les données positives de l'expérience. Voici comment s'exprime à ce sujet un critique autorisé : « Au lieu de croire que la population terrestre a été constamment en s'appauvrissant, les naturalistes sont généralement d'accord aujourd'hui pour admettre qu'à de nombreuses reprises des êtres nouveaux ont apparu sur le Globe à mesure que disparaissaient les anciens; mais on a voulu expliquer ce remplacement mystérieux, et de nouveaux mystères se sont produits.

Ceux qui considèrent les espèces animales comme absolument invariables, sont forcés d'admettre qu'il y a eu plus d'une création, et font intervenir la puissance divine chaque fois qu'ils rencontrent une espèce nouvelle : ils refusent de reconnaître une filiation quelconque entre les animaux actuels et les animaux éteints, une marche progressive de l'imparfait vers le parfait dans la succession chronologique des êtres. Ceux, au contraire, qui ont accepté, en les modifiant plus ou moins profondément, les idées de Lamarck, admettent que les espèces animales se sont transformées d'âge en âge, par suite des révolutions physiques dues au lent refroidissement de la terre et aux violents cataclysmes qui en ont tant de fois brisé et accidenté la surface. Au lieu de chercher uniquement dans la nature externe le cours des changements qu'a subis la nature animée, l'illustre Geoffroy-Saint-Hilaire les fit découler d'une cause qui leur serait inhérente et serait *l'un des attributs mêmes de la vie*. Un plan unique préside, suivant lui, au développement de toutes les formes organiques, et les variations multipliées que nous y observons sont dues à l'action variable de cette force, sans cesse contre-balancée par une force contraire, qui impose des limites à la fécondité créatrice de la nature [1]. »

L'hypothèse de Cuvier, qui admet une apparition simultanée de toutes les espèces, réduites par des extinctions successives et modifiées par de grandes migrations, est définitivement abandonnée, à la suite des découvertes de la paléontologie, si admirablement inaugurée par Cuvier lui-même. Aujourd'hui son auteur serait, on n'en peut douter, pour les créations successives. Se rangerait-il cependant à l'opinion de Lamarck, à celle de son grand émule Geoffroy-Saint-Hilaire, ou bien souscrirait-il aux vues de M. Agassiz, le plus ingénieux et le plus ardent défenseur du progrès dans la nature? Serait-il avec Darwin, qui, formulant la théorie du perfectionnement par le droit de la force combiné avec le jeu des croisements, théorie plus hardie que toutes les autres, sinon plus plausible, a ranimé la controverse en y jetant le ferment d'une nouvelle hypothèse? — J'ignore de quel côté irait l'initiateur de la paléontologie et ce que lui diraient toutes ces créations de plantes et d'animaux ressuscitées sous nos yeux, à lui qui, le premier, fit sortir des témoins du passé de la poussière des âges. Je laisse de côté le débat et les différentes opinions qu'il a suscitées, et je me borne à remarquer que ces opinions diverses portent moins sur le fait même du développement progressif des êtres que sur le *mode*, sur les

[1] A. Laugel : *Science et Philosophie*.

voies et les moyens de ce développement. Quant au progrès même, je ne vois pas en effet qu'il soit possible de le nier. L'étude de la nature nous l'impose. Il est incontestable dans l'histoire de l'humanité, incontestable dans celle des individus ; il gouverne l'évolution physiologique depuis la forme embryonnaire jusqu'à l'épanouissement définitif de la vie et de l'organisme. La plante, l'animal, l'homme, la société issue de l'homme, attestent tour à tour une métamorphose ascendante. Mais la nature est une : le progrès ne peut pas être ici, s'il n'est pas là. Il ne règne nulle part, ou bien il règne partout. Il est une loi, la loi et la forme du mouvement — qui est universel. Ceux qui le contestent dans l'histoire du globe, comment l'admettent-ils dans celle du genre humain ? Le genre humain, avant de le démontrer par son histoire, ne l'avait-il pas consacrée par son avénement ? L'apparition de l'homme, si longtemps retenue, s'opérant enfin après tant de genèses superposées, est une preuve assez éclatante que le progrès est un fait, et que, si nous sommes devenus ses ouvriers, c'est parce que nous sommes sortis, à l'heure opportune, de cette force qui a manié le globe, et nous a rendus créateurs par une délégation de sa puissance. Si le progrès n'était pas derrière nous, et si nous n'étions pas son ouvrage, il ne pourrait pas être devant nous, et notre œuvre propre, la civilisation, ne pourrait le révéler. Cette seule considération ne me permet pas le doute, et, ne dussé-je rien connaître de la nature avant l'homme, je n'affirmerais pas moins avec une entière certitude, parce que le progrès est dans l'homme, qu'il est dans l'univers entier. Mais, grâce aux découvertes de la science moderne, la paléontologie est dès maintenant un livre ouvert ; toutes les pages n'en sont pas tournées, toutes celles que nous avons sous nos yeux ne sont pas déchiffrées : nous en savons assez cependant pour voir le parallélisme qui fait qu'à des milieux toujours plus propices au développement de la vie, répondent des formes toujours plus perfectionnées, c'est-à-dire plus développées, de la vie elle-même [1]. Il existe entre le milieu et la force organisatrice une correspondance qui n'est jamais en défaut. Tel est l'enseignement résumé de la paléontologie, c'est-à-dire de l'histoire des formes végétales et animales dans leur rapport avec l'histoire du globe. La paléontologie est la rencontre,

[1] M. H. G. Bronn a publié sur ce fait de la correspondance des milieux ambiants avec la force créatrice progressive, un livre très-intéressant, qui est sorti d'un mémoire présenté par l'auteur à notre Académie des sciences et qui a été couronné par celle-ci en 1857.

Le livre (Suttgard, 1858) a pour titre : « *Recherches sur les lois du développement du monde organique pendant la formation de la surface terrestre actuelle.* »

dans le passé, de la physiologie avec la géologie. Cette belle science fait pour le globe et pour ses habitants ce que l'histoire proprement dite fait pour notre espèce : elle enseigne les lois du mouvement, en dévoilant, en arrière de nous, la solidarité et le progrès.

Chaque transformation du globe appelle de nouveaux êtres, détruit ou modifie les anciens. Les conditions de la vie changeant, il est inévitable que les formes de la vie changent en s'y adaptant. Que ce soit par des coups de théâtre ou par de lentes évolutions, la scène graduellement ou subitement modifiée évoque des acteurs, en expulse d'autres. Le rôle de ceux-là commence parce que le rôle de ceux-ci est fini, mais nul appel, qu'il soit pour la vie ou pour la mort, ne saurait être faux : les acteurs qui s'en vont et les acteurs qui viennent partent ou arrivent à l'heure prescrite, et obéissent à la même loi. Où est l'invisible souffleur? Il est dans le progrès qui préside aux variations de l'immensité.

Qu'on omette le détail et les retours de la série organique, on verra que, dans l'histoire de la nature avant l'homme, ainsi que dans celle de notre espèce, les décadences partielles ne sont que des incidents, si elles ne sont des formes mêmes du développement général. Les périodes géologiques, depuis l'époque silurienne, qui est celle des crustacés, des mollusques et des zoophytes, jusqu'à l'époque tertiaire qui voit surgir les mammifères, et finalement l'homme, sont des étages sur lesquels s'appuie la vie pour s'élever à des combinaisons plus multiples et plus riches en même temps que plus concentrées. A mesure que les terres « s'articulent », selon l'expression d'Alexandre de Humboldt, l'existence se marque en des images moins imparfaites, qui semblent reproduire les précédentes, mais à la façon du tableau qui sort de l'ébauche. Quelques espèces ont enjambé d'une période à l'autre; cependant les espèces plus nombreuses qui ont péri, ont-elles réellement cessé d'exister? Non, elles sont impliquées dans les existences présentes, comme tout perfectionnement l'est dans les antécédents qui lui ont permis de se produire. On a trouvé, de nos jours, dans l'évolution physiologique de l'individu, à l'état de résumé hiérarchique, la vie végétale et la vie animale qui le précédèrent dans l'ordre du temps et qui lui servent de support. M. Agassiz est allé jusqu'au bout de cette piste. A ses yeux, les espèces inférieures offriraient les images prophétiques des espèces supérieures. Une espèce antérieure serait à celle qui la dépasse ce que l'embryon est à l'être développé; celui-ci, à l'inverse, aurait une existence rétrospective : il lui faudrait reprendre tous les échelons de la création, et

refaire en abrégé, avant de s'élever plus haut, l'histoire de ses développements jusqu'à lui. Il serait dans ses phases embryonniques ce que les êtres antérieurs furent dans leur état définitif, il commencerait son existence propre où ceux-ci auraient fini la leur. Dans cette opinion, les êtres qui traversent le plus grand nombre de métamorphoses seraient aussi les moins imparfaits.

Mais je quitte la région des controverses. La doctrine du progrès organique et planétaire, quelques lacunes qu'elle présente encore dans le détail, est indéniable dans ses lignes générales. A qui cependant, malgré tout, refuserait de voir dans l'évolution de notre globe et de ses populations autre chose qu'un mouvement incohérent, je me bornerais à demander s'il admet que l'homme soit une créature moins imparfaite que l'huître. Les mollusques, avec les crustacés et les zoophytes, représentent les rudiments de la vie sur notre globe. Entre les mollusques et l'homme, sous le rapport organique, n'y a-t-il pas la même distance qu'entre le crapaud et l'Apollon grec, sous le rapport de l'art et de la beauté ? De quelque façon que la science remplisse cette lacune de l'homme au mollusque, elle ne peut autrement que de la remplir, parce que la création a procédé de la sorte, et que l'étude de la création est l'objet de la science. On se tromperait sans doute en comblant l'intervalle par une succession régulière. Le progrès avant l'homme n'a pas suivi la ligne idéale d'une filiation mathématique ; il a poussé bien des jets en sens divers, et dont beaucoup, ainsi que des branches parasites, n'ont point porté de fruits. Il y a de même dans l'histoire de notre espèce, qu'on a si bien nommée une création continuée, des non-valeurs que le développement néglige, des digressions qui le font dévier, et souvent même, semblent lui imprimer, non-seulement des écarts, mais de vrais reculs. Cela ne doit pas nous induire néanmoins à contester le développement ; sur un point ou sur l'autre, il reprend son essor, et, des termes supérieurs de la vie, à une époque donnée, fait des points de départ pour un mouvement supérieur. Si le progrès se voile dans le détail, il se découvre dans l'ensemble. A voir la nature telle qu'elle se présente, quand on la contemple d'assez haut pour apercevoir la filiation générale de la vie à travers les âges géologiques, elle ne permet pas qu'on hésite. Du règne minéral à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal le plus complet à l'homme, il y a des échelons à gravir. Et dans ces catégories générales, en chaque règne, il y a place encore pour une échelle infiniment graduée. L'observateur ne cesse de découvrir des intermédiaires, jusqu'à ces êtres qui flottent entre deux et qu'on pourrait nommer des

êtres frontières. Si, pour répéter le vieil adage, la nature ne fait point de saut, la vie, quelles que soient les circonvolutions qu'elle suit, ne cesse non plus de s'élever par un double rhythme d'expansion et de concentration : d'un côté, multipliant les organes, les facultés et les fonctions, tandis que de l'autre elle ramène cette plus grande variété à une unité plus puissante. Il faut bien que le nœud se resserre à mesure qu'augmentent les rayons. Nous voyons ainsi comment l'univers, le tout vivant, un et multiple, se réfléchit dans le moindre organisme, et rappelle l'être général dans l'être particulier.

Le globe sur lequel le genre humain poursuit ses destinées, a dû ses transformations à un ressort caché, lequel, comme s'il se détendait peu à peu en des conditions plus favorables, détermina l'ascension des phénomènes. Et la force générale qui meut notre globe doit être celle qui meut tous les globes. Une supposition contraire heurte la raison de face. Dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, tout gravite dans le giron du progrès. L'infusoire imperceptible, aussi bien que le soleil qui lui envoie sa lumière et sa chaleur, relève de sa loi. La fleur qui naît le matin et qui s'effeuille le soir lui doit son sort, à l'égal de l'enfant qui vient d'ouvrir ses yeux au jour, et qui porte en lui une force qui le fera grandir, traverser des phases de croissance et puis de déclin. Dans le sein maternel, déjà, il appartenait au progrès ; et ce que nous appelons la naissance n'est que son entrée dans un milieu propice à des développements préparés dans l'élaboration obscure qui l'y conduisit. Le conflit des existences et des éléments peut arrêter le développement ou le faire dévier. Cela ne prouve pas que la loi du progrès soit vaincue. C'est au contraire, par elle, que disparaît ce qui la contredit. La même loi qui fait vivre est la loi qui tue. Rien ne démontre mieux son empire que les anomalies et les monstruosités. Le monde phénoménal est plein d'outrages apparents à l'idéal ; il renferme, en des nuances et des degrés infiniment variés, une part immense pour l'accident. A dire vrai, peu d'existences, aucune peut-être ne se produit, à laquelle ne s'attache une dérogation plus ou moins sensible à la force qui gouverne les types et les organismes : presque chacune porte sa part d'anomalie ou de monstruosité. Le dépérissement, qui mène à la mort, n'est que l'image renversée du progrès ; s'il n'y avait pas de progrès, il n'y aurait pas de dépérissement. Il n'est pas de montagne qui n'ait double versant, et pour qu'on la puisse descendre, il faut qu'on la puisse gravir. Le flot de la vie monte et s'abaisse dans l'universel océan ; c'est pour remonter encore. La mort inévitable, la dissolution de tous les êtres composés, qui vécurent à l'aide

d'un assemblage, ne peut être au regard de l'ensemble qu'une expression et non pas une négation du progrès.

III

Le progrès est donc le gouvernement de l'univers. Ce fait capital nous ramène au sentiment religieux. Celui-ci nous a livré son secret, il est l'effort vers la perfection. Mais l'effort vers la perfection est précisément la cause de notre développement. L'homme est un phénomène conscient, et conscient de l'infini. On l'a appelé un collaborateur de Dieu. Cette définition n'est pas une simple métaphore, elle se justifie rigoureusement. La vérité souveraine pourrait seule rassasier notre intelligence, l'amour souverain notre cœur, la souveraine justice notre volonté. De cet effort que l'homme, être fini, tente vers l'infini, résulte l'évolution de l'individu ainsi que celle de l'espèce. L'âme humaine grandit uniquement par les sollicitations de l'idéal en elle, et comme l'influence du soleil se fait sentir aux plantes par la lumière, la chaleur et l'électricité dont il les pénètre incessamment, la perfection, ce soleil voilé des âmes, invite celles-ci à la vie, les excite au mouvement par les rayons qu'elle leur communique. Nous sommes arrivés à comprendre que la lumière, la chaleur et l'électricité, agents du développement organique, ne sont apparemment que les émanations diverses d'une même substance : nous devons croire que la science, la justice, l'amour, leurs analogues au regard de l'esprit, représentent à leur tour des manières d'être de l'activité universelle. Ils ne sont pas l'infini ; mais ils sont des forces dérivées de l'infini, des formes de l'harmonie vivante qui pénètre le monde moral. A l'origine, ils se rencontrent. N'est-ce pas une preuve déjà de leur identité que ce qui est juste renferme la raison, que ce qui est raisonnable à son tour renferme la justice? La justice, l'amour, élèvent et relient ; ils se montrent par là de même essence, et procédant de la puissance universelle qui agit sous les modes du progrès et de la solidarité.

La nature et l'homme poursuivent la même fin, la nature dans l'homme, l'homme dans la nature, en associé libre de la perfection dont il rêve l'empire. Nous pouvons nous soustraire à cette obsession de l'absolu, amoindrir en nous, et même étouffer la soif du divin. Mais il est certain que le divin se venge, et que la mesure où les individus,

les peuples et les sociétés l'accueillent, est ce qui leur assigne leur rang et leur autorité. Il n'y a donc pas d'abîme entre l'homme qui cherche l'infini, et la nature qui lui obéit sans le connaître et sans le désirer. L'impulsion est la même, la loi est identique. Seulement, dans l'homme, la loi de la création se fait vivante; elle palpite dans son cœur qui l'appelle amour, elle remplit sa conscience qui l'appelle justice, elle entre dans son intelligence qui l'appelle vérité. La nature, si elle n'était que finie, ne pourrait engendrer le progrès ; elle resterait invariable. Si elle n'était qu'infinie, elle s'arrêterait dans l'absolu. Le progrès démontre le fini et l'infini, à la fois distincts et inséparables ; il est l'expression de leur rapport. Mais c'est ici la douleur de l'homme, son infirmité et sa grandeur, comme la grandeur et l'infirmité de tout ce qui existe. La création est condamnée à ne pouvoir dépouiller le fini, à ne pouvoir atteindre l'infini. Il n'est pas de repos pour elle, la perfectibilité est son essence, non la perfection. Les destins de l'homme se rattachent à ceux de l'univers :

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> . . . .
> Imparfait ou déchu, l'homme est le grand problème.

Cependant notre âme voudrait briser son frein et s'échapper dans la liberté. Elle y arrive, en quelque manière, par le culte du divin ; mais c'est par la pratique et le constant désir du mieux que, sans rompre le cercle où l'enferme le monde, elle s'augmente et s'élève sans cesse. Le cercle élastique de ses accroissements s'étend dans l'immensité : ainsi fait l'ondulation qui, née d'un premier contact, va s'élargissant sur la calme étendue ~~des flots.~~ Les cercles de notre progrès n'ont d'autre rivage que Dieu, ils ne pourraient s'étendre qu'en embrassant ce qui n'a pas de limites. L'intelligence de notre nature finie nous prescrit de renoncer à contempler ou à posséder l'infini en soi ; mais quoi ! nous faudrait-il renoncer à vivre de la lumière parce que nous ne pouvons absorber son foyer ? S'attacher à l'infini sous les formes où il se présente à l'homme, c'est satisfaire au devoir. Notre destinée est là, parce que notre destination y est.

+ d'un la[c]

Et c'est par ce côté que j'aborde la dernière exigence de la conscience religieuse. Le perfectionnement est la loi morale : Dieu présent en nous éveille l'effort vers lui, il nous commande le développement de notre être. Mais ce développement, en quelque mesure que nous le réali-

sions, selon ce que nous auront permis les circonstances et la volonté de bien faire, doit-il aboutir à un anéantissement complet dans la mort? L'âme religieuse pose cette question, elle ne cessera de la poser, dût-elle ne jamais la résoudre. Celui qui se sera efforcé de gravir la rude pente du devoir, celui qui n'aura pas perdu de vue les cimes lumineuses, doit-il rouler, après tant d'efforts, dans le vide éternel? S'il en est ainsi, le progrès n'est qu'un leurre, et la création entière une fantasmagorie lugubre. Si notre besoin de l'Être suprême doit rimer en définitive avec le suprême néant, il n'y a qu'un mensonge d'un bout de l'univers à l'autre. Une pareille philosophie, destructive de toute science et de toute morale, serait celle du suicide. Le progrès ne peut être une vérité dans l'ensemble et une fiction dans les détails; car il n'est pas d'ensemble sans éléments qui le constituent. Pouvons-nous imaginer qu'aucun atome soit détruit? Non, seules les combinaisons se forment et disparaissent; la naissance, la mort ne sont que l'ombre des métamorphoses. Mais la métamorphose n'atteint pas ce qui est, elle n'atteint que ce qui devient.

Il s'agit donc de savoir si l'âme participe uniquement du devenir, ou si elle participe également de l'être. Il s'agit de savoir si l'âme est, ou si elle n'est pas. Quant à moi, je sens que l'âme *est*, et je sens aussi qu'elle devient, qu'elle résulte en un sens et qu'elle se développe. Je la vois mûrir au contact du monde, mais j'éprouve aussi qu'elle est enracinée dans l'éternel, et que son fonds est l'absolu. Comment une chose qui n'est pas se développerait-elle? L'organisme, formé d'un mélange, le globe et toutes les conditions terrestres qui nous enveloppent, le milieu de la nature et de la société, ne sont pas l'âme, ils sont les conditions d'une évolution de l'âme. Ils ne créent pas la substance que je sens et que je reconnais, ils l'appellent à se manifester; ils stimulent, sollicitent des énergies latentes par la douleur et la joie, par le besoin et la jouissance. Ils tirent l'être, non du néant, mais de l'inertie, où il existe sans conscience de lui-même, où il existe, mais ne vit pas, ne devient pas. Le contact des phénomènes, le conflit social nous soutirent la vie en nous appelant à réagir; ils font apparaître, mais il ne font pas exister ce qui demeurait caché. C'est de la sorte, à peu près, que le choc dérobe l'étincelle à la substance qui la tenait cachée. L'être enseveli dans la léthargie de l'inconscience, l'être qui s'est revêtu d'un organisme individuel par le fait de la génération, est mis en rapport avec un milieu spécial et forcé de se produire au contact du dehors. Il se peut qu'il se replie et qu'il rentre dans l'inconscience, après avoir

traversé la phase présente et s'être livré au développement intérieur qu'elle lui imposait : il subsiste néanmoins. Il s'est enrichi des progrès accomplis ; une impulsion nouvelle, des contacts ultérieurs peuvent le ramener à la vie phénoménale. Dans le sommeil sans rêve, dans la syncope, l'être perd la notion et le sentiment de l'individualité, il perd ce que nous appelons le *moi;* il ne se perd pas lui-même. Confondre le moi avec l'âme, à la façon des vieilles psychologies, mène droit à la négation de l'âme substance au nom de la physiologie. Ce n'est pas là, je crois, ce qu'on prétend démontrer [1]. Chaque réveil est une résurrection. L'âme humaine n'est pas la conscience humaine, elle n'est pas le moi, puisque le moi a surgi, puisque la conscience naît et qu'elle s'évanouit; mais en revanche, puisque la personnalité est sortie de l'âme à l'appel de certaines conditions extérieures, et qu'elle peut renaître après avoir disparu, il est prouvé que l'âme comprend quelque chose d'essentiel et qui renferme l'aptitude à devenir conscient avec le secours d'un milieu déterminé.

Je ne sais pas ce qu'est mon âme, ou ce qui fait l'essence de la vie en moi; mais je ressens la présence d'une énergie qui, enfermée dans le temps et dans la durée, aspire à sortir du temps et de la durée, quelque chose qui, par conséquent, prouve son affinité avec l'infini. Si j'ignore le comment, je n'ignore pas le fait. Plus il y a de cette attraction vers l'infini, plus il y a d'âme dans les êtres. S'il n'est point d'effet sans cause, si rien n'est attiré sans quelque chose qui l'attire, l'âme prouve Dieu, et Dieu atteste l'âme.

Œrsted appelle l'univers un empire de la raison; et comment l'appeler autrement s'il n'est pas celui du hasard? Mais la loi exclut le hasard. Hegel affirme que tout ce qui est réel est rationnel. — J'affirme à mon tour que tout ce qui est rationnel est juste, et que notre besoin de perfection étant, il faut que n'importe comment cet instinct se trouve justifié. Or, il ne saurait l'être si notre perfectionnement est une vanité et s'engloutit dans le vide, car ce serait alors vers le néant que tout perfectionnement marcherait. L'absolu serait le néant,

[1] C'est la routine de la psychologie, surtout de la psychologie officielle, qui nous impose ces conséquences dont elle se vante de nous préserver. Elle ne considère l'âme dans ses dédains spiritualistes, — on sait qu'elle seule entend le spiritualisme, — que dans son apogée et dans le miroir du moi. C'est fort bien quand il s'agit d'analyser les facultés, mais pour en arriver là, est-ce que l'âme n'a pas eu de chemin à faire? Le moi n'est pas né tout formé, il est devenu. Est-ce que l'âme n'était pas avant que le moi se produisît? Elle était, autrement le moi n'eût pu se produire. L'âme a son histoire. Qu'est-ce que nos psychologistes font de cette vérité?

le non-sens serait la vérité. Pour le croire, pour le dire, il me faudrait renoncer à la raison, et je ne le puis : la raison ne m'appartient pas, je lui appartiens. Je ne puis autrement que de faire fonds sur elle. La mort nous étonne, mais en toutes choses notre étonnement n'est que de l'ignorance. Sans doute, pour connaître la mort, qui est un phénomène, il faudrait connaître dans son essence la vie qui produit la mort, connaître plutôt l'être même, universel, impénétrable, qui produit et la mort et la vie. J'ignore s'il faut en croire ceux qui nous promènent d'étoile en étoile, et qui font du ciel constellé les marches du trône de l'Éternel; j'ignore si, comme d'autres le pensent, nous sommes destinés à des renaissances incessantes au sein de l'humanité; j'ignore si les âmes, restées comme en suspens dans la mort, attendront les conditions de leur réveil d'un renouvellement de notre globe. Sortant de l'espace et du temps, affranchis des liens de la contingence, disparaîtrons-nous comme êtres particuliers pour renaître dans l'être universel, et notre âme égarée dans le crépuscule des phénomènes remontera-t-elle vers son foyer pour s'évanouir dans la lumière dont elle fut un rayon? Ne nous endormirons-nous à la terre que pour ressusciter en Dieu et contempler en lui, par lui, notre personnalité à jamais effacée, dans l'infini mystérieux que nous ne pouvions embrasser sans noyer dans son sein notre triste moi? Si la mort éteint le vacillant flambeau de la conscience individuelle, n'est-ce pas dans le jour de l'éternité?... A toutes ces questions je n'ai point de réponse. J'ignore ce qu'il y a de fondé ou de chimérique dans les conjectures qu'on a édifiées et que l'on édifie sur notre instinct de l'infini : ce que je n'ignore pas, je le répète, c'est que notre rapport avec l'infini est un rapport que nous démontrons chaque jour en vivant. Ce rapport est une loi, et je crois à la loi, qui est le côté accessible de l'absolu pour notre esprit. Sur quoi s'ouvre la porte du trépas? Nul ne peut le dire; mais le trépas ne peut contredire l'universel progrès, il faut qu'il en soit une conséquence et qu'il rentre par là dans l'ordre divin. Je sais les imperfections, les misères lamentables de ce monde; elles ne m'arrêtent pas. J'ai sondé les démentis et les outrages que les phénomènes chaque jour semblent opposer brutalement à notre intelligence, à notre affirmation de la justice. Je sais à quoi m'en tenir sur ce que promet et sur ce que tient la vie présente, et je répète avec Vauvenargues : « Les inondations ou la sécheresse font périr les fruits; le froid excessif dépeuple la terre des animaux qui n'ont point d'abri; les maladies épidémiques ravagent en tous lieux l'espèce humaine et changent de vastes royaumes en déserts les

hommes se détruisent eux-mêmes par les guerres, et le faible est la proie du fort. Celui qui ne possède rien, s'il ne peut travailler, qu'il meure; c'est la loi du sort; il diminue et s'évanouit à la face du soleil, délaissé de toute la terre... O terre! ô terre! tu n'es qu'un tombeau et un champ couvert de dépouilles; tu n'enfantes que pour la mort. »

Oui, cela est vrai : l'idéal et le progrès sont enfouis dans les alliages d'une incurable imperfection. Qui ne le sait, de ceux qui ont vécu, et qui ont lutté, pour le bien, contre les autres, contre la nature, contre eux-mêmes? Cependant je le demande à mon tour : Qu'est-ce qui nous fait connaître que ces imperfections existent, et qu'est-ce qui nous les fait juger? Qu'est-ce qui au dedans se révolte contre elles et contre notre propre volonté, livrée aux mauvaises passions, aux grossiers égarements? Une chose supérieure à ces imperfections, à ces misères, à ces bassesses; une chose qui est au-dessus de la réalité, puisqu'elle condamne la réalité en la méprisant. Cette chose-là, c'est l'infini en nous, c'est la pensée et le vœu de la perfection qui nous porte au progrès, en nous poussant à nous dégager des obsessions et des servitudes renaissantes, à les combattre sans cesse, à nous élever dans la contemplation du beau et dans l'amour du bien, du sein des douleurs et des ruines, à perfectionner nos âmes en combattant ce qui est mal, ce qui est faux, ce qui est inique. Nous sommes les enfants de l'idéal malgré tout, nous le sentons, nous le savons, nous le voulons. Quand tout serait misère autour de nous, il y aurait en nous cette richesse; quand tout serait faiblesse, il y aurait cette force; quand tout serait ténèbres, il y aurait ce rayon. Le présent ne nous vaut pas et jamais n'atteindra les hauteurs d'une âme éprise de l'idéal. Au-dessus des sombres nuées qui nous étouffent, il y a une lumière dont l'éclat perce jusque dans notre nuit et dans nos angoisses. L'humanité est un long gémissement, une mêlée qui n'est point faite pour la joie. Un noir problème semble défier comme à plaisir ses espoirs, ses efforts, son courage. Mais tout ne peut la tromper et la voix divine mentir au fond de son cœur. Non! en avant les soldats du progrès, en avant sous la bannière invisible. Au-dessus des champs de carnage de l'histoire, de la nature, de l'univers entier, se dégage de notre être un rêve qui monte plus haut que la poussière, plus haut que les cris et que les ténèbres; il nous dit que, malgré tout, l'homme qui veut et cherche la perfection est avec la vérité, avec la raison, avec la justice, et que dès lors la source d'où se répand en lui la justice, l'amour, la vérité, ne détruira point dans le trépas

son âme altérée. La mort peut être le fleuve passager de l'oubli; elle ne peut être l'ironie et la confusion de toute justice.

Cette confiance est celle de l'homme religieux. Engendrée du progrès, est-elle capable de porter dans ses larges plis toutes les révélations morcelées et restreintes du passé? Je le crois, parce que le progrès dans la nature et dans l'histoire est l'idée par excellence de notre siècle; parce que le progrès est bien plus encore : parce qu'il est la nature des choses, et que sa notion, si elle est devenue la pierre d'achoppement des superstitions, est du même coup devenue la pierre de touche de la vérité.

CHARLES DOLLFUS.

VINGT-CINQ ANS

DE

L'HISTOIRE DES PAYS-BAS UNIS

1584-1609

QUATRIÈME ARTICLE [1]

XIX

Après cette malheureuse entreprise sur Ostende, l'archiduc, bien qu'il ne pût consentir à lever un siége où l'honneur de son nom et la réputation des armes du roi étaient engagés, ne tenta plus rien de considérable. Le printemps venu, il se rendit à Bruxelles pour demander aux États de nouveaux subsides et aussi pour surveiller de plus près les mouvements du prince Maurice qui, à la tête d'une belle armée, entrait en Brabant et venait mettre le siége devant la ville de Graves (18 juillet 1602).

La situation de l'archiduc n'était pas bonne. Depuis bientôt un an qu'il tenait Ostende assiégée, aucun progrès n'avait été fait. Les États, au lieu de lui accorder les subsides qu'il demandait, exigeaient un dégrèvement d'impôt; une extrême division régnait dans l'armée

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er juillet, 1er août et 1er octobre 1863.

royale. La dureté et la dévotion de Mendoza qui en avait repris le commandement et sur qui les soldats exerçaient leurs représailles en l'appelant depuis la défaite de Nieuport « il gran capitano del Rosario, » y avaient ranimé les haines anciennes. Les Wallons, les Italiens, les Bourguignons refusaient d'obéir aux officiers espagnols. Enfin une sédition ouverte venait d'éclater. Au nombre de six mille, les mutinés s'étaient saisis d'Hooghstraaten d'où ils mettaient à contribution les pays voisins, menaçaient Anvers, entretenaient des intelligences jusque dans Bruxelles, et traitaient avec le prince Maurice « à des conditions grandement estranges, » s'assurant, en cas de nécessité, une retraite dans Bréda et dans Berg-op-Zoom[1]. La destruction de six galères de Spinola par les navires anglais et hollandais, la prise de Graves, la résolution publiée par les États-Généraux de défendre Ostende à tout prix et à toute extrémité, achevaient de déconcerter les conseils de l'archiduc.

Les jours, les semaines, les mois de la belle saison s'écoulaient, et la place, au lieu de s'affaiblir, s'apprêtait avec confiance à passer un second hiver. Il fallait songer à rendre le séjour du camp plus supportable. L'archiduc n'y épargna rien. On construisit des baraques pour les soldats; les officiers, qui avaient toujours compté sur la durée du siége, s'étaient bâti des maisons; des hôtelleries bien fournies offraient aux nombreux visiteurs que les affaires ou la curiosité amenaient à ce camp fameux, un abri commode; il semblait qu'une ville nouvelle se fût dressée comme par magie en face de la ville assiégée.

Une église, élevée sur la dune par les jésuites, consacrait cette cité guerrière au Dieu des armées. Le nonce du pape y avait publié un jubilé qu'on y célébrait avec pompe, en des cérémonies agréables surtout aux Espagnols. Des hôpitaux bien servis recevaient les malades. Un théâtre, des jeux de paume, de boule et de ballon amusaient les

[1] Entre les choses qui peignent le mieux les mœurs du temps sont la visite faite, à ces mutinés ou *altérés*, comme on les appelait, par le nonce du Pape, « qui en fut, dit un historien contemporain, fort bien et honnêtement traité, mais n'en obtint rien, » et surtout l'*Apologie* que leur chef, ou *Electo*, fit publier. Dans cette apologie, les mutinés se plaignent « de la rigueur de l'Autriche et de l'outrecuidance espagnole. » Ils invoquent l'exemple de David désobéissant à Saül; celui des Denmani révoltés contre César; des Macédoniens en rébellion contre Alexandre, etc. On y lit le passage suivant : « Lorsque Son Altesse (l'archiduc Albert) quitta l'état ecclésiastique nous fûmes tous joyeux, car, considérant qu'il avait été auparavant cardinal-archevêque, nous avions espéré qu'il ne proposerait point de règle plus rigoureuse à ses soldats qu'en son état ecclésiastique il avait lu tant de fois dans la Bible, à savoir : *Contentez-vous de vos gages*. Mais hélas! il semble qu'il l'a du tout oublié et personne ne peut songer où Son Altesse a trouvé ce canon qu'il [veut mettre en] pratique : « *Qu'il nous faut être content sans nos gages.* »

loisirs que la saison des pluies faisait aux soldats. Tous ces soins prodigués à l'âme et au corps, tout ce bien-être donné au camp royal, n'empêchaient néanmoins ni la peste d'y sévir ni les maléfices et les sortiléges d'y jeter le trouble. Si le jour appartenait à Dieu et au roi, la nuit obéissait aux puissances infernales. Les esprits des trépassés hantaient la plage. Sur la dune, les sorcières tenaient leur sabbat; les loups-garous dévoraient les enfants; des géants, des spectres épouvantables y poursuivaient les gens attardés. Ceux qui ne voyaient rien entendaient distinctement dans les airs le choc des épées, le son des tambours et des voix étranges qui criaient : « Tue ! tue aux papistes ! »

Il ne fallait rien moins que la torture et le gibet pour mettre fin à ces apparitions diaboliques. Une femme de *très-haut lignage* et un Espagnol du royaume de Grenade que l'on soupçonnait d'être morisque et que l'on avait surnommé « bastardo di Maometto » furent convaincus d'être les principaux auteurs de ces épouvantements nocturnes; la femme fut étranglée; l'homme s'évada de prison à chaque fois qu'il y fut mis, si bien qu'on lui attribua le don de se rendre invisible.

Cependant, la direction du siége qui traîna encore jusqu'à la fin de juin 1603 reçut tout d'un coup, en changeant de main, une impulsion décisive. Ambroise Spinola arrivait aux Pays-Bas, précédé d'un grand renom, avec des troupes nombreuses, levées à sa charge. Il avait signé avec l'archiduc une convention par laquelle il s'engageait à supporter à lui seul tous les frais du siége, et, le 8 octobre, il venait s'établir dans le fort Albert. Bientôt, chacun avait compris que le prince Maurice allait avoir un digne rival, et que l'Espagne avait trouvé un nouveau Farnèse.

La garnison d'Ostende continuait à faire des prodiges ; on la comparait aux défenseurs de Syracuse et de Numance ; mais elle avait eu ce malheur que le commandement avait fréquemment passé d'un chef à un autre ; l'indiscipline et la division s'étaient glissées dans ses rangs, comme dans ceux de l'armée royale; une grande inquiétude fermentait dans les esprits ; on parlait d'intelligences avec Spinola ; les Hollandais soupçonnaient les Wallons ; les Anglais et les Français querellaient sur le point d'honneur. Des tumultes s'élevaient à propos de rien et l'on s'entre-tuait dans les rues d'Ostende. La violence des marées, qui jetait bas des parties considérables de remparts, s'ajoutant à tous ces maux, on ne songea plus qu'à gagner du temps pour retarder l'ennemi jusqu'à la venue du prince Maurice.

Les États-Généraux, voyant le péril d'Ostende, avaient résolu de faire

une expédition en Flandres, soit pour opérer une diversion qui forçât Spinola à lever le siége, soit pour s'emparer d'un autre point fortifié qui fût pour les Provinces-Unies une compensation. En conséquence, pendant que la cavalerie hollandaise, de concert avec les mutinés d'Hoogshtraaten, ravageait le Hainaut et le Brabant, l'armée de Maurice venait mettre le siége devant l'Écluse (25 avril 1604).

Ni Velasco qui commandait la cavalerie espagnole et qui voulut vainement s'opposer au passage de Maurice, ni Spinola en personne qui tenta plus tard de jeter du secours dans la place, ni enfin la défection des mutinés dont l'archiduc accepta la soumission à des conditions humiliantes et qu'il employa aussitôt contre l'armée républicaine, ne purent sauver l'Écluse.

Le 15 du mois d'août, la garnison se rendit. Ce fut pour le prince Maurice un grand honneur et pour la République un grand avantage, car elle acquérait ainsi, en moins de trois mois et au prix de bien peu de sang, une place forte et un port qui ne le cédaient en rien à cette Ostende, dont l'Espagnol, après plus de trois années et des pertes infinies d'honneur et d'argent, ne parvenait pas à se rendre maître. Mais, contrairement à ce qui se pouvait prévoir, la prise de l'Écluse, au lieu de sauver Ostende, amena sa capitulation. Les États-Généraux ne mirent plus le même zèle à la conserver, assurés qu'ils étaient maintenant d'une autre place forte en Flandre. De leur côté, les assaillants, irrités de la perte de l'Écluse, redoublèrent d'efforts. Dans les derniers six mois, ils avaient emporté successivement tous les ouvrages extérieurs des assiégés. Maître des dunes occidentales, Spinola avait planté ses canons sur le Zandhill, d'où il avait poussé ses approches et fait jouer ses mines jusqu'au pied des remparts. Ce fut là que se livrèrent pendant six semaines les combats les plus furieux. Aux mines creusées par les assiégeants pour pénétrer dans la ville, les assiégés opposaient des contremines. On se rencontrait sous terre et l'on s'y battait corps à corps dans une obscurité profonde qu'éclairaient seulement les lueurs des coups de feu. Amis et ennemis, vivants et morts, enveloppés de fumée, lancés en l'air par de subites explosions de poudre, écrasés par des éboulements, y trouvaient une même sépulture. Désespérant enfin de sauver la ville vieille dominée par le Zandhill, les assiégés la séparèrent de la ville neuve par un fossé et par une longue ligne de défense si rapidement élevée qu'on les accusa « de la plus noire magie; » et ils se disposèrent à recommencer comme au premier jour la défense de la place. Mais les fortifications nouvelles, construites avec de la terre trop fraîche, ne résistant ni à l'effet des boulets ni à celui des

vagues, le commandant Marquette fit savoir au prince Maurice qu'il ne pouvait plus tenir s'il n'était promptement secouru. Au lieu de secours, les États-Généraux lui mandèrent de capituler à des conditions honorables. Il les obtint sans peine de Spinola. Le 22 septembre 1604, la garnison d'Ostende sortit en armes de la ville, traversa fièrement, enseignes déployées, le camp ennemi et prit son chemin vers l'Écluse, en longeant la mer, à la vue, à la grande admiration de Spinola et de son armée.

Par ordre exprès de l'illustre Génois, les soldats catholiques avaient dressé sur la plage des tentes et des tables chargées de mets excellents. Spinola invita Marquette à une collation magnifique et « le caressa de doux et aimables propos. » Les chefs du camp royal en usèrent de même envers les officiers de l'armée républicaine. On leur prêta des montures et des chariots pour faire plus commodément le trajet jusqu'à l'Écluse. Temps singulier! où la férocité des guerres n'en excluait pas la courtoisie; où l'esprit chevaleresque brillait d'un vif éclat en des âmes farouches; où les passions les plus inconciliables en apparence semblaient à l'aise dans un même cœur; où se mêlaient, en des mœurs hardies, les plus vieilles coutumes et les plus nouvelles libertés du monde!

Marquette, honoré par ceux qu'il avait combattus à outrance, ne devait pas l'être d'une manière moins flatteuse par ceux qu'il avait servis jusqu'à la fin avec une soumission dévouée. Les députés des États et le prince Maurice vinrent à sa rencontre et lui firent, en présence de toute l'armée rassemblée devant l'Écluse, de solennels remerciements au nom de la patrie.

La défense d'Ostende avait coûté aux Provinces-Unies la somme, énorme pour cette époque, de quatre millions de florins et la perte de cinquante mille hommes. Ce qui les pouvait consoler, jusqu'à un certain point, c'est que l'ennemi n'avait pas fait des pertes moindres et que, après avoir prodigué devant Ostende son sang et ses trésors, il ne s'emparait, après trois ans et deux mois d'un siége opiniâtre, que d'un monceau de ruines. La désertion en masse des citoyens, qui préférèrent tout perdre et s'expatrier plutôt que de s'habituer avec les Espagnols, acheva de rendre dérisoire la conquête d'Ostende.

L'infante fut vue versant des larmes pendant les divertissements qui célébraient ce lamentable triomphe; et ce fut à ce moment même que les premières pensées d'une paix possible s'offrirent à l'esprit ébranlé de l'archiduc et de Spinola.

XX

Dans le même temps aussi, un changement dans la politique européenne se préparait. « La grande reine de la mer » avait cessé de vivre. Élisabeth s'était éteinte, le 3 avril 1603, dans la soixante-dixième année de son âge et la quarante-quatrième année de son règne, « après avoir vécu si longtemps, dit Grotius, qu'elle était sur le point de s'en ennuyer. » Le protestantisme, en particulier les Provinces-Unies, devaient beaucoup à cette princesse; elle ne fut pourtant pleurée ni de ses alliés ni de son peuple. Une durée trop longue ne semble pas humaine et déplaît. Le génie d'Élisabeth, d'ailleurs, était dépourvu de charme; elle n'avait su rendre aimables ni ses vertus ni ses vices. L'Angleterre, comme délivrée d'un pesant ennui, salua étourdiment son successeur; toutes les têtes couronnées le recherchèrent avec empressement; les Provinces-Unies n'épargnèrent aucun soin pour se le rendre favorable.

Une ambassade, composée du prince Frédéric-Henri, de Barneveld et de Bréderode, s'était rendue à Londres pour sonder ses dispositions.

Depuis longtemps déjà le marquis de Rosni préparait de son côté le renouvellement d'un accord entre la France et l'Angleterre qui eût été très-favorable à la République. Mais ces négociateurs avaient été précédés par le connétable de Castille; peu après la prise d'Ostende, le président Richardot et le sieur Verreiken, étaient venus de leur côté, de la part de l'archiduc, prier le roi de conclure la paix avec l'Espagne. Le roi, la cour, le pays tout entier semblaient indécis. Par tempérament, le fils de Marie Stuart était pacifique, ou, du moins, s'il aimait les combats, ce n'étaient que les combats de la théologie que tranche le glaive spirituel. Sa politique toute personnelle et ses notions sur la prérogative royale le portaient également à rester en bons termes avec le roi d'Espagne, plutôt que d'embrasser la cause d'un peuple républicain dont les soldats communiquaient aux troupes anglaises des idées dangereuses de droit et de liberté.

Les catholiques de la Grande-Bretagne se trouvaient sur ce point d'accord avec leur souverain hérétique; mais une notable partie de la nation considérait, au contraire, l'alliance des Provinces-Unies comme indispensable à la sûreté de la navigation et à cette liberté des mers qu'elle devait invoquer aussi longtemps qu'elle n'en aurait pas conquis l'empire. Cependant, malgré l'éloquence de Barneveld, malgré les bons offices de Rosni qui l'appuyait vivement, l'inclination de Jac-

ques l'emporta, et, comme l'archiduc, désireux d'un accommodement, allait au-devant de toutes les difficultés, la paix fut bientôt conclue entre l'Espagne et l'Angleterre.

Pendant tout le temps de ces négociations, le prince Maurice et Spinola avaient continué la guerre, mais sans aucun succès signalé de part ou d'autre. Ni une première ni une seconde campagne ne répondirent à l'espérance que faisaient naître ces deux noms illustres. Une sorte d'égalité dans une fortune médiocre s'établissait entre eux. Spinola ne réussit pas à exécuter ce qu'il avait osé entreprendre; Maurice, au contraire, fut accusé de n'avoir pas égalé ses entreprises à ses forces; quelques-uns même allaient dès lors jusqu'à le soupçonner de désobéir aux États dans des vues d'ambition, et de traîner en longueur une guerre qui pouvait le conduire à la plus haute fortune.

Insensiblement aussi dans les Provinces-Unies on commençait à se lasser de la guerre. Depuis près de quarante ans qu'elle durait, la plupart des vieux patriotes, amis ou soldats de Guillaume, étaient morts. Une génération nouvelle arrivait qui, n'ayant pas porté l'ignominie du joug espagnol, ni connu que de loin ses persécuteurs, ne ressentait pas les haines farouches des anciens *Gueux*. L'esprit du peuple était changé. Les provinces les plus catholiques, la Gueldre, l'Overyssel et Groningue, jalouses de la Hollande et de la Zéelande dont les forces maritimes et les richesses commerciales s'accroissaient par la guerre, plus exposées que ces deux provinces aux incursions de l'ennemi, refusaient souvent l'impôt. En l'an 1600, le peuple et la régence de Groningue, les paysans de la Frise, s'étaient ouvertement révoltés et n'avaient pu être contraints qu'au bout de trois ans, par la force armée, à payer les subsides. Il avait fallu que le comte de Nassau, au nom des États-Généraux et par des mesures extra-légales, désarmât les bourgeois. Plusieurs magistrats avaient été envoyés prisonniers à La Haye; une citadelle avait été bâtie pour contenir la ville de Groningue, ce qui excitait dans le pays une irritation d'autant plus dangereuse que les mécontents protestaient au nom de leurs anciens droits contre les abus d'un pouvoir nouveau, suspect au peuple. Les hommes politiques, principalement Barneveld, le plus sage de tous, tenaient compte de ces dispositions.

Barneveld, l'ardent promoteur de la guerre, lui dont l'éloquence et l'énergie avaient, depuis la mort de Guillaume, soutenu au cœur des États la résolution de combattre à outrance, et qui, devinant le génie de Maurice, n'avait pas craint de remettre à ses jeunes mains le salut de la République, Barneveld aujourd'hui inclinait vers la prudence et

conseillait la modération. Les succès prodigieux des armées de la République n'éblouissaient point ce ferme jugement qui faisait entrer dans ses calculs les brusques retours de la fortune. L'altération de l'esprit public, où l'amour du gain commençait à se mêler au pur amour de la patrie et le désir de jouir à la passion d'être libre, n'échappait pas non plus à sa pénétration. Enfin, et cette pensée domina bientôt en lui toutes les autres, Barneveld, averti par l'histoire, appréhendait comme une suite inévitable de la guerre prolongée, la substitution du régime militaire au régime municipal sur lequel se fondait l'institution républicaine; il voyait monter et s'avancer, comme une mer enflée par les vents, l'orgueil du sang de Nassau et les ambitions du victorieux Maurice.

Ce désir de la paix, qui n'avait encore gagné dans les Provinces-Unies que les villes les moins influentes et quelques esprits d'élite, était ardent et unanime dans les provinces wallonnes, plus épuisées encore par la présence des armées qui les défendaient que par les ravages de l'ennemi. L'opinion s'y était établie que la Hollande et la Zéelande étaient invincibles. Le vain espoir d'une ombre d'indépendance que la cession de Philippe II à sa fille avait fait naître, la stérilité de l'infante l'avait fait évanouir. L'archiduc n'osait plus convoquer les États-Généraux, tant il les sentait hostiles. Isolé, dépouillé de toute autorité réelle par la prolongation d'une guerre qu'il était hors d'état de conduire en personne, il soupirait après la paix. Enfin, le chef illustre qui devait à cette guerre le plus grand éclat de son nom, Spinola lui-même conseillait de la terminer. Trop judicieux pour se payer d'apparences, il voyait bien que son but principal était manqué. Toutes ses tentatives, pendant les deux campagnes de 1606 et 1607, pour pénétrer au cœur des Provinces-Unies, avaient été repoussées. Ses succès se réduisaient à la prise de quelques villes de médiocre importance eu égard aux sommes qu'elles avaient coûté; il ne se flattait plus d'entamer un pays si bien défendu par ses fleuves, par ses forts, mais surtout par la vigilance de ses habitants, et par la tactique consommée de ses armées. Les affaires particulières de Spinola ne le mettaient pas mieux en humeur de prolonger la guerre. Les dettes énormes qu'il avait contractées au service de l'Espagne entraînaient sa ruine, si Philippe III ne trouvait par une prompte paix le moyen de s'acquitter. Aussi les représentations de Spinola à la cour de Madrid étaient-elles très-vives. Le roi, d'ailleurs, et plus encore le duc de Lerme, son favori, inclinaient aux voies pacifiques. Le résultat négatif d'une lutte de quarante années donnait raison aux hommes d'État qui avaient, à l'ori-

gine, conseillé une politique moins inflexible. Les rebelles semblaient de jour en jour mieux unis au sein de leur confédération qu'on avait d'abord estimée si méprisable. Faiblement protégés, au début, par des voisins hésitants, ils avaient maintenant des alliés solides, des armées que l'on vantait par toute l'Europe, des flottes victorieuses. Ce qui à l'origine s'était appelé *rébellion*, se nommait aujourd'hui *liberté;* ce qu'on avait blâmé comme obstination était loué sous le nom de constance. Les *turbulences de Flandres* s'appelaient désormais l'*Indépendance des Provinces-Unies*. On eût dit que le succès leur avait conféré le droit. La nature même semblait entrée dans le parti de ces rebelles; le vieil océan catholique, soulevé contre ses anciens maîtres, s'apaisait à la voix de ces hérétiques et portait avec amour leurs navires insolents jusqu'aux extrémités du monde.

Et c'était là surtout ce qui inquiétait l'orgueil espagnol. L'un des premiers effets de la liberté dans les Provinces-Unies, l'une des premières ambitions de cette République sortie des eaux et défendue par les *Gueux de mer*, avait été l'accroissement rapide des forces maritimes. Le premier acte de ces forces constituées, ce fut la revendication, sur le grand Océan, de la *liberté des mers*, la protestation du droit commun contre le droit divin de possession, acquis à la monarchie catholique et protégé par la sanction de Rome.

Avant l'Union d'Utrecht, les Pays-Bas n'avaient point eu de flottes. Le grand succès de quelques entreprises particulières sous Charles-Quint y avait éveillé le désir des expéditions lointaines. Un seigneur de Beveren, à qui l'empereur avait accordé la possession d'une certaine île de l'Atlantique assez mal définie, ayant équipé deux vaisseaux pour la chercher, avait couru longtemps les mers sans rien trouver, il est vrai, mais il était revenu chargé de denrées précieuses dont la vue avait fait une impression très-vive sur ses compatriotes. Presque dans le même temps, un bourgeois de Ziriksee rapportait des îles du cap Vert, où jamais un vaisseau hollandais n'avait mouillé jusque-là, une cargaison de sucre, de vins et d'autres produits inconnus ou du moins très-rares encore dans le nord de l'Europe. Dans ce pays de marins, « qui comptait autant de bateaux que de maisons, » l'émulation gagna rapidement. Bientôt la guerre avec l'Espagne força les commerçants d'armer leurs navires; les marchands devinrent soldats; puis l'État intervint et organisa les forces éparses. Enfin, par l'alliance avec l'Angleterre, le caractère de la lutte s'agrandit; l'intérêt privé devint un intérêt politique et religieux. Le nord et le midi, le protestantisme et le catholicisme, l'esprit germanique et l'esprit latin,

se combattirent sur un élément nouveau et dans un nouveau monde.

Je ne raconterai point ici les aventures héroïques du commerce hollandais dans les Grandes-Indes. L'association de neuf négociants d'Amsterdam qui formèrent, en 1595, la *Compagnie des pays lointains*, et risquèrent d'immenses capitaux pour une première expédition à Java, servit de modèle à une multitude de compagnies analogues, qui, rivalisant d'énergie, d'audace et d'habileté, ramenèrent de ces *pays lointains* des richesses inouïes.

En 1602, un édit des États-Généraux réunit ces diverses Compagnies sous un seul privilége, tout en laissant à chacune, dans le même esprit qui avait présidé à l'Union d'Utrecht, son assemblée, ses statuts particuliers et le directeur qu'elle s'était choisie. Le total des sommes réunies par la *Compagnie des Indes-Orientales*, 6,444,200 florins, fut partagé en actions de 3,000 florins, qui rendaient à l'origine 15 % de bénéfice. En 1606, le bénéfice montait déjà à 75 %. La Compagnie, en pleine prospérité, avait conquis aux Indes une plus grande étendue de territoire que la République n'en possédait en Europe.

XXI

Ce fut la grande appréhension de ce génie conquérant du commerce hollandais qui, par-dessus tout autre motif, détermina la cour d'Espagne à entrer en négociation pour la paix. Les premiers fils de cette négociation, qui ne devait pas durer moins de trois années, furent noués par un grand seigneur wallon, Walrave van Wittenhorst, allié aux premières familles des Provinces-Unies. Dans l'année 1605, il avait parcouru le pays pour sonder à ce sujet les personnes influentes. Les trouvant bien disposées, il s'était muni de lettres de créance, et, sur l'avis de Barneveld, il avait été introduit dans le Conseil d'État (janvier 1606), pour y exposer les vues de l'archiduc. Mais, comme au début de sa harangue il parlait du *droit* de ses maîtres, on l'interrompit tout d'un coup. On lui dit qu'il commettait une erreur grave en supposant qu'il pût être question d'un autre droit que le droit des Provinces à se confédérer, et que, aucune ouverture de paix n'était possible, si, au préalable, les archiducs ne reconnaissaient l'entière indépendance de la République.

Sur cette fière réponse, les négociations, à peine entamées, furent brusquement suspendues. Néanmoins, comme les circonstances étaient

impérieuses, les archiducs envoyèrent en Hollande un nouveau négociateur. Celui-ci n'était pas un grand seigneur; c'était un moine franciscain d'obscure naissance, facile à désavouer, difficile à offenser sous sa robe de bure dont l'humilité le rendait inaccessible au mépris. Confesseur de l'infante, le père Neyen était expert aux intrigues de cour comme aux intrigues du cloître. Il faisait glisser ses paroles comme les grains de son chapelet, et ne craignait ni de les répéter, ni, au besoin, de les démentir [1].

Les lettres de créance qu'apportait le cordelier étaient, par elles-mêmes, une concession. Il y était dit que les archiducs reconnaissaient les États confédérés comme des peuples libres, sur lesquels ils ne prétendaient aucuns droits. Sur ces bases, on proposait à la République de faire avec elle une paix éternelle, ou bien une trêve de douze, quinze ou vingt années, ou tout au moins une suspension d'armes, pendant laquelle des ambassadeurs nommés de part et d'autre tâcheraient de s'entendre.

Ces préambules furent acceptés, à la condition que, dans un délai de trois mois, ils seraient ratifiés par le roi d'Espagne; puis, aussitôt, les États firent demander aux rois de France, d'Angleterre et de Danemark, au comte palatin et au duc de Brunswick, leurs fidèles alliés, d'envoyer des ambassadeurs à La Haye pour les assister de leurs conseils, pendant les négociations pour la paix définitive.

Il paraît que ce premier succès, extraordinaire, presque incroyable, des États-Généraux causa dans les cours de France et d'Angleterre plus de surprise que de satisfaction. Tout en venant en aide aux Provinces confédérées dans leur lutte contre l'Espagne, le roi Henri et la reine Elisabeth ne les avaient jamais regardées que de très-haut, comme un *petit peuple* qui devait rester toujours sous leur dépendance, et servir bien plutôt leurs intérêts que les siens propres. Et voici que, tout d'un coup, de la manière la plus inespérée, la plus étrange, la République impose ses conditions à la royauté espagnole; voici que, sans avoir ni consulté ni même averti les puissances alliées, elle les prend à témoin de la chose faite. On voit dans les correspondances diplomatiques [2] la colère de Henri IV, l'indignation du roi Jacques, et comme ils se plai-

[1] « When he hath sayd them over he is anew to beginne again, » écrit sir Charles Cornwallis au comte de Salisbury. — *Winwood's Memorial.*

[2] *Winwood's Memorial.*— Sully : *Mémoires.*— *Négociations de Jeannin.* Les envoyés anglais ne parlent que de : « Extraordinary forwardness; » « Strange and wondrous business, » de : « Precipitous and dishonourable treatie, » etc. « The more I consider the strangeness of the archiduks offers in declaring them to by a free state, the more I loose myself, » écrit le comte de Salisbury.

gnent avec aigreur de ce qu'ils appellent l'insolence, l'ingratitude, les mauvais procédés des Provinces-Unies; comme ils s'étonnent que les archiducs aient consenti à des conditions *si peu honorables*. Toutefois, la défiance mutuelle est si grande entre les deux souverains, chacun d'eux redoute si bien de voir l'autre s'arranger séparément avec la République, qu'ils dissimulent leur défaite et s'efforcent d'attirer chacun à soi l'arbitrage de la paix.

Les conférences devaient s'ouvrir à La Haye. Henri IV y envoya, outre son ambassadeur ordinaire Buzanval, le président Jeannin, qui passait pour le plus habile homme d'État qu'il eût à son service, et qu'il appelait « le Barneveld de sa cour. » De la part de l'Angleterre, sir Ralph Winwood et sir Richard Spencer furent chargés des négociations. Les deux souverains crurent encore devoir s'en excuser auprès du roi d'Espagne.

Celui-ci, cependant, ne se hâtait pas d'envoyer la ratification promise par les archiducs; loin de là, il disait tout haut que jamais il ne reconnaîtrait l'indépendance des Provinces. Les trois mois fixés pour l'expiration de la trêve allaient finir, il ne s'en fallait plus que de peu de jours, quand arriva de Bruxelles le secrétaire de l'archiduc, Verreiken, porteur d'une ratification prétendue, où l'insolence et la mauvaise foi espagnoles éclataient ensemble.

Ce ne fut qu'un cri dans l'assemblée des États-Généraux, lorsqu'on vit que cette ratification, qui devait poser les bases de leurs rapports futurs avec les puissances européennes, était rédigée en langue espagnole, qu'ils prétendaient dédaigneusement ne pas comprendre; qu'un document si solennel était écrit sur papier, non sur parchemin, scellé du petit sceau; enfin, chose absolument insupportable, qu'il était signé « Yo el Rey, » ainsi que le roi d'Espagne avait coutume de le faire avec ses sujets.

Et comme, dans le même temps, on apprenait l'armement d'une flotte espagnole et les tentatives du père Neyen pour corrompre Aërsens, le secrétaire des États-Généraux, on ne mit plus en doute la duplicité du roi. Aussi redoubla-t-on de hauteur avec l'envoyé de l'archiduc. En pleine assemblée, Barneveld lui rendant avec mépris les présents offerts à Aërsens, que celui-ci avait immédiatement remis au prince Maurice : « Reprenez ces présents, dit l'avocat de Hollande, et dispensez-vous à l'avenir d'user de pareils moyens, cela vous entraînerait en de trop grandes dépenses. Ne pensez pas que, ici comme dans une monarchie, nous soyons gouvernés par la volonté de deux ou trois personnes. Notre nombre est si grand, ajouta-t-il avec

ironie, en montrant du geste l'assemblée, que ce serait folie de chercher à nous corrompre tous. »

Le lendemain, Verreiken partait pour Bruxelles, porteur d'une formule explicite de ratification dictée par les États, et qui, c'était leur volonté expresse, devait être rapportée, écrite en langue latine, française ou flamande.

Mais ce n'était là encore que le prélude des difficultés de toutes sortes qui allaient venir à la traverse des négociations. Quand Verreiken et le père Neyen revinrent à La Haye, vers la fin de l'année 1607, munis de la ratification amendée, les États ne s'en montrèrent point satisfaits. Ils y trouvaient beaucoup d'obscurité et s'offusquaient de la signature « Yo el Rey » qui y était restée. Aussi, malgré les instances des envoyés de France et d'Angleterre qui les pressaient de signer, voulurent-ils consulter leurs souverains, les États provinciaux. C'était chose conforme à la Constitution, ou, pour parler plus juste, à l'Union d'Utrecht, qui avait laissé la souveraineté où elle l'avait trouvée, c'est-à-dire dans les municipalités ou régences des villes, qui se faisaient représenter aux États provinciaux par des députés à qui l'on donnait, comme à des envoyés diplomatiques, des instructions particulières pour chaque affaire spéciale, et qui n'avaient d'autre pouvoir que celui de leur mandat.

Selon cet étrange système, l'assemblée des États-Généraux se trouvait, à peu de choses près, au regard des Etats provinciaux, dans la même dépendance que l'étaient ceux-ci au regard des municipalités. Leur assemblée était un congrès d'ambassadeurs, bien plutôt qu'un parlement. La majorité des votes n'y emportait en droit aucune décision, il y fallait l'unanimité. Une minorité opposante si petite qu'elle fût, le veto d'une seule ville, obligeait à de nouvelles communications avec les assemblées provinciales et municipales. De là, des lenteurs interminables, de perpétuels conflits d'autorités, et trop souvent aussi une prédominance de l'intérêt local sur l'intérêt général, qui fut l'origine, la raison d'être et la force croissante du stadhoudérat, c'est-à-dire de la concentration des forces par l'unité du pouvoir, toutes les fois que l'existence de la République parut menacée.

Cette fois, les lenteurs n'étaient pas seulement du côté des Hollandais, les Espagnols non plus n'avaient point de hâte. Ils prétextaient l'extrême rigueur de l'hiver, et n'arrivèrent à La Haye que dans les derniers jours de janvier 1608. Ils étaient au nombre de cinq : le président Richardot, Verreiken et le père Neyen, le secrétaire du roi, Mancicidor, et enfin le marquis Spinola. Les États avaient fait choix, pour les

représenter, des plus grands personnages de la République. Le prince Maurice vint à Ryswick à la rencontre des ambassadeurs espagnols et rendit à son illustre rival les plus grands honneurs. Ce fut un spectacle merveilleux pour la multitude accourue là de tous les points de la Hollande, de voir, assis l'un près de l'autre et s'entretenant avec cordialité, ces deux fameux capitaines qui s'étaient mesurés si souvent sur le champ de bataille, dans des luttes acharnées. La pompe et la magnificence que déployait Spinola, son affabilité envers tous, ne flattaient pas peu l'amour-propre du peuple hollandais, en lui rendant apparent le changement survenu dans sa fortune.

De leur côté, les ambassadeurs se montraient charmés de leur séjour à La Haye. Situé entre Leyde et Delft, non loin de la plage de Schéveningue, où l'on se rend par de belles avenues d'arbres, ouvert de toute part sur de fertiles prairies où paissaient de nombreux troupeaux, adossé à un bois séculaire dont les antiques ombrages ont vu les premiers efforts de la civilisation naissante, le village de Haghen ou La Haye (car La Haye, pour n'être pas enclos de murs, était alors réputé village) passait pour « le plus beau, le plus riche et peut-être le plus grand qui fut au monde [1]. » Il avait été pendant plusieurs siècles la résidence favorite des anciens comtes de Hollande, d'où le nom lui restait de *S'Graven haghen*, bois ou haie du comte. L'un d'eux, le comte Guillaume II, élu en 1247 roi des Romains, y avait bâti, sur l'emplacement d'un pavillon en bois qui servait de rendez-vous de chasse, un palais, nommé le *Binnenhof*, si vaste qu'on l'avait comparé au temple de Salomon, où résidait maintenant le Stadhouder, et où se tenaient les assemblées des États-Genéraux et celle des États de Hollande [2].

[1] *Description de tous les Pays-Bas, autrement appelés la Germanie inférieure ou basse Allemagne*, par Messire Loys Guicciardin, gentilhomme florentin; à Arnheim, chez Jean Jeansz, 1613, in-4. — Parlant du bois de La Haye, Guicciardini dit qu'il est « très-plaisant et amène, si délectable et si beau qu'il semble que ce soit un de ceux que les poëtes anciens soulaient nommer sacrés aux dieux. » (P. 354.)

[2] « Guillaume, roi des Romains, y bastit un palais magnifique tout joignant lequel y a un beau estanc d'eau doulce, basti d'une architecture royalle avec bois d'Irlande, libre de vers et araignées. Y a en outre une belle chapelle avec plusieurs chambres magnifiques pour les conseillers et Estats du pays; ensemble une très-ample et spatieuse salle avec une fort large plaine devant la court qui sert de pourmenoir aux gentilshommes et bourgeois. La présente prospérité de ce lieu consiste principalement en la court. Joint qu'icy les Estats-généraux des Provinces Unies y tiennent leurs assemblées et résidence; ce que fait pareillement le prince Maurice estant hors de campagne, à raison de quoy y a journellement à Lahaye grande multitude de solliciteurs dont les bourgeois et hostes ne jouissent pas de petites commodités. » Guicc., p. 355-356. — Une singularité historique est que La Haye, résidence des États de Hollande, n'avait pas le droit d'y envoyer des députés.

La politesse des mœurs, la bonne humeur, l'hospitalité de la population, le luxe et l'originalité de ses costumes [1], la propreté extrême de ses maisons, qui ressemblaient à des palais et dont les façades lavées et brossées restaient toujours luisantes et agréables à l'œil, des jardins charmants, des quais plantés d'odorants tilleuls, et enfin l'oiseau de bon augure, la cigogne que les habitants de La Haye avaient mise dans leurs armoiries et qu'ils nourrissaient privément au milieu d'eux comme pour leur promettre le bonheur, achevaient de donner à ce riant village un air d'élégance incomparable.

XXII

Ce fut une grande solennité que la séance d'ouverture des débats sur la paix avec le roi d'Espagne. Afin de la rendre plus imposante, le prince Maurice et le conseil d'État y furent appelés. Olden-Barneveld prit la parole au nom des Provinces-Unies. Préalablement à toute discussion, il réclama la reconnaissance entière, absolue, de leur indépendance. Cette demande fut aussitôt accordée par le président Richardot, qui crut devoir ajouter, comme par bravade, que si même il plaisait aux Provinces de « s'ériger en royaume, » le roi son maître n'y trouverait point à redire. Mais comme on s'étonnait encore de voir si vite et si aisément accordé un point si essentiel, une question relativement bien minime, une pure question d'étiquette surgit et faillit rompre les négociations. Un député remarqua que le sceau appendu à la procuration des envoyés d'Espagne portait les écussons des dix-sept Provinces. L'assemblée s'indigna; elle voulut exiger qu'immédiatement ces écussons fussent enlevés. Cette exigence parut aux ambassadeurs exorbitante. S'adressant aux envoyés de France et d'Angleterre, il les prirent à témoin de l'usage général.

[1] Les bourgeois en charge et les enfants orphelins portaient la livrée mi-partie aux couleurs de la ville. Les nobles, tels qu'on les voit dans les batailles de Van-der-Velde et dans les estampes des œuvres de Cats, allaient vêtus d'habits de soie et de velours, couverts de boutons, de chaînes et d'autres ornements en or massif; ils portaient une vaste fraise, un chapeau à larges bords retroussés et rattachés par des ganses d'or. Les dames avaient de hautes coiffures, emblèmes de la liberté, et maniaient l'éventail à l'espagnole. Quant aux paysans et manœuvres, Van Ostade et Adrien Brauwer les représentent habillés d'un pourpoint violet ou rouge foncé, avec des manches jaunes ou bleues, la plume de coq au chapeau, surtout ceux qui faisaient métier de se battre au couteau ; ils avaient coutume aussi d'attacher au chapeau leurs pipes, qui souvent étaient de grand prix. Les paysannes portaient d'amples bonnets retenus par des aiguilles d'or, un cotillon écarlate où pendait une *ménagère* en argent. Elles se paraient de riches colliers d'ambre jaune ou de grenat.

Ils firent observer que le roi de France s'intitulait roi de Navarre, que le roi d'Angleterre prenait le titre de roi de France, sans pour cela revendiquer le moindre droit sur ces pays. Ils trouvaient tout à fait insupportable la prétention d'un État à peine formé de vouloir « introduire des coutumes inconnues dans le monde politique [1]. » Mais l'assemblé tout entière insistait sur ce point, et, Jeannin s'étant rangé à son avis, les envoyés espagnols cédèrent, bien qu'avec une répugnance extrême; puis on entama le débat sur le fond même du traité, sur ce qui en était le nœud, la difficulté majeure : la libre navigation dans les mers d'Orient et le commerce avec les Grandes-Indes.

Ce commerce, très-récent, comme nous l'avons vu, mais extraordinairement prospère, était devenu pour la nation hollandaise, par les circonstances qui l'avaient fait naître, une passion véritable. Jusqu'à l'année 1581, les commerçants hollandais, encore timides, allaient vendre dans les ports de l'Espagne et du Portugal les denrées de l'Orient et du Nouveau-Monde qu'ils amenaient sur le marché d'Anvers, où la France et l'Allemagne venaient les chercher. Ils se contentaient d'un gain modeste, qu'ils faisaient fructifier par une habile économie. Mais la défense faite par le roi Philippe II, à ses sujets, de commercer avec les Pays-Bas révoltés, poussa ceux-ci à des entreprises plus hasardées.

Pressés par les besoins croissants d'une population qui s'augmentait chaque jour des réfugiés fuyant de toutes parts la persécution catholique, s'appuyant sur la déclaration de la reine Élisabeth à l'envoyé espagnol que « la mer est un élément ouvert et commun à tous les peuples comme l'air qu'ils respirent, » les Hollandais résolurent d'aller bravement chercher dans les Indes les denrées qui leur étaient refusées dans les ports de l'Espagne. Une fortune inouïe favorisa leurs premières aventures dans ces mers inconnues. Bientôt, après de terribles combats contre les escadres des rois catholiques, restés vainqueurs, ils établirent des comptoirs sur les côtes et dans les archipels de l'Inde. Les indigènes gagnés par leur humanité qui contrastait avec la cruauté espagnole, et surtout par l'intégrité manifeste qu'ils apportaient dans le commerce, firent avec eux des traités, des alliances.

Les vaisseaux de la République ramenèrent en Hollande des ambassadeurs envoyés par les princes indiens vers le Stadhouder à qui, ne pouvant comprendre l'état républicain, ils donnaient le titre de roi et d'empereur. Enfin, les heureux marchands d'Amsterdam jetaient dans

[1] Cerisier.

l'île de Java les fondements de la ville de Batavia, qui allait devenir le centre d'un mouvement commercial sans aucun précédent dans le monde.

Ces choses merveilleuses racontées au peuple par les matelots ; les objets étranges qu'ils rapportaient : plantes exotiques, oiseaux d'éclatant plumage, bois odorants, tissus d'or, exposés sur le marché d'Amsterdam, le long des canaux, des quais brumeux des villes et des villages de la Zéelande, exaltaient les imaginations. Une opulence poétique pénétrait la maison hollandaise, froide et nue jusque-là dans sa rigidité calviniste. Elle s'ornait à plaisir de vases, de riches tapis, d'ivoires peints et sculptés, des mille fantaisies d'un art charmant. A la pensée de ce paradis oriental dont les rayons, les fleurs, les fruits, les parfums lui arrivaient à travers les tempêtes, la famille, rassemblée dans les longs soirs, autour de son morne brasier de tourbes, s'animait, s'enchantait. Le peuple tout entier se passionnait maintenant pour ses possessions dans les Indes, comme il s'était passionné naguère pour son Dieu et pour sa liberté.

Les États-Généraux, l'eussent-ils voulu, n'auraient pas pu heurter le sentiment national à ce point de se laisser bannir, comme le prétendaient les Espagnols, de l'Océan indien. L'intérêt politique était en cela d'accord avec l'instinct populaire. Le commerce, armé en guerre, n'occupait pas moins de huit mille matelots. Chaque année, on équipait cent quatre-vingt-dix navires, dont on évaluait les bénéfices à quarante-huit millions de florins environ. L'heureux retour de ces navires était par tout le pays le signal de réjouissances où l'on célébrait à l'envi les actions glorieuses des marins, leurs conquêtes présentes et futures, l'orgueil espagnol abaissé sur mer et sur terre : Dieu toujours et partout pour la patrie hollandaise. Proposer à une nation ainsi exaltée, dans l'ivresse de ses triomphes, de renoncer à un commerce héroïque, à l'attrait des découvertes, à tant de biens conquis, convoités, pour revenir à un petit négoce subalterne que le roi d'Espagne voudrait bien tolérer sur les côtes de la Péninsule, c'eût été une dérision, un outrage. Les *remontrances*, les requêtes présentées aux États par la Compagnie des Indes et par un grand nombre de citoyens, repoussaient avec indignation la prétention des Espagnols. Le fameux traité de « *Liberum mare* » qui parut vers cette époque, porta aux nues la réputation de Grotius. Barneveld et le prince Maurice, que tant de choses divisaient déjà, se montraient d'accord sur ce point : qu'on ne pouvait abandonner le commerce des Indes ; Barneveld parce qu'il était convaincu que ce serait la ruine de l'État ; le stadhouder parce

qu'il espérait ainsi faire rompre la trêve. Il s'en fallut de peu, en effet, car de part et d'autre, la ténacité était extrême. Mais Jeannin ayant proposé de « laisser mûrir la question » et de ne la reprendre qu'après s'être entendu sur toutes les autres, ce compromis fut accepté. Le père Neyen retourna en Espagne pour y prendre des instructions nouvelles, et Jeannin, dans la même intention, se rendit auprès de Henri IV. Durant cet intervalle, les États-Généraux conclurent avec l'Angleterre un nouveau traité d'alliance, analogue à celui qu'ils venaient de signer avec la France, et qui allait leur donner, à la reprise des négociations, une contenance plus ferme encore, assurés qu'ils étaient d'un secours de troupes auxiliaires pour le cas où la trêve serait rompue.

Sur ces entrefaites, des bruits alarmants arrivaient en Hollande. On apprenait que Philippe faisait des préparatifs de guerre; qu'il offrait l'infante d'Espagne au dauphin de France avec les Pays-Bas pour dot; qu'enfin ses ambassadeurs dans les différentes cours assuraient que jamais le roi leur maître n'avait eu la plus lointaine intention de traiter avec ses sujets rebelles, à moins de leur entier désistement de tout commerce avec les Indes et du rétablissement dans les Provinces confédérées de l'exercice public de la religion catholique. Au retour du père Neyen ces bruits se changèrent en certitude. En pleine assemblée, les envoyés espagnols exposèrent ces deux conditions comme étant l'*ultimatum* de leur souverain. Une explosion de colère fut la réponse à ces prétentions exorbitantes. Un grand cri de trahison retentit. A l'unanimité, séance tenante, l'assemblée décide de ne pas reprendre des négociations qui n'ont eu manifestement pour but que de les tromper. La colère du peuple répond comme un écho à l'indignation des États. D'un bout à l'autre du pays on court aux armes. Mais cette fois encore, la prudence, l'habileté de Jeannin devaient tout sauver. Après s'être concerté avec les envoyés anglais, qui craignaient, non moins que lui, à cause des subsides promis aux Hollandais, la reprise des hostilités; après en avoir longuement conféré avec Olden-Barneveld, il proposa aux deux parties, puisque la paix semblait impossible, de signer du moins une trêve pour un nombre d'années déterminé, pendant lequel le commerce avec les Indes et l'Espagne resterait libre.

Malgré la déférence que l'on a pour les avis de Jeannin et le désir de complaire au roi de France, cette proposition n'est accueillie qu'avec réserve par les États. Dans le pays, elle excite une répulsion violente. Une multitude innombrable de pamphlets, de libelles anonymes,

remplis d'invectives contre l'Espagnol, se répand soudain, échauffe la fermentation des esprits et dénonce au peuple, comme traîtres à la patrie, tous les partisans de la trêve. Les États essayent d'arrêter ce débordement, mais en vain. L'édit qu'ils rendent à cet effet reste inobéi. Le goût prononcé du peuple pour ce genre de publication dont l'usage se rapporte aux premiers temps de la prédication réformée, les mœurs républicaines qui ne toléraient pas d'entraves à la liberté de la presse, ne permettaient de poursuivre rigoureusement ni les auteurs ni les imprimeurs des libelles. Il eût fallu d'ailleurs sévir en tout premier lieu contre le prince Maurice qui, jetant feu et flammes au seul mot de trêve, adressait aux villes de Hollande des lettres circulaires où, dans les termes les plus impérieux, et sans épargner les députés des États, il déclarait ennemi de la République quiconque parlait de paix avec les Espagnols. Les insinuations, les calomnies, les traits sanglants, que des milliers de feuilles volantes répandaient chaque jour dans le peuple, étaient principalement dirigés contre Barneveld. Les murs de La Haye se couvraient d'affiches où il était dénoncé comme un apostat vendu à l'ennemi et digne du dernier supplice.

Ces affiches étaient lues avec avidité. Barneveld n'était point populaire. Ses qualités : la modération, la tolérance, l'habileté diplomatique, la connaissance exacte des rapports possibles de la République avec les puissances étrangères, n'étaient pas de celles qui charment le peuple. Ses ennemis, ses envieux, trouvaient un facile accès dans la crédulité publique, lorsqu'ils l'accusaient de connivence avec l'Espagne, de prédilection pour la messe, et, tantôt de servilité envers la cour de France, tantôt de trop d'orgueil au regard de la maison de Nassau. C'est alors que l'avocat de Hollande, jugeant le moment venu de mesurer son ascendant contre celui du Stadhouder, en forçant les États à se déclarer pour ou contre lui, se rendit à l'assemblée et résigna dans ses mains ses fonctions.

Il occupait dans les esprits une place si considérable, on s'était si bien accoutumé à sentir dans toutes les affaires sa forte impulsion, qu'une sorte de stupeur saisit l'assemblée à la pensée qu'elle allait être abandonnée à elle-même. Barneveld n'avait pas trop présumé de son ascendant. A peine arrivé à sa demeure, il s'y voyait suivi d'une députation des États, qui le suppliait de retirer sa démission. Il hésita, ou feignit d'hésiter; puis, rentré dans l'enceinte et voyant l'émotion générale qu'il y avait causée, il saisit ce moment et, redoublant d'éloquence, il persuada à son opinion les plus emportés contre la trêve. Il était temps. Le délai fixé pour le séjour des envoyés espagnols à La Haye venait d'expirer. Déjà ils avaient pris congé des États en se plaignant vivement de la manière

insultante dont on les renvoyait. On les apaisa ; deux lettres de Henri IV, l'une aux États, l'autre au prince Maurice, arrivèrent à propos. L'insinuation de Jeannin parvint à réconcilier pour un moment le Stadhouder et l'avocat de Hollande. La province de Zéelande qui résistait opiniâtrement, en se fondant sur l'article de l'union d'Utrecht où il était dit que ni paix ni guerre ne pourraient être conclues sans le consentement *unanime* des Provinces, finit par céder. La proposition d'un nouveau congrès qui, cette fois, se tiendrait à Anvers, fut agréée. Et pour que, après de si longs différents, tant de délais, tant de notes échangées, les affaires ne souffrissent plus aucun retard, il fut convenu que les États transporteraient à Berg-op-Zoom leur assemblée.

Les réflexions qu'on avait faites de part et d'autres, et surtout la grande autorité que Jeannin s'était acquise durant la première et difficile période des négociations, facilitèrent cette fois l'accord. Telle proposition offensante pour l'orgueil des États, quand elle leur était faite par un ennemi, parut moins dure en passant par la bouche d'un arbitre bienveillant qui parlait au nom d'un grand roi, ami du prince Maurice et de la République.

Après une discussion assez vive encore, quoique de pure forme, sur le titre de *Hauts et puissants seigneurs*, que se donnaient les États-Généraux et que les Espagnols refusaient de leur accorder, après que Jeannin eut persuadé l'assemblée de se contenter de l'épithète d'*Illustre*, les autres articles, d'importance réelle, passèrent aisément. Le premier de tous, l'article fondamental, c'était la reconnaissance pleine et entière de la souveraineté des Provinces-Unies.

Dans cet article, les archiducs « déclarent, tant en leur nom qu'en celui du roi, qu'ils consentent à traiter avec les Provinces-Unies en qualité et comme les tenant pour pays, provinces et États libres, sur lesquels ils ne prétendent rien. »

Après celui-là, l'article essentiel, et qui avait donné lieu à de si violents débats, l'article de la navigation dans les Indes fut mené à bien, moyennant une sorte de compromis qui n'engageait pas l'avenir. Pour ménager les susceptibilités espagnoles, le nom des Indes ne fut pas prononcé dans la rédaction, mais la liberté du commerce y était contenue en réalité. Et pour mieux l'assurer, les rois de France et d'Angleterre déclaraient dans un article secret, qu'ils considéreraient tout empêchement apporté à cette liberté par le roi d'Espagne comme une violation de la trêve.

Quant à l'article touchant l'exercice public du culte catholique, sur lequel Philippe III avait si souvent et si haut déclaré qu'il ne céderait jamais rien, on fut contraint, devant la résistance inflexible des

États, d'abandonner ces prétentions. Le traité garda le silence sur ce point capital, et le roi d'Espagne dut se contenter, lorsqu'il envoya sa ratification, de recommander aux États qu'ils voulussent bien traiter avec douceur leurs sujets catholiques.

La ratification, cette fois, ne se fit pas attendre. Elle arrivait à Anvers le 27 juillet; la trêve y avait été signée le 9.

Cette trêve mémorable, dont la France et l'Angleterre se portaient garantes devant toute la chrétienté, y causa un étonnement profond. Elle appela l'estime, l'admiration universelles sur ces insurgés opiniâtres qu'une lutte très-inégale et mêlée des plus terribles vicissitudes, trouvait à sa fin, après quarante années d'un incessant péril, aussi fiers qu'en ses commencements, aussi assurés dans la conscience du droit.

La trêve de douze ans, qui devait avoir pour couronnement la paix de Westphalie, établissait dans le monde ce droit nouveau qu'avait maintenu le peuple hollandais et qui allait faire sa force, sa richesse et sa gloire. Elle était la juste récompense d'une grande vertu, plus rare encore dans l'âme d'un peuple que dans l'âme d'un homme: la constance à la poursuite et à la défense de la justice. On y pouvait voir une réparation éclatante, et telle qu'il s'en rencontre peu dans l'histoire, où la balance semblait tenue d'une main divine avec une toute-puissante équité.

L'orgueil de l'omnipotence espagnole subissait à Anvers une humiliation dont il ne devait plus se relever. L'Église romaine, pour avoir voulu dominer aux Pays-Bas, exclusive et intolérante, y était à son tour frappée d'exclusion par l'intolérance calviniste. L'intégrité du commerce hollandais, son loyal génie recevait pour prix la « liberté des mers, » objet de ses convoitises héroïques.

L'Angleterre et la France se retiraient des négociations avec la juste part d'influence et de désappointement que chacune avait méritée pour des secours efficaces, mais trop variables et mis à trop haut prix. Plus constante et plus empressée, la France l'emportait, mais dans une mesure qui ne lui permettait de rien entreprendre sur le nouvel État républicain.

La grandeur de la maison d'Orange, enfin, se fondait avec la grandeur même de la République, dont elle avait été le plus ferme appui. La mort de Guillaume était vengée; la prière de son agonie était exaucée. *Dieu avait pris pitié de son pauvre peuple*; et, dans le cœur de ce peuple fidèle, un amour passionné pour le glorieux sang de Nassau allait à tout jamais se mêler et se confondre avec l'amour de la patrie.

DANIEL STERN.

FIN

DE LA PHYSIOLOGIE APPLIQUÉE A LA CRITIQUE

OU

ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE

SEPTIÈME ARTICLE [1]

LA PEINTURE

Selon Voltaire, « il n'en est pas de la peinture comme de la musique et de la poésie : une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle, parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autre; mais les peintures doivent représenter la nature, qui est la même dans tous les pays. »

Ici l'opinion de Voltaire a besoin, ce me semble, d'être un peu éclaircie. D'abord, est-il bien vrai que la nature soit la même dans tous les pays? Voltaire, dans un autre endroit, reconnaît le contraire avec raison, et l'exprime à merveille. Un de ses personnages, qui est Anglais, dit à un autre, qui est Américain : « Votre climat est fait pour vous, et il n'est pas mauvais, puisque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Esquimaux, les Islandais, les Lapons, les Ostiaks, les Samoïèdes, n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangifères, ou rennes, que Dieu leur a donnés pour les nourrir, les

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 1er août, 1er septembre et 1er octobre 1863.

vêtir et les traîner, meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons aussi meurent dans les climats un peu méridionaux : le climat de la Sibérie est trop chaud pour eux ; ils se trouveraient brûlés dans les parages où nous sommes. — Il est clair que Dieu a fait chaque espèce d'animaux et de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les nègres, cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, sont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs se sont donné la mort, quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau et l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique. Le taureau et ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture. La cannelle et la girofle ne croissent qu'aux Indes. Le froment n'est bon que dans le peu de pays où Dieu le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique, depuis la Californie jusqu'au détroit de Lemaire. Nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suède et au Canada. Dieu, dans toute la terre, a proportionné les organes et les facultés des animaux, depuis l'homme jusqu'au limaçon, au lieu où il leur a donné la vie. N'accusons donc pas toujours la Providence, quand nous lui devons souvent des actions de grâces. »

Ainsi donc la nature change avec les climats, et Voltaire sur ce point se réfute lui-même ; mais ce n'est pas tout : le caractère et le tempérament des artistes changent aussi avec les climats, et ce changement seul suffirait, la nature fût-elle la même partout, pour produire des œuvres extrêmement diverses, aussi bien en peinture, — quoi qu'il en dise, — qu'en littérature et en musique.

N'est-ce pas encore Voltaire qui a dit : « Le beau, pour le crapaud, c'est sa crapaude ? »

Ce mot est taxé de matérialisme par les spiritualistes dogmatiques. Voltaire était bien, cependant, aussi spiritualiste que ces messieurs, et un peu plus spirituel.

Que nous importent, au surplus, ces distinctions de *spiritualistes* et de *matérialistes*, qui ne reposent que sur une hypothèse et qui ne changent rien au fond des choses ? Parlez tant que vous voudrez de *beau idéal*, pour peu que cela vous paraisse prêter à l'éloquence : car les trois quarts des soi-disant spiritualistes ne sont que des phraseurs. Toujours est-il que chaque race humaine se fait un *beau idéal* différent, et que la Vénus hottentote, avec son tablier de chair, porte par devant le surcroît de grâces que la Vénus callipyge portait par derrière : cela était le *beau idéal* grec, ceci est le *beau idéal* hottentot.

Stendhal remarque même plaisamment qu'on pourrait augmenter le nombre des diverses espèces de *beau idéal,* en faisant passer par chaque climat chacune des trois ou quatre formes de gouvernement. Et, comme il écrit au commencement de la Restauration, il annonce en riant qu'on verra naître un beau idéal *constitutionnel.* Prédiction qui s'est réalisée pleinement sous Louis-Philippe. Aujourd'hui, il y a encore une autre espèce de beau idéal...

Répétons donc avec Voltaire : « Le beau, pour le crapaud, c'est sa crapaude, » dussions-nous faire naître sur les lèvres des spiritualistes à brevet, débitants patentés de morale sublime, un sourire qui pourrait se traduire ainsi : « Que tout cela est vieux et pauvre, bonté divine ! quelle étroitesse d'idées ! quels sophismes grossiers ! quelle prodigieuse ignorance des réfutations éloquentes que nous en avons faites mille et mille fois ! »

Non, chers et illustres pédants, nous n'ignorons point vos réfutations ; mais nous avons toujours trouvé que, par malheur, vos réfutations ne réfutaient rien. Nous reconnaissons volontiers que vous dansez sur la phrase à ravir ; que vous êtes des équilibristes merveilleux, des artistes, des virtuoses, des rhétoriciens admirables, tout ce qu'il vous plaira ; mais non des philosophes !

Je préfère à vos phrases le bon sens de Montaigne, et l'esprit de Voltaire, et celui de Stendhal. C'est dans son *Histoire de la peinture en Italie* que celui-ci a bien touché ce point :

« Les savants disent qu'il y a cinq variétés dans l'espèce humaine : les Caucasiens, les Mongols, les Nègres, les Américains et les Malais. Il pourrait donc y avoir cinq espèces de *beau idéal :* car je doute fort que l'habitant de la côte de Guinée admire dans le Titien la vérité du coloris...

» Un peintre malais, avec son coloris du plus beau cuivre, qui prétendrait à la sympathie de l'Européen, ne serait-il pas ridicule ? Il ne pourrait plaire que comme singulier. On aimerait en lui des marques de génie, mais d'un génie qui ne peut toucher. Voilà l'effet des tableaux de Rubens et de la musique de Haendel à Naples. Jamais, à Venise, les couleurs si fraîches des figures anglaises ne paraîtront naturelles... Ce n'est qu'après que la lente habitude aura ôté l'étonnement, que la sympathie pourra naître. Les couleurs, la lumière, l'air, tout est différent en des climats si divers ; et je ne trouve pas en Angleterre une seule tête qui rappelle les Madones de Jules Romain (tempérament bilieux). »

Les natures et les races idéalistes excellent dans le dessin, les natu-

res et les races sensualistes excellent dans la couleur. Le très-bon critique Louis Pfau, dans ses remarquables *Études sur l'Art*, si neuves et si pénétrantes, l'observe fort bien : « Raphaël est modeste de couleur ; il ne voudrait pas détruire la clarté de sa ligne ; les Vénitiens, les Espagnols, qui font plus de cas de la couleur, se rapprochent de la nature ; et Rubens enfin, qui veut rendre, par la force de son pinceau, la vie dans toute sa séve, emprunte à la matière sa rudesse exubérante. Il développe le principe réaliste de Michel-Ange et fait du palpable son idéal ; c'est plutôt un peintre de la chair que de l'âme. Mais vous avez beau critiquer ses formes par trop flamandes, vous sentez qu'il est dans la vérité de sa conception, et il vous force bien à le reconnaître. Avec plus de style, son coloris ne serait plus possible : car la ligne ne saurait jamais s'allier à l'effet de la couleur, qui est toujours un effet des masses. Plus l'artiste purifie ses formes et idéalise ses lignes, plus il doit renoncer à l'apparence de la réalité ; et, plus il cherche à refléter la vérité matérielle, plus il doit effacer la sévérité du modelé et noyer les contours. »

Stendhal, dans l'ouvrage cité tout à l'heure, rencontre plusieurs fois le point que nous traitons, la physiologie appliquée aux arts, et dit, entre autres choses : « Le peintre qui fera Brutus envoyant ses fils à la mort ne donnera pas au père un tempérament sanguin, — tandis que ce tempérament fera l'excuse des jeunes gens. — S'il croit que le temps qu'il faisait à Rome le jour de l'assassinat de César est une chose indifférente, il est en arrière de son siècle. A Londres, il y a les jours où l'on se pend [1]... Werther ne sera pas indifféremment sanguin ou mélancolique ; Lovelace, flegmatique ou bilieux. Le bon curé Primerose, l'aimable Cassio, n'auront pas le tempérament bilieux ; mais le juif Shylock, mais le sombre Iago, mais lady Macbeth, mais Richard III. L'aimable et pure Imogène sera un peu flegmatique. »

Pour sentir Michel-Ange, il faut, selon Stendhal, passer par une longue analyse du tempérament bilieux ; il la commence de cette manière :

« *Aggredior opus difficile*. Je prie qu'on excuse trente pages d'une sécheresse mathématique. Pour dire les mêmes choses au détail et à mesure du besoin, il en faudrait cent, et, pour sentir Michel-Ange, il faut passer par là.

» La bile est une des pièces les plus singulières de la machine

[1] Vent et brouillards au mois d'octobre.

humaine [1]. Formée d'un sang qui s'est dépouillé dans son cours de ses parties lymphatiques, elle est surchargée de matières huileuses. Ce sang rapporte des impressions de vie multipliées de chacun des organes qu'il a parcourus. Attaquée par la chimie, la bile est une substance inflammable, albumineuse, savonneuse. Aux yeux du physiologiste, c'est une humeur très-active, très-stimulante, agissant comme un levain énergique sur les sucs alimentaires et sur les autres humeurs, imprimant aux solides des mouvements plus vifs et plus forts; elle augmente d'une manière directe leur *ton* naturel; elle agit directement aussi sur le système nerveux, et par lui sur les causes immédiates de la sensibilité. Presque tous les effets stimulants de la bile coïncident avec ceux de l'humeur séminale, et ces deux substances si puissantes sur le bonheur et la sensibilité humaine, ont des degrés correspondants d'exaltation.

» Supposons un homme chez qui leur énergie soit extrême; supposons qu'il y ait chez cet homme un certain état de roideur et de tension dans tout le système, soit dans les points où s'épanouissent les extrémités nerveuses, soit dans les fibres musculaires. Donnons encore à cet homme une poitrine d'une grande capacité, un poumon et un cœur d'un grand volume: voilà l'image du bilieux parfait.

» Cette empreinte est la plus forte qui s'observe dans la nature vivante. Tout se tient dans une machine ainsi organisée. L'activité des agents de la génération accroît celle du foie; l'activité de la bile accroît celle de tous les mouvements, et en particulier la circulation du sang. Les deux humeurs qui règnent sur l'individu augmentent la sensibilité des extrémités nerveuses. Tous les mouvements rencontrent des résistances dans la roideur des parties; mais toutes les résistances sont énergiquement vaincues. Pour achever ce tableau, voyez le caractère âcre et ardent que la bile imprime à la chaleur des mains, voyez des vaisseaux artériels et veineux d'un plus grand calibre, et une masse de sang plus considérable même que dans le tempérament sanguin.

» *Caractère moral:* des sensations violentes, des mouvements brusques et impétueux, des impressions aussi rapides et aussi changeantes que chez le sanguin; mais, comme chaque impression a un degré plus considérable de force, elle devient pour le moment plus dominante

[1] Saint Dominique, Jules II, Marius, Charles-Quint, Cromwell : c'est le tempérament des hommes grands par les *actions*.

encore. La flamme qui dévore le bilieux produit des idées et des affections plus absolues, plus exclusives, plus inconstantes.

» Elle lui donne un sentiment presque habituel d'inquiétude. Le bien-être facile du sanguin lui est à jamais inconnu, il ne peut goûter de repos que dans l'excessive activité. Ce n'est que dans les grands mouvements, lorsque le danger ou la difficulté réclament toutes ses forces, lorsqu'à chaque instant il en a la conscience pleine et entière, que cet homme jouit de l'existence. Le bilieux est forcé aux grandes choses par son organisation physique.

» Le cardinal de Richelieu dirigeait bien une négociation, mais n'eût peut-être été qu'un fort mauvais ambassadeur. Il faut un homme sanguin et aimable, rachetant sans cesse par les détails l'odieux du fond, comme lord Chesterfield ou le duc de Nivernais.

» Jules Romain et Michel-Ange n'ont peint que des êtres bilieux. Le Guide, au contraire, s'est élevé à la beauté céleste en ne présentant presque que des corps sanguins. Par là, sa beauté manque de sévérité. Cela est singulier en Italie, où les peintres vivaient au milieu d'un peuple bilieux... »

Je vais citer d'autres exemples évidents de tempéraments divers.

Rubens, tempérament sanguin, fougueux, répand à flots le rouge et triomphe dans la chair. Il prête aux Sirènes elles-mêmes les torses plantureux des Flamandes. Ses Vierges se portent à merveille et respirent la fécondité. Tout est blond, tout est rose, et tout sent la chair fraîche. Ce sont de vraies moissons d'appas. C'est sans doute à lui que Michelet pense lorsqu'il dit qu'il faut aux Flamands « des Vierges énormes, fraîches, grasses, scandaleusement belles. » Rubens est emporté par son tempérament. Sa Charité aux cinq rangs de mamelles fait un peu l'effet d'une lice en gésine; n'importe, elle est splendide! Et sa *Kermesse,* — aujourd'hui massacrée par les restaurateurs du Louvre, — c'était la gloire de la couleur, autant que l'ivresse des sens.

Voyez, au contraire, Van Dyck : tempérament nervoso-bilieux ; il épanche dans ses ciels verdâtres et violacés les rêveries mélancoliques de sa nature fine et profonde. En ses figures, méditées à loisir et nuancées avec une merveilleuse harmonie, il serre de près le détail et lui fait rendre des trésors de pensée : il exprime tout l'intérieur par les gammes les plus discrètes. Autant l'autre réjouit les sens, autant, lui, il délecte l'âme, en l'attirant dans les délices d'une tristesse sympathique.

Ses crucifixions et leurs paysages respirent le deuil immense de la nature à l'heure de la mort du Sauveur. Il semble que l'artiste ait ressenti lui-même la passion du Christ en la représentant.

Dans la tête du *Charles Ier*, ne croyez-vous pas distinguer, chose étrange! un pressentiment funèbre, à travers l'apparente insouciance de l'élégance la plus aristocratique et la plus royale, dans cet habit négligé de Cavalier? — J'ai vu des enfants de cinq à six ans être frappés de cette physionomie mélancolique, et l'expliquer comme s'ils savaient l'histoire!... On dit que Louis XVI avait dans son cabinet, aux Tuileries, ce portrait de Charles Ier, et le contemplait souvent... O rêverie! ô vision! ô miroir d'une destinée semblable, — que Louis XVI cependant ne pouvait prévoir, — non plus que Van Dyck celle de Charles Ier! — Et encore, il y a cette différence: toute la mélancolie que l'âme de Louis XVI pouvait trouver dans cette tête royale qu'il savait être tombée sous la hache du bourreau, Van Dyck, ô merveille! l'a mise d'avance dans ce visage fatidique, comme s'il avait su l'avenir! tant sa nature nervoso-bilieuse, son âme sympathique et son art profond avaient pénétré et saisi cette physionomie royale, où l'on voyait poindre déjà, parmi tant de noblesse insouciante, mais triste, je ne sais quelle dédaigneuse résignation.

Quand nous parlions de Meyer-Beer, nous avons nommé Eugène Delacroix, complexion analogue, bilieuse et nerveuse à l'excès. Ce qui peut justifier encore ce rapprochement, c'est ce que disait de Delacroix un autre génie, George Sand, liée avec lui pendant trente ans : « Delacroix est un artiste complet. Il goûte et comprend la musique d'une manière si supérieure, qu'il eût été très-probablement un grand musicien, s'il n'eût pas choisi d'être un grand peintre. »

Un critique incisif, M. Théophile Silvestre, nous a fait bien connaître cette complexion: « L'atmosphère de son atelier est tellement chaude, disait-il, que des couleuvres y vivraient heureuses. Cet homme ardent et frileux se tient toujours enveloppé comme le python des galeries zoologiques : on croirait qu'il est né à Java, et non pas sous le ciel de Paris. Son teint est un capricieux mélange de vert d'olive, de jaune citron et de café clair. Les sensations qui courent dans ses nerfs délicats, plus rapides que l'électricité sur les fils électriques, le bouleversent vingt fois par jour... »

Avec une telle complexion, faut-il s'étonner qu'Eugène Delacroix fût artiste depuis la moelle jusqu'aux ongles, épris de musique et de poésie

autant que de peinture, mais, par dessus tout, ardent coloriste? Le même témoin disait: « Lorsque Delacroix parle de Rubens, ses yeux s'allument, il marche vivement, s'arrête brusquement, vous prend en face, vous presse jusque dans un coin de son atelier: « Rubens! Rubens! c'est le roi des peintres! Il est grand comme Homère, et, comme lui, il anime d'un trait tout ce qu'il touche. Si l'on éprouve un frisson en lisant l'*Iliade*, juste au moment où le poëte met Achille et Hector en présence, on a le cœur serré devant la toile de Rubens où le soldat romain porte au flanc du Christ un coup de lance qui le traverse. Il y a dans ce coup de lance une impulsion, une force homérique, que je n'ai jamais pu oublier. »

Est-il nécessaire d'ajouter que Delacroix, quoiqu'il admirât Rubens par-dessus tout, ne laissait pas d'éprouver aussi une vive admiration pour Michel-Ange, Véronèse, Rembrandt, le Corrége et Raphaël. « C'est Raphaël, disait-il, qui a élevé au plus haut point de perfection cette brillante création du génie italien, *l'arabesque de la ligne*. Semblable à un poëte qui tient dans sa main les deux forces jumelles et expressives du vers et de la rime, Raphaël, avec deux lignes opposées, produit d'un bout à l'autre de ses ouvrages, un rhythme harmonieux. C'est un peintre-poëte; les autres maîtres ne sont que des prosateurs. Lui seul possède cette concentration de lignes et d'expression, unie au sentiment de la grâce, à la puissance de l'idéalité. Ce mérite suprême que je trouve en lui, n'est pas celui dont on l'a glorifié le plus, si même il est vrai que personne le lui ait reconnu aussi bien que je crois le faire. Privé de moyens qui semblent indispensables, l'imitation exacte, la couleur et l'effet, Raphaël reste encore sublime et inimitable. »

Mais Delacroix revient toujours au coup de lance de Rubens par inclination de tempérament [1].

Un autre critique, M. Charles Clément, disait dernièrement dans les *Débats*, au moment où une mort prématurée a enlevé Eugène Delacroix dans toute la force de son génie: « Ce génie est pathétique avant tout, et dans cette voie il va jusqu'à l'excès.... Il n'a presque jamais représenté les affections douces ou tendres. » Ce que M. Silvestre encore avait fort bien exprimé en disant: « Non-seulement le peintre exalte à l'infini la physionomie de ses héros, mais il nous les fait voir, par je ne sais quelle magie, à travers des couleurs dont chacune rappelle à la fois un trait énergique de la nature extérieure et une passion de l'âme humaine: il poursuit entre le bleu et le vert sombre l'immensité du ciel

[1] *Histoire des Artistes vivants, études d'après nature*, par Théophile Silvestre.

et de la mer, fait retentir le rouge comme le son des trompettes guerrières, et tire du violet de sourds gémissements. C'est ainsi qu'il retrouve dans la couleur les chants de Mozart, de Beethoven, et les plaintives mélodies de Weber. »

Il y a un fait physiologique incontestable, c'est que chaque homme voit à sa manière; à plus forte raison, chaque peintre. Les objets apparaissent à chacun d'une certaine façon, sous un certain jour; ses yeux teignent les choses de telle couleur. Quiconque niera ce fait n'a jamais observé. Tel peintre voit tout en rouge, tel autre voit tout en bleu, tel autre en vert, tel autre en or. Ce n'est ni un parti pris de l'intelligence, ni une affaire d'imagination; c'est un fait réel, physiologique. Chacun d'eux voit ainsi, et non pas autrement : Rubens, rouge; le Guide, bleu; le Titien, or; Van Dyck, verdâtre et violacé; Delacroix, rouge et vert. Sur quoi Charles Baudelaire, esprit très-délié, a écrit cette ligne, étrange pour ceux qui ne comprennent pas Delacroix, mais claire et simple pour ceux qui le comprennent : « Cette pondération du vert et du rouge plaît à notre âme. »

Cette manière de sentir et de voir résulte, dans chaque artiste, de sa complexion et de son organisation.

Autant d'artistes, autant de façons de voir et de sentir, autant de différentes interprétations de la nature. Les différents tempéraments se marient avec la nature, pour produire des œuvres diverses : — diverses par la couleur ou par la ligne, par le sentiment ou par la pensée. Exemples :

« Léonard de Vinci est porté par son tempérament à voir et à faire ressortir le côté expressif d'une tête; Raphaël cherche davantage à y faire dominer la beauté, la noblesse; Holbein y met surtout l'intimité, le repos et l'habitude; Rubens y jette la vie, le mouvement et l'animation. Voilà bien des qualités distinctes et des manières différentes de rendre et de comprendre la nature; croit-on cependant qu'il n'y en ait pas encore une foule d'autres, qui toutes ont leur prix et dont il a été fourni d'admirables exemples? Velasquez, Lawrence, présentent un homme avec moins de profondeur, de majesté, de calme ou de mouvement, mais ils lui conservent davantage son maintien voulu, sa physionomie acquise, ses mœurs officielles, et toute cette poésie factice qui concourt à former l'idéalité des classes supérieures. Le Giorgione, le Titien, Rembrandt, Caravage, et Reynolds même, avec des nuances différentes, expriment encore autre chose que tout cela, et la nature

les émouvait dans un autre sens : à eux surtout appartiennent le premier aspect et la frappante solidité de la nature; on n'examine pas l'homme sur leurs toiles, on l'y rencontre, et, quand le modèle a été imposant ou beau, le saisissement ou l'admiration arrivent avec une rapidité que la réalité n'aurait pas autrement donnée peut-être, parce que l'art, chez les hommes forts, simplifie et explique la nature [1]. »

Le procédé de chaque artiste agit sur nous plus ou moins, selon qu'il est analogue à notre nature. Les vibrations de l'organisme du peintre comme du musicien, encore frémissantes dans leur œuvre, trouvent un écho fidèle ou rebelle dans les diverses complexions des spectateurs ou auditeurs. Le dessin et la couleur, la mélodie et l'harmonie, sont faits sans doute pour charmer les yeux ou les oreilles, mais bien davantage pour exprimer et pour déterminer le sentiment.

Si le gris domine aujourd'hui dans l'école française, c'est peut-être que, depuis une quinzaine d'années, l'âme française ne connaît plus guère les passions généreuses et n'a plus que des teintes neutres. Ce sera la gloire d'Eugène Delacroix d'avoir seul été passionné et d'avoir tenu bon contre l'invasion du gris.

« L'influence de ce célèbre *gris fondamental* qui domine aujourd'hui dans notre école française, dit un critique, nous oblige à tout voir à travers ce voile nébuleux. Encore si elle n'agissait que sur le côté matériel de l'art; mais elle étend sa puissance dans tout le domaine de la peinture, si bien que quelques-uns parmi les plus consommés dans l'art du coloriste, les plus savants dans l'observation des *valeurs*, les plus ombrageux dans la science du rapport et de l'agrément des tons, en sont arrivés à adopter une peinture presque monochrome et à rapporter des impressions de froid et de tristesse du pays où le soleil brille du plus vif éclat. »

Excepté le gris, tout est légitime en peinture comme ton dominant; mais le gris, c'est l'absence de ton.

On doit reconnaître la teinte particulière de l'âme et de la complexion d'un peintre dans sa manière de rendre le clair-obscur, le dessin, la couleur.

« Avez-vous l'œil délicat, dit Stendhal, ou, pour parler plus vrai, une âme délicate? vous sentirez dans chaque peintre le ton général avec lequel il *accorde* tout son tableau : légère fausseté ajoutée à la nature. Le peintre n'a pas le soleil sur sa palette. Si, pour rendre le simple clair-obscur, il faut qu'il fasse les ombres plus sombres, pour rendre les

[1] JEANRON et LECLANCHÉ, *Commentaires sur Vasari.*

couleurs dont il ne peut pas faire l'éclat puisqu'il n'a pas une lumière aussi brillante, il aura recours à *un ton général*. Ce voile léger est d'or chez Paul Véronèse et chez le Titien ; chez le Guide, il est d'argent et d'azur.... »

Seulement il faut se garder de croire, comme les paroles de Stendhal pourraient le faire supposer, que ce ton général soit choisi de sang-froid et adopté par délibération. L'artiste prend tel ton et n'en peut prendre un autre; son tempérament s'y oppose. Comment voir autrement qu'avec les yeux qu'on a? Comment sentir, qu'avec sa complexion native?

C'est ce que voulait dire encore Stendhal, lorsqu'il écrivait dans cette même *Histoire de la peinture en Italie* :

« Moi qui me nourris des mêmes anecdotes, des mêmes jugements, des mêmes aspects de la nature, comment ne pas jouir de tel talent, qui me donne l'extrait de ce que j'aime?... Au milieu de cette immense variété que la nature offre aux regards de l'homme, il ne remarque à la longue que les aspects qui sont analogues à sa manière de chercher le bonheur. Gray ne voit que les scènes imposantes; Marivaux, que les points de vue fins et singuliers : tout le reste est ennuyeux. Vous voyez le mécanisme de l'impossibilité qui sépare Gray de Marivaux : ceci porte sur une différence, non pas morale, mais physique.... De là l'inanité des disputes sur Racine et Shakspeare, sur Rubens et Raphaël. On peut tout au plus s'enquérir, en faisant un travail de savant, du plus ou moins grand nombre d'hommes qui suivent la bannière de l'auteur de *Macbeth* ou de l'auteur d'*Iphigénie*. Si le savant a le génie de Montesquieu, il pourra dire : « Le climat tempéré et la monarchie font naître des admirateurs pour Racine. L'orageuse liberté et les climats extrêmes produisent des enthousiastes à Shakspeare. » Mais, Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait à dire à un tel homme, par la voix d'un petit pédant vaniteux : « Prenez garde, mon ami, vous vous trompez, vous donnez dans le mauvais goût : vous aimez mieux les petits pois que les asperges, tandis que *moi* j'aime mieux les asperges que les petits pois. »

La duchesse de La Ferté disait à Mme de Staal de Launay : « Il faut l'avouer, ma chère amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raison. »

Naïveté ou malice, pas un artiste ni pas un critique. au fond, ne dit jamais autre chose. C'est comme s'il disait : Je suis moi, et je ne saurais être un autre.

La plupart des goûts et des aptitudes, tout comme cette manière générale de voir et de sentir, font partie de la complexion native de l'artiste et sont héréditaires. M. Sainte-Beuve disait dernièrement d'Horace Vernet, après avoir énuméré tous ses parents peintres ou dessinateurs : « Sa main fine, mince, longue, élégante, naissait avec toutes les aptitudes, toute formée et toute dressée pour peindre, comme le pied du cheval arabe pour courir. »

Léonard de Vinci, aimable comme un enfant de l'amour et doué de tous les talents, excellait à la fois dans la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la poésie, la philosophie, les mathématiques, la mécanique, l'hydraulique, l'optique, la physique, la chimie, l'anatomie, la géologie, sans parler des arts d'agréments et des exercices du corps, la danse, l'équitation, l'escrime et le reste. D'une beauté et d'une force peu communes, d'un naturel aimable, sympathique et facile, son esprit, sa gaieté, sa libéralité, plaisaient à tous. Ame épicurienne et artiste, il fuyait toutes les choses laides. Il ne voulait avoir auprès de lui que de beaux objets et de beaux visages. L'aimable Salaï fut son élève favori, ce qu'on appelait alors son *creato*. Notre historien dit à ce sujet : « Vinci, si beau lui-même et si distingué par l'élégance de ses mœurs, fut sensible aux grâces du même genre qui brillaient dans Salaï. Il l'eut auprès de lui jusqu'à sa mort, et ce bel élève lui servait de modèle pour ses figures d'ange [1]. » Il s'attacha également Francesco Melzi, beau comme Salaï, et tous les deux le suivirent à la cour de France.

Au delà de l'influence du sang et des circonstances de la naissance, il y a, chez l'artiste, l'influence de la race et de la nationalité.

Notre contemporain Diaz de la Peña a du sang espagnol dans son talent comme dans ses veines. Il peint l'Orient sans l'avoir vu : apparemment il s'en souvient. Tempérament de coloriste sensuel. Les bois ont été son école. Bellevue, Meudon, le Val-Fleuri, ont eu ses premiers pas et ses premiers amours. C'est là, et dans son imagination, qu'il a rencontré ces belles femmes indolentes, nues, sous les arbres, avec des enfants ailés, et se jouant paresseusement comme dans les jardins des harems.

Le soleil et les bois, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur leurs fronts faisaient flotter les ombres.

[1] Stendhal, *ibid.*

Il a saisi au vol ces reflets ondoyants et les a fixés sur la toile dans leur mobilité flottante, — comme on voit, aux batailles de Salvator Rosa, les combattants, à travers la fumée des arquebusades et la poussière de la mêlée, paraître et disparaître tour à tour. — Magie! prestige!... Images voluptueuses, qui n'ont d'ailleurs pas beaucoup de pensée : effet d'un sang méridional. Peinture séduisante, mais molle et lâchée, qui paraît faite uniquement pour charmer les sens, comme les parfums et les fleurs.

Ordinairement la peinture comme la poésie reflètent les pays qui les voient naître, pareilles à des fleuves qui réfléchissent leurs rives. Est-ce que toute l'Espagne n'est pas dans Murillo aussi bien que dans Calderon? Est-ce que l'Italie n'est pas dans Michel-Ange et dans Raphaël, comme dans le Dante et dans le Tasse? On sait que le terrible Dante était le poète favori du grand Michel-Ange. Tous deux Florentins et passionnés; tous deux nervoso-bilieux : teint jaune, tirant sur le vert. Michel-Ange se plaisait à lire le poëme de l'*Enfer* dans une édition in-folio qui avait des marges de six pouces, et en lisant dessinait sur ces marges tout ce que le poëte lui faisait voir. Ce volume a péri dans un naufrage. Mais, quand on ne connaîtrait pas ce fait, quand on ignorerait la prédilection de Michel-Ange pour le poëte de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, est-ce que la vaste page du *Jugement dernier* n'est pas comme le résumé de cette grande trilogie? C'est toute la *Divine Comédie* en un seul tableau.

De même on sait que l'Arioste et l'Arétin furent les amis de Titien le voluptueux. — On devinerait ces affinités, quand l'histoire ne nous les apprendrait pas.

Est-ce que l'Allemagne n'est pas dans Albrecht Dürer, comme dans Gœthe? — Est-ce que Gœthe, à son tour, n'est pas dans son *Faust*, comme Michel-Ange dans son *Moïse*, comme Phidias dans son *Jupiter*?

Poussin et Claude Lorrain sont bien français. En même temps, toutefois, on sent dans leurs œuvres le chaud reflet de l'Italie.

« Claude Lorrain passait des journées entières dans la campagne de Rome, sans peindre, sans dessiner d'après nature. Seulement il respirait cet air, il s'imprégnait de cette chaude lumière. Avec une sagacité exquise, il en observait, il en suivait les dégradations, surtout le matin ou vers le déclin du jour. — Rentré dans son atelier, il retraçait librement, de souvenir, ces impressions de la nature qui s'étaient déposées

en lui. De là le caractère idéal de ses tableaux; de là aussi l'empreinte de sa personnalité dans des paysages variés d'aspect [1]. »

« Dans Claude Lorrain et dans Ruysdael, vous avez les deux mondes, les deux civilisations, les deux natures, dans une âme moderne : — le monde gréco-romain, et le monde du nord [2]. »

Ruysdael, Hobbema, Paul Potter sont mélancoliques et voilés, comme le ciel de la Hollande. — Ajoutons que Paul Potter était phthisique.

Mais, indépendamment de la complexion particulière de chacun de ces maîtres, comme le climat explique bien leur œuvre ! Et comme cette œuvre est harmonique dans son ensemble, malgré sa riche diversité ! Comme Rembrandt, les Teniers, Gérard Dow, répondent bien à Ruysdael, à Hobbema, à Paul Potter et à Albert Cuyp ! C'est que, quand la saison ne leur permettait pas d'errer dans les prairies et dans les *polders*, au bord des canaux ou de l'Océan, ils étaient obligés, ces Hollandais, pour se garantir du froid de la mer et du vent du nord, si cruel, de se tenir clos dans leurs maisons et d'en calfeutrer hermétiquement les fenêtres à petits vitraux : c'est là, étroitement renfermés pendant le long deuil de l'hiver, c'est là qu'ils ont trouvé le clair-obscur. Rembrandt, les Teniers, Gérard Dow, c'est la Hollande du foyer ; Ruysdael, Hobbema, Paul Potter, Albert Cuyp, c'est la Hollande sous le ciel nuageux, plein de mélancolique rêverie.

Ils ont fait amitié avec leurs brumes. Ils trouvent des douceurs aux rigueurs mêmes de leur cher pays conquis sur la mer. La tristesse du ciel ou son inclémence favorise le sérieux de la pensée : le sentiment se recueille et s'accroît dans ces prairies tranquilles; il s'approfondit et s'élève sur ces plages où l'Océan avec sa rumeur monotone berce les rêves infinis.

M. Silvestre dit fort bien : « Les plages de Van Goyen, les champs et les bois de Ruysdael, les pâturages de Paul Potter, sont surtout admirables parce que leurs auteurs, n'ayant jamais quitté la Hollande, la connaissaient à fond et l'ont rendue en toute vérité... Ce n'est pas seulement par l'exactitude physique que ces artistes triomphent, c'est encore par l'intensité du sentiment. »

Un autre excellent critique d'art définit ainsi, dans une spirituelle boutade, les trois écoles de paysage qui règnent aujourd'hui en Europe :

[1] ALFRED DUMESNIL, *la Foi nouvelle cherchée dans l'Art.*
[2] *Ibid.*

« Il y a aujourd'hui trois écoles de paysage bien caractérisées : celle de France, à laquelle se rattachent la plupart des paysagistes belges et hollandais ; celle de Dusseldorf, à laquelle se rattachent beaucoup d'Allemands et de Suisses, tels que M. Calame ; celle d'Angleterre, qui va toute seule, avec sa terrible lorgnette.

» L'école de Dusseldorf procède par des raisonnements abstraits et philosophiques ; l'école anglaise, par l'analyse physique poussée à la dernière extrémité ; l'école française, par la perception artiste et le sentiment...

» J'ai voyagé avec des paysagistes de Dusseldorf, sur le bateau à vapeur du Rhin : — « Oh ! les sublimes spectacles ! Nature grandiose ! tu élèves l'esprit de l'homme jusqu'à la contemplation de l'infini !... Lignes superbes, qui vous perdez dans le ciel ! O Gœthe ! ô le Harzberg ! » etc. — Très-bien ! Voilà mon paysagiste rentré dans son atelier, et qui compose son paysage avec ses idées et ses réflexions, même quand il a pris des études locales. Avons-nous des montagnes ? Il en faut. Quelques sapins, brisés par l'orage, auraient bon air au premier plan ; mettons-en. Un lac ? Oui, avec de l'ombre dessus ; cela fait repoussoir, en même temps que c'est poétique. Ne se prend-on pas à rêver, sitôt qu'on est en nacelle sur un lac ? Bien ! Postons en avant un berger mélancolique sur un pan de roc. — Le paysage est fait !... Mais que c'est triste ! que c'est vide et insignifiant, malgré les prétentions au grandiose et à la poésie ! Devant ces froides images, le spectateur n'est pas plus ému que ne l'a été le peintre qui les a combinées.

» En Angleterre, le gentleman paysagiste, au lieu de laisser traîner de longs cheveux sur un manteau bleu de ciel, semé d'étoiles orangées, comme les poëtes de Dusseldorf, fait « sa raie » d'abord, s'équipe comfortablement, jaquette courte, bottines « prince Albert », lacées de lanières de cuir, son étui de lorgnette en sautoir, s'en va herboriser par champs, s'assure que tel *végétable* a les feuilles pointues ou découpées de telle façon, que telle fleurette a une telle corolle et tant de pétales, qu'il y a d'ailleurs dans la nature des rouges violents, des verts crus, des jaunes impitoyables, beaucoup de violet, — que la lumière est partout et pour tout, Dieu merci ! — Puis, combinant le télescope qui rapproche et le microscope qui grossit, — le génie anglais tient à se rendre compte de tout, — notre paysagiste consciencieux fait minutieusement sa vue de tiges de bruyères et de feuilles découpées une à une en plein soleil, comme s'il travaillait pour le cabinet d'un botaniste... On a l'idée que ces fines herbes, convenablement desséchées

et préparées par le pharmacien, qui les reconnaîtrait toutes, pourraient être bonnes à faire de la tisane... »

Longtemps les Anglais ne virent dans l'art qu'une profusion de matières précieuses. Ils aimaient, comme l'a dit un de leurs historiens, « des rois d'or avec des couronnes d'or, des anges d'or avec des ailes d'or, des vierges d'or nourrissant des enfants d'or, assises sur des nuages d'or. Le ciel était d'or, la terre était d'or. » Une magnificence matérielle, c'est tout ce qu'ils comprirent au commencement. Ils y ajoutèrent ensuite le goût de la réalité, — sans aucune espèce d'idéal.

Cromwell disait à Pierre Lély, peintre allemand, mais qui vécut en Angleterre : « Ayez soin de faire mon portrait avec exactitude et sans flatterie. Remarquez bien mes rides, mes bourgeons, ma verrue, enfin tous les détails de mon visage. Si tout cela n'est pas rigoureusement rendu, vous n'aurez pas un liard. »

Le génie anglais, en peinture, fut donc d'abord utilitaire, puis réaliste.

Quelque admirable que soit Hogarth, on a dit de lui avec raison : « Son génie a des pieds et des mains, mais point d'ailes. »

Wilkie est encore plus anglais et plus réaliste qu'Hogarth. Il n'omet pas un clou de porte.

Reynolds ajouta l'élégance, avec divers reflets des génies étrangers.

L'harmonie bleuâtre de Gainsborough, en contradiction des préceptes de Reynolds, indique une nature tendre et exquise, une âme subtile et douce. Il a le charme, — supérieur à la force.

Wilson, âme volontiers mélancolique, se plaît à exprimer les couleurs de l'automne ; c'est le peintre de la chute des feuilles.

Lawrence, enfant gâté de la fortune, éclaire des reflets de son bonheur le visage de ses modèles et y répand la fine fleur de la beauté. Il adoucit tout, même la vieillesse. Il est né le peintre des femmes, surtout des femmes d'Angleterre, au sang vermeil.

Constable est le paysagiste anglais par excellence. Quiconque n'a pas vu de ses yeux l'éclatante beauté du paysage anglais, avec sa végétation fraîche et humide, ne peut apprécier suffisamment Constable et sa profonde vérité.

Turner y ajoute les élans d'une imagination aventureuse.

Mais ce qui manque, en général, dans presque toutes ces œuvres si remarquables des divers peintres anglais, encore une fois c'est l'idéal. Le génie anglais, pour grand qu'il puisse être, demeure partout et

toujours un génie positif et réaliste. Partout et toujours on peut répéter : « Il a des pieds et des mains, mais point d'ailes. »

Ainsi les nationalités diverses, les complexions des peuples comme des individus, se marquent dans la peinture aussi bien que dans les autres arts. Et, dans chaque peuple, les races diverses se reconnaissent aisément, et c'est ce qui forme en peinture ce qu'on appelle des écoles. On dit l'école romaine, l'école florentine, l'école vénitienne, l'école lombarde, et tout le monde entend ce que cela signifie, et voit aussitôt par l'imagination autant de groupes et de types différents. Qui ne connaît la fierté florentine de Michel-Ange, la suavité lombarde du Corrége ou du Parmesan, les splendeurs vénitiennes du Giorgione et du Tintoret, la grâce et la beauté romaines de Raphaël, la richesse et la solidité espagnoles de Murillo et de Ribeira, l'abondance flamande de Rubens, et la magie du clair-obscur qui fait la gloire du génie hollandais de Rembrandt ?

« Au delà de l'Escaut, dit Michelet, au milieu des tristes marais, des eaux profondes, sous les hautes digues de Hollande, commence la sombre et sérieuse peinture : Rembrandt et Gérard Dow peignent où écrivent Érasme et Grotius. »

Dans chaque école, toutefois, on distingue des nuances diverses et des qualités variées. A l'exubérance de Rubens l'école flamande elle-même peut opposer la précision de Van Eyck et la finesse de Memling. Avez-vous vu à Bruges, à l'hôpital Saint-Jean et à l'Académie, les têtes de petites filles de Memling ? Quelle ingénuité ! quelle naïveté ! quelle grâce ! Je ne connais que Nausicaa, dans l'*Odyssée*, qui leur soit comparable. Je ne revois jamais les unes sans penser à l'autre, et réciproquement. Merveilles d'art consommé et de grâce innocente, qui font contraste avec la fougue impétueuse et sensuelle de Rubens.

De même, si l'art florentin a ses parties fières, ses génies altiers, inflexibles, tels que l'Orcagna, ou le Ghiberti, ou Michel-Ange, à côté de ces types puissants il a, pour compléter sa gloire, des natures d'un éclat plus doux, Giottino, Masaccio, Andrea del Sarto, physionomies plus modestes, mais plus sympathiques, où l'humanité se reconnaît mieux. Les unes sont la force, les autres la grâce; et tout cela se dit d'un mot : l'art florentin.

Puisque le sang, la race, le climat, ont leur influence sur les œuvres d'art, comment la religion n'aurait-elle pas la sienne, si la religion

n'est ordinairement qu'un effet de la race, du climat, du milieu? Il y a les peuples polythéistes et les peuples monothéistes, comme il y a les peuples polygamiques et les peuples monogamiques. Il y a les races latines et catholiques, et il y a les races germaniques et protestantes. Comment ces influences diverses ne laisseraient-elles pas leurs diverses empreintes dans la peinture comme dans la musique et comme dans la littérature?

Est-ce que, dans la littérature, vous ne reconnaissez pas bien vite les écrivains protestants, à leur style, ordinairement fort, mais sec et triste, et à l'abus des prédications morales? Il faut distinguer toutefois et honorer, sous Louis XIV, cette école sévère et chagrine

> Qui fièrement assise et la tête immobile
> Traitait tous ces honneurs d'impiété servile.

En Suisse, en Prusse, en Hollande, les protestants gardent leur caractère. Moralement, Claude et Jurieu sont au-dessus de Bossuet; littérairement, ils peuvent lui être opposés sans trop d'indignité : c'est déjà la pratique et les procédés de la science qui entrent dans la théologie, mais aux dépens de la poésie et même un peu de l'éloquence. Cela est vigoureux, mais triste, à peu près comme leur modèle, *l'Institution chrétienne* de Calvin, lourde machine de guerre. Dans Bossuet, au contraire, quelle joie triomphante, quel mouvement et quelle couleur! « L'*Histoire des Variations*, dit un célèbre artiste, n'est au fond qu'un traité de théologie; voyez pourtant quelles grâces sévères Bossuet y a partout semées! L'art de peindre les hommes, leurs caractères, leurs passions avouées ou secrètes, y est peut-être porté plus loin encore que la vigueur de l'argumentation, et le rival d'Arnauld, le plus grand controversiste du XVII[e] siècle, y est le maître de La Bruyère : ses portraits des principaux personnages de la Réforme ont un bien autre relief et une touche aussi fine et aussi piquante[1]. »

L'esprit protestant est plus triste et en général moins artiste que l'esprit catholique. C'est encore ici l'opposition de l'esprit du Midi et de l'esprit du Nord : celui-ci, sévère comme le climat; celui-là, toujours quelque peu païen, sensuel, content et heureux de vivre, au sein de la nature qui lui sourit.

Il y a la musique protestante, comme la musique catholique. Écoutez le *Stabat* de Rossini, et même celui de Pergolèse. L'un et l'autre, sans doute, sont admirables, pathétiques, dramatiques; mais peu

[1] VICTOR COUSIN, *Rapport sur les Pensées de Pascal.*

chrétiens, et même peu religieux. Catholiques, si vous voulez : car le catholicisme contient une bonne dose de paganisme; mais chrétiens, non.

Au contraire, comme le *Choral* de Luther, dans son ardeur farouche et sa gravité sombre, exprime bien l'enthousiasme de la Réforme, la foi indomptable, la joie du martyre! Quel fanatisme et quelle austérité!

Dès l'antiquité, la religion était intervenue dans l'art, pour en comprimer l'essor trop mondain. J'imagine, d'après ce qu'on nous rapporte, que la musique lacédémonienne était une sorte de musique protestante. La politique spartiate avait arrêté à l'avance les limites étroites où devait se renfermer un art trop enclin à flatter les sens. Terpandre lui-même, Terpandre, le grand artiste si honoré à Lacédémone, fut mis un jour à l'amende pour avoir ajouté une seule corde, et sa lyre fut confisquée. Le musicien Phrynis parut un jour avec une lyre à neuf cordes : l'éphore Ecprépès en coupa deux aussitôt. La même chose arriva à Timothée, artiste dédaigneux de la vieille musique et ami des nouveautés : il se présenta aux fêtes Carniennes avec une lyre à douze cordes; un des éphores prit un couteau, et lui demanda de quel côté il préférait retrancher tout ce qui dépassait le nombre fixé par la loi [1].

Quant à la peinture et à la sculpture, le christianisme n'eut d'abord pour elles que des anathèmes. Il n'affirmait pas la beauté du Christ; il n'avait pas encore songé à la beauté de la Vierge. L'art s'était confondu avec le paganisme : aussi la religion chrétienne ne songea-t-elle d'abord qu'à le proscrire. Qu'était-ce d'ailleurs que la peinture et la sculpture? C'était la glorification du corps. Le corps, pour le christianisme, n'était que péché et que corruption. Peu à peu pourtant on se ravisa. Comprenant la puissance de l'art et les habitudes de l'humanité, le christianisme imagina d'accommoder à ses idées les formes païennes. Dans les catacombes, le Christ, sous la figure d'Orphée jouant de la lyre, adoucit les bêtes féroces; ou bien, comme l'Apollon antique, le Bon Pasteur, assis à l'ombre d'un arbre et jouant de la flûte, garde ses brebis; ou, debout et marchant, comme le Faune antique, rapporte sur ses épaules celle qui s'est égarée. Dans cette première phase, le christianisme détourne l'art païen à son profit.

Ensuite il le jette dans une fausse route, en tâchant de le transformer. A peu près de même qu'aux temps primitifs la religion païenne avait retenu la sculpture dans les liens hiératiques et l'avait empêchée

[1] Beulé, *Études sur le Péloponèse.*

de prendre son essor, la religion chrétienne longtemps, par son esprit ascétique, éloigna la peinture des voies de la beauté. Le fond de l'art, à vrai dire, est païen, ou, si vous voulez, naturiste; par conséquent anti-chrétien, dans le sens primitif et radical du mot. Il fallut que le christianisme se transformât, sous le nom de catholicisme, en un certain paganisme nouveau, pour que la peinture pût revenir à ce qui est son essence, à l'adoration de la beauté.

Comme le génie grec, sous le nom de Dédale, avait disjoint les jambes des statues égyptiennes et leur avait dit de marcher, de même le Giotto, d'une main vigoureuse et habile, brise ou dénoue les momies byzantines et continue l'œuvre de son maître Cimabue, la régénération de la peinture. La religion se voit obligée d'accepter ces transformations, préludes de beaucoup d'autres; elle croit prendre l'art à son service, et c'est, pour dire vrai, l'art qui la prend au sien, en faisant semblant d'être son serviteur. On eût pu concevoir dès lors l'idée d'un livre qui ne vint que beaucoup plus tard, *le Génie du Christianisme;* c'est-à-dire en réalité : « De l'emploi du Christianisme dans les Arts; » en d'autres termes : « Du Néo-Paganisme institué par les Papes. »

La religion catholique se fit gloire d'être la mère de la peinture moderne. La peinture, à son tour, fit mine de propager la religion qui lui avait donné naissance. Il y eut comme une alliance tacite entre l'une et l'autre. Les papes encouragèrent les arts. Les peuples du Midi et de l'Occident recherchèrent les tableaux religieux, — dont quelques-uns, participant au merveilleux des légendes qu'ils représentaient, furent regardés eux-mêmes comme des miracles.

« Il est plaisant, dit Stendhal, de voir la peinture, un art frivole, faire la preuve d'un système religieux. » — Et, en note, avec une ironie digne de Voltaire : « Tant il est vrai, ajoute-t-il, que les grands hommes arrivent à la vérité par tous les chemins ! »

Ce qu'il y a de réel au fond, c'est que les grands maîtres de la Renaissance sont de race latine, par conséquent païens, même lorsqu'ils traitent des sujets chrétiens. La Renaissance vint réagir contre l'ascétisme primitif : les peintres et les statuaires rendirent à l'âme humaine le sentiment du beau, en réhabilitant le corps. A la Renaissance, ce qui renaît, c'est le paganisme sous le nom de catholicisme : Jupiter Olympien devient Jésus-Christ, Apollon devient saint Jean, Vénus devient la Madeleine ou la Vierge.

Si l'on s'imagine que Raphaël, Michel-Ange et les autres grands maîtres ont fait de la peinture religieuse, c'est parce qu'ils ont traité des

sujets religieux; mais, en réalité, leur œuvre est de la peinture d'histoire.

M. Charles Clément fait très-bien voir que Léonard de Vinci, dans son chef-d'œuvre de *la Cène*, « n'est ni liturgique, ni chrétien, ni religieux à aucun degré [1]. »

« La Renaissance, dit Louis Pfau, n'a vu dans la religion que l'histoire sainte, et n'a peint dans l'histoire sainte que l'histoire de l'humanité... La peinture, en accusant la vie dans toute sa plénitude, sort de la religion et n'est plus qu'une peinture historique se servant des sujets mythiques... Les madones byzantines, voilà de l'art religieux. En voyant ces idoles efflanquées et sans mamelles, on croit au miracle de l'Incarnation : car il est impossible qu'une telle femme conçoive et enfante par voie naturelle. Mais la beauté païenne des madones de Raphaël ne rappelle que les faits et gestes de la maternité humaine; il n'y a aucune raison plausible pour que ses femmes soient les mères d'un dieu plutôt que d'un homme. Et, en effet, la mère n'aime-t-elle pas son enfant du même amour, qu'il soit homme ou dieu? N'est-il pas toujours le fruit de ses entrailles, et, par là même, un petit dieu pour la mère, qui en est fière comme s'il était le Rédempteur lui-même? Et tout enfant ne peut-il pas devenir un rédempteur par la puissance de son génie? L'artiste trouve donc sa madone dans chaque mère, et il voit la maternité cent fois plus belle que vous qui prétendez la diviniser...

» Et la douleur maternelle, a-t-elle besoin du dogme pour éclater franchement dans l'art? Où l'art pourrait-il trouver une image plus émouvante que cette mère tenant son enfant mort sur ses genoux?... Il y a tous les jours des martyrs qui tombent et des mères qui pleurent, et ces douleurs sont d'autant plus favorables à l'art qu'elles sont plus humaines. Car, si c'est notre semblable qui tombe, il a toute notre pitié; si c'est au contraire un dieu, comme nous ne sommes pour rien dans les conseils des dieux et comme nous n'y pouvons rien, nous disons : Qu'il se relève, cela ne nous regarde pas.

» Il n'y a d'élément esthétique dans l'histoire sainte que ce qui est purement humain; et, si l'art y trouve d'excellents sujets, ce n'est pas parce que, mais quoique religieux. La religion n'a là d'autre importance que de rendre d'avance ces sujets populaires en les portant à la connaissance de tout le monde.

[1] *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël*, par Charles Clément, pp. 211 et 212.

» Comment ! pendant quinze siècles, le christianisme n'a su enfanter que des types décharnés, hostiles à la beauté, des ombres ascétiques, traînant une vie latente; l'humanité a été obligée de retourner au paganisme pour produire la Renaissance, pour retrouver l'art perdu, pour reconstituer le culte du beau, — et vous parlez d'un art religieux, d'un art chrétien ? — Comment ! vous citez Michel-Ange et Raphaël ? Vous ne savez donc pas que Dieu le Père, du Florentin, est sorti de la hanche du Jupiter de Phidias, et que c'est la Vénus Génitrix qui a tenu sur les fonts baptismaux la madone du peintre d'Urbino ?

» Certes ! les maîtres de la Renaissance avaient eu des devanciers : dans la société chrétienne, la race nouvelle (germanique) avait apporté un sentiment nouveau : l'expression cherchait à gagner sur la forme, et l'école allemande surtout mettait franchement la beauté morale au-dessus de la beauté physique. Mais l'élément artistique ne se développait qu'aux dépens de l'élément religieux. Ce qui donne aux anciens tableaux allemands leur valeur, ce n'est pas la forme retenue, typique, byzantine, c'est au contraire le fond tout individuel, l'intelligence naïve de la nature qui s'y manifeste et qui est l'antithèse de l'art dogmatique. La Réforme y montre déjà ses premiers germes... »

Si la Réforme a été une tentative de retour au christianisme primitif, est-il étonnant que l'art protestant, en général, soit une tentative de retour à l'ascétisme des premiers temps et à la déchéance du corps ? Il le voile du moins, n'osant le supprimer. Chez les Hollandais et chez les Anglais, peuples protestants, le nu est presque interdit par les mœurs, même dans la peinture et dans la sculpture. A la dernière Exposition universelle de Londres, il n'y avait, dans la galerie des peintres hollandais, pas une seule figure nue. Cela n'est-il pas caractéristique ?

C'est parce que l'art est naturellement païen, que la peinture et le catholicisme, qui est le paganisme moderne, contractèrent une sorte d'alliance et associèrent leurs destinées.

Au moment où la peinture mystique de l'école d'Ombrie, personnifiée d'abord dans Fra Angelico de Fiesole, puis, un peu plus tard, dans le Pinturicchio et dans le Pérugin, allait se perdre dans le grand courant florentin, « Raphaël hérita de ce qu'elle conservait de véritablement fécond; sa belle, facile et heureuse nature reçut et développa ces germes, qui chez tout autre auraient dégénéré : il les transporta à temps dans le terrain fertile du naturalisme; mais les œuvres qui en sortirent gardèrent toujours, comme un signe de leur origine, le par-

fum des montagnes natales... Il faut d'ailleurs que les souvenirs qu'emportaient de cette terre sacrée d'Ombrie les peintres qui la quittaient, fussent bien profonds pour que le Pérugin, vivant à Rome et à Florence au temps de Michel-Ange et dans l'intimité de Léonard de Vinci, n'ait jamais abandonné les traditions de l'école [1]. »

Raphaël imita d'abord le Pérugin et ensuite Michel-Ange; mais il resta fidèle aux traditions exactes et discrètes du premier, plutôt qu'il ne s'aventura à suivre les libertés audacieuses du second. Sa peinture, toutefois, après avoir été d'abord uniquement représentative, devint peu à peu dramatique.

« C'est à Urbino, au milieu de l'une des contrées les plus gracieuses des Apennins, entre les hauts sommets de ces Alpes italiennes et la mer Adriatique, que naquit Raphaël [2]. »

Son père, Giovanni Santi, et trois autres de ses ancêtres, étaient des peintres distingués. « Ce père, homme de sens et de jugement, dit Vasari, savait combien il importe de ne pas confier à des mains étrangères un enfant qui pourrait contracter des habitudes basses et grossières parmi des gens sans éducation. Aussi voulut-il que ce fils unique et désiré fût nourri du lait de sa mère, et pût, dès les premiers instants de sa vie, s'accoutumer aux mœurs paternelles. » Giovanni fut le premier maître de son fils. De très-bonne heure, le jeune homme l'aida dans ses travaux... « C'est au milieu de cette famille honnête, dans ces habitudes de travail, aimé par une tendre mère, guidé par un homme intelligent, que grandit Raphaël. Une admirable nature frappa ses premiers regards. A l'âge où les impressions sont ineffaçables, il respira au foyer paternel l'enthousiasme mystique qui, dans l'école d'Ombrie, était une religion plutôt qu'une simple tradition d'art [3]. »

Mais la nature l'attira et le sauva du mysticisme : la réalité, bien plus que la foi, lui inspira tant de merveilles. Et qui pourrait dire quels nouveaux chefs-d'œuvre il n'eût pas accomplis encore, si sa vie n'eût été rapidement consumée par l'excès du travail et du plaisir? Les beaux modèles, dont il faisait des Vierges, n'étaient autres que ses maîtresses. On connaît la fleuriste de Florence, la *fioraia*, d'où est venue la dénomination d'une de ses premières Vierges, plusieurs fois répétée, *la belle Jardinière*, et à Rome la fille d'un boulanger, la *fornarina*, dont le

[1] CHARLES CLÉMENT, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.*
[2] CHARLES CLÉMENT, *ibid.*
[3] CHARLES CLÉMENT, *ibid.*

merveilleux portrait est à la tribune de Florence et se répète dans presque toutes les œuvres de la seconde moitié de la vie de l'artiste, comme celui de la *fioraia*, dans les œuvres de la première moitié. Pendant qu'il travaillait à la *Galathée*, il abandonnait si souvent sa peinture pour aller chez la *fornarina*, qu'Agostino Chigi, désespérant de le fixer autrement, avait installé cette femme à la Farnésine.

Il avait trente-sept ans, lorsque la mort l'emporta, après une très-courte maladie, le vendredi-saint, 6 avril 1520, jour anniversaire de sa naissance.

C'est Vasari qui attribue la mort de Raphaël à des excès de plaisir. « Un jour, dit-il, il rentra chez lui avec une forte fièvre; les médecins crurent qu'il s'était refroidi : il leur cacha les excès qui étaient la cause de sa maladie, de sorte qu'ils le saignèrent abondamment et l'affaiblirent, tandis qu'il aurait fallu le fortifier. »

Il est tout aussi vraisemblable que sa santé, naturellement faible et déjà fatiguée par d'immenses travaux, fut ébranlée, brisée, au premier choc trop rude, et c'est ce que peuvent faire croire les renseignements communiqués par Missirini à Longhena, et publiés par celui-ci : « Raffaelo Sanzio était d'une nature très-distinguée et délicate; sa vie ne tenait qu'à un fil, quant à ce qui regardait son corps; car il était tout esprit : outre que ses forces s'étaient beaucoup amoindries et qu'il est extraordinaire qu'elles aient pu le soutenir pendant sa courte vie. Étant très-affaibli, un jour qu'il se trouvait à la Farnésine, il reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à la cour. Il arriva en un moment au Vatican, épuisé et tout en transpiration : il s'arrêta dans une grande salle, et, pendant qu'il parlait longuement de la fabrique de Saint-Pierre, la sueur se refroidit sur son corps, et il fut pris d'un mal subit. Étant rentré chez lui, il fut saisi d'une sorte de fièvre pernicieuse, qui l'emporta dans la tombe. »

Se sentant mourir, il donna ordre de faire partir sa maîtresse, à qui il laissa par testament de quoi vivre honnêtement. Il partagea le reste de son bien, qui était considérable (16,000 ducats d'or, c'est-à-dire près d'un million de notre monnaie), entre son élève et collaborateur Jules Romain, et un de ses oncles qui était prêtre à Urbino. Il légua sa maison, située près du Vatican, au cardinal Bibiena, dont il devait épouser la nièce.

Bellori, dans le portrait qu'il nous trace de Raphaël, concilie les deux explications de la mort prématurée de ce grand artiste : « Il était, dit-il, d'une complexion très-grêle et délicate, qui ne promettait pas une longue vie; il avait le cou long et mal placé. Ces mauvaises dis-

positions physiques, la fatigue résultant d'études continuelles, et son goût pour le plaisir, durent abréger sa vie. »

Raphaël s'est représenté dans plusieurs de ses ouvrages : « Son visage, agréable et délicat, est loin d'être régulier : le nez est grand et fin, les lèvres pleines, la mâchoire inférieure avancée ; mais les yeux sont très-beaux, bien ouverts, doux et bienveillants ; les cheveux sont bruns, comme les yeux ; le teint olivâtre et très-particulier [1]. »

En résumé, l'Église catholique avait besoin de la peinture, plus que la peinture n'avait besoin de l'Église catholique. L'art ne vit pas d'abstractions, cela est vrai ; mais la mythologie, soit païenne, soit chrétienne, ne lui est pas absolument indispensable. S'il leur emprunte volontiers leurs légendes pour prêter des corps à ses créations, il saurait trouver d'autres éléments, et le vaste champ de l'histoire humaine lui en offre d'inépuisables.

Quoi qu'il en soit, il y a une peinture catholique et une peinture protestante : la première, plus préoccupée de la beauté réelle ; la seconde, de la beauté morale ; l'une, éprise avant tout de l'art et contemplant avec amour la terre, la nature, l'homme, la femme, les animaux, la vie sous toutes ses formes ; l'autre, s'attachant à l'idée et ne voulant regarder que le ciel. Au reste, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui l'emporte, — selon le génie des artistes.

Le Titien, dans le repas des Pèlerins d'Emmaüs, met sous la table un chien en querelle avec un chat : détail réaliste, qui distrait l'esprit du sens de cette noble scène. — Rembrandt, plus sérieux et plus profond, a si grand'peur de le distraire, que, dans le même sujet, sur la table bénie, si splendide par la lumière, il ne met rien. Repas idéaliste, vraiment digne du convive, qui est Jésus. — Ceux qui riraient de cette idée sont libres de supposer que le repas est fini, ou n'est pas encore commencé. Toujours est-il que l'artiste a choisi, avec un dessein évident, le moment précis où pas un détail de la vie réelle et vulgaire ne peut troubler dans l'âme du spectateur le grand effet moral.

La sculpture et l'architecture achèveront de faire voir les influences réciproques des religions sur les arts et des arts sur les religions ; — faits mixtes et complexes, psycho-physiologiques.

Émile Deschanel.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Charles Clément, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.*

LE MINE

HISTOIRE JUIVE

L'être singulier qu'on appelle Bonheur se balance sur une vague fugitive. Tout le monde peut l'apercevoir, il passe sous les yeux de tout le monde, et souvent à si peu de distance, que d'un souffle on pourrait le faire évanouir; et pourtant il n'est donné qu'à un seul de le toucher. Il est une foule de livres dont les auteurs nous apprennent, à qui mieux mieux, l'art de tromper le petit poisson pour qu'il morde à l'hameçon, la manière dont il faut enlacer l'oiseau dans la forêt pour l'empêcher de s'échapper, celle de traquer la bête fauve pour qu'elle devienne la proie de l'homme, son malicieux ennemi; mais personne ne saurait nous apprendre comment il faut s'y prendre pour barrer le passage à l'être singulier dont il a été question, afin de le forcer à s'arrêter et à se laisser prendre. L'art de s'emparer du Bonheur n'existe pas encore. Des milliers d'hommes, debout sur le rivage, le voient de leurs propres yeux, étendent la main pour l'atteindre. Que d'efforts, que d'agitations et de cris! mais en vain. Ils ne sont pas assez avisés. D'autres, au contraire, reculent devant tant de peine. Concentrés en eux-mêmes, sans rien laisser apparaître au dehors, toujours sur leurs gardes, et sans cesse préoccupés de la crainte d'être aperçus par des yeux indiscrets, ils marchent sur la pointe des pieds, jetant leurs regards de tous côtés, et, grâce à toutes ces précautions, le Bonheur est à eux, bien avant que les autres n'y aient pu porter la main.

Si les hommes voulaient et osaient raconter comment chacun d'eux a su atteindre au Bonheur, l'un sans encombre, l'autre, couvert de

blessures, on entendrait des récits bien extraordinaires. Mais alors il faudrait surtout laisser la parole à cet individu silencieux, toujours replié sur lui-même, cheminant doucement et sans faire d'embarras, à qui personne n'oserait demander pourquoi, de temps à autre, ses yeux brillent d'un si vif éclat, pourquoi parfois un sourire si singulièrement joyeux vient s'épanouir sur ses lèvres : par cet individu, j'entends désigner le *Mine*.

I

Dans cette longue et passablement large rue qui, dans un certain ghetto de la Bohême, s'étend de *la place* au *fleuve*, et tout à fait à son extrémité inférieure, se lève une vieille maison tout isolée. Elle remonte à une de ces anciennes époques d'architecture où sans doute la police préposée aux constructions n'en était pas encore venue à favoriser, comme de nos jours, les maçons aux dépens des charpentiers. Cette maison, en effet, est entièrement construite en grosses poutres dont les interstices, remplis, il est vrai, de mortier badigeonné en jaune, attestent seuls que là du moins la hache n'a pas régné exclusivement. Elle est masquée par trois noyers au vaste ombrage. Qui les a fait planter? Qui d'ailleurs a fait bâtir la maison elle-même? Question oiseuse, même pour les habitants de la rue. A ce sujet, ils ne savaient qu'une chose : c'est que cette maison avait toujours été habitée par une *même espèce* d'hommes. C'était là toute son histoire. Tous ceux qui, de temps immémorial, en étaient sortis, depuis l'enfant qui prend plaisir au jeu de la toupie jusqu'au vieillard laissé debout, grâce à l'incroyable insouciance de l'ange de la mort, — car dans cette maison on vivait un temps infini, — tous ceux donc qui jamais y avaient demeuré et vécu, y compris même les femmes, passaient aux yeux des voisins pour des *Mines*. On sait que lorsque une fois on a enlacé une famille dans le réseau d'un sobriquet, il ne faudrait rien moins que la force gigantesque d'esprits célestes pour déchirer des mailles de cette nature. Un tel réseau s'étend et plane, invisible, sur toutes nos relations et situations sociales; il enveloppe tous nos actes, s'attache à notre corps et à notre âme, entoure ceux qui arrivent comme ceux qui s'en vont, c'est-à-dire les nouveaux-nés ainsi que les mourants. A côté de ce réseau, le plus fort câble de navire n'est qu'une toile d'araignée. Or, c'est dans un filet de ce genre qu'on avait enserré la maison en question : elle s'appelait la maison des *Mines*.

Il serait difficile de dire tout ce que ce mot composé d'un si petit nombre de lettres, renferme de sens. Les gens du Ghetto désignent surtout par ce nom un homme sans apparence et sans importance, ne faisant aucun embarras avec sa personne ; un de ces hommes qui, dans une rue où dix piétons pourraient marcher de front, vous cédera toujours le pavé, pour ne point vous gêner ni vous toucher du coude. A cela d'ailleurs, il n'y aurait rien à redire ; car, quel est celui d'entre nous qui ne se sente flatté de voir son prochain se regarder comme son inférieur? Mais ce que l'on reprochait surtout à cette maison, c'est que tous ses habitants fussent des *Mines*. Cette apparente tranquillité, cette absence de tout désir de paraître, cachait aux yeux du monde bien des intentions secrètes, bien des mystères. Avec de telles gens, il fallait être constamment sur ses gardes ; on ne devait pas leur faire trop d'avances, attendu qu'il était difficile de savoir si cela finirait bien ou mal. Quelque transparente que soit dans le Ghetto la vie privée d'un chacun, quelque difficile qu'il soit de cacher ce qui y tombe inévitablement sous les yeux de tout le monde, il n'est pas moins vrai de dire que, sous ce rapport, ladite maison faisait exception. Wolf, dit le *Mine*, avait-il de la fortune? Était-il heureux? Chez lui, pas le moindre bruit, pas le moindre mouvement qui pût faire supposer l'un ou l'autre. C'est que le Mine est d'une humeur toujours égale. Encore une fois, qui avait planté les trois noyers au vaste ombrage dont l'épaisse verdure cachait la maison? Celui-là même, vraisemblablement, qui avait fait bâtir la maison, et il avait dû être un Mine. Et pourquoi donc son fils et les fils de son fils laissèrent-ils ces arbres debout? Serait-ce parce qu'ils produisaient des fruits excellents? Mais on n'en consommait et on n'en vendait pas la dixième partie. Le fils de Rebb Koppel Friedmann, le fougueux petit David, aujourd'hui nanti du grade de *major*, dans une ville située sur l'Ohio, d'après les dernières nouvelles venues d'Amérique, le fougueux petit David, disons-nous, les abattait périodiquement, alors qu'elles étaient encore enfermées dans leur verte enveloppe. Ainsi donc on avait laissé ces arbres debout non pas pour jouir de leurs fruits, mais tout simplement parce qu'on ne voulait pas qu'on vît ce qui se passait derrière, autrement le monde aurait pu savoir comment le Mine Wolf et sa famille vivaient entre leurs quatre murs.

Notre devoir d'historien nous oblige maintenant à dire quelques mots de cette silencieuse manière d'agir, particulièrement reprochée à nos Mines, et qui rappelait celle des chats. C'était en effet une curieuse chose que ce silence qui présidait à tous leurs faits et gestes. Leur vie ressemblait en quelque sorte à des battants de porte roulant

sur des gonds huilés. On pouvait prédire avec certitude le jour ou Rebb Wolf mettrait une redingote neuve et celui où sa femme Perl, plus taciturne encore que son mari, paraîtrait avec un bonnet neuf. Cela n'arrivait que le premier jour de Pâques, et jamais à une autre époque. Encore ce luxe inaccoutumé disparaissait-il derrière celui qu'affichaient, le même jour, tous les autres habitants du Ghetto; et, de cette manière, il n'offusquait ni ne blessait personne.

On s'effaçait de même dans maintes autres circonstances. S'agissait-il, par exemple, d'élections pour nommer les chefs de la communauté juive? Rebb Wolf le Mine prenait alors l'attitude que la langue allemande de ces derniers temps a désignée par celle du mot *centre*, et la langue du Ghetto, par celle du mot *Mine;* c'est-à-dire qu'il ne tenait ni avec la droite, ni avec la gauche. Mais il était surtout heureux s'il n'avait pas à voter du tout.

Malgré cela, il se passa, un certain jour, un événement dont le souvenir vivra longtemps encore dans le Ghetto. Ce fut, dit-on, Rebb Koppel Friedmann, — celui-là même dont le fils, le fougueux petit David, se trouve être maintenant *major* en Amérique, sur les bords de l'Ohio, — qui déploya ce jour-là et en secret, une si incroyable activité, qu'aux élections communales, il fit tomber la majorité des voix sur Wolf dit le Mine.

Ainsi donc, un éclat inaccoutumé vint soudain à rejaillir sur la maison de bois qu'ombrageaient les trois noyers; éclat que d'ailleurs elle n'avait jamais rêvé. Quant à Koppel Friedmann, il n'avait cherché à obtenir ce résultat que pour *s'amuser;* il avait été tout simplement curieux de savoir comment un Mine comme Wolf, se conduirait dans ses nouvelles fonctions. Mais l'élection n'en était pas moins valide.

A en croire la rumeur publique, on aurait entendu, le même jour, retentir dans la maison du Mine, pendant assez longtemps, des cris de douleur tels qu'il ne s'en était jamais échappé de semblables. Celui qui, en ce moment, eût jeté un coup d'œil attentif à travers les trois noyers, aurait pu voir l'ombre de Perl, d'ordinaire si calme, se dessiner et s'agiter, les mains jointes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur les murs de la salle d'habitation; de temps à autre aussi, la même personne aurait pu entendre des lamentations et des pleurs. Dans l'intervalle Rebb Wolf élevait une voix suppliante et s'efforçait, tout en se plaignant, de modérer ces lamentations. C'était la première fois que la maison du Mine fit tant parler d'elle. Tout le monde avait cru entendre les cris larmoyants de Perl, retentir à travers la rue. « Ainsi, se disait-on, Perl, la femme de Rebb Wolf, sait donc aussi ce que c'est que de

pleurer! par conséquent, son mari n'est pas un *Mine*, comme on l'a cru pendant si longtemps! » D'autres au contraire disaient : « N'aurait-on pas juré que dans la maison du Mine Wolf, on vivait comme au paradis, à savoir dans la sérénité d'esprit et la joie du cœur la plus parfaite! » Un petit nombre de personnes seulement crurent deviner le rapport qu'il y avait entre les larmes de Perl et... les élections communales. Mais, dès le lendemain, Rebb Wolf déclara qu'il lui était impossible d'accepter la dignité dont on venait de le revêtir; qu'il en était très-reconnaissant au public, mais qu'il préférait payer l'amende encourue en pareil cas, plutôt que de s'imposer un fardeau au-dessus ses forces.

— Voyez-vous le « Mine! » disait-on partout ; c'est bien là le Mine!

Quelqu'un que cette histoire, comme beaucoup d'autres qui se sont passées dans le Ghetto, touche de près, se trouvait présent lorsque le soir de ce même jour, après l'office divin, le fougueux petit David adressa la question que voici à un jeune homme d'un extérieur passablement niais.

— Dis-moi, Kobi, pourquoi donc ton père a-t-il refusé d'accepter les fonctions de *gabbé* (caissier de la communauté)?

— C'eût été une trop grande charge pour lui, répondit le jeune homme en clignant singulièrement des yeux. Pourquoi donc s'imposerait-il un fardeau dont personne ne lui saurait gré? Il en a bien assez *comme cela*.

Cette réponse déconcerta visiblement le fougueux petit David; mais il se remit bientôt et ajouta en riant :

— Veux-tu que je te dise pourquoi il n'a pas accepté? Tout simplement parce que ton père est un *mine*, que ta mère est un *mine*, et que toi aussi tu en es un!

Le futur *major* américain avait raison; et c'est précisément de ce jeune Mine que nous voulons entretenir le lecteur.

II

Kobi était un joli garçon, au teint basané, aux cheveux noirs, aux sourcils bien accentués. Sa taille, plutôt grande que petite, était carrée et robuste, mais légèrement *courbée* par une trop longue habitude de se pencher en avant, en sorte qu'il passait pour un peu petit : mais ce

n'était que dans le Ghetto et en présence de ses habitants, qu'il affectait cette attitude. Venait-il au contraire à franchir le seuil de la maison qu'on sait, il touchait presque au faîte couronné de feuillage de l'un des trois noyers placés devant. En général, on n'en faisait pas grand cas; la plupart des gens le regardaient comme niais et insignifiant. En parlant de lui, on disait : « Belle tête! mais peu de cervelle. » Mais comme il y a toujours des hommes dont les yeux sont plus perçants que ceux des autres, le lecteur ne sera pas surpris de ce jugement que le père du fougueux petit David, Koppel Friedmann, avait porté de très-bonne heure sur Kobi. « Vous verrez, avait-il dit, que ce petit garçon-là sera le Mine Rebb Wolf tout craché; et un jour à venir il effacera comme Mine tous les autres ensemble, ou bien je consens à passer pour un menteur. » Le fait est que lorsque Kobi eut atteint sa vingt-quatrième année, l'opinion du clairvoyant Ghetto était faite à son égard; elle était en tout conforme à la prophétie de Koppel Friedmann.

Kobi était entendu dans *les affaires* et haïssait l'oisiveté. Achetait-il quelque chose pour la maison, il faisait toujours ce qu'on appelle *un coup*. Néanmoins, ici aussi, les avis différaient : le Mine Rebb Wolf lui-même trouvait son fils trop taciturne; à ses yeux, il n'avait pas assez d'initiative, il ne lui semblait pas assez *barien*, comme on dit au Ghetto, en parlant de certaines individualités entreprenantes, n'ayant pour toute fortune que leur intelligence, et capables néanmoins de conquérir un monde si leur destinée ne les eût fait naître dans un Ghetto. Plus d'une fois, dans certains moments de confidence et d'épanchement, Rebb Wolf avait dit à sa femme Perl :

— T'a-t-il jamais paru songer à quelque grand projet? T'a-t-il jamais fait l'effet d'un jeune homme désireux, par exemple, de prendre femme et de se rendre à quelque entrevue matrimoniale? Dire qu'un aussi oli garçon, élancé comme un arbre, et déjà âgé de vingt-quatre ans, se laisse devancer par de beaucoup plus jeunes et qui ne sont que des enfants à côté de lui!

— Laisse donc! laisse donc! répondait Perl avec humeur chaque fois que cette question lui était faite; ne voudrais-tu pas que, dès à présent déjà, il se mît sur le dos des soucis de ménage? Laisse-le donc vivre à sa guise; il en sera toujours temps; celle qu'il doit épouser est sans doute née depuis longtemps.

— Manière de parler! répliquait alors Rebb Wolf avec un sourire; si j'avais raisonné de la sorte, t'aurais-je jamais épousée? Des milliers de prétendants m'auraient prévenu.

— Plaisante toujours, répondait Perl, dont les joues se coloraient alors d'une pudique rougeur qui ne lui allait pas mal.

— Qui te dit que je plaisante ? (et en prononçant ces mots la voix de Wolf était, contrairement à son habitude, devenue presque violente;) je te le répète, cet enfant n'arrivera à rien. Je comprends qu'on soit taciturne, qu'on ne fasse pas trop de bruit dans le monde; moi-même j'en agis de la sorte; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne faut pas que l'homme soit par trop taciturne.

— Laisse-le donc faire! je ne veux pas qu'on dise le moindre mal de mon Kobi; tu verras bien que ce garçon ira plus loin que ne le croit le monde et que tu ne le crois toi-même. J'accorde qu'il est taciturne; mais voyons : préférerais-tu le voir faire des embarras, jouer la forte tête et se donner pour ce qu'il n'est pas? Rappelle-toi ceci : notre enfant, quoiqu'il n'y paraisse pas à présent, notre enfant fera son chemin, et bien au delà de tout ce que tu pourras imaginer.

— Il est trop taciturne, répétait toujours Rebb Wolf; quand vous ne faites pas le moindre bruit, le monde ne se doute pas de votre existence. Kobi n'aurait qu'à étendre la main, et Guitel Hahn serait trop heureuse de lui donner sa fille avec deux mille florins; et, par-dessus le marché, elle l'associerait à son commerce.

— Et moi, je ne veux pas qu'il épouse la petite Fögelé aux cheveux roux! exclama Perl avec une sorte de dédain, elle d'ordinaire si peu portée à la moquerie. Jamais, que je sache, il ne s'est trouvé un cheveu rouge dans notre famille, et je ne veux pas que Kobi en fasse l'essai à ses dépens. Non, non, j'aime trop mon enfant pour cela.

— Tu n'as qu'à lui fourrer ces idées-là dans la tête, observa Rebb Wolf avec humeur, et tu verras qu'à la fin il sera bien heureux, en sa qualité de *vieux garçon*, si quelque vieille fille ou quelque veuve avec cinq enfants consent à l'épouser. Songe bien à ce que je te dis là.

C'est une singulière chose qu'un cœur de mère. S'agit-il de défendre un enfant contre un danger réel ou même contre la moindre médisance, ce cœur trouve en lui une force et un courage à braver la mort et dont ne se sentent pas animés bien des héros sur un champ de bataille; si au contraire il ne fait que pressentir le danger, il devient craintif et presque lâche. Quand Perl vit l'avenir de son fils représenté sous les couleurs que l'on a vues, elle ne put se défendre d'un léger frisson; elle était plus effrayée qu'elle ne voulait le laisser voir.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle avec chaleur, en t'entendant parler de la sorte, qu'à la fin des fins il devra se voir réduit à battre la grosse caisse pour faire accourir autour de lui toutes les vieilles filles d'alentour?

— Encore une fois, il est trop taciturne.

C'est par ces mots que se terminait d'ordinaire ce conseil de famille, qui, comme cela arrive toujours en pareil cas, ne faisait que confirmer davantage chacune des deux parties dans ses convictions.

Les conversations de ce genre arrivaient souvent à l'oreille de Kobi, soit qu'il les épiât, soit qu'il ne les épiât point. Elles ne contribuaient cependant pas à le rendre moins taciturne; car elles lui faisaient peu d'impression. Dans certaines maisons bien réglées on n'a pas de secret pour les enfants ; on leur permet de donner leur avis et de dire leur mot, autant que cela se peut ; on leur permet aussi de manifester leurs sentiments et leurs émotions, et de cette manière on apprend de très-bonne heure à saisir leurs qualités comme leurs défauts. De là aussi il arrive ordinairement que leur intelligence se développe tant, qu'ils devinent longtemps à l'avance ce qui se passe dans l'âme de leurs parents alors même qu'ils n'ont pas été consultés. Il en fut ainsi de Kobi. Il devinait avec une rare finesse les sujets de conversation de ses parents; seulement, il faisait toujours semblant de n'en rien savoir. C'était un fin matois que Kobi. Il savait bien que son père n'emploierait jamais la force à son égard, quand même la petite Fögelé aux cheveux roux aurait eu deux mille florins de plus en dot. Il était sûr d'ailleurs de l'appui de sa mère ; il espérait bien qu'au plus fort de la mêlée, elle le couvrirait de son bouclier ; et il n'est personne, à coup sûr, qui ne comprenne tout ce qu'une telle protection peut avoir d'efficace dans certains moments périlleux de la vie ; elle a souvent décidé des plus grandes batailles.

Mais peut-être eût-il été embarrassé lui-même si on lui avait demandé pourquoi il s'opposait ainsi aux projets de ses parents. Qui peut se flatter de lire couramment dans l'âme d'un Mine? Depuis quelque temps, cependant, il y avait eu une sorte de trêve d'armes dans la maison. Rebb Wolf laissa le *trop taciturne garçon* aller son chemin ; et la rouge Fögelé avait perdu du terrain. Le calme était rentré dans cette maison déjà si calme d'ordinaire.

Il vint néanmoins un moment où la secrète blessure de Rebb Wolf recommença à saigner. Le *Halomoëd* était revenu. On appelle ainsi ces riants quatre jours de demi-fête qui se présentent périodiquement deux fois par an, à la Pâque juive et aux Cabanes. Le Halomoëd, quand il descend dans les rues du Ghetto, apporte avec lui la joie, les plaisirs, les brillantes espérances. Il vient donner l'éveil à des milliers de cœurs, jeunes et vieux : cœurs de mères, cœurs de jeunes gens et de jeunes filles. On attend son arrivée, on le voit venir avec une anxiété

pleine d'espoir. A-t-il enfin fait son entrée? On dirait alors d'un prince survenu à l'improviste, invisible et *incognito*, à qui on cherche à faire honneur en couvrant d'habits de fête les salles d'habitation, les fenêtres et en s'en couvrant soi-même. Quel est l'heureux mortel chez qui il descendra? Sous quelle forme va-t-il apparaître? Combien de mères, combien de timides jeunes filles voudraient le savoir à l'avance! Mais comme il ne leur est pas donné de le savoir, elles s'en consolent en passant maintes fois leur *trousseau* en revue. Aussi bien, d'un instant à l'autre, la porte peut s'ouvrir. Il est venu le moment des *entrevues matrimoniales*.

Ce jour-là et de très-grand matin, Rebb Wolf, un œil fixé sur son fils, tandis qu'il tenait l'autre soigneusement fermé, lui dit, sans autre préambule :

— Et toi, mon cher Kobi, ne vas-tu pas faire quelque excursion? Sais-tu quel jour c'est aujourd'hui?

— Pourquoi ne le saurais-je pas? repartit-il avec un léger sourire. C'est aujourd'hui Halamoëd.

— Et puis? dit Rebb Wolf, sans rien ajouter davantage.

Cette si insidieuse question qui ressemblait à un trait acéré dirigé contre Kobi, ne le déconcerta nullement. Il répondit avec un calme parfait :

— Et puis quoi?

— Les auberges, observa malicieusement Rebb Wolf, sont aujourd'hui remplies de voitures; tout à l'heure on ne trouvera plus à s'y loger.

— Vraiment? fit Kobi d'un air étonné.

— Aujourd'hui même, de très-grand matin, et bien avant l'office divin j'en ai vu passer trois ou quatre, continua Rebb Wolf sans se laisser décontenancer par le feint étonnement de Kobi.

— C'est que ceux qui les ont louées auront sans doute quelque affaire en train, repartit séchement Kobi.

— Mais toi, malheureusement, tu n'en as aucune en train, soupira enfin Rebb Wolf; j'aurais beau prêcher à me dessécher le gosier que tu ne bougerais pas du village, comme si on t'y avait cloué. Le monde entier va et vient pour choisir femme; toi seul, tu demeures tranquille. Qui t'empêche de louer une voiture, de mettre tes habits neufs et de dire au cocher : « Conduis-moi dans tel ou tel endroit, pour qu'à mon tour je fasse mon choix? »

— Mais où donc veux-tu que je me fasse conduire? demanda Kobi avec candeur.

Cette question finit par exaspérer Rebb Wolf. D'une voix retentissante et telle qu'on ne l'avait entendu que très-rarement dans cette silencieuse maison, il s'écria :

— Va! va! fais toujours semblant comme si tu ne savais pas que *deux et deux font quatre;* ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; crois-tu par hasard que ton père ne sait pas que tu l'entends fort bien? As-tu la prétention de me faire la leçon? A d'autres, mon garçon!

— Si je te comprends bien, fit Kobi avec calme, je dois aller faire un choix.

— Et pourquoi donc attendre encore? s'écria Rebb Wolf avec chaleur ; pourquoi ne point te mettre en route? l'univers entier est en mouvement. Tous ceux qui ont des yeux pour voir et des pieds pour marcher sont en train aujourd'hui de jeter leur dévolu. Combien mettras-tu encore de temps à réfléchir?

Cette violente apostrophe déconcerta quelque peu Kobi. Pendant quelques instants même, on aurait pu croire qu'il en avait été effrayé. Il se remit bien vite ; puis, avec un sourire moitié ironique :

— Réfléchir! dit-il, mais il y a longtemps que c'est fait.

— C'est fait, s'écria vivement Rebb Wolf. Eh bien! tu le vois, Perl; Dieu sait à qui il aura donné son cœur!

— Oui, c'est fait, mon cher père; il y a longtemps que j'ai disposé de mon cœur; il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que tu ne t'en sois pas encore aperçu.

— En faveur de qui? oui, en faveur de qui? demanda Rebb Wolf, devenu presque violent; et il fit quelques pas vers son fils; voyons! le diras-tu? Il y a longtemps que je m'en suis douté ; le moment de faire un aveu est enfin venu.

Perl gardait le silence ; tout interdite, elle épiait son fils. Qui pourrait dire ou même savoir avec certitude à quel rude combat était en proie maintenant le cœur de cette mère? Qu'est-ce qui la dominait en ce moment? Était-ce une curiosité toute féminine ou bien cette douloureuse pensée que son enfant avait pu si longtemps vivre à ses côtés avec un secret dans l'âme? A son tour, Kobi regardait ses parents avec les yeux d'un Mine; et, après les avoir rassasiés en contemplant d'un côté l'emportement de son père et de l'autre l'impatiente curiosité de sa mère, il ajouta d'un air fripon :

— Vous me demandez en faveur de qui j'ai disposé de mon cœur? Mais tout simplement en faveur de mon père et de ma mère.

Il serait difficile de dire quel effet cette habile manœuvre de Kobi produisit sur ses parents. Semblable à un violent coup de vent, elle

venait de rasséréner le ciel domestique tout à l'heure chargé de tant de nuages ; en un instant, il était redevenu pur et azuré.

— Que Dieu te protége, mon cher enfant ! s'écria Perl, les larmes aux yeux ; mais, dis-moi, est-il permis de se jouer ainsi de ses parents?

— Et quant à moi, je te le répète pour la millième fois, il est trop taciturne, dit Rebb Wolf avec un sourire imperceptible. Et pour ne point paraître aussi décontenancé qu'il l'était réellement, il se hâta de sortir.

Quand le père se fut éloigné, Perl dit à son fils :

— Cette fois-ci, cher enfant, c'est toi qui as eu raison. Mais je te le demande : ton père n'a-t-il pas raison à son tour? Pourquoi ne pas lui donner la satisfaction que tu sais, en te rendant à quelque entrevue matrimoniale ?

— Mais, chère mère, dit Kobi d'un ton, cette fois, très-sérieux, comment peux-tu me demander d'aller faire visite à une jeune fille, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs, du moment qu'on doit me l'exposer comme on expose un sac de laine? ce sac aura été disposé à l'avance de telle façon que la bonne et fine laine se trouve en haut, tandis que le bas du même sac n'en renfermera que de la sale et de la mauvaise. Dans la partie supérieure, brillera je ne sais quel *petit éclat doré*, et dans le fond, il n'y aura que poussière et malpropreté. En pareil cas, que dirais-tu de ton fils? Combien de fois ne m'as-tu pas raconté toi-même que mon père t'a épousée sans avoir été jamais parader chez toi, mais sur ta bonne mine seule. En êtes-vous moins heureux pour cela? l'un de vous a-t-il eu à s'en plaindre?

C'est maintenant seulement que l'étonnement de Perl était à son comble; elle n'avait jamais surpris chez Kobi une si profonde sagesse. Cette sagesse sortait de sa bouche comme un fleuve d'or; elle aurait pu l'écouter des heures et des journées entières, tant le son de ses paroles était enchanteur pour elle, tant il la pénétrait ! Où donc ce garçon-là avait-il puisé toute cette sagesse? A l'entendre, ne croirait-on pas avoir affaire au premier grand rabbin de l'univers?

— Si nous vivons heureux, ton père et moi ! s'écria-t-elle avec une sorte d'enthousiasme; soit dit à tout enfant d'Israël, la vie que nous menons, ton père et moi, pourrait faire envie à des princes; et vois-tu, Kobi, tout cela s'est fait sans visite matrimoniale; ton père n'avait pas su si, pour tout avoir, je possédais seulement six mouchoirs. Ton père a fait ma connaissance et moi la sienne sans le moindre cérémonial. C'était un samedi, vers le soir, au moment où je revenais de chez mon arrière-grand'mère Milké, âgée alors de cent dix ans et malade;

— tu ne l'a pas connue, toi; — ton père m'avait guettée près de la cave de Süskind Trauer. Bon Dieu! comme je m'étais effrayée! — « Ne t'effrayes pas ainsi, chère Perl, me dit-il, et ne fais pas de bruit; le monde n'a pas besoin de savoir ce qui se passe entre toi et moi. Je ne demande qu'une chose : que tu me dises si tu veux de moi. » — Et vois-tu, Kobi, je lui ai dit que oui; et, Dieu en soit loué dans le septième ciel! nous avons conclu ensemble, le tout sans visite apprêtée. Mais combien les mœurs ont changé de nos jours! Oui, mon cher enfant, je te donne parfaitement raison : pas d'entrevue matrimoniale!

— Je ne voudrais pas jurer, chère mère, que je ne ferai jamais de visite matrimoniale; cela, non : mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me laisserai jamais dépêcher vers un sac de laine. Du jour où je poursuivrai un but de ce genre, je tâcherai d'être moi-même mon propre *schadchin* (agent matrimonial); ça sera autant de gagné. Est-ce que j'ai besoin d'un intermédiaire?

Perl, le cœur inondé de joie, donna son assentiment aux projets de son fils. Dans son for intérieur, elle dut s'avouer que son esprit était inférieur à celui de son enfant; et pourtant quel orgueil désintéressé et quelle douce satisfaction dans cet aveu!

Rebb Wolf était rentré pour le dîner de meilleure heure qu'il n'avait l'habitude de le faire. Dès son entrée dans la maison, Kobi et sa mère remarquèrent que sa physionomie avait revêtu une expression toute particulière. Grâce à une longue habitude et à l'intimité de la vie de famille, on savait, dans la maison des Mines, lire dans cette langue à part bien mieux que beaucoup d'autres ne savent lire dans des livres bel et bien imprimés. Mais ni la mère ni le fils ne pressèrent Rebb Wolf d'aucune question. Ils savaient par expérience qu'en pareil cas, sa pensée finirait bien par se faire jour.

A table, Rebb Wolf demeura longtemps absorbé. Puis, tout à coup :

— Voulez-vous, mes enfants, que je vous dise d'où je viens?

— Dis-le, si tu le juges à propos; car, autrement, on ne t'y forcera pas.

— Je viens tout droit de chez le président de notre communauté; vous allez ouvrir de grands yeux quand je vous aurai dit ce qu'il me veut.

— Aurait-on de nouveau la pensée de te revêtir de quelque dignité? Voudrait-on encore faire de toi quelque chose comme un *gabbé* (caissier)? s'écria Perl avec une frayeur réelle.

Rebb Wolf riait aux éclats.

— Quant à cela, répliqua-t-il gaiement, tu peux être tranquille; je

refuserai, quand même on me nommerait bourgmestre. Il s'agit de toute autre chose, et je vais abréger votre impatience : je dois aller à une entrevue matrimoniale à la place de son fils.

— Toi ! observa Perl avec un sourire d'incrédulité ; comment peut-il songer à toi pour cela ?

Un singulier changement s'était opéré en ce moment dans la physionomie de Kobi ; il était tout oreilles, et la curiosité avait comme allongé ses traits.

— Que faire ? dit Rebb Wolf en haussant les épaules ; il ne veut pas entendre parler d'un autre que de moi.

Rebb Wolf, qui n'appartenait pas précisément à la classe des orateurs les plus laconiques, commença alors à raconter comme quoi il s'était rencontré avec le président sur la *place*. Celui-ci lui avait pris le bras sans qu'il eût pu s'expliquer d'où lui venait l'honneur insigne de se promener ainsi par la rue avec cet orgueilleux personnage qui, à une demi-lieue de distance, faisait sonner ses écus dans sa poche. Peu à peu, le président avait ouvert la bouche pour arriver au fait ; d'abord on aurait pu croire que quelque arête lui était restée dans la gorge, tant il avait bégayé, remué et toussé. Enfin il s'était expliqué : « — Wolf, avait enfin dit le président, je ne veux pas te laisser plus longtemps dans l'incertitude : je suis en train de chercher un parti pour mon fils, et j'ai besoin de toi pour un coup de main. »

— De toi ! exclama de nouveau Perl avec une nouvelle surprise.

— Lui aussi, continua Rebb Wolf, avait fait la même question et avec la même surprise, mais sans que cela l'eût avancé en rien. Le président, se déboutonnant de plus en plus, lui avait dit sous le sceau du secret, — quant à lui, Wolf, il n'avait pas de secret pour sa femme et son enfant, — qu'à six lieues de chez eux vivait une jeune fille qui était ce qu'on pouvait appeler un *parti* : elle conviendrait à merveille à son fils. Quant à de la fortune, il y en avait plus qu'il n'en était besoin ; il en était de même du physique et de la bonne renommée de la demoiselle. Mais le plus important était ceci : On ne regarderait pas à l'argent pour elle ; ce que l'on voulait avant tout, c'était un homme qui eût une valeur personnelle. Quant à Rebb Wolf, il avait demandé, tout stupéfait, en quel endroit se cachait cette merveille divine, réunissant tout à la fois beauté, fortune, bonne renommée et pour laquelle on ne regardait pas à l'argent ; où par conséquent et quand on pouvait voir et aborder des gens de cette sorte ? Ce ne fut qu'après avoir attendu assez longtemps qu'il reçut les explications nécessaires. La

jeune fille en question avait pour père Rebb Josel Süz, ce riche Randar [1], dont on disait qu'il était si riche que lui-même ne savait pas au juste le chiffre de sa fortune. Cette fortune d'ailleurs s'étalait chez lui sous la forme de monceaux de blés. De quelque côté qu'on portât les regards on ne voyait dans sa ferme qu'abondance et biens. Que c'était là une de ces maisons devenues de plus en plus rares, où il y avait de quoi récolter dans l'avenir. La jeune fille en question, étant enfant unique, n'avait point de frères, en sorte qu'après la mort de son père elle ferait un de ces héritages qu'on voudrait voir faire à tout enfant d'Israël. On pourrait parcourir la moitié de la Bohême avant de rencontrer un second Rebb Josel et une jeune fille qui ressemblât à la sienne.

— Mais encore une fois, demanda Perl avec une curiosité qui allait croissant, en quoi peux-tu lui être utile pour tout ceci?

Elle allait comprendre à l'instant même, répondit Rebb Wolf. Il avait fait la même demande au président, et la réponse s'était passablement fait attendre. A la fin, il lui avait dit en confidence qu'autant il serait heureux et désirable pour son fils que ce parti fût mené à bonne fin, autant il était difficile d'y arriver. Ce n'était pas du côté du président, comme bien il le pensait, que venaient les obstacles, mais ils consistaient dans la difficulté même de l'*entrevue*. A en croire la renommée, le père de la jeune fille, le Randar Rebb Josel, gardait son enfant comme un lion garde son petit, et il ne voulait la donner à personne. C'était d'ailleurs un homme de la plus terrible espèce. Quelle que fût sa fortune, il était encore plus sauvage et plus grossier qu'il n'était riche. Ses manières étaient celles des paysans avec lesquels il vivait depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Déjà des milliers de jeunes gens, aussi beaux que riches, étaient venus à la ferme pour voir la jeune fille sans que jamais aucun d'eux eût pu réussir. Mais le Randar avait ceci de particulier : il ne refusait pas les prétendants, comme cela se pratique dans les maisons où il y a du savoir-vivre; là, en effet, on congédie les gens poliment et avec des paroles délicates, pour ne point s'en faire des ennemis. Le Randar, au contraire, après leur avoir fait essuyer toutes sortes d'avanies, les chassait honteusement de sa ferme. Il circulait à ce propos une foule d'anecdotes. Plus d'un aurait eu à subir de sanglants affronts. Quelques-uns d'entre eux, rien que pour avoir osé se rendre chez le Randar, dans le but de voir et de se

[1] On appelle ainsi, en Bohême, les Juifs qui ont pris à ferme, pour les exploiter, les terres de quelque grand seigneur.

laisser voir, auraient été, si l'on en croit le bruit public, pris *au collet* par le maître de la maison qui les aurait remis sur leur chemin de manière à leur ôter toute envie de le reprendre une seconde fois.

— Dieu du ciel! s'écria Perl, est-ce là un homme ou un loup?

— Aux yeux du monde, répondit Rebb Wolf, il passe encore plutôt pour un ours.

— Je suis toujours encore à me demander, observa Perl, après quelques moments de silence, comment et en quoi tu peux lui être utile en tout ceci?

Tout allait s'expliquer, continua Rebb Wolf. Le président voudrait bien se rendre à la ferme; mais il n'en avait pas le courage, et son fils encore moins que lui, son fils qui était un jeune homme instruit et bien élevé. Que dirait en effet le monde, si le bruit venait à se répandre que le fils du président aurait été mis honteusement à la porte d'une maison? Était-il prudent de courir une telle chance? Voilà pourquoi le président avait fini par se demander s'il ne serait pas plus sage de faire préparer les voies par quelque homme d'esprit? Celui-ci se rendrait auprès du Randar pour lui faire comprendre, en termes insinuants, quel bonheur ce serait pour sa fille, si elle entrait dans la famille du président; bref, l'ambassadeur en question préparerait le terrain de telle sorte, que son fils n'aurait plus qu'à venir pour terminer l'affaire. A son sens, pas un homme au monde ne pourrait mieux le servir en ceci par son esprit et sa finesse, que lui Rebb Wolf. Que du moment qu'il voulait prendre en main l'affaire, le président serait aussi sûr du succès que si déjà on avait *cassé la tasse* [1]. Il lui offrait pour cela quatre cents florins argent comptant.

— Je connais donc enfin le dessein du président, dit Perl, quand son mari eut fini son récit; cela n'a pas été sans peine; et toi, que lui as-tu répondu?

— Je lui ai répondu que je réfléchirais à la chose; mais cette réponse ne l'a pas satisfait; du moment que je voulais me charger de l'affaire, je devais m'en charger immédiatement. Il n'y avait pas moyen d'ajourner; Halomoëd était là, et qui sait si quelque autre ne prendrait pas les devants et ne serait pas plus heureux qne ses devanciers? « Bon! dis-je au président, quand j'eus de nouveau réfléchi à sa proposition; du moment qu'il demeure convenu qu'il y aura quatre cents florins pour moi, je veux me charger de l'affaire; mais, voulez-vous que je vous

[1] Chez les Juifs de la campagne, et cela de nos jours encore, on casse une tasse à la cérémonie des fiançailles. Voir, à ce sujet, Daniel Stauben, *Scènes de la vie juive en Alsace*, p. 185. *(Note du traducteur.)*

dise mieux encore? J'ai, comme vous savez, un fils qui n'est pas précisément un imbécile. Je ne suis rien, moi, à côté de lui. Si nous l'envoyions en mon lieu et place? Qu'en pensez-vous? » Le président se mit à rire : « C'est une idée; me dit-il aussitôt ! c'est très-bien imaginé, ma foi! Car il est certain que ton Kobi est encore un plus grand Mine que toi. Donc, si tu le veux, envoies-y ton fils; il est comme fait exprès pour cette mission-là. » Là-dessus, nous nous sommes séparés. Maintenant, mon cher Kobi, je te le demande, cela te va-t-il, oui ou non?

Le dénoûment de cet interminable récit était par trop inattendu pour ne point produire sur Perl un effet véritablement étourdissant. Cet effet était moins visible chez Kobi. Celui-ci était assis là, immobile, tantôt jouant avec son couteau, tantôt suspendu aux lèvres de son père. Au moment où Rebb Wolf vint enfin le sommer de se prononcer, ses joues se couvrirent d'une rougeur soudaine; à le voir ainsi, on aurait pu croire qu'on venait de lui surprendre une secrète pensée.

— J'espère bien que tu ne voudras pas envoyer notre enfant auprès de cet ours? s'écria Perl qui s'était quelque peu remise.

— Il ne le mangera pas, je t'en réponds, observa Rebb Wolf avec gaieté. Après tout, pour quatre cents florins on peut bien consentir à se laisser entamer quelque peu.

— Quant à moi, jamais je ne consentirai, fit Perl d'un ton résolu, à ce que mon fils aille se jeter dans la gueule de ce loup. Jamais!

— Tout à l'heure tu traitais le Randar d'ours; voici maintenant que tu le traites de loup. Combien d'autres métamorphoses ne vas-tu pas lui faire subir?

— Non! envoyer son propre enfant chez un tel sauvage ! répéta Perl, avec une sorte d'amertume, Perl d'ordinaire si douce; non, cela ne s'est jamais vu! Et si cet ours ou cette bête fauve quelconque venait à lui casser une jambe ou un bras, ton président serait-il assez riche pour l'en dédommager?

— Quant à ça, s'écria soudain et tout spontanément Kobi, avec le sourire malicieux qui lui était habituel, quant à ça, chère mère, tu peux être tranquille. On ne se laisse pas estropier comme cela, sans mot dire. Et pourquoi donc, après tout, renoncer à une entreprise de ce genre, quand il y a quatre cents florins à gagner? On s'expose souvent à pis que cela et pour gagner bien moins. Si la chose aboutit, par-dessus le marché, on se fait un ami du président, et il peut venir tel moment où son amitié nous serait précieuse.

Ces paroles de Kobi furent suivies d'un silence de quelques minutes.

— Ainsi donc tu serais prêt à y aller? Mon cher Kobi; sais-tu bien ce

que tu entreprends là? s'écria Perl en levant des yeux pleins d'étonnement sur son fils.

— Mais pourquoi donc pas, chère mère ? répondit-il séchement. Pourquoi négligerais-je une si belle affaire? On ne gagne pas tous les jours une somme aussi ronde.

— Eh bien ! je ne dirai plus rien, ajouta Perl, après une assez longue pause; tu sauras ce que tu as à faire, mieux que moi. Du moment où tu as résolu d'y aller, je ne dois rien objecter.

Perl avait une si haute idée de la tête de son enfant, qu'à partir du moment où celui-ci venait d'exprimer si fermement sa résolution, elle demeura comme interdite.

— C'est bien là Kobi ! dit Rebb Wolf. Quand il s'agit de remplacer les autres, il est prêt à se rendre aux entrevues matrimoniales, et je ne doute pas qu'il ne mène la chose à bonne fin. Si, au contraire, il s'agit d'y aller pour son propre compte, il n'en fait rien et ne sort pas de sa taciturnité ! J'aurais pu prédire tout cela.

Perl ne hasarda pas la moindre objection. Elle se contenta d'assister à la délibération du père et du fils, tenant conseil entre eux pour savoir quel serait le moyen le plus sûr d'aborder l'*ours* en question. Elle se garda bien de donner le moindre avis. Mais ce qu'elle entendait autour d'elle, suffisait à occuper son âme tout entière. C'était une chose curieuse que d'entendre Rebb Wolf faisant la leçon à son fils et lui indiquant à l'avance le plan qu'il devait suivre pour arriver au Randar. Ses instructions sur la manière dont il fallait entreprendre une mission aussi délicate, n'auraient pas été sans profit même pour un auditoire de diplomates. Dans cet entretien Rebb Wolf justifia amplement sa réputation de Mine intelligent et rusé par excellence. Perl elle-même n'avait jamais entendu couler de la bouche de son mari ce torrent de sagesse. Elle était dans l'admiration. Nous regrettons bien ici d'avoir à jeter un voile sur ce plan de campagne, élaboré au milieu de mystérieux chuchotements; mais nous y sommes forcé, par cela même qu'il doit rester secret. Nous pouvons, du moins, affirmer que si le monde en avait eu connaissance, il eût été pleinement de l'avis de Perl, qui ne pouvait s'empêcher de les interrompre de temps à autre par cette exclamation admirative : « Ah ! je comprends, du moment où l'on va s'y prendre de la sorte, disait-elle, il faudra bien que Kobi réussisse. Après tout, n'est-il pas notre fils? »

Ce fut donc avec le plus grand calme qu'on acheva de convenir du plan d'attaque. Il n'y a qu'une chose que nous puissions révéler dès à présent. Le même jour encore, Rebb Wolf arrêta une voiture pour le

lendemain; mais cette voiture devait attendre Kobi en dehors du village. Pas n'était besoin que l'on sût de quel côté il allait se diriger, un jour de Halomoëd. Aussitôt après, Rebb Wolf se rendit chez le président pour lui annoncer que Kobi avait accepté la mission. Quand les deux hommes eurent quitté la maison, Perl ne put défendre son cœur de mère d'un sentiment d'inquiétude et de terreur. Aussi longtemps que son fils avait été là, elle s'était sentie rassurée par ses paroles comme par ses regards : « Dieu du ciel, soupirait-elle du plus profond de son âme, pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal! il est notre enfant unique. Pourquoi y ai-je consenti? »

Le lendemain, de très-bonne heure, et avant même que ses parents fussent levés, Kobi était prêt à se mettre en route; il avait même déjà terminé sa prière et serrait en ce moment ses *tefillines*[1]. Quand Perl fut sortie de la chambre à coucher et qu'elle eut aperçu son fils, elle ne pouvait presque pas revenir de son étonnement. Jamais son fils ne lui avait paru si beau. C'est que Kobi avait revêtu ses habits de fête, et sa mère croyait voir quelque prince devant elle. Maintenant seulement, elle comprenait quel gentil garçon elle avait là. Il était debout devant elle, avec sa taille élancée et déliée; on l'eût dit comme fondu d'un seul jet. A cette vue, elle sentit renaître ses forces et son courage. La moitié de la nuit, elle l'avait passée sans dormir; pendant l'autre moitié, elle n'avait fait que des rêves atroces. Il lui avait semblé voir constamment un *ours* à figure humaine. C'était à en frémir! Tantôt elle avait cru voir son fils Kobi boitant d'un pied, tantôt marchant droit comme un cierge sur ses deux jambes bien affermies; en revanche, il était devenu soudain manchot. Nul doute, il avait perdu un bras dans sa lutte avec le monstre.

Rebb Wolf, de son côté, était d'avis que Kobi avait aussi grand air que s'il était *duc ou pair*.

— Ceci encore le peint bien, dit-il à sa femme. Il ne se serait certes pas fait plus beau s'il allait à une entrevue pour son propre compte; non, il aurait dans tout cela un intérêt personnel, qu'il ne pourrait pas avoir meilleure mine.

Kobi ne répliqua rien. L'étonnement de sa mère comme les reproches de son père ne parurent pas faire d'impression sur lui. Il demanda seulement qu'on se hâtât de servir le déjeuner; autrement, et si on

[1] Lanières de cuir qu'on roule autour du bras gauche et autour du cou quand on fait la prière du matin. Ces lanières contiennent dans un petit creux, une oraison sacrée. Les Juifs réalisent ainsi ce précepte : « Tu lieras mes paroles sur tes mains et elles te seront un signe entre tes yeux. (*Deutéronome*, VI, 8.) » (*Note du traducteur.*)

ne se dépêchait, il courait risque d'être vu par les habitants de la rue qui allaient se rendre à la synagogue.

Le déjeuner pris, Kobi se leva aussitôt. Perl était en proie à une agitation extraordinaire : elle se faisait violence pour ne pas rendre le cœur gros à son enfant; mais ses traits, tout bouleversés, trahissaient précisément le secret de sa pensée.

— T'acquitteras-tu bien de ta mission? demanda encore Rebb Wolf, qui, malgré toute la confiance qu'il avait dans l'adresse de son fils, semblait craindre néanmoins de lui avoir imposé une tâche trop rude.

— Je pense que oui, fit Kobi d'un ton sec.

Perl voulait à toute force faire la conduite à son fils jusqu'au bout du village. Rebb Wolf eut toutes les peines du monde à l'en détourner; elle n'avait qu'à le faire, lui fit-il observer, si elle voulait absolument que tout le monde devinât les projets de Kobi.

— Je ne te demande plus qu'une chose, dit-elle d'une voix suppliante, quand on se trouvait déjà sous la porte de la maison : promets-moi, Kobi, de ne pas pousser les choses trop loin une fois que tu auras vu qu'il n'y a pas moyen d'en venir à bout. Ne va pas lui chercher querelle, ne l'irrite pas, si tu t'aperçois qu'il veut s'en prendre à toi. Voyons! me le promets-tu?

— Je te le promets, mère, dit Kobi en souriant.

Là-dessus, il prit congé de ses parents. Sa mère, après l'avoir embrassé, lui posa la main sur la tête et le bénit :

— Cela ne pourra toujours pas te nuire, lui dit-elle.

Kobi toucha de la main la *mezousa*[1] fixée aux poteaux de la porte, et aussitôt après il partit. Il se trouvait déjà sous les noyers quand il se retourna de nouveau. Ses lèvres remuaient. On eût dit qu'il voulait parler.

— As-tu oublié quelque chose? lui dit Perl.

— Non, non, répondit-il avec un sourire significatif qui fit une singulière impression sur sa mère... Il en sera temps encore quand je serai revenu.

Perl suivit son fils des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Elle rentra ensuite toute chagrine.

— Dieu du ciel! soupira-t-elle à part elle-même, protége-le et veille sur lui. J'ai peut-être eu tort de le laisser partir. Cet enfant unique que Dieu nous a donné et que nous devrions aimer comme la

[1] Étui en fer blanc fixé aux portes chez les Juifs orthodoxes, et renfermant, écrite sur parchemin, la prière la plus importante pour les fidèles et qui commence par ces mots : *Écoute Israël, l'Éternel, notre Dieu, est un Dieu un*, etc. (*Note du traducteur.*)

prunelle de nos yeux, le laisser s'en aller de la sorte, sans même savoir au juste où il va ! Pourquoi donc y ai-je consenti ? Mais, hélas ! nous autres malheureuses femmes, que sommes-nous devant la volonté de fer d'un mari ? Moins que rien. L'envoyer auprès d'un tigre, d'un éléphant de cette espèce ! Exposer de la sorte son sang et sa chair ! Pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal !

— Petite folle que tu es ! consola Rebb Wolf, il n'arrivera rien du tout à notre garçon ; non, quand même il monterait sur la tour la plus élevée ; c'est moi qui te le dis.

III

Arrivé hors du village, Kobi trouva la voiture qui l'attendait, comme cela avait été convenu. Il y monta avec précipitation et partit sans délai. L'épaisse toile qui couvrait la voiture le dérobait aux regards des passants, de même qu'elle dérobait à tout œil investigateur l'agitation intérieure de ses ardentes pensées, et qui se traduisait tantôt par un sourire caché, tantôt par la contraction de ses lèvres. Comment ferons-nous donc pour deviner ces pensées ? Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous perdre en conjectures et de suivre celui que le président vient de déléguer à la place de son fils, de le suivre, en nous glissant derrière lui et en nous attachant à ses pas comme l'ombre s'attache au corps.

A peine en route, Kobi résolut de modifier quelque peu le plan d'attaque tel que son père le lui avait indiqué ; semblable en ceci à quelque vaillant capitaine qui, tout en restant fidèle, pour l'ensemble des opérations, aux ordres de son général, tiendrait néanmoins à faire quelque chose par lui-même.

Son père Wolf lui avait recommandé de se rendre directement à la ferme du Randar, ou du moins, sans précisément le lui dire, il avait entendu que la chose se fît ainsi. Cependant, après y avoir mûrement réfléchi, Kobi jugea prudent d'attaquer l'ennemi plutôt de *flanc* que de *front*. Au lieu d'aller droit à lui, il préférait recourir à des détours ; car, après tout, il ne connaissait son ennemi que très-médiocrement. D'après le portrait qu'en avait tracé son père, Kobi ne pouvait s'en faire qu'une idée vague; mais, du moment qu'il s'agissait de l'attaquer vivement et sans retard, il était bon de connaître son côté fort et son côté faible, et de savoir si c'était par le flanc droit ou par le flanc gauche, en d'autres termes, si c'était par la tête ou par le cœur qu'il fallait le frapper.

— Je ne puis pas penser, se dit Kobi en tenant conseil avec lui-même, qu'un monstre ne soit accessible par aucun côté. J'ai toujours entendu dire que chacun a son *côté faible* par où il prête à l'attaque, partant à la victoire. Pourquoi le Randar n'aurait-il pas aussi son côté faible ?

Kobi, on le voit, n'aurait pas fait précisément un mauvais général : il entendait assez bien les règles de l'art de la guerre. Aussitôt qu'il fut d'accord avec lui-même, son siége était fait.

Kobi conclut avec raison qu'autant les jugements et les renseignements sur le Randar devaient être peu ou point exacts quand ils partaient de loin, autant, au contraire, ils deviendraient positifs et précis à mesure qu'on approcherait de la ferme où il demeurait. Il fit donc dételer dans le premier village qu'il trouva sur sa route; et, après avoir laissé sa voiture et ses chevaux à l'auberge, il se rendit à pied dans le Ghetto. Il n'y était pas inconnu; mais il ne perdit point de temps en cheminant à travers les rues; sans daigner répondre aux questions qui lui étaient faites, il ne se laissa pourtant pas entraîner à de longues conversations : il était impatient de franchir le seuil d'une certaine maison où il était sûr d'obtenir les éclaircissements qu'il désirait. Il y entra donc. Kobi avait choisi cette maison de préférence à toute autre, parce qu'elle était de celles où l'on pouvait se renseigner sur les choses les plus diverses, sur la valeur d'un sac de laine aussi bien que sur la réputation des gens qui demeuraient à dix lieues à la ronde.

Ce fut un cri de surprise quand on le vit dans une si brillante toilette, une vraie toilette de fête, lui qui n'avait jamais paru en cet endroit que revêtu de ses vêtements d'*affaire*.

— Soyez le bienvenu ! entendait-il dire de tous côtés. *Monsieur a sans doute quelque projet... ?*

— Avec votre permission, répondit Kobi, je dirai : oui.

— On s'est donc enfin décidé ? continua-t-on de cet air particulièrement guilleret qu'on prend volontiers en pareille occurrence; et où perche-t-elle ? Peut-on le savoir ?

— Pourquoi pas ? fit Kobi : elle perche dans tel et tel endroit.

Il nomma une commune voisine, mais se garda bien de dire soit le nom, soit la profession de la prétendue famille chez qui il devait descendre. On pense bien qu'il n'avait pas envie de faire mention de la ferme du Randar.

Kobi, heureusement, avait affaire à des gens qui ne voulaient pas passer pour indiscrets; il n'insistèrent pas davantage et se contentèrent de la réponse qui leur fut faite.

Après avoir ainsi assuré ses derrières, Kobi, par une manœuvre habile, sut faire rouler la conversation sur le Randar, sans qu'aucun des assistants se doutât le moins du monde que Kobi eût une arrière-pensée. Il avait, disait-il, à proposer une affaire au Randar, non pas précisément en son nom, mais au nom d'un tiers qui l'en avait chargé. On devait comprendre combien, en pareille circonstance, on se sentait soulagé du moment que l'on avait des renseignements un peu explicites sur le compte de celui à qui l'on allait avoir affaire. Il priait donc qu'on voulût bien lui faire part de tout ce que l'on savait à cet égard. Et il en exprima à l'avance ses remercîments et sa reconnaissance.

Dieu du ciel ! Kobi en entendit de belles ! Il croyait avoir mis la main dans quelque nid de guêpes, tant les mauvais renseignements vinrent par milliers, et sans que rien pût en arrêter l'essor, bourdonner autour de ses oreilles. « C'était là un homme, disait-on, avec lequel il fallait se tenir sur ses gardes. Car il était capable, rien que pour deux liards, de s'emporter jusqu'à la rage et de vous casser bras et jambes. En de tels moments, tout lui était égal, qu'on fût riche ou pauvre, juif ou chrétien ; une fois qu'il s'était mis *à l'œuvre*, son adversaire n'avait qu'à recommander son âme à Dieu. Pour détourner Kobi de son projet, on cita pour exemples quelques faits véritablement effrayants et d'où il ressortait qu'on devait se garder de se commettre avec lui, en quoi que ce fût. A celui-ci, qui l'avait surfait de deux liards en lui vendant un sac d'avoine, il avait défendu pour toujours sa maison ; cet autre, qui était venu dans l'intention de faire la cour à sa fille, se vit honteusement chassé par lui pour avoir oublié de baiser la *mezousa* en entrant ; enfin, il serait allé jusqu'à lâcher ses chiens contre un troisième, parce qu'il n'avait pas su dire, comme il le fallait et sans faute, la *prière d'usage* après le repas. On devait cependant rendre cette justice au Randar : si on parvenait à le surprendre dans un moment de bonne humeur et qu'on fût assez adroit pour savoir le manier, il était très-facile de frayer avec lui. Alors il redevenait homme comme tout le monde et l'on pouvait en faire ce que l'on voulait. »

Ces renseignements avaient passablement satisfait Kobi. Il n'en avait pas espéré autant. Il trouva bientôt un prétexte pour prendre congé. Il renouvela ses remercîments à l'assistance ; mais non pas cependant d'un ton ému qui aurait pu donner à croire qu'on venait de lui rendre un grand service ; et, là-dessus, il sortit. Il remonta en voiture pour continuer son chemin. Néanmoins, quand il fut arrivé dans le second village, il fit encore dételer. Là, demeurait un pauvre colporteur, à

qui souvent en passant, Kobi avait coutume d'acheter quelque chose, beaucoup moins par besoin que par pitié. Le colporteur voyait bien du pays ; et Kobi pensa, à bon droit, qu'ici aussi, il obtiendrait de précieux renseignements. Mêmes souhaits de bienvenue, mêmes cris de surprise et mêmes questions au sujet de l'endroitoù l'on se rendait. Kobi y répondit, en quelques mots, comme il l'avait déjà fait auparavant. Il ne nia pas qu'il eût *un projet;* et il sut encore si habilement mener son homme que notre colporteur, sans se douter de rien, se vit soudain transporté au beau milieu de la ferme du Randar ; et voici qu'il commença à en jaser et gloser comme si on l'avait payé tout exprès pour cela.

« Le Randár ! entendait dire Kobi, mais c'était le plus grossier personnage de la terre ! sans qu'on l'en priât, il avait l'habitude de dire aux gens des vérités qu'on n'aimait guère à entendre ; il ne faisait de façon avec personne et ne se souciait ni de Dieu, ni du monde. On ne voulait pas dire par là, bien entendu, qu'on ne vivait pas à la ferme d'une manière *orthodoxe;* bien au contraire, on ne trouverait pas dans toute la Bohême, à cent lieues à la ronde, de maison juive plus pieuse que celle du Randar ; mais il n'était pas moins vrai que le maître de cette maison était un grossier et un *mal élevé* comme il y en avait peu. Il fallait surtout se garder de le mettre en colère. Il lui était arrivé à lui-même, à lui colporteur, d'avoir eu un jour maille à partir avec le Randar et il s'en souviendrait toute sa vie. Il s'était trouvé qu'un paysan lui avait offert une partie de laine à un prix très-réduit. L'affaire était bonne, mais il n'avait pas l'argent nécessaire pour l'acheter. Le colporteur se rappela donc qu'il demeurait dans le voisinage de Rebb Josel Süs — c'était le nom du Randar. — Cinquante ou soixante florins, se dit-il, ne seraient pas une grosse affaire pour le Randar ! Il résolut donc de s'adresser à lui pour lui emprunter cette somme. Mais il lui fit un accueil tel qu'il n'en souhaiterait pas de pareil à ses plus grands ennemis. Il lui avait promis de lui rapporter son argent avant trois jours ; il avait pris avec le Randar le ton le plus modeste et le plus humble ; mais celui-ci ne le laissa pas même achever ; c'était un tapage et des cris à n'en plus finir ; on aurait pu penser qu'il se serait cru requis de se dessaisir en faveur du colporteur de toute sa fortune de Randar.

— Juif ! s'était-il écrié, crois-tu par hasard que je n'ai de l'argent que pour te le donner, et que mon argent ne doit servir qu'à faire vivre les mendiants ? Crois-tu que je ne sais pas ce que c'est que ta promesse de me le rendre sous trois jours ? Oui, oui ! dans trois jours, c'est-à-dire jamais !

» Le colporteur avait passé là un quart d'heure qui devait lui être compté un jour, pour lui faire expier tous ses péchés ; et il avait tremblé de tous ses membres. Sur ces entrefaites, était survenue la fille du Randar, sa fille, dont il faisait le plus grand cas ; et soudain il était devenu tout autre. Avait-il eu honte devant sa fille? ou bien Dieu avait-il changé son humeur? le colporteur ne le savait ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le Randar alla droit à son secrétaire, l'ouvrit, et, sans ajouter un mot, il lui compta l'argent. Bien mieux, il finit par le retenir à dîner. Encore une fois, il se souviendrait de ce jour-là, même à son lit de mort. »

Tel fut le récit du colporteur. Ces renseignements satisfirent également Kobi, et il en remercia cordialement son homme. A bien peser les choses, ces derniers éclaircissements étaient en pleine contradiction avec ceux qu'il avait obtenus dans le premier village. Tout sauvage et tout grossier qu'il fût, le Randar avait donc son *côté faible*, sa fille !

Kobi s'arrêta même dans un troisième village, le dernier qui précédât la ferme du Randar. Il tenait à s'avancer à pas sûrs. C'est ici, après tout, qu'on devait le mieux connaître le Randar, se dit-il encore à part lui ; ici on devait le voir souvent, puisque c'est dans ce village qu'il avait à se rendre, à coup sûr, le samedi et les jours de fête, pour assister aux offices dans la synagogue. Dans cette troisième communauté, dont les habitants, pour des motifs qu'il est inutile d'exposer ici, étaient surnommés les *moqueurs*, Kobi ne tarda pas à mettre la main sur des gens qui le mirent tout de suite au fait. Après avoir subi le même assaut de questions auxquelles il répondit de son mieux, Kobi recourut à sa tactique habituelle pour arriver à son but. Ici encore, — et ce n'était pas chose aisée, car les *moqueurs* avaient le nez fin, — Kobi demeura maître du champ de bataille.

— Quoi ! lui dit-on, avec un air de pitié, vous allez trouver ce *paysan* pour faire une *affaire* avec lui ! Mais ce n'est pas là un homme comme un autre ; il n'a ni manières, ni usage. C'est un *rustre* qui ne sait vivre qu'avec ses semblables ; il ne sait frayer qu'avec les paysans. La société d'un homme comme il faut l'embarrasse. C'est sa fille qu'il faut plaindre ! celle-là mériterait mieux que de passer son existence avec les paysans et les paysannes. Il serait à souhaiter qu'elle fût pourvue convenablement et vécût loin de cette maison. Mais, ah bien oui ! le rustre ne cherchera qu'à la donner à quelque paysan dont tout le mérite consistera à savoir jouer le *Franzefus*[1] avec lui et à pouvoir estimer le poids d'un bœuf à une livre près.

[1] Un jeu allemand, fort en honneur chez les Juifs des Ghettos.

Kobi savait maintenant parfaitement ce qu'il devait penser et des critiques et des éloges qui jusqu'ici étaient parvenus à son oreille au sujet du Randar. Que de traits variés et que de nuances diverses répandus dans cette individualité; *ours* et *monstre*, d'après la peinture qu'en avait faite son père; *manant*, au dire des autres, et dont cependant on pouvait faire la *partie!* Tout cela, pris ensemble, fit une telle impression sur Kobi, que pendant un instant il en ressentit comme un vertige; il s'en sentait plus confondu qu'éclairé. Il avait entendu dire tant et tant de choses relativement à ce seul et même personnage — et encore n'en avons-nous rapporté que la centième partie à peine, — que parfois il lui semblait qu'il ne savait encore rien du tout au sujet du Randar. Pourquoi ne le dirions-nous pas? il fut tout à coup comme envahi par je ne sais quel sentiment de terreur; et, alors, son entreprise lui apparaissait sous des proportions fabuleuses. Il y voyait un acte d'audace que peut-être il ne pourrait jamais réaliser, même en rassemblant toutes ses forces.

Heureusement, il ne demeura pas trop longtemps sous le coup de cette appréhension. Il y avait en lui quelque chose qu'on ne pouvait longtemps comprimer, car cela se redressait semblable à un ressort: nous voulons parler de son courage de jeune homme. Il fut bientôt remis de cet étourdissement, et au moment où il quittait la commune des *moqueurs*, son cœur était déjà soulagé. Quand il vint en effet à se demander ce que dirait son père, dans le cas où il reculerait, son père, qui le regardait comme beaucoup plus entendu que lui-même, — cette pensée seule dissipa, comme aurait fait quelque orage bienfaisant, tous les mauvais symptômes de son découragement.

Le jour venait de tomber lorsque Kobi arriva au village où demeurait le Randar. De loin, déjà, il avait reconnu sa maison à sa large façade qui s'étalait dans la rue. C'était un palais, comparativement aux autres maisons de paysans. Les maisons des Randar se distinguent d'ailleurs toujours par un certain air de grandeur. Kobi fut de nouveau en proie à une frayeur qui faisait battre son cœur. Ne se trouvait-il pas en face de l'*ennemi?* Il ordonna à son cocher de longer tout doucement la maison et de sauter à bas de son siége, aussitôt qu'il serait arrivé devant la porte cochère, pour dételer immédiatement après. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. La voiture avança lentement, et soudain elle s'arrêta devant la maison du Randar.

Traduit de l'allemand de Léopold Kompert, par
Auguste Widal.

(La fin à un prochain numéro.)

LA QUESTION ADMINISTRATIVE

EN ALLEMAGNE

DEUXIÈME ARTICLE [1]

XV

« L'organisation de l'administration communale est un des pivots de la question qui nous occupe. Elle y touche par deux points.

» En premier lieu, l'organisation communale qui prévaut aujourd'hui exige un nombre formidable de serviteurs appointés qui, au su de tout le monde, ajoutent le bruit de leurs plaintes au concert de lamentations soulevé par l'exiguïté des traitements publics. En second lieu, sous le régime des institutions actuelles, une partie considérable des forces vives et coûteuses de l'État est absorbée en pure perte par la direction et par le contrôle de l'administration communale.

» Sous ces deux rapports il n'y a de remède que dans l'introduction du *self-government*, dans l'autonomie communale franchement et loyalement acceptée. Le *self-government* communal à bon marché suppose à son tour une aristocratie communale qui s'y dévoue ; elle ne fera point défaut pour peu qu'on ne l'accable pas d'écritures, qu'on ne la rebute point par des tracasseries de contrôle et de censure. Faisons tomber ces barrières, et elle saura bien prendre partout sa place, quelque forme qu'on donne, ou aristocratique ou démocratique, à la constitution communale.

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er octobre 1863.

» Les communes devenant autonomes et indépendantes sous l'une ou l'autre forme, il faudrait du même coup séparer radicalement les fonctions politiques et les fonctions communales confondues jusqu'à présent, en vertu d'un système mixte, dans l'administration communale. Il faudrait par conséquent que l'administration politique s'exerçât par ses agents propres jusqu'aux extrémités du corps social, ce qui semble exiger une extension de la machine administrative de l'État; mais ce n'est là qu'une illusion.

» Nous ne pouvons retracer ici le programme d'une administration communale indépendante, dégagée de toutes les fonctions administratives centrales. Il nous suffira d'établir les conséquences de la réforme quant à notre question.

» 1° Une économie de travail et de forces pour la haute administration par la suppression d'une surveillance énervante. Les employés vieillis dans les bureaux vont secouer la tête, persuadés qu'il ne saurait y avoir de ménage communal bien ordonné sans le luxe et l'appareil de contrôle en usage aujourd'hui. Nous les renvoyons aux effets de la loi communale anglaise de 1835. Dans les villes soumises à l'action de la loi nouvelle, qui assure les fonctions communales aux personnes aisées et instruites, on a vu se soutenir jusqu'ici sans contrôle et sans immixtion du gouvernement politique, un ordre de choses régulier. Les fonctionnaires communaux se contrôlent les uns les autres, et, par la voie de la publicité des comptes, ils soumettent encore leur gestion au contrôle du censeur le plus intéressé, le public. Le système a paru excellent. Les cas dans lesquels les décisions sont soumises à l'approbation supérieure du département de l'Intérieur sont très-limités, et se rattachent surtout à des changements essentiels dans l'organisation de la commune. Les municipalités sont alors tenues d'envoyer au ministère de l'Intérieur leurs résolutions, qui deviennent valables et exécutoires si le gouvernement n'y met point opposition dans un délai donné. Et il est bien sûr que si les États d'Allemagne restreignaient le nombre des résolutions soumises à l'approbation supérieure, il s'ensuivrait une singulière diminution dans le fardeau des affaires, une extrême simplification et une grande économie.

» 2° Une diminution du personnel des expéditionnaires indispensables aujourd'hui dans les bureaux de l'État comme dans ceux de la commune pour suffire à l'encombrement des affaires, informations, enquêtes, réclamations, révisions, rectifications, etc.

» 3° Les bandes de commis inférieurs, qui se sont multipliées à l'infini, seraient licenciées; les travaux mécaniques de l'administration locale politique pourraient être concentrés entre les mains d'une classe de commis d'État; ceux de la commune entre les mains d'une classe de commis communaux. En suivant cette voie et en réduisant le personnel, on pour-

rait, sans demander de nouveaux sacrifices, ni à l'État, ni à la commune, rétribuer plus convenablement la besogne matérielle.

« De tout ce que nous avons dit sur l'administration de la commune, nous tirons une conclusion incontestable. C'est qu'en éveillant l'activité et l'indépendance des communes, en y fondant une administration basée sur l'élection, contrôlée par l'opinion publique et par une presse libre, au lieu d'être soumise à la surveillance paresseuse des bureaux, cette administration reviendra moins cher, qu'on économisera les forces officielles, qu'on payera mieux les fonctionnaires indispensables, et que pour être moins nombreux ils n'en feront que plus et de meilleure besogne. Puisse la crise des traitements devenir assez grave pour nous valoir cette administration autonome de la commune, si désirable par tant de motifs d'ordre et de liberté politique. »

XVI

« Nous avons encore à examiner, du point de vue où nous nous sommes placés, une branche importante de l'administration, celle de la justice. N'y a-t-il pas moyen de rejeter, en partie du moins, sur le citoyen émancipé, le fardeau qne l'administration de la justice impose à l'État? Assurément oui.

» La justice en général est une des plus hautes tâches du pouvoir central et de ses organes : abandonnée aux mains de la société, elle dégénère en arbitraire et en violences, comme le prouve du reste la forme spécifique qu'elle a revêtue pendant la sombre période de ce moyen âge qui n'a connu ni États ni gouvernements réguliers, mais seulement le droit du plus fort ou le droit du poing, comme nous disons en Allemagne. La justice est la perle et le joyau des prérogatives de l'État. Mais il n'est point dit pour cela qu'elle ne puisse profiter utilement du concours des citoyens, que leur initiative ne puisse contribuer, de concert avec l'administration générale, à la rendre moins coûteuse.

» Tout le monde sait que ce concours s'est presque partout introduit dans une branche importante, celle de la procédure criminelle. Le jury, les débats publics et oraux, d'origine assez récente dans certaines parties de l'Allemagne, ont déjà grandement servi à rendre la justice criminelle plus prompte et moins chère.

» On peut attendre d'un prochain avenir des résultats analogues dans le domaine du droit civil, des justices de paix, des tribunaux de commerce et autres juridictions spéciales. Ces institutions, on n'en saurait disconvenir, sont jusqu'à présent restées boiteuses, et n'ont point eu les résultats qu'on espérait. Cependant la pensée qui a présidé à leur créa-

tion est juste et féconde. D'où vient donc qu'elles soient demeurées stériles? La faute en est, selon nous, au manque d'initiative chez les citoyens, au manque de cohésion entre les pairs, à la conscience de ce grave défaut. Si à l'ancienne organisation en corporations n'avait point succédé la dissolution pure et simple; si les divers métiers avaient reçu une organisation nouvelle en rapport avec l'esprit du temps, les corps constitués, qui représentent légalement le commerce et l'industrie, auraient déjà su prendre une attitude très-influente et soulager d'une manière sensible l'administration supérieure de la justice. C'est le progrès de l'initiative personnelle qui vaudra à toutes les espèces de tribunaux de conciliation et de paix, d'une part, des juges compétents, et, de l'autre, des clients soumis. Du reste, les avocats se plaignent déjà en plusieurs pays que le goût croissant des accommodements et les transactions à l'amiable diminuent sensiblement le chiffre de leurs affaires. Nous applaudissons à ce symptôme qui nous révèle la tendance de la société civile à vaincre la force centripète qui la fait graviter pesamment autour du pouvoir central, à se mouvoir et à s'aider elle-même.

» Pour le moment, c'est l'amélioration générale de la situation matérielle qui contribue sur la plus large échelle et avec le plus de succès à alléger les charges de la justice.

» Veut-on une preuve frappante de l'influence considérable que l'élévation du bien-être exerce sur la diminution des affaires qui figurent au rôle des tribunaux? Il n'y a qu'à consulter les tableaux comparatifs des comptes rendus de la justice wurtembergeoise pendant les vingt dernières années. On remarquera que le Wurtemberg a joui jusqu'en 1836 d'un bien-être général, mais qu'en raison du morcellement de la propriété agricole et industrielle, il était matériellement accessible aux grandes perturbations économiques de ces vingt ou trente dernières années. L'essor général de 1852 fut suivi d'une amélioration très-sensible.

» En allégeant par la voie que nous indiquons le fardeau des affaires, il est possible, si ce n'est aujourd'hui, du moins dans un avenir prochain, de diminuer le personnel de la justice, ce qui permettrait d'améliorer comme il convient les traitements sans surcharger les budgets. »

XVII

« Notre but est d'introduire la simplicité et le bon marché dans l'administration, et, soit que nous considérions les rapports économiques, moraux, spirituels, ou les rapports mixtes de la vie sociale, nous découvrons partout la plus intime connexité entre notre thèse et la possibilité ou la nécessité de ranimer dans les masses populaires la vie et l'activité

autonomes, d'organiser une administration indépendante au profit des intérêts privés ou collectifs, ce qui n'a rien de commun ni avec une usurpation des fonctions centrales de l'État par la plèbe souveraine, ni avec une mise à la réforme par retrait d'emploi du pouvoir central dans son action sur les intérêts civils.

» Mais, nous objectera-t-on, vous avez beau raviver l'autonomie administrative des citoyens, vous ne réaliserez point une véritable économie. Ce que vous retranchez des frais de l'administration par l'État, va s'ajouter aux frais supportés par les particuliters et les communautés.

» Soit! faisons même abstraction de la somme de services gratuits que ne manqueraient pas de rendre de plein gré, dans cette renaissance de l'initiative personnelle, les éléments aristocratiques de toutes les classes; accordons qu'il n'y ait point diminution positive de dépense. Nous n'en aurons pas moins réalisé deux progrès considérables. Nous obtenons en premier lieu de plus grands résultats, parce que le gouvernement et les citoyens se donnent la main, au lieu d'user en pure perte le plus clair de leurs forces aux frottements d'un mécanisme embarrassé. En second lieu, on est mieux disposé à payer, la dépense ayant lieu pour un but qui frappe les yeux du contribuable, et la direction des intérêts collectifs des citoyens étant confiée aux mains des citoyens eux-mêmes.

» Il existe une source abondante de ressources publiques qui s'ouvre ou se ferme à mesure que le gouvernement autonome, que l'initiative personnelle s'éveillent ou s'éteignent chez un peuple. Nous voulons parler des fondations consacrées à quelque but d'utilité commune. Il est certain que le goût des fondations privées dépend étroitement de la possibilité de s'administrer soi-même. La commune urbaine du moyen âge, par exemple, est un corps autonome jusque dans ses moindres subdivisions; c'était aussi une mine inépuisable de fondations d'utilité collective, qui semble complétement épuisée dans l'âge de l'absolutisme de l'État, aussitôt qu'a disparu le sens pratique de la cité, et qui ne s'est r'ouverte que fort récemment là où des associations actives, les corporations des temps modernes, ont pu se constituer solidement. Pour que le citoyen donne volontiers, il faut qu'il ait devant lui une libre carrière, que le don ne soit pas à ses yeux comme un impôt dont il n'a pas à surveiller l'application; il faut que les citoyens puissent consacrer librement leur activité à des intérêts collectifs et que le donateur soit sûr que ses intentions seront toujours respectées dans l'application, pour que le goût des fondations revienne. A mesure que nous ranimerons l'administration autonome, nous n'aurons plus la honte et le regret de voir le présent, en dépit de ses immenses progrès économiques, dévorer les trésors qu'a su nous léguer une époque bien plus pauvre, mais plus fortement imbue du sentiment de la chose commune. Si on nous demandait une preuve frappante de la bonne volonté que montre à s'imposer des contributions

volontaires et des fondations une nation administrativement indépendante, par opposition à une nation civilement mineure et mécaniquement gouvernée par l'autorité supérieure, nous n'aurions qu'à comparer l'Angleterre et la France. Nous n'insistons pas. »

XVIII

En passant en revue quelques-unes des principales branches de l'activité sociale, où il serait possible et nécessaire d'appliquer le principe de l'autonomie, notre auteur compte toujours sur la coopération de la presse. Il s'en explique quelquefois et y revient encore avec plus de développement pour faire mieux comprendre l'action de ce prodigieux instrument dans les pays libres :

« A moins de laisser à la presse la légitime extension qu'elle a prise, la société moderne ne pourrait guère songer à se donner un *self-government*. De nos jours, le citoyen est trop absorbé par ses intérêts immédiats pour prendre personnellement une part directe à l'administration de tous les intérêts communs qui le touchent. La meilleure volonté du monde n'y suffit pas. La division du travail s'est introduite jusque dans la vie publique, qu'il n'est plus possible, je le répète, de saisir directement dans son ensemble. Mais en même temps est né un auxiliaire fait exprès, un organe propre qui supplée à l'ancienne participation des individus aux détails multiples des entreprises collectives ou, pour mieux dire, qui la rétablit de la manière la plus large et la plus conforme à l'esprit du siècle : c'est la presse. On a cessé de se rendre à l'Hôtel de Ville, d'assister à la séance publique du conseil municipal ; la délibération commune sur la place du marché est tombée en désuétude, parce qu'elle n'est plus praticable. Mais le citoyen lit le soir les actes de ses magistrats, suit la marche des affaires de la commune dans les feuilles publiques, qui, par le procédé le plus simple, le tiennent au courant de ses intérêts généraux.

» Les membres des associations économiques sont dispersés aux quatre coins de la terre ; il leur est impossible de participer immédiatement à la direction des entreprises, mais la presse forme un lien invisible entre chacun d'eux et sa société. Les sociétés commerciales et industrielles publient leurs actes, leurs résolutions, leurs comptes. Partout la presse se subroge à la discussion et à la coopération personnelle, rendues illusoires par l'extension de tous les rapports de la vie ; elle sert partout d'intermédiaire aux citoyens qui prétendent se consulter eux-mêmes, ce qui est la première base du *self-government* ; en un mot, la presse est l'indispensable pivot sur lequel roule aujourd'hui l'intervention du particulier dans l'administration des intérêts publics et généraux.

» Il faut donc apporter une grande réserve dans son jugement et craindre de se tromper grossièrement quand on accuse l'esprit public moderne d'engourdissement, quand on se plaint que chaque citoyen s'isole de plus en plus dans son ménage, car on risquerait de méconnaître le rapport mystérieux, mais très-puissant, que la presse établit entre tous les co-intéressés dans les affaires communes d'un pays.

» Veillons seulement à rendre la presse libre et capable, à utiliser comme il faut l'admirable vertu dont elle est douée.

» Sous ce dernier rapport, il y a encore beaucoup à faire. Y a-t-il par exemple pour la presse locale un rôle plus convenable que la critique et l'examen de l'administration municipale, des détails du ménage commun? Peut-on songer à un contrôle à la fois plus efficace, moins coûteux, mieux accommodé au principe du *self-government* que la discussion publique des comptes? Nous l'avons déjà fait observer plus haut, la législation anglaise est entrée dans cette voie avec autant de tact politique que de bonheur, lors de la réforme de la constitution municipale.

» La presse n'est pas seulement un instrument indispensable au *self-government* moderne, le seul capable par sa nature de tenir le public au courant des intérêts généraux; elle n'est pas seulement pour les communes, les associations, les sociétés de commerce et autres, un Argus qui les contrôle avec cent yeux; elle ne se borne pas à remplacer un fatras d'écritures dispendieuses par de nombreux articles facilement intelligibles et distribués à un faible prix, en doses quotidiennes; c'est encore une admirable source d'informations au service de l'administration supérieure de l'État.

» La presse a pour découvrir les besoins naissants une pénétration universelle dont le secret est bien simple et l'application fort peu ruineuse. C'est qu'elle a pour collaborateur sur chaque question le premier intéressé venu, c'est qu'elle laisse plaider en tout le pour et le contre à des avocats empressés qui sont en même temps des juges compétents. Elle compare les idées, les institutions, les situations du dehors à celles du pays; elle apprécie, discute, formule les projets, abandonne au bout de quelque temps ce qui paraît impraticable, tient ferme sur le reste, et finit par fournir à l'administration centrale des plans plus ou moins nets, avec des moyens d'exécution élucidés au jour de la critique. Le concours administratif d'une presse intelligente et indépendante n'est pas à dédaigner, surtout pour les gouvernements des petits pays. Ils ont beau répartir régulièrement le travail entre une série de bureaux, ils n'ont point ce qu'il faut pour accomplir une foule de tâches dévolues à l'administration. Ils manquent d'experts, officiels ou autres.

» Prenons, par exemple, une des questions administratives les plus importantes des temps modernes : dans quel embarras n'ont pas dû se trouver une foule de conseillers plus ou moins intimes pour émettre un

avis sérieux sur les institutions de banque et de crédit ? N'examinons pas de trop près comment on a tranché ces graves difficultés dans tel ou tel cas particulier ; rappelons seulement qu'on n'est pas toujours descendu au fond des choses, qu'on n'a pas toujours tenu compte des intérêts généraux. Comment l'eût-on fait ? Que de fois on ne les a pas seulement consultés sur un projet avant que le projet fût devenu un fait accompli ! On peut en dire autant de bien d'autres questions que la presse aurait fini par tirer au clair et au net, si on les avait abandonnées à la discussion.

» La presse est la statistique et la critique permanente des besoins et des vœux du peuple. Elle peut nous épargner la plupart de ces élucubrations administratives, à la fois coûteuses et insignifiantes, et surtout parfaitement impuissantes à servir de guide au pouvoir, mais qui ne se traduisent pas moins en écrivasseries et en règlements. Que de traitements la presse pourrait économiser !

» Elle n'est pas moins capable de venir en aide au contrôle de l'État qu'à l'initiative gouvernementale. Nous l'avons déjà fait remarquer plus haut à propos de l'administration communale. La chose n'est pas moins praticable en beaucoup d'autres cas. Revenons, par exemple, aux grandes institutions de banque, aux grandes entreprises par actions. Autrefois, on n'aurait pas cru pouvoir confier cent florins à une banque ou à une société d'assurances, à moins d'avoir la garantie gouvernementale d'une haute surveillance exercée par des commissaires délégués. Que les choses ont changé! Nous savons aujourd'hui par expérience, que, même avec la meilleure volonté du monde, il est impossible aux gouvernements de donner sous ce rapport une garantie réelle. Nous avons vu trop d'établissements recommandés et constamment contrôlés par l'autorité supérieure faire fiasco, non sans laisser le gouvernement en butte à de graves accusations. Au lieu de l'ancienne et illusoire surveillance de l'État, les juges les plus compétents se bornent à demander que le gouvernement assure, quand il le peut, la publication sincère du mouvement et des résultats de la gestion. Cela posé, et le gouvernement peut y arriver sans prendre sur lui une trop rude tâche, la presse intervient avec son contrôle et sa critique à qui rien n'échappe.

» Ce seul exemple en vaut cent. En présence des charges croissantes qu'on prétend imposer à l'administration de l'État, nous plaçons la presse, organe de l'opinion publique, qui avec sa puissance de contrôle universel, est appelée à soulager l'État du plus lourd de son fardeau.

» Sans doute, et c'est une indispensable condition préliminaire, la presse qu'il nous faut ici doit être libre et non point réduite à se servir de la parole à la façon de M. de Talleyrand. Un esclave enchaîné, un humble serviteur ne sera jamais un allié solide, un ami franc et persuasif. Il faut avant tout débarrasser la presse de la contrainte et de la tutelle bureaucratiques, ainsi que des règlements administratifs.

» En un mot, le *self-government* moderne ne saurait se passer de la liberté de la presse, et si l'on veut la simplicité et le bon marché en matière d'administration, il faut nécessairement admettre une presse indépendante et éclairée, ce sont les deux termes de l'équation. Voyez l'exemple de la Grande-Bretagne et des États-Unis. »

XIX

Le rôle universel que notre auteur prétend faire jouer à la presse paraîtra chez nous quelque peu ambitieux. Il est vrai qu'en Allemagne, la presse est plus locale qu'en France et que les moindres intérêts peuvent plus aisément s'y faire représenter. Mais si nombreux, si bien faits, si libres de parler des intérêts les plus rapprochés, si lus que l'on suppose les petits journaux, plus d'un lecteur refusera d'admettre qu'ils puissent jamais remplacer dans les affaires communales et provinciales le contrôle de l'État.

On sait, par exemple, que la comptabilité est établie d'après une méthode uniforme, appuyée de preuves minutieuses de nature à défier les plus sévères vérifications. On sait que le maniement des fonds et leur ordonnancement sont toujours confiés à des agents distincts, dont les opérations relèvent d'une juridiction spéciale à deux degrés. On ne peut imaginer que la fraude puisse se glisser dans une comptabilité si bien ordonnée.

Mais que l'on consulte un initié; il reconnaîtra sans se faire beaucoup prier, que, pour les communes du moins, toutes ces sages précautions peuvent devenir illusoires, parce que l'administration a peine à juger, dans la pratique, de la réalité, de la sincérité de la dépense. De là, ces cas singuliers où l'on voit l'administration absoudre ce que les tribunaux ordinaires condamneraient comme faux matériel.

Question de forme et rien de plus. En France, la forme emporte trop souvent le fond. Tout est sauf, quand la forme est sauve. La forme, l'artifice, le convenu se sont élevés chez nous au rang de première puissance. C'est, j'ose le dire, le vice propre à la centralisation, l'empreinte qu'elle laisse dans toutes les âmes, le signe dont elle revêt tous les caractères. Il n'en peut être autrement quand tous les tourbillons de vie répandus sur la surface d'un grand empire, sont réduits aux rôles de rouages passifs, mus par un ressort unique; quand, en un mot, par un artifice admirable, si l'on veut, vénérable même par son ancienneté, la force et la conscience du pays se trouvent également centralisées.

Si ces réflexions ont quelque justesse, on devra reconnaître qu'une presse locale discutant librement les actes administratifs à sa portée, faisant accueil à toutes les observations, à toutes les réclamations dont

leurs auteurs voudront assumer la responsabilité, soustraite à une jurisprudence devant laquelle les administrés sont toujours en état de suspicion légitime, les administrateurs presque jamais, réveillant, par une discussion mesurée, juste, lumineuse, par conséquent vraiment libre, l'esprit communal endormi ; on reconnaîtra, dis-je, qu'il serait possible d'établir par elle un contrôle plus efficace et plus redouté que celui de l'État.

Cependant, quelque supérieur qu'il soit, ne nous exagérons pas sa vertu. Comptons qu'il se passera du temps avant que son action s'étende à chacun de nos trente-sept mille municipes, trente-huit mille, je suppose, depuis l'annexion. Mais il est possible d'y suppléer jusqu'à un certain point par une organisation libérale et intelligente de la commune, par une certaine division du travail, par la pondération des pouvoirs, et principalement par des élections fréquemment renouvelées. C'est là surtout, à mon avis, la vraie base de l'autonomie ; dès que ce principe est sincèrement appliqué, l'autonomie s'ensuit. Il fera merveille dans les corporations et les associations libres tout autant que dans les communes. Plus le fonctionnaire élu se sentira dans la dépendance de l'électeur, et mieux il remplira sa fonction. Mais, pour que cette dépendance soit effective, il ne faut pas que l'élu puisse faire prolonger indéfiniment ses pouvoirs. Le contrôle de l'administré ne sera sérieux qu'autant que son mandataire ne pourra pas l'influencer, et il l'influencera toujours si son mandat peut lui être maintenu. Les mandants d'une part, le nouvel élu de l'autre, se rendront également compte de la gestion de l'officier sortant, et si, comme les progrès de l'instruction libéralement donnée peuvent le faire prévoir, les campagnards eux-mêmes parviennent un jour à s'expliquer leurs affaires, c'est dans les moindres communes, celles où la publicité aura le moins occasion de pénétrer, que cette vérification sera le plus aisée et le plus efficace.

Ce n'est pas, du reste, le seul avantage que je vois au renouvellement fréquent des administrations locales. Outre les soins qu'elles donnent aux intérêts présents, elles doivent prévoir, elles doivent former d'année en année le personnel de l'avenir. Elles y arriveront si elles sont continuellement accessibles aux hommes nouveaux, si elles établissent un roulement entre ceux de leurs agents qui délibèrent et ceux qui exécutent, de manière à les faire passer tour à tour du conseil à l'action, et de l'action au conseil.

Ne nous le dissimulons pas : de notre temps, il y a peu d'hommes si pourvus de loisirs, si dévoués qu'on les suppose, qui puissent se consacrer indéfiniment, avec le même sacrifice de leurs intérêts et le même zèle, aux soins de la chose commune. S'ils y persistent, c'est que bien souvent ils se procurent, d'une manière ou d'une autre, un dédommagement. Or, que ce soient un accroissement de crédit et d'influence, des

satisfactions d'amour-propre ou des profits moins avouables encore, la fonction cesse d'être gratuite et devient un danger mortel pour le régime lui-même. Il surgit alors des convoitises devant lesquelles succombent trop souvent tous les sentiments d'honneur, de probité, de patriotisme, de fraternité.

Les rivalités de partis engendrent des haines furieuses ; de part et d'autre on s'accuse, on récrimine, on se calomnie. Dans une situation pareille, il ne reste souvent à l'administration supérieure d'autre ressource que de remplacer les conseils élus par des commissions. En serait-il ainsi si la durée des fonctions était réduite à une période très-courte et si l'élection était tenue de combiner ses choix de manière à laisser le chemin ouvert à toutes les ambitions locales?

Je le constate et ce fait me paraît la meilleure preuve à l'appui de ces vues: en Alsace, l'une des rares provinces où l'on pourrait jusqu'à un certain point renouer le présent à des traditions d'autonomie, du temps de leur splendeur, nos vieilles communes immédiates avaient des officiers qui, nommés pour l'année, n'étaient réellement en exercice que pendant trois ou quatre mois.

Je rends la parole à notre auteur.

XX

« En cherchant la solution pratique de notre problème qui consiste à remédier définitivement à la gêne des fonctionnaires sans surcharger les finances, nous ne nous sommes attachés jusqu'ici qu'à une des faces de la question, la principale, il est vrai. Nous avons tâché de démontrer qu'il est possible de limiter la besogne de l'administration en émancipant la société civile de la contrainte bureaucratique, et que cette réforme est tout à fait dans l'esprit du temps.

» Nous protestons encore que nous n'avons jamais visé, que nos conclusions n'ont jamais tendu à détrôner l'administration de l'État. Nous prétendons simplement la débarrasser de tous les soins qui ne lui incombent pas, afin qu'il lui reste d'autant plus de ressources et d'énergie pour accomplir sa véritable et haute mission. Nous estimons même, on le sait, que pour affranchir sans danger la société civile, il faut d'abord posséder une classe capable et puissante de fonctionnaires d'État.

» Supposons à présent que la division et le partage de toutes les branches de l'administration soient réellement et équitablement effectués entre les deux ordres de fonctionnaires publics et libres. Il nous reste à nous demander s'il n'y a pas moyen d'introduire dans la part d'administration qui demeure en propre à l'État, bien des améliorations qui

aboutiraient également d'une part à des suppressions, de l'autre à des augmentations de traitements. L'État ne pourrait-il point par exemple venir à bout de sa tâche avec un personnel moins nombreux, mais plus capable, mieux payé, mais facile à mieux payer.

» Sans aucun doute. Nous allons tracer à grands traits les changements à faire. Nous abandonnons volontiers aux hommes du métier les détails d'organisation.

» Il importe avant tout de distinguer entre les serviteurs inférieurs et supérieurs de l'administration, et de tenir la main à cette distinction plus fermement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

» La confusion de ces deux services dans la pratique, et c'est une déplorable pratique, a une grande part, soit absolue, soit relative, à l'insuffisance des traitements. Nous voyons des hommes d'un haut savoir rabaissés à un office mécanique, conservant des prétentions fort naturelles chez eux, mais qu'il est impossible de satisfaire, méchants travailleurs du reste pour tout ce qui sent la routine. D'autre part, les agents inférieurs du service public se laissent entraîner à se donner les mêmes airs et à faire les mêmes dépenses de ménage ou de représentation que les employés supérieurs. De là, nécessité générale d'augmenter les cadres et les traitements, et le plus mal partagé, c'est l'État qui a naturellement plus de frais pour un plus mauvais personnel. Justes représailles de la violation de la loi de la division du travail dans l'ordre administratif.

» Cette confusion désastreuse des deux catégories de serviteurs publics est déjà visible dans la préparation et l'éducation des aspirants au service de l'État.

» Une foule de jeunes hommes, condamnés par leur nombre seul à ne jamais arriver à un emploi supérieur, parcourent dans les universités une carrière épineuse pour se préparer aux plus hautes fonctions de la finance et du gouvernement. Quand ils ont terminé à la sueur de leur front leur éducation théorique et qu'ils ont franchi la barrière des examens, il faut se rompre à une pratique tout aussi minutieuse; le candidat devient successivement référendaire, teneur de livres, greffier, assistant, registrateur, réviseur, surréviseur, secrétaire de collége. La moitié meurt à la peine avant de parvenir au bailliage. Les places collégiales, les seuls gros numéros de la loterie des services publics, n'échoient qu'au petit nombre, les seuls qui auraient eu besoin de faire des études approfondies, en dehors des hauts fonctionnaires et des juges de bailliage.

» Et quelles sont les tristes suites de ce système? — C'est qu'une classe entière de gens nés avec de hautes prétentions sociales et économiques, végètent d'année en année dans des positions dont ils ne peuvent jamais s'accommoder, dût-on surpayer leurs services sous le double rapport de la qualité et de la quantité. — Puis c'est un avancement perpétuel qui a beau être le plus lent du monde· c'est une raison

suffisante pour que les serviteurs de l'État ne se trouvent jamais à leur place et n'arrivent pas même à l'habileté des expéditionnaires les plus vulgaires, qui servent toujours dans la même partie, qui vivent et meurent au même pupitre. Rôle ingrat, rôle humiliant que jouent trop souvent dans les chancelleries les aspirants aux emplois supérieurs en face des scribes de profession! Enfin, quand l'un ou l'autre arrive après de longues années d'épreuves à de plus hautes fonctions, il a perdu dans une interminable somnolence le fruit de ses études théoriques; au lieu de continuer à s'instruire, il s'est usé et épuisé à une besogne routinière. En un mot, par suite de cette aberration, le service mécanique et les hautes fonctions sont également privés des agents capables qu'ils devraient à l'observation pratique de la distinction fondamentale des deux natures de service. C'est partout trop ou trop peu, d'où il résulte un défaut absolu de spécialités pour les fonctions spéciales. »

XXI

« Quelle est à première vue la transformation nécessaire?

» C'est qu'on abandonne à la classe des serviteurs inférieurs, aux expéditionnaires proprement dits, tous les emplois où domine le travail mécanique.

» Les avantages sont évidents. L'État, maître d'abaisser sans aucun inconvénient le niveau des épreuves qu'il impose aux candidats, ne s'expose plus à élever une classe de serviteurs qui prétendent à des traitements au-dessus de leurs services, qui se laissent entraîner à des dépenses au-dessus de leur position sociale. Il y gagne des manœuvres capables qui restent constamment attachés à leur métier. Il n'est plus réduit à laisser végéter les aspirants aux fonctions supérieures. De ces derniers il lui en faudra moins sans doute, mais aussi la presse sera moindre.

» Outre que l'oubli de la distinction fondamentale entre les deux branches de services publics, ravale à de trop humbles fonctions la classe des fonctionnaires supérieurs et devient même nuisible au service inférieur qui n'est jamais mieux fait que par des commis routiniers, il arrive d'autre part que le serviteur de l'État que nous traiterons, avec tout le respect du monde, d'expéditionnaire ordinaire, se guinde à une hauteur déplacée.

» L'effet de cette confusion d'idées est si notoire, qu'il est à peine nécessaire de le rappeler. On remarque à chaque instant que les plus simples manœuvres appointés par l'État, affectent les airs et les allures des plus hauts employés. Dans la pratique même des affaires, le simple

scribe s'habitue à trouver à son métier un côté idéal, à considérer ses occupations comme des ouvrages d'esprit, *operæ liberales*; et il prétend qu'on n'applique point à sa besogne une mesure matérielle, qu'on ne le rémunère point à l'aune. C'est par un abus de ce faux raisonnement que cette classe de serviteurs a fini par se trouver pourvue de traitements fixes.

» Non point que nous prétendions rabaisser sous le rapport de l'organisation et du salaire le personnel entier des serviteurs inférieurs de l'État, au niveau des manœuvres et des journaliers vulgaires. La majesté de l'État se reflète même au plus bas degré de l'administration. Mais on n'en doit pas moins insister sur le caractère mécanique de leurs fonctions et apprécier leur travail d'après les principes courants applicables à toute besogne matérielle.

» Le premier de ces principes est celui du salaire à la pièce. Le distributeur de travail et le travailleur y gagnent également; il y a économie de temps, et les plus capables, sinon le plus grand nombre, sont mieux payés. Cette organisation du travail est féconde, parce qu'elle confond l'intérêt de l'employé avec celui de l'État.

» Il convient donc que l'État, en sa qualité de distributeur du travail, applique autant que possible à ses employés, qui sont ses ouvriers, le principe du salaire à la pièce. Je sais bien que les hautes fonctions se dérobent naturellement à cette application. L'esprit ne se mesure pas en détail et ne se paye qu'en gros. Les hauts traitements sont des marchés à forfait. Plus on demande de capacité à un employé et plus son traitement doit être une dotation fixe; mais aussi plus son travail est mécanique et matériellement appréciable, et plus il convient de le payer à la tâche.

» Un coup d'œil suffit pour se convaincre que ce principe est susceptible d'une foule d'applications dans les services inférieurs de l'État. Il prévaut déjà dans les travaux publics, où il procure une exécution meilleure et moins chère, tout en laissant de plus gros profits aux travailleurs. Ne le voyons-nous point pratiquer envers les agents de la voirie, les directeurs de télégraphe, les expéditeurs de marchandises qui sont payés à tant par mille, par dépêche et par expédition? Il est assurément fort aisé de l'introduire dans les bureaux. Que le secrétaire soit payé à la pièce pour chaque acte, le réviseur pour chaque article de compte, le copiste pour chaque rôle, et le personnel fera des merveilles. Il demandera de lui-même à être réduit plutôt qu'augmenté. Au lieu de trois secrétaires, il n'en faudra plus qu'un ou deux; au lieu de douze réviseurs, huit; au lieu de huit copistes, cinq ou six. Les revenus de toute cette classe d'employés seraient sensiblement améliorés, les affaires n'en iraient pas plus mal, et le Trésor réaliserait certainement des économies sensibles.

» Il n'est pas nécessaire d'être bien profondément initié aux mystères

des allures bureaucratiques, pour comprendre combien il est souhaitable qu'on éveille chez le personnel un peu plus de zèle pour les affaires.

» Le but pourrait être atteint en partie par une surveillance plus sévère, qui est chose à peu près inconnue de plusieurs états d'Allemagne. Elle est beaucoup plus rigoureuse dans les bureaux belges et français.

» Mais le point capital, c'est de fondre l'intérêt des affaires et l'intérêt privé; la plus sévère surveillance n'y suffit pas. Si le chef de bureau est raide, on arrivera ponctuellement à l'heure. Mais une fois arrivé, il semble qu'on mette expressément tout son art et tout son talent à faire le moins possible. Ce sont d'abord des préparatifs minutieux : on recule son fauteuil, on fait une visite au poêle, on étudie sa plume d'oie pour voir si elle provient de l'aile gauche ou de l'aile droite, on la rafraîchit, on étale le papier, on le dispose, on écrit enfin ; mais on connaît, on pratique la règle : « Hâtez-vous lentement. » La pendule du bureau a la réputation d'être la plus lente de la ville. Enfin, quand, après d'innombrables regards, l'aiguille, à force de se traîner, approche de l'heure de la délivrance, ce sont de nouveaux préparatifs non moins minutieux pour être dehors au coup de cloche. Puis, on va se reposer, à la brasserie, du poids et de la chaleur du jour, et l'on se plaint d'être misérablement payé, de l'air d'un génie méconnu qui porte sur ses épaules la machine de l'État. Les rôles s'accumulent en attendant. Et qui donc a le moindre intérêt à les expédier? On tire au char de l'État, mais tout juste assez pour qu'il ne s'arrête point. Un second, un troisième, un quatrième « collègue, » commis, commis auxiliaire, réviseur, vérificateur, deviennent indispensables. Pourquoi donc les anciens leur feraient-ils mauvaise mine ? Ce tableau de la vie des dieux inférieurs, *dii inferiorum gentium*, du monde bureaucratique, est vigoureux, si vous voulez ; mais je vous défie de le trouver faux, pour peu que vous ayez eu occasion de voir les choses de près.

» Contre cette inertie, fruit naturel de l'importance exagérée, des égards déplacés qu'on accorde à des travaux d'un ordre tout à fait inférieur, l'État n'a évidemment qu'un remède, c'est de fondre l'intérêt privé de l'expéditionnaire avec l'intérêt de l'administration, qui est pressée de terminer les affaires ; c'est d'appliquer autant que possible le principe du salaire à la pièce, et de faire dépendre le traitement de chacun de ses efforts personnels.

» Une partie de ces agents subalternes qui ne sont plus employés dans les bureaux, qui travaillent isolément pour les particuliers, reçoivent déjà un salaire à la pièce sous forme d'honoraires. Tels sont tous ces scribes répandus dans les campagnes, greffiers d'administration, commis de banques foncières, commissaires au cadastre et autres variétés sans

nombre du genre « commissaire. » Toute cette classe que la gêne serre aussi de près depuis peu, demande une élévation d'honoraires. Elle fait assurément fausse route. Ici encore le remède est dans l'application du principe du salaire à la pièce, joint à un redoublement d'efforts et d'activité. Les honoraires sont un véritable salaire à la tâche. Mais une concurrence exagérée et une subdivision à l'infini des diverses branches d'affaires ont empêché le principe d'aboutir. Il faut, pour augmenter le gain, réduire le personnel. Nous avons vu des scribes comme ceux dont nous parlons, quand ils se remuaient et que la concurrence n'était pas excessive, se faire un revenu à rendre jaloux les employés du bailliage. D'autres, au contraire, et le nombre en est considérable, meurent de faim à cause de la multiplication et de la subdivision infinies de ces emplois. Ils perdent alors toute dignité, traînent dans les cabarets, s'endettent, suscitent dans les communes des procès qui les ruinent, grugent le peuple sans pouvoir se rassasier, constituent un ferment révolutionnaire des plus dangereux, et ne sont jamais que des animaux nuisibles, malgré tous les airs de dévouement politique qu'ils affichent de bonne ou de mauvaise foi. L'unique moyen de venir en aide à cette classe et de la mater, c'est de concentrer en moins de mains les affaires et les branches d'affaires, et de limiter la concurrence toutes les fois que les offices existants suffisent aux besoins. Exiger de ces fonctionnaires plus d'activité, les traiter en tout sur le pied que comporte la nature de leurs services, ce serait calmer du même coup la fièvre qui pousse à rechercher ces emplois, et améliorer la position des titulaires sous tous les rapports. »

XXII

« La proposition que nous faisons de fondre ensemble différentes branches de services, nous amène à l'organisation de la haute administration. Nous croyons pouvoir affirmer que le même principe s'y applique fort bien dans une certaine mesure, surtout dans les petits États.

» Nous rencontrons, en effet, trop souvent, et spécialement dans les petits états, des forces qui ne sont point utilisées comme il faut, à cause de la démarcation tranchée qui existe entre les départements administratifs. Des tâches semblables ou analogues exigent, dans les divers départements, des employés spéciaux, à moitié inoccupés, qui pourraient fort bien fonctionner à la fois dans tous ou dans plusieurs. On dirait, en vérité, que, pour travailler en même temps ou successivement dans plusieurs départements, un fonctionnaire aurait à servir autant de maîtres divers et non point l'État, qui reste toujours le même. Chaque départe-

ment semble un monde à part, isolé, hermétiquement fermé, une caste. Quoi de plus simple pourtant que de confier aux mêmes fonctionnaires les travaux techniques de plusieurs ministères? Plus l'État qu'il s'agit d'administrer est petit, et plus ce principe de la réunion des fonctions est généralement applicable; plus aussi il permet de mieux rétribuer les fonctions indispensables en réduisant le personnel.

» Au reste, la voie la plus sûre pour rendre la haute administration moins coûteuse, c'est de former un personnel le plus capable possible, de donner des traitements en rapport avec les services qu'on exige, et d'attirer ainsi vers les fonctions publiques des sujets d'élite.

» La valeur intellectuelle et morale du personnel permet seule de renforcer les extrémités de l'organisme. On l'a depuis longtemps reconnu : pour arriver à la simplicité qui assure le bon marché, il faut étendre les attributions des instances inférieures de la haute administration. Il faut que l'action centrale de l'État subisse une certaine décentralisation, et qu'on ne voie plus une masse de bagatelles renvoyées de degré en degré, d'instance en instance, jusqu'aux agents supérieurs. Mais si on veut opérer sans inconvénient cette réforme qui aboutirait à supprimer des vérifications et des remaniements sans fin, il faut avoir, comme nous en avons déjà fait l'observation, jusqu'aux extrémités de l'organisme administratif, un personnel intellectuellement et moralement digne d'une entière confiance.

» L'extension des attributions, de l'influence, de l'initiative de ces organes extrêmes, permettrait à son tour d'utiliser plus efficacement les forces du personnel administratif, de ne point déplacer prématurément les employés du bailliage, de mettre un terme à ces mutations perpétuelles si coûteuses et si nuisibles à la marche d'une bonne administration. »

XXIII

« Il nous reste encore à examiner la question des traitements au point de vue exclusivement financier. Nous nous en tiendrons forcément à un petit nombre de considérations générales.

» Le choix et l'application des remèdes propres à soulager la gêne des serviteurs de l'État doivent varier d'un pays à l'autre, et il ne saurait être question d'étudier ici le tableau des finances de toute l'Allemagne. Il y a bien dans les budgets des divers États des chapitres communs sur lesquels on pourrait songer à proposer des réductions, mais elles n'auraient guère de chances de passer sous le seul prétexte de l'amélioration

des traitements, et nous pouvons nous épargner la peine de nous en occuper.

» Mais un point pratique que nous aurions tort de négliger, c'est la réglementation du taux du traitement.

» Il y a lieu de se demander s'il n'est point possible de concevoir et d'appliquer au traitement en argent un tarif régulateur, qui serve constamment de correctif à la gêne des fonctionnaires. Cela n'a rien de bien difficile.

» Nous avons vu que les causes principales de cette gêne consistent : 1° dans le renchérissement des objets de consommation ; 2° dans l'accroissement de la capacité générale de consommation, laquelle, à son tour, est accompagnée ou suivie d'une élévation de la rente foncière et du prix des denrées.

» Le traitement en argent ne peut évidemment échapper à l'action de ces deux causes qu'à la condition d'avoir pour base une échelle mobile qui s'équilibre constamment, d'une part avec la hausse et la baisse des denrées, d'autre part avec le progrès et le recul de la capacité générale de consommation.

» La chose est possible en rétablissant le principe du traitement en nature d'une manière conforme à l'esprit du temps.

» Il est évident qu'il ne peut plus être question de véritables livraisons en nature à effectuer par le fisc ou par la communauté, depuis que les règlements en argent sont d'usage dans presque tous les établissements publics. C'est aux appointements mêmes des fonctionnaires qu'il faut appliquer une échelle mobile d'après le cours des denrées.

» A combien doit s'élever cette quotité mobile ? Nous répondrons qu'il faut régler sur cette base à tout le moins la partie du traitement destinée en général à pourvoir à la subsistance proprement dite, car c'est à cette condition seulement que le salaire compensera le renchérissement. Mais il convient de régler en outre sur le même pied une autre fraction du traitement, parce que le renchérissement des denrées de première nécessité influe toujours sur le prix de tous les autres objets. Puis il ne faut point perdre de vue les changements qui surviennent dans la capacité générale de consommation, et qu'un traitement mobile pourrait suivre dans leurs hauts et leurs bas.

» On demandera peut-être s'il est tout à fait indispensable d'introduire dans les traitements fixes en argent un correctif permanent aux fluctuations du bien-être. On peut soutenir que ces variations sont très-lentes, qu'elles ne sont appréciables qu'après de très-longues périodes, qu'il n'y a pas lieu d'en faire état en dehors des époques des grandes réformes générales de l'administration et du budget. C'est une erreur. Il a pu en être ainsi autrefois, mais nous n'en sommes plus là, comme saura très-bien le démontrer le premier fonctionnaire venu, pourvu qu'il compte vingt ans de service.

» Qu'il ne soit pas nécessaire de mobiliser le traitement entier d'après les prix courants, cela va de soi, car un très-grand nombre d'objets de simple utilité ou de luxe tendent à devenir moins chers. Il n'y a donc rien qui oblige à changer la base de la fraction du traitement destinée à les acquérir.

» Il va encore sans dire que la proportion de la fraction mobile à la fraction fixe du traitement, ne doit pas être la même pour les diverses catégories de fonctionnaires. La fraction mobile doit être relativement plus grande pour ceux dont les plus fortes dépenses consistent en achats d'objets de première nécessité, ou encore pour les hauts fonctionnaires qui ont des frais obligés de représentation. Elle est relativement moindre pour les heureux des positions intermédiaires, *aurea mediocritas*. »

XXIV

« Reste enfin une dernière face de la question des traitements, envisagée au point de vue financier : ce sont les pensions de retraite, de disponibilité, d'orphelins et de veuves.

» Il n'y a pas de bonne objection à faire contre ces pensions. Ce sont des parties intégrantes du traitement, accordées pour un temps indéterminé et qui remplissent dans la perfection le but général du traitement, qui est de mettre l'employé et sa famille dans une situation économique convenable, de le dispenser d'avoir recours à quelque industrie privée, de l'élever au-dessus des soucis de l'avenir pour le laisser tout entier à sa haute et idéale mission.

» On a en revanche crié souvent et trop justement à la prodigalité et à l'injustice, soit quand l'État abusait de son droit de mettre les gens à la retraite et en disponibilité, soit quand des fonctionnaires prétendaient indûment à une pension.

» Il existe à notre avis un moyen efficace et immanquable pour prévenir l'abus des pensions accordées prématurément à des hommes encore capables de servir. Il suffit pour cela d'une mesure bien simple : distinguer, dans le traitement, ce qui revient au rang hiérarchique, et ce qui revient à la fonction ; faire du traitement hiérarchique la portion congrue, la base de la pension, de la disponibilité, de la faculté d'être rappelé d'un moment à l'autre au service actif. L'attrait du traitement de la fonction engagera les fonctionnaires à rester le plus longtemps possible en activité, pour ne pas être réduits à la portion congrue, acquise au rang. Ils s'efforceront en outre de faire constamment preuve de capacité sous les yeux de leurs chefs, pour empêcher que ceux-ci ne se servent contre eux du droit de les mettre à la retraite comme des serviteurs usés. Cette distinction se recommande encore en ce qu'elle entretient tou-

jours un rapport immédiat entre le taux du traitement et les services rendus ou la capacité.

Quant aux pensions de veuves et d'orphelins, nous les approuvons en principe. Il est fâcheux que l'état des finances ne permette pas de faire plus que par le passé. Trop de familles de fonctionnaires tombent au rang des pauvres honteux. Serait-il impossible de tirer un meilleur parti des ressources existantes, en confiant aux grandes institutions de rente et de crédit l'administration des épargnes des veuves et des orphelins, y compris les fonds de leurs pensions? On sait que les opérations des compagnies d'assurances sont d'autant plus productives qu'elles sont plus étendues. N'y aurait-il pas moyen de suppléer parfois à l'insuffisance de la rente par l'abandon du capital? Nous laissons volontiers à d'autres le soin d'approfondir ces questions accessoires.

» Qu'on nous permette, après avoir étudié dans tous les sens la solution de notre problème, d'insister encore sur une de nos remarques : c'est qu'on ne pourrait rien faire ici de plus fâcheux que de recourir aux demi-mesures.

» La misère présente veut être secourue, et il ne faut pas lésiner avec elle. Mais on n'arrivera jamais à une solution durable par des secours qui ne vont qu'au plus pressé, à moins d'extirper le polype bureaucratique du domaine du *self-government*, à moins de réorganiser les services publics par les réformes que nous avons signalées. La suppression de la paperasserie est le plus pressant intérêt du pouvoir central lui-même; elle peut seule lui assurer à la longue une véritable force; elle est aussi favorable à l'ordre qu'à la liberté dans l'organisation de la vie publique. Puissent donc les gouvernements et les Chambres s'occuper dans cet esprit de la question des traitements et l'acheminer peu à peu dans les voies que nous avons tracées vers la seule solution possible! »

XXV

Tel est le vœu par lequel l'auteur termine son étude. Que ses projets de réforme se rapprochent ou s'écartent des idées françaises, il me semble qu'ils sont également dignes de fixer notre attention. Je n'ai qu'un seul regret à exprimer. Pourquoi ce savant et ingénieux esprit n'a-t-il point pris la peine d'élaborer ses excellents matériaux? Son travail ressemble à une improvisation à laquelle un journal français quotidien hésiterait à ouvrir ses colonnes, plutôt qu'à un grave mémoire destiné à une importante revue. Rien de fixe et d'arrêté dans le plan; des divisions imparfaites et mal établies; l'ordre logique interverti fréquemment. A chaque pas l'auteur s'embarrasse dans des détails ou des aperçus qu'il indique mal à propos pour les reprendre et les développer plus loin quand la

suite de sa thèse doit nécessairement l'y amener. Cela fait autant de longueurs, de redites où l'on retrouve non-seulement les mêmes idées, mais des tournures et des expressions semblables. De là quelque chose d'indécis et de traînant qui paraît avoir choqué même en Allemagne, où le lecteur ne partage pas nos exigences quant à la forme des œuvres littéraires. Du moins la *Gazette d'Augsbourg,* en reproduisant ce travail, a-t-elle cru devoir le remanier dans plusieurs de ses parties, ce qui ne m'a point dispensé d'y faire à mon tour des modifications. J'ai dû partout supprimer et abréger, rétablir à leur place les idées et les faits transposés.

Si l'auteur eût mieux ordonné les parties de son mémoire, je n'aurais pas besoin de reprendre ici une de ses notes, qui n'est pas à sa place, qui est encore moins en vue, et qui est cependant comme la preuve et la véritable conclusion de son travail.

« D'après un *blue-book* publié en 1856, le personnel des fonctionnaires anglais n'a point augmenté depuis 1835 ; il a au contraire diminué d'une manière notable. Il y avait alors trois mille huit cent quatre-vingt-six employés de bureaux jouissant ensembre de 101,012 livres sterling de traitement; il y en a aujourd'hui deux mille sept cent quatre-vingt-dix avec un traitement total de 91,106. Cette économie doit être en grande partie attribuée à la suppression d'un grand nombre de sinécures dans l'armée, les douanes et les postes. Mais c'est en tout cas un fait considérable qu'on n'ait pas été obligé d'augmenter le personnel en face des devoirs croissants que le développement général de la vie commune impose à l'État et auxquels l'Angleterre n'échappe pas plus que le continent. »

X. MOSSMANN.

LÉVANA[1]

OU

TRAITÉ D'ÉDUCATION

VI

SUR L'ESPRIT DU TEMPS

« Vous ne craignez pas de parler hautement de l'esprit du temps. Faites-le
» donc apparaître dans votre discours, et répondez! — Le temps se frac-
» tionne à l'infini, comme l'arc-en-ciel qui se résout en gouttes de pluie.
» Dites-nous donc quelle est la longueur du temps, dont vous citez l'esprit
» immanent? Sa période est celle d'un siècle? D'après quelle ère com-
» mence-t-elle? L'ère juive, chrétienne, turque ou française? L'ex-
» pression « esprit du siècle, » échappe-t-elle si aisément à l'homme,
» parce que né dans un siècle, il en mesure une partie par sa vie, et
» n'entend proprement par temps que le petit arc diurne, que le soleil
» éternel décrit du matin au soir de sa vie? — Ou sa période s'étend-
» elle d'un grand événement à un autre grand événement, de sorte que
» l'esprit du temps s'enfuit, dès que ce second événement arrive? Mais
» quelle révolution adopterez-vous pour vivifier le temps? Une révolu-
» tion philosophique, morale, poétique ou politique?

» En outre, chaque esprit du temps n'est-il pas un esprit qui s'enfuit,
» et que l'on pourrait plutôt appeler l'esprit du passé? En effet, pour
» découvrir ses traces, il faut qu'il soit déjà passé. Ce n'est que sur des

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er octobre 1863.

» hauteurs que l'on peut contempler le chemin laissé en arrière, et cal-
» culer celui que l'on a devant soi.

» Mais le même temps ne développe pas le même esprit dans Saturne,
» — dans ses satellites, — dans son anneau, — sur les mondes innom-
» brables, — à Londres, — à Paris, — à Varsovie. Il s'ensuit que ce
» même temps incommensurable doit avoir des millions d'esprits diffé-
» rents. — Je vous le demande donc : Où cet esprit du temps vous
» apparaît-il clairement? — En France? — En Allemagne? — Où, enfin?
» — De même que vous ne pouviez tout à l'heure le déterminer dans le
» temps, vous ne pouvez plus maintenant le déterminer dans l'espace.

» Je vous épargne encore une grave question, qui touche chacun de
» nous, et vous comme les autres. Puisque nous sommes tous pris,
» enfermés dans le même temps, comment vous élevez-vous assez haut
» au-dessus de ses ondes, non-seulement pour sentir son mystérieux
» courant, mais pour apercevoir son cours? — Le courant, qui vous
» entraîne, ne va-t-il pas se jeter dans une mer, où, ne voyant pas le
» rivage, vous ne pouvez mesurer son mouvement. »

Ce que nous appelons Esprit du temps, nos ancêtres le nommaient cours du monde, signes du dernier jour, règne du diable, de l'antéchrist. — Rien que des noms sombres! — Un âge d'or ou d'innocence ne se décerne pas lui-même ce titre, il attend un autre âge. Il n'y a que le passé qui laisse après lui une trace brillante, semblable au sillage lumineux que laissent les vaisseaux sur la mer. — Si l'on pouvait recueillir en un livre les rêves des grands esprits d'autrefois, et les jugements qu'ils ont portés sur leur époque, nous apprendrions à nous méfier des nôtres. L'homme, par la contemplation de trois continents, n'a pas pu arriver à construire le quatrième par avance; de même, il ne peut découvrir l'avenir, ni par les combinaisons des corps, ni par les combinaisons bien plus multiples encore des esprits. L'homme est misérable et borné. Chacun de nous prend sa vie pour la nuit du nouvel an du temps; et, comme le superstitieux, voit dans ses songes — tronçons de ses souvenirs — des prophéties pour toute l'année. Puis, ce qui arrive toujours, ce n'est ni le bien ou le mal qu'on a prédit, ni même le contraire; mais quelque autre chose d'imprévu qui absorbe et dissout dans ses flots, comme fait la mer des torrents, les prédictions et leurs sujets. — Au moment même où tu prophétises dans la solitude, un grain de pollen d'un chêne tombe sur la terre, et, un siècle plus tard, il y a là un bois. — Comment l'homme pourrait-il deviner un temps prochain, sans connaître aussitôt tous les temps futurs? Si l'on pouvait, par exemple, de l'état des vents, des nuages, des planètes, déduire l'état de l'atmosphère pour le semestre suivant, l'on pourrait et l'on devrait deviner,

au moyen de l'état prédit, un troisième état et, au moyen de celui-ci, tous les autres indéfiniment, s'il ne survenait rien d'imprévu ; mais il survient toujours des comètes, des tremblements de terre : de nouveaux taillis, de nouvelles clairières se forment sans cesse dans les bois. — De même, sous les yeux du voyant, les siècles devraient s'enfanter logiquement, puis les millénaires, et enfin toute la série des temps, si comme ci-dessus rien ne survenait. Mais, ô ciel ! que de choses imprévues s'interposent !

Chacun vit dans un crépuscule intellectuel tel, que c'est le Dieu du ciel qui décide laquelle des deux lumières l'emportera, celle émanant du soleil ou celle qui rayonne de la lune, deux astres que l'homme confond si souvent.

Cependant, comment pourrions-nous écrire et saisir ce qui précède, s'il n'en résultait ce qui va suivre ? — Plus la terre devient vieille, plus, en qualité de vieille, elle peut prophétiser, et elle prophétise en effet. — Des profondeurs du passé un esprit nous parle, une langue ancienne résonne, que nous ne comprendrions pas, si elle n'était pas innée en nous. C'est l'Esprit de l'éternité qui dirige et domine tous les esprits du temps. Et que dit-il de notre temps ? — Des choses fort dures ! — Il dit que notre temps produit plus aisément un grand peuple qu'un grand homme, parce que la civilisation et la puissance réunissent les hommes comme les gouttes d'eau d'une machine à vapeur monstrueuse. — De sorte que la guerre même est devenue un jeu guerrier entre deux peuples. — L'esprit de l'éternité qui guide le cœur et le monde, déclare rudement quel est l'esprit qui manque aux hommes modernes, inspirés des sens, adorateurs de la passion : c'est l'esprit saint d'un monde invisible. Les ruines de son temple s'enfoncent toujours plus profondément dans la terre moderne. On croit aujourd'hui que la prière attire les feux follets du préjugé. Le goût et la foi des choses célestes, qui poussaient autrefois des racines même aux époques les plus funestes, ne portent plus de fruits. Autrefois, il y avait de la religion dans la guerre ; aujourd'hui, il n'y a même plus de guerre dans la religion. — L'univers n'est plus pour nous qu'un mécanisme ; l'éther, un gaz — ; Dieu, une force, — et l'autre monde, un cercueil.

Enfin, l'Esprit de l'éternité nous reproche encore l'impudence avec laquelle nous faisons éclater, comme un feu d'artifice dans nos ténèbres, les feux ardents de l'amour, de la colère, de l'avidité dont les religions anciennes, les anciens peuples, les grands hommes anciens se préservaient, ou du moins rougissaient. Il dit que, ne vivant plus que dans la haine et pour la faim, comme des cadavres en décomposition, nous n'avons plus d'inaltérable que les dents, instruments de la vengeance et de la jouissance. La passion sied bien à notre siècle maladif, car nulle part, il

n'y a autant d'emportemeut, de mollesse, de tendresse pour soi-même, d'égoïsme inflexible pour les autres, que sur un lit de malade. C'est sur ce lit qu'est couché notre siècle. Chez les Spartiates, les hommes se coupaient la poitrine, quand elle était trop saillante, comme quelque chose d'efféminé[1] : on en fait autant de nos jours, sous le même prétexte, pour la poitrine morale, et le cœur doit être aussi dur que le thorax qui le couvre. Enfin, il y a encore des hommes éclairés qui se partagent et suivent deux directions opposées, celle de l'enfer et celle du ciel, comme la salamandre coupée en deux, dont la moitié antérieure marche en avant, et l'autre à reculons.

Ainsi parle en nous le sévère Esprit de l'éternité; mais son ton s'adoucit, si nous continuons à l'écouter :

Toute plainte, toute larme versée sur une époque quelconque, annonce, comme une source sur une montagne, un faîte plus élevé. Il n'y a que les peuples qui croupissent pendant des siècles dans les marais, qui ne se plaignent pas eux-mêmes, mais qui plaignent les autres et restent embourbés. — Les épileptiques de la philosophie française n'ont pas la conscience de leur mal, mais seulement l'orgueil de leur force. Si la nuit physique est un sombre brouillard, qui amène avec lui le poison et la mort, la nuit morale est, suivant les Grecs, la mère des dieux. Cette pensée hardie des Talmudistes, que Dieu prie — comme cette pensée des Grecs, que Jupiter est soumis au Destin, — prend un sens par les désirs élevés, souvent vaincus, que l'Infini lui-même a placés en nous.

Les religions s'éteignent les unes après les autres : mais le sens religieux, qui les a toutes créées, ne peut périr dans l'humanité; il prouvera sa vie et la poursuivra sous des formes plus épurées. Tyrtée a dit que Dieu s'était d'abord révélé aux hommes sous sa forme véritable, puis comme une voix, puis en songe et par illumination[2]. — Cette pensée prend un sens bien élevé, si nous entendons par songe la poésie, et par illumination la philosophie. Tant que le nom de Dieu durera et retentira dans une langue quelconque, il fera lever vers le ciel l'œil de l'homme. Il en est des choses célestes, comme du soleil, qui, dans une éclipse, tant que la plus petite partie de son disque peut éclairer, continue à maintenir la lumière, et donne une image ronde dans la chambre noire.

Notre époque est une époque critiquante et critique : elle flotte entre le désir et l'impuissance de croire ; c'est un chaos de deux temps, qui travaillent l'un contre l'autre; mais un monde chaotique doit avoir un centre, un mouvement de rotation autour de ce centre. Il n'y a pas

[1] Il y a quelques années il était de mode en Russie, que les hommes rembourrassent leurs chemises, afin de se faire de faux seins. (*Note de l'auteur.*)

[2] Tyrtæus. *De apparitione Dei.* c. XVII. (*Note de l'auteur.*)

de désordre ou de discorde pure : une discorde suppose une contre-partie. Les guerres de religion qui se font aujourd'hui sur le papier et dans les cerveaux — bien différentes de celles d'autrefois, qui étaient des tempêtes pleines de désolation — ressemblent plutôt aux aurores boréales, qui donnent des éclairs sans tonnerre, du froid sans pluie. La conscience hardie du moi — l'essence même de notre temps — ne développe-t-elle, ne perfectionne-t-elle donc pas le caractère primitif de l'homme?

On reproche à notre époque l'abondance et la versatilité des idées, et, en même temps, l'indifférence pour les idées. Mais l'un de ces défauts ne peut provenir de l'autre. Dans notre Europe corrompue, aucun homme ne peut être indifférent pour la vérité elle-même, parce que celle-ci décide en dernière instance de sa vie : seulement chacun est froid et ombrageux à l'égard des professeurs et prédicateurs hétérodoxes de cette vérité. Prenez le cœur ou le cerveau le plus sec, qui se flétrit dans n'importe quelle grande ville : donnez-lui l'assurance que l'esprit qui s'avance nous apporte, des profondeurs de l'éternité, les clefs qui doivent ouvrir ces deux portes des prisons de la vie, la mort et le ciel : cet homme desséché devra, tant qu'il ressentira encore la crainte et le désir, chercher une vérité que lui révèle cet esprit.

La marche actuelle permet tout, plutôt que le repos. A la vérité nous ne pouvons déterminer la façon dont se prépare, au milieu de cette fermentation confuse, un temps plus pur que nous ne connaissons pas. Car toute époque qui se transforme, la nôtre par conséquent, est un nouveau climat pour de nouvelles semences morales : mais nous ne savons pas quelles graines étrangères le ciel y laissera tomber.

Comme les manières de vivre engendrent les manières de penser, et inversement les idées, les actions — et que le cœur et la tête, physiquement et moralement, se fécondent ou se paralysent mutuellement, — le destin, quand tous les deux sont malades en même temps, n'a qu'un remède, mais fort lent, le remède amer de la douleur. Si le malheur purifie les hommes, pourquoi ne purifierait-il pas les peuples?

Contre l'avenir, contre le temps qui arrive, il faut armer l'enfant de trois forces, faisant contre-poids à l'affaiblissement de la volonté, de l'amour, de la religion. Notre temps n'a, comme l'animal, le fou, le malade et tous les faibles, qu'une force de convoitise passionnée ; il n'a pas cette force de volonté, qui s'est épanouie à Rome, à Sparte, dans la Stoa et dans l'Église primitive. Que l'art, comme autrefois l'état, endurcisse le jeune esprit, fortifie la jeune volonté. Que l'uniformité de teinte d'une unité stoïque éteigne les taches de tigres, les reflets de serpents des émotions passionnées ; que le jeune homme et la jeune fille apprennent qu'il y a

dans la mer quelque chose de supérieur à ses flots : un Christ qui les conjure.

Dès que la force de volonté est développée, la force de l'amour est affranchie. La crainte est plus égoïste que le courage, car elle est plus nécessiteuse; les mousses parasites de l'égoïsme ne se suspendent qu'aux troncs pourris. Mais la force tue les sentiments mesquins, comme la quassie tonique tue les mouches. — Que l'homme, plus fait pour l'amour que pour la haine, trouve seulement un libre espace, il possédera l'amour, et cet amour puissant, qui bâtit sur les rochers et non sur les flots. Que le cœur moral soit comme le cœur matériel, vulnérable, sensible, actif, chaud; un muscle puissant, énergique, battant sous une enveloppe d'os, et dont les fibres délicates sont difficiles à trouver.

Il n'y a pas de discussion sur l'amour et la force, il n'y en a que sur la voie à suivre pour les acquérir : au contraire, pour la religion, il faut prouver d'abord à bien des hommes qu'il y en a une, et leur indiquer la manière d'y arriver. Aussi pour ce troisième point, que l'on a à considérer en formant l'enfant, il faut chercher, avant de montrer les moyens de donner une éducation religieuse, à prouver le droit que l'on a de le faire. La force et l'amour sont deux éléments contraires de l'homme intérieur : la religion en est l'équilibre divin, et constitue l'homme dans l'homme.

VII

ÉDUCATION RELIGIEUSE

La religion n'est plus aujourd'hui une déesse nationale ; ce n'est qu'une déesse domestique. Notre petit temps est un verre grossissant qui fait paraître plat ce qui est élevé. Nous envoyons nos enfants dans une postérité bourgeoise, où les cloches fendues invitent sourdement le marché au calme de l'église : nous devons donc plus que jamais chercher à créer une église dans leur cœur, à leur faire joindre les mains et plier le genou devant le monde invisible, si nous admettons la religion et si nous la distinguons de la morale.

L'histoire des peuples décide en faveur de cette séparation. Il y a eu beaucoup de religions, mais il n'y a qu'une loi morale ; dans celles-là, Dieu se fait homme sous des enveloppes diverses ; dans celle-ci, l'homme se fait Dieu et se dépouille de son enveloppe. Le moyen âge, à côté de son cimetière moral, plein de cadavres, d'ivraie, de terreurs et de débauches, avait la tour et l'église pour le sens religieux. De nos jours, au contraire, les bois sacrés de la religion sont éclaircis, dévastés ; mais les grandes

routes de la morale sont plus droites et plus sûres. Une coïncidence du dépérissement religieux et de la décadence morale serait trop pénible ! Notre siècle cherche à masquer la disparition du goût des choses célestes par une plus grande finesse et une plus grande fermeté du sens moral. — Dans les villes où l'on ne peut bâtir en largeur, on bâtit en hauteur; nous, au contraire, nous bâtissons plus en largeur qu'en hauteur, plus sur terre que dans l'éther.

On peut dire que la France, avec toutes ses lumières physiques, chimiques, mathématiques et guerrières, a peine à découvrir le ciel étoilé de la religion, sauf un petit quartier de lune, plutôt brouillard qu'étoile; tandis qu'en Angleterre et en Allemagne la religion apparaît encore comme une voie lactée dans l'espace, comme une carte céleste sur le papier; mais on ne pourrait sans injustice donner cette différence religieuse pour une différence morale. Le stoïcisme — ce fils sublime de la morale — est-il en lui-même une religion? — La moralité, à un degré supérieur, devient de la religion; mais il en est de même de toute force poussée à son plus haut point.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de cette religion mendiante qui prie et chante devant la porte du ciel, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu le denier de saint Pierre.

Qu'est la religion? — La croyance en Dieu; car elle n'est pas seulement le goût des choses célestes et saintes et la croyance à l'invisible, mais le pressentiment de celui sans lequel le royaume de l'insaisissable, et de l'esprit, ne serait pas concevable. — Extirpez Dieu de la poitrine de l'homme, et ce qui est au-dessus de la terre et derrière elle, n'est plus qu'une répétition amplifiée de cette terre.

Si l'on me demande : « Qu'entends-tu par le mot Dieu? » Je laisse répondre un vieil allemand, Sébastien Franck[1] : « Dieu est un soupir indicible, caché au fond des âmes. » Belles et profondes paroles ! — Mais il faut expliquer par des mots aux autres âmes cet être inexprimable qui réside dans chaque âme. Laissez-moi prêter à une conscience pieuse des anciens temps des paroles modernes, et écoutez ce qu'elle dit sur la religion :

« La religion est d'abord la science de Dieu, — c'est ensuite le respect de Dieu. Sans Dieu le moi reste seul dans l'éternité; quand il a son Dieu, il devient plus ardent, plus profond, plus solidement uni que par l'amour et l'amitié. Je ne suis plus seul avec mon moi. Son premier ami, l'Infini qu'il apprend à connaître, l'ami inné de son cœur, ne le quitte pas plus qu'il ne se quitte lui-même. Au milieu du tumulte impur ou vide des frivolités, des péchés, sur la place publique ou sur le champ de bataille,

[1] Zinkgref, *Belles et fines pensées des Allemands*, 1639. (*Note de l'auteur.*)

le Très-Haut et le Très-Saint s'entretient avec moi, et repose dans ma poitrine comme un soleil, qui laisse derrière lui dans les ténèbres le monde extérieur. Je suis entré dans son Église, l'Univers, et j'y reste heureux dans ma piété et ma foi, que le temple devienne sombre, froid, ou qu'il se couvre de tombes. Ce que je fais ou ce que je souffre n'est pas un sacrifice accompli pour lui : je l'aime seulement, que je souffre ou non. La flamme tombe du ciel sur l'autel et dévore la victime ; mais la flamme et le prêtre restent. — Il n'impose qu'aux esprits méchants et égoïstes une loi morale, afin qu'ils deviennent meilleurs et enfin bons. La contemplation amoureuse de l'ami de l'âme, de celui qui anime et agrandit cette loi, ne bannit pas seulement la mauvaise pensée qui triomphe, mais aussi celle qui lutte. Comme l'aigle plane sur les montagnes les plus hautes, le vrai amour plane sur le devoir difficile à atteindre. »

« Où il y a religion, les hommes, les animaux — tout enfin est aimé. Chaque vie est un temple mobile de l'Infini. Tout objet terrestre s'illumine et s'éclaire par la pensée de Dieu : un seul reste sombre : le péché, le vrai néant moral, ou Satan, le Tantale perpétuel. »

« On peut avec quelque raison parler aux autres de Celui dont on ne s'entretient presque jamais avec soi-même : il est en moi, si près de moi que je peux à peine séparer sa parole de la mienne. »

« Comment apparais-tu, mon Dieu, à ceux qui viennent de franchir la vie bruyante, à l'heure sourde et monotone de la mort, à ce moment où les hommes et les mondes s'évanouissent l'un après l'autre, où il ne reste à côté de l'immortel que l'Éternel ? — L'homme qui voit Dieu dans cette dernière nuit si sombre, ne peut éprouver ce que c'est que mourir, car, au fond de l'abîme, il aperçoit l'astre éternel. »

Si vous ne croyez pas que la religion est la poésie de la morale, et le style suprême de la vie, pensez moins aux rêveurs mystiques, qui, contempteurs de la doctrine de la béatitude, consentiraient à être damnés, pourvu que l'amour de Dieu leur restât, qu'à Fénelon : pouvez-vous être plus purs, plus fermes, plus riches, plus désintéressés et plus heureux que cet homme, qui est à la fois enfant, femme, homme et ange ?

Comment faut-il introduire l'enfant dans le monde nouveau de la religion ? — Ce n'est pas par des démonstrations. — Chaque degré de notion finie peut être franchi par des leçons graduelles : mais l'infini ne peut qu'être vu tout d'un coup : ce n'est qu'avec des ailes, et non par des degrés qu'on peut y arriver. Démontrer l'existence de Dieu ou la révoquer en doute, c'est démontrer ou révoquer en doute l'existence de l'existence. Le *moi* cherche un *moi* primitif, — non pas un monde primitif à côté du monde actuel, — mais il ne pourrait pas le chercher s'il ne le connaissait pas. La grandeur de la religion ne se borne pas à une idée quelconque ; elle s'étend sur l'homme entier : c'est ainsi qu'un rocher ne

s'élève pas isolé dans une plaine, mais se dresse au milieu des rochers voisins et se rattache à la chaîne générale.

De même qu'il n'y a pas de monde matériel sans *moi*, il n'y a pas de *moi* ou de monde moral sans Dieu; il n'y a pas de destin sans Providence.

Ce qui distingue réellement l'homme de la bête, ce n'est pas la réflexion, ni la moralité; — de ces deux astres se détachent quelques rayons qui illuminent le cercle inférieur des bêtes, — c'est la religion, qui n'est ni une idée, ni une disposition, mais bien le cœur même de l'homme, et par suite le fond de tout. — Au moyen âge, obscur sous le rapport des autres connaissances, la religion paraissait comme le ciel dans la nuit, plus voisine de la terre, et s'étendait brillante sur elle; pour nous, Dieu, ainsi que le soleil dans le jour, nous apparaît comme la clef de voûte du ciel. Les anciens chroniqueurs citent les pluies de sang, les combats d'oiseaux, les avortons, les jeux d'enfant, les sauterelles, et même la mort survenant au milieu de circonstances graves, comme des pronostics d'un ordre supérieur : c'étaient, par exemple, les présages d'une guerre incendiaire prête à éclater. Ce parallélisme, cette harmonie préétablie entre le ciel et la terre, était au moins plus logique que l'influence physique moderne, qui fait poser par Dieu, comme par un Dieu de théâtre, un soleil, qui ne sert plus d'horloge journalière pour l'homme, mais qui n'est plus que l'horloge de l'histoire du monde; comme si l'admission ou l'exclusion de Dieu ne concernait pas, aussi bien que l'ensemble du monde fini, le plus petit coin de ce monde. Celui qui a la religion a autant de droit de voir l'intervention de la Providence dans l'histoire de sa famille que dans l'histoire du monde; le même soleil reproduit dans la goutte de rosée d'une fleur l'arc-en-ciel qui se suspend dans le ciel sur les hauteurs, comme une couronne fleurie. La pudeur modeste des individus modernes, qui aiment mieux laisser à l'aveugle destin qu'à la Providence clairvoyante le soin de s'occuper d'eux, prouve moins leur incrédulité ou leur discrétion que la conscience de ne pas agir saintement.

Herder prouve que tous les peuples doivent à la religion leur langue, leur écriture et leur première culture; mais ne prouve-t-il pas encore autre chose par là? à savoir que chez les peuples et chez les hommes l'idéal est antérieur à la réalité? que pour l'enfant le sublime est plus proche que la vulgarité; que l'on apprend plus tôt à compter d'après le cadran sidéral et solaire que d'après l'horloge de la cité, et que la Providence donne à l'homme, dans son désert, comme autrefois dans le paradis, son image, avant qu'il ne la décolore, sans pouvoir la perdre? La sainteté est antérieure à l'impiété; la faute suppose l'innocence; les anges n'ont pas été créés déchus. L'homme ne va pas sans cesse en s'élevant; il descend pour remonter ensuite; et un enfant ne peut jamais être regardé comme trop innocent et trop bon. — Les peu-

ples, comme les individus, voient l'infini avant le fini : de même que la toute-puissance de la nature, suivant Schelling, a fait les soleils fixes avant de créer les terres qui circulent autour d'eux. S'il n'y avait pas une métaphysique religieuse complète, qui dort et rêve dans l'enfant, comment pourrait-on lui donner l'intuition intérieure de Dieu, de l'éternité, de la sainteté, etc... ? Nous ne pouvons la lui communiquer par une intuition extérieure ; et nous n'avons à notre service que des mots vides, qui peuvent réveiller, mais non créer. L'homme qui meurt ou qui s'évanouit entend une musique intérieure, qui ne produit aucun son extérieur : les idées sont aussi des sons intérieurs [1]. Les questions sont en général chez les enfants, comme dans les masses ignorantes, qui se servent seulement d'un vocabulaire spécial, plus vivantes et plus usuelles qu'on ne le suppose ; et l'enfant de quatre ans s'informe déjà de ce qu'il y a derrière les planches de ce monde, et s'enquiert de l'origine de Dieu. — L'auteur de ce livre a entendu dans une conversation d'enfants, son petit garçon, âgé de cinq ans, dire : « Le bon Dieu a tout fait ; si on lui donne quelque chose, c'est lui qui l'a fait. » Sur quoi sa sœur, âgée de quatre ans, lui dit : « Il ne fait plus rien. » — Et l'autre repartit : « S'il ne fait rien, c'est qu'il l'a déjà fait. » A quelle époque la sainteté pourrait-elle mieux prendre racine que dans le saint temps de l'innocence. Ce qui doit agir éternellement peut-il trouver un temps plus favorable pour s'implanter que l'âge qui n'oublie jamais ? Ce ne sont pas les nuages de l'après-midi, mais le ciel bleu ou couvert du matin qui décide du mérite du jour.

Mais, comme la première règle pour donner est d'avoir soi-même, celui-là seul peut enseigner la religion qui la possède ; l'hypocrisie ne peut produire que l'hypocrisie. Celui qui n'a pas de Dieu dans le cœur ou dans le ciel, peut croire sans immoralité qu'il n'est obligé par aucune loi morale à inoculer à son enfant une erreur, qu'il a lui-même arrachée de son âme, et qu'il songera à déraciner plus tard. La croyance à la moralité d'un mensonge religieux, ou à son utilité politique, ne jette pas dans le cœur ouvert et croyant de l'enfant le mensonge, mais bien cette faiblesse égoïste qui capitulerait volontiers avec Dieu et avec le diable

Plus l'enfant est jeune, moins il doit entendre nommer l'inexprimable : mais qu'il en voie le symbole. Les grands phénomènes de la nature, l'orage, le tonnerre, le ciel étoilé expriment le mot Dieu pour l'enfant. Un grand malheur, un grand bonheur, un grand méfait, une grande action sont de bons témoins pour bâtir l'église de l'enfant.

Montrez partout à l'enfant des sentiments de piété et d'adoration, en

[1] Telle est la peur des Esprits, cette peur infinie, qui bien qu'étrangère au monde extérieur, dans lequel il ne peut y avoir qu'une peur physique, veille cependant et nous rend immobiles et glacés. (*Note de l'auteur.*)

restant aux confins de la terre sainte de la religion : ces sentiments s'effacent et lui dévoilent enfin l'objet, au moment où il s'effraye avec vous, sans savoir pourquoi. Newton, qui découvrait sa tête quand on prononçait le grand nom, eût fait, sans parler, un grand précepteur religieux pour les enfants. — Toute émotion commandée est une émotion profanée.

La prière avant un repas doit fausser l'âme de l'enfant. Que les jours de prière et de religion plus tard même soient rares. Menez rarement les enfants à l'église : quand vous le faites, initiez-les à la dignité de l'acte qu'accomplissent leurs parents. J'aimerais mieux — puisqu'il n'y a pas de service et de sermons pour les enfants — qu'aux grands jours de la nature ou de la vie humaine, on les menât dans le temple vide, et qu'on leur montrât la sainte demeure des hommes faits. Si vous y ajoutez le crépuscule, la nuit, l'orgue, les chants et un sermon paternel, vous laisserez plus d'initiation religieuse dans ces jeunes cœurs, que n'en laisse dans les vieux toute une année de fréquentation d'église.

Pour les pauvres enfants du peuple, dont les parents sont eux-mêmes des nourrissons du dimanche, et auxquels il faut, sous leur ciel bas et nuageux, une main pour les tirer des immondices de la semaine, le culte extérieur vaut mieux que pour les enfants des classes élevées ; les murs de l'église, la chaire, les orgues sont pour eux un symbole du divin : mais il est indifférent que ce symbole soit une église de village ou le temple de la nature. Savons-nous d'ailleurs où s'arrête la gradation des symboles de l'introuvable, et si elle s'arrête ? N'en faut-il pas un supérieur à un esprit supérieur ?

Que chaque religion étrangère (et le temple qu'elle possède) soit pour l'enfant aussi sainte que la sienne. — Que l'enfant protestant tienne l'image catholique qu'il voit sur son chemin pour aussi vénérable que l'antique bois de chêne de nos aïeux. Qu'il accepte les différentes religions comme les différentes langues par lesquelles s'exprime le cœur humain. Mais si chaque génie n'est tout-puissant que dans sa langue, chaque cœur ne l'est que dans sa religion.

Que la crainte ne crée pas le Dieu de l'enfance ! La crainte étant elle-même engendrée par le mauvais esprit, voudriez-vous que le diable fût le grand-père de Dieu ?

Celui qui cherche dans l'être quelque chose de supérieur à ce que la vie peut donner ou prendre, celui-là a de la religion, quand bien même il croirait à l'infini et non à l'Être infini, à l'éternité sans l'Éternel, prenant ainsi le contre-pied des peintres qui donnent au soleil une figure humaine. Celui qui tient toute vie pour sainte et merveilleuse, qu'elle descende dans la bête ou dans la plante ; celui qui, comme Spinoza, par son âme noble et grande, s'élève et plane à des hauteurs, d'où le Tout l'enveloppe et se change autour de lui en un foyer immense de lumière et

de vie, de sorte qu'il se sent lui-même dissous dans la grande lumière, et n'aspire qu'à être un rayon de la lueur infinie; celui-là, dis-je, possède et donne la religion.

La vraie incrédulité ne tient pas à des thèses et à des antithèses, mais à l'aveuglement en face de l'infini. Stimulez dans l'enfant la faculté de voir les choses dans leur ensemble.

Mettez notre livre de religion entre les mains de l'enfant; mais faites venir l'explication avant et non après la lecture, afin que la forme nouvelle pénètre comme un tout dans sa jeune âme. Sans miracle, il n'y a pas de foi; or la foi en est un elle-même. Deux miracles ou deux révélations au moins restent incontestés dans ce siècle, forment en quelque sorte un Ancien et un Nouveau Testament: la naissance de l'infini et la naissance de la vie au milieu du bois sec de la matière. — La meilleure leçon chrétienne est la vie du Christ, les souffrances et la mort de ses disciples, même racontées en dehors du livre saint.

Dans ce beau printemps de l'initiation religieuse de l'enfant, en ce temps unique où la vie s'épanouit en aurore radieuse, il n'y a pas pour la jeune âme de plus beau prêtre pour la conduire et l'accompagner à l'autel de la religion que le poëte, qui réduit en cendres le monde mortel pour bâtir sur ces cendres un monde immortel, afin que la vie terrestre ressemble aux régions polaires, qui, vides d'animaux et de fleurs, froides et incolores, ont, après de pauvres jours, de riches nuits; où le ciel dote la terre; où l'aurore boréale remplit l'éther de gerbes de feu, de diamants, de tonnerres, de luxuriants orages, et rappelle à l'habitant de ce sol glacé ce qui vit au-dessus de lui.

VIII

DIGRESSION SUR LE COMMENCEMENT DE L'HOMME ET DE L'ÉDUCATION

A quel moment l'éducation commence-t-elle son œuvre? Au premier souffle de l'enfant; mais pas plus tôt.

L'éclair moral que nous appelons vie, sans savoir de quelle nuée radieuse il jaillit, descend sur le monde terrestre, et fond la masse dure et sèche en une capsule où il se renferme et brûle, jusqu'à ce que la mort, par l'approche d'un nouveau monde, l'attire plus loin. Au moment de la conception, le rayon invisible du *moi* se réfracte tout à coup pour produire le spectre coloré de son apparition corporelle, les facultés, le sexe, la ressemblance avec le visage du père ou de la mère sont fixés en traits invisibles.

Puisque les parents participent à la création du corps de l'enfant, une

question délicate se présente inévitablement : « Quelle part ont-ils dans la théogonie de l'esprit de l'enfant ? »

La différence intellectuelle des êtres n'est pas un produit de la différence physique, puisqu'elles se supposent réciproquement toutes les deux dans un seul moment organique. Il nous est plus facile de saisir la différence dans les corps que dans les esprits ; mais nous observons dans les premiers une différence apparente par la quantité, et dans les seconds une différence vraie par la qualité. Si l'on n'admet pas que cette étincelle du *moi* descend des étoiles, à travers les nuages, au moment de la conception, elle doit, dans la seconde, où elle revêt son enveloppe humaine, secouer une enveloppe provisoire tissée de la vie du père ou de la mère, ou, comme la pensée et le mouvement, elle est créée par les âmes. — La création des esprits ne serait pas plus difficile à comprendre que la création des idées par les esprits. — Dans ces deux cas, la vie matérielle des parents ne donne pas seulement des corps à l'avenir, leur vie intellectuelle lui donne aussi des esprits. Mais avec quelles craintes, quelles précautions il faudrait maintenir cet équilibre ! — Si tu savais qu'une pensée sombre ou brillante peut se détacher spontanément de ton âme, germer hors de toi, et pousser pendant un demi-siècle ses racines saintes ou porter ses fleurs empoisonnées, comme tu choisirais et réfléchirais plus pieusement ! Mais es-tu donc sûr du contraire ?

Je reviens à mon idée, que l'éducation spirituelle ne commence qu'à la naissance, bien que l'opinion générale la fasse commencer neuf mois plus tôt. La mère n'a avec l'enfant qui dort à la porte du monde qu'une parenté de sang, et non de nerfs ; aussi, tout ce que l'on disait jadis de la chaîne électrique à laquelle l'embryon est suspendu et qui lui transmet les courants, les étincelles des passions et des sensations maternelles, est-il entièrement faux. — S'il était vrai que la mère eût une influence plus intellectuelle que nourrissante, quel triste individu sortirait de cet établissement d'éducation ouvert pendant neuf mois ! Du côté de la mère, tous les défauts physiques et moraux de la nature féminine s'accumuleraient pendant les neuf mois et pendant l'accouchement ; et, du côté de l'enfant, le cerveau et la sensibilité seraient développés au plus haut degré ; de sorte que chaque fantaisie de la mère se perpétuerait comme un défaut d'éducation, chaque douleur comme une grimace dans le miroir grossissant de la victime !

O ciel ! si le dégoût des mets et des hommes, les envies contre nature, les craintes, les sensibleries et les délicatesses avaient une telle influence, quelle languissante, faible et timide postérité de femmes nous obtiendrions ! Il n'y aurait plus d'hommes : chacun de nous vivrait, pleurerait, aurait des envies, ne ferait et ne serait plus rien. Mais il n'en est pas ainsi : la femme donne des hommes, comme le nuage léger produit le tonnerre

et la grêle. Les premiers-nés, les enfants naturels pour lesquels les mères souffrent le plus, sont justement les plus forts : les enfants des femmes criminelles, des femmes phthisiques, atteintes de langueur, des veuves désolées, des veuves factices qui vivent à l'encontre du divorce, se montrent aussi puissants d'intelligenee que les enfants d'autres femmes, qui vont gaîment de joies en joies. Si la mère agissait si puissamment sur l'âme de l'enfant, en se copiant elle-même moralement, je ne sais d'où proviendraient les différences de caractère des enfants d'une même mère : chacun d'eux serait un copiste surnuméraire de ses frères, et la chambre des enfants ne serait qu'une salle de coulée de la mère.

Quant à ce qui concerne les corps de deux jumeaux qui se forment dans la même matrice, dans le même temps et dans les mêmes conditions, le jumeau mâle devient plus fort et sa sœur plus faible. Qu'on ne me dise pas que dans les pays catholiques on a regardé les visages des madones vivantes comme les copies des madones peintes dans les églises, ou que les Grecs suspendaient dans les chambres des femmes enceintes de belles figures pour en obtenir de beaux modèles vivants ; car je répondrais : — « Ces rapports ne supposent-ils pas déjà des productions de beaux hommes, et l'impression de tant de belles formes qui se prolonge durant toute la vie, ne frapperait-elle pas plus vivement qu'une impression de neuf mois ? »

Cependant, tout en n'admettant pas que la mère, pendant sa grossesse, décide de la forme du corps et de l'esprit, il faut croire que l'état de sa santé, bonne ou mauvaise, se reproduit dans le petit être ; et la croyance superstitieuse aux frayeurs, aux avortements, est à combattre, non pas parce que ce qu'elle redoute peut s'accomplir, mais parce que le mal, que sème toute frayeur, affaiblit, énerve le corps, porteur de lourdes années.

Enfin l'enfant peut dire au père : « Élève-moi, car je respire. » La première aspiration semblable à la dernière, ferme un monde ancien pour en ouvrir un nouveau. Le nouveau est ici, celui de l'air et des couleurs. La vie terrestre, comme le dessinateur, commence par l'œil. L'oreille s'est ouverte, il est vrai, plus tôt, — de sorte que l'ouïe est le premier sens du vivant et le dernier du mourant, — mais elle n'est pas encore appropriée au royaume du sentiment ; c'est pour cela qu'une détonation un peu forte tue dans l'œuf les oiseaux. Le premier son jette un chaos plus obscur dans l'âme encore embrouillée que la première lueur. Ainsi, pour ce prisonnier délivré, le matin de la vie commence par les deux sens de la distance, comme le matin de chaque jour commence par la lumière et le chant. Mais la lumière est le premier émail, le premier salut de la vie. Le bruit qui pénètre dans l'oreille assoupie ne peut être qu'un bruit violent, et personne ne le produit auprès de l'accouchée, que

l'enfant même qu'elle vient de mettre au monde. Ainsi le monde acoustique commence par une dissonance; le monde optique par l'éclat et le charme.

Les premières impressions persistent éternellement dans l'enfant : la première couleur, la première musique, la première fleur, laissent leur empreinte sur le fond de sa vie; mais nous ne donnons pour première loi que celle-ci : « Préservez l'enfant de toute sensation vive et brusque, fût-ce même une douce sensation. Cette nature faible, désarmée, sensible, peut être disloquée par une bévue, et ossifiée dans une difformité croissante. Pour cette raison, il faut, quand il se mêle aux cris des enfants des dissonances, de la violence, de l'exigence, de la colère, les prévenir par tous les moyens humains, mais non par les moyens féminins, qui ne font que les augmenter.

S'il faut tracer des divisions dans la mer d'une âme humaine, et y marquer des degrés de longitude et de latitude, on doit faire pour l'enfant une première division des trois premières années. L'enfant, privé de langage technique, vit en quelque sorte dans un cloître et ne communique avec nous qu'à travers la grille des signes naturels. Dans cette période muette, dont nous avons à traiter maintenant, les nourrissons échoient entièrement aux femmes. Quant à la manière dont elles devraient les élever, nous l'examinerons plus tard en recherchant de quelle manière elles devraient être élevées elles-mêmes. Dans cette période d'obscurité, dans ce premier quartier de la vie, qu'on laisse la lumière naturelle grandir d'elle-même, sans en allumer une artificielle. Les sexes sont encore confondus. — L'homme tout entier est encore un bouton épais, solide, dont la fleur se cache. — Comme les œufs des oiseaux chanteurs et des oiseaux de proie, comme les petits nouvellement éclos des colombes et des vautours, tous les êtres à ce moment ne demandent que de la chaleur.

Et qu'est-ce que la chaleur pour le petit de l'homme? — La gaieté. — Que l'on fasse seulement de l'espace pour jouer — en écartant l'ennui — toutes les forces se développeront d'elles-mêmes. Le monde nouveau que l'enfant apporte, le monde nouveau qu'il trouve, se déroulent en leçons, s'enroulent en connaissances; ces deux mondes n'ont pas encore besoin de charrues et de semences. Cette gymnastique artificielle du sens qui veut enseigner à un enfant d'un an, à voir, à entendre, à prendre, n'est pas beaucoup plus utile que les lisières qui doivent lui apprendre à marcher; et l'avantage d'enseigner cet art des sens trois mois plus tôt qu'il ne vient de lui-même, ne compense pas l'inconvénient de perdre son temps pendant les premières années, et pour son premier enfant, au détriment des années et des enfants suivants, pour une chose qui s'impose d'elle-même aux sauvages, aux paysans, à toute existence libre.

Schwarz, dans son livre sur l'éducation, place le moment de la naissance du goût et de l'odorat beaucoup trop loin ; il la rejette presque après l'enfance. Il semble confondre le raffinement de ces deux sens, auquel on arrive dans un âge avancé, avec leur vivacité, leur profondeur, qui fleurissent dans toute leur énergie, précisément dans l'enfance. Chacun de nous se souvient que, dans son enfance, semblable aux animaux (au premier rang desquels il est placé) et aux sauvages, il dévorait tout ce qui avait du goût : fruits, sucre, vin doux, graisse, avec une volupté et une ardeur qui diminuaient chaque année, à mesure que les sens se raffinaient ; de là la friandise trop blâmée des enfants ; de là l'expérience de tant de grandes personnes qui font cuire des mets qu'ils chérissaient dans leur enfance, et n'y trouvent plus aucun goût. Les petits enfants prennent sans résistance les médecines amères ; mais ce n'est pas une objection contre leur goût. Nous recherchons aussi plus tard comme un stimulant l'amertume pure dans les bières, les eaux, les amandes. Un animal jeune mange les herbes vénéneuses, qu'évite un vieux ; cela prouve moins la faiblesse du goût que la vigueur de l'estomac, et cet appétit vorace, qui triomphe alors de l'instinct, comme celui-ci triomphe plus tard de la raison.

L'odorat ne s'éveille chez l'enfant qu'avec conscience. On s'aperçoit moins de son arrivée. Et précisément l'odorat meurt le dernier de tous les sens, parce qu'à l'inverse des autres les surexcitations l'épuisent rarement. Qui n'a pas fait l'expérience suivante ? Dans nos vieilles années, au milieu des villes, les parfums d'un bouquet de fleurs des champs, qui, au village, alors que nous étions enfants, était pour nous tout un bosquet odorant, nous transportent par d'ineffables ravissements dans notre divine enfance, et nous enlèvent dans les nuages roses de l'aurore de nos premières sensations. — Comment ce souvenir nous enivrerait-t-il si fortement, si l'impression de l'enfance n'avait pas été vive et profonde ? — Qu'on n'accorde donc aux années ultérieures rien de plus que le raffinement de ces sens si vifs dans l'enfance.

Traduit de JEAN-PAUL RICHTER,
PAR CH. GUILLEMOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Recueillons-nous; il s'agit cette fois de Gœthe. Cette figure, haute et majestueuse, n'est pas de celles qu'on puisse aborder familièrement et sans préparation. Même pour ceux qu'une étude assidue a fait pénétrer le plus avant dans l'intimité de ce génie universel, et qui, en quelque sorte, ont planté leur tente au pied de sa statue, il y a difficulté à bien parler de lui; à plus forte raison pour le critique qui, sans être peut-être indigne de le comprendre, n'a pu toutefois l'entrevoir que de loin, dans ses grandes lignes et son caractère général, à travers le voile des traductions. C'est que, pour parler dignement de Gœthe, il faudrait comme lui n'être étranger à aucune science, indifférent à aucune étude de la nature physique et morale, et avoir pendant une longue vie amassé des trésors incomparables d'expérience et de réflexion. En un mot, il faudrait être Gœthe lui-même, ou tout au moins un membre éminent de sa famille intellectuelle. L'écrivain capable de remplir cette tâche se trouvera sans doute, et peut-être il n'est pas loin de donner au public le résultat de ses méditations sur le chef-d'œuvre du génie souverain de l'Allemagne. En attendant cette révélation que doit faire au public français, de l'esprit même de Gœthe, une plume rivale de celle de Mme de Staël, on veut seulement essayer de noter ici quelques-unes des impressions qu'ont faites sur un lecteur français la réunion des œuvres de Gœthe, traduites par M. Porchat [1] et la traduction des conversations de Gœthe avec Eckermann, par M. Délerot [2].

C'est la première fois qu'une traduction à peu près complète de Gœthe paraît chez nous. Depuis la publication du livre de Mme de Staël et la révolution qu'il a opérée dans notre littérature, tout en admirant et en célébrant le génie de Gœthe, on semblait croire qu'une trop grande distance séparait l'esprit français de l'esprit allemand pour que l'homme qui a si puissamment personnifié ce dernier esprit pût jamais être populaire de ce côté du Rhin, si ce n'est par les tableaux d'Eugène Delacroix et d'Ary Scheffer, où étaient représentés des sujets tirés de ses œuvres. Ce n'est pas que des traductions partielles n'aient fait connaître à différentes dates ses œuvres les plus célèbres. Ainsi, M. Stapfer et les traducteurs

[1] Dix volumes, chez Hachette.

[2] *Conversations de Gœthe, recueillies par* ECKERMANN, *traduites par* ÉMILE DÉLEROT, deux volumes, bibliothèque Charpentier.

de la collection des *Théâtres étrangers* ont donné au public une partie de celui de Gœthe et, entre autres pièces, le premier *Faust*. Plus tard, *Faust* a été traduit entièrement par M. Henri Blaze. On a eu plusieurs traductions de *Werther*. Les deux *Wilhelm Meister*, les *Affinités électives*, font partie de la bibliothèque Charpentier. Aubert de Vitry, Mme la baronne de Carlowitz, ont traduit plus ou moins incomplétement les *Mémoires* et le *Voyage en Italie*. Je ne parle pas de la *Métamorphose des plantes* et de quelques autres œuvres scientifiques dont on doit à M. Martins une traduction précédée d'une excellente étude et accompagnée d'un atlas botanique et zoologique. Mais, malgré ces publications, le génie de Gœthe, ce génie dont l'universalité est le sceau, restait comme une sorte de secret entre les adeptes de son culte ; on le regardait de loin avec étonnement, avec respect ; on n'osait en approcher ; son œuvre apparaissait comme une sorte de mystérieux monument, comme une pyramide à l'horizon. Il n'y a pas encore longtemps, un éditeur qui pourtant ne manque ni d'initiative, ni d'un zèle intelligent pour les lettres qu'il cultive avec succès lui-même, n'osait pas imprimer la traduction complète des entretiens de Gœthe et d'Eckermann. Il avait tort sans doute, mais il était permis cependant de douter du succès.

Aujourd'hui, le livre d'Eckermann est traduit dans son entier, et l'éditeur lui donne pour pendant la Correspondance de Gœthe et de Schiller[1]. Il semble que le moment soit venu où la France doit s'associer au culte de l'Allemagne, pour l'homme qui n'est pas seulement le représentant le plus complet du génie germanique, mais encore le plus grand génie poétique depuis Dante et Shakspeare et l'un des maîtres de la science et de la critique modernes. La traduction de M. Porchat, qui déjà par elle-même est un signe du progrès qu'a fait parmi nous l'admiration pour l'auteur de *Faust*, doit contribuer à rendre cette admiration plus générale, mieux instruite et plus raisonnée. Cette traduction, œuvre laborieuse d'un esprit distingué, qui y a consacré plusieurs années de sa vie, est un véritable service rendu à notre littérature. Espérons qu'elle achèvera de naturaliser chez nous le génie de Gœthe. Cette édition française ne comprend pas cependant tous les ouvrages du poëte allemand, quelques-uns ont été laissés de côté; mais tout ce qu'il y a de vraiment essentiel s'y trouve, et le Français qui ignore la langue allemande peut aujourd'hui se faire une idée de l'œuvre de son plus grand écrivain, à peu près comme on peut se faire une idée d'une statue de marbre d'après le plâtre qui la reproduit.

Un des caractères du génie de Gœthe, c'est qu'il ne peut être compris et jugé que sur l'ensemble de ses travaux. Si l'on prend isolément chacun de ses ouvrages, *Faust* excepté, dans lequel il a essayé de se résumer lui-même, en même temps qu'il y résumait son époque, on sera peut-être tenté, tout en l'admirant, de le trouver inférieur à sa renommée. En effet, bien que dans les moindres choses sorties de sa main, on retrouve toujours l'empreinte d'un esprit qui a parcouru le cercle entier des connaissances humaines et qui a réfléchi sur tous les sujets qui peuvent être soumis à nos réflexions, ses ouvrages présentent

[1] Traduite par M. Saint-René Taillandier. Deux volumes, bibliothèque Charpentier.

souvent quelque chose d'incomplet, de voulu, de froid, qui ne satisfait pas l'esprit et qui n'échauffe pas le sentiment; on sent que dans aucun — j'excepte toujours *Faust*, — le tout-puissant auteur ne s'est mis tout entier, mais qu'il a pris tour à tour ces créations diverses comme des sujets d'exercice pour son activité intellectuelle et, en quelque sorte, comme des réceptacles précieux, d'une belle forme plastique, pour les idées et les réflexions que lui fournissait continuellement cette activité prodigieuse, sans cesse excitée par le spectacle des choses. On trouve souvent dans ses œuvres ce qu'on pourrait appeler des pierres d'attente, comme si chacun des monuments qu'il élevait à sa pensée en appelait un autre et faisait partie d'un ensemble ébauché confusément dans son vaste esprit. Mais, dès qu'on a pu embrasser l'ensemble de ses productions, tous les défauts qu'on avait pu y remarquer disparaissent comme par enchantement, et une création magnifique se développe devant le regard; les œuvres, incomplètes en elles-mêmes, se complètent les unes par les autres; ce qu'elles peuvent avoir de systématique paraît le résultat d'un plan immense; la froideur qu'on leur reprochait se change en harmonie et en sérénité; les lacunes inévitables sont celles que les faiblesses inhérentes à l'esprit humain et la brièveté de notre vie introduisent dans tous les travaux où l'homme imprime, avec le cachet de son génie, celui de sa nature.

Ce qui fait la grandeur incomparable de Gœthe, ce qui intéresse au suprême degré quiconque s'est attaché à lui pour l'étudier et le comprendre, c'est le développement incessant d'un esprit qui jamais ne se repose, mais dont chaque manifestation emprunte à une disposition particulière et aux circonstances un caractère et un prix particuliers. C'est une vie intellectuelle qu'on voit se développer pour ainsi dire organiquement, depuis les racines jusqu'aux plus hautes branches, jusqu'aux moindres rameaux et aux feuilles artistement découpées, et qui, dans la lumière où elle se déploie, porte à profusion des fleurs et des fruits qui éclosent et mûrissent en leur saison. Dans cette vie, qu'anime une séve si généreuse, il y a plus d'un avortement; mais qu'importe que la séve, dans sa marche capricieuse, délaisse çà et là un point pour se porter sur un autre, si rien n'est perdu de la vie précieuse qui circule dans le tout, et si le merveilleux végétal n'en pousse et fleurit que de plus belle. L'impatiente curiosité qui poussait Gœthe à travers le domaine entier des connaissances humaines et des idées morales, pour tout connaître et tout comprendre, l'a souvent détourné de travaux dont l'accomplissement eût ajouté un titre à sa gloire poétique. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il fut empêché de continuer son *Achilléide* par des études critiques sur l'art. La littérature y a perdu un poëme où la muse allemande eût rivalisé avec la muse grecque; mais qui peut dire ce que la culture générale de l'esprit de Gœthe a gagné à ces diversions et de combien ces échappées savantes ont étendu l'horizon de sa pensée? Pour Gœthe, le rayonnement extérieur de son esprit n'était que chose secondaire; sa première préoccupation était d'accroître sans cesse et de vivifier le flambeau sacré qu'il portait en lui, avec honneur et respect, pour s'éclairer lui-même d'abord et pour éclairer les autres ensuite. Mais, quel que fût l'objet de son activité, rien n'était perdu sans doute de ce

qu'il amassait silencieusement, puisque tout profitait en définitive à son développement intellectuel et moral; tout se retrouvait quelque part; sans cesse de nouvelles productions sortaient à leur heure d'une plénitude féconde et tranquille. La vieillesse chez Gœthe fut véritablement le fruit de la vie, le grenier doré et béni d'une riche expérience, le trésor d'une science profonde et d'une haute sagesse. Avec une autorité reconnue, du sein de sa gloire et du milieu des nuages dont, comme le soleil couchant, il aimait à s'entourer, il laissait échapper ses oracles, qui éclairaient jusque dans les profondeurs les mystères de la nature et les secrets du cœur. Rien n'est beau comme ce soir d'une grande vie, recueilli dans sa sérénité, doucement penché sur la moisson du jour, rayonnant sur les sommets des choses dont l'ardent midi scrutait les détours et sondait les abîmes!

Les œuvres de Gœthe, traduites par M. Porchat, consistent en poésies diverses, pensées, pièces de théâtre, poëmes, romans, mémoires, voyages, mélanges. Les éditeurs y ont ajouté un volume supplémentaire, où les œuvres scientifiques de Gœthe sont en partie traduites, en partie analysées par M. Faivre, professeur à la Faculté des sciences de Lyon. Je n'ai pas à m'occuper ici de ce dernier volume, auquel la *Revue* doit consacrer un travail spécial. Mais, d'après ce que je viens de dire, on comprend que ce volume n'a pas été inutilement ajouté à ceux qui composent l'œuvre littéraire. La science a été une des grandes préoccupations de Gœthe; elle a tenu une grande place dans sa vie, et ses travaux en ce genre n'ont pas seulement une importance relative, mais, en contribuant au développement de leur auteur, ils ont aussi contribué grandement au progrès de la science en Allemagne, soit par les découvertes positives de Gœthe dans cet ordre d'études, soit par les idées philosophiques qui l'y ont dirigé. En histoire naturelle comme en poésie, Gœthe a été un initiateur. Son génie scientifique, d'abord contesté ou méconnu, même en Allemagne, est aujourd'hui reconnu et loué, même en France. Il a montré la route à notre Geoffroy Saint-Hilaire; M. Flourens, dont l'esprit n'est certainement pas de la famille de celui de Gœthe, s'est plu à lui rendre justice au sujet de ses travaux sur les organes des plantes. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'influence de ces études sur le génie littéraire de Gœthe. On retrouve, partout dans ses romans comme dans ses poésies, dans le second *Faust*, dans les *Années de voyages de Wilhelm Meister*, etc., la trace de ses préoccupations scientifiques et l'influence de l'esprit profondément observateur et à la fois divinatoire avec lequel il contemplait la nature. Pour un homme tel que lui, on le comprend, l'étude de la nature ne pouvait être une science morte, comme pour les hommes d'école, qui en font une pure affaire de spéculation ou d'érudition. « Séparer et compter, dit-il quelque part, n'est pas dans ma nature. » Ailleurs il cite le mot de Voltaire sur la géométrie qui « laisse l'esprit où elle le trouve. » Tout le monde a dans l'esprit le monologue de *Faust*, qui contient une si belle critique de la science, telle que l'école la comprend. « Toute théorie, fait-il dire à Méphistophélès, est obscure, tandis que l'arbre doré de la vie est plein de fraîcheur. » Il regardait en poëte l'intuition, qui tient le milieu entre la spéculation abstraite et la simple observation, comme le moyen le meilleur pour dégager les idées des phénomènes.

On a dit du poëte qu'il était un philosophe libre, tandis que le philosophe est un poëte enchaîné. Cette expression de « philosophe libre » convient à merveille à Gœthe. Sans s'asservir à aucun système, mais jetant partout ses regards avec hardiesse et indépendance, il cherche à tout comprendre, à tout comparer autour de lui ; il aime à se réjouir dans le sentiment profond de l'harmonie des choses et à le reproduire dans ses œuvres. Pour lui la nature entière est animée et il a même admis un jour une hiérarchie d'âmes pour en doter tous les degrés de la vie[1]. Gœthe avait sur les causes finales la même opinion que Bacon, qui les appelait des vierges consacrées au service de Dieu et religieusement stériles. Le travail de la nature consistait à ses yeux dans la production et la destruction perpétuelle d'individus parfaits en eux-mêmes, existant par eux-mêmes. De là sans doute l'inspiration panthéiste et à la fois le caractère plastique de sa poésie, lorsqu'il tente de représenter par des expressions et des images les spectacles de la nature et sa vivante beauté.

Trois grands génies ont eu, d'après son aveu, une considérable influence sur l'esprit de Gœthe : Shakspeare, Spinoza et Linné. Du dernier, il a pris le goût des sciences naturelles et de l'observation directe de la nature. L'influence de Spinoza est très-sensible dans l'esprit qui caractérise ses études scientifiques, comme elle l'est, d'ailleurs, dans celui qui anime de notre temps la science allemande, dans toutes ses branches. La manière dont un peuple ou un individu conçoit l'idée divine est loin d'être indifférente au caractère et au développement de son esprit. On a souvent recherché quelle fut la religion de Gœthe. Suivant M. Porchat, « il fut tour à tour orthodoxe, piétiste, arien, panthéiste, enfin adorateur d'un Dieu, d'une Providence, qui a tout fait, tout donné, qui se révèle dans le cœur de l'homme et dans la nature, dont la splendeur nous luit dans le soleil et dans l'Évangile; en qui nous sommes, en qui nous serons après la mort. » Il faut dire cependant, avec M. Willm, dans le chapitre qu'il a consacré à Gœthe philosophe, que l'habitude la plus constante de son esprit fut « de voir Dieu dans la nature et la nature en Dieu. » On pourrait dire de lui ce qu'on a dit de son maître Spinoza, qu'il était « ivre de Dieu. » Comme tous les grands esprits, Gœthe était profondément religieux ; on a même remarqué qu'il avait un grain de superstition [2]. Il sentait et révérait le mystère en lui et autour de lui. Quant aux formes religieuses, il avait devancé le sentiment et l'esprit nouveau dans la manière de les considérer : il les regardait avec respect et sympathie, mais sans s'attacher particulièrement à aucune, se contentant de tirer de chacune ce qu'elle a de plus pur. La religion chrétienne lui paraissait surtout admirable par la manière dont elle ne cesse, aujourd'hui, de confirmer la noblesse et la pureté de son origine, en renouvelant perpétuellement dans les missions, les communautés, les confréries, les miracles de son esprit primitif.

Comme moraliste, Gœthe se présente à nous sous l'aspect le plus caractéris-

[1] WILLM, *Histoire de la philosophie allemande*, t. IV, p. 459.

[2] Par exemple, il regardait le 22 mars comme un jour malheureux. Une singulière coïncidence l'a fait mourir le 22 mars 1832.

tique. Sa tolérance lui vient d'une profonde commisération pour la faiblesse de notre nature. Comme Molière, il ne s'étonne et ne s'irrite pas des vices qui sont le résultat des éléments dont nous sommes composés. Comme Shakspeare, il voit dans l'homme individuel le triste jouet des puissances qui s'agitent en lui ou qui le dominent dans le monde. Toutefois, une haute conception de la destinée humaine en général vient, dans l'esprit de Gœthe, donner un but à nos facultés et en solliciter l'exercice; elle relève une morale qui, sans cette excitation, pourrait paraître molle et relâchée. A cette conception de la vie se rattache une sagesse pratique dont on trouve les préceptes exprimés sous mille formes dans ses écrits en prose ou en vers. « Comment, dit-il, peut-on apprendre à se connaître soi-même? Jamais par la méditation, mais bien par l'action. Essaye de faire ton devoir, et tu sauras d'abord ce que tu vaux. — Mais qu'est-ce que ton devoir? l'obligation du jour. » Travailler sans cesse à son perfectionnement intellectuel et moral et à celui d'autrui, telle est la loi de la vie, et, si j'ai bien compris la pensée de Gœthe, la voie qui mène à l'immortalité. « La conviction de notre immortalité, disait-il un jour à Eckermann, sort pour moi de l'*idée d'activité;* car, si jusqu'à ma fin j'agis sans repos, la nature est obligée de me donner une autre forme d'existence lorsque celle que j'ai maintenant ne pourra plus retenir mon esprit. »

Mais, ce qui est surtout grand chez Gœthe, c'est le poëte. S'il y eut jamais un homme pour qui la poésie ne fut pas un vain jeu de l'esprit, la récréation des heures oisives, ce fut lui assurément. Pour lui le poëte et, en général, tout artiste qui traduit et interprète la nature, qui donne à des apparitions passagères une forme durable, ou la vie a des idées abstraites, transfigure le réel en idéal et, suivant une expression de Gœthe lui-même, « étend notre étroite existence dans le champ de l'éternité, » joue en ce monde un rôle important, supérieur. On sent, à maint endroit de ses poésies, quelle joie intense, profonde, lui cause l'exercice de ses facultés créatrices, en dépit du tourment qu'il éprouve de ne pouvoir jamais se satisfaire lui-même dans ses créations. « Ah! dit-il dans le *Chant du soir de l'artiste,* si la force créatrice se répandait dans tout mon être! Si une figure pleine de vigueur naissait sous mes doigts! Je ne fais que trembler, je ne fais que tâtonner, et pourtant je ne puis quitter l'ouvrage. Je te connais, ô nature, je te sens, il faut que je te saisisse. » Dès sa jeunesse, il s'était accoutumé à regarder son génie poétique comme une sorte de champ où la nature, sans cesse en travail, devait produire d'elle-même les fruits qu'il suffirait de cueillir; de là cette multitude de petits poëmes où une pensée, un sentiment, qui ont occupé à un certain moment l'esprit ou ému le cœur du poëte, sont reproduits avec une vivacité qui trahit l'inspiration instantanée. En revanche, les œuvres plus étendues, plus compliquées, où la réflexion est intervenue dans la composition, gardent, jusque sous le sceau de l'art souverain dont les a revêtues la main puissante d'où elles sont sorties, les traces d'un procédé d'agrégation surtout visible dans les productions de la vieillesse du poëte. Les trésors de toute nature et de toute provenance dont s'enrichissait continuellement l'esprit de Gœthe et qu'il voulait accumuler dans ses œuvres, ne se prêtaient pas toujours à la fusion que, d'ailleurs, l'inspiration, en se refroidissant, devenait moins propre à opérer.

Pour Gœthe, la science, la philosophie, l'histoire, le monde entier, physique et moral, tout relève de la muse et lui doit son tribut. De plus, la poésie n'est pas seulement pour lui une œuvre individuelle qu'il accomplit en collaboration avec la nature qui lui offre partout des énigmes à pénétrer, des images à reproduire; c'est une tradition vivante qui va se développant, s'enrichissant, se répétant et se variant sans cesse de siècle en siècle, de peuple à peuple, de poëte à poëte, d'œuvre en œuvre. Aussi a-t-on signalé comme un des caractères du génie de Gœthe la manière dont il s'assimile les pensées et même les sentiments d'autrui tout en conservant son originalité. Le grand poëte se place au centre du monde et de l'humanité, l'esprit attentif et le cœur ouvert, épiant tout motif de chant, heureux lorsqu'il peut saisir et s'approprier ce que la muse lui signale, loin ou près, comme digne d'être revêtu des formes de son art. Mais il aime surtout à emprunter des thèmes au peuple, à ce grand poëte anonyme chez qui les impressions de la nature et les émotions du cœur ont une fraîcheur toute particulière, et dont les naïves créations, qui portent l'empreinte de son caractère éternellement primitif, ont fourni les sujets d'œuvres telles que la *Divine Comédie*, le *Roi Lear* et *Faust*.

Faust tient dans les productions du génie de Gœthe une place à part. Ce drame gigantesque est pour lui comme le centre de son œuvre, et lui-même est au centre du drame comme le Dieu des panthéistes dans le monde qu'il crée incessamment. Née d'une pensée de sa jeunesse, au milieu du tumulte de ses passions effervescentes, cette création l'accompagne à travers sa vie entière, et, peu de temps avant sa mort, il travaillait encore à ce grand ouvrage, véritable monument de son génie et à la fois de la littérature allemande. *Faust* est le résumé de la pensée de Gœthe, dans les diverses phases de son développement moral et intellectuel, et l'on y trouve son dernier mot sur presque tous les sujets de ses méditations et de ses études. Autour de cette puissante personnification tournent le ciel et la terre et s'agitent tous les problèmes qui se rattachent à la destinée humaine. Le mariage de Faust et d'Hélène, dans la seconde partie du drame, est un symbole de l'alliance accomplie à l'époque de la Renaissance, entre le vieil esprit du Moyen Age, égaré dans les sciences occultes, et la pure beauté grecque, évoquée jeune et immortelle du sein de la tombe; alliance préparée par un retour à la jeunesse, au sentiment, en un mot à la nature, quand le vieux magicien est venu à aimer la douce jeune fille, naïve figure de la poésie populaire. C'est aussi l'emblème d'une révolution opérée dans l'esprit du poëte lui-même lorsque, après avoir cherché tour à tour des inspirations dans la science, dans la vie, il en vint à fixer ses yeux avec un ravissement profond sur le type éternel de beauté que nous a légué l'antiquité. Mais j'en ai trop dit déjà, pour la place qui m'est donnée, sur ce prodigieux poëme, œuvre d'une personnalité encyclopédique, où Gœthe revit tout entier, et dont il eût mieux valu sans doute ne pas parler que d'en parler en peu de mots.

Autour de *Faust* se groupent les autres ouvrages de Gœthe, drames, romans, poésies. Comme poëte dramatique, Gœthe a produit des œuvres qui ont exercé une grande influence sur le théâtre allemand qu'il a conduit, de concert avec

Schiller, dans une voie nouvelle. Il inaugura chez nos voisins le culte et l'imitation de Shakspeare. Toutefois, ses créations dramatiques sont loin, il faut le dire, de la puissance et de la vérité qui éclatent dans celle du grand poëte anglais. Quand Shakspeare pétrit, de sa main puissante, les personnages de ses pièces, la matière vit déjà, pour ainsi dire, entre ses doigts, tant il est prompt à leur communiquer le feu de la vie avec la réalité des caractères. Il crée ainsi de génie et à la manière de Dieu lui-même. Gœthe semble former avec art une statue humaine qu'il doue ensuite de la vie à la manière de Prométhée ou de Pygmalion. Dans *Gœtz de Berlichingen*, l'influence dominante de Shakspeare et le feu de la jeunesse ont produit une étude d'histoire dramatique d'une vigoureuse réalité; mais dans le *Comte d'Egmont* la tendance qui subordonne le caractère à l'idéal se montre déjà. L'*Iphigénie*, exécutée en partie pendant le voyage du poëte en Italie, est conçue suivant l'idée qu'il se faisait d'une tragédie grecque dont il voulait reproduire la pure et harmonieuse beauté. A mesure qu'il avance, il préfère de plus en plus à la nature une sorte de convention idéale, et semble, comme dans la *Fille naturelle*, effacer à plaisir la vie de ses figures dramatiques.

On connaît la beauté de ses poésies lyriques, de ses *lieder*, de ses ballades, œuvres de sa jeunesse, qui en reflètent les sentiments et les passions. On sait aussi comment le poète sexagénaire se rajeunissait au souffle d'une poésie venue de l'Orient, et publiait en douze livres son *Divan oriental-occidental*, où l'on admire le miracle d'une imagination que le temps n'a pu refroidir, soit qu'elle chante avec Hafiz le vin et l'amour, soit qu'elle grave en vers mystérieux, comme sur le cachet d'une bague, une sentence morale. Les romans de Gœthe sont, *Faust* à part, celles de ses œuvres où il a le plus mis de lui-même, de sa vie, de ses idées. Ce sont, pour me servir d'une de ses expressions, des *épopées subjectives*, dans lesquelles il nous fait voir et nous explique le monde à sa manière, en y répandant à pleines mains, au fur et à mesure de la composition, tout ce que lui enseignait l'expérience journalière. On sait l'histoire de *Werther*, ce roman de sa jeunesse. Les *Affinités électives* nous le montrent, à l'autre extrémité de la vie, ressentant encore la passion de l'amour et se servant du feu qu'elle allumait en lui comme d'un flambeau dont la lumière lui éclairait le monde à la façon d'une lanterne magique. Les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* nous font la confidence de ses préoccupations dramatiques et de ses réflexions sur la destinée de l'homme en ce monde. L'idée d'*Hamlet*, ce sombre drame de Shakspeare, plane sur le roman qui en est, en quelque sorte, le commentaire en prose, auquel la sagesse de Gœthe adapte une conclusion de morale pratique. On peut la formuler ainsi : *Celui qui s'est cru appelé par un génie particulier à une destinée exceptionnelle, si l'épreuve qu'il fait de ses forces ne lui réussit pas, ne doit pas se décourager et désespérer de la vie, mais il doit chercher la manière dont il peut se rendre utile à ses semblables, suivant ses facultés.* Être utile est le vrai but de la vie; la poursuite de l'art, à laquelle nous entraîne une vocation souvent trompeuse, ne vient qu'après. Dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, Gœthe nous initie à ses travaux d'histoire naturelle, à ses méditations sur les questions sociales. C'est là qu'on voit ce génie prétendu indifférent se préoccuper, avec

une sollicitude qui a pu servir d'exemple à nos réformateurs sociaux, de la manière de concilier dans nos sociétés modernes le bien-être et le libre développement de l'individu avec l'intérêt général et l'ordre public.

Les Mémoires de Gœthe, qu'il a intitulés *Vérité et poésie*, et ses autres écrits autobiographiques, ses Voyages, ses Annales, sont le complément de ses autres œuvres, le lien nécessaire qui les rattache les unes aux autres et nous les fait voir en connexion. Les Mémoires, dans la pensée de Gœthe, étaient une confession par laquelle il voulait, à la sollicitation de ses amis et de ses admirateurs compléter les confessions partielles de ses ouvrages. Gœthe aimait à se raconter lui-même; il avait le sentiment de sa grande valeur et savait que l'histoire de sa pensée était un chapitre important de l'histoire de l'esprit humain. On trouve, jusque dans ses écrits scientifiques, des détails sur sa vie et sur la manière dont il procédait à ses travaux; il obéissait en cela à une tendance qu'il a lui-même signalée chez les hommes de génie, qui consiste à vouloir instruire le public, non pas seulement des découvertes qu'ils ont pu faire dans l'ordre de leurs études, mais encore de la manière dont ils les ont faites. En effet, les idées qui ont conduit Colomb à la découverte de l'Amérique mériteraient-elles moins d'attention que sa découverte elle-même, et ne sont-elles pas, au contraire, avec la persévérance qu'elles lui ont inspirée, le chapitre véritablement curieux et intéressant de cette merveilleuse histoire? Mais si les détails biographiques ont cet intérêt lorsqu'il s'agit d'anatomie comparée et de l'os intermaxillaire dans l'homme et les animaux, à plus forte raison, lorsqu'il est question, non plus des découvertes de la science, mais des créations de l'esprit. L'histoire de l'esprit qui a produit de grandes œuvres devient alors le commentaire vivant de ces œuvres et la seule clef pour en pénétrer complétement le sens. La nature du génie de Gœthe, ses allures mystérieuses, en quelque sorte pontificales, et le caractère de son œuvre, tel que je l'ai exposé plus haut, rendaient ici cette clef plus utile, en même temps que la curiosité qui s'attache tout naturellement à la personne et au caractère d'un homme tel que Gœthe faisait désirer ses confidences.

Le même genre d'intérêt fait le prix des conversations publiées par Eckermann. Plus d'une idée exprimée par Gœthe dans l'intimité de ces entretiens, vient éclairer heureusement des parties restées obscures de l'œuvre et de la pensée du poëte. Sans doute on peut douter quelquefois de l'intelligence et de la fidélité apportées par le secrétaire de Gœthe dans la tâche délicate qu'il s'était donnée, en dépit de sa bonne foi et de sa bonne volonté qui ne sont pas contestables. Il y a toutefois des occasions où l'on peut reconnaître son exactitude, c'est quand la clef qu'il donne ouvre en effet quelque chose. Un autre genre de preuves, favorable à la fidélité d'Eckermann, se tire du poids et du titre des pensées qu'il nous donne comme celles de Gœthe. Ce n'est pas de la fausse monnaie usurpant une effigie royale, et M. Délerot n'a pas eu tort de la mettre en circulation chez nous; il nous a rendu, au contraire, un véritable service par sa traduction dont M. Sainte-Beuve a voulu faire la préface. La publication de la correspondance de Gœthe et de Schiller est également utile. L'amitié de ces deux hommes, si diffé-

rents par le génie et qu'une certaine antipathie de nature devait, ce semble, tenir à jamais éloignés l'un de l'autre, mais que la religion de l'art, l'élévation des idées et des caractères, une admiration réciproque et le besoin d'agir en commun sur l'esprit de la littérature allemande avaient rapprochés, cette amitié, touchante et glorieuse, fait le plus grand honneur à tous deux, mais surtout à Gœthe dont la tendre et constante préoccupation à l'endroit de Schiller, apparaît à toutes les pages comme une réponse péremptoire à l'absurde et jalouse accusation d'égoïsme dont les ennemis de ce grand génie ont voulu l'atteindre et le frapper dans sa gloire.

Me voici tout à l'heure au bout de l'espace qui m'est donné et je n'ai fait qu'effleurer le vaste sujet que l'occasion m'a tenté de toucher. Ce qui me console, c'est que, en eussé-je dit beaucoup plus, je n'aurais jamais tout dit. Gœthe est le grand poëte des temps modernes, héritier de toute la culture intellectuelle du passé et tourné vers l'avenir dont il pressent les découvertes, résumant en lui la science et, quoi qu'on en ait dit, les aspirations de son époque. Tout en passant la revue des anciennes formes poétiques, qu'il variait et transformait suivant ses besoins, il créait à la muse un esprit nouveau tout nourri d'expérience et de vastes pensées. Ses derniers regards se fixèrent sur cet Orient où il devinait qu'un monde nouveau, voilé encore de nuages, se levait pour la science et la poésie. Quiconque voudra savoir ce que peut être et devenir encore la poésie dans les époques scientifiques et critiques doit lire et étudier Gœthe.

Quant à la traduction de M. Porchat, je ne suis pas juge de ses défauts et de ses mérites. Tout en constatant qu'elle est faite avec un soin évident, où l'on sent le respect du texte, je dois me borner à remercier, pour ma part, M. Porchat du service qu'il rend à notre littérature. Je lui ferai un reproche cependant, c'est au sujet de la mutilation qu'il s'est permise d'une œuvre de Gœthe dans la traduction du premier *Voyage en Suisse*. Cette mutilation, motivée par un scrupule de morale, me paraît d'autant plus malheureuse qu'elle défigure entièrement et décapite pour ainsi dire la pensée de l'écrivain. En effet, ce premier voyage en Suisse n'est pas un voyage ordinaire où des descriptions et des aventures se succèdent sans autre lien que cette excursion même ; c'est une sorte de composition où l'auteur raconte, à propos de quelques aventures réelles ou feintes, le développement de ses sentiments et de ses idées esthétiques. L'admiration des objets inanimés de la nature d'abord, puis de la beauté humaine dans le jeune homme, et enfin de la beauté féminine comme couronnement d'études, forme les trois degrés de cette initiation artistique. Or, c'est le dernier degré qu'a retranché M. Porchat en supprimant l'aventure de Genève, dans laquelle Gœthe se représente comme ayant pu contempler sans voiles un modèle accompli de beauté. Quand donc MM. les traducteurs comprendront-ils qu'on a le droit de ne pas traduire, mais qu'on ne saurait avoir celui de tronquer une œuvre littéraire, quel qu'en soit l'auteur et sous quelque prétexte que ce soit, à plus forte raison quand l'auteur est de ceux qui, par le génie et la renommée, ont plus que d'autres encore le droit d'être laissés responsables devant le public de leur goût littéraire et de leur morale. Je me hâte de dire que cette faute est la seule de ce

genre qu'on puisse reprocher à M. Porchat, qui partout ailleurs montre le plus profond respect pour le génie souverain qu'il a entrepris de nous faire connaître.

C'est un devoir pour la chronique de saluer d'un mot d'adieu, respectueux et sympathique, nos renommées contemporaines, lorsqu'elles viennent à nous quitter après une vie remplie de travaux et marquée par de brillants ou d'honorables succès. Nous remplissons d'autant plus volontiers ce devoir envers Alfred de Vigny, dont la vie vient de se terminer, que son caractère moral fut à la hauteur de sa réputation littéraire. Depuis l'époque où il cessa de servir son pays dans la carrière des armes, qu'il avait embrassée d'abord, il resta voué exclusivement au culte des lettres, sans autre ambition que de produire avec lenteur et réflexion des œuvres dignes, par l'élévation des idées et la pureté de la forme, de la noble mission du poëte. L'un des chefs autrefois applaudis de la phalange romantique, M. de Vigny gardait depuis quelques années un silence obstiné, peut-être parce que, fidèle à la pure religion de l'art, il dédaignait de se mêler au mouvement contemporain, dont le caractère étourdi et mercantile lui déplaisait. Espérons que ce temps de repos n'aura pas néanmoins été perdu pour sa gloire et pour les lettres françaises. Nous reviendrons sur M. de Vigny lors de la publication de ses œuvres, tant anciennes que posthumes, que prépare M. Ratisbonne à qui, par un codicille, il a légué sa propriété littéraire ; nous essayerons alors de déterminer le caractère particulier de l'auteur de *Chatterton*, parmi les autres figures éminentes de notre littérature contemporaine.

L. DE RONCHAUD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Biografia de Leon de Castro, por el Sr. Dr D. VICENTE DE LA FUENTE, catedrático de la Facultad de Derecho en la universidad Central. Madrid, imprenta y librería de D. Eusebio Aguado. 1860, petit in-4, 80 p.

L'auteur de cet opuscule est un des savants les plus distingués de l'Espagne contemporaine : excellent jurisconsulte et théologien des plus instruits, il professe le droit canonique à la Faculté de Madrid, après avoir rempli la même chaire dans l'Université de Salamanque. M. Vicente de la Fuente est catholique et très-orthodoxe; mais, très-libéral et très-indépendant, il ne reste pas enchaîné à la vieille tradition, et suivant le droit chemin, il ne transige pas avec la vérité. Sa franchise le guide plutôt que l'esprit de secte, comme on peut s'en convaincre en lisant son très-remarquable essai sur l'*Histoire ecclésiastique d'Espagne*, laborieuse compilation, qui se recommande par des qualités aussi rares que solides : recherches de première main, érudition ingénieuse, interprétation originale des faits, jugements motivés, librement exprimés et sans réticence, dans une langue saine, énergique, simple, non dépourvue de souplesse, mais ne sortant jamais du ton de la sincérité.

Outre son savoir en jurisprudence, qui n'est pas médiocre, M. Vicente de la Fuente possède ces connaissances variées et multiples, dont l'ensemble constitue le fonds inépuisable des richesses de l'écrivain. Son édition récente des œuvres complètes de sainte Thérèse, dans la grande collection de l'éditeur Rivadeneya, est un monument et un modèle : les deux volumes considérables de cette édition attirent la curiosité, sans la fatiguer, par un appareil formidable d'introductions, d'arguments et d'annotations, qui forment un véritable commentaire perpétuel aux écrits de la réformatrice des carmélites.

M. Vicente de la Fuente n'ignore rien de ce qui touche à l'histoire générale de l'Église d'Espagne; et de plus, il en connaît toutes les particularités ; de même qu'il est familier avec le passé des universités espagnoles, comme il convient à un savant dont la vie est consacrée à l'enseignement public. C'est M. Vicente de la Fuente qui a fourni au regrettable Gil de Zarate, l'esquisse historique de l'U-

niversité d'Alcala, insérée dans le tome II de l'ouvrage intitulé : *De l'instruction publique en Espagne*[1].

Cet essai, qui annonce une compétence peu commune, inspire le désir de voir l'ingénieux érudit s'engager dans une voie peu explorée jusqu'à présent, et qu'il faut parcourir à toute force, si l'on veut y voir clair dans l'histoire intrinsèque et intime de l'Espagne, à cause de la part considérable qui revient aux vieilles universités dans les opinions, les mœurs et les coutumes de la nation espagnole. L'influence de ces grandes institutions fut immense dans cette période orageuse de transition qui marque la fin du moyen âge et les commencements de l'ère moderne. Les forces vives de résistance qui s'opposèrent alors à l'envahissement de la tyrannie politique et du despotisme théocratique, prenaient leur source dans ces centres d'instruction supérieure, illustrés par les luttes héroïques d'un grand nombre d'hommes de talent et de quelques hommes de génie. Alcala et Salamanque sont comme les deux foyers de cette lumière de l'esprit, qui brilla d'un si vif éclat avant que les ténèbres de l'ignorance eussent envahi toute la Péninsule.

Dès les premières lueurs de la renaissance gréco-latine, ces deux universités rivales rentrèrent dans la voie qu'un homme trop grand pour son siècle, Alphonse le Sage, avait ouverte par l'encouragement et par l'exemple, aux fortes études et à la libre spéculation. Les chaires de ces deux universités, arrachées aux scolastiques, se transformaient en tribunes retentissantes, d'où tombaient sur un auditoire avide de science et de vérité, les enseignements transmis par l'antique civilisation, renforcés de toutes les acquisitions accumulées par le savoir de l'Orient.

La tradition des Arabes et des Juifs était vivante en Espagne, et les langues orientales, à côté du grec et du latin, prospéraient d'autant mieux qu'elles avaient, par une longue pratique, acquis droit de nationalité. De presque tous les hommes célèbres, dont les facultés se développèrent dans les universités espagnoles du XVIe siècle, pour ne pas remonter plus haut, l'histoire et la biographie nous disent qu'ils étaient versés dans la connaissance des trois langues : grecque, latine et hébraïque. Des colléges annexés aux grandes universités portaient la désignation significative de *trilingue* ; et nombre de savants, ou de simples amateurs, joignaient à la connaissance de ces trois langues classiques celle de l'arabe.

A la vérité, l'arabe fut négligé, à partir de l'expulsion définitive des Morisques ; et même, avant cette expulsion, les arabisants devenaient tous les jours plus rares, des lois d'une sévérité barbare interdisant l'usage de la langue sacrée du Koran aux sectateurs insoumis et mal convertis de l'islam. La haine politique ne pardonnait point aux vaincus de Grenade leur résistance tenace ; les vainqueurs haïssaient cordialement et ces mécréants et tout ce qui venait d'eux,

[1] *De la Instruccion publica en España,* por D. Antonio Gil de Zarate, Madrid, 1855, trois volumes in-8.

mœurs, usages et langue. Cisneros, le fougueux cardinal, grande âme, avec des petitesses de moine, Cisneros condamnait au feu dévorant des milliers de manuscrits arabes, et abolissait ainsi des documents précieux pour les connaissances positives et les arts utiles: les mathématiques, l'astronomie, l'alchimie, la pharmacie et la médecine, pour ne rien dire de la philosophie et de la poésie.

Cet homme inflexible dans ses plans et impitoyable dans ses rancunes, oubliait tout le bien qu'avaient su tirer du savoir des Musulmans, deux princes que l'histoire a sévèrement jugés, mais qui rendirent pour leur temps des services essentiels à la civilisation espagnole: Alphonse le Sage et Pierre le Justicier, surnommé le Cruel par ses ennemis. Grâce à la faveur que ces deux rois accordèrent aux savants de tous les pays, sans acception de croyances, l'Espagne avait vu une première renaissance, supérieure, à beaucoup d'égards, à celle du XVI[e] siècle. Malheureusement, après la conquête définitive du territoire, les arguments de la force prévalurent contre les idées, et la loi martiale, trop bien représentée par le tribunal du saint-office, extermina, proscrivit, voua à la destruction tout ce qui était réputé contraire ou seulement inutile à l'orthodoxie religieuse.

L'hébreu résista plus longtemps que l'arabe à la proscription des éléments de la civilisation orientale, et parce que le clergé comptait beaucoup de juifs convertis, et parce que, dans un temps plus favorable à la discussion, les docteurs chrétiens avaient disputé, non sans avantage, avec les docteurs d'Israël, en se servant de cette langue sacrée des Hébreux, indispensable pour l'interprétation des sources de la religion, et qui devait être bientôt proscrite par le fanatisme.

Cisneros lui-même avait encouragé les théologiens à l'étude de la langue hébraïque, en donnant la première Bible polyglotte, très-connue des savants sous les dénominations de Bible cardinale ou d'Alcala, du nom de l'université où fut élaborée cette admirable publication.

Cisneros n'avait point prévu le résultat prochain de cette édition princeps des textes comparés de la Bible: la comparaison des textes invitait à l'examen, à l'étude critique, à l'interprétation savante, qui a pour point de départ les connaissances solides en philologie et en linguistique. L'Université d'Alcala, où florissaient les études bibliques, vit sortir de son enceinte une nuée de docteurs protestants, qui allaient inoculer à l'Espagne les doctrines de la réformation, si le saint-office, usant en temps opportun des remèdes héroïques, n'eût radicalement extirpé l'hérésie. La persécution sanglante eut promptement raison des réformateurs, et bientôt l'étude des textes sacrés dans l'idiome original tomba en défaveur: les hébraïsants considérés comme des hommes dangereux, étaient d'autant plus exposés au péril, que leur savoir les désignait aux traits de l'envie et à la surveillance des censeurs en matière de dogme.

L'ignorance et la mauvaise foi s'associèrent pour réduire à néant une étude sans laquelle les Écritures restent lettres closes à qui veut les interpréter sciemment. On se souvint alors d'un mot de Cisneros, qui rendait à merveille l'opinion qu'on

voulait rétablir. Le cardinal avait écrit en faisant hommage au souverain Pontife de sa Bible polyglotte : « Voici le Christ encore une fois crucifié entre les deux larrons, » entendant par cette allégorie le texte latin de la Vulgate, accompagné de l'original hébreu et de l'interprétation grecque.

La phrase de Cisneros fut entendue au pied de la lettre, et, contre les hébraïsants et les hellénistes, une école se forma en peu de temps, qui soutint que les Juifs, dépositaires des textes sacrés, les avaient altérés en maints endroits, dans le dessein de corrompre les sources du christianisme. Cette école prit consistance, eut un grand crédit, exerça une influence souveraine; elle avait triomphé, dès les premières années du XVIIe siècle, où l'on peut affirmer que les études orientales et plus particulièrement la connaissance de l'hébreu étaient nulles en Espagne.

Cette école de scolastiques et d'obscurantistes n'était forte que de son ignorance; car elle ne semblait pas même se douter de la religion superstitieuse avec laquelle les Juifs ont conservé de tout temps le texte de la loi. Mais, du moins, les partisans de cette opinion absurde auraient dû se rappeler que, moins de deux siècles auparavant, les docteurs chrétiens qui disputaient publiquement avec les rabbins avaient accepté, comme base de leurs disputes, le texte de la loi, conservé dans les synagogues.

Il y eut pourtant une opinion intermédiaire : des théologiens très-savants, sinon très-raisonnables, admirent sans sourciller, l'authenticité et l'infaillibilité de la Vulgate, et, tout en rejetant les originaux hébraïques comme impurs et entachés d'erreurs, ils soutinrent la pureté et l'irréprochable correction de la version des Septante, non sans adopter comme une vérité incontestable l'historiette des soixante-dix interprètes inspirés, historiette rejetée par saint Jérôme, et mise en crédit par saint Augustin, dont le sens critique n'était pas très-solide.

Parmi les docteurs du XVIe siècle qui tenaient pour la Vulgate et l'interprétation des Septante, contre le texte hébraïque, figure au premier rang Léon de Castro, dont M. Vicente de la Fuente a écrit la biographie avec aménité et non sans passion, de façon à rendre intéressantes des recherches d'érudition qui révèlent bien des particularités ignorées, touchant la pédagogie et la vie scolastique des vieilles universités espagnoles. Le biographe a remis en lumière une personnalité dont le temps avait en grande partie effacé la trace; et, bien que le personnage qu'il a rendu à la vie ne se recommande guère par des qualités éminentes, ni par des services mémorables, on s'y attache parce qu'il nous apparaît tel qu'il devait être, tel qu'il était dans son milieu, remuant, bilieux, inquiet, trop content de son propre mérite et pas assez de celui de ses collègues, malheureux en somme, et plus à plaindre qu'à blâmer, malgré quelques actes blâmables qui font peu d'honneur à sa mémoire.

Dans une première étude biographique et littéraire sur fray Luis de Léon, j'ai traité Léon de Castro de méchant homme, et j'ai eu tort, car M. Vicente de la Fuente, qui a étudié à fond le personnage, m'a persuadé que ce que j'avais pris pour de la méchanceté, n'était qu'étroitesse d'esprit, inégalité d'humeur, et atta-

chement opiniâtre aux vieux principes et aux méthodes surannées de la scolastique. En autres termes, Léon de Castro, qui avait beaucoup de savoir et peu d'originalité, était un homme de réaction, qui mettait un zèle ardent, exagéré, à défendre les abus du passé et les erreurs de la tradition. Bon grammairien, habile helléniste, il était né pour les travaux modestes de l'érudition ; mais la théologie le fit dévier, la scolastique le domina, et, malgré ses qualités solides et tout son savoir, il ne put jamais arriver à la réputation de son illustre maître Fernan Nuñez de Valladolid (Pincianus), ni à la notoriété de son propre disciple Francisco Sanchez de Las Brozas (Sanctius, l'auteur de la *Minerva*), qui lui succéda dans sa chaire de grec et de rhétorique, en 1576.

Il est vraiment singulier de voir Léon de Castro servir en quelque sorte d'intermédiaire entre ces deux célèbres humanistes, dont l'enseignement fit tant d'honneur à l'Université de Salamanque. Fernan Nuñez, autrement nommé le *commandeur grec* (*El comendador griego*), à cause de son grade dans la milice de Saint-Jacques et de sa connaissance profonde de la langue grecque, était un grand seigneur qui s'était voué par goût à la culture des lettres anciennes : sa réputation était grande à l'Université d'Alcala ; mais ayant pris, lors de la fameuse guerre des *Comuneros*, le parti des mécontents, il fut, après la défaite des siens, forcé d'abondonner sa chaire, et l'Université de Salamanque lui donna asile, de même que l'Université d'Alcala avait donné l'hospitalité au restaurateur des études en Espagne, le célèbre Antonio de Lebrija, chassé de la chaire qu'il avait fondée à Salamanque, par une révoltante injustice.

Fernan Nuñez prit en grande affection le pauvre Léon de Castro, qui était apparemment un écolier sans ressources (on ne sait rien de sa famille, et la date de sa naissance est incertaine), et le rendit fort savant en grec et en latin. A la mort de Fernan Nuñez, le disciple favori mit en ordre et publia le recueil si connu des proverbes espagnols, que son maître avait préparé pour la publication, et il y mit en langue castillane une préface que M. Vicente de la Fuente reproduit comme une pièce très-curieuse ; elle l'est en effet beaucoup. Léon de Castro s'excuse d'écrire en espagnol, et il a grandement raison de s'excuser ; car il n'est guère possible d'écrire plus mal. Il fait toutefois une remarque excellente pour se justifier : c'est qu'une préface en latin ne convient pas à un ouvrage écrit en langue vulgaire. Quant à lui, il n'écrivit jamais, sauf cette fois, que dans la langue généralement adoptée par les savants.

Il n'entra qu'assez tard dans la carrière littéraire, après avoir obtenu le titre de professeur honoraire, qu'il avait mérité par vingt années de services. Mis en possession de sa chaire, le 28 novembre 1549, il y renonça le 5 juillet 1569. A cette époque, il était en lutte avec la plupart de ses collègues : il faisait partie d'une commission de professeurs chargés de l'examen de la Bible de Vatable ; et naturellement, il se trouvait en désaccord avec les hébraïsants, ceux-ci tenant, non sans raison, pour le texte original des livres sacrés, comme source unique d'interprétation, et lui, au contraire, niant la validité, l'authenticité du texte hébreu, qu'il sacrifiait lestement à la version de la Vulgate et à la traduction des Septante.

Cette circonstance fit éclater les haines qui couvaient depuis longtemps. La discussion s'envenima à tel point que des injures on passa aux menaces. Fray Luis de Léon, professeur d'Écriture sainte et bon orientaliste, se moquait impitoyablement des paradoxes de Léon de Castro. Celui-ci se fâcha, et son adversaire lui ayant promis de faire brûler le commentaire qu'il préparait sur le prophète Isaïe, il menaça de le faire brûler lui-même.

La menace faillit se réaliser. Fray Luis de Léon fut dénoncé au saint-office, avec ses deux savants collègues, Grajal et Martinez; et il passa six années environ dans les cachots de l'Inquisition de Valladolid, plus heureux que ses co-accusés, dont l'un mourut de langueur durant sa captivité, tandis que l'autre traîna jusqu'à la fin de ses jours une vie languissante.

Les pièces du procès intenté par le saint-office à Fray Luis de Léon forment un dossier considérable : nous l'avons entièrement dépouillé, et il nous est démontré maintenant que Léon de Castro déposa contre ses adversaires, de façon à les perdre. Il les accuse carrément d'interpréter les saintes Écritures au sens des rabbins, et de faire peu d'état de l'exposition des Pères de l'Église, en autres termes, il insinue que ces trois théologiens étaient dans les traditions, sinon dans les principes du judaïsme.

Évidemment, Léon de Castro y mettait trop de passion. Fray Luis de Léon devina d'où partaient ces accusations exagérées, et, à force d'énergie, il parvint à éclairer la conscience des juges. Après une détention qui avait duré plus de cinq ans, il fut remis en liberté; et, avant de quitter sa prison, il inscrivit sur le mur ces vers si connus, dans lesquels il se dit victime de l'envie et de la calomnie.

Il faut croire que, malgré sa passion, Léon de Castro était de bonne foi : l'hébreu était pour lui une langue diabolique, un vrai grimoire, et tout ce qui venait des Juifs devait être rejeté. Il croyait d'ailleurs que ses ennemis travaillaient efficacement contre la publication de son commentaire d'Isaïe, où il avait entassé ses meilleurs arguments contre les hébraïsants. Enfin, le confesseur de Philippe II, fray Diego de Chaves, donna le permis d'imprimer, et, allant plus loin que Léon de Castro, il condamna ouvertement et ceux qui prétendaient se servir du texte hébreux, et ceux qui se servaient de la version des Septante.

L'ouvrage parut et ne se vendit pas. L'auteur en fut désespéré, car il comptait sur de beaux bénéfices, et n'avait pas dépensé moins de mille ducats en frais d'impression. Double désappointement : ce livre sur lequel il avait fondé tant d'espérances, ne lui rapportait aucun profit et ne servait en rien à la propagation de son système d'interprétation des Écritures. Ce système, cependant, le préoccupait sans cesse. Il saisit une nouvelle occasion de l'exposer, lorsque parut la grande Bible polyglotte d'Anvers, par les soins de Benito Arias Montano, grand orientaliste et excellent théologien. Mais cette fois le pauvre Léon de Castro ne réussit point dans ses attaques contre ceux qu'il traitait de Juifs. Le célèbre jésuite Mariana, chargé par l'Inquisition de l'examen de la Bible polyglotte,

exalta le mérite rare et la piété profonde d'Arias Montano, et réduisit l'accusateur au silence.

Léon de Castro se vit bientôt dans l'obligation de se défendre à son tour, et il composa une volumineuse apologie de son système, pour calmer, dit-il naïvement, l'animosité de ses ennemis, *dum conor adversarios meos, mihi nescio qua causa offensissimos placare.* Il eut beaucoup de peine à obtenir les licences nécessaires pour l'impression de sa défense; et il mourut au moment où son gros livre venait de paraître (8 octobre 1585), sans avoir joui tranquillement de la prébende qu'il tenait du chapitre de la cathédrale de Valladolid.

Telle fut la vie obscure et agitée de ce savant humaniste, dont M. Vicente de la Fuente a tracé le portrait, non pour le recommander au souvenir; mais parce qu'il est le type de ces hommes de réaction, qui firent une opposition aveugle aux principes de rénovation, propagés par la Renaissance, et qui, par leur persévérance, ramenèrent les universités espagnoles aux ténèbres du moyen âge. Le moment viendra de présenter à nos lecteurs quelques-uns des adversaires les plus célèbres de cette école de réaction ; nous esquisserons quelques physionomies que l'histoire n'a peut-être pas mises assez en relief, et, tout en essayant de ne pas oublier l'exemple donné par M. Vicente de la Fuente, nous ferons usage des particularités très-curieuses par lesquelles sa monographie se recommande à l'attention de ceux qui aiment à connaître la vie intime, les mœurs et les coutumes du personnel des vieilles universités espagnoles.

J. M. Guardia.

Les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans, etc., par A. Audiganne. — Paris, Capelle, 2 vol. in-8.

A-t-on tout dit sur les chemins de fer? Nous sommes assez disposé à le croire. On en a fait l'histoire, décrit la technologie, étudié l'économie, exalté l'immense influence sur la politique, sur la société, sur la production, sur presque toutes les choses en rapport avec l'homme. Toute une légion de savants, d'écrivains, d'hommes d'État, d'ingénieurs, ont contribué à élucider les innombrables questions qui s'y rattachent, et chacun s'est choisi une partie spéciale du domaine commun pour ne défricher ou cultiver que celui-là.

M. Audiganne compte parmi les auteurs les plus distingués qui aient écrit sur les chemins de fer et lui aussi « sut se borner » afin de parvenir à achever ce qu'on pourrait appeler un système d'*économie des chemins de fer*. Écoutons-le. « Qu'à côté de la science technique, relative à la construction des lignes ferrées, et que nos ingénieurs ont élevée si haut, il dût y en avoir une autre, destinée à régler l'usage de ces grands mécanismes, on l'a reconnu de bonne heure. On pressentait même que cette science devait intéresser l'avenir, non-seulement au point de vue financier et industriel, mais encore au point de vue politique et

moral. Toutefois, avant de chercher à en formuler les principes, on avait besoin d'être en possession d'une masse énorme de faits; on avait besoin de pouvoir comparer entre eux des résultats multipliés. Les intérêts si complexes et si graves, visiblement engagés dans la question — intérêts de la fortune privée et de la fortune publique, intérêts de la politique des différents pays, intérêts de la sociabilité moderne tout entière — imposaient une extrême réserve dans l'ordre des généralisations. Des inductions hâtives auraient été exposées à se voir bientôt démenties par l'événement.... »

Il fallait donc attendre. Mais attendre ne veut pas dire rester oisif. L'homme qui se propose de cueillir un fruit à l'époque de sa maturité, s'intéressera aux premiers bourgeons qui l'annonceront; il suivra le développement des feuilles, l'épanouissement des fleurs, et notera jour par jour les progrès de la croissance. C'est ainsi que M. Audiganne paraît s'être préparé pendant des années avant de rédiger son premier volume, et il a mis un intervalle de quatre ans entre celui-ci et le second. Du reste, il fallait du temps à pareille tâche, aussi vaste qu'ardue, comme on le comprendra, lorsque nous aurons donné un aperçu du contenu de ce livre.

La première partie traite de l'époque actuelle. L'auteur remonte naturellement aux origines des chemins de fer; il en étudie les premiers essais à l'étranger, notamment aux États-Unis et en Angleterre et passe ensuite à la France. — Il s'arrête longuement aux discussions que leur établissement a soulevées en France, aux divers systèmes proposés ou appliqués, et suit, période par période, phase par phase leurs progrès, tant dans notre pays que dans les autres États civilisés. La deuxième partie est consacrée à l'étude de l'avenir. On y examine les réformes et perfectionnements, le régime de l'exploitation, l'influence des chemins de fer sur la richesse, et notamment sur l'agriculture, le commerce et l'industrie, sur la politique et sur le côté moral de la sociabilité.

Notre court sommaire est loin de pouvoir donner une idée complète des matières passées en revue dans ces deux volumes. On le fera saisir en disant que l'auteur a voulu montrer d'une part, ce qui est, et de l'autre, ce qui devrait et pourrait être. C'est cette dernière partie que M. Audiganne a eu en vue dans la seconde partie du titre peu heureux, qu'il a cru devoir choisir « dans cent ans! » Toutefois, ce n'est pas sans y avoir réfléchi, que l'auteur s'est exposé à être critiqué avec une certaine apparence de raison. Voici comment il se justifie :

« Ce n'est pas arbitrairement que nous nous reportons à la fin d'une période de cent années, pour y fixer le dernier terme de nos études. Dans un siècle à peu près, doivent expirer les concessions des chemins de fer français et plusieurs grandes concessions de chemins de fer étrangers, il y aura lieu alors à un renouvellement de ces contrats ou à l'adoption d'un nouveau système. Ce terme sera donc un moment solennel dans la destinée des voies ferrées. Sans doute, les questions si graves que soulève l'exploitation au point de vue financier, industriel ou politique, pourront, en attendant, entraîner de profondes modifications dans le système actuellement suivi; elles pourraient même en amener l'abandon, éventualité prévue par les cahiers des charges. La période séculaire n'en reste

pas moins la période normale; dès que les regards se dirigent sur l'avenir, ils s'arrêtent naturellement à cette date encore lointaine, mais précise, qui clôt en quelque sorte le cycle actuel. »

Et plus loin : « Mais, dira-t-on peut-être, n'y a-t-il pas témérité à procéder de cette façon dans un sujet ouvert de toutes parts, comme celui-ci, à l'innovation et à l'imprévu? Entendons-nous : ce serait à coup sûr puéril, en abordant le point de vue indiqué, de prétendre y voir à découvert toutes les conséquences qui doivent suivre. Ce n'est point cette vaine pensée qui nous a paru digne d'attirer les efforts de la science économique. Lorsque nous cherchons à nous rendre compte de la situation des chemins de fer dans cent ans, nous ne voulons qu'aborder l'examen de certaines probabilités, pour en faire sortir quelques indications d'une utilité immédiate. Loin de nous laisser entraîner vers les suppositions chimériques, nous avons soin de rester dans le cercle des présomptions qu'autorise le plus directement une analyse approfondie des éléments actuels.... »

Après avoir lu l'ouvrage on trouvera, qu'en somme, l'auteur donne au delà de sa promesse. Ce n'est pas seulement, et notamment pour l'historique et l'exposition de la situation actuelle, une simple narration de faits, mais une suite de rapprochements et d'appréciations, toujours intéressants, quelquefois remarquables. On sait d'ailleurs que M. Audiganne pratique avec bonheur l'art de rehausser la valeur du fond par l'éclat de la forme, et plus une matière est aride de sa nature, plus cette qualité est précieuse.

MAURICE BLOCK.

Charlotte, par Mme EUGÈNE GARCIN (Euphémie Vauthier). — Paris et Bruxelles. Lacroix, Verboekhoven et Comp.

Ce livre, qui a tout l'attrait du roman, est l'œuvre mûrie et solide qu'on avait le droit d'attendre de l'auteur de *Léonie*. Mme Euphémie Garcin met au service des idées de progrès une poétique imagination, une pensée sérieuse et qui n'est étrangère à aucune des grandes questions de notre temps. Préoccupée de l'anarchie morale qui s'étend de jour en jour, en l'absence d'un système d'éducation rationnelle et largement appliquée, elle s'attache à montrer, en des fictions intéressantes, les effets de la gothique et frivole instruction que reçoit la femme, quand la misère ne la voue pas à l'ignorance complète.

Cette thèse est le fond d'une histoire, qui, tout en *prouvant, narre* avec un charme poétique... Un sûr instinct de la nature, une fine entente des mœurs sociales prêtent un double attrait à cette idylle bretonne, dont le héros est un maître d'école de village, l'héroïne une autre Léonie, — c'est-à-dire, la jeune fille aimante et sérieuse, initiée aux clartés générales de la raison, ouverte aux généreuses aspirations du sentiment moderne.

L'auteur possède bien cette question de l'éducation des femmes : il en sait l'obstacle et l'écueil.

L'écueil, il est dans des prétentions outrées à l'émancipation féminine, dans la méconnaissance des fonctions distinctes, partant de l'enseignement approprié, réservé à la femme. L'obstacle, il est dans l'esprit du moyen âge, dans celui du XVIe siècle, tout au moins, qui préside encore à son instruction. Il s'agit moins toutefois de former des catholiques ou des sectaires de Luther et de Calvin, que des chrétiennes, si l'on veut, mais comprenant pour le faire aimer et pratiquer, un sentiment religieux supérieur qui se dégage de toutes les croyances et que Mme Garcin formule très-nettement. Il faut lire avec réflexion les pages où elle trace le plan d'instruction qu'elle conçoit pour les jeunes filles, à la place des sèches et arides études, sans lien et sans portée, dont on lasse leur mémoire, sans jamais s'adresser à leur raison. Singulier apprentissage pour elle que les dévotions du Sacré-Cœur entre un cours de danse et de piano et le tracé à l'encre bleue des généalogies royales !

L'auteur de *Charlotte* entend autrement cette instruction. Tous les aspects de la nature et de la vie individuelle et sociale, tous les résultats du savoir qui constitueront le catéchisme de l'avenir, entrent dans son programme, développés avec une précision qui n'exclut pas l'enthousiasme. La grande poésie est sœur de la grande doctrine et de la grande morale.

Dans cet « enseignement, à quelque branche qu'il appartînt, tout avait un » sympathique langage, tout palpitait de vie. La nomenclature ne servait qu'à » guider la pensée dans les détails ; les mots ne cachaient point, ils dévoilaient » chacun une idée... *On* nous initiait aux grandes lois de la nature, — à ces lois » dont la puissante harmonie met un lien entre l'astre qui parcourt son orbite » au-dessus de nos têtes, et l'insecte qui rampe à nos pieds... Nous assistions à » l'imposant spectacle de la création ; époque par époque, nous suivions le déve- » loppement, le progrès de la vie... La terre nous fournissait la preuve la plus » éloquente du progrès dans la création. Comme tout s'y trouve harmonisé ! » comme la vie s'y élève peu à peu, du minéral au végétal ; puis, se constituant » de plus en plus complète, depuis le zoophyte jusqu'au mammifère, arrive enfin, » chez l'homme, à son plus haut degré de perfection.

» A partir de ce moment, c'est Lui, le chef, le maître du globe terrestre, que » nous suivions dans sa marche hardie à travers les siècles...... Sauvage d'abord, » ne sortant de sa hutte informe que pour combattre les bêtes, dont les peaux » forment ses premiers vêtements, bientôt il nous apparaissait créant des » groupes, des tribus, bâtissant des hameaux, plus tard des villes, élevant des » palais, et créant enfin ce monde nouveau de la science et des arts, qu'il va » peupler des merveilles de son génie.

» Alors venait la vaste analyse de ces chefs-d'œuvre qui, depuis les Védas jus- » qu'à Moïse, de Moïse à Homère, d'Homère à... Dante..... à Shakspeare .....for- » ment comme la chaîne qui relie toutes les générations entre elles et l'hu- » manité entière à Dieu..... Dans cette étude, quels horizons ouverts à notre pen- » sée ! La traduction des anciens historiens nous servit de guide sur la route du » passé ; et chez tous les peuples dont on nous révélait l'histoire, la vie morale » fut plus profondément étudiée par nous. Cette vie morale, on nous apprit à la

» juger selon le progrès des différentes époques, à l'aide de cette loi immuable » de la justice que chacun porte en soi, comme un flambeau divin..... [1] »

De ces hauteurs philosophiques, Mme Garcin sait redescendre à l'analyse des travers et des vices de la société qu'elle oppose au monde dont Charlotte et son père, l'instituteur Kerguelen, Bernard, le soldat de Jemmapes, et jusqu'à la princesse milanaise Amélia, sont, à titres divers, les représentants.

La scène passe des salons parisiens dans un coin perdu de la Bretagne la plus bretonnante. Un instituteur, qui a pris au sérieux son apostolat démocratique, est en train de régénérer Ermolac; mais dans cette lutte contre les puissances supérieures de la religion et de la propriété, il se voit brisé comme le pot de terre. Appuyé d'un curé fanatique et d'un maire à sa dévotion, le comte de Chamery obtient aisément la destitution d'un de ces « demi-savants, » qui, non contents de « sortir de leur sphère, » sèment autour d'eux « des principes d'insubordination sociale et religieuse. » Les choses se passaient ainsi, quand les terreurs bourgeoises et les rancunes cléricales et féodales, coalisées contre l'avenir, s'accordaient dans le même programme d'abêtissement. L'instituteur ne s'est pas relevé de ces coups partis de la rue de Poitiers, et ce fut aux dépens de l'instruction du peuple que « la société fut sauvée. » Cette triste guerre au progrès est décrite dans *Charlotte* avec une vérité émouvante... Les passions en jeu sont saisies avec un trait vif, plein de charme et souvent de *vis comica*...

« La baronne n'avait pas assez d'exclamations pour la patrie des chouans. Que » de larmes pour les royalistes !... »

« Ah ! disait-elle à mon père, où s'arrêteront enfin les ravages du mal? Les » idées révolutionnaires empestent toutes nos provinces. Vous verrez même vos » chemins de fer, cette invention du diable, venir jusqu'en Bretagne. Que » deviendra alors le respect que le paysan doit au noble? Que deviendra cette » foi qui lui apprend la soumission aux puissants du ciel et de la terre? Maudits » chemins de fer !...

» Et la bonne femme poussait de gros soupirs. Mon père, lui, restait calme et » souriant.

» Sous ces grands chênes, dit-il, en désignant du doigt une forêt, sur la lisière » de laquelle nous passions, habitaient jadis les druides : à eux étaient échus la » science, la richesse, le pouvoir; la foule ignorante, superstitieuse et prosternée, » subissait le joug et périssait victime. Il fallait, n'est-ce pas, à jamais se sou» mettre, à jamais vénérer ces puissants de la terre ?

» — Oh ! monsieur ! s'écria Mme de Chamery ; mais les druides n'étaient pas des » chrétiens.

» — Vous dites vrai, madame; et, aux yeux des druides, les chrétiens ne » furent que ce que vous appelez aujourd'hui des révolutionnaires : ils venaient » bouleverser l'ordre social établi sur l'inégalité...

» — Allez-vous en au diable ! s'écria la baronne exaspérée... [2] »

[1] Pages 90-92.
[2] Pages 254-255.

L'intrigue politique mêle ses péripéties à l'action du roman proprement dit, qui, dans *Charlotte*, a souvent cet instinct des choses intimes, et, si je puis dire, ce flair du détail domestique et de la vie du foyer, qui distinguent le roman anglais féminin. Les misères de la vanité sont peintes à côté de celles de l'ignorance et du dénûment. L'auteur compatit à toutes les souffrances, comme il pénètre par une étude approfondie tous les caractères, toutes les situations mis en contraste. C'est ainsi qu'il oppose à l'union troublée du comte et de la comtesse de Chamery, ces élus du monde, la *mésalliance* de son héroïne avec Kerguelen.

Ils sont heureux, ils sont riches, ils font le bonheur d'une commune. Comment ne pas croire un peu à cette utopie en action, comment ne pas s'associer de cœur à cette finale leçon de fraternité?

ALBERT CASTELNAU.

Dioclétien, dans ses rapports avec les chrétiens. Étude historique, par le docteur THÉODORE BERNHARDT. Bonn, 1862, in-8. (En allemand.)

La mode est aux réhabilitations; c'est un motif pour s'en méfier. Refuser de les prendre en considération, surtout lorsqu'elles se présentent comme le résultat d'une enquête consciencieuse et munies de toutes les pièces justificatives, serait cependant une injustice grave. Le sentiment qui les inspire est du reste fréquemment le respect de l'histoire, l'équité. Que d'intentions et de faits dénaturés par la partialité des contemporains, et demeurés obscurs dans la suite, faute de critique! C'est à ces divers titres, que le travail que nous avons en ce moment sous les yeux, appelle notre sérieuse attention. « Les chrétiens, dit M. Bernhardt, ont couvert de leurs malédictions le nom de Dioclétien; c'est à un chrétien qu'il appartient de travailler à l'en dégager. » Au surplus, l'apologie essayée ici n'est que partielle. Il s'agit, non de justifier la persécution même, mais d'en rechercher les vrais motifs, la cause déterminante. En se déclarant subitement, vers la fin de son règne, l'ennemi acharné du christianisme, Dioclétien ne fit-il, comme on le prétend, que donner un libre cours à des instincts de cruauté longtemps réprimés? ou bien, fut-il, ainsi que le disent d'autres, le docile instrument d'une femme superstitieuse, d'un césar ambitieux et barbare, de rhéteurs, de devins et de prêtres? ou bien enfin, n'aurait-il pas eu des mobiles plus nobles, plus conformes à son caractère et à l'ensemble de sa conduite?

L'histoire est unanime à nous représenter Dioclétien comme un homme remarquable et un grand prince. « Quoiqu'il ne se fût appliqué qu'aux armes, dit Tillemont, il ne laissait pas d'aimer à savoir l'histoire des empereurs. On écrit de lui et de ceux qu'il associa à l'empire, qu'ils avaient grand soin de faire fleurir les sciences et l'éloquence... Il aimait, dit-on, la famille et la gloire de l'État. Il avait l'esprit présent, adroit, et propre à trouver sur-le-champ les moyens de se tirer avec honneur et avec avantage des affaires les plus embarrassantes. Il avait les mouvements violents et impétueux; mais il savait se retenir et se commander.

Ses desseins étaient grands et vastes, toujours néanmoins réglés par la prudence et jamais indiscrets ni téméraires. Il se piquait fort d'une grande finesse d'esprit, et de pénétrer dans les sentiments et dans les pensées des autres, sans se laisser jamais surprendre par eux. Il n'aimait pas les dépenses inutiles, comme celles qu'on faisait alors pour les spectacles... Le bonheur avec lequel il a gouverné l'Empire pendant vingt ans, ne permet pas de douter qu'il n'eût beaucoup de sagesse, d'adresse, de conduite et de prudence. On lui attribue même de la douceur. »

Ce jugement, dont la source n'est pas suspecte, a été pleinement confirmé par les recherches historiques modernes. M. Bernhardt en établit à son tour l'exactitude, et démontre même le peu de solidité de la plupart des restrictions que Tillemont apporte à ses éloges. Il s'ensuit que ni la faiblesse ni la cruauté ne peuvent servir à rendre compte des actes d'un tel prince, et qu'il faut en chercher la raison ailleurs. Dioclétien, tout pénétré de l'antique majesté de l'Empire, semble n'avoir été préoccupé que de lui rendre sa splendeur et sa puissance passées. Pour l'avoir fort, il le voulait un. De plus, sa prospérité lui paraissait inséparablement liée au culte des anciens dieux, dont il était un sincère et fervent adorateur. Ayant triomphé par les armes de tous les ennemis extérieurs, il prétendit donc réduire aussi ceux du dedans. Or, le christianisme était devenu de plus en plus, à ses yeux, et par son principe et par ses propres dissensions intestines mêmes, incompatible avec cette unité à laquelle il s'efforçait d'atteindre, et par suite avec l'existence de l'État. Il crut, dès lors, ne plus devoir tenir compte du décret de tolérance de Gallien ni du grand nombre des dissidents, et ouvrit la persécution, dont le but est indiqué notamment par ces mots d'une inscription qu'il fit graver sur une colonne triomphale : *Nomine christianorum deleto, qui rempublicam evertebant.* « Ainsi, tout démontre que la persécution dont les chrétiens furent victimes, n'était que la dernière conséquence du système de Dioclétien, et qu'il ne saurait être question d'en chercher la cause en dehors de la personne de l'empereur. Elle fait partie intégrante d'une suite de mesures et d'un ensemble de vues, qu'on peut admirer, mais dont il ne faut pas moins proclamer l'erreur, aujourd'hui qu'il est prouvé par l'expérience, que si les formes existantes pouvaient sembler encore pleines de vie à ceux qui se trouvaient placés au milieu des événements, elles avaient en réalité cessé de vivre. »

Telle est la manière de voir que M. Bernhardt développe dans son savant et judicieux écrit ; et il a su la rendre très-vraisemblable.

A. STAP.

Journal de théologie scientifique, publié par A. HILGENFELD. Vᵉ année (1862), 4ᵉ cahier. (En allemand.)

KONRAD FURRER, *Rudolf Collin. Portrait tiré de l'histoire de la Réforme en Suisse.* — A. HILGENFELD, *le gnosticisme et les Philosophumena, et les derniers travaux sur ce sujet de W. Moeller et R. A. Lipsius.* Plusieurs critiques, Baur, Uhlhorn, Mœl-

ler, s'appuyant sur le livre des *Philosophumena* découvert il y a quelques années, ont soutenu, dans ces derniers temps, que le gnosticisme était essentiellement un monisme naturaliste, et qu'il sortait de la philosophie grecque. M. Hilgenfeld pense au contraire que les sources antérieuremeut connues sont les plus sûres, et qu'il faut admettre, d'après elles, que les véritables caractères du gnosticisme proprement dit sont le dualisme et l'émanatisme, et qu'il a ses racines dans l'Orient. Le présent article a pour but de défendre et de confirmer cette dernière opinion. A. S.

L'Année géographique, revue annuelle des voyages de terre et de mer, ainsi que des explorations, missions, relations et publications diverses, relatives aux sciences géographiques et ethnographiques, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN. Première année; Paris, Hachette, 1863, in-12.

La géographie a été autrefois fort cultivée en France. Depuis la fin du siècle dernier, les préoccupations politiques l'avaient bannie, ou du moins, si quelques savants continuaient à la cultiver dans leur isolement, ils n'avaient plus de public. Le mouvement avait passé en Angleterre, en Allemagne surtout, où l'érudition vorace s'attaque à toutes choses. Mais décidément, après une longue absence, la géographie rentre chez nous, ses publications refleurissent, et notre ignorance à cet égard cessera bientôt d'être, pour la malice de nos voisins d'outre-Rhin, le trait caractéristique de notre nationalité. Nous constations dernièrement ici même le succès du *Tour du monde;* aujourd'hui, nous avons à signaler une publication qui le complète en présentant les résultats de la science sous une forme à la fois plus sévère et plus concentrée.

L'*Année géographique*, de laquelle notre savant collaborateur, M. Vivien de Saint-Martin publie le premier volume, a pour but, comme l'*Année scientifique* de M. Louis Figuier, l'*Année littéraire* de M. Vapereau et l'*Année historique* de M. Zeller, de réunir tous les faits advenus pendant cet intervalle, c'est-à-dire par le temps d'activité qui court, presque autant d'événements qu'on en comptait autrefois pour un demi-siècle. D'ailleurs, quand on parle des faits de l'année, on n'entend pas, au sens étroit, se borner aux voyages accomplis pendant l'an 1862, on s'étend à tous ceux dont les relations sont venues pendant cet espace de temps à la connaissance du public. Les renseignements et les travaux sont passés en revue, pays par pays, et il en résulte un coup d'œil d'ensemble des plus curieux sur la période d'activité désintéressée où nous sommes; car, en y regardant de près, on s'aperçoit que notre époque, si volontiers dénigrée, n'a pas d'égale dans l'histoire pour l'énergie productrice, le dévouement à la science et le peu de souci de l'utilité directe et pratique. Les plus beaux voyages de notre temps n'ont eu aucun mobile intéressé. L'Angleterre, que les idées reçues accusent de tant d'égoïsme mercantile, a dépensé des millions et la vie de ses meilleurs marins depuis quarante ans, pour résoudre le problème géographique des régions arctiques, et elle s'y est généreusement obstinée longtemps après s'être convaincue qu'aucun avantage immédiat n'en pourrait résulter. Mais quoi!

l'homme, si visiblement mis dans ce monde pour l'exploiter, sent bien qu'il doit le connaître à fond; pour se servir de la nature, il faut qu'il en sache tous les secrets.

Rien de plus curieux, rien qui exalte plus l'esprit, pour peu qu'on y apporte un peu de réflexion, que de suivre, chapitre par chapitre, ces récits où M. Vivien de Saint-Martin nous montre les lacunes de la connaissance du globe diminuant chaque jour, et l'homme, j'entends l'homme civilisé, prenant possession de tout son domaine, en attendant qu'il le peuple et l'exploite. La géographie occupe le premier degré dans l'initiation qui conduit aux sciences historiques et politiques. Profitons donc de l'occasion de nous instruire qui nous est offerte, quand un savant tel que M. Vivien de Saint-Martin veut bien consacrer une partie de son temps à la diffusion de la science, et résume pour nous, en quelques pages accessibles, des notions éparses que beaucoup de temps et de frais nous permettraient à peine d'acquérir.

F. BAUDRY.

Garin le Loherain, chanson de geste, composée au XIIe siècle, par JEAN DE FLAGY, mise en nouveau langage, par A. PAULIN PARIS, membre de l'Institut, professeur de langue et littérature du moyen âge au Collége de France. Paris, Collection Hetzel, un vol. in-12.

Si aisé qu'il soit pour un Français de nos jours d'apprendre la langue d'oil, ce petit obstacle est rarement franchi. Le public recule devant les vieux textes, et leur langage lui est plus étranger que le latin et le grec. Il est vrai que les érudits n'ont pas fait grand'chose pour l'attirer : ils n'ont su mettre entre ses mains ni une grammaire élémentaire, ni un bon glossaire usuel. C'est pourquoi il faut bien reconnaître, à notre honte, l'utilité d'un travail comme celui de M. Paulin Paris, pour ouvrir au public lettré l'accès de notre vieille littérature.

En tout cas, cette traduction n'est pas faite pour les philologues, mais pour les gens du monde, à qui les formes de la langue d'oil importent peu, et qui ne perdront guère à n'y pas retrouver le rhythme et l'harmonie des vers, à peine existants dans ce genre de poésie. Il leur reste à s'intéresser à la composition, aux événements, au caractère des personnages. Tout cela, il est vrai, est parfois assez faible, les chansons de geste, écrites par des trouvères pour la récréation des châteaux, ressemblent plus souvent à des feuilletons d'Alexandre Dumas qu'à l'*Iliade* ou à l'*Énéide*. Cependant, *Garin le Loherain* et plusieurs autres font une heureuse exception. Sans échapper tout à fait à la monotonie du genre, il offre quelque variété et brille surtout par une couleur extraordinaire et par un grand sérieux patriotique. Ces guerres sans fin et sans but, cette paix toujours conclue et toujours rompue par la fatalité, ou pour appeler les choses de leur vrai et simple nom, par les passions grossières et aveugles des contendants, ces péripéties grandioses et tristes font songer à Troie, à Thèbes, au destin antique; on en goûte l'écho dans cette œuvre du moyen âge, et l'on apprécie les éléments nouveaux qu'y introduisent l'honneur germanique et la mélancolie chrétienne. On s'intéresse aux détails des mœurs, qui ne sont pas assurément celles des temps carlovingiens, lorsque le monde attendant sa fin se laissait périr sous

l'anarchie et ne résistait pas même à quelques pirates barbares; mais les mœurs d'après l'an mille, lorsque le monde rassuré se reprit à vivre, et qu'on vit la brillante et turbulente société féodale prendre son essor. C'est cette société, leur contemporaine, que peignent les chansons de geste et qu'elles mêlent avec les souvenirs du passé, des invasions des Sarrasins et des Northmans, et des oppositions de races sur le même sol, plus funestes encore. Par ce côté, la littérature originale de nos chansons de geste, — les plus anciennes du moins, — l'emporte sur les grandes imitations italiennes des xve et xvie siècles, qui, à tous les autres égards, l'ont fait justement oublier. Les Italiens, étrangers à cette tradition et les moins chevaleresques des hommes, ont tourné toutes ces aventures en railleries légères et charmantes; mais ces plaisanteries sont d'un degré esthétique au-dessous de la conviction sérieuse de leurs modèles.

Jusqu'à quel point l'histoire est-elle au fond des chansons de geste? Pour celles qui précèdent l'introduction des chansons d'aventures, qui gâtèrent tout, il est probable qu'elles reposent sur des traditions historiques plus ou moins agrandies et défigurées. *Garin le Loherain* est dans ce cas. Étranger au souvenir des combats avec les Sarrasins, les Northmans, les Hongrois, les Saxons, etc., qui font le centre du cycle carlovingien, il représente exclusivement l'opposition qui éclata entre les races réunies dans le grand Empire, et roule d'un bout à l'autre sur la lutte entre les Lorrains loyaux et les traîtres Bordelais. Dans ces derniers, M. Paulin Paris voit les représentants des anciens souverains de l'Aquitaine, les Hunaud, les Loup, les Waifre, déshérités par les Carlovingiens. Les Bordelais ont aussi des ramifications dans le Nord, où règne le puissant Fromont de Lens; M. Paulin Paris reconnaît encore de ce côté l'inimitié persistante entre les Flamands wallons et tudesques. Nous permettra-t-il de généraliser davantage et de croire que l'idée mère du *Garin* pourrait bien être dans l'opposition irréconciliable entre l'Orient et l'Occident de l'empire carlovingien? La plupart des poëmes, issus de l'Occident, de la Normandie, de l'Ile-de-France, de la Picardie, déshonorent l'Orient tout entier dans la personne de Ganelon de Mayence. Le *Garin* ne serait-il pas la réponse à cette insulte, la protestation de la Lotharingie, taxant à son tour de fourberie les héros de l'Ouest, entre autres Aymon de Bordeaux, le père de Renaud de Montauban, cette fleur des chevaliers? Ce serait la bataille de Fontanet continuée par la tradition poétique.

Quelque opinion qu'on ait sur cette question, tous ceux qui auront lu la traduction de M. Paulin Paris se réuniront dans un même avis pour féliciter l'éminent professeur d'une œuvre si littéraire et si parfaitement réussie. Réduisant les longueurs épiques à des proportions discrètes et donnant à sa phrase une variété de tours que la poésie ne connut jamais au moyen âge, il est cependant parvenu à conserver aussi fidèlement que possible la couleur de l'original, en même temps élégante et naïve, seigneuriale et rustique. Je ne sais si je suis abusé par le goût que j'ai pour ces vieux poëmes et par mon désir de les voir rentrer dans le courant, mais il me semble qu'à défaut des originaux, qui d'ici à longtemps ne seront accessibles qu'aux érudits, cette traduction enrichit à la fois notre langue et notre littérature actuelle.

F. Baudry.

COURRIER D'ALLEMAGNE

Il était à prévoir que l'agitation unitaire qui s'est emparée des esprits d'outre-Rhin ne s'arrêterait pas, interdite et muette, au seuil de l'Église ; qu'elle le franchirait d'un pas déterminé et porterait sur le terrain religieux la réforme qu'elle poursuit dans le domaine politique. C'est le propre de l'Allemagne, de la vieille terre du libre penser, que le moindre bruit du dehors éveille aussitôt des échos au fond du sanctuaire. Le sentiment religieux, — et j'emploie le mot dans son acception la plus large, — y ayant jeté plus qu'ailleurs de profondes racines, il s'ensuit que les croyances éprouvent le contre-coup de tous les mouvements sérieux qui se produisent dans la politique, les sciences et les lettres, car chacun se sent sollicité intérieurement à mettre la nouveauté qu'il a adoptée, en rapport avec sa foi religieuse, et réciproquement sa foi avec l'idée qui le domine. C'est ainsi que l'Église allemande, dans sa marche à travers le temps, épure son enseignement et le rapproche des progrès de l'esprit humain. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'au milieu des aspirations du jour, il se soit rencontré des hommes, tout à la fois patriotes et croyants, qui se sont proposé de mettre l'organisation intérieure de l'Église protestante en parfaite concordance avec la forme nouvelle à donner à l'État, qui dans un État unifié demandent une Église unifiée.

Cent personnes environ, tant laïques que religieuses, se sont réunies à Francfort dans le but de jeter les bases d'une ligue, pour la constitution d'une Église nationale. Comme de juste, c'étaient les petits États, qui souffrent le plus du morcellement de la nation, qui ont montré le plus d'empressement à se faire représenter à cette réunion préparatoire. Je citerai entre autres parmi les assistants, MM. Schenkel, Bluntschli, Rau, Rothe et Hitzig, professeurs à l'Université d'Heidelberg ; M. Ewald, professeur à l'Université de Gœttingue ; le comte de Bennigsen, ancien ministre, et le docteur Schlœger, de Hanovre, le pasteur Baurschmidt, de Lüchow, le professeur Baumgarten, de Rostock, le conseiller consistorial Schwartz, et le prédicateur de la cour Schweitzer, de Gotha ; le professeur Stoy, d'Iéna, le conseiller Thudicum, de Büdingen, le pasteur Linss, de la Hesse rhénane, le docteur Frédéric Œtker, de Kassel, et M. Bartelmann, d'Oldenbourg. Si vous ajoutez à ces noms celui de M. Hœusser, professeur à l'Université d'Heidelberg, qui s'est excusé de n'avoir pu prendre part aux travaux de l'Assemblée, vous aurez la liste complète des notabilités libérales au sein du protestantisme allemand, à l'exception toutefois de la Prusse, que certaines difficultés fâcheuses survenues à la dernière heure, avaient empêchée d'être représentée. Nul doute que la présence à Francfort de MM. Sydow, Eltester et du comte Schwerin, de personnages aussi généralement estimés, n'eût aidé à faciliter les progrès de l'entreprise naissante.

La réunion a été ouverte par un discours du pasteur Zittel, d'Heidelberg, au nom de ceux qui en avaient pris l'initiative, c'est-à-dire au nom du Comité permanent des Conférences religieuses de Durlach. Après avoir amené le triomphe de la liberté religieuse dans le grand-duché de Bade, le Comité se propose d'annexer à sa conquête l'Allemagne entière. Le dogme est hors de cause. Il s'agit de rendre à la communauté des fidèles le droit d'élire le pasteur, de l'émanciper de la tutelle de l'État et de l'affranchir du joug des Consistoires. Puis, par la réforme intérieure des églises des petits États, on compte préparer les voies à une constitution d'une grande Église nationale, dont l'avénement est forcément remis au lendemain du jour d'inauguration de la réforme politique.

Après plusieurs heures de débats approfondis, l'Assemblée a adopté les résolutions suivantes :

« Il se constitue parmi les protestants allemands qui aspirent à une transformation libérale de l'Église évangélique, en rapport avec l'ensemble du développement de la civilisation, une association sur les bases du christianisme évangélique. Cette ligue se propose :

« 1° D'asseoir l'Église évangélique sur le principe de la liberté de la paroisse, et de préparer les voies à une union générale de toutes les églises particulières ;

» 2° De défendre les droits, l'honneur, la liberté et l'indépendance du protestantisme allemand et d'attaquer toute hiérarchie antiprotestante au sein des diverses églises ;

» 3° D'encourager et de développer les entreprises et les ouvrages qui seraient de nature à augmenter la force et le bien-être moral du peuple allemand. »

Tel est le programme de la nouvelle ligue protestante qui vient de se constituer à Francfort. A côté du *Gustaw-Adolph-Verein*, dont l'esprit est conservateur, et de l'*Evangelischen-Kirchentag*, qui est réactionnaire, elle personnifiera le libéralisme au sein du protestantisme allemand. Ses efforts n'aboutiraient-ils qu'à provoquer partout une réforme intérieure de l'Église, semblable à celle qui a triomphé dans le grand-duché de Bade, qu'à détruire la mésalliance périlleuse de l'Église et de l'État, qu'à mettre un terme aux adulations monstrueuses du clergé, aux heures de révolution et de contre-révolution, qu'il y aurait lieu de se féliciter hautement de sa naissance.

Pourquoi les libéraux allemands se refuseraient-ils à s'emparer d'un levier puissant, le sentiment religieux, dont leurs adversaires ont fait un si scandaleux abus? Dans la lutte des partis, il ne faut dédaigner aucune arme et ne reculer devant ancun moyen d'arriver au but qu'on se propose d'atteindre. C'est chez certains esprits le signe d'une cécité déplorable et d'une pitoyable faiblesse que la méconnaissance de cette nécessité. En vérité, quand on professe de pareils scrupules on ferait mieux d'abandonner à des hommes moins timorés le soin d'assurer la fortune d'un parti.

Il résulte de ce que je viens de dire que le *Protestantentag*, fondé à Francfort, sera une précieuse annexe du *National-Verein*. Ce dernier a tenu ses assises annuelles, le 16 octobre, à Leipzig. Jamais, depuis sa fondation, le concours des assistants n'avait été aussi grand. Plus de sept cents membres et près d'un mil-

lier de spectateurs étaient réunis dans la grande salle de l'Odéon. Le fauteuil a été occupé par M. de Bennigsen, président de la Ligue. Dans son allocution, il a recommandé au parti national l'union, qui seule lui donnera la force de vaincre l'égoïsme dynastique, le plus terrible obstacle à l'unité de la patrie. C'est là une grave parole et qui mérite d'être relevée en passant. M. de Bennigsen n'est pas un orateur spontané, un improvisateur à la recherche d'effets de tribune. C'est un homme d'État dont chaque parole demande à être pesée avec soin, car elle n'a été prononcée qu'après mûre réflexion. Reprenons ces discours un à un, dans l'ordre où ils ont été prononcés, et vous aurez un tableau fidèle des progrès qui ont été accomplis dans les esprits, par le *National-Verein*, depuis sa naissance jusqu'à cette heure.

Une seule question était à l'ordre du jour : c'était celle de l'unité germanique. L'Assemblée a été appelée à se prononcer sur les deux projets de réforme fédérale, proposés par l'Autriche et la Prusse. A une immense majorité elle a repoussé l'un et l'autre, et recommandé à la nation de continuer à réclamer le rétablissement de la Constitution de 1849. Une proposition des délégués de Francfort, dirigée contre une prétendue hégémonie prussienne, n'a rallié qu'un petit nombre de voix. L'hégémonie prussienne ne saurait être mise en question, puisque le *National-Verein* ne l'a jamais admise; et, quant à vouloir enrayer l'initiative du peuple prussien, ce serait un acte de folie insigne. Par contre, l'Assemblée entière s'est associée à un vote de remercîments au grand-duc de Bade, pour sa conduite patriotique au Congrès des souverains.

La plupart des membres du *National-Verein* ont prolongé leur séjour à Leipzig, afin d'assister à la fête commémorative de la bataille des Nations. Cette fête était plutôt dirigée contre les princes allemands que contre nous. Elle devait leur rappeler les promesses libérales faites par leurs pères, il y a cinquante ans, et qui attendent encore leur réalisation.

Le *Siècle*, le moniteur du chauvinisme, a protesté vivement contre cette fête populaire; il a cru y voir une manifestation blessante pour la France, mais l'événement a prouvé que cette fois encore cette estimable feuille a été égarée par un patriotisme trop ombrageux. Quand un peuple fête une victoire, ce n'est pas le fait d'avoir vaincu qu'il célèbre, mais les résultats qu'il en a tirés. Or, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, la bataille de Leipzig est le point de départ d'une ère nouvelle dans la vie du peuple allemand; elle a été le berceau sanglant d'une renaissance nationale. Il est vrai qu'à ce compte nous ne serions guère en droit de célébrer les nôtres. Je suis même à me demander souvent comment il se fait que les Français n'aient point encore renoncé à la carrière militaire qui n'a été pour eux qu'un métier des plus onéreux. Nos victoires ne sont pas seulement gravées sur l'arc de triomphe de l'Étoile et inscrites dans les annales de l'histoire, elles sont aussi énumérées tout au long dans le grand livre de la dette publique. Que me parlez-vous d'anniversaires! Nous aussi nous avons les nôtres; ce sont les jours d'échéance de l'impôt, quand tout bon Français, la bourse à la main, se présente chez le percepteur pour acquitter sa quote-part de gloire nationale.

E. Seinguerlet.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

---

24 octobre 1863.

Mon cher Directeur,

Quand la vie publique n'est plus à Londres, on la retrouve dans les comtés; nous sommes à l'époque où tous les membres du Parlement sont dans leurs terres : ils rencontrent leurs tenanciers dans les comices agricoles et leurs constituants dans ces meetings où ils ont tous les ans l'excellente habitude de rendre un compte sommaire de la session parlementaire et d'exposer leurs vues sur la politique intérieure et extérieure. Ces réunions se ressemblent toutes : *Ab uno disce omnes*. Nous voici dans une des petites villes où se réunit un comice agricole. Je vous conduirai d'abord dans le pré où une exposition agricole attire tous les fermiers et propriétaires du pays; je vous ferai admirer les moutons Cotswold ou Leicester, les vaches à courtes cornes, les génisses déjà énormes à dix-huit mois, les lourds chevaux de labour, les porcs qui ne peuvent plus se porter et qui respirent avec effort sur la paille où ils sont étendus. Nous nous arrêterons, s'il vous plaît, devant les échantillons de betteraves, de turneps, qui ont été primés; pénétrons dans ce groupe et écoutons un moment la discussion entre ce gros fermier, bâti comme un Hercule, avec ses favoris roux, ses gros yeux à fleur de tête et sa voix retentissante et ce gentleman maigre, à l'air maladif, l'un des représentants du comté au Parlement. Plus loin nous rencontrons le lord-lieutenant du comté, examinant une nouvelle charrue à vapeur : voilà un département des expositions agricoles où j'aime toujours à m'arrêter. J'aime à regarder ces esclaves de fer qui doivent partout un jour prendre la place des esclaves en chair et en os. Leur emploi en Angleterre devient de plus en plus général et plus varié : j'ai vu récemment fonctionner des charrues à vapeur, qui marchaient avec une vitesse de cinq milles à l'heure : que nous sommes loin de l'*aratrum* de Virgile !

Pendant que les agriculteurs s'occupent de leur art, la population se presse sur les bords de la rivière; femmes, enfants, vont voir les régates. Les minces bateaux fendent l'eau avec une rapidité inouïe; les rameurs aux vestes de laine

blanche, rouge ou bleue, se disputent quelques prix. Comme il faut que le comique ait toujours sa place en toute chose, on s'amuse surtout des *tub-races*; quelques malheureux sont dans des espèces de tonneaux ouverts et se dirigent du mieux qu'ils peuvent; leur frêle support perd de temps à autre l'équilibre et se retourne; on les voit alors nager en essayant de vider leurs *tubs* et de s'y remettre. Leurs efforts infructueux excitent l'hilarité de l'assemblée; mais l'hilarité se change en pitié, quand on voit ces malheureux revenir sur les bords, tout grelottants sous le vent d'automne, et remettre de misérables habits qui ne peuvent les protéger contre le froid.

Mais passons ! et rendons-nous dans la salle du banquet qui doit réunir tous les membres du comice. Sur une estrade plus élevée, au fond de la salle, prennent place les représentants de l'aristocratie du Comté, lord A..., sir B., C., etc. Autour d'eux se groupent les membres du Parlement, les clergymen, qui dans toutes les réunions publiques occupent une place très-distinguée ; puis, le long des tables se groupent les propriétaires, les gros tenanciers, les petits fermiers. Le sentiment hiérarchique est si puissant, si enraciné dans ce pays, que tout ce triage se fait comme de lui-même. Chacun est si pénétré de ce qui lui est dû, qu'il est tout disposé à accorder ce qui leur est dû à ceux qu'il considère comme ses supérieurs.

Le repas commence : les tables sont jonchées de grosses pièces de viande, de poulets froids, de langues fumées et de jambons : la bière et le sheery remplissent tous les verres, et l'on voit plus d'une figure enluminée quand on arrive au moment solennel des *toasts*. On commence par les toasts dits *loyaux*, c'est-à-dire par « la reine, » — la famille royale, — l'Église, — l'armée, — la marine, — auxquelles on ajoute toujours aujourd'hui les volontaires, — la Chambre des lords, — la Chambre des communes. Après quoi viennent des toasts divers. Le *toast of the day*, qui parmi ces derniers est le principal, et celui qui a trait à l'objet particulier du meeting et doit toujours être prononcé par le président. Comme il se trouve toujours quelqu'un pour répondre à chaque toast, on a la chance d'entendre une quinzaine de discours pendant le dessert. Dire qu'ils sont tous des modèles d'éloquence oratoire, serait assurément une exagération : il en est même beaucoup qui réussissent mieux par le côté comique que par aucune autre qualité. Il faut cependant reconnaître que la plupart des hommes publics de l'Angleterre ont une telle habitude de la parole, qu'ils peuvent faire un discours tel quel sans préparation, sans rester court, sans être trop ennuyeux. Il y a toutefois dans la plupart de ces speechs une banalité, une médiocrité, un laisser-aller traînant et confus, qui mettent souvent la patience des auditeurs à l'épreuve : mais, dans ces moments de langueur, il reste la diversion du sheery et l'on voit à la couleur des visages que beaucoup ne se font pas faute d'y recourir.

Dans les réunions agricoles de cette année, on a surtout discuté deux questions: celle des cottages ou habitations des ouvriers de campagne, et celle des charrues à vapeur. Il faut l'avouer, dans beaucoup de parties de l'Angleterre, les chaumières, outre qu'elles sont dans un état de délabrement honteux, ne fournissent qu'une place insuffisante à leurs habitants; il n'y a souvent qu'une chambre pour loger une famille, homme, femme, enfants des deux sexes et de tout âge. Les cottages appartiennent aux propriétaires du sol et sont loués par eux: les salaires des ouvriers de campagne ne leur permettent pas de donner un loyer élevé: aussi la question de l'amélioration des cottages se lie-t-elle de près à celle de l'élévation des salaires, et celle-ci est également liée de très-près à l'emploi des machines agricoles à vapeur. Il est aujourd'hui démontré par l'expérience, que l'emploi de ces nouveaux engins, loin de diminuer le nombre des bras, contribue plutôt à l'augmenter; seulement le fermier, au lieu d'ouvriers sans intelligence, véritables serfs de la glèbe, a besoin maintenant d'ouvriers instruits, intelligents, capables de diriger, de réparer des machines ingénieuses; et de semblables ouvriers ne se contentent pas du modique salaire que recevaient leurs prédécesseurs. Emploi de la vapeur dans les travaux des champs, élévation des salaires, amélioration générale dans la condition des populations rurales, tous ces progrès doivent marcher et marchent nécessairement de front.

On parle quelquefois politique dans les réunions agricoles; mais dans les réunions d'électeurs convoquées par les membres du Parlement, toutes les questions politiques du jour sont traitées. Il est à peine nécessaire de dire que le sujet ordinaire des discours qui y sont prononcés, a été, cette année, la guerre d'Amérique. Dans les questions de politique intérieure, rien ne divise en ce moment profondément les partis, les conservateurs comme les whigs sont contents de lord Palmerston, et le vigoureux vieillard, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année, a toute chance de garder le ministère, tant que ses mains auront la force de tenir les rênes du pouvoir. En ce qui est de la politique extérieure, de quoi peut-on parler aux lecteurs? Après quelques mots sur la Pologne, après avoir répandu quelques larmes sur son sort et déclaré que le pays ne pouvait cependant sortir l'épée du fourreau en faveur de la malheureuse victime, on se hâte d'arriver aux affaires d'Amérique. On n'épargne ni les critiques, ni les prédictions sinistres à la République, aujourd'hui déchirée par la guerre civile. On peut trouver toutes les nuances de l'hostilité dans les discours prononcés cette année sur ce sujet, depuis l'hostilité prudente et polie, jusqu'à l'hostilité ardente, amère, injurieuse, menaçante; mais, nulle part, je dois l'avouer à regret, on ne rencontre l'expression d'une véritable et franche sympathie.

Parmi ces discours, le plus remarqué et le plus remarquable assurément a été celui que lord Russell a prononcé à Blairgowrie, en Écosse. Pourquoi le noble

lord choisit-il, pour parler au monde, un piédestal dans cette bourgade inconnue et isolée? Est-ce parce qu'il venait de lire le grand discours de M. Charles Sumner sur les rapports diplomatiques de l'Angleterre et des États-Unis? Il est certain que son discours est une réponse à M. Sumner; bien qu'il prétende n'avoir pas lu ce dernier tout en entier, on voit bien qu'il a été piqué au vif par les reproches que lui adressait l'éloquent sénateur de Boston : il a bondi sous les traits que lui lançait une main sûre à travers l'Atlantique, et les fermiers de Blairgowrie l'ont entendu, sans doute avec quelque étonnement, déclarer que la majorité du peuple anglais était plus sympathique aux fédéraux qu'aux confédérés; ils ont entendu lord Russell défendre sa politique de neutralité, et justifier la saisie, alors toute récente, des navires construits à Liverpool pour le compte du gouvernement confédéré.

Sur cette grave question de droit international, l'opinion s'est enfin et définitivement fixée, après d'assez longues incertitudes. Voici le terrain où se sont placés les partisans de la saisie : les neutres peuvent fournir aux belligérants tous les *matériaux* de la guerre, canons, poudres, fusils, souliers, draps, même des hommes; mais ils ne peuvent lui fournir des *instruments de guerre*, tout prêts à entrer en action. Que tels ou tels hommes quittent l'Angleterre et aillent aux États-Unis, rien ne peut les en empêcher; qu'arrivés de l'autre côté de l'Atlantique, on les habille, les enrégimente, notre responsabilité n'a rien à en souffrir : mais nous ne permettrions pas à des régiments irlandais, organisés en Angleterre, d'aller au secours d'une des deux sections belligérantes. Il en est de même pour les navires; chacun peut, à ses risques et périls, chercher à forcer le blocus en portant dans le Sud des canons, du fer, des ancres, des cordages ; des marins anglais peuvent individuellement prendre le chemin de Charleston ou de Savannah; mais nous ne pouvons laisser des navires de guerre sortir de nos ports, tout prêts à attaquer sur les mers la marine fédérale. L'Angleterre ne doit pas être un arsenal de guerre des belligérants : le Sud comme le Nord peuvent tout nous demander, sauf une armée et une flotte de guerre; car en exportant le reste, nous courons les chances du blocus; nous ne sommes que commerçants; en donnant soit une armée, soit une flotte, nous sortirions des limites de la neutralité, nous deviendrions de fait les alliés d'un des belligérants.

Voilà la thèse que soutient aujourd'hui le *Times*, et qui a été développée récemment en public par sir Roundell Palmer, l'un des légistes les plus distingués du ministère actuel. Sauf quelques torys passionnés, cette thèse a aujourd'hui conquis tous les suffrages, et il ne me paraît pas probable que les deux navires récemment saisis prennent jamais rang dans la marine confédérée, et renouvellent les tristes exploits de l'*Alabama*. Cela n'empêche pas que le capitaine de ce dernier navire, Semmer, vienne de recevoir de véritables ovations dans la colonie anglaise du Cap. Les fonctionnaires mêmes du gou-

vernement colonial paraissent n'avoir pas échappé à ce délire : la réception faite à l'*Alabama* à la Jamaïque et au Cap, le banquet donné jadis à M. Mason par le lord-maire de la Cité de Londres, aideront plus d'un Anglais à comprendre pourquoi la ville de New-York donne en ce moment des fêtes à l'amiral d'une flotte russe. « Qnand un jeune homme, disait familièrement ces jours derniers M. Henri Beecher, se croit négligé de celle à laquelle il voudrait plaire, il se montre plus aimable et attentif que de coutume auprès de quelqu'une de ses amies. » Il faut avoir beaucoup d'innocence pour ne pas connaître cette petite guerre de l'amour-propre et de la coquetterie ; mais, d'une nation à l'autre, ce jeu peut quelquefois devenir bien dangereux. Ce M. Beecher, dont je parle, est le frère du célèbre auteur de l'*Oncle Tom*, c'est un des ministres protestants les plus éloquents et les plus populaires de l'Amérique du nord. Il est venu en Angleterre pour convertir ce pays à la cause du Nord ; il a parlé à Manchester, à Liverpool dans des meetings orageux, entre les applaudissements de ses amis, et les huées des amis des confédérés. A Londres, il a rencontré moins d'opposition : il y a quelques jours, une foule immense remplissait pour l'entendre Exeter-Hall, ce temple célèbre de toutes les causes révolutionnaires et de la ferveur protestante. Faire l'histoire d'Exeter-Hall, ce serait raconter toutes les luttes modernes. M. Beecher a obtenu un grand succès ; il est arrivé à travers une foule immense qui remplissait le Strand, sur les épaules de quelques policemen, et a plaidé sa cause avec esprit, avec une éloquence familière, quelquefois un peu grossière, mais toujours saisissante. Une petite minorité a cherché souvent à le troubler, mais a seulement réussi à lui fournir d'heureuses répliques et de malicieuses observations.

L'opinion d'Exeter-Hall, je dois à la vérité de le déclarer, ne représente point ce qu'on pourrait nommer l'opinion anglaise. Le *Times*, les grand journaux, les membres des classes gouvernantes ne parlent d'Exeter-Hall qu'avec mépris : les applaudissements tumultueux qui s'en échappent restent sans écho dans une grande partie de la nation. On n'a trouvé pour présider au meeting de M. Beecher, qu'un personnage inconnu, qui portait le titre ridicule de Chambellan de la Cité ; et, parmi ceux qui l'entouraient sur la plate-forme, je ne pourrais citer un nom illustre, connu hors d'Angleterre. Cela ne veut pas dire que le fraction politique, dont les sentiments trouvent leur expression à Exeter-Hall, soit sans importance. A certains moments, elle a exercé une très-puissante action sur la marche des affaires, mais c'est seulement quand elle a trouvé, pour guides et pour chefs, des personnages appartenant à la Chambre des communes ou à la Chambre des lords.

Aussitôt que lord Russell eut prononcé son discours de Blairgowrie, des membres du Parlement nièrent avec énergie que la sympathie de la majorité des Anglais fût acquise aux fédéraux. M. Béresford Hope, à Liverpool, déclara que,

pour être dans le vrai, il fallait renverser cette proposition. Ailleurs, dans une réunion agricole, on permit à M. Lamar, un des agents du gouvernement confédéré, de faire les attaques les plus violentes contre M. Lincoln et contre le Nord, et de faire l'apologie même de l'institution servile. Dans un dîner de conservateurs, en Essex, le major Beresford, un membre du Parlement, critiqua sévèrement le discours de lord Russell et dit que ses déclarations étaient faites pour tromper l'Angleterre et les États-Unis. Si, au milieu de toutes ces contradictions, il fallait chercher à dégager l'opinion générale, cette tâche ne serait pas sans difficulté : je crois cependant qu'elle pourrait se résumer ainsi : parti pris de garder la neutralité, et une neutralité plus stricte que par le passé ; affaiblissement du sentiment abolitionniste dans le pays : antipathie marquée pour le Nord; espoir de voir les États-Unis s'affaiblir et se décomposer par la guerre civile ; désir de retrouver cependant leurs bonnes grâces, au cas où l'Union serait triomphante.

PHILLIPS.

CHRONIQUE DU MOIS

Il n'y a rien de plus grand en nous que l'idée de la justice. La justice est l'honneur du genre humain. Le droit du plus fort règne dans l'espèce animale. Sans la justice, l'homme n'est que la plus intelligente des bêtes féroces. Les Mourawieff, les Berg et les Annenkoff sont en train de nous prouver cette vérité. Le prince Gortschakoff l'exposait naguère à sa façon, diplomatiquement. On peut mettre beaucoup de férocité dans la diplomatie. Que pense à présent le célèbre Proudhon du *Droit de la force ?* Trois procès de haute justice ont été, depuis dix ans, évoqués au tribunal de la conscience moderne : ils s'appellent le pouvoir temporel, l'esclavage et la Pologne. Nos fils, en âge d'homme, ne connaîtront sans doute plus ces iniquités. L'histoire a vu beaucoup de ces procès plaidés à main armée, et le jour, s'il approche, n'est pas venu encore où le droit pourra déposer le glaive pour la balance. La paix a fait des progrès immenses, elle a conquis pour elle une force presque invincible en mettant de son côté la masse des intérêts matériels, les mœurs adoucies, les relations internationales, l'esprit contemporain tout entier. Les transactions commerciales surtout ont formé en sa faveur comme une association anonyme, répandue par toute l'Europe. Celle-ci conspire en faveur de la paix, chaque fois que se montre un litige à l'horizon de sang, bien mieux que tous les vertueux membres du fameux congrès institué *ad hoc.* La bourse est plus forte que l'idylle, et les livres tenus en partie double l'emportent sur les Gessner et les Florian du cosmopolitisme.

On a vu cette conspiration des intérêts matériels à l'œuvre, quand il s'est agi de l'expédition de Crimée. Malgré les révoltes de conscience que suscitent partout, excepté en Russie, les plus odieux massacres, on hésite encore à secourir la Pologne : plus d'un cœur voudrait être généreux que des craintes de plus d'un genre retiennent de se prononcer nettement. Cela n'est pas sans excuse, la

nature humaine ne pouvant suffire à ne produire que des héros. Et d'ailleurs, si le droit nous appelle, c'est d'autre part une grosse affaire, hérissée d'imprévu, que la délivrance des Polonais. Toute guerre se paye, et l'on n'aimerait pas à voir le budget de la France fléchir sous de nouveaux lauriers, alors qu'il gémit encore sous le poids de ceux que nous avons cueillis en Crimée, en Italie, et que, présentement, nous sommes en train de récolter chez nos amis les ennemis, au Mexique.

D'autres inquiétudes se font jour chez les sceptiques. La guerre, disent-ils, même quand elle se fait pour l'indépendance et pour le droit, a souvent, surtout chez nous, des chocs en retour assez fâcheux pour la liberté, et tandis qu'elle sert à l'émancipation au delà des frontières, en deçà elle risque de produire un effet opposé. Hélas! tout cela est vrai. Mais, dans l'état des choses, comment hésiter plus longtemps? En se prolongeant, l'hésitation deviendrait complice d'un assassinat. On a suffisamment parlé, on a suffisamment écrit: les notes et les contre-notes se sont croisées en assez grand nombre pour que la diplomatie puisse se dire en toute conscience, si elle a une conscience: J'ai fait mon devoir. La longue dissertation du prince Gortschakoff a clos, pour cette fois, l'ère des protocoles. Il ne reste plus qu'à se retirer avec le soufflet ganté qu'il n'a pas craint d'imprimer sur la face des trois grandes puissances : lesquelles, selon l'heureuse expression du *Constitutionnel*, ont pris la Pologne *sous leur protection;* ou bien, il faut en appeler, après tant de détours, d'euphémismes et d'équivoques, à la sincérité de l'épée. Seule, désormais, celle-ci pourrait venger l'outrage. Résolution extrême, mais que nous sommes tenus de prendre aujourd'hui, à moins de dévorer, immobiles et la rougeur au front, l'humiliation des faibles ou des lâches. Cela n'arrivera pas: la France ne peut, à ce point, se renier elle-même. Elle sortira de l'impasse où les incertitudes de la diplomatie l'ont acculée. Ah! si dès le début on avait parlé haut et ferme, on eût peut-être évité cette extrémité; mais la diplomatie veut l'accord, et c'était un accord difficile, sur la question polonaise, que celui de trois peuples dont les intérêts ne se rapprochent, sur certains points, que pour se diviser sur d'autres. L'Autriche surtout rend l'alliance boiteuse. Elle est son épine. L'Autriche possède la Gallicie, et la Gallicie est une portion de la Pologne. Elle réclame à cet égard une caution, c'est son rôle. Elle réclame de même une garantie pour ses provinces hongroises et vénitiennes. Il s'agit de nationalité et de la délivrance d'un peuple, et l'on appelle à cette œuvre un gouvernement dont les étais pèsent encore sur trois nationalités, réduites mais non ralliées. Ce vice de logique, malgré tout notre bon vouloir, peut-on le tourner? Un engagement pris sur ce point, pourrait-on le respecter longtemps? Les craintes du cabinet de Vienne sont assez fondées pour que celui-ci y regarde de près avant de s'engager. D'un autre côté, le gouvernement autrichien sent bien qu'il pourrait gagner beaucoup à cette alliance, si

dans ses alliés il trouvait au préalable, et sur la base d'une convention formelle, des garants de ses possessions litigieuses. Quel avantage pour lui qu'une alliance contre la Russie dans ces conditions! Il n'y a pour l'Autriche que l'un de ces trois partis à prendre : se rattacher, au risque d'une inconséquence, à la France et à l'Angleterre, et même à la France seule, au cas où l'Angleterre s'abstiendrait; se jeter du côté de la Russie par une volte-face imprévue, mais qui ne serait pas impossible, car cette attitude répondrait mieux à sa propre situation qu'une alliance pour la Pologne; rester seule enfin, tenter une neutralité qui ne pourrait durer, et qui ferait d'elle bientôt le bouc émissaire de conflits armés. Qu'il regarde du côté de la Vistule, du Danube, du Mincio ou du Rhin, le gouvernement des Habsbourg ne saurait être rassuré ; il est partout aux avant-scènes de la guerre et du péril. Ce qu'il a toujours cherché, ce qu'il cherche surtout depuis la campagne d'Italie, ce sont des répondants pour ses possessions non germaniques. Le projet d'un directoire princier qu'il a mis en avant, et cette union qu'il a fait luire aux yeux de l'Allemagne, qu'est-ce autre chose qu'une tentative déguisée pour se couvrir derrière l'Allemagne, et l'engager au delà des stipulations de la confédération actuelle, qui laisse en dehors de son égide et de son existence les pays non allemands possédés par l'Autriche? L'Allemagne libérale a éventé la mèche. Un jour ou l'autre, cet empire hétéroclite, cimenté par la poudre et non par la communauté de sang et d'intérêts, fera explosion. L'Autriche, au lieu d'essayer de faire l'Allemagne autrichienne, sera contrainte de se faire allemande elle-même, si elle veut rester quelque chose. En attendant, elle vivra de perplexités et d'angoisses, et, quoi qu'elle entreprenne, son libéralisme restera la proie des contre-sens.

Vienne fournit avec Pétersbourg la meilleure école de diplomatie, et cela se comprend : les diplomates sont les fruits des situations complexes, épineuses et contradictoires. Celles-ci les font naître et les développent dans leur atmosphère artificielle. La diplomatie décline chez les peuples à mesure que la liberté s'élève, parce que le propre de la liberté est de simplifier les situations et les gouvernements. L'Autriche, si l'on envisage sa position dans la question de Pologne, se trouve donc placée entre un avantage possible, la garantie au moins temporaire de son occupation en Vénétie, en Hongrie, en Gallicie, et un danger également possible, celui d'un soulèvement de trois nationalités contre elle.

« *Que voulez-vous qu'elle fasse contre trois?...* »

Il en résulte que l'Autriche ne sait trop, comme on dit vulgairement, sur quel pied danser.

Quant à l'Angleterre, c'est une autre affaire. Chez elle, la diplomatie heureusement est quelque peu *en décadence*, mais non pas l'égoïsme. Celui-ci est plus robuste que jamais. On a lu le discours de Blairgowrie, aussi célèbre déjà dans les annales anglaises que le discours de Bordeaux dans les nôtres, soit dit sans

nulle pensée de comparaison. Le comte Russell est un des hommes les plus libéraux d'outre-Manche, c'est un chef illustre et assez radical du parti whig. Son discours est bien l'image de l'Angleterre. L'égoïsme, en effet, forme le dogme fondamental de la politique anglaise. C'est peut-être grâce à la ténacité de leur égoïsme (prononcez individualisme) que les Anglais sont devenus et restent libres chez eux. Nous autres, nous sommes plus prompts à nous sacrifier en tout genre. Il faudrait s'entendre toutefois à ce sujet. L'égoïsme anglais bien compris nous semblerait, dans les circonstances présentes, devoir se rencontrer avec les exigences de l'humanité. Le langage de lord Russell oscille entre les deux, mais au fond il exprime l'égoïsme national systématisé. Le noble lord craint de n'être pas assez humain en restant trop Anglais, de n'être pas assez Anglais en se montrant trop humain. On a beau être Anglais, on ne peut cesser complétement d'être homme pour cela, bien que l'humanité soit quelque chose de très-inférieur certainement à la *britannicité*. Le droit? les principes? allons donc! pures phrases. Soyons des politiques. Néanmoins quelque chose proteste et gronde dans l'homme d'État. Il n'est pas à son aise. Loyola ne s'embarrasserait pas de si peu, mais lord Russell n'est pas de ses disciples. La perplexité de l'orateur de Blairgowrie s'est montrée dans un entortillement de paroles et de phrases que nous n'avions encore rencontré nulle part à un si haut degré. Et je parlais tout à l'heure de la décadence de la diplomatie anglaise! Ce discours remarquable a été parfaitement jugé en ces termes, par le correspondant anglais du *Temps* :

« En un mot, lord Russell s'étudie à relever par l'honnêteté de son langage l'effacement de sa politique; il parle fort pour s'absoudre de ne pas agir; il s'indigne d'autant plus contre ce qu'il permet, qu'il se croit obligé de le permettre; il veut donner à son pays, aux yeux du monde, l'attitude du soldat au repos; il est évidemment poursuivi par la crainte qu'on n'attribue à une froide indifférence, à une coupable désertion des causes justes, l'inaction de l'Angleterre. Le vrai sens, la signification intime, et, comme on dirait ici, le *gist* du discours de lord Russell, sont dans cette phrase : « *Nous avons pour le bien de l'humanité d'aussi énergiques sentiments qu'aucun peuple du monde.* » C'est le cri d'un homme qui se hâte de repousser le reproche prévu. »

Telle est la psychologie intime de ce discours, discours honteux de lui-même. Cependant il y a quelque chose dans cette phraséologie savamment enchevêtrée : il y a cette assertion que la Russie possédait la Pologne conditionnellement, en vertu des traités de 1815; qu'elle a méprisé la clause essentielle du contrat, et par conséquent déchiré le pacte de ses mains. Celui-ci n'existe plus. La Russie ne représente désormais en Pologne que le droit de conquête. A vrai dire, on ne sait pas ce qu'elle représentait auparavant. N'importe, ce n'est pas ici le lieu d'ergoter. Voyons plutôt les conséquences de cette thèse :

Les traités de 1815, en ce qui concerne les relations de la Russie vis-à-vis de

la Pologne, sont annulés; un nouveau fragment s'est détaché sans retour de cette œuvre disparate qui est destinée à tomber morceau par morceau. Une brèche de plus s'est faite, et toute grande, pour rentrer dans la vérité. Elle nous invite et nous hésitons. En vérité, il y a de quoi, — car l'horizon qui s'ouvre est immense et personne ne peut le mesurer. La France passera-t-elle seule? Il ne se peut que nous tardions encore longtemps à l'apprendre.

L'hiver, ce terrible général russe, va se mettre en campagne. Certes, les difficultés sont grandes, et l'*alea* de l'avenir donne à penser. Comment conjurer les chances d'une conflagration européenne, si la France se décide à marcher seule? Hélas! la femme de César ne devrait pas même être soupçonnée. Elle l'est cependant, et par des voisins devenus très-susceptibles, comme tous les gens auxquels leurs affaires domestiques ne réussissent pas et qui sont de mauvaise humeur. Il faut avant tout que l'Allemagne soit bien rassurée du côté du Rhin; elle le serait d'emblée, si l'Angleterre marchait avec nous; beaucoup moins si nous avancions sans elle, ou flanqués de la Suède et de la Norwége. Le Danemark ne sera pas loin alors, et l'on sait que la Diète et le gouvernement de Copenhague sont en grande délicatesse. Et puis, il faut passer quelque part pour arriver en Pologne. Si l'on ne reprend la campagne de Charles XII, et l'histoire ne se répète guère, surtout dans l'exception, on ne peut que passer sur le territoire allemand. Ah! que l'Allemagne serait bien avisée de se mettre avec nous! Mais où est l'Allemagne? A Berlin, à Vienne ou à Francfort? Quoi qu'il en soit, l'Allemagne, divisée ou unie, et plus encore l'Allemagne divisée que l'Allemagne unie, a le plus grand intérêt à voir la Pologne reconstituée, car la Pologne est son unique rempart au nord et au sud, contre l'envahissement moscovite. La Prusse sait trop combien sa politique est restée dans la dépendance de cette menace. Le voisinage de la Russie l'obsède. L'Autriche en sait tout aussi long là-dessus, sinon plus long encore. Mais le duché de Posen! mais la Gallicie! mais l'équilibre européen! — L'équilibre européen serait fortifié précisément par la reconstitution d'une Pologne libre. Les traités de 1815, avec leur prétention à tout pondérer, ont fait bien plus pour fausser la balance des nations que pour l'établir et la consolider. De là précisément l'état précaire de l'Europe. Aujourd'hui, chacun le voit, et les événements se chargent de le démontrer aux diplomates les plus entichés de cette œuvre subtilement barbare, qui, dans ses flancs, n'a cessé de couver la guerre. N'est-elle pas fille de la guerre elle-même, et le grand conquérant du siècle, n'a-t-il pas préparé, avant la diplomatie, ce chef-d'œuvre des Talleyrand et des Metternich? Que de peines on s'est donné pour être absurde; mais pouvait-on ne pas l'être après ce bouleversement inouï de la conquête? Ne craignons pas de le dire: le premier auteur de la Sainte-Alliance fut Napoléon. C'est lui, c'est son ambition et son vertige qui ont dicté

ses stipulations du sein même de l'exil. Le Saint-Esprit, malgré l'invocation, n'y est pour rien du tout : il en faut rendre hommage au dieu des armées.

Plus d'une réparation s'est faite depuis. La Belgique, la Grèce, l'Italie à demi délivrée, ont échappé au Saint-Esprit. Aujourd'hui, c'est le tour de la Pologne, la plus indignement sacrifiée. En ce qui touche la Russie du moins, cette victime expiatoire ne relève plus des traités de 1815. Lord Russell l'a dit et l'Europe en a pris acte. Le droit, de ce côté, est à nu, en présence de la force. Qu'est-ce que nous attendons encore? Le gouvernement français, nous disait récemment un journal officieux, attend ses alliés, il attend surtout l'Angleterre. Si elle veut le suivre, il la précédera. Sinon, est-ce lui qui suivra l'Angleterre? Nous aussi, nous voudrions voir les deux peuples s'engager ensemble et accomplir leur devoir. Nous croyons encore que l'accord se fera entre eux sous la pression des circonstances et du déshonneur que subiraient en commun ces deux *grandes puissances*, si elles restaient impuissantes. On objecte que l'intérêt de l'Angleterre n'est pas aussi évident que le nôtre dans cette occurrence. Mais d'abord, l'honneur d'une nation n'est-il plus son premier intérêt? L'alliance active s'est établie pour la guerre d'Orient. Il fallait empêcher alors la Russie de déborder sur Constantinople, ce que l'Angleterre ne peut, à ce qu'il paraît, souffrir à aucun prix. Soit. Mais aujourd'hui il s'agit de bien davantage, il s'agit de ramener définitivement la Russie sur elle-même et de la contraindre, au nom de l'Europe, à se contenter d'être russe. Au fond, on lui rendrait par là un éminent service, car la Russie s'affaiblit en se répandant. Parce qu'elle embrasse trop, elle étreint mal. Ceci a l'air d'une ironie, et c'est une vérité. Toutefois les gouvernements et les peuples ne se vouent généralement au bon sens que lorsqu'ils ont, par leur folie, provoqué les autres à les y ramener. C'est la fausse ambition et la fausse dignité qui surtout les conduisent ; à l'instar des particuliers, ils se règlent sur leurs passions et sur leur amour-propre beaucoup plus que sur la raison et sur la justice, qui sont toujours, au fond, du même avis. Plus je considère l'intérêt de l'Angleterre dans la question polonaise, moins je le vois différent de ce qu'il fut devant Sébastopol. La campagne de Crimée a pour complément l'indépendance de la Pologne, elle n'est qu'un avortement coûteux si elle ne trouve pas là son couronnement décisif. Elle ne peut réellement s'achever que sur les bords de la Vistule. Et c'est pourquoi l'alliance antérieure de la France et de l'Angleterre me paraît commander une alliance nouvelle. Si, malgré cela, nos alliés d'hier refusent leur concours militant, à la grâce de Dieu! Disons-nous alors que nous ne sommes pas dispensés de faire notre devoir, parce que d'autres ne le font pas, et de nous soucier de notre honneur, parce que d'autres s'en soucieraient moins. Notre initiative entraînera peut-être l'Angleterre mieux que nos sollicitations. Faisons la guerre *pour une idée*, et que cette

idée ne soit pas celle de la frontière du Rhin : autrement, c'est une coalition que nous aurons bientôt sur les bras, et c'est la Pologne que nous condamnerions au lieu de la secourir.

La reconnaissance des Polonais comme belligérants est la première réponse que puisse recevoir la dépêche du prince Gortschakoff; elle est la conséquence même, immédiate, évidente, de ce fait proclamé par lord Russell : La Russie a perdu ses titres. Si elle les a perdus, en effet, les Polonais ne sont plus des sujets et des insurgés, ils sont des belligérants. Point de milieu, ils ne peuvent être que l'un ou l'autre. Cette attribution de la qualité de belligérants ne changerait rien en apparence à l'état des choses; en réalité, elle changerait tout. L'acte qui serait le dernier mot de la diplomatie, serait nécessairement le premier mot de la guerre. Voilà son importance majeure. Cela est bien compris à Londres, comme à Vienne et à Paris. Cette reconnaissance s'est accomplie dans les esprits depuis longtemps, en théorie, elle existait dès le premier jour; il était nécessaire, pour qu'elle pût devenir parole officielle, qu'un parchemin fût troué. Les cabinets n'ont plus maintenant de scrupules à nourrir : ils ont un fait à énoncer, un fait acquis à la diplomatie, mais non formulé encore par elle. En proclamant ce que tout homme de cœur avait proclamé dans son for intérieur, les trois gouvernements resteront dans l'orthodoxie cravatée des chancelleries. Qu'est-il besoin d'autre chose? Mais qu'on s'empresse, il y a urgence. Des deux côtés on va jouer la suprême partie et mettre le dernier enjeu. Qu'on se borne à déclarer la Russie déchue du bénéfice des stipulations de 1815, on aura écrasé la Pologne, et cette déclaration faite en sa faveur sera précisément, si l'on s'y tient, son arrêt de mort. La pierre du tombeau retombera sur un suprême effort. Pour en finir définitivement avec la Pologne, la Russie peut aller jusqu'à la destruction des Polonais. Cette solution est même *indiquée*. Il n'y aura plus alors de difficultés, et ce cauchemar d'un peuple mutilé, agitant son linceul sanglant, ne hantera plus le calme des chancelleries. L'ordre régnera à Varsovie, comme il règne dans ses cimetières, et la Pologne ne sera plus qu'un thème à l'usage de nos poëtes, chargés de la venger — à coups de rimes. Le gouvernement russe, désormais libre, puisque les traités sont déclarés nuls, comprend son rôle, et n'aura garde de manquer, lui, aux obligations du droit de conquête qui vient de lui être reconnu : il est en train de vider la Pologne. En attendant, il lui interdit, sous peine d'amende, de porter son propre deuil. Ne va-t-il pas faire donner des fêtes à sa victime et la contraindre de danser? Trois cents jeunes gens viennent d'être fouillés, dépouillés, et conduits dans la citadelle de Varsovie. Tandis que toute la population de Dubicze et de Krakal, dans le district de Lida, celle de Kleciszki, dans le district d'Oszmiana, hommes, femmes, enfants, sont déportés en Sibérie, cet appel est adressé aux légions de l'indépendance :

« Il faut qu'à l'oppression de l'ennemi et à sa sauvage cruauté, nous opposions un redoublement d'énergie et un dévouement inflexible.

» C'est dans cette pensée, mes frères, que je vous dis : Réfléchissez ! Que ceux qui ne se sentent pas la force de sacrifier à chaque instant leur vie sortent de nos rangs ! Qu'ils ne croient pas qu'un tel acte porte atteinte à leur caractère ! Dieu n'a pas donné à tous la constance du martyre. Dès aujourd'hui, nous devons nous attendre, d'un moment à l'autre, au dernier des supplices. Vous savez que je ne ménage pas ma personne, et je vous déclare d'avance que je ne souffrirai pas qu'aucun de vous agisse timidement.

» Ainsi donc, je vous le répète : pour ceux qui ne se sentent pas la force d'âme nécessaire, il est temps encore de reculer ! Je leur donne trois jours. Ce temps écoulé, ceux qui n'auront pas résigné leur engagement doivent être décidés à affronter tous les périls, à exécuter tous les ordres de leurs chefs, car ce n'est que par une obéissance sans réplique, par le mépris de la vie, par le sacrifice illimité, par un courage à toute épreuve, que nous parviendrons à sauver notre patrie !

» Frères, dans trois jours, je saluerai en vous les volontaires de la mort, les fils héroïques de vos pères ! Vive la Pologne libre ! vivent les défenseurs de la patrie ! »

La guerre avance, on recule devant elle, mais on l'a vu grandir au bout des protocoles dès le premier jour. Malgré lord Russell, qui déclare que l'Angleterre ne la fera pas, on peut la croire désormais inévitable. Elle est presque devenue une fatalité.

La Pologne, aux yeux de quelques-uns, a le tort grave d'être catholique : il y a pour certains amis de la liberté, comme on sait, un droit catholique, un droit protestant, etc. Ils rendent au saint-siége la monnaie de sa pièce. Celui-ci aurait moins de prières, en effet, pour une Pologne hérétique. On s'est promené à Rome en faveur des Polonais le mois dernier, au jour anniversaire de la bataille que Jean Sobieski gagna sur les Turcs sous les murs de Vienne, le 13 septembre 1683. Cette procession a fourni le prétexte d'une exhibition précieuse, celle du portrait de Jésus-Christ, peint par saint Luc. C'est la fameuse image *achéropète*. Grâce aux journaux, qui ont rendu compte de la cérémonie papale, tout le monde aujourd'hui connaît de nom cette image et sait quel en est l'auteur. Pourquoi saint Luc n'aurait-il pas peint ce portrait, surtout s'il est à l'huile ? Rien ne s'y oppose, sinon peut-être cette phrase du dictionnaire historique de M. Bouillet : « Une tradition *erronée* attribue à saint Luc le talent de la peinture. » Et pourquoi erronée, je vous prie ? Un petit trait de plume, M. Bouillet, et rétablissons l'orthodoxie. Vous ne sauriez avoir raison, et c'est votre opinion qui est en défaut. L'Église, maîtresse de la tradition, sait à quoi s'en tenir. Pourquoi, d'ailleurs, puisque nous possédons aujourd'hui une *vie de Jésus*, ne posséderions-nous pas également un *portrait de Jésus* ?

La distance n'est que du physique au moral. M. Renan a fait un portrait, lui aussi, un charmant pastel, dont l'authenticité n'est guère plus démontrable. La différence est seulement en ceci, que ce portrait moral est de date et de main certaines, tandis que l'image qu'on attribue à saint Luc... Mais la question d'auteur est après tout secondaire, car on n'invoque le nom de l'Évangéliste que parce qu'il est censé avoir travaillé *d'après nature*. Je ne comprends pas, quant à moi, ces timides scrupules de réalisme. N'allons point faire de Luc un photographe. L'authencitité de l'art est très-supérieure à toutes les autres. Le portrait est-il réussi? Voilà la question. S'il est réussi, il est authentique. Il faut savoir si l'auteur, quel qu'il soit, est parvenu à « solliciter doucement » non pas les textes, mais les traits présumables du modèle, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés « à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. » Nous souhaitons qu'il ait réussi dans cette œuvre délicate. Dans ce cas, il n'aura pas rendu peut-être l'original trait pour trait, mais il n'en aura pas fait du moins « la caricature; » il aura traduit l'esprit général de sa physionomie, « *une des façons dont elle a pu exister*. »

Il faut être juste envers tout le monde, et ce qui nous suffit pour l'authenticité de la *Vie de Jésus*, par Renan, doit nous suffire pour l'authenticité du *Portrait de Jésus*, par saint Luc. En vain l'on objecterait que Jésus n'a pu exister que *d'une seule façon*, et que nous ne saurons jamais de laquelle. Si nous pouvions savoir de laquelle, qu'aurions-nous besoin de l'image *achéropète ?* L'histoire supplantant l'art, celui-ci n'aurait que faire de remplacer l'histoire. Tous les gens de goût seront donc pour l'auteur du fameux portrait, ainsi que pour M. Renan, à la condition que l'image soit bien peinte, et qu'on leur dise à quelle école elle appartient, ce qu'on a jusqu'ici négligé de faire. Sinon, il faudra bien qu'ils soient pour M. Bouillet, mais revu et corrigé.

Le saint-siége, en ces derniers temps, n'a pas chômé et il a répondu péremptoirement à ses détracteurs. La bienheureuse Marie Alacoque, qui n'a pas inventé le portrait, mais le *Sacré-Cœur de Jésus*, a reçu le baptême des saintes : elle a été canonisée. On ne dira pas qu'on se soit trop hâté dans la vérification des titres, puisque la Visitandine est morte en 1690. L'Église est libre de décerner ses plus hautes faveurs selon qu'il lui plaît. J'ai toujours trouvé naïve cette question: « M. X. a été décoré, pourquoi ? » La réponse va de soi en effet : « M. X. a été décoré, parce qu'il méritait de l'être. » Il faut, pour ne pas se dire cela aussitôt, n'avoir aucune notion des choses d'ici-bas. L'auréole dont l'Église coiffe ses héros, la croix dont l'État orne les siens, a toujours sa raison d'être. Seulement, l'État a sur l'Église cet avantage qu'il établit une échelle dans les distinctions : il a ses petits saints, ses saints moyens, ses grands saints, ses saints de tout premier ordre. L'Église n'a qu'une auréole, l'État a plusieurs rubans. Pour l'Église, on est saint ou on ne l'est pas. M. le duc de Persigny pense que les fonctionnai-

res sont pour la France ce que la noblesse territoriale est pour l'Angleterre; le parallèle est peut-être forcé en ce qui concerne l'État; en ce qui concerne l'Église il le serait moins: l'aristocratie des saints est en effet une aristocratie ouverte, et le calendrier ressemble à la chambre des lords en ceci que l'on peut créer et que l'on crée par intervalles de nouveaux saints; il lui ressemble encore en ce que, une fois nommés, le lord et le saint restent inamovibles. Les fonctionnaires n'en peuvent espérer autant, hélas! fussent-ils ministres.

Le monde catholique ne s'est pas borné à la canonisation de Marie Alacoque, il nous a révélé de nouveaux miracles. Sur ce point encore, il est parfaitement libre, et, pour ce qui me touche, je trouve qu'il n'en fait pas encore assez. Je voudrais un miracle tous les jours, ne fût-ce que pour faire équilibre à M. de Girardin, qui exigeait autrefois du journaliste une idée par jour. C'était le bon temps alors, mais aujourd'hui, une idée par jour pourrait bien se traduire en un avertissement par jour. Donc, la vierge de Vicovaro remue les yeux, en même temps qu'elle remue les populations. Si cela lui fait plaisir, elle en a bien le droit. C'est dommage seulement que, dans l'Église, rien ne bouge que cela. La même vierge rougit et pâlit sur l'autel, sous les regards de la foule. Il y a bien de quoi, et l'on ne peut que l'en féliciter. Depuis lors, il paraît que ce remuage d'yeux est devenu épidémique; c'est une ophthalmie en grand : les madones s'en mêlent sur toute la ligne. D'où cela peut-il bien venir?

Ceci me ramène à la *Vie de Jésus*, car je ne saurais me dispenser de féliciter également l'Église à propos de l'activité que ses dignitaires ont déployée, et qu'ils continueront de déployer longtemps encore, espérons-le, à l'encontre de l'*Arius moderne*, comme l'un d'eux appelait pompeusement l'auteur du sacrilége. Les prélats ne se contentent pas de faire comme l'abbé Bonaud, — de la musique de chambre, — laquelle musique a conduit l'abbé mélomane en chambre correctionnelle pour infraction à la loi qui prohibe les réunions de plus de vingt personnes. Le parquet d'Avignon, à ce qu'il paraît, n'entend pas de cette oreille et n'aime pas la musique à plus de vingt. Il s'est emparé de l'affaire, mais le tribunal a rétabli l'accord en renvoyant le dilettante « des fins de la plainte. » Il ne semble pas que, jusqu'à ce jour, en suite de cette décision, les bases de l'ordre social aient été bouleversées. Il y a eu des tremblements de terre, il est vrai, mais nous ne pensons pas qu'il faille les rattacher à cette circonstance. Les évêques ne se sont pas bornés à faire de la musique de chambre en faveur de la *Vie de Jésus*, aussi ont-ils réussi à souhait. M. Renan, grâce à leur généreux concours, a trouvé son hélice. Plus heureux que l'héroïque Nadar et ses héroïques compagnons, obéissant au souffle irrésistible des mandements, son voyage en l'air n'est pas près de finir. La propagande des prélats a dépassé tout ce que pouvaient espérer les éditeurs les plus favorisés du destin. Si MM. Lévy frères avaient une palme à décerner, ils la réserveraient sans nul doute à Mgr Cruice, évêque de Marseille.

Il était difficile de parler mieux que Mgr Pavy, prélat d'Alger, encore plus malaisé de surpasser l'évêque de Tulle, et surtout Mgr Berteaud, dans son discours aux élèves du collége de Felletin, où il a été question de « tas. » Mgr Berteaud est de l'école de M. Veuillot. Nous lui conseillons, en passant, d'en rester à la prose, et de ne jamais faire d'aussi mauvais vers que son émule. Et, cependant, voyez les ressources de la piété et son éternel à-propos : Mgr Cruice, victorieux de tous ces précédents, a été mieux avisé encore que ses collègues. Après avoir déclaré que l'ouvrage ne peut servir qu'à « augmenter la population des bagnes, » ce haut dignitaire du ciel, en manière d'expiation, prescrit des pénitences, des aumônes, des prières, et annonce « qu'en réparation de tous les outrages commis contre Notre-Seigneur Jésus-Christ, chaque vendredi, à trois heures de l'après-midi, on sonnera le glas, pendant trois minutes, dans toutes les églises du diocèse. A ce moment, les prêtres et les fidèles réciteront trois fois cette prière : *Divin cœur de Jésus, si indignement outragé, je vous demande pardon, je vous adore et je vous aime.* » Une indulgence de quarante jours est accordée à cet acte de foi, pour chaque récitation.

Ainsi donc, les cloches elles-mêmes s'en mêlent et font des annonces ! Un tel concours est inappréciable, et rien ne saurait le remplacer. On ne s'étonnera plus d'ouïr ce fait d'abord incroyable, mais parfaitement vrai, que me racontait un ami revenant de la province. Cet ami a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, trois fantassins se cotiser dans la boutique d'un libraire pour acheter l'effroyable hérésie. Ces fantassins se sont-ils enrôlés dans la nouvelle Compagnie de Jésus, ou bien, après lecture, ont-ils regretté leur argent et maudit les évêques qui les provoquèrent à l'acquisition d'un livre dont ils n'ont pas dû comprendre aussitôt tout le charme discret? Le bon Dieu, à la caserne, ainsi qu'à l'atelier et aux champs, ne se montre pas si finement nuancé, et l'on y goûte moins que dans *le monde* les élégances de la forme, le velouté et le parfum d'un esprit qui fait un délicat effort pour ne pas trop affirmer, pour ne pas trop nier, et, toujours maître de son talent, n'appuie sur rien, de peur d'enfoncer. L'aile changeante et diaprée du papillon qui attire l'une après l'autre les couleurs du prisme pour n'en fixer aucune, est œuvre trop subtile pour de vulgaires contacts : elle doit y laisser son exquise poussière. N'importe, l'effet est produit, le succès est devenu populaire, en apparence du moins, et M. Renan, s'il ne veut blâmer lui-même son triomphe, va être obligé de renoncer à la théorie du dédain transcendant, qu'il a logée jusque dans Jésus, avec maints autres traits fort agréables, un peu féminins et trop raffinés cependant, et qui sont de lui plus que de son héros. A travers le portrait de Jésus, on voit celui de son auteur, ils se mêlent comme deux images inverses d'un transparent. Je penche surtout pour l'authenticité du second, et je crois que M. Renan s'est peint dans Jésus, plus et mieux encore que Jésus en M. Renan. Qu'en penserait le fils du charpentier, s'il reve-

nait au monde et voyait *cette façon dont il a pu exister ?* se reconnaîtrait-il ? On ne le saura jamais, et, d'ailleurs, s'il refusait de se reconnaître, on l'accuserait sans doute de mauvaise volonté. Jamais le besoin d'une autobiographie de Jésus ne s'est fait sentir à tel point, et ce n'est point là le moindre service que nous ait rendu la *Vie de Jésus*... Cinquante-cinq mille exemplaires vendus ! Il faut remonter, pour rencontrer pareil événement dans notre siècle, à la publication des *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais ; mais où sont, à cette heure, les *Paroles d'un Croyant ?* Où sont les neiges d'antan ? En leur temps, en leur lieu, elles furent, comme la *Vie de Jésus*, un indice remarquable de l'état des esprits, et si elles n'ont pas réussi à modifier la situation religieuse et morale, elles l'ont exprimée mieux que tout autre livre. A ce titre, le livre de M. Renan doit être considéré, ainsi qu'on l'a dit récemment, comme un événement contemporain.

J'ignore toutefois si le programme d'histoire moderne rédigé, non plus *ad usum Delphini*, mais à l'usage de notre démocratie imberbe, en d'autres termes, à l'usage des lycées, parlera de la *Vie de Jésus*. M. Duruy ne le jugerait pas utile, sans doute, à cause de la vertu d'apaisement inhérente à l'étude de l'histoire. M. le ministre de l'Instruction publique a dit, sur cette vertu d'apaisement, des choses excellentes, et qui ont, en outre, le mérite d'être vraies. Mais l'histoire n'apaise qu'à la condition de rester l'histoire. Voyez ce qu'elle devient déjà entre les mains des historiens qui introduisent en elle les tendances, les amours, les haines, les rancunes et les erreurs d'un parti. Ceux-là agitent l'histoire et l'histoire les agite, ainsi que leurs lecteurs. Les événements du passé, les hommes, les choses sont ramenés au foyer brûlant de la polémique. S'il en est ainsi même de ceux qui remontent bien au delà de notre siècle, quel espoir pouvons-nous garder que le récit des faits qui sont d'aujourd'hui ou d'hier, pourra s'élever jusqu'aux sereines hauteurs de l'impartialité philosophique, au-dessus de l'atmosphère troublée, orageuse, des passions personnelles ? C'est prétendre à l'impossible. Je sais que l'Université peut beaucoup de choses, qu'elle peut à peu près ce qu'elle veut. Je sais que son représentant actuel a les intentions les plus droites et les plus élevées. Mais à quoi sert la plus loyale intention, quand il s'agit de la quadrature du cercle ? Je laisse de côté la question morale, celle du catéchisme d'État et de la confiscation des consciences. J'espère, et je crois que l'Université ne réussira à rien catéchiser en définitive, ni à rien confisquer, sinon peut-être elle-même à la longue. Je lui souhaite à cet égard le plus complet succès. Avec le temps, l'association trouvera le moyen de la débarrasser de toute responsabilité, et la liberté d'enseignement, peu à peu, opérera sa liquidation. Nous en souhaitons autant à la Banque de France, qui se voit aujourd'hui en face la Banque de Savoie. Heureux conflit, s'il met à l'ordre du jour une question de liberté ! Les annexions ont du bon — peut-être. En attendant que la liberté atteigne chez nous cette terre promise, et livre à la concurrence le taux de l'argent comme celui de l'esprit, sachons gré à M. le

ministre de l'Instruction publique de s'occuper incessamment de perfectionner la machine, en changeant des rouages, en comblant des vides. Le programme général sur l'enseignement professionnel, fruit le plus récent de son zèle, revient à créer des colléges français à côté des colléges latins. Ce serait une instruction secondaire qui ferait autre chose que d'engendrer une nation exclusivement composée de gens de lettres. Cela n'est pas un mal, et nous applaudissons surtout M. Duruy d'avoir laissé à l'atelier, à l'apprentissage pratique, l'enseignement professionnel proprement dit, que seul il peut donner.

L'Allemagne cherche aussi son programme d'histoire moderne; mais elle est en mal d'enfant depuis si longtemps! Le projet autrichien, le programme princier est en faillite. La Prusse monarchique possède M. de Bismarck, qui fait ce qu'il peut pour forcer la Prusse à lui répondre par une révolution, et, sous le rapport du tact et du discernement, vaut bien certainement nos évêques, bien que jusqu'ici son succès ait été moindre. Nous sommes en Allemagne, où le succès marche et ne vole pas. M. de Bismarck, à lui seul, remplace la constitution. Les électeurs sont en train de lui envoyer la troisième édition d'une chambre libérale, édition qui sera augmentée, mais non dans le sens absolutiste. Le congrès princier, transporté à Nuremberg, la ville gothique, dans la personne de ministres délégués, a remis à l'étude le projet fédéral et formulé sa réponse au contre-projet du roi de Prusse. C'est la thèse. A Leipzig, le *National-Verein* a travaillé de son côté. C'est l'antithèse. Qui fera la synthèse? Sera-ce le devenir? Hegel triompherait alors. L'Allemagne, en attendant, prise entre la thèse et l'antithèse, est de fort mauvaise humeur. Le Danemark payera, dit-on, pour tout le monde. Les pessimistes augurent le pire de ce côté, et le gouvernement anglais surtout est sur des braises. La question est entrée dans une phase incandescente. *Question*, *phase*, toute la politique d'aujourd'hui roule sur ces deux mots. Que de questions et que de phases! En ce qui touche le Danemark (je ne veux pas dire le scandinavisme), le *Times* s'exprimait ainsi dès le 7 octobre : « L'affaire paraît critique, et, en Danemark, on croit généralement qu'il sera réellement fait un effort pour s'ingérer dans le gouvernement de Holstein et de Lauenbourg. La question est encore plus sérieuse qu'elle n'en a l'air. » Les gens qui voient clair sont de l'avis du *Times*. Si l'Allemagne touche au Danemark, elle remuera la Suède et la Norwége, et la voie sera ouverte par cette issue imprévue au conflit européen. C'est, en vérité, une terrible situation que celle des puissances depuis quelques années; une perspective de guerre se ferme d'un côté, une nouvelle perspective ne tarde pas à s'ouvrir d'un autre. Et personne ne désire la guerre parmi les gouvernements constitués. Quant à l'Allemagne, je crains qu'elle ne marche par ce chemin-là vers le but. C'est la scission plutôt que l'union allemande qui se montre à l'échéance la moins lointaine. Est-ce par le schisme du Sud et du Nord que devront, au

préalable, passer nos voisins du Rhin avant d'aboutir à l'union ? En attendant, ils créent des banques du peuple, des associations de crédit et de travail. M. Schultze Delitzch, M. Huber et d'autres voient s'étendre et prospérer leur œuvre. D'autre part, l'enseignement primaire et l'enseignement professionnel pénètrent partout : l'air et la lumière circulent dans les couches de la future démocratie. Moquons-nous un peu moins de ces *utopistes* qui ensemencent les champs de la liberté. — Nous autres, nous n'avons pas besoin de tout cela pour récolter.

Les prédictions en matière gouvernementale ressemblent à celles qui concernent le temps : ce qui ne décourage nullement M. Matthieu de la Drôme. La météorologie politique est une science difficile, si elle est une science. Il est plus sûr de prédire le temps qu'il fait que celui qu'il fera. Ce qu'il y a de certain, c'est que les nuages ne manquent à aucun coin de l'horizon. Pour nous rasséréner un peu, réjouissons-nous que tout aille pour le mieux au Mexique. Il ne manque plus à la félicité dont nous avons inauguré l'ère dans les vastes domaines de Montézuma et d'Iturbide, que le couronnement de l'édifice, — c'est-à-dire celui de l'archiduc Maximilien. L'archiduc accepte, mais en faisant ses conditions. Ce n'est rien, et pour si peu n'allons pas nous alarmer. Le Mexique, s'il perd le général Forey, retrouvera un empereur, et, chose précieuse, un empereur constitutionnel. Que demande en effet l'illustre candidat ? Deux petites choses seulement, les moindres. Il demande en premier lieu : « Que la nation entière confirme par une manifestation libre de sa volonté, les vœux de la capitale. » En second lieu, qu'on lui donne : « Les garanties indispensables pour assurer le nouvel empire contre les dangers qui menacent son intégrité et son indépendance. »

Quand on songe que ces prétentions ne supposent que la conquête entière du Mexique et qu'une occupation permanente d'une armée française, on ne peut que partager la confiance enthousiaste de certaines feuilles, dont l'enthousiasme et la confiance relèvent toujours d'une inspiration d'en haut, et peuvent, en conséquence, prétendre au bénéfice de l'infaillibilité. La foi, en politique comme en religion, transporte les montagnes : elle les passe plus difficilement. Il n'y a plus de Pyrénées, disait Louis XIV. Or, il y a encore des Pyrénées.

Les pessimistes ont signalé, à propos de notre expédition du Mexique, un conflit probable avec l'Amérique du Nord. Celle-ci n'en est pas encore à nous chercher querelle, elle a trop à faire avec les planteurs, qui se battent pour une cause détestable, mais avec un courage et une tactique que relèvent trop les revers des armées du Nord, enrôlées, elles, au service d'une cause sacrée. De récentes défaites, lesquelles ont une généalogie malheureusement, sont de nature à attrister, sinon à décourager les partisans de l'abolition : car l'abolition n'est qu'au bout des victoires du Nord. Charlestown n'est pas pris, Rosenkranz n'a échappé au désastre que par la fortune des circonstances. Sa position, à Chattanoga, dans le Tennessee, est redeve-

nue extrêmement critique, les confédérés ayant réussi à intercepter les communications entre lui et le général Burnside, qui marchait à son secours. Hélas! oui, il faut le dire : si l'Amérique du Nord n'est pas à la hauteur d'une cause qui est celle de l'humanité, l'Amérique du Sud est au-dessus d'une cause qui est un outrage à la civilisation. Qu'on suppose l'entrain et l'habileté du Sud dans le camp de ses adversaires, à l'heure qu'il est les carnages auraient cessé sans doute, et, dans la victoire du droit, l'Amérique aurait trouvé un avenir supérieur à son passé. Ne nous laissons pas abattre cependant, le droit est invincible, car le temps est pour lui.

L'esclavage aura, quoi qu'il arrive, le sort réservé au pouvoir temporel. Est-ce que M. Nadar, qui aime le progrès, ne pourrait pas, dans un prochain voyage, se charger d'enlever le pape et les cardinaux jusqu'aux plus pures régions du spirituel? N'y a-t-il aucune île dans l'immensité constellée où puisse aborder le saint-siége politique, afin de faire le bonheur de ses habitants? On aimerait à se le persuader.

Les solutions sont difficiles. Mais voici que nos éclaireurs vont se réunir le 5 novembre : la lumière jaillira sans doute sur tous les problèmes. La majorité évoquera l'image de M. Billault. Ce ministre était l'homme de la situation par la nature souple de son talent et la dextérité qui caractérisait ses répliques. M. Billault laisse un grand vide, mais ce n'est pas dans les rangs des amis de la liberté. Qui sait s'il ne fût rentré un jour dans la sainte phalange? Nul homme politique en France n'eût pu se vanter d'une expérience égale à la sienne. Il connut tous les partis, successivement abolis en lui et définitivement fondus sur le modèle idéal que M. de Persigny nous a proposé souvent, dans le creuset de l'empire. Les ailes de l'orateur, sans qu'elles dussent jamais élever la discussion bien haut, s'étaient développées chez l'illustre avocat dans ces dernières années, où il fut chargé de porter, au nom du gouvernement, presque tout le poids de la parole. Cet excès de labeur, cette tension et ces efforts ne sont peut-être pas étrangers à sa mort inattendue. M. Billault a droit d'être profondément regretté en haut lieu, à cause des services rendus. L'assemblée nouvelle eût mis l'ancien ministre en présence de quelques-uns des maîtres à l'école desquels il s'était formé. Il n'a pas été donné à son talent de subir cette épreuve et d'y trouver sa consécration définitive. Le régime du silence ne peut faire les orateurs, et ce n'est pas dans les institutions de sourds-muets qu'il les faudra jamais chercher. L'empereur l'a compris, M. Billault avait été à bonne école, et s'il usa de son talent en dernier lieu pour combattre la liberté, il faut reconnaître qu'il fut un produit du régime parlementaire. Ce régime avait également du bon, on le voit, et le gouvernement, pour réparer la perte sensible qu'il vient de faire, va peut-être se voir obligé d'y revenir. Qu'il en advienne ainsi, et M. Billault, par sa mort, l'aura mieux servi encore que par sa vie. La liberté est seule capable de nourrir une

pépinière d'orateurs : elle est la séve de l'éloquence. On nous avait dit cependant que le règne des avocats était fini : c'est sans doute parce que MM. Billault et Baroche furent de célèbres avocats, et qu'on les remplace aujourd'hui par MM. Rouher et Chaix-d'Est-Ange, dont le premier, sauf erreur, fut un excellent avocat *au civil*, et l'autre le prince des avocats *au criminel*. Ils vont s'asseoir, avec leurs collègues, au banc de la défense. Espérons qu'ils y défendront de bonnes causes. Ou bien M. Rouher, qui aime la liberté économique, voudra-t-il aimer moins la liberté des idées? L'idée est le pain des esprits, et M. Rouher a proclamé libre la boulangerie : il ne voudra pas faire moins pour nos intelligences que pour nos estomacs.

Quoi qu'il en soit, le Corps Législatif de 1864 ne ressemblera pas, on peut s'y attendre, à son aîné. Il faudra compter avec la discussion, avec le contrôle : la vérité sera dite, elle sera entendue. Peu importe ici que ce soit par une majorité ou par une minorité ; l'arithmétique aura tort, on pèsera les paroles plus qu'on ne comptera les voix. Le vote, après les dernières élections, est devenu chose secondaire, la publicité dominera tout. Le pays en est affamé. Ce n'est pas dans l'assemblée, c'est dans la nation entière que les questions se videront : la nation votera dans son for intérieur et préparera au fond d'elle-même de futurs décrets. Point de doute que, sous cette action vivifiante de la parole, les plumes se ranimeront, et que la liberté remettra enfin à la voile, après être restée si longtemps au port, comme un navire qu'un coup de vent y a poussé, et qui, péniblement, a réparé ses avaries.

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C°, A SA'NT-GERMAIN.

LA VIE DE JÉSUS

DE M. RENAN

DEVANT LES ORTHODOXIES ET DEVANT LA CRITIQUE

Lorsqu'au moment de la publication de la *Vie de Jésus*, la direction de la *Revue Germanique et Française* me fit l'honneur de me demander une appréciation de ce livre appelé à un si grand retentissement, des engagements de plus d'un genre ne me permirent pas de répondre à cette flatteuse avance aussi promptement que je l'eusse désiré. Je risque d'arriver bien tard, aujourd'hui que tant d'écrivains, à tant de points de vue divers, ont dit tout ce qui semble pouvoir être dit sur l'auteur et son œuvre. Cependant faudrait-il regretter beaucoup cet inconvénient? N'est-il pas compensé par le calme relatif que le temps, la réflexion, le frottement des opinions contraires font succéder insensiblement aux orages de l'été dernier, et qui permet à une critique impartiale d'énoncer son jugement avec plus de maturité et de confiance en elle-même? Comment M. l'évêque de Marseille ne s'est-il pas souvenu qu'il n'est rien de tel que le son des cloches pour attirer le tonnerre? Sous un autre rapport, il serait peu modeste de prétendre qu'on n'a tiré aucun profit, soit de la masse d'articles et de brochures provoquée par le fameux livre, soit de l'effet qu'il a produit sur le monde qui lit, mais n'écrit pas : ce dernier n'est peut-être pas le moins instructif. Ce retard, il est vrai, impose certains devoirs. A la date où cet article s'imprime, on ne peut plus parler du livre de M. Renan, sans parler aussi des oppositions qu'il a soulevées. De là, les deux parties de ce travail, qui sera en même temps une apologie et une

critique. Je me permets d'ajouter ici que je me suis fait une loi, en le rédigeant, d'oublier la vive sympathie que m'inspirent les talents et le caractère de l'auteur, et surtout l'amitié dont il m'honore. Au fait, en agir autrement, quand de pareilles questions sont agitées, ce serait me rendre indigne d'éprouver l'une et de conserver l'autre.

I

Une apologie, ai-je dit : non pas qu'il y ait lieu de se constituer l'avocat d'office d'un livre, dont l'éclatant succès est par lui-même une réponse péremptoire à ceux qui ont voulu l'enterrer sous leurs dédains affectés ou l'abîmer dans l'océan de leurs immenses colères; mais parce qu'en présence du débordement d'intolérance et de malveillance de toute couleur, dont une œuvre consciencieuse et fort remarquable a été l'occasion par cela seul qu'elle appliquait les procédés ordinaires de l'histoire aux origines du christianisme, c'est un devoir pour tous les amis de la liberté de penser, quelque nom particulier qu'ils portent, de protester énergiquement : car le bon droit de l'auteur est le leur à tous. Les défauts du livre, — et je crois qu'il en a de graves, — ne doivent rien ôter de sa fermeté à cette protestation. Dieu merci! l'intolérance, aujourd'hui, est forcée de se renfermer dans la théorie. On peut bien insulter, dénoncer, diffamer un penseur indépendant : on ne peut pas faire plus. Mais c'est déjà bien assez, et même il en résulte, malgré le progrès accompli, des conséquences fort désagréables, auxquelles les excommuniés doivent encore se résigner. En attendant que le jour luise où la liberté de discussion sera complétement passée dans les mœurs, consentie par tous et pour tout, il ne faut pas cesser de rappeler à ceux qu'elle épouvante que le grand rideau du sanctuaire est depuis longtemps déchiré, et qu'aucun anathème, aucune grosse voix ne peut désormais empêcher la science libre de pénétrer jusqu'au saint des saints. Peut-être à la fin s'apercevra-t-on que tant crier enroue et n'avance à rien.

C'est tout ce que nous voulons répondre à un très-grand nombre d'articles et d'opuscules, plus ou moins gonflés de fiel dévot, à qui nous ne ferons pas l'honneur d'une discussion sérieuse. M. Renan peut en dire ce que M. Strauss disait, à propos d'une avalanche de répliques injurieuses dont il fut l'objet après la publication de sa *Leben Iesu*, qu'il ne faut pas plus s'en préoccuper que des cris poussés par des dames,

au milieu desquelles on a tiré un coup de fusil : « Ces cris ne signifient » pas que ce coup de fusil ait blessé quelqu'un, mais tout simplement » qu'on a tiré un coup de fusil. »

Parmi les adversaires de M. Renan, il en est sans doute qui ont su rester dans les bornes de la bienséance et du respect pour la liberté de la science. Cependant un fait à remarquer, c'est qu'il en est bien peu qui se soient contentés de discuter les mérites de l'ouvrage en lui-même, et que, presque toujours, les critiques de M. Renan sont remontés jusqu'à ses intentions, jusqu'à son for intérieur, pour en faire l'objet d'acerbes censures. Et en cela se montre l'intolérance qui distinguera les orthodoxies jusqu'à la fin. Il va sans dire que nous ne leur contestons nullement le droit d'énoncer, sévèrement même, si elles le jugent à propos, leurs objections et leurs griefs. Mais pourquoi cette manie de mettre en suspicion les intentions d'un auteur, au lieu de se borner à discuter son œuvre? Pourquoi lui parler comme à un homme qui, sciemment, de propos délibéré, a voulu commettre un sacrilége? N'est-ce pas, en admettant même qu'on ait la vérité pour soi, substituer la faute à l'erreur, et au lieu d'un égaré à remettre en bon chemin, voir un coupable qu'il faut châtier? Ne traitons pas à la légère ce défaut trop commun chez les partisans des traditions dérangées par la science. Qui donc a engendré les horreurs de l'intolérance, qui les a légitimées si longtemps aux yeux d'une foule de braves gens, doux et humains sous tous les autres rapports, si ce n'est cette fatale confusion de la croyance et de la disposition morale? Du moment que l'erreur est une mauvaise action, il est naturel qu'on la punisse. On voit par là que l'intolérance est loin d'avoir complétement disparu de nos sociétés modernes. En principe, elle est encore très-vivace. Elle ressemble à un arbre coupé au ras du sol, qui ne porte plus ni feuilles ni fruits, mais la souche est restée, et l'on s'en aperçoit aux surgeons qui viennent à chaque instant pousser à fleur de terre.

Il y a, dans le grand procès qui se débat autour de la *Vie de Jésus*, une question qui prime toutes les autres et qu'on a trop souvent noyée dans la critique de détail, une question qui, à vrai dire, résume aujourd'hui toutes les controverses religieuses, celle du surnaturel. Les orthodoxies dominantes en France sont toutes unanimes sur ce point, que le christianisme tombe ou se relève avec le miracle. Au contraire, la prétention de la critique, c'est qu'on peut tout rattacher au développement de la nature et de l'esprit humain, aux lois du monde visible et de l'histoire, tout, dis-je, même ces origines du christianisme, où le point de vue surnaturel, abandonnant l'une après l'autre les positions

qu'il occupait jadis, croit pouvoir se retrancher comme dans une citadelle imprenable. De là une guerre de principes, de là aussi les colères des orthodoxies, qui ont senti qu'il s'agissait là pour elles d'une question de vie ou de mort. Si Jésus lui-même, sa vie et son œuvre, Jésus reconnu dans toute sa grandeur, Jésus aimé comme on n'aime personne, n'est pas un être surnaturel, quel est donc le coin du monde où le miracle ira se réfugier?

On nous demandera peut-être de quel droit nous parlons d'orthodoxies au pluriel. C'est qu'en réalité elles sont plusieurs. En France, nous en comptons, sans parler des autres, trois principales, l'orthodoxie catholique, l'orthodoxie protestante et l'orthodoxie déiste, toutes trois liées à un *credo*, à un dogme qu'elles estiment définitif, et toutes trois plus ou moins intolérantes. Chacune, sans doute, l'est à sa façon, et il y a entre elles des différences qu'il ne faut pas méconnaître. Cependant, en leur qualité de vieilles puissances en lutte avec l'esprit nouveau, elles révèlent à certains moments des affinités inattendues, et surtout une même mauvaise humeur à l'endroit de ce qui tend à les vieillir encore. Il est intéressant de les voir à l'œuvre, chacune avec ses allures propres. Pour cela et afin de ne pas toujours rester dans le vague des généralités, qu'il nous soit permis de prendre à partie un représentant de chacune d'elles, que désignent à notre attention la notoriété de son nom, le succès relatif de sa brochure et l'honorabilité de son caractère.

Le XVIII[e] siècle a laissé parmi les éléments de notre vie nationale un élément déiste, peu riche d'avenir, incapable de tenir tête à la contagion croissante de la métaphysique allemande, bien déchu par conséquent du rang qu'il occupait, lorsqu'il se confondait aux yeux du pays avec la philosophie même, mais qui compte encore. Son grand cheval de bataille, c'est que le christianisme a fait son temps, et que la démonstration de son origine humaine équivaut à celle de sa déchéance. Un Dieu créateur, *ex machina*, ordinairement rémunérateur, ou, si l'on veut, l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, tel est son *credo*, qui fut un jour celui du peuple français. Le silence prudent que la philosophie officielle des quarante dernières années a gardé sur les questions religieuses, rend difficile de décider jusqu'à quel point il faut classer ses représentants parmi les déistes. Dans les derniers temps, de ce côté, on se rapproche de la pensée germanique, du Dieu immanent, intérieur et non pas seulement extérieur au monde. Mais on ne paraît pas encore décidé à se mêler aux débats religieux de l'heure actuelle.

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général, sur les questions de révélation, de dogme, d'église, nos philosophes partent du point de vue catholique et déiste à la fois, qui n'admet le divin qu'à titre de miracle, et ne comprend pas qu'une religion puisse à la fois être humaine et divine. Pour eux, la révélation, vraie ou fausse, est une intervention immédiate de Dieu dans le cours régulier des choses, sans cause préexistante autre que son bon plaisir; le christianisme, comme toutes les religions, est un système déterminé, un ensemble de doctrines qu'il faut recevoir ou rejeter en bloc, et l'Église est l'institution fondée tout exprès pour les formuler et les maintenir. Là-dessus le camp du déisme se partage quant à la conduite à tenir. Les uns, nos éclectiques en particulier, sentent bien que leur religion ne pourra jamais être populaire et pensent que, tout en s'opposant à un envahissement clérical qui deviendrait aisément tyrannique, il faut, à la terrible guerre déclarée par l'ancienne école voltairienne au christianisme et au clergé, substituer des égards et surtout un silence poli; les autres ont gardé l'humeur belliqueuse de leurs pères. Les extravagances de l'ultramontanisme ont augmenté leur nombre et même leur ont rendu une certaine ardeur de prosélytisme. On s'est remis à écrire avec beaucoup d'honnêteté dans les intentions, de naïveté aussi, d'ignorance de la transformation profonde qui s'est opérée dans la théologie scientifique, et au premier rang des plus zélés défenseurs de cette cause un peu perdue, nous devons citer M. P. Larroque, auteur d'un *Examen critique des doctrines de la Religion chrétienne* et d'une *Rénovation religieuse*.

La brochure [1] qu'il a opposée au livre de M. Renan porte d'un bout à l'autre l'empreinte de cette orthodoxie déiste qui, comme ses sœurs, aime peu les nouveaux venus, se plaint volontiers des brouillards germaniques et se sent menacée par des méthodes, des points de vue qui font bien mieux que la combattre, qui la laissent en arrière, inutile et vieillie. Au premier abord on pourrait penser qu'un livre qui rattache les origines du christianisme à l'ordre des faits historiques naturels, qui affirme que Jésus « n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu (p. 75), » devra être, toute réserve faite sur maint détail, parfaitement accueilli par l'école à laquelle appartient M. Larroque. Pas du tout. M. Renan a eu le malheur de dire que Jésus a fondé le culte pur, sans date et sans patrie, et que sa religion est essentiellement « la bonne religion de l'humanité; » il en résulte donc que le christianisme, tel qu'il sort de la pensée personnelle de son fondateur,

[1] *Opinion des déistes rationalistes sur la Vie de Jesus selon M. Renan*, par P. Larroque. Paris, Dentu, 1863.

est plus qu'une religion passagère, qu'il est la religion elle-même ; il n'est donc ni mort ni mortel ; rompre avec lui serait donc inutile, serait même injuste, et il vaut bien mieux l'épurer en lui rappelant constamment ses vraies origines. Mais voilà ce qui contrarie singulièrement l'école à laquelle appartient M. Larroque. La guerre, grande et loyale, mais la guerre au christianisme (p. 25), voilà ce qu'elle veut, et M. Larroque a tant de peine à saisir le point de vue auquel M. Renan s'est placé pour écrire l'histoire de Jésus qu'il lui reproche (p. 26) de « manquer de franchise » et (p. 31) « l'usage peu moral qu'il fait de son érudition. » Quand je disais que le déisme était aussi une orthodoxie à sa façon !

Je ne veux pas tomber dans le défaut que je reproche aux autres. Je crois M. Larroque très-sincère lui-même dans l'expression de ses répugnances. C'est son point de vue qui est en faute. Il s'est attaqué toute sa vie à un christianisme scolastique, tout cousu de dogmes, ayant la prétention d'être immuable et d'enchaîner à toujours la conscience humaine dans une enceinte sévèrement limitée. « Si la religion » chrétienne vient réellement de Dieu, » dit-il encore (p. 12) « elle est » inaltérable et par conséquent irréformable ; si au contraire elle vient » des hommes, quand elle a fait son temps, elle doit disparaître de la » scène du monde pour laisser progresser l'idée religieuse. » C'est en vertu d'une pareille idée de la religion que plus loin (p. 17), M. Larroque trouve tout simple de croire que Jésus est Dieu, s'il est réel qu'il a établi la religion parfaitement vraie : « car, » dit-il, « la science » et la puissance d'un Dieu suffiraient seules à une pareille œuvre. » Il ne s'agirait de rien moins en effet que de posséder le savoir et le pouvoir absolus. A présent un livre paraît, dont l'auteur jouit d'un certain renom d'indépendance et de savoir, et ce livre affirme que la religion chrétienne vient des hommes et vient aussi de Dieu, et que l'un de ses caractères essentiels, dérivant logiquement de son principe fondamental, purement religieux et moral, nullement clérical ni dogmatique, c'est précisément la faculté de varier, de se transformer, de s'adapter à un nombre indéfini d'états d'esprit, de besoins moraux, de situations sociales, nationales, individuelles, — ce qui fait d'elle au fond la religion vraie ; — et puis, que pour fonder une telle religion, ce n'est ni un dieu, ni un ange qu'il fallait, mais un cœur vraiment humain et pur comme un ciel d'Orient. Comment veut-on que M. Larroque et ses amis comprennent un traître mot à pareil langage ? Pour eux, la conséquence évidente, c'est que M. Renan qui, après tout, disent-ils, n'est pas chrétien, a voulu jouer au plus fin et embrasser le christianisme pour l'étouffer. (Comp. p. 26.)

Aussi M. Larroque, en honnête homme, indigné de découvrir un allié qui joint tant de perfidie à une politique si dangereuse, a-t-il moins entrepris de réfuter M. Renan qu'il n'a tâché de le mettre à l'index des gens bien pensants. Pour cela, il a consigné un grand nombre de passages tendant à montrer que l'auteur est en contradiction avec lui-même, ou bien qu'il fait violence à ce bon sens gaulois qui aura toujours raison contre l'idéalisme emprunté à la nébuleuse Allemagne. Cette méthode, en elle-même très-orthodoxe, qui consiste à enfiler des passages détachés de leur contexte, obtient aisément un effet d'éblouissement auprès des lecteurs superficiels, mais en somme cela n'aboutit à rien. Il n'y a, nous le verrons toujours mieux, qu'une seule manière de combattre M. Renan. C'est de descendre avec lui sur le terrain de la discussion purement historique et de lui poser ces deux questions : Quelles sont vos sources? Quel usage en avez-vous fait? C'est ce que M. Larroque n'a pas cru nécessaire, et dès lors sa brochure est frappée de nullité. Ne va-t-il pas jusqu'à rappeler un mot échappé à M. Renan dans un temps où, n'ayant pas encore étudié de près par lui-même les documents du christianisme primitif, celui-ci croyait bien difficile « d'écrire une page d'histoire sur le « personnage » réel qui s'appelle Jésus, » pour accuser le savant écrivain de n'avoir » pas satisfait à l'honnêteté philosophique » en exposant les motifs qu'il a eus de changer d'avis! Pourquoi donc, au lieu d'énoncer ce reproche peu civil, M. Larroque n'a-t-il pas discuté la théorie de M. Renan sur la formation des évangiles? S'imagine-t-il qu'il suffit, pour s'en dispenser, de montrer que, selon M. Renan lui-même, ces évangiles renferment des éléments légendaires?

Dépit plus ou moins avoué, impuissance de comprendre clairement les résultats d'une critique religieuse débarrassée du vieux levain antichrétien, non moins que du joug d'une orthodoxie quelconque, voilà la position de l'orthodoxie déiste en face de la *Vie de Jésus*. Quelle sera celle de l'orthodoxie protestante?

Dans le sens rigoureux du mot, on peut dire qu'il n'y a presque plus d'orthodoxie protestante en France. En effet, ce mot, strictement entendu, désigne la profession de toutes les doctrines, grandes et petites, formulées dans ces *confessions de foi* du XVIe siècle qui exprimèrent officiellement les croyances adoptées par les églises protestantes lors de leur constitution première. Ces confessions, généralement très-scolastiques, n'innovaient gravement en fait de doctrines que sur les points débattus dès les premiers jours entre Rome et la Réforme,

tels que les questions de la grâce, du péché, de la rédemption, toutes questions intéressant directement la conscience religieuse et morale. Quant aux doctrines laissées en dehors du premier débat, la Trinité et l'Incarnation, par exemple, elles demeurèrent intactes et même furent couchées par écrit dans les confessions de foi avec des intentions très-conservatrices. La réaction en tous sens qui suivit le vigoureux élan d'émancipation du commencement du siècle, fit que ces confessions acquirent bientôt aux yeux des protestants une autorité passablement despotique et nuisirent beaucoup au libre développement de la pensée religieuse parmi eux. Cependant, il ne se pouvait que le principe de liberté, constitutif de leurs églises, ne réagît pas tôt ou tard contre l'abus qu'on faisait de ses premières manifestations. A peu près partout, en terre protestante, on vit se former une tendance que nous dirions aujourd'hui *libérale*, qui s'émancipa graduellement des confessions de foi et voulut conformer les croyances et institutions ecclésiastiques aux résultats d'un examen toujours plus indépendant. Bornons-nous à rappeler à ce sujet plusieurs choses qui se comprendront d'elles-mêmes; d'abord, que la science fut en général l'alliée du libéralisme protestant dans ses luttes avec le conservatisme orthodoxe; puis, que ce libéralisme religieux, comme le libéralisme politique, doit être mesuré par rapport aux temps et aux lieux, et que ce qui put s'appeler de ce nom aux XVIIe et XVIIIe siècles, paraîtrait fort peu libéral aujourd'hui; enfin, qu'en vertu de la même logique interne qui avait détaché les libéraux des confessions de foi, les orthodoxes finirent en bien des lieux par s'en écarter eux-mêmes, seulement avec beaucoup plus de lenteur et de circonspection, n'aimant pas à l'avouer, regardant toujours plus vers le passé que vers l'avenir, avançant à reculons, mais pourtant avançant. C'est ainsi qu'aujourd'hui fort peu de protestants français s'engageraient à signer, *quoad res et verba*, tous les articles de la vieille confession de la Rochelle. C'est en ce sens que nous disions qu'il n'y a presque plus d'orthodoxie protestante en France.

Mais si la chose elle-même, au sens strict, a presque disparu, la tournure d'esprit, l'humeur orthodoxe est restée, ordinairement associée, reconnaissons-le, à beaucoup de piété et d'activité bienfaisante. Sous le rapport des doctrines, des nuances fort distinctes existent dans la tendance commune. D'une manière générale on peut réduire à quatre ou cinq dogmes le nombre de ceux qui, aux yeux des orthodoxes d'aujourd'hui, constituent l'enseignement essentiel du christianisme, et encore serait-il assez téméraire d'en dresser la liste sans autorisation. Il est vrai

que le point de vue surnaturel est encore énergiquement maintenu par tous en théorie, quoique affaibli singulièrement dans l'application, et comme, en lui-même, ce point de vue est une forme dont le contenu peut beaucoup varier, on pourrait se demander ce qui fait l'unité matérielle de cette tendance, si elle ne se révélait pas sur toute la ligne par une étrange roideur, une intolérance d'une verdeur inexplicable, vis-à-vis de quiconque s'écarte de l'ancienne dogmatique un peu plus que le tempérament du jour ne le comporte. J'ai dit plus haut ce que j'entendais par l'intolérance, et je n'ai pas à y revenir : on sait bien que l'orthodoxie protestante ne veut plus brûler ni emprisonner personne. Mais ne lui demandez pas encore le support des hétérodoxes! On dirait même qu'à mesure qu'elle se dissout intérieurement, ses représentants se montrent plus intraitables, plus étroits, et, — ce qui en est le juste châtiment, — plus incapables de comprendre les autres. Je pourrais appuyer mes dires en alléguant bien des faits, en citant bien des gens. Bornons-nous, pour nous concentrer sur notre sujet, à l'examen d'une brochure [1] dirigée contre M. Renan par e plus distingué et, à bien des égards, l'un des plus avancés parmi les écrivains qu'on peut encore classer dans l'orthodoxie protestante.

M. de Pressensé, l'écrivain en question, nous trouvera peut-être bien injuste envers lui. Je m'explique. En fait d'orthodoxie dogmatique, il est loin de compter parmi les purs. Sa manière de concevoir la Trinité est plus arienne qu'autre chose ; sa théorie de l'inspiration aboutit logiquement à la souveraineté de la conscience individuelle; sur la Rédemption, ses vues ont quelque chose d'indécis, de nuageux, qui empêche également la critique et l'adhésion. Sous le rapport de la tolérance, nul plus que lui n'a chaleureusement défendu la cause de la liberté des cultes et il est pasteur d'une communauté indépendante de l'État, se suffisant à elle-même. Il n'a plus qu'une habitude à perdre, celle d'inculper les points de vue autres que le sien comme des inspirations détestables. Là-dessus il est encore d'une orthodoxie effrayante. Quelle injustice, par exemple, dès les premières lignes de sa brochure contre M. Renan :

« L'Évangile fait le pendant des Églogues de Virgile, et le crucifié » qui prétendait régner du haut d'une croix sanglante, se réduit aux » proportions d'un Tityre plus moral que celui de Virgile, mais aussi » plus charlatan. » Ou bien dans cette manière de résumer la théorie

[1] L'*École critique et Jésus-Christ, à propos de la Vie de Jésus de M. Renan*, par E. de Pressensé. (Extrait de la *Revue Chrétienne* du 15 août 1863.) Paris, 1863, chez Meyrueis et chez Dentu.

de M. Renan sur les origines du christianisme : « Ainsi naissent les » religions : une idée grande et indécise portée par les vents et un » séjour à la campagne, voilà l'origine d'un de ces mouvements que » dix-huit siècles n'ont pas épuisé » (pages 15-16). Du reste, ne soyons pas trop surpris de ces ironies indignées. M. de Pressensé a trouvé (p. 3) que le livre de M. Renan « est offensant pour l'humanité. »

Voilà ce qui gâte les critiques parfois très-fondées qu'il adresse à la *Vie de Jésus*. Ce qu'elles contiennent de vrai disparaît sous l'enflure et l'exagération des rodomontades orthodoxes. On connaît le procédé des caricaturistes pour *charger* leurs personnages et garder la ressemblance ; ils outrent les défauts. D'un nez fort ils font une trompe, d'un dos courbé ils font une bosse, et ainsi de suite. Telle est la méthode ordinaire des écrivains voués à la défense des orthodoxies. Ajoutez à cela que M. de Pressensé a beaucoup d'esprit, la plume très-preste, et que, dans les cercles théologiques, on l'accuse de prendre trop souvent pour une idée positive une phrase sonore ou lestement décochée. Le fait est qu'à en juger par sa brochure, rien n'égale la hauteur de son verbe, si ce n'est la faiblesse habituelle de son argumentation. C'est ainsi que (p. 2), nous lisons à propos de Strauss et de l'école de Tubingue : « Quiconque connaît la situation théologique de l'Allemagne, sait » combien ces deux mouvements puissants ont été victorieusement combattus. » M. Renan, qui ne la connaît pas trop mal, sait probablement ce que signifie ici le mot *victorieusement*, mais quelqu'un qui ne la connaîtrait pas du tout, serait capable de s'y laisser prendre [1]. Page 5, on somme la critique historique de « renverser par une discussion serrée » la notion du Dieu libre, distinct du monde, capable par conséquent » d'y intervenir, avant de proclamer l'impossibilité du miracle. » Ceci est d'abord un paralogisme, parce que la critique historique, et toute science avec elle, part du fait naturel pour tâcher de l'expliquer par d'autres faits naturels, parlant quand elle sait ou croit savoir, se taisant quand elle ignore, et que l'*onus probandi*, l'obligation d'établir préalablement la thèse qu'il faut attribuer au miracle ce qu'on ne sait pas expliquer, revient ici de plein droit au supranaturaliste. Ensuite la proposition « distinct du monde *et par conséquent capable d'y interve-*

[1] Où donc M. de Pressensé a-t-il vu, lui qui doit connaître l'Allemagne, que la thèse fondamentale de l'école de Tubingue (p. 7) soit l'identification de la doctrine de Jésus avec le judaïsme et la fondation du christianisme par saint Paul ? C'est là une exagération inventée par l'esprit de parti, semblable à celle qui prétendait que, selon M. Strauss, Jésus n'avait jamais existé, et ce n'était vraiment pas la peine de prendre en pitié l'ignorance d'un journaliste qui plaçait sur une même ligne les travaux de Baur et ceux de M. Renan.

nir » a le tort de supposer ce qui est en question, vu qu'on peut bien concevoir un Dieu distinct du monde, de la somme des choses finies et particulières, par son infinité et la conscience qu'il en a, mais n'*intervenant* pas, comme s'il en était séparé, dans un monde qui, tel qu'il est, avec ses lois immuables, est la manifestation même de ce Dieu. Enfin cette sommation ne touchera guère M. Renan, qui a pris soin d'écarter, dès sa préface, toute discussion abstraite du surnaturel en ramenant ce point délicat à une question d'expérience, de fait constaté dûment. A quoi servira-t-il d'avoir prouvé que Dieu peut intervenir dans le déroulement naturel des choses, s'il est impossible d'indiquer un seul fait provenant évidemment d'une de ces interventions *ex abrupto?* Comme toute l'école orthodoxe, M. de Pressensé s'imagine qu'un recours à l'intervention divine explique l'inexpliqué. Il ne faut pas qu'il se fâche si d'autres esprits que le sien ne peuvent se résoudre à prendre l'aveu de l'ignorance pour une explication. « La négation du » surnaturel, » dit-il (p. 35), « force de recourir pour interpréter l'his- » toire à une foule de petits moyens qui n'expliquent rien. » Je lui accorde volontiers que les petits moyens n'expliquant rien ne font que de mauvaises explications; mais je voudrais bien savoir si l'affirmation du surnaturel est un grand moyen et si elle explique quoi que ce soit. Aux exigences du critique demandant qu'un fait miraculeux soit soumis à l'examen de gens compétents avant d'être admis comme tel, il répond que « c'est confondre le miracle avec le prodige, » comme si le miracle n'avait pas nécessairement un côté prodigieux, sous peine de n'être plus un miracle, et comme si ce n'était pas ce côté prodigieux qui éveille le doute. Puis il prétend que le miracle, procédant uniquement de l'amour divin, doit toujours avoir en vue « un grand but moral » et que cela s'oppose absolument aux expertises réclamées par le membre de l'Institut. Pourquoi donc? Pourquoi la bonté divine, dans son immensité et puisqu'il s'agirait du salut des âmes, ne consentirait-elle pas à opérer des miracles sous les yeux de nos savants? En supposant même que leurs âmes ne fussent pas dignes d'un tel dérangement, combien d'autres pauvres âmes seraient arrachées aux angoisses du doute, combien d'incrédules endurcis seraient remués à salut, si un beau matin le télégraphe réveillait l'Europe en lui apprenant que l'Institut de France s'est vu forcé de constater un miracle! Et puis, sur quelle pente glissante ne sommes-nous pas entraînés par cette théorie du caractère *moral* du miracle, inventée il y a quelques années par des gens qui commençaient à n'y plus croire! Est-ce que tous les miracles racontés par les évangiles ont un but moral bien clair et bien

prochain? Le changement d'eau en vin, par exemple, la marche de Jésus sur le lac, le poisson au statère, est-ce que tout cela ne tiendrait pas un peu du prodige pur?

Il est une chose qui explique jusqu'à un certain point l'association d'un ton si dégagé dans l'affirmation et d'une facilité si grande à se contenter d'arguments qui n'en sont pas: c'est le sentiment orthodoxe qu'avant tout raisonnement, toute recherche, on est dans la vérité. On se comporte alors vis-à-vis de ceux du dehors comme un avocat, persuadé sans doute du bon droit de son client, mais qui, devant parer à des attaques spécieuses, embarrassé sur le terrain purement juridique, fait flèche de tout bois sans trop s'inquiéter de la valeur intrinsèque de moyens qui pour lui sont accessoires et seront toujours assez bons, s'ils aident au triomphe de la bonne cause. La critique libre a-t-elle articulé des faits contraires à l'hypothèse orthodoxe? Vite, on imagine une sous-hypothèse qui s'arrangera tant bien que mal avec les faits allégués, et l'on se croira quitte envers la science. Il faut voir, pour s'en faire une idée, les débauches d'imagination auxquelles se sont livrés certains théologiens, partisans rigides de l'inspiration littérale des Écritures, pour mettre les textes sacrés d'accord avec les sciences modernes ou pour concilier les divergences historiques et doctrinales des écrivains canoniques. M. de Pressensé n'en est plus précisément là, mais que la critique appliquée aux Livres saints s'avise de proposer sur la formation des évangiles une théorie qui ne permette pas de leur attribuer toute l'autorité dont il désire qu'ils soient revêtus, et M. de Pressensé n'hésitera pas à recourir à des procédés tout semblables. J'en veux signaler un exemple frappant.

M. Renan, et avec lui la majorité des critiques allemands de renom, pense que le noyau primitif du premier évangile est une collection de sentences ou d'enseignements de Jésus, laquelle se présente actuellement encadrée dans un récit anecdotique fort ressemblant à celui de notre Marc et, de plus, enrichi de plusieurs éléments légendaires inconnus à celui-ci. Le plus ancien renseignement que nous possédions sur la composition des deux premiers évangiles, coïncide parfaitement avec cette explication que l'examen interne de ces deux livres corrobore d'une foule de faits grands et petits. Ce renseignement nous est fourni par un vieil évêque d'Asie Mineure, nommé Papias, qui vécut pendant la première moitié du IIe siècle et qui put encore recueillir des traditions toutes fraîches sur la manière dont les choses s'étaient passées. Son témoignage est donc d'une importance souveraine dans la question. Ses écrits sont perdus, il est vrai; mais heureusement

Eusèbe nous cite textuellement, dans son *Histoire ecclésiastique*, le fragment auquel nous faisons allusion. M. Renan, dans sa préface, s'est prévalu, et avec raison, de cet antique passage de Papias, cité par Eusèbe. Ne voilà-t-il pas que M. de Pressensé le blâme de n'avoir pas reproduit un autre passage où Eusèbe lui-même, c'est-à-dire le rapporteur des traditions frustes et frelatées du IVe siècle, nous dit « que » Matthieu, avant de quitter la Palestine pour des missions lointaines, » a résumé par écrit, sur la demande de ses amis, ses récits oraux sur le » ministère de Jésus-Christ. Ce texte, » continue-t-il, « peut très-bien » se concilier avec celui de Papias; rien n'empêche d'admettre que » Matthieu a lui-même ajouté une partie narrative à sa collection des » discours de Jésus-Christ, et rien ne s'oppose non plus à la supposition qu'il ait fait de larges emprunts à Marc, mais en marquant le » récit tout entier de l'empreinte spéciale de son évangile. » Que voilà bien le style propre aux conciliations artificielles des choses contradictoires! Rien n'empêche, rien ne s'oppose... Eh! pardon, tout empêche, tout s'oppose, en ce sens que si la tradition, soumise en ce moment à la critique, n'existait pas, on n'eût jamais imaginé un pareil arrangement, que cet arrangement laisse subsister toutes les objections tirées de l'évangile lui-même contre son authenticité apostolique, et qu'enfin un témoin oculaire, sachant écrire, n'a jamais été copier les narrations d'un témoin qui ne l'était pas, quand il n'avait qu'à consulter ses propres souvenirs.

C'est avec la même promptitude à se contenter que M. de Pressensé invoque la tradition, « si bien établie, » dit-il, sur les rapports intimes du rédacteur du troisième évangile avec l'apôtre Paul, proclame « l'abîme » qui existe entre le Verbe de Philon et celui du quatrième évangile, et, plus loin, attribue aux premiers chrétiens, sans nous dire s'il comprend le Christ parmi eux, l'attente d'une réalisation très-prochaine de toutes leurs espérances. Il observe là-dessus que cette ardeur de foi, qui devance le temps et l'abolit presque en s'emparant des biens éternels, est une erreur de chronologie, mais non de morale, et nous sommes ici entièrement de son avis. Mais il ne peut nier que ce soit là une erreur, enseignée dans les Livres saints, partagée par les apôtres, qui put avoir, qui eut souvent des conséquences fort regrettables au point de vue moral. Au fond, comme dans le passage, si éloquent d'aspect, en réalité si creux, emprunté (p. 34) à l'excellent M. Cochin, on sent, dans toute l'argumentation de M. de Pressensé, l'illusion des orthodoxies, qui consiste à s'imaginer qu'on a réfuté un adversaire, parce qu'on lui a riposté d'un ton tranchant et dégagé, de

manière à mettre de son côté la galerie incompétente. C'est pour cela que les apologies, écrites à ce point de vue, font si peu d'effet sur les lecteurs sérieux qui aiment, avant de se rendre, à analyser un argument pour savoir ce qu'il y a dedans. Quand, par exemple, M. de Pressensé nous dit (p. 11) que, pour être comprise et appréciée comme il faut, la divine beauté de Jésus exige, non « le tact exquis » de Gœthe ou de M. Renan, mais « un cœur d'enfant, un cœur brisé et non infatué » comme certainement il croit sa conception du Christ infiniment supérieure à celle de M. Renan, il parle évidemment du point de vue d'un homme qui pense que l'infatuation seule peut amener ses adversaires à voir en Jésus-Christ autre chose que ce qu'il y voit lui-même : car il a bien trop d'esprit et, je suppose, de modestie pour ne pas sentir ce qu'il y aurait de fatuité dans la prétention déclarée de posséder précisément le degré d'humilité et de contrition voulu pour bien pénétrer les beautés de l'ordre divin.

Il peut y avoir, je crois qu'il y a souvent du vrai dans les critiques adressées à M. Renan par M. de Pressensé. J'eusse désiré les voir énoncées d'un ton moins dédaigneux et moins amer. De quelle manière plus modérée, plus chrétienne, plus équitable, M. le pasteur Athanase Coquerel fils a fait la critique du même livre dans son journal *le Lien*[1] ! Mais ce que je dois constater surtout, c'est l'impuissance finale de la tendance protestante orthodoxe, quand on se demande après avoir lu : M. Renan est-il réfuté? Non, il ne l'est pas et ne le sera jamais de ce côté ; tout au plus est-il rectifié sur quelques points de détail, mais la question essentielle, la grande question : Les origines du christianisme sont-elles ou non miraculeuses? n'a pas fait un pas, et tout le talent, toute la dextérité de plume des apologètes orthodoxes ne parviendrait pas à le lui faire faire. Accordons que M. Renan mérite tous les reproches qu'on lui adresse. Qu'en résulte-t-il? Tout simplement que son œuvre est à corriger, peut-être à refaire, peut-être qu'elle n'est pas faisable, mais non pas que l'ombre d'un droit soit acquise à l'orthodoxie pour stipuler qu'il y a miracle là où la critique ne peut voir que des lacunes dans ses renseignements. Le déisme ne comprend pas M. Renan, et, par conséquent, ne peut pas le réfuter, parce qu'il ne peut concevoir un christianisme sans miracle ; l'orthodoxie montre la même impuissance, parce qu'elle est condamnée à traiter de son point de vue traditionnel, aprioristique, surnaturel, un ordre de faits dont la critique historique s'est définitivement emparée.

[1] Nos des 24 juillet, 1er, 8 et 15 août derniers.

En prenant congé de l'orthodoxie protestante et de son représentant le plus connu, l'équité nous fait un devoir de dire que, de ce côté du moins, on n'a pas été absolument insensible aux beautés de premier ordre du livre de M. Renan. Çà et là, M. de Pressensé admire franchement des parties entières de l'ouvrage. Mais il ne faut pas s'attendre même à cette demi-justice chez le théologien, que sa réputation et le débit plus qu'ordinaire de sa brochure nous engagent à prendre pour type de l'orthodoxie catholique en lutte avec M. Renan. M. l'abbé Freppel[1] s'entend à *tomber*, comme on dit en argot des halles, les auteurs dont le succès l'inquiète, et si le cours d'éloquence sacrée qu'il fait à la Sorbonne est monté d'habitude au diapason de sa brochure, on doit y recevoir d'étranges leçons sur la manière de convaincre les pécheurs endurcis. De ma vie, je n'ai vu les allures de l'avocat chicaneur s'afficher plus naïvement que dans ce réquisitoire. Naturellement, je ne m'attendais pas à voir l'orthodoxie catholique accueillir avec sympathie un livre qui l'attaque par la base, et un auteur qui est à ses yeux un quasi-apostat. Mais, enfin, il y a des limites à tout, et, ne fût-ce que dans l'intérêt même du plaidoyer, il serait prudent de ne pas laisser croire qu'on a plus d'injures à donner que de raisons. Dire qu'un livre, à la réfutation duquel on consacre 150 pages in-8°, « n'est pas sérieux (p. 1), » que « c'est un conte facétieux (p. 3), » qu'il est « un peu au-dessous, ou, si l'on aime mieux, à côté de Salammbô (p. 10), » qu'on « n'en parlera plus dans trois ou quatre mois (p. 115), » etc., etc., c'est d'avance avertir le lecteur qu'on ne discute pas, mais qu'on bataille. Fidèle, du reste, au point de vue ordinaire des orthodoxies qui se croient évidentes, M. l'abbé ne craint pas d'attaquer la bonne foi de son adversaire (v. entre autres les pp. 50, 57-58), insinue charitablement que M. Renan est quelque chose comme un second Judas (pp. 56 et 101), croit de bon goût et probablement de bonne argumentation d'émettre des appréciations comme celle-ci : « Il n'y a » pas d'exemple d'un système de mensonge et de dissimulation pour- » suivi avec une telle assurance à l'aide de citations fausses et d'asser- » tions en l'air (p. 104-105), » ou comme cette autre : « Non, jamais la » sottise ne s'est trouvée jointe à tant d'insolence (p. 106). » Il est, en particulier, une forme oratoire, qui, à en juger par ses fréquents retours, fait les délices du professeur de Sorbonne : elle consiste à déclarer qu'un imberbe quelconque en sait plus que M. Renan sur les

[1] *Examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan*, par M. l'abbé FREPPEL, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, 6e éd. Paris, Bray et Palmé, 1863.

sujets qu'il traite. C'est ainsi qu'il lui fait faire successivement la leçon, ici, par un étudiant en théologie; là, par un aspirant au baccalauréat; ailleurs, par un élève de philosophie; puis, par un élève de troisième, par un enfant apprenant son Lhomond, par un écolier des Frères, et, enfin, le renvoie aux bambins qui ont besoin d'être bercés pour s'endormir. A dire vrai, je m'attendais aux bambins, je les voyais venir, mais je n'ai pas été fâché de leur arrivée. Après eux, la liste est close.

Et dire que M. Freppel a été encore dépassé en invectives dont le moindre défaut est leur absurdité[1] !

Si j'avais à faire ici de la polémique personnelle, je pourrais allonger indéfiniment la liste des imprudences commises par le pétulant abbé, depuis la page où il fait de M. Strauss un professeur de Tubingue (p. 2), jusqu'aux naïvetés qu'il nous débite sur le Pentateuque, Ésaïe, Daniel (pp. 74-76), et l'Apocalypse (p. 90). Il y aurait, entre autres, de curieuses remarques à faire sur les listes d'auteurs allemands, plus ou moins connus, dont il cherche à se faire des alliés sur le terrain de la critique sacrée. Évidemment, M. Freppel s'est aventuré là sur un terrain qu'il connaît mal. La manière dont il croit pouvoir revendiquer l'authenticité des évangiles de Matthieu et de Jean, le prouve suffisamment à tout lecteur familier avec ce genre d'études[2].

[1] Je n'exagère pas, et en preuve, je demande la permission de reproduire ce spécimen de critique dévote après lequel il n'y a vraiment plus qu'à tirer l'échelle. « Les livres de » M. Renan et de ses pareils détruisent dans le cœur de l'homme toute charité, toute bonté, » toute vertu; ils développent l'animalité dans l'homme; ils glorifient la gredinerie et la » bassesse. La conclusion logique de tous ces discours sans vaillance, ce serait l'abolition du » culte, la fermeture des églises, la divinisation des instincts féroces, l'assassinat de la morale, » l'apothéose du brigandage civilisé. Ce serait le règne du diable sur la terre, si ces gens-là » avaient ce qu'ils n'ont pas, l'esprit du diable. Rien n'est si bête que toutes ces momeries » philosophiques. Parmi tous ces parleurs, lequel aura l'héroïsme de braver les puissants » de la terre au point de se faire crucifier? Ce n'est certes pas M. Renan. Il parle et pense » comme un pion; Jésus parle et pense comme un Dieu. » — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Réponse au livre de M. Renan,* par Eugène Potrel, pp. 43-44. Londres, D. Nutt, 1863.

[2] Je veux seulement donner à ceux que cela pourrait intéresser un échantillon de la faiblesse du professeur de Sorbonne en fait de critique biblique. Je le choisis dans la partie de sa brochure où il s'en prend à la théorie de M. Renan sur les deux premiers évangiles. M. Renan s'appuie, avons-nous dit, sur ce témoignage de Papias, relatif à l'évangile de Matthieu et dont nous avons rappelé plus haut l'antiquité et l'importance. « Matthieu, » dit le vieil évêque, « a écrit un recueil des sentences (λόγια, *effata*) du Seigneur. » Comme il vient de parler d'un évangile de Marc en le caractérisant par le fait qu'il contient et des actes et des paroles (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), il est évident qu'il a voulu distinguer les deux écrits en disant que l'un était didactique et l'autre anecdotique. Le mot de *Logia* est donc ici choisi tout exprès et doit être entendu dans son sens propre d'oracles ou de sentences en possession d'une autorité divine. Quand on rapproche cette antique tradition de notre premier évangile actuel, on ne peut qu'être frappé du fait corrélatif que cet évangile contient sept groupes de

Aussi ne discuterons-nous pas longtemps avec lui. Ses bévues ne nous touchent que dans la mesure où elles dénotent l'esprit, le point de vue général qui les lui fait commettre, et, comme nous croyons à sa sincérité, nous devons croire aussi que c'est uniquement du point de vue d'une orthodoxie qui n'admet pas qu'on puisse être honnête homme et la repousser, qu'il a écrit cette ligne de la page 91 : « M. Renan a voulu faire du mal par son livre, » et cette autre qui résume, en la terminant, tout l'esprit de sa brochure : « Il a fait une mauvaise action et un méchant livre. »

Je ne pourrais que répéter ici, avec plus de motifs encore, ce que j'ai dit plus haut, sur l'impuissance des orthodoxies en lutte avec la critique. Encore une fois, le détail ici est peu de chose, et l'on aura beau entasser les remarques malicieuses, les insinuations désobligeantes, les exclamations indignées, on n'aura rien gagné au principal. De deux choses l'une : ou M. Renan a été d'un bout à l'autre historien fidèle; et alors qu'avez-vous à dire ? Ou vous signalerez dans son œuvre des erreurs, des méprises historiques, vous montrerez qu'il a fait un usage abusif de tel ou tel document, mais en ce cas encore vous n'avez pas réfuté son point de vue histo-

discours ou plutôt de sentences, plus ou moins liées, sur le royaume des cieux et formant ensemble, quand on les détache de leur contexte, un tout assez bien arrondi. Ce qui reste de cet évangile, une fois cette soustraction opérée, sauf quelques fragments d'apparence plus légendaire que tout le reste, ressemble tellement à notre Marc, qu'il faut admettre, soit un emprunt à ce second évangile, soit plutôt une source commune transcrite, chacun de son côté, par les deux auteurs canoniques. Cette explication si naturelle et qui rend compte d'une multitude de détails, a donc le mérite de mettre d'accord un renseignement, pour ainsi dire, de première main sur la formation des évangiles avec les textes que nous avons sous les yeux. Voici comment M. l'abbé Freppel se fait fort de réfuter M. Renan. « Ce qui » prouve, » dit-il, « que pour Papias, les Logia du Seigneur n'excluaient point la relation » des faits, c'est que lui-même avait intitulé son ouvrage : *Commentaire des Logia du Sei-* » *gneur*, (Eusèbe, III, 39), ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des faits, de rapporter » des miracles, comme le démontrent les fragments conservés par Eusèbe. » Mais cela va sans dire, puisqu'il voulait faire un commentaire de ces Logia : il était donc souvent appelé à les rapprocher des circonstances qui leur avaient donné lieu ou qui pouvaient servir à leur explication. C'est précisément pour cela qu'il intitule son livre : *Commentaire ou explication* (*exégêsis*) *des Logia du Seigneur*, et non pas comme celui qu'il attribue à Matthieu un simple recueil (συγγράμμα) de Logia. « De plus, » continue-t-il, « en mentionnant l'évangile » de Marc, qui certes comprenait des récits et des discours, Papias n'en désigne pas moins » les uns et les autres, comme pour saint Matthieu, par ce terme unique : Ensemble des dis- » cours du Seigneur, preuve évidente que pour lui le mot Logia n'exclut nullement la rela- » tion des faits. » Pas du tout. D'abord Papias ne mentionne pas l'évangile de Marc en parlant d'un Ensemble des discours du Seigneur : il relève simplement le fait, très-intéressant pour lui en vue de l'ouvrage qu'il voulait composer, que les discours du Christ ne se présentent pas dans l'évangile anecdotique de Marc dans un ordre régulier (συντάξις, que M. Freppel traduit, je ne sais pourquoi, par « ensemble »), la cause en étant que ce Marc a transcrit ses réminiscences de la prédication de Pierre, laquelle était déterminée par les

rique, vous ne pouvez en appeler que de la critique mal informée à la critique mieux informée; en un mot, vous ne pouvez pas discuter avec votre adversaire sans lui donner raison en principe, et voilà pourquoi il est si fort contre vous. Car à partir du moment où vous descendez sur le terrain de l'histoire, sans *a priori* dogmatique, vous êtes tenus, avant d'en venir à vos fins, de montrer : 1° qu'il faut croire au miracle; 2° que le fondateur et la fondation de l'Église chrétienne sont de l'ordre miraculeux; et cela vous est impossible: tout ce que vous pouvez remontrer au critique, c'est qu'il n'a pas réussi à expliquer comme il faut des faits obscurs ou imparfaitement connus. Si la tradition prétendait que le peuple étrusque est venu en droite ligne du ciel sur la terre, les vains efforts de l'ethnologie comparée, pour rattacher ce peuple étrange aux autres races européennes, ne seraient pas du tout la preuve que cette tradition est fondée. Si l'origine du monothéisme hébraïque n'est pas suffisamment élucidée, si la manière dont Jésus est arrivé à sa sublime idée du royaume de Dieu, se dérobe aux explications historiques, si les récits concernant sa résurrection ne nous permettent pas de nous rendre un compte clair de ce qui s'est passé le surlendemain de sa mort, encore une fois, avouons notre

circonstances de temps et de lieu. En quoi cela diminue-t-il la portée de la définition qu'il donne aux deux livres de Matthieu et de Marc? « En outre, si M. Renan était plus familier » avec la littérature ecclésiastique, il saurait que saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Ori- » gène appellent également nos évangiles les Logia du Seigneur. » Cela n'a pas le moindre rapport avec la question débattue. Une fois un canon quelconque formé et les livres qui le composent tenus pour inspirés et révélateurs, on a pu les désigner en général par le mot de Logia ou oracles divins, comme on dit encore aujourd'hui « la Parole de Dieu » pour la Bible; mais ce point de vue est inapplicable à Papias, qui professait une très-médiocre estime pour les évangiles écrits et au temps duquel le canon n'était pas formé. Du reste j'ai pris la peine de vérifier le premier passage cité d'Irénée, et j'ai dû en conclure que M. l'abbé ne se l'était pas donnée. « Il y a bien des années que Schliermacher et Credner ont émis l'hypothèse » dont M. Renan vient de se faire le tardif écho; mais il y a longtemps aussi que Lücke, » Hug, Thiersch, Maier et tant d'autres critiques en ont démontré la fausseté. » Le *tant d'autres critiques* est délicieux, mais il n'empêche pas que beaucoup d'autres encore (car il y en a beaucoup en Allemagne) l'ont adoptée et fortifiée, non-seulement Credner qui l'a toujours plus nettement établie dans les rééditions de sa savante *Introduction au Nouveau Testament*, mais encore dans les dernières années, MM. Weisse, Schneckenburger, Schenkel, Ewald, Baumgarten Crusius, Wieseler, Kœstlin, F. C. Baur (quant à Matthieu), Meyer, qui l'avait d'abord combattue, Reuss, qui vient de la reproduire dans la 4me édition de son *Histoire des écrits du Nouveau Testament*, Holzmann (1863, *Die synopt. Evang.*), etc., etc., sans compter quelques théologiens de Hollande, probablement plus connus dans le monde de la théologie scientifique que dans celui que fréquente M. Freppel.

Je conviens sans difficulté que ces hypothèses critiques sont toujours discutables; mais la tradition qu'elles prétendent remplacer n'est elle-même qu'une hypothèse, et une hypothèse insoutenable, et ce que j'admire, c'est le ton superbe avec lequel parlent de tout cela de gens qui s'y connaissent si peu.

ignorance, mais n'affirmons rien de plus, et rappelons-nous toujours ce mot ingénieux et vrai d'un contemporain : « Dieu qui est la cause de tout, n'est l'explication de rien. »

A présent, il faut reconnaître que la vie de Jésus, étudiée au point de vue historique pur, a de quoi exciter les colères des orthodoxies quelles qu'elles soient. Comme c'est de nos jours seulement qu'une telle étude a pu se faire en dehors des divers partis pris qui, si longtemps, obscurcirent les regards, il n'est pas étonnant qu'elle mène à des découvertes dont personne n'avait l'idée auparavant, et qui ne peuvent faire autrement que de déranger les systèmes élaborés, quand on ne s'en doutait pas. Ce n'est pas un des moindres titres du divin Maître à l'admiration de l'humanité, que telle de ses paroles a dû attendre dix-huit siècles pour être comprise dans son sens réel, mesurée dans son étonnante profondeur. Le progrès des sciences historiques nous habitue à généraliser nos jugements sur les hommes et les choses, à saisir d'intimes rapports entre les races et les générations qui se succèdent, à discerner les tendances identiques, cachées sous des noms qui diffèrent, à découvrir, vingt ou trente siècles d'avance, les germes d'institutions ou de croyances en pleine vigueur aujourd'hui. De là toute sorte de contrariétés pour ceux qui croyaient, sinon leur personne, du moins leur parti, leur tendance, leur église irréprochables. Savait-on autrefois, comme nous le savons aujourd'hui, que le pharisaïsme et le sadducéisme existent encore, et même ne sont pas du tout mal portés dans le monde chrétien? La destinée tragique de Jésus n'est-elle pas la plus auguste expression de cette loi, qui veut que, dans tous les temps, ceux qui ornent le plus dévotement les tombeaux des anciens prophètes, sont les mêmes qui lapident le plus volontiers les prophètes de leur temps ? Et les gouvernements absolutistes, qui aiment tant à multiplier les crucifix, ne finiront-ils pas par sentir qu'ils multiplient ainsi le souvenir de la plus grosse bévue qui ait jamais été commise par les autorités constituées, tant civiles que religieuses et militaires?

En même temps que ces rapprochements, qu'on fait involontairement entre les morts et les vivants, ne contribuent pas à augmenter l'orgueil de l'humanité se contemplant elle-même, il se trouve qu'on méprise moins les individus, parce qu'on reconnaît plus aisément leur sincérité jusque dans ces hypocrisies officielles qui, en politique et en religion, finissent presque toujours par faire illusion à ceux-là mêmes qui en profitent. Mais pour celui qui, trop attaché à une orthodoxie, ne peut encore s'élever à ce point de vue, il est extrêmement pénible de s'imaginer

qu'on pourrait reconnaître ses véritables ancêtres dans ceux que cette même tradition voue à l'exécration des siècles. Ainsi, la vie de Jésus, étudiée au point de vue historique, nous montre en lui une auguste victime du dogmatisme, du bigotisme, et de cette religion officielle qui se fait moyen de police et de gouvernement. Il est évident que Jésus lui-même ne signerait pas une seule de nos confessions orthodoxes, catholiques ou protestantes. Le déiste, qui le verrait reparaître, ne reconnaissant pas en lui le Jésus de la légende, prétendrait que ce n'est pas lui. Le protestant orthodoxe serait fort peu édifié de l'entendre rattacher le salut, et par conséquent la valeur religieuse de l'homme, à de pures dispositions religieuses et morales, à la direction du cœur, et jamais à un dogme défini. Le catholique zélé se signerait d'indignation, en voyant que « jamais personne n'a été moins prêtre que Jésus » et que jamais personne non plus n'a fouetté de verges plus sanglantes les mille pratiques dévotes, inutiles à Dieu et aux hommes, dont la piété pharisaïque et la piété méridionale s'accordent si bien à recouvrir les moralités boiteuses. Je ne parle pas de tous les ennemis qu'il se ferait par sa franchise, sa pureté morale sans rigorisme, mais aussi sans complaisance, sa prédication austère, rehaussée par l'exemple et venant nous faire honte à tous de nos égoïsmes, de nos sensualités, de nos lâchetés. Hélas! qui de nous rencontrerait sans trouble son limpide regard! Prédicateur fâcheux, il ne tarderait pas à voir se coaliser comme jadis contre lui nos Pharisiens et nos Sadducéens, nos Scribes et nos Sacrificateurs, le peuple et les autorités....

Mais évidemment, les plus furieux seraient ceux dont les prétentions à l'aristocratie religieuse recevraient un si cruel démenti, et on peut s'en faire une idée, en voyant de quelle manière on accueille dans leurs rangs une image approchante du Christ historique.

II

Nous voulons maintenant envisager l'œuvre de M. Renan du point de vue de la critique pure, qui est le sien, de cette critique appliquant à tout, sans exception, les règles et les procédés d'une recherche désintéressée, si ce n'est, et au fond ce n'est pas du tout contradictoire, qu'elle n'est nullement fermée aux impressions de grandeur ou de beauté religieuse et morale que peuvent produire, en dehors de tout système, les objets dont elle doit s'occuper.

Je déclare sur-le-champ que, dans mon opinion, Jésus étudié de près, sans aucun parti pris, est plus grand et plus saint que M. Renan ne le présente à ses lecteurs, et je tiens à le prouver. Mais il n'y a pas seulement ici matière à réfutation. Notre devoir est aussi de relever ce que nous croyons admirable dans cette œuvre si complexe et qu'il est si difficile de louer ou de condamner d'une manière absolue.

Du point de vue lui-même de la critique pure, encore nouveau en France quand il s'agit de questions religieuses, il faut se féliciter avant tout de la manière large et puissante dont le livre de M. Renan a fait son entrée dans le grand public. La forme, si souvent exquise de l'ouvrage, a sans doute été le passeport qui a permis au reste de franchir les barrières; mais quelles que soient les causes de ce succès, le résultat n'en est pas moins qu'un pas immense a été fait dans l'instruction religieuse de notre pays. Je veux dire par là qu'une foule de préjugés, d'ignorances, de malentendus, dérivant de notre passé catholique et voltairien, et contre lesquels venaient échouer jusqu'à présent les efforts des écrivains puisant à d'autres sources, sont en train de disparaître depuis la publication de la *Vie de Jésus*. Ce que je crois avoir démontré ci-dessus, la masse des lecteurs, sans toujours s'en rendre compte, le sent comme d'instinct: il y a là quelque chose de nouveau, sur quoi les anciens systèmes religieux veulent bien, mais ne peuvent mordre. On ne haussera plus les épaules désormais à l'idée que des Germains ou des germanisants, perdus dans les nuages ou rêvant tout éveillés, persistent à se dire chrétiens tout en rejetant le miracle. Il n'est plus permis de confondre le christianisme avec l'une quelconque de ses formes actuelles: c'était là une des confusions qui faisaient que tant de savants étrangers doutaient souvent de notre sérieux, quand nous parlions religion. Les dogmes qu'en tant de lieux on croit essentiels au christianisme, au point, dit-on, qu'il mourrait de leur mort, la Trinité, l'Incarnation, le péché originel, l'infaillibilité de l'Église, ont laissé surprendre leur *alibi*, quand on s'est mis à demander à Jésus-Christ lui-même ce que c'était que le christianisme. Il est aussi un très-ennuyeux chapitre des controverses antérieures, dont nous sommes, je l'espère, délivrés, celui où l'on discutait, du côté croyant et du côté incrédule, la thèse de l'originalité du christianisme. Du premier côté, on s'acharnait, avec une peine que les progrès continus de la science des religions aggravaient tous les jours, à contester l'originalité des beaux préceptes ou des idées très-élevées que l'on voit enseignée près de certains sanctuaires ou dans les livres sacrés de l'antiquité,

afin de sauver la croyance qui voulait que l'Évangile en fût le créateur, l'inventeur, au sens rigoureux du mot. Les adversaires orthodoxes de M. Renan l'ont fort rudoyé sur ce point, sans se douter, je présume, du beau jeu qu'ils faisaient à la polémique antichrétienne en parlant comme si la divinité du christianisme dépendait de la nouveauté absolue de ses enseignements. Le fait est qu'en glanant avec quelque persévérance dans les champs encore peu défrichés de la haute antiquité religieuse, aux Indes, en Perse, en Judée, en Chine, en Égypte, en Grèce, on finit par réunir de divins rayons, bien obscurcis sans nul doute par leur entourage, bien perdus dans un fouillis de rêves immoraux ou puérils, mais qui n'en forment pas moins, quand on les rassemble, une gerbe de lumière vraiment comparable à la doctrine évangélique la plus pure. Mais que signifie pour nous aujourd'hui ce fait incontestable? C'est que, grâce à Jésus et à l'esprit qu'il a communiqué au monde, le « Verbe disséminé, » comme disaient les Alexandrins, les parcelles d'or pur cachées au fond des couches religieuses de l'antiquité, sont devenues un soleil qui éclaire le monde, et la gloire de Jésus assurément n'en est pas diminuée. Car c'est lui, lui personnellement, qui a centralisé et fait circuler des abstractions, jusqu'alors éparses et stagnantes, c'est de lui qu'elles tirent désormais leur force contagieuse. Comme l'a très-judicieusement observé M. Renan, à propos des rapports mal connus encore de l'enseignement évangélique avec celui des plus anciens rabbins du Talmud, « la morale ne se » compose pas de principes plus ou moins bien exprimés. La poésie du » précepte qui le fait aimer est plus que le précepte lui-même pris » comme une vérité abstraite. Ce n'est pas l'Ancienne Loi, ce n'est pas » le Talmud, qui ont conquis et changé le monde... Peu originale en » elle-même, si l'on veut dire par là qu'on pourrait, avec des maximes » plus anciennes, la recomposer presque tout entière, la morale évan- » gélique n'en reste pas moins la plus haute création qui soit sortie de » la conscience humaine, le plus beau code de la vie parfaite, qu'aucun » moraliste ait tracé (p. 84). »

D'un autre côté, tout en déclarant que je n'adopte pas précisément pour mien le Christ selon M. Renan (et je me permets d'observer ici que cette manière de dire, dont on a voulu faire une épigramme, n'est que l'expression d'une nécessité à laquelle ont dû se soumettre tous les historiens de Jésus, à commencer par les évangélistes), je suis de l'avis exprimé par un des critiques de son livre dont j'ai parlé plus haut, M. A. Coquerel fils, je suis persuadé qu'au point de vue religieux, ce livre a fait et fera du bien. Il donnera des traits vivants, naturels, quel-

que chose de concret, à une figure idéalement belle et sainte qui, pour une masse de gens, ou bien se perdait dans le vague le plus insaisissable, ou bien se matérialisait sous les traits d'un homme, ici habillé de rouge et de bleu avec de l'or autour de la tête, une espèce de Saint-Sacrement sous forme humaine ; là nu et mourant sur une croix sans qu'on sût pourquoi. Il y a un charme réel, profond, à contempler le reflet du Fils de l'homme sur l'intelligence d'un penseur moderne qui, par son savoir, son cœur, son goût, par son désir avide de le contempler sous ses traits les plus authentiques, par son scepticisme lui-même, fournit des éléments qu'on dirait choisis tout exprès pour rendre plus captivante que jamais l'expérience devant répondre à la question : « Comment, sous quels traits le Christ sortira-t-il de là ? » Un chrétien vraiment tolérant, qui sait qu'on croit, non ce qu'on veut, mais ce qu'on peut, lira toujours avec un suprême plaisir ces pages qui lui montrent le Christ, diminué sans doute, mais encore si grand malgré cette diminution. Il en est qu'il lira avec ravissement. Laissons aux incapables et aux malveillants leurs ébahissements et leurs exclamations. Suivons le doux Maître au pays de Galilée. Le lac est bleu, les montagnes sont joyeuses, les oiseaux chantent, les fleurs des champs sont parées à faire envie à Salomon, car elles aussi sont de la fête, le ciel sourit à tous ; allons sur les collines de bénédiction entendre parler de notre Père céleste. Trop tôt viendront les jours où le saint ami nous sera enlevé. Et pourquoi vous scandalisez-vous, incorrigibles Pharisiens, de ce que des courtisanes font avec nous partie du cortége nuptial ? Est-ce qu'on pense à mal par ici ? Est-ce que sa pureté ne nous purifie pas tous ? Et n'avez-vous pas appris qu'il aime surtout à sauver ce qui était perdu ?.. Oh ! dans ce tableau, tout inspiré de la vue des localités elles-mêmes, que M. Renan nous a tracé du ministère de Jésus en Galilée, il est des pages qui ne s'oublient plus, une fois lues, et qui compteront certainement parmi les plus belles que notre siècle ait pu lire. Le Sermon de la montagne a désormais son commentaire, et cela peut suffire à l'ambition d'un homme.

La seconde partie du livre, celle qui est consacrée à Jérusalem, se prêtait moins aux descriptions sereines, et peut-être aurait-on lieu de regretter que l'élément tragique, prédominant ici, ne ressorte pas avec plus de vigueur sur ce fond sombre. Oserai-je énoncer un soupçon ? M. Renan laisse assez souvent entendre que Jésus était embarrassé de lui-même à Jérusalem. J'avais toujours cru et je crois toujours le contraire. La manière pleine de sel dont il force les principaux du Sanhédrin à avouer qu'ils sont incompétents pour prononcer sur la réalité des

missions divines, sa réponse aux Pharisiens relativement au denier de César, sa réplique aux Sadducéens beaux esprits, qui étaient venus lui conter une historiette tout à fait plaisante, capable de désarçonner un vieux rabbin, son apostrophe aux Scribes voulant absolument que le Messie fût descendant de David, etc., etc., tout cela me paraît très-fort, très-hardi, pas du tout gauche, je n'y surprends pas l'ombre d'un embarras. J'aurais compris le reproche (ou l'éloge) de naïveté, mais non celui de gaucherie. Ce qui fait que je me demande si le véritable embarrassé n'a pas été M. Renan lui-même. Il a bien l'habitude des luttes de la pensée théorique, mais non celle des combats quotidiens, corps à corps, face à face, des prédicateurs populaires ayant une mission à remplir au milieu de gens indifférents ou prévenus. Il aurait eu tellement horreur de ces intrigues cléricales, de cette casuistique pédante, de ces cérémonies monotones, de ces mœurs de sacristie, qu'il ne conçoit pas comment son héros a pu se jeter au milieu de tout cela sans perdre beaucoup de son assurance. Pourtant, je peux lui affirmer qu'on s'y fait. En somme, l'impression qu'on retire de la seconde partie de l'ouvrage est moins franche, moins forte que celle que produit la première. On est heureux de trouver dans le dernier chapitre un de ces aperçus, comme M. Renan excelle à les faire, où, plein de son sujet, agençant à sa manière pleine de grâce les grandes lignes de l'histoire, il vous enlève avec lui dans ces régions supérieures, où l'on découvre de si vastes horizons qu'on ne songe plus aux irrégularités de la plaine, tant on est absorbé par le plaisir de regarder dans l'infini.

On lui a beaucoup reproché la page si finement conçue où il décrit les conditions de la réussite en histoire. « Une part de divination et de » conjectures, dit-il, doit être permise... Dans les histoires du genre de » celles-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à » combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vrai» semblable, où rien ne détonne... Ce qu'il s'agit de retrouver ici, » ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à contrôler, c'est » l'âme même de l'histoire; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la » petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, » la vérité de la couleur... Les textes ont besoin de l'interprétation du » goût, il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se » rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heu» reusement fondues. » Comment se peut-il, à moins de n'avoir pas la moindre idée de l'usage qu'on peut faire en histoire des anciens documents, que l'on trouve à reprendre dans ces principes si rationnels et si judicieux! C'est surtout la « douce sollicitation » des textes qui a déplu,

comme si l'art était de leur faire violence. M. Renan a dû à la mise en pratique de ces règles, non-seulement le mérite artistique de son œuvre, mais encore de très-heureuses combinaisons de textes et de détails, qui donnent du relief à une foule de circonstances ou de paroles trop négligées par les lecteurs des évangiles et qui impriment à la narration un cachet fort remarquable de naturel et de vie. Si j'ai un regret à émettre, c'est qu'à mainte reprise, l'application ne me paraît plus répondre à la théorie.

Car, nous avons aussi nos griefs, nous en avons sous le triple rapport de l'art, de la philosophie religieuse et de la critique biblique.

J'ai dit, et je maintiens, que le mérite du livre, comme œuvre d'art, est très-grand. J'ajoute à présent que, tout en prisant très-haut ce genre de mérite, je ne saurais lui accorder une valeur absolue quand il s'agit d'une vie de Jésus. Assurément, la personne, l'œuvre, le caractère du Christ sont des beautés de premier ordre. Ceux qui en parleraient sans le sentir et faire voir qu'ils le sentent, seraient indignes d'en parler. Mais, si Jésus est beau, c'est surtout parce qu'il est saint, parce que sa beauté suprême est essentiellement morale, et c'est ce genre de beauté, le premier de tous, qui fait que nous ne pouvons pas nous le figurer laid physiquement, bien que nous ne connaissions pas un trait de son visage. Par conséquent, il importe à son biographe, au point de vue de l'art, comme à celui de la fidélité historique, de mettre en relief la sainteté pure de Jésus. C'est là, bien certainement, ce que M. Renan n'a pas complétement oublié. Mais son Jésus, en général, il faut l'avouer, parle moins fort à la conscience qu'au sens esthétique. Un sentiment très-particulier au christianisme, qui diffère beaucoup de celui que supposent les pénitences bouddhistes, juives et catholiques, le sentiment de la *coulpe*, comme on disait jadis, et que, forcés aujourd'hui de le décrire en périphrase, nous appellerons le sentiment de honte et de douleur morale qu'engendre la conscience de son indignité, a joué un très-grand rôle autour de Jésus, comme, du reste, à toutes les époques de son Église marquées par un grand réveil. On n'en voit guère de traces dans le livre de M. Renan. Il paraît, et, si l'on y réfléchit, on le concevra sans peine, que la vue de Jésus remuait et apaisait à la fois les consciences : sa sainteté, en effet, révélait la laideur du mal moral, comme la neige fraîchement tombée montre terne et sale ce que l'on croyait blanc, et, en même temps, réconciliait avec Dieu, ramenait à la confiance, à la foi dans le bien, à l'espérance du relèvement, par son côté miséricordieux et plein de tendresse humaine : de sorte que la Madeleine pouvait pleurer à la fois

de repentir et de joie sur les pieds de son Maître bien-aimé. Une beauté physique, si douce et si calme qu'on la suppose, eût difficilement suffi à la régénération d'une créature tombée. Il eût donc été, selon nous, plus conforme à la réalité historique aussi bien que plus favorable au véritable effet esthétique de la narration, de parler moins souvent du charmant et délicieux Docteur, ce que Jésus était sans doute, et plus souvent du Saint et du Pur, ce qu'il était surtout. C'est à cela, je crois, qu'il faut attribuer la médiocre estime dans laquelle M. Renan semble tenir les éloquentes indignations de Jésus. On dirait qu'elles dérangent un peu trop à son gré les lignes de son doux visage. Il aime à saluer en lui le grand maître de la religion pure, l'initiateur de la communion directe avec Dieu, mais il ne voit pas aussi clairement comment il est notre juge; du moins, il ajourne son entrée en fonctions en cette qualité à l'instant, encore bien éloigné, où, « la » conscience de l'univers, arrivée à l'absolu, amènera le réveil de tout » ce qui a vécu. » J'aime, au contraire, à penser que, depuis son apparition sur la terre, il nous juge tous, et que sa figure douce et austère ne cesse de planer sur nous pour la confusion secrète, pour le tourment de quiconque ne croit pas à la vertu ou s'endurcit dans l'égoïsme. Pour me résumer sur ce point, je dirai que, si je me représente le Christ selon M. Renan, je conçois fort bien l'admiration, l'enthousiasme, je ne conçois pas la conversion.

Si, de plus, je reviens aux exigences formulées par M. Renan lui-même en fait d'art historique, je regrette, non-seulement plusieurs expressions ou jugements choquant inutilement, j'entends sans fondement dans les textes, la vénération que doit inspirer le Christ tel qu'il le conçoit lui-même, mais spécialement le disparate trop marqué qui existe entre le Jésus des premiers chapitres, et le Jésus de la fin. On ne voit pas bien ce qui mène du charmant docteur de Galilée au « géant sombre » de Jérusalem. L'unité organique, cette grande condition de toute œuvre d'art historique, fait défaut. Je me hâte d'ajouter que, si je reproche ici quelque chose à M. Renan, c'est d'avoir exagéré un fait réel. Je lui sais même beaucoup de gré de ce qu'il a si bien saisi les différences trop méconnues qui distinguent de la fin le commencement de la carrière du Christ. Il est très-vrai qu'elle commence d'une manière presque idyllique pour finir par une catastrophe qui, bien comprise, pressentie dans les péripéties qui la rendent de plus en plus imminente, constitue le plus tragique événement de l'histoire. Cependant, c'est à la condition de généraliser beaucoup les deux situations qu'on peut se permettre de les caractériser ainsi. De même qu'à Jéru-

salem les derniers jours, malgré les appréhensions qui les remplissent, ont encore leurs heures de joie pure (l'entrée triomphale, l'hospitalité de Béthanie[1]), de même les beaux jours de Galilée ont leurs orages précurseurs. A Nazareth, on veut faire périr Jésus dès le début de ses prédications (Luc, IV, 29) ; au sein de sa plus grande popularité, il y a déjà des voix sinistres de Pharisiens et de Scribes préludant à la coalition sous laquelle il succombera (Matth., IX, 34 ; XII, 14). Les évangélistes, les trois premiers du moins, car le quatrième ne connaît pas cette gradation, ont mieux nuancé la transition, et, sans le savoir, ils ont été en cela de grands artistes. C'est à ce contraste, trop peu ménagé, que M. Renan doit le reproche qu'on lui a fait de bien des côtés d'avoir présenté un Christ trop joli, trop mignard, en regard du poids énorme qu'il lui fait porter dans l'histoire de l'humanité. L'Agneau et le Lion ne sont pas assez fondus dans sa conception. Il aurait fallu faire ressortir davantage, dès le commencement, ce qu'il y avait de vaillance et de mâle énergie dans ce jeune juif aimé avec passion par toutes les âmes tendres, par les Marie de Béthanie, les Jeanne, les Madeleine, mais aussi par les rudes bateliers de Capernaüm et de Bethsaïda, par Simon le Rocher et par Jean le Tonnerre. On eût été dès lors mieux préparé à l'attitude qu'il doit prendre quand il vient à Jérusalem pour soulever le monde.

Nos remarques, on le voit, concernent l'historien tout autant que le poëte et l'artiste. En fait, si les textes donnaient raison à M. Renan, il faudrait bien s'incliner, et c'est un des paradoxes les plus criants des adversaires de la science libre que de prétendre réfuter les assertions contrariantes pour nos préjugés et notre amour-propre, en indiquant certaines conséquences désagréables qui en découleraient, s'il fallait les admettre. Il y a des gens, oublieux de leur propre début dans la vie, que la seule idée de l'animalité primitive du genre humain met dans tous leurs états, bien plus susceptibles, par conséquent, à l'endroit de leurs aïeux antédiluviens, qu'ils ne peuvent l'être pour leur progéniture actuelle. Je tiens à me distinguer très-nettement de ces étranges logiciens. Encore une fois, si je réclame au nom de l'art, c'est que je crois ma réclamation fondée en premier lieu sur les faits, nos juges en dernier ressort.

Mais il est un autre genre de réflexions suggérées par le livre de M. Renan et qui appartiennent à une sphère plus indépendante, pas

[1] Je pense que Jésus prévoyait sa mort, la croyait plutôt prochaine qu'éloignée, mais non pas qu'il en sût l'heure ni le jour. L'histoire de la Passion, s'il en était autrement, serait inexplicable et ressemblerait même au récit d'un suicide.

entièrement détachée, pourtant, de l'œuvre historique proprement dite : je veux parler de la philosophie religieuse qu'une telle œuvre est, quoi qu'on fasse, plus ou moins appelée à soutenir et dont, en tout cas, elle porte nécessairement l'empreinte. L'impartialité absolue ne fait pas partie de la nature humaine, bien que chacun de nous doive s'efforcer d'y tendre. Que l'on croie beaucoup, ou peu, ou pas du tout, à une religion existante, on se trouvera toujours déterminé dans l'étude de ses origines par l'intensité ou la faiblesse de sa foi, toujours enclin à montrer qu'on a raison de croire beaucoup, ou peu, ou pas du tout. La vérité avance, non par les travaux de l'impartialité rigoureuse qui n'existe jamais en fait, mais par le conflit des opinions contraires : le moment vient où le parti pris lui-même ne se sent plus en état de soutenir l'absurde. Donc, toute vie de Jésus, à quelque point de vue qu'on la raconte, suppose chez son auteur certaines idées sur la destinée humaine, sur l'univers et sur Dieu, les laisse toujours deviner, et l'impression que les lecteurs retireront du livre, en dépendra toujours en grande partie.

Eh bien! sans entrer ici dans des discussions métaphysiques qui nous mèneraient plus loin que le bout du monde, nous devons regretter qu'il n'y ait pas plus d'harmonie foncière entre la philosophie religieuse de M. Renan et les idées constitutives de la doctrine du royaume de Dieu. M. Renan a insisté avec beaucoup de force et de raison sur le fait que l'Évangile n'a pas de formules à nous donner. Il repose sur un sentiment, non sur un dogme. Dieu n'y est pas défini, son essence n'y est pas soumise à la moindre dialectique. Dans le cœur et dans la bouche de Jésus il s'appelle simplement « le Père céleste, » et cela n'est pas une définition, c'est l'expression d'un sentiment. Les religions, au surplus, proviennent non de raisonnements et de recherches, mais d'une conscience très-intense de Dieu, de l'impression déterminée que fait l'Être divin sur l'âme de leurs fondateurs. C'est de M. Renan cette belle pensée, si vraie, si bien exprimée, et qui restera : « Jésus ne disputa jamais sur Dieu, car il le sentait directement en lui. » De la sorte, il est très-juste de dire que le sentiment chrétien de Dieu peut s'associer et en fait s'est associé à bien des théories différentes sur la divinité et ses rapports avec le monde. Cependant il ne l'est pas moins d'observer que cette association est plus ou moins naturelle et intime. La difficulté, de nos jours, c'est de concilier les données des sciences naturelles avec la notion du Dieu vivant et aimant que réclame avec tant d'énergie la conscience religieuse. Je crois, pour ma part, que les deux ordres de recherches doivent se compléter

et se rectifier mutuellement, d'une manière continue et jusqu'à ce qu'on arrive, éternellement peut-être. La science ne nous permet plus de croire à ce surintendant suprême assis quelque part au-dessus des nuages, sur un trône entouré d'éclairs et de tonnerres et d'où il envoie aux quatre points cardinaux des messagers ailés porteurs de ses ordres, exécuteurs de ses volontés. De son côté, le sentiment religieux affirme que Dieu est autre chose qu'une abstraction, qu'un idéal sans réalité, autre chose aussi qu'un grand ressort aveugle, dont on peut admirer la puissance, mais à qui il faut pardonner beaucoup, vu qu'il ne sait pas ce qu'il fait. Il l'affirme, dis-je, car si on nie le Dieu vivant, ce sentiment meurt, et il prétend bien ne pas mourir. A partir du moment où Dieu n'est plus pour moi que la transfiguration de moi-même, je n'adore plus, et c'est ce que les *gamins* de l'école hégélienne ont bien su répliquer à l'athéisme onctueux de M. Feuerbach. S'il n'est que l'agent inconscient de l'univers, je n'adore pas davantage, me sentant supérieur à cet agent que je devine et qui m'ignore. Si nous pouvions connaître Dieu d'une manière adéquate, nous trouverions certainement la vérité complète au point encore inconnu où se rencontrent les postulats du sentiment religieux pur et la connaissance parfaite de l'univers. Donc, en nous rappelant les bornes jusqu'à présent non franchies de la connaissance religieuse, rapportons-nous-en à la bonne nature, hors de l'homme et dans l'homme, et tâchons, autant que nous pourrons, de trouver l'accord de ces deux puissantes voix. Si nous ne réussissons pas entièrement, nous nous consolerons en pensant que pourtant nous sommes dans la voie de la vérité. Dieu est certainement au-dessus de la conception humaine, mais très-certainement aussi il n'est pas au-dessous, et le sentiment que Jésus a eu de Dieu frappe de déchéance, au point de vue religieux, toute conception de Dieu qui ne permet plus de croire au Père. — Dieu, dira-t-on, est le principe vivant du beau, du vrai, du bien, et cela nous suffit. — Vous êtes bien vite satisfait, et à bon marché! Qu'est-ce que c'est que cela, un principe vivant? Si cela vit, c'est autre chose qu'un principe; et si ce n'est qu'un principe, cela ne vit pas.

Disons la même chose de la grande question connexe de l'avenir d'outre-tombe. Les symboles matériels, au fond très-peu arrêtés, de l'eschatologie juive ont disparu de nos perspectives. Mais l'espérance d'une réparation finale, du triomphe de l'amour sur la mort, du monde « supérieur et meilleur, » où l'individu et l'espèce réalisent les prophéties de la vie terrestre, ne sera jamais extirpée de nos âmes. J'aimais mieux, je l'avoue, ce beau passage de son discours d'ouver-

ture au Collége de France où M. Renan défendait de rien préciser sur le mode d'un ordre de choses dont nous ne pouvons avoir aucune idée exacte, et rappelait à tous que l'œuvre de Dieu dépasse toujours, quand on vient à la connaître, l'hypothèse que l'homme s'était forgée d'avance; je l'aimais mieux que « cette conscience de l'univers devenant absolue à la fin des siècles et réveillant en elle tout ce qui a vécu. » Analysons un peu. Qu'est-ce qui se réveille? La conscience personnelle de nous tous qui avons vécu? Mais alors qu'y a-t-il de si contradictoire dans la manière vulgaire de concevoir l'immortalité? Ou bien notre immortalité ne serait-elle que la réminiscence d'un autre? Oh! vous ne pensez pas cela, et vous sentez bien que l'univers ne peut pas se terminer par cette mauvaise plaisanterie.

Non. Croyons plutôt que l'ascension du monde vers la perfection absolue à travers toutes les nuances de la faiblesse, de l'ignorance et du péché, a pour cause première, pour agent et pour objet une perfection réelle permanente, que nous ne savons comment nommer, comment décrire, dont nous n'apercevons que quelques rayons divergents, mais qui nous attire à elle, qui nous a mis au cœur le désir de devenir parfaits comme elle, qui nous veut, qui nous aime, car attirer à soi, c'est aimer. Ce qui remplit son éternité, ce doit être l'irradiation de la vie en voie de développement continu, d'épanouissement progressif. Déjà le coin de l'univers que nous commençons à étudier nous le révélait. Mais rien ne nous dit que la forme de l'être que nous connaissons soit la seule possible et la seule existante. Rien ne nous défend d'admettre que bien avant les milliards de siècles qui séparent la formation de la première molécule solaire du système planétaire où nous vivons, il n'y a pas eu des séries infiniment nombreuses de mondes ayant commencé et fini pour recommencer encore. Pourquoi la vie ne sortirait-elle pas à l'infini de la vie infinie? De quel droit mesurerions-nous le temps à la patience éternelle? Ou bien aurions-nous peur de l'ennui pour elle? Mais nous-mêmes, nous ne nous ennuyons jamais d'agir et de produire. C'est notre bonheur et sans doute aussi le bonheur de Dieu. Il doit y avoir, dans ce tressaillement mystérieux qui remue le cœur du père à l'ouï du premier cri de son enfant qui sort vivant, pour ainsi dire, de la mort, quelque chose d'analogue au bonheur du Dieu vivant qui remplit de son activité productive l'éternité et l'immensité. Car le temps n'est pas le seul coefficient de l'éternel devenir. Sans l'espace, il ne ferait rien. Et à eux deux, le temps et l'espace, ils seraient le vide absolu, si Dieu n'y épanchait sans cesse la vie en germe ou la vie en action. Voilà le

Dieu vivant, dont l'esprit élève graduellement l'humanité et chacun de nous vers lui, nous conférant cette prérogative que, seuls de tous les êtres terrestres, nous ne pouvons pas être heureux dans notre fange, n'admettant pas que nous y restions, bien que nous devions la traverser, et suscitant parmi nous les prophètes et les fils de Dieu pour nous forcer, malgré que nous en ayons, à marcher toujours en avant, toujours plus haut. *Excelsior!* c'est leur mot d'ordre à tous. Voilà celui devant la volonté duquel il faut s'incliner pieusement, le doigt sur la lèvre pour arrêter le murmure, s'agenouiller quand on comprend, et s'agenouiller encore quand on ne comprend pas. Car lui seul est fort, lui seul est sage, lui seul est bon. Voilà le Père de Jésus, et notre Père à tous, en qui il fait bon vivre et mourir, et qu'il faut adorer aux siècles des siècles.

Cette notion de Dieu est une de celles qui se concilient avec le sentiment que Jésus avait de Dieu. Il y en a d'autres. Je préfère celle-ci, comme faisant le mieux droit, dans mon opinion, aux éléments complexes du grand problème. Mais je me reprocherais bien vivement l'idée outrecuidante que toute autre tentative de solution ne peut être qu'un athéisme déguisé. M. Renan est beaucoup plus chrétien, selon moi, par le cœur, par le sentiment, que par l'intelligence, et à mes yeux c'est l'essentiel. Mais je crains fort que la saveur de sa *Vie de Jésus* n'ait beaucoup perdu auprès des lecteurs réfléchis quand ils ont pu tirer de certaines pages la conclusion, qu'en fin de compte, non pas quelques idées de Jésus tenant au temps et au milieu où il a vécu, n'affectant pas le fond même de son enseignement, mais sa pensée-mère, l'idée génératrice de l'immense espérance qu'il a fait resplendir sur la terre, l'idée du Père céleste enfin, ne peut être qu'un beau rêve. Car si l'homme aime un Dieu qui l'ignore, il aime un fantôme. Le christianisme, tel qu'il se présente à nous dans la conscience de son fondateur, dérive du double sentiment, avidement saisi par les cœurs purs et purifiés, de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'amour de l'homme pour Dieu. Supprimez l'un des deux termes, et vous annulez l'autre. Dites que Dieu est l'idéal, je le veux bien, pourvu que cet idéal soit vivant, et non une abstraction. J'accepte d'autant plus volontiers qu'alors l'amour de Dieu ou de la perfection absolue est le premier de tous les commandements et qu'il n'y en a point qui lui soit égal, et pourtant le second, l'amour de l'homme, ou de l'idéal en germe, lui est semblable et ne fait qu'un avec lui. Le principe et l'application, la forme et la matière du christianisme peuvent très-bien rentrer dans cette manière d'en-

tendre les choses. Mais, si cet idéal n'est pas vivant, s'il n'y a rien d'objectif dans cet attrait par lequel il agit sur moi individuellement, alors le monde est renversé, c'est moi qui crée mon Dieu, qui engendre mon Père, et nous pataugeons dans une logomachie inextricable, où les mots, dansant sur leur tête, signifient tout le contraire de ce qu'ils veulent dire.

Je le sais, ce ne sont là ni les intentions ni les idées réelles de M. Renan. Dans ses expressions, dans les tours et détours de sa pensée, quand il en vient à toucher aux questions capitales de l'ordre religieux, il y a des indécisions, des ambiguïtés même, que ses adversaires traitent de faux-fuyants calculés sans loyauté, et où, s'ils étaient aussi religieux qu'ils se croient et aussi familiers avec la grande philosophie qu'ils se disent, ils devraient bien plutôt respecter les embarras d'une conscience honnête, qui doute, qui cherche, qui aime mieux rester dans le vague et même se contredire que de défigurer la vérité inconnue en lui donnant des traits arrêtés et peut-être infidèles. Cet état d'esprit ressort trop naturellement de la crise religieuse dans laquelle se débat notre siècle pour en étonner d'autres que ceux qui ont eu le bonheur ou le malheur d'y rester étrangers. Arrivons enfin à la critique biblique proprement dite.

La première question à se poser, quand il s'agit d'une œuvre historique, est celle des sources, et ici elle se concentre à peu près uniquement sur les quatre évangiles. M. Renan est au courant des travaux de la critique allemande et en général accepte les résultats proposés par elle, sauf un point pourtant, très-grave, et sur lequel il nous faudra revenir. Je pense avec lui que les trois premiers évangiles ou *synoptiques* ont transcrit un évangile antérieur qui se retrouve sans modification importante dans notre Marc; que le premier, notre Matthieu, y a joint la collection plus ancienne encore des Logia ou enseignements de Jésus, recueillis par l'apôtre Matthieu, plus un certain nombre de récits à couleur légendaire; que le troisième, notre Luc, a trié dans les documents antérieurs à lui et combiné ses sources avec plus de méthode et de réflexion. J'inclinerais toutefois à plus séparer la composition de cet évangile et la ruine de Jérusalem, que ne le fait M. Renan, mais peu importe ici. Le cachet d'ébionitisme exalté qui distingue ordinairement l'évangile de Luc, lorsqu'il est question de pauvres et de riches, a été relevé avec beaucoup de justesse. C'est au sujet de l'évangile de Jean, que nous ne nous entendons plus.

Au premier abord, il semblerait que M. Renan, comme l'école de Tubingue et la plupart des critiques indépendants de l'heure actuelle, reconnaît sans réserve le caractère très-idéaliste, très-spéculatif et mystique, très-peu historique par conséquent, du quatrième évangile. Il est même d'une grande sévérité pour le narrateur, dont la bonne foi ne lui paraît pas à l'abri du soupçon, à qui il croit pouvoir reprocher des préoccupations de sectaire et un goût déplorable pour les tirades prétentieuses et lourdes qu'il met dans la bouche de Jésus. Les doctrines particulières de cet évangile sont, selon M. Renan, prêtées au Fils de l'homme, mais celui-ci ne les a jamais émises. Il lui semble au surplus que cet évangile porte des traces de corrections et de ratures. En un mot, la composition artificielle domine dans ce livre, autant que la narration ingénue dans les synoptiques. « Ce sont, en quelque sorte, » les variations d'un musicien, improvisant pour son compte sur un » thème donné. Le thème peut n'être pas sans quelque authenticité, » mais, dans l'exécution, la fantaisie de l'artiste se donne pleine car- » rière. On sent le procédé factice, la rhétorique, l'apprêt.... On voit » qu'en écrivant les discours, l'auteur suivait, non ses souvenirs, mais » le mouvement assez monotone de sa propre pensée. » (Comp. pp. » XXIV-XXXV.)

Je dis maintenant que, quand on se croit autorisé à parler ainsi d'un document, il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est qu'on doit s'abstenir d'en faire usage pour raconter quoi que ce soit sur son autorité seule. Sans doute on peut encore relever quelques avantages que, malgré tous ses défauts, il possède encore sur les synoptiques, un canevas plus satisfaisant par exemple, quelques scènes, surtout dans l'histoire de la Passion, mieux décrites et permettant d'expliquer certains détails qui, autrement, resteraient incompréhensibles. Mais alors, quelle est la règle qui s'impose à l'historien? C'est qu'on ne peut rien affirmer d'après ce livre seul, à moins de trouver dans les autres documents la confirmation directe ou indirecte de son témoignage. Par exemple, l'évangile de Jean fait mention de plusieurs voyages de Jésus à Jérusalem; les synoptiques n'en connaissent qu'un, celui qui se termina par sa mort. Mais, il est tel passage de ces derniers qui ne s'explique naturellement que si l'on admet la pluralité des voyages. Admettons-la donc. La scène du jugement de Jésus par le Sanhédrin, présidé par Caïphe, telle qu'elle est racontée dans les synoptiques, est obscure, et l'on sait par d'autres sources que Caïphe n'était que l'instrument de son beau-père Anne. Attachons donc de la valeur à l'interrogatoire officieux que, selon le quatrième évangile, Jésus dut subir

chez cet Anne, avant la séance officielle du conseil suprême des Juifs. Mais, en vérité, nous n'avons pas le droit d'aller plus loin. Un auteur qui compose librement des discours, non pas pour les mettre simplement, à la Tite Live, dans la bouche d'un général, d'un orateur, d'un héros ordinaire, mais pour les endosser au Révélateur, à celui en qui il voit et veut faire voir le Verbe de Dieu devenu chair, est tout aussi capable de composer des faits; et si son livre, eu égard à ces mœurs littéraires de l'antiquité, dont les dialogues de Platon, quand il fait parler Socrate, sont l'exemple le plus célèbre, offre toujours aux âmes pieuses une lecture édifiante et à tous un certain côté du Christ, qui doit avoir eu aussi sa réalité, gardons-nous d'aller plus loin et interdisons-nous d'affirmer sur son autorité la moindre chose douteuse [1].

[1] La question du quatrième Évangile est la plus grave de la critique biblique, et je n'oserais pas dire qu'elle soit encore complétement résolue. Je ne serais pas aussi sévère que M. Renan dans son appréciation du style et des redites particulières à ce livre mystique, mais je ferais plus de difficultés que lui pour accepter les preuves alléguées par les défenseurs de son authenticité, à laquelle j'ai cru longtemps, mais que je ne soutiendrais plus aujourd'hui. Son auteur parle sans doute comme quelqu'un qui a reçu des renseignements quasi-confidentiels du *disciple que Jésus aimait*, mais il ne se donne nulle part pour l'apôtre en personne, et même il est des passages qui indiquent plutôt le contraire, tels que II, 22; XIX, 35. Papias n'a pas connu cet évangile, du moins tout concourt à le faire croire, et du reste, s'il l'a connu, il ne lui attribuait pas d'autorité apostolique : car il est impossible d'être plus millénaire que ce *vetus homo* de l'Asie chrétienne du IIe siècle. Il me semble plus que douteux que Justin Martyr, Athénagore et Tatien l'aient connu davantage. Les citations de ces écrivains chrétiens du IIe siècle, indiquées par M. Renan (p. XXV), ne suffisent pas du tout à le démontrer, non plus que leur adhésion à la théorie du Verbe que le quatrième évangile suppose déjà répandue avant lui dans l'Église. La première citation formelle de cet évangile n'arrive qu'avec Théophile d'Antioche, après 170. Si l'apôtre Jean en est l'auteur, lui qui, d'après *Gal.*, II, 9, était un des chefs influents de la communauté ébionite de Jérusalem et à qui, de très-bonne heure, on a pu attribuer l'Apocalypse, c'est à la condition d'un revirement total dans ses idées et coutumes religieuses : comment donc n'en trouve-t-on pas la moindre trace dans son livre où le judaïsme, la loi juive, le temple juif sont des choses aussi étrangères, aussi indifférentes, qu'elles pouvaient l'être à un chrétien helléniste du IIe siècle? Quant au témoignage d'Irénée (fin du IIe siècle), on ne peut y attacher grande valeur : cet excellent Père témoigne de tout et ne sait presque rien. La querelle des Quartodécimans, qui agite l'Asie chrétienne du IIe siècle, prouverait plutôt contre que pour l'authenticité : car les chrétiens d'Asie en référaient à l'apôtre Jean pour maintenir contre l'Église occidentale le droit de célébrer la Pâque chrétienne le jour de la Pâque juive, « à l'imitation du Seigneur, » disaient-ils, et cette prétention de leur part est si étrangement démentie par le quatrième évangile, qu'on est tenté de croire que sa chronologie de la Passion n'a pas été tout à fait désintéressée. La première épître attribuée à Jean sort sans doute du même milieu que le quatrième évangile, et de là ses ressemblances de style et de tendance; mais je ne la crois pas du même auteur. Il y a pour cela trop de différences dans l'énoncé de certaines doctrines importantes, celle par exemple de l'antechrist. J'incline toujours plus à penser, pour ma part, que cet évangile est le produit d'une composition libre sur un thème fourni, quant à ses éléments historiques, par un évangile antérieur qui se rapprochait beaucoup plus du genre des synoptiques et l'emportait sur eux sous quelques rapports. Cet évangile antérieur a été connu de Justin Martyr et de l'auteur des *Clémentines* : ce qui fait

A ma grande surprise et à celle de bien d'autres, M. Renan n'a pas tiré cette conséquence, et sans se prononcer d'une manière absolue sur l'authenticité de cet évangile, il en a fait une de ses principales sources. C'est M. Scherer, je crois, qui a dit un jour que M. Renan, dépeint par ses adversaires comme un destructeur à outrance des traditions scripturaires, était en réalité plutôt timide que hardi dans sa critique. Le fait est que c'est pour avoir été trop conservateur sur la question du quatrième évangile, qu'il a été trop radical aux dépens du caractère personnel de Jésus, et la page que presque tous ses amis ont le plus regrettée dans son livre qui en contient tant de belles, cette page, consacrée à raconter l'apparente résurrection de Lazare, c'est à un usage arbitraire du quatrième évangile qu'elle est due. On dirait qu'à lui, comme à M. Ewald, dans le volume de son *Histoire d'Israël* qui raconte la vie de Jésus, l'évangile de Jean lui a porté malheur.

En réalité cette page, celle qui a donné le plus de corps aux accusations de ses adversaires, n'est qu'une tentative désespérée de faire rentrer l'histoire de la résurrection de Lazare dans le cadre de l'histoire évangélique, et cette tentative est manquée. L'auteur ne s'en tire en effet qu'à la condition d'attribuer aux amis du Christ un tour de passe-

que si souvent on a cru retrouver dans ces deux écrivains des citations de notre quatrième évangile. — Quant au contenu lui-même du livre, je trouve qu'il porte une couleur alexandrine, ésotérique, quasi-dualiste (I, 13; VIII, 44-47, etc.), qui dénote une des premières productions de la gnose, mais d'une gnose encore modérée et n'effarouchant personne. Les miracles qui y sont racontés, inexplicables sous la plume d'un témoin oculaire, se prêtent d'une manière surprenante à l'allégorie (noces de Cana, paralytique de Béthesda, aveugle-né, Lazare). Les personnages mis en scène sont des types, des caractères, bien plutôt que des êtres réels et sont calculés de façon à montrer quel effet produit fatalement la lumière divine concentrée en Jésus sur les diverses dispositions du cœur et de l'esprit. Il semble qu'il ne s'est répandu que lentement, comme un livre d'initiés, et qui aurait eu deux sens, l'un pour les charnels, l'autre pour les spirituels. Je conseillerais à ceux qui trouveraient cette explication bien étrange, de se rappeler l'état d'esprit, encore bien plus étrange, que l'essénisme, l'alexandrinisme, le pythagorisme réveillé, l'orphisme, etc., avaient créé dans les cercles religieux de l'ancien monde. On aimait l'odeur de mystère. Chacun prétendait à l'aristocratie religieuse. Les gnostiques durent une grande partie de leur prestige à leurs allures de mystagogues. L'Église elle-même éprouva le besoin d'avoir sa *Disciplina du secret, disciplina arcani*, qui ne cacha jamais rien, mais qui répondit au goût du temps. Au IIe siècle, catholiques et gnostiques sont d'accord pour faire remonter jusqu'à Jésus lui-même les institutions et les croyances les plus évidemment récentes. Une *Paradosis* ésotérique, épiscopale selon les uns, transmise à quelques privilégiés selon les autres, expliquait tout. Voyez d'ailleurs dans l'évangile lui-même les interprétations à tendance symbolique, accessibles seulement à ceux qui savent pénétrer le sens profond des paroles émises devant le vulgaire, que l'auteur canonique donne à plusieurs déclarations de Jésus (II, 21; XII, 33), et aussi XIX, 34, comme exemple de la tournure allégorique que prenait tout de suite dans un tel esprit un fait matériel qu'il ne se donne pas même la peine d'interpréter.

passe, et à celui-ci une connivence, au moins indirecte, qui, si réduite qu'elle soit, n'en jette pas moins l'ombre la plus pénible à reconnaître sur le caractère du grand et terrible ennemi des hypocrisies et des fraudes de tout genre. Pour ma part, je suis enchanté de ce que les difficultés soulevées par cette explication sont insurmontables. D'abord je n'admettrais pas sans preuve formelle que, dans un cénacle aussi ardent, aussi naïvement enthousiaste que celui dont Jésus occupait le centre, on eût étudié la recette de cette sauce aux miracles que les couvents et les clergés font mijoter aux époques où la foi décrépite, dépourvue de sincérité et de confiance en elle-même, cherche à se maintenir *per fas et nefas*. On ne prépare pas des miracles frelatés, quand on croit en voir partout de vrais, jusque dans les choses les plus simples, et tel était le cas des premiers disciples. Leur Maître était pour eux déjà transfiguré. Notons de plus que toutes les objections qu'on faisait, dans l'ancienne hypothèse, à ce récit du quatrième évangile, subsistent tout entières. On se demandait avec raison, comment il se pouvait qu'aucun autre évangéliste n'eût connaissance d'un événement aussi prodigieux en lui-même et dont l'arrestation, la mort même de Jésus auraient été les conséquences immédiates. Il est des cas où le silence est l'équivalent de l'ignorance, et celui-là en est si bien un qu'on peut défier de faire rentrer sans violence l'épisode de Béthanie dans le cadre des synoptiques. Ensuite on se demandait : Qu'est donc devenu Lazare? Pourquoi, depuis, ne l'aperçoit-on nulle part, ni dans l'histoire de la Passion, ni dans celle de la Résurrection, ni dans la première communauté de Jérusalem? Est-ce qu'un ami intime du Seigneur, un ressuscité sorti du tombeau après quatre jours de mort, n'aurait pas occupé de droit une des places les plus en évidence dans le collége des disciples? Vrai ou faux, du moment qu'on y avait cru, le miracle dont il aurait été le héros l'eût élevé sur un piédestal de première grandeur. Le fait est que les impossibilités accumulées par l'histoire de Lazare, abstraction faite du caractère miraculeux de l'événement, ont toujours compté parmi les arguments contraires au caractère historique du quatrième évangile, et tout le monde conviendra que la supposition de M. Renan n'a pas même l'avantage d'en éliminer une seule.

Pour nous, qui appliquons à cet évangile lui-même la parole qu'il attribue au Christ au sujet de la manducation de la chair: « Les » paroles que je vous dis sont esprit et sont vie, » qui pensons qu'il faut chercher le véritable sens du miracle raconté dans son rapport typique avec l'œuvre de régénération religieuse et morale accomplie

par le Christ, nous n'éprouvons aucun embarras à nous expliquer cette histoire de Lazare [1]. Nous savons par Luc, XVI, 20 [2], que Lazare, *Dieu-est-mon-aide*, était un nom symbolique par lequel Jésus aimait à désigner les *pauvres* méprisés par l'orgueilleuse et dure aristocratie de son temps. C'est dans cette classe de parias de la société juive qu'il trouva un grand nombre, peut-être la pluralité, de ses disciples. Il les tira de leur mort spirituelle en les aimant, en pleurant sur eux, en s'exposant pour eux aux colères des hautes classes. Les personnes sensées, comme Marthe, pouvaient penser que Lazare était trop corrompu pour être rappelé à la vie. Mais Jésus leur dit qu'avec de la foi, on voyait la gloire de Dieu, et il se pencha sur ce tombeau en criant à Lazare : « Sors et viens à moi ! » Et Lazare sortit, pâle, chancelant, encore embarrassé dans ses bandelettes sépulcrales, mais vivant. Puis, quand les chefs du peuple virent que Jésus avait ressuscité Lazare, ils prirent peur et se dirent que si on le laissait faire, tout le monde finirait par croire en lui (comp. Jean XI, 47 suiv.), et c'est alors que Caïphe leur donna ce conseil de haute politique, d'après lequel il fallait immoler un innocent à la prétendue sécurité du pays... Envisageons la scène de Béthanie à ce point de vue, et nous avons tout un poëme, plein de mouvement et de couleur, quelque chose qui ravit et qui n'est nullement le résultat de combinaisons arbitraires, car c'est le récit positif des synoptiques que nous retrouvons à travers les personnifications et les descriptions idéales de l'évangile *pneumatique* (c'est le nom que lui donnait Clément d'Alexandrie). Si au contraire, on veut en faire un événement réel, que l'on admette ou non le miracle, on se jette dans une mer sans fond de difficultés insolubles.

Qu'on m'entende bien ! L'usage à peu près négatif qu'il faut faire du quatrième évangile, quand on veut écrire une histoire de Jésus, ne dépend nullement de la validité de l'explication particulière que je propose ici. Avant tout, de l'aveu de M. Renan lui-même, cet évangile est d'un idéalisme spéculatif qui l'entraîne complétement en dehors des conditions du réalisme historique. Comment donc, lorsqu'il s'agit

[1] C'est un miracle de même genre et de même sens que les autres prodiges relatés dans cet évangile, et dans cet évangile seul, pivotant tous autour de l'idée que Jésus a tiré contre toute apparence la force de la faiblesse, le mouvement de l'inertie, la vie de la mort. Ainsi de l'eau sans saveur se transforme en vin généreux, l'aveugle de naissance devient clairvoyant, le paralytique incurable devient valide, etc. Déjà dans les synoptiques, la réponse de Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste fournit un exemple de cette assimilation des guérisons morales à des guérisons physiques. (Matth., XI, 5; comp. Luc, IV, 18.)

[2] Luc connaît bien Marthe et Marie (x, 38-42) et la diversité de leurs caractères. C'est ce qui rend encore plus étrange le silence absolu qu'il garde sur leur frère.

d'articuler à la charge de Jésus un fait aussi grave, aussi blessant pour la conscience chrétienne, qu'une connivence tacite à un miracle fabriqué, de Jésus mourant martyr de sa franchise, de Jésus qui aurait pu conserver sa vie et, qui sait ? continuer son œuvre tant bien que mal, à la seule condition d'infliger une légère entorse à la droiture, de Jésus qui ne croyait pas à l'efficacité des miracles, pas même à celle des résurrections, pour convertir les gens (Luc xvi, 31), comment est-il possible de se contenter, en fait de preuves, du récit d'un évangéliste, à qui l'on impute un peu plus loin (p. 423) d'avoir inventé le trait de la *Mater dolorosa*, inconnu aux synoptiques ?

C'est encore sur le seul évangile de Jean que M. Renan fonde cette notice qui éveille bien gratuitement dans l'esprit du lecteur des répugnances de même ordre : « Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait » gagner quelque chose d'intime (p. 162), » et l'idée qu'il se fait des premiers rapports de Jésus avec Jean-Baptiste. Le discours très-authentique de Jésus (Matth., xi) sur le prophète du désert ne concorde en rien avec la supposition d'une influence quelconque subie à l'école de son précurseur. Cet emploi du quatrième évangile n'a pas peu contribué à répandre sur l'ouvrage entier une certaine apparence d'arbitraire, comme si l'auteur, sans pitié ni souci des textes, s'était complu à les ajuster au gré de sa fantaisie pour en faire un Jésus de convention. Sans méconnaître, comme ses adversaires, ce qu'il y a souvent de travail et de réflexion dans les rapprochements qu'il en fait, je serais pourtant de ceux qui eussent désiré en bien des endroits une méthode plus sévère d'interprétation. Par exemple, je suis étonné de ce qu'après avoir constaté le caractère communiste de l'évangile de Luc, — ce qui, par conséquent, doit nous mettre en garde contre l'authenticité rigoureuse des paroles qu'il prête à Jésus sur les questions de famille et de propriété [1], — M. Renan s'exprime (p. 174), comme si Jésus avait jamais dit que le pauvre comme tel est sauvé et le riche comme tel

[1] C'est ainsi que très-certainement l'intention de la parabole du Riche et de Lazare est de décrire un *mauvais* riche et un *bon* pauvre ; cela ressort des petits détails. Mais l'évangéliste a presque entièrement effacé la différence morale pour insister d'autant plus sur la différence sociale (Luc xvi, 19 et suiv.). La parabole de l'Économe infidèle (xvi, 1 et suiv.) est si bizarrement déformée, qu'on ne comprend ni en quoi sa spéculation consistait réellement, ni pourquoi son maître l'a loué de son habileté. Il doit y avoir eu là-dedans quelque rouerie, pleine d'adresse et de subtilité, qui aura échappé soit aux rapporteurs, soit à l'évangéliste, et qui justifiait amplement (soit dit sans mauvaise intention, on était en pays juif) la morale de cette parabole qui se trouve au verset 8. « Les enfants de ce siècle sont plus habiles dans » leur genre que les enfants de lumière dans le leur. » L'évangéliste y a annexé des sentences qui n'ont en réalité avec la parabole d'autre rapport que celui de l'usage qu'il faut faire des biens terrestres.

perdu, et cite pour toute preuve la parabole du Riche et de Lazare. Je suis encore plus surpris de l'usage qu'il fait de l'épisode du jeune homme riche, qui se croyait parfait et à qui Jésus proposa, s'il l'était en effet, de devenir son apôtre après avoir vendu et distribué tous ses biens. Cet incident, tout exceptionnel et qui s'explique par les circonstances qui l'amènent, ne donnait aucun prétexte réel à cette formule absolue de la p. 173 : « La première condition pour être disciple de » Jésus était de réaliser sa fortune et d'en donner le prix aux pauvres. » Ceux qui reculaient devant cette extrémité, n'entraient pas dans la » communauté. » Ceci est d'une grande exagération. Ce qu'on doit reconnaître, c'est que Jésus a voulu que ses apôtres proprement dits fussent pauvres. C'est aussi que dans ses discours les plus authentiques, il a combattu très-énergiquement la soif des richesses, ce souci de païen qu'il jugeait indigne de l'homme vraiment religieux. Ses conseils qui, pris à la lettre, ne seraient pas toujours pratiques, se ressentent, je le veux bien, du penchant qu'aura toujours un prédicateur quelconque à plus insister sur les dangers et l'absurdité de la cupidité que sur les avantages de l'aisance. Mais je ne vois pas la moindre trace qu'une condition, pareille à celle dont il vient d'être question, ait été jamais imposée aux premiers disciples [1]. Même quand, après la mort de Jésus, la mise en commun des biens fut résolue à Jérusalem, on demeura libre d'y souscrire (Act. xv, 4) et l'exemple de la capitale juive ne fut suivi nulle part. Du vivant de Jésus, Pierre ne vendit pas la barque qui le faisait vivre, ni la maison où il reçut le Maître, et la contemplative Marie avait bien su garder, pour en oindre son saint ami, le vase d'albâtre plein de nard pur, qu'on eût pu vendre trois cents deniers au profit des pauvres. Lorsque Jésus, dans sa sublime description du jugement dernier, convoque les « bénis de son Père, » ce ne sont pas précisément des pauvres qu'il fait passer à sa droite, ce sont des bienfaiteurs, qui ont rassasié des affamés, vêtu des nus, soulagé des malades, en un mot, des gens qui ont donné du leur. Or, pour donner, la première condition, c'est d'avoir. Lazare dénué, abandonné, a ses sympathies les plus tendres, mais ce Samaritain généreux, qui a fait largement les choses avec l'inconnu qu'il a rencontré sur la route, les possède également,

[1] C'est une exagération du même genre que nous rencontrons, page 306, relativement au mariage. Jésus a bien dit que, dans l'état futur, la distinction des sexes serait abolie ; pour raisons faciles à concevoir, il a renoncé pour lui-même au mariage et aux joies de la famille. Mais jamais il n'a fait du célibat un ordre, ni même, comme Paul, un conseil, et personne n'a plus religieusement proclamé que lui la sainteté du lien conjugal (Marc, x, 2-9). M. Renan a clairement vu combien le christianisme de Jésus est peu sacerdotal, il n'a pas aussi nettement compris qu'il est tout aussi peu monacal.

tout hérétique qu'il soit. En un mot, le pauvre qui se résigne et le riche qui donne sont tous les deux ses hommes, et on ne comprend pas pourquoi, après avoir cité la redoutable parole qui déclare le salut d'un riche aussi difficile que « le passage d'un chameau à travers le trou d'une aiguille, » M. Renan n'a pas ajouté la réponse significative adressée aux disciples qui demandaient avec effroi : *Qui donc peut être sauvé*[1] ?

Je signalerai encore quelques interprétations qui me semblent inexactes ou forcées. Ainsi l'ordre de *se convertir* ou de *se repentir*, la μετανοία évangélique, ce changement de sens intérieur, est à plusieurs reprises rendu par l'expression *faire pénitence*, qui indique tout autre chose. — Je ne pense pas que le mot traditionnel de Jésus *soyez de bons changeurs* ou *banquiers*, signifie : faites de bons placements en vue du royaume de Dieu (p. 180). C'est une parole qui rentre dans la catégorie de celles que nous lisons Luc, XII, 35, 57, et qui signifie qu'il faut s'exercer à discerner la vérité de l'erreur, le bien du mal, comme le changeur habile distingue sur-le-champ la bonne monnaie de la fausse. — J'en dirai autant de cette autre parole familière au Christ et qui revient à chaque instant dans les évangiles : *Quiconque a des oreilles, entende!* Comme elle se présente régulièrement à la suite d'enseignements qui exigeaient une attention particulière, nous ne pouvons douter qu'elle eût pour but de faire appel à la réflexion sérieuse, à l'usage de cette intelligence que tant d'hommes possèdent et que si peu exercent. Cette exhortation, si originale, n'est pas entendue dans son vrai sens p. 190. — A la page 318, on lit cette assertion qui ne laisse pas que de surprendre : « Ses disciples par moments le crurent fou, » et en note Marc, III, 21 suiv. Si l'on consulte le passage allégué, il se trouve que ce sont ses parents, sa mère et ses frères, et non ses disciples. — A la page 128, nous lisons que « Jésus n'avait pas la moindre notion d'une âme séparée d'un corps. » Cependant un passage tel que Matth. X, 28, est péremptoire en faveur de l'opinion opposée. Je ne saurais admettre non plus que l'idée juive, passablement grossière, susceptible du reste d'être spiritualisée, de la résurrection, fût totalement différente de l'idée grecque de l'immortalité de l'âme, comme nous le lisons à la page 54. L'essentiel, c'est-à-dire la notion d'une survivance personnelle, en connexion étroite avec l'état moral antérieur, était commun aux deux théories. — Je ne puis voir aussi qu'un abus

[1] « Jésus les regarda fixement et leur dit : « ce qui est impossible aux hommes est possible » à Dieu. » (Comp. Marc, X, 27 ; Luc, XVIII, 27).

dans l'usage qui est fait en divers endroits de circonstances occasionnelles érigées en faits habituels : par exemple, quand M. Renan dit que Jésus « aimait à jouer sur les mots (p. 150), » parce qu'il a dit à Pierre qui pêchait qu'il ferait de lui un pêcheur d'hommes; ou bien « qu'il prenait plaisir au titre de Fils de David, » comme s'il en eût retiré une satisfaction vaniteuse : son audacieuse question aux Scribes de Jérusalem (Marc, XII, 35) montre le cas réel qu'il faisait de ce titre; ou bien « qu'il se plaisait fort aux petites ovations des enfants, » parce que, lors de son entrée messianique à Jérusalem, des hosannahs enfantins le suivirent jusque dans le temple et qu'il les justifia à la face des prêtres. Disons ici d'une manière générale qu'il faut s'attendre, quand on étudie l'histoire évangélique, à voir Jésus identifier toujours plus sa personne et sa cause. Si, au commencement de ses prédications, la « parole du Royaume, » c'est-à-dire sa doctrine, se présente souvent sans lien nécessaire avec sa personne, l'expérience lui montra bientôt que sa doctrine ne s'implantait que chez ceux qui s'attachaient personnellement à lui. Il en a été toujours de même, et les paroles de Jésus, en distribuant le pain et le vin lors du dernier repas, prouvent bien qu'il comptait désormais sur le souvenir personnel que ses disciples conserveraient de lui, bien plus que sur son enseignement proprement dit. Ne prenons pas pour des mouvements de vanité puérile ce qui n'est que la conscience qu'ont les grands fondateurs du rôle incomparable qu'ils doivent remplir dans l'humanité.

Mais nous nous perdrions dans les détails en continuant sur ce pied, et ce sont les traits généraux qui importent ici. Deux questions considérables réclament encore notre attention, celle des vues apocalyptiques de Jésus et celle des miracles.

On sait qu'on entend par vues apocalyptiques cet ensemble d'attentes et de croyances dont la foi au Messie à venir formait le centre, et qui se résumaient dans la prévision d'une révolution universelle et prochaine, en vertu de laquelle le Messie et les siens régneraient sur le monde entier. Les Juifs du temps de Jésus et les chrétiens des deux premiers siècles, à fort peu d'exceptions près, vécurent de leur foi dans ce gigantesque renouvellement de toutes choses, et crurent à chaque instant qu'il allait s'opérer. L'un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour l'historien de Jésus, est de savoir jusqu'à quel point Jésus lui-même autorisa ce genre d'attentes et par conséquent les partagea. D'un côté, ses discours, rapportés par les synoptiques, expriment positivement l'idée que Jésus compte bien revenir peu de temps après sa mort, glorieux, triomphant, en vrai Messie juif descendant sur les nuées du ciel pour

tenir les grandes assises du jugement universel. Mais, d'autre part, son enseignement personnel, original, lui appartenant en propre, l'enseignement qui distingue le royaume de Dieu tel qu'il le conçoit, du royaume de Dieu tel que le concevaient les Juifs, est en opposition flagrante avec tout cet ordre de prévisions. Si le royaume de Dieu doit s'établir par un miracle irrésistible, à jour fixe, d'une manière, pour ainsi dire, flamboyante, que signifient donc ces admirables paraboles du sénevé, du levain, du filet, de la graine croissant d'elle-même, qui supposent un développement lent, régulier, organique, partant d'un point imperceptible, mais doué d'une vitalité divine et déployant successivement ses énergies latentes? Comment Jésus a-t-il pu dire aux Pharisiens : Le royaume de Dieu ne viendra point avec apparence, il n'est pas ici ou là, il est au dedans de vous? Il y a plus : si tel est en effet l'idéal de Jésus, pourquoi n'a-t-il pas cherché à le réaliser tout de suite? Pourquoi a-t-il préféré la voie du renoncement et du sacrifice à la possession des royaumes du monde? Pourquoi, en un mot, au lieu du Fils de l'homme, n'avons-nous pas eu Mahomet quelque six cents ans d'avance? Dans l'hypothèse, il n'y avait aucun mal à vouloir ce que Dieu voulait, et ce n'était pas la foi en lui-même qui lui manquait.

M. Renan a bien compris la difficulté (chap. XVII) et a envisagé les diverses faces du problème avec beaucoup de conscience et de sagacité. L'a-t-il rapproché autant qu'il l'aurait pu de sa solution? Je n'oserais exiger de solution définitive, mais je crois que l'on pourrait ajouter quelque chose à l'explication qu'il a proposée et qui se résume en ceci, que Jésus a toujours gardé simultanément les deux ordres de conception du royaume de Dieu, l'un servant de véhicule temporaire à l'autre. Je pense qu'on doit lui accorder au moins que Jésus, comme tous les prophètes, s'est représenté l'ère nouvelle dont il était l'initiateur comme devant se réaliser plus promptement que les conditions réelles du progrès de l'humanité ne le permettent. A présent, jusqu'à quel point ses disciples, très-attachés aux espérances apocalyptiques, n'ont-ils pas donné à ses paroles une précision, des connexions qui n'étaient pas dans sa pensée? N'ont-ils pas plus d'une fois présenté comme doctrine positive ce qui n'était qu'une manière de dire empruntée au vocabulaire ambiant? Jésus a certainement prévu qu'une grande catastrophe nationale serait la conséquence du refus du peuple juif d'adopter le Messie pacifique et de sa persistance à vouloir le Messie de ses rêves. Naturellement, à cette prévision devait se rattacher celle de grands changements sur la terre entière. Ses auditeurs ont pu, ont dû bien

souvent confondre deux ordres d'événements qui n'avaient dans sa pensée qu'un lien logique. La manière dont il désire qu'on envisage la mission de Jean-Baptiste (Matth., XI, 14), prouve que, sur ce point et probablement sur d'autres encore, il cherchait à donner un autre tour aux espérances nationales. Il est bien remarquable que, dans sa fameuse réponse à Caïphe, il se soit exprimé d'après le texte le plus ancien (Matth., XXVI, 64, modifié dans un sens millénaire dans l'évangile de Marc, XIV, 62, et dans un sens moins paradoxal par Luc, XXII, 69), comme si sa venue sur les nuées du ciel, c'est-à-dire en puissance et en gloire, devait dater du moment même de sa mort.

Mais surtout j'observe qu'en soumettant à la critique l'enseignement de Jésus, on oublie trop souvent le court espace de temps pendant lequel il lui fut donné de tirer les conséquences de ses principes, qui ne tendaient à rien moins en effet qu'à changer le monde. Trois ans, ce n'est pas assez pour un enseignement philosophique, c'est encore bien moins pour une prédication populaire, itinérante, qui doit à chaque instant revenir sur son principe pour tâcher de l'implanter en divers lieux. Aucune religion, plus que le christianisme, n'a le droit d'exiger de ceux qui la jugent d'être appréciée d'après son principe, car elle est tout intérieure, faisant tout reposer sur une disposition du cœur et n'attachant aucune valeur indépendante aux formes, dogmes, conceptions qui pourront se greffer plus ou moins légitimement sur elle. Il y a un moyen bien simple de savoir en quoi consiste l'essence du christianisme selon le Christ lui-même : c'est de rechercher, non pas ce qu'il a pu savoir ou dire du monde physique ou de l'histoire humaine, mais les conditions auxquelles selon lui on participe au royaume de Dieu ou au salut. Les Béatitudes du Sermon de la montagne, sa réponse au Scribe intelligent (Marc, XII, 28, suiv.), sa description du jugement dernier, bien d'autres passages encore, fournissent la réponse. Ni prêtres, ni dogmes, ni œuvres de dévotion ne procurent le salut, c'est l'amour qui l'assure : voilà la pensée mère de l'Évangile et voilà aussi ce qui en fait plus qu'une religion, mais la religion éternelle.

Maintenant son fondateur a eu la claire conscience que le renouvellement du monde sortirait de là, et que par conséquent lui-même régnerait sur l'humanité en qualité d'introducteur dans ce royaume de Dieu, qui vient et doit toujours venir. Il trouvait cette idée englobée jusqu'à un certain point dans la croyance populaire de son temps, relative à l'œuvre et au rôle du Messie. Sa conception religieuse, due non pas à des recherches méthodiques et raisonnées comme celles d'un philosophe grec ou moderne, mais aux inspirations de son merveilleux génie et de

son cœur pur, en d'autres termes au Saint-Esprit, procédait vis-à-vis des croyances de son peuple, par voie d'épuration indirecte, imprévue, à mesure, si j'ose ainsi dire, que le besoin s'en faisait sentir. Les traditions religieuses, nous le savons par expérience, fournissent à la prédication populaire des formes arrêtées, mais très-commodes et même indispensables, dans lesquelles des idées nouvelles peuvent se mouvoir assez longtemps sans les briser, à plus forte raison quand il y a entre le vieux et le neuf des analogies foncières, des parallélismes qui permettent de les faire coïncider à chaque instant. Voilà dans quel sens je me représente l'adhésion et l'opposition que Jésus déclare tout à la fois aux croyances messianiques de ses contemporains : s'il eût vécu plus longtemps, la logique interne de son principe eût fait toujours plus prédominer l'opposition sur l'adhésion globale, qu'il avait dû leur accorder d'abord en considération des éléments vraiment prophétiques et religieux qu'elles offraient à sa conscience; et si l'on veut poursuivre la solution de ce difficile problème, je crois qu'on la trouvera de ce côté-là sans qu'il en résulte un amoindrissement réel de sa personne ou de son œuvre. Après cela, constatons, mais n'exagérons pas l'importance des idées millénaires aux premiers siècles de l'Église. On se crut alors à la fin d'un vieux monde, à l'aurore d'un nouveau, on n'avait pas précisément tort, et plus d'une rancune, plus d'une vanité, plus d'un désir de vengeance ou de domination se nourrirent de l'attente fiévreuse d'une interversion totale des choses. Mais le monothéisme chrétien, surtout le sentiment de dignité qu'il rendait à l'âme, la vitalité et le repos qu'il procurait à la conscience, voilà quels furent au fond les vrais moyens de propagation de l'Évangile. Autrement on ne comprendrait pas pourquoi ce ne fut pas un judaïsme quelque peu grécisé, qui conquit le monde : car le judaïsme ne le céda en rien, en fait d'attentes millénaires, au christianisme primitif, qui, du reste, les avait reçues de lui.

Des réflexions analogues me sont suggérées par le chapitre de la *Vie de Jésus*, qui traite de l'importante question des miracles. M. Renan a eu parfaitement raison d'observer que cette question ne saurait se poser vis-à-vis de Jésus, comme elle se poserait pour nous vis-à-vis d'un contemporain qui viendrait nous parler au nom de Dieu, en accomplissant des choses prodigieuses en garantie de sa mission. Pour discuter le surnaturel, il faut avoir une notion développée de l'ordre naturel ; cette notion suppose une certaine étendue de connaissances scientifiques, une certaine dose d'esprit philosophique, et pas l'ombre de tout cela n'existait en Judée au premier siècle de notre ère. C'est aussi pourquoi je n'aime

pas cette phrase de la page 257 : « Jésus dut donc choisir entre ces deux » partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. » Il semblerait que cette alternative se posa devant son esprit, qu'il en soupesa soigneusement le pour et le contre, et qu'il se décida comme on se décide entre deux maux en choisissant le moindre. Il n'en fut pas ainsi. Jésus dut être frappé certainement du caractère merveilleux des guérisons qui s'opérèrent sous l'influence de son regard et de sa parole. La réalité de semblables guérisons, quelque difficile qu'en soit l'explication pour nos médecins classiques, ne saurait être révoquée en doute. On en a vu dans bien d'autres rencontres. Seulement, on en a trop vu, et dans trop de rencontres, pour que ce phénomène démontre pour nous l'intervention spéciale d'un pouvoir surnaturel. Mais la chose ne pouvait se présenter de cette manière aux yeux de Jésus et de ses contemporains, et, dès lors, Jésus ne pouvait ni ne devait se refuser à accorder aux malheureux qui en espéraient le soulagement de leurs souffrances, ces bénédictions, ces impositions de mains, ces attouchements qui pouvaient avoir des conséquences si bienfaisantes. Telle fut la base positive de cette auréole miraculeuse qui ne tarda pas à envelopper Jésus de la tête aux pieds. Mais, à la distance où nous sommes des événements et avec les documents que nous possédons, il est absolument impossible de séparer les faits réels des créations de l'enthousiasme. Ce que je maintiens, c'est l'absence de calcul en tout cela. Je ne dirais donc pas que « Jésus ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui, » que « ses miracles furent une concession que lui arracha la nécessité passagère ; » je dirais tout simplement que Jésus fit autour de lui le bien qu'il pouvait faire sans se préoccuper des objections que la nature des moyens employés pouvait soulever dans l'esprit plus philosophique, surtout plus scientifique d'un autre âge.

En même temps, ce que je relèverais avec plus d'insistance que M. Renan, c'est la très-médiocre estime que Jésus professe à l'endroit du merveilleux en tant que signe devant accréditer une mission divine. En cela, il est novateur au suprême degré, et il a fallu dix-huit siècles à la chrétienté pour qu'une très-faible partie de ceux qui la composent rejoignissent sur ce point la pensée du Maître. Non-seulement, il ressort d'une foule d'endroits que les biographes canoniques de Jésus tenaient aux miracles infiniment plus que lui, mais encore plusieurs déclarations catégoriques, sorties de sa bouche, enlèvent aux miracles tout le prix qu'ils pourraient avoir aux yeux des croyants. Les miracles, pour lui, sont au fond si peu miraculeux, sont si peu l'indice assuré

d'une mission divine, qu'il reconnaît aux faux messies, aux faux prophètes, aux disciples des Pharisiens, le pouvoir d'en opérer, et même de très-grands. Lui-même ne fait jamais montre des siens. C'est ordinairement à l'écart qu'il mène ceux qui lui demandent leur guérison, et il défend qu'on en parle. Il pense que la résurrection même d'un mort serait inutile à ceux qui ne veulent pas se convertir. Je ne connais rien de plus frappant à cet égard que la réponse, pleine de sens et si peu comprise d'ordinaire, qu'il fit à ses adversaires, un jour que ceux-ci, peu touchés du menu fretin de miracles que la rumeur populaire lui attribuait, lui demandèrent « un signe du ciel, » c'est-à-dire, un prodige éclatant qui forçât les plus récalcitrants à s'incliner devant lui. « Une génération méchante, leur dit-il, demande un signe, mais elle » n'en recevra pas d'autre que celui de Jonas le prophète (Matth., XII, 39; Luc, XI, 29). » Il était impossible de répondre avec plus d'esprit: « Vous n'en aurez pas! » Car, Jonas, selon la légende, détermina les Ninivites à se convertir sans avoir fait devant eux le moindre miracle. Cette ingénieuse remarque de Jésus fut si peu comprise de son entourage, qu'un des évangélistes lui annexe un commentaire en rapport avec le séjour du prophète en pleine mer dans le ventre du poisson, commentaire aussi impossible que l'événement lui-même auquel il fait allusion. Enfin, ce qui est digne de toute attention, c'est que Jésus lit la volonté divine, non pas dans les événements exceptionnels ou anormaux, mais, au contraire, dans l'ordre régulier des choses. Il ne sait pas un mot de chimie ni de botanique, mais il a parfaitement remarqué le travail intérieur d'une masse qui fermente ainsi que le développement régulier, automatique, d'une plante qui pousse; et il se sert de ces faits naturels pour expliquer comment, dans son idée, le royaume de Dieu doit se développer graduellement dans l'humanité. Cette indifférence de la nature qui nous cache si souvent la face du Dieu vivant, ce soleil qui sourit au méchant comme au juste, cette pluie qui fertilise le champ de l'impie aussi bien que celui du fidèle, tout cela est pour lui plein de sens et de révélations; c'est la preuve que Dieu est supérieur aux rancunes humaines, et qu'à l'exemple du Père céleste, il nous faut répondre à l'injure par la bénédiction, au mal par le bien. En un mot, étant donnée une situation intellectuelle où nos débats concernant le surnaturel n'eussent pas même été concevables, il est impossible d'être moins thaumaturge, en principe et en fait, que Jésus, impossible aussi de séparer plus nettement son œuvre et sa doctrine des vicissitudes que l'avenir réservait au point de vue miraculeux. Si jamais préjugé con-

temporain a mérité d'être énergiquement réfuté au nom du Christ lui-même, c'est celui qui consiste à s'imaginer qu'on ne peut être chrétien qu'en croyant aux miracles.

Je termine, bien que les sujets de critique ou d'éloge se multiplient à perte de vue, ou plutôt à cause de cela. En résumé, je salue dans la *Vie de Jésus* de M. Renan un premier essai, fort brillant, de l'application des lois et des procédés de l'histoire à un domaine que se sont disputé si longtemps les préjugés et les passions multicolores, et aussi un pas hardi qui nous mène vers de nouveaux horizons où la science et la religion sont appelées à se réconcilier. Le succès éclatant de son œuvre ne prouve pas seulement en faveur de la forme. Il a bien certainement pour cause première l'inquiétude religieuse qui s'est emparée des âmes mécontentes du passé et du présent, et soupçonnant quelque chose de mieux que les orthodoxies et les incrédulités qui nous ont été léguées. A tous ces titres, le livre de M. Renan fera date dans notre histoire littéraire et plus encore dans l'histoire de notre progrès spirituel. — D'autre part, je me crois en droit d'ajouter que Jésus n'est pas sorti de cette biographie aussi grand, aussi pur qu'il l'est en réalité.

Donc le Christ selon M. Renan est selon moi un Christ amoindri. Mais je ne prendrai pas congé sur ce ton, d'un livre à qui j'ai dû, et tant d'autres avec moi, de délicieuses et saintes impressions. Le christianisme que je professe n'est ni dogmatique ni sacerdotal, et l'évolution moderne du protestantisme à laquelle mes convictions me rattachent a la prétention de concilier la liberté de la pensée et les précieux avantages de la vie religieuse commune. Comme chrétiens, nous disons qu'il en est de la vérité comme de la justice : heureux, non pas ceux qui croient la posséder, mais ceux qui en ont faim et soif ! Comme chrétiens aussi, nous avons appris que le vrai blasphème est, non pas l'opposition au Fils de l'homme, mais celui qui se commet contre le Saint-Esprit, contre cet esprit divin qui est pureté, espérance et amour. Selon nous, la base essentielle et l'élément éternel du christianisme, c'est l'esprit religieux de progrès et de charité qu'a introduit si puissamment dans le monde le fondateur du royaume intérieur de Dieu. Cet esprit, une fois qu'on le possède, fait éclore dans l'âme toutes les persuasions nécessaires pour bien vivre et bien mourir. Par conséquent, en toute œuvre humaine, nous regardons avant tout à l'esprit qu'elle dénote, et dans la mesure où elle provient d'une ardente recherche de la vérité, où elle veut contribuer au bien et au progrès de tous, nous disons qu'elle est chrétienne.

Voilà pourquoi, malgré les dissentiments graves que j'ai indiqués dans le cours de cette étude, je sens qu'entre M. Renan et nous, dans une sphère supérieure à celle de la controverse exégétique et dogmatique, il y a des aspirations, des espérances, des tendances communes. Il est une sympathie de l'esprit, qui réunit les intelligences les plus divisées sur tout le reste, quand elles s'accordent à croire, en dépit de toutes les contradictions de la surface, au bien, au vrai, à ce qui est généreux et pur, à la nécessité de le chercher et de le répandre, et au but divin vers lequel marche à pas lents notre pauvre humanité.

Plus d'une fois avec M. Renan, je veux gravir en pensée cette colline de Galilée, au sommet de laquelle on oublie les larmes des choses et les injustices des hommes. Quand je méditerai désormais la parole évangélique, je penserai aux vertes montagnes et aux lacs limpides, près desquels un cœur pur découvrit que Dieu est notre Père céleste: cela dit *amen* à ceci. Nous nous rendrons souvent ensemble aux pieds de cette croix où expira le Fils de l'homme, pour l'entendre parler, là encore, de son Père et du nôtre, et nous humilier devant cette « folie de Dieu » qui a fait de l'infâme gibet un trône éblouissant de gloire. Nous y puiserons le sentiment précieux que rien n'est bon que d'aimer, rien n'est grand que le devoir, rien ne dure que l'esprit. N'ayons pas peur de nous y rendre : je crois en effet que si l'ami des hommes de bonne volonté lit dans nos cœurs, il nous pardonne nos erreurs, nos faiblesses, et nous dit : « Courage ! marchez toujours, cherchez encore, vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. »

Albert Réville.

L'HISTOIRE

SON PRÉSENT ET SON AVENIR[1]

> « L'historien pourrait se placer au sein de l'âme humaine, pendant un temps donné, une série de siècles, ou chez un peuple déterminé. Il pourrait étudier, décrire, raconter tous les événements, toutes les transformations, toutes les révolutions qui se seraient accomplies dans l'intérieur de l'homme ; et quand il serait arrivé au bout, il aurait une histoire de la civilisation chez le peuple et dans le temps qu'il aurait choisi. » (GUIZOT, *Civilisation en Europe*, p. 25.)

L'histoire s'est transformée depuis cent ans en Allemagne, depuis soixante ans en France, et cela par l'étude des littératures.

On a découvert qu'une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude, mais une copie des mœurs environnantes et le signe d'un état d'esprit. On en a conclu qu'on pouvait, d'après les monuments littéraires, retrouver la façon dont les hommes avaient senti et pensé il y a plusieurs siècles. On l'a essayé et on a réussi.

On a réfléchi sur ces façons de sentir et de penser, et on a jugé que c'étaient là des faits de premier ordre. On a vu qu'elles tenaient aux plus grands événements ; qu'elles les expliquaient, qu'elles étaient expliquées par eux, que désormais il fallait leur donner une place, et

[1] Le travail que nous publions est emprunté à un ouvrage sur la littérature anglaise, qui paraîtra bientôt à la librairie Hachette. Nous devons à l'obligeance de l'auteur de pouvoir en offrir le résumé et la primeur aux lecteurs de la *Revue*.

l'une des plus hautes places dans l'histoire. On la leur a donnée, et depuis ce temps on voit tout changer en histoire : l'objet, la méthode, les instruments, la conception des lois et des causes. C'est ce changement, tel qu'il se fait et doit se faire, qu'on va tâcher d'exposer ici.

I

Lorsque vous tournez les grandes pages raides d'un in-folio, les feuilles jaunies d'un manuscrit, bref un poëme, un code, un symbole de foi, quelle est votre première remarque? C'est qu'il ne s'est point fait tout seul. Il n'est qu'un moule, pareil à une coquille fossile, une empreinte, pareille à l'une de ces formes déposées dans la pierre par un animal qui a vécu et qui a péri. Sous la coquille, il y avait un animal, et sous le document il y avait l'homme. Pourquoi étudiez-vous la coquille, sinon pour vous figurer l'animal? De la même façon, vous n'étudiez le document qu'afin de connaître l'homme; la coquille et le document sont des débris morts, et ne valent que comme indices de l'être entier et vivant. C'est jusqu'à cet être qu'il faut arriver; c'est lui qu'il faut tâcher de reconstruire. On se trompe, lorsqu'on étudie le document comme s'il était seul. C'est traiter les choses en simple érudit, et tomber dans une illusion de bibliothèque. Au fond il n'y a ni mythologie, ni langues, mais seulement des hommes qui arrangent des mots et des images d'après les besoins de leurs organes et la forme originelle de leur esprit. Un dogme n'est rien par lui-même; voyez les gens qui l'ont fait, tel portrait du XVIe siècle, la raide et énergique figure d'un archevêque ou d'un martyr anglais. Rien n'existe que par l'individu; c'est l'individu lui-même qu'il faut connaître. Quand on a établi la filiation des dogmes, ou la classification des poëmes, ou le progrès des constitutions, ou la transformation des idiomes, on n'a fait que déblayer le terrain; la véritable histoire s'élève seulement quand l'historien commence à démêler à travers la distance des temps l'homme vivant, agissant, doué de passions, muni d'habitudes, avec sa voix et sa physionomie, avec ses gestes et ses habits, distinct et complet comme celui que tout à l'heure nous avons quitté dans la rue. Tâchons donc de supprimer, autant que possible, ce grand intervalle de temps qui nous empêche d'observer l'homme avec nos yeux, *avec les yeux de notre*

tête. Qu'y a-t-il sous les jolis feuillets satinés d'un poëme moderne? Un poëte moderne, c'est-à-dire un homme comme Alfred de Musset, Hugo, Lamartine ou Heine, ayant fait ses classes et voyagé, avec un habit noir et des gants, bien vu des dames et faisant le soir cinquante saluts et une vingtaine de bons mots dans le monde, lisant les journaux le matin, ordinairement logé dans un second étage, point trop gai parce qu'il a des nerfs, surtout parce que, dans cette épaisse démocratie où nous nous étouffons, le discrédit des dignités officielles a exagéré ses prétentions en rehaussant son importance, et que la finesse de ses sensations habituelles lui donne quelque envie de se croire Dieu. Voilà ce que nous apercevons sous des *méditations* ou des *sonnets* modernes. De même, sous une tragédie du XVIIe siècle, il y a un poëte, un poëte comme Racine par exemple, élégant, mesuré, courtisan, beau diseur, avec une perruque majestueuse et des souliers à rubans, monarchique et chrétien de cœur, « ayant reçu de Dieu la grâce de ne rougir en aucune compagnie, ni du roi, ni de l'Évangile; » habile à amuser le prince, à lui traduire en beau français « le gaulois d'Amyot, » fort respectueux envers les grands, et sachant toujours, auprès d'eux, « se tenir à sa place; » empressé et réservé à Marly comme à Versailles, au milieu des agréments réguliers d'une nature policée et décorative, parmi les révérences, les grâces, les manéges et les finesses des seigneurs brodés qui sont levés matin pour mériter une survivance, et des dames charmantes qui comptent sur leurs doigts les généalogies afin d'obtenir un tabouret. Là-dessus, consultez Saint-Simon et les estampes de Pérelle, comme tout à l'heure vous avez consulté Balzac et les aquarelles d'Eugène Lami. Pareillement, quand nous lisons une tragédie grecque, notre premier soin doit être de nous figurer des Grecs, c'est-à-dire des hommes qui vivent à demi nus, dans des gymnases ou sur des places publiques, sous un ciel éclatant, en face des plus fins et des plus nobles paysages, occupés à se faire un corps agile et fort, à converser, à discuter, à voter, à exécuter des pirateries patriotiques, du reste oisifs et sobres, ayant pour ameublement trois cruches dans leur maison, et pour provisions deux anchois dans une jarre d'huile, servis par des esclaves qui leur laissent le loisir de cultiver leur esprit et d'exercer leurs membres, sans autre souci que le désir d'avoir la plus belle ville, les plus belles processions, les plus belles idées et les plus beaux hommes. Là-dessus une statue comme le Méléagre ou le Thésée du Parthénon, ou bien encore la vue de cette Méditerranée lustrée et bleue comme une tunique de soie et de laquelle sortent les îles comme des corps de marbre; avec cela vingt phrases

choisies dans Platon et Aristophane vous instruiront beaucoup plus que la multitude des dissertations et des commentaires. Pareillement encore, pour entendre un Pourana indien, commencez par vous figurer le père de famille qui, « ayant vu un fils sur les genoux de son fils, » se retire, selon la loi, dans la solitude, avec une hache et un vase, sous un bananier au bord d'un ruisseau, cesse de parler, multiplie ses jeûnes, se tient nu entre quatre feux, et sous le cinquième feu, j'entends le terrible soleil dévorateur et rénovateur incessant de toutes les choses vivantes; qui, tour à tour, et pendant des semaines entières, maintient son imagination fixée sur le pied de Brahma, puis sur le genou, puis sur la cuisse, puis sur le nombril, et ainsi de suite jusqu'à ce que, sous l'effort de cette méditation intense, les hallucinations paraissent, jusqu'à ce que toutes les formes de l'être, brouillées et transformées l'une dans l'autre, oscillent à travers cette tête emportée par le vertige, jusqu'à ce que l'homme immobile, retenant sa respiration, les yeux fixes, voie l'univers s'évanouir comme une fumée au-dessus de l'Être universel et vide, dans lequel il aspire à s'abîmer. A cet égard, un voyage dans l'Inde serait le meilleur enseignement; faute de mieux, les récits des voyageurs, des livres de géographie, de botanique et d'ethnologie, tiendront la place. En tous cas, la recherche doit être la même. Une langue, une législation, un catéchisme n'est jamais qu'une chose abstraite; la chose complète, c'est l'homme agissant, l'homme corporel et visible, qui mange, qui marche, qui se bat, qui travaille; laissez là la théorie des constitutions et de leur mécanisme, des religions et de leur système, et tâchez de voir les hommes à leur atelier, dans leurs bureaux, dans leurs champs, avec leur ciel, leur sol, leurs maisons, leurs habits, leurs cultures, leurs repas, comme vous le faites, lorsque débarquant en Angleterre ou en Italie, vous regardez les visages et les gestes, les trottoirs et les tavernes, le citadin qui se promène et l'ouvrier qui boit. Notre grand souci doit être de suppléer, autant que possible, à l'observation présente, personnelle, directe et sensible, que nous ne pouvons plus pratiquer : car elle est la seule voie qui fasse connaître l'homme; rendons-nous le passé présent; pour juger une chose, il faut qu'elle soit présente; il n'y a pas d'expérience des objets absents. Sans doute, cette reconstruction est toujours incomplète; elle ne peut donner lieu qu'à des jugements incomplets; mais il faut s'y résigner; mieux vaut une connaissance mutilée qu'une connaissance nulle ou fausse, et il n'y a d'autre moyen pour connaître à peu près les actions d'autrefois, que de *voir* à peu près les hommes d'autrefois.

Ceci est le premier pas en histoire; on l'a fait en Europe à la renaissance de l'imagination, à la fin du siècle dernier, avec Lessing, Walter Scott; un peu plus tard en France avec Chateaubriand, Augustin Thierry, M. Michelet et tant d'autres. Voici maintenant le second pas.

II

Quand vous observez avec vos yeux l'homme visible, qu'y cherchez-vous? L'homme invisible. Ces paroles qui arrivent à votre oreille, ces gestes, ces airs de tête, ces vêtements, ces actions et ces œuvres sensibles de tout genre, ne sont pour vous que des expressions; quelque chose s'y exprime, une âme. Il y a un homme intérieur caché sous l'homme extérieur, et le second ne fait que manifester le premier. Vous regardez sa maison, ses meubles et son costume; c'est pour y chercher les traces de ses habitudes et de ses goûts, le degré de son élégance et de sa rusticité, de sa prodigalité ou de son économie, de sa sottise ou de sa finesse. Vous écoutez sa conversation, et vous notez ses inflexions de voix, ses changements d'attitude; c'est pour juger de sa verve, de son abandon et de sa gaieté, ou de son énergie et de sa roideur. Vous considérez ses écrits, ses œuvres d'art, ses entreprises d'argent ou de politique; c'est pour mesurer la portée et les limites de son intelligence, de son invention et de son sang-froid, pour découvrir quel est l'ordre, l'espèce et la puissance habituelle de ses idées, de quelle façon il pense et se résout. Tous ces dehors ne sont que des avenues qui se réunissent en un centre, et vous ne vous y engagez que pour arriver à ce centre; là est l'homme véritable, j'entends le groupe de facultés et de sentiments que produit le reste. Voilà un nouveau monde, monde infini, car chaque action visible traîne derrière soi une suite infinie de raisonnements, d'émotions, de sensations anciennes ou récentes, qui ont contribué à la soulever jusqu'à la lumière, et qui, semblables à ces longues roches profondément enfoncées dans le sol, atteignent en elle leur extrémité et leur affleurement. C'est ce monde souterrain qui est le second objet, l'objet propre de l'historien. Quand son éducation critique est suffisante, il est capable de démêler sous chaque ornement d'une architecture, sous chaque trait d'un tableau, sous chaque phrase d'un écrit, le sentiment particulier d'où l'ornement, le trait, la phrase sont sortis; il assiste au

drame intérieur qui s'est accompli dans l'artiste ou dans l'écrivain; le choix des mots, la brièveté ou la longueur des périodes, l'espèce des métaphores, l'accent du vers, l'ordre du raisonnement, tout lui est un indice; tandis que ses yeux lisent un texte, son âme et son esprit suivent le déroulement continu et la série changeante des émotions et des conceptions dont ce texte est issu; il en fait *la psychologie*. Si vous voulez observer cette opération, regardez le promoteur et le modèle de toute la grande culture contemporaine, Gœthe, qui, avant d'écrire son *Iphigénie*, emploie des journées à dessiner les plus parfaites statues, et qui, enfin, les yeux remplis par les nobles formes du paysage antique, et l'esprit pénétré des beautés harmonieuses de la vie antique, parvient à reproduire si exactement en lui-même les habitudes et les penchants de l'imagination grecque, qu'il donne une sœur presque jumelle à l'Antigone de Sophocle et aux déesses de Phidias. Cette divination précise et prouvée des sentiments évanouis a, de nos jours, renouvelé l'histoire; on l'ignorait presque entièrement au siècle dernier; on se représentait les hommes de toute race et de tout siècle comme à peu près semblables, le Grec, le barbare, l'Indou, l'homme de la Renaissance et l'homme du XVIII[e] siècle comme coulés dans le même moule, et cela d'après une certaine conception abstraite, qui servait pour tout le genre humain. On connaissait l'homme, on ne connaissait pas les hommes; on n'avait pas pénétré dans l'âme; on n'avait pas vu la diversité infinie et la complexité merveilleuse des âmes; on ne savait pas que la structure morale d'un peuple et d'un âge, est aussi particulière et aussi distincte que la structure physique d'une famille de plantes ou d'un ordre d'animaux. Aujourd'hui, l'histoire comme la zoologie a trouvé son anatomie, et quelle que soit la branche historique à laquelle on s'attache, philologie, linguistique ou mythologie, c'est par cette voie qu'on travaille à lui faire produire de nouveaux fruits. Entre tant d'écrivains qui, depuis Herder, Ottfried Muller et Gœthe, ont continué et rectifié incessamment ce grand effort, que le lecteur considère seulement deux historiens et deux œuvres, l'une le commentaire sur *Cromwell* de Carlyle, l'autre le *Port-Royal* de Sainte-Beuve; il verra avec quelle justesse, quelle sûreté, quelle profondeur, on peut découvrir une âme sous ses actions et sous ses œuvres; comment, sous le vieux général, au lieu d'un ambitieux vulgairement hypocrite, on retrouve un homme travaillé par les rêveries troubles d'une imagination mélancolique, mais positif d'instinct et de facultés, Anglais jusqu'au fond, étrange et incompréhensible pour quiconque n'a pas étudié le climat et la race; comment avec une centaine

de lettres éparses et une vingtaine de discours mutilés, on peut le suivre depuis sa ferme et ses attelages jusqu'à sa tente de général et à son trône de protecteur, dans sa transformation et dans son développement, dans les inquiétudes de sa conscience et dans ses résolutions d'homme d'État, tellement que le mécanisme de sa pensée et de ses actions devient visible, et que la tragédie intime, perpétuellement renouvelée et changeante, qui a labouré cette grande âme ténébreuse, passe, comme celle de Shakspeare, dans l'âme des assistants. Il verra comment, sous des querelles de couvent et des résistances de nonnes, on peut retrouver une grande province de psychologie humaine; comment cinquante caractères enfouis sous l'uniformité d'une narration décente, reparaissent au jour chacun avec sa saillie propre et ses diversités innombrables; comment, sous des dissertations théologiques et des sermons monotones, on démêle les palpitations de cœurs toujours vivants, les accès et les affaissements de la vie religieuse, les retours imprévus et le pêle-mêle ondoyant de la nature, les infiltrations du monde environnant, les conquêtes intermittentes de la grâce, avec une telle variété de nuances, que la plus abondante description et le style le plus flexible parviennent à peine à recueillir la moisson inépuisable que la critique a fait germer dans ce champs abandonné. Il en est de même ailleurs. L'Allemagne, avec son génie si pliant, si large, si prompt aux métamorphoses, si propre à reproduire les plus lointains et les plus bizarres états de la pensée humaine; l'Angleterre avec son esprit si exact, si propre à serrer de près les questions morales, à les préciser par les chiffres, les poids, les mesures, la géographie, la statistique, à force de textes et de bon sens; la France enfin avec sa culture parisienne, avec ses habitudes de salon, avec son analyse incessante des caractères et des œuvres, avec son ironie si prompte à marquer les faiblesses, avec sa finesse si exercée à démêler les nuances; tous ont labouré le même domaine, et l'on commence à comprendre qu'il n'y a pas de région de l'histoire où il ne faille cultiver cette couche profonde, si l'on veut voir des récoltes utiles se lever entre les sillons.

Tel est le second pas; nous sommes en train de l'achever. Il est l'œuvre propre de la critique contemporaine. Personne ne l'a fait aussi juste et aussi grand que Sainte-Beuve; à cet égard, nous sommes tous ses élèves; sa méthode renouvelle aujourd'hui dans les livres et jusque dans les journaux toute la critique littéraire, philosophique et religieuse. C'est d'elle qu'il faut partir pour commencer l'évolution ultérieure. J'ai essayé plusieurs fois d'indiquer cette évolution; à mon

avis, il y a là une voie nouvelle ouverte à l'histoire, et je vais tâcher de la décrire plus en détail.

III

Quand, dans un homme, vous avez observé et noté un, deux, trois, puis une multitude de sentiments, cela vous suffit-il, et votre connaissance vous semble-t-elle complète? Est-ce une psychologie qu'un cahier de remarques? Ce n'est pas une psychologie, et, ici comme ailleurs, la recherche des causes doit venir après la collection des faits. Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales, comme on les cherche pour les qualités physiques, et considérons le premier fait venu : par exemple, une musique religieuse, celle d'un temple protestant. Il y a une cause intérieure qui a tourné l'esprit des fidèles vers ces graves et monotones mélodies, une cause plus large que son effet, je veux dire l'idée générale du vrai culte extérieur que l'homme doit à Dieu; c'est elle qui a modelé l'architecture du temple, abattu les statues, écarté les tableaux, détruit les ornements, écourté les cérémonies, enfermé les assistants dans de hauts bancs qui leur bouchent la vue, et gouverné les mille détails des décorations, des postures et de tous les dehors. Elle-même provient d'une autre cause plus générale, l'idée de la conduite humaine tout entière, intérieure et extérieure, prières, actions, dispositions de tout genre auxquelles l'homme est tenu vis-à-vis de Dieu; c'est celle-ci qui a intronisé la doctrine de la grâce, amoindri le clergé, transformé les sacrements, supprimé les pratiques, et changé la religion disciplinaire en religion morale. Cette seconde idée, à son tour, dépend d'une troisième plus générale encore, celle de la perfection morale, telle qu'elle se rencontre dans le Dieu parfait, juge impeccable, rigoureux surveillant des âmes, devant qui toute âme est pécheresse, digne de supplice, incapable de vertu et de salut, sinon par la crise de conscience qu'il provoque et la rénovation du cœur qu'il produit. Voilà la conception maîtresse, qui consiste à ériger le devoir en roi absolu de la vie humaine, et à prosterner tous les modèles idéaux

aux pieds du modèle moral. On touche ici le fond de l'homme ; car pour expliquer cette conception, il faut considérer la race elle-même, c'est-à-dire le Germain et l'homme du Nord, sa structure de caractère et d'esprit, ses façons les plus générales de penser et de sentir, cette lenteur et cette froideur de sensations qui l'empêchent de tomber violemment et facilement sous l'empire du plaisir sensible, cette rudesse du goût, cette irrégularité et ces soubresauts de la conception, qui arrêtent en lui la naissance des belles ordonnances et des formes harmonieuses, ce dédain des apparences, ce besoin du vrai, cette attache aux idées abstraites et nues, qui développent en lui la conscience au détriment du reste. Là s'arrête la recherche; on est tombé sur quelque disposition primitive, sur quelque trait propre à toutes les sensations, à toutes les conceptions d'un siècle ou d'une race, sur quelque particularité inséparable de toutes les démarches de son esprit et de son cœur. Ce sont là les grandes causes, car ce sont les causes universelles et permanentes, présentes à chaque moment et en chaque cas, partout et toujours agissantes, indestructibles et à la fin infailliblement dominantes, puisque les accidents qui se jettent au travers d'elles, étant limités et partiels, finissent par céder à la sourde et incessante répétition de leur effort; en sorte que la structure générale des choses, et les grands traits des événements sont leur œuvre, et que les religions, les philosophies, les poésies, les industries, les formes de société et de famille, ne sont, en définitive, que des empreintes enfoncées par leur sceau.

IV

Il y a donc un système dans les sentiments et dans les idées humaines, et ce système a pour moteur premier certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur communs aux hommes d'une race, d'un siècle ou d'un pays. De même qu'en minéralogie les cristaux, si divers qu'ils soient, dérivent de quelques formes corporelles simples, de même, en histoire, les civilisations, si diverses qu'elles soient, dérivent de quelques formes spirituelles simples. Les uns s'expliquent par un élément géométrique primitif, comme les autres par un élément psychologique primitif. Pour saisir l'ensemble des espèces minéralogiques, il faut considérer d'avance un solide régulier en général, ses faces et ses angles, et dans cet abrégé apercevoir les innombrables transformations

dont il est capable. Pareillement, si vous voulez saisir l'ensemble des variétés historiques, considérez d'avance une âme humaine en général, avec ses deux ou trois facultés fondamentales, et dans cet abrégé vous apercevrez les principales formes qu'elle peut présenter. Après tout, cette sorte de tableau idéal, le géométrique comme le psychologique, n'est guère complexe, et on voit assez vite les limites du cadre où les civilisations, comme les cristaux, sont forcées de se renfermer. Qu'y a-t-il, au point de départ, dans l'homme? Des images, ou *représentations* des objets, c'est-à-dire ce qui flotte intérieurement devant lui, subsiste quelque temps, s'efface, et revient lorsqu'il a contemplé tel arbre, tel animal, bref, une chose sensible. Ceci est la matière du reste, et le développement de cette matière est double, spéculatif ou pratique, selon que ces représentations aboutissent à *une conception générale* ou à *une résolution active*. Voilà tout l'homme en raccourci ; et c'est dans cette enceinte bornée que les diversités humaines se rencontrent, tantôt au sein de la matière primordiale, tantôt dans le double développement primordial. Si petites qu'elles soient dans les éléments, elles sont énormes dans la masse, et la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits. Selon que la représentation est nette et comme découpée à l'emporte-pièce, ou bien confuse et mal délimitée, selon qu'elle concentre en soi un grand ou un petit nombre de caractères de l'objet, selon qu'elle est violente et accompagnée d'impulsions, ou tranquille et entourée de calme, toutes les opérations et tout le train courant de la machine humaine sont transformés. Pareillement encore, selon que le développement ultérieur de la représentation varie, tout le développement humain varie. Si la conception générale à laquelle elle aboutit est une simple notation sèche, à la façon chinoise, la langue devient une sorte d'algèbre, la religion et la poésie s'atténuent, la philosophie se réduit à une sorte de bon sens moral et pratique, la science à un recueil de recettes, de classifications, de mnémotechnies utilitaires, l'esprit tout entier prend un tour positiviste. Si, au contraire, la conception générale à laquelle la représentation aboutit est une création poétique et figurative, un symbole vivant, comme chez les races aryennes, la langue devient une sorte d'épopée nuancée et colorée où chaque mot est un personnage, la poésie et la religion prennent une ampleur magnifique et inépuisable, la métaphysique se développe largement et subtilement, sans souci des applications positives; l'esprit tout entier, à travers les déviations et les défaillances inévitables de son effort, s'éprend du beau et du sublime et conçoit un modèle idéal capable, par

sa noblesse et son harmonie, de rallier autour de soi les tendresses et les enthousiasmes du genre humain. Si maintenant la conception générale à laquelle la représentation aboutit est poétique, mais non ménagée, si l'homme y atteint, non par une gradation continue, mais par une intuition brusque, si l'opération originelle n'est pas le développement régulier, mais l'explosion violente, alors, comme chez les races sémitiques, la métaphysique manque, la religion ne conçoit que le Dieu roi, dévorateur et solitaire, la science ne peut se former, l'esprit se trouve trop roide et trop entier pour reproduire l'ordonnance délicate de la nature, la poésie ne sait enfanter qu'une suite d'exclamations véhémentes et grandioses, la langue ne peut exprimer l'enchevêtrement du raisonnement et de l'éloquence, l'homme se réduit à l'enthousiasme lyrique, à la passion irréfrénable, à l'action fanatique et bornée. C'est dans cet intervalle entre la représentation particulière et la conception universelle que se trouvent les germes des plus grandes différences humaines. Quelques races, par exemple les classiques, passent de la première à la seconde par une échelle graduée d'idées régulièrement classées et de plus en plus générales; d'autres, par exemple les germaniques, opèrent la même traversée par bonds, sans uniformité, après des tâtonnements prolongés et vagues. Quelques-uns, comme les Romains et les Anglais, s'arrêtent aux premiers échelons; d'autres, comme les Indous et les Allemands, montent jusqu'aux derniers. — Si maintenant, après avoir considéré le passage de la représentation à l'idée, on regardait le passage de la représentation à la résolution, on y trouverait des différences élémentaires de la même importance et du même ordre, selon que l'impression est vive, comme dans les climats du Midi, ou terne, comme dans les climats du Nord; selon qu'elle aboutit à l'action dès le premier instant, comme chez les barbares, ou tardivement, comme chez les peuples civilisés, selon qu'elle est capable ou non d'accroissement, d'inégalité, de persistance et d'attaches. Tout le système des passions humaines, toutes les chances de paix et de sécurité publiques, toutes les sources de travail et d'action dérivent de là. Il en est ainsi des autres différences primordiales; leurs suites embrassent une civilisation entière, et on peut les comparer à ces formules d'algèbre qui, dans leur étroite enceinte, contiennent d'avance toute la courbe dont elles sont la loi. Non que cette loi s'accomplisse toujours jusqu'au bout; parfois des perturbations se rencontrent; mais, quand il en est ainsi, ce n'est pas que la loi soit fausse, c'est qu'elle n'a pas seule agi. Des éléments nouveaux sont venus se mêler aux éléments anciens; de grandes forces étrangères sont venues contrarier les forces primi-

tives. La race a émigré, comme l'ancien peuple aryen, et le changement de climat a altéré chez elle toute l'économie de l'intelligence et toute l'organisation de la société. Le peuple a été conquis, comme la nation saxonne, et la nouvelle structure politique lui a imposé des habitudes, des capacités et des inclinations qu'il n'avait pas. La nation s'est installée à demeure au milieu de vaincus exploités et menaçants, comme les anciens Spartiates, et l'obligation de vivre à la façon d'une bande campée a tordu violemment dans un sens unique toute la constitution morale et sociale. En tout cas, le mécanisme de l'histoire humaine est pareil. Toujours on rencontre pour ressort primitif quelque disposition très-générale de l'esprit et de l'âme, soit innée et attachée naturellement à la race, soit acquise et produite par quelque circonstance appliquée sur la race. Ces grands ressorts donnés font peu à peu leur effet, j'entends qu'au bout de quelques siècles ils mettent la nation dans un état nouveau, religieux, littéraire, social, économique; condition nouvelle qui, combinée avec leur effort renouvelé, produit une autre condition, tantôt bonne, tantôt mauvaise, tantôt lentement, tantôt vite, et ainsi de suite; en sorte que l'on peut considérer le mouvement total de chaque civilisation distincte comme l'effet d'une force permanente qui, à chaque instant, varie son œuvre en modifiant les circonstances où elle agit.

V

Trois sources différentes contribuent à produire cet état moral élémentaire : *la race*, *le milieu* et *le moment*. Ce qu'on appelle *la race*, ce sont ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Elles varient selon les peuples. Il y a naturellement des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux, les unes braves et intelligentes. les autres timides et bornées; les unes capables de conceptions et de créations supérieures, les autres réduites aux idées et aux inventions rudimentaires; quelques-unes appropriées plus particulièrement à certaines œuvres et approvisionnées plus richement de certains instincts, comme on voit des races de chiens mieux douées, les unes pour la course, les autres pour le combat, les autres pour la chasse, les autres, enfin, pour la garde des maisons ou des troupeaux. Il y a là une force.

distincte, si distincte qu'à travers les énormes déviations que les deux autres moteurs lui impriment on la reconnaît encore, et qu'une race, comme l'ancien peuple aryen, éparse depuis le Gange jusqu'aux Hébrides, établie sous tous les climats, échelonnée à tous les degrés de la civilisation, transformée par trente siècles de révolutions, manifeste pourtant dans ses langues, dans ses religions, dans ses littératures et dans ses philosophies, la communauté de sang et d'esprit qui relie encore aujourd'hui tous ses rejetons. Si différents qu'ils soient, leur parenté n'est pas détruite; la sauvagerie, la culture et la greffe, les différences de ciel et de sol, les accidents heureux ou malheureux ont eu beau travailler; les grands traits de la forme originelle ont subsisté, et l'on retrouve les deux ou trois linéaments principaux de l'empreinte primitive sous les empreintes secondaires que le temps a posées pardessus. Rien d'étonnant dans cette ténacité extraordinaire. Quoique l'immensité de la distance ne nous laisse entrevoir qu'à demi et sous un jour douteux l'origine des espèces [1], les événements de l'histoire éclairent assez les événements antérieurs à l'histoire, pour expliquer la solidité presque inébranlable des caractères primordiaux. Au moment où nous les rencontrons, quinze, vingt, trente siècles avant notre ère, chez un Aryen, un Égyptien, un Chinois, ils représentent l'œuvre d'un nombre de siècles beaucoup plus grand, peut-être l'œuvre de plusieurs myriades de siècles. Car dès qu'un animal vit, il faut qu'il s'accommode à son milieu; il respire autrement, il se renouvelle autrement, il est ébranlé autrement, selon que l'air, les aliments, la température sont autres. Un climat et une situation différente amènent chez lui des besoins différents, par suite un système d'actions différentes, par suite encore un système d'habitudes différentes, par suite enfin un système d'aptitudes et d'instincts différents. L'homme, forcé de se mettre en équilibre avec les circonstances, contracte un tempérament et un caractère qui leur correspond, et son caractère comme son tempérament sont des acquisitions d'autant plus stables, que l'impression extérieure s'est enfoncée en lui par des répétitions plus nombreuses et s'est transmise à sa progéniture par une plus ancienne hérédité. En sorte qu'à chaque moment on peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations précédentes, c'est-à-dire comme une quantité et comme un poids, non pas infini [2], puisque toute chose dans la nature est bornée, mais disproportionné au reste et

[1] Darwin, *De l'origine des espèces*. — Prosper Lucas, *De l'hérédité*.
[2] Spinoza, *Éthique*. 4me partie, axiome.

presque impossible à soulever, puisque chaque minute d'un passé presque infini a contribué à l'alourdir, et que, pour emporter la balance, il faudrait accumuler dans l'autre plateau un nombre d'actions et de sensations encore plus grand. Telle est la première et la plus riche source de ces facultés maîtresses d'où dérivent les événements historiques; et l'on voit d'abord que si elle est puissante, c'est qu'elle n'est pas une simple source, mais une sorte de lac et comme un profond réservoir où les autres sources pendant une multitude de siècles sont venues entasser leurs propres eaux.

Lorsqu'on a ainsi constaté la structure intérieure d'une race, il faut considérer le *milieu* dans lequel elle vit. Car l'homme n'est pas seul dans le monde; la nature l'enveloppe et les autres hommes l'entourent; sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires, et les circonstances physiques ou sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré. Tantôt le climat a fait son effet. Quoique nous ne puissions suivre qu'obscurément l'histoire des peuples aryens depuis leur patrie commune jusqu'à leurs patries définitives, nous pouvons affirmer cependant que la profonde différence qui se montre entre les races germaniques d'une part et les races helléniques et latines de l'autre, provient en grande partie de la différence des contrées où elles se sont établies, les unes dans des pays froids et humides, au fond d'âpres forêts marécageuses, ou sur les bords d'un océan sauvage, enfermées dans les sensations mélancoliques ou violentes, inclinées vers l'ivrognerie et la grosse nourriture, tournées vers la vie militante et carnassière; les autres, au contraire, au milieu des plus beaux paysages, au bord d'une mer éclatante et riante, invitées à la navigation et au commerce, exemptes des besoins grossiers de l'estomac, dirigées dès l'abord vers les habitudes sociales, vers l'organisation politique, vers les sentiments et les facultés qui développent l'art de parler, le talent de jouir, l'invention des sciences, des lettres et des arts. — Tantôt les circonstances politiques ont travaillé, comme dans les deux civilisations italiennes : la première tournée tout entière vers l'action, la conquête, le gouvernement et la législation, par la situation primitive d'une ville de refuge et d'une aristocratie armée qui, important et enrégimentant les vaincus mettait debout deux corps hostiles l'un en face de l'autre, et ne trouvait de débouché que dans la guerre systématique; la seconde exclue de l'unité et de la grande ambition politique par la situation cosmopolite de son pape et par l'intervention militaire des nations voisines, reportée tout entière, sur la pente de son magnifique et harmonieux génie, vers le culte de la volupté et de la beauté. — Tantôt enfin les

conditions sociales ont imprimé leur marque, comme il y a dix-huit siècles par le christianisme, et vingt-cinq siècles par le bouddhisme, lorsque autour de la Méditerranée, comme dans l'Hindoustan, les suites extrêmes de la conquête et de l'organisation aryenne amenèrent l'oppression intolérable, l'écrasement de l'individu, le désespoir complet, la malédicton jetée sur le monde, avec le développement de la métaphysique et du rêve, et que l'homme dans ce cachot de misères, sentant son cœur se fondre, conçut l'abnégation, la charité, l'amour tendre, la douceur, l'humilité, la fraternité humaine, là-bas dans l'idée du néant universel, ici sous la paternité de Dieu. — Que l'on regarde autour de soi les instincts régulateurs et les facultés implantées dans une race, bref le tour d'esprit d'après lequel aujourd'hui elle pense et elle agit; on y découvrira le plus souvent l'œuvre de quelqu'une de ces situations prolongées, de ces circonstances enveloppantes, de ces persistantes et gigantesques pressions exercées sur un amas d'hommes qui, un à un, et tous ensemble, de génération en génération, n'ont pas cessé d'être ployés et façonnés par leur effort : en Espagne, une croisade de huit siècles contre les Musulmans, prolongée encore au delà et jusqu'à l'épuisement de la nation par l'expulsion des Maures, par la spoliation des juifs, par l'établissement de l'inquisition, par les guerres catholiques; en Angleterre, un établissement politique de huit siècles qui maintient l'homme debout et respectueux, dans l'indépendance et l'obéissance, et l'accoutume à lutter en corps sous l'autorité de la loi; en France, une organisation latine qui, imposée d'abord à des barbares dociles, puis brisée dans la démolition universelle, se reforme d'elle-même sous la conspiration latente de l'instinct national, se développe sous des rois héréditaires, et finit par une sorte de république égalitaire, centralisée, administrative, sous des dynasties exposées à des révolutions. Ce sont là les plus efficaces entre les causes observables qui modèlent l'homme primitif; elles sont aux nations ce que l'éducation, la profession, la condition, le séjour sont aux individus, et elles semblent tout comprendre, puisqu'elles comprennent toutes les puissances extérieures qui façonnent la matière humaine, et par lesquelles le dehors agit sur le dedans.

Il y a pourtant un troisième ordre de causes; car, avec les forces du dedans et du dehors, il y a l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit. Outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. Quand le caractère national et les circonstances environnantes opèrent, ils n'opèrent point sur une table rase, mais sur une table où des empreintes sont déjà marquées. Selon qu'on prend la table à un

moment ou à un autre, l'empreinte est différente; et cela suffit pour que l'effet total soit différent. Considérez, par exemple, deux moments d'une littérature ou d'un art, la tragédie française sous Corneille et sous Voltaire, le théâtre grec sous Eschyle et sous Euripide; la poésie latine sous Lucrèce et sous Claudien, la peinture italienne sous Vinci et sous le Guide. Certainement, à chacun de ces deux points extrêmes, la conception générale n'a pas changé; c'est toujours le même type humain qu'il s'agit de représenter ou de peindre; le moule du vers, la structure du drame, l'espèce des corps ont persisté. Mais entre autres différences, il y a celle-ci, qu'un des artistes est le précurseur, et que l'autre est le successeur, que le premier n'a pas de modèle, et que le second a un modèle, que le premier voit les choses face à face, et que le second voit les choses par l'intermédiaire du premier, que plusieurs grandes parties de l'art se sont perdues et que certains détails de l'art se sont perfectionnés, que la simplicité et la grandeur de l'impression ont diminué, que l'agrément et le raffinement de la forme se sont accrus, bref que la première œuvre a déterminé la seconde. Il en est ici d'un peuple, comme d'une plante : la même séve, sous la même température et sur le même sol, produit, aux divers degrés de son élaboration successive, des formations différentes, bourgeons, fleurs, fruits, semences, en telle façon que la suivante a toujours pour condition la précédente, et naît de sa mort. Que si vous regardez maintenant non plus un court moment comme tout à l'heure, mais quelqu'un de ces larges développements qui embrassent un ou plusieurs siècles, comme le moyen âge ou notre dernière époque classique, la conclusion sera pareille. Une certaine conception dominatrice y a régné; les hommes, pendant deux cents ans, cinq cents ans, se sont représenté un certain modèle idéal de l'homme; au moyen âge, le chevalier et le moine; dans notre âge classique, l'homme de cour et le beau parleur; cette idée créatrice et universelle s'est manifestée dans tout le champ de l'action et de la pensée, et après avoir couvert le monde de ses œuvres involontairement systématiques, elle s'est alanguie, puis elle est morte, et voici qu'une nouvelle idée se lève, destinée à une domination égale et à des créations aussi multipliées. Posez ici que la seconde dépend en partie de la première, et que c'est la première qui, combinant son effet avec ceux du génie national et des circonstances enveloppantes, va imposer aux choses naissantes leur tour et leur direction. C'est d'après cette loi que se forment les grands courants historiques, j'entends par là les longs règnes d'une forme d'esprit ou d'une idée maîtresse, comme

cette période de créations spontanées qu'on appelle la Renaissance, ou cette période de classifications oratoires qu'on appelle l'âge classique, ou cette série de synthèses mystiques qu'on appelle l'époque alexandrine et chrétienne, ou cette série de floraisons mythologiques, qui se rencontre aux origines de la Germanie, de l'Inde et de la Grèce. Il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent. La seule différence qui sépare ces problèmes moraux des problèmes physiques, c'est que les directions et les grandeurs ne se laissent pas évaluer ni préciser dans les premiers comme dans les seconds. Si un besoin, une faculté est une quantité capable de degrés ainsi qu'une pression ou un poids, cette quantité n'est pas mesurable comme celle d'une pression ou d'un poids. Nous ne pouvons la fixer dans une formule exacte ou approximative; nous ne pouvons avoir et donner, à propos d'elle, qu'une impression littéraire; nous sommes réduits à noter et citer les faits saillants par lesquels elle se manifeste, et qui indiquent, à peu près, grossièrement, vers quelle hauteur de l'échelle il faut la ranger. Mais quoique les moyens de notation ne soient pas les mêmes dans les sciences morales que dans les sciences physiques, néanmoins, comme dans les deux la matière est la même et se compose également de forces, de directions et de grandeurs, on peut dire que dans les unes et dans les autres l'effet final se produit d'après la même règle. Il est grand ou petit selon que les forces fondamentales sont grandes ou petites, et tirent plus ou moins exactement dans le même sens, selon que les effets distincts de la race, du milieu et du moment se combinent pour s'ajouter l'un à l'autre ou pour s'annuler l'un par l'autre. C'est ainsi que s'expliquent les longues impuissances et les éclatantes réussites qui apparaissent irrégulièrement et sans raison apparente dans la vie d'un peuple; elles ont pour causes des concordances ou des contrariétés intérieures. Il y eut une de ces concordances lorsqu'au XVIIe siècle, le caractère sociable et l'esprit de conversation inné en France rencontrèrent les habitudes de salon et le moment de l'analyse oratoire, lorsqu'au XIXe siècle, le flexible et profond génie d'Allemagne rencontra l'âge des synthèses philosophiques et de la critique cosmopolite. Il y eut une de ces contrariétés, lorsqu'au XVIIe siècle, le rude et solitaire génie anglais essaya maladroitement de s'approprier l'urbanité nouvelle: lorsqu'au XVIe siècle le lucide et prosaïque esprit français essaya inutilement d'enfanter une poésie vivante. C'est cette concordance secrète des forces créatrices qui a produit la politesse achevée et la noble

littérature régulière sous Louis XIV et Bossuet, la métaphysique grandiose et la large sympathie critique sous Hegel et Gœthe. C'est cette contrariété secrète des forces créatrices qui a produit la littérature incomplète, la comédie scandaleuse, le théâtre avorté sous Dryden et Wycherley, les mauvaises importations grecques, les tâtonnements, les fabrications, les petites beautés partielles sous Ronsard et la Pléiade. Nous pouvons affirmer avec certitude que les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne, seront suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales; que si ces forces pouvaient être mesurées et chiffrées, on en déduirait comme d'une formule les propriétés de la civilisation future, et que, si malgré la grossièreté visible de nos notations et l'inexactitude foncière de nos mesures, nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces qu'il faut fonder nos prévisions. Car nous parcourons en les énumérant le cercle complet des puissances agissantes, et lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé non-seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement.

VI

Il reste à chercher de quelle façon ces causes appliquées sur une nation ou sur un siècle y distribuent leurs effets. Comme une source sortie d'un lieu élevé épanche ses nappes selon les hauteurs et d'étage en étage jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à la plus basse assise du sol, ainsi la disposition d'esprit ou d'âme introduite dans un peuple par la race, le moment ou le milieu, se répand avec des proportions différentes et par des descentes régulières sur les divers ordres de faits qui composent sa civilisation [1]. Si l'on dresse la carte géographique d'un pays, à partir de l'endroit du partage des eaux, on voit au-dessous du point commun les versants se diviser en cinq ou six bassins principaux, puis chacun de ceux-ci en plusieurs bassins secondaires, et ainsi de suite jusqu'à ce que la contrée tout entière avec ses mil-

[1] Consulter, pour voir cette échelle d'effets coordonnés : RENAN, *Langues sémitiques*, 1er chapitre. — MOMMSEN, *Comparaison des civilisations grecque et romaine*, 1er chapitre, 1er volume, 3me édition. — TOCQUEVILLE, *Conséquences de la démocratie en Amérique*, 3me volume.

liers d'accidents soit comprise dans les ramifications de ce réseau. Pareillement, si l'on dresse la carte psychologique des événements et des sentiments d'une civilisation humaine, on trouve d'abord cinq ou six provinces bien tranchées, la religion, l'art, la philosophie, l'État, la famille, les industries; puis, dans chacune de ces provinces, des départements naturels, puis enfin dans chacun de ces départements des territoires plus petits, jusqu'à ce qu'on arrive à ces détails innombrables de la vie que nous observons tous les jours en nous et autour de nous. Si maintenant l'on examine et si l'on compare entre eux ces divers groupes de faits, on trouvera d'abord qu'ils sont composés de parties, et que tous ont des parties communes. Prenons d'abord les trois principales œuvres de l'intelligence humaine, la religion, l'art, la philosophie; qu'est-ce qu'une philosophie sinon une conception de la nature et de ses causes primordiales, sous forme d'abstractions et de formules? qu'y a-t-il au fond d'une religion et d'un art sinon une conception de cette même nature et de ces mêmes causes primordiales, sous forme de symboles plus ou moins arrêtés et de personnages plus ou moins précis, avec cette différence que dans le premier cas on croit qu'ils existent, et dans le second qu'ils n'existent pas? Que le lecteur considère quelques-unes de ces grandes créations de l'esprit dans l'Inde, en Scandinavie, en Perse, à Rome, en Grèce, et il verra que partout l'art est une sorte de philosophie devenue sensible, la religion une sorte de poëme tenu pour vrai, la philosophie une sorte d'art et de religion desséchée et réduite aux idées pures. Il y a donc au centre de chacun de ces trois groupes un élément commun, la conception du monde et de son principe, et s'ils diffèrent entre eux, c'est que chacun combine, avec l'élément commun, un élément distinct: ici la puissance d'abstraire, là la faculté de personnifier et de croire, là enfin le talent de personnifier sans croire. Prenons maintenant les deux principales œuvres de l'association humaine, la famille et l'État. Qui est-ce qui fait l'État sinon le sentiment d'obéissance par lequel une multitude d'hommes se rassemble sous l'autorité d'un chef? Et qui est-ce qui fait la famille sinon le sentiment d'obéissance par lequel une femme et des enfants agissent sous la direction d'un père et d'un mari? La famille est un État naturel, primitif et restreint, comme l'État est une famille artificielle, ultérieure et étendue; et sous les différences qu'introduisent le nombre, l'origine et la condition des membres, on démêle dans la petite société comme dans la grande une même disposition d'esprit fondamentale qui les rapproche et les unit. A présent supposez que cet élément commun reçoive du milieu, du moment ou de la race des carac-

tères propres, il est clair que *tous les groupes où il entre seront modifiés à proportion*. Si le sentiment d'obéissance n'est que de la crainte [1], vous rencontrerez comme dans la plupart des États orientaux la brutalité du despotisme, la prodigalité des supplices, l'exploitation du sujet, la servilité des mœurs, l'incertitude de la propriété, l'appauvrissement de la production, l'esclavage de la femme et les habitudes du harem. Si le sentiment d'obéissance a pour racine l'instinct de la discipline, la sociabilité et l'honneur, vous trouverez comme en France la parfaite organisation militaire, la belle hiérarchie administrative, le manque d'esprit public avec les saccades du patriotisme, la prompte docilité du sujet avec les impatiences du révolutionnaire, les courbettes du courtisan avec les résistances du galant homme, l'agrément délicat de la conversation et du monde avec les tracasseries du foyer et de la famille, l'égalité des époux et l'imperfection du mariage sous la contrainte nécessaire de la loi. Si enfin le sentiment d'obéissance a pour racine l'instinct de subordination et l'idée du devoir, vous apercevrez comme dans les nations germaniques la sécurité et le bonheur du ménage, la solide assiette de la vie domestique, le développement tardif et incomplet de la vie mondaine, la déférence innée pour les dignités établies, la superstition du passé, le maintien des inégalités sociales, le respect naturel et habituel de la loi. Pareillement dans une race, selon que l'aptitude aux idées générales sera différente, la religion, l'art et la philosophie seront différents. Si l'homme est naturellement propre aux plus larges conceptions universelles, en même temps qu'enclin à les troubler par la délicatesse nerveuse de son organisation surexcitée, on verra, comme dans l'Inde, une abondance étonnante de gigantesques créations religieuses, une floraison splendide d'épopées démesurées et transparentes, un enchevêtrement étrange de philosophies subtiles et imaginatives, toutes si bien liées entre elles et tellement pénétrées d'une séve commune, qu'à leur ampleur, à leur couleur, à leur désordre, on les reconnaîtra à l'instant comme les productions du même climat et du même esprit. Si, au contraire, l'homme naturellement sain et équilibré limite volontiers l'étendue de ses conceptions pour en mieux préciser la forme, on verra, comme en Grèce, une théologie d'artistes et de conteurs, des dieux distincts promptement séparés des choses et transformés presque dès l'abord en personnes solides, le sentiment de l'unité universelle presque effacé et à peine conservé dans la notion vague du Destin, une philosophie plutôt fine et serrée que gran-

[1] Montesquieu, *Esprit des lois, Principes des trois gouvernements.*

diose et systématique, bornée dans la haute métaphysique [1], mais incomparable dans la logique, la sophistique et la morale, une poésie et des arts supérieurs pour leur clarté, leur naturel, leur mesure, leur vérité et leur beauté à tout ce que l'on a jamais vu. Si enfin l'homme, réduit à des conceptions étroites et privé de toute finesse spéculative, se trouve en même temps absorbé et roidi tout entier par les préoccupations pratiques, on verra, comme à Rome, des dieux rudimentaires, simples noms vides, bons pour noter les plus minces détails de l'agriculture, de la génération et du ménage, véritables étiquettes de mariage et de ferme, partant une mythologie, une philosophie et une poésie nulles ou empruntées. Ici, comme partout, s'applique *la loi des dépendances mutuelles* [2]. Une civilisation fait corps, et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. De même que dans un animal, les instincts, les dents, les membres, la charpente osseuse, l'appareil musculaire, sont liés entre eux de telle façon qu'une variation de l'un d'entre eux détermine dans chacun des autres une variation correspondante, et qu'un naturaliste habile peut sur quelques fragments reconstruire par le raisonnement le corps presque tout entier; de même dans une civilisation la religion, la philosophie, la forme de famille, la littérature, les arts composent un système où tout changement local entraîne un changement général, en sorte qu'un historien expérimenté qui en étudie quelque portion restreinte aperçoit d'avance et prédit à demi les caractères du reste. Rien de vague dans cette dépendance. Ce qui la règle dans un corps vivant, c'est d'abord sa tendance à manifester un certain type primordial, ensuite la nécessité où il est de se trouver d'accord avec lui-même afin de vivre et de posséder des organes qui puissent fournir à ses besoins. Ce qui la règle dans une civilisation, c'est la présence dans chaque grande création humaine d'un élément producteur également présent dans les autres créations environnantes, j'entends par là quelque faculté, aptitude, disposition efficace et notable qui, ayant un caractère propre, l'introduit avec elle dans toutes les opérations auxquelles elle participe, et selon ses variations fait varier toutes les œuvres auxquelles elle concourt.

[1] La philosophie alexandrine ne naît qu'au contact de l'Orient. Les vues métaphysiques d'Aristote sont isolées; d'ailleurs chez lui, comme chez Platon, elles ne sont qu'un aperçu. Voyez par contraste la puissance systématique dans Plotin, Proclus, Schelling et Hegel, ou encore l'audace admirable de la spéculation brahmanique et bouddhique.

[2] J'ai essayé plusieurs fois d'exprimer cette loi, notamment dans la préface des *Essais de critique et d'histoire*.

VII

Arrivés là, nous pouvons entrevoir les principaux traits des transformations humaines, et commencer à chercher les lois générales qui régissent non plus des événements, mais des classes d'événements, non plus telle religion ou telle littérature, mais le groupe des littératures ou des religions. Si par exemple on admettait qu'une religion est un poëme métaphysique accompagné de croyance; si on remarquait en outre qu'il y a certains moments, certaines races et certains milieux, où la croyance, la faculté poétique et la faculté métaphysique se déploient ensemble avec une vigueur inusitée; si on considérait que le christianisme et le bouddhisme sont éclos à des époques de synthèses grandioses et parmi des misères semblables à l'oppression qui souleva les exaltés des Cévennes ; si d'autre part on reconnaissait que les religions primitives sont nées à l'éveil de la raison humaine, pendant la plus riche floraison de l'imagination humaine, au temps de la plus belle naïveté et de la plus grande crédulité; si on considérait encore que le mahométisme apparut avec l'avénement de la prose poétique et la conception de l'unité nationale, chez un peuple dépourvu de science, au moment d'un soudain développement de l'esprit, on pourrait conclure qu'une religion naît, décline, se reforme et se transforme selon que les circonstances fortifient et assemblent avec plus ou moins de justesse et d'énergie ses trois instincts générateurs, et l'on comprendrait pourquoi elle est endémique dans l'Inde, parmi des cervelles imaginatives, philosophiques, exaltées par excellence; pourquoi elle s'épanouit si étrangement et si grandement au moyen âge, dans une société oppressive, parmi des langues et des littératures neuves : pourquoi elle se releva au XVIe siècle avec un caractère nouveau et un enthousiasme héroïque au moment de la renaissance universelle et à l'éveil des races germaniques; pourquoi elle pullule en sectes bizarres dans la grossière démocratie américaine, et sous le despotisme bureaucratique de la Russie; pourquoi enfin elle se trouve aujourd'hui répandue en Europe avec des proportions et des particularités si différentes selon les différences des races et des civilisations. Il en est ainsi pour chaque espèce de production humaine, pour la littérature, la musique, les arts du dessin, la philosophie, les sciences, l'État, l'industrie et le reste. Chacune d'elles a pour cause directe une disposition morale, ou un concours de dispositions morales : cette cause donnée, elle apparaît; cette

cause retirée, elle disparaît; la faiblesse ou l'intensité de cette cause mesure sa propre intensité ou sa propre faiblesse. Elle lui est liée comme un phénomène physique à sa condition, comme la rosée au refroidissement de la température ambiante, comme la dilatation à la chaleur. Il y a ici des couples dans le monde moral, comme il y en a dans le monde physique, aussi rigoureusement enchaînés, et aussi universellement répandus dans l'un que dans l'autre. Tout ce qui dans un de ces couples produit, altère, ou supprime le premier terme, produit, altère, ou supprime le second par contre-coup. Tout ce qui refroidit la température ambiante, fait déposer la rosée. Tout ce qui développe la crédulité en même temps que les vues poétiques d'ensemble engendre la religion. C'est ainsi que les choses sont arrivées, c'est ainsi qu'elles arriveront encore. Sitôt que nous savons quelle est la condition suffisante et nécessaire d'une de ces vastes apparitions, notre esprit a prise aussi bien sur l'avenir que sur le passé. Nous pouvons dire avec assurance dans quelles circonstances elle devra renaître, prévoir sans témérité plusieurs parties de son histoire prochaine et esquisser avec précaution quelques traits de son développement ultérieur.

VIII

Aujourd'hui l'histoire en est là, ou plutôt elle est tout près de là, sur le seuil de cette recherche. La question posée en ce moment est celle-ci : Étant donné une littérature, une philosophie, une société, un art, telle classe d'arts, quel est l'état moral qui la produit ? Et quelles sont les conditions de race, de moment et de milieu les plus propres à produire cet état moral ? Il y a un état moral distinct pour chacune de ces formations et pour chacune de leurs branches ; il y en a un, pour l'art en général, et chaque sorte d'art, pour l'architecture, pour la peinture, pour la sculpture, pour la musique, pour la poésie ; chacune a son germe spécial dans le large champ de la psychologie humaine ; chacune a sa loi, et c'est en vertu de cette loi qu'on la voit se lever au hasard, à ce qu'il semble, et toute seule parmi les avortements de ses voisines, comme la peinture en Flandre et en Hollande au XVII[e] siècle, comme la poésie en Angleterre au XVI[e] siècle, comme la musique en Allemagne au XVIII[e] siècle. A ce moment et dans ces pays, les conditions se sont trouvées remplies pour un art, et non pour les autres, et une branche seule a bourgeonné dans la stérilité générale. Ce sont ces

règles de la végétation humaine que l'histoire à présent doit chercher; c'est cette psychologie spéciale de chaque formation spéciale qu'il faut faire; c'est le tableau complet de ces conditions propres qu'il faut aujourd'hui travailler à composer. Rien de plus délicat et rien de plus difficile; Montesquieu l'a entrepris, mais de son temps l'histoire était trop nouvelle pour qu'il pût réussir; on ne soupçonnait même point encore la voie qu'il fallait prendre, et c'est à peine si aujourd'hui nous commençons à l'entrevoir. De même qu'au fond, l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie un problème de chimie, de même l'histoire au fond est un *problème de psychologie*. Il y a un système particulier d'impressions et d'opérations intérieures qui fait l'artiste, le croyant, le musicien, le peintre, le nomade, l'homme en société; pour chacun d'eux, la filiation, l'intensité, les dépendances des idées et des émotions sont différentes; chacun d'eux a son histoire morale et sa structure propre, avec quelque disposition maîtresse et quelque trait dominateur. Pour expliquer chacun d'eux, il faudrait écrire un chapitre d'analyse intime, et c'est à peine si aujourd'hui ce travail est ébauché. Un seul homme, Stendhal, par une tournure d'esprit et d'éducation singulière, l'a entrepris, et encore aujourd'hui la plupart des lecteurs trouvent ses livres paradoxaux et obscurs: son talent et ses idées étaient prématurés; on n'a pas compris ses admirables divinations, ses mots profonds jetés en passant, la justesse étonnante de ses notations et de sa logique; on n'a pas vu que sous des apparences de causeur et d'homme du monde, il expliquait les plus compliqués des mécanismes internes, qu'il mettait le doigt sur les grands ressorts, qu'il importait dans l'histoire du cœur les procédés scientifiques, l'art de chiffrer, de décomposer et de déduire; que le premier il marquait les causes fondamentales, j'entends les nationalités, les climats et les tempéraments; bref, qu'il traitait des sentiments comme on doit en traiter, c'est-à-dire en naturaliste et en physicien, en faisant des classifications et en pesant des forces. A cause de tout cela, on l'a jugé sec et excentrique, et il est demeuré isolé, écrivant des romans, des voyages, des notes pour lesquels il souhaitait et obtenait vingt lecteurs. Et cependant c'est dans ses livres qu'on trouvera encore aujourd'hui les essais les plus propres à frayer la route que j'ai tâché de décrire. Nul n'a mieux enseigné à ouvrir les yeux et à regarder, à regarder d'abord les hommes environnants et la vie présente, puis les documents anciens et authentiques, à lire par delà le blanc et le noir des pages, à voir sous la vieille impression, sous le griffonnage d'un texte, le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait.

C'est dans ses écrits, chez Sainte-Beuve, chez les critiques allemands que le lecteur verra tout le parti qu'on peut tirer d'un document littéraire; quand ce document est riche et qu'on sait l'interpréter, on y trouve la psychologie d'une âme, souvent celle d'un siècle, et parfois celle d'une race. A cet égard un grand poëme, un beau roman, les confessions d'un homme supérieur sont plus instructifs qu'un monceau d'historiens et d'histoires; je donnerais cinquante volumes de chartes et cent volumes de pièces diplomatiques pour les mémoires de Cellini, pour les lettres de saint Paul, pour les propos de table de Luther ou les comédies d'Aristophane. En cela consiste l'importance des œuvres littéraires; elles sont instructives, parce qu'elles sont belles; leur utilité croît avec leur perfection; et si elles fournissent des documents, c'est qu'elles sont des monuments. Plus un livre rend les sentiments visibles, plus il est littéraire; car l'office propre de la littérature, est de noter les sentiments. Plus un livre note des sentiments importants, plus il est placé haut dans la littérature; car, c'est en représentant la façon d'être de toute une nation et de tout un siècle qu'un écrivain rallie autour de lui les sympathies de tout un siècle et de toute une nation. C'est pourquoi, parmi les documents qui nous remettent devant les yeux les sentiments des générations précédentes, une littérature, et notamment une grande littérature est incomparablement le meilleur. Elle ressemble à ces appareils admirables, d'une sensibilité extraordinaire, au moyen desquels les physiciens démêlent et mesurent les changements les plus intimes et les plus délicats d'un corps. Les constitutions, les religions n'en approchent pas; des articles de code et de catéchisme ne peignent jamais l'esprit qu'en gros, et sans finesse; s'il y a des documents dans lesquels la politique et le dogme soient vivants, ce sont les discours éloquents de chaire et de tribune, les mémoires, les confessions intimes, et tout cela appartient à la littérature; en sorte, qu'outre elle-même, elle a tout le bon d'autrui. C'est donc principalement par l'étude des littératures que l'on pourra faire l'histoire morale et marcher vers la connaissance des lois psychologiques, d'où dépendent les événements.

On y marche, et, par cette voie, à voir le nombre des travailleurs, la persistance de leur effort, et leur unanimité involontaire, nous pouvons espérer qu'on arrivera.

H. TAINE.

GUILLAUME DE HUMBOLDT

Il est impossible, au dire des physiciens, que deux molécules matérielles arrivent au contact absolu; il l'est encore davantage peut-être qu'un esprit français et un esprit allemand parviennent jamais à se pénétrer à fond réciproquement. Quiconque essayera parmi nous de comprendre parfaitement et surtout de faire comprendre aux autres un des hommes qui sont les types excellents de la nature germanique, sera tenté plus d'une fois de renoncer à une pareille tâche. Je ne dissimule pas que j'ai éprouvé plusieurs accès de découragement en étudiant G. de Humboldt.

Toutes les raisons qui peuvent, je crois, expliquer et aggraver en même temps cette difficulté se trouvent réunies en lui; je n'en signalerai que deux. Nous aimons à résumer l'existence d'un homme dans les travaux qui lui survivent. « Tant vaut l'œuvre, tant vaut l'homme, » est un proverbe très-français. Si nous ne comptions pas obtenir un résultat positif au moins proportionné à nos efforts, nous regarderions probablement le travail comme une fatigue inutile qu'il serait absurde de s'imposer. Qu'un jour, où il est pris d'une belle ambition littéraire, un Parisien vienne à passer le long des quais en méditant le livre qui doit être le fondement de sa gloire; si par malheur à la vue de ces rangées de bouquins confondus sans distinction, qu'un chacun remue comme une marchandise banale, il s'avise de songer, que son ouvrage viendra bientôt prendre place dans cette longue nécropole qui s'étend de la rue du Bac au pont Notre-Dame et qui engloutit le bon et le mauvais, il risque fort de sentir son enthousiasme tomber tout à coup, et le livre pourra bien s'en aller en fumée. Que vous soyez tenté, en une heure

d'exaltation généreuse, de vous consacrer à la chose publique, un seul retour sur tant de vies inutilement dépensées dans la politique refroidira votre ardeur ; vous vous prendrez à sourire de ce rêve en vous rappelant les hommes d'État confinés sous leur tente, après tant de luttes inutiles et après avoir vu anéantir jusqu'aux dernières traces de leur œuvre. Avec un tel caractère, il n'est pas fort aisé de comprendre des gens qui, sans dédaigner le succès, semblent chercher principalement dans le travail une satisfaction personnelle, un philosophe qui se délecte dans son système, un musicien entassant jour par jour dans une armoire, comme l'a fait Sébastien Bach pendant vingt ans, des oratorios que nul orchestre n'exécutera, des chefs-d'œuvre d'harmonie que son oreille et aucune oreille humaine n'entendra peut-être jamais. Cette disposition se rencontre, si je ne me trompe, plus ou moins prononcée, dans tout Allemand. On verra bientôt à quel degré elle existait chez G. de Humboldt.

Secondement, il nous coûte en général très-peu de nous résigner à la spécialisation, qui est une fatalité de la civilisation moderne. Sans doute, nous touchons volontiers à toute chose, mais en dilettantes ; nous n'hésitons guère dans un salon à raisonner de tout, même de théologie et d'astronomie, mais sans prétention à la science et avec cette légèreté ignorante qui est, à ce qu'on assure, une des grâces de l'esprit français. Du reste, nous nous décidons d'assez bonne heure et d'assez bonne grâce à être ceci ou cela ; nous sommes plus ambitieux et plus flattés d'être quelque chose que d'être quelqu'un, et, notre choix fait, nous nous consacrons au rôle accepté avec l'unique préoccupation d'y réussir. Nous ne sommes nullement désolés de ce qu'il nous a fallu renoncer à tous les autres, puisque c'est la condition du succès, et par conséquent la sagesse. Nous sommes obligés, quand nous voulons être francs, d'avouer la surprise que nous cause toujours l'universalité relative de certains Allemands, et nous ne parvenons à nous l'expliquer qu'en lui attribuant l'obscurité qui règne dans ces vastes cervelles d'outre-Rhin, ou bien en nous persuadant qu'une science si variée est nécessairement superficielle. Cependant cette répugnance à se cantonner dans un coin séparé du monde intellectuel semble tenir essentiellement du caractère germanique. On ne prend en Allemagne qu'à la dernière extrémité le parti de s'enfermer dans une carrière déterminée. Un Allemand qui a passé par les quatre Facultés avant de se vouer à une profession définitive n'est pas une grande rareté, et il n'abordera pas ces études successives en curieux qui ne veut

qu'effleurer ; il y portera, au contraire, tout le sérieux et toute la profondeur de la conscience. De là, dans les écrits allemands, cette tendance à multiplier les aspects d'un sujet, à le suivre, non sans quelque prolixité et sans quelque confusion, dans toutes les ramifications qui le lient aux divers ordres de la pensée. Heureux encore lorsqu'à cette ambition d'embrasser le monde intellectuel tout entier ne se joint pas le désir ardent, mais le plus souvent infructueux, d'essayer ses forces dans le maniement des réalités terrestres.

Je sais que beaucoup de Français, et des plus grands, je sais que les Encyclopédistes et Voltaire ont aussi porté la main sur toutes les provinces de la pensée, science, philosophie, histoire, poésie ; les écrivains du XVIIIe siècle ne demanderaient pas mieux non plus que de se mêler à l'action, si de temps en temps la Bastille n'y mettait bon ordre et si d'autres disgrâces ne venaient à propos tempérer leur ardeur ; que dis-je ? c'est par leurs mains que s'exerce l'action véritable. Mais on reconnaîtra sans peine que ces grands hommes, en diversifiant leurs travaux, cherchent à multiplier leurs moyens d'influence bien plus qu'ils n'obéissent à un besoin personnel d'universalité. Sans manquer au respect que mérite le génie de Voltaire, il est permis de dire, je crois, que l'inspiration poétique et tragique n'est pas, chez lui, bien impérieuse ; sa poésie, volontaire et calculée, si je puis dire, est presque uniquement un mode populaire de prédication philosophique. Ce qu'ils poursuivent tous, par toutes les voies de l'intelligence, c'est la conquête des esprits, le renversement des préjugés, le succès, la gloire, la révolution.

Chez les Allemands, au contraire, cette aspiration, quelquefois immodérée à l'universalité, répond à un besoin intime, et l'on reconnaît chez G. de Humboldt à un degré très-éminent ce côté de l'organisation nationale. Philosophe, traducteur, historien, publiciste, humaniste, linguiste, poëte et homme d'État, il s'adonne soigneusement à la culture simultanée de toutes ses facultés ; il ne veut laisser se dessécher aucune des branches de son esprit. Lorsqu'à la longue il a adopté une spécialité, puisqu'il faut bien finir par là, lorsqu'il est devenu l'un des premiers linguistes de l'Europe, cette science est un centre auquel il a l'art de rattacher encore tout le reste. Son style même respire cette tendance à être complet ; il voudrait refléter, pour ainsi dire, dans chaque phrase, toutes les faces de la nature des choses en même temps, et il n'est pas toujours facile de se retrouver dans les détours de ce style magistral, mais fluide

comme l'onde, changeant comme Protée, faisant effort pour se modeler sur la forme complexe des choses et du cerveau humain, comme s'il voulait l'envelopper et la reproduire tout entière.

Ces différences sont utiles à rappeler; car d'elles, ce me semble, découlent en grande partie, d'un côté notre indifférence à l'égard de ces personnages dont nous ne pouvons débrouiller l'énigme, de l'autre les rigueurs que nous épargnent trop peu un grand nombre d'Allemands intelligents. Ce n'est pas, toutefois, une raison pour ne pas renouveler la tentative sincère de nous comprendre les uns les autres.

On demandera peut-être pourquoi ne pas considérer exclusivement l'œuvre qui seule subsiste, aujourd'hui que l'auteur n'est plus, et qui seule aussi nous intéresse. Je pourrais dire qu'en ne séparant pas l'homme de ses travaux, je me conforme respectueusement à ce qui paraît érigé en loi dans la critique contemporaine. Mais il est une meilleure réponse à faire; c'est qu'étudier l'œuvre, abstraction faite de l'homme, serait ici un grossier contre-sens. En effet, quelque singulière que puisse sembler cette assertion, et quelle que soit la valeur des travaux de G. de Humboldt, c'est avant tout et de son propre aveu pour lui-même qu'il les a accomplis. On se tromperait donc à les étudier comme s'ils avaient été exclusivement composés en vue du public, et l'on s'exposerait de cette façon à être trop sévères. Quant à la forme, aussi bien que quant au fond, l'œuvre de G. de Humboldt n'est pas accessible à tout le monde. Les savants spéciaux, qui ne sauraient méconnaître en lui l'égal des plus grands, admirent cette œuvre, mais ne l'acceptent pas sans réserves; d'autre part, cette œuvre n'est nullement faite pour la masse des lecteurs, par cette raison même que de tous les intérêts, celui dont la masse est le moins touchée est l'intérêt qui s'attache au progrès intérieur; tout progrès, qui ne se résout pas en un avantage palpable, commun et permanent, lui paraît au moins problématique, et ressemble pour elle à du mysticisme.

Or, il n'est pas tout à fait faux qu'à la prendre en elle-même, l'œuvre de G. de Humboldt ne puisse paraître en partie d'une utilité contestable, ou du moins fort restreinte. Elle révèle un homme, âme et pensée, très-digne d'être connu, plutôt qu'elle n'enseigne une science, qu'elle ne résout un problème, qu'elle n'expose d'une manière populaire un certain ordre de vérités. Elle témoigne d'une aspiration haute et efficace à l'avancement moral; elle offre le développement varié, mais difficile à suivre, d'une intelligence forte, montrant ce qu'elle peut par de magnifiques essais, plutôt que par des travaux dont il soit donné de jouir et de profiter sans s'inquiéter de leur auteur.

Les pages qui suivent contiennent donc l'étude d'un homme, rien de plus, puisque les écrits qui restent de lui ne sont utilisés que pour découvrir ce qu'il a été ; d'un homme surtout en ce sens qu'on n'y veut pas décrire un personnage politique, bien que G. de Humboldt ait été diplomate et ministre, et qu'il ait pris une part importante aux événements de son temps, ni un philosophe, quoiqu'il ait agité plusieurs des questions capitales de la philosophie, ni un linguiste, quoique sa place soit au premier rang dans la science, mais seulement raconter les efforts soutenus qu'il a faits pour se développer avec harmonie, pour empêcher de s'étioler en lui aucune des puissances qui constituent l'homme, imagination, sentiment, raison, énergie active. C'est de ce point de vue que G. de Humboldt m'a paru utile à étudier pour apprendre quels procédés il a mis en œuvre et à quel point il a réussi.

Je prie qu'on ne m'attribue pas la prétention de faire un portrait en pied ni même en buste. Il faudrait, je le sens, une main bien habile pour esquisser seulement avec vérité une figure morale, très-tranchée dans son ensemble, mais où l'on n'aperçoit nul caractère saillant qui permette de définir l'homme d'un seul mot. L'esquisse serait manquée, si les détails n'y étaient pas fondus et équilibrés de manière à tempérer l'impression de l'un par celle de l'autre, et à frapper plutôt par la physionomie générale que par l'effet dominant de tel ou tel trait accentué.

I

LA VIE

La famille de Humboldt, riche, d'une noblesse ancienne, était depuis longtemps au service des princes de Brandebourg, et en possession traditionnelle d'emplois militaires et diplomatiques. Le chevalier de Humboldt avait compté parmi les intimes et les favoris de Frédéric-Guillaume II, avant que celui-ci régnât. Son fils, Guillaume de Humboldt, vécut toujours en relations étroites, presque amicales, avec la cour, et il fut un des premiers conseillers du futur roi Frédéric-Guillaume III.

Une haute naissance et une grande fortune ne mettent pas toujours l'homme, auquel sont échues ces faveurs enviées, à même de gouverner sa vie à son gré ; si elles l'exemptent des cruels soucis du pain quotidien, elles le tiennent souvent engagé en des liens brillants qu'il ne

peut rompre. Grâce aux circonstances, mais grâce aussi à une rare indépendance de volonté cachée sous une extrême douceur, la vie de G. de Humboldt s'est écoulée telle à peu près qu'il lui a convenu de la faire. Il n'a dévié que très-peu, et juste autant qu'il l'a voulu, de la ligne qu'il s'était tracée. Rien n'est venu, ni en lui-même ni hors de lui, déranger le mode d'existence qu'il avait conçu.

Tout jeune encore, il a désiré voir de ses yeux ceux que la renommée entourait, connaître les écrivains dont la pensée remuait l'Allemagne, approcher et regarder face à face dans leur humanité ces puissances que tant d'esprits, exclus d'un commerce ardemment et vainement souhaité, sont réduits toute leur vie à contempler de loin à travers les livres; aussitôt les plus illustres sont allés au-devant de lui, il a trouvé toutes les avenues ouvertes, il est entré de plain pied dans l'intimité du génie. Il s'est vu placé, dès le début et sans effort de sa part, là où des hommes d'un mérite supérieur ont pour toute ambition d'arriver après une vie de labeur. A-t-il voulu sortir de la vie publique, rien ne l'a retenu; a-t-il voulu y rentrer, le poste qu'il aurait demandé entre tous s'est trouvé prêt pour lui. A l'heure où allait se dénouer une des grandes tragédies de l'histoire, il a été appelé à assister, comme partie active, aux péripéties les plus dignes d'intéresser un homme d'État philosophe. Les pays qu'il voulait connaître, il les a visités; les travaux qui lui tenaient au cœur, il s'y est livré; les secours dont il avait besoin lui sont arrivés de toutes parts; les documents les plus nécessaires et les plus précieux, mais les plus inattendus, ont abondé sous sa main. Qu'il ait essuyé plus d'un mécompte, qu'il ait eu sa part de chagrins, de douleurs même, il est assez superflu de le dire. A tout prendre, cependant, la vie a été bonne pour lui.

Il n'est que juste d'ajouter qu'il a profité de son bonheur en conscience. Tous les avantages de la fortune pouvaient lui tourner à mal, s'il n'avait eu l'art d'en user, art qui suppose un parfait équilibre moral et qui par conséquent est lui-même une faveur inappréciable. Aucune des passions perturbatrices, qui frappent de stérilité les intentions les plus sages et qui mettent en poudre les plans les mieux entendus, n'a atteint G. de Humboldt. Il n'a pas eu le sort à combattre, il n'a guère eu à lutter non plus contre lui-même. La vie de G. de Humboldt a réussi parce qu'il s'est proposé des buts analogues à ses penchants et qui ne le mettaient pas à la merci des circonstances. Sans se piquer de stoïcisme, il s'est conservé indépendant de l'enchaînement fatal des causes et des effets externes, ce qui est toute la sagesse stoïcienne;

il a réussi, le dirai-je? parce qu'en tout ce qu'il a voulu et entrepris, il a toujours eu lui-même pour objet.

Ces existences heureuses ne sont pas assurément les plus émouvantes. Une harmonie moins complète entre la situation et le caractère, le violent combat d'une noble nature contre une destinée rigoureuse, ou même son naufrage sous le coup de passions, remueraient plus vivement la fibre intime de nos cœurs, en y réveillant le souvenir de luttes et de défaites trop connues. Mais cette existence privilégiée a pourtant, elle aussi, son intérêt, et ce travail constamment heureux de l'homme sur lui-même mérite d'être observé avec attention. S'il y a dans la tendance de Humboldt à ne jamais perdre de vue son propre perfectionnement et à chercher presque exclusivement en toute chose ce qu'il en peut tirer pour l'extension et pour l'élévation de ses idées, une pointe légère d'aristocratie, ou, si l'on veut, d'égoïsme, on aurait tort d'y voir la moindre trace d'un sentiment bas ou seulement vulgaire. Humboldt ne se sépara jamais un seul instant des destinées générales. Bien éloigné de fermer son esprit ou ses yeux aux agitations de l'Europe, il suivit sans relâche, quelquefois de loin, mais toujours avec une sympathie ardente pour la grandeur humaine, la cause qui se débat de nos jours. Enfin, son âme était largement ouverte à la pitié, mais il croyait que l'homme n'a de puissance réelle que dans la sphère de son être, et il pensait qu'en dépit des vues les plus droites et des efforts les plus dévoués, la fatalité extérieure ne peut être combattue avec certaines chances de succès que par la réaction énergique de chaque individu sur lui-même.

En considérant un bonheur si noblement employé, on doit se féliciter, au lieu d'en savoir mauvais gré à la Fortune prodigue, que de loin en loin elle accumule sur un même homme tous les bienfaits sans lesquels serait impossible l'accomplissement de certaines tâches. Il est à croire que Humboldt aurait, aussi bien que d'autres, soutenu fièrement les épreuves d'une situation obscure, qu'il y aurait surmonté les difficultés infinies de la vie matérielle, conquis l'estime et le respect pour son nom, élevé quelque monument de ses vastes facultés. Mais on ne conçoit pas néanmoins, dans des circonstances moins prospères que celles où il naquit, ce tranquille développement d'esprit, cette unité et cette sérénité de caractère, cette immense élaboration scientifique que présente la vie de G. de Humboldt.

A la mort de son père, en 1779, il n'avait que cinq ans. Mais M[me] de Humboldt, femme d'une intelligence peu ordinaire, veilla avec l'attention la plus sérieuse sur l'éducation de ses deux fils,

Guillaume et Alexandre. Ils furent élevés ensemble à Berlin, l'hiver dans la maison et sous les yeux de leur mère, l'été, pendant qu'elle était retirée dans sa terre de Tegel, sous la conduite d'un précepteur sûr, et avec les soins des meilleurs maîtres : Campe, Kunth, Engel, dirigèrent tour à tour ou en même temps leur éducation. Tous les trois étaient imbus de l'esprit qui régnait alors à Berlin ; cet esprit était un composé du tempéramment protestant et de la petite philosophie que le grand roi avait plantée et cultivée autour de lui, comme un parterre exotique. Il y entrait de la hardiesse et de la crédulité, de la logique, du mysticisme, un peu d'intolérance, de sécheresse française et de rêverie allemande. G. de Humboldt avait été introduit par son précepteur Kunth auprès d'une certaine Mme Marcos Herz et de ses amies ; ces dames formaient une société secrète, qui avait pour but l'avancement de la vertu, l'exercice de la charité, la culture de l'esprit et du sentiment. On s'y tutoyait, on s'y écrivait en chiffres, on y versait dans des cœurs fidèles les plus intimes confidences. C'est un beau titre pour G. de Humboldt, adolescent de dix-huit ans, d'avoir été jugé digne de passer le seuil de ce chaste cénacle. Il paraîtrait toutefois qu'il commit d'abord quelque légère infraction à la gravité requise ; mais il se confessa humblement, pleura aux pieds de la jolie Mme Herz, reçut l'absolution, et fut admis à l'honneur d'être initié. En somme, on respirait dans ce monde de philosophes et de femmes, une atmosphère indépendante, et de plus G. de Humboldt y prit des habitudes douces, dont le pli ne s'est jamais effacé. Il y contracta, comme son frère, et plus peut-être qu'on n'aurait voulu, une liberté virile, quoique respectueuse, à l'égard de toutes les doctrines, et une certaine mollesse expansive, qui lui fit un besoin perpétuel des relations féminines.

On l'envoya, en compagnie d'un précepteur, à Francfort, pour étudier le droit, puis bientôt après à Gœttingen, seul et pour la première fois responsable de lui-même ; mais on a le droit de dire qu'il avait toujours été mûr pour la liberté. Il n'use de cette liberté que pour étudier l'antiquité en même temps que le droit, pour lire Horace et Homère, pour suivre les leçons philologiques de Heyne. En 1789, ses études sont finies; mais, avant de subir les dernières épreuves, il fait avec le vieux Campe, qui avait été son précepteur, un voyage à Paris, et il y arrive la veille du 4 août; c'est-à-dire qu'il tombe d'une région lunaire sur une planète en combustion, dans un monde ivre de sa résurrection commencée. Au milieu de ce jugement dernier du moyen âge, il reste assez calme pour s'amuser flegmatiquement aux magnificences de Versailles et aux curiosités du vieux Paris. Toutefois, il

ne manque aucun *spectacle :* il assiste aux débats de l'Assemblée nationale, il voit et il entend Mirabeau, il flâne autour de la Bastille, premier champ de bataille et première conquête de la Révolution ; il se donne le plaisir d'une séance entière de l'Académie française. Le vieux Campe, gagné par l'ivresse générale, hors de lui, éperdu, ravi de se voir en personne *aux funérailles du despotisme français,* croit à la réalisation prochaine de tous les rêves philosophiques de Berlin, et regarde de tous ses yeux se lever sur l'horizon le soleil de la vérité, si longtemps attendu. Mais, ni l'allégresse de ses compagnons, ni l'enthousiasme universel dont il est témoin, ne gagnent l'impassible étudiant. Il observe à la vérité tout avec attention, il ne perd aucun détail; mais ce qu'il voit est une collection intéressante d'individus et de scènes. Qu'on ne s'étonne pas trop de cette froideur, et qu'on songe plutôt que pour un jeune gentilhomme allemand, disciple de Mme Herz, tout frais émoulu de Gœttingen, c'est déjà beaucoup de n'être pas effrayé de ce mouvement désordonné. Il ne faut pas prendre trop à la lettre cette spécieuse indifférence; s'il reste de sang-froid devant les événements, les scènes se gravent en lui; le sens qu'elles renferment se dégage d'une manière latente dans sa pensée, et bientôt il interprétera la révolution avec plus de profondeur que plusieurs de ceux qui l'ont faite ou qui l'ont racontée.

Je reconnais toutefois que sa curiosité était un peu celle d'un artiste; rien ne l'occupait plus fortement à ce moment-là que la diversité des caractères individuels. Étudier l'homme ou les hommes est une occupation très-philosophique et très-utile, à laquelle chacun se livre sans le savoir dans un but purement pratique ; collectionner des hommes, connaître des personnages plus ou moins illustres, les comparer, les classer, en décrire la physionomie, était alors le passe-temps de toute l'Allemagne. C'était une manie élégante que d'avoir dans ses relations une grande variété de types, comme on se dresse un herbier, comme on amasse un recueil d'autographes ; manie que la vogue de Lavater avait manifestée et accrue. On passait les trois quarts de sa vie à entretenir des correspondances avec toutes les célébrités possibles, dans l'intention avouée de se disséquer mutuellement. Ce goût particulier a subsisté longtemps, et peut-être en découvrirait-on encore des traces chez nos voisins.

Il tenait certainement chez G. de Humboldt à une disposition native et indestructible. Humboldt était curieux de l'homme, il aimait le monde, et l'aima presque jusqu'à la fin, non par un frivole besoin de distraction, qui est le propre des esprits vides et sans vigueur, mais

parce qu'il goûtait une satisfaction savante et féconde à observer de nouveaux caractères, à pénétrer le secret d'une organisation originale. Dès cette époque, ses relations étaient nombreuses. A Gœttingen, il avait fait la connaissance de Georges Forster, dont la nature, comme la vie, formait presque à tout égard un contraste direct avec la sienne. Forster n'avait jamais su ce que c'est que le travail libre, le repos, l'abondance ; à dix-huit ans, il avait fait le tour du monde, et à vingt, celui de l'infortune humaine ; il était grave et austère, mais passionné autant que Humboldt était calme ; tandis que celui-ci jouissait pleinement de lui dans une sphère toute contemplative, Forster, prisonnier dans une bibliothèque, éprouvait le besoin de se mêler aux hommes et aux événements ; il était miné par une soif d'agir, soif qui devint maladive en lui et qui le tua ; son esprit, dans une perpétuelle ébullition, versait sur toutes choses et en profusion, les idées dont Humboldt, aussi riche que lui, était infiniment ménager. Malgré tant d'oppositions, Forster avait captivé puissamment G. de Humboldt, en même temps qu'il lui imposait. Les lettres que ce dernier lui adresse sont remarquables par une véritable effusion de cœur, mêlée à un singulier respect, que l'âge de Forster ne saurait expliquer. Peut-être le temps seul a-t-il manqué à Forster, pour qu'involontairement il exerçât une action décisive sur G. de Humboldt. Cependant, à la fin de sa vie, Humboldt a presque désavoué ces fortes impressions de sa jeunesse ; il a porté [1] sur Forster un jugement qui contraste plus qu'on ne souhaiterait avec ses lettres, et dont la sévérité touche à l'injustice. L'injustice n'était pas, j'en suis persuadé, dans son intention ; mais le temps et les événements changent étrangement les relations des choses et des personnes avec nous. A la distance de quarante ans, l'ancien ministre ne pouvait pas facilement reconnaître, dans le jacobin mayençais, dans l'apologiste de la Convention, dans le soldat obscur de la Révolution avortée, l'objet de ses premières admirations.

Forster l'avait mis en relation avec Jacobi, l'adversaire de la philosophie critique et du rationalisme berlinois que, dans l'emportement de la lutte, il qualifiait de papisme philosophique et d'*hypercryptojésuitisme*. Humboldt, aussi peu fanatique pour ses anciens amis que pour le nouveau, réussit à ne pas prendre parti, habileté grande pour un âge comme le sien. Du reste Jacobi était homme du monde et homme d'esprit ; il faisait avec beaucoup de charme les honneurs de sa maison de Pempelfort, sa conversation était brillante et nourrie ; Humboldt fut

[1] *Briefe an eine Freundinn*, II, 19.

séduit. Forster l'avait encore introduit auprès de Muller, l'historien de la Suisse, auprès de Hencke, le romancier. Humboldt allait ainsi de ville en ville à la recherche des notabilités, aiguisant son jugement par l'appréciation profondément étudiée de chaque personnage. A Stuttgardt il visitait le philosophe Abel, et il s'étonnait, preuve de jeunesse et d'inexpérience, de le trouver si pauvre d'idées quoique philosophe; il s'aperçut ce jour-là, et il s'en souvint toujours, que l'apparat des formes systématiques est un bon moyen pour se passer du fond. A Zurich, il abordait cette énigme qu'on appelle Lavater, lequel, justement ridiculisé de son temps, est resté chez nous, je ne sais par quelle fortune propice, en possession d'une sorte de popularité et l'objet d'admirations plus vives qu'éclairées. Lorsque Humboldt se présenta chez lui, la question était encore de savoir si Lavater était un prophète, un saint ou un fripon, ni plus ni moins. Le jeune visiteur trouva Lavater occupé à ranger sur des tablettes des cartons soigneusement étiquetés, à encadrer avec majesté des maximes morales sur de belles feuilles de papier blanc, et à les clouer aux murailles. Sans refuser à la physiognomonie une certaine valeur, Humboldt déclara sans hésiter, au bout d'une ou deux conversations, que la victime de Lichtemberg était simplement un sot. Cette audace (il y en avait encore à parler ainsi) fait honneur à son bon sens.

De retour à Berlin, G. de Humboldt est nommé sur-le-champ conseiller référendaire à la Chambre de justice; c'était inaugurer avec assez d'éclat ce qui est, selon l'avis de beaucoup de gens, la vraie vie de l'homme, la carrière des fonctions et de la fortune; c'était clore comme il faut le temps du vagabondage juvénile. Mais Humboldt ne l'entendait pas tout à fait comme ces sages personnes. Les choses étaient fort changées à Berlin; des édits très-oppressifs annonçaient le règne d'une administration mécanique et servile; la libre pensée était en disgrâce, la presse livrée à de scandaleuses persécutions; l'intolérance religieuse reprenait le dessus. A la place des philosophes du *vieux Fritz* triomphaient les Rose-Croix et les évocateurs d'esprits. Or, Humboldt n'avait pas traversé inutilement la France en révolution, et un tel régime eût suffi pour le dégoûter de ses fonctions, bien qu'il ne rencontrât quelque opposition que dans la magistrature indépendante. Mais, de plus, Humboldt voulait, en dépit des sages, prolonger encore son noviciat intellectuel; il s'était mesuré à un trop grand nombre d'hommes pour ne pas sentir ce qui lui manquait, et il avait besoin pour s'achever d'un recueillement incompatible avec les affaires. Ses amies d'autrefois s'étaient alors, fort à propos, mis en tête de le marier. Mme de Beulwitz,

plus tard de Wolzogen, sœur de la fiancée de Schiller, Charlotte de Lengefeld, se chargea de l'établir; ce service était bien dû à l'aimable collègue d'autrefois, à l'initié du cercle de Mme Herz. Elle proposa bientôt à G. de Humboldt une charmante enfant, fille de M. Dacherœden, président d'une chambre de justice à Erfurt, et parent du coadjuteur Dalberg. Humboldt reconnut en elle, quand il la vit, plus qu'il n'avait attendu, et il se trouva, au mois de juillet 1791, marié le plus heureusement du monde, sans presque avoir eu la peine de s'en mêler. Il renonça aussitôt à la facile carrière où il n'avait qu'à marcher, et il se retira dans une terre de sa femme, à Burgœrner, près de Mansfeld, pour se refaire écolier; mais maintenant il avait une élève.

Ici s'ouvre dans l'histoire de Humboldt une ère de recueillement laborieux, de méditations sereines, de sécurité intérieure, comme s'il vivait à l'une de ces époques rares, où le monde, solidement assis, goûte et assure à tous une paix incontestée. Ce sont pourtant les années de la Révolution; il n'est plus permis de croire que ce qui embrase la France soit un incendie domestique; toute l'Europe se sent en péril, Burke et bien d'autres ont jeté le cri d'alarme, d'effroyables justices s'accomplissent en France et menacent d'être portées plus loin; un duel, dont l'issue incertaine peut être la catastrophe de toute la génération vivante, a commencé; et l'on peut suivre G. de Humboldt pendant près de dix ans sans se souvenir que tout cela se passe à côté de lui; les événements l'occupent un instant comme un document nouveau pour ses études politiques, comme un thème à ses réflexions, puis il n'y pense plus. Un roi est tué par son peuple. C'est à peine si, dans une lettre toute littéraire, Humboldt mentionne en courant cette *nouvelle*. On se demande si le personnage à ce point étranger au drame de son temps, est un philosophe ou bien quelque homme d'université, incapable de voir et d'entendre, plongé qu'il est jusqu'aux oreilles dans un océan de pédanteries verbales. Qu'on suspende toutefois son jugement jusqu'à ce qu'on ait vu si cet oubli volontaire, qui n'est pas de l'indifférence, ne tiendrait point à une conception de la vie, peut-être erronée, mais certainement très-réfléchie et très-élevée.

A ce moment, Humboldt se meut dans un cercle de relations nouvelles. C'est d'abord Wolf, le grand philologue, le professeur de Halle, qu'il avait connu dans la maison Dacherœden; sous l'impulsion de Wolf, Humboldt voyage à la découverte à travers l'antiquité grecque et en approfondit les plus belles parties; il tient le maître au courant de ses études, heureux quand, pour réponse à ses lettres pleines de déférence, Wolf daigne lui envoyer quelque indication philologique, discussion de

texte, notice grammaticale ou autres menus suffrages; Humboldt recueille avec empressement ces feuilles précieuses dans un bel album sur lequel il écrit en grosses lettres : WOLFIANA. Ce commerce se ralentit quelquefois, mais ne cessa jamais, et lorsque Humboldt, devenu ministre, eut créé l'Université de Berlin, Wolf fut encore un des premiers qu'il songea à y appeler. Une autre relation du même temps, c'est Dalberg, coadjuteur de l'évêque de Mayence auquel il devait succéder; Dalberg était un parent de Mme de Humboldt, qui jouait volontiers le Mécène littéraire, en attendant qu'il lui fût permis de faire dans son futur évêché le Lycurgue, ou plutôt le Joseph II au petit pied; mais les événements devaient lui épargner cette épreuve, et lui réservaient sous l'Empire un rôle moins héroïque. Vif et superficiel, protecteur et vaniteux, pour le moment il stimule utilement Humboldt, et ne demanderait pas mieux que de l'absorber, si celui-ci était d'humeur à se laisser faire.

La liaison de Humboldt avec Schiller marque une heure décisive dans la vie du premier. Cette liaison n'a pas, comme celle de Schiller et de Gœthe, l'importance d'un événement national; mais, si elle est moins illustre, elle est peut-être plus intime. Pendant quelque temps, c'est plus qu'une amitié, c'est un mariage d'esprits, où celui de Schiller remplit bien entendu la fonction mâle, mais reçoit en revanche les secrets encouragements dont, en de certaines crises, le plus fort lui-même a besoin. L'époque classique de l'Allemagne présente un phénomène bizarre, dont l'histoire littéraire ne renferme pas peut-être un second exemple. Des œuvres de génie sont soumises avant leur naissance à une délibération en commun, comme s'il s'agissait d'une constitution à bâcler ou d'un nouveau dogme à faire passer dans un concile; les créations les plus spontanées sont préméditées, comme le serait un complot, en présence de tout un comité consultatif; l'explosion rénovatrice des plus hardis chefs-d'œuvre est précédée d'un conseil de guerre et annoncée par mainte escarmouche; les aigles soumettent leur vol à une discipline, les lions s'en vont, ainsi que les caravanes, dans des sentiers prescrits. La voix de Humboldt compte souvent dans ces conseils. Schiller, desséché alors par la philosophie comme une vigne atteinte par la gelée, mettait lui-même en question sa vocation poétique; Humboldt fait renaître en lui la confiance. A peine rassuré, Schiller hésite encore entre l'épopée et la poésie dramatique; Humboldt, boussole infaillible, indique à son génie la scène comme le domaine qui lui appartient.

Nous savons ce qu'étaient l'un pour l'autre Schiller et Humboldt, par

leur correspondance que Humboldt lui-même a publiée [1], en érigeant à son ami un impérissable monument; il lui a suffi pour cela de le peindre tel qu'il l'a vu aux heures d'inspiration. Ils étaient rapprochés par des analogies de caractère et d'esprit; en tous deux dominait pareillement une pente vers la spéculation, jointe à un profond sentiment de la vie concrète. Mais il existait entre eux une différence qui les place dans deux sphères entièrement distinctes : Schiller créait sans cesse, transformait tout en œuvre, recevait en lui du hasard un germe impalpable et produisait une forêt; Humboldt était un réservoir vaste et limpide, capable de réfléchir tout le firmament, et où croissait secrètement plus d'une plante, mais qui ne pouvait monter à la surface, et qui ne se montra jamais qu'à demi.

Pour jouir plus complétement de Schiller, Humboldt vient s'établir avec les siens à Iéna, et il y demeure, en deux séjours successifs, près de deux ans. Là les deux familles vivent sans cesse mêlées l'une à l'autre; Schiller et Humboldt se voient plusieurs fois par jour. De temps en temps Gœthe vient de Weimar verser dans ces entretiens sa corne d'abondance et ouvrir ses perspectives lointaines et tranquilles. Quelques autres encore, savants, poëtes ou critiques, sont quelquefois admis, et, par intervalles, Alexandre de Humboldt, qui n'était pas encore le sceptique peu décent qu'on a connu depuis, apporte les richesses de son esprit et de sa mémoire. Des Français se représenteront malaisément ces conversations qui ne vivent pas de saillies, d'anecdotes, d'esprit, de gentillesses, et qui n'effleurent pas de parti pris tous les sujets; qui ne sont pas davantage des monologues éloquents à la façon de Diderot ou de Mme de Staël, mais plutôt une méditation alternative, une création instantanée de pensées sous l'action réciproque d'intelligences qui vibrent à l'unisson. Cela n'exclut pas du reste la gaieté, le sourire, la fantaisie, mais à condition que ces fusées ne brillent qu'un instant et ne prétendent pas remplacer le soleil. C'étaient là pourtant de belles soirées; tout y était traité de ce qui peut intéresser l'homme, tout excepté la politique; ou plutôt il s'y faisait une politique supérieure qui avait la culture humaine pour objet et l'art pour moyen immédiat.

Le commerce des hommes de génie n'altère pas l'intégrité d'une nature vraiment originale, et ne va pas non plus jusqu'à annihiler l'éducation première; mais il élève les âmes hautes, il fortifie les forts. Avec Schiller, Humboldt s'est évidemment accoutumé à se fier à l'im-

[1] En 1830.

pression poétique des choses pour les interpréter, avec Gœthe il a appris l'observation désintéressée et amoureuse de tout ce qui vit; il est donc leur disciple. Aussi, lorsqu'il fut de retour à Berlin, il ne s'entendait plus avec ses anciens amis. Il est surprenant de voir combien les littérateurs s'immobilisent facilement, et comment, sans qu'ils s'en doutent, les précurseurs d'hier deviennent les traînards de demain. Les braves gens de Berlin se croyaient toujours les héritiers de Lessing, ou, si l'on aime mieux, ses exécuteurs testamentaires; ils se croyaient fidèles à sa volonté dernière en se vantant de ne rien comprendre à la littérature nouvelle; l'innovation pour eux était folie et même sacrilége. Humboldt, peu prédicateur de tempérament, n'essaya pas de faire chez eux de la propagande. Il se tourna vers une petite société nouvelle, où on l'entendait mieux : là brillait la célèbre, l'adorée, la regrettée Rachel Lewin, génie brouillé d'afféterie, qui lançait un petit jet intermittent de vapeur blanche qu'on prenait pour un éclair, femme jusqu'au bout des ongles, ayant assez de l'homme pour déconcerter la galanterie, railleuse, malicieuse, sentimentale, au demeurant personne d'une trempe rare, avec qui Humboldt ne pouvait manquer de se plaire. Mais nul dans cette société ne lui agréait plus que Gentz, frivole, élégant, qui avait la routine du monde, peu de portée, moins de caractère encore, fonds stérile, mais intelligence prompte à saisir et à s'approprier, raisonneur plein de feu, publiciste passionné, penseur à rebours du bon sens. Il avait un mérite, qui compensait tous les défauts aux yeux de Humboldt, celui de s'être laissé inoculer par lui le culte de Schiller; il cherchait à imiter son style, il écrivait une *Histoire de Marie Stuart* pour faire le pendant de la *Révolte des Pays-Bas*, et il annonçait un panégyrique du grand poëte.

Malgré ces amitiés nouvelles et malgré toutes les ressources que recèle une grande capitale, Humboldt, après une vie telle que celle d'Iéna, dut bientôt se fatiguer de Berlin. Déjà il avait formé maint projet de voyage, et il se proposait alors une existence singulière pour un homme de réflexion et d'étude, c'était de tenir le milieu entre un établissement fixe et un déplacement perpétuel. On peut voir là l'effet de certaine humeur ambulatoire, mais cette humeur procédait elle-même de la conviction qu'il faut voir les choses et les hommes, les œuvres d'art et les coutumes dans leur milieu naturel pour les bien comprendre; les voyages n'étaient encore qu'une méthode d'instruction. S'il l'avait pu, il serait parti pour l'Italie, son rêve depuis longtemps caressé, comme elle est celui de tout écrivain allemand qui débute; il alla même jusqu'à Vienne avec l'intention de passer les monts avec son

frère; mais l'Italie était redevenue le théâtre de la guerre; il fallut ajourner ce pèlerinage. Enfin, après avoir promené quelque temps son inquiétude (je ne dis pas son ennui, Humboldt ne s'ennuya jamais) dans le nord de l'Allemagne, il se rendit à Paris avec sa famille. Sa vie s'y partagea entre les musées, les bibliothèques et le monde; sa maison, dont M[me] de Humboldt faisait les honneurs avec une grâce extrême, fut un point de ralliement pour les Français et les Allemands. De vieilles connaissances de Berlin et d'Iéna, de jeunes Allemands, qui seront bientôt célèbres, Schick et Tieck; des érudits, Villoison, Millin, Du Theil, Sainte-Croix, Corai, Chardon de la Rochette; des savants, dont il doit la connaissance à son frère, Lalande et Cuvier; des artistes comme Forestier et David, se rencontrent dans son salon; ces gens, divisés d'ailleurs sur beaucoup de points, mais un instant réconciliés par fatigue, forment une société tout intellectuelle, qui offre une image assez vraie, par ses meilleurs côtés, de la société du Directoire. Au milieu de cette société qui pourrait faire croire à une vie distraite, Humboldt étudie, médite de grands travaux, poursuit sous main d'anciens desseins. C'est encore pour préparer l'exécution de ces mêmes plans, qu'en 1800 il parcourt l'Espagne avec sa famille, fouille les collections d'art et d'érudition, et que, l'année suivante, il y retourne pour compléter ses recherches, pour recueillir des informations plus profondes auxquelles il n'était pas préparé la première fois. Bientôt le voilà encore une fois à Berlin, mais non pour y rester. On croirait, par moments, mais ce serait une supposition assez hasardée, voir un homme qui cherche à tromper par cette agitation incessante quelque amertume secrète, causée peut-être par le spectacle amer de la situation de la Prusse. On croirait que Humboldt va se reprendre d'intérêt aux choses politiques, qu'il est las de l'inaction, de l'étude libre et vagabonde, surtout quand on le voit demander un poste diplomatique qu'il obtient aussitôt.

Mais ce poste était celui de Rome, où M. le résident prussien n'avait autre chose à faire en ce temps-là qu'à gémir avec les cardinaux sur la commune infortune de la Prusse et de l'Église. Cette tâche, à laquelle Humboldt, j'en suis sûr, ne faillit jamais, n'était pas, on en conviendra, un service bien actif. Elle était secondaire autant qu'aisée pour Humboldt, affable et lettré, d'une tolérance et d'un respect extérieur pour les choses qu'il avait sous les yeux, proportionnés au dédain réel qu'elles lui inspiraient, ne se mêlant, ni pour en profiter, ni pour les entraver, aux intrigues qui sont toute la vie romaine, assez amoureux de Rome pour flatter sans menterie l'orgueil des Romains. Pour-

tant, il avait la précaution de laisser voir à propos une griffe, habituellement inoffensive, quoique très-acérée, à la seule fin de tenir en respect ceux dont une débonnaireté trop grande aurait pu encourager l'impertinence. Au fond, il n'avait rien de commun avec ceux qui l'entouraient; Italiens de tout acabit, savants, princes, monsignors ou gens de lettres, ne le touchaient, aussi bien que les étrangers de passage, que par la surface, sans atteindre le cœur : il vivait en lui et pour lui.

Il avait voulu voir, il voyait, et ne se rassasiait pas. Rome s'emparait de lui par degrés, moins la Rome réelle que la Rome idéale, celle qui est pour la pensée le point de jonction du monde ancien et du monde moderne, le nœud qui rattache l'un à l'autre les deux âges de l'humanité occidentale. Humboldt avait un merveilleux don de métamorphose; il était devenu Parisien à Paris, il devenait, et bien plus complétement, Romain à Rome, mais sans cesser jamais de sentir et de penser à l'allemande, tant était enraciné en lui l'esprit national. On le voit bien, lorsque la mort de Schiller rappelle violemment son âme en Allemagne; il jette aussitôt un cri de regret de l'avoir quittée, il envie à Gœthe toutes les heures qu'il a passées avec Schiller, et il lui écrit : « Que de fois ai-je pensé depuis peu à la légèreté qui emporte follement l'homme loin de ce qui le rend heureux, et le fait courir à l'aventure après quelque chose de nouveau! S'il se représentait aussi vivement qu'il le devrait la profonde incertitude du sort, il ne se résoudrait jamais à passer le seuil de la terre où il a pour la première fois embrassé un tel ami. » Et pourtant Rome le retient, et il y aurait volontiers passé sa vie. Il y resta six années; chaque jour songeant que les événements qui se précipitent, peuvent à tout moment l'en arracher, il s'étudie à en jouir, il en tire tout ce qu'il peut d'aliments pour sa pensée.

C'est là, dans cette Rome si parlante aux intelligences un peu mélancoliques, c'est à l'âge où les épreuves ont commencé pour l'homme, où les pertes se multiplient, où Humboldt se voit enlever coup sur coup par la mort un enfant et un ami, c'est au bruit redoublé des ruines que fait l'Empire, et qui, retentissant jusqu'à lui, raniment dans son âme le sentiment un peu assoupi de la solidarité des individus et des masses; c'est alors que s'achève la culture personnelle qui l'occupe depuis si longtemps. Jusque-là sa vie n'a été, on peut le dire, qu'une élaboration préparatoire, à laquelle ont concouru, avec la volonté, ses relations et ses voyages; et c'est ce qui justifie, je pense, les détails qui précèdent. On ne se développe, il est vrai, que par le contact permanent de ses semblables et des choses; mais il arrive un temps où ce contact est moins efficace, où l'homme ne s'enrichit plus que de ce

qu'il produit lui-même; alors l'homme est mûr. Humboldt est arrivé à ce point de perfection. Nous allons le voir dans une nouvelle carrière, mêlé à des événements et à des acteurs de tout genre, carrière de concurrence et d'intérêts acharnés, bien différente de la pure région dans laquelle il s'est tenu jusqu'à présent. On n'y fait pas ce que l'on veut; la sagesse et l'élévation d'esprit sont un secours insuffisant pour y réussir; on ne triomphe dans cette lutte que lorsqu'on est l'allié secret de la fortune et le complice des passions les mieux armées. Celui qui les combat, ou même qui ne les partage pas, a toutes les chances contre lui.

Le 6 janvier 1809, il fut appelé à diriger la section du culte et de l'enseignement dans le ministère de l'Intérieur. Humboldt arrivait avec des forces fraîches et entières, et il se mit à l'œuvre avec cette fermeté naïve que la perspective de la défaite même ne semble pas capable d'ébranler : « Je ne crois pas, écrit-il à Wolf, que l'édifice s'écroule sur nous, si triste que soit l'aspect des choses. Mais il ne sert de rien après tout de s'en préoccuper, rien au contraire n'est plus nuisible. » La situation était grave en effet, la Prusse était à bas, sa force matérielle anéantie, tout secours étranger invraisemblable, ou plutôt impossible. Oser entrer dans la politique à un tel moment est certes un acte de témérité ou de dévouement; mais les fonctions confiées à Humboldt étaient les seules qu'il pût en conscience accepter. De la Prusse de Frédéric le Grand, militaire et philosophique, la moitié n'était plus; il fallait que le salut vînt de l'autre moitié; la Prusse ne pouvait se relever, reconquérir son rang que par le développement intellectuel. C'était la pensée de Stein, l'opiniâtre adversaire du dominateur de l'Allemagne; ce fut la théorie de Hegel, qui réduisit à cela les titres de la Prusse à l'existence et à l'hégémonie, quand il s'avisa de déterminer la place de l'État prussien dans la dialectique éternelle. Ce fut aussi la pensée de Humboldt en 1809; le corps de l'État était abattu, il fallait déchaîner dans ses membres la force morale. Voilà la tentative à laquelle il se consacrait.

Humboldt a été dur quelquefois dans ses jugements sur la Révolution française. Il en a moins compris l'histoire et la logique d'airain, qu'il n'en a saisi l'esprit, mal dégagé par elle-même, et au fond très-analogue au sien; il savait ce que c'est que la liberté, et il l'aimait. Aussi voulut-il combattre sans trêve la révolution par un procédé parfait, qui serait le seul efficace, s'il n'avait l'inconvénient d'être impraticable, c'est de réaliser toutes les vues de la révolution par voie de réforme. C'est en ce sens très-spécial que Humboldt est à la fois conservateur et démocrate.

On abuse en ce siècle-ci des dénominations de parti, toujours trop générales, toujours à demi vraies, c'est-à-dire, dangereusement équivoques, lorsqu'on les applique à une intelligence large et libre : ce sont des cadres rigides, où se rassemble facilement la masse des esprits dépendants, mais que le penseur fait éclater à chaque instant. Regardez à l'intérêt dominant de Humboldt pour l'instruction du peuple, à la confiance qu'il a dans la diffusion des lumières, comptez les mesures qui se rattachent à son administration, l'école aristocratique de Liegnitz transformée en un institut tout différent de caractère, la méthode de Pestalozzi favorisée et répandue, l'Institut normal du suisse Zeller élevé et agrandi, l'Université de Berlin fondée sur un plan qui doit en faire le plus vaste foyer de science affranchie, peut-être rangerez-vous Humboldt parmi ceux qui font de l'intérêt des masses l'objet immédiat et la base de leur politique. Cependant, si l'on observe l'esprit de ces mesures et avec quel soin Humboldt se tient éloigné aussi bien de l'utilitarisme que d'une religiosité servile, on reconnaît qu'il vise à former une aristocratie, aussi nombreuse que possible, de caractères vigoureux, force et honneur unique des nations. D'autre part, il dispose libéralement, pour marcher à son but, des ressources de l'État; malgré les embarras financiers de la Prusse, il estime et déclare que les dépenses de son ministère sont la plus sage des économies, et il ne ménage pas les deniers publics. Cela est d'un homme qui ne songe pas à désarmer le pouvoir, d'un conservateur dévoué de l'autorité. Eh bien, la pensée dirigeante de Humboldt est au contraire de restituer à la nation elle-même toutes les fonctions qui l'intéressent directement. Le lendemain d'une chute presque mortelle de la patrie, dans une crise passagère, l'État peut donner le branle; ce n'en est pas moins un principe essentiel pour Humboldt de travailler sans relâche à ce que l'instruction publique, comme toute autre fonction sociale, subsiste par ses propres ressources et repose sur les libres contributions des citoyens. « C'est le moyen de mettre les organes vitaux à l'abri des coups qui atteignent le gouvernement. La nation s'intéresse bien plus aux écoles, lorsqu'elles sont, même sous le rapport pécuniaire, son œuvre et sa propriété; elle s'élève, elle se moralise elle-même, quand elle coopère directement à répandre les lumières et la moralité dans la génération qui grandit au milieu d'elle [1]. » Cette dépossession graduelle de l'État est la plus radicale des révolutions.

Le ministère dont Humboldt faisait partie, était un ministère

[1] *Antrag zur Grundung der Universitæt in Berlin.* T. V, 330.

d'expédient. Payer les créances de la France, vivre matériellement, était toute la politique d'Altenstein qui le dirigeait, et ce ministre n'eût pas reculé, pour satisfaire Napoléon, devant la honte de céder la Silésie, la conquête du grand roi. Humboldt, après avoir épuisé tout ce qu'il pouvait avoir de ressources, et creusé (avec combien d'efforts !) le commencement du sillon, n'avait qu'à se retirer. Lorsque M. de Hardenberg eut remplacé Altenstein, Humboldt fut nommé ambassadeur à Vienne. Il nourrissait au fond du cœur, et toute sa famille nourrissait comme lui un désir secret, c'était de retourner en Italie ; on parlait sans cesse italien dans sa maison ; les souvenirs de la *Villa di Malta* et du *Monte-Pincio*, revenaient dans toutes les conversations. Vienne était sur la route de Rome ; ce poste était d'ailleurs une sorte de sinécure. La Prusse et l'Autriche ayant l'une contre l'autre des griefs réciproques, toutes deux étant réduites pour lors à une impuissance pareille, Humboldt n'avait qu'à observer et à rendre compte, en attendant l'heure favorable pour opérer un rapprochement. Or, il était très-propre à ce rôle. Si Hardenberg était le plus circonspect des ministres, Humboldt était le plus discret des ambassadeurs, et M. de Metternich aimait beaucoup la discrétion. Aussi Humboldt réussit-il auprès de lui, aussi bien que dans les cercles aristocratiques de Vienne. Il était content, et il se félicitait de revenir et de s'adonner sans réserve à des travaux commencés ; il avait devant lui des jours, des mois, et, peut-être, des années de repos ; les caisses étaient ouvertes, livres et papiers remplissaient déjà son cabinet. Tout à coup, la catastrophe de 1812 le surprend courbé sur ses cahiers, la trahison magnanime de Yorck éclate ; d'un bout à l'autre, la Prusse frissonne et se réveille; bientôt, sur l'appel du roi, elle est sur pied tout entière, et Humboldt est obligé de dire adieu au repos et aux études. Le voilà entraîné pour six années dans le tourbillon des événements.

Le lendemain du soulèvement de la Prusse, Humboldt voit M. de Metternich, son bon camarade de la veille, lui tourner le dos, s'abstenir de lui parler, le traiter en inconnu ; il le voit en même temps redoubler d'assurances cordiales et dévouées vis-à-vis de l'ambassadeur de France. Humboldt savait que M. de Metternich était aussi incapable d'être gouverné par un principe, que prêt à tout sacrifier pour un intérêt, mais il n'ignorait pas non plus ses dispositions intimes à l'égard de la France. Il eut la haute philosophie de comprendre le jeu de l'Autrichien et de s'y prêter, persuadé d'ailleurs qu'il ne pourrait durer bien longtemps. En effet, M. de Narbonne, à peine arrivé à Vienne, évente le piége caché sous les amabilités de M. de Metternich. Le *hasard*,

en faisant tomber aux mains de Napoléon des dépêches diplomatiques d'Autriche, achève de découvrir la vérité. On sait quelle fut la fureur de Napoléon. Cette fureur était le meilleur auxiliaire que pût rencontrer Humboldt. Il devait à l'art, patiemment pratiqué, de se taire et de s'effacer, son premier succès, un commencement de rapprochement entre l'Autriche et la Prusse : il allait bientôt le compléter.

Il faudrait raconter toute l'histoire diplomatique des années qui suivent, pour marquer avec une exactitude rigoureuse l'influence qu'y exerce G. de Humboldt. On le trouve partout, il est plénipotentiaire à Prague, négociateur à Francfort ; il prend part à la première et à la deuxième paix de Paris, au congrès de Vienne, aux règlements territoriaux entre les États allemands. On me dispensera de ce récit. Les luttes mythologiques des divinités de l'Inde seraient plus faciles et non moins intéressantes à raconter. Je ne veux qu'essayer de reconnaître les sentiments que G. de Humboldt, un penseur, un rêveur, un philosophe, un sage, porte dans cette partie complexe, où les joueurs sont presque tous des dupes ou des grecs.

On se souvient de ce qu'est le congrès de Prague, une comédie représentée par des diplomates muets, une pantomime de gens qui ne se connaissent pas, qui ne se voient pas, qui ne se parlent pas, et qui sont chargés de négocier en commun une paix dont personne ne veut. Car Napoléon ne veut à aucun prix se refuser la joie de châtier la duplicité de l'Autriche ; la Russie et la Prusse ne comptent que sur la guerre, et Humboldt en particulier écrit à la princesse de Radziwill que la paix à cette heure élèverait entre l'Europe et la liberté un mur d'airain plus difficile que jamais à renverser. Les plénipotentiaires, animés de pareilles dispositions, commencent par une guerre de plume. Les envoyés de Napoléon, Caulaincourt et M. de Narbonne, récriminent aigrement contre l'Autriche, ils insultent le représentant de la Russie, Anstedt, né Alsacien, et sujet français, qu'ils traitent de transfuge ; ils n'ont d'égards, de politesse, de flatteries, que pour M. de Humboldt. Celui-ci répudie leurs avances, il repousse avec fierté la distinction qu'ils prétendent établir entre lui et ses collègues ; désintéressement très-noble, mais très-habile aussi, puisque, le congrès rompu, l'Autriche est gagnée au parti de la guerre, c'est-à-dire au parti de la Prusse. On raconte néanmoins que Humboldt avait redouté jusqu'au bout un arrangement secret de l'Autriche avec la France, et il ne fut, dit-on, rassuré que lorsque la déclaration de guerre de la première, bien et dûment signée et scellée, eut quitté la chancellerie.

Après la haute comédie, la farce. A mesure que les armées appro-

chaient des frontières de France, les princes allemands, si heureux, si rogues même sous la protection de Napoléon, accourent vers les alliés, les appellent leurs libérateurs, protestent de leur fidélité constante, offrent magnanimement leurs services, bien entendu, moyennant payement. C'est Humboldt qui est chargé à Francfort d'écouter ces solliciteurs ou leurs représentants, de les contenter, plus souvent de les éconduire. Ces évolutions prévues, puisqu'elles sont aussi anciennes que l'imbécillité humaine, donnent toujours des scènes tristement comiques, dont Humboldt ne se fit pas faute de s'égayer. Il y a souvent chez lui, même aux heures solennelles, un fond de jovialité presque humoristique, qui est la gaieté de la sagesse.

Alors, et même après le congrès de Châtillon, Humboldt ne croyait pas plus que ne le croyaient Metternich, Castlereagh, Hardenberg et Nesselrode, que les alliés allassent jusqu'à Paris; la faculté de prophétie sommeille quelquefois, même dans les hommes d'État. On ne saurait déterminer la part précise qui revient à Humboldt dans les mesures qui suivirent l'entrée des alliés dans la capitale; on ne saurait pas même dire avec certitude quelles étaient ses vues en ce moment. Le fait est qu'il signa, comme tous les autres, la paix de Paris, en désapprouvant toutefois la légèreté du premier ministre prussien, qui avait abandonné si facilement la question de la Saxe. Humboldt devait avoir à regretter bien plus encore l'imprévoyance et la faiblesse de Hardenberg.

Humboldt se borne trop facilement à des regrets. Hardenberg avait de bons sentiments, mais encore plus de vanité, et, dès qu'il était circonvenu avec adresse, il ne sentait sa puissance qu'en faisant des concessions qu'il croyait spontanées. Un homme d'énergie, qui l'aurait surveillé et soutenu dans ces moments-là, en eût fait l'instrument docile de ses propres idées. Il y avait chez Humboldt une fermeté réelle, en ce sens, qu'il était incorruptible à l'intérêt ou au sophisme; mais cette fermeté était celle du philosophe, non de l'homme d'État, il était d'or et non de fer. Il avait ressenti le contre-coup de l'explosion de 1813; sa femme avait suivi, heure par heure, l'angoisse et l'enthousiasme dans l'âme, le progrès de l'émancipation; son vieil ami Kœrner était tombé l'épée à la main, son fils, Théodore de Humboldt, avait quitté l'Université de Heidelberg pour entrer à l'armée et avoir aussi des cicatrices à montrer; tout cela avait exalté son patriotisme, mais sans lui donner l'obstination de volonté qui suppose l'ambition de réussir.

C'est ce qu'on voit parfaitement à Vienne. Il n'est dupe d'aucune

apparence, d'aucun mensonge; il sait où est le bien, il le défend, il le montre, et il finit par céder. La définition commune du diplomate a été formée sur une espèce d'hommes, qui n'ont pas précisément l'élévation d'âme et la rigidité de conduite pour vertus dominantes, mais qu'il ne faut pas croire non plus trop ordinaires : leur talent consiste à jouer avec les hommes, comme avec des machines que l'intérêt apparent et la passion mènent infailliblement. Ce talent implique d'ordinaire une volonté assez forte, et n'exclut pas l'attachement à une certaine cause; mais le succès de cette cause est la moralité; l'intrigue et la ruse sont le moyen, moyen qui varie nécessairement selon les circonstances, en sorte que la versatilité, sous le nom de souplesse, et l'élasticité, sous le nom d'obéissance à la nécessité, font partie intégrante de ce génie diplomatique. Talleyrand est un type très-connu de cette catégorie: Metternich en est un autre, qui, comme homme, n'est ni bon ni mauvais, et qui a pour toute conscience la préoccupation de l'intérêt autrichien, tel qu'il le conçoit, pour tout génie la certitude que les passions d'hier seront les passions de demain, et l'art de les exciter à propos ou de les mettre aux prises.

G. de Humboldt peut passer, comme ceux que je viens de nommer, pour un artiste de premier ordre en diplomatie, mais il est d'une espèce absolument différente. Il a les formes gracieuses et séduisantes, si appréciées dans un diplomate; néanmoins, son génie n'est pas l'intrigue, c'est la discussion. Accoutumé à tous les enchevêtrements de la pensée, il n'est pas arrêté par ces affirmations, dont la vérité grossière, dont l'apparence spécieuse font la fortune, et qui passent en un jour au rang des adages incontestés. Il distinguera avec une finesse qui n'a pas peur d'être subtilité. Il discernera parmi les replis de la parole les intérêts cachés, les vues éloignées, les erreurs, les faux calculs, il sera inépuisable en objections.

On comprend très-bien pourquoi Talleyrand aux abois définissait Humboldt le sophisme incarné. Mais Humboldt portait une armure sur laquelle s'émoussaient les pointes françaises, à savoir, une logique impossible à déconcerter. Il était froid et clair comme un soleil de décembre. Et puis, il était homme à repousser une attaque, dès qu'il le voulait; il avait un talent pour saisir le ridicule et pour manier le sarcasme, qui l'aurait rendu redoutable, s'il lui avait plu d'être redouté. Trop maître de sa parole, trop littéraire, trop naturellement délicat pour blesser imprudemment, il savait approprier tellement son discours à l'interlocuteur, que celui-là seul était atteint; il pouvait se faire des ennemis, il ne pouvait pas provoquer une colère légitime. Il s'en fit quelquefois.

Peu de temps avant la fin du congrès de Vienne, à la suite d'une de ces réponses glacées qui irritaient quoiqu'elles ne fassent pas une offense, il eut un duel avec le ministre de la Guerre de Prusse, M. de Boyen; procédé qui ne déplaît pas, bien que les experts en dignité diplomatique puissent le trouver peu séant. On aime qu'une âme spéculative, un métaphysicien soit à son aise, et fasse aussi bonne contenance qu'un soldat dans ces défilés scabreux. Qu'on joigne à cela un don de rédaction extraordinaire, une activité qui suffisait même aux fêtes, une facilité d'intelligence qui faisait l'admiration de ses collègues, même français, et l'on aura une idée des qualités de Humboldt comme négociateur.

Mais voici où se rencontre la grave lacune qui paralyse ses qualités. Satisfait d'une victoire intellectuelle, il est trop peu jaloux du gain matériel. Dès qu'il s'agit de conclure par un fait, il fléchit comme si ce fait n'intéressait que lui, il montre à l'égard du résultat une abnégation très-égoïste. Il n'avait pas la passion invincible qui fait réussir un plan; il péchait par un défaut d'entêtement et d'humeur agressive. C'est qu'avec une fidélité inviolable au devoir, il avait un assez grand scepticisme à l'endroit des combinaisons sociales, estimant qu'elles n'importent pas beaucoup à l'homme en lui-même. Certes, être vaincu en intrigue par M. de Talleyrand, n'est pas une honte pour G. de Humboldt; toutefois, quand on a mission de stipuler pour des nations, on n'a pas le droit peut-être de tant dédaigner le succès. Il est douteux qu'un homme, si exclusivement épris de l'esprit, puisse jamais lutter avec avantage contre ceux pour qui les choses sont tout. Quiconque ne mesure pas un peu la force à son effet, et n'apprécie pas dans une certaine mesure les intentions d'après le résultat, est exposé, je le crois, à des illusions périlleuses, et sur la voie d'une sophistique morale qui a aussi son danger.

Voilà pourquoi Humboldt n'eut pas au congrès de Vienne l'autorité qu'il lui était très-permis d'usurper auprès d'un homme tel que Hardenberg, également incapable de remplir et de céder la première place. Voilà pourquoi il déploya en pure perte des qualités éminentes, pourquoi il échoua ou plia sur les points qui lui tenaient le plus au cœur, par exemple sur celui de la constitution de l'Allemagne. Deux choses dominaient tout dans la pensée de Humboldt: faire une Allemagne véritable pour prévenir le retour des calamités éprouvées, et, pour faire une Allemagne, assurer la liberté contre l'arbitraire. Mais quoi? il s'agissait dans cette question de concilier des intérêts inconciliables; les prétentions furent opposées aux prétentions, les projets

aux projets, les utopies aux utopies, l'unité à la dualité, la pentarchie à la confédération; la volonté de Jupiter n'eût pas été capable peut-être de mettre un terme à ces conflits; on y serait encore sans le débarquement de Napoléon à Cannes. On bâcla le lendemain une transaction bâtarde, et Humboldt, qui n'avait pas la volonté de Jupiter, consentit comme tout le monde, en se donnant la consolation de motiver son consentement.

La seconde paix de Paris est pour la Prusse et pour Humboldt une déception, qu'il ne prit pas tout à fait avec son calme accoutumé; il s'aperçut alors qu'il ne fait pas bon, quand on se mêle de politique, mettre dans sa pensée le résultat à un rang si subordonné. Le trop d'ambition fit tort à la Prusse; ils venaient tous, princes, armées et diplomates, avec un appétit très-impatient de recevoir leur part de la conquête; ils furent tout surpris de rencontrer dans Alexandre, que conseillaient Capo d'Istria et Pozzo di Borgo, dans Wellington, lié avec Fouché et Talleyrand, moins de dispositions qu'ils n'auraient espéré à mettre la France en quartiers. L'attitude de la soldatesque prussienne compromettait au plus haut point l'intérêt de la Prusse et désolait Humboldt. Un petit fait donnera l'idée de cette brutale exaspération. Il y avait un dîner diplomatique au *Rocher de Cancale*. Blücher, Gueisenau et autres entrent dans la salle; à peine sont-ils assis que Handegen, une vieille moustache grise, commence à déblatérer contre tout le monde, présents et absents, et se tournant tout d'un coup vers Humboldt: « Ma foi, messieurs les diplomates auraient bien fait de rester chez eux à planter leurs choux; ils vont encore une fois tout gâter. » Il s'ensuivit une lutte de paroles entre Humboldt et celui qui l'interpellait, le soldat soulevant une massue, le diplomate maniant un poignard aiguisé. On s'entendit pourtant, et l'on finit par trinquer à la bonne harmonie. Mais Humboldt avait là de fâcheux compagnons.

Je m'abstiendrai de récriminations qu'au point où nous sommes un patriotisme vindicatif commanderait peut-être d'élever contre les Prussiens et contre Humboldt lui-même; je m'en abstiendrai, parce que je n'ai pas plus de reconnaissance pour la Russie et pour l'Angleterre que de rancune contre la Prusse, parce que la guerre ne se fait pas la balance à la main, mais le glaive au poing et la colère au cœur, parce qu'enfin je ne connais guère de vainqueur qui n'ait abusé de la victoire. Un mémoire composé par le comte Capo d'Istria, corrigé par l'empereur Alexandre, soutenu par une note de Talleyrand, approuvé par Wellington et Castlereagh, concluait que le trône des Bourbons solidement établi, certaines garanties morales et matérielles données aux alliés,

étaient de bien meilleurs moyens d'assurer le repos de l'Europe qu'aucune mutilation de la France. Humboldt voulait au contraire mettre la France, par la cession de ses places fortes et d'une portion de son territoire, en tel état qu'elle ne pût rien entreprendre, et il combattit le mémoire de Capo d'Istria, il le combattit avec un ton d'énergie, avec une résolution bien éloignés de la couleur un peu effacée de ses autres travaux diplomatiqnes. Je ne sais si les rigueurs de Humboldt ne sont pas préférables aux ménagements de beaucoup d'autres ; à cette époque, Humboldt est vraiment passionné, mais il n'est pas injuste. Ce n'est pas l'organe de la révolution qu'il veut frapper dans la France, c'est une machine terrible et toujours préparée pour la main d'un despote qu'il voudrait détraquer. Aussi, en voyant une lutte si longue aboutir à des arrangements sans prudence, dictés par l'intérêt et non par la justice, il déverse ses railleries les plus mordantes sur le système des grandes alliances, sur la théorie des quatre puissances, sur Castlereagh, Claugarty, Wellington, Metternich. Il paraît qu'au moment de conclure cette Sainte-Alliance, qui, sous l'influence d'une femme illuminée, faisait du christianisme une intrigue et de la politique un roman, Alexandre exigea de Frédéric-Guillaume la promesse qu'il garderait jusqu'à la fin le secret vis-à-vis de Humboldt ; il craignait par un instinct très-juste de rencontrer dans celui-ci un censeur incommode, ou, qui pis est, un adhérent ironique. Cette crainte, parfaitement fondée, commente avec éloquence la conduite de Humboldt.

Les années suivantes sont à peu près partout l'histoire d'engagements méconnus, de promesses désavouées, de terreurs sincères ou feintes pour motiver une réaction violente, d'institutions faussées par les uns, vainement défendues par les autres. Humboldt, fidèle à lui-même, reste jusqu'au bout parmi les promoteurs de la liberté. Le chancelier de Hardenberg, moitié par faiblesse d'âme et décrépitude d'esprit, moitié par attachement au pouvoir, se laisse entraîner par un esprit rétrograde, que Humboldt, malgré ses vieilles relations avec le chancelier, combat de toutes ses forces au conseil d'État. Bientôt, cette opposition quotidienne, inflexible, dont le bruit transpire au dehors, fait à Humboldt une popularité qu'il ne cherchait point, et le désigne dans l'opinion publique pour successeur de Hardenberg. Hardenberg crut prudent de l'éloigner et le fit nommer ambassadeur à Londres.

Humboldt aurait préféré de beaucoup l'ambassade de Paris, qu'on lui avait promise. Les sentiments de Humboldt à l'égard de la France sont ceux qu'elle inspire encore à beaucoup d'Allemands : ils ne l'aiment pas comme ils aiment l'Angleterre, dont on peut admirer les institutions,

si libres, si marquées, si locales, sans crainte qu'elles s'imposent à personne; ils ne l'aiment pas comme l'Italie, dont les arts, les splendeurs évanouies, la personnalité si forte jusque dans sa déchéance, sont un aliment perpétuel pour les natures idéalistes ; il y a dans l'esprit français, dans la constitution sociale de la France, dans ses institutions, même quand elles sont libres, quelque chose de mécanique et d'envahisseur qui repousse les Allemands, et qui était particulièrement antipathique à G. de Humboldt. Mais aussi il règne à Paris une fièvre de recherches, d'études, de travail, un va-et-vient d'esprits, une communication électrique de passions intellectuelles et d'idées, je ne sais quoi, en un mot, qui irrite mais qui captive, et qui fait de Paris à beaucoup d'Allemands une résidence nécessaire. C'est là ce qui faisait désirer ce poste à Humboldt; par malheur on jugea que sa présence déplairait en rappelant trop vivement le souvenir d'une paix humiliante. L'absence de tout ce qu'il aurait trouvé à Paris lui fit de Londres un exil. Aussi, malgré les hautes amitiés qui l'y avaient accueilli, celle du prince régent, celle de lord Aberdeen, il quitta l'Angleterre dès l'année suivante et rentra en Allemagne dans l'automne de 1818.

Alors commençait justement la série de ces congrès, qui ressemblent à des complots, d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach, de Vérone, congrès déjà projetés à Paris en 1815 et destinés à consommer dans le sens de l'absolutisme le grand ouvrage de la pacification de l'Europe, c'est-à-dire à comprimer et à éteindre tous les sentiments de liberté. La France était vaincue, mais la Révolution ne l'était pas. Le patriotisme populaire avait toujours paru à l'Autriche et paraissait maintenant à la Prusse une forme de jacobinisme qu'il était urgent d'étouffer, car il traînait à sa suite les aspirations les plus subversives. Les excentricités généreuses de la jeunesse, la fête de la Wartbourg, le fanatisme de Sand donnaient ou allaient donner de nouveaux prétextes à tous les manquements de foi. Jeté dans cette forêt de desseins tortueux, souterrains, Humboldt conserve intacte sa rectitude d'idées et de sentiments ; il demeure ferme dans sa politique de liberté. Il tenait trop de place dans l'opinion pour qu'on ne lui en fît pas une au ministère ; Hardenberg s'y résigna, en lui donnant, avec un siége et une voix dans le cabinet, une branche du ministère de l'Intérieur à laquelle se rattachait la question de la constitution prussienne. Humboldt travaille activement : ce n'est plus, il est vrai, la belle confiance du début, c'est une résistance hardie, désespérée. Le moyen de s'occuper avec foi d'une constitution, tandis qu'on avise à Carlsbad aux moyens d'arrêter les derniers battements des cœurs libres, qu'on efface les der-

hières promesses, qu'on livre l'Allemagne à la police ? Il ne reste qu'à élever la voix contre ces résolutions « honteuses, antinationales, faites pour soulever un peuple intelligent. » Humboldt ne manque pas à ce devoir, il demande la mise en accusation de Bernstorff, qui les avait signées, il présente au roi, avec MM. de Beyme et de Boyen, des mémoires pour les faire abroger. Mais l'heure de la victoire est passée, il ne combat plus que pour l'honneur, et le 31 décembre 1819, renvoyé sur la demande de Hardenberg, il se retire en refusant la pension qu'on lui offrait. Ajoutons toutefois qu'il n'avait pas à se plaindre d'ingratitude envers lui, que rien ne lui avait manqué, ni décorations, ni honneurs, ni dotations mêmes : en 1817, il avait reçu à ce titre le domaine seigneurial d'Ottmachau, dans la principauté de Neisse en Silésie, qu'il avait choisi lui-même. Humboldt était désintéressé, mais ne prétendait pas à l'héroïsme.

La carrière politique de Humboldt est terminée. Sa disgrâce, tempérée par l'amitié du roi et l'estime générale, n'en est pas moins réelle. Ses lettres sont ouvertes comme celles d'un complice de la Révolution. En 1823, M. Witzleben, successeur de MM. de Hardenberg et de Voss, demande en vain son rappel : l'adversaire obstiné de tant de mesures oppressives est un homme dont on n'est pas sûr. On ne peut regarder comme une carrière nouvelle sa réintégration au conseil d'État après 1830. Le lendemain d'une révolution dont on redoutait le contre-coup et dont on ne pouvait mesurer les conséquences, ce rappel était moins une réparation qu'un calcul, une exploitation de sa popularité, une caresse à l'opinion, un essai de libéralisme à petite dose.

Si l'on observe de près la vie de Humboldt, on s'apercevra que, malgré son dévouement sincère à la presse et à la liberté, la politique a été pour lui, comme l'avaient été ses relations illustres et ses voyages, un moyen d'étendre ses idées, l'éducation virile continuée sur le terrain des événements ; tout se résout chez lui en un progrès intellectuel. Au fond, sa foi dans l'efficacité des artifices d'organisation politique est très-limitée, qu'ils aient pour origine les décisions légales de la diplomatie ou qu'ils soient les créations improvisées d'un peuple en révolution ; la durée éphémère des combinaisons opérées sous ses yeux et avec son concours n'a pu qu'augmenter sa défiance. Le déploiement de l'individualité morale dans une atmosphère de liberté a été tout pour lui, et cette atmosphère ne se crée pas tout d'une pièce dans la rue ou dans un atelier d'hommes d'État.

Cette demi-indifférence aux formes politiques est souvent attestée

par sa conduite : elle fait, avec certaines qualités de son caractère, qu'il n'est pas un véritable homme politique. L'homme d'État est, si je ne me trompe, d'une plus grosse étoffe; il hait et il aime avec force, il estime et il méprise de toute son âme, il est ambitieux, il est amoureux du but. Un philosophe avec toute sa sagesse fera toujours une pauvre figure sur le trône ou au timon des affaires en face des passions acharnées et infatigables. Il est bon assurément d'avoir le sentiment du possible et de savoir plier devant cette raison décisive, la nécessité; mais il est sage quelquefois de savoir être vaincu par elle dans le présent pour la vaincre dans l'avenir. J'oserais dire encore, si j'en croyais l'histoire des personnages politiques qui ont réussi, que c'est un terrible embarras et une grande imperfection de porter trop loin le soin de sa propre conscience et d'être incapable de sacrifier sa délicatesse morale à la cause embrassée, en un mot que c'est peut-être une habileté que de savoir au besoin hasarder une folie et fouler aux pieds dans l'occasion ses scrupules; lorsque la vérité a vaincu, elle a presque toujours dû sa victoire à des moyens scabreux et équivoques. Ceux que ces choses épouvanteraient feront bien de ne pas se fourvoyer dans les choses de gouvernement, ou de se préparer d'avance à une inévitable défaite.

On sait assez, je pense, que Humboldt n'est pas de ceux qu'une retraite forcée prend au dépourvu; un asile, que son âme n'a jamais quitté, l'attend et lui tient en réserve, non des compensations, mais les heures les plus impatiemment attendues. A s'arrêter à la surface, on le croirait tout entier aux affaires et au monde. A Rome, toujours accessible et prêt à toutes les distractions, comme si son temps n'avait aucun prix; à Vienne, causeur brillant et écouté dans les salons princiers; à Ratiborvitz, chez la duchesse de Sagan, en pleine année 1814, convive assidu à la table de quatre souverains; à Paris, où il soutient les charges d'un salon très-fréquenté, au milieu de l'existence la plus tumultueuse, il y a toujours dans ses journées une part qu'il ne donne à personne; elle est à l'étude, à la pensée, et à sa famille. Il écrit de Vienne en 1812 : « Rubens, dans ses ambassades, trouvait le temps de peindre de grandes toiles, moi je trouve celui de faire mille choses, et j'en profite; » de Prague en 1813 : « Je lis Homère et je vois des Cosaques; » de Francfort en 1814 : « Je traduis l'*Agamemnon;* » de Fribourg en 1815 : « Je passe mes soirées avec les anciens. » Quand on l'a suivi dans les réunions officielles, dans les salons bruyants, il faut se le représenter encore penché sur quelque vieux poëte, ou lisant avec sa femme, Homère en allemand, ou Ovide en latin. Les affaires

l'avaient trop souvent, trop longtemps tenu séparé des siens, de M[me] de Humboldt, cœur dévoué, intelligence supérieure, qui exerçait dans les affaires politiques sur son mari une influence dont il ne faisait pas mystère : « Je sais, écrivait-il à Stein, ce que j'ai dû à ses conseils, à son esprit, dans les terribles années de 1813 à 1819. »

Rendu à ses études et à sa famille, Humboldt rentre dans son naturel. C'est de là que partira l'action considérable qui lui appartient dans le travail du XIX[e] siècle. Ainsi se confirme, par son exemple même, une des idées pivotales de sa pensée et de sa vie, c'est qu'il n'est pas besoin de marquer sa trace dans le monde par des changements matériels, par une influence physique et directe, par des victoires remportées comme le soldat, par un accroissemeut de richesse publique comme l'industriel, par de nouveaux rapports établis entre les États comme le diplomate, par des réformes dans les lois comme le ministre, ni même par un enseignement immédiat comme le savant, pour remplir la fonction dont la nature investit chacun de nous. Que tel homme ait existé et se soit développé puissamment, c'est assez pour que de proche son influence invisible se propage et dure, pour que son nom, fût-il oublié, n'ait point passé en vain sur la terre.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

(La suite au prochain numéro.)

DE LA PHYSIOLOGIE APPLIQUÉE A LA CRITIQUE

OU

ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE

HUITIÈME ARTICLE[1]

LA SCULPTURE

Pour la facilité de l'analyse, nous essayerons de séparer, dans notre étude, la sculpture et l'architecture ; mais il sera quelquefois impossible de ne pas les mêler ensemble, comme dans la réalité.

Voici d'immenses souterrains, à plafonds bas, soutenus par de gros piliers courts; voici un géant à huit bras, le pied gauche posé sur un éléphant couché : c'est Vira-Bhadra, une des *avatars* ou incarnations de Vischnou. Une autre statue nous le montre moitié homme, moitié lion, s'élançant du milieu d'une colonne. D'autres temples, non souterrains, sont portés par un bataillon carré de gros éléphants : c'est là le socle de l'édifice. Au dedans on voit tantôt l'un, tantôt l'autre des animaux dont Vischnou a pris la forme : la tortue, le poisson, le sanglier à quatre bras, le cheval, le *sinhâ* (lion gigantesque sans crinière).

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 1er août, 1er septembre, 1er octobre et 1er novembre 1863.

Ou bien, voici l'antique pagode de Talicot, surmontée du bœuf colossal de Siva! Ou les rochers sculptés de Mavalipouram, montagnes taillées en temples, œuvre gigantesque! Ou ceux de l'île de Salcette, près d'Ellora. — Ou bien c'est la grande pagode de Tritchinapali, avec sa forme carrée, à lignes raides, et ses murailles toutes nues, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Tout auprès, celle de Siringam, à sept enceintes : au dedans, l'image de Vischnou, à laquelle Brahma lui-même rend un culte d'adoration : elle représente le dieu Vischnou couché sur le serpent *Sécha* (Durée) ou *Ananta* (Sans-Fin), dont les sept têtes lui servent de dais; — ils voguent sur un océan de lait; agité par les bons et les mauvais génies. — Quelquefois un lotus énorme jaillit de son nombril, et Brahma est assis dans cette fleur. — Dans d'autres temples, on voit Vischnou assis par terre, les mains posées à terre aussi et en arrière, la tête renversée et les yeux levés au ciel, avec une expression de béatitude. Autour de lui s'empressent les *Gopi* ou Laitières : — ce sont les naïades des Indous, elles versent du lait au lieu d'eau.

A la pagode d'Éléphantine, près de Bombay, la statue colossale de Brahma est assise les bras croisés : par devant, elle a le visage et le corps d'un homme; par derrière, le visage et le corps d'une femme; sur le côté droit de la poitrine, on voit le soleil; à gauche, la lune et les constellations. On y voit aussi représentés des rivières, des montagnes, des animaux, des plantes. Les Indiens croient que cette statue fut donnée de Dieu à son fils, comme un emblème de la création.

Tout cela est bizarre et terrible, plein de mystère et de superstition. Il semble que ces pagodes pèsent sur ceux qui viennent s'y prosterner : elles ont un caractère écrasant, et les monstres énormes dont elles sont ornées, ces géants à plusieurs bras et à plusieurs têtes, mi-partis hommes, femmes, animaux, plantes, achèvent ce caractère colossal et hybride, cette physionomie panthéistique. Ne reconnaissez-vous pas l'influence de la religion et du climat?

Dans les sculptures de Ninive, c'est encore l'Orient énorme. Voici une statue de vingt pieds de haut; c'est celle d'une sorte d'Hercule asiatique : dans l'angle de son avant-bras il enserre un lion de deur naturelle, comme une *miss* porte un *king's Charles;* si ce n'est que le dieu de la Force étouffe le lion sans y songer : les griffes de l'animal se crispent impuissantes contre les flancs du colosse.

Deux immenses taureaux ailés, à tête humaine, doivent avoir servi de cariatides d'entrée aux portes du palais de Khorsabad. Ils ont aussi

vingt pieds de haut et trente de long. La tête, barbue, est coiffée d'une sorte de tour, de dessous laquelle sortent les tresses symétriques des cheveux. Les ailes s'étalent à plat sur le dos et la croupe de l'animal. Les jambes sont de force à porter tout l'édifice. On sent que cette sculpture est faite pour l'architecture, et à la fois pour l'enseignement religieux. — Une figure de Dieu à bec d'aigle, à quatre ailes, porte un panier et une pomme de pin, symbole de fécondité.

Notez que ces figures de vingt et trente pieds n'étaient qu'un détail, perdu dans l'ensemble des monuments asiatiques. — Le père Martinn rapporte qu'en Chine on voit une montagne taillée en statue d'une si prodigieuse grandeur qu'on en peut distinguer le nez et les yeux à plusieurs milles de distance.

Dans la sculpture égyptienne, l'uniformité des figures, leur peu de mouvement, même lorsqu'elles représentent des actions violentes, révèle un peuple esclave de la théocratie et aplati sous un niveau commun.

La loi de l'art, dans ce pays, comme celle de la société tout entière, était l'immobilité. L'immobilité des institutions se réfléchissait dans l'immobilité des statues.

Voici une longue avenue de lions ou de sphinx, conduisant à un temple, à la porte duquel se dressent deux obélisques monolithes, symboles de l'éternité. Entrons. Les chapiteaux des colonnes sont formés de vastes feuilles de palmier et de lotos. Des figures gigantesques, serrées dans une étroite tunique blanche, croisent les mains sur la poitrine. « Ces statues, aux joues couleur de brique, ouvrent de grands yeux noirs qui semblent regarder fixement l'éternité [1]. »

Sur le faîte d'une colonnade, s'élève la statue de la déesse égyptienne de l'amour, aux oreilles de génisse, et appelée par les Égyptiens « la grande vache qui a engendré le soleil. »

Dans le temple d'Abou-Simbel, en Nubie, à l'extrémité d'une avenue gardée par une double rangée de sphinx, s'élèvent deux statues colossales, ayant chacune soixante-cinq pieds de haut. Ce sont les figures de Rhamsès le Grand, assis dans une attitude d'impassible majesté qui indique bien un être supérieur et insensible au monde que nous habitons. A l'intérieur du temple, sont quatre statues de même grandeur et représentant le même personnage : la personne royale est multipliée, afin qu'elle règne en nombre comme en étendue.

[1] Alphonse Esquiros.

Les anciennes statues grecques étaient roides et sans vie, comme celles des Égyptiens. Cela tenait à ce que, pendant longtemps, il ne fut permis aux statuaires de reproduire les divinités que dans des poses traditionnelles, sur lesquelles les prêtres veillaient avec sévérité. C'est seulement lorsque les artistes, peu à peu, se furent affranchis de ces entraves, que les dieux sortirent de leur immobilité. L'art se développa sur les ruines de la théocratie, en même temps que la liberté et l'indépendance helléniques. C'est à l'époque où commença la lutte des Grecs contre les Perses que l'art arriva rapidement à la perfection. Au faîte de leur puissance, ils semblèrent vouloir triompher par les arts, comme ils avaient vaincu par les armes. Dans une période de cent cinquante ans, la Grèce a produit plus de sculpteurs, de peintres, d'orateurs, de poëtes, de philosophes célèbres, qu'aucune autre nation [1].

La vie antique était beaucoup plus favorable à la statuaire que la vie moderne. Les anciens, peu vêtus, vivaient au grand air, sur les places publiques, dans les gymnases, dans les palestres. Aux jeux olympiques, les athlètes combattaient nus, et les artistes les représentaient nus. Étudiant ainsi la beauté des formes, ils arrivèrent au beau idéal grec, que tous les hommes de race caucasique et blanche considèrent comme le beau idéal humain, et dont ils firent, par une illusion naturelle à l'humanité, le beau idéal divin.

Nous, modernes, trop vêtus et mal, nous vivons dans des boîtes que nous nommons maisons, et dans des tiroirs de commode que nous nommons appartements. De là, de grandes différences. Le corps est oublié, enseveli, difforme ; on ne s'inquiète plus de cette guenille. On vit emmaillotté, renfermé, concentré, courbé sur sa tâche, le corps se déjette. Les anciens avaient des concours de beauté pour les femmes et pour les hommes ; il semble que nous ayons des concours de laideur : voyez, dans les écoles de natation ou aux bains de mer, surtout à ceux où les deux sexes barbottent pêle-mêle. Quelles exhibitions ! ô Daumier !... Admirons d'autant plus les statuaires modernes, qui savent repêcher dans toutes ces grenouillères quelques traits épars de ce fameux beau idéal. — Idéal, en effet, cent fois plus idéal pour eux, qu'il ne le fut jamais pour Phidias, sous les yeux de qui se mouvait toute une race fine et forte, qui ne connaissait ni les hideux pantalons, ni les bretelles, ni les cravates, ni le funèbre et grotesque habit noir, chef-d'œuvre de la laideur !

[1] W. Schlegel, *Cours de 1827*, à Berlin.

Les statuaires anciens n'avaient qu'à ouvrir les yeux, et la beauté y entrait toute seule, et ils l'exprimaient comme ils la voyaient. De sorte qu'à cette époque, *le réalisme*, supposé qu'on eût connu le mot et la chose, eût été encore de l'idéal. Ils n'avaient qu'à se baisser pour ramasser des dieux. Les Doriens avaient fait d'Apollon, leur type national, le plus beau des Immortels. Les Athéniens avaient élevé jusqu'a l'idéal le type de la patronne de leur ville, Pallas Athènè. Cérès et Proserpine, ce groupe de Phidias, quoique décapité par le temps ou les barbares, est ce que je connais de plus beau. Ces deux figures enlacées et assises, sont d'un mouvement, d'une grandeur et d'un charme de lignes incomparables.

Toute race hellénique était artiste; mais, par une riche harmonie, chacune, dans ce concert, l'était différemment et conservait son caractère propre. Voulez-vous voir comment une même idée était rendue diversement par les deux races principales et rivales?

Il y avait à Sparte une statue de Mars avec des fers aux pieds, et dans l'acropole d'Athènes une Victoire sans ailes. « Les Spartiates, dit Pausanias, pensent que Mars ne les quittera jamais, puisqu'il est enchaîné; les Athéniens, que la Victoire restera toujours parmi eux, puisqu'elle n'a plus d'ailes. » Il est curieux d'observer la même idée chez deux peuples rivaux, et chacun d'eux montrant, par la manière dont il l'exprime, son caractère naturel. « Les Spartiates, plus violents, choisissent l'impétueux Mars et l'enchaînent. Les Athéniens, plus politiques, préfèrent une jeune déesse et veulent la fixer dans leur ville par la ruse [1]. » D'un côté, la force ; de l'autre, la grâce. Là, se retrouve l'antithèse constante du caractère dorien et du caractère ionien.

Né de la liberté et de l'indépendance, l'art hellénique ne leur survécut pas. La conquête romaine essaya de le transplanter en Italie, mais il ne fit qu'y dépérir et y donner quelques fruits corrompus. « La conquête de la Grèce par Rome, dit M. Charles Clément, avait fait affluer en Italie une foule d'ouvriers habiles, qui y apportèrent les traditions de leur pays, mais qui ne tardèrent pas à se laisser entraîner et corrompre par la décadence générale. »

On suit, dans les statues romaines, cette décadence rapide. Les femmelettes de la Rome impériale ont beau se commander des statues de déesses. Les artistes, mal inspirés par des sujets si pauvres et une

[1] BEULÉ, l'*Acropole d'Athènes*.

époque si triste, ne réussissent presque jamais à idéaliser ces vilains galbes; et dès lors, au lieu d'élever l'humanité jusqu'à je ne sais quelle beauté divine, ils rapetissent la divinité jusqu'à la laideur humaine.

Comme ces petites dames, impératrices ou autres, veulent suivre la mode, même dans leurs statues, l'artiste obéissant sculpte pour leur image diverses perruques de marbre, afin que la statue aussi puisse varier sa coiffure et être accommodée au goût du jour.

Étudiez cela au musée du Louvre; — et, d'autre part, suivez, au musée Campana, les types de plus en plus ignobles des Césars, et l'art de plus en plus dégénéré qui les copie servilement.

Dans cette triste époque, les quelques statues qui essayent encore d'être idéales s'avisent parfois de mêler les caractères des deux sexes, pour réveiller les imaginations blasées. Voyez, par exemple, au musée du Louvre, la figure juvénile et virginale de l'*Apollon sauroctone*, qu'on prendrait pour sa sœur Diane, et qui semble une réalisation des vers d'Horace, que Jules Janin traduit ainsi: « Chloris me rappelle ce bel enfant Gygès, de Gnide, blanc comme un cygne, au milieu d'un cercle ingénu de jeunes filles; les plus clairvoyantes le prenaient pour une sœur, à ses cheveux épars sur ce beau front, où se rencontrent, dans une piquante énigme, la grâce de la jeune fille et les traits du jeune garçon. »

Ces conceptions hybrides, malsaines (comme le *Saint-Jean* de Léonard de Vinci, qui est évidemment une femme), n'ont de charme que pour des esprits déjà corrompus, dont l'idéal est au rebours de la raison, et dont les sens mêmes sont dénaturés.

Par ces œuvres, la sculpture romaine s'acheminait aux sales imaginations de l'*Hermaphrodite* et des Priapées.

Voilà à quels bas-fonds de turpitude, sous l'influence du despotisme, était descendu ce grand art.

Nous avons dit comment le christianisme le proscrivit d'abord, le confisqua ensuite, puis le jeta dans une fausse route en tâchant de le transformer; comment, enfin, la Renaissance réveilla le culte du corps et l'adoration de la beauté.

Nicolas de Pise ressuscite la sculpture, comme Cimabue la peinture. Michel-Ange, encore jeune, obtient du prieur de San-Spirito, à Florence, une salle secrète et des cadavres, pour étudier l'anatomie. De là, le style du statuaire, si accusé, si en relief, qui donne tant aux muscles! S'il idéalise, c'est par la vigueur. Au reste, peu soucieux du

vraisemblable : voyez la pose de *la Nuit !* elle est impossible à réaliser. N'importe ! cela est grandiose, d'une beauté violente jusqu'au sein du repos : — juste le contraire des statues d'Égypte, immobiles jusque dans la violence. — On sent que l'artiste a vécu au milieu des guerres civiles. L'inscription qu'il fit pour cette statue convient bien à l'œuvre et au temps. Un jour, il avait trouvé écrits sur le socle les vers suivants :

La notte che tu vedi in si dolci atti
Dormir, fu da un Angelo scolpita
In questo sasso, e perchè dorme ha vita;
Destala se nol credi, e parleratti.

« La Nuit, que tu vois plongée dans un si doux sommeil, fut sculptée en ce marbre par la main d'un Ange, et, puisqu'elle dort, elle est vivante. Si tu en doutes, éveille-la, elle te parlera. »

Michel-Ange écrivit au dessous cette réplique, où il mit son âme :

Grato m' è il sonno, e più l'esser di sasso,
Mentre che'l danno, e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura,
Però non mi destar ! deh ! parla basso !

« Il m'est doux de dormir, et encore plus d'être de marbre. Tant que dure le règne de la platitude et de la tyrannie, ne pas voir, ne pas sentir, m'est un bonheur suprême. Ne m'éveille donc point, oh ! parle bas. »

Le *Saint Matthieu*, à Santa-Maria-del-Fiore, Michel-Ange lui-même reconnut qu'il avait une posture trop contournée, et l'abandonna. Derrière *la Madone*, qui est à la Tribune de Florence, il a mis quelques figures nues dont il s'est amusé à détailler tous les muscles, en dépit de la perspective aérienne. Stendhal dit fort bien : « Son *Bacchus* (encore à Florence) est une idylle écrite en style d'Ugolin... Et cependant ce *Bacchus* est plus grec qu'aucun de ses autres ouvrages. » Son *Christ*, à Saint-Pierre de Rome, est un athlète, même dans la mort. Son *Enfant Jésus* ressemble à un Hercule enfant.

La force est donc le caractère de ce génie naturaliste, qui réagit avec excès contre l'ascétisme du moyen âge. — Ce n'est pas au hasard qu'Auguste Barbier a dit, dans un sonnet célèbre :

Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierres !...

Né dans le diocèse d'Arezzo, Michel-Ange avait été élevé à Settignano, pays abondant en carrières, qui avaient attiré une assez nombreuse population de tailleurs de pierres et de sculpteurs. Là, Michel-Ange eut pour nourrice la femme d'un de ces ouvriers. Plus tard, dans ses conversations avec Vasari, le grand artiste reconnaissait les influences physiologiques de ces diverses circonstances sur l'éclosion de son génie : « Giorgio, lui disait-il, si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, je le dois à l'air excellent de notre pays d'Arezzo, de même que je dois au lait que j'ai sucé les maillets et les ciseaux dont je me sers pour sculpter mes figures. » Jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, il disait que « le travail du maillet et du ciseau était nécessaire à sa santé. » A quatre-vingt-dix-sept ans, il dirigeait encore les travaux de Saint-Pierre de Rome.

Il était d'un tempérament nervoso-bilieux, d'une taille moyenne ; il avait les épaules larges ; le front carré et spacieux, dessiné par sept lignes droites ; les yeux plutôt petits que grands, de couleur de corne et tachetés d'étincelles jaunes et azurées ; les sourcils peu épais, les lèvres minces, mais celle de dessous légèrement saillante ; les cheveux noirs, la barbe de même couleur, peu épaisse, fourchue et, plus tard, semée de poils blancs. Dans sa vieillesse il eut à souffrir de la gravelle. Il aimait la solitude, menait une vie retirée et méditative. Bon républicain. Caractère très-noble, mais un peu ombrageux, par sa délicatesse même.

On a vu à quel point il admirait le Dante, et combien il s'en inspirait. Quand les cendres du grand poëte, son compatriote, mort en exil, furent rapportées de Ravenne à Florence, Michel-Ange écrivit au pape pour lui demander la faveur de faire le tombeau du vieux Gibelin. — On peut lire, dans les *Rime* de Michel-Ange, les *Sonnets* XXXI et XXXII, à la louange du *gran padre Alighieri* ; car Michel-Ange était non-seulement peintre, sculpteur et architecte, mais il était poëte aussi. Le manuscrit de ses poésies est à la bibliothèque du Vatican. Les marges sont chargées d'esquisses.

La plupart de ces grands génies cultivaient tous les arts en même temps. Raphaël, qui ne nous est guère connu que comme peintre, était pour le moins aussi admiré de ses contemporains comme architecte. Il était également sculpteur.

Le Margaritone, le Giotto, Andrea Orcagna, étaient peintres, sculpteurs et architectes tout à la fois. En outre, le Giotto était mosaïste, et Orcagna était poëte. Brunelleschi avait tous les talents, depuis la poésie jusqu'à l'art de faire des montres ; mais l'architecture était son

domaine. Le Florentin, Andrea Verocchio, était à la fois graveur, géomètre, perspectiviste, architecte, sculpteur, peintre, orfévre et musicien. Ces beaux génies étaient comme de grands jardins où croissent toutes les essences. Les arts, véritablement frères, se fortifiaient les uns les autres. Aujourd'hui, la spécialité triomphe. Mais la spécialité, si elle est une force dans les arts industriels, est plutôt une faiblesse dans les beaux-arts. Il faut, sans doute, préférer un certain art; mais il faut les connaître tous, pour exceller dans celui-là. La peinture et la sculpture, par exemple, se prêtent l'une à l'autre de puissants secours, et agrandissent le style de l'artiste qui les possède toutes deux à la fois. Léonard de Vinci disait que rien n'enseigne mieux au peintre le jeu de la lumière et de l'ombre, que de modeler d'abord en terre. Les arts s'interprètent les uns les autres, et expriment les mêmes idées dans des langages différents. On l'a dit: « La Bible ressemble aux Pyramides; l'Iliade, au Parthénon; Homère, à Phidias; Dante, au XIII[e] siècle, c'est la dernière église romane; Shakspeare au XVI[e], la dernière cathédrale gothique[1]. » Il y a entre tel peintre et tel poëte de frappantes analogies : l'expression de Lucrèce, grande, large et flottante, et la touche de Rubens, se ressemblent beaucoup : de part et d'autre, même matérialisme, tranquille et grandiose, même philosophie de la nature, même sérénité.

Et, dans ces artistes de la Renaissance, que de physionomies diverses! Si l'on admire chez Michel-Ange la puissance du génie en sa maturité, est-ce que dans les œuvres de Desiderio, né dans ce même Settignano où l'autre avait teté un lait si fécond, est-ce que dans ces gracieuses têtes de femmes et d'enfants, dans leur simplicité élégante et suave, dans leur délicatesse exquise, vous ne sentez pas la jeunesse du statuaire, et vous ne devinez pas la rapidité de la destinée qui devait l'enlever si prématurément? C'est à vingt-huit ans qu'il mourut.

Quelle admirable époque, dans l'histoire de l'art, que cette Renaissance, la bien nommée, où, après dix siècles de ténèbres, éclate, presque sans aurore, un si beau jour! « Dante et Giotto ouvrent cette ère glorieuse, et ressuscitent la poésie et les arts du dessin. Après eux, se pressent les plus grands hommes des temps modernes : Brunelleschi élève le dôme de Santa-Maria del Fiore; Ghiberti fond les portes du

[1] Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris.*

baptistère; Colomb découvre un monde; Copernic, les lois de l'univers; Gutenberg rend l'ignorance à jamais impossible; Savonarole, Luther, réveillent la conscience individuelle; enfin, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, couronnent ce monument prodigieux de l'esprit humain [1]. »

Ce n'est pas seulement une époque aussi riche que la belle époque hellénique; elle offre un intérêt plus curieux encore, par le mélange de l'antique et du gothique, par l'imprévu qui en résulte dans les compositions et dans le style.

Qu'est-ce qui peut mieux peindre ce mélange des idées et des sentiments de la Renaissance que le tombeau de Benedetto Pisaro, dans l'église des Frari, à Venise, où cet homme de guerre est représenté avec la Madone au-dessus de sa tête et le dieu Mars, tout nu, à ses côtés?

Ainsi se mêlaient le christianisme et le paganisme dans les âmes, et de ce mariage du moyen âge avec l'antiquité allait naître un esprit nouveau, l'esprit moderne, destiné à les dépasser tous deux, sinon dans l'art et la littérature, du moins dans la pensée, dans la philosophie, dans la critique et dans les sciences.

La sculpture antique, toute au corps, indiquait à peine l'expression de l'âme, ou la subordonnait à la beauté; la sculpture chrétienne, toute à l'âme, ne regardait le corps que comme une misérable dépouille terrestre, et se souciait peu d'en rendre les formes; la sculpture moderne essayera de réaliser tout ensemble (à tort ou à raison) et la beauté physique et l'expression morale dans toutes ses nuances, soit de beauté, soit même de laideur. La physionomie des œuvres de l'art va devenir de plus en plus particulière, individuelle. Par là, elle va prêter matière de plus en plus à l'étude psycho-physiologique.

Voyez Jean Goujon et Germain Pilon! Tout en imitant les œuvres des Grecs et des Italiens, ne sont-ils pas profondément Français, par la grâce correcte et sensée, délicate et pure?

Quant à Puget, qui a certainement de la puissance et de la grandeur, mais qui manque parfois de goût, ne reconnaissez-vous pas à sa *redondance*, si l'on peut s'exprimer ainsi en fait de statuaire, un Français du midi (il était de Marseille)? J'y vois aussi la pompe, quelquefois un peu vaine, du siècle de Louis XIV. — Ainsi, l'on retrouve toujours et partout le tempérament, le climat, le siècle.

[1] Ch. Clément.

Coysevox et les deux Coustou ont des élégances royales et féminines, un peu d'afféterie mêlée à la majesté.

Clodion, spirituel, gracieux et libertin, est le Parny de la sculpture.

Houdon, charmant et exquis, cache la vigueur sous la grâce, une grâce toute parisienne, pleine de finesse et de sens : la réminiscence grecque n'y est pour rien. C'est bien l'esprit moderne! Comme son *Molière* est grand et bon! comme il respire l'humanité! Quelle négligence aimable, quelle douceur! Il n'est pas jusqu'à la teinte jaune du marbre, heureux hasard! qui n'ajoute quelque chose à cette suavité... Quelle physionomie expressive! quelle bouche! quel regard!... Et son *Voltaire!* Il étincelle d'esprit, d'ironie, de malice : il règne par le rire sarcastique, — sans déployer aucune grande ligne, ce qui eût été en contradiction avec ce génie essentiellement parisien aussi, dont la puissance s'exerça par la familiarité. — De ses deux mains maigres et fines, ancré à son fauteuil d'homme de lettres, qui est son trône, il regarde son siècle et le monde, et ses deux prunelles creusées lancent des éclairs d'ironie, dont sourit sa bouche moqueuse. — Le buste de *Rousseau*, sans avoir les mêmes séductions que les deux figures dont nous venons de parler, est presque aussi remarquable. — Et la *Diane* en bronze, quelle merveille! Parfaitement nue, comme elle est chaste, et jeune, et fière! Quel mouvement! comme elle s'élance! Je ne connais que le *Persée* de Benvenuto Cellini, à Florence, qui ait, en marchant seulement, un pareil essor. — Ajoutons, mais je n'y tiens pas, que le centre de gravité est si bien pris, que tout pose sur un pied, et sur un pied levé, et cela sans nul artifice. — Comme ce corps est virginal, et sans ombre d'afféterie! L'expression de la tête est si noble et si belle, qu'elle commande le respect, et on est saisi de respect en même temps que d'admiration devant cette pudique et éblouissante nudité.

Quels chefs-d'œuvre encore que les terres cuites du même sculpteur qui sont dans la galerie de M. Walferdin : *Mirabeau*, *Franklin*, *Washington!* Quelle finesse profonde! Les yeux de Washington percent l'avenir! Prévoit-il la lutte fratricide qui déchirera son pays?

Et maintenant, est-ce que toute la Révolution française et toute sa fureur patriotique n'éclatent pas dans le sublime groupe échevelé que la main puissante de Rude a sculpté sur l'Arc-de-Triomphe, *le Départ en* 92? — Rude, tempérament bilioso-sanguin, nature vaillante, héroïque, chauvin et démocrate en même temps, était très-fort et très-habile à tous les exercices du corps. Un jour, un gros sergent-de-ville insolent osa lui manquer de respect dans la foule; Rude le prit au collet et le porta presque au poste voisin, en lui disant : « Je suis

le sculpteur Rude, drôle! Vous ne savez pas à qui vous parlez! » Un autre jour, il faisait assaut avec une des plus fines lames de Paris, et boutonnait son adversaire, qui disait toujours : « *Pas touché!* » On mit du blanc, puis du rouge aux fleurets : même contestation. — « Eh bien! déboutonnons-les, dit Rude, nous verrons les coups. » Et l'on se battit jusqu'au sang [1]. — Ici encore est-ce que l'homme n'explique pas l'œuvre? Est-ce que vous ne sentez pas comment ce caractère et ce tempérament étaient profondément remués par les hauts faits de nos révolutions et de nos guerres?

Mais, dans Pradier, tempérament tout autre, sensuel et efféminé, comme on sent l'absence d'idée élevée, de souffle moral! Même dans la statue de Rousseau, son compatriote, à Genève, il reste froid. Il n'aime que la chair, et celle des femmes. Il leur donne beaucoup plus de gorge que ne firent jamais les Grecs, ni les gens de goût d'aucun pays. Ce n'est pas Pradier qui eût dit, avec la charmante et ingénue Mme de Motteville, parlant de la reine Anne d'Autriche : « Elle avait de la gorge assez pour remplir la main d'un honnête homme. » Pradier ne se contente pas pour si peu; son honnêteté a la main plus large. Même quand il veut faire de l'antique, il fait du moderne, du XIXe siècle, du Parisien, et du plus sensuel et du plus corrompu. On a dit de lui, avec esprit, que tous les matins il partait pour Athènes, et que tous les soirs il se retrouvait dans le quartier Bréda.

Voulez-vous voir, tout au contraire, une sculpture essentiellement idéaliste, comme la peinture d'Ary Scheffer? Un seul exemple suffira. La princesse Marie d'Orléans, dit admirablement l'auteur des *Misérables*, « avait fait de son âme un marbre qu'elle avait nommé Jeanne d'Arc. »

Qui ne voit que Barye a fait pendant longtemps de l'anatomie comparée et connaît aussi bien les animaux que l'homme?

Le statuaire Préault, qui fréquente les théâtres avec une assiduité passionnée, a dans ses œuvres violentes et contournées quelque chose de théâtral. Ce sont des ébauches en grand : — d'une fougue apparente, poussée à l'effet. — « Il vit célibataire, dans un cinquième étage mansardé, dont les murs sont tapissés, du carreau au plafond, de vieilles gravures selon son goût, c'est-à-dire d'un aspect coloré, grandiose, ronflant ou bizarre; les Goltzius les plus musclés, les Rubens les plus apoplectiques, les Albert Dürer les plus pensifs [2]. »

[1] Théophile Silvestre.
[2] Théophile Silvestre.

Voici trois ou quatre des maximes qu'on a saisies au vol dans sa conversation pleine de figures :

« L'artiste est celui qui voit plus grand, plus haut et plus clair que les autres hommes. Voyez-vous cette étoile? dit-il au vulgaire. — Non. — Eh bien! moi, je la vois! »

« On ne discute qu'avec les gens de son avis, et seulement sur des nuances. »

« Si dans les arts l'extraordinaire devient vite monotone et ennuyeux, rien n'est si bête et si plat que le naturel absolu. »

« Je hais l'inertie, l'ineptie, les platitudes consacrées; j'adore le feu, le mouvement, la liberté, et je cherche à m'élever de la boue aux étoiles. Je fais faire la queue de paon à mon cœur et à mon cerveau. »

Préault a souvent d'incroyables écarts, mais il n'est jamais ni mou ni banal. Insouciant de son corps robuste et vivace, il ne sait jamais ni comment il s'habille, ni ce qu'il boit, ni ce qu'il mange : tous ses raffinements sont dans son cerveau. Un jour, à dîner, chez Théophile Gautier, il buvait coup sur coup plusieurs verres de vin de Chypre, sans s'apercevoir que ce n'était plus du vin ordinaire. Gautier, affligé de voir maltraiter son vin, lui dit de sa voix douce et lente : « Ah ça! tu f... ça dans le plomb, toi! » — Les vêtements poudreux, débraillés, boutonnés de travers, la cravate roulée en corde autour du cou, il traverse les rues au pas de course, enflé, rebondissant, ébouriffé, comme un chat qui vient de combattre sur les gouttières et qui regagne son gîte, sanglant, couvert de boue, de plâtre, de toiles d'araignées, mais plein de courage et de fureur [1]. Hardiesse désordonnée et expression fébrile. Tempérament ultra-nerveux. Il appartient, dans l'art, à la race des tribuns.

Voilà bien des types divers, mais, dans tous, le tempérament français, — dégagé de l'antiquité.

Les autres peuples s'en dégagent moins. Canova, sculpteur italien, essaye de la refaire et l'amollit : c'est de l'antiquité mignardisée. Thorwaldsen, sculpteur danois, c'est de l'antiquité germanisée; — du vin de Lesbos, mais glacé au souffle du Nord.

Finduntque securibus humida vina.

Ainsi, vous le voyez, la nationalité, le tempérament, le caractère,

[1] Théophile Silvestre, *Histoire des Artistes vivants.*

les habitudes des individus et des peuples se marquent dans la sculpture comme dans les autres arts. — J'en citerai un dernier exemple assez curieux :

Pourquoi la principale fontaine de Bruxelles, fontaine dont l'histoire particulière se rattache à l'histoire nationale du Brabant par des faits qu'il serait trop long de rappeler, pourquoi, dis-je, cette fontaine entourée des traditions et des sympathies populaires représente-t-elle un petit enfant — occupé, comme dit Sganarelle, « à expulser le superflu de la boisson, » dans une attitude charmante et avec un naturel parfait? On l'appelle en flamand *Manneken-pis*, nom qui parle assez de lui-même. Les jours ordinaires, il est nu, en bronze; les jours de grande fête, il a divers costumes, dont on l'habille selon la circonstance, mais de manière à ne jamais gêner l'exercice de ses fonctions. Un gardien, qui reçoit un traitement spécial sur les revenus dont Manneken-pis a été doté par divers souverains et par la commune de Bruxelles, est chargé de l'habiller et de le coiffer, et aussi de lui découvrir la tête lorsque passe le Saint-Sacrement dans les processions des kermesses. Manneken-pis, dans ce moment-là, ôte son chapeau, mais continue toujours... d'être une fontaine.

Deuxièmement, pourquoi une autre fontaine de la même ville représente-t-elle un buste d'homme penché, en train d'expulser encore le superflu de la boisson? et ici le mot *superflu* trouve son application plus juste encore: car, celui-là, c'est par la bouche qu'il expulse. On l'appelle *le Cracheur*, par politesse et par euphémisme.

Pourquoi enfin une troisième fontaine qui existait jadis, toujours dans la même ville, avait-elle pour figures, à ce que l'on m'a dit, trois femmes dont le sein laissait jaillir le lait?...

La boisson! toujours la boisson!

Est-ce que ces trois faits ne signifient rien? Est-ce que mes amis de Belgique prétendraient que ces trois sujets, identiques au fond, se sont rencontrés dans leur élégante capitale par un pur effet du hasard? Mais le hasard lui-même, ici, aurait un sens! Des physiologistes concluraient de la coïncidence de ce triple hasard, qu'en ce temps-là du moins, je veux dire aux époques où furent élevées ces trois fontaines, les Bruxellois et les Brabançons étaient, comme parle Rabelais, « buveurs très-illustres. »

Aujourd'hui encore, à l'occasion, les Bruxellois et tous les Belges aiment à verser le vin d'honneur, et aussi, je ne l'oublie pas, le vin de l'hospitalité. Les meilleurs vins de France se boivent en Belgique, parce que, les droits à payer étant les mêmes pour les

vins médiocres et pour les plus grands crûs, on préfère avec raison s'approvisionner de ceux-ci. Rien ne surpasse la qualité des grands vins de Bordeaux, qui vous sont offerts avec largesse dans les bonnes maisons du Brabant et des Flandres, si ce n'est la qualité des grands vins de Bourgogne, qui vous sont prodigués sur les tables luxueuses du pays wallon, à Liége, à Mons, à Namur. Je connais des bourgeois de Namur qui ont des caves si vastes, qu'elles sont distribuées en galeries, en rues, distinguées par des noms sur des écriteaux, comme les quartiers d'une ville. Namur s'est surnommée elle-même joyeusement *la Gloute*, et elle force les gens qu'elle accueille de l'aider à justifier, le verre en main, ce surnom pantagruélique. Le Belge ne me démentira pas, quand je dirai, avec la chanson :

Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous!

Si d'aventure il me dément, ce sera par fausse pudeur. Et, en tout cas, ce démenti des classes aristocratiques serait désavoué par le vrai peuple belge. — Deux faits achèveront de le prouver.

Un jour, les brasseurs de Bruxelles voulurent augmenter d'un centime le prix du verre de *faro*, qui contient un demi-litre contrôlé, pour douze centimes, ou six *cents*. Le peuple bruxellois, ordinairement si sage, ami de l'ordre autant que de la liberté, commença une émeute et menaça de faire une révolution. On se hâta de rétablir le prix sacramentel de six *cents*, lequel encore aujourd'hui reste ainsi fixé, à la grande joie des buveurs, qui, tous les soirs, dans les estaminets, peuvent en absorber des quantités incroyables. Quelques-uns en font gloire et boivent dans leur soirée, jusqu'à vingt et vingt-cinq demi-litres. Où les mettent-ils? Je n'en sais rien. Mais peut-être que deux des fontaines dont je viens de parler, feraient réponse à cette question.

Le dernier fait que m'a conté un de mes amis anversois, est celui-ci. Comme le prix du verre de bière à Anvers est un peu plus élevé qu'à Bruxelles, et que d'ailleurs le faro de Bruxelles est très-renommé dans tout le pays, quelques braves gens du peuple, à Anvers, ont fait le petit calcul suivant : en prenant, le dimanche, un billet de chemin de fer, d'Anvers à Bruxelles et retour, par les wagons de troisième classe, ils peuvent, pour le même total de centimes, boire deux ou trois verres de plus à Bruxelles qu'à Anvers, et de faro encore! et ils ont, par dessus le marché, l'agrément de passer la journée à Bruxelles. Tous les dimanches donc, dans la belle saison, ils se payent ce petit train de plaisir.

ÉMILE DESCHANEL.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES DE GOETHE A M[me] DE STEIN [1]

En prenant à Heidelberg le parti de se rendre à Weimar, sur l'invitation du jeune duc Charles-Auguste, Gœthe, âgé de vingt-six ans, sentit qu'il s'engageait irrévocablement : il brisait avec la vie indépendante qu'il avait menée jusque-là, rompait de doux liens, et tournait le dos à l'Italie, vers laquelle il marchait. Pressé de questions et d'exhortations par la confidente de ses amours, qui s'opposait à son départ, il se prit à déclamer comme Egmont : « Pas un mot de plus, enfant! les chevaux aux gages du temps, galopent et entraînent le frêle char de notre destinée comme s'ils étaient fouettés par des esprits invisibles; il ne nous reste plus qu'à tenir, courageux et calmes, les rênes d'une main ferme et à prévenir une chute, ici, à détourner, là, une pierre d'achoppement. Où cela va-t-il? le sait-on! Se ressouvient-on à peine d'où cela vient! » Ces mots lancés au fort de l'exaltation terminent le volume de *Vérité et fiction;* les lettres à M[me] de Stein, qui sont comme la continuation des Mémoires prouvent que l'instinct de Gœthe fut prophétique. Sa destinée lui échappait en effet, et tout son être allait subir une transformation incommensurable sous l'influence d'une femme à laquelle il a donné en retour cette immortalité voilée, la plus vraie et plus haute gloire féminine. — A Strasbourg, Gœthe écrivait au bas d'une silhouette que Lavater lui avait montrée : « Ce serait un spectacle magnifique que de voir comment le monde se reflète dans cette âme. Elle le voit tel qu'il est, mais par le medium de l'amour. Aussi la mansuétude est-elle ici le trait distinctif. » C'était M[me] de Stein qu'il jugeait ainsi, M[me] de Stein qu'il n'avait pas encore vue, et qui, trois nuits durant, troubla son sommeil. Tout ce que Lavater et le professeur Zimmermann (écrivain distingué et médecin

[1] Ces lettres, dont la *Revue* donnera les principaux extraits, sont entièrement inédites en France. (*Note de la rédaction.*)

réputé du temps), lui en avaient narré, préoccupait dès lors son imagination.

De son côté, Mme de Stein traversait aussi le noviciat de l'amour ; ce même professeur Zimmermann lui avait décrit Gœthe, dont le nom, grâce à *Werther*, *Gœtz de Berlichingen* et *Clavijo*, était alors déjà rayonnant de célébrité. Elle sut que ce grand génie, beau comme le jour, était d'une grâce irrésistible, elle apprit qu'elle avait occupé son esprit, et ayant exprimé le désir de le connaître, Zimmermann lui répondit qu'elle ne savait pas combien le jeune poëte pourrait lui devenir dangereux. Enfin, le 7 novembre 1775, Gœthe arriva à Weimar [1], « pareil à un astre, » écrit un contemporain, et nous lisons, sous la date du 27 janvier 1776, le billet suivant :

« Chère madame, j'ai été d'une humeur massacrante au commencement de cette soirée ; la duchesse et moi nous étions oppressés par votre absence. La Keller et la gentille Bechtolsheim, ne surent m'animer. Charles [2] me remit votre petit billet et les choses allèrent au pis. Enfin, je me mis à coqueter [3], et je me sentis un peu mieux. Les amourettes sont le palliatif le plus sûr en ces cas. Je me pipais et m'abusais auprès de tout gentil minois, et j'eus la chance de toujours croire ce que je disais. La petite laitière me plut. Si elle était plus jeune et mieux portante, elle serait dangereuse. La grâce des guirlandes de fleurs à l'italienne ne seyait pas mieux à la taille et à la figure de la comtesse que l'allure ferme et la fidélité de Coucy ne vont à son mari. La duchesse douairière fut bonne et aimable ; la duchesse Louise, un ange ; je fus plusieurs fois tenté de me jeter à ses pieds ; mais j'ai gardé contenance et j'ai débité des niaiseries. Elle a contredit le duc assez vivement sur un rien ; je les ai tous fait rire ensuite ; nous avons pensé à toi, chère, chère madame, tu viendras ce soir, n'est-ce pas? »

On le voit, Mme de Stein était dès lors l'asile où Gœthe déposait les riens de la vie, lesquels, selon qu'on les garde solitairement en soi ou qu'on les épanche, sont fastidieux ou légers. Si nous contemplons la femme bienheureuse à laquelle il fut donné d'être longtemps l'âme de son âme, nous trouvons en effet la mansuétude empreinte sur sa physionomie, mais une mansuétude qui porte je ne sais quoi d'impérieux. Douceur de sentiments et de pensers, volonté inflexible. Finement découpées et très-expressives, les lèvres semblent prononcer avec précision des paroles mesurées ; le nez, long et légèrement relevé, a quelque chose d'altier, l'œil grand et très-ombragé, exprime une tendresse sérieuse ; d'innombrables boucles blondes couvrent de leur duvet d'or cette tête

[1] Il n'avait pas encore trente ans.
[2] Fils de Mme de Stein.
[3] Gœthe se sert ici d'un mot intraduisible de l'argot qu'il mit à la mode à Weimar.

fine; secondés par une peau d'une transparente pâleur et par un corps frêle et flexible, ils font de l'ensemble quelque chose de diaphane et presque d'impalpable. Pour celui qui observe, il y a dans la pose de la tête et dans toute la tenue, l'indice d'une grande énergie, mais c'est l'énergie de la soumission à la règle; jamais ce regard profond et intelligent n'a jeté l'éclair de l'indignation, jamais cette bouche mobile et éloquente n'a parlé de passion, jamais cette tête d'une grâce hautaine n'a marqué le mépris de la coutume, ni ces membres fermes et fins n'ont voulu rompre leurs liens. Mesure, respect de l'ordre établi, sentiments tempérés, charme de la retenue, grâce de la modération, tels furent les rayonnements de cette âme: lac paisible, dont le soleil de Gœthe vint empourprer la surface, mais dont la profondeur tranquille ne fut pas un moment troublée. « Ce qui est bienséant est permis, » dit au Tasse Éléonore d'Este. Vivante image de cette maxime, Charlotte de Stein a, comme la princesse, doucement attiré, dompté, dominé et repoussé son poëte. Il semble que Gœthe ait dû souvent entendre proférer par elle : « Il est des choses dont nous devons nous emparer avec violence, mais il en est d'autres que nous n'obtenons que par la modération et la privation; de ce nombre sont, dit-on, la vertu et l'amour. » Et encore: « Si tu veux que je te prête une oreille plus favorable, modère, ô Tasse, l'ardeur qui m'effraye. » Modérer l'ardeur gœthienne, telle fut la tâche à laquelle s'employa celle qui nous semble le prototype d'Éléonore d'Este; elle voulut faire entrer le météore dans son orbite, et les premières années de de leur liaison furent de sa part un constant travail de discipline. Réconcilier Gœthe avec les mesquineries d'une petite ville, lui faire accepter l'incohérence et le décousu d'une vie de cour, le plier à la zone tempérée de ses sentiments délicats, c'était œuvre difficile, mais qu'elle réalisa avec l'aide de l'amour et de la confiance sans bornes qu'elle sut lui inspirer.

Ayant sur Gœthe l'avantage d'une grande habitude du monde, elle lui apprenait à se mouvoir dans une sphère jusqu'alors inconnue, et il recevait ses leçons de bienséance avec le respect et l'ingénuité adorables de l'enfant aimant. Toutes les qualités qui manquaient à son exubérante jeunesse il les retrouvait en elle, et les admirait d'autant plus qu'elles lui étaient plus étrangères et qu'elles apparaissaient toujours chatoyantes de grâce et d'une insinuante douceur.

Pour s'expliquer que Mme de Stein ne se soit pas soumise absolument et n'ait pas fait de leurs deux vies une destinée, mais qu'elle ait préféré jouer le rôle de mentor ou d'ange gardien, et qu'elle ait tenté d'apaiser son âme à lui plutôt que de laisser embraser la sienne, il faut se rappeler qu'elle était fille d'un maréchal de cour (M. de Schardt), qu'elle avait été demoiselle d'honneur et qu'elle avait épousé, à l'âge de vingt-deux ans, le grand écuyer du duc, le baron de Stein. Lorsqu'elle rencontra Gœthe

elle avait trente-trois ans, l'édifice de sa vie était terminé, le grand poëte n'en fut pas la pierre angulaire : il en fut un bel ornement qu'elle voulut modeler à son gré. Menant de front la vie de cour et la vie de famille, elle plia Gœthe à l'une et le récompensa par l'autre ; en lui permettant une intimité dont il avait besoin et dont elle était fière, elle usait de la supériorité que lui donnait son âge et ses manières pour sauvegarder les convenances, et ne céder à son entraînante éloquence plus qu'Éléonore d'Este ne cède au Tasse.

Elle avait été très-curieuse de lui, elle l'avait entendu nommer, vanter, exalter, admirer ; lorsqu'elle l'eut vu, la disparité de leurs deux natures l'effraya, et inquiète peut-être de la place qu'il allait occuper dans son existence, elle déclara à plusieurs de ses amis, qu'elle était loin d'approuver en tout ses façons excentriques. Mais l'action du génie, de la beauté et de la célébrité, fut plus forte que toutes les arrière-pensées et, en peu de mois, Gœthe avait forcé ce cœur. Il venait y déposer le tribut de ses peines et de ses joies, et révéler dans ses plus petits replis la bonté ingénue, la sincérité candide de son âme, jusqu'aujourd'hui méconnue. Il est naturel de regretter que Mme de Stein n'ait pas répondu par l'adoration à la passion du poëte, et qu'au lieu d'être sublime, elle ait préféré être irréprochable : cependant la sagesse commande de ne voir qu'à travers les yeux de Gœthe ; profitons de la prudence un peu mesquine avec laquelle Mme de Stein a redemandé et brûlé ses propres billets, oublions l'issue triste et laide qu'elle a donnée à la liaison ; ne jugeons enfin de la divinité que d'après le culte, et en lisant les lettres des sept premières années, révérons en elle le sanctuaire qui contint les épanchements du plus haut génie, la femme qui a été aimée comme les femmes rêvent de l'être. Ces lettres, qui ne sont à vrai dire que des billets écrits à toute heure, au milieu des affaires, en route, sur des chiffons de papier et souvent au crayon, prouvent que Gœthe avait besoin d'elle à chaque instant, qu'il se reposait en elle des fatigues de sa vie, que s'il lui confiait une peine il en était délivré, qu'en lui disant une joie, il la ressentait doublement. Son âme oppressée par le tourbillon des intérêts, des plaisirs et des affaires de cour, venait respirer auprès d'elle comme à l'église ; un mot qu'il lui écrivait, suffisait à renouer sa vie intérieure souvent suspendue.

La première année (1776), il lui envoie sa *Stella* nouvellement imprimée, lui confie les premiers fragments d'*Egmont*, et lui remet plusieurs poésies ; en outre, il s'occupe avec elle de la *Physiognomonie*, de Lavater, qui intéressait beaucoup alors, de ses études de dessin et d'anglais. De son côté, elle entre en relations avec sa sœur, s'occupe de ses protégés, et guide ses pas dans le monde. Cette première période n'en est pas moins extrêmement tourmentée ; la joie flamboyante de l'amour y est souvent comprimée par l'incertitude ; le *tu* et le *vous* alternent continuellement :

pareille à une fusée, la passion s'élance, luit et s'éclipse pour faire place à une soumission endolorie, éclairée çà et là par des plaisanteries mélancoliques dénuées d'amertume, où brille toujours l'intarissable et affectueuse bonté. On doit à la prudence et à la réserve de Mme de Stein, de voir vibrer dans l'âme de Gœthe toute la gamme de l'amour, depuis la passion ignée jusqu'à l'adoration fervente et la tendresse câline de l'enfant.

« Cher ange, écrit-il le 28 janvier 1776, je ne vais pas au concert. Je me sens si bien que je ne peux pas voir du monde! Cher ange, j'ai fait chercher mes lettres et j'ai été contrarié de ne pas trouver un mot de toi, pas un mot au crayon, pas un bonsoir. Chère madame, permets-moi de t'aimer tant, quand je pourrai aimer quelqu'un davantage, je te le dirai, je ne te tourmenterai plus. Adieu! Or, tu ne conçois pas combien je t'aime. »

Le lendemain, vient un billet singulièrement agité, le tutoiement a disparu, il est question de départ; on sent que Charlotte[1] a arrêté la passion en pleine course, qu'elle a exprimé des doutes, témoigné de la défiance.

« Chère madame, à cinq heures je vous verrai; en ce moment, je ne peux pas vous parler de moi. Dans la galerie, j'ai traversé un état étrange, ensuite, j'ai enduré mille destins. *Lindau* est parti. — Peut-être que je m'abuse en trouvant qu'il fait clair quand il est jour, en ayant chaud par la chaleur, et en gelant par le froid. Tout cela des illusions... Bref, j'en suis là; quand ce sera changé, je le dirai. Ma *Stella* est arrivée imprimée; tu en auras un exemplaire. Il faut que tu m'aimes un petit peu. Mon cœur et ma tête se demandent: Resterai-je? quitterai-je? »

A quelques jours de là, il lui envoie *le Chant du pèlerin, le soir*, poésie qui exprime la lassitude de son âme: « Toi qui viens du ciel, qui apaises toutes les joies et toutes les douleurs, qui donnes au plus misérable le plus de contentement, — ah! je suis las de ces troubles, que me veut toute cette peine et toute cette joie! — Douce paix, descends, oh! descends dans mon cœur! »

Ce cri d'épuisement est suivi de plusieurs billets, tout lumineux de joie et de sérénité.

23 février 1776. — « Comme mon sommeil a été tranquille et léger, comme je me suis levé heureux et comme j'ai d'un cœur léger salué le beau soleil! c'est pour

[1] Mme de Stein portait le même prénom que les *Souffrances de Werther* avaient déjà illustré. On trouvera d'ailleurs souvent des échos du style de *Werther* dans ces lettres.

la première fois depuis quinze jours. Aussi, comme je te rends grâces, ange du ciel, à qui je dois cela! J'ai senti le besoin de te le dire, seule et unique entre les femmes en qui j'ai trouvé un amour qui m'eût rendu heureux. Je ne te verrai pas avant la redoute! — Si j'avais suivi mon cœur... Mais, non! Je veux être bon. Je suis à tes pieds et baise tes mains. »

La nuit suivante : « J'ai dû partir,}mais voici un bonsoir. Être unique que j'aime sans souffrir — et cependant je vis toujours à demi dans l'anxiété. — Soit! Tu as toute ma confiance et, Dieu aidant, tu auras petit à petit toute ma familiarité. Oh! si ma sœur pouvait trouver un frère, comme j'ai trouvé en toi une sœur! Pense à moi et pose tes lèvres sur ta main! Car, tu ne déferas jamais ton *Auguste* de ses mauvaises manières; comme sa pétulance et son amour, on les enterrera avec lui. Bonne nuit; dans la redoute[1], je n'ai vu que vos yeux, et j'ai pensé au papillon et à la lumière. Adieu! depuis la lecture d'hier, je suis étrangement agité. Demain, à cheval! »

Mercredi, 20 mars. — « Faut-il que des mots nous coûtent ce que nous désirons le plus ardemment! Je me suis dit aujourd'hui : Si elle était bien portante, elle viendrait peut-être. Après, je me suis défait également de cette pensée, et je me suis mis tranquillement au piano. Eh bien! chère madame, tout ce que vous faites m'agrée, car il me suffit de vous aimer autant que je le fais; que le reste aille son chemin! Je me suis aperçu que je ne vous avais pas parlé de ma santé, après le billet parti. C'était tout simple, mais il était tout simple aussi que vous en fussiez étonnée. Merci pour les pommes. J'ai fini par conquérir un billet de vous. Adieu! »

Le même jour. — « Vous vous êtes trompée, ange : de toutes les choses de ce monde qui me sont dangereuses ou mortelles, la contrariété est la dernière. Ce n'est pas que la matière manque, mais je ne la consomme pas. Comment vous portez-vous, chère madame? Je serais loin de vous, à présent, sans un hasard que j'aime encore en ce moment parce qu'il me laisse près de vous. — Passez-moi cela; puisqu'il est dit que j'ai le faible des femmes, je préfère l'avoir pour vous que pour une autre. Adieu, ange. »

(Au crayon.) Dimanche 24 mars. — « Encore un adieu. — Je le vois, chère madame, quand on vous aime, c'est comme si l'on semait; la semence germe inaperçue, pousse, et puis la voilà au grand jour et que Dieu la bénisse. Amen. »

Suivent quatre billets au crayon, écrits en route pour Leipsick, où Gœthe allait passer quelques jours; nous citons le troisième :

9 h. 1|2 du matin. — « Un mot en attendant les chevaux. Passé Naumbourg,

[1] Bal, concert, lieu de réunion. Du mot italien *Redotti*.

le soleil s'est levé devant moi! Chère madame, quelle vue pleine d'espoirs, d'accomplissements et de promesses... L'air matinal, si vivifiant; l'atmosphère vaporeuse, si fantastique au-dessus des rochers, et le soleil au regard plus doré que jamais. Ce n'est pas fait pour les yeux seuls, mais pour le cœur... Oui, c'est là la source qui ne tarit pas, le feu qui ne s'éteindra jamais, qui luira à travers les éternités, et pour toi aussi, meilleure des femmes, pour toi, qui t'imagines parfois que le Saint-Esprit de la vie est étouffé en ton cœur. Maintenant je vais jouir de l'entrée à Leipsick. »

Leipsick, 25 mars. — Le soir à 10 heures. — « Me voilà ici! Ce que j'éprouve serait verbalement inexprimable. Tout est comme cela était; seul, je suis changé... J'ai retrouvé ce qui avait été avec moi dans les plus purs rapports, *mais ce n'est plus Julie*[1]; adieu, je suis mort de sommeil. — La Shrœter[2] est un ange. Ah! si Dieu voulait me gratifier d'une femme comme elle, pour que je vous laissasse en paix. — Mais elle ne te ressemble pas assez. — Adieu. »

Leipsick, dimanche 31 mars 1776. — « Chère dame, votre lettre m'a un peu déprimé. Si je pouvais comprendre la profonde incrédulité de votre âme pour soi-même, votre âme à laquelle des milliers d'êtres devraient croire afin d'être sauvés. — C'est qu'on ne doit rien comprendre en ce monde; plus je vais, plus je le vois. Votre rêve bien-aimé, et vos larmes! Il en est ainsi, je supporte assez bien la réalité; les rêves m'attendrissent. — J'ai revu mes premières amours. Que me veut le destin qui m'a fait voir si clairement tant de choses? C'est comme si cette tournée devait acquitter le compte du passé. Et voilà que cela recommence. Mais je vous ai toutes. Bientôt je reviendrai. Je ne puis pas encore quitter la Shrœter. Adieu, adieu! »

De retour à Weimar, Mme de Stein l'évite, ne le reçoit pas, ne lui répond pas; était-elle piquée de cet enthousiasme naïvement exprimé pour la belle et remarquable Corona Shrœter? Les souvenirs du temps passé l'avaient-ils blessée, ou craignait-elle de les faire trop pâlir, doutait-elle de Gœthe ou de ses propres forces? Mystères du cœur féminin, qui ne furent pas sondés, et auxquels fut rendu un hommage d'une ineffable pureté; comme une vague puissante, la passion s'était élevée dans le cœur du poëte, comme une vague aussi, elle baisa le rivage où elle vint se briser.

— « Pourquoi faut-il que je te tourmente, créature bien-aimée? Pourquoi m'a-

[1] En français dans le texte. Allusion à la jeune fille qu'il avait aimée à Leipsick, où il demeura comme étudiant. Cette ville, comme Francfort et Strasbourg, renfermait sa jeunesse et plus d'un souvenir d'amour.

[2] Corona Shrœter, actrice célèbre qui vint plus tard à Weimar.

buser et te tourmenter, et toujours ainsi. Nous ne pouvons rien être l'un pour l'autre et nous nous sommes trop. — Crois-moi, si je parlais clair comme le jour avec toi, tu serais d'accord sur tout. — Mais c'est parce que je vois les choses telles qu'elles sont, que je deviens fou. — Bonne nuit, ange, et bon jour. — Je ne te reverrai plus. — Seulement, tu sais tout. — J'ai mon cœur. — Tout ce que je pourrais dire est bête. — Désormais, je te regarderai comme on regarde les étoiles! Médite cela! »

A ce billet se joint la poésie suivante, datée du 14 avril :

— « Pourquoi, destin, nous as-tu donné le regard profond qui devine et voit notre avenir, qui défend de nous confier bienheureux à notre amour, à notre béatitude! Pourquoi nous as-tu donné l'instinct qui fouille le cœur et y découvre nos vrais rapports à travers l'étrange tumulte!

» Ah! tant d'autres, dans leur morne agitation, ignorent leur propre cœur, errent à la dérive, courent en désespérés à une peine imprévue, éclatent d'allégresse quand point l'aube d'une joie inespérée; à nous deux seuls, infortunés pleins d'amour, il nous est mutuellement refusé le bonheur de nous aimer sans nous comprendre, de voir en nous ce que nous ne fûmes jamais, de marcher à une félicité illusoire et de chanceler dans le péril d'un rêve!

» Heureux celui qu'occupe un vain songe, heureux pour qui le pressentiment est nul; chacun de nos regards, chacun de nos revoirs, confirme, hélas! notre rêve et notre pressentiment. Dis! que nous prépare le destin? Dis! pourquoi nous a-t-il liés si étroitement? Ah! dans des temps écoulés tu fus ma sœur ou mon épouse!

» Tu as connu le moindre de mes traits, tu as épié la vibration de la plus pure de mes fibres, tu m'as su lire d'un regard, moi, qu'un œil humain pénètre difficilement! Tu as distillé la modération dans mon sang bouillant, tu as redressé ma course vagabonde, et mon sein troublé s'est apaisé dans les bras d'un ange. Par un doux charme, tu m'as tenu captif; tu as enchanté mainte heure, mainte journée; quelle béatitude serait comparable à ces heures de délices où, reconnaissant, j'étais à tes pieds, sentant mon cœur battre près de ton cœur, puisant la bonté dans ton regard, alors que mes sens étaient purifiés et que tu calmais mon sang bouillant!

» Et, seule de toutes ces joies, la souvenance plane dans le cœur incertain, qui sent vivre éternellement en lui la vérité d'autrefois, et pour lequel la nouveauté du présent devient souffrance. Il nous semble alors que la moitié de l'âme nous abandonne, et le jour le plus brillant n'est plus pour nous qu'un crépuscule. Heureux encore que le destin qui nous accable ne puisse pas nous changer! »

14 avril 1776. — « Je me demande si j'ai bien fait de m'en aller, hier, alors que j'étais encore irrésolu. Un seul mot, je vous en supplie. Si vous le voulez,

rien que votre nom sur un billet, que je voie seulement quelque chose de vous. Vous pensez bien qu'il faut que je vous voie aujourd'hui. »

Mardi 16 avril. — « Le duc a eu une nuit tranquille[1], il dort encore et il est neuf heures. Wieland m'a dit hier en quoi je vous ai blessée, — je suis aise de le savoir. Vous me faites tort, je sais que j'ai dit cela, mais je ne me souviens pas à propos de quoi, j'ai parlé en l'air et pour dire quelque chose. Je n'ai pas songé à vous, ce qui aurait été abominable. Adieu, chère sœur, puisqu'il le faut, voici quelque chose pour les bambins. — Si vous en avez le loisir, copiez-moi ma poésie, je ne l'ai plus. Je voudrais l'avoir de ta main — et je te laisserai en repos.

22 avril. — « Jusqu'à présent, j'ai espéré vous voir, et je ne sais pas même comment vous vous portez. Voici un signe de vie et d'amour qui vous dira que je suis le même dans le passé, le présent et l'avenir. »

1er mai, au soir. — « Tu as raison de faire de moi un saint, c'est-à-dire de m'éloigner de ton cœur; pour ma part, bien que tu le sois, je ne te ferai pas sainte, et je ne fais que me tourmenter pour échapper aux tourments. Vois-tu les beaux jeux de mots. Ainsi, demain encore, soit, je ne te verrai pas! Bonne nuit. — Ci-joint une urne pour le cas où il ne devrait rester des saints que des reliques. »

2 mai. — « Bon jour. Il m'a été difficile, femme bien-aimée, de tenir mon serment hier, et il en sera de même pour votre demande aujourd'hui. Cependant, comme mon amour pour vous n'est qu'une perpétuelle résignation, que cela soit! Pensez à moi. »

Lundi, 6 mai. « Rien qu'un bon jour! Te trouverai-je quand je reviendrai! Je suis dans un état indéfinissable. Aide-moi seulement un peu. Je te ferai un long récit, et je t'aime plus que tu ne veux. »

Vendredi, 17 mai. — « Merci pour le bonjour. Je dînerai avec vous et vous apporterai tout plein de choses. Il me vient sous la compression des forces nouvelles pour vivre, et j'ai repris une nouvelle façon d'espoir, mais le pauvre cœur souffre beaucoup. Addio meilleure! »

Vendredi, 24 mai. — « Ce lien aussi, le plus pur, le plus beau, le plus vrai qui m'ait uni à une femme, hormis ma sœur, ce lien aussi il est brisé! J'y étais préparé et j'ai autant souffert dans l'avenir que dans le passé où j'éloignais de

[1] Il avait été malade et Gœthe avait veillé auprès de lui.

mon cœur une pauvre enfant et la vouais à de grandes peines[1] ! Je ne veux pas vous voir, votre présence m'accable. Si je ne dois pas vivre avec vous, votre amour ne m'est de plus de bien que celui de mes absents, dont je suis si riche. La présence au moment du besoin décide tout, calme tout, fortifie tout. L'absent apporte sa pompe lorsque le feu est éteint... Et tout cela pour l'amour du monde! Le monde qui n'est rien pour moi, ne veut pas que tu me sois tout! Ils ne savent pas ce qu'ils font! La main du solitaire qui n'entend pas la voix de l'amour, pèse durement là ou elle retombe. »

Cette plainte douce, à peine formulée, presque impersonnelle, pareille à celle que le vent arrache à une harpe éolienne, elle fut la dernière. Ce billet marque pour ainsi dire le tournant des relations. La barque ne sombra point; habile et vigilant pilote, Mme de Stein la dirigea insensiblement des eaux tumultueuses de la passion vers les eaux tranquilles d'un sentiment indéfini, pour lequel notre langue précise n'a point d'expression. Certes, elle a dû être touchée et orgueilleuse du culte qui lui fut rendu, où il n'y eut pas l'ombre d'une incrédulité, pas un tressaillement d'impatience. Le billet qui suit celui que nous venons de citer, commence par ces mots: « Vous demeurez toujours semblable à vous-même, vous êtes toujours l'infinie bonté, l'infini amour. » Aussi se soumet-il à tout; il ne la voit pas, ne se plaint pas, se laisse mener avec la confiance de l'enfant qui ignore le chemin, et du fond de cette soumission absolue, l'adoration vibre constamment comme la corde première et indestructible. Il semble que son âme ait dû traverser toutes les tonalités de l'amour pour préparer à son génie la prodigieuse apothéose qui couronne le *Faust*; en lui se sont broyées les couleurs de l'admirable tableau, son cœur a battu l'hymne qu'il a chanté, et sa vie intérieure d'alors a été, pour ainsi parler, l'*étude* de sa dernière et plus sublime conception. Il nous est arrivé en lisant ces lettres, d'oublier totalement Mme de Stein ou de la considérer comme je ne sais quoi de fortuit; notre regard, dépassant son gracieux fantôme, voyait défiler le *pater profundus*, le docteur Marianus, le Faust redevenant enfant, la navrante Gretschen : et, par delà cette procession, l'œil de l'esprit entrevoyait l'auguste hymen de la pensée et du sentiment dans l'art.

Samedi, 22 juin. — « Hier on a ramené Stein boiteux; n'était cela, je serais venu, car j'ai besoin aussi de quelque sollicitude. Je suis allé chez Wieland et je me suis senti moins oppressé. Très-chère dame, je ne veux pas penser que vous partez mardi, que vous serez absente six mois. Car à quoi bon! c'est la *présence* seule qui agit, console et édifie ! même lorsqu'elle tourmente; ce tourment c'est

[1] Allusion à Frédérique, la fille du pasteur de Sesenheim. Cet épisode de la vie d'étudiant de Gœthe, à Strasbourg, est suffisamment connu.

la pluie en plein soleil de l'amour. Je vous aime bien davantage depuis l'autre jour : ta bonté pour moi m'est plus précieuse, plus chère. Mais aussi je vois toujours davantage et plus clairement ce lien profond, sur lequel on glisse et s'abuse volontiers. La duchesse douairière s'est bien aperçue de mon brusque changement. Adieu ! Voici une rose de mon jardin, et en voici encore d'autres fanées que j'ai cueillies hier sur la haie pour toi, en m'en retournant à cheval. Au revoir, meilleur des êtres. Un bonjour à ta sœur. Addio. »

2 juillet. — « La présence est tout et demeure tout. De quoi me sert que vous soyez au monde, que vous pensiez à moi, vous me manquez à tout bout de champ, je traîne ma journée, et j'en souffre. Je trouve avec Wieland des heures divinement pures et cela me console quelque peu. Votre sœur est bonne, elle passe parfois devant mon jardin et regarde si j'y suis; elle n'est point encore entrée. Je lui ai envoyé des roses et l'aime bien. Cela me donne un peu d'espoir que vous dessiniez pour moi. La petite vue champêtre et tranquille m'a fait du bien au cœur. Vous dessinerez merveilleusement un jour. N'omettez pas la date dans un petit coin. Addio. (Le soir à dix heures et demie.) Le clair de lune était si beau que je me suis jeté à l'eau. Bonne nuit. »

9 juillet. — « Dans la nuit d'hier, comme j'étais au lit à moitié endormi, Philippe m'apporte une lettre, je lis toujours assoupi que Lilli [1] est fiancée ! Je me retourne et continue de dormir. — Comme j'adore le destin d'en agir ainsi avec moi ! Tout en son temps. — Cher ange, bonne nuit. Au reste, je suis sens dessus dessous que c'est un plaisir. Adieu. »

Dans la grotte du Hermannstein, près d'Ilmenau, **22 juillet 1776**. — « Sur le revers de cette feuille, j'ai commencé à dessiner, mais cela ne réussit pas, je préfère écrire dans la grotte, sous le Hermannstein, mon lieu de prédilection, où je voudrais demeurer et vivre. Très-chère, j'ai beaucoup dessiné; mais je ne vois que trop que je ne serai jamais artiste. C'est l'amour qui me donne tout, et quand il est absent, je récolte de la paille. Un site pittoresque ne me réussit point et un autre tout vulgaire prend un aspect aimable et gracieux. Il pleut à verse dans la profondeur du bois. Oh ! si tu pouvais être ici, cela dépasse tout dessin et toute description ! J'ai beaucoup gribouillé depuis mon arrivée, mais malheureusement tout a été de l'œil à la main, sans passer par le cœur, et il n'est pas advenu grand'chose. Ceci restera éternellement vrai : se restreindre, se faire un besoin pressant d'un objet ou de quelques-uns (peu), bien les aimer, leur être attaché, les retourner de tous côtés, s'identifier absolument avec eux, voilà ce qui fait le poëte, l'artiste, — l'homme. Adieu, je vais regarder les rochers et les pins. — Il continue de pleuvoir. »

[1] Lilli Schönmann, voir le dernier livre de « *Vérité et fiction*. » Gœthe fut amoureux de cette belle personne à Francfort, et sur le point de l'épouser.

« Au haut d'un mont à vue étendue. Je suis assis à l'abri des branches de sapin. J'attends le duc. Les vallées envoient leurs vapeurs le long de la muraille de sapins.

» *N. B.* — Voilà ce que j'ai dessiné pour toi. »

Le 24 juillet. — « Il faut que je t'envoie cela ; je l'ai écrit avant-hier. Addio. As-tu pensé à moi comme j'ai pensé à toi! Non, je ne le veux pas! — Je veux me repaître de la mélancolie de mon vieux destin, ne pas être aimé quand j'aime. »

Vendredi 2 août. — « J'ai ouvert ton billet, en tremblant de joie que tu sois près de moi ; je te croyais à Weimar. Chère madame, nous sommes bien encore à Ilmenau, et à peine pourtant ; cent mille fois tu as été autour de moi, j'ai dessiné pour toi, peu il est vrai, mais mon cœur y est. Adieu, ange, je vais à Stützerbach, terminer un dessin pour toi, bien-aimée, tu me donnes une nouvelle vie, en revenant. Je ne puis rien te dire; le duc se réjouit. Adieu. »

Ilmenau, jeudi 8 août. — « Ta présence a eu sur mon cœur une action étrange, je ne puis pas te dire dans quel état je suis. Je me sens bien, mais si rêveur! Je n'ai pas pu dessiner hier, je me suis assis sur les rocs de Witzleben, qui sont superbes, je ne pouvais rien faire, je t'ai écrit.

» Hélas! comme nous sommes restés l'un à l'autre! Non, je ne doute plus de la vérité. Hélas! quand tu es là, je sens que je ne dois pas t'aimer; hélas! quand tu es loin, je sens que je t'aime tant!

» Aujourd'hui j'irai au Hermannstein, dessiner la grotte, si possible; j'ai emporté un marteau et un ciseau pour faire l'inscription qui sera très-mystique. J'ai reçu votre petit billet, je me suis réjoui, — je te jure que je ne sais pas comment je suis. Quand je pense qu'elle a été dans la grotte avec moi, que j'ai tenu sa main tandis qu'elle faisait un signe sur le sable!!! C'est comme dans la région des Esprits, tout à fait comme chez les Esprits. Un sentiment sans sentiment. Mon plus cher ange! J'ai travaillé au *faucon*, ma Giovanna ressemblera beaucoup à Lilli, mais tu me permets d'y verser quelques gouttes de ton être, rien que ce qu'il en faut pour colorer. Nos rapports me sont sacrés ; il est singulier que j'aie senti fortement à ce propos qu'ils ne peuvent s'exprimer, les hommes ne peuvent les voir. Peut-être cela me fera-t-il du bien, au moment de convertir en drame mes peines passées. Adieu, chère. »

Vendredi 9 août. — « Je ne te puis rien dire de ce matin, de toute cette journée! — Ange, va, va en Suisse. — Bonne nuit, bonne nuit! »

Mardi 10 septembre. — « J'ai enfin pris sur moi de vous envoyer *Lenz* [1]. Vous

[1] Lenz, un poëte qui a fini dans la folie. Il aima également Frédérique de Sezenheim.

me tourmentez de la même façon que le destin, on ne peut pas s'en plaindre, quelque mal que cela fasse. Il vous verra, et son âme ébranlée goûtera du baume de votre présence que j'envie à chacun. Il sera avec vous. Il a été tout stupéfait quand je lui ai mandé son bonheur, quand je lui ai dit qu'il serait avec vous à Kochberg, qu'il irait avec vous, qu'il vous enseignerait, qu'il dessinerait pour vous et que vous dessineriez pour lui, que vous existeriez pour lui. Et moi, — mais il n'est pas question de moi, et pourquoi en serait-il question? — Il pensait rêver quand je le lui ai dit, et il vous prie seulement d'avoir patience et de lui passer ses façons. Et je lui ai dit que c'était tout fait. Je vous envoie un Shakspeare, bientôt j'espère vous envoyer le Wakefield. Jouissez en paix de ce beau temps d'automne, il semble que le ciel vous envoie sa bénédiction en belles journées. Vous n'entendrez plus parler de moi. Je m'abstiens aussi de toutes nouvelles de vous et de Lenz. S'il y a quelque chose à commander, qu'il l'écrive à Philippe. »

Lundi 7 octobre. — « Adieu la meilleure! Vous partez et Dieu sait ce qu'il adviendra. J'aurais dû savoir gré au destin, qui m'a fait sentir au moment où je vous ai revue combien je vous aime. J'aurais dû m'en contenter et ne plus vous voir. Pardonnez-moi! je comprends à présent que ma présence vous torture, je suis heureux que vous partiez, il me serait impossible de supporter cela plus longtemps étant dans la même ville que vous. Hier, je vous avais apporté des fleurs et des pêches, mais je n'ai pas pu vous les donner, telle que vous étiez, je les ai données à votre sœur. Adieu.

» Apportez cela à Lenz. Depuis quelque temps, vous êtes pour moi comme une madone qui monte au ciel; c'est en vain que celui qui reste étend ses bras vers elle, c'est en vain que son dernier regard humide de larmes s'attache sur le sien, elle est perdue dans la gloire qui l'entoure, elle n'aspire qu'à la couronne qui plane au-dessus de sa tête. Adieu encore, chère! »

Vendredi 8 novembre [1]. — « Je ne savais pas au juste quel était l'anniversaire de mon arrivée à Weimar; c'était hier, très-chère dame, et comme il a été fêté! — Et quelles étrennes! — Tout ce que votre prudence avait réservé, donné en une fois, et au moment où je pouvais tout comprendre et où j'avais tant besoin de tout comprendre. J'ai dû ouvrir mon journal pour m'expliquer quelques mots de quelques billets, et j'ai tout trouvé. Combien de choses se sont réveillées! Hélas! ces huit semaines ont fait en moi beaucoup de ruines, et je suis toujours l'homme sensuel.

Dimanche 1er décembre. — « Je ne devrais pas vous écrire, car je ne sais pas où j'en suis, le voyage est bon puisqu'il m'arrache au profond désarroi dans lequel j'existe. Addio, je repose sur votre main. »

[1] Mme de Stein lui avait envoyé les billets qu'elle avait écrits en réponse aux siens et qu'elle ne lui avait pas fait parvenir.

Lundi 2 décembre, à 8 heures du soir. — « Nous sommes à Rippach, nous y resterons jusqu'à minuit, et nous partirons pour Leipsick par le clair de lune. Vous ne recevrez cette feuille que jeudi. Au fort de mon trouble j'ai un éclair de joie quand je pense à vous. Que la duchesse Louise ne dispose pas du *frère et de la sœur*, ou bien, — il faut que cela nous reste. Les patins que je lui ai promis ont été empaquetés par inadvertance. Bonne nuit! Vous êtes toujours semblable à vous-même, et moi je suis comme la lune toujours le même en dépit des changements! C'est dire que je vous ai écrit, il y a neuf mois, avec précisément le même cœur. Bonne nuit. »

« C'est ainsi, chère madame, que nous allons par la nuit, la neige, la gelée; notre vocation d'aventuriers paraît s'affermir. Je me suis levé d'un peu mauvais gré, parce que je ne me suis mis au lit qu'à minuit. Je me figure que cela me réveillera de vous écrire, car certainement je serais plus dégourdi si nous allions à Kochberg. — J'ai mangé ma soupe au vin. — Je sais des temps où je me levais de bonne heure, où, se réveiller et sauter hors du lit, c'était tout un, — mais quand on ne cherche et ne trouve que des lièvres! Je néglige de m'habiller, — et si je ne voyais dans tout cela l'image d'aventures ultérieures, et si je ne savais que l'homme ne vaut rien qui n'est pas tracassé, — il est cinq heures, pensez à moi et adieu. »

Ici finit la première année ; le plus grand nombre des billets de 1777 ont le caractère de douces relations de famille ; ils sont courts, n'expriment plus les dispositions de l'âme, traitent de la vie journalière la plus menue, et ne contiennent ni apostrophes passionnées, ni tutoiement. Tandis que sa liaison prend ce caractère de douce ténuité, son séjour à Weimar s'affermit, il s'occupe de plantation et de construction, et il dépose dans les fondements de sa maison un souvenir de Charlotte, lui faisant ainsi un temple de sa demeure comme de son cœur. Combien touchant est le spectacle de cette âme qui se subjugue au point de ne jamais témoigner de ses agitations, et qui à vingt-huit ans se rompt elle-même en ne poussant que des cris de détresse. « Hier, en vous quittant, écrit-il à la date du 8 novembre, j'ai eu des pensées étranges, je me suis demandé entre autres si je vous aimais vraiment, ou si je jouissais de votre présence comme d'un beau miroir bien pur, dans lequel tout se reflète si bien. Ensuite j'ai trouvé qu'en me transplantant ici, le destin avait agi envers moi comme on fait pour les tilleuls, on en taille la cime et tous les beaux rameaux, afin d'obtenir une nouvelle pousse, sans quoi ils dépérissent par le haut. Il est vrai que dans les premières années qui suivent cette coupe, ils ont l'air de perches. » Et plus loin : « la continuation de la comparaison m'a beaucoup humilié; comme l'homme s'avantage! Je parlais du passé, de ce qui était fini, et je croyais que les rameaux fleurissaient déjà! Oh! et vous trouvez qu'ils viennent d'être coupés, qu'ils n'offrent pour le moment ni ombre ni refuge. Oh!!! »

Nous avons entendu dire maintes fois que la plupart des billets de cette année étaient fastidieux, pour nous ils ont un charme singulier. Ces envois de fruits, de fleurs, de légumes, ces comptes rendus de l'état des bâtisses, ces informations prises sur la santé de Charlotte, ces amples nouvelles données de la sienne, bref tout le doux attirail de l'intimité, a eu pour nous un intérêt très-vif. Le laisser-aller et l'ingénuité qui captivent naturellement, venant d'une aussi haute individualité, nous les considérons avec un respectueux attendrissement, quand nous savons qu'elles sont la perle née d'une intime souffrance, le sublime et gracieux effort d'une âme endolorie. Il est certain que les agitations ne se sont pas envolées comme l'air sort d'un ballon troué ; mais Gœthe les mentionne à peine, et lorsque sa franchise laisse échapper un murmure, il y joint un don aimable et délicat, qui semble dire : « Voilà ma pensée, non ce que j'ai écrit. » On peut diviser les billets de l'année 1777 en trois parties : ceux de Weimar, ceux de la tournée avec le grand-duc, et ceux du retour et de son excursion solitaire dans le Harz. Les premiers sont tout simplicité, tout détails de famille. On dirait qu'il veut attendrir par sa patience vivace et sa résignation aimable. Les seconds témoignent de l'effervescence de la vie de cour d'alors, et de l'humeur *accidentée* qu'elle éveillait en lui ; la troisième période appartient à la nature et à lui-même et l'on retrouve celui que dans un juste instinct une société littéraire, à Rome, surnomma le *grandiose* « Megalio. » Il paraît avoir oublié les épreuves de son amour, les soubresauts de son existence intérieurement vagabonde encore, il se livre aux montagnes plus incompréhensibles que les hommes (comme il le dit plus tard), s'abandonne à la nature qu'il voyait comme un fils voit sa mère, de ce regard qui unit l'exactitude et la beauté.

(La suite à un prochain numéro.)

LE MINE

HISTOIRE JUIVE[1]

IV

On vit aussitôt sortir de la ferme un homme à la taille carrée qui sentait son Randar à une lieue. Cet homme avait une véritable tête de lion. Des sourcils pleins d'audace et de couleur grisonnante pendaient d'un air menaçant au-dessus de ses yeux ; et des favoris de la même couleur encadraient sa figure osseuse. A le voir ainsi, on ne pouvait s'empêcher de penser à Samson. Nul doute que le héros de la Bible n'eût eu cet aspect-là, si on ne l'avait privé trop tôt de ses cheveux. Notre homme était, en outre, en manches de chemise, et il venait de jeter sur son épaule un mouchoir bleu ; ce qui le faisait paraître plus grand et plus terrible encore.

Kobi s'élança d'un bond de la voiture. L'ennemi était devant lui.

— Bonsoir, Rebb Josel, dit-il d'une voix forte, mais modeste; je suis bien ici, chez Rebb Josel Süze, n'est-ce pas?

— Bonsoir, fit notre homme, en rendant le salut ; mais ce bonsoir sortit de sa bouche avec un son si fort et si caverneux que Kobi recula de deux pas. Qu'y a-t-il pour ton service, mon garçon?

Cette question fit sur Kobi une singulière impression ; il en demeura tout saisi. Il ne s'était pas attendu qu'on le *tutoyerait*, ni qu'on le qua-

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er novembre 1863.

lifierait du mot : *mon garçon*. Mais il se sentit aussitôt envahi par une de ces pensées qui souvent, dans un péril extrême, s'emparent de notre âme pour arrêter en nous un élan inconsidéré.

Par une intuition aussi rapide que l'éclair, il comprit que pour tenir tête à un tel homme, il fallait procéder avec assurance, fermeté et aplomb; qu'il fallait traiter avec lui d'égal à égal, l'affronter courageusement, et bien se garder de lui laisser croire qu'on le craignait.

— J'aurais à vous proposer une affaire, Rebb Josel, dit Kobi d'une voix ferme, si toutefois cela peut vous convenir.

— Je ne fais pas d'affaires un jour de Halomoëd, répondit brièvement notre homme, mais d'un ton accentué. Tu n'as qu'à repasser après les fêtes, mon garçon.

— Je doute que je puisse attendre d'ici là, dit Kobi d'un ton plein de franchise. J'appartiens à la catégorie de ceux qui n'aiment pas ajourner les choses ; je préfère un seul *je tiens* à deux *tu l'auras*.

— C'est donc aussi ta maxime à toi, mon garçon ? s'écria le Randar, et sa voix retentissait comme les sons d'une trompette.

Kobi demeura sous le coup d'une frayeur réelle. Venait-il de dire chose qui aurait déplu au Randar ! ou bien cette voix de tonnerre quelque avait-elle exprimé un assentiment? Cependant, il ne se laissa pas décontenancer, et, continuant sur le même ton :

— Oui, c'est là ma maxime, dit-il avec fermeté mais sans fanfaronnade ; et j'ai toujours remarqué qu'on s'en trouve bien.

Le Randar ne répondit rien. En revanche, on vit sortir de dessous ses épais sourcils un regard si scrutateur et si intimidant qu'il aurait fait baisser les yeux à tout autre. Mais Kobi le soutint, bien qu'il se sentît inondé en même temps d'une sueur froide.

— Si c'est là aussi ta maxime, mon garçon, il n'y a pas de raison pour ne point parler d'affaires, dit le Randar après avoir examiné Kobi de l'œil, et il ne semblait pas que cet examen lui eût été défavorable; car la voix de notre homme n'était plus de beaucoup près aussi rauque ; elle retentissait au contraire comme si on y avait mis de l'huile. Kobi croyait avoir remarqué de son côté qu'une sorte de sourire avait illuminé les traits si rudes du Randar pendant qu'il avait prononcé ces paroles. Tout cela lui rendit son courage, et il sentit son sang se réchauffer dans ses veines.

— Dételle, cria-t-il au cocher, qui, tout en attendant cet ordre, s'était déjà à moitié acquitté de sa besogne.

— A quoi bon ? fit le Randar, mais sans la moindre rudesse ; notre

affaire ne durera pas bien longtemps, j'imagine; elle ne sera pas si importante.

— Savoir! Rebb Josel, répondit Kobi. Quand on veut traiter les choses sérieusement, il faut prendre son temps. Je fais donc dételer, d'autant plus que les chevaux sont fatigués, ayant déjà fait six lieues aujourd'hui.

Un nouveau coup d'œil sortit de dessous les sourcils du Randar, coup d'œil qui embrassa Kobi dans tout son être. Cet homme qui avait la force d'un ours, trouvait peut-être étrange qu'un *petit garçon* de ce genre se permît de lui parler de la sorte.

— Soit! dit-il à la fin; mais dépêche-toi d'entrer.

Pour Kobi, c'était là un très-bon signe. Du moins, il l'interpréta ainsi. Néanmoins, il ne se hâta pas de répondre tout de suite à l'invitation du Randar; ce que tout autre aurait fait avec empressement. Il ne bougea pas.

— Eh bien! pourquoi ne viens-tu pas? s'écria le Randar d'un ton rude et grossier. Faut-il te le dire deux fois?

— Je ne ferai pas un pas, Rebb Josel, dit Kobi avec beaucoup de fermeté; non, quand il y aurait des millions à gagner. On ne m'a pas fait dans votre maison l'accueil que tout israélite doit faire à un autre israélite.

— Qu'entends-tu par là, mon garçon? demanda le Randar de toute la force de sa voix effrayante. Est-ce que par hasard je ne serais pas un bon israélite?

— Je vous demande pardon, Rebb Josel, et il ne faut pas m'en vouloir, répondit Kobi sans avoir l'air d'être le moins du monde effrayé; je suis habitué, en entrant dans une maison juive, à ce qu'on me donne le *solem-aleckem*. (Salut d'usage, qui veut dire: Que la paix soit avec vous.)

En ce moment, il sortit de la vaste poitrine du Randar quelque chose qu'on aurait pu comparer au grondement lointain du tonnerre. Il se passa un assez long temps avant que la chose en question pût jaillir des profondeurs de ce corps gigantesque, pour déborder ensuite de sa bouche sous forme d'un éclat de rire.

— Penses-tu donc, mon garçon, s'écria-t-il, que j'aie cru un seul instant que cela te fût indifférent? tiens donc, je te donne mon Solem-Aleckem.

Là-dessus, il fit quelques pas au-devant de Kobi, et lui tendit sa main de géant.

— *Aleckem-solem*, (que la paix soit également avec vous), répondit gaiement Kobi, et il laissa tomber sa main dans celle qu'on lui offrait.

Quell e poignée de main que c'était là ! Aux yeux de bien des gens, il fallait être un rustre comme le Randar, pour serrer ainsi la main d'un autre ; mais cette poignée de main était pour Kobi d'un prix inestimable. Il dut convenir, à part lui-même, qu'il avait tout fait pour mériter cette poignée de main. Pour rien au monde, il n'aurait voulu que les choses se fussent passées autrement qu'elles ne se passèrent.

— Et maintenant, arrive, lui dit le Randar, en le précédant dans la maison.

En vérité Kobi ne se fit pas répéter la chose. Il suivit l'homme à la taille de géant. Celui-ci lui fit traverser une antichambre garnie de haut en bas de sacs de blé. Bientôt ils arrivèrent aux chambres d'habitation. Kobi, avant d'entrer, avait cherché des yeux la place où brillait à travers sa petite vitrine, la *Mezousa*, fixée aux poteaux de la porte. Il la toucha de sa main, qu'il porta ensuite dévotement à la bouche. Le regard du Randar s'était encore attaché sur lui ; et Kobi sentait reposer sur lui ces yeux menaçants ; mais, cette fois, ils ne le brûlaient plus ; cette fois aussi, ils ne lui glaçaient plus le sang ; ils étaient devenus presque doux.

La première pièce qu'il traversa avec le Randar était une salle servant d'auberge. Il remarqua à côté de paysans attablés devant leurs verres, toute une bande de mendiants juifs, qui arrivaient chaque soir des quatre coins de l'univers, dans la cour de la ferme. Il y avait là, des hommes, des femmes et des enfants. C'étaient des figures véritablement effrayantes, succombant sous la crasse de la misère et la boue des grands chemins ; elles se trouvaient réunies pour passer la nuit à la ferme. Kobi, loin de s'en éloigner, s'avança vers ces hommes pour les gratifier chacun d'un cordial Solem-Aleckem. Et tout cela, avec cette amabilité qui entraîne les cœurs : pour lui ces mendiants ne semblaient être que des frères déshérités.

Rebb Josel contempla cette scène avec une sorte d'étonnement. Il n'avait sans doute jamais vu un jeune homme, de si bonnes manières, se comporter de la sorte avec tout un peuple de mendiants. Et les traits si rudes de son visage, revêtirent, à cette vue, une singulière expression de profonde observation.

Quand on fut arrivé dans la salle d'habitation, le Randar dit à Kobi :

— Maintenant, mon garçon, assieds-toi et parlons de notre affaire. Voyons ! y a-t-il quelque chose à gagner ?

— Cela dépend de la manière dont vous l'entendrez. Il faut que nous

y trouvions tous les deux notre avantage; autrement ça ne serait pas une affaire.

En prononçant ces dernières paroles, Kobi ne se sentait plus le courage dont il avait fait preuve jusqu'à présent. Le Randar avait demandé à traiter immédiatement l'affaire en question; et cela ne parut pas de bon augure à Kobi.

— Tu n'as pas tort, dit à son tour le Randar en riant; pour toute affaire il faut être deux : il faut un homme qui veut gagner quelque chose et un autre qui consente à ce que le premier gagne sur lui.

— Mais s'il s'agissait de faire gagner tous les deux? répliqua Kobi avec un peu plus de courage.

— Je ne comprends plus; c'est trop fort pour moi, dit le Randar avec grossièreté. Il faut être clair avec moi, mon garçon.

— Vous ne m'en voudrez pas, Rebb Josel, dit Kobi avec modestie, si je ne vous donne pas d'autres explications à ce sujet aujourd'hui. Mais demain, aussitôt que nous aurons terminé notre affaire, je vous dirai ce que j'entends par là.

Ce prétexte sembla faire voir clair au Randar, et il coupa court à la question qu'on venait de toucher.

— Il est trop tard pour parler aujourd'hui encore de notre affaire, observa-t-il immédiatement; mais, si tu le veux, mon garçon, tu pourras passer la nuit ici. Ni toi, ni ton cocher, vous ne manquerez de rien. Quant aux chevaux, je les ferai conduire à l'écurie.

— J'accepte avec reconnaissance, dit Kobi résolûment; je crois, moi aussi, qu'il vaudra mieux attendre à demain pour parler de notre affaire. La nuit porte conseil pour toutes choses.

Son cœur battait de nouveau plus librement; maintenant donc, il avait à la fois le droit et l'autorisation de rester; et, sans que l'ennemi eût fait la moindre résistance, il avait pris pleine possession du terrain. « Cet ennemi pourra-t-il maintenant me chasser d'ici? » se demanda-t-il.

— As-tu faim, mon garçon? lui demanda de nouveau le Randar.

— J'ai fait un long chemin aujourd'hui; et je n'ai pas voulu aller à l'auberge dans les villages par où j'ai passé, répondit Kobi, qui avait bien ses motifs pour parler de la sorte.

— Et pourquoi cela? interrogea de nouveau le Randar avec sa voix terrible; et en même temps sortit de dessous ses sourcils un nouveau regard scrutateur. Pourquoi cela? est-ce que par hasard tu ne trouves pas la cuisine des auberges juives assez bonne? ou as-tu peut-être l'habitude d'une cuisine d'un autre genre?

Kobi savait très-bien ce que le Randar entendait par cuisine *d'un autre genre* [1].

— Je n'aime ni la cuisine des auberges, ni la cuisine d'un autre genre, dit-il avec une grande franchise dans le ton et dans le geste; ce que j'aime le mieux, c'est mon dîner de ménage. Rien ne le vaut; et puis, il faut le dire aussi, cela revient moins cher.

Cette réponse ne déplut sans doute pas au Randar; et sa voix passa de nouveau des notes les plus basses de la grossièreté, aux notes un peu plus hautes de sa rudesse habituelle.

— Il y aura ici de quoi te rassasier, mon garçon, et j'espère que tu trouveras le souper à ton goût; car c'est ma fille qui fait la cuisine.

Autant Kobi s'était cru, jusqu'ici, maître du champ de bataille, autant, à la seule mention que fit le Randar de sa fille, il perdit presque tous les avantages acquis précédemment; perplexité assez naturelle d'ailleurs, et que confirme l'histoire militaire de tous les temps. Les plus grands généraux de tous les siècles ont dû passer par là.

— Votre fille, Rebb Josel, fait la cuisine! exclama-t-il avec étourderie, et d'un ton dont l'impétuosité contrastait trop avec celui qu'il avait su garder jusqu'à présent, pour ne point paraître étrange.

— Qu'est-ce qui te prend là, mon garçon? demanda le Randar. Est-ce donc une chose si extraordinaire qu'une jeune fille fasse la cuisine?

Kobi avait repris son assurance ordinaire. Un instant seulement, il s'était oublié pour se laisser entraîner dans la mêlée un peu plus avant que ne le voulait la prudence.

— Extraordinaire? non, répondit-il avec calme; puisque cela se conçoit fort bien; mais néanmoins cela me surprend. Savez-vous, Rebb Josel, comme s'y prennent aujourd'hui les jeunes filles de nos villages, à l'endroit de la cuisine? Un mois avant le mariage, elles font venir de Prague un gros livre de cuisine; ensuite, leurs mères leur font voir une ou deux fois le feu et les marmites;... après quoi elles se donnent pour de parfaites cuisinières; et, si le fiancé arrive, il peut être sûr de les trouver l'écumoire à la main et la figure barbouillée de suie. Eh bien, je vous le demande, après cela, nos sages n'ont-ils pas eu raison de permettre au mari de divorcer, dans le cas où sa femme lui aurait servi un potage brûlé?

— Vraiment, nos sages ont dit cela? exclama le Randar en riant

[1] Le Randar entend évidemment par là, une cuisine non *orthodoxe* et qui n'est pas conforme au rite juif. (*Note du traducteur.*)

tellement aux éclats qu'il fit osciller le grand fauteuil sur lequel il était assis.

— Cela est écrit en toutes lettres dans le Talmud, affirma Kobi.

Le Randar se mit à rire plus bruyamment encore.

— Voyez donc quels hommes que c'étaient que nos anciens! A cette époque déjà, on n'aimait pas les potages brûlés; voilà pourquoi ils ont pris leurs mesures en conséquence. Eh bien! mon garçon, ce n'est pas ma fille qui te servirait jamais un potage brûlé, je t'en réponds.

— *Me* servirait! se demanda Kobi, à part lui-même. Que veut-il dire par là? Mais il n'eut pas le temps de se laisser aller à ses conjectures.

— Tu vas en juger à l'instant même, dit le Randar. Mirl! s'écria-t-il, de sa voix de tonnerre; viens çà, Mirl!

La porte s'ouvrit aussitôt, et l'on vit apparaître sur le seuil une jeune fille, belle et svelte. Sa figure était agréablement colorée par le feu de la braise. Jamais Kobi n'avait rien vu de plus gracieux. Tout son sang afflua de son cœur à sa tête; son visage avait dû également se couvrir de rougeur; car il sentait ses yeux qui brûlaient. Il ne s'était pas attendu à un tel spectacle!

— Mirl! dit le Randar, apprête-nous quelque chose; nous avons faim. Ce garçon-là est notre hôte et passera la nuit ici. Mais tâche de te faire honneur à toi-même, car ce garçon-là arrive d'un village où les jeunes filles, quand elles veulent préparer un bon plat, ont l'habitude de faire venir de Prague même, un livre de cuisine. Attention donc! car il sera habitué à une meilleure cuisine qu'à celle de nous autres paysans.

— Bien! mon cher père, répondit Mirl d'une voix charmante qui retentit jusque dans le cœur de Kobi. Le souper sera bientôt prêt; tu sais que j'augmente toujours un peu les portions.

Là-dessus, elle sortit. En s'éloignant, elle jeta sur Kobi un coup d'œil fugitif. Avait-elle deviné qui il était? ce qu'il voulait?

Lorsque la jeune fille eut disparu, il y eut entre ces deux hommes un moment de silence plein de dangers. Kobi aurait été incapable d'articuler en ce moment le moindre mot, tant son cœur battait fort, tant son sang se soulevait par torrents. Tous les démons de la jeunesse venaient de s'emparer de lui; ces démons d'une force irrésistible qui se plaisent à établir joyeusement leur domination dans l'espace compris entre quatre yeux. Une fois qu'ils ont porté la main sur un objet, ils le soulèvent jusqu'aux nues, ou le précipitent dans d'insondables abîmes.

— Comment te plaît ma fille? qu'en dis-tu? demanda soudain le Randar.

Cette question acheva de confondre Kobi. Il fit tous ses efforts pour ne pas perdre contenance; mais il lui fut impossible d'effacer la rougeur qui lui couvrait le front.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le Randar? fit-il en bégayant. Quand je vous dirais qu'elle est la plus jolie et la plus aimable jeune fille que j'aie jamais vue, me croirez-vous? Ou bien est-il convenable que je vous le dise?

— Mais parle donc sans détour, dit le Randar d'une voix forte. Mieux que personne je sais ce qu'elle vaut.

— Je pense, dit Kobi d'une voix pleine d'une sincère émotion et en tremblant de tous ses membres, je pense que celui qui l'aura pour femme, pourra se dire visiblement protégé du ciel.

Le mot était prononcé; il avait triomphé de tout artifice et de toute hypocrisie; semblable à un torrent des montagnes, grossi par l'orage, il était sorti en mugissant de la bouche de Kobi, passant par-dessus, comme pour les submerger, de tout un amas de précautions et de mesures de prudence. Il était trop tard pour se repentir. Kobi le sentit au même instant. Dieu sait quels ravages devait causer le sauvage torrent des montagnes... Malgré cela, Kobi n'aurait pas voulu que le mot n'eût pas été prononcé. Il leva un regard craintif sur le Randar pour lire sur ses traits l'effet de cette parole. A sa grande surprise, il y remarqua un changement extraordinaire. Les muscles de ce visage, qui semblaient avoir été forgés avec un marteau de forge, étaient illuminés maintenant par je ne sais quel sourire de satisfaction qui leur donnait une vraie expression de douceur. On eût dit que le soleil y faisait briller ses rayons.

— Mon garçon, dit le Randar, d'un ton qu'il s'efforçait, mais en vain, de rendre indifférent, tu as raison, aussi vrai que je m'appelle Josel Süz. Celui qui l'aura en mariage pourra se vanter d'avoir une *femme*. Je n'en dis pas davantage; il ne me convient pas de faire un trop grand éloge de mon enfant; je n'ajoute plus que ceci : depuis que ma femme est morte, je ne me suis jamais aperçu un seul instant qu'elle me manquât. Ma fille égaye tous les coins de la maison; elle communique la vie à tout ce qui l'entoure. J'ai souvent regretté qu'elle n'ait pas été un garçon; de cette manière, j'aurais eu quelqu'un au moins à qui laisser cette ferme. Mais c'est égal; elle m'est plus chère que cinquante garçons à la fois; elle remplit à elle seule tout mon cœur, et ne me cause que joie et satisfaction; et, s'il est un être au monde à

qui je doive quelque reconnaissance, c'est à elle seule. Que Dieu me la conserve donc!

Mais le Randar, comme s'il s'était trop humilié en laissant voir que sa robuste nature n'était pas insensible aux tendresses de l'amour paternel, demanda aussitôt après, à Kobi, avec son ton ordinaire:

— A quel prix se vend l'avoine chez vous autres?

Kobi ne trouva pas tout de suite une réponse à cette question, tant les paroles de cet homme qu'on lui avait dépeint dans les villages voisins comme un *ours*, un *loup* et un *monstre*, l'avaient ému. Il dut se demander si sa mère craindrait encore de l'envoyer auprès du Randar, si elle l'avait entendu parler comme il venait de le faire. Il était grand temps néanmoins que le Randar coupât court à cette conversation par une question passablement prosaïque.

— Eh bien, mon garçon, demanda-t-il de nouveau, à quel prix se vend l'avoine chez vous autres?

— A quatre florins, treize kreutzers, monsieur le Randar, s'empressa de répondre Kobi.

— Pas plus?

— Au dernier marché hebdomadaire, on pouvait en avoir autant qu'on voulait, à ce prix-là.

— Est-ce que tu te connais en avoine, mon garçon? demanda le Randar presque étonné.

— Ce n'est pas là précisément ce dont je m'occupe; néanmoins comme on ne peut pas savoir ce qui peut vous passer par les mains, il est bon qu'on soit un peu au courant de tout. On évite ainsi la chance de faire de mauvais coups; et ceux-là ne sont pas dans mes goûts.

— Tu me fais l'effet de te connaître en bien des choses, mon garçon, dit le Randar après une pause, et avec un sourire fin et significatif dont les *moqueurs* n'auraient jamais cru capable un *rustre* comme lui.

Quant à Kobi, depuis le moment où il avait prononcé le mot fatal, il sentait en lui des légions entières de démons qui demandaient à grands cris à être délivrés.

Il éprouvait une sorte d'impatience et de fatigue à rester là, à causer tranquillement du prix de l'avoine avec le Randar, lorsqu'il ignorait encore si celle-là même pour qui il avait entrepris son voyage, consentirait à ce qu'il restât, à ce qu'il osât?

Jusqu'ici le Mine s'y était pris à merveille pour nous cacher, voire même pour se cacher à lui-même, les secrets desseins à l'aide desquels il comptait faire réussir la mission dont on l'avait chargé.

Il comprit que le moment était venu où ses hardis projets devaient, ou échouer dans le ridicule d'un honteux insuccès, ou aboutir à une heureuse victoire. « Un père, se dit-il avec la rapidité de l'éclair, un père qui fait si grand cas de sa fille, ne voudra certainement pas lui imposer sa volonté, à lui, pour règle souveraine dans le choix qu'elle aura à faire, et d'où dépendra tout son avenir. Il est impossible qu'en ceci il ne consulte pas sa fille, et n'écoute pas son avis. Mais si sa fille refusait !... »

Il frissonnait en ce moment. En portant la main à son front, il le sentit glacé. Qu'avait-il fait ? quel jeu téméraire jouait-il là ? Eh quoi ! lui, le fils de Rebb Wolf le Mine, osait porter ses vues sur la fille du riche Randar ?

Mais, ces mêmes démons qui l'avaient guidé jusqu'ici, ces intrépides démons se mirent à chasser de l'âme du Mine, aussitôt qu'elle en avait été envahie, leurs ennemis personnels, je veux dire la crainte inquiète et le timide découragement. Le Mine comprit qu'il fallait qu'il portât sa tête au-dessus des flots. L'enjeu était trop considérable pour qu'il ne préférât pas persévérer plutôt que d'y renoncer honteusement.

Mais si elle refusait ?...

Il fallait que ce point fût éclairci ; il fallait que la chose fût décidée avant même qu'on se mettrait à table. Sous prétexte d'aller voir après son cocher, il sortit. La flamme qui inondait le corridor de sa lumière, le guida jusque dans la cuisine. Un coup-d'œil jeté à la dérobée lui avait donné la certitude qu'il y trouverait celle qu'il cherchait. Il y entra d'un pas rapide, et marcha droit à la jeune fille effrayée.

— Excuse-moi, dit-il, en précipitant ses paroles, mais avec une émotion vraie, excuse-moi si je t'importune. Regarde-moi, et dis-moi s'il m'est permis de rester et de m'ouvrir à ton père. Ou bien faut-il que je parte ? si je dois partir, dis-le moi tout de suite ; je ne veux pas vivre deux minutes de plus sans savoir si je dois être heureux pour la vie, ou malheureux sans retour.

Ainsi parla Kobi. Il avait chuchoté plutôt qu'articulé ses paroles ; et, pendant qu'il s'exprimait de la sorte, tout son être était comme échauffé par le feu d'une de ces affections profondes qui font plus d'effet sur les cœurs que les serments les plus passionnés. Cette aimable jeune fille devait le ressentir en ce moment. Dans sa confusion qui la rendait plus jolie encore, elle laissait errer ses regards çà et là, jusqu'à ce qu'ils se fixèrent sur ce jeune homme qui venait de lui parler comme personne ne l'avait encore fait.

— Si je t'ai offensée, continua Kobi sur le même ton, dis-le-moi et

je pars aussitôt; mais je ne crois pas qu'une jeune fille puisse se trouver offensée, si un homme la recherche en mariage. Dis-le-moi, m'est-il permis de rester?

— Moi, je ne puis rien dire; il faut que mon père y consente, bégaya Mirl; et elle se hasarda de regarder le jeune homme en face.

— Tu le vois bien, ton père lui-même m'a dit de rester; mais à quoi cela me sert-il, si toi-même tu n'y veux consentir?

— Mon père a été tant de fois trompé, dit Mirl avec embarras, que je crois....

— Que je le tromperai aussi, acheva Kobi; non, Mirl, tu ne crois pas cela de moi; au nom de mon père et de ma mère qui me sont bien chers, ne le crois pas. Je sais toute la place que tu tiens dans le cœur de ton père; eh, bien! crois-tu que si je n'avais pas l'intime conviction qu'à nous deux nous pourrons le rendre plus heureux encore, crois-tu que je me permettrais de te parler ainsi?

A ces mots, Mirl se redressa; des larmes brillaient dans ses yeux. Puis, d'une voix émue : « Peut-on avoir réellement confiance en toi?

— Je ne fais pas de serment, dit Kobi, mais crois en mes paroles.

— En ce cas, tu peux rester, dit-elle d'une voix presque imperceptible.

Deux mains se cherchèrent et se rencontrèrent involontairement et elles eurent de la peine à se quitter. Kobi néanmoins déroba la sienne le premier....

En rentrant dans la salle, il y trouva le Randar, la tête inclinée et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément. Il se redressa:

— Eh bien! demanda-t-il, ton cocher a-t-il tout ce qu'il lui faut?

— Tout, Rebb Josel, répondit Kobi, et les chevaux se régalent admirablement avec votre avoine.

— Cela ne m'étonne pas, fit le Randar, avec une certaine fierté; c'est que mon avoine n'est pas des plus mauvaises.

On parla de toute espèce de choses jusqu'à l'heure du souper, et le temps passa vite. On n'avait pas prononcé une seule fois le mot *affaire*, et, malgré cela, la conversation tout entière avait roulé sur ce sujet. C'était une sorte d'examen que le Randar voulait faire subir à Kobi. Bien des savants, à la tête toute bourrée de livres, et s'entendant à merveille, grâce à leur science, à calculer, à un gramme près, la quantité de viande, de pain et de lait que consomme chaque pauvre mortel, bien des savants auraient pu, à cette occasion, admirer le grand nombre de connaissances dont tous les deux firent preuve dans les diverses branches de la statistique, de l'économie rurale et politique. Ils étaient

au courant de tout, et auraient pu donner des renseignements sur les objets les plus divers et les plus opposés, depuis le clou qu'on ramasse dans la rue, jusqu'au sac de laine que les navires transportent en Angleterre; depuis la peau de lièvre que le colporteur arrache avec peine aux mains du chasseur, jusqu'au sucre de betterave qui se trouve entassé par milliers de tonnes, et en dépôt, dans les fabriques de la Bohême. Kobi fit voir qu'il avait un esprit lumineux et qu'en parcourant le monde il n'avait pas mis ses yeux dans sa poche; qu'au contraire il avait beaucoup observé, et qu'il était encore plus riche de son propre fonds. Et tout cela pourtant n'était pas en rapport direct avec son genre de commerce à lui.

Le Randar ne lui adressa pourtant pas le moindre mot élogieux; mais Kobi s'aperçut bien que ses réponses l'avaient satisfait.

Cet examen avait duré jusqu'à l'heure du souper. Mirl était entrée dans l'intervalle. Elle avait dressé la table, sur laquelle elle avait étendu une nappe blanche comme la neige. Elle y posa trois assiettes, des couverts et une immense cruche de bière. Kobi ne perdit de vue aucun des mouvements de la jeune fille; il trouva à chacun une grâce inexprimable, un *tam*, pour nous servir d'une expression du Ghetto, comme il n'en avait jamais vu de semblable. Le repas fut abondant et savoureux. Et Kobi, dont la fatigue et les chagrins d'amour avaient également creusé l'estomac, y fit grand honneur. Il ne fit pas l'éloge des plats; cet éloge, dans sa bouche, eût pu paraître suspect; mais il prouva par le fait même, tout le cas qu'il faisait de la cuisine de Mirl. Pas n'était besoin qu'on lui dît de ne pas faire de *façons*. Il ne laissa point de restes sur son assiette et fit également honneur à la bière.

— A la bonne heure! dit soudain le Randar, que le bon appétit de son hôte réjouissait visiblement; tu manges, toi, tout ce qu'on te sert. Il doit en être ainsi. L'homme qui a faim ne doit pas faire de manières, mais il faut qu'il mange à sa faim. Pour une jeune fille, c'est autre chose. L'univers entier a les yeux sur elle, et elle doit prendre ses précautions pour n'être pas accusée de gourmandise. Car cela pourrait lui nuire. Mais un homme? pourquoi ferait-il des façons?

Kobi porta par hasard les yeux sur l'assiette de Mirl. Elle n'avait presque pas touché aux mets qu'on lui avait servis; et, en cet instant, la jeune fille rougit d'une manière extraordinaire.

Quand on eut desservi, le Randar dit à Mirl: « Appelle-nous maintenant un de ces mendiants. »

Kobi comprit ce que signifiait cet appel: le Randar voulait sans doute le soumettre à une nouvelle épreuve et le gratifier de l'honneur de réci-

ter à haute voix la prière d'usage après les repas; comme ils n'étaient que deux hommes, il en fallait au moins encore un troisième, afin qu'on pût prier à haute voix et en compagnie.

Kobi ne s'était pas trompé. Quand le mendiant fut entré, le Randar dit à Kobi : « Maintenant, mon garçon, fais la prière. »

Kobi commença par remplir le verre du Randar, puis celui du mendiant et enfin le sien propre; ensuite, le prenant en main et s'inclinant légèrement vers le Randar, il cria d'une voix forte, et dans la langue sacrée de Sion :

— Avec la permission du maître de la maison, nous louerons celui qui vient de nous rassasier.

Les deux autres répétèrent d'un ton ferme le : « Loué soit celui qui vient de nous rassasier. » Là-dessus Kobi se mit à réciter à haute voix, la longue prière de table, avec une aisance et une volubilité telle, qu'il n'en sauta pas une seule syllabe.

Il n'est pas de grand-rabbin qui aurait pu mieux se tirer d'affaire, ni réciter avec plus de force et d'onction cette interminable prière.

A la fin, Kobi éleva encore une fois son verre, en bénit le contenu, y porta ses lèvres et s'inclina de nouveau vers le Randar pour le remercier, selon l'usage, de l'honneur qu'il venait de lui faire.

Quand ensuite Kobi vint à regarder Mirl, il vit son joli visage rayonner de satisfaction. Il conclut de là qu'il devait avoir « bien dit la prière. »

Mirl enleva ce qui était resté sur la table. Le Randar se carrait dans son fauteuil, en réprimant avec beaucoup de peine quelques bâillements. Tout à coup, il se prit à dire : « Comment allons-nous passer la soirée jusqu'à l'heure du repos? Sais-tu jouer au *Franzefus*, mon garçon? bien sûr, car tu sais tout, toi.

Kobi réfléchit un instant, pour savoir s'il devait répondre affirmativement à cette question insidieuse. Puis, tout à coup : « Du moment que l'on a besoin de moi, je ne m'y refuse pas.

— Bien, mon garçon, dit le Randar en se redressant, nous allons voir ce que tu sais.

Mirl apporta un jeu de cartes et de la craie. Le Randar prit les cartes, les mêla d'une main exercée et se mit à *donner*. Par un singulier hasard, le jeu de Kobi était détestable.

Avant de commencer à jouer, le Randar mit sa main dans sa poche et en tira une pièce d'argent de la valeur de vingt kreutzers qu'il plaça à côté de lui sur la table. De son côté, Kobi mit la main à sa poche, mais il n'en tira qu'un kreutzer en cuivre, qu'il laissa de même tomber sur la table, à une distance convenable.

— Qu'est-ce que c'est que cela? cria le Randar avec toute la violence de sa rude nature. Me prends-tu pour un mendiant? et crois-tu que je fasse ta partie avec un kreutzer pour enjeu? C'est avec Josel Süz que tu joues, mon garçon, sais-tu cela?

— Et moi, dit Kobi avec fermeté, je ne joue pas aussi gros jeu. Vous, Rebb Josel, vous êtes libre de le faire, moi, je ne le ferai pas.

— Mais je ne veux pas jouer pour un mauvais kreutzer, s'écria le Randar tout colère.

— Est-ce qu'on vous y force donc? répondit Kobi en riant.

Le Randar grommela quelque chose entre ses dents que Kobi ne comprit pas; puis il reprit ses cartes et d'un ton tranquille : « Commence, mon garçon; pour te faire plaisir, je veux bien estimer ton kreutzer à l'égal de mes vingt kreutzers. A toi à jouer! »

Kobi, pour l'avoir appris dans la maison paternelle, connaissait à merveille ce jeu que l'on affectionne particulièrement dans les rues des Ghettos; il aurait pu montrer qu'il y était passé maître. Ajoutez à cela que son jeu était mauvais; il lui eût donc été facile de faire briller son talent, voire même son esprit. Mais, s'il venait à gagner, ne serait-ce pas offenser son hôte? La politesse ne lui imposait-elle pas l'obligation de laisser gagner le Randar? Mais qui lui répondait que les yeux perçants du Randar ne s'en apercevraient pas, et qu'il ne serait pas taxé d'hypocrisie et de lâche complaisance? Néanmoins, Kobi s'arrêta au dernier parti. Il voulait laisser gagner le Randar. Il avait fait, avant de conclure, le raisonnement que voici : Quand deux personnes jouent ensemble, chacune des deux aime à gagner; et chacune éprouve du plaisir, quand bien même elle ne gagnerait qu'un méchant kreutzer. Pourquoi le Randar serait-il fait autrement que tout le monde?

Kobi recourut à une ruse de guerre. Malgré son mauvais jeu, il fit voir, dès le début, qu'il était un maître. Bientôt après, il se laissa aller à la dérive, commit des fautes graves et s'attira une défaite qu'il aurait pu éviter. En mêlant les cartes, il vint par hasard à regarder du côté de Mirl. Il aperçut sur son visage comme un trait de soucieuse mélancolie. En même temps, il crut avoir remarqué qu'elle lui avait fait un signe presque imperceptible dont personne n'avait pu se douter et que lui seul avait compris. Qu'est-ce que cela signifiait? Au nom du ciel! Avait-il commis quelque faute, et l'en prévenait-elle? Il la regarda plus attentivement. La mélancolie n'avait pas encore disparu, et elle lui faisait encore signe. A présent, il savait à quoi s'en tenir.

Au deuxième tour, le sort lui donna des cartes plus favorables. D'après toutes les apparences, il aurait pu gagner sans se donner le moin-

dre mal. Malgré cela il résolut de persister dans sa ruse de guerre, c'est-à-dire à se battre lui-même. Il ne fallait pas que le Randar pût croire que le cœur de Kobi était tout entier attaché à quelques pièces de vingt kreutzers. Cette fois, il commit des fautes plus graves encore. Le Randar qui, lui aussi, s'entendait au *Franzefus*, sut profiter adroitement de chaque faute de Kobi. Kobi jeta de nouveau ses yeux du côté de Mirl; il y vit encore le même trait de soucieuse mélancolie; il crut même remarquer qu'elle le regardait avec un air de pitié. Elle ne faisait plus aucun signe. L'esprit troublé, la tête prise de vertige et les yeux nageant dans les ténèbres, Kobi commença la troisième partie.

Il jouait de nouveau très-mal; soudain il regarda du côté de Mirl; il vit maintenant qu'elle avait des larmes dans les yeux. Presque aussitôt il sentit qu'on lui touchait légèrement, trop légèrement peut-être, son pied droit sous la table. Il regarda de nouveau du côté de la jeune fille: son joli visage se couvrit aussitôt d'une extrême rougeur; et, quelques instants après, cette rougeur fit de nouveau place à la même mélancolie. Une sueur froide inondait le front de Kobi; son sang se figeait dans ses veines. Qu'avait-elle donc? Et de quoi voulait-elle le prévenir? Car elle voulait le prévenir de quelque chose, il sentait cela au fond de son âme. Serait-ce qu'il ne devait pas laisser gagner le Randar! Était-ce donc là un si grand crime aux yeux de Mirl? Pour la première fois de sa vie, il se trouvait en proie à la perplexité; un sentiment de désespoir qui allait toujours croissant, vint à s'emparer de son âme. Il était comme entouré de ténèbres au milieu desquelles la beauté de Mirl brillait seule comme quelque astre resplendissant. Pendant ce temps, néanmoins, et sans le vouloir, il avait joué quelques coups de maître; et ce ne fut pas pourtant sans surprise qu'il s'aperçut que le jeu lui était redevenu tout à fait favorable.

Quand il vint encore à jeter les yeux du côté de Mirl, il vit que la mélancolie avait disparu de son visage, et qu'un charmant et gracieux sourire était pour ainsi dire épanoui sur toute sa personne. C'est donc là ce quelle voulait lui dire? pensa Kobi, dont le cœur délivré d'un grand poids, battait de joie. Eh bien! elle sera désormais contente de lui, et le Randar devra voir bientôt qu'il avait trouvé son maître en Kobi; et Kobi se sentit animé de forces nouvelles.

Les parties suivantes révélèrent le nouveau plan de campagne de Kobi et en firent apprécier tous les avantages et toute l'importance. Le Randar avait beau avoir les jeux les plus favorables, il ne pouvait venir à bout de son adversaire. Les pièces de vingt kreutzers s'entassèrent les unes sur les autres, du côté de Kobi, comme autant de trophées

enlevés sur un sanglant champ de bataille; mais Kobi se garda bien de trahir par l'expression joyeuse de son visage, les secrets mouvements de son cœur. Le visage de Mirl était son étoile conductrice; et ce visage rayonnait toujours encore d'un gracieux sourire, et s'embellissait à chaque nouvelle victoire; et si d'aventure Kobi, au milieu de cette inquiète confusion, avait commis quelque nouvelle faute, il eût été, à coup sûr, bien excusable.

Après la septième partie, le Randar jeta là les cartes avec un mouvement passablement violent; puis il ajouta, tout en bâillant à se démantibuler la mâchoire : « Assez joué comme cela! puisque aussi bien tu m'as ruiné, mon garçon. Allons nous coucher!

Kobi ramassa l'argent qu'il venait de gagner et se leva. Il avait bien vu que le Randar le regardait faire. Il n'eût garde de mettre cet argent dans sa poche. Le tenant, au contraire, dans le creux de sa main, il s'avança tout droit vers la porte qui donnait sur la salle d'auberge.

— Où vas-tu ainsi? lui dit le Randar, en le rappelant. Kobi ne répondit pas; puis ouvrant la porte, il se mit à crier en s'adressant à ceux qui se trouvaient dans la salle : « Y a-t-il encore quelqu'un de levé parmi vous autres mendiants? Que celui-là vienne me parler! »

On vit s'avancer bientôt du fond de cette pièce obscure où ils avaient établi leur gîte, de sombres physionomies, que leur costume, rien moins que poétique, rendait véritablement effrayantes. Elles se rangèrent sur le seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il, pour votre service, cher monsieur? demanda l'une d'elles, d'une voix à moitié endormie.

— Tenez! dit Kobi, en remettant à l'une d'elles l'argent qu'il tenait dans la main; partagez-vous cela, mais tranquillement et honnêtement. Vous m'entendez?

Il fallait entendre alors les cris et les hurlements de ceux qu'on venait de gratifier si richement. On aurait dit des loups affamés qui seraient tombés au fort de l'hiver, sur quelque proie qu'ils auraient ensuite dévorée en commun.

En se retournant, Kobi se trouva face à face avec le Randar dont le visage était redevenu terrible et menaçant. Kobi pâlit de frayeur.

— Qu'as-tu fait de mon argent? lui dit-il d'une voix redevenue effrayante.

Kobi regarda encore Mirl qui se trouvait placée à côté de son père. Chose singulière! Le même sourire rayonnant s'épanouissait toujours encore sur son visage.

— Je l'ai donné à ces pauvres gens, Rebb Josel, qui en ont bien plus besoin que vous et moi, répondit Kobi d'un ton calme, mais résolu.

— Sais-tu bien que tu leur as donné cinq pièces de vingt kreutzers en argent? continua le Randar. Est-il permis à un homme qui est dans les affaires, de faire ainsi le prodigue? Es-tu donc dans une position de fortune suffisante pour donner tant aux pauvres?

— Je ne fais jamais d'autre usage de l'argent gagné au jeu, dit Kobi, en regardant fixement le Randar; jamais je ne le garde; j'aurais peur, sans cela, qu'il ne me brûlât les poches.

— Est-ce là encore une de tes maximes? dit le Randar d'un ton bref.

— Sans doute, Rebb Josel, et j'y resterai toujours fidèle.

Le Randar, à ce qu'il parut, ne trouva pas trop de quoi répliquer à cet argument. Il se tourna soudain vers sa fille. « — Mirl! dit-il, indique-lui sa chambre. Demain nous causerons de son affaire. Bonsoir! »

Et il se retira.

— Bonsoir, monsieur le Randar! lui dit Kobi, pour qu'il pût l'entendre encore.

Mirl montra à Kobi une chambre où se trouvait un lit tout préparé. Quand elle le quitta, il se sentit encore une fois comme inondé par les rayons de son doux sourire. Ce sourire lui paraissait de bon augure et comme un doux souvenir pour les rêves de cette nuit qui allait être pour ainsi dire, comme le pont destiné à joindre aujourd'hui à demain.

Kobi se promena pendant quelque temps encore en long et en large dans la vaste pièce qui lui était destinée. Il réfléchissait sur toute cette journée. Devait-il en être satisfait? Le doute et l'espérance se partageaient également son cœur, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui semblait l'emporter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était point tranquille.

V

Le lendemain, Kobi se réveilla fatigué et brisé à la suite d'un sommeil plein d'agitation; il n'avait pas reposé. Le doute et le découragement étaient venus l'assaillir comme l'auraient fait deux ennemis; et ils avaient causé de terribles ravages dans son âme. Maintenant qu'il approchait du moment décisif, il se sentait faible et accablé.

Passer encore une journée comme celle d'hier, il n'en aurait plus la force. Comment tout cela finirait-t-il?

Là-dessus, il prit ses *tefillines* et commença à dire la prière du matin. D'abord, il priait machinalement; pendant que les saintes paroles de Sion tombaient de sa bouche, ses pensées étaient ailleurs. Mais tout à coup, il se sentit comme envahi par la plus édifiante piété; il priait sincèrement. La langue sacrée du Dieu d'Israël retentissait maintenant dans tout son être, et les saintes paroles jaillissaient de plus en plus sonores de son âme. Son âme lui disait qu'il avait à prier Dieu pour quelque chose de saint et de grand, je veux dire pour Mirl.

Il venait de terminer, et il allait tout juste serrer ses téfillines, quand entra le Randar.

— As-tu bien dormi, mon garçon ? dit-il avec rudesse.

— Comme on dort pour la première fois dans un lit étranger, répondit Kobi qui ne voulait point mentir.

Une sorte de rire ironique vint à passer sur les traits accentués du Randar.

— Tu dormiras bien mieux cette nuit, dit le Randar sur un ton qui laissa ignorer à Kobi si ces paroles renfermaient une raillerie ou une espérance.

Aussitôt après, Mirl servit le déjeuner; et Kobi, comme tous les amoureux, la trouva bien plus jolie encore aujourd'hui qu'hier.

Kobi épia son visage pour y chercher un sourire ou un mouvement quelconque qui pût l'encourager. Mais il lui sembla qu'elle était plutôt triste qu'autre chose. Elle ne se hasarda même pas à le regarder.

Le déjeuner pris, Mirl s'éloigna et les deux hommes restèrent ensemble.

— Eh bien ! mon garçon? dit le Randar après quelques minutes de silence, tout en dépliant, selon son habitude, son mouchoir bleu, comme il aurait fait de quelque immense drapeau; et il le jeta sur son épaule gauche. Veux-tu que nous parlions maintenant de notre affaire?

Ce début fit perler le front de Kobi. Une sorte de convulsion lui serrait la gorge; et il porta une main convulsive aussi sur le dos de sa chaise, comme s'il eût craint que quelque terrible catastrophe ne vînt à l'en précipiter pour l'anéantir à tout jamais.

— Notre affaire, monsieur le Randar ? bégaya Kobi. Puis il ajouta d'un ton désespéré : Mais je n'ai pas d'affaire à vous proposer.

— Tu n'as pas d'affaire à me proposer? s'écria le Randar avec une violence extraordinaire, et le drapeau bleu étendu sur ses épaules se

déploya d'une façon gigantesque, comme en signe d'une bataille future : tu t'es donc moqué de moi, mon garçon?

— J'avais bien eu une affaire, bégaya encore Kobi, mais...

Là-dessus le Randar poussa un éclat de rire si violent et si terrible, qu'il retentit jusqu'au plafond de la salle. Kobi effrayé, leva les yeux sur lui.

— Crois-tu, mon cher garçon, que j'ignore quelle affaire t'a amené chez moi! Penses-tu que Josel Süze soit un enfant dont on puisse se jouer comme on veut. Tu es venu ici pour ma fille.

— Puisque vous le savez, monsieur le Randar, dit Kobi d'une voix lamentable, au moins ne vous moquez pas de moi. Je vais quitter à l'instant même votre maison.

— Veux-tu bien te taire! commanda le Randar en riant toujours aux éclats; crois-tu donc que je te laisserai partir avant d'avoir terminé mon affaire avec toi?

— Dieu du ciel! s'écria Kobi, au comble du bonheur, et en se redressant, quoi, Rebb Josel, vous y consentiriez?

Il lui fut impossible d'achever, bien qu'il eût encore beaucoup de choses à dire. Tout son sang s'était porté à sa tête.

— Écoute-moi, mon garçon, dit le Randar redevenu sérieux. Déjà hier soir, en te voyant descendre de voiture, j'étais convaincu que tu étais venu ici à l'intention de ma Mirl. Je suis allé au-devant de toi comme l'aurait fait un ours, et je t'ai fait un accueil que ne t'aurait pas fait un loup. Mais tu n'as pas eu peur, et c'est précisément là ce qui m'a plu en toi. Voyons, réponds; ne t'ai-je pas fait l'effet d'un ours ou de quelque autre bête sauvage?

— Je ne dirai pas précisément que vous ayez été très-poli, monsieur le Randar, dit Kobi, avec un rire embarrassé.

— Moi, je me suis dit tout de suite : si ce garçon-là était ainsi en toutes choses, je n'aurais pas besoin de me tourmenter pour ma Mirl. Innombrables sont ceux qui sont venus à la ferme pour mon enfant, mon ange de Mirl. Quelques-uns d'entre eux étaient de gentils jeunes gens; ils étaient vêtus comme des princes, et faisaient des embarras à n'en plus finir. Mais lorsque je me mettais à les regarder de près, et à examiner comme qui dirait leur âme, je n'y ai plus trouvé que crasse et mauvaises herbes. Ce n'est pas à ces gaillards-là que j'aurais permis d'emmener ma Mirl hors de chez moi! J'aurais mille fois préféré descendre dans la tombe et m'y coucher à côté de ma brave femme. L'un d'eux avait semblé ne pas seulement se rappeler qu'il était dans une maison

juive, ni se douter qu'il y eût une *mezousa* de par le monde; un autre se trouvait incapable de dire la prière après le repas; un troisième m'avait gagné mon argent comme un vrai joueur de profession; un quatrième ne fut pas en état de distinguer un sac de laine d'avec une peau de lièvre; un cinquième enfin se trouvait en savoir trop long; il prétendait me donner des conseils sur la manière dont je devais m'y prendre dans telle ou telle de mes affaires; comme si j'eusse été un enfant qui vient de naître, et lui un vieillard de soixante-dix-huit ans! Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans tous les détails de ce genre. Aussi me rendaient-ils quelquefois furieux; et alors, je ne me gênais guère, et je leur disais des vérités dont beaucoup d'entre eux se souviendront toute leur vie durant. Mais toi, il faut que je te le dise en face, tu m'avais plu du premier coup; seulement j'avais peur de te voir échouer; et je ne te dis que ceci: si toi aussi, mon garçon, tu eusses manqué ton affaire, j'aurais laissé mon enfant devenir une vieille fille.

Le Randar se tut. Kobi se permit à peine de respirer.

— Mais je me suis bientôt aperçu, continua le Randar, avec une émotion qu'il s'efforçait de maîtriser, que tu étais l'homme tel qu'il me le fallait pour ma fille. Tu es un bon commerçant qui connais son monde et dont les yeux sont ouverts sur bien des choses; ce qui, à mon sens, vaut plus que la fortune; à toutes les questions que je t'ai adressées, tu avais une réponse toute prête. Ceux dont je te parlais plus haut, étaient également de bons commerçants, mais ils péchaient tantôt par un côté, tantôt par un autre; quant à toi, tu n'es ni un joueur de profession, ni un hypocrite; tu aurais pu me laisser gagner, et pourtant tu ne l'as pas fait; mais deux choses m'ont tout particulièrement séduit chez toi: tu es d'une nature posée, et un bon Juif. Je sais bien qu'il y a des gens qui n'aiment pas cela; ils ferment les yeux sur bien des choses pourvu qu'on ne soit pas de sa religion; je ne suis pas de ce bord-là, moi! Ma fille a besoin de trouver dans son mari un cœur israélite et une nature pieuse, et tu possèdes les deux à la fois. Non, vois-tu, ta manière de dire la prière après le repas et de mettre les *tefillines*, ne me sort pas de la tête! Je ne te ferai plus qu'une question: Veux-tu de ma Mirl pour femme, oui ou non?

— O monsieur le Randar! monsieur le Randar! s'écria Kobi avec passion; vous pouvez me le demander? Mais avec tout cela, vous ne savez pas encore qui je suis moi-même?

— Te l'ai-je donc demandé? dit le Randar d'un air sérieux, ou ai-je

besoin de le savoir? Crois-tu par hasard que je ne te connais pas? quand bien même tu serais le fils d'un balayeur de synagogue, je ne retirerais pas ma parole. Si malgré cela, tu tiens à le dire absolument, je n'ai rien à y objecter; mais tu le diras à ma fille.

Pendant cet entretien, la porte de la salle s'était légèrement entr'ouverte. Mirl parut sur le seuil, le visage baigné de larmes, mais, à travers ces larmes, on voyait de nouveau briller ce sourire victorieux qui la veille avait été l'étoile conductrice de Kobi.

— Quel est ton avis, à toi, ma chère enfant? dit le Randar avec tendresse; ne m'as-tu pas dit que tu voulais celui-là, ou bien aucun; ne l'as-tu pas dit?

Ne faisons que passer, et sur la pointe des pieds, devant le Destin, qui, dans la ferme du Randar, a conduit au-devant l'une de l'autre, deux âmes qui, sans cela, ne se seraient jamais rencontrées. Il est certains moments dans la vie qui demandent à être goûtés en silence; si on en parlait trop, on risquerait bien d'éveiller l'esprit malin, et un mauvais sort serait bien vite jeté.

Kobi savait cela aussi bien que nous. Il ne parla pas de son bonheur; il se borna à le goûter pendant les quelques heures qu'il avait encore à rester à la ferme du Randar.

Passons donc.

***

Une voiture roule dans la rue bien avant dans la nuit. Elle s'arrête devant la maison aux trois noyers. On voit encore de la lumière dans la salle d'habitation. Le père et la mère attendent le retour de leur fils. La mère est en proie à toutes les angoisses d'une âme agitée. Kobi fait son entrée. Un cri de joie retentit dans la chambre.

— Es-tu sain et sauf, mon enfant? demanda Perl, en examinant son fils de haut en bas, après les premiers embrassements. *Ne t'a-t-il pas fait de mal?*

— Je suis tout à fait sain et sauf, chère mère, répondit Kobi en souriant; on n'a pas touché à un cheveu de ma tête!

— Et notre affaire? questionna Rebb Wolf.

— Elle a parfaitement réussi, cher père, répliqua Kobi.

— Je l'avais bien présumé, du moment que je t'en avais chargé, dit Rebb Wolf dans son orgueil de père.

Kobi, au moment où personne ne s'y attendait, se dirigea vers un bahut où se trouvaient rangées, dans un ordre presque militaire, de superbes assiettes et tasses de porcelaine. Elles dataient du temps de la grand'mère de Perl, qui était morte à cent dix ans, comme on se le rappelle. Kobi prit la plus belle tasse entre toutes; elle était bordée d'un filet d'or. Puis, de toutes les forces de son bras, il la jeta sur le plancher. Elle se brisa en mille petits morceaux.

Perl poussa un cri de terreur.

— Dieu du ciel! s'écria-t-elle; Kobi, que fais-tu là? Ma plus belle tasse...

Kobi la regarda dans sa frayeur en souriant, et, après quelques instants de silence, il ajouta :

— Ma chère mère, ne m'as-tu pas toujours dit quand j'étais encore enfant, que tu conservais cette tasse à mon intention? Eh bien, hésiterais-tu à la sacrifier à ton fils, du moment qu'il te ramène une bru [1]?

Les parents de Kobi le regardèrent sans pouvoir proférer une parole.

— Au nom du ciel! je ne pense pas que tu sois...

— Si, ma chère mère, je suis fiancé, si toutefois vous voulez bien y consentir tous les deux.

— Mais avec qui donc? demandèrent Perl et Wolf à la fois.

— Avec la fille du Randar.

— Et le fils du président?

— Celui-là?... mais je n'ai jamais songé à lui.

Ce ne fut que plus tard que Kobi raconta à ses parents l'histoire de sa conquête, mais en s'en tenant aux généralités seulement. Il garda le silence sur le point le plus important, s'en souvenant sans cesse dans son for intérieur et avec reconnaissance, à savoir que, quelque fin et quelque dissimulé que l'on soit, on ne saurait pourtant jamais réussir sans avoir pour auxiliaires la flamme de l'amour et la volonté divine.

[1] La tasse brisée à la cérémonie des fiançailles juives, comme la bouteille pleine de vin que l'on casse le jour du mariage, après la bénédiction nuptiale, est une sorte de *memento mori* en action : il n'y a pas de joie sans deuil. C'est aussi comme une avance faite au sort, pour conjurer ainsi toute influence mauvaise; c'est, si l'on veut encore, et en petit, l'acte de l'esclave romain insultant le triomphateur, afin de détourner de lui les rigueurs d'un destin jaloux; c'est, en un mot, faire la part du mal. (*Note du traducteur.*)

On pense bien que l'alliance de Kobi avec la fille du Randar fit une immense sensation. On en parla comme du plus grand événement qui se fût jamais présenté. Mais, chose singulière ! personne ne s'en étonna. On s'était bien attendu à quelque coup de ce genre de la part du Mine.

Le président ne se trouva pas précisément intéressé à raconter aux gens, comme quoi il avait lui-même servi d'instrument à l'élévation de Kobi. La chose néanmoins fut sue de tout le monde ; d'abord on en chuchota, et, à la fin, la grande trompette de la Renommée publia cette histoire dans la Bohême entière, et elle vint retentir à toutes les oreilles.

Le Randar ne s'est pas trompé dans son choix.

La bénédiction du Ciel repose visiblement sur la maison du Mine.

Traduit de l'allemand de Léopold Kompert, par
Auguste Widal.

FIN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les études historiques sont, sans contredit, des travaux de notre temps, la partie la plus originale et la plus féconde. Si la littérature, à cette heure, semble épuisée de séve; si la science applique ses découvertes anciennes plutôt qu'elle n'en fait de nouvelles; si la philosophie a cessé de produire ou de renouveler des systèmes, en revanche l'histoire de la littérature, l'histoire des sciences, celle de la philosophie continuent de fleurir et de faire des progrès. L'étude approfondie des systèmes de philosophie anciens et modernes reste le plus grand service qu'ait rendu à la philosophie notre école française contemporaine. Depuis trente ans, grâce à l'impulsion donnée par M. Cousin, à qui surtout revient l'honneur de ce mouvement, de nombreux travaux d'histoire et de monographie ont éclairé pour nous d'une lumière précieuse, et par son côté le plus intéressant, le développement de l'esprit humain depuis l'antiquité. Si nous n'en savons guère plus long, aujourd'hui, sur le commencement des choses, sur la vraie nature de l'homme et sur sa destinée que n'en ont su les premiers philosophes, du moins n'ignorons-nous rien de ce qui a été pensé sur ces matières obscures par ceux qu'elles ont préoccupés, et peut-être y a-t-il pour nous quelque enseignement à tirer des méditations dont elles ont été l'objet durant le cours des siècles.

Lorsque M. Cousin, en 1829, faisait ses premières leçons d'histoire philosophique, il n'y avait encore sur ce vaste sujet que les ouvrages de Brucker, de Tiedemann et de Tennemann[1]. Aujourd'hui, outre les travaux de M. Cousin lui-même, dont je parlerai tout à l'heure, nous possédons sur toutes les époques et les cultures diverses de la philosophie ancienne et moderne, indienne, grecque, arabe, juive, scolastique, etc., un nombre déjà considérable d'histoires, d'essais, de dissertations dont les auteurs ont fait tout au moins preuve d'érudition. Je ne veux parler ici que des ouvrages publiés en France. Tout le monde a entendu parler des savantes études de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur la philosophie indienne, ainsi que de ses commentaires sur Aristote, dont il a entrepris de nous donner une traduction entière. Le *Manuel de Philosophie ancienne*, de M. Charles Renouvier, est à la fois un livre d'histoire et un traité de philosophie. On connaît

[1] Le grand ouvrage de Ritter sur l'histoire de la philosophie ancienne n'était pas encore publié.

l'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, de M. Ravaisson; les *Études sur le Timée de Platon*, de M. Th. H. Martin; les Histoires de l'école d'Alexandrie dues à MM. Vacherot et Jules Simon. Les idées de Speusippe sur les principes des choses ont été l'objet d'une dissertation latine de M. Ravaisson, le savant commentateur d'Aristote; M. Lafaist s'est occupé de la théorie atomistique et de Démocrite; M. Riaux a étudié Parménide; M. Chappuis, Antisthène; M. Saisset, Ænésidème, etc. Sur la philosophie arabe et juive, nous avons les *Mélanges* de M. Munck, la *Kabbale* de M. Franck, et le beau travail de M. Renan sur *Averroès et l'Averroïsme*. La philosophie scholastique a été particulièrement approfondie avec un zèle tout patriotique par MM. Hauréau (*De la philosophie scholastique*), Bouchitté (*Du rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle*), Rousselot (*Études sur la philosophie du moyen âge*). M. de Rémusat lui a consacré ses intéressantes biographies d'Abélard et de saint Anselme de Cantorbéry; M. Chasles, celle de Roger Bacon, tandis que M. Jourdain a pris pour sujet d'étude : *La philosophie de saint Thomas d'Aquin*. Pour la philosophie de la Renaissance, il faut citer l'enthousiaste écrit de M. Bartholmès sur Jordano Bruno, et celui de M. Waddington sur Ramus. Enfin, quand nous arrivons à l'époque moderne, nous trouvons les livres de MM. de Vauzelles (*Histoire de la vie et des ouvrages de François Bacon*), et de Rémusat (*Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie, etc.*), sur le grand réformateur anglais de la philosophie. MM. Barchou de Penhoën (*Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel*), et M. Willm, dont le livre sur le même sujet est justement estimé, nous ont initiés aux mystères du génie philosophique de l'Allemagne.

A tous ces travaux, il faut ajouter ceux de M. Cousin lui-même, à commencer par son *Introduction à l'histoire de la philosophie*, laquelle a été suivie par les *Fragments de philosophie ancienne*, par les *Fragments de philosophie scolastique*, par les *Fragments de philosophie moderne*, par des études sur Locke, sur Kant, sur la philosophie du XVIIIe siècle, sur la philosophie écossaise et, enfin, par une *Histoire générale de la philosophie* [1], tirée par M. Cousin de ses anciens cours, et dont la publication récente semble destinée à résumer, dans un tableau peint à grands traits, tout le mouvement d'idées par lequel, de siècle en siècle, de système en système, l'esprit humain serait enfin arrivé, suivant les vues particulières de l'auteur, à constituer la vraie philosophie. Il n'y aura qu'une voix, nous en sommes persuadé, sur l'intérêt de ce livre. La manière dont l'auteur a traité son vaste sujet, son style précis, ferme, éloquent, n'étaient pas faits pour amoindrir cet intérêt qui s'attache assez naturellement à l'histoire des idées de l'humanité sur les sujets de ses plus légitimes et de ses plus nobles curiosités. Les détails biographiques qui, dans ces sortes de livres, sont mêlés aux dissertations, offraient un élément de variété dont l'auteur a tiré parti avec son habileté ordinaire. Mais, laissons de côté la forme, dans laquelle on sait assez que M. Cousin est passé maître, et venons au fond de l'œuvre qui est, comme on devait s'y attendre, la glorification de ce qu'on a nommé l'éclectisme de l'auteur.

[1] Un vol. in-8, Didier.

M. Cousin partage la philosophie entre quatre grands systèmes, qui se disputent l'esprit humain en quête de solutions pour les problèmes dont il est contraint irrésistiblement de s'occuper sans cesse. Ces quatre systèmes élémentaires, le sensualisme ou empirisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, M. Cousin les retrouve tous plus ou moins en lutte à toutes les grandes époques philosophiques; ils lui paraissent naître successivement l'un de l'autre par une génération nécessaire dans laquelle il voit une loi de l'esprit humain, et il fait de cette loi la base de sa science historique de la philosophie. Cette classification, qui a pour avantage d'introduire une certaine clarté dans l'histoire de la philosophie, en groupant et en enchaînant les doctrines, n'est pas irréprochable, comme on peut aisément s'en apercevoir. Outre qu'elle conduit, dans le détail, à des interprétations forcées, elle semble n'être pas elle-même exempte d'arbitraire. On peut contester que le scepticisme qui, suivant M. Cousin, est un fruit naturel du sensualisme et sert ordinairement de transition entre les systèmes dogmatiques et le mysticisme, puisse être appelé un système de philosophie, tandis qu'il est la négation de toute philosophie. Il en est de même du mysticisme, produit, ou plutôt, corruption de l'idéalisme dans la théorie de M. Cousin. Donnera-t-on le nom de philosophie au désespoir de la raison? Le scepticisme n'est pas plus un système de philosophie que la critique dramatique n'est une tragédie ou une comédie; et, quant au mysticisme, il appartient autant et plus à l'histoire des religions qu'à celle des philosophies. Au fond, il n'y a que deux grandes tendances en philosophie : l'une qui prend son point de départ dans les phénomènes extérieurs et dans leur observation par les sens; l'autre, qui le cherche dans l'âme même et dans certaines idées qui lui semblent appartenir en propre à l'esprit humain; l'une qui va du monde à l'homme, l'autre de l'homme au monde. Chacune de ces tendances, prise à part, a ses dangers et ses excès; mais chacune a aussi son utilité, et nous les voyons dominer tour à tour, suivant que l'esprit humain a besoin de procéder dans ses recherches par l'observation scientifique ou par la spéculation rationnelle, de ralentir ou de hâter sa marche, de se servir de ses pieds ou de ses ailes. Toutefois, il faut reconnaître qu'on ne peut pas refuser une place au scepticisme, non plus qu'au mysticisme, dans une histoire raisonnée de la philosophie; et, pour ce qui est de l'ordre de succession établi par M. Cousin entre ses quatre grands systèmes, cet ordre a pour lui la logique et, jusqu'à un certain point, l'expérience; mais, de ce que les choses se sont ainsi passées, assez rationnellement, j'en conviens, jusqu'à présent, ce n'est pas une raison suffisante, à notre avis, pour affirmer qu'il en doive être ainsi toujours, et pour transformer en loi éternelle ce qui n'est peut-être que le résultat de l'imperfection de nos connaissances ou du vice de nos méthodes.

Quoi donc! L'esprit humain serait-il condamné à faire et à refaire à jamais ce chemin dont M. Cousin vient de nous décrire, avec une sincérité vraiment peu encourageante, les fatales sinuosités qui ne cessent de ramener ce voyageur des âges sur ses propres traces? Ce serait là un supplice aussi cruel que celui d'Ixion ou de Sisyphe, l'un tournant sur sa roue et l'autre roulant son rocher. Telle n'est pas sans doute la pensée de M. Cousin, bien qu'il y ait quelque obscurité et

peut-être bien même quelque contradiction dans les phrases où il l'exprime. En somme et malgré les incertitudes du langage, d'ailleurs si habile et si brillant, de l'éminent écrivain, deux choses me paraissent arrêtées dans son esprit. C'est, premièrement, qu'il existe en philosophie un nombre de vérités morales d'une certitude aussi grande, bien que d'un autre genre, que celle des faits physiques qui sont l'objet de la science; secondement, que toute la philosophie du passé aboutit à l'éclectisme.

L'éclectisme, voilà, suivant M. Cousin et son école, la vraie philosophie, celle qui doit hériter de toutes les autres, dont Leibnitz a eu la vision, lorsqu'il tentait de concilier l'idéalisme avec le sensualisme, Descartes avec Bacon, et que M. Cousin est venu révéler à son heure pour l'instruction et le bonheur de l'humanité! Mais qu'est-ce, en dernière analyse, que cet éclectisme dont on a fait tant de bruit et qui néanmoins, en dépit de ses prétentions, si hautement affichées, n'a jamais pu parvenir à une véritable autorité? M. Cousin va nous le dire lui-même tout à l'heure. D'après la logique, vous croyez sans doute qu'il s'agit d'un système destiné à recueillir et à relier entre elles ces vérités philosophiques qui sont la conquête et l'héritage à tout jamais de la raison humaine. Tout au moins ce doit être une méthode sûre, infaillible, pour discerner l'erreur de la vérité dans les anciens systèmes, tous *moitié vrais*, *moitié faux*, suivant M. Cousin. Dans le premier cas, l'éclectisme serait une science; dans le second, il serait la voie pour arriver à cette science. Eh bien, il n'est ni l'un ni l'autre; écoutez plutôt son prophète : « L'art qui recherche et discerne le vrai dans les différents systèmes, qui, sans dissimuler ses préférences pour quelques-uns, au lieu de se complaire à condamner et à proscrire les autres pour leurs inévitables erreurs, s'applique plutôt à les redresser, à les justifier et à leur faire aussi une place légitime dans la grande cité de la philosophie, *cet art élevé et délicat s'appelle l'éclectisme.* »

Ainsi, d'après M. Cousin, la vraie philosophie n'est ni une science ni une méthode; c'est un *art* comme la poésie et la musique (M. Cousin l'appelle un peu plus loin une muse). Pour cette fois, l'éclectisme a livré son secret, il s'est caractérisé lui-même. On ne s'étonne pas plus maintenant de la beauté de la forme que de la faiblesse du fond chez les écrivains qui le représentent. En même temps, on ne s'étonne pas de les voir ériger le scepticisme en système élémentaire et le ranger parmi les éléments nécessaires d'une vraie philosophie; on n'est pas davantage surpris d'y voir figurer le mysticisme; car si mysticisme et scepticisme sont, chacun à sa manière, la négation de la philosophie considérée comme le dépôt des vérités métaphysiques fondées sur la raison, ils n'en ont pas moins leur utilité signalée par M. Cousin. Le scepticisme sert à nous préserver d'un dogmatisme trop absolu, double danger du sensualisme et de l'idéalisme; le mysticisme entretient en nous l'enthousiasme que la recherche austère de la vérité ne suffit pas apparemment à faire naître chez messieurs les philosophes de l'éclectisme. Affaire de mesure, de proportion que tout cela, partant affaire d'art! Ah! M. Cousin, nous nous en doutions depuis longtemps, mais nous ne nous attendions pas à vous voir le confesser vous-même : vous êtes un grand artiste,

sur ce point nous sommes parfaitement d'accord avec vous; mais vous n'êtes pas, vous ne fûtes jamais un philosophe, ou il n'y a point de philosophie!

Avais-je tort, en commençant, de dire que le plus grand service rendu à la philosophie par notre école éclectique était dans ses travaux historiques? L'histoire, voilà, en effet, le sérieux labeur, le glorieux refuge de l'éclectisme. Aussi, M. Cousin, qui fait de la philosophie elle-même un art, fait-il de l'histoire de la philosophie une science. « C'est, dit-il, parce que la philosophie a ses lois et sa marche assurée, que l'histoire de la philosophie est une science vraie, à la fois spéculative et expérimentale, qui a sa place légitime aux premiers rangs de la science historique, si chère à notre temps. » On a vu en quoi consiste cette science; c'est à réduire la philosophie à quatre systèmes et à faire de la succession et de la génération de ces systèmes une loi de l'esprit humain. Mais quand cette loi, proclamée par M. Cousin, serait reconnue véritable, la philosophie ne sortirait pas pour cela du cercle fatal où elle tourne sans avancer; elle s'y verrait au contraire plus strictement renfermée et sans espoir d'en sortir. En résumé, l'éclectisme est une école de critique qui a produit d'ingénieux et habiles écrivains et qui a ouvert à d'autres, étrangers à ses principes, la voie des études historiques sur la philosophie. Ainsi appliquée à l'histoire, cette critique, bien que parfois systématique à contre-temps, a eu d'assez beaux résultats; mais elle n'a pas fait faire à la philosophie, qu'elle laisse où elle l'a trouvée, un seul pas en avant, et l'esprit humain ne lui devra ni une découverte, ni une démonstration, ni une direction.

M. Cousin a-t-il raison cependant, et la philosophie, jadis si orgueilleuse et qui s'annonçait comme la science par excellence, doit-elle être réduite désormais à ce rôle secondaire, quoique brillant encore, que le malheur des temps semble lui assigner? Ce n'est pas ce que prétend M. Littré, qui vient de publier un livre sur *Auguste Comte* et *sur la philosophie positive*. Il est vrai que la philosophie, comme l'a entendue Auguste Comte et comme l'entend à son tour son illustre disciple, diffère profondément de la philosophie comme la comprennent M. Cousin et son école. La philosophie, dans la pensée de son récent réformateur, est à la fois la fille et la maîtresse des sciences, desquelles elle dérive et auxquelles elle apporte la méthode la plus propre à en assurer et à en diriger le progrès. Répudiant la métaphysique, aussi bien que la théologie, cette méthode consiste à n'admettre de problèmes que ceux qu'on peut traiter scientifiquement et à écarter comme insolubles ceux dont la solution, donnée par le raisonnement, ne pourrait être vérifiée par l'expérience. C'est la méthode objective dans toute sa pureté. Elle a pour but de constituer, avec les sciences expérimentales ordonnées hiérarchiquement, et en y faisant entrer l'histoire considérée comme fait naturel, un ensemble homogène, parfait, comprenant tout ce qu'il est permis à l'homme de savoir, et propre à fournir des directions, non-seulement pour l'étude de la nature, mais pour la conduite morale des individus et pour le gouvernement des sociétés. Cet ensemble, constitué par Auguste Comte, n'est autre chose que la philosophie nouvelle elle-même, à laquelle son auteur a donné le nom de *philosophie positive*.

En 1828, à l'époque où M. Cousin préparait ses leçons d'histoire de la philosophie, Auguste Comte, âgé alors de trente ans, ouvrait de son côté, rue Saint-Jacques, un cours de philosophie positive. Déjà, deux ans auparavant, il avait tenté d'exposer les principes de cette philosophie devant un auditoire d'élite; mais une fatale maladie, venue subitement, l'avait interrompu après trois leçons; M. Comte avait été frappé d'aliénation mentale. Rétabli et ayant recouvré toute la force de son intelligence, il put achever l'exposition de sa doctrine devant des auditeurs tels que Blainville, Fourier le géomètre, Broussais, Arago, etc. M. de Humboldt, qui avait assisté au premier cours, ne put arriver à temps pour le second. Une si illustre assistance prouve quel intérêt s'attachait, parmi les hommes de science, à la tentative du jeune professeur. Après avoir ainsi pris date pour ses idées, Auguste Comte s'enferma dans la retraite. Il y passa douze années dans l'élaboration de sa philosophie, dont les diverses parties, successivement publiées, lui valurent des adhérents parmi lesquels il faut distinguer, en France, M. Littré, et, en Angleterre, M. Stuart Mill. Ces douze années stoïques, pendant lesquelles, écartant toute autre pensée, il travailla sans relâche à l'exécution de son grand ouvrage, forment, dans la vie intellectuelle d'Auguste Comte, une partie lumineuse entre sa courte nuit cérébrale et les aberrations dans lesquelles il tomba plus tard, lorsqu'à sa philosophie il voulut ajouter une religion et se consacra lui-même grand-prêtre de l'humanité. C'était, d'ailleurs, en dehors de ses travaux, un esprit chagrin, orgueilleux, malade; tous ses amis, Saint-Simon, qui fut son maître et avec lequel il rompit, M. d'Eichthal, M. de Blainville, M. Mill, sa propre femme, à laquelle il avait dû le rétablissement de sa santé lors de la crise où avait failli s'éteindre son intelligence, M. Littré lui-même, le jour où il crut devoir introduire quelques réserves dans son adhésion, éprouvèrent tour à tour les inconvénients de son caractère irascible et soupçonneux, qui n'était pas sans rapport avec celui de J. J. Rousseau. Assistant, en 1849, à un cours qu'Auguste Comte faisait au Palais-Royal, nous fûmes frappé du désaccord qui se trouvait dans ses traits, dans ses gestes. Si l'on voyait aisément sur son visage la trace des veilles, des travaux, des souffrances physiques et morales, rien n'y ressemblait à la calme sérénité d'un grand esprit qui jouit en lui-même de la possession d'une vérité laborieusement conquise. M. Littré, qui professe pour le génie de M. Comte la plus haute admiration, n'a d'ailleurs pas dissimulé les défauts de celui qu'en dépit de leur dissidence finale il ne cesse pas de nommer son maître. Dans sa profonde droiture, il a cru qu'une sincérité entière, bien que respectueuse, était le meilleur hommage envers l'homme qu'il considérait comme ayant rendu à l'esprit humain le service immense de son émancipation définitive, ou plutôt il a suivi en cela l'instinct de sa nature si hautement morale. En effet, qu'importent à la valeur de l'œuvre les faiblesses de l'homme, pourvu toutefois que l'estime ne cesse pas d'accompagner la commisération qu'inspirent souvent ces victimes de la pensée et des souffrances d'une organisation trop nerveuse.

Quelle que soit l'opinion qu'on se forme des conclusions auxquelles a été conduit M. Comte, il est impossible de ne pas accorder de l'importance à l'œuvre qu'il est venu accomplir, et dont le rapport avec les besoins et les tendances

de notre temps ne saurait être méconnu par quiconque y voudra donner une attention sincère. Ce n'est sans doute ni une idée ordinaire ni une tentative inutile que d'avoir, en prenant pour base de la philosophie une encyclopédie des sciences, tenté de donner à ces sciences un nœud commun et d'y rattacher, en le comprenant dans l'ensemble, le mouvement des sociétés. Dans l'opinion des partisans d'Auguste Comte, le fondateur de la philosophie positive doit être considéré comme un rival de Descartes pour le génie et l'universalité des connaissances, bien que son œuvre ait plus d'analogie avec celle de Bacon, le promoteur de la méthode expérimentale. On voit dans le livre de M. Littré que Comte se mettait lui-même au-dessus de Bacon, mais qu'il était tenté de mettre Descartes au-dessus de lui. La valeur de M. Comte, comme savant, a été reconnue de ceux même à qui répugnent le plus ses doctrines philosophiques, et, sous ce rapport, le témoignage de M. Brewster, rapporté par M. Littré, est précieux. On ne lui doit cependant aucune grande découverte scientifique, rien qui se puisse comparer à l'application de l'algèbre à la géométrie, par Descartes, ou à l'invention du calcul différentiel, par Leibniz, à moins qu'on ne veuille consentir à mettre, avec M. Littré, au niveau de ces grandes découvertes, la création de cette science nouvelle, à laquelle les positivistes donnent le nom de *sociologie* et dont ils font le dernier terme de leur série des sciences.

La sociologie est la philosophie de l'histoire mise à l'état de science et rattachée aux autres philosophies des sciences positives. Cette constitution de l'histoire en science est, en effet, la partie la plus intéressante de l'entreprise d'Auguste Comte. L'idée n'en était pas tout à fait nouvelle. M. Littré qui, avec sa loyauté ordinaire, a recherché les antécédents historiques du positivisme, n'a pas failli à citer un opuscule de Kant, où cette découverte des lois de l'histoire est, non-seulement indiquée comme possible, mais prévue. On ne peut nier, d'ailleurs, que cette idée de chercher dans l'histoire les lois du développement humain et la science de l'homme et des sociétés, ne soit parmi les plus concordantes à l'esprit de notre siècle, au point qu'il ne reste à Auguste Comte que de l'avoir systématisée et de lui avoir assigné sa place dans la série scientifique. Ne venons-nous pas de voir M. Cousin lui-même réduire toute philosophie, pour ainsi dire, à une philosophie de l'histoire de la philosophie? Quant au système de Comte, à ces trois états de civilisation (*théologique*, *métaphysique*, *positif*) dont il fait sa loi, M. Littré lui-même le déclare incomplet et y introduit des modifications. Ce n'est, à vrai dire, qu'une vue qui demanderait à être discutée. Ce qui reste, c'est la conversion de l'histoire en science et le lien qui rattache la sociologie, pour parler la langue positiviste, à la biologie.

Ce n'est pas qu'ici même il n'y ait lieu, suivant nous, à une grave objection. L'histoire est une science et, comme telle, il doit être possible, et c'est l'objet d'une saine philosophie, de la rattacher aux autres sciences reconnues pour positives. Mais, néanmoins, cette science nouvelle est-elle entièrement de la même nature que celles auxquelles on la rattache? L'homme est le dernier terme d'une série d'existences inférieures qui aboutissent à lui, et la chaîne, aux innombrables anneaux, par laquelle il se rattache au monde inorganique, se voit

assez clairement dans les choses. Mais à partir de lui, un nouvel élément paraît, et, pour ainsi dire, un monde nouveau commence, lequel vient planer au-dessus de l'autre. Or, bien que le mouvement de l'histoire obéisse visiblement à des lois, la liberté qui s'y produit à côté d'une certaine nécessité, et la conscience que le genre humain acquiert de son développement, à l'instar de l'individu, suffisent pour donner aux faits historiques un caractère très-différent de celui des faits physiques ou physiologiques, tout en les rattachant à ceux-ci dans l'ordre universel. De là résulte, selon nous, que la méthode objective, suffisante pour tout ce qui regarde les autres sciences, est insuffisante pour la science historique ou sociologique, laquelle ne peut jamais être positive que par son côté inférieur. Il faut avoir recours, pour en construire la philosophie, à la méthode subjective, et c'est ce que Auguste Comte a fait lui-même, lorsque, vers la fin de sa vie, il élaborait sa *Politique positive* et tentait les applications sociales de sa philosophie. Nous sommes pleinement d'accord avec M. Littré, lorsque, jugeant ce second travail qui fut la cause du dissentiment élevé entre Comte et lui, il répudie, au nom de la saine raison, les étranges rêveries que le philosophe vieilli, sous l'empire d'une surexcitation maladive, semble avoir empruntées au souvenir de son ancienne crise mentale. Mais la méthode subjective, pour employer le langage de M. Littré, cette méthode à laquelle on doit tant de beaux travaux de si grands génies, doit-elle être rendue responsable des extravagances finales d'un esprit puissant, mais fatigué, complice des visions d'un cerveau que troublait une passion, dont M. Littré a lui-même signalé la mystique influence? En dépit de ses inconvénients, la méthode subjective me paraît un instrument admirable, quoique d'un usage difficile et périlleux, dont l'emploi peut être restreint, mais ne doit pas être banni de la philosophie.

Comme méthode scientifique, le positivisme, tel que l'entend et le définit M. Littré, a d'incontestables avantages. Il paraît destiné à accroître l'impulsion donnée à la science par l'esprit moderne. La science de l'histoire, entre autres, lui devra, sinon sa constitution définitive, du moins la conscience d'elle-même et une direction féconde. Comme philosophie générale, le positivisme a fait entrer dans les esprits l'idée d'une classification naturelle des sciences, idée qui ne se perdra pas, lors même que le fil par lequel il a tenté de les lier serait rompu à quelque endroit. Grâce au système établi par M. Comte, une foule d'idées, qui auparavant flottaient dans l'air, ont pris corps pour ainsi dire et ont eu leur place assignée dans un ensemble puissamment construit; et quand l'œuvre de M. Comte n'aurait pour résultat que d'avoir donné à ces idées, jusque-là errantes au risque de se perdre, un lieu de résidence et, en quelque sorte, un état civil, un foyer, une parenté, c'en serait assez pour l'avenir de ces idées. La cité philosophique élevée par lui pourra crouler, mais les membres vivants qu'il y a fait entrer, devront à leurs premières relations de se reformer en cité nouvelle. Dès à présent, si l'influence directe du positivisme est peu de chose, on peut dire que son influence indirecte est déjà considérable. Son esprit règne dans la science ; et, s'il est vrai qu'il y règne indépendamment de lui, on ne peut nier cependant que la systématisation tentée par Auguste Comte

et appuyée d'une autorité telle que celle de M. Littré n'ait déjà été utile et ne soit destinée à l'être bien davantage quand le positivisme sera mieux compris et qu'il sera en possession de son vrai rôle.

Maintenant, la philosophie dite positive est-elle, comme elle le prétend, la véritable philosophie? Je ne le crois pas. Mais c'est peut-être bien le commencement de la philosophie. Une doctrine philosophique qui laisse en dehors et en les déclarant insolubles des problèmes sur lesquels l'esprit humain n'a cessé de méditer depuis son réveil jusqu'à notre temps, ne saurait être, à notre avis, considérée comme complète. Bon gré, mal gré, ces problèmes nous sont imposés, non-seulement par un penchant irrésistible de notre nature, mais par la longue éducation de l'esprit humain, qui les lui a incorporés en quelque sorte. Il ne peut désormais les abandonner à l'oubli, les rejeter au néant, sans par là se mutiler lui-même. Sans doute, après les avoir vainement agités pendant des siècles, il peut les écarter pour un temps, et peut-être l'heure est-elle venue où il devient utile d'en suspendre la poursuite pour se livrer à des recherches plus fructueuses, sur un terrain plus solide ; et c'est à ce besoin que répond l'apparition de la philosophie positive. Mais, tôt ou tard, l'esprit reviendra à ces questions qui l'ont préoccupé depuis Platon jusqu'à Descartes et que quelque grand génie de leur trempe rajeunira quelque jour.

Les anciens sculptaient des divinités ailées dont les pieds posaient sur un globe. La philosophie positive me fait l'effet de cette base sphérique qui attend sa statue. La nouvelle idée métaphysique jaillira du sommet de la science universelle prise pour marchepied, et elle ouvrira ses ailes dans l'infini.

On n'a pas oublié les accusations d'immoralité qui ont été jetées, par les théologiens et les métaphysiciens intolérants ou prévenus, à la philosophie positive. Pour nous, qui regardons la morale comme parfaitement indépendante des religions et des philosophies, ce qui est démontré très-nettement par l'histoire, nous savions depuis longtemps que penser de ces vulgaires incriminations que de tenaces préjugés, des colères aveugles, ne manquent pas de lancer à tout penseur hardi et original. Nous n'en avons pas moins été heureux de trouver dans le livre de M. Littré une théorie de la morale propre à convaincre et à rassurer ceux qui pensent qu'il y a péril pour la société hors des croyances théologiques. « Tournons-nous, dit M. Littré, vers la nature humaine : nous trouvons dans l'homme des impulsions personnelles, des impulsions impersonnelles, et la raison qui juge les unes et les autres. A mesure que la raison de l'humanité se développe, elle limite les impulsions personnelles et agrandit les impulsions impersonnelles. Et ainsi se forme une morale progressive qui, justement parce qu'elle est progressive, témoigne de son caractère purement naturel, et lie les hommes par la sanction de la conscience, comme la science les lie par la sanction de l'entendement. C'est donc une erreur philosophique d'attacher aux doctrines de la morale humaine le reproche d'immoralité. Philosophiquement, la morale humaine a la même solidité et la même grandeur que la science humaine ; elle est le résultat du travail de la raison sur les sentiments, comme la science est le résultat du travail de la raison sur le monde extérieur. L'une, pas plus que l'autre, n'a besoin de prendre un appui hors de la nature, et l'une, aussi bien que l'autre,

renonce, quand le temps est venu, à cet appui que la philosophie positive appelle provisoire. »

« Si nul ne nie l'origine naturelle de la science, nul n'est en droit de nier l'origine naturelle de la morale. Si nul ne nie la force coactive de la science naturelle qui a prévalu contre le témoignage des sens et contre les traditions les plus chères, nul n'est en droit de nier la force coactive de la morale naturelle, dont l'empire gouverne déjà tant d'hommes. L'ascendant du bon sur le cœur est de même nature et n'est pas moindre que l'ascendant du vrai sur l'esprit. »

Ailleurs, M. Littré constate que le positivisme, bien qu'il soit, à son avis, *l'équivalence* d'une religion, tout en restant une simple philosophie, n'a pas pour mission d'arracher à leurs idées ceux qui vivent encore dans une foi religieuse ou philosophique ; mais, dans le désarroi général des croyances, le positivisme ouvre, aux esprits désemparés qui flottent sans boussole (on sait s'ils sont en grand nombre) un refuge selon l'esprit du siècle. En vérité, il faut avoir l'humeur bien chagrine pour s'en fâcher. M. Littré nous apprend qu'il était lui-même, à son grand regret, dans l'état *négatif*, après avoir renoncé sans retour aux doctrines théologiques et métaphysiques, lorsqu'il ouvrit le livre de M. Comte, d'où jaillit pour lui une vive lumière. De belles pages de miss Martineau, qui a fait en anglais une exposition du positivisme, citées par M. Littré, prouvent, d'ailleurs, que le positivisme, cette philosophie de la science, peut aussi ouvrir à l'esprit de poétiques perspectives, et l'on ne peut nier qu'il ne marque d'un caractère particulier ceux qui en font profession (j'entends ceux qui en restent à la philosophie et non ceux qui ont changé une école en secte). Pour moi, je ne vois pas sans respect et sans sympathie des hommes qui, dépouillés par l'esprit du temps de la foi héréditaire, et n'ayant trouvé aucune satisfaction dans les anciennes philosophies, n'ont pas craint de demander à la science une foi nouvelle et de braver, pour elle, les ennuis, les dégoûts et les difficultés de l'*éducation positiviste*. Ce sont des plongeurs dans la tempête, et, s'ils ne rapportent pas la perle du fond des mers, ils ont du moins le mérite de l'y chercher, en descendant courageusement sous les vagues.

Je ne terminerai pas sans rendre hommage à la manière bien digne de lui, de son caractère et de son talent, dont M. Littré a traité cette vie d'Auguste Comte. Le ton de simplicité, de vérité, qui règne dans ce livre, ne peut manquer de pénétrer tout ceux qui le liront d'un profond respect et d'une sincère admiration pour son auteur. On sent que M. Littré, en élevant ce monument à la mémoire de celui qu'il reconnait pour son maître, accomplit un double devoir de reconnaissance envers l'homme et de propagation de la doctrine. Son but est de servir la gloire d'Auguste Comte, et de faire connaître sa philosophie, en y consacrant, avec son talent, toute la haute autorité que tant d'excellents travaux lui ont acquise sur l'esprit de ses contemporains. Jaloux de s'effacer toujours derrière son maître, il ne prend la parole en son nom que pour justifier une dissidence avec lui ou répondre à une accusation contre sa doctrine. Et, néanmoins, on peut dire que jamais livre, écrit sur un autre, n'a fait mieux connaître celui qui l'a écrit. Ajoutons que jamais disciple d'une doctrine ne l'a mieux servie par ses travaux et par la seule autorité de son adhésion.

L. DE RONCHAUD.

POÉSIES

LE CIEL ET L'ENFER

« Les Bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent,
» en sortiront cependant d'une certaine manière en vertu de
» leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer
» les tortures des impies, et en les voyant, non-seulement
» ils ne ressentiront aucune douleur, *mais ils seront accablés*
» *de joie*, et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur
» en assistant à l'ineffable calamité des impies !

» SAINT-THOMAS D'AQUIN. »

A MON AMI L. C. P***

I

Un père, dont le fils a commis un grand crime,
Repousse cet enfant de son sein, et, de plus,
D'un horrible supplice il en fait la victime
A l'aspect d'autres fils dont il fait ses élus !

Et dans une immuable et douce quiétude,
Ceux-ci goûtent en paix une félicité
Sans nul mélange, et rien de leur béatitude
Ne vient troubler le calme et la sérénité.

Non, rien ne porte atteinte à leur joie ineffable,
Ni les larmes de sang, ni les gémissements,
Ni les cris déchirants, les sanglots du coupable
Qui se tord, sous leurs yeux, en d'atroces tourments !

Et le père ? En son calme, il demeure impassible.
Pourtant on m'avait dit que ce père était bon !
Bon ?.. Aux maux de son fils je le vois insensible ;
Est-on bon quand le cœur ignore le pardon ?

Mais qui nous dit cela? C'est une calomnie!
Est-il au monde un père assez dénaturé
Pour contempler, d'un œil sec et froid, l'agonie
D'un fils, même pervers, par ses soins torturé?

Un hideux fanatique en un transport de rage
Peut tuer son enfant! Mais le livrer aux mains
D'un bourreau qui le brûle à petit feu, l'outrage,
Lui déchire les chairs?... Misérables humains,

Vous ignorez, du moins, ce forfait exécrable!
Un tel père est un monstre inconnu parmi vous;
Et s'il en était un, un seul, qui fût capable
De ce crime odieux, vous le maudiriez tous!

II

Eh bien! ces cruautés funestes,
Ce sont les vengeances célestes!
Nous frémirions de supposer
Au plus barbare de nos frères
Ces épouvantables colères...
C'est Dieu qu'on en ose accuser!

III

Dieu, dont la bonté souveraine
Et dont la majesté sereine
Rayonnent dans l'immensité!
Toi, qui domines sur les mondes,
Que tu gouvernes et fécondes
Du haut de ton éternité!

Dieu, que nous ne pouvons connaître
Que par les biens que tu fais naître
A chaque pas, autour de nous;
Toi, qui nous donnes toute chose,
Qui créas la femme et la rose,
Maître à la fois puissant et doux!

Toi, par qui le soleil éclaire,
Par qui tout se meut sur la terre;
Par qui, dans le firmament bleu,
Quand la nuit descend sur nos têtes,
Les astres, soleils et planètes,
Allument leurs bouquets de feu!

Est-il vrai, réponds, ô mon père,
Que tu connaisses la colère,
Et que tu sois un Dieu jaloux?
Et que, tremblantes et craintives,
Tes créatures si chétives
Doivent redouter ton courroux?

Est-il vrai qu'il ne peut suffire,
Que dans tes œuvres on t'admire,
Et qu'on t'adore en ta grandeur?
Que l'homme soit bon, juste et sage,
Et rende un incessant hommage
A ton immuable splendeur?

Que nulle vertu ne te touche
En dehors du dogme farouche
Que l'Église nous a dicté;
Et qu'en une éternelle flamme,
Tu jettes sans pitié toute âme
Qui méconnut la Trinité?

Qu'impitoyable en ta vengeance,
Tu refuses toute espérance
Aux malheureux que tu maudis,
Et que les plaintes déchirantes
De ces victimes suppliantes
N'émeuvent point le paradis?

O Dieu, que j'adore et que j'aime,
N'est-ce point un honteux blasphème?
As-tu ces terribles fureurs?
Est-ce que ta main paternelle
Punit d'une peine éternelle
Nos faiblesses et nos erreurs?

Non, non, car toute intelligence
S'incline devant ta puissance,
Et te proclame juste et bon;
Et si quelque méchant t'offense,
Au bien, ta divine clémence
Le ramène par le pardon!

Non, tu n'es point un Dieu barbare
Qui, de son indulgence avare,
Frappe de terreur l'Univers;
Aux justes tu donnes la joie,
Et, dans une meilleure voie,
Tu fais rentrer les cœurs pervers!

Mon amour se refuse à croire
Un Dieu vengeur, qui, dans sa gloire,
Trône parmi quelques élus!
Je veux t'aimer, mais à te craindre
S'il fallait jamais me contraindre,
Grand Dieu! je ne t'aimerais plus!

IV

Oh! vous, qui menacez de la fureur divine
La chancelante humanité,
Et qui voulez que, seul, tout homme s'achemine
Vers sa douteuse éternité;
Oh! vous, qui nous prêchez ce dogme impitoyable,
— « Beaucoup d'appelés, peu d'élus, » —
Qui faites de la vie une épreuve effroyable,
Où cent piéges nous sont tendus!
Oh! vous, qui nous montrez la céleste justice
Trop avare de ses faveurs,
Toujours prête à punir d'un éternel supplice,
Nos misères et nos erreurs!
Vous ne sentez donc point, orgueilleux que vous êtes,
Que vous outragez la bonté
De ce Dieu tout-puissant et clément, dont vous faites
Un tyran plein de cruauté?
Que Dieu n'est point vengeur des rancunes humaines;
Que l'enfer et le paradis,
L'un par son égoïsme et l'autre par ses haines,
Seraient tous deux des lieux maudits?
Eh quoi! de ce séjour plein de magnificence,
Les justes seront condamnés
A voir, au-dessous d'eux, sans fin, sans espérance,
L'affreux supplice des damnés?
Ils y verront leur mère, ou leurs fils, ou leurs frères;
Et pour que les cris des méchants,
Ne troublent point leur joie en ces célestes sphères,
Ils les empliront de leurs chants!

Quel ciel!... Non, les élus ne seront pas des justes,
S'ils n'emploient leur éternité
A prier pour fléchir les colères augustes
De ce Dieu toujours irrité!
Ils ne seront pas bons, ni dignes de leur joie,
S'ils ne versent assez de pleurs
Pour éteindre l'enfer et pour ravir sa proie
A ce séjour d'âpres douleurs!
Non, non, je ne crois point à ces peines cruelles,
Mon cœur repousse cette foi!
Dieu ne peut point avoir des fureurs éternelles,
Je ne crois point; maudissez-moi!

V

J'entends... : Qui punira les âmes criminelles?
Qui récompensera les justes et les forts?
Si vous niez qu'au ciel emportant les fidèles,
Au jour où le Seigneur viendra juger les morts,
Les anges, aux enfers, jetteront les rebelles;
Qui les châtira? Le remords!

Eh! comptez-vous pour rien la conscience humaine
Et de ses jugements l'inflexible rigueur?
Partout le criminel traîne avec lui sa peine;
Sans trêve, sans repos, elle ronge son cœur,
Comme s'attache au corps l'implacable gangrène.
De son remords nul n'est vainqueur!

Je le crois, je le sens, je l'affirme! Nulle âme
Ne saurait échapper au remords! C'est en vain
Qu'il arme son regard d'une impudente flamme
Et que son front affecte un orgueilleux dédain,
Le méchant souffre, en lui se joue un sombre drame;
Le remords déchire son sein!

Sous le regard de Dieu, toute faute s'expie,
Non par un châtiment dont il flétrit la chair;
Dieu ne saurait détruire : il change et vivifie!
Dans l'âme du méchant il place un germe amer;
Le châtiment aigrit, le remords purifie
Mieux que les flammes de l'enfer!

Demandez au forçat qui va traînant sa chaîne
Ce qui se passe au fond de son cœur irrité?
Ce qu'il hait, ce n'est pas son crime, c'est sa peine
Dont il plaisante avec une ignoble gaîté.
Qu'il soit libre demain, vous verrez quelle haine
Il porte à la société!

C'est qu'on a pris à faux cette âme gangrenée;
Au lieu de la flétrir par un dur châtiment,
Elle eût pu vers le bien être un jour ramenée
En comprenant l'horreur de son égarement!
La voici vers le mal à jamais entraînée
Par un haineux ressentiment!

VI

L'homme frappe et maudit; Dieu corrige, il éclaire!
Ce qu'il hait, c'est le crime et non le criminel;
L'homme, qui n'a qu'un jour, se venge avec colère;
Dieu peut être indulgent, car il est éternel.

Oh! ne haïssons pas les méchants, car la haine
N'a jamais ramené nul homme vers le bien;
Ce sont des égarés dont l'âme n'est point saine;
Nous, qui nous disons bons, faisons-nous leur soutien!

Aimons-les, aidons-les! Sous la chaude influence
De notre affection qu'ils sentent leur erreur!
On a longtemps prêché le dogme de vengeance,
On a prêché longtemps la loi de la terreur.....

C'est le dogme d'amour qui sauvera la terre;
Le genre humain, par lui, doit être transformé.
Nul de nous ne fera son salut, solitaire.
Tant qu'il est un méchant, le ciel reste fermé!

Devant Dieu, l'homme fort du faible est responsable,
Le juste du méchant! Si, par un noble effort,
Vous ne rendez au bien ceux que le mal accable,
A quoi vous a servi d'être bon, juste et fort!

C'est aux bons qu'appartient tout l'avenir du monde.
Ils vaincront des pervers le triste égarement;
Dieu les secondera dans cette œuvre féconde.
On fait plus par l'amour que par le châtiment!

AMÉDÉE MARTEAU.

L'ANNIVERSAIRE

Dans le verger fertile, où la cerise mûre,
De ses bouquets pourprés rehausse la verdure,
Un groupe rassemblé sur des bancs de gazon,
Regarde le soleil descendre à l'horizon.
Sur le vaste jardin, le soir d'été déploie,
La lumière sereine et la tranquille joie.

Un bon goût sans rigueur règne sur les discours;
D'ailleurs la châtelaine est une jeune femme.
Les maîtres du jardin, couple aux chastes amours,
Répandent la chaleur discrète de leur âme,
Et, d'accord avec eux, le soleil des grands jours,
Sur l'herbe et sur les fleurs verse une molle flamme.

Riches de bonne humeur, d'amis et de repos,
Ils plaisent tous les deux; l'un décoche à propos
Quelque invisible trait d'indulgente satire,
Et l'autre a le talent de chanter et de rire.
L'oiseau brode son chant sur la brise, et sa voix
Donne un rhythme soudain au murmure des bois!

D'où vient donc que ce soir leur enjoûment sommeille?
Que pour jouer leur rôle ils font de vains efforts?
Les voix de leurs amis assiégent leur oreille,
Mais on voit que leur âme est fermée au dehors.
D'où vient que la rumeur sur eux glisse, pareille
Au soupir étouffé de l'onde sur ses bords?

Sous les aulnes touffus, couleuvre familière,
Verte, sifflant tout bas, serpente la rivière.
L'abeille qui s'en va chante son hymne au miel;
Le zéphir qui revient vole entre terre et ciel;
Et dans l'air transparent, le tiède crépuscule,
Semble un voile doré, qui sous la brise ondule.

Le jour baisse, et déjà dans l'herbe un ver a lui.
Q'importe? par moment, la parole s'arrête,
Quand un causeur attire une jacinthe à lui,
Ou cueille une cerise au-dessus de sa tête;
Et puis elle repart. Le temps passe et l'ennui
N'est pas là, pour sonner l'heure de la retraite.

Seuls les maîtres du lieu sont rêveurs et distraits.
Ils croisent des regards tout chargés de secrets;
Entre eux chante un concert d'amoureuses pensées.
Ils entendent l'écho des voluptés passées,
Et l'épouse rougit, tendre confusion
Qu'on prend pour le reflet d'un suprême rayon!

Le soleil se plongeait en des mers enflammées;
Bruni par la fraîcheur, l'éclat des rives d'or
S'échappait, se fondait, en légères fumées.
Sur l'horizon, la nuit, prête à prendre l'essor,
Projetait sa grande ombre; et ses pâles armées
Foulaient timidement l'Orient tiède encor.

Les fleurs dressaient la tête et reprenaient haleine;
Les parfums s'éveillaient à l'appel du phalène,
Ce messager du calme et de l'obscurité;
Et l'ivresse couvait sous la sérénité.
Les voix en traversant les senteurs vagabondes
Dans l'air moite et vibrant formaient comme des ondes.

Et tous deux se taisaient, cherchant à ressaisir
Le fantôme riant de leur bel hyménée :
Le bouquet d'oranger, la crainte et le désir,
Et la vierge tremblante, au lit d'amour menée,
La fusion des cœurs dans le feu du plaisir.
Soir divin que ce jour leur rendait chaque année.

Le sylphe se jouait sur le sein nu des fleurs;
En les abandonnant l'ingrat buvait leurs pleurs.
Le passage de l'air était une caresse;
La nuit se parfumait ainsi qu'une maîtresse;
Sur terre à pas légers elle allait, dégageant
De sa tunique bleue une lueur d'argent.

« Où donc est notre hôtesse? » Elle s'en est allée.
« A-t-elle craint le frais ou les parfums du soir? »
Elle vient de s'enfuir au tournant d'une allée,
Sous les rameaux touffus, et nul n'a pu la voir;
Vers le lit nuptial elle s'est envolée.
Son œil dans l'ombre luit comme un diamant noir!

Le ciel resplendissait, blanc d'étoiles sereines.
Et Diane et Vénus, les deux nocturnes reines,
Beaux astres de l'amour et de la chasteté,
Rayonnaient à l'envi d'une pleine clarté.
Et le groupe d'amis, voyant la maison close,
Disait : « Marchons sans bruit, notre hôtesse repose. »

A. LEFEBVRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Poetische Erzæhlungen von LUDWIG KALISCH. Wiesbaden. — *Récits poétiques*, par LOUIS KALISCH. — *La bataille de Grochow*. Nouvelle polonaise, par le même. — Traduction de l'allemand par HENRI D'ERVILLE. — Traduction et original. Librairie centrale. 1863.

M. Louis Kalisch, dont nos lecteurs ont pu apprécier le talent comme nouvelliste dans un charmant récit publié ici même sous ce titre: — *Trois cœurs de femmes*, — est un humoriste distingué de l'Allemagne, et de plus, c'est un poëte. Ses *Récits poétiques*, empruntés aux plus généreux sentiments, ont une forme virile, une forme active et militante : la cadence et le rhythme des vers sont nerveux et, pour ainsi dire, belliqueux. Rien de mou et d'efféminé. Même quand il parle d'amour, l'auteur garde quelque chose de cette allure martiale.

Nous ne sommes donc pas surpris que M. Kalisch, faisant traduire en notre langue une des pièces de son volume, ait donné la préférence à la *Bataille de Grochow*. Ce morceau d'ailleurs avait son opportunité, car la vieille Pologne vient de se rajeunir dans le sang. Elle se rue de nouveau au martyre avec une foi qui fait honte à notre égoïsme et à nos doutes.

Autant que l'alexandrin le permettait, ce petit poëme est heureusement traduit. Ce n'est probablement qu'un premier essai que l'auteur a voulu tenter pour aborder les lecteurs français. Nous souhaitons qu'il réussisse et que cette tentative devienne pour lui un encouragement.

C. D.

La Musique, poëme d'humoriste, par COURTAT. Paris, Ad. Lainé et J. Havard, 1863. Br., 40 p. in-8.

Quel dommage que cette spirituelle brochure ne soit pas écrite en prose, afin de donner toute leur force aux excellentes doctrines de critique musicale dont elle est pleine! Nous n'en relèverons qu'un point, le principal à nos yeux : c'est que la musique dramatique fait fausse route et descend du rang qui lui appar-

tient, lorsque, de parti pris, elle se subordonne au poëme et prétend en calquer fidèlement chaque parole, avec son sens et ses intentions. Ce système, suivi aujourd'hui par la plupart des compositeurs, est mortel à la mélodie et l'étouffe dès sa naissance, car il faudrait à la phrase mélodique un quart d'heure pour refléter ce que la parole exprime en quelques secondes. Aussi, dans les opéras actuels, on n'a plus que des mélodies écourtées, hachées, avortées, noyées dans un long récitatif incessamment modulé. Et pourquoi ce sacrifice du développement musical? Pour des paroles que l'auditeur n'entendrait pas, lors même qu'il les écouterait. La musique n'a besoin, de la part du poëme, que de situations et d'effets; ensuite, si vous voulez qu'elle soit bonne, laissez-la traiter les paroles en domestiques, suivant l'énergique et juste expression de M. Courtat. Mais j'ai peur que, d'ici à quelque temps, il ne prêche au désert. Par suite de ces réactions qui sont le mouvement même de la vie dans les arts, le public, las des formes rossiniennes, s'est jeté à corps perdu dans les écoles déclamatoires qui prennent pour loi la fameuse préface d'*Alceste*. Gluck lui-même s'était bien gardé de conformer strictement sa pratique à sa théorie; à l'heure qu'il est, on s'y est laissé prendre, et Richard Wagner n'a eu que le tort de ne pas ménager les transitions, mieux observées par MM. Reyer et Gounod. Cependant M. Courtat proteste avec indignation contre l'accueil sauvage que Wagner a reçu à Paris : il fallait écouter, sauf à se venger par l'ennui. Avouons pourtant qu'en présentant à Paris son *Tannhauser*, Wagner avait manqué de tact. Dans une pièce où la musique n'est que l'accessoire du poëme, au moins faut-il que le poëme intéresse. Telle est, au delà du Rhin, cette légende qui fait partie des souvenirs patriotiques de tout bon Allemand. Mais en France, les minnesingers, le chevalier Tannhaüser et ses aventures chez Frau Vénus, sont choses inconnues et dont personne ne se soucie. Un tel poëme n'aurait passé qu'à la faveur de la musique; donc, chez nous le *Tannhauser* devait échouer nécessairement. Quand, au contraire, la musique allemande existe par elle-même, elle n'a pas à se plaindre de l'accueil que nous lui faisons; M. Courtat en témoigne par son excellente appréciation des quatuors de Beethoven et de la symphonie avec chœurs. Sur ce point, comme sur les autres, il a fait preuve du goût le plus sûr et de l'intelligence la plus nette des choses musicales.

F. BAUDRY.

Étude sur l'organisation administrative des États, etc., par GUSTAVE LAMBERT. Paris, Arthus Bertrand, 1862. 1 vol. in-8, de 951 pages.

Sous ce titre assez modeste, l'auteur nous offre une nouvelle utopie d'un caractère particulier : c'est un mélange de l'esprit français et de l'esprit anglais. Le premier se manifeste par la tendance à organisation symétrique et même par l'intervention de l'administration; le second, par le développement minutieux des détails, par l'emploi de certaines formes empruntées aux sciences ou à la procédure, tel que nous l'avons vu récemment dans un roman, *la Femme en blanc*.

En qualifiant l'*Étude* de M. Lambert d'utopie, ce n'est pas précisément un blâme que j'entends prononcer. L'auteur d'un bon roman mérite-t-il un blâme quelconque? Or, une utopie, c'est un *roman politique*. L'illustre publiciste R. de Mohl les appelle *Staatsromane*. Pourquoi ne présenterait-on pas des faits, des conseils, des critiques politiques sous une forme saisissante?

Considérée comme utopie, l'œuvre de M. G. Lambert est assez remarquable. L'auteur y fait preuve d'un grand savoir, d'une vaste érudition, d'un esprit à la fois analytique et synthétique. Le lecteur y trouvera plus d'une idée qui le fera penser — ou seulement rêver; sans doute aussi plus d'une qui le fera sourire. Néanmoins, le lecteur n'aura aucun droit de faire un reproche à l'auteur : ne peut-il pas bâtir ses châteaux en Espagne, comme il l'entend?

Il n'en est plus ainsi, si l'*Étude* nous est présentée comme une œuvre didactique, sérieuse. Quant à moi, je déclare qu'il me semble radicalement impossible qu'un homme puisse embrasser l'ensemble de toutes les combinaisons sociales : il n'est pas de cerveau assez vaste pour réfléchir la société tout entière. Le monument qu'on tentera d'élever manquera de lien, les parties ne se soutiendront pas mutuellement et les murs s'écrouleront sous leur propre poids avant qu'on soit arrivé au fait. Je n'examinerai pas ici, si le système de M. Lambert est ou non logiquement déduit. Cette recherche serait complétement oiseuse, car est-il un homme, — pour ne pas dire une société, — qui consentirait à changer toutes ses habitudes, pour se conformer aux théories de n'importe qui? Le progrès, les améliorations ne peuvent être obtenus que successivement et par petites portions à la fois.

Il y a pour cela encore d'autres raisons que l'amour de ses aises, la routine, la paresse d'esprit, tous agents d'une puissance extraordinaire et qu'on réunit sous le nom de force d'inertie. C'est qu'il faut convaincre la personne que vous voulez gagner à vos idées, et plus vous en aurez, moins vous réussirez. C'est un travail intellectuel considérable, que d'accepter une idée nouvelle, et il est des hommes qui demandent beaucoup de temps pour en venir à bout. Chaque génération ne s'en assimile que deux, trois, quatre, un petit nombre enfin. Si vous en offrez cent, deux cents, on les rejettera sans les avoir digérées.

On les rejettera d'autant plus, qu'on sera convaincu de l'impossibilité d'avoir tant d'idées à la fois nouvelles et *bonnes*. Cette impossibilité peut être démontrée mathématiquement, ou mieux, psychologiquement. En effet, le raisonnement, l'opération intellectuelle qu'on appelle déduction a une certaine ressemblance avec la marche en ligne droite. Pour rendre la comparaison plus exacte et plus saisissante, nous ajouterons que cette ligne droite est marquée par une corde tendue au-dessus d'un abîme. Dès que vous déviez, vous perdez pied et vous tombez dans les inconséquences. Or, dans un raisonnement à priori, être inconséquent c'est divaguer, c'est aborder l'absurde. Si, au contraire, vous vous maintenez sur la corde, si vos déductions répondent aux exigences de la logique, où aboutirez-vous? Je n'en sais rien, mais dans aucun cas sur le terrain de la réalité.

Pourquoi pas? Parce que dans vos raisonnements sur la société vous avez

opéré sur des faits simples, bien que tous les faits sociaux fussent complexes. Vous avez cru manier une argile plastique, conservant les formes que vous lui donnez, et il s'est trouvé que vous avez pétri du sable, qui s'est désagrégé entre vos mains. Tout fait social est la résultante de plusieurs causes et vous n'en méditez qu'une à la fois. Voyez-vous cette boule qui roule vers le nord? Croyez-vous qu'elle cède à une impulsion partie du sud? Aucunement. Deux chocs venus simultanément, l'un de l'est, l'autre de l'ouest, se sont neutralisés et ont produit ainsi un mouvement non prévu.

On comprendra maintenant pourquoi je suis disposé à louer l'ouvrage de M. Lambert, s'il le présente comme une utopie, et à le blâmer s'il a la prétention de donner des conseils directs, pratiques. Quand on veut toucher aux réalités de la vie, on doit borner son ambition à faire avancer les choses, et même une chose d'un pas. C'est parfaitement assez. Mais je le répète, en lisant l'*Étude* comme roman, on trouvera bien des pensées dignes d'être méditées. Je voulais en citer des spécimens; mais comme il y a une grande inégalité dans la valeur de ces pensées, j'ai craint en en choisissant un trop petit nombre, de ne pas donner une idée vraie du livre; quant à multiplier les citations, l'espace qui m'est accordé ne suffirait pas. Je me vois donc forcé de renvoyer le lecteur à l'ouvrage que je viens de caractériser.

MAURICE BLOCK.

LA CRISE MUSICALE

A PROPOS DES *TROYENS* DE M. HECTOR BERLIOZ

Il y a deux ans, à cette même place, je parlais de la reprise du *Matrimonio segreto*, et je disais mon admiration profonde et entière pour Cimarosa, pour ce style classique, pour cet art magistral et charmant. Aujourd'hui, j'ai à rendre compte de l'œuvre capitale du plus contesté, mais en même temps du plus célèbre de nos compositeurs, et je commence par déclarer qu'il y a dans les *Troyens* des parties de génie que j'admire sans restriction. Ces deux œuvres procèdent, je le sais, de systèmes absolument opposés, et que l'on dit même inconciliables. Comment aimer la nouvelle école sans rompre avec les maîtres classiques? Elle le fait elle-même assez franchement; ses productions ne sont pas simplement œuvres d'art, elles expriment des doctrines rigoureuses, exclusives, et sont même parfois doublées de manifestes et de professions de foi. Pour ne parler que de M. Berlioz, on sait ce qu'il adore et ce qu'il brûle; le jour même où il reniait hautement la musique de l'avenir, il profitait de l'occasion pour dire son fait à Mozart, et pour donner de nouvelles marques de son dédain à la vieille et à la nouvelle école italienne. Il n'est pas pour les moyens termes, et si je le consultais, il me conseillerait probablement d'opter.

Je n'en ferais rien et m'obstinerais à admirer des deux côtés, bravant le reproche et le défaut de la contradiction, plutôt que de mentir à mes impressions. Et je m'y sentirais encouragé par ce qui se passe autour de moi. Voyez : le public parisien fait la vogue et la fortune des concerts populaires de musique classique, et bisse chaque fois quelque morceau d'Haydn ou de Mozart, ce qui ne l'empêche pas de faire cent représentations à *Faust* et à *Lalla-Roukh*, et d'applaudir dès le premier soir, spontanément, unanimement, de la première note à la dernière, tout un acte des *Troyens*.

Je suis de ceux qui pensent que l'instinct de la foule ne peut pas avoir tout à fait tort. Seulement cet éclectisme naïf et inconscient ne peut convenir à ceux qui

font profession de critique; c'est leur devoir d'aller au fond des choses, comme le sage de Virgile, *rerum cognoscere causas*, et de revenir sur leurs impressions pour s'en rendre compte et en tirer quelque enseignement général et quelque jugement utile. Il faut éliminer, réduire et concilier. Il y a des gens, je le sais, qui tranchent la question en se jetant tout d'un côté ou tout de l'autre. On peut se faire à bon marché une position et une réputation considérables de critique, en affectant une sévérité sommaire et dédaigneuse pour tout ce qui est nouveau, et en se rejetant dans l'admiration absolue des maîtres classiques, qui sont parfaitement jugés et classés. On fait ainsi tout le mal possible aux artistes vivants, et c'est peut-être moins par méchanceté d'abord, que par insuffisance et impuissance à juger. Cela est plus sûr et moins compromettant, sinon plus juste que d'imiter ceux qui s'embarquent résolûment pour la musique de l'avenir, et commencent par jeter à l'eau toute l'admiration rétrospective qui pourrait les gêner et les induire en quelque contradiction.

Il y a encore un expédient bien commode, en certain cas, pour céder à l'évidence sans compromettre ses habitudes : on dira, par exemple, que tel morceau d'un maître romantique est applaudi parce qu'il rentre dans les formes connues, dans les formes de Rossini et de Mozart. Cela n'est pas toujours vrai. Je laisserai cette soupape de sûreté aux esprits exagérés ou faibles (faible ou exagéré, c'est souvent tout un). A part la beauté de l'inspiration, je ne puis décidément trouver rien de commun entre le trio de *Don Giovanni : Ah taci ingiusto core*, et le septuor des *Troyens*, et pourtant ce septuor est admirable comme style aussi bien que comme sentiment. Je ne sache rien qui soit plus éloigné de la sérénade du *Barbier : Ecco ridente il cielo*, que la chanson d'Hylas, le matelot troyen, et je veux les aimer toutes deux, et je ne crois pas me contredire.

Avant d'entrer dans l'étude expresse de ce problème, je veux faire observer qu'il n'est pas à l'état de fait isolé et purement musical, et qu'il se rattache visiblement à la crise que nous traversons. Pourquoi nous étonner de rencontrer des contradictions en musique quand tout est luttes, tiraillements et déchirements autour de nous; quand tout est remis en question pour la forme et pour le fond; quand la société semble avoir à choisir entre plusieurs principes inconciliables, entre la vérité du passé, qui ne suffit plus, et la vérité future qui n'est qu'entrevue et ébauchée, entre les ruines d'un édifice qu'on démolit, non sans admirations et sans regrets, et que d'autre part on ne saurait jamais relever qu'en partie, et vingt constructions diverses qui sont manquées visiblement ou restent inachevées. Cette crise, en ce qui touche la religion et la politique, est autrement difficile que le problème artistique qui nous préoccupe, car il faut à la fois remonter à des causes premières qui fuient dans l'infini du ciel, et descendre dans la réalité des faits pour y étudier et y combattre mille obstacles matériels.

Nous n'avons à nous préoccuper, ni de telles spéculations, ni de tels obstacles, et pour peu qu'on étudie de sang-froid et avec attention la crise musicale, nous ne pensons pas qu'il soit impossible d'en reconnaître les causes, les symptômes, sinon d'en marquer le terme et le salut possible.

Tout d'abord on y aperçoit ce dualisme éternel, plus ou moins actif et militant, suivant les temps et les lieux, mais en ce moment poussé à un état d'exaspération tout particulier; ce dualisme du principe de l'innovation et du principe de la tradition, principes opposés, mais non pas précisément ennemis, car la lutte même en est féconde et contribue à la vie active de l'art et de la littérature. Dans quelle proportion ces deux éléments doivent-ils se combiner pour créer et entretenir la vie? La formule n'en est pas absolue ni régulière, elle varie à l'indéfini, soit pour le génie des individus, soit pour le génie collectif d'une école artistique ou d'une école littéraire. Il y avait plus de tradition que d'innovation dans le style du XVIIIe siècle; la dose d'innovation, au contraire, était forcée dans notre mouvement littéraire de 1830. Et de même que l'air cesse d'être respirable, lorsqu'on veut en retirer un des éléments qui le composent, de même l'imitation servile des œuvres du passé conduit à la nullité et à la platitude, tandis qu'au contraire, l'orgueil de la fantaisie et le mépris de toute discipline et de toutes formes connues mènent par exemple à la musique de *Tristan et Yseult*, c'est-à-dire à un art qui n'a plus rien d'humain, à une atmosphère morale qui n'est plus respirable. Il y a donc d'une part le droit des œuvres consacrées, qui sont la nourriture et le soutien des nouvelles générations d'artistes, de l'autre le besoin essentiel et vital de faire du nouveau. Remarquez que je ne parle pas de progrès, ce qui est un non-sens dans le domaine de l'inspiration et du génie, mais de renouvellement. N'eût-on aucune prétention de faire mieux que les anciens, il reste toujours le besoin et le devoir de tenter autre chose. En d'autres termes, s'il ne s'agit pas d'aller plus haut ou plus loin, il s'agit tout du moins de se mouvoir. Or, le mouvement peut s'accomplir, soit doucement et régulièrement, soit par secousses. Quand les deux forces dont nous parlons sont égales et bien équilibrées, le génie de l'artiste ou de l'école suit une résultante heureuse, aussi calme que brillante; mais quand la proportion est rompue, ou bien l'on enraye, ou bien l'on est emporté au hasard de la fantaisie vers l'impossible, et l'élément régulateur perd toute vertu, — jusqu'au jour de l'inévitable réaction.

Contrôlons, si vous voulez, cette théorie par l'histoire, et prenons pour exemple l'Allemagne, dont la musique s'est développée et renouvelée incessamment durant plus d'un siècle, sans crise aucune et par une sorte de marche naturelle. Après Handel, dont les oratorios avaient atteint d'emblée au plus haut degré du style grandiose, et le vieux Bach, qui était allé au plus profond de la science musicale, on avait vu Haydn, autre créateur, qui est resté pour bien des connaisseurs le plus consommé comme le plus aimable de tous. Mozart n'en vint pas moins après qui prêta des tendresses inconnues à la symphonie et fut créateur dans l'opéra. Et qui fut plus créateur aussi que Beethoven? Placé entre l'ancien et le nouveau régime, il reçut en plein génie le contre-coup de la révolution, et fit le premier passer dans la musique les sentiments tourmentés, les mélancolies douloureuses de notre temps; — or, il le fit sans rien changer aux formes essentielles de la langue qui lui était transmise. C'est mieux qu'une succession, c'est une filiation de génies, c'est le *quem genuit* de la Bible appliqué à la musique. De Beethoven encore est sorti Weber, le créateur du fantastique, et Mendelssohn,

qui appartient à cette grande lignée à titre de collatéral sans doute, mais à titre légitime. Il y a bien loin, n'est-ce pas, de l'*allegro appassionnato* du *Songe d'une nuit d'été* au chœur de *Judas Machabée;* loin de la marche bohémienne de *Preciosa* à l'hymne d'Haydn, et pourtant c'est la même langue et au fond le même style. La musique allemande est donc passée comme insensiblement du classique au romantique. On en dirait autant de sa poésie : Gœthe a fait *Iphigénie en Tauride* entre *Werther* et les deux *Faust.*

Il n'en a pas été de même en France ni dans les lettres, ni en musique : nulle part peut-être le principe d'autorité n'a été plus violemment brisé, après avoir été plus absolu et plus longtemps suivi. L'ancien régime littéraire, bien appauvri en sa dernière génération, se permit une prolongation pitoyable dans le XIX[e] siècle; les poésies de l'abbé Dellile et les tragédies de Raynouard et de Ducis vinrent s'exposer innocemment à l'explosion de la révolution romantique. On aurait pu croire un instant que la langue et la littérature française pouvaient se réformer sans violence et déchirement. Vigny, Mérimée, Lamartine, Victor Hugo d'abord même en ses Odes, leur infusaient un sang nouveau et rajeunissaient le vieil Eson sans l'égorger. C'était la période des Girondins du romantisme; mais les Septembriseurs ne tardèrent point; et les doctrines les plus radicales furent proclamées... Peut-être était-ce nécessaire, inévitable. Peut-être fallait-il que la langue française, si longtemps dépérissante et morfondue entre les mains des séniles et impuissants classiques de 1810, fût enlevée violemment et débauchée par d'audacieux novateurs. Ils avaient du génie, et la débauche du génie est toujours féconde; aussi avons-nous vu, après *Eloa* et les *Méditations*, les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres*, *Ruy Blas*, les *Contes d'Espagne et d'Italie...*, c'est-à-dire la plus magnifique renaissance de poésie lyrique qu'on pût rêver. Mais il faut dire que trop souvent ils fécondaient la muse en la maltraitant, blessant, déformant. C'était d'abord et malgré tout de belles amours : plus tard, l'amour décrut, et l'on sentit que le romantisme avait agi comme avec une maîtresse, et qu'il manquait à cette union tumultuaire je ne sais quoi de respectueux, de régulier, de légitime. Bref, on a lu en ces derniers temps les *Contemplations*, où la versification est souvent méconnaissable, et les *Misérables*, dont la prose, ouvertement révoltée contre le dictionnaire et la syntaxe, se met par là même hors la littérature; il n'y a génie qui tienne. On sait maintenant où peuvent conduire la rupture absolue de toutes traditions, et l'obstination du génie individuel à n'admettre d'autre loi que son bon vouloir.

Ce qui s'est passé dans notre musique n'est pas absolument semblable (il n'y a jamais de similitude complète), mais très-analogue encore. Vers le temps où la tragédie classique expirait, on commençait à se lasser aussi de la tragédie lyrique, qui régnait tyranniquement à l'Opéra depuis quarante ans. Aucun génie national ne s'étant alors trouvé prêt à créer en musique un mouvement parallèle à celui où s'engageaient la poésie et le drame, Rossini et Meyerbeer vinrent nous conquérir. Le genre de l'opéra italien était singulièrement rajeuni et agrandi par l'auteur du *Comte Ory* et de *Guillaume Tell,* mais on y retrouvait encore bien des formes et des formules trop connues. Meyerbeer est par excellence un génie éclec-

tique, qui rapproche et combine plus qu'il n'invente, qui d'une page à l'autre oppose la virtuosité italienne aux viriles facultés de Gluck et de Weber, qui apporte partout avec lui la force et l'originalité, plutôt qu'il ne crée de nouveaux horizons; sa manière est surtout un puissant amalgame. Ces deux génies ont assez visiblement transformé leur manière à Paris, pour qu'il nous soit permis de croire que leurs chefs-d'œuvre sont français, mais ce n'était pas l'équivalent pour nous de la rénovation littéraire de 1830. D'illustres musiciens français ont *francisé* avec bonheur la manière de Rossini et celle de Meyerbeer. Halévy a surtout suivi ce dernier. *La Muette*, la *Dame blanche* et le *Prè aux Clercs*, si admirable qu'en fût l'inspiration, étaient d'heureux compromis du goût français avec les formes rossiniennes. Il y eut bien quelque infusion du génie de Weber dans *Zampa*, mais c'est encore Rossini qui y domine. Certes, je sais la valeur de ces œuvres et chefs-d'œuvre, mais enfin j'admets encore qu'auprès de cette musique aux formes à demi renouvelées, faite de moyens termes portés au sublime et quasi-constitutionnelle, certains esprits ont pu rêver quelque chose.

Comme la musique est toujours un peu en retard sur la littérature en France, c'est de nos jours surtout que l'idée d'une rénovation plus radicale s'est mise à travailler l'imagination des artistes, et à passer dans les discussions du public. Mais M. Berlioz n'avait pas attendu pour l'émettre; il en a été le pionnier matinal, et a expié longuement et amèrement le tort d'avoir commencé tout seul avant l'heure. Il faut dire que la révolution musicale était moins nécessaire que l'autre, il y a vingt-cinq ou trente ans. Une réforme avait tout d'abord suffi, l'inoculation rossinienne était toute récente, et l'on commençait à peine à jouir du rajeunissement d'emprunt qu'elle venait d'apporter. On avait Rossini, Meyerbeer, Hérold, Boïeldieu, Auber, Halévy, il eût fallu un terrible génie pour imposer au public le besoin de nouvelles formes et d'un nouveau goût.

Il y avait bien des impossibilités contre lui, et je dois le dire tout de suite, il y en avait qui étaient de son fait. Mais on se montra très-exclusif et très-injuste, on lui opposa certaines fins de non-recevoir absurdes. On traita d'outrecuidantes et de folles les transformations qu'il voulait introduire dans la symphonie ; on lui dit qu'il n'y avait rien à créer après Beethoven. Comme s'il n'y avait pas toujours à créer! Il n'est si grand génie qui soit en droit, et de qui l'on soit en droit de dire qu'il ne reste rien à faire après lui. Dans les mêmes formes, soit! mais les formes peuvent varier, et la liberté de ce côté-là est imprescriptible. La poésie française devait-elle éternellement affecter les figures de sonnet, de rondeau, de madrigal, d'ode, de tragédie en cinq actes, de poëme en douze chants, parce qu'il y avait des chefs-d'œuvre en ces genres? Des œuvres telles que la *Tristesse d'Olympie*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, la *Nuit d'octobre*, sont-elles blâmables de ce qu'elles ne sauraient se classer sous aucune étiquette connue? M. Berlioz présentait des symphonies de dimension et de contexture nouvelle, et absolument dégagées du cadre habituel, avec des chœurs, des récits, des soli, des personnages : et pourquoi non? Les anciens avaient l'oratorio; l'oratorio ne pouvait-il devenir laïque? Dans les *Troyens*, il y a tout un acte où le chant est supprimé et qui se compose exclusivement de symphonie et de mise en scène : musicalement parlant, je

n'aime pas cette symphonie, mais j'ai vu qu'on raillait l'idée même de l'auteur; je l'en aurais presque remercié pour ma part, tant j'estime la libre invention des formes. Un de mes rêves serait de voir l'Opéra donner les *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, ou le *Désert*, de Félicien David, en les illustrant d'une mise en scène.

M. Berlioz avait donc, suivant nous, mille fois raison de protester contre les cadres tout faits de la routine. Mais il est arrivé que l'esprit d'innovation l'a emporté au delà du vrai, jusqu'au point de toucher à l'essence même et aux conditions vitales de la langue de son art. Il y a été amené, comme les ultra-romantiques, par un orgueilleux dédain de toute règle suivie jusque-là, et par la proclamation de la liberté absolue de l'artiste. C'est lui qui a écrit ceci : « La musique, aujourd'hui dans la force de la jeunesse (était-elle donc à la mamelle ou à l'état de fœtus du temps de Haydn, de Bach et de Porpora?), est émancipée, libre; elle fait ce qu'elle veut. Tout est bon ou tout est mauvais, suivant l'usage qu'on en fait et la raison qui en amène l'usage...» Aucune allusion du reste à quelques principes fixes. C'est pour la plus grande et la plus entière vérité de l'expression, que M. Berlioz édictait ces aphorismes; mais rien qu'aux termes de sa théorie, on pressent déjà les erreurs radicales et les exagérations de sa pratique.

Et M. Berlioz n'a pas eu le bonheur, comme M. Hugo, d'avoir une première manière nourrie et formée en pleines traditions. Dès avant de composer, que dis-je? dès avant de faire les études de son art, il avait déjà des partis pris et des systèmes arrêtés. Un de ses collègues a dit plaisamment de lui : « Il a été mal commencé. » Il n'a pas voulu l'être, et l'on peut dire qu'il n'a jamais été élève; car il était encore sur les bancs du Conservatoire quand il commença à donner des concerts pour faire entendre ses œuvres, sa *Symphonie fantastique*, quelques ouvertures romantiques et des fragments d'un *Faust*; et Dieu sait si cette musique lui était enseignée par son professeur Reicha! Est-il nécessaire, après cela, de dire que ni le prix de Rome qu'il obtint deux ans après ces concerts, ni le séjour classique en Italie ne pouvaient avoir d'influence sur lui; il était fait, il se faisait lui-même... Préventivement sûr et fier de sa vocation, il avait à peine daigné étudier les procédés naturels de facture, les diverses ressources normales, en un mot le métier de son art. Aussi sa tête était-elle plus chaude et plus généreuse à la conception, que sa main habile et rompue aux moyens de réalisation. Notez encore ce détail qui n'est pas inutile : il n'était ni chanteur ni pianiste, c'est-à-dire que le phénomène de la composition se passait tout entier pour lui dans la pure abstraction du cerveau. Et c'est ainsi qu'il a commencé, et il répudiait en même temps le soutien de toutes les formes usitées! Il dut lui arriver souvent de se butter contre les défectuosités et les défaillances de l'expression, quand il travaillait à faire passer ses rêves, ses superbes conceptions dans la réalité; mais il passait outre fièrement, au prix de bien des duretés et irrégularités qui restaient dans l'œuvre écrite. Le génie, sûr de ce qu'il avait conçu et voulu, ne s'avouait jamais en faute, et s'en prenait plutôt à l'outil et à la matière, c'est-à-dire aux règles dont il n'avait pas su se servir et à la langue même qui n'en pouvait mais. Et voilà comment M. Berlioz, moitié par esprit de système et moitié par l'effet naturel des choses, en vint à toucher, comme je

le disais plus haut, au corps et à l'âme même de la musique. En brisant, et avec raison, l'appareil arbitraire et transitoire des règles secondaires et des formes toutes faites, il compromettait certaines lois élémentaires de l'art et certaines conditions essentielles de la langue.

Ces lois et ces conditions sont pourtant bien larges et laissent une latitude infinie aux créations originales de l'artiste. Elles permettent d'innover, non seulement dans les genres et les formes, mais dans le style aussi et dans certaines manières d'être plus extérieures du langage. Elles ont permis à Victor Hugo et à Musset bien des beautés qui eussent paru hérétiques à Boileau et à ses contemporains, à Mendelssohn et à Félicien David bien des effets que ni l'abbé Vogler ni le père Martini n'avaient prévus, et à M. Berlioz tant d'admirables choses où les bons instincts de l'inspiration l'ont sauvé des dangers de son système, sans lui rien enlever de son originalité.

Ces lois, qui sont si larges, sont aussi bien peu nombreuses; elles pourraient se condenser en trois lignes, en trois mots : proportion, unité dans la variété, variété dans l'unité. De quelle façon plus particulière se définissent-elles en s'appliquant à la musique, et à quelles marques pensons-nous reconnaître que M. Berlioz y a manqué, soit par accident, soit par tendance? C'est ce que nous essayerons de dire plus loin. Ces détails purement musicaux trouveront mieux leur place après l'analyse de la partition nouvelle, quand nous en serons à étudier la physiologie du musicien.

Nous sommes en ce moment tout à l'histoire, et il nous suffit que cette appréciation provisoire de la manière de M. Berlioz ait été et soit encore à l'état de fait pour la grande majorité du public. Il est trop certain qu'il resta incompréhensible pour la foule et pour la plupart des artistes. Mais les voyages qu'il commença depuis 1843 à faire en Allemagne, lui furent une heureuse compensation. Il y fit événement, et, qui plus est, l'école. L'Allemagne, veuve de Weber, délaissée par Meyerbeer, désolée de voir son grand cycle musical interrompu, était travaillée d'aspirations vagues; elle n'avait pas encore la musique de l'avenir, mais on peut dire qu'elle l'attendait, et ce fut M. Berlioz qui détermina l'explosion du fléau resté jusque-là à l'état latent. Ses théories excessives, transcendantales, étaient bien faites pour plaire aux compatriotes de Hegel. *Inde mali labes.* Je crois que M. Berlioz voudrait bien s'en dédire aujourd'hui; mais nous avons un aveu de lui fort curieux, dans les lettres qu'il publia sur son *Voyage musical en Allemagne.* Il y raconte qu'un de ses admirateurs d'outre-Rhin lui fit ce singulier compliment : « Mon cher, dans quelques années votre musique fera le tour de l'Allemagne, elle deviendra populaire, et ce sera un grand malheur. Quelles imitations elle amènera! quel style! quelles folies! Il vaudrait mieux pour l'art que vous ne fussiez jamais né. — Espérons pourtant que ces pauvres symphonies ne sont pas aussi contagieuses qu'il veut bien le dire, et qu'il ne sortira jamais d'elles ni fièvre jaune ni choléra-morbus. » Il me semble que M. Wagner est suffisamment nommé. A l'époque de ce voyage et de ces lettres, M. Wagner n'était pas encore né à la célébrité, il n'avait encore fait représenter que *Rienzi,* imitation de Weber qu'il désavoue aujourd'hui. M. Berlioz est donc un peu son

père en musique : par un jeu cruel des circonstances, il a ouvert la carrière à deux musiciens qui ont eu meilleure fortune que lui, Wagner en Allemagne, Félicien David en France, — le bon et le mauvais fils!

Le romantisme de M. Félicien David était bien plus conciliant et plus aimable que celui de son initiateur et chef d'école. Le musicien de *Benvenuto Cellini* et de la *Damnation de Faust*, avait au contraire quelque chose du caractère provocateur et cassant du poëte des *Burgraves*. Loin de chercher à plaire au public, en descendant vers lui par les voies battues, il s'enfermait de plus en plus, triste et meurtri, mais toujours hautain, dans son burg solitaire.

A défaut de succès, il se faisait pourtant une haute position. Il forçait l'Institut comme Victor Hugo, et ceux mêmes qui repoussaient ses tendances et sa musique, étaient obligés de reconnaître sa puissance d'initiative et sa personnalité. Et du reste, comment refuser le brevet de grand musicien à celui qui écrivait l'aérienne et féerique marche de la Reine Mab, l'adagio de la scène du balcon de *Roméo et Juliette*, la marche des pèlerins d'*Harold*, plus belle que le chœur des pèlerins du *Tannhauser* qui est déjà si beau, la Scène aux champs de la Symphonie fantastique, la marche hongroise avec sa brillante orchestration... Dans l'*Enfance du Christ*, il y a toute une partie la *Fuite en Egypte*, qui est adorable d'un bout à l'autre; il est vrai que le reste est plus près de l'Apocalypse que de l'Évangile. Il est aussi absurde de nier la marque du génie qui est partout dans ces morceaux, qu'il est impossible d'admettre le système sous lequel ce génie sombre le plus souvent.

M. Berlioz est peut-être l'artiste le plus inégal d'une époque où l'on est très-porté à l'être : c'est un des signes de la vie d'aujourd'hui, si troublée, si tiraillée, faite d'élans excessifs et de défaillances. Aux époques calmes de l'art, le talent est généralement égal; tout le monde a plus ou moins du style, sinon de l'originalité. Les moindres grimauds du XVIIe siècle, les femmes de chambre du temps de Mme de Sévigné avaient toujours un certain air et une certaine allure de style : c'est qu'ils n'avaient, pour cela, qu'à prendre dans le courant commun qui était excellent, limpide et sain; cela ne les empêchait pas d'être fort médiocres. Il y a ainsi une vingtaine de petits compositeurs italiens de la fin du dernier siècle à qui je vois qu'on fait encore l'honneur du dénombrement; c'est vraiment se moquer du monde que de les citer en face de nos grandes individualités artistiques; ils témoignent tous d'une bonne école, mais ils n'ont aucune valeur particulière; il ne faut citer les noms et garder les œuvres que des cinq ou six génies véritables qui se sont élevés au-dessus de cette heureuse moyenne. Ces cinq ou six génies, s'ils se sont distingués du commun de leurs contemporains, nous apparaissent néanmoins avec cette même égalité dans le style, et, de plus, ils ont entre eux un air frappant de ressemblance : c'est la même famille. Il n'en va pas ainsi maintenant; il n'y a plus d'école, il n'y a que des individus; il n'y a plus de style, et il y a vingt styles; chacun prétend avoir le sien, et l'on ne veut procéder de rien ni de personne. Or, il n'est pas humainement possible de soutenir l'inspiration en tirant tout de soi. Les anciens, quand le souffle de la création originale les abandonnait, retrouvaient encore les formes de l'école pour

les porter et les soutenir. Nos artistes, et je dis les premiers, faute d'avoir où se rattraper, risquent toujours de se perdre, même après leurs meilleures rencontres de génie : ou bien ils se laissent aller à la banalité quelconque, — ou bien ils s'inspirent de quelque maître, de quelque genre particulier, et cet emprunt fait disparate dans l'œuvre ; — ou bien enfin, s'ils sont plus fiers, ils insistent auprès d'eux-mêmes, et comme l'inspiration est fatiguée, c'est le défaut favori, le vice de tempérament qui répond. Alors M. Gounod s'abandonne au hasard à cette mélopée flottante et mélancolique que vous savez ; alors M. Berlioz multiplie les duretés et les complications, et, par grande horreur des sentiers communs, nous traîne à travers rochers et broussailles. Voilà les conséquences dernières de cette proclamation des droits de l'art à faire ce qu'il veut ; et voilà comme aujourd'hui va le monde : c'est bien le moins qu'on ait sa musique, son art à soi, quand on fabrique sa religion. Il y a des tableaux qui ont des arrière-pensées humanitaires, aussi ne les comprend-on pas ; il y a des symphonies qui sont grosses d'un monde inconnu, aussi avortent-elles.

L'orgueil depuis trente ans est le fléau du monde !

c'est le chef de l'école romantique qui l'a dit, et il s'est ainsi jugé sévèrement, lui et le système.

Du reste, le temps de la fantaisie à outrance est passé. A part quelques forcenés peu nombreux qui s'engagent sous le drapeau de la musique de l'avenir et du socialisme littéraire inauguré par les *Misérables*, il faut dire que l'on s'est généralement très-calmé. De guerre lasse, on revient à des compromis, à un certain éclectisme : on sait aimer Racine et Shakspeare dans des proportions diverses, mais tous deux à la fois ; de même pour Gluck et Rossini, pour Meyerbeer et Cimarosa. Nous voyons de déterminés défenseurs de la cause romantique adorer Molière et la tragédie en toute occasion ; et nous avons vu Eugène Delacroix prendre la plume de critique pour soutenir des idées qui donnaient raison à M. Ingres plus qu'à lui.

Qu'est devenu M. Berlioz dans cette seconde période de la crise, période de doutes, de retours, de concessions, de compromis ? Il s'est trouvé soumis à une difficile épreuve le jour où M. Wagner vint à Paris. Il ne pouvait se dissimuler que l'auteur du *Tannhauser* procédait de lui ; et pourtant il n'hésita pas à renier « le fils de l'étrangère. » En voyant ce qu'étaient devenues les idées semées par lui en Allemagne quinze ans auparavant, il ne les reconnut ni ne voulut les reconnaître. Il s'empressa de décliner toute solidarité avec la musique de l'avenir, dans un article resté célèbre, où il déclarait formellement qu'il y a des règles, qu'il faut des morceaux régulièrement développés, qu'il n'est pas mauvais que les dissonances soient préparées et résolues, que les modulations doivent être naturelles et ménagées avec art, que la musique doit être agréable à l'oreille, qu'il faut faire grand cas de l'art du chant et en observer les lois spéciales, qu'il ne suffit pas de chercher la vérité de la déclamation dans l'opéra, mais que la musique peut y développer ses beautés propres...

En vérité nous avons tous aimé à le lui entendre dire, non pas précisément qu'on pût lui reprocher d'avoir professé des doctrines contraires; mais il est certain qu'il avait jusque-là insisté de préférence sur le principe de la liberté et les droits de la fantaisie, sans daigner faire toutes ces réserves en faveur des règles et des lois naturelles de la musique.

L'opéra comique de *Béatrice et Bénédict* fut le premier ouvrage composé par M. Berlioz après l'épreuve des concerts de M. Richard Wagner et du *Tannhauser* à Paris. Dans cet ouvrage, dont il a taillé lui-même le livret dans Shakspeare, il se rapprocha, plus qu'il n'avait jamais essayé de le faire, des formes ordinaires de notre musique théâtrale. L'élément humoristique y dominait, et pour la première fois l'auteur de la *Damnation de Faust* semblait sourire au public. Il arrivait ici à une certaine verve scénique, à des mélodies plus développées et plus suivies, à une plus grande variété de formes. J'ai entendu cet ouvrage à Bade, et je pense qu'il aurait eu plus de chances que les *Troyens*, de plaire d'emblée au public parisien. Il contient deux morceaux de premier ordre : un nocturne pour deux voix de femmes, auquel je ne puis comparer que celui de Didon et d'Énée, — et l'air de Béatrice, dont le début est d'une ampleur et d'une beauté dignes de Gluck, et dont l'allegro final s'échappe en effusions d'une verve brûlante.

Arrivons aux *Troyens;* nous devrions y être depuis longtemps. Ils marquent un retour bien singulier et bien profond dans les idées de l'auteur. Ce que le classique le plus déterminé n'eût osé faire, une tragédie avec casques et chlamydes, il l'a osé! Ce fervent de Shakspeare s'est plongé avec amour dans l'*Énéide!* Ce révolutionnaire a renoué de ses propres mains les vieilles traditions de la tragédie lyrique! Sans doute il n'avait jamais cessé de protester de son admiration pour Gluck et Spontini; mais cette admiration était en vérité trop platonique, il n'y en avait trace dans les partitions de *Roméo*, de *Cellini*, de la *Damnation de Faust*, et quand on avait su que c'était lui qui provoquait et dirigeait les reprises d'*Alceste* et d'*Orphée*, on avait pu se demander avec quelque surprise, quel rapport, quelle sympathie secrète il pouvait exister entre le dieu et son pontife, entre le vieux maître et le novateur à outrance. On le voit maintenant, le goût de cette musique dont s'était nourri l'adolescent, avait gardé sur l'homme plus d'empire qu'il ne pensait lui-même : on retrouve à chaque instant dans les *Troyens* des tournures à la Spontini et à la Gluck. Il est vrai qu'elles disparaissent souvent, déguisées sous les sonorités curieuses de l'orchestration ou déroutées par des suites d'accords inattendues. Il est vrai aussi que plus d'un ressouvenir curieux de Shakspeare se mêle au livret virgilien; et le romantisme s'est réservé bien des droits sur la musique même, car le style en est étrangement tourmenté, et par là me semble moins propre à l'expression du sentiment antique que l'austère simplicité du Gluck.

Le poëme des *Troyens* ne doit rien ni aux tragédies, ni aux *libretti* des opéras qui ont été faits en assez grand nombre sur le sujet de Didon. M. Berlioz a puisé lui-même directement à la source virgilienne: le dialogue en fait foi, car il offre à chaque page des bribes de traduction littérale qui s'en vont réveiller dans quelque

coin de la mémoire des vers de Virgile à demi oubliés. Ce qui prouve encore que M. Berlioz a taillé ses *Troyens* en pleine épopée, c'est qu'ils composent eux-mêmes une sorte d'épopée plutôt qu'un drame lyrique proprement dit. La partition débordait de toutes parts sur le cadre forcément limité de la représentation. Des coupures plus ou moins considérables ont été pratiquées dans cette œuvre trop touffue, et d'abord il a fallu la diviser en deux parties : la première, qui se passe en Troade, forme un opéra particulier en trois actes, intitulé la *Prise de Troie ;* l'autre est celle que nous venons d'entendre, sous le titre des *Troyens à Carthage.* Les *Niebelungen* de M. Wagner sont conçues, dit-on, dans des proportions encore plus considérables : il serait assez singulier que la musique voulût finir par où la poésie a commencé, par l'épopée. Notez encore un point curieux, c'est que MM. Berlioz et Wagner se font poëtes et musiciens, comme étaient les aèdes de la Grèce primitive.

La partition et le livret ayant paru et la pièce ayant atteint déjà sa douzième représentation, nous ne nous croyons pas étroitement obligé d'en faire une analyse complète. Nous ne citerons que les morceaux qui nous ont semblé le plus réussis, ou ceux qui comporteront quelque observation caractéristique, rejetant d'ailleurs à la fin de l'article ce que nous avons à dire du style et des tendances.

Le prologue se compose d'une courte introduction d'orchestre, bizarrement nommée *Lamento*, et du récit d'un rapsode qui vient nous dire en vers l'histoire du cheval de Troie et de la ruine d'Ilion, récit coupé de loin en loin par de petits arpéges d'une candeur enfantine, et interrompu par une *marche troyenne dans le mode triomphal,* qui se chante au fond du théâtre par un chœur invisible. Cette marche troyenne, dont le motif reviendra plus d'une fois dans le cours de l'ouvrage, paraît en être le morceau capital, suivant les idées et le plan de l'auteur : elle est d'un effet grandiose. Le chant national des Carthaginois : *Gloire à Didon,* qui ouvre le premier acte, n'est pas d'une moindre valeur. Voilà un beau et puissant travail que Handel ne désavouerait pas : c'est simplement grand. — Le premier récitatif et le premier air de Didon ont beaucoup de noblesse. Au second tableau, Didon se plaint à sa sœur du vague ennui qui l'oppresse : *Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent !...* A quoi on lui répond en souriant : « Vous aimerez ma sœur !... » Il y a là un long duo qui fait ce qu'il peut pour être gracieux, et n'y parvient pas toujours, même en appelant à son aide certaines coquetteries à l'italienne. A part une belle phrase mélancolique : « *Sa voix fait naître dans mon sein...* » l'inspiration en travail avorte et se perd en détail. Le dernier tableau du premier acte nous montre les Troyens naufragés arrivant à la cour de Didon. La réception est interrompue par l'annonce d'une incursion des Numides. L'accompagement et le récitatif de cette entrée du messager sont pleins d'une vivacité superbe. Énée se fait connaître et propose à la reine de la défendre contre les Africains : le final, à partir ce moment, respire cet héroïsme un peu déclamatoire, mais de bon aloi pourtant, que rencontrait Spontini dans certaines situations entraînantes, comme dans le final de *Fernand Cortez* : « Mon cœur vous reconnaît à ce noble langage... »

Nous n'insisterons pas sur le grand intermède symphonique qui forme le second acte de la partition imprimée : on l'a supprimé après la première représentation, parce qu'il fallait à toute force ramener la durée du spectacle aux proportions ordinaires. Cet acte était tout de pantomime et de mise en scène. Le théâtre représentait une forêt sauvage avec l'entrée de la fameuse grotte du quatrième acte de l'*Énéide*. L'orage éclatait, des chasseurs dispersés et perdus traversaient la scène ; Énée et Didon se réfugiaient dans la grotte, aussitôt commençait le sabbat classique décrit par Virgile, le tonnerre, les torrents, les danses désordonnées et les hurlements des nymphes. Le décor était magnifique et la mise en scène réglée avec un art extrême, mais tout cela n'a brillé qu'un soir. Je regrette dans la symphonie une fanfare de cor, jouée presque toute en sons bouchés, dont le dessin bizarre avait des effets de lointain délicieux ; quant au reste, j'avoue n'y avoir rien compris, ni à l'audition, ni à la lecture. Le sphinx m'a dévoré : je ne doute pas que l'auteur n'ait en cet endroit les plus belles conceptions du monde, mais les moyens de réalisation l'ont trahi. Cette symphonie et certaines autres de M. Berlioz me rappelle ce peintre bizarre et profond que Balzac nous a présenté dans le *Chef-d'œuvre inconnu :* « Voyez, s'écria-t-il, ces cheveux inondés de lumière... ce sein... ces chairs qui palpitent ! Il y a tant de profondeur sur cette toile, l'air y est si vrai que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne. Où est l'art ? Perdu, disparu !... » Cependant ceux qui l'écoutaient ne voyaient rien, que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui formaient comme une muraille de peinture. Toutefois, en s'approchant, ils aperçurent dans un coin de la toile le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de tons et de nuances indécises, mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration... Ce pied, dans la symphonie de M. Berlioz, c'est la fanfare lointaine et poétique.

Mais l'acte suivant est de tout point admirable. C'est une fête dans les jardins de Didon, au coucher du soleil. Nous recommandons dans le premier air du ballet, le second motif en *ut* qui est fort joli et d'un timbre si original, et le troisième qui part d'une phrase élégante et majestueuse des violoncelles. L'air du pas des Nubiennes est une petite merveille de grâce et aussi de bizarrerie : imaginez, si vous pouvez, le ton de *mi* mineur avec le *fa* et le *ré* naturels ! — Après un court récitatif, la quintette s'engage par une phrase mélancolique de Didon : « Tout conspire à vaincre mes remords, et mon cœur est absous, » et se complique bientôt d'un motif plus gai proposé par Anna et développé avec une science qui n'exclut pas la grâce. Une petite remarque : pourquoi répéter ainsi dix fois : « Mon cœur est absous ; » quand on a crié toute sa vie contre les répétitions de mots de Rossini ? — Le septuor avec chœur qui vient ensuite, est un morceau de génie. On l'écoutait avec ravissement sans oser respirer, comme Didon écoutait Énée suspendue en extase à ses lèvres : ...*Longumque bibebat amorem.* Puis le public entier l'a redemandé avec enthousiasme. Il y a vers la fin une simple suite de cinq ou six accords qui est pure béatitude... Mais n'analysons pas ; disons seulement qu'on n'a rien fait de plus suave ni de plus profond, de plus puis-

sant dans la douceur, c'est une sensation de l'infini. Après cet admirable nocturne, le maître en a fait un autre et l'a fait aussi beau, c'est le duo de Didon et d'Énée : *O nuit d'ivresse et d'extase infinie...* Ces vers sont la traduction d'une scène de *Troïlus et Cressida*, et ce n'est pas la seule inspiration puisée dans Shakspeare par l'auteur des *Troyens* : le duo comique des deux soldats, qu'on a bien fait de couper au quatrième acte, n'est-il pas un intermède dans le goût du grand Will?

La chanson du matelot troyen nous a pénétré plus profondément à chaque audition nouvelle : ici l'imagination tourmentée de M. Berlioz a exprimé avec un bonheur rare les vagues tristesses de la nostalgie. — Après, il n'y a plus guère que de grands récitatifs chantants et de grands airs récitants, plus ou moins réussis dans la manière de Gluck ; citons pourtant, à la fin du quatrième acte, un peu avant le départ de la flotte, une reprise de la marche troyenne en rhythme doublé qui est très-belle. Nous avions été surpris, à la première représentation, de ne pas voir une des plus belles scènes de Virgile, celle des reproches de Didon à Énée : *Dissimulare etiam sperasti...* qui semble être la situation capitale du drame de Didon; ce n'est pas la faute de M. Berlioz, elle est dans la partition, et je ne m'explique pas qu'on l'ait coupée. Si quelque sacrifice était nécessaire, il valait mieux prendre quelque chose sur les scènes d'Énée qui précédent, ou plutôt sur le tableau suivant qui est tout entier rempli des inquiétudes et des imprécations de Didon. Là encore, il y a plus d'un accent sublime. Mentionnons, au dernier tableau, un chœur de prêtres de Pluton d'une tristesse féroce et noire, les belles phrases d'anathème de Narbal et d'Anna, et les derniers récitatifs de Didon, qui invoque avant de mourir Annibal, son vengeur :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Didon a rencontré au Théâtre-Lyrique une interprète admirable, et telle que l'Opéra n'aurait pu lui en offrir : Mme Charton-Demeur est la première de nos tragédiennes lyriques. L'ensemble de l'interprétation est très-bon, et la mise en scène splendide. Il y aurait vraiment de l'injustice à ne pas remercier ici M. Carvalho, le directeur habile, généreux, dévoué, à qui sont déjà tant redevables et l'art classique, et les maîtres contemporains. Il nous a donné l'*Orphée* de Gluck, cinq ou six chefs-d'œuvre de Weber et de Mozart, *Faust* et les *Troyens* refusés par l'Opéra; il nous prépare encore en ce moment même la *Captive*, de M. Félicien David, et *Mireille* de M. Gounod. Avec lui, le Théâtre Lyrique est devenu vraiment le premier de nos théâtres.

J'ai omis à dessein, dans cette analyse de la partition, toute critique de détail portant sur la coupe des morceaux ou l'étoffe du style. Pour la plupart des points, le musicien serait prêt à répondre : « Oui, je le sais, mais je l'ai voulu ainsi, je l'ai fait exprès. » C'est donc une petite discussion de tendance et de système qu'il nous faut essayer ici.

Et voyons d'abord la forme des morceaux : les rubriques y sont bien, voici des airs, des récits, des duos, voici même une cavatine (quelle cavatine! et pourquoi prendre ce nom! mais on passe ce morceau à la scène, passons). Malgré la

diversité des étiquettes, on s'aperçoit vite que le procédé de composition est peu varié, et que la plupart des récits ne diffèrent ni par le chant, ni par les accompagnements des airs proprement dits. A l'audition, cette ressemblance engendre une monotonie fatigante.

Je ne défends pas la coupe traditionnelle des opéras italiens : ces récitatifs insignifiants coupés de quelques accords d'orchestration, ou plus simplement même d'un grognement de clavecin et de violoncelle; — et d'autre part, ces airs coulés tous dans le même moule, et régulièrement distribués en *andante* et en *allegro*, avec ritournelles, reprises et *coda*. Le récitatif n'était pas assez musical, et l'*aria* l'était trop, en ce sens qu'elle donnait presque tout à la virtuosité, et presque rien à l'expression des paroles et au sentiment de la situation. Entre ces deux formes, il y avait quelquefois le récitatif obligé : Mozart et Cimarosa en ont fait d'admirables. Mais il faut convenir que les cadres tout faits s'imposaient bien tyranniquement au génie. La réforme ne se fit pas attendre, et elle alla tout de suite à l'autre extrême, — c'est l'usage. Sous prétexte de protéger les paroles, Gluck et son école tuèrent la musique, ou du moins la mirent à un régime austère; en la rivant à la déclamation, ils l'empêchaient de s'abandonner à ses beautés naturelles. La réaction rossinienne rendit à l'opéra des formes plus variées, et quand Rossini l'a voulu (par malheur, il ne le voulait pas toujours), il a mieux compris que personne les récitatifs. Ni M. Berlioz, ni Gluck lui-même, n'en ont trouvé qui fussent à la fois plus beaux de musique, plus vrais d'expression, plus irréprochables de prosodie, que ceux du trio du deuxième acte de *Guillaume Tell*, et du duo d'Arnold et de Mathilde.

La nouvelle école reprend les errements du système de Gluck, mais en ajoutant à la mélopée un peu nue du vieux tragédien lyrique, un appareil de modulations et d'intonations plus variées, et surtout un accompagnement symphonique plus riche et plus coloré. Cette forme musicale est excellente en elle-même, et je ne lui trouve d'autre défaut que l'usage obstiné qu'on en fait d'un bout à l'autre d'un opéra, à l'exclusion de toute autre forme. Quoi de plus monotone que les mélopées flottantes et continues de la *Reine de Saba*? quoi de plus monotone, en dépit d'un tempérament puissant, que cet immense et massif enchevêtrement de symphonie et de mélopée, qui règne sans paix ni trêve dans les opéras de M. Wagner. La manière de M. Berlioz est moins chargée, il n'emploie presque jamais toute la masse orchestrale; ses moyens sont mieux divisés et répartis, il y a de l'air et des éclaircies; sa symphonie est plus coupée, trop peut-être, car elle met des bouts de ritournelle à de simples membres de phrases; si elle n'écrase et ne submerge pas le chant, elle l'obsède de répliques et d'interpellations; elle joue avec lui aux propos interrompus, et s'attribue dans la conversation la plus belle part. A chaque instant, il me semble que les violons, ou les trombonnes, ou les clarinettes montent sur la scène, et que le chant descend se cacher dans la foule des instruments pour y faire une partie de second alto. Nos compositeurs d'opéras symphoniques ne font même pas à la voix humaine l'honneur de la traiter comme leur principal instrument, elle n'a pas même un rôle aussi brillant que le piano ou le violon soliste dans un concerto, — et pourtant elle est chez elle ici. Le drame, c'est

l'homme; et, dans le drame lyrique, l'homme, c'est la voix. Il ne s'agit pas de ramener l'opéra à un orchestre de clavecin et de quatuor, mais l'orchestre n'a-t-il donc pas assez à faire avec les ouvertures, les introductions, les divertissements, les marches, les entrées, les ritournelles, et les sous-entendus logiques et nécessaires que le drame impose à certains moments au dialogue?

Dès que la voix se fait entendre, elle est souveraine, absolue, et rien ne doit l'étouffer ni la gêner. A-t-elle quelque chose de précis à dire, le récitatif simple est là, et quelques accords de place en place suffisent à maintenir le caractère musical de l'ouvrage; mais le récitatif deviendra plus chantant et plus accentué, l'accompagnement plus fourni et plus coloré, suivant que la situation s'animera davantage; et il doit y avoir ainsi des degrés indéfinis dans les formes musicales, depuis le récit simple à peine chanté, jusqu'à ces libres effusions du lyrisme qu'on appelle les airs. Je l'ai dit ici même dans mon étude sur l'*Alceste* : l'*aria*, la cavatine sont aussi fondées en raison que la déclamation notée. C'est lorsque le personnage arrive à cet état d'exaltation, où les paroles semblent manquer pour exprimer ce qu'on éprouve, amour, joie, colère, tristesse, c'est alors, dis-je, que l'*aria* s'élance et s'épanouit librement. Il ne s'agit plus alors de déclamation vraie, de « rapport direct avec le sentiment exprimé par les » paroles, et avec les inflexions qu'on suppose être le plus près du langage » parlé ; » il n'y a plus de paroles, ou du moins elles sont quasi-indifférentes et quelconques : il n'y a plus de vrai que le sentiment qui déborde, et le chant peut être aussi purement mélodique qu'il lui plaît. Sacrifier la forme de l'*aria* à une mélopée bien déclamée, c'est faire l'amputation la plus cruelle, non-seulement à l'art musical, mais à l'expression du sentiment dramatique.

On le voit, c'est au nom de la vérité de l'expression que nous parlons nous aussi; et si nous critiquons la nouvelle école, ce n'est point parce qu'elle brise de vieux cadres trop arbitrairement définis, ni parce qu'elle introduit de nouvelles combinaisons des moyens de la poésie et du chant, du chant et de la symphonie, c'est parce qu'elle détruit d'autres ressources fort légitimes, au profit de procédés exclusifs et par suite monotones et fatigants.

Il me reste à parler d'autres tendances de M. Berlioz, qui touchent à l'essence de l'art musical, abstraction faite du drame lyrique. Je formulerai ainsi le chef d'accusation : trop de modulations, trop de chromatique, trop de dissonances.

Trop de modulations! pourquoi trop? demanderait l'auteur, et il se retrancherait peut-être derrière cette fière réponse de Mozart à l'empereur Joseph qui trouvait qu'il y avait trop de notes dans l'*Enlèvement au sérail* : « Pas plus qu'il n'en faut, sire! » Joseph II avait tort contre une telle œuvre et un tel maître, mais vous avouerez que cette critique pourrait s'appliquer aux redites sans fin et au *code* de l'école italienne, comme aussi à la partition étouffante du *Tannhauser* et même à ces beaux grands opéras qui commencent à sept heures et quart pour finir à peine à minuit. Il peut y avoir trop de notes, et il peut y avoir trop de modulations. — Mais combien en faut-il au juste? Y a-t-il un tarif, une règle? Mozart ne s'en est permis que cinq ou six dans tel morceau, cela lui plaisait

ainsi : pourquoi ne nous plairait-il pas d'en mettre quinze?... Nous touchons ici à une de ces lois élémentaires et constitutives de l'art dont je parlais au commencement de cet article, la loi de l'unité dans la composition, de l'unité dans la variété. Cette loi n'est pas propre à la musique seule, elle règne aussi bien dans le plan d'un tableau ou d'un groupe de statuaire : si complexe et si mouvementé qu'en soit le sujet, ils ont toujours un centre d'effet, un effet principal. La nature elle-même nous donne le sentiment de l'unité dans ses paysages, car ils sont tout dans la lueur du matin ou dans celle du soir, tout dans l'émotion d'une certaine heure et d'une certaine saison. Maintenant qu'est-ce que le sentiment de l'unité en musique, sinon le sentiment de la tonalité? Eh bien! ce sentiment de la tonalité, M. Berlioz nous le fait perdre, et c'est la faute des modulations. Il en faut, certes, et l'on ne peut rester éternellement dans l'harmonie carrée; mais il faut qu'elles soient relatives, et que le ton qui est la lumière propre du morceau, y soit en quelque sorte toujours latent et sous-entendu.

— Cela est vrai, me dira-t-on, pour une situation paisible et ordinaire, mais lorsqu'il s'agit d'une tempête ou d'un emportement de fureur, comment se tenir dans les conditions normales de la musique? — Les plus grands maîtres s'y sont tenus. Voyez l'orage de la symphonie pastorale; voyez le paroxysme de la douleur et de la colère exprimé dans Gluck; voyez le chaos de la *Création*, Haydn a accumulé dans les vingt premières mesures de son oratorio plus de curiosités et de hardiesses harmoniques que n'en trouveront tous les musiciens de l'avenir, et pourtant voilà le miracle : le sentiment de l'unité tonale y reste sauf, jamais le ton d'*ut* mineur n'est trop loin, on le sent vaguement qui s'éloigne et se voile et revient à travers ce chaos des sons... A toute force on me dira encore : Si Haydn est resté tonal en un tel sujet, il a été trop sage, il a eu tort; on est plus près de la vérité en exprimant le trouble de la nature ou des sens par le trouble de la musique. A cela je n'ai qu'une chose à répondre : on sera encore plus près de la réalité en disant aux musiciens de l'orchestre de faire pendant une minute ce qui leur passera par la fantaisie, en mêlant à une symphonie d'orage de vrais bruits de tonnerre et de grêle, en substituant le cri inarticulé à la note chantée, etc.; seulement ce ne sera plus de la musique. Vous savez l'anecdote de ce peintre grec qui, ayant à représenter l'atroce douleur d'Agamemnon au moment du supplice de sa fille, ne put et ne sut que lui voiler la face. Quelle leçon d'art! Si pour exprimer une souffrance aiguë, il vous faut défigurer l'homme, renoncez-y, car ce ne serait plus l'homme. De même exprimez le chaos ou la folie en musique, mais restez musicien. Du moment que vous empruntez la langue d'un art pour réaliser vos conceptions, il est bien entendu que vous acceptez les conditions essentielles de cette langue; or, c'est une des conditions essentielles de la musique que la tonalité. Elle disparaît à chaque instant chez M. Berlioz, et souvent même sans l'excuse plausible d'une situation ou d'une émotion exceptionnelle. Je pourrais citer dix passages, je me borne à cette symphonie de la chasse royale, qui n'a bémol ni dièze à la clef et qui n'est pas un traître moment dans le ton d'*ut* avant la trentième mesure. Et pourquoi? M. Berlioz a-t-il voulu refaire la fameuse mélodie de la forêt du *Tannhauser?* L'auditeur s'égare et s'im-

patiente dans ce taillis inextricable de cadences évitées, de faux-fuyants harmoniques; il ne sait plus où il est ni où il va.

L'abus du chromatique est aussi très-funeste au sentiment de la tonalité, et de plus il introduit dans la mélodie quelque chose de lâche et de décevant qui, à la longue, énerve l'oreille. Comment ne pas se plaindre aussi de l'abus des dissonances, des duretés, de fausses relations, des fautes d'harmonie!... Ce mot de faute d'harmonie a le don de révolter M. Berlioz. Que nous veulent ces règles d'harmonie? Qui les a faites? Et voilà qu'il nous cite le mot bien connu de Beethoven : « Les traités défendent cette relation? Eh bien! moi je la permets. » Oui, je sais qu'il y a des contraventions aux règles dans les plus grands maîtres; vous m'affirmeriez qu'il y a des quintes de suite dans Haydn, que je n'oserais pas répondre du contraire. Je ne sais quel médecin, dans un procès d'empoisonnement, ne se faisait-il pas fort de trouver de l'arsenic jusque dans les bâtons de chaise du tribunal. Toute la question est de savoir quelle est la dose, et si l'exception reste bien à l'état d'exception inoffensive.

Une des plus rudes promenades que j'aie faites, c'était dans la vallée de Marcado, aux Pyrénées. Il y avait décidément trop de pierres. Je suppose qu'on m'eût demandé si je préférais une allée tirée au cordeau, aplanie et sablée, comme à Versailles. — Non certes, aurais-je dit. — Mais de quelle pierre au juste vous plaignez-vous? — Ni de celle-ci, ni de celle-là. — Il y en avait d'exactement pareilles, hier, au col de Riou, dont vous étiez si émerveillé. — Oui, mais il y en avait moins. — Ne faites donc pas attention à ces petites misères! Cette escalade de rochers n'est-elle pas admirable? Et ces sapinières? Et là-haut les neiges du Vignemale?... — Que voulez-vous? Tout cela est peut-être fort beau, je n'en sais rien, je sais que j'ai les pieds brisés, je ne m'amuse plus, je ne m'intéresse plus.

Il y a de même dans le style de M. Berlioz trop de ces heurts, de ces pierres d'achoppement qu'on ne remarque pas en détail, mais en somme qui fatiguent l'oreille. Ces petites méchancetés sonores lui échappent quand il écrit, et, une fois que c'est écrit, il y tient comme le bibliomane aux fautes d'impression de ses Elzévirs, comme l'amateur d'objets d'art aux balèvres du moulage. Il suffirait d'un petit coup d'ongle, mais point! cela est sacré.

Dans cette revue sévère des vices redhibitoires du génie de M. Berlioz, je suis descendu peu à peu de la discussion des formes générales du drame lyrique aux plus minces détails de style. Tout pourrait se réduire à deux mots bien simples : *Est modus in rebus*, autrement dit : Il ne faut abuser de rien. Quelques modulations et dissonances réveillent l'attention, cinquante la tuent; un peu de chromatique chatouille l'oreille, beaucoup l'énerve; la mélopée est une belle et excellente chose, mais elle n'a pas le droit d'être exclusive dans le drame.

Est-il besoin de le dire? Ces tendances systématiques et qui caractérisent la manière de M. Berlioz, ne sont après tout dans la pratique qu'une affaire de plus ou de moins. C'est quand l'inspiration lui manque, que le musicien y tombe sur-

tout; mais quand le souffle lui vient, un heureux instinct lui fait négliger ces méchants moyens. Il a aussitôt plus de suite dans la mélodie et dans les développements, moins de modulations inutiles, moins de dissonances gratuites.

Relisez, par exemple, le duo d'Énée et de Didon, et l'hymne des Carthaginois, qui est écrit si purement; s'il y a quelques petites scories de détail dans le final du premier acte, elles sont emportées dans le mouvement. Nulle part le sentiment de la tonalité n'est aussi sensible que dans le septuor, qui est aussi la merveille de l'ouvrage; et si j'osais, je noterais un tout petit détail qui pourrait bien avoir porté bonheur au musicien. Cette petite note cristalline des flûtes, maintenue au-dessus de tout le morceau, en manière de pédale, à la dominante aiguë, le condamnait lui-même à son insu et pour sa gloire, à une certaine unité tonale, que les incidences les plus vives et les plus curieuses n'ont pu troubler. Vous savez, en outre, que les dissonances qui sont les plus cruelles à l'oreille dans le *forte*, passent dans le *pianissimo*; de là vient peut-être que la muse essentiellement dissonante de M. Berlioz, réussit mieux la douceur, la tendresse et la grâce; et ce sont en effet ces qualités qui dominent dans le troisième acte des *Troyens* et dans la seconde partie de l'*Enfance du Christ*.

Et puis, enfin, le génie garde toujours son efficace, et sait rayonner même à travers la matière ingrate et malgré ses propres imperfections, tandis que la médiocrité, même employant les moyens les plus sûrs, n'est sûre que d'être médiocre. Si la muse de M. Hector Berlioz est trop peu humaine, trop peu attentive à plaire, trop peu souple ou trop exclusive pour user de toutes les ressources légitimes de la musique et du drame musical, en revanche elle a quelque chose qui la met hors de pair, et la distingue singulièrement dans une époque comme la nôtre : c'est la noblesse de l'inspiration, l'élévation du sentiment, la préoccupation de faire de l'art autre chose qu'une amusette, et de le tourner vers l'idéal et le grandiose. M. Berlioz est en tout cas et pour tout le monde une belle nature d'artiste. Son plus grand défaut et son plus grand malheur a toujours été cette imployable et abrupte fierté, du haut de laquelle il repousse les expédients vulgaires du succès, et maintient fort et ferme en face des exigences de métier, ce qu'il croit être la vérité. Cette foi, même quand elle s'égare, est un assez admirable défaut qui devrait assurer le respect à l'auteur des *Troyens*. Ceux qui contestent le plus son inspiration et ses œuvres, sont obligés de reconnaître en lui une des plus hautes personnalités de notre école contemporaine. Il n'en est pas le chef, et personne n'a cet honneur, du reste. C'est une oligarchie et non pas une monarchie. M. Auber n'en est que l'aimable doyen; M. Gounod voudrait bien faire église, et ne fait que chapelle; M. Félicien David est trop modeste de caractère et trop mignon de génie; quant à M. Berlioz, c'est le plus contesté de tous, mais c'est bien la figure de musicien la plus originale, et l'un des types les plus saillants du XIXe siècle. Avec son esprit d'initiative, ses hardiesses subversives, ses obstinations, ses luttes fatales, puis ses doutes, ou du moins ses réserves et ses désaveux, ses retours singuliers et finalement son épopée troyenne, étrange amalgame de Virgile et de Shakspeare, de Gluck et de Weber, de tradition renouée

et de romantisme endurci, il personnifie mieux que nul autre la crise traversée en ce moment par la musique. Si donc cette étude est trouvée, comme je le crains, trop longue, au moins ne l'accusera-t-on pas d'être venue hors de propos dans un compte rendu de l'œuvre de M. Berlioz.

Je ne pense pas non plus qu'on ait l'idée plaisante de me demander des conclusions et une solution. Je me suis appliqué à démêler de mon mieux les éléments de cette crise et à les mettre en lumière. Maintenant, qu'en adviendra-t-il? Vont-ils s'exagérer en sens divers et se faire une opposition de plus en plus vive, — ou bien, comme ces métaux différents fondus par l'incendie qui formèrent l'airain de Corinthe, sauront-ils se concilier pour former une véritable école, ayant certaines formes déterminantes et un certain style? En vérité, je n'oserais jurer que cette fusion s'opérera parfaitement dans le cerveau d'un homme ; encore moins prendrai-je sur moi de tirer l'horoscope de toute la génération.

GUSTAVE BERTRAND.

CHRONIQUE DU MOIS

Si intéressantes que soient les discussions qui se poursuivent au Corps législatif sur la vérification des pouvoirs de nos nouveaux députés, elles n'ont réussi qu'imparfaitement à détourner l'attention générale de cette proposition de congrès qui tient encore une partie de l'Europe en suspens. Malgré la vivacité de quelques discours, malgré l'importance des questions légales et morales engagées dans ces longs débats, notre Assemblée législative est vaincue dans cette lutte inégale ; et, si la proposition imprévue lancée par l'Empereur au milieu de l'Europe n'avait eu pour but que de faire diversion à nos discussions intérieures, on ne pourrait nier que l'intention de son auguste auteur ait été pleinement accomplie. Mais, tout nous ordonne de croire que cette proposition était sérieuse et qu'elle était considérée, par celui qui l'a faite, comme la démarche la plus capable d'amener pour l'Europe une ère nouvelle de repos et la prospérité.

A ce titre, il est impossible de ne pas considérer cette proposition comme un des événements les plus considérables et les plus curieux de notre époque. Tout le monde a rencontré dans le cours de sa vie des esprits pleins de bonne foi et de candeur, fermement persuadés que toutes les discordes qui affligent l'humanité viennent exclusivement du défaut de lumières ou de générosité de quelques hommes auxquels le hasard a confié la conduite des peuples, qu'il suffirait, pour éviter tant de maux, d'un peu de sagesse et de bonne volonté, qu'il s'agit seulement de s'aborder franchement et de s'entendre, que nous n'aurions, enfin, qu'à étendre la main pour saisir l'inestimable bienfait d'une paix universelle et perpétuelle. De cette croyance à l'idée d'un congrès général, qui précéderait la guerre au lieu de la suivre, où l'on viendrait de toutes parts avec l'intention d'étouffer, par de mutuels sacrifices, tous les germes de discordes, et de prévenir, par des arrangements librement consentis, toutes les difficultés futures, il n'y a qu'un

pas. Ce pas est ordinairement franchi sans beaucoup de peine, et l'abbé de Saint-Pierre est le plus illustre de ceux qui ont rêvé et invoqué ces grandes assises des nations.

Ce n'est donc pas l'exposition de semblables idées qui est nouvelle dans le monde ; ce qui est nouveau c'est de les rencontrer sur le trône, c'est de les voir intercalées, sous forme de harangue adressée à l'Europe, dans un discours prononcé par un souverain à l'ouverture d'une session législative. Nous n'éprouvons pour ces théories, jusqu'ici cruellement démenties par l'expérience, ni éloignement, ni dédain, et nous sommes plutôt touché d'en trouver l'expression sincère sur la bouche du chef absolu d'une armée de six cent mille hommes. Bien plus, nous serions heureux de les voir appliquées, et si l'Europe voulait, en effet, entrer dans ce grand conseil avec la volonté d'y résoudre pacifiquement toutes les questions qui l'agitent, si un tel congrès avait lieu et qu'il en sortît autre chose qu'une terrible guerre, nous saluerions cet événement inattendu comme l'annonce du changement le plus considérable, et de la révolution la plus complète qui puissent s'opérer dans l'état de l'espèce humaine. Le monde dans lequel nous vivons n'a encore rien vu de semblable ; la paix y règne, grâce à Dieu, et pendant des intervalles de plus en plus prolongés ; mais la garantie de cette paix a toujours été un certain équilibre de forces qui a été antérieurement révélé ou constaté par la guerre. La fatigue d'une longue lutte, la crainte de risquer les fruits de la victoire ou d'empirer les maux de la défaite, la conscience que de part et d'autre on a rencontré la limite de ses efforts, et qu'il vaut mieux s'arrêter que se perdre, voilà, jusqu'ici, les fondements de la paix parmi les hommes. Nous ne parlons pas de l'antiquité livrée à des conquêtes successives et à une guerre continuelle, mais du temps plus voisin de nous où le système d'équilibre a pris naissance, et a permis aux plus faibles de respirer à l'abri de la rivalité des plus forts. Cette surveillance jalouse qu'exercent les unes sur les autres les puissances capables de nuire, la certitude qu'elles ne peuvent menacer le repos général sans péril pour elles-mêmes, le souvenir des épreuves passées, l'habitude confirmée par l'expérience de ne pas courir au-devant des difficultés et de s'en remettre au temps sur toutes les questions qui ne nous prennent pas à la gorge, ont encore plus fait pour la paix du monde que toutes les exhortations des philosophes. Cet état de choses est-il changé ? Allons-nous voir les peuples, attachés jusqu'ici à leurs prétentions rivales et convaincus, non-seulement de leur droit, mais de leur force, courir les uns au-devant des autres, les mains pleines de dons et de sacrifices, et déposer les objets les plus chers à leur ambition ou à leur orgueil sur l'autel de la paix universelle, comme on a vu, dans la nuit célèbre du 4 août, la noblesse de France déposer sur l'autel de l'égalité ses titres et ses priviléges ? Pour qui veut y réfléchir, cette nuit du 4 août n'est-elle pas la triste et touchante image de ce congrès *avant la guerre* qu'on propose

aujourd'hui à l'Europe ? Un mouvement généreux emporta pour un instant tous les cœurs; mais ce sacrifice que la main de la nécessité n'avait pas encore imposé n'eut rien d'irrévocable, et ce fut après vingt ans de luttes que se fit enfin, sur le terrain de la Charte, entre l'ancienne et la nouvelle société française, une transaction plus durable.

Les impressions du public sont le plus souvent justes, alors même que le public ne peut se rendre compte des motifs qui déterminent son jugement. Aussi, tout en accueillant avec sympathie la généreuse pensée de ce congrès, le public ne se leurra guère de l'espérance de voir s'effectuer cette réunion de souverains, appelés à fonder une paix définitive; et peu de jours après le discours impérial, tout le monde se fit de nouveau la question plus pratique et plus pressante, qui depuis quelques années semble devoir occuper les Français, à l'exclusion de toutes les autres : Aurons-nous la paix ou la guerre au printemps? Sur ce point capital, le discours du trône se prête aux deux interprétations et offre des arguments aux deux partis, selon l'usage invariable des documents de ce genre. Ceux qui veulent lire la guerre dans le discours impérial, y relèvent tout d'abord une phrase dans laquelle ils croient voir une menace : « un refus, » a dit l'Empereur, « ferait supposer de secrets projets qui redoutent le grand jour. » Ils font encore remarquer que d'après ce discours, « deux voies sont ouvertes; » que l'une conduit au progrès par la conciliation et par la paix, et l'autre à la guerre; et que le chemin du congrès étant, selon toute apparence, impraticable, nous sommes bien sûrement sur le chemin de la guerre. Enfin, ceux qui tiennent pour cette opinion, nous rappellent qu'il a été question de congrès pendant tout l'hiver qui a précédé la guerre d'Italie; que plusieurs brochures ont mis, dans ce temps-là, l'Europe en demeure de pourvoir, au moyen d'un congrès, à la solution des difficultés pendantes, et que toutes ces démonstrations pacifiques ont été suivies des événements que chacun sait. — Ceux qui, au contraire, s'appuient sur le discours impérial pour nous promettre la paix, insistent sur cette autre parole de l'Empereur: « Une offense à notre honneur ou une menace contre nos frontières, nous imposent *seules* le devoir d'agir sans concert préalable. » Or, disent-ils, les journaux officieux nous ont fait cent fois remarquer que la question polonaise était considérée, par le gouvernement, comme une de celles qui ne peuvent donner lieu à une action qu'après l'établissement d'un concert. Ce concert n'a pu s'établir, ainsi que le prouve la dépêche publiée sous le nº 22 dans le *Livre jaune*, dépêche qui contient la demande inutilement adressée à l'Autriche et à l'Angleterre, de s'entendre avec la France sur les mesures à prendre après le refus définitif de la Russie. Puisque le gouvernement français ne veut point marcher seul à la délivrance de la Pologne, et que personne ne veut faire cette campagne avec lui, d'où pourrait venir la guerre? Serait-ce de cette proposition de congrès et du froid accueil qu'elle peut rencontrer en Europe?

Mais, comment se figurer que le gouvernement français puisse ériger en griefs ou, pour employer les expressions du discours impérial, en « offense à son honneur » le refus d'envoyer des ambassadeurs à une réunion de ce genre? Comment imaginer que le refus de travailler sur l'heure à l'établissement de la paix universelle, puisse devenir un cas de guerre générale? Nous nous souvenons que Lakanal, commissaire de la Convention dans un de nos départements du Midi, ordonna par une proclamation à ses administrés de terminer à l'amiable tous leurs procès avant quinze jours, attendu que la République avait inauguré l'ère de la concorde. Mais personne ne fut condamné pour n'avoir pas obéi à Lakanal, et dans le temps où nous vivons, la célèbre devise *la fraternité ou la mort* est vraiment hors d'usage. Rassurons-nous donc; notre échec sur la question polonaise, échec partagé avec l'Autriche et l'Angleterre, n'est point de nature, on nous l'affirme, à nous obliger de prendre les armes pour notre honneur; et d'un autre côté, si notre échec probable sur la proposition d'un congrès nous est personnel, cette défaite honorable sur le terrain de la philosophie est plutôt faite pour exercer la plume des moralistes, que pour faire couler le sang des hommes.

Tels sont les arguments que se renvoient et que s'opposent ceux qui nous annoncent la paix et ceux qui nous annoncent la guerre. Dieu nous garde de choisir et de pousser la présomption jusqu'à vouloir prophétiser à notre tour sur des événements qui échappent au calcul, puisqu'ils dépendent après tout d'une volonté unique et toute-puissante! En Angleterre, où l'opinion est souveraine, le *Times* a pu déclarer, il y a déjà plusieurs mois et bien avant que le gouvernement anglais eût parlé, qu'à coup sûr l'Angleterre ne ferait pas la guerre pour la Pologne. Nous ne pouvons faire en France aucune prédiction de ce genre, d'abord parce que l'opinion véritable du pays, timide dans ses manifestations et dénuée des moyens de s'exprimer, est toujours difficile à connaître, et ensuite parce que cette opinion, même bien déterminée et bien connue, ne peut exercer une influence prépondérante sur la marche des affaires.

Bornons-nous donc à constater où en est la question du congrès considérée comme une négociation ordinaire, puisque la lettre de l'Empereur, communiquée à notre ministre des Affaires étrangères et contre-signée par lui le 4 novembre, a été adressée à tous les souverains de l'Europe. La première impression du public européen, à en juger par les articles de la presse étrangère, a été celle de la surprise mêlée à une certaine sympathie pour cette pensée généreuse. On s'accorde à dire que plusieurs puissances secondaires se sont empressées d'accorder en principe un assentiment qui est sans conséquence ; on parle de l'acceptation *conditionnelle* de la Russie et de la Prusse ; on ne connaît enfin avec quelque certitude que la réponse de l'Angleterre. Après des dissentiments qui ont failli entraîner la retraite de lord John Russell, l'Angleterre s'est déterminée à

décliner l'invitation qui lui était faite, non sans avoir d'abord demandé quels devaient être les sujets proposés à la discussion de ce congrès, quelle sanction ses décisions pouvaient avoir, comment on pourrait éviter enfin que cette réunion de toute l'Europe aboutit soit à la guerre générale, soit à des déclarations spéculatives plus dignes d'une société savante que d'un congrès souverain. La réponse du gouvernement français à ces questions, a achevé de déterminer le refus de l'Angleterre. Il nous paraît difficile que les documents relatifs à cette négociation si curieuse, ne soient point mis au plus tôt sous les yeux du public. A l'heure où nous écrivons, nous savons seulement que le gouvernement français a énuméré comme devant être soumises au congrès les questions suivantes : l'Italie, la Pologne, les Duchés, la Roumanie. Déjà sensible au danger de réunir à Paris les représentants de toutes les puissances de l'Europe, avec la vague mission de travailler à la paix du monde, le gouvernement anglais s'est aussitôt demandé quelle utilité pouvait offrir la discussion en congrès des quatre questions auxquelles on voulait bien maintenant se restreindre. Était-il probable que la Russie ferait aux puissances réunies en congrès, les concessions sur l'affaire de Pologne, qu'elle a refusées aux intercessions réunies de l'Autriche, de l'Angleterre et de la France ? Et si on ne veut point exiger ces concessions par la force, pourquoi provoquer un troisième refus plus solennel et plus intolérable encore que les deux autres? L'affaire des Duchés a été réglée par les grandes puissances, il y a onze ans, et si le traité de 1852 est déjà méconnu par ceux qui l'ont signé, quel effet de nouveaux engagements, en supposant, ce qui est douteux, qu'on voulût bien les prendre, pourraient-ils avoir? L'affaire des principautés roumaines n'est digne de figurer dans un congrès, que si l'on veut remanier la carte de l'Europe et y trouver quelque compensation qui pût décider la Russie ou l'Autriche à quelque sacrifice ; mais en admettant qu'il fût sage et juste de livrer un peuple pour en affranchir un autre, ces hardis desseins sont antipathiques à l'Angleterre. Quant à l'Italie, sa situation actuelle peut se consolider, jusqu'à un certain point, par le silence et par l'effet du temps, mais tout est remis en question si elle est citée devant l'Europe. C'en est un curieux présage que la démarche de M. de Rechberg, demandant expressément au Reischrath le maintien du traitement de l'ambassadeur d'Autriche à Naples, parce qu'il ne faudrait pas, disait-il, arriver au congrès en paraissant résigné au nouvel état de l'Italie. Or, en fait, l'Autriche se résignait tous les jours un peu plus à ce nouvel état de choses et le temps l'y aurait de plus en plus habituée, mais on a parlé de congrès et aussitôt toutes les prétentions se réveillent. En tout cas, comment l'Autriche pourrait-elle entendre parler de Venise, et que ferait le gouvernement français, entre une partie de l'Europe, qui le sommerait de sortir de Rome, et les puissances catholiques, qui le conjureraient d'y demeurer? Telles sont, à peu près, les raisons que l'Angleterre a dû donner pour motiver son refus

de concours. Désintéressée dans la plupart des questions que le congrès soulève, elle a pu se borner à ces raisons générales; mais l'Autriche, la Russie, la Prusse, profondément impliquées dans les questions à résoudre, auraient sans doute bien d'autres garanties à demander et bien d'autres réserves à faire valoir. Le refus de l'Angleterre met d'ailleurs un terme définitif à ce vaste projet, qui comptera certainement parmi les plus mémorables incidents de notre histoire contemporaine.

Pendant que le mirage du congrès s'évanouit de la sorte, ce ne sont pas seulement les traités de 1815 qui tombent en ruines, mais ces traités tout neufs qui portent, toute fraîche encore, la signature des grandes puissances et sur lesquels l'Europe comptait le plus pour prolonger son repos. Le traité du 8 mai 1852 avait réglé la situation définitive des duchés soumis au gouvernement danois et l'adhésion de la Prusse et de l'Autriche à ce traité, paraissait en garantir l'observation. Pendant ces onze années, l'interminable querelle élevée entre la Confédération et le Danemark, au sujet du gouvernement intérieur de ces duchés, avait donné plus de labeur aux chancelleries que de soucis à l'Europe. Mais au moment même où, après mille détours, la question s'était envenimée au point qu'une exécution fédérale devenait possible, la mort du roi de Danemark, survenue le 15 de ce mois, précipite les événements et augmente le péril d'une situation déjà bien critique. Malgré les renonciations solennelles qui ont accompagné le traité de 1852 et qui sont publiées aujourd'hui dans tous les journaux de l'Europe, le prince Frédéric d'Augustenbourg revendique son héritage et déclare la couronne de Danemark déchue de ses droits. La diète germanique est aujourd'hui mise en demeure, par plusieurs des gouvernements qui la composent, de reconnaître le prétendant, ce qui équivaut à déclarer la guerre au Danemark. Sur ce terrain, l'opposition qui domine plus que jamais depuis les dernières élections dans la chambre des députés de Prusse et le gouvernement qu'elle avait mission de renverser, sont disposés à s'entendre. Le parti conservateur et le parti progressiste rivalisent de zèle dans le Parlement prussien pour porter secours aux populations allemandes qui appellent aujourd'hui l'Allemagne à leur aide; et l'on paraît adopter sans hésitations à Berlin la doctrine qui consiste à considérer le traité de 1852, signé par la Prusse, comme aboli par la faute même du Danemark, qui n'en aurait pas assez fidèlement observé les stipulations. En revanche, cette doctrine ne paraît pas prévaloir à Vienne, et il est permis de croire que l'Autriche, qui a de grandes raisons pour ne pas pousser à l'extrême le principe des nationalités, réfléchira, avant de se déclarer dégagée du traité solennel que le Danemark montre aujourd'hui avec indignation à toute l'Europe. Quoi qu'il en soit, de graves événements se préparent de ce côté, et il est peu probable, si la lutte s'engage entre l'Allemagne et la Confédération germanique, que l'Europe puisse y assister longtemps en spectatrice impassible.

Les complications extérieures font donc moins défaut que jamais à ceux de nos concitoyens qui désirent voir le public français plus préoccupé des affaires d'autrui que de ses propres affaires. La première session de notre nouveau Corps législatif était pourtant attendue avec impatience, et la partie la plus éclairée du public, trouve un sujet très-digne de son attention dans les discussions relatives à la vérification des pouvoirs. On a d'abord remarqué avec plaisir que le discours impérial fait allusion aux candidatures opposantes, en des termes qui n'ont rien de commun avec les circulaires du dernier ministre de l'Intérieur, ni avec le langage si intolérant des journaux qui passent pour dévoués au pouvoir. Plein de confiance dans la sainteté du serment qui a été prêté à la Constitution par des hommes honorables, l'Empereur a déclaré que ce serment suffirait pour garantir à ses yeux leur loyal concours. En attribuant à quelques *dissidences locales* les élections de Paris, de Lyon, de Nantes, du Havre et de Marseille, le chef de l'État a usé du droit dont nous usons nous-mêmes, lorsque nous apprécions au point de vue de l'opposition les résultats donnés par le vote des campagnes. Quant à la promesse d'une loi sur la liberté des théâtres, d'une loi sur la décentralisation, et surtout de la loi si impatiemment attendue sur la liberté des coalitions, est-il besoin de dire avec quelle satisfaction tous les libéraux, dignes de ce nom, ont accueilli cette partie du discours impérial? Nous ne pensons pas qu'aucun esprit sage méconnaisse la nécessité d'enlever au pouvoir central la prodigieuse influence que lui donne aujourd'hui la répartition des travaux et des secours accordés par l'État aux plus petites comme aux plus grandes communes de l'Empire. Il faut lire avec attention les séances de la Chambre, et les lire dans le *Moniteur*, ou parcourir l'ouvrage si instructif de M. Ferry sur la lutte électorale, pour se faire une juste idée de la situation de ces communes, qui, les mains incessamment tendues vers le représentant de l'autorité centrale, implorent de lui une école, une église, un chemin, une fontaine. En temps d'élections les instances redoublent, et l'on voit naître dans les esprits les plus grossiers (alors même que l'autorité ne la provoque pas), l'idée beaucoup trop simple de mériter par un suffrage complaisant la faveur qu'on implore. Qu'est-ce qu'une élection accomplie dans de telles conditions, si ce n'est un marché véritable conclu publiquement et sur les murs (comme on l'a vu dans l'Isère), entre une commune pauvre qui donne sa voix, et l'État qui la récompense. Cette funeste pratique qui anéantirait à nos yeux, plus encore que l'intimidation ou la fraude, la dignité du suffrage universel, trouve pourtant des défenseurs. Il se rencontre des avocats d'une telle pratique, qui appellent ces dons ou ces promesses de l'administration faites dans un intérêt électoral « des mesures très-populaires, prises d une façon très-opportune. » On ne craint même pas de mettre en maxime de semblables usages, et de s'écrier que : *favoriser n'est pas corrompre !* Vains efforts pour obscurcir une vérité plus claire que le soleil! Les esprits bien faits

et les consciences droites n'admettront jamais qu'il soit plus licite d'acheter cet électeur collectif, qui s'appelle une commune, que d'acheter un électeur individuel, ni que l'argent de l'État donné ou promis en échange d'un vote à toute une commune, souille moins une élection que l'argent d'un candidat mis dans la main d'un électeur. C'est lorsque nous ne verrons plus aucune différence entre ces deux ordres de faits, ou pour mieux dire entre ces deux façons de corrompre, que nous pourrons nous vanter d'avoir fait un premier pas dans l'apprentissage des libertés publiques.

Nous ne savons pas trop clairement jusqu'à quel point nous pouvons parler ici des principaux incidents de la session qui commence, sans courir le risque de glisser dans le compte rendu déguisé, qui nous est interdit par la loi et que l'avertissement ne se fait pas faute d'atteindre. Nous nous bornerons donc à dire qu'il a été décidé par l'admission de M. Welles de Lavalette, que le gouvernement peut faire par décret des Français électeurs et éligibles, alors même qu'ils n'auraient pu être inscrits en temps opportun sur les listes électorales; par l'admission de M. de Soubeyran, que les sous-gouverneurs du Crédit foncier nommés par décret, assermentés et salariés, ne sont pas fonctionnaires publics; par l'admission de M. de Bussières, que le directeur de la Monnaie n'est pas fonctionnaire public; par l'admission d'une foule de députés, que les heures du scrutin, fixées par la loi, peuvent être changées au gré de l'autorité administrative; par l'admission de M. de Jaucourt, que la situation de chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, n'est pas, comme le titre de préfet ou de sous-préfet, un obstacle à la sincérité de l'élection; par l'admission de M. Calvet-Rogniat, qu'un candidat peut être chargé sans inconvénient, par l'administration supérieure, de répartir lui-même une certaine somme d'argent entre diverses communes; et en même temps, par le refus d'admettre M. Isaac Pereire, qu'il n'est pas permis à un candidat de se servir à aucun degré, de son propre argent pour mériter la gratitude et le vote de ces mêmes communes.

Mais un certain nombre d'élections reste à discuter au moment où nous écrivons, et il n'est pas temps encore de déduire des votes de la chambre sa jurisprudence en ces délicates matières. Nous l'essayerons peut-être quelque jour, ce qui ne sera pas, nous l'espérons, courir le risque de donner offense à nos mandataires; car la presse périodique a failli apprendre à ses dépens qu'il y avait quelquefois péril à leur déplaire. Il convenait peut-être à l'Assemblée constituante de se laisser attaquer tous les jours par les journaux monarchiques qui la sommaient si impérieusement de se dissoudre; il convenait peut-être à l'Assemblée législative de se laisser traiter par certains journaux avec une insolence qui, non contente de demeurer impunie, a réclamé un jour son salaire; mais l'Assemblée actuelle a plus de souci de sa dignité et ne tombera pas, nous dit-on, dans de tels excès d'indulgence. M. le Président a bien voulu avertir les journaux que le Corps

législatif, héritant des priviléges de nos anciennes Assemblées, pouvait traduire à sa barre et frapper ceux qui le blâmeraient au point de l'offenser. Nous sommes trop partisan du pouvoir parlementaire pour contester à la Chambre actuelle ce privilége, bien qu'il ne soit nullement écrit dans la constitution et repose exclusivement sur la tradition de nos Assemblées souveraines. Mais ceux de nos confrères qui voudraient, sinon contester, du moins discuter ce privilége réclamé aujourd'hui par le Corps législatif à titre d'héritage, pourraient peut-être faire remarquer que si nos anciennes Assemblées avaient ce privilége à l'égard du public, elles avaient aussi, par une sorte de compensation, de très-importants priviléges à l'égard du pouvoir. Elles pouvaient accuser les ministres, proposer et amender les lois, réduire le budget sans obtenir l'aveu du conseil d'État, et entre autres priviléges, elles avaient celui de juger et de venger leurs propres injures. Cet ensemble de droits formait donc tout un système et était logique, puisqu'il contribuait dans toutes ses parties à mettre notre Parlement au-dessus de toute atteinte. Mais, aujourd'hui que les trois quarts de ces priviléges ont disparu dans une constitution nouvelle, et que la chambre a perdu la plupart des droits dont elle était investie à l'égard du pouvoir exécutif, est-il aussi clair que le jour qu'elle a conservé l'intégrité de ses anciens droits à l'égard du public, et que de ce côté encore, pour employer la parole du poëte :

Son front large est armé de cornes menaçantes...

Encore une fois, nous sommes trop dévoué au principe de l'autorité des Assemblées pour avoir la moindre envie d'y contredire. Nous sommes d'autant plus disposé à reconnaître de bonne grâce ce privilége que dans l'état légal où est aujourd'hui la presse française la question n'a pas pour elle dans la pratique une bien grande importance. De quoi s'agit-il, en effet, pour la presse? D'avoir un maître de plus à subir, un juge de plus à craindre, un péril de plus à redouter; il y a longtemps que nous avons cessé de les compter.

PRÉVOST-PARADOL.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME VINGT-SEPTIÈME

Première livraison.

1er SEPTEMBRE 1863.

Deuxième livraison.

1er OCTOBRE 1863.

Troisième livraison.

1er NOVEMBRE 1863.

Quatrième livraison.

1er DÉCEMBRE 1863.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

G. Sand, la musique 255

Réville, vie de Jésus de Renan 577

Mrspects, Dict. wallon 184
Steinthal 375

Beethoven 263
Rubens 445

Quinons, prévision du temps 302

Alp. Dumesnil 256
Claude Lorrain, Ruysdael 450

